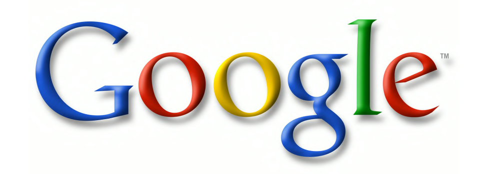



Musée des familles


LENOX LIBRARY
FACIT
lection.
1884.

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXVI[e] ANNÉE.

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXVIe ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AMIEL.
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BALLEYDIER (Alphonse).
BERGER (Louis).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DECHASTELUS (Maurice).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESESSARTS (Alfred).
DESNOIRESTERRES.
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GÉRARD de NERVAL.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Mme Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
NADAUD (Gustave).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BAR (de).
BEAUCÉ.
BERTALL.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
BOCOURT.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FÉROGIO.
FOREST (Eugène).
FOULQUIER.
FRANCK.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LANCELOT.
LEHMANN.
LENOIR (Albert).
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAJOU (Auguste).
PAUQUET.
POTTIN (Henri).
STAAL (Gustave).
STOP.
VALENTIN (H.).
VERNET (Horace).
WATTIER.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GÉRARD, PISAN, PONTENIER, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux ; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1859-1860 (27e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Belgique, 8 fr. 50. — Suisse, Sardaigne, Italie, 8 fr. 10. — Angleterre, Hollande, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Russie, Saxe, Suède, 9 fr. — Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, Toscane, Deux-Siciles, 9 fr. 50. — Espagne, 10 fr. 50. — Portugal, 8 fr. — États Romains, 11 fr. — Bavière, 9 fr.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Angleterre, Belgique, Suisse, Sardaigne, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Italie, Russie, Saxe, Suède, 15 fr. 50. — Hollande. Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, 16 fr. 50. — Espagne, États Romains, 19 fr. 50. — Portugal, 14 fr. — Toscane, Deux-Siciles, 16 fr. — Bavière, 15 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, *le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de* 7 *fr.* 50 *c. pour le* Musée *seul, et de* 13 *fr.* 70 *c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité...*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées*. — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

VINGT-SIX VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris...	Broché	6 fr.	(Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)
	Relié	7 fr. 50 c.	
Pour les départements, par la poste, le volume broché.		7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.	

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 26 vol. ensemble : Paris, 111 fr. Départ. 125 fr. Rendus *franco*. Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 c. par volume.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.



Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 29.

UNE PRÉFACE DANS L'EAU.

Les bains de Louëche, en Valais (Suisse), ne ressemblent à aucuns bains connus, et sont la plus grande curiosité thermale du monde. Cent mille hectolitres, par jour, d'une eau saline, chaude à 50 degrés, jaillissent au pied de quatre sommets des Alpes, à 1,415 mètres au-dessus de la mer, entre des glaciers éternels, perdus à 9,000 pieds dans les nuages. Aux nombreux touristes qui passent la Gemmi, aux malades suisses et allemands de toute condition, se joignent un certain nombre de familles françaises, italiennes et anglaises, généralement riches, sérieuses et distinguées, car le voyage est long et difficile, la vie médiocre et dispendieuse, la cure compliquée de soins fort chers, le site grandiose et sublime, mais sévère et même formidable, les excursions fatigantes et périlleuses, à travers des chemins ou précipices, et des échelles à effrayer Auriol. On se baigne, à Louëche, pêle-mêle, hommes et femmes, enfants et vieillards, religieuses et comédiennes, prêtres et militaires, tous enveloppés de longues robes de laine, au milieu de profondes et larges piscines communes, où l'on passe la journée presque entière, nageant sur des planches d'appui, mangeant et buvant, travaillant, causant et chantant, se livrant à tous les exercices et à tous les jeux imaginables, pour chasser l'ennui d'une *baignée*, que quelques-uns poussent jusqu'à dix heures sur vingt-quatre!

Or, c'est dans une de ces interminables *baignées* de Louëche que nous avons écrit la Préface de ce vingt-sixième volume du *Musée des Familles*, simple dialogue entre vingt-cinq ou trente baigneurs, recueilli dans le carré n° 1 de l'aristocratique Bain-Neuf.

LE COMTE DE C***, voyageur de l'Océanie (déjeunant au chocolat sur sa table flottante). — Qu'est-ce que le *Musée des Familles*, dont j'ai entendu parler aux quatre coins du monde, mais que j'avoue à regret n'avoir jamais trouvé le temps de lire à travers mes courses lointaines?

(Cri d'indignation de quinze abonnés du *Musée des Familles*, qui interrompent une partie de colin-maillard, pour asperger l'impertinent de cent *giclades* (jets d'eau lancés entre les doigts.)

LE DOYEN DES ABONNÉS. — Le *Musée des Familles* est une des plus anciennes revues illustrées de France. Fondé, en 1833, par M. Emile de Girardin, le journaliste par excellence, il est l'ENCYCLOPÉDIE et le MUSÉE, la CHRONIQUE et le SPECTACLE de deux ou trois cent mille lecteurs et lectrices de tout âge, de tout pays, de toute condition.

(Le doyen récite les Prospectus et les Préfaces du *Musée des Familles*, jusqu'à ce que de nouvelles *giclades* lui imposent silence.)

UN NÉGOCIANT DE LYON (faisant la planche au milieu de ses quatre enfants). — Comment le *Musée des Familles* a-t-il pu triompher, vingt-six ans, des innombrables concurrences soulevées par son succès, et qui imitent son plan, son format, ses allures et jusqu'à son titre?

L'ABONNÉ (montrant dix-huit flotteurs chargés de dix-huit déjeuners à la crème, au café et au miel des Alpes). — Pourquoi ces dix-huit plateaux viennent-ils tous de l'*Hôtel de France*, le plus ancien et le moins bruyant des hôtels de Louëche?

LE MARQUIS DE C*** (député sarde, trempant une brioche fondante dans son café). — Parce que les déjeuners de l'*Hôtel de France* sont les meilleurs sans contredit, et la concurrence, en multipliant les mangeurs, — comme les lecteurs, — profite toujours à la supériorité.

UN DOCTEUR DE FRIBOURG (coiffé d'un haut bonnet pointu, fait d'un numéro de sa *Gazette*, pour mener le cortége du *Malade imaginaire*, représenté le matin dans la piscine). — Et comment le *Musée des Familles*, avec 12 livraisons par an, satisfait-il aux goûts divers de ses nombreux lecteurs?

L'ABONNÉ (ouvrant sur son pupitre le tome vingt-sixième du MUSÉE, qu'il a fait apporter avec ses grillades au beurre et au miel). — Le *Musée* a résolu ce problème, en donnant en 1858-59 : aux touristes, un *Voyage en Egypte*, de Méry, les *Pyrénées*, d'Alfred Des Essarts; les *Français en Italie*, le *Capitoul de Toulouse*, etc.; — aux artistes, les notices et les portraits de *Léonard de Vinci*, de *Largillière*, de *Rubens*, d'*Ary Scheffer*, etc.; — aux comédiens de société, un proverbe et une charade, *Tant de tués que de blessés* et *Infanterie et Cavalerie*, joués et applaudis dans les salons les plus illustres; — aux lecteurs de l'histoire : l'*Abbé de l'Epée*, le *Duc d'Anjou*, les *Neveux de Jean Bart*, les *Quarante Fauteuils de l'Académie*, l'*Hôtel de Rambouillet*, les *Anecdotes de la Guerre et de la Paix*, etc.; — aux amateurs des sciences et des arts : l'*Histoire de l'Électricité*, le *Télégraphe transatlantique*, le *Waggon de Pie IX*, les *Abeilles*, de Méry (un poëme complet en 8 pages), les *Serpents* et les *Charmeurs*, l'*Histoire de la Miniature*, celle de *l'Opéra en France*, par F. Halévy, l'auteur de la *Juive*, etc.; — aux femmes, aux poëtes, aux cœurs romanesques : les beaux vers de Legouvé et d'Emile Deschamps, de Mme Anaïs Ségalas, les nouvelles de *Coriolan II*, de *Bourguignon*, du *Sous-Traitant*, de *la Croix d'honneur*, etc.; — aux curieux, c'est-à-dire à tous, les mille aventures de l'année, du mois, des Académies, de la cour et de la ville, des théâtres et des salons, etc.; — aux enfants, grands et petits, amis des belles images, des œuvres d'art telles que : les *deux Misères*, de Gavarni, les *Saisons modernes*, l'*Echelle de Jacob*, le *Boulevard de Sébastopol*, les *Vues du Caire*, *de Bordeaux* et *de Toulouse*, le *Château de Stolzenfels*, les *Saints Anges*, les *Miniatures* de Mme Herbelin, les *Types italiens* de Stop, l'*Abside de Saint-Pierre de Caen*, etc.

Et le volume de passer triomphant, de mains en mains, à travers les plateaux, les flotteurs, les paniers et les bouquets...

LE DUC DE B*** ET SES TROIS SOEURS, les trois Grâces du Bain-Neuf, les reines du Jeu des quatre coins, de la Main-Chaude, du Loup-Garou et des Synonymes. — Peut-on savoir maintenant ce que le *Musée des Familles* nous promet pour 1859-60?

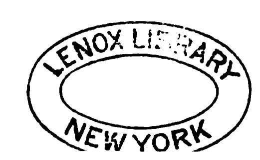
UN RÉDACTEUR (sortant du vestiaire et entrant jusqu'au cou dans la piscine, avec sa planche chargée de journaux, d'épreuves et de manuscrits) : Le *Musée* vous donnera, l'an prochain, monsieur le duc, une œuvre inédite de Nadaud, des notices de M. F. Halévy, des promenades en Italie et en Allemagne, de Méry et d'A. Achard, l'Histoire de la Rose, par Alph. Karr; la Sardaigne, la Lombardie, Florence, Venise et Rome, dessinées d'après nature par Stop et de Bar; des pages de Lamartine, de Saint-Marc Girardin, de Viennet, de Legouvé, de Mary-Lafon, de Fr. Wey, et même, chose invraisemblable, de Jules Sandeau! enfin, une *Saison d'été à Louëche*, avec tous les souvenirs de vos jeux et de vos extravagances photographiés pour l'étonnement du monde, à côté des grandeurs et des beautés de la Suisse.

Sur quoi, vous pouvez renouveler vos abonnements au dix-septième volume. Ainsi soit-il!

Pour copie conforme,

PITRE-CHEVALIER

Louëche-les-Bains, septembre 1859.

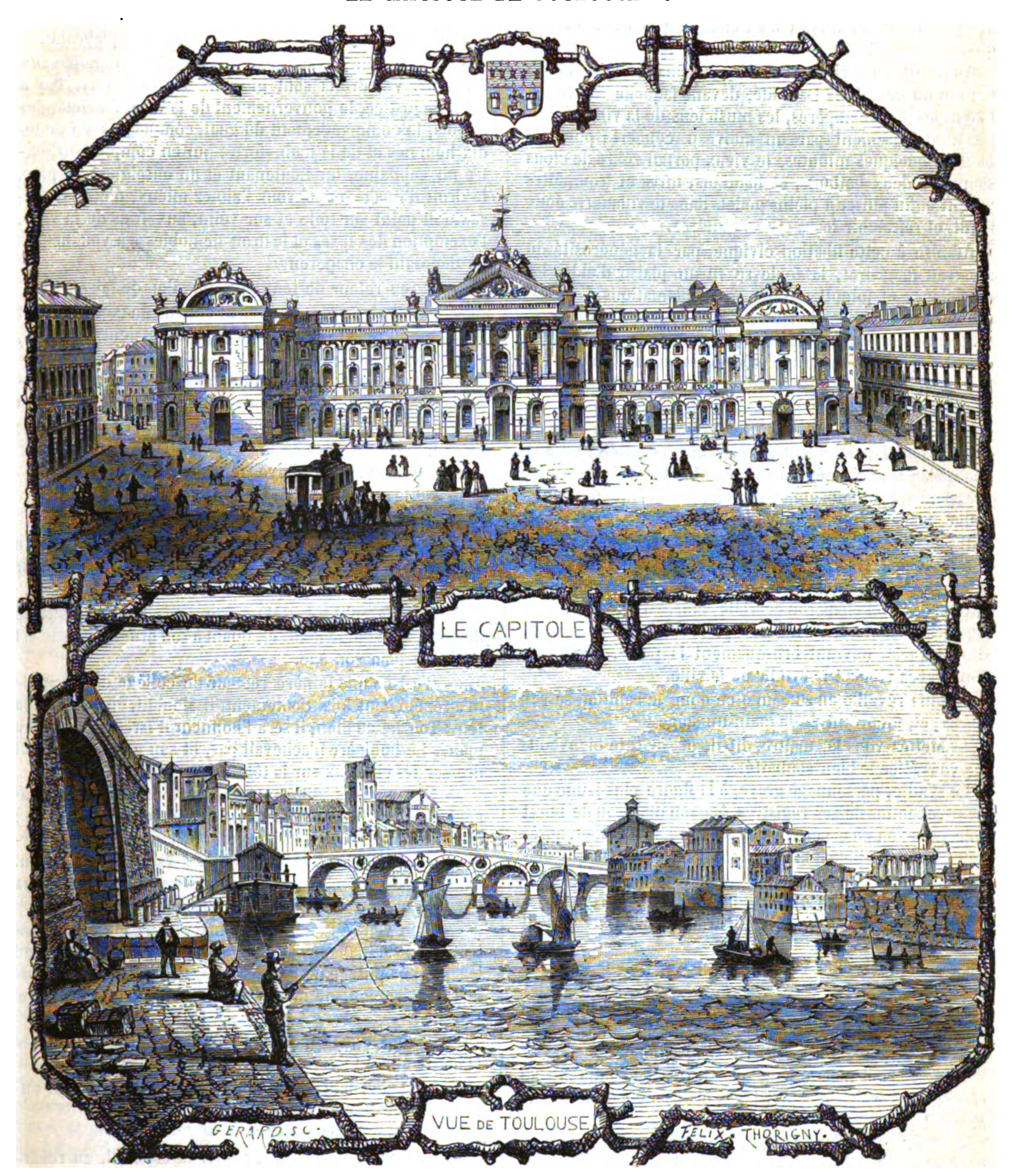




MUSÉE DES FAMILLES

GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES.

LE CAPITOUL DE TOULOUSE (1).



Vue du Capitole et de la ville de Toulouse. Dessin de Félix Thorigny.

I. — L'INSTALLATION.

— Eh bien! voisin Raymond, que dites-vous de cette aubade?...

— Elle est superbe, sarpejeu! et ton fifre, ami Mathelin, y siffle comme une linotte!

(1) Voyez l'étude développée sur Toulouse et le Languedoc, publiée par M. Mary-Lafon dans le tome XVI du *Musée des Familles*, p. 90, 129, 181, 103.

— Jugez de ce que ce serait, si je n'avais pas soif! mais j'ai les lèvres aussi sèches que le portail de la Daurade!

— Le nouveau capitoul va les arroser tout à l'heure, et il n'épargnera pas, je pense, le villaudric ni la blanquette, car il doit être satisfait!

— Le croyez-vous, voisin?...

— J'en suis bien sûr; n'entends-tu pas les tonneaux qu'on débonde?...

Au bruit du maillet retentissant dans la cour de la maison du quai de la Daurade, devant laquelle s'entretenaient les deux compères, les musiciens de la ville répondirent joyeusement par un nouveau concert; puis, au bout de quelques minutes, le vieux portail zébré de clous s'ouvrit à deux battants, et hautbois, fifres et trompettes purent enfin puiser à pleins godets dans le villaudric écumant, et rafraîchir leurs gosiers altérés.

Admise à cette libation civique, par la générosité du nouveau magistrat, la foule se fit un plaisir d'aider les musiciens, et joignit ensuite ses acclamations les plus chaleureuses au final de la sérénade, dont les exécutants, satisfaits à leur tour, saluèrent en se retirant, quand il n'y eut plus rien dans les futailles, le premier capitoul.

Celui-ci, selon l'usage, parut un moment à son balcon pour remercier les musiciens et les bourgeois; puis, accablé de tant d'honneurs, plus enivré que ses convives du bruit des applaudissements, il referma la croisée à vitraux triangulaires enchâssés dans le plomb, et alla s'asseoir, les bras pendants et l'œil atone, dans un grand fauteuil de cuir rouge, placé au milieu du salon.

Il resta près d'une heure en cette attitude, ne remuant la tête que pour se contempler dans la glace, et admirer, avec une naïve joie d'enfant, sa robe et son manteau de satin blanc, son chaperon écarlate, fourré d'hermine, et sa toque de velours. Rien n'aurait pu l'arracher à ce plaisir, si un laquais, ouvrant brusquement la porte, n'eût annoncé avec respect le syndic de la ville.

Comme réveillé en sursaut à ce nom, le capitoul se redressa, et, montrant de la main un siége:

— Mettez-vous là, maître, dit-il, et soyez le bienvenu, car vous étiez le bien souhaité.

Le syndic, personnage grave, à la figure plus jaune que les parchemins de ses registres, ôta son manteau de burat noir, posa son chapeau clabaud sur un guéridon, et, après s'être assis en silence et avoir enfoncé la calotte qui dissimulait la nudité du sommet de son crâne, il croisa ses mains sur ses genoux et murmura d'une voix creuse:

— J'écoute, monsieur Roquebrune: que vous plaît-il de moi?...

— Mais, mon cher voisin et compère, vous le devinez, je présume?

— A Dieu ne plaise! répliqua le syndic sur le même ton, car alors je serais sorcier, et nos seigneurs du Parlement n'entendent pas raillerie sur l'article.

— Je vous ai mandé pour que votre science me mît au courant des droits, des priviléges et des obligations de ma charge!

— C'est un soin, reprit le syndic avec solennité, qu'il me faut prendre tous les ans, mais qui me sera agréable, puisqu'il vous est utile. Ecoutez, monsieur Roquebrune.

— Comme si j'étais au sermon du révérend prédicateur des Carmes!...

— Il faut que vous sachiez d'abord l'origine du nom et du poste de capitoul. Vous ne vous en doutez pas, sans doute?

— Non! je l'avoue très-humblement.

— Les magistrats électifs de Toulouse sont ainsi appelés, parce qu'on nommait *chapitre* ou *capitole*, du mot latin *capitulum*, le collége des anciens consuls. Des érudits modernes affirment bien qu'ils tirent ce titre d'ailleurs, et qu'ils furent qualifiés, du lieu où ils rendaient la justice, hommes du Capitole, *viri capitolini*, mais le sentiment des anciens me paraît préférable.

— Je m'y range très-volontiers, dit M. Roquebrune.

— Voilà, pour l'antiquité de la charge, qui remonte aux Romains. Vos droits sont glorieux et nombreux. Il y a celui de justice, le gouvernement de la ville, l'assiette des impôts, le commandement du guet, composé de soixante-dix hommes et de la main-forte, qui en compte huit, outre un capitaine, un lieutenant et un enseigne; de plus, le droit d'image, ou, si vous l'aimez mieux, d'être représenté et peint sur toile et sur vélin, aux frais de la ville, l'exemption des taxes et le droit de noblesse à vous acquis en déposant le chaperon.

— Et, en retour de tout cela, que dois-je faire?...

— Maintenir l'ordre, garder l'honneur du consistoire et défendre jusqu'au dernier soupir, s'ils étaient attaqués, les priviléges de Toulouse.

— Ces obligations ne m'effrayent point. Je me sens capable de les remplir, et je les remplirais, à coup sûr, à ma gloire et à l'avantage de tous, sans la pierre d'achoppement que Dieu a mise en mon chemin.

— Quelle est cette pierre, monsieur?...

— Ne le savez-vous pas, comme toute la ville?...

— S'agirait-il de M. Gaspard, votre fils?...

— Et de qui donc, digne syndic?... Ce fils, possédé du démon, n'est-il pas ma croix, mon tourment, ma terreur et ma plaie?...

— J'avoue qu'il a la tête verte, mais il ne manque ni d'esprit, ni de jugement, et, quant à son érudition, elle est profonde pour son âge.

— C'est ce que le père recteur du collége de l'Esquile m'a répété cent fois. Seulement, il ajoutait, en hochant la tête: Tourné au bien, il sera l'honneur d'Israël; tourné au mal... Le bon père n'achevait pas, et son geste me faisait dresser les cheveux sur la tête.

— Nos anciens, dit sentencieusement le syndic, nos anciens n'ont jamais eu peur de la fougue de la jeunesse: c'est un gave furieux, qui gronde, écume et déborde parfois en jaillissant de la montagne... Voyez-le plus loin, dans la plaine, il coule sans le moindre bruit, et ses eaux troubles et bourbeuses naguère ont la pureté de l'azur!

— Dieu vous entende, ami! mais je n'espère point ce bonheur! Ce malheureux enfant est mon mauvais génie! Quand il naquit, je perdis sa mère, la meilleure des femmes! et depuis il ne m'a donné que chagrins, terreurs et alarmes.

— Voyons, cher capitoul, ne vous exagérez-vous pas sa légèreté et ses torts?...

— Tant s'en faut, mon compère; et si j'osais vous ouvrir le fond de mon cœur...

— Que me diriez-vous?...

— Ce que je vous dirais, reprit le capitoul, en regardant de tous côtés et baissant la voix, que très-souvent je me demande si Gaspard n'est pas quelque *drac*, mis dans ma maison par le diable pour me tourmenter nuit et jour, me contrarier et me damner!...

— Quelle imagination!

— Elle me possède à tel point, que parfois j'en ai peur!



— Chassez-la, monsieur Roquebrune, par quelque neuvaine ou un vœu à Notre-Dame la Noire (1)!

— Rien n'y fait, et plus nous allons, plus mon tourment me persécute. Certes, cette journée devrait être la plus fortunée de ma vie, et, cependant, depuis que je porte l'hermine, je frémis à toute minute, certain que les déportements de ce diable vont se succéder à la file, comme les corbeaux en décembre, et me mettre au désespoir.

— Je ne partage pas vos craintes, dit le syndic laconiquement.

— Vous n'êtes pas le seul, compère, et ce qui m'irrite le plus, c'est que, par une ironie vraiment démoniaque, toutes les fois qu'il fait mal et que je m'exaspère, ou on l'excuse, ou on le loue, ce qui prouve bien, à mon sens, qu'on m'a ensorcelé!

— Le voici, je crois, répondit le syndic.

— Oui, il vient comme l'ouragan et le vent de Narbonne!

II. — L'ÉPÉE DE GASPARD.

La porte s'ouvrit à ces mots, et un jeune homme grand, leste, vif, et de la physionomie la plus heureuse, parut dans la chambre. Il salua gracieusement le syndic, et s'approchait pour baiser la main de son père, mais celui-ci le repoussant avec humeur :

— Voyez, dit-il en s'adressant au syndic, voyez si j'avais tort!...

Et comme le syndic témoignait par ses regards étonnés qu'il ne comprenait pas le reproche, le capitoul apostrophant vivement Gaspard :

— Quelle folie nouvelle vous possède, monsieur? s'écria-t-il d'un air sévère, et à propos de quoi vous munir d'une épée? Ignorez-vous que cet attirail ne convient qu'aux seuls gentilshommes?...

— Non, sans doute, mon père, répondit Gaspard, le plus tranquillement du monde, et c'est pour cette raison même que j'ai pris ce porte-respect; puisque l'hermine nous anoblit, il faut faire honneur à sa noblesse!

— Vanité bourgeoise, monsieur! vous allez me quitter cela!

— Sauf votre bon plaisir, mon père, je garderai l'épée!

— Et pourquoi, s'il vous plaît?...

— Pour vous défendre contre les insolents!

— Mêlez-vous de vos affaires et point des miennes! je vous l'interdis formellement. Avec cette folie qui mousse toujours en votre tête, comme le vin nouveau, vous m'attireriez, j'en suis sûr, mille désagréments. Aussi, je vous le réitère, ôtez ce sabre sur-le-champ!...

Le jeune homme allait répliquer; l'intervention d'une tierce personne ne lui en laissa pas le temps. C'était une dame ou demoiselle, de l'âge au moins du capitoul, s'il fallait en croire ses rides et ses cheveux, dont la dentelle noire du mantelet rendait encore plus visibles les mèches grisonnantes. La bonté qui rayonnait sur son visage donnait à sa physionomie une expression douce et agréable à la fois, et le regard de ses yeux bleus, humides d'attendrissement, disait très-clairement qu'elle était loin de partager à l'endroit du jeune homme les préventions du capitoul.

— Le querellez-vous sur ce beau justaucorps de velours bleu, ou sur les dentelles? demanda-t-elle à ce dernier.

(1) Statue de la Vierge couleur d'ébène, qui était en grande vénération à la Daurade, la métropole des quais de la Garonne.

— Non, grommela M. Roquebrune entre ses dents, bien que ce soit scandale dans son état et folie ruineuse.

— Que vous importe? c'est ma bourse qui a payé!

— Tant pis, ma sœur; car, avec ces sottes tendresses, vous n'en ferez qu'un batteur d'estrade et de pavé. Mais passe encore pour cela, puisque vous le voulez; la chose que je blâme à présent et ne peux tolérer, c'est la rapière qu'il a eu l'audace de prendre...

— Elle lui va si bien! murmura la tante, en le regardant avec complaisance; la lui ôter serait dommage...

— Voilà comme vous êtes toutes, ma chère Brigitte! Vos complaisances achèveraient de le gâter, s'il y avait quelque chose à faire.

Le jeune homme se hâta d'embrasser sa tante, et, malgré les protestations du capitoul, il obtint la permission de garder l'épée. Ce débat finissait à peine, lorsqu'on vint prévenir le nouveau magistrat que les élus des sept autres quartiers ou capitoulats de Saint-Etienne, du Pont-Vieil, de la Pierre, de la Dalbade, de Saint-Pierre de Cuisine, de Saint-Barthélemy et de Saint-Sernin attendaient leur collègue de la Daurade, à l'hôtel de ville, pour le banquet d'installation. Une contestation nouvelle s'éleva aussitôt sur ce sujet, la tante Brigitte voulant absolument que son neveu assistât au festin, et le père s'en défendant avec chaleur, dans la crainte d'une incartade.

L'avis de dame Brigitte, appuyé fortement par le syndic, l'emporta toutefois, et M. Roquebrune fut contraint, bien à contre-cœur, d'emmener son fils au Capitole.

III. — LE BANQUET DE LA SALLE DES ILLUSTRES.

L'hôtel de ville, qui porte toujours le vieux nom romain, offrait alors l'apparence d'une forteresse féodale. Deux grosses tours en brique en défendaient la façade massive; la porte étroite et basse, percée entre leurs meurtrières, donnait accès dans une cour plus longue que large, au fond de laquelle on apercevait l'effigie d'Henri IV, devant laquelle fut décapité Montmorency.

Les soldats du guet, rangés des deux côtés de la cour devant les arcades, portèrent les armes à l'arrivée du cortége municipal, les hautbois et les trompettes jouèrent de toutes leurs forces l'air national : *O landirideto, dos houros daban joun!*

Oh! landerirette
Deux heures avant le jour.

Et, précédés des archers de la main-forte, habillés de bleu et portant sur leurs bandoulières les armes de la ville, les huit capitouls, en grand costume, conduisirent les invités, au nombre d'une centaine, dans la salle des Illustres, située au premier étage.

Par tradition municipale, les bons capitouls banquetaient toujours et à propos de tout. Il y avait festin dans la salle du consistoire, le jour de leur installation, le jour du *sceau vert*, où ils scellaient et arrêtaient leurs comptes de dépenses, lors du mariage de l'un d'eux, de la naissance de leurs enfants, de l'arrivée ou du passage d'un personnage important, quand on installait le sénéchal, ou le premier président, et que les maîtres ès jeux floraux distribuaient les fleurs d'or aux poëtes.

En ces occasions solennelles, on faisait si chère lie et l'on vidait tant de bouteilles, que, malgré le décorum imposé par la morgue des parlementaires, la dignité des vieux et nouveaux nobles et la différence des rangs, il était rare que la gaieté ne prît pas sa part de la fête. Avant d'arriver aux fruits, le festin devint bruyant, et, au grand

désespoir de Roquebrune, qui mangeait à peine et ne buvait que de l'eau pour mieux conserver sa tête, la voix de son fils éclata soudain au milieu du tumulte. Le maudissant tout bas, et promettant à Saint-Sernin le plus beau cierge de Pâques, s'il enchaînait sa langue maudite, le capitoul, qui suait sang et eau, s'efforça de détourner l'orage, en portant la santé du roi. Bourgeois, nobles et conseillers, dévoués de cœur à la monarchie, burent avec enthousiasme; mais, en posant leurs verres, ils firent tous silence pour écouter la thèse que soutenait Gaspard contre un membre émérite de l'académie des jeux floraux.

Il s'agissait de la Minerve de Toulouse, de Clémence Isaure; aussi, jugez si les auditeurs étaient attentifs.

— Comment, jeune homme, disait l'académicien, avec une indignation partagée par tous ses confrères, vous seriez si téméraire que d'oser élever des doutes sur les libéralités de notre bienfaitrice?

— Non, monsieur, répliqua hardiment Gaspard, je ne doute pas...

— A la bonne heure, murmurèrent plusieurs voix.

— Je nie absolument.

— Vous niez! Et quoi donc?...

— La naissance, l'existence et le testament de la dame.

Un orage de cris s'étant élevé à ces mots, le capitoul, demi-mort d'angoisse, allait intervenir, quand le syndic, dominant le tumulte, cria d'une voix de stentor :

— Laissez parler! Que ce jeune homme expose ses raisons.



Gaspard en grande tenue. Dessin de H. Pottin.

— Je ne demande pas mieux, reprit Gaspard, avec un sang-froid et une audace qui damnaient son père. Si votre Clémence a existé, elle ne peut être que la fille d'Isaure, notre monarque, au temps où Toulouse avait des rois... dans les légendes, ou bien d'Isaure le Géant, tué par Guillaume au Court-Nez, dans son poëme. D'autres Isaures ou Isauriens, il n'y a point trace en notre ville. Quant à son testament, personne ne l'a jamais vu que sur le piédestal de cette statue, où il fut gravé sur le bronze, par Marin, un siècle ou deux après la naissance présumée de la dame.

— Qu'importe la date, monsieur? Cette inscription ne vous condamne-t-elle pas?...

— Non! s'écria Gaspard, d'une voix ferme; ce qu'elle condamne sans appel, c'est votre tradition absurde, et je le prouve en défiant toute réfutation : que dit-on dans cette inscription tracée en 1557, et dix-sept ans après la protestation des capitouls contre le testament imaginaire? Que la prétendue Clémence Isaure a donné à la ville, pour l'entretien des jeux floraux (fondés par les sept troubadours, en 1323), les places du blé, du vin, du poisson et des légumes. Or, de toute antiquité, ces places appartiennent à la commune, et je me fais fort de vous montrer, dans les archives, des titres établissant que les capitouls les ont achetées ou agrandies trois cents ans avant qu'il ne fût question de votre fabuleuse Isaure. Donc, je suis autorisé à soutenir, et je soutiens qu'elle n'a jamais existé!...

Cette conclusion excita un tumulte effroyable. Les mem-

bres des jeux floraux se retirèrent à l'instant même, en protestant ; les parlementaires blàmaient Gaspard, et disaient gravement, en hochant la tête, que toutes nouveautés sont dangereuses ; quant aux capitouls anciens et modernes, comme on les qualifiait alors, et aux bourgeois, voyant dans le jeune Gaspard un futur défenseur des droits de la ville, ils le félicitaient et l'applaudissaient à grand bruit.

On devine les sentiments de M. Roquebrune : furieux de cette sortie, et plus exaspéré encore de l'approbation qu'on lui donnait, il se retira en sa maison après le festin, et se coucha de rage, sans vouloir parler à personne.

Malheureusement pour le pauvre magistrat, il n'était qu'à la préface de ses tribulations!...

IV. — LA PREMIÈRE NUIT DU CAPITOUL.

Ses rideaux, qu'il venait de tirer, tremblaient encore sur leurs tringles, et le lumignon de sa lampe mal éteinte remplissait la chambre de sa fétide odeur, quand deux violents coups de marteau, ébranlant le portail, le firent se dresser d'effroi sur son séant. Son imagination timorée l'entoure aussitôt de fantômes. Que peut-on lui vouloir à pareille heure?... Il s'agit des devoirs de sa charge, sans doute ; mais si on lui venait apprendre quelque nouvelle équipée de Gaspard?

Au milieu de ces réflexions, dont la dernière avait mouillé ses tempes d'une sueur froide, il entendit ouvrir le portail ; puis le bruit des pas de plusieurs personnes

Le banquet du Capitole. Dessin de H. Pottin.

retentit dans la cour et dans les corridors, et se dirigea vers sa porte, qu'il avait barricadée par prudence. Là, on frappa de nouveau, haut et ferme, et, lorsqu'il demanda, en frissonnant, qui heurtait ainsi à cette heure, une voix rude répondit :

— L'huissier du Parlement!...

A ce nom redouté, le capitoul sauta du lit, et ouvrit en chemise. Son premier mot fut une interrogation ; mais l'huissier, affectant une mystérieuse réserve, se contenta de lui apprendre que M. le premier président le mandait à l'instant même.

Il n'y avait point à balancer ; le chef de la seconde Cour souveraine du royaume n'attendait pas. M. Roquebrune reprit donc, en soupirant, sa robe et son manteau, et, revêtu de ses insignes, il suivit l'huissier au logis du premier président, qui demeurait sur la place de la Perge-Peinte, en face du *puits doux* dont la perche de fer donnait son nom à cette place, parce qu'elle était peinte en rouge.

Le premier magistrat du Parlement attendait le capitoul, assis avec autant de gravité dans son fauteuil, qu'au palais sur les fleurs de lis. Il était en robe noire et coiffé de sa plus volumineuse perruque, dont les marteaux lui battaient les épaules. En apercevant M. Roquebrune, il lui montra du doigt un tabouret, et, après l'avoir toisé quelques minutes, d'un œil peu bienveillant :

— Votre administration, monsieur, lui dit-il sèchement, commence sous de fâcheux auspices.

Etourdi par cette apostrophe, le capitoul ne trouva pas un mot sur ses lèvres tremblantes, ce qui redoubla l'humeur et la sévérité du président.

— Vous êtes chargé de maintenir l'ordre dans la cité, monsieur, reprit-il d'un ton presque menaçant, et, quand on le trouble, c'est à vous que je dois m'en prendre.

— Bon! pensa M. Roquebrune, c'est l'incartade de Gaspard au Capitole qui me vaut cette mercuriale; et, d'une voix timide, il essaya d'atténuer la faute de son fils. Mais le président, lui coupant la parole :

— Il ne s'agit point de cette inconvenance qui, de mon temps, eût mérité le fouet à son auteur, dit-il ; le grief pour lequel je vous ai mandé est d'une autre nature.

— Alors je l'ignore, répondit M. Roquebrune, tout effaré.

— Il faut que vous soyez furieusement distrait. Ne vous êtes-vous point aperçu en venant ici que toutes les lanternes sont éteintes?...

Roquebrune s'inclina en signe d'assentiment.

— Ce sont des malintentionnés qui ont fait cela pour jouer un mauvais tour aux conseillers logés dans ce capitoulat; quelques-uns sont tombés, en effet, dans la boue en rentrant chez eux ; mon propre carrosse a failli être renversé, et j'exige satisfaction et le châtiment des coupables !

— Vous aurez l'un et l'autre, monseigneur, et je vais de ce pas commencer l'enquête moi-même.

Le capitoul se hâta de descendre, en effet, dans cette intention, et n'alla pas loin pour avoir des renseignements. Comme il mettait le pied sur le pavé, il entendit retentir une clochette, puis une voix lugubre cria au milieu de la rue obscure et silencieuse :

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés !...

C'étaient les *rébeillés* ou réveilleurs, établis à Toulouse en 1518. Ces moniteurs nocturnes marchaient dans les rues, depuis une heure du matin jusqu'à cinq, en agitant leur clochette et recommandant les morts au souvenir et aux prières des vivants. Accostant aussitôt celui qui arrivait, le capitoul lui demanda s'il n'aurait rien à lui apprendre sur les auteurs du délit.

— Ah ! ah ! cela dépend, monsieur Roquebrune, répondit le réveilleur avec le sourire narquois des Languedociens, si vous me donniez un écu, je pourrais dire bien des choses...

— Voilà une pistole !...

— Vous tenez donc beaucoup à le savoir?...

— Puisque je te donne dix livres !...

— Eh bien ! monsieur le capitoul, je les ai vus comme je vous vois, ceux qui ont retiré les chandelles des lanternes !...

— Nomme-les !

— C'est votre fils !...

— Gaspard !

— Et les jeunes gens de la Daurade !...

— J'aurais dû m'en douter !... Partout où il y a quelque diablerie à machiner, le scélérat se trouve en tête... Oh ! si je le tenais !...

— Vous plaît-il que je vous l'indique, monsieur le capitoul ?...

— Comment ! il n'est pas retiré ?

— Les jours de gala ou de fête il ne rentre qu'à l'aube...

— Et où passe-t-il donc les nuits?...

— Dans une maison noble de la rue de Nazareth, où l'on ne prie pas, j'en réponds, pour les âmes du purgatoire ?...

— Et que s'y fait-il ?...

— On y joue un jeu d'enfer, à ce qu'on dit...

— Tiens, voilà encore un écu; cours vite au Capitole, et ramène-moi la main-forte.

Demi-heure après, le capitoul, à la tête de son escouade, pénétrait dans l'hôtel de la marquise d'Escouloubre. Grâce à la terreur qu'inspirait la vue du chaperon, toutes les portes s'ouvrirent devant lui, et, au moment où personne, à coup sûr, ne pensait qu'il fût de ce monde, il apparut, comme un spectre, avec ses huit hommes au milieu des joueurs. C'était son fils qui taillait, et qui garda seul son sang-froid. Cette soudaine apparition avait arrêté le mouvement de la banque et jeté l'effroi parmi les joueurs. Le premier mouvement de chacun d'entre eux fut d'allonger la main pour reprendre son argent ; mais Roquebrune s'en était déjà saisi au nom du roi !

Honteux comme des renards pris au piége, tous ces braves baissaient la tête. La vieille marquise d'Escouloubre résolut de leur rendre un peu de cœur. Furieuse, comme elle le criait à pleine voix, d'une insolence pareille de la part d'un simple capitoul, elle somma Roquebrune de rendre les enjeux et de sortir de son salon ; et, sur son refus, s'empara d'un flambeau d'argent et le lui lança à la tête.

Ce fut le signal d'une insurrection générale. Enhardis par l'exemple de la marquise, et outrés à la réflexion qu'un magistrat bourgeois eût l'audace de se permettre un procédé semblable chez une femme de la cour, tous les gens de qualité tirèrent l'épée à la fois. Il n'en fallait pas tant pour mettre en fuite la main-forte... En voyant briller les lames d'acier, tous les héros de la maison commune gagnèrent l'antichambre. M. Roquebrune, qu'éblouissaient ces rapières étincelantes, aurait donc très-probablement passé un fort mauvais quart d'heure sans le courage de son fils.

Mais, aux premières menaces, Gaspard avait été sur pied. En un clin d'œil, il fut aux côtés de son père. Son épée, maniée d'un bras vigoureux, lui ouvrit un large passage au travers de la foule ; et, comme il venait d'étendre sur le carreau, d'un coup de pointe, le plus acharné des gentilshommes, les autres s'écartèrent et lui permirent de sortir avec le capitoul, à moitié évanoui de saisissement et de terreur.

Tel était son émoi, que les archers de la main-forte, qui l'attendaient dans la rue, prêts à prendre la fuite à la moindre irruption des gentilshommes, furent contraints de le porter à bras dans sa maison, où Gaspard et dame Brigitte ne le quittèrent que lorsqu'il fut un peu calmé et endormi. Ce repos malheureusement ne devait être qu'une trêve de bien courte durée.

Une heure avant le jour, au moment où un doux sommeil commençait à lui verser à pleines mains l'oubli des scènes de la veille, un bruit affreux vint le réveiller tout à coup. On frappe à sa porte à grand bruit; il écoute et entend le glas du tocsin qui tinte dans toute la ville. Avant même qu'il ait le temps de se demander quelle calamité nouvelle va désoler Toulouse, sa chambre est envahie par ses collègues qui, le syndic en tête, accourent le chercher pour tenir tête au péril. C'est l'inondation qu'il faut combattre, et la Garonne dont les flots mugissants menacent d'emporter la ville.

Roquebrune quitta son lit, non sans maudire énergiquement au fond du cœur ce costume qu'il avait revêtu avec tant de bonheur la veille, et il se porta, en compagnie de

ses collègues, sur le point où le danger paraissait le plus imminent. Là, un spectacle l'attendait, de nature à troubler des âmes plus fortes que la sienne.

V. — L'INONDATION.

Sur la rive droite de la Garonne est une île jointe à la cité par un pont qu'on appelle Tounis. En temps ordinaire, et surtout dans la belle saison, c'est le quartier le plus riant de la vieille Toulouse. Vu des quais, il offre un coup d'œil ravissant. Figurez-vous un rideau de maisons étroites, inégales et assez hautes, dont un bras de la rivière baigne le pied, tandis que des arbres en voilent çà et là les contrevents verts ou rouges. Au delà des toits, s'élève le clocher en briques de l'antique Daurade ; sur le premier plan, se déroule avec magnificence le large ruban d'argent de la Garonne, et le pont des Capitouls, avec ses énormes piliers et ses arches massives, arrête le tableau, à gauche, par une ligne monumentale.

Mais, lorsque Roquebrune arriva sur le quai, l'aspect de Tounis était différent. Nous avons dit qu'il ne faisait pas encore jour. A la lueur des torches et des lanternes jetant leurs lugubres clartés sur les ténèbres, on entrevoyait par moments la Garonne haute comme une mer. Toutes les neiges de la Maladetta s'étaient fondues sans doute au souffle d'un printemps précoce et avaient grossi à l'improviste le fleuve du val d'Aran. Les rivières qui jaillissent des flancs des Pyrénées, la Neste, l'Aure, la Pique, l'Onne, étaient devenues tout à coup autant de cataractes. La gorge d'Artigues-Déline et le plan de Goncou avaient vomi des torrents qui doublaient le volume des eaux ordinaires ; le Salat, la Rize et l'Ariége, enflés à leur tour par leurs affluents débordés, versaient en amont de Toulouse une masse d'eau immense... Cette crue avait été si subite qu'on n'avait eu le temps de prendre aucune précaution. Les flots envahissaient avec une rapidité effrayante le faubourg Saint-Cyprien, et couvraient déjà plus d'à moitié l'île de Tounis, que les habitants fuyaient en pleurant et en poussant des cris. A ces clameurs se mêlaient le mugissement du courant, le bruit sourd des maisons s'écroulant dans l'eau, et les lamentations des cloches sonnant le tocsin dans les tours de toutes les églises.

Certes, un pareil spectacle avait de quoi troubler l'âme du capitoul. Fort sensible de sa nature, Roquebrune perdit la tête, et, sans la fermeté du syndic de la ville, qui fut, en cette occasion, par sa décision prompte et son sang-froid, très-utile à son chef, le capitoulat de la Daurade aurait été fort mal représenté. Grâce à l'aide, aux conseils et aux encouragements de cet ami, il venait de reprendre quelque courage, lorsque le jour parut et, en montrant le péril dans toute son horreur, le replongea dans l'atonie et la stupéfaction.

L'île de Tounis avait disparu sous les eaux qui montaient toujours; les débris de la passerelle de la Poissonnerie et du pont en bois qui rattachait l'île au faubourg de la rive gauche, surnageaient au loin avec ceux du bateau où l'on venait alors de la ville *quérir de l'eau à boire;* on ne découvrait plus qu'un humble toit au milieu du courant, sur lequel, en signe d'appel suprême, flottait un voile noir.

A cette vue, tous les cœurs s'émurent; mais le danger était si grand, que les mariniers de la Garonne eux-mêmes restèrent sourds à l'appel du syndic. Après avoir tenté en vain d'exciter leur courage par l'appât d'une récompense, le syndic s'écria douloureusement :

— Ces malheureux, qui sont nos frères, vont donc périr sous nos yeux sans secours?...

— Non ! répondit à ses côtés une voix vibrante, les enfants de Toulouse ne s'abandonnent pas !...

— Jadis il en était ainsi : on se soutenait bravement contre tous et jusqu'à la mort ; mais aujourd'hui, monsieur Gaspard..., vous les voyez tous immobiles ! pas un qui ose s'exposer pour faire acte de dévouement !

— Pas un, dites-vous ! reprit en relevant la tête le fils du capitoul ; je vais vous prouver le contraire !...

Et allant droit aux mariniers :

— Qui me suit là-bas dans ma barque?...

— Tous ! répondirent ces hommes avec enthousiasme.

— Deux seulement de bonne volonté, et hâtons-nous ! cria Gaspard en s'élançant dans son gabarot.

Deux marins des plus vigoureux y sautèrent avec lui, et, avant que les témoins de cette scène eussent pu prévenir ce qu'on était fondé à regarder comme un acte de folie, la barque nageait dans le courant et y dansait comme une plume.

— Eh bien ! murmura tout bas Roquebrune, muet jusqu'alors, à l'oreille de son ami, n'avais-je pas raison de vous dire que c'est un diable !...

— C'est un héros qui nous couvre de gloire et immortalise l'hermine ! reprit le syndic, fort ému.

— J'en étais sûr ! grommela Roquebrune, toujours la même sorcellerie ! Que je le blâme d'un acte de démence, tous les autres l'approuveront..., vous-même, mon ami...

Mais le syndic ne l'écoutait pas. Haletant, comme tout le monde, il suivait avec la plus vive anxiété du cœur et des yeux la fragile nacelle.

Electrisés par l'énergique résolution de Gaspard, qu'on voyait debout et les bras froidement croisés dans la barque, les rameurs luttaient avec force contre ce terrible courant, mais n'avançaient qu'à peine et d'une manière imperceptible. Pendant quelques minutes, qui semblèrent des heures aux spectateurs, les mariniers déployèrent une vigueur surhumaine, sans le moindre succès. Au moment où ils approchaient, la barque tournoyait tout à coup et une houle imprévue lui faisait perdre en un clin d'œil tout ce qu'elle avait gagné si péniblement. Croyant leurs efforts inutiles, les mariniers commençaient à se décourager. Leurs camarades et les capitouls eux-mêmes leur criaient de revenir, et, malgré les cris d'angoisse et l'appel désespéré d'un vieillard qui était parvenu à gagner le toit, ils allaient peut-être s'y déterminer. Le fils du capitoul les arrêta d'un geste.

— Attendez-moi là cinq minutes ! dit-il avec une fermeté froide qui les fit tressaillir.

— Où voulez-vous donc aller, monsieur Gaspard !...

— Je veux attacher cette corde au toit de la maison submergée, pour haler ensuite la barque.

— Sainte Vierge de la Daurade ! s'écrièrent-ils tous deux en même temps, qui oserait affronter ce courant à la nage?...

— Moi ! répondit tranquillement Gaspard.

Les deux rameurs se levèrent à la fois pour l'arrêter ; mais il s'était déjà lancé dans les flots, tenant le bout de la corde roulé autour de son poignet. Une acclamation immense, suivie d'un cri de terreur, éclata dans la ville à ce trait d'audace, dont chacun devinait le but en frémissant. Mille vœux s'élevèrent au ciel, adressés par le peuple à tous les saints de Toulouse ; puis il se fit un grand silence, et la terreur serra les poitrines : Gaspard avait disparu. Il y eut un moment d'anxiété poignante. Roque-

brune lui-même ne put s'empêcher de dire en larmoyant à son ami :

— Je ne me trompais pas ; cela devait finir ainsi !...

Un cri de joie de la foule couvrit la réponse du syndic. La barque restait immobile au milieu des bouillonnements du courant. Bientôt une acclamation universelle salua le courageux Gaspard, qu'on vit reparaître tout à coup sur les tuiles de la maison. Il était temps qu'il arrivât et fixât la barque : les murs, de toutes parts assaillis, chancelaient sous le poids des flots. Mais, aussi prompt qu'intrépide, il ne perdit pas un instant. En quelques minutes il eut halé l'embarcation ; alors, à la grande surprise des spectateurs,

Roquebrune en costume de capitoul. Dessin de H. Pottin.

une lutte parut s'engager entre le vieillard qui appelait au secours et son sauveur. Celui-ci le jeta en quelque sorte de force dans la nacelle, puis il descendit dans la maison.

Peu d'instants après, on le revoyait portant dans ses bras une femme évanouie, qui fut reçue par les mariniers ; pour lui, détachant la corde, il se remit à la nage et arriva en même temps que la nacelle au quai, où cent bras l'enlevèrent et le portèrent en triomphe à la Dalbade, pour remercier Dieu de son salut et d'un acte de dévouement d'autant plus nécessaire que la maison, dès qu'il l'eut quittée, s'abîma dans les flots.

MARY-LAFON.

(La fin au prochain numéro.)

LA PEINTURE ET LES PEINTRES ITALIENS [1].

LÉONARD DE VINCI.



Portrait de Léonard de Vinci, d'après lui-même. Dessin de Franck.

I. — UN MARIAGE.

Un jeune page venait de remettre à Ludovic Sforce, souverain de fait, sinon de droit, du duché de Milan, une lettre récemment arrivée de Florence. Le duc l'ouvrit; bientôt sa figure prit une expression singulière de doute et de moquerie. Puis, se tournant vers ses courtisans, il leur lut, de la lettre, le passage suivant :

« Je puis, en temps de guerre, employer des machines « nouvelles, telles que ponts, canons, bombardes et pièces « de menue artillerie, toutes de mon invention et faisant « le plus grand ravage; attaquer places fortes ou les dé- « fendre par moyens non encore pratiqués. En temps de « paix, je suis capable en peinture, en sculpture, archi-

(1) Voyez, pour la série, la table des vingt premiers volumes et les tables des tomes XXI à XXIV.

« tecture, mécanique et conduite d'eau, de tout ce qu'on « peut attendre d'une créature mortelle. »

— Que vous semble de cette forfanterie, messeigneurs? demanda le duc en riant.

— Que c'est grande hardiesse de parler ainsi de soi-même, répondit l'un des courtisans.

— Et qu'il faudrait voir à l'œuvre ce nouvel Hercule, dit un autre.

— Nous l'y verrons, s'il plaît à Dieu, messeigneurs, reprit le duc. Nous célébrons dans quelques jours le mariage de notre bien-aimé neveu et pupille, Jean Galéas, duc de Milan. Ecrivez, messer *segretario*, écrivez à ce Florentin, à ce Leonardo da Vinci qu'il se hâte de se rendre en notre bonne ville; nous comptons sur lui pour l'organisation des fêtes du mariage.

Quelques jours après, l'agitation était extrême dans Milan *la Grande*. La plupart des habitants allaient et venaient avec précipitation dans les rues, les autres stationnaient dans les carrefours et sur les places; partout on causait à voix haute, partout retentissaient les noms de Jean Galéas et d'Isabelle d'Aragon, dont le mariage allait être célébré.

A ces noms se mêlait celui de Ludovic Sforce, qui continuait à gouverner, bien que son neveu Jean Galéas, auquel il devait un jour enlever la vie, eût atteint sa majorité. On parlait aussi d'un Florentin, arrivé depuis peu, sur le compte duquel couraient les bruits les plus divers, parfois les plus étranges.

— Ce doit être un décorateur en bâtiment, disait une femme âgée qu'on reconnaissait à son costume pour faire partie de la dernière classe du peuple; on dit qu'il a posé toutes les tentures *del duomo*.

— Non-seulement les tentures, répondit un homme d'une physionomie peu agréable, peut-être même suspecte, et que pourtant chacun semblait écouter comme un oracle, mais encore deux cartons peints par lui-même avec tant de perfection qu'on dirait une tapisserie de Flandre.

— Alors c'est un peintre, reprit la vieille.

— Un peintre! s'écria une jeune fille; vous ne savez donc pas, mère Vanina, que le signor Leonardo da Vinci est un maëstro; il faisait répéter hier les épithalames qu'on doit chanter aujourd'hui en l'honneur de la mariée.

— Et c'est un poëte aussi, dit l'homme à la mine suspecte, puisqu'il a composé les paroles de tous les chants; c'est un ingénieur, puisque les canaux et les écluses qui vont nous donner les plus belles cascades qu'on puisse créer ont été exécutés d'après ses plans. On peut dire encore que c'est le plus beau cavalier de l'Italie, qu'il est doué d'une force herculéenne (1), qu'il est excellent orateur, sculpteur et, je pense, un peu magicien.

— Magicien! s'écrièrent à la fois tous les auditeurs.

— La preuve, c'est qu'au moment où il a quitté Florence pour répondre à l'appel du duc, il était en train d'élever, sur des degrés, le temple de San-Giovanni.

— Sans le démolir?

— Sans y ôter une pierre.

— Comment savez-vous cela, Giaccomo?

— Mon fils est employé à la cour...

— Comme marmiton.

— Oui, comme marmiton, mademoiselle Nina, reprit Giaccomo blessé; mais Nicolo est un garçon d'esprit, il a su gagner les bonnes grâces du premier page du duc et il est au fait de tout.

(1) Léonard de Vinci arrêtait, dit-on, d'une seule main le branle d'une grosse cloche, et il ployait le fer d'un cheval aussi facilement que si c'eût été une lame de plomb.

— Alors, dit Vanina, ce que vous nous avez raconté est la pure vérité?

Un grand mouvement qui se fit parmi la foule empêcha Giaccomo de répondre. Un groupe de cavaliers s'avançait au galop pour faire ouvrir les rangs, des cris de joie s'élevaient de toutes parts, le cortége allait défiler.

Bientôt, en effet, on vit paraître le *carroccio*, sorte de palladium dont les Lombards avaient les premiers fait usage et qu'ils regardaient comme *le palais public allant en guerre*. Le *carroccio* était un char magnifique, recouvert de draperies de velours et d'or; il était traîné par six bœufs couverts de draperies semblables. Une garde de quinze cents soldats d'élite, armés de pied en cap et portant des hallebardes richement garnies, l'entourait; les capitaines et les principaux officiers de l'armée se tenaient à côté du *carroccio*. Il était suivi de huit trompettes et de plusieurs prêtres, les mêmes que l'on retrouvait sur le champ de bataille, lorsque ce nouveau palladium accompagnait les armées en campagne. Au milieu du char, s'élevait un mât auquel était attaché un étendard portant la couleuvre des Visconti se détachant sur un champ d'azur; car les armes avaient survécu à la famille éteinte. La *Nola*, grosse cloche destinée à donner tour à tour un signal de fête, de guerre ou de détresse, couronnait le haut du mât (1).

Chacun remarqua que ce jour-là le char était orné de peintures toutes nouvelles et d'un éclat incomparable, mais ce qu'on admira plus encore, ce fut le talent avec lequel l'artiste avait su donner à la cathédrale, *il duomo*, chef-d'œuvre à peine ébauché, l'aspect d'un ouvrage parfait, et chaque parole d'admiration, chaque expression louangeuse était accompagnée du nom de Léonard.

La cérémonie nuptiale eut lieu au milieu du recueillement général et d'un silence que l'harmonie la plus douce vint seule interrompre.

Le cortége se remit ensuite en marche; mais, avant de rentrer au palais ducal, les princes devaient parcourir toute la ville, autant pour se montrer au peuple que pour jouir des spectacles préparés à chaque pas. Ici, c'étaient des portiques de fleurs; là, des voûtes de gaze couleur d'or et d'azur; plus loin, des gerbes d'eau qui s'élançaient dans les airs, retombaient en nappes de neige et produisaient un effet féerique; des statues de dieux marins, groupés au milieu des ondes, complétaient le tableau.

Mais rien n'égalait l'intermède préparé à la porte orientale de la ville. Là, sous un immense dôme de verdure, qui interceptait les rayons du soleil, un ciel brillant d'étoiles parut s'abaisser sur la tête des princes. Les planètes roulèrent quelque temps autour du soleil, puis chacune, se détachant successivement de ce ciel merveilleux, prit la forme du dieu ou de la déesse dont elle porte le nom et vint réciter un épithalame à la mariée. Les planètes reprirent ensuite leur première forme et leur place dans l'espace; le ciel étoilé s'éleva insensiblement jusqu'à ce qu'il disparût enfin à tous les regards.

Ce merveilleux spectacle charma les princes, la cour et le peuple. Pour ce dernier, c'était le terme des réjouissances; mais dans les salles du palais ducal, la fête se prolongea le reste du jour et une partie de la nuit. A un festin somptueux, entremêlé de nouveaux intermèdes, succédèrent les chants et les danses. Enfin, Ludovic, ce tyran protecteur de tous les arts, voulut que cette journée so-

(1) La plupart des villes d'Italie avaient un *carroccio*. L'usage de l'artillerie en rendit l'emploi inutile et même dangereux pour les batailles; aussi, à partir du quinzième siècle, le carroccio ne figura plus que dans les fêtes publiques.

lennelle se terminât par un concours des plus habiles ménestrels de la ville. Six d'entre eux chantèrent successivement, en s'accompagnant de cithares et de mandores. Le prix allait être décerné, lorsqu'un nouveau concurrent se présenta : c'était le beau Léonard, le peintre du duc. La surprise eût été grande, s'il n'avait déjà fait preuve des talents les plus divers. D'un geste bienveillant, Ludovic lui fit signe de s'avancer dans la lice encore ouverte pour lui.

Alors Léonard rejeta son manteau en arrière et laissa voir une lyre d'argent à vingt-quatre cordes, qui présentait l'aspect d'un crâne de cheval. La vue de cet instrument singulier excita l'étonnement et même des murmures, mais à peine l'artiste eut-il fait entendre quelques accords qu'un silence religieux régna dans l'assemblée. Ces accords étaient si suaves, les accents de la voix de Léonard étaient si puissants que, lorsqu'il eut achevé de chanter un lai à la louange des souverains de Milan, Ludovic le pria de se faire entendre encore. Alors il improvisa un sonnet dont voici le dernier vers :

Vogli sempre poter quel che tu debbi.
Ne veuille que ce que tu dois.

Les préventions défavorables inspirées par la lettre de Léonard s'étaient depuis longtemps évanouies; ce dernier succès acheva de placer l'artiste dans les bonnes grâces du duc.

— Vous savez tenir ce que vous promettez, messer Leonardo, dit Ludovic avec un sourire bienveillant. Désormais vous ne nous quitterez plus. Demain vous recevrez votre brevet de directeur de notre académie de peinture.

Léonard remercia en s'inclinant profondément. Le duc lui accorda encore la grâce de baiser sa main.

II. — UN COUP D'OEIL EN ARRIÈRE.

Celui qui venait de signaler d'une manière si surprenante son arrivée à la cour de Milan, Leonardo da Vinci, était le fils d'un notaire de la seigneurie de Florence. Il avait montré, dès l'enfance, des dispositions si étonnantes pour toutes les sciences et pour tous les arts que son père était resté longtemps indécis sur la carrière qu'il devait lui faire suivre. Cependant le penchant du jeune homme pour la peinture paraissant l'emporter, messer Pietro da Vinci plaça son fils chez Verocchio, un des premiers maîtres de Florence.

Les progrès de Léonard furent si rapides que bientôt il éclipsa son maître. Un jour, il peignit un ange dans un tableau de Verocchio; à la vue du travail de son élève, l'artiste jeta loin de lui son pinceau et ne le reprit, dit-on, jamais.

Ce triomphe valut à Léonard la commande d'une Vierge, dont l'exécution l'éleva au premier rang des artistes florentins. Sa renommée s'étendit rapidement; bientôt petits et grands voulurent avoir de ses ouvrages. Un paysan, que ser Pietro employait pour la chasse et pour la pêche, apporta un jour au notaire une rondache de bois, et le pria d'obtenir de son fils qu'il y jetât quelques traits de son pinceau. Pietro remit la rondache et n'y pensa plus. Un jour qu'il voulait parler à son fils, il se dirigea vers une grotte où il savait que le jeune artiste se retirait souvent. Dès l'entrée, il resta saisi d'horreur : une multitude de reptiles étaient entassés à ses pieds. Son premier mouvement fut de fuir; mais Léonard, qui l'avait aperçu, vint à lui et lui montra la rondache du pêcheur. Il y avait peint une Méduse en se servant, comme modèles, des reptiles rassemblés autour de lui. A la vue de cette peinture, le notaire jeta un cri d'effroi.

— J'ai réussi ! s'écria Léonard triomphant; vous pouvez, mon père, rendre sa rondache à votre protégé !

Ser Pietro s'empara avec joie de l'œuvre nouvelle; mais, au lieu de la donner au paysan, il la vendit trois cents ducats à des marchands de Florence. Léonard peignit alors sur une autre rondache un cœur percé d'une flèche, qu'il remit au pêcheur, admirateur de son talent. Ce souvenir fut conservé avec un soin religieux.

Cependant le temps et l'imagination du jeune homme n'étaient pas remplis seulement par les inspirations et les travaux de la peinture. Souvent on voyait Léonard quitter le pinceau pour la plume et composer des poésies que n'eussent point désavouées les meilleurs poëtes de l'époque. Puis c'étaient les sciences exactes qui l'attiraient; il eut bientôt pénétré les secrets de l'histoire naturelle, de la physique, des mathématiques, et de chaque étude il faisait naître les inventions les plus surprenantes. Un jour, il proposa au gouvernement de se servir des eaux de l'Arno pour établir un canal de communication de Florence à Pise. On se défia de l'inspiration d'un tout jeune homme; le projet fut repoussé. Deux cents ans plus tard, la pensée de Léonard a été mise à exécution par Viconcio Vinani, dernier élève de Galilée.

La construction d'un pont, l'ouverture d'une route, l'invention de machines de guerre, l'exécution d'une statue occupaient ensuite le jeune artiste. Enfin, lorsque cet esprit ardent éprouvait le besoin d'un délassement, Léonard s'élançait sur des chevaux fougueux, que personne mieux que lui ne réussissait à dompter. D'autres fois, il allait chercher dans la campagne les douces émotions que donnent la vue d'un ciel pur, d'une eau tranquille ou de fleurs nouvellement écloses. Il aimait à parcourir les quartiers les moins fréquentés de la ville; il s'arrêtait devant l'étalage des marchands d'oiseaux et achetait souvent un grand nombre de ces pauvres captifs, afin de les rendre à la liberté. Toujours muni de ses tablettes, il lui arrivait fréquemment, pendant ses excursions, de saisir, pour ainsi dire au vol, des types originaux dont il faisait des caricatures à la manière de Callot; il n'était aucun genre de l'art que l'artiste dédaignât.

Ces aptitudes si diverses devinrent souvent, il faut le dire, un écueil pour le génie de Léonard Son imagination, qui l'entraînait sans cesse à des créations nouvelles, l'empêchait de finir l'œuvre commencée, et ce que son génie avait conçu restait ainsi à l'état d'ébauche. D'autres fois, au contraire, il passait à un travail un temps considérable, puis, désespérant d'atteindre une perfection que lui seul pouvait rêver, il l'abandonnait.

III. — LA CÈNE.

Ludovic le Maure, enchanté d'avoir auprès de lui le plus grand artiste de l'époque, le traitait avec une générosité sans égale. Plusieurs salles de son palais avaient été changées en atelier. L'artiste y était à peine installé que le duc vint le visiter.

Léonard avait achevé d'esquisser une *Nativité* que Ludovic lui avait demandée. Frappé de la beauté de l'ébauche, le duc témoigna le désir de voir le travail promptement achevé.

— Je ferai tout, répondit Léonard, pour satisfaire l'impatience flatteuse de Votre Seigneurie.

Mais le lendemain, lorsque Ludovic entra dans l'atelier,

il trouva le peintre absorbé dans l'examen d'une carte de l'Etat.

— Oui, dit-il, l'œil animé, un canal ouvert à travers les vallées de Chiavenna et de la Valteline serait une source de richesses pour les Etats de Votre Seigneurie ; il faudrait pour cela percer des montagnes, aplanir des vallées...

Et aussitôt il se mit à développer ses plans avec la facilité d'élocution qui lui était naturelle. Le duc, d'abord mécontent, se retira enchanté.

Les travaux du canal de la Martesana, entrepris aussitôt, absorbèrent pendant plusieurs mois le temps et les pensées de l'artiste. Le duc lui ayant ensuite parlé d'une statue équestre qu'il désirait élever à la mémoire de François Sforce, son père, Léonard commença à modeler le cheval sur des proportions si gigantesques, qu'on regardait comme impossible de pouvoir jamais le couler en bronze. L'artiste disait lui-même : « C'est un ouvrage si grand que j'y travaillerai peut-être toute ma vie sans en venir à bout. » Avide d'occupations nouvelles, il sollicita bientôt du souverain la permission d'aller s'installer au couvent des dominicains pour y exécuter à la fresque une *Cène* que le prieur lui demandait.

Mais Léonard apporta dans sa nouvelle entreprise son inconstance habituelle. Souvent il abandonnait son travail pour peindre sur le mur du réfectoire, qui faisait face au tableau de *la Cène*, un portrait du duc et de sa famille.

Moins indulgent que le prince, le prieur Eusebio témoignait un vif mécontentement de ces lenteurs. Un jour, il alla se plaindre à Ludovic ; celui-ci fit aussitôt mander Léonard.

— Qu'entends-je dire de vous, signor ? lui dit-il avec un mélange de colère et de plaisanterie ; Fra Eusebio vient de m'apprendre qu'il sera obligé de changer son peintre, comme il a changé, un matin, tous ses jardiniers.

— Je le reconnais bien là ! répondit Léonard, avec plus de mépris que de colère ; pour Eusebio, le jardinier et l'artiste sont classés au même rang. Le premier doit bêcher tant de pieds de terre en un jour ; le second doit couvrir de couleurs tant de pouces de toile. Barbare ! est-ce qu'on peut dire au peintre, au sculpteur, au poëte : Tu travailleras tel jour, à telle heure ? Ne faut-il pas attendre l'inspiration, cette fée capricieuse, qui fuit lorsqu'on l'appelle, qui arrive lorsqu'on l'oublie ?

— Soit ! reprit le duc avec bienveillance ; cependant avouez, messer Leonardo, que jamais votre fée capricieuse ne nous a si longtemps délaissés ; depuis plus de deux mois, vous avez cessé de travailler au tableau de *la Cène*.

— Il me manque deux modèles : un pour le Christ, un autre pour Judas.

— Pour le Christ, je le comprends ; c'est le sublime, c'est la perfection que vous rêvez ; mais vous devez trouver des types de Judas.

— Aucun ; à moins que je ne prenne pour modèle ce prieur si ignorant et si tracassier.

— Bravo ! bravissimo ! signor, s'écria le duc en riant ; placez Eusebio dans le tableau de *la Cène*. Je vais lui annoncer cette bonne nouvelle et lui dire en même temps que vous reprenez aujourd'hui vos travaux.

Le duc donna des ordres pour qu'on reconduisit avec honneur le grand artiste, et il envoya prier Fra Eusebio de se rendre auprès de lui.

Cependant, au lieu de prendre le chemin de son atelier, Léonard se dirigeait vers le quartier le plus désert de la ville ; il marchait au hasard. Bientôt il gagna la campagne, et sans doute alors bien des tableaux vinrent se refléter dans son imagination ; car son visage prit tour à tour les expressions les plus diverses.

Lorsqu'il rentra dans la ville, la nuit était venue ; les rues étaient sombres et silencieuses ; une seule lumière brillait à travers la porte mal jointe d'une taverne. Léonard entra pour se reposer.

Plusieurs individus de mauvaise mine étaient assis autour d'une table couverte de brocs, de verres et de dés ; leur préoccupation était si grande qu'ils ne remarquèrent pas l'arrivée de l'artiste. Celui-ci, de son côté, ne prit pas garde à eux tout d'abord ; mais le nom du duc de Milan qu'il entendit prononcer attira son attention sur le groupe des joueurs.

— Tu es sûr de l'affaire, Giaccomo ? disait l'un.

— Je te le répète, rien de plus sûr. Nicolo s'est emparé de la clef d'une porte dérobée ; il nous ouvrira.

— Et nous pourrons pénétrer jusqu'à l'appartement du duc ?

— Tout est arrangé pour cela ; c'est moi qui frapperai, et ce coup-là me vaudra cent écus d'or, dit Giaccomo, dont le visage, éclairé par la pâle lueur d'une lampe, laissa deviner toute l'avarice et la bassesse que son cœur renfermait.

Léonard saisit bien vite ses tablettes ; il esquissa à la hâte le visage de Giaccomo, écrivit quelques lignes sur une seconde feuille qu'il détacha de ses tablettes, plia le papier, le cacheta avec soin et sortit précipitamment.

Malgré l'heure avancée de la nuit, il alla frapper au palais ducal, remit à un officier, dont la fidélité ne pouvait être suspecte, la lettre qu'il venait d'écrire, et recommanda expressément qu'elle fût portée à l'instant même à Ludovic.

Léonard alla s'enfermer ensuite dans son atelier ; il resta jusqu'au jour plongé dans une méditation profonde ; mais, dès que les premières lueurs de l'aube vinrent à se montrer, il saisit ses pinceaux et se mit au travail avec une ardeur fébrile.

Fra Eusebio était revenu du palais dans un état d'angoisse inexprimable. Plusieurs fois dans la soirée il avait fait demander à parler à Léonard, et toujours on lui avait répondu que l'artiste était absent. Le lendemain, dès le matin, il alla lui-même frapper à la porte de l'atelier ; la porte resta close. Il revint une heure plus tard : vaine démarche ! L'angélus de midi n'avait pas sonné encore qu'il se présentait de nouveau. Cette fois-ci la porte s'ouvrit.

— Qu'y a-t-il pour votre bon plaisir, Fra Eusebio ? demanda Léonard de l'air le plus affable.

— Que vous daigniez m'épargner, seigneur Léonard, s'écria le moine avec humilité. Oh ! par pitié ! ne livrez pas un vieillard à la risée de tous...

L'artiste regardait Eusebio sans comprendre.

— A l'avenir, ajouta le prieur sans lever les yeux, vous travaillerez quand vous voudrez, seigneur Léonard, comme vous voudrez... J'ai pu être importun, mais je ne suis pas un traître, un Judas !... seigneur Léonard, pitié !...

Ces derniers mots rappelèrent à l'artiste sa plaisanterie de la veille ; il vit que le duc l'avait rapportée au prieur comme une parole dite sérieusement. Prenant alors par la main Fra Eusebio, qui était presque tombé à ses pieds, il le conduisit devant le tableau de *la Cène*. Le vieillard respira : la tête de Judas n'était pas la sienne ; mais ce fut là tout le tribut d'admiration qu'il sut payer à l'œuvre de l'artiste.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et Ludovic le Maure,



suivi d'un seul écuyer, s'élança vers Léonard, et le serra avec transport dans ses bras.

— Ce n'était donc pas assez de devoir à notre peintre bien-aimé de si magnifiques ouvrages, s'écria-t-il, avec l'accent de la plus vive reconnaissance, il fallait encore lui devoir la vie ! Voilà l'homme, ajouta-t-il en se tournant vers le prieur, qui sait déjouer les complots des traîtres. Eh ! quoi ! s'écria soudain le duc, dont les yeux s'étaient arrêtés sur la fresque de Léonard, le voici ; c'est lui-même. Vous avez fait un Judas de Giaccomo.

— Pouvais-je mieux choisir, monseigneur? répondit l'artiste.

— Vous ne pouviez ni mieux choisir, ni mieux exécuter. Que de vérité dans cette expression basse et perfide !



La Vierge au bas-relief, de Léonard de Vinci. Dessin de Franck.

Léonard, personne ne vous égalera jamais !... Mais vous avez aussi esquissé la tête du Christ, qui donc vous en a fourni le modèle ?

— Cette ébauche est le fruit de mon inspiration ; mais elle est loin de me satisfaire... Oh ! ce Christ, je ne l'achèverai jamais !

— Vous avez fait vos apôtres si beaux, que vous ne trouverez jamais un type plus parfait. Courage, cependant, messer Léonard, nous savons ce qu'un ouvrage peut devenir entre vos mains.

Mais ni les encouragements du duc, ni le désir qu'avait Léonard de voir son chef-d'œuvre terminé, ne furent assez puissants pour lui faire trouver le type qu'il rêvait, et la fresque de *la Cène*, le plus bel ouvrage, peut-être, qu'eût produit le grand artiste, resta inachevée.

La gravure a immortalisé cette magnifique peinture ; il n'est presque personne qui n'ait pu admirer la grandeur de cette composition, le caractère si parfait des têtes, l'harmonie de l'ensemble et l'idéal de chacune des parties. L'artiste a choisi le moment où le Rédempteur dit à

ses disciples : « L'un de vous me trahira. » A ces paroles, tous paraissent comme frappés d'un coup de foudre, et chacun exprime, suivant son caractère, sa surprise et son émotion. L'un semble prêt à défaillir, l'autre est immobile comme une statue ; celui-ci se lève brusquement ; celui-là proteste de son innocence avec la candeur la plus vraie. Judas seul reste impassible et, malgré son calme apparent, on devine aussitôt qu'il est coupable.

Un instant François I[er] eut la pensée de faire transporter *la Cène* à Paris, avec la muraille sur laquelle elle était peinte. Les difficultés d'une telle entreprise furent sans doute la cause qui en empêcha l'exécution.

Plus de deux siècles après, un autre grand homme devait rendre à Léonard de Vinci un hommage non moins flatteur pour sa mémoire.

Lors de la conquête d'Italie, en 1796, Bonaparte, premier consul, alla visiter, comme tant d'autres, le couvent de Santa-Maria delle Grazie ; transporté d'admiration à la vue de cette œuvre, il écrivit, sur ses genoux, un ordre du jour qui exemptait ce lieu de fournir des logements militaires. Malheureusement la noble pensée du conquérant ne survécut pas à son départ, et peu de temps après l'éloignement de l'armée française, le réfectoire des dominicains servait d'écurie et de grenier à foin. Eugène Beauharnais répara plus tard cet acte de vandalisme ; la salle fut nettoyée ; un pont, élevé près de la peinture, permit de l'examiner de plus près ; mais l'œuvre de Vinci avait gravement souffert, et cette belle page de l'histoire de l'art n'est plus aujourd'hui qu'une ruine grande encore dans ses débris, mais bien peu propre à faire juger du génie de Léonard.

D'excellentes copies de *la Cène* sont heureusement restées ; celle que l'on voit au musée du Louvre date du quinzième siècle ; elle est attribuée à l'un des meilleurs élèves de Vinci.

IV. — UN RIVAL.

Deux invasions successives des Français en Italie vinrent changer la destinée de Léonard. Tandis que Ludovic Sforce fuyait sa capitale, l'artiste avait la douleur de voir le fameux cheval exécuté pour la statue équestre du duc François servir de cible aux arbalétriers de Louis XII. Disons cependant que le roi de France fut complétement étranger à cet acte d'ignorance et de barbarie de ses soldats, qu'il s'efforça même de le réparer. Il se fit présenter Léonard ; il lui assigna une pension et des droits sur le canal de la Martesana. De son côté, Vinci offrit au roi deux magnifiques portraits de femmes ; il exécuta, pour le jour de l'entrée solennelle de Louis XII à Milan, un lion automate qui s'avança au-devant du monarque et, après avoir fait quelques pas dans la grande salle du palais, laissa échapper de sa poitrine un écusson aux armes de France.

Malgré les nouvelles demandes de travaux dont Léonard fut accablé, malgré les hommages sans nombre dont il était entouré, Milan ne lui offrait plus d'attrait ; il retourna à Florence.

C'est à Florence et à cette époque que Léonard exécuta ses meilleurs ouvrages : l'admirable portrait de la *Mona Lise*, plus connue sous le nom de *la Joconde*, que l'on voit dans le salon carré du Louvre ; un tableau représentant *la Vanité* et *la Modestie*, un *saint Jean-Baptiste*, une *Madeleine* (1).

Le grand artiste, qui avait alors pour protecteur le trop fameux César Borgia, semblait mettre plus de suite dans ses travaux. Non pas qu'il se bornât à un seul genre ; il se livrait avec ardeur à l'étude de l'anatomie ; il écrivait les treize volumes qui composent ses œuvres littéraires (1). L'un de ces manuscrits est conservé à la bibliothèque de Paris ; c'est un traité de la peinture, écrit, comme tous les ouvrages de Léonard, de droite à gauche, à la manière des Orientaux.

Cependant Léonard de Vinci ne régnait plus seul dans le monde artistique. Raphaël commençait à se faire connaître, et Michel Ange travaillait à Florence, où l'avaient laissé les Médicis, proscrits comme les Sforce. *Les magnifiques seigneurs* (2) commandèrent deux tableaux destinés à décorer la grande salle du Conseil, l'un à Michel Ange, l'autre à Léonard, en laissant aux artistes la liberté de choisir leur sujet. Michel Ange reproduisit un épisode de la guerre de Pise, et Léonard la défaite du condottière Nicolo Piccinino par François Sforce. Tous deux travaillèrent à leur carton dans le plus grand secret. Au dire du petit nombre de connaisseurs qui ont vu ces ouvrages, perdus pendant les troubles qui désolèrent l'Italie, c'étaient deux chefs-d'œuvre ; on remarquait surtout dans le carton de Léonard un groupe d'hommes, les uns à pied, les autres à cheval, qui se disputaient avec rage la possession d'un drapeau déchiré. D'autres assurent que la défaite de Piccinino ne fut jamais achevée, que Léonard gâta son tableau en se servant d'un enduit de sa composition pour fixer les couleurs sur le carton.

Soit à cause de cet échec, soit à cause du peu de bienveillance que lui témoignait le gonfalonier Sodineri, soit enfin par un sentiment de jalousie contre son jeune rival, il résolut de quitter une seconde fois Florence, où il venait de passer treize ans. Julien de Médicis allait à Rome assister à l'intronisation de son frère, Léon X ; il proposa à Vinci de l'accompagner : l'artiste accepta.

Léonard n'était plus jeune, et cependant personne plus que lui n'était capable de charmer les ennuis d'un long voyage. Pour plaire à son illustre compagnon, son génie inventif lui fournit mille ressources. Tantôt il faisait des oiseaux de cire si légers qu'ils s'élevaient d'eux-mêmes

(1) Le Louvre possède encore de Léonard de Vinci un *Portrait de Charles VIII*, *la Vierge sur les genoux de sainte Anne*, un *saint Michel*, *Jésus recevant la croix*, *la Fille d'Hérodias*, une *Tête de Méduse*, une *Léda*, etc.

(1) Les œuvres complètes de Léonard passèrent, en 1796, de la bibliothèque Ambroisienne à l'Institut de France, qui, lors de nos revers, s'en est vu privé. On y trouve un cours complet de physique, d'hydraulique, de mécanique et d'anatomie On se fera une idée de la variété et de l'étendue des connaissances de cet homme extraordinaire, lorsqu'on saura qu'il expliqua, entre autres choses : 1° la théorie des forces appliquées obliquement au bas du levier ; 2° la résistance respective des poutres ; 3° les lois du frottement ; 4° l'influence du centre de gravité sur les corps en repos et en mouvement ; 5° l'application des vitesses virtuelles ; 6° il décrivit, avant Porta, la chambre obscure ; 7° il expliqua la figure de l'image du soleil dans un trou de forme anguleuse ; 8° la perspective aérienne, la nature des ombres colorées, les mouvements de l'iris, la formation des images au foyer de l'objectif de la chambre obscure, découvertes importantes, qui devaient amener plus tard la photographie, sont le fruit de ses observations. Il laissa des notes remarquables sur le mouvement des eaux ; il perfectionna les échelles à doubles portes ; il inventa le tour ovale qui sert encore aujourd'hui, ainsi que des moulins, des pressoirs, et l'on trouve de nos jours, dans les caves de Milan, une curieuse machine de l'invention de Vinci ; c'est une roue, mise en mouvement par un enfant, et qui sert à faire d'excellents saucissons.

(2) Titre des magistrats de Florence.



lorsqu'une impulsion leur avait été donnée ; tantôt il mettait à un lézard des ailes faites avec des écailles d'autres lézards ; ces ailes s'agitaient et produisaient l'effet le plus singulier au moindre mouvement de l'animal. D'autres fois il rêvait pour l'homme la faculté de voler. Une chose singulière, c'est que le grand homme revient fréquemment sur cette question dans ses écrits ; il avait remarqué que les oiseaux planent souvent sans se servir du battement de leurs ailes, et il pensait que l'homme pourrait s'élever au moyen de machines tenues en équilibre contre les impulsions du vent.

Léonard reçut de Léon X un accueil empressé. Le pontife lui commanda aussitôt une Vierge, genre de composition dans lequel il n'avait pour rival que Raphaël.

Mais, au lieu de s'occuper de la peinture, Léonard entreprit de composer un vernis dont il voulait faire l'essai sur le tableau de la Vierge. Léon X le surprit absorbé par ce travail, la première fois qu'il vint à son atelier.

— Cet homme ne fera jamais rien, dit le pontife, qui se retira fort mécontent ; il songe à la fin de son ouvrage avant de l'avoir commencé.

Et, dès le lendemain, il manda près de lui Michel Ange qui, grâce à sa jeunesse, à sa persévérance au travail et surtout à son incomparable génie, obtenait partout les plus brillants succès.

Le même jour, un papier, enveloppé d'une étoffe de soie blanche et verte, et scellé aux armes de France, était remis à Léonard de Vinci.

V. — L'EXIL.

A peu de temps de là, deux hommes, montés sur des coursiers vigoureux, mais escortés d'une suite peu nombreuse, se présentaient aux portes de Paris. A l'empressement avec lequel on les laissa passer lorsqu'ils eurent décliné leurs noms, il était facile de deviner que de très-haut lieu des ordres avaient été donnés à leur sujet.

Cependant l'extérieur de ces deux hommes n'annonçait pas un rang élevé : le premier était tout jeune, portait le costume des riches marchands de Florence ; le second était un vieillard aux vêtements sombres et négligés. Une sorte de coiffe de drap noir se collait pour ainsi dire sur son front, sa barbe blanche tombait en mèches irrégulières jusqu'à sa ceinture, et le faisait ressembler à un vieux druide. Personne sûrement n'aurait reconnu dans ce vieillard le brillant cavalier qui, trente ans auparavant, faisait son entrée à la cour de Milan sous le nom du beau Léonard.

Il paraissait plongé dans une sombre rêverie ; afin de l'en tirer, son jeune compagnon, qui était plus que son élève, qui était son fils d'adoption, évoquait tour à tour les plus riantes images ; mais Léonard de Vinci ne savait plus sourire.

— Cher Francesco, disait-il, tu cherches vainement à m'abuser. Je sais trop bien que mon règne est fini.

— Oh ! maître, il est éternel le règne de celui que le ciel a si richement doué, s'écria le jeune homme avec enthousiasme.

— Que sont les dons du ciel sans la persévérance qui les fait fructifier ? un trésor enfoui sous la terre, une perle jetée au fond de la mer.

— Ces paroles ne vous sont pas applicables, mon cher maître, car personne n'a plus travaillé que vous.

— Et personne n'a travaillé avec moins de suite ; personne ne s'est livré davantage aux caprices d'une inconstante imagination ; aussi combien de mes ouvrages sont restés imparfaits : *la Cène*, *l'Adoration des Mages*, *la Mona Lise...*

— Oh ! pour ce tableau, vous seul pouvez dire qu'il n'est pas achevé : la composition en est inimitable ; le fini du travail en est si grand, qu'on voit pour ainsi dire battre les veines, on compterait les cheveux, on aperçoit les pores de la peau.

— Peut-être dis-tu vrai ! Ah ! j'avais en moi de quoi régénérer l'art, si tous mes travaux, toutes mes pensées s'étaient dirigées vers un but fixe et unique ; je personnifiais mon époque.

— Ne vous a-t-on pas proclamé depuis longtemps le créateur de l'ère nouvelle de la peinture ? car vous seul jusqu'à ce jour avez su produire des chefs-d'œuvre sans copier l'antique, et chacun se demande où vous avez trouvé vos modèles.

— Dans la nature, mon fils ; c'est elle qui fournit les types les plus parfaits, parce qu'ils sont toujours vrais. Que de fois une jeune fille en prières m'a fourni, sans s'en douter, le modèle d'une Vierge ; on m'a vu suivre des condamnés au supplice, afin de saisir sur leurs visages l'expression de la cruauté, de l'effroi ou du remords.

— Oui, maître, reprit Francesco, et nous vous avons surpris un jour au milieu d'une réunion de campagnards que vous aviez rassemblés, et dont vous excitiez l'admiration la plus naïve et les rires les plus bruyants par de joyeux propos ; ils étaient loin de se douter, les bons paysans, que vous les faisiez poser.

— C'est pour cela qu'ils m'ont fourni des types inimitables. Oui, mon fils, étudie la nature ; sache saisir au vol l'expression la plus propre à émouvoir ; observe les convenances avec un soin religieux ; évite la confusion des objets, il vaut mieux laisser quelque chose à désirer dans un ouvrage que de rassasier les yeux par une multitude de détails ; sache, s'il se peut, t'élever jusqu'au sublime pour rendre le caractère de la majesté divine. C'est à l'observation exacte de ces préceptes que je dois sans doute d'avoir produit des œuvres de quelque valeur.

— Mais à votre génie, maître, ne devez-vous donc rien ?

— Le génie est le feu sacré qui anime toute création ; mais que de fois il s'égarerait s'il ne marchait de concert avec la raison et un travail consciencieux. Ne l'oublie pas, mon fils ; n'oublie pas non plus la maxime : *Festina lente*, qui a été la mienne. Une œuvre vraiment belle n'a jamais été l'ouvrage d'un jour : j'ai travaillé quatre ans au portrait de la Mona Lise.

— Et quel soin vous preniez pour que la belle Florentine ne se fatiguât pas des longues séances que vous lui imposiez ! Vous ameniez près d'elle des joueurs d'instruments, des personnages capables de la récréer par leur entretien plein de charme et de gaieté ; aussi le modèle n'a pas un seul instant perdu sa pose si naturelle et si gracieuse, et du portrait vous avez fait un chef-d'œuvre. Ah ! qui a vu seulement une fois le sourire de la Joconde ne l'oubliera jamais.

L'entretien se prolongea jsuqu'au moment où les voyageurs entrèrent au Louvre.

François I[er] attendait Léonard, il l'avait appelé auprès de lui pour grossir l'essaim d'artistes et de poëtes qui faisaient de sa cour un Parnasse. Dès qu'il aperçut le vieillard, il se leva pour aller au-devant de lui, et lui tendant les bras comme à son père :

— C'est vous, mon bon Léonard, s'écria-t-il, nous avons vu vos œuvres en Italie, et nous savons ce que vous valez.

Ces témoignages d'estime et d'affection touchèrent pro-



fondément le grand artiste ; ils adoucirent l'amertume de l'exil ; car le roi ne cessa jamais de les lui témoigner.

Bientôt Léonard fut installé au château de Clou, à Amboise ; François Ier lui fit plusieurs commandes ; mais jusqu'à la fin le grand homme devait céder au penchant qui lui faisait sans cesse quitter un travail ébauché, pour en entreprendre un autre. Il commença, sans en achever aucun, plusieurs plans pour le canal de Romorantin ; il jeta sur la toile de nombreuses esquisses ; mais on n'a de lui qu'un seul tableau exécuté en France, c'est le portrait de *la belle Ferronnière* que possède le musée du Louvre.

A cette époque, le sentiment religieux vint remplir le cœur du grand artiste, et les pratiques les plus exactes du culte catholique absorbèrent une grande partie de son temps.

Trois années se passèrent ainsi. Un jour, le 2 mai 1519, on vint en toute hâte avertir François Ier que son peintre bien-aimé, le grand Léonard, se mourait. Aussitôt le roi se leva pour se rendre auprès de son vieil ami.

Cet empressement amena un sourire dédaigneux sur les lèvres de plusieurs jeunes courtisans qui se trouvaient présents. Le roi vit ce sourire et devina la pensée qu'il exprimait.

— Messieurs, dit-il alors avec dignité, je puis faire des nobles, de très-grands seigneurs même ; Dieu seul peut créer un homme comme celui que nous allons perdre.

Lorsque le roi entra dans la chambre de Léonard, on venait de replacer le mourant sur le lit qu'il avait voulu quitter pour recevoir le saint viatique. Francesco de Melzi soutenait dans ses bras son maître bien-aimé.



Tête de Christ, étude de Léonard de Vinci, pour son tableau de la Cène. Dessin de Franck.

Léonard reconnut encore son illustre et cher protecteur. Vivement ému de la bonté qu'avait le roi de France de venir le visiter, il se souleva par un effort suprême ; mais cet effort épuisa ce qui lui restait de vie, et le grand artiste retomba inanimé dans les bras de son illustre ami.

François Ier ne voulut point ravir à Melzi la consolation de fermer les yeux à son maître. Le jeune homme s'acquitta de ce pieux devoir ; il conduisit jusqu'à sa dernière demeure, l'église de Saint-Florentin d'Amboise, le corps du grand artiste ; mais le seul monument consacré à sa mémoire fut une inscription latine rappelant la consolation suprême qu'avait eue Léonard de mourir *dans le sein d'un roi : in sinu regio ;* consolation bien réelle puisque ce roi était un ami.

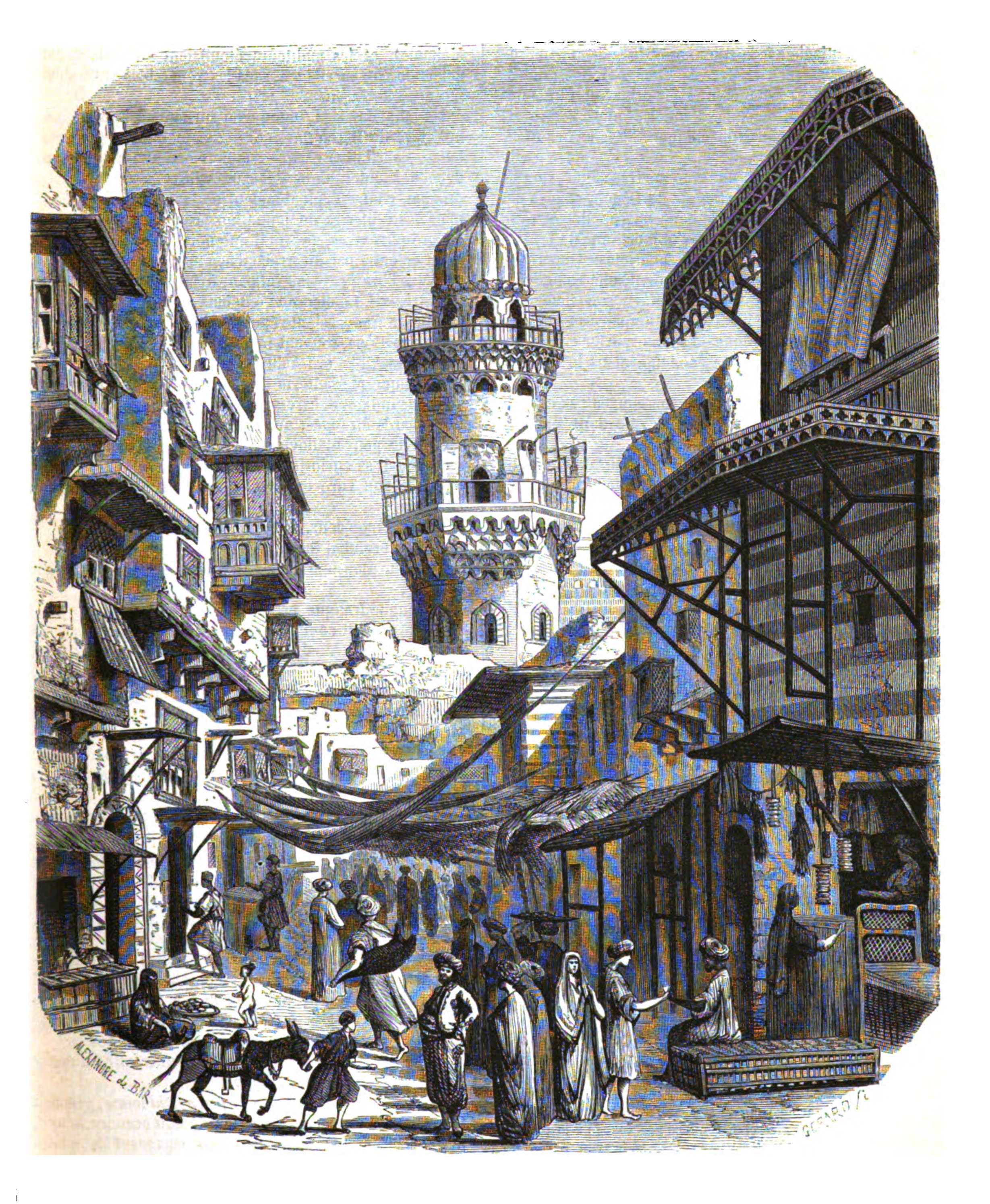
Francesco, que Léonard avait choisi pour son exécuteur testamentaire, obtint du roi la permission de faire passer en Italie les biens que l'artiste laissait en France. Ce fut le frère de Vinci qui recueillit cet héritage ; car le grand homme n'avait pas voulu se marier pour se consacrer à l'art d'une manière absolue et ne laissait pas d'héritier plus proche.

Melzi s'occupa ensuite de mettre en ordre les esquisses et les ébauches que lui avait léguées son maître. Tout imparfaits qu'étaient ces derniers ouvrages, ils témoignaient encore de l'étonnante supériorité qu'aurait obtenue Léonard dans l'art de la peinture, s'il avait eu autant de constance que de génie.

CAROLINE ÉMIEUX FOURBET.



BOURGUIGNON EN ÉGYPTE.



Grande rue du Caire. Vue de la mosquée du sultan Bibars. Dessin d'après nature de M. Alexandre de Bar.

I. — UNE COLLATION A BOULACQ (1).

Une semaine après la bataille des Pyramides, le général Bonaparte venait de faire sa visite à la célèbre mosquée d'Amrou, bâtie au Caire par Amrou, le conquérant de l'Egypte, le lieutenant d'Omar.

Cette mosquée est une des plus curieuses de la ville; on la visite surtout pour admirer la colonne d'Omar, qui est, pour ainsi dire, la clef de voûte de l'édifice; il y a une légende attachée à la colonne, et les musulmans regardent toujours avec respect la ligne noirâtre qui sillonne son marbre, comme une cicatrice, et une forte pression à hauteur d'épaule. Pour les non croyants, la légende turque est amusante comme une fable des *Mille et une nuits*. Jugez-en.

Amrou, désireux d'avoir une colonne très-solide, comme celle qui soutenait seule le temple de Dagon, envoya des ambassadeurs à Omar, avec mission de supplier le saint calife de vouloir bien lui expédier une colonne de la Mecque, choisie par lui, et de qualité supérieure. Omar avait tout juste sous la main, en ce moment, une colonne du plus dur granit, et, désireux d'obliger son lieutenant Amrou, il usa de son pouvoir discrétionnaire et ordonna d'une voix ferme à la colonne de se transporter elle-même au Caire; il y avait donc une économie dans les frais de port.

Chose merveilleuse! la colonne ne bougea pas et fit la sourde oreille, comme l'idole d'Egypte dont parle le psaume *In exitu*.

Omar, justement irrité de cette désobéissance, daigna répéter l'ordre, mais la colonne obstinée ne fit pas le plus léger mouvement, comme la première fois.

Ce crime de récidive mit au comble l'exaspération d'Omar; il saisit un *courbach*, longue lanière de cuir, et en cingla la colonne rebelle, avec la force d'un Turc.

Croirait-on que ce châtiment si mérité n'opéra aucun changement sur l'esprit têtu de la colonne? Elle garda son immobilité insolente, comme si le souffle du zéphir eût passé sur son granit.

Omar daigna descendre alors aux extrémités d'une lutte personnelle, et assena sur la criminelle un vigoureux coup de poing. Il se blessa gravement à la main, et la colonne, sans s'émouvoir de son attentat, ne songea pas même à prendre la fuite; elle eut l'air d'attendre un second coup de poing, avec le plus grand sang-froid. Vraiment, il y a des colonnes folles qui semblent avoir perdu le chapiteau. L'orgueil fait perdre la tête aux hommes aussi : soyons plus indulgents.

Ce fut sans doute la réflexion qui inspira quelque chose de mieux au sage calife Omar, au moment où il allait se permettre de lancer un bon coup de pied à la colonne.

— Je ne réussirai pas mieux, se dit-il à lui-même; employons un autre moyen.

Et, prenant une voix solennelle, il prononça ces paroles :

— Au nom de Dieu, je t'ordonne de partir pour le Caire, et de prêter ton appui à la mosquée d'Amrou.

A ces mots, la colonne partit comme une flèche, traversa le désert et fut se planter elle-même sur le terrain désigné. La veine noirâtre et la pression du marbre attestent la vérité de cette légende aux pieux musulmans.

(1) Outre le charme romanesque des aventures, ceci est un véritable voyage au Caire et à Boulacq; — voyage à la plume, (et quelle plume!) par M. Méry; — voyage au crayon, par M. de Bar, qui a fait ses beaux dessins sur les lieux mêmes, tout exprès pour le *Musée des Familles* et son illustre collaborateur. (*Note de la Rédaction.*)

Quand le général Bonaparte et son état-major furent sortis de la mosquée d'Amrou, des groupes de soldats et de sous-officiers de notre armée entrèrent en curieux pour admirer la forêt de colonnes semées avec une prodigalité orientale autour de l'esclave d'Omar. Un ordre du jour sévère recommandait aux républicains d'Arcole et de Lodi le respect envers les mosquées, les légendes et les imans; mais les loustics indisciplinés hasardaient toujours çà et là quelques mots bons ou mauvais contre la religion de Mahomet, et les auditeurs étouffaient en sourdine des éclats de rire sacriléges, sous les vénérables voûtes de la mosquée d'Amrou.

Un jeune hussard, nommé ou surnommé Bourguignon, un élève de Berchigny, ce régiment farceur par excellence, s'abritait à chaque pas derrière une colonne pour décocher une pointe de vaudeville, ou un calembour profane, contre l'ameublement de la mosquée d'Amrou; mais les railleries du jeune hussard voltairien devinrent encore plus vives, lorsqu'il entendit raconter la légende de la colonne par un Arabe d'âge mûr, qui paraissait être l'esclave d'un grave musulman, à barbe grisonnante et à l'œil très-vif. Le cicerone officieux s'exprimait assez bien en langue française, et répondait avec une dignité calme à des questions, souvent impertinentes, adressées par nos soldats, malgré l'ordre du jour.

A chaque plaisanterie de Bourguignon, le Turc, seul auditeur indigène, caressait sa barbe et lançait au plafond des regards étranges, que le hussard saisissait au vol, et dont il ne pouvait deviner la mystérieuse expression, ce qui excitait sa curiosité au plus haut point.

— Ce bon Turc est ton maître? dit Bourguignon au cicerone.

— Oui, monsieur, répondit l'Arabe.

— Comprend-il le français?

— Non, monsieur; mais il parle assez bien la langue franque.

La langue franque est une langue qui s'est faite toute seule, et qui est comprise et parlée dans tous les ports de mer du monde. Ainsi, à Marseille, à Barcelone, à Naples, à Palerme, à Pondichéry, à Vanicolo, l'étranger a de grandes chances d'être compris, lorsqu'il demande sur le port, en langue franque, des renseignements au premier venu.

Le Turc avait entendu le court dialogue de Bourguignon et de son esclave, et il donna un gracieux sourire au jeune hussard, en lui disant :

— *Bono Franco; ti stranir, bono; ti chaplar mamelouki; ti soldirdi Bonaberdi. Bono.*

— Que l'Anglais m'emporte! dit Bourguignon, il me semble que je comprends le turc! et je ne l'ai jamais appris!

— Mon maître, Fazz-Eddin, parle la langue franque, dit l'esclave.

— Ah! c'est la langue franque! mille bosses de dromadaires! Eh bien! je ne l'ai pas plus apprise que le turc! C'est Mahomet qui est mon maître d'école; il m'a appris une langue avant la première leçon, avant l'alphabet! C'est plus fort que le miracle de la colonne d'Amrou!

— *Ti sabir, bono*, dit le Turc; *ti prenir café; ti fumar chibouca; a casa seguir. Bono.*

— *Bono, bono, prenir café, fumar chibouca*, répondit Bourguignon; mais ce n'est rien de comprendre le turc, je le parle! et nous avons dans nos bagages d'âne quatre savants qui étudient le turc depuis le départ de Toulon, et qui ont oublié le français en route et n'ont pas appris le turc!



Le Turc prit les devants, et répéta l'invitation : *A casa seguir*, avec un geste gauche, mais poli d'intention.

Bourguignon suivit ses deux guides, et entra avec eux au Khan-Khalil, ce vaste bazar du Caire, où l'acheteur trouve toutes ses fantaisies, s'il a de l'argent.

En passant sous la grande porte ogivale, un colporteur offrit de superbes pipes, ornées d'ambre jaune, au jeune hussard, qui haussa les épaules, et dit :

— Je n'ai qu'une pièce de douze sols, et je ne veux pas changer.

Cette plaisanterie de soldat ruiné fit sourire le Turc, comme s'il l'eût comprise. Le brave homme s'arrêta, demanda le prix de la pipe, l'acheta sans marchander, et l'offrit généreusement au hussard.

Bourguignon mit la main sur son cœur, pantomime de tous les pays, et dit, en langue franque : *Bono Turco, bono.*

On s'arrêta devant la mosquée du sultan Bibars, de loin signalée par un minaret superbe, et l'esclave dit :

— Voilà la maison de mon maître, Fazz-Eddin.

Cette maison avait, à l'extérieur, une apparence assez mesquine, avec ses murs de ciment et de briques, et ses deux cages en saillie, à fenêtres sans vitres, nommées *moucharabiehs.*

Fazz-Eddin entra le premier, selon l'usage de la politesse orientale, plus polie que la nôtre, et il introduisit le hussard de Berchigny dans une petite pièce d'entre-sol, assez démeublée, mais non dépourvue de l'indispensable divan.

L'esclave chargea deux pipes, mit une pastille du sérail dans une cassolette, et un tison sur les deux noix ; puis il attendit les ordres de son maître, qui lui fit signe de rester, et se plongea dans la silencieuse béatitude du *kieff.*

— Voilà une étrange manière de recevoir les gens! pensait Bourguignon ; il m'introduit dans un salon, me fait donner une pipe, et il a l'air de s'endormir en fumant.

L'esclave, interpellé pour donner une explication sur cette scène hospitalière, répondit ceci à Bourguignon :

— Mon maître fait à un étranger le plus grand honneur possible ; sans le connaître, il le reçoit chez lui, et lui offre une pipe d'hospitalité sur le divan domestique. Tout autre détail de réception diminuerait la grandeur de cette politesse orientale. Une parole même nuirait à la simplicité majestueuse de cette scène. Ainsi faisaient les premiers Arabes sous leurs tentes au désert.

— A la bonne heure ! dit Bourguignon ; je ne suis pas d'ailleurs fâché de cette réception muette ; j'étais à bout de langue franque et de *bono*. En fumant, nous parlons la même langue ; nous nous comprenons.

L'esclave fit un signe affirmatif, et regarda Fazz-Eddin pour attendre un ordre nouveau et obéir avec la promptitude de l'éclair.

Cet esclave était devenu un mystère pour notre jeune hussard ; il s'exprimait en français avec une facilité effrayante, et conduisait la phrase comme un vieux domestique d'académicien.

L'esclave lui-même prit le soin de s'expliquer en peu de mots :

— A l'âge de neuf ans, j'ai été pris, dit-il, par un corsaire de Marseille, et j'ai passé quinze ans en France ; puis j'ai été repris par un corsaire d'Alexandrie, et acheté par Fazz-Eddin.

Cette explication satisfit complétement le hussard.

Les exigences du service arrachèrent Bourguignon aux douceurs de cette hospitalité ; il se leva donc après le court espace d'une pipe, et prit congé de Fazz-Eddin.

Le Turc parut sortir de son extase opiacée, et lui dit :

— *Ti venir Boulacq, bever fresco.*

Le hussard fit un effort pour comprendre, et se tourna vers l'esclave interprète, qui paraphrasa ainsi le texte original.

— Mon maître vous invite à une collation à son jardin de Boulacq, où l'on boit frais.

— Et pour quel jour ? demanda Bourguignon.

— Pour tous les jours, dit l'esclave ; en Orient, on invite pour toute la vie en invitant une fois.

— Mais je ne connais, moi, ni le jardin, ni Boulacq, reprit le hussard.

— Boulacq est le port du Caire, sur le Nil, dit l'esclave ; entrez à Boulacq, du côté de Sieck-el-Hadid ; vous trouverez, après le minaret, un vieux sycomore qui s'étend sur un village. C'est l'entrée du jardin de mon honoré maître ; vous ne pouvez pas vous tromper.

En ce moment, un accord de mandoline se fit entendre à travers la cloison, et une voix douce et mélancolique entonna une cantilène, assez semblable à une complainte française dans sa monotonie primitive.

Cet incident détermina Bourguignon à accepter l'invitation de Boulacq ; il se fit donner des renseignements plus précis sur la route qu'il fallait suivre, et se hâta de rentrer au quartier pour figurer dans la revue que devait passer le général Bonaparte sur la place d'El-Esbekieh.

La petite maison de plaisance de Fazz-Eddin était située non loin de l'endroit où a été bâti le palais de Boulacq, en l'année 1823. Rien n'annonçait l'opulence dans cette modeste villa du Nil ; mais on s'y trouvait bien aux heures ardentes du jour et dans les veillées du soir. On voyait se dérouler le désert de l'autre côté du Nil, avec ses ornements éternels, les Pyramides. L'ensemble du tableau est assez triste au premier coup d'œil ; mais l'immensité de ce désert est peuplée de tant de souvenirs, que la tristesse disparaît insensiblement sous une auréole lumineuse et vaste comme l'horizon ; on sent qu'il faut cette étendue sans limite, ce cadre sans bornes, pour contenir ce merveilleux passé.

Après la revue, le hussard Bourguignon s'approcha respectueusement du général Bonaparte, posa la main droite, *en pal*, sur la joue droite, et dit :

— Mon général, je vous demande la permission d'aller me promener jusqu'à Boulacq.

— Va, — lui dit Bonaparte, sur un ton amical et à voix basse, — va, et sois prudent. Le soldat isolé est en péril.

Bourguignon fit un léger mouvement d'épaules et se mit en marche pour Boulacq, en se dandinant avec la grâce d'un hussard de vaudeville.

C'était un charmant jeune homme de vingt-quatre ans, de la figure la plus distinguée ; il portait à ravir son costume, et donnait le ton au régiment, où il n'avait que des amis. Sa devise était celle-ci : *Je ne sais qu'obéir*, et, fidèle à sa devise, il refusait, après chaque action d'éclat, le moindre avancement dans l'armée ; chose remarquable, à une époque où trois batailles suffisaient pour élever le soldat au grade de colonel.

Grâce à de sûres indications, à travers les curieux villages arabes, si bien dessinés par M. A. de Bar, il trouva sans peine la maison de Fazz-Eddin, où il fut reçu avec une hospitalité vraiment patriarcale. La collation se composait d'un pilau succulent, d'un rôti de mouton, de dattes, de tranches de pastèques et d'eau fraîche, mais très-bien filtrée. Cette boisson ne paraissait guère agréable au jeune hussard, mais il fallait respecter la loi de Mahomet, à la table d'un Turc.

L'esclave servait les deux convives, et traduisait à son maître les plaisanteries du hussard, et le bon Turc riait souvent avec la traduction ; il semblait rire de confiance, parce qu'un Français est toujours un être facétieux pour toutes les autres nations.

On servit le café dans un kiosque, au bord du Nil ; la nuit tombait et les premières étoiles se levaient dans une brume ardente. On distinguait fort peu les objets d'alentour, et l'esclave semblait attendre l'ordre d'éclairer le kiosque, en descendant la lampe du plafond.

Un grand silence s'était fait tout à coup ; on n'entendait que le murmure du Nil et le chant monotone du grillon.

Le hussard se souvint de la dernière phrase du général Bonaparte, et se dit à lui-même :

— Je suis tombé dans un guet-apens égyptien.

Toutefois, il fit bonne contenance et se leva nonchalamment pour aller prendre son sabre, qu'il avait déposé avec étourderie au vestibule de la maison.

A ce moment même, la porte du kiosque s'ouvrit, et une femme turque, à demi voilée, entra dans le kiosque, fit un léger mouvement de tête et s'assit.

— C'est l'avant-garde du sérail, dit le hussard, à haute voix et avec l'assurance d'un homme qui parle devant des étrangers, et pour ainsi dire à des sourds.

Deux éclats de rire furibonds ébranlèrent le kiosque et devinrent inextinguibles ; notre jeune hussard demeura interdit quelques moments, et, gagné par cette contagion de gaieté folle, il fit sa partie dans le trio, sans trop savoir pourquoi il riait, au milieu d'un guet-apens égyptien.

Vue extérieure des ruines de la mosquée d'Amrou. Dessin d'après nature de M. A. de Bar

— *Bono Franco, bono*, dit le Turc, aux dernières mesures du trio.

— Ah ! voilà les *bono* qui recommencent ! dit le hussard ; mais, si vous ne comprenez pas ce que je dis, pourquoi riez-vous ?

Sur un signe du maître, l'esclave, toujours sérieux, lui donne cette explication :

— Mon maître, Fazz-Eddin, et sa fille Fatmé, la rose du Faïoun, ont ri de votre surprise comique, lorsque vous avez vu entrer une femme ; mais ils n'ont pas compris *l'avant-garde du sérail*.

— *Bono, bono !* ajouta le Turc, comme un refrain obligé.

Puis, faisant signe à l'esclave, il lui dit :

— *Oriemma, kous-machoul, nien boussaby.*

— Ceci n'est plus de la langue franque, dit le hussard, c'est du vrai turc.

L'esclave s'inclina devant le hussard, et parla ainsi :

— Mon honoré maître demande au courageux étranger s'il y a quelque chose de nouveau en France et à Paris.

— Est-ce qu'il me prend pour un journal, ton maître ? dit le hussard.

— J'obéis à un ordre, remarqua l'esclave interprète.

— Eh bien ! dis-lui que le dernier bourreau s'est guillotiné ; Dieu a fini par avoir raison.

La jeune femme poussa un cri de joie, et le Turc, prenant la main du hussard et la serrant, s'écria en bon français :

— Que Dieu soit béni !

Pour le coup, le hussard, qui n'avait jamais bronché



devant une batterie en explosion, bondit sur son coussin et resta bouche béante. L'esclave s'assit aussitôt devant le guéridon, et se versa du café.

— Morbleu ! dit le hussard en se levant, voilà une bonne plaisanterie ! Et quel malheur pour moi de ne pas pouvoir rester plus longtemps avec vous ! Les journées sont si courtes dans votre pays ! J'entends sonner la retraite ; il faut que je rentre au quartier.

— Mais nous nous reverrons bientôt pour parler un peu de la France, dit la fausse Fatmé, avec une de ces voix parisiennes, plus douces que les gammes des rossignols.

— Ah ! je le crois bien que nous nous reverrons ! dit le hussard ; j'ai des permissions de promenade toutes les fois que j'en demande. Le général me protége. Demain je serai tout à vous, mes chers compatriotes... Mais entendez, entendez dans le lointain nos trompettes... C'est la fanfare de Berchigny ! Si Pharaon l'entendait, que dirait-il ?

Le faux Turc prit la main du hussard, et lui dit en souriant :

—Excusez-moi, camarade ; vous ne m'avez pas trop l'air de vous appeler Bourguignon tout court...

— Une autre fois nous parlerons de cela, interrompit vivement le hussard.

Et il fit un mouvement du côté de la porte du kiosque, et s'arrêta.

Le faux esclave, car tout était faux dans cette maison, venait d'éclairer le kiosque. La jeune femme avait quitté

Le palais de Boulacq. Dessin d'après nature de M. A. de Bar.

son voile et laissait voir un visage charmant et des yeux d'une expression céleste.

La fanfare de Berchigny retentissait dans le désert et semblait réjouir les échos de la chaîne lybique ; un plus long retard était militairement impossible ; le hussard serra les mains de son hôte, s'inclina respectueusement devant la jeune femme, et, après avoir dit : Au revoir, il s'élança sur la route du Caire, avec l'agilité d'un cerf altéré qui court à l'abreuvoir du désert.

II. — LA MARQUISE DE SAINT-NIZIER.

Le lendemain, à la même heure, et dans le même kiosque du Nil, nos quatre personnages sont réunis, et ils se connaissent tous sous leur véritable nom. Les fatalités de cette époque expliquent parfaitement ces rencontres, qui paraissent fabuleuses aujourd'hui. Le comte Hubert d'Orsaint émigra en 1793, avec sa fille, la marquise Octavie de Saint-Nizier, faite veuve par l'échafaud, et son neveu, André d'Orsaint, attaché, sous la monarchie, aux chancelleries orientales, et très-versé dans les langues et les usages de ces pays. Ils habitaient le Caire et Boulacq depuis 1794, et vivaient dans la retraite la plus absolue, à la faveur de leur déguisement, et sous l'habile conduite d'André d'Orsaint. Nos trois émigrés virent avec joie l'arrivée de l'armée française en Egypte ; ils savaient bien qu'ils trouveraient au moins un ami dans cette France voyageuse, où tant de vertus et d'honneur s'étaient réfu-

grès loin des bourreaux. Pleins de cette idée, le comte Hubert et son neveu suivaient nos soldats, dans les rues, les places et les mosquées du Caire, pour découvrir. à certains indices, offerts par le hasard, un compatriote, un ami, qui serait pour eux le messager et le représentant de la patrie lointaine. Il fallait sans doute user des plus grandes précautions et de la plus minutieuse prudence dans cette recherche, et ne pas égarer une confidence et un épanchement sur un traître et un délateur. Le hussard Bourguignon, qui se moquait si spirituellement de l'ordre du jour, devant la colonne de la mosquée d'Amrou, et dont la figure exprimait tant de franchise, se révéla de lui-même comme le messager fidèle qui pouvait parler un peu de cette chère France à de malheureux émigrés. La chose fut conduite habilement, et le résultat dépassa même toute espérance ; car ce soldat, ce hussard, ce Bourguignon, était lui-même un émigré en uniforme républicain, le comte Maxime des Aubiers.

Ainsi, à cette seconde soirée du kiosque, on ne sera pas étonné de voir le hussard transformé en gentilhomme, et s'élevant des saillies bouffonnes du bivouac à la langue des salons de Versailles.

Les émigrés de tous les temps ont toujours eu une idée fixe et bien naturelle ; ils comptent par minutes les heures de l'exil; et cherchent à deviner, à force de conjectures, quelle sera l'heure du retour. La conversation venait de tomber sur ce sujet de circonstance entre la jeune et belle veuve et le comte Maxime, soldat de nécessité. Les deux autres émigrés s'occupaient dans la maison d'une préparation de sorbets, dont ils voulaient faire une surprise au hussard gentilhomme, avant la fanfare de la retraite de Berchigny.

Le comte Maxime avait été frappé de la gaieté, de l'esprit et de la grâce suprême de la marquise, et, comme on vivait à une époque où la veille avait un lendemain plus douteux que jamais, il avait hâte de faire une confidence qu'il eût ajournée bien loin en toute autre occasion. Seulement, il voulait saisir une transition heureuse pour s'expliquer.

— Madame, disait-il dans le tête-à-tête du kiosque, si vous désirez savoir mon opinion sur l'avenir réservé à nos compatriotes qui sont en terre étrangère, comme vous et moi, la voici. Je crois que le général Bonaparte n'a pas la moindre envie de rentrer en France ; il y a trop d'avocats au Directoire et pas assez d'hommes. Notre général continue Alexandre le Macédonien ; il rêve la conquête de l'Inde et veut y arriver avant les Anglais. La France se nommera Bengale, et Paris Calcutta. Le rêve est beau, qu'en dites-vous, madame la marquise ?

— J'aime mieux la rue du Réservoir à Versailles et le bassin de Latone ; c'est plus grand que l'Inde.

— Oui, madame ; mais il vous est aujourd'hui plus facile d'aller à Ceylan qu'à Trianon, et, si cela continue, il vous sera permis de voir jouer le Gange dans les moulins de Calcutta, et défendu de voir travailler la Seine dans la machine de Marly.

— Eh bien ! nous irons à Calcutta, dit la marquise.

— Me permettez-vous, madame, de vous accompagner ?

— Connaissez-vous l'opéra du *Déserteur*, citoyen hussard ?

— Oui, madame ; eh bien ! cet opéra et ce titre ne m'effrayent point. Vous savez ce qui arrive au dénoûment ?

— On fusille le déserteur, dit la marquise.

— Ah ! madame, je me vois contraint à relever une erreur de votre mémoire... On ne fusille pas le déserteur...

— Oui, c'est juste ; parce que *le roi passait* et faisait grâce. Le roi ne passe plus aujourd'hui.

— Mais, madame, j'ai l'honneur de vous apprendre que l'opéra du *Déserteur* a subi un changement de paroles sur le théâtre ; on a conservé l'air, et, en précipitant les paroles, la basse-contre chante, — au lieu de : — *Le roi passait : — La Commission du pouvoir exécutif passait*... Eh bien ! si je suis pris comme déserteur, on chantera : *Le général en chef Bonaparte passait*, et on ne me fusillera pas.

— Et sans aucun regret vous quitteriez le service ?

— Oui, madame ; on quitte toujours avec plaisir ce qu'on prend avec peine. Ce serait tout le contraire si je prenais femme.

— Ah ! vous songez à vous marier, monsieur le comte ?

— Mais c'est aujourd'hui le devoir de tous les bons... citoyens.

— Ah ! monsieur le comte, ne choisissez pas vos expressions ; personne ne nous écoute ; il n'y a pas d'espion dans l'armée française, et le Directoire est à mille lieues d'ici.

— Alors je dirai que le mariage est le devoir de tous les bons royalistes.

— A la bonne heure ! monsieur le comte ; votre phrase est beaucoup plus juste maintenant.

— La Terreur a fait beaucoup de veuves et d'orphelins, madame.

— Hélas ! oui, monsieur le comte ; et les plus nobles têtes sont tombées... Mais ne tournons pas au sérieux... Me permettez-vous d'être indiscrète ?

— Madame, vous savez que ma devise est de ne jamais commander. On m'accorde des permissions ; je n'en donne jamais. Vous êtes ainsi parfaitement libre d'être indiscrète.

— Avec vos projets de mariage, reprit la marquise en riant, je vous soupçonne de tramer un enlèvement d'Hélène, ou de quelque Dilara de Samarcande, ou de quelque Aline de Golconde ; car il n'y a pas une Française dans ce pays.

— Et s'il y en avait une, elle suffirait ; n'est-ce pas, madame ?

— Oui, monsieur, quoique la polygamie soit permise en Orient, mais vous êtes trop bon chrétien pour vous servir de ce privilége local.

— Et trop galant Français, vouliez-vous dire probablement aussi, madame ?

— Je me contente du devoir imposé par la religion, pour m'expliquer votre horreur, en fait de polygamie. La galanterie française menace ruine, dans le voisinage des Turcs. Si le Directoire avait eu le sens commun, il n'aurait jamais envoyé une armée française au pays des harems. Il y a de quoi pervertir tout un régiment de hussards.

— Pardon, madame ; il me semble que nous nous éloignons de la question...

— Mais, monsieur, on ne cause jamais que pour s'éloigner des questions. Nous n'écrivons pas un livre de logique, en ce moment.

— Me permettez-vous, madame, de nous ramener au point de départ ?

— Je l'ai complétement oublié, monsieur le comte ; on s'égare souvent au désert.

— Vous avez un guide, madame ; ne craignez rien ; nous allons retrouver notre chemin... Il s'agissait de la possibilité de rencontrer une seule femme au désert...

— C'est le sphinx vivant à trouver ! interrompit la marquise.

— Voulez-vous parier que je le trouve, madame?

— Oh! non, dit la marquise en riant, je ne veux pas mettre vos yeux en péril; vous savez ce qui est arrivé à Œdipe : il est devenu aveugle; il a gagné l'ophthalmie du désert en cherchant le sphinx.

— Au nom du ciel! madame, dit le comte avec vivacité, permettez-moi d'arriver à mon but; vous mettez un esprit diabolique à m'en écarter... Songez, madame, que la fanfare de retraite va sonner...

— Eh bien ! interrompit la jeune femme, demain nous nous remettrons à la recherche du sphinx vivant...

— Demain, madame ! Est-ce que je connais l'ordre du jour qui sera placardé demain à El-Esbekieh? N'ai-je pas déjà entendu parler vaguement d'une campagne en Syrie, ou dans la haute Egypte, à la poursuite de Mourad-Bey? Mon régiment est désigné; j'accompagne le général Desaix à Denderah, à Thèbes, aux cataractes, que sais-je? aux montagnes de la Lune! Nos savants veulent découvrir les sources du Nil; elles n'existent pas; raison de plus pour les découvrir ! Nous ferons escorte aux citoyens savants. Vous voyez donc, madame, que je n'ai pas de temps à perdre, et qu'il faut que j'obtienne avant demain une promesse de mariage...

— Du sphinx, monsieur le comte?

— De vous, madame.

La marquise fit un mouvement, et sa gaieté s'éteignit tout à coup; elle changea de ton, et dit avec une gravité désolante :

— Monsieur le comte, je voyais arriver de loin votre étrange proposition, et je voulais vous épargner un refus .. Parlons d'autre chose...

Le comte Maxime se leva, et dit d'une voix pleine d'émotion :

— Adieu, madame; permettez-moi de ne plus vous revoir et de regretter de vous avoir vue. Un soldat se console aisément à notre époque; il y a une bataille par jour, et je ne serai pas toujours malheureux; le moment du bonheur arrive; on rencontre enfin un boulet sur sa route; c'est la caresse du destin.

Il salua respectueusement et fit deux pas pour sortir; un geste impérieux le retint.

— Vraiment, monsieur le comte, dit la marquise d'une voix tremblante, vous n'êtes pas raisonnable; nous nous connaissons à peine, et vous brusquez une demande en mariage, sans le moindre préambule... Oui, oui, je reconnais avec vous que nous ne vivons pas dans une société régulière, dans un état normal; que nous ne sommes pas à Versailles, mais au Caire, et qu'il nous est permis de bouleverser les usages privés au milieu du bouleversement général... Mais enfin, monsieur le comte, si je n'étais pas libre, même dans ma position de veuve; s'il m'était défendu de disposer de moi, Versailles ou le Caire, monarchie ou révolution n'auraient rien à voir dans tout ceci; je devrais vous refuser ma main aux bords du Nil comme aux bords de la Seine, à Boulacq comme à la rue du Réservoir. Avez-vous songé à cette légère objection, monsieur le comte?

— Cette objection, — dit Maxime d'une voix éteinte, — je la respecte, comme toute chose qui aggrave un désespoir.

— Vraiment, monsieur le comte, j'attendais mieux de votre esprit...

— Madame, c'est mon cœur qui parle en ce moment.

— Alors, monsieur, c'est le mien qui lui répond.

— Par un refus non motivé; c'est bien cruel, madame; on voit que nous sommes en pays ennemi.

— Eh bien ! monsieur le comte, je vais le motiver, mon refus...

— J'écoute avec le cœur, madame... Parlez.

La marquise fit un signe qui commandait le silence, et dit, à voix basse :

— Voici mon père... Parlons d'autre chose; je suis toujours gaie devant lui, il faut changer de ton...

Le comte Maxime se renversa sur le divan avec nonchalance, et cria d'un ton badin :

— Quel est le chemin le plus court pour aller aux Pyramides?

— Tous les chemins sont longs au désert, monsieur le comte... Mais voilà mon cher père qui vous instruira mieux que moi.

Le comte entrait avec un plateau chargé de friandises orientales, et paraissait fort heureux de sa réussite en sorbets : sa fille lui transmit la question du jeune hussard.

— Le plus court chemin, dit le père en réfléchissant un peu..., il faut d'abord voir toutes les pyramides..., il y en a quatorze environ à Sakkharah... Vous allez donc à Sakkharah...; on peut prendre le chemin de l'Abbassied... Oui..., ma foi, je ne suis pas très-fort sur la géographie de l'endroit... Attendez..., vous passez par Abousir... Oui..., mais il y a une chose bien simple à faire, monsieur le comte..., prenez un ânier à Boulacq, un guide de profession, et vous ferez avec lui ce chemin, les yeux fermés.

— Mais, cher père, il fallait commencer par là! dit la marquise dans un éclat de rire fou... Monsieur le comte, prenez un ânier...

— A-t-il un cheval? demande Maxime.

— Est-ce qu'il serait ânier, s'il avait un cheval? dit la jeune femme en continuant son accès de gaieté folle.

— C'est juste! remarqua naïvement le hussard.

— Si vous faites cette course demain, reprit le père, vous aurez une journée très-chaude. Le soleil s'est couché rouge comme une meule de feu.

— Oh ! cela m'est bien égal ! dit le jeune comte.

— Mais, comptez-vous monter sur les pyramides? reprit le vieux émigré.

— Sans doute..., j'ai un nom à graver sur la cime.

— Un tendre souvenir du pays? dit le père, avec un sourire malin.

— Un nom que je voudrais graver beaucoup plus haut, reprit le comte avec lenteur, mais il faut se contenter de la page qu'on a sous la main, quand on veut écrire son testament la veille d'une bataille.

Le père regarda fixement le hussard, et réfléchit pour deviner le sens de cette phrase. Tout en causant, chacun faisait honneur aux sorbets.

La fanfare de Berchigny vint à propos au secours du hussard, qui mourait d'impatience, en attendant le mystérieux motif du refus; il se leva vivement, et offrant, avec une grâce parfaite, son bras à la jeune veuve, il lui dit :

— J'aurai l'honneur d'être accompagné par vous jusqu'à votre porte; il me faut un guide dans l'obscurité de ce jardin, et je suis fort en retard, ce soir, au quartier.

Il serra les mains des deux hommes, et sortit du kiosque avec une précipitation fort naturelle à expliquer.

Le comte Hubert et son neveu continuèrent leur collation.

— Le refus motivé? dit le hussard, à l'oreille de la marquise, sur le ton vif de l'interrogation.

— Mon Dieu! que me demandez-vous là? dit la jeune femme; il fait sombre sous ces vieux sycomores, et j'ai peur... Attendons le jour..., attendons demain.

— Madame, il n'y a pas de demain pour un soldat.

— Mais il y en a un pour le mariage, dit la marquise; et ce demain est souvent un regret. Domain est un mot qu'une femme devrait toujours avoir sur les lèvres, quand un futur mari se présente. Demain sera le mot de toute ma vie; je resterai sans cesse à aujourd'hui.

— Madame, reprit le jeune comte, je crois mieux comprendre les devoirs du moment; la noblesse a fait assez de fautes avant 89; il faut qu'elle donne le bon exemple après 93. C'est une revanche d'honneur. L'échafaud et la guerre ont dépeuplé la France. Avant 89, le célibat était un vice permis; après 93, c'est un crime défendu. Je veux me marier.

— Eh bien! dit la jeune femme, avec un sourire; rien n'est plus facile; il y a de jeunes chrétiennes partout. En



Village sur la route du Caire à Boulacq. Dessin d'après nature de M. A. de Bar.

Orient, la religion est la plus haute noblesse. Il y a au Liban des femmes druses qui descendent des compagnons de saint Louis. Vous ne vous mésallierez pas.

— Est-ce là, madame, dit le jeune homme, le refus motivé que vous m'avez promis?

Ils étaient arrivés à la porte du jardin et dans une éclaircie lumineuse, où les rayons des premières étoiles ne rencontraient plus des voûtes d'arbres. La belle veuve regarda le ciel, soupira et dit :

— J'ai plus de courage, maintenant; les saintes étoiles me donnent la force de parler... Monsieur le comte..., à seize ans, j'étais veuve..., il y a six ans déjà...; eh bien! malgré ma gaieté fausse, ma légèreté apparente, je suis une veuve d'hier. Le sang de l'échafaud coule encore sur ma couronne de mariée; le cri de mort de mon mari résonne encore à mes oreilles et se mêle au bruit des roues de la charrette du bourreau. Ne me jugez pas sur la vie de mes jours passés au soleil; vous ne connaîtriez pas la femme. Toutes les nuits, je refais le même songe..., un songe horrible, qui blanchira mes pauvres cheveux avant le temps... Je vois..., je le vois, lui, ce noble royaliste, pâle comme un spectre, avec son suaire rouge, s'avançant vers moi, et laissant tomber entre mes mains sa tête qui me regarde avec des yeux vivants!... Oh!... voilà mon refus motivé, monsieur le comte.

Le noble hussard, qui n'avait pas tremblé dans vingt

batailles, se raffermit sur ses pieds, comme fait le conscrit au premier sifflement des balles, le jour de son baptême de feu.

Honteux de ce moment de faiblesse, il prit les mains de la jeune femme, les serra respectueusement, et d'une voix à peine entendue, il lui dit :

— Je fais le même rêve, moi aussi ; le sang de mon père est toujours sur mes pieds ; je cherche l'oubli, madame...

— Et moi, monsieur, interrompit la marquise, je ne le cherche pas, je veux en vivre.

— Eh bien ! madame, reprit le comte ému aux larmes, confondons nos deux souvenirs et nos rêves de sang. Nous serons plus forts pour ne pas oublier.

— Impossible, monsieur le comte ; j'ai l'égoïsme de la souffrance, et je ne veux pas la partager.

Elle fit un léger mouvement de tête et disparut dans l'ombre noire des arbres voisins.

Le hussard demeura quelque temps immobile sur le seuil de la porte du jardin, et s'éloigna lentement, comme si la fanfare de retraite n'eût pas sonné dans le lointain.

Rue et chemin de l'Abbassied, au Caire. Dessin d'après nature de M. A. de Bar.

III. — LES SANGLIERS D'ÉGYPTE.

L'ordre du jour du lendemain n'annonçait pas le dé-

part de la division Desaix pour la haute Egypte, et le hussard Bourguignon obtint facilement la permission de faire sa visite aux Pyramides. Il prit donc un ânier à Boulacq, d'après le conseil de ses compatriotes émigrés, et au lever du soleil il était à Sakkharah.

Sur la route de Ghiseh, on trouve une forêt d'arbres de la famille des mimosas; le sentier abonde en rameaux épineux et en tiges inflexibles, comme des feuilles de nopals. C'est un endroit désert et sauvage, où le vol et l'assassinat peuvent se commettre avec impunité. Le jeune comte marchait à pied, l'œil aux embûches et la main à la poignée du sabre. Le vrai courage est prudent.

Une scène étrange, et qui devait avoir une influence décisive sur la destinée du comte Maxime, allait se passer dans cette forêt de mimosas; une de ces scènes qui paraîtraient fabuleuses, si trente voyageurs n'en attestaient pas l'incroyable vérité (1).

Le jeune hussard entendit un grand bruit de feuilles criardes, sur la droite du sentier, et il s'arrêta pour attendre le péril.

L'Arabe, son conducteur, haussa les épaules, fit un sourire grave, et allongea son bras dans la direction de Ghiseh, comme s'il eût voulu dire, en signes : Marchez toujours, ne faites pas attention ; ce n'est rien.

Cette pantomime, loin de rassurer le jeune soldat, lui démontra la complicité de l'Arabe ; il mit aussitôt le sabre à la main, bien résolu à vendre chèrement sa vie aux pirates de la mer sablonneuse.

Au même instant, deux énormes sangliers sortirent des massifs, en poussant des grognements sinistres et montrant des défenses léonines de l'ivoire le mieux aiguisé.

Le comte Maxime se connaissait en sangliers. Dans les jours calmes de la monarchie, il avait suivi les grandes chasses royales ; cent fois dans sa vie, il avait forcé le *ragot* dans sa *bauge ;* il avait vu ses chiens *décousus* par la bête ; mais, dans ces combats de monstre à homme, il s'était muni des précautions d'attaque et de défense ; il luttait avec une escouade de chasseurs, et riait au péril, dans l'enivrante musique des aboiements de chiens. Cette fois, la rencontre changeait de caractère, rien n'était prévu. C'était le chasseur qui se voyait forcé dans sa *bauge* par une meute de sangliers.

On a beau être brave, ou stoïcien, ou dandy, ou héros, il y a des dangers qui donnent la peur, dans une certaine mesure. Notre hussard éprouva donc un frisson de peur fort excusable, lorsque le nombre des sangliers d'attaque s'éleva au chiffre de dix-sept. Un seul eût été suffisant. La belle chasse de Rubens n'en compte pas davantage, et le grand peintre a exprimé l'effroi suprême sur la figure des nombreux chasseurs.

Cependant le hussard s'était adossé contre un arbre, et attendait l'ennemi, en tenant la pointe de son sabre à la hauteur d'une hure de sanglier.

— Cela ne m'empêchera pas d'être *décousu,* se disait-il, mais du moins j'aurai fait bonne contenance jusqu'à la mort.

La bande de sangliers fit un demi-cercle devant le hussard, en exécutant un chœur de grognements à l'unisson, comme fait un auditoire anglais, dans un *meeting,* devant un orateur impopulaire. Les poils se hérissaient comme des dards de hérissons; les hures ressemblaient à des têtes de Méduse ; les défenses d'ivoire s'aiguisaient dans le sable pour mieux percer le gibier humain.

(1) Le dernier de ces voyageurs est M. A. de Bar, dont le crayon si pur et si vrai fait l'histoire de l'Égypte mieux qu'un narrateur. Il a traversé la forêt de mimosas et vu la même scène.

L'Arabe s'arma de son bâton, et chargea la meute de sangliers avec une impétuosité admirable, distribuant les coups à droite et à gauche, comme eût fait un porcher sur son troupeau, dans un champ de légumes envahi par des gloutons indisciplinés. Le comte Maxime, tout en admirant ce courage surnaturel et cette charge incompréhensible, n'osa pas se servir de son sabre, comme l'Arabe faisait de son bâton ; il s'attendait à tout moment à voir ce courageux, mais imprudent ânier, broyé en lambeaux par les dix-sept monstres. Chose incroyable! la meute redoubla ses cris, mais elle céda peu à peu le terrain, devant ce terrible ânier qui opérait un miracle nouveau sur cette terre des prodiges.

Cet exploit accompli comme un fait naturel, l'Arabe fit au hussard le signe qui veut dire : Continuez votre chemin, vous ne risquez rien. Le comte serra les mains de son étrange sauveur, qui reçut très-froidement cette marque de reconnaissance économique.

— Il n'est pas content de ma libéralité, pensa le comte Maxime, et il a bien raison ; une poignée de main ! quelle récompense pour un si grand service ! mais il ne connaît pas le dénoûment. Laissons-lui croire encore un peu que je suis un ingrat.

Avant tout, il fallait sortir du bois, ce repaire de tant de sangliers ; on ne fait pas deux miracles en un jour.

Arrivé aux derniers arbres, le comte Maxime déboucla une ceinture secrète, un vrai coffre-fort portatif, un viatique de riche émigré prévoyant, et, fouillant ses profondeurs, où les diamants se mêlaient aux doublons, il prit cinquante louis et les offrit à l'Arabe, qui recula de joie devant ce trésor des *Mille et une Nuits.*

L'or, ce vil métal, est compris par toutes les intelligences; il fascine le sauvage comme le civilisé ; il provoque le sourire sur toutes les lèvres, sans distinction de nuance; c'est l'idiome universel minéralisé.

On arriva devant les Pyramides. Le joyeux Arabe choisit le côté de l'ombre, s'assit et se mit à compter les pièces d'or. Le comte Maxime escalada Chéops, avec l'agilité de la jeunesse, et, parvenu au sommet, il grava sur le granit le nom de la belle marquise Octavie de Saint-Nizier.

Cela fait, il descendit lestement cette échelle de Jacob, et, arrivé en plaine, il chercha son Arabe et ne trouva que le désert. L'ânier avait disparu.

Il poussa des cris inarticulés, avec une voix de haute-contre, sur l'air *le Fils des Dieux,* d'un opéra du temps, et l'écho des Pyramides daigna seul répondre au hussard.

Une pensée affreuse s'empara de l'esprit du comte Maxime. Cet Arabe, conteur comme tous les Arabes, s'était hâté de rentrer chez lui pour faire part à sa famille de sa bonne fortune. Sa vive impatience ne lui avait pas permis le retour de son généreux bienfaiteur. Un bruit fatal allait donc se répandre de bouche en bouche dans les veillées causeuses de Boulacq et du Caire ; on allait même exagérer la munificence et la richesse d'un simple soldat. Ce bruit arriverait infailliblement à des oreilles françaises ; on en ferait le sujet d'un rapport au général. Un hussard qui sème l'or, et en est tout cousu, ne peut être qu'un voleur, un aristocrate, ou un émigré déguisé. Le bienfait devenait, en se divulguant, un arrêt de mort.

Toutefois, et avant tout, il fallait rentrer à Boulacq pour rendre compte de la promenade aux Pyramides, et cette volonté de Dieu, que les hommes appellent le hasard, conduisit en ce moment même devant le grand sphinx une petite caravane qui se rendait au Caire. Le comte Maxime, si compromis par sa générosité, offrit une mo-

deste pièce d'argent au conducteur, et il lui fut permis de monter un onagre et de suivre les pèlerins.

A Boulacq, le hussard mit pied à terre, et courut à la maison du comte Hubert. Les deux hommes étaient au Caire, la marquise seule se promenait sous les sycomores, en rêvant.

Le jeune homme ressemblait à un naufragé de l'océan de sable ; son uniforme tombait en loques ; son dolman avait laissé la moitié de son étoffe aux buissons ; ses bottes regrettaient leurs semelles absentes ; une poussière blanche couvrait ses cadenettes ; tout enfin servait de certificat au hussard ; il avait effectivement escaladé la pyramide pour écrire la carte de visite de la marquise dans le voisinage du soleil, un peu plus haut que le cœur d'un gentilhomme amoureux.

La jeune femme fut vivement émue du récit du comte, qui passa sous silence le bois de mimosas, la rencontre des sangliers, l'héroïque et miraculeux dévouement de l'Arabe, et la fatale générosité qui pouvait conduire une tête d'émigré à l'échafaud.

Les femmes, avec leur merveilleux instinct, devinent toujours la réticence mystérieuse qu'un homme intéressant met dans un récit.

— Je ne sais si je fais erreur, dit la marquise en souriant, mais il me semble que vous me cachez quelque chose. Quand vous me racontiez votre promenade, vos yeux avaient l'air de penser à des choses que votre bouche ne me disait pas.

— Madame, répondit le comte en riant, vous avez raison..., j'ai oublié un léger détail...

— Un danger? interrompit la marquise, sur le ton de l'effroi.

— Oui, madame, un danger assez grand..., mais le danger est l'amusement du soldat.

— Voyons, monsieur le comte, comment vous êtes-vous amusé ? Cela m'intéresse.

Alors, le comte Maxime remplit une lacune de son récit, et fit gravement l'histoire de la rencontre des sangliers.

A chaque phrase, la marquise avait l'air de contenir un éclat de rire ; mais, à la fin du récit, elle donna libre cours à sa gaieté folle, et le comte Maxime demeura comme pétrifié.

— Ah ! vous ne connaissiez donc pas nos sangliers d'Égypte ? dit-elle ; c'est une espèce à part... ; ce sont les meilleurs enfants du monde ; personne ne les attaque depuis Moïse, et ils ne songent à attaquer personne ; ils sont innocents comme des animaux herbivores, et un enfant les mettrait en déroute par douzaines avec un fuseau. Heureusement, monsieur le comte, vous avez dans vos états de service des dangers plus sérieux !..... Bon ! — ajouta-t-elle, en examinant la physionomie du comte, — vous me cachez encore quelque chose ? je le devine... Allons, j'exige le récit complet.

Le comte obéit, et, cette fois, la marquise ne répondit plus par des éclats de rire, et elle partagea les justes terreurs du hussard émigré.

Deux craintes fondées sur deux conjectures, et parties de deux personnes qui ne se sont pas concertées entre elles, doivent être prises en sérieuse considération, lorsqu'il s'agit de la vie. Il fut donc reconnu, après un échange rapide de quelques paroles, qu'il y avait péril de mort. En pareil cas, le luxe dans les précautions est toujours salutaire ; il y a péril de mort, le doute est une imprudence.

En voyant la terreur de la marquise, le comte Maxime exagéra ses propres craintes, sans doute dans un but facile à deviner.

— Madame, lui dit-il d'une voix pleine d'émotion, j'avoue ma pusillanimité ; j'ai bravé la mort sur les champs de bataille, mais la mort donnée par le bourreau m'épouvante, et ma tête est si troublée qu'il m'est impossible d'y trouver une bonne inspiration de salut. Aidez-moi, je vous en conjure ; les femmes ont l'instinct des bons conseils.

La jeune veuve réfléchit quelques instants, et dit :

— Monsieur le comte, je ne vois qu'un moyen de salut. Nous vous donnerons un déguisement, vous partirez avec mon cousin, et vous irez à Alexandrie, ou à Rosette, ou à Jaffa. Dans un de ces ports, vous trouverez aisément l'occasion d'aller joindre en mer l'un des vaisseaux du commodore Sidney Smith, *le Thésée*, ou *le Tigre*, toujours en croisière sur les côtes d'Egypte...

Le comte Maxime fit un brusque mouvement qui arrêta la parole sur les lèvres de la jeune veuve ; elle changea de ton, et acheva ainsi une phrase commencée pour un autre sens :

— Le plan que je vous propose n'a pas l'air de vous séduire ; n'est-ce pas, monsieur le comte?

— Pardonnez-moi, madame, ma rébellion ; il m'est impossible de vous obéir. Deux raisons majeures m'obligent à repousser votre plan. Ayant eu le bonheur de vous connaître, je ne puis me résigner à vivre sans vous voir. Un péril de mort même ne changerait pas ma résolution à cet égard. Ensuite, je n'irai jamais demander à l'Anglais asile et protection. Je suis d'une famille de marins. Mon père et mes oncles se battaient sous le pavillon de Suffren, dans les mers indiennes, contre le commodore Johnston.

— Soit, dit la marquise, je comprends ce scrupule, il est honorable ; mais enfin il faut prendre un parti. L'heure est mauvaise. Si mon plan ne vous convient pas, trouvons-en un meilleur.

Il y eut un moment de silence. Un soupir servit de transition, et le comte Maxime prononça ces paroles sur un ton funèbre :

— Mourir seul, ou vivre deux.

— Cela signifie, monsieur le comte?

— Madame, si vous demandez l'explication de ma phrase, c'est que vous l'avez comprise.

— Monsieur le comte, vous n'êtes pas raisonnable.

— Je le sais, madame.

— Ainsi vous me condamneriez au mariage, sous peine de votre mort?

— Je savais bien que vous aviez compris ma phrase, madame.

— Oui, monsieur le comte, vous êtes en danger de mort, puisque vous avez été condamné par le tribunal révolutionnaire de Paris, et, à chaque instant, vous pouvez être trahi sous votre uniforme, même si votre Arabe des Pyramides ne révèle pas la générosité royale d'un simple hussard ; mais je me croirai toujours, moi, innocente devant Dieu du malheur qui peut vous frapper ; vous aurez fait vous-même votre mort.

— J'accepte mon œuvre, madame ; je vous absous de toute intention homicide, et je vous fais un dernier adieu.

Le comte s'inclina comme pour prendre un congé ; la jeune femme le retint par un geste impérieux.

— Comte Maxime, dit-elle, nous partirons tous cette nuit.

— Et ensuite, madame?

— Ensuite, vous verrez. Que puis-je vous dire de plus? Si je m'expose à traverser le désert avec mon père, un jeune gentilhomme de France peut-il me refuser son bras et sa protection?



— Non, madame; je vous suivrai, si l'espérance est au bout du chemin.

— Pas de condition, noble comte, fils des croisés! dit la marquise, d'un ton de reine.

Le comte Maxime courba la tête devant le geste de la jeune femme, laquelle ajouta :

— Vous avez pris, dites-vous, pour devise cette parole : *Obéir, jamais commander.* Devise et noblesse obligent.

— J'obéirai, madame, et sans condition.

La marquise serra la main du jeune comte, et lui dit :

— Maintenant, ne vous montrez plus. J'attends mon père et mon cousin. Croyez bien que notre départ n'est pas une chose que j'improvise pour cette circonstance. Depuis longtemps nous nous préparons à chanter et à mettre en action l'*In exitu Israël.* Au lieu d'être trois, nous serons quatre : un aide de plus contre le danger.

IV. — LE COUVENT D'EL-DHEMIR.

Les quatre pèlerins, suivis de deux domestiques fidèles, et formant une petite caravane, traversèrent le désert et atteignirent heureusement les premières crêtes de cette vallée recueillie, où le Liban commence et offre de saints refuges aux naufragés du monde, depuis les Druses de saint Louis. Grâce aux bonnes informations prises par le comte Hubert, au Caire, on découvrit sans peine, dans le

Boulacq. Entrée du jardin de Fazz-Eddin (comte d'Orsaint). Dessin d'après nature de M. A. de Bar.

val d'El-Dhemir, le couvent carmélite fondé par les religieux du Carmel. Une hospitalité charmante accueillit nos voyageurs, quand ils se firent reconnaître comme chrétiens et Français, malgré le mensonge de leurs costumes orientaux. Leur dernière station fut faite dans la chapelle, oasis véritable, où le bruit du monde expirait, où la solitude donnait à l'âme une sérénité consolante, et à la pensée une nouvelle direction.

Le comte Maxime était agenouillé sur la pierre nue, devant une dalle de marbre qui recouvrait une tombe. Une voix douce, comme celle d'un ange, caressa son oreille, et dit :

— Lisez cette inscription.

Le jeune homme fit deux pas sur ses genoux, et déchiffra avec beaucoup de peine cette inscription à demi effacée par les siècles :

A l'éternelle mémoire du glorieux prince, frère DU ROI LOUIS IX, *tué à la bataille de Mansourah, en combattant pour la France et pour Dieu, en* 1251.

On ne peut se faire une idée de l'impression produite par ces lignes si simples, qui ont traversé les siècles et ont fondé par une tombe, vrai parchemin de noblesse, la puissance française sur la terre d'Orient.

La même voix ajouta :

— Et maintenant, fils des croisés, noble comte, fils des héros qui ont accompagné saint Louis à Mansourah, et le bailli de Suffren à Pondichéry, vous allez jurer sur cette tombe française du Liban : vous jurez de vivre et d'aller

au Mysore, par le détroit d'Ormus, où un roi, l'ami de Louis XVI, attend les secours de la noblesse de France, où la puissance française va s'écrouler peut-être devant l'invasion anglaise. Une femme ordonne, et Dieu écoute votre serment.

Le comte Maxime fit le serment devant Dieu, et pleura.

Et, comme il se levait, il ne vit personne dans la chapelle et fut saisi d'un frisson glacial, car il lui semblait que la voix était sortie de la tombe. Il avait pourtant bien reconnu cette voix.

En sortant, il trouva sur le parvis le comte Hubert et son neveu; ils paraissaient profondément émus, et leurs yeux gardaient quelques larmes. Un silence expressif les interrogea; le comte fit un signe et montra la porte du parloir d'un monastère voisin.

— Allez là, dit-il; vous êtes attendu.



Entrée de Boulacq, du côté de Sieck el-Hadid. Dessin d'après nature de M. A. de Bar.

Le jeune comte, se doutant de quelque grand et irréparable malheur, fit un effort suprême pour marcher vers l'endroit indiqué par une parole et un geste si mystérieux. Les pieds ne soutenaient plus cet homme fort.

Le parloir était désert, mais éclairé par un rayon de soleil, ce qui lui donnait un caractère joyeux. Notre jeune comte vit une figure pâle, mais charmante, à travers une grille de bois, et une main exquise de perfection, et tendue vers lui.

Il s'approcha et serra cette main.

— Mon frère Maxime, dit la voix de la chapelle, la sœur Marie des religieuses du Carmel priera toute sa vie pour son père et pour vous.

Et la main fut retirée, et la sœur Marie disparut.

Le lendemain, Maxime prit son bâton de pèlerin et s'achemina vers le détroit d'Ormus.

MÉRY.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE TÉLÉGRAPHE TRANSATLANTIQUE.

Nous revenons à cette œuvre colossale, pour en expliquer à la fois le mécanisme et le premier échec.

Quant au mode de transmission et de réception des dépêches, voyez notre description du télégraphe électrique, dans le tome XII du *Musée*, p. 286 et 319, avec le dessin des appareils. La distance n'étant rien pour cette foudre artificielle, on la lance d'un monde à l'autre comme on l'envoie de Paris à Saint-Germain. La question de la mer et du câble est le seul et grand problème pour la communication de l'Europe et de l'Amérique.

Le câble atlantique renferme, au centre, un cordon composé de sept fils de cuivre isolés dans la gutta-percha (sorte de caoutchouc). Cette première enveloppe est entourée d'une matière filamenteuse pénétrée d'un enduit imperméable, laquelle est encore protégée par dix-huit cordons de fils de fer, composés chacun de sept fils de 1/10 de millimètre de diamètre. Le nombre total des fils employés est de dix-neuf cordons de sept fils chacun, soit de cent trente-trois fils. L'ensemble n'est pas d'une circonférence énorme, le principe des câbles légers ayant prévalu dans les expériences.

Pour jeter ce lien prodigieux d'un monde à l'autre, on a construit une machine à filer le câble, c'est-à-dire à régler sa sortie des vaisseaux qui le portent. Cette machine n'est autre chose qu'un frein se réglant lui-même et devant opposer une certaine force de résistance, de manière à empêcher le câble de filer trop vite sous l'impulsion de sa pesanteur spécifique ; car si cette proportion n'était pas gardée, il y aurait non-seulement une perte de matériel, puisque le câble se déposerait en monceaux au fond de la mer, mais encore ces monceaux mêmes offriraient un obstacle au passage du courant électrique.

Le frein consiste simplement en quelques barres de bois disposées sur la circonférence d'une roue engrenée avec d'autres roues, et autour desquelles passe le câble avant de descendre dans la mer. Ces barres sont attachées, dans un sens horizontal, à un châssis, par des charnières, et elles portent des poids à leurs autres extrémités. Ce sont, pour ainsi dire, des leviers chargés qui exercent leur force contre la surface de la roue. Il est évident que la résistance provenant du frottement dépend du nombre et de la pesanteur des poids. Il s'ensuit que l'on peut ajuster la force de résistance à la descente du câble à volonté.

Le câble atlantique a été chargé, en deux parties, à bord du *Niagara* et de *l'Agamemnon*. Sa longueur totale, distribuée sur le pont des deux bâtiments, était de 4,847,230 mètres, sans compter à peu près 4,827 mètres d'un câble plus fort qui devait être posé près des rivages d'Irlande et de Terre-Neuve.

La longueur totale du câble était donc de 4,850 kilomètres. Or, la distance entre les deux points auxquels il devait être soudé aux deux continents n'est que de 3,138 kilomètres, de sorte qu'il restait 1,714 kilomètres pour la *déflexion* du câble, afin qu'il pût rester sur le fond du plateau géographique de l'Océan et en suivre les contours. Les deux bâtiments sont d'abord partis de Plymouth, pour un voyage d'essai qui a duré de six à dix jours, et ont fait, comme expérience, la pose de 1,609,305 mètres du câble endommagé l'année dernière. Dans ce premier voyage tous les doutes ayant été éclaircis et toutes les théories résolues, l'escadre est partie de Queenstown (Irlande) pour se donner rendez-vous au milieu de l'Atlantique, où l'Océan a une profondeur de 2,743 mètres. Arrivés là, les deux bouts du câble ont été soudés l'un à l'autre, et les deux navires sont partis en sens opposé pour se rendre, *le Niagara* au nouveau monde, et *l'Agamemnon* à l'ancien. En douze ou quatorze jours la pose a été effectuée, et la communication électrique établie entre les deux continents, comme nous l'avons dit dans notre numéro de septembre.

Mais depuis ce grand événement, — célébré à New-York avec tant de délire qu'un feu de joie a dévoré l'hôtel de ville de cette capitale, — on a appris avec douleur que le télégraphe électrique avait tout à coup cessé de parler entre l'Amérique et l'Europe. Hâtons-nous d'ajouter que la cause du mal a été signalée immédiatement : c'est, à ce qu'il paraît, la négligence avec laquelle on laisse la partie du câble attenante aux côtes irlandaises exposée aux injures des roches, du temps et de la marée. On s'occupe activement de remédier à cet état de choses; mais il ne faut pas se dissimuler que les appareils de transmission sont encore à l'état rudimentaire que nous avons décrit il y a treize ans. C'est ce qu'explique M. Babinet dans une note empreinte de la clarté qu'il sait mettre aux plus hautes expositions scientifiques :

« J'ai été des premiers, dit-il, à crier miracle pour le succès de la pose du télégraphe transatlantique. La chose était d'autant plus méritoire que, dans une conversation récente avec une des sommités de la télégraphie française, nous étions tombés d'accord qu'il était à peu près impossible d'obtenir un fonctionnement satisfaisant d'un conducteur de ce genre. En effet, le courant électrique, en parcourant un fil métallique et surtout un fil enveloppé d'autres fils de même matière, produit une puissante charge électrique qui, s'écoulant ensuite, donne des signaux tout à fait étrangers, et même contraires à la dépêche. »

Par exemple, si l'Amérique attendait de l'Angleterre ou de la France un *oui* pour réponse à une question d'où dépendrait la guerre ou la paix, le télégraphe atlantique pourrait lui renvoyer, dans son trouble, un *non* qui mettrait le feu à l'un et à l'autre monde, avant que le malentendu eût été expliqué aux deux bouts du câble. Il n'y a de remède qu'à attendre patiemment que tout soit calmé, ce qui exige un temps considérable. C'est à peu près ce qui aurait lieu dans une salle à échos très-forts, et dans laquelle on serait obligé de s'arrêter à chaque mot. Cet embarras s'était déjà manifesté en petit pour le trajet de la Manche ; mais la faiblesse des courants de retour permettait de passer sur cet inconvénient en employant des appareils magnétiques qui n'étaient pas trop sensibles. Le télégraphe de l'Algérie offre aussi ce mauvais effet d'une manière assez fâcheuse. Quant au télégraphe transatlantique, dont les Anglais et les Américains sont fiers à juste titre, on sait que le message de la reine au président de l'Union a exigé vingt heures de travail effectif pendant trente heures de station aux appareils. On parle d'un second câble, d'un câble supplémentaire, à poser dans la même voie. « Il aurait été plus prudent, ajoute M. Babinet,

d'en fabriquer de suite une douzaine. » Et c'est ce que va faire probablement la compagnie anglo-américaine.

Espérons que la science viendra à bout de cette nouvelle difficulté, et que les dépêches transatlantiques seront exemptes de ce refrain des messages de l'ancien télégraphe : « Interrompu par le brouillard. » Puissent-elles n'avoir pas à y substituer cette variante non moins funeste : « Avalé par une baleine à jeun ou coupé par un léviathan quelconque. »

LA CHINE OUVERTE.

Un miracle plus certain que le télégraphe atlantique, c'est l'ouverture de la Chine au christianisme et au commerce européen. Notre siècle, qui a vu de si grandes choses, n'en aura pas vu de plus grandes que la prise de Canton, l'occupation de Tien-Tsin, l'arrivée de nos soldats aux portes de Pékin, et le traité de paix arraché par lord Elgin et le baron Gros, à la tête d'une poignée d'hommes, aux commissaires d'un empereur qui commande à trois cents millions de sujets.

Rien de plus curieux que les détails de cette entrevue des plénipotentiaires chinois et européens.

— A trois heures, écrit un témoin oculaire, le cortége est sorti du yamun où les deux ministres de France et d'Angleterre ont fixé leur résidence, et s'est déployé sur les bords du fleuve. Au milieu de son escorte de marins et de soldats, notre ambassadeur était porté dans sa chaise, ainsi que ses secrétaires et attachés, par des coolies vêtus de robes de soie grise bordées de rouge, et ayant sur leur chapeau des franges aux couleurs nationales. Le cortége a traversé le grand canal impérial sur un pont de bateaux, et a suivi le faubourg qui longe la muraille de la ville. De leur côté, les hauts fonctionnaires chinois se rendaient au lieu de l'entrevue avec leur accompagnement habituel de familiers, de hérauts d'armes et de satellites. Depuis le point de départ jusqu'à l'arrivée, c'est-à-dire durant plus d'une lieue, le représentant de la France n'a cessé de s'avancer au milieu d'une double haie de Chinois, muets, ébahis, impassibles ou plongeant d'avides regards sur les chaises qui renfermaient les redoutables étrangers.

On peut, sans exagération, évaluer le nombre des curieux à plus de cent mille. Le cortége a débouché ensuite dans une petite plaine, au milieu de laquelle s'élève sur un monticule la pagode ou temple bouddhiste où doit avoir lieu l'entrevue. Ce temple ne date que de deux cents ans et n'a donc point le prestige de l'antiquité pour la Chine ; mais il forme un spécimen assez complet de l'architecture chinoise, et on y rencontre cet heureux assemblage de cours, de portiques, de jardins, qui donne à ce genre d'architecture une physionomie tout à la fois si originale et si riante. Çà et là, on voit se remuer lentement dans la plaine quelque lourd chariot, aux roues massives et peintes en rouge, contemporain d'Attila, traîné par des bœufs ou par un attelage de mules. Au fond de la plaine, un petit camp chinois, avec ses tentes et ses bannières, se dessine à l'horizon. Cependant, plus on avance, plus la foule devient compacte. La police la contient avec peine aux approches de la pagode. L'ambassadeur en franchit le seuil, au son de la musique chinoise, bientôt couverte par les joyeuses fanfares de notre musique, et est reçu par les deux dignitaires, environnés de mandarins aux globules de toute couleur. Après les compliments d'usage et la présentation du personnel de l'ambassade et des officiers de l'escadre, chacun s'assied, et l'on passe le thé. Le baron Gros se place entre les deux hauts commissaires de la dynastie Ta-Tsing. On échange les pleins pouvoirs. Ceux qui reproduisent la volonté de l'auguste empereur, Fils du ciel, sont enveloppés dans une fine étoffe de soie jaune, le jaune étant la couleur de la famille impériale.

Ceux de notre ambassadeur, pour être conçus dans un style moins oriental, n'en sont pas moins précis. Les deux représentants de la cour de Pékin examinent longuement et avec attention la signature du souverain du grand empire de France, et protestent de leur désir de rétablir la paix et la bonne harmonie entre notre pays et la Chine. Après quelques paroles fermes et énergiques du baron Gros à ce sujet, l'on se sépare, et chaque cortége s'en retourne par une route opposée : les marins français portant haut leurs baïonnettes, les soldats chinois s'efforçant de dissimuler leurs longs sabres aux yeux des étrangers.

Les journaux anglais, sans violer les secrets d'État, nous ont révélé la haute comédie des négociations : les commissaires du Céleste Empire, dissimulant d'abord leurs pouvoirs de traiter, puis en montrant un quart, puis en trahissant la moitié, puis, de sommation en sommation, les avouant dans toute leur étendue, et signant enfin, au nom de leur invisible maître, ces concessions inouïes, réclamées vainement depuis tant de siècles par la civilisation à l'immobilité des mandarins et des magots : l'ouverture de la Chine au monde entier, la liberté du christianisme et du commerce, le sang de nos missionnaires vengé, un ambassadeur français à Pékin et même, dit-on, un ambassadeur chinois à Paris, etc., etc.

Voyez-vous déjà et d'ici, l'hiver prochain, cet ambassadeur du fleuve Jaune, avec sa robe de soie, ses moustaches et sa queue, avec ses boutons de diamants et ses globules de toutes les couleurs, se promenant en palanquin à travers le bois de Boulogne, et paradant au milieu des mandarins de sa suite dans une avant-scène des Italiens ou de l'Opéra?

Quelle surprise et quelle joie pour les Parisiens! Quel *lion* pour la saison mondaine! et quel thème pour les chroniqueurs du mois et du jour !

LE CONCOURS DE LA GUERRE D'ORIENT.

L'Académie française a prononcé enfin son jugement sur ce grand concours de poésie, ouvert depuis 1856. Elle a décerné le prix à M. Julien Dallière, déjà couronné il y a deux ans, et des mentions honorables à MM. Siméon Pécontal et Henri de Bornier, nos collaborateurs.

Nous avons ces trois poëmes remarquables sous les yeux. Que nos lecteurs en jugent par des citations.

M. Dallière peint ainsi le vainqueur de l'Alma à son dernier jour :

Admirez-le ce chef d'une bravoure antique !
Courbé par la souffrance, effrayant de pâleur,
Au visage livide, au regard électrique,
Ame d'airain, domptant l'indomptable douleur...
Il veut vaincre... la mort l'a touché de son aile.
« Attends ! attends ! » dit-il. — Il résiste, il chancelle...
Et de chaque côté de son coursier fumant
Un bras le soutient sur sa selle !
Son énergie est telle à ce dernier moment,
Telle est sa volonté suprême,
Que la mort, vaincue elle-même,
Recule à son commandement !

D'une main convulsive il saisit la victoire.
Par ce trépas sublime il entre dans l'histoire !

Il meurt! Mais ses efforts n'ont pas été trahis...
Les fiers enfants du Nord ont mordu la poussière,
Et Saint-Arnaud, debout jusqu'à l'heure dernière,
Se sent quitte envers son pays!

M. de Bornier, dans sa « fiction heureuse et hardie, » — selon l'expression de M. Villemain, — fait adresser par l'ange de la Paix ces nobles paroles à Napoléon Ier, en son tombeau des Invalides :

Sire, rendormez-vous! Oui, la France est en fête,
La lutte fut terrible et le triomphe est beau;
Mais le temps est passé des guerres de conquête;
Sire, rendormez-vous dans la paix du tombeau!...
...L'homme voit qu'un autel vaut mieux qu'une hécatombe;
Attila renaissant a dit : Je me trompais!
Les aigles dans le ciel tolèrent la colombe;
Un jour ils l'aimeront... L'Empire, c'est la paix!...
... Sire, rendormez-vous! Si, dans un jour suprême,
Pour le faible il fallait tirer le glaive encor,
Vous seriez le soldat de l'équité!... Moi-même
Je vous réveillerais sous la coupole d'or!
L'étoile de la paix se lève; une loi juste
Fait, près de l'astre ardent, luire un astre plus doux
Le neveu de César doit s'appeler Auguste.
Obéissez à Dieu. Sire, rendormez-vous!

Nous choisissons, dans la pièce de M. Pécontal, cette belle apostrophe aux soldats et aux sœurs de charité :

Et vous, objets touchants de regrets et d'orgueil,
Vous dont les os sacrés n'ont pas même un cercueil,
De soldats inconnus glorieuse hécatombe,
Qui d'un revers jamais n'aviez subi l'affront,
Et qui dans le trépas jetés comme une bombe,
Êtes tombés vainqueurs sans auréole au front;
Ah! que mes vers, du moins, héroïques victimes,
Vous vengent de l'oubli qui pèse sur vos noms,
Et fassent retentir vos dévouements sublimes
Plus haut et plus longtemps que la voix des canons.

Le Dieu qui sait combien les larmes sont amères,
Quand sur leurs enfants morts dans de lointains combats
La douleur les arrache aux yeux des pauvres mères,
Ce Dieu, héros perdus, ne vous oubliera pas.
Il vous fera trouver place dans son royaume,
Vous qui, comme son fils, êtes nés sous le chaume;
Vous serez à sa droite, ô martyrs du devoir!
Dans vos mains sans lauriers le Christ mettra ses palmes!
Et là, le front serein, victorieux et calmes,
Vous verrez ce qu'encor nul être ne peut voir,
Vous verrez, devançant les temps qui sont à naître,
Ces villes, dont le monde admirait le savoir,
Resplendir de nouveau sous l'œil du divin Maître,
La semence du sang enfanter ses moissons,
Et le Croissant vieilli, pâle et sans horizons,
Lentement dans la Croix se fondre et disparaître...

Et ces filles du Ciel, si grandes par le cœur,
Qui vous avaient suivi sur les champs de bataille
Pour combattre vos maux sous le doux nom de sœur,
Et pour vous disputer au feu de la mitraille,
Vous les verrez aussi, ces courrières de Dieu,
Continuer leur marche et leur œuvre en tout lieu,
Et jusques aux harems, ces bagnes où la femme
Vient souvent, comme un crime, expier sa beauté,
Apprendre à l'Orient ce que c'est que la flamme,
Cette flamme d'amour qu'on nomme Charité!

Voilà certes de beaux vers, et l'Académie a dû regretter de n'avoir pas trois prix à décerner.

PITRE-CHEVALIER.

Parmi les nombreuses publications de ces derniers temps, nous avons déjà signalé un livre vraiment recommandable par son utilité, sa valeur littéraire et la modicité de son prix, qui le met à la portée de toutes les bourses.

Nous voulons parler du *Dictionnaire populaire d'histoire naturelle*, de M. J. Pizzetta (1). Ce bel ouvrage, qui résume la science de manière à en rendre à tous l'application facile, résout le problème de l'instruction agréable et à bon marché. Il ne se borne pas à de sèches nomenclatures, comme la plupart des traités de ce genre : à côté de la description fidèle des productions de la nature, il donne d'intéressantes notices sur l'usage auquel elles sont ou pourraient être employées : il s'étend sur les mœurs et les instincts si curieux des animaux, sur les propriétés et la culture des plantes, sur les causes des phénomènes physiques de notre globe, etc. En un mot, c'est un livre qui s'adresse aussi bien à l'homme du monde qu'au savant et à l'homme spécial. J. M.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.



EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE.

Je suis votre empereur; si vous voulez le tuer, frappez-moi. Mot de Napoléon Ier aux soldats de Lyon, à son retour de l'île d'Elbe. (*Je* suit veau — *tr* — an père — heure scie *vous* — *V'* — houx — *l'* — L tue — E frappe *e* — mois.)

(1) Un fort volume grand in-8° à deux colonnes, illustré d'environ 300 gravures sur bois. Prix, 6 fr. 50 c. broché, chez Martinon, éditeur, 14, rue de Grenelle-Saint-Honoré.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ÉTUDES SUR L'INDE ANGLAISE (1).

LA VIE A CALCUTTA.



Vue du port de Calcutta. Dessin d'après nature par M. Eug. de Bérard.

Calcutta est la capitale, non-seulement de la grande présidence de ce nom, mais encore de toutes les possessions anglaises dans l'Inde. Là se concentrent et se résument les éléments de la puissance britannique en Asie. Une ville immense sur un bras du Gange, non loin de son embouchure ; un million d'habitants, en comptant les faubourgs ; un port magnifique, dont la forêt de mâts a été dessinée d'après nature par M. de Bérard (voir la gravure ci-contre) ; le quartier blanc, avec ses maisons grecques

(1) Voyez les Tables des deux derniers volumes.

et tout le luxe de la civilisation ; le quartier noir, avec ses rues boueuses et toutes les horreurs de la sauvagerie ; l'imposante citadelle du fort William ; la Société asiatique, célèbre par ses mémoires et ses travaux ; des colléges nombreux, un commerce florissant, une industrie active, des richesses colossales : voilà Calcutta en 1858, — simple village en 1717, conquis par les Anglais, il n'y a pas plus de cent ans.

Une Revue anglaise, le ***Blackwood's Magazine***, nous fournit sur cette ville de très curieux détails. La vie de Calcutta ne ressemble à rien de ce que l'Europe offre à l'étude du voyageur. Hommes, femmes, insectes, reptiles, plantes, tout porte un caractère d'étrangeté. On a peine à se faire à ces mœurs, dont la paresse est le mobile. Là, personne ne se sert de ses forces ; on ne marche pas, on se fait porter. Pour bêtes de somme on a des esclaves, et pour instruments de locomotion des palanquins de soie, qui s'avancent lourdement à travers les rues. L'instinct des brutes manque à ces hommes transformés en animaux, et qui, chargés de vous traîner ainsi d'un lieu à l'autre, ne prennent en considération aucun obstacle, leur vie fût-elle en danger.

Quand on n'a pas vu ce pays singulier, on regarde comme exorbitante la solde dont jouissent les officiers anglais qui vont y servir. Dans le fait, à peine suffit-elle à leurs besoins. Un simple capitaine est forcé de nourrir et de loger cent domestiques au moins. Hélas ! si cette armée d'esclaves servait du moins à quelque chose ! Mais il n'en est rien ; les huit porteurs de palanquins restent les bras croisés dans l'antichambre. Comme les autres domestiques comptent les uns sur les autres, ils ne se trouvent jamais sous la main. A-t-on besoin du barbier, c'est le cuisinier qui se présente : le barbier est sorti ou fait la sieste. Il vous faut un Indou pour étriller votre cheval, un autre pour le nourrir, un troisième pour le conduire à l'abreuvoir, un quatrième pour le brider ; viennent ensuite le décrotteur, puis celui qui nettoie les éperons et les étriers ; le barbier, qui occupe une charge distincte de celle du coiffeur ; le baigneur, qu'il ne faut pas confondre avec l'homme qui vous épile et vous frotte ; les deux esclaves qui tiennent l'éventail et vous rafraîchissent pendant la matinée ; deux autres pour le déjeuner, deux autres pour le dîner, deux autres pour le souper, sans compter celui qui agite sur votre tête un grand dais mobile, et celui qui vous évente durant la nuit. Tous ces gens remplissent fort mal leur office, cependant on vous montrerait au doigt dans la ville si vous en aviez moins.

On vit très-bien, d'ailleurs, et l'on fait très-grande chère à Calcutta : il ne manque à ces repas délicieux, à ces mets exquis, à ces délicates recherches, qu'un seul ingrédient assez nécessaire, l'appétit. Le ciel est bleu, les ondes du Hougly sont transparentes ; mais, habitées par les crocodiles, les serpents, les requins, elles cachent la mort ; et chaque jour quelques folles victimes, entraînées par l'habitude populaire de se baigner dans ce lieu fatal, y tombent en sacrifice. Les monstres qui pullulent dans le Hougly sont si accoutumés à la chair humaine, qu'ils dédaignent celle des animaux. Jetez-y un chien ou un cheval, ils y nageront sans courir aucun danger ; mais qu'un être à deux pieds, sans plumes, un être raisonnable, s'avise de chercher dans le fleuve meurtrier un refuge contre l'ardeur du jour, l'alligator va aussitôt l'enlacer de ses replis, les mâchoires du requin vont dépecer son corps, les dents du crocodile vont en arracher les lambeaux palpitants. On a vu des milliers de poissons, enlevés à la mer et aux fleuves par l'action du soleil, retomber en pluie abondante, tout grillés par cette singulière opération, et propres à être servis sur une table, tant il y a de chaleur et de vie dans ce climat qui vous tue si aisément !

Mais aux heures tièdes du matin et du soir, Calcutta est animé par le tableau d'une population variée, riche et pittoresque. Ce sont des dames de la fashion anglaise montées sur des éléphants richement caparaçonnés ; des officiers en brillants équipages et en uniformes éclatants ; des chefs des tribus environnantes à cheval et armés de toutes pièces ; des ***baboos*** indous, avec le symbole de leur caste peint sur le front ; des ***hakrees***, chars traînés par des bœufs ; des marchands étrangers sur des chameaux ; des Sikhs avec leurs barbes noires ; des Afghans avec leurs yeux traîtres et brillants ; des Persans, graves comme les maximes de Saadi ; puis les indigènes en costumes entièrement blancs, portant des bonnets et des écharpes cramoisies, bleues, vertes, jaunes, orangées, ornées d'une profusion de franges d'or ; des marchands, les jambes croisées devant les boutiques, et, du haut des balcons, des bayadères, seules femmes indoues qui portent le visage découvert, superbement habillées, jouant le rôle de sirènes, et attirant la foule par leurs regards.

Pour trouver des monuments dans la présidence de Calcutta, il faut aller jusqu'aux anciens palais du fameux roi Akbar, le Charlemagne indou. (Voyez-en la description et la gravure, tome I du ***Musée***, p. 54 et 215 ; tome XVII, p. 97 et 195 ; tome XVIII, p. 25, etc.) Ce monarque avait pour principe qu'on s'enrichit en dépensant, et voici comment il était arrivé à ce système. L'anecdote est garantie par M. Bayard Taylor, en son grand voyage de l'Inde

Un jour, Akbar et le rajah Beer-Bul, son ministre, étaient assis devant le *taj-mahal* et causaient. Le roi dit au rajah :

— Que ferais-tu si un grand malheur tombait sur toi ?

— Sire, je me livrerais à toutes sortes de plaisirs et de fêtes.

— Comment ! malgré tes chagrins ?

— Surtout à cause de mes chagrins, répliqua le rajah.

Le lendemain, Akbar donna à Beer-Bul un rubis du prix de plusieurs millions de roupies, en lui disant :

— Garde-moi ce rubis pour me le rendre quand je te le redemanderai.

Le rajah retourna chez lui et remit le bijou à sa fille, qui l'enferma dans une cassette à triple serrure.

Alors Akbar envoya chercher un des plus célèbres voleurs de la ville, condamné à mort, et lui promit la vie sauve s'il parvenait à voler le rubis. Cet homme accepta et, se mettant en quête, il trouva une petite vieille femme d'une habileté extrême en toute chose, qui lui était complétement dévouée, et à qui il expliqua ce qu'il attendait d'elle. Cette femme se déguisa, sut se faire agréer par la fille du rajah comme servante, et gagna bientôt la confiance absolue de sa maîtresse, qui lui montra la précieuse cassette. Des fausses clefs furent bien vite fabriquées, et, finalement, le bijou passa des mains de l'adroite vieille dans celles du voleur, qui le remit au roi Akbar aussitôt le jeta dans la rivière de Jumma, qui coulait sous ses fenêtres, et fit demander son rubis à Beer-Bul. Celui-ci s'aperçut alors du vol, et alla chez son maître, à qui il dit :

— Sire, vous aurez votre rubis dans quinze jours.

— Ta tête me répond de ta fidélité, répliqua le monarque.

Beer-Bul retourna chez lui et dit à sa fille :

— Nous n'avons plus que quinze jours à vivre, réjouissons-nous et amusons-nous.



Alors, ce furent des repas, des danses, des fêtes si splendides, que toute la fortune du rajah y passa, et qu'au bout de treize jours il ne lui resta pas de quoi acheter un morceau de pain Le quatorzième jour, la fille d'un pêcheur, qui aimait beaucoup le ministre et sa famille, dit à son père :

— Le rajah, complétement ruiné, n'a rien mangé depuis deux jours, laissez-moi lui porter un poisson pour son déjeuner.

Ce cadeau fut bien reçu, cuit avec soin et servi en famille. Mais en le mangeant, Beer-Bul sentit quelque chose dans sa bouche. C'était le rubis — volé, — jeté dans la Jumna, — et qui se retrouvait dans le corps du poisson ! Le rajah le porta de suite au roi, à qui il raconta cette histoire. Akbar en fut émerveillé, reconnut la bonté du système de son ministre, lui donna deux crores de roupies, et désormais, à son exemple, consacra toutes ses richesses à bâtir des palais, et toute sa vie à y donner des fêtes...

Telle est, suivant les traditions indiennes, — l'origine des splendides monuments qui ornent les territoires de Calcutta, d'Agra, de Delhi et de Lucknow.

Il va sans dire que le commerce est la grande affaire à Calcutta. C'est le marché central où les trésors du pays s'échangent contre les produits de l'Europe. Les fortunes s'y font et s'y défont d'un mois à l'autre, à travers des péripéties dont vous jugerez par l'aventure du héros de M. Comettant, dans son curieux récit : *Ce que les Indiens font des pains à cacheter.*

Bénédict *** s'était enrichi et ruiné vingt fois en Amérique et en Asie, lorsqu'il arriva sans le sou à Calcutta, et s'y adressa à un juif qui connaissait sa famille en Europe. Ce juif lui proposa dix mille francs de marchandises contre une traite de vingt-cinq mille francs, et l'engagea à se rendre à la grande foire indienne de la vallée de F.....

Bénédict, dit notre voyageur, accepta l'offre du juif comme un noyé accepte une branche pourrie, et il signa la traite de vingt-cinq mille francs. Or, en lisant la facture de ses marchandises, notre compatriote ne fut pas peu surpris d'y voir figurer pour une valeur de cinq cents francs de pains à cacheter.

Il fallut se résigner, sous peine de renoncer à la planche de salut.

Bénédict se mit en route avec ses marchandises, portées à dos de mulets.

Le voyage fut heureux, et Bénédict s'installa dans la vallée de F...., dès l'ouverture de la foire.

Le premier Indien qui ouvrit une boîte de pains à cacheter les examina longtemps avec un mélange d'étonnement et d'admiration. Il referma ensuite la boîte avec de grandes précautions, la garda pour lui, et, sans en demander le prix, la paya, en tirant d'un long sac de cuir deux fortes pincées de poudre d'or qu'il remit à Bénédict. C'était payer au centuple la valeur de cette marchandise.

Un second Indien survint, qui ne se montra pas moins empressé que le premier à faire l'acquisition d'une nouvelle boîte de pains à cacheter.

A ce second Indien en succéda bientôt un troisième, puis un quatrième, puis un cinquième ; on fit queue devant la boutique à la fin de la journée. Bénédict croyait rêver ; il ne pouvait s'expliquer cette sorte d'enthousiasme des Indiens pour les pains à cacheter. Il s'assura qu'il était bien éveillé en contemplant la poudre métallique qui brillait à ses yeux.

Le second jour de la foire, les Indiens vinrent en masse devant la baraque de notre compatriote stupéfait, qui fixa le prix de chaque boîte de pains à cacheter à six pincées d'or chacune.

Ce prix exorbitant ne refroidit pas l'empressement des indigènes qui, le troisième jour, envahirent littéralement la boutique. Bénédict porta son prix à douze pincées d'or, au lieu de six ; puis, dans le courant de la journée, à vingt-cinq, et finit par soixante.

Cette fois Bénédict était riche pour la vingt et unième fois !

Dans une circonstance antérieure, aux Etats-Unis, des mirlitons l'avaient sauvé, alors qu'il avait pour près de cent mille francs de très-belles choses qu'il n'avait pu vendre à aucun prix ; les pains à cacheter refaisaient sa fortune à Calcutta, sans qu'il eût trouvé à placer pour une seule piastre d'aucune autre marchandise. O bizarrerie du commerce de l'Indoustan.

Mais pourquoi les Indiens avaient-ils acheté avec tant de délire des pains à cacheter ?

Bénédict eut le mot de l'énigme le soir même, à la clôture joyeuse de la foire, quand il vit les indigènes le corps tout couvert de ces mêmes pains à cacheter, qu'ils s'étaient collés coquettement sur la peau. Les plus modérés n'en portaient que sur le nez, sur le front, sur le menton et sur les joues ; les plus somptueux en avaient des pieds à la tête, par derrière et par devant. Ce fut dans cet étrange costume qu'ils se livrèrent aux danses effrénées qui témoignent de l'absence complète des constables dans les possessions anglaises.

Mais s'il est toujours difficile de faire fortune à Calcutta, il est encore bien plus difficile d'y conserver la fortune qu'on a faite. Bénédict voulut accroître ses richesses, et il spécula sur les sucres. L'opération était raisonnable, utile et parfaitement combinée. Aussi devait-elle échouer, et, comme le dirent de mauvais plaisants, les sucres furent remplis d'amertume pour Bénédict. — Bénédict est mort dans l'indigence à New-York, conclut son biographe ; jetons quelques pains à cacheter sur sa tombe. —

Si ces récits ne vous donnent point l'envie d'aller à Calcutta, nous renoncerons comme vous à cette excursion, en dépit des merveilles dessinées par M. de Bérard.

PITRE-CHEVALIER.

GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES.

LE CAPITOUL DE TOULOUSE (1).

VI. — L'ENFANT D'ISRAEL.

En sortant de la Dalbade, au bruit des acclamations du peuple, Gaspard se trouva face à face avec son père. Le capitoul avait un air étrange d'ironie et de mauvaise humeur, et, loin de joindre ses félicitations à celles de ses

(1) Voyez, pour la première partie, le précédent numéro.



collègues, il dit tout d'abord à son fils, en haussant les épaules :

— Monsieur, il est un vieux dicton que je vous engage à méditer plus d'une fois ; car vous en avez bon besoin...

— Lequel, mon père ? répondit doucement Gaspard.

— Celui-ci, monsieur : En toute chose il faut considérer la fin.

— Et puis-je vous demander à quel sujet vous me le rappelez en ce moment ?

— Parce que, si votre folie daignait réfléchir, elle se serait épargné le coup de tête de tout à l'heure. Savez-vous pour qui vous avez risqué si sottement vos jours ?...

— Pour des concitoyens près de périr, mon père !...

— Pour deux ennemis de notre loi et de notre foi, monsieur ! Sachez-le bien à votre dam ! ce n'est que le juif de Tounis et sa fille que vous avez sauvés !...

— Juifs ou chrétiens, que nous importe ? Est-ce donc pour rien que notre Maître à tous prêcha la parabole du bon Samaritain ?...

M. Roquebrune s'éloigna en haussant de nouveau les épaules, et la foule, visiblement désappointée que l'héroïsme du jeune homme n'eût pas eu un meilleur résultat, suivit son capitoul dans la rue des Balances, où l'eau, se précipitant déjà avec impétuosité, charriait jusqu'à des cercueils arrachés du cimetière de Saint-Cyprien.

Resté presque seul, car le syndic de la ville lui-même avait dû l'abandonner pour courir où le réclamaient les devoirs de sa charge, le triomphateur de la Dalbade regagnait la maison de son père, pour changer de vêtements, lorsqu'en traversant une ruelle déserte il se sentit arrêté par le pan de son habit. Il se tourne et reconnaît avec satisfaction le vieillard qu'il avait sauvé.

Essuyant une larme du bout de la manche de sa tunique crasseuse et frangée par le long usage, l'enfant d'Israël lui dit humblement :

— Je voudrais être un grand seigneur pour que ta noble et belle action, jeune homme, eût tout son prix aux yeux du monde.

— Peu m'importent ses jugements ! répondit Gaspard avec fierté ; à celui qui fait son devoir il ne faut pas d'autre prix que le témoignage de sa conscience.

— Noblement parlé, mon fils ! Je suis, moi, trop vil et trop pauvre pour y ajouter un salaire ; mais Dieu qui voit le bien et le paye te récompensera !...

— C'est déjà fait, bonhomme, puisque je vous ai arrachés, vous et votre fille, à la mort !

— Ainsi, balbutia le juif d'une voix tremblante, tu ne te repens pas, toi, de ton dévouement ?...

— A Dieu ne plaise ! et devant le même péril j'aurais le même empressement !

— Nous nous reverrons, mon fils, pour mettre à tes pieds le fardeau de notre reconnaissance. Prends la moitié de cette pièce d'or, et, quand on te montrera l'autre, promets-moi de venir recevoir les remercîments de ceux que tu as sauvés.

Gaspard le promit et rentra chez son père où l'attendait dame Brigitte en pleurant d'émoi et d'effroi. Quelques jours après cet événement, le capitoul, en grand costume, montait à la salle du consistoire pour rendre ce que le Parlement, dans son dédain, appelait *la petite justice* (*paiico*). Imitant de son mieux la gravité traditionnelle des magistrats en robe rouge, M. Roquebrune s'assit sur la chaise curule de l'hôtel de ville, et fit appeler les causes. Aussitôt, à sa grande mortification, une dizaine de marchands de la place Roaix et des rues des Changes et du Taur se présentèrent à la barre, clamant justice contre son propre fils. Tous parlaient à la fois, lui tendaient leurs mémoires et, insistant sur l'ancienneté et la légitime source de la dette, demandaient à être payés sur-le-champ.

Qu'on juge de l'effet produit sur un esprit timide comme celui de Roquebrune par un pareil esclandre ? Plus rouge que l'écarlate de son chaperon, il s'empressa de mettre fin à cette scène en recevant tous les mémoires et promettant, à voix basse, de les acquitter le jour même. Mais la violence qu'il s'imposait pour ne pas éclater publiquement réagit sur son équité, et l'amende, la prison, le fouet même qu'il infligea sans hésiter à quelques menus transgresseurs de la loi, témoignèrent, sans l'apaiser, de son irritation.

Il comptait bien se dédommager au logis ; mais son attente fut trompée. Aux premiers mots de la philippique dont il s'apprêtait à foudroyer son fils, celui-ci l'arrêta par cette déclaration non équivoque :

— Je le sais, mon père.

— Ah ! vous savez que vos créanciers m'ont assailli en plein consistoire ?...

— Assurément, puisque c'est moi qui leur ai donné ce conseil !...

— Vous ! corps de Saint-Sernin ! et dans quel but diabolique ?

— Dans le but de les faire payer par force, puisque vous vous y refusiez, souffrez que je le dise, contre le droit que nous avions tous, eux, d'être satisfaits, et moi, libéré honorablement.

— Et avec quels deniers puis-je les payer, s'il vous plaît ?...

— Avec les revenus du patrimoine de ma mère...

C'était toucher la corde sensible. Comme beaucoup de tuteurs, le digne M. Roquebrune avait transformé sa gestion en belle et bonne possession, et lui arracher un écu du bien de son fils lui semblait une prodigalité damnable et presque un vol fait à sa chère cassette. Il se mit donc dans une colère furieuse, tonna contre les dissipateurs avec l'éloquence d'un avocat général en Parlement, et il ne fallut rien moins, pour calmer sa rage, que l'intervention de Brigitte, laquelle, selon sa coutume, fut l'arc-en-ciel de cet orage de famille, tout en lui donnant tort.

Quelques jours s'étaient écoulés sur cette bourrasque et la paix rentrait à petits pas dans la maison du capitoul, quand un incident nouveau vint la repousser de plus belle.

Un soir que Gaspard soupait tranquillement entre son père et sa tante, le laquais favori de cette dernière se glissa mystérieusement derrière son fauteuil, et lui dit quelques mots à l'oreille.

Aussitôt M. Roquebrune, toujours sur les épines, voulut absolument savoir la cause de ces chuchotements. Il insista avec tant d'aigreur, malgré les représentations de Brigitte, que Gaspard, se tournant vers lui :

— C'est, dit-il du ton le plus indifférent, une personne qui me demande.

— Quelle personne ? s'écria son père avec humeur, un créancier apparemment ?...

— Non ! vous les avez tous payés !

— A la malheure ! Mais qu'est-ce alors ?...

— Je l'ignore absolument.

— Je n'en crois rien, monsieur.

— Faites entrer l'homme qui me demande ! se contenta de dire Gaspard au laquais.

Celui-ci sortit et reparut bientôt après avec un person-

nage singulièrement accoutré. Une sorte de soutane noire, serrée à la taille par une écharpe dont la propreté ne formait pas le plus bel ornement, composait son costume. Une toque carrée couvrait ses cheveux, dont les mèches grises se mêlaient aux flots d'une barbe longue, roussâtre et si épaisse, qu'à part deux pommettes saillantes d'un rouge vif on n'apercevait que ses yeux caves et brillants comme l'escarboucle.

A la vue de cet étrange visiteur, toutes les idées extravagantes qui tourbillonnaient parfois au sortir de table dans le cerveau de M. Roquebrune secouèrent leurs ailes; plus que jamais il aurait été tenté de croire en ce moment à la substitution de Gaspard, qu'il se figurait encore avoir été changé au berceau et remplacé par un diable. L'aspect de cet émissaire inconnu l'effraya donc, et ce fut avec une ardente curiosité, mêlée de malaise, qu'il attendit l'explication de sa visite.

Elle ne tarda point. Le nouveau venu, allant droit à Gaspard, lui dit d'une voix gutturale :

— Mon fils, si tu as cautionné quelqu'un, ou si tu as touché de ta main celle de l'étranger, tu es enlacé par les paroles de ta bouche, tu es pris par la promesse que tes lèvres ont jurée. Ne donne donc point de sommeil à tes yeux, ne laisse point fermer tes paupières, mais dégage-



Le juif Éliézer. Dessin de H. Pottin.

toi comme un daim de la main du chasseur, échappe-toi, comme du filet de l'oiseleur l'oiseau s'échappe !...

— Me voilà prêt, répondit Gaspard en se levant, que faut-il faire ?...

— Recevoir ce gage et venir vers celui qui m'envoie.

Gaspard prit la moitié de la pièce d'or, l'examina aux lueurs de la lampe, puis, repoussant son fauteuil et s'excusant de son mieux auprès de son père et de Brigitte, qui le regardaient, muets de surprise, il sortit rapidement du salon avec le messager.

Bien qu'à demi courbé par l'âge, celui-ci déploya, pour arpenter le pavé de Toulouse, mosaïque de cailloux anguleux et tranchants comme des rasoirs, une agilité qui n'eût pas peu contribué à doubler les peurs insensées de Roquebrune. Il marchait d'un tel pas, suivi de front par Gaspard, qu'au bout de quelques minutes, du quai de la Daurade, il atteignit la place Saint-Etienne. Se dirigeant de là vers le couvent des Pénitents noirs, il s'engagea dans une ruelle étroite, basse et fangeuse, qu'on nommait la rue du Loup, et alla frapper d'une façon particulière à une porte massive, tapissée de plaques de fer et de clous.

Au second coup de marteau cette porte s'entr'ouvrit; quelques paroles furent échangées à voix basse entre un homme caché dans l'ombre et le guide de Gaspard; puis on entraîna celui-ci, par un couloir où régnait l'obscurité la plus complète, dans un appartement radieux de lumière.

VII. — LA FILLE DU JUIF.

Un moment ébloui par les clartés d'un lustre étincelant, Gaspard ne vit rien d'abord ; mais, quand il put distinguer nettement les objets, il se crut le jouet d'un songe. Des tapisseries de laine à personnages, dignes du palais d'un roi, drapaient les murs de cette pièce, qui semblait un rêve des *Mille et une Nuits*, dans une maison d'aspect si misérable. Quatre tableaux, signés, à coup sûr, par les maîtres des écoles italienne et flamande, y brillaient dans des cadres d'or. Deux bahuts de la Renaissance, admirablement sculptés, y supportaient des vases de Chine pleins de fleurs des tropiques ; et des glaces de Venise, plus limpides que le cristal, réfléchissaient les feux éblouissants du lustre et les rosaces du tapis de Bruges aux vives couleurs.

Mais tout ce luxe féerique en un tel lieu avait disparu soudain aux yeux de Gaspard, absorbé et médusé en quelque sorte par une autre contemplation. Devant la cheminée de marbre ciselée par Bachelier, le Michel-Ange de Toulouse, se tenait debout une jeune fille, que Raphaël, s'il l'avait vue, aurait peinte à genoux. La coupe de son profil et la beauté fine et correcte des lignes de son visage rappelaient le dessin pur et harmonieux des statues grecques ; des cils de velours voilaient ses yeux noirs ; de larges tresses d'ébène couronnaient son front d'un diadème et, se tordant au-dessus de deux oreilles plus petites que les perles qui les ornaient, allaient se rattacher sur un cou doré comme le bronze.

Vêtue à l'espagnole d'une basquine de velours ornée de dentelles et de la jupe andalouse de soie rayée, qui dessinaient magnifiquement la richesse et l'élégance de sa taille, cette jeune fille était si belle, que Gaspard s'arrêta, pétrifié ; mais, s'il n'avait pu trouver un mot sur ses lèvres, que devint-il lorsque le juif de Tounis, prenant sa main, la conduisit à sa rencontre, en disant :

— Noémi, voilà notre sauveur ! remercie-le de t'avoir arrachée aux flots.

La jeune fille leva les yeux sur Gaspard et les baissa aussitôt en rougissant, après avoir murmuré quelques mots, qui lui parurent une musique céleste. A partir de ce moment, le juif de Tounis parla seul ; ces deux enfants l'écoutaient, mais ne l'entendaient pas. Plongés dans un délicieux silence, ils commençaient ce rêve si doux à vingt ans, et si beau quand on le voit éclore sous le sourire des parents.

Cette soirée, qui ne dura qu'une minute, finit par une collation servie dans des plats d'or. Puis, le juif se levant et s'adressant à Gaspard :

— Mon fils, dit-il d'une voix grave, en te montrant ce luxe et ces richesses, je n'ai point obéi, comme le pourrait croire un Moabite, à des pensées de vanité. Non ! grâce au Dieu de ses pères, Eliézer a le cœur plus haut. Ma seule intention fut de te prouver que, malgré l'inondation et mes pertes, je peux encore reconnaître le service rendu.

— Est-ce bien véritablement votre dessein ? s'écria Gaspard avec un empressement qui étonna le juif.

— Oui ; je le jure par ma barbe !

— M'accorderez-vous ce que je vais vous demander ?

— Oui, quand tu réclamerais la moitié de mon trésor !

— Eh bien ! dit alors Gaspard en regardant Noémi, qui tremblait et baissait la tête, si vous voulez me payer le service que je fus si heureux de vous rendre, donnez-moi...

— Parle, mon fils.

— La permission de venir quelquefois vous voir...

— A compter d'aujourd'hui, cette maison est ta maison et la porte ne t'en sera jamais fermée.

Le fils du capitoul n'en demandait pas davantage. Il profita si bien de la permission, qu'on ne le revit plus le soir sous le toit paternel. D'abord M. Roquebrune ne s'émut point trop de ces absences, sans cesse excusées par le dévouement infatigable de la tante Brigitte ; mais, au bout d'un mois, ne voyant presque plus Gaspard, il s'avisa de remarquer que cette éclipse datait de l'apparition en son hôtel du personnage mystérieux porteur de la demi-pièce d'or, et, tout effaré de ce rapprochement, il courut communiquer le fait au syndic de la ville, en demandant conseil.

Le syndic, homme de sens et d'expérience, sourit de ses folles imaginations, et, devinant la vérité, lui conseilla d'établir Gaspard, afin de le ramener et de le fixer au logis. Cette mesure, qui rentrait tout à fait dans les projets de la tante Brigitte, fut d'elle approuvée sur-le-champ. D'accord pour la première fois, ils résolurent de brusquer l'affaire. En conséquence, au moment où Gaspard se levait de table pour se rendre rue du Loup, Roquebrune, le priant de les suivre au salon, lui parla en ces termes :

— Il faut convenir, monsieur, que depuis quelque temps vous menez une belle vie !

— Belle et heureuse, j'en conviens ! répondit Gaspard avec un soupir.

— Je suis charmé, continua le capitoul, se méprenant au sens de ses paroles, que vous ayez honte de ces vagabondages, vous qui ne vous êtes jamais repenti de rien. Il est temps, grand temps, de brider les chevaux échappés de la jeunesse. Vous n'aurez, il est vrai, que vingt-cinq ans à l'Ascension, mais mauvaise herbe croît vite, et si votre aptitude au bien égale la dixième partie du génie qui vous possède pour le mal, vous finirez par être digne du nom que vous portez.

— Puis-je vous demander, mon père, dit Gaspard tout surpris, à quoi tend ce discours ?

— A ceci, monsieur, qu'après mûre délibération nous avons résolu, votre tante et moi, que la place vide en notre foyer serait remplie.

— Et nous t'avons choisi, ajouta la tante Brigitte avec bonheur, une femme charmante, Jeanne de Vialat, la plus jolie demoiselle du *moulon* (1) des Augustins...

— Et la fille de mon noble collègue, reprit le capitoul.

— Je vous rends mille grâces à l'un et à l'autre, dit froidement Gaspard, mais l'affaire dont vous me parlez ne me semble pas très-urgente.

— Que signifie cela, monsieur ? demanda le capitoul aigrement.

— Que je ne veux point me marier, mon père, quant à présent du moins.

— Comment ? s'écria la tante Brigitte presque en colère, tu refuserais Mlle de Vialat ?...

— Quand elle serait plus belle encore, ma tante, que la célèbre Maguelonne !

— Et vous croyez, monsieur, fit le capitoul indigné, que je plierai sous ce caprice ! c'est se tromper étrangement. Je suis votre père, après tout, et vous le prouverai. Choisissez : de deux choses l'une, ou épouser incontinent Mlle de Vialat ou aller pourrir, comme un fils rebelle, dans les prisons de l'hôtel de ville !

(1) On appelle *moulons* en Languedoc, et *îles* en Provence, les pâtés de maisons isolés par trois ou quatre rues.



— Faites ce qu'il vous plaira, mon père; mais je n'épouserai jamais Mlle de Vialat.

Gaspard sortit sur ces paroles, et laissa le frère et la sœur fort embarrassés. Un conseil privé, auquel assistait le syndic, fut tenu le soir même, et il allait se séparer, comme beaucoup d'autres, sans qu'on eût trouvé le moyen de réduire l'enfant rebelle, si une idée lumineuse n'eût jailli du cerveau de la tante Brigitte.

— Il faut, dit-elle tout à coup en hochant la tête, que Gaspard ait une raison pour refuser si beau parti!

— Certainement, murmura Roquebrune, mais laquelle?...

— Celle qui prévaut à son âge... Il a d'autres visées!...

— Nous y voilà! s'écria le syndic, et je sais maintenant pourquoi il passe toutes ses soirées rue du Loup...

— Qui vous a dit qu'il s'y rendait? demanda Roquebrune.

— Le fifre Mathelin, qui l'y a suivi par mes ordres.

— Ah! et où va-t-il, le bandit? dans quelque tripot, je m'assure!...

— Point! Il va dans une maison qui appartient au juif, l'inondé de Tounis.

— Eh quoi! le misérable ose entrer dans cette maison?

— Et il paraît s'y plaire, car il n'en sort souvent qu'après minuit sonné.

— Je suis sûr qu'il se passe là des mystères diaboliques!

— Et moi, je croirais plutôt que la principale diablerie gît dans les yeux de la fille du juif, qu'on dit d'une beauté rare...

— C'est cela! ils l'auront séduit; mais savez-vous ce qu'il faut faire?

— Non, monsieur le capitoul.

— Il faut prendre la main-forte et s'y transporter sur-le-champ. S'il refuse de se soumettre en épousant Mlle de Vialat, je chasse le juif de la ville, et, aussi vrai que Dieu est Dieu, et saint Sernin notre patron, j'enferme la fille dans la cage de bois et la fais plonger, comme femme de mauvaise vie, au fin fond de la Garonne!

Le syndic ne voyant nul inconvénient à la visite domiciliaire, Roquebrune envoya quérir la main-forte, et, accompagné de sa sœur, que poussait la curiosité, et de son ami, il descendit en toute hâte rue du Loup.

VIII. — LE CŒUR ET LA MAIN.

La porte ouverte au nom du roi, le capitoul pénétra dans le salon d'Eliézer avec le syndic et Brigitte, et tous les trois s'arrêtèrent, éblouis par le luxe de l'ameublement et la beauté splendide de la juive.

Pendant ce temps, Eliézer s'était levé, et il allait demander à M. Roquebrune ce qui l'amenait à cette heure, quand Gaspard, se plaçant devant lui, s'empressa de le prévenir, en faisant respectueusement, mais d'un ton ferme, la même question à son père.

Le capitoul y répondit aussitôt avec le sérieux du magistrat et la dignité blessée du père de famille:

— Je viens chercher mon fils et l'arracher aux suggestions et aux captations étrangères.

— Mon père, dit résolûment Gaspard, vous ne trouverez ici rien de tout cela. Il n'y a qu'un honnête homme et une jeune fille qui mériterait, à mon sens, les hommages de l'univers.

— Voilà pourquoi vous osez me désobéir au sujet de votre mariage?

— Précisément, mon père! Après avoir eu le bonheur de voir cet ange, puis-je songer à Mlle de Vialat?... Oui, le peut-on, tante Brigitte?...

La sœur du capitoul ne répondit rien; mais ses regards d'admiration montraient qu'elle n'était pas loin de partager à cet égard le sentiment de son neveu. Pour M. Roquebrune, se rengorgeant avec fierté:

— Sortez, monsieur, dit-il, et n'ayez jamais l'audace de remettre les pieds ici!

— C'est alors, mon père, que je vous désobéirais! Autant vaut, du reste, nous expliquer à présent que plus tard sur ce point difficile. Sans manquer au respect qui vous est dû, et dont je prétends bien ne m'écarter jamais, qu'il me soit permis de vous dire que la main doit suivre le cœur...

— Plaît-il? monsieur; si vous en aviez la licence, vous épouseriez la fille d'un juif?...

— Hélas! à l'instant même, pourvu qu'il leur plût à tous deux d'agréer ma recherche!...

Noémi baissa la tête et devint pâle comme un marbre à ces paroles. Eliézer regarda Gaspard avec une expression étrange; le syndic prit un air grave; la tante Brigitte hocha la tête, et le capitoul, indigné, se préparait à tonner contre cette abomination; mais le juif demanda humblement la permission de dire un mot, et, s'adressant au jeune homme:

— As-tu parlé, lui demanda-t-il, selon la vérité et la franchise de ton cœur?

— Oui, Eliézer!

— Jure-le!

— Par la mémoire de ma mère!

— Tu épouserais, toi chrétien, une fille d'Israël?

— Oui, fût-ce à votre synagogue! J'y porterais l'espoir d'en faire une chrétienne.

Une exclamation d'horreur et de mépris sortit des lèvres du capitoul. Eliézer n'y prit pas garde, et, continuant d'une voix lente:

— Je t'ai fait croire à mes richesses, et je t'ai trompé... Apprends que tout ce que tu vois est à mes frères... Eliézer a tout perdu dans l'inondation, et Noémi ne peut donner en dot à son époux que sa misère.

— Que Dieu en soit loué! s'écria chaleureusement Gaspard; son seul défaut, à mes yeux, était votre opulence!

— Et tu la prendrais pauvre et nue?

— Avec un bonheur inexprimable!

— Malgré le sceau de réprobation qui marque notre race?

— Ne sommes-nous pas tous enfants du même père, et ne vous ai-je pas déjà dit mon espérance?

Eliézer regarda sa fille qui pleurait, réfléchit quelques minutes; puis, se tournant vers le capitoul:

— Ma bouche a menti, dit-il, pour éprouver le cœur de ce jeune homme; puisqu'il est pur comme l'or, je lui donnerai volontiers la chair de ma chair et le sang de mon sang. Quant à la dot, noble capitoul, elle sera digne de ton hermine. Regarde!

A ces mots, s'approchant de l'un des tableaux, le juif fit jouer un secret, et dévoila un placard où étincela aux lumières un monceau d'or. Avare à l'excès, M. Roquebrune se sentit fasciné par le magnétisme de ce métal, l'objet de ses adorations. Il n'en pouvait détacher ses yeux et une émotion violente agitait son cœur: un terrible combat s'y livrait entre la vieille foi catholique et sa passion, entre le respect humain, les préjugés, l'orgueil et

l'avarice. L'orgueil fut le plus fort pourtant, et, lorsque Eliézer renouvela son offre, il refusa d'une voix faible, en détournant les yeux, et disant au syndic :

— Rude est la tentation, n'est-ce pas? mais rien au monde ne m'y fera tomber et consentir à ce mariage !

— Il serait possible cependant, répondit l'homme de la ville.

— Possible ! y songez-vous donc? une juive !

— Si elle se convertissait !...

Il y eut, après ces mots, un moment d'anxiété et de profond silence. Noémi le rompit la première, et, allant baiser la main d'Eliézer :

— Mon père, dit-elle avec simplicité, que portent nos livres saints au chapitre de Ruth ? N'est-il pas écrit : J'irai où tu iras; où tu demeureras, je demeurerai; ton peuple sera mon peuple et ton Dieu mon Dieu?...

Le juif embrassa passionnément sa fille sans répondre. Elle se dégagea doucement de ses bras, après l'avoir baigné de larmes, et, tendant la main à Gaspard :

— Allons à ton autel, dit-elle; tu me voulais pauvre et maudite, que l'Éternel me punisse avec la dernière rigueur si jamais rien te sépare de moi que la mort !...

Noémi. Dessin de H. Pottin.

On peut juger des transports de Gaspard. Le capitoul était ravi, la tante Brigitte aux anges, Eliézer résigné et le syndic triomphant. Comme la conversion d'un juif causait une émotion extraordinaire, Toulouse entière partagea la joie de cet événement. Noémi fut baptisée en grande pompe à Saint-Sernin : elle eut pour parrain le premier président du Parlement, pour marraine la femme du procureur général, et pour témoins les huit capitouls et tous les membres du conseil communal, le syndic en tête. L'archevêque bénit son mariage, et on la promena ensuite en triomphe dans toutes les rues de Toulouse, au son des fifres et des hautbois, avant de la conduire à la maison de M. Roquebrune, ornée de feuillages selon la coutume, et où brillait, encadré dans des lauriers, au milieu des armes de la ville, le nouvel écusson du capitoul de la Daurade.

MARY-LAFON.

FIN.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

AUTANT DE TUÉS QUE DE BLESSÉS...

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE.



La brouille. — Mme d'Orly et Saint Paul boudant (Scène III). Dessin de Franck.

PERSONNAGES.

Mme D'ORLY. MARIETTE.
M. DE SAINT-PAUL. (Costumes Louis XV ou actuels.)

La scène se passe à la campagne, dans un salon. Au fond, une porte; à droite, une fenêtre; une table, sur laquelle sont des livres, une tapisserie; plusieurs fauteuils; une pendule; un miroir. Un piano, *ad libitum*.

SCÈNE Ire.

Mme D'ORLY, MARIETTE. (Mme d'Orly est en costume de promenade.)

MARIETTE, *arrangeant le bouquet de Mme d'Orly dans un vase.* Madame, resterons-nous encore longtemps dans ce château?

Mme D'ORLY, *ôtant sa mante et ses mitaines.* Mais..., je m'y trouve fort bien!

MARIETTE. Et moi... je m'y trouve fort mal!

Mme D'ORLY, *riant.* Comment?

MARIETTE. Le mois qui vient de s'écouler m'a paru un siècle! Ouf! ce pays est d'un calme, d'un triste à m'ôter la respiration. Pas trace d'un talon de botte..., pas le plus petit juron! C'est au point... qu'il me prend des envies... de jurer moi-même.

Mme D'ORLY. Mademoiselle Mariette, il me semble que vous vous permettez bien des choses.

MARIETTE. Avec ça qu'on peut s'en permettre beaucoup ici!... Encore, si je savais combien de temps madame nous a vouées au célibat?... Cela me ferait peut-être prendre patience.

Mme D'ORLY, *soupirant.* Ah! je n'en sais rien moi-même!

MARIETTE, *soupirant plus fort.* Alors, je me vois condamnée à m'ennuyer indéfiniment!... (*Pleurant.*) Ah! mon pauvre Lafleur, quand te reverrai-je?

Mme D'ORLY, *vivement.* Lafleur, dis-tu?

MARIETTE. Le valet de chambre de votre beau cousin, M. de Saint-Paul d'Orgeval.

Mme D'ORLY, *sèchement.* Assez!...

MARIETTE. Non! madame, non! je veux tout vous dire. Ce gros garçon-là..., eh bien! c'était mon fiancé; et depuis notre départ..., tenez, v'là ce qu'il m'écrit (*Lisant une lettre*) : « Mon idole, avant un mois je serai mort de « chagrin...; j'ai tant maigri, que tu verrais le jour à tra- « vers mon faible corps qui ne peut résister aux douleurs « de l'absence. Adieu! je pars...; qui sait quand je te « reverrai? Mon maître veut aller...

Mme D'ORLY. Où çà?

MARIETTE. « Dans une partie du monde qu'on nomme...

Mme D'ORLY. Après?

MARIETTE, *épelant avec peine.* « Qu'on nomme les Py... « ré... nées... Affreux pays! où l'on boit de l'eau! cela « m'achèvera, sans doute! Je t'envoie donc, ma pauvre « Mariette, mon dernier adieu... Dis une prière à mon « intention. » (*Pleurant plus fort.*) Ah! c'est à fendre l'âme!

Mme D'ORLY. Il quitte Paris!... (*A elle-même.*) Et la comtesse?...

MARIETTE. Dame! vous avez désespéré votre cousin par vos rigueurs..., vous vous êtes brouillés..., cela m'a séparée de Lafleur. Et voilà que je vais porter le deuil d'un mari que je n'aurai pas eu.

Mme D'ORLY. Tu dis... Mais, au contraire, sache donc que mon cousin m'abandonnait, qu'il courtisait, aux yeux de tout le monde, les coquettes les plus évaporées de Versailles. (*Avec dépit.*) Allons! va, laisse-moi seule et qu'il n'entre personne.

MARIETTE, *les mains dans les poches.* C'est arrêté, c'est l'ordre de madame : je ne laisserai entrer personne.

Mme D'ORLY. Personne!

MARIETTE, *s'en allant, puis revenant.* Fort bien! Et viennent le beau chevalier, voire même le galant président...

Mme D'ORLY. N'as-tu pas entendu?... Je veux être seule... Ah!

MARIETTE, *même jeu.* Ainsi, parents, amis?...

Mme D'ORLY, *arrangeant sa toilette devant le miroir.* Pas d'exception! va.

(Mariette se retire en faisant la révérence.)

MARIETTE, *même jeu.* Ah!... et je dirai?...

Mme D'ORLY. Tu diras... que je suis à Paris..., qu'une affaire indispensable me retient..., que je suis malade..., enfin, tout ce que tu voudras...

MARIETTE, *levant la main.* C'est entendu. Madame la comtesse peut être tranquille : fût ce le roi, il n'entrera point! (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

Mme D'ORLY, puis MARIETTE.

Mme D'ORLY. Maintenant, je suis assurée d'avoir du repos. Voyons..., comment vais-je passer ma soirée?... Lirai-je?... Travaillerai-je?... Non, je ne pourrais..., son souvenir me poursuit... Je suis dans une anxiété! .. Ah! quel doute! quel tourment! Mon plan réussira-t-il? Ai-je bien fait de fuir?... Le reverrai-je?... Mais n'importe, il faut jouer mon rôle jusqu'au bout... Et dussé-je périr de tristesse dans cette campagne, j'y resterai, je... (*On entend au dehors des éclats de voix et du bruit.*) Mon Dieu!... qu'est-ce que j'entends?... D'où vient tout ce bruit?... Mariette!... Mariette!... Ah!...

SAINT-PAUL, *dans la coulisse.* Parbleu! j'entrerai, te dis-je.

MARIETTE, *barrant le passage.* Il n'y a personne, monsieur, il n'y a personne!

SCÈNE III.

Mme D'ORLY, SAINT-PAUL, MARIETTE.

SAINT-PAUL, *entrant. Il feint d'être blessé au genou.* Que diantre! j'entrerai, je le veux; par la porte ou par la fenêtre, j'entrerai!

Mme D'ORLY. Vous! mon cousin!... vous!

MARIETTE. Madame saura du moins que je n'ai cédé qu'à la force...

SAINT-PAUL, *à Mariette qui sort.* Et qu'il n'y a pas de boule-dogue mieux dressé que toi! (*Étendant le bras.*) Je te donne, avec ma malédiction, un certificat de mensonge, d'audace et de férocité.

Mme D'ORLY. Mon cousin, m'expliquerez-vous tout ceci?

(Mariette apporte une valise et des livres.)

SAINT-PAUL. Oh! à l'instant. La chose est des plus simples. M'ennuyant à Paris, je confie mon hôtel à la garde de Lafleur, un imbécile!... qui n'a jamais pu se décider à se mettre en route...

MARIETTE, *réclamant.* Vraiment?

SAINT-PAUL, *à Mariette.* Oh! tu ne le reconnaîtrais plus. Il grossit à vue d'œil.

MARIETTE. Le menteur! (*A part.*) Pour vous, monsieur le comte, vous me le payerez! (*Elle sort.*)



Mme D'ORLY. Mais, mon cousin...

SAINT-PAUL. Madame..., je laisse donc cet ivrogne et je prends seul la poste, non pour me diriger vers les Pyrénées, comme je l'avais projeté d'abord, mais bien pour aller à Genève. Je passe, par hasard (*mouvement de Mme d'Orly*), devant votre château, je verse dans un maudit fossé, je casse une roue, je brise mon carrosse, je me fracasse le genou (*il se frotte le genou*), je viens frapper à votre porte, je demande une hospitalité que, de toute éternité, on n'a jamais refusée à un honnête homme... qui a brisé ses os et son carrosse!... Bah! on me répond que vous n'y êtes pas et que je n'entrerai point!... Mais, palsambleu! comtesse, je ne demandais seulement, je... (*plus bas*) je ne demandais... qu'un fauteuil pour m'asseoir et un verre d'eau pour me remettre. Alors, comme votre Cerbère refermait toujours la porte en grommelant son éternel « on n'y est pas! » ma foi! ma bile s'est échauffée...

Mme D'ORLY, *d'un ton froid*. Il y paraît.

SAINT-PAUL. Mon sang s'est allumé... et...

Mme D'ORLY. Et vous avez brisé la porte.

SAINT-PAUL. C'est bien votre faute, avouez-le! Pourquoi l'aviez-vous fermée?

Mme D'ORLY, *s'irritant*. Ne suis je donc plus maîtresse chez moi? (*Elle sonne et parle bas à Mariette.*)

SAINT-PAUL. Ne suis-je donc plus votre cousin?...

Mme D'ORLY, *lui donnant un siége, qu'elle place à distance à l'opposé du sien, et s'asseyant elle-même en lui tournant le dos.* Eh bien! mon cousin, prenez un siége. (*A part.*) Courage!...

SAINT-PAUL, *s'asseyant et se frottant le genou*. Merci. (*Riant, et à part.*) Ma ruse a réussi, je suis dans la place, tout n'est pas perdu.

(Mariette apporte le verre d'eau.)

Mme D'ORLY. Voilà un verre d'eau.

SAINT-PAUL, *après un moment d'hésitation, boit et dit avec colère:* Merci. Aïe! j'ai le genou démoli.

Mme D'ORLY. A présent, vous avez obtenu ce que vous souhaitiez, et je vais vous prier, mon cher cousin, de me laisser à mes occupations.

SAINT-PAUL, *riant*. Ah! c'est vrai, c'est vrai!... A Paris, il y a trois semaines, nous étions ennemis à mort!

Mme D'ORLY, *haussant les épaules*. C'est cela, riez!... vous riez de tout et vous ne vous souvenez de rien!

SAINT-PAUL. Vous voyez pourtant que je n'ai pas oublié notre brouille, et je pourrais...

Mme D'ORLY, *lui tournant le dos*. Pas d'explications, elles seraient inutiles.

SAINT-PAUL, *essayant de se lever*. Ah! je ne saurais marcher!

Mme D'ORLY, *riant*. Eh bien! cela ne vous sied pas mal, cela vous donne l'air d'un conquérant qui, pour la première fois, a perdu la bataille!

SAINT-PAUL. Pour perdre une bataille, l'on n'est pas absolument vaincu, et l'on se console d'un échec en comptant ses victoires.

Mme D'ORLY. Il est pourtant assez désagréable de rester boiteux, et cela doit nuire aux conquêtes.

SAINT-PAUL. Raillez! cœur impitoyable, raillez!...

Mme D'ORLY. Mon beau cousin, vous vous êtes assis, vous avez bu...; maintenant... (*elle montre la porte*), je vous prie encore...

SAINT-PAUL, *furieux*. Tenez, comtesse, vous êtes piquante comme votre aiguille et aussi insouciante de vos piqûres! (*Déclamant.*) Mettre à la porte, sans pitié!... un homme qui a le genou meurtri...

Mme D'ORLY, *le contrefaisant*. Ensanglanté!

SAINT-PAUL. Cela est sûr.

Mme D'ORLY, *riant*. Ah!

SAINT-PAUL, *vivement*. Si vous en doutez, je...

Mme D'ORLY, *plus vivement*. Du tout, du tout, je vous crois, et je... (*Regardant à la pendule*) vous donne un quart d'heure pour vous remettre. (*Elle s'assied et prend sa tapisserie.*)

SAINT-PAUL. Ah çà! dans ce pays-ci, on fait donc de la chirurgie à l'heure?... Comtesse!... comtesse! (*D'un air concentré.*) Tenez, vous n'êtes plus une femme, vous êtes... un marbre!

Mme D'ORLY. C'est galant!

SAINT-PAUL. C'est sincère!... D'ailleurs, grâce à votre caractère..., n'avons-nous pas toujours été comme chien et chat?

Mme D'ORLY. C'est ce qui fait que vous vous croyez obligé de me donner constamment des coups de patte.

SAINT-PAUL. Ah! c'est que je ne puis me contenir... Oui, votre froideur m'irrite, vos sarcasmes me révoltent! Vous abîmez les gens, et cela avec la plus douce figure du monde, et comme une chose toute simple et naturelle; vous devenez sujette à des bizarreries incroyables... Pourquoi avez-vous fui Paris avec une précipitation dont on jase, je vous en avertis?

Mme D'ORLY. Bon! voilà nos interminables querelles qui vont recommencer.

SAINT-PAUL. Avec vous, est-il possible de faire autrement? Sous le prétexte que je suis un cousin, un ancien ami, vous m'attaquez sans cesse.

Mme D'ORLY. Vous êtes mon parent, d'accord; mais mon ami...

SAINT-PAUL. La phrase est aimable! (*Il se promène et arrive en face du siége de Mme d'Orly.*) Ça! comment pouviez-vous vivre seule ici?... Oui, sans avoir quelqu'un à tourmenter?

Mme D'ORLY. Vous voyez bien que j'ai raison d'aimer la solitude. J'étais seule et je me trouvais calme, presque heureuse!... avec ma tapisserie, mes livres. Je parlais... avec les fleurs, je chantais... avec les oiseaux..., et depuis qu'un homme a franchi le seuil de ma porte, Dieu sait comment!... mon repos est troublé et la paix n'existe plus. (*Elle soupire.*)

SAINT-PAUL, *la regardant avec attention et tendresse.* Vous êtes charmante quelquefois quand la bonté rayonne sur votre visage. (*Changeant de ton.*) Oui, mais cela arrive moins souvent que les comètes et sans jours fixes. Ah! tenez, je vous en veux de vous montrer... si cruelle, quand le ciel vous a faite si douce; car autrefois vous n'aviez que de bonnes paroles, des grâces infinies, une charité inépuisable! Tous les pauvres vous aimaient; tous les riches vous admiraient; vous étiez le bon ange de nos campagnes; on révérait votre nom; vous portiez l'aumône et la joie chez tous nos paysans.....

Mme D'ORLY, *regardant à la pendule. A part.* Il y vient!... (*Haut.*) Voilà le quart d'heure écoulé.

SAINT PAUL, *se levant*. Cela veut redire, en termes polis : Allez-vous-en... Diable de genou!... il me fait un mal affreux!... Ah! c'est barbare, ma cousine, ce que vous faites là!... c'est barbare! Néanmoins, je suis tout prêt à vous obéir et à vous quitter... Mais... j'y pense!... si ma voiture n'était pas prête à m'emmener?... Ah! cela se pourrait : votre fossé l'a mise en pièces.

Mme D'ORLY. Je vais sonner; Mariette vous le dira. (*Elle sonne.*)

SAINT-PAUL, *à part*. Je ne veux pas partir cependant...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIETTE.

Mme D'ORLY. La voiture de M. de Saint-Paul?...

MARIETTE. Madame, le charron assure qu'il lui faut près d'une heure pour la réparer.

SAINT-PAUL, *à Mariette, en lui donnant une bourse.* Donne-lui cela et dis-lui de ne pas se presser..., afin de bien consolider l'ouvrage, tu entends? (*A Mariette qui sort.*) Tu entends?...

MARIETTE. Oui, monsieur.

SCÈNE V.

Mme D'ORLY, SAINT-PAUL.

SAINT-PAUL. C'est fâcheux, comtesse, n'est-ce pas?... C'est bien fâcheux! Il vous faut, bon gré, mal gré, m'accorder une heure. Mais tranquillisez-vous, je ferai en sorte qu'elle ne vous semble pas trop longue, vu la manière gracieuse (*appuyant*) dont vous m'octroyez cette faveur. (*Mme d'Orly se lève pour sortir.*) Ah! restez, comtesse, ou je partirais plutôt à pied.

Mme D'ORLY, *d'un air un peu moqueur.* Vous oubliez votre genou. (*Mouvement de Saint-Paul.*) Au fait, pour une heure... Allons... (*Elle se rassied et prend sa tapisserie.*)

SAINT-PAUL, *d'un air suffisant.* Franchement, ma cousine, vous n'en êtes pas trop désolée. Quand je suis arrivée, je parierais que vous vous ennuyiez à périr?

Mme D'ORLY. Je soutiens le contraire.

SAINT-PAUL, *prenant une chaise qu'il rapproche peu à peu, et finissant par s'asseoir près de la comtesse.* Par habitude. Voyons, que faites-vous ici, seule dans ce château, imprudente que vous êtes?... Vous laissez le printemps fuir et les papillons s'envoler.

Mme D'ORLY. Ici?... Je lis..., j'étudie; je fais comme la fourmi, j'amasse pour l'hiver. (*Elle travaille.*)

SAINT-PAUL. Mais Dieu sait, et moi aussi..., ce que ces trésors vous auront coûté d'ennuis.

Mme D'ORLY, *avec dépit.* Quelle fatuité!

SAINT-PAUL, *s'asseyant.* Ah! ah! je vous avouerai qu'à ce chapitre-là j'ai des pages fort intéressantes! Il y a des femmes qui me traitent mieux que vous.

Mme D'ORLY, *avec vivacité et intention maligne.* Oui, par exemple, cette grosse comtesse qui vint du fond de la Bretagne! une coquette affectant la pruderie! un Tartufe en damas rose!... Tenez, je me souviens d'un soir qu'elle avait dansé dans un ballet, chez votre oncle le général...; comme elle pèse bien deux cents livres, au moins, elle avait pris toutes les teintes des framboises, et vous, avec le plus grand sérieux du monde, vous avez eu le courage de lui dire qu'elle ressemblait aux narcisses couverts de rosée!...

SAINT-PAUL. Eh bien! le narcisse a réussi..., que voulez-vous!...

Mme D'ORLY. Et cette marquise, grande comme un peuplier, roide comme un if, et pleureuse comme un saule?...

SAINT-PAUL. Je lui ai tourné la tête en la comparant à la Diane chasseresse... Un peu de charité pour elle!

Mme D'ORLY, *se retournant vivement, laisse tomber sa tapisserie.* Ça, vous voyez bien que je ne me trompais pas, quand je vous disais...

SAINT-PAUL, *se levant, ramasse la tapisserie qu'il remet à la comtesse.* Comment! vous ne m'aviez jamais dit...

Mme D'ORLY, *embarrassée.* Ah! c'est que cela ne me regarde pas, au fait, et...

SAINT-PAUL, *reprenant.* Et c'est précisément de ce qui ne les regarde pas que les femmes se mêlent toujours... L'inconnu, l'imprévu, mais c'est le péché d'Ève.

Mme D'ORLY. Elle est à Paris, la comtesse?

SAINT-PAUL. Non, elle l'a quitté ces jours derniers.

Mme D'ORLY. Ah!... et elle va?...

SAINT-PAUL. A Genève.

Mme D'ORLY. A Genève!... Juste comme vous?

SAINT-PAUL. Oui! c'est drôle... Oh! le hasard... (*Fredonnant, les mains au dos.*)

> Il quitte sa belle,
> En pensant mourir,
> Mais sa voix l'appelle
> Pour le retenir.

Vous reconnaissez ce délicieux refrain, comtesse..., que vous chantez si bien!... On reviendrait de l'autre monde pour l'entendre.

Mme D'ORLY. Et la marquise?

SAINT-PAUL, *fredonnant*:

> Il quitte sa belle
> En pensant mourir...

Mme D'ORLY, *s'impatientant.* Et la marquise?... que fait-elle?

SAINT-PAUL, *fredonnant.* Elle part dans huit jours.

Mme D'ORLY. Pour... pour...?

SAINS-PAUL, *avec indécision.* Pour la Suisse, je crois.

Mme D'ORLY. A Genève? Ah! le hasard... (*Changeant de ton.*) Décidément, mon cher cousin, c'est une émigration en partie liée.

SAINT-PAUL. Mon Dieu! je vous jure... Mais, diantre! vous me mettez à confesse!... Et votre tribunal à vous, ma cousine...

Mme D'ORLY. Eh bien?

SAINT-PAUL. Oh! c'est celui du diable!... puisqu'on n'y donne jamais l'absolution.

Mme D'ORLY, *lentement.* C'est qu'il y a des pécheurs qui ne se repentent jamais!

SAINT-PAUL. Tenez, vous n'êtes ni ange, ni démon, vous êtes pire... vous êtes une femme, c'est-à-dire les deux réunis: le ciel pour les uns, l'enfer pour les autres.

Mme D'ORLY, *regardant à la pendule, va à son bureau, écrit un billet. Mouvement d'inquiétude de Saint-Paul.* Allez, allez, j'ai encore une demi-heure de résignation.

SAINT-PAUL, *à part, se rasseyant.* Maudite pendule!

Mme D'ORLY, *ouvrant la porte et appelant.* Mariette, fais remettre cette lettre au chevalier.

SAINT-PAUL, *déconcerté. A part.* Le chevalier! (*Haut.*) Eh bien! pour cette demi-heure, signons une trêve, ma cousine, car je n'en puis plus..., je souffre... (*A part.*) Oh! oui, je souffre.

(Jeu de scène.)

Mme D'ORLY. Si vous souffrez..., j'y consens... Eh bien?

SAINT-PAUL. Que vous plaît-il?

(Ici, jeu de scène à qui ne parlera pas.)

Mme D'ORLY. Parlez.

SAINT-PAUL. A vous.

Mme D'ORLY. Ah! savez-vous ce qui s'est passé au petit lever du roi?... Que dit-on du nouvel opéra? du dernier sonnet?

SAINT-PAUL. Comtesse, je ne sais si c'est la fatigue de la route... ou la chute que j'ai faite (*il se frotte le genou*),

mais il me serait impossible de vous raconter toutes ces banalités. Non, ma cousine, non, vous êtes une femme près de laquelle on a quelque chose de mieux à dire ; vous avez l'esprit fin, cultivé, un tact..., une délicatesse!...

Mme D'ORLY. Si vous le voulez bien, signons aussi une trêve de compliments... Où irez-vous en quittant Genève ?... car il faudra la quitter cette séduisante ville!... Irez-vous voir votre père dans le Beaujolais?

SAINT-PAUL. Je ne sais encore ; et vous, comtesse, songeriez-vous à faire ce voyage ? Car votre père et le mien sont voisins, leurs terres se touchent.

Mme D'ORLY. Moi!... Je resterai probablement ici tout l'été.

SAINT-PAUL. Seule ?

Mme D'ORLY. Mais vous le voyez.

SAINT-PAUL. Seule !... Ah !... Vous avez bien quelques visites de temps à autre ?... Ne recevez-vous donc pas le président, celui qui, tout l'hiver, vous a fait une cour assidue ? Il débitait en saccades des fadaises du plus mauvais goût, du plus mauvais ton... Tout le monde en riait.

Mme D'ORLY. Excepté vous, à ce qu'il paraît.

SAINT-PAUL, Moi ! il me faisait pitié !... Il joue le sentiment avec un air si jovial et une mine si fleurie que c'est à mourir de rire !... Sa véritable passion, c'est la table ! Aussi il a pris un développement !... Avouez-le ; sous son costume noir, il ressemble assez à une grosse caisse, aux jours funèbres. (*Il rit.*) Ah ! le drôle de personnage !



Mariette. Dessin de Franck

Mme D'ORLY. Un peu de charité, mon cousin, à votre tour.

SAINT-PAUL. Non, je ne puis le souffrir ! .. Et ce chevalier qui pose en Adonis et qui prend des airs langoureux... expirants..., à faire trembler ma manchette... (*Il touche son épée.*)

Mme D'ORLY, *avec dignité.* Mais je vous trouve charmant !... Et de quel droit, je vous prie ?...

SAINT-PAUL. Il me prenait des envies de terminer son martyre, corbleu !... Car enfin, je suis votre cousin ! .. Nous sommes brouillés, c'est vrai, mais je n'en suis pas moins votre cousin, et pour Dieu !... que je ne le rencontre pas sur ma route, car je... oui, je...

Mme D'ORLY, *riant.* N'ayez pas le verbe si haut ; vous

avez encore un quart d'heure de fureur et la voix pourrait vous manquer.

SAINT PAUL, *à part.* Maudite pendule!... Ah! un moyen... (*Il s'approche peu à peu de la pendule et l'arrête.*)

Mme D'ORLY. Eh bien! mon cousin.

SAINT-PAUL, *s'oubliant et accourant.* Hein?

Mme D'ORLY. Et votre genou?... (*Mouvement de Saint-Paul.*) Mais vous avez...

SAINT-PAUL. Quoi?

Mme D'ORLY, *riant.* Vous avez couru.

SAINT-PAUL, *embarrassé.* Vous... vous croyez? (*A part.*) Maladroit!...

Mme D'ORLY. Certainement!... Allons, je vois que cela va mieux. Il faut ouvrir cette fenêtre : on étouffe ici. (*Elle passe de l'autre côté de la scène et va s'asseoir près de la table.*) A propos!... Donnez-moi donc des nouvelles de votre ami, le comte de Raucourt... Son mariage est-il arrêté?... Quand le fait-on?... La mariée est-elle blonde, brune?...

SAINT-PAUL, *s'asseyant.* Tout est manqué. Ce pauvre diable a le cœur naïf comme un enfant; il était réellement épris. Mais la dame est une coquette : elle s'est moquée de lui, et elle a épousé trente mille écus de rentes! Voilà un échantillon de votre sexe qui n'est pas engageant pour nous autres célibataires.

Mme D'ORLY. Comment! ce pauvre jeune homme... il avait cru...

SAINT-PAUL. Il avait cru!... Oui, comtesse, il avait cru... Oh! ce n'est pas moi qu'on prendrait ainsi... Afin d'éviter les catastrophes sentimentales, il faut ne croire à rien... sinon à la coquetterie de toutes les femmes.

Mme D'ORLY, *avec dépit.* Surtout quand on voit la grosse comtesse et la grande marquise.

SAINT-PAUL. Que voulez-vous? On est obligé de professer l'inconstance.

Mme D'ORLY. C'est une assez jolie profession.

SAINT-PAUL. On la doit aux femmes : ce n'est pas notre faute! Grâce à ce prudent système, on n'a plus de déception. On ne s'attache pas, on se divertit, on chasse les soucis, on appelle les plaisirs, on ferme son cœur, on vide sa bourse, et la vie est un vrai jour de fête!... elle est semée de roses.

Mme D'ORLY. Oui! l'on vit au milieu d'un beau décor, où les fleurs et les dorures sont à profusion; on est ébloui par la variété des couleurs, on est enivré par le luxe qui s'y déploie, mais tout est pour les yeux, rien ne parle au cœur, tout est séduisant et rien n'est vrai.

SAINT-PAUL, *tristement.* Hélas!

Mme D'ORLY, *allant à la fenêtre.* Et ce jour de fête, qui faisait toute votre existence, finit comme tous les jours de fête : les fleurs se fanent, la musique se tait, les lumières s'éteignent, le bruit s'éloigne, les amis se retirent et l'on reste seul!... seul avec soi-même, c'est-à-dire avec une créature sans souvenir, sans espérance et sans affection.

SAINT-PAUL, *tristement.* Oui!... sans affection!... (*Changeant de ton.*) Cependant, comme il faut aimer quelque chose, eh bien, on aime... son chien..., son cheval, que sais-je, moi?... Mais vous, vous qui parlez si bien, ma cousine, qu'aimez-vous donc, puisque vous êtes seule, dites-vous?

Mme D'ORLY, *s'asseyant à la fenêtre.* Moi! j'aime... j'aime la campagne, je vous l'ai déjà dit. Son calme, sa sérénité, se répandent dans mon cœur, car moi... j'ai un cœur.

SAINT-PAUL. De glace

Mme D'ORLY, *se levant, avec vivacité.* Ah! pauvres femmes que nous sommes! on nous trouve toujours froides ou coquettes, cruelles ou légères, et l'on ne veut jamais sortir de là... C'est-à-dire qu'il n'y a pas un de vous qui consente à nous accorder, avec un cœur, un peu de bon sens et de sagesse pour le conduire.

SAINT-PAUL. Vous êtes éloquente, comtesse! Ah! vous avez de l'esprit à faire penser que vous avez réellement de cela. (*Il met la main sur son cœur.*)

Mme D'ORLY, *s'asseyant.* Allons! c'est assez : nous ne nous entendrions peut-être pas plus sur ce chapitre que sur les autres.

SAINT-PAUL, *avec intention.* Peut-être...

Mme D'ORLY, *se levant et regardant la pendule.* Et l'heure?... Mais... mais, non..., c'est impossible, c'est...

SAINT-PAUL, *s'inclinant humblement.* Comtesse?...

Mme D'ORLY, *souriant à part, puis d'un ton grave à Saint-Paul.* Ah! vous avez arrêté la pendule!... Ah! mon cousin, ces ruses ne sont pas de bonne guerre, et celui qui triche au jeu perd souvent la partie.

SAINT-PAUL, *changeant de ton.* Pardon, ma cousine, pardon! mais on n'est pas en guerre avec un ennemi qui se rend, qui prie, qui implore... (*Il va se mettre à genoux.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE, *entrant brusquement. Très-haut.* La voiture de monsieur est prête. (*A part.*) Tiens!... (*Elle sort.*)

SAINT-PAUL, *très-contrarié, à Mariette.* Monte dedans et va-t-en au diable!... (*A part, se rasseyant.*) Qu'imaginer encore, mon Dieu?

Mme D'ORLY. Vous avez entendu? (*A part.*) Il n'a pas la moindre envie de partir : ne nous laissons pas deviner.

SAINT-PAUL, *reprenant son chapeau. A part.* Ne nous laissons plus surprendre. (*Haut.*) Parbleu! je n'ai que trop entendu!... Allons, allons, comtesse. (*Il prend sa main.*) Adieu, ma cousine! (*Il se retire.*)

Mme D'ORLY. Adieu! mon cousin... (*A part, avec stupéfaction.*) Comment?... il part, il part réellement! Oh!... j'ai été trop loin!... je l'ai désespéré, au lieu de le retenir... et il ne m'aime pas assez pour comprendre... Ah!... cet air... (*Elle chante.*)

Il quitte sa belle,
En pensant mourir,
Mais sa voix l'appelle
Pour le retenir.

SCÈNE VII.

Mme D'ORLY, SAINT-PAUL.

SAINT-PAUL, *rentrant avec vivacité. Mme d'Orly se lève.* Non! comtesse, non c'est impossible!... Je ne puis partir, je ne partirai pas comme cela!... Vous me détestez, n'est-ce pas?... Dites-moi que vous me détestez.

Mme D'ORLY. Quand je vous dirais le contraire, vous ne le croiriez pas, puisque...

SAINT-PAUL, *avec entraînement.* Si! si! je croirais... à vous! Je crois à la tendresse de vos yeux, à la bonté de votre cœur, au charme de votre esprit; je crois à cette fière raison qui vous guide, à cette sagesse souriante qui vous donne l'air d'une déesse; et, vous le savez, si Minerve eût souri, elle aurait eu la pomme.



SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE. M. le président demande à quelle heure madame pourra le recevoir.

SAINT-PAUL, *vivement contrarié.* Le président!..:

Mme D'ORLY. Réponds qu'on le lui fera savoir.

(Mariette sort.)

SCÈNE IX.

Mme D'ORLY, SAINT-PAUL.

SAINT-PAUL, *d'un ton suppliant.* Comtesse!... vous le recevrez? ..

Mme D'ORLY. Pourquoi pas?... Et qu'avez-vous encore à dire?

SAINT-PAUL. Hé! je dis... je dis que je suis tout à vous.

Mme D'ORLY. Bah! paroles d'insensé!

SAINT-PAUL. Eh bien! oui, je suis insensé. La jalousie, la colère d'entendre tous les hommages qu'on vous adresse, la rage de voir tous les adorateurs qui vous entourent, m'avaient trompé sur moi-même!... Mais je le sens enfin, ma cousine (*il va se mettre à genoux*), c'est la vie ou la mort que j'attends de vous, et à vos pieds!

Mme D'ORLY, *riant.* Et votre genou?

SAINT-PAUL. Ah! (*Il se relève et va s'asseoir.*)

(Tous deux sont assis de chaque côté du théâtre. Pendant la scène, ils se rapprochent, de sorte que leurs fauteuils se touchent presque au moment où entre Mariette.)

Mme D'ORLY. Mais vous professiez l'indifférence, l'inconstance...?

SAINT-PAUL. Parce que vous me découragiez.

Mme D'ORLY. Mais vous ne croyiez à rien?

SAINT-PAUL. Parce que vous ne croyiez pas à moi. La nuit était dans mon cœur, et un seul rayon d'espoir vient d'y jeter tout à coup la lumière. Un mot, de grâce, un seul mot, comtesse!

Mme D'ORLY, *allant à la fenêtre et s'y appuyant.* J'aurais tort de vous écouter, mon cousin; non, laissez-moi vivre seule et n'aimer que la nature. Si vous saviez, quand je la retrouve le matin, fraîche, calme, quel bonheur j'éprouve!... C'est un bien-être indéfinissable, une douce quiétude qui fait épanouir mon âme. Là, point de ces coquettes dont la jalousie nous déchire, point de ces amis qui nous trompent, qui nous blessent au cœur! En aimant la nature, on sent au moins qu'on est aimé... de Dieu.

SAINT-PAUL. Si vous continuez, tenez, vous allez me rendre jaloux aussi de vos champs. Oui, ces bois, ces prés qui vous admirent à votre réveil, qui ont votre premier regard, votre premier sourire, j'en suis jaloux!... Oui, j'en suis sûr, les plus petites fleurs vous disent : Pensez à moi; les marguerites chuchotent : Je vous aime; les branches se courbent pour vous ombrager, les oiseaux se taisent pour vous entendre, les flots s'arrêtent pour mieux refléter votre image, tout... tout enfin, tout vous adore... ah! mille fois moins que moi! moi, que vous croyez le plus volage des hommes, tandis que j'en suis le plus sincère et le plus constant.

Mme D'ORLY. Oh! si j'en étais bien sûre...

SAINT-PAUL. Achevez, de grâce! achevez, comtesse; les paroles tombent de vos lèvres comme la rosée tombe du ciel.

Mme D'ORLY. Pourquoi n'avez-vous pas toujours été comme vous êtes en ce moment?

SAINT-PAUL. Moi! mais je vous ai toujours préférée à tout, ma cousine! Rappelez vous notre enfance..., ces jours passés comme frère et sœur? N'étiez-vous pas mon premier bonheur ici-bas? Le soir, si vous vous promeniez sur les étangs, c'était moi qui ramais; et je ne voyais dans la nuit que vos yeux devenus mes chères étoiles.

Mme D'ORLY, *attentive et émue.* Oui, je m'en souviens!

SAINT PAUL. Et quand vous vous penchiez sur le bord de la barque, oh! comme le cœur me battait!... Je ne voyais pas encore le danger pour moi, je le devinais déjà pour vous.

Mme D'ORLY. Oui, et ce jour où nous fûmes surpris par un orage, n'ayant rien qu'un arbre pour nous abriter, vous me couvriez de votre manteau, et nous riions...

SAINT-PAUL. Comme des fous!

Mme D'ORLY. Je ne sentais pas la pluie!

SAINT-PAUL. Je n'entendais pas le tonnerre!

Mme D'ORLY. Vous étiez si bon alors!

SAINT-PAUL. Vous, si charmante déjà!

Mme D'ORLY. Quels beaux jours!

SAINT-PAUL. Ah! l'heureux temps!

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIETTE.

(Saint Paul et Mme d'Orly se lèvent et repoussent vivement leurs fauteuils.)

MARIETTE, *entrant tout d'un coup.* Monsieur, les chevaux s'impatientent et le postillon dit qu'il ne peut attendre davantage. (*Elle sort, à part.*) J'espère que je me suis vengée!

SAINT-PAUL. Cette fille a juré ma mort! (*A Mme d'Orly.*) Ma cousine, voulez-vous me pardonner? (*A genoux.*) Tenez, je me confesse à vous! (*Très-vivement.*) Ces bouderies et ces caprices, ces infidélités apparentes, ce genou meurtri, ce carrosse brisé; eh bien! tout cela n'était que ruses et que détours! Oui, j'essayais de vous tromper et de m'abuser moi-même, car vos dédains m'avaient piqué au jeu, mon amour-propre se trouvait engagé et je voulais au moins... si... je perdais la partie, pouvoir dire aussi : Tout est perdu, fors l'honneur! Mais, je vous l'atteste, mon cœur n'a jamais changé au fond, et l'homme qui vous demande aujourd'hui votre main est bien le même que l'ami d'autrefois!

Mme D'ORLY, *émue.* Vous ne serez plus querelleur?

SAINT-PAUL. Je le promets!

Mme D'ORLY. Vous ne serez plus jaloux?

SAINT-PAUL. Je le jure!

Mme D'ORLY, *avec intention.* Jurez-vous aussi d'être constant?

SAINT-PAUL, *avec entraînement.* Ah! j'en prends le ciel à témoin!

Mme D'ORLY. Il faut bien finir par vous croire. Et vraiment une telle confession semble demander la mienne... Sachez-donc, à votre tour..., que...

SCÈNE XI.

Mme D'ORLY, SAINT-PAUL, MARIETTE, entrant précipitamment.

MARIETTE. Monsieur! le postillon est parti.

(On entend les grelots des chevaux.)

SAINT-PAUL, *furieux.* Ah! c'est trop fort!



Mme d'Orly. Mon Dieu! appelez donc!

Saint-Paul. Il fallait le retenir... (*Appelant par la fenêtre.*) Oh! hé! Oh! hé!...

Mariette. Est-ce que je pouvais, moi?... Fallait amener Lafleur, monsieur le comte!

Saint-Paul, *riant, appelle de nouveau, ainsi que Mariette.* Oh! hé! Oh! hé!

Mme d'Orly, *à Saint-Paul d'un ton embarrassé.* Mais... vous ne pouvez rester ici. Je suis seule et... (*A Mariette.*) Crie donc plus fort!

Mariette, *criant.* Oh! hé! Oh! hé!... Il entend, madame, il entend; il revient... (*Criant.*) Allons donc!

Saint-Paul, *jetant au postillon une bourse par la fenêtre.* Tiens! prends patience, et bois à la santé de Mme de Saint-Paul!

Le postillon, *criant.* Bien parlé, not' maître!

La paix signée. Mme d'Orly, Saint-Paul lui baisant la main. Mariette à la porte (Scène XI.) Dessin de Franck.

Saint-Paul, *tendant la main à la comtesse.* Me démentirez-vous, ma cousine?

Mme d'Orly, *lui donnant la main.* Vous savez bien que non! Allons, Mariette! dis au postillon que M. de Saint-Paul change de route. Au lieu de le mener à Genève, il le conduira en Beaujolais, dans notre famille. (*A Saint-Paul.*) N'est-ce pas, mon cousin? (*Saint-Paul s'incline. A Mariette.*) Va et fais préparer mes malles. Dans la semaine, Lafleur nous rejoindra.

Mariette, *avec de grands gestes, à part.* A la bonne heure! je verrai bien s'il a menti. (*Elle sort.*)

Mme d'Orly. Et moi, mon cousin, dans deux jours.

Saint-Paul, *au comble de la joie.* Dans deux jours! Ah! soyez bénie et donnez-moi encore votre main que j'y signe la paix et le contrat!

Mariette, *qui rentre vivement sur ce mot.* Monsieur n'oubliera pas le mien?

Saint-Paul, *riant.* Non, mais à condition que tu n'ouvriras plus les portes!

Mme d'Orly. Autant de tués que de blessés...

Saint-Paul. Personne de mort!

A. DEL-ARNO

VOYAGES SUR LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS. MIDI [1].

DE PARIS AUX PYRÉNÉES.



Vue du Grand-Théâtre de Bordeaux. Dessin de Fellmann.

I. — BORDEAUX.

LETTRE A FRANCIS WEY.

Il est de mode aujourd'hui de répéter : « On ne voyage plus ! on ne sait plus voyager ! »

Généralement, c'est en voyageant qu'on redit cette phrase invariable.

(1) Voyez, pour la série des *Voyages en France*, la *Table générale* des vingt premiers volumes et les *Tables* des tomes XXI à XXV.

On traverse l'espace, au vol de la vapeur ; on voit se succéder les villes, les bourgades, les hameaux, sans avoir, comme autrefois, à gravir péniblement des montées rudes et ennuyeuses ; ce qu'on prend du paysage, c'est la poésie seulement, et l'on se plaint !

Que dira-t-on quand on courra par l'électricité ?

Pour moi, mon cher ami, satisfait de ce que j'ai vu le long de l'Orléanais, de la Touraine et de l'Angoumois, je vous date cette lettre de Bordeaux, ma première et véritable étape sur la route des Pyrénées. Je n'ai guère, il est vrai, autorité pour parler de cette chaîne sublime après Ramond, Taine, Cénac-Moncaut, A. Jubinal, et autres pyrénéens qui ont laissé de si fortes empreintes sur le marbre et le granit de là-bas. Cependant, il y a toujours droit, même pour la voix la plus humble, de se faire entendre : et si j'ai plus d'une fois recueilli le cri rauque des aigles qui s'abattaient sur les cimes des montagnes, parmi les neiges et les nuages, je me souviens d'avoir écouté avec le plus grand plaisir le chant d'un tout petit oiseau qui, dans la vallée d'Argelès, courait en avant de nous avec sa modulation joyeuse et cordiale.

Nos compagnons de route. — Bordeaux vu du pont. — La Garonne et la Seine. — Les *Grisets*. — Le juif bordelais. — Le château Trompette. — L'entrée de Dunois. — *Balochards* et *Brassards*. — Promenade en *couralin*. — Le bateau d'Agen. — Grisettes. — Portanières. — Le caveau de Saint-Michel. — Société et classes diverses — Eglises. — Pé-Berland. — Le Grand Théâtre. — L'Académie des Sept. — L'homme rétrospectif.

Je n'ai à faire qu'une observation sur nos compagnons de route : c'est qu'ils se rendaient tous aux eaux. Naguère Tours était le but, l'*ultima Thule* des Parisiens en vacances. Aujourd'hui, Bordeaux lui-même n'arrête plus ces impatients ; on ne saurait plus en conscience se déranger que pour les montagnes ou l'Océan. Pourtant certain Bordelais, notre voisin de waggon, était loin de partager ce sentiment. A Paris, ville unique au monde selon ses indigènes, il opposait Bordeaux, *l'autre* capitale de la France. Ses yeux et ses cheveux noirs, sa parole colorée, ses gestes fréquents, sa loquacité nous donnaient un avant-goût du sud-ouest. Plus nous approchions, plus notre homme se sentait chez lui et se montrait indépendant de notre suprématie métropolitaine. Par un faux air de gravité bruyante, il rappelait quelque peu l'époque où Bordeaux était terre anglaise.

J'y pensais souvent, et ce n'était pas le côté le moins piquant du voyage : je vais voir, me disais-je, une ville qui, séparée brusquement de la France depuis Louis le Jeune, s'incorpora si étroitement à l'Angleterre et, par le côté maritime et commercial, en prit si bien les mœurs, qu'elle ne rentra qu'à grand'peine dans l'unité nationale. Il y a plus : de Bordeaux aux Pyrénées, tirez une ligne, vous avez une vaste contrée, l'Aquitaine d'autrefois avec les montagnes et la mer pour limites. Là, vit cette race des Wascons ou Gascons qui, descendue de la Navarre, succéda aux Goths, précéda les Sarrasins et finit par occuper tout le pays et lui donner son nom en l'imprégnant de ses mœurs, de son caractère, de son langage. On a pu, me disais-je, établir la distinction factice des départements : l'idiome et les usages ne maintiennent pas moins des zones bien définies, et nous allons retrouver les Gascons, puisque nous allons trouver la Garonne.

Il est nuit, et nous avons dépassé Coutras et Libourne, où nous laissons dans l'ombre qui l'enveloppe la statue de Montaigne. Voilà l'heure où le rail-way a toute sa poésie : le train, lancé dans les ténèbres, est la seule chose qui bruisse ; tout se tait, pour le laisser mugir à l'aise ; tout s'est éteint pour le laisser promener la gueule enflammée de son dragon qui s'appelle locomotive. Il anime et éclaire un moment ces campagnes qui, après son passage, retombent plus que jamais dans le silence et l'obscurité. Ne dirait-on pas ces chasses infernales des vieilles légendes rasant la cime des forêts avec des hallalis enroués et des abois discordants ? Courage, noble machine à qui la vapeur donne une âme ! Bientôt ta course sera achevée, et tu auras accompli dans une journée ce que les plus vaillants chevaux ne pourraient jamais entreprendre.

A Angoulême, nous avions pris un de ces Italiens mystérieux qui marchent dans la tradition de Paganini ; un musicien qui voyageait en compagnie de sa boîte à violon. J'eus la chance de gagner sa confiance, ce qui d'abord ne semblait pas facile : quelques mots m'apprirent son histoire. Il était devenu virtuose comme Giotto devint peintre, et il courait le monde avec son inséparable ami. Interprétant mon regard fixement attaché sur la boîte, le signor Gaëtano l'ouvrit, en retira son violon ; puis, sans être gêné en rien dans son jeu par le mouvement du waggon, il posa l'archet sur les cordes et les fit frémir. Il y avait dans ces accords tenus en sourdine pour ne pas trop se trahir au dehors quelque chose de pénétrant qui saisissait le cœur : ou c'était le cri de la douleur ou c'était le *pianto* de la simple mélancolie, tandis que la basse en alternant mariait à la voix qui gémit la voix qui menace. Sous les tunnels, le son se concentrait et, répercuté par les voûtes, glissait le long du souterrain. La musique pour ainsi dire immobile dans un orchestre ne saurait avoir rien de comparable à celle qui voyage avec l'auditeur et qui joint pour lui au mouvement physique une sorte de vibration intellectuelle.

Tout à coup l'Italien s'arrêta brusquement, à la fin d'une cadence.

— ***Riguardate!***... s'était-il écrié avec admiration.

Mon fils et moi, nous nous précipitons aux portières. Un instant seulement nous est donné, il a suffi ; le regard est fasciné.

Là-bas roule avec majesté ce grand fleuve qui, semblable à la Tamise, est le chemin mobile conduisant à un centre commercial : c'est la Garonne dont les eaux se promènent dans ce demi-cercle de plus d'une lieue qui jadis fit donner à ***Burdigala*** le nom imagé de Port de la Lune. Le flot qui a vu Agen, Marmande, la Réole et tant d'autres villes fécondes en souvenirs, et qui a côtoyé ces steppes de sables qu'on appelle les Landes, effleure maintenant Bordeaux qui, couché de son long comme un géant, semble présenter le flanc à son fleuve. La position de la ville est étrange. Bordeaux se mire dans la Garonne, comme les palais de Venise dans l'eau du Grand-Canal ; et, conquis lui-même sur les marais et les sables, il rappelle la capitale de l'Adriatique. Ce n'est pas de face qu'on l'aperçoit d'abord, c'est par un profil qui cependant, au point de vue monumental, est une véritable façade, une décoration. Ailleurs, les décorations sont de toile et de carton : ici, elles sont de belle pierre.

Et d'abord, comme sentinelles, des milliers de bâtiments à voile, à vapeur, de chaloupes, de nacelles, de jolis *couralins* (bateaux), semblent garder la ville endormie. Çà et là, des feux tremblotants trahissent les masses noires et immobiles qui se distinguent surtout par leur mâture. Un aboiement retentit sur un navire ; il y est répondu, d'intervalle en intervalle, jusque par delà la Bastide. Mais tout repose : sur le quai, d'ordinaire si

bruyant, si animé, l'activité est suspendue. Un arc monumental domine le fleuve : c'est ce pont à dix-sept arches, pont immense et le plus beau de l'Europe.

Nous voici arrivés.

La gare de Bordeaux offre un singulier avant-goût de la ville à ceux qui y vont entrer pour la première fois. D'étranges voix y crient à l'unisson avec un accent tout ensemble vif et traînant. Une foule de porteurs lestes et dégagés ont bientôt fait d'enlever votre bagage; si bien que le voyageur, chargé seulement de son sac, est fort embarrassé pour rattraper l'homme qui court sous le poids d'une ou deux malles. Des omnibus de toute taille vous attendent : il y en a à quatre places pour une famille; nous y montons, et bientôt nous avons atteint la plus belle ligne de quais qu'il soit possible de contempler. Sur une étendue de trois quarts de lieue règne un même ordre de bâtiments, hauts de trois étages seulement et coupés de distance en distance par de vastes places qui elles-mêmes donnent accès à de larges rues. J'avoue que Paris, abordé par la barrière de l'Etoile, est d'une grande beauté de lignes, et que l'avenue des Champs-Elysées éblouit le regard : mais peut-on comparer ce qui est avant tout l'œuvre de l'homme à ce qui est surtout l'œuvre de Dieu? Bordeaux, étendu le long d'un véritable fleuve, saisit peut-être plus fortement l'esprit; et, de plus, l'œil n'y perd pas de vue la campagne qui partout borne l'horizon.

— Allons donc! s'écriera mon ami Francis Wey, vous imaginez-vous que Bordeaux soit supérieur à ce Paris moderne qui s'ouvre de tous côtés à l'air et à la lumière, à ce Paris peuplé des plus beaux édifices du monde? Les Bordelais eux-mêmes se moqueraient de vous si vous leur contiez cette histoire.

Je suis si loin de soutenir un tel paradoxe, que ce que je vante principalement de Bordeaux, c'en est l'extérieur. Je le vante en le longeant plus qu'en y pénétrant. Quant à son fleuve et au nôtre, voici l'observation que je vous soumettrai :

Situé près de l'Océan, Bordeaux ne pouvait vivre qu'à la condition d'avoir un important développement maritime. Il a été jeté sur la rive gauche de la Garonne, et il a pu tirer son profit de la largeur du fleuve sans que ses relations intérieures en fussent gênées. La Seine, au contraire, qui coupe en deux Paris, — cette ville où les rapports sont continuels et où l'esprit de sociabilité mêle tous les quartiers les uns aux autres, — est juste ce qui convient à notre besoin de locomotion et d'échange, c'est-à-dire une rivière suffisamment large et qu'on traverse à tout moment sans presque s'en apercevoir; encore y a-t-il des gens qui la voudraient plus étroite quand il pleut ou que le soleil chauffe trop son calorifère.

Il était dix heures passées lorsque nous fîmes notre entrée à Bordeaux. Grâce aux circuits de la voiture, nous pûmes apercevoir la porte de Bourgogne, cet arc triomphal érigé en l'honneur de la naissance du petit-fils de Louis XIV; la porte gothique qui s'élève près des anciens fossés de Salinières; la Douane et la Bourse qui se font vis-à-vis avec leurs lignes correctes et décrivent un demi-cercle si majestueux; puis cette rue de l'Intendance, ce Chapeau-Rouge qui donnerait à notre rue de Rivoli l'air d'une impasse; et, après avoir accordé un regard au Grand-Théâtre, nous goutâmes enfin une nuit de repos dans un excellent hôtel que je ne vous nommerai pas, de peur d'avoir l'air d'écrire une *réclame*. En appelant le sommeil, j'avais à la mémoire ces vers d'Ausone qui fut l'honneur du Bordeaux romain : « O ma chère patrie! si « recommandable par l'excellence de tes vins, par la « beauté de ton fleuve, par tes grands hommes, par la « politesse et l'esprit de tes habitants et par la célébrité « de ton sénat, je me reproche depuis longtemps ce si- « lence sacrilége qui m'a empêché jusqu'à ce jour de te « mettre au premier rang des villes du monde. »

On ne dort pas bien tard dans une ville inconnue qu'on a hâte de visiter. Tandis que l'hôte met dehors tout ce que sa cuisine a de plus raffiné, qu'il apprête ses *royants* les plus frais, son gras-double le plus savoureux et sa tranche de melon la plus parfumée, nous sommes au balcon, ne pouvant nous détacher de la contemplation de tous ces toits également rouges, en tuiles arrondies : à droite, à gauche, au loin, par delà ces cheminées, ces rues qui se dessinent, des toits rouges et dorés par le soleil. Mais nous ramenons enfin nos regards en bas et nous nous demandons pourquoi dans cette cité méridionale il se fait si peu de bruit. Les gens vont et viennent, d'un pas plus nonchalant que rapide. Peu de voitures; pas de cochers qui se disputent; seules, les marchandes de poisson, de fruits ou de cocos jettent une note aiguë. Les grisettes passent en costume matinal, leurs cheveux soigneusement serrés par un madras : ce soir, nous les verrons dans leur grande tenue de coquetterie. Mais n'assisterons-nous pas à quelque spectacle qui tranche plus fortement sur nos mœurs parisiennes? Attention! Un ensemble mélodieux se fait entendre; de la rue voisine débouche une troupe d'hommes qui marchent en cadence, la tête haute, le regard animé. Leurs oreilles sont garnies de larges anneaux d'or; leurs cheveux frisés tombent en papillotes; à leur cou s'enroule, négligemment attachée, une cravate de couleurs éclatantes; leur veste de drap clair ou de velours s'échancre sur un pantalon court qui laisse voir des bas à raies ou mouchetés et des escarpins. Ils chantent, et ils chantent admirablement. Ohé! les *Grisets!* les bons et braves Grisets! musiciens par goût naturel, par devination, chanteurs comme l'alouette et le rossignol, dignes d'être les compatriotes des Laïs, des Dérivis, des Lavigne, des Dabbadie, des Nourrit. Que sont-ils, ces Grisets toulousains? Une classe populaire, quelque chose qui côtoie le bourgeois et l'ouvrier; les uns sont blatiers, les autres mesureurs de grains, les autres aubergistes. A leurs meilleures heures, ils se réunissent sur telle place, dans telle rue, se donnent le bras, entonnent un air, et les voilà partis, pas plus fiers que cela. Si fait, ils ont leur orgueil; et gare aux étudiants qu'ils rencontrent! parfois les rixes s'engagent, et elles ne sont pas musicales.

Nous nous enquîmes de nos chanteurs. Un petit juif de Bordeaux, notre voisin de table, nous donna ces éclaircissements et ajouta, en levant les épaules d'un air de dédain :

— Ces gens-là sont venus ici soutenir un pari contre une société philharmonique. Ils vont s'embarquer pour retourner à Toulouse par Agen. Ce sont des troubadours, eh! eh! eh! A Bordeaux, nous avons bien autre chose à faire que de chanter, il nous suffit de posséder le premier théâtre d'opéra qu'il y ait en France!...

Notre petit juif à longue barbe noire se redressa en croquant une crevette et buvant un coup de médoc. Il rayonnait.

Peu après, il courut à la Bourse en se frottant les mains: les spiritueux allaient hausser, et l'israélite s'en promettait une aubaine.

Nulle part, si ce n'est à Saint-Esprit, on ne rencontre plus qu'à Bordeaux de descendants de Jacob. Ils y affec-

tionnent encore certaines rues noires et étroites où l'étranger hésite à mettre le pied. Cependant la règle n'est pas générale ; et aujourd'hui les riches négociants et banquiers de cette race active et intelligente ont de beaux hôtels aux Chartrons.

Nous voilà embarqués dans un fiacre, si l'on peut donner ce nom aux véhicules de vaste encolure qui, à Bordeaux, ont le privilége de rappeler les carrosses à huit panneaux du dix-septième siècle. Les Bordelais nous parurent fiers de leurs fiacres : ils les vantent plus qu'ils ne s'en servent ; car ces voitures où l'on se perd semblent plutôt faites pour promener des noces que pour traîner des gens affairés. Par le beau mois d'août où nous nous trouvions, la chaleur était tropicale : notre cocher, coiffé d'un panama de rencontre et vêtu d'un paletot de coutil, prolongeait sur son siége un somme, interrompu sans doute à regret. Notre guide cependant le pressait de la voix, et, de temps en temps, il passait la moitié du corps hors du fiacre en jetant à l'automédon quelques mots de patois qui pouvaient seuls réussir à le réveiller. — En passant au lieu où fut le château Trompette, nous vîmes les quinconces qui donnent bien peu d'ombre, et mesurâmes du regard les deux colonnes rostrales qui dominent le port. Ces colonnes sont d'une belle ordonnance et se trouvent parfaitement à leur place, ce qui n'est pas le fait de tous les monuments. Mais nous n'en regrettions pas moins le château Trompette, cette Bastille de Bordeaux, qui eut des destinées si diverses, tour à tour aux mains des Anglais, des Français, des ligueurs, attaquée par le peuple dans de fréquentes révoltes, notamment celle des *Guîtres* (en 1541), et dominant à la fois la ville et le fleuve, au bord duquel il descendait, avant que le contre-coup de 1789 le fit tomber. Il en a été de même du fort du Far ou du Hâ, construit, comme le château *Tropeyte*, par Charles VII, qui n'était pas fâché de s'assurer sa conquête.

Quatre siècles se sont écoulés depuis que la terre *bovrdeloise* est redevenue française. J'y pensais en foulant ce sol des Chartrons, où passa Dunois en grande pompe, venant prendre solennelle possession pour le roi son maître. « Au soleil levant, dit un historien distingué, Mary-Lafon, les barrières se baissèrent ; les clefs des portes furent livrées aux sires Thibaut de Valpargue, et Jean Bureau, trésorier de France ; puis le maire, les jurats, et l'archevêque, suivi de son clergé, allèrent recevoir les Français. Alors commença le défilé de mille à douze cents francs-archers, commandés par Joachim Rouhault et le sénéchal de Toulouse. Après eux, venaient trois cents hommes d'armes à pied, sous les ordres des comtes de Nevers et d'Armagnac et du vicomte de Lautrec, qui étaient suivis des archers du comte du Maine et de trois mille archers du roi. Trois membres de son conseil, l'évêque d'Aleth, celui de Langres, l'archidiacre de Tours, le chancelier de la Marche et les secrétaires royaux, escortés par Tristan l'Hermite, prévôt des maréchaux, avec ses sergents à cheval, et quantité de trompettes et de hérauts d'armes, précédaient une haquenée blanche, dont la selle couverte de velours azuré, semé de fleurs de lis d'or, soutenait un coffret également couvert de velours dans lequel était le grand sceau du roi. Le chancelier de France portait par-dessus ses armes (1) un manteau de velours cramoisi. Pothon de Saintrailles et Dunois, montés sur des chevaux blancs, caparaçonnés de velours bleu brodé d'or, et les princes tenaient ensuite les rangs d'honneur dans le brillant cortége, qui était fermé par les quinze cents hommes d'armes de Jacques de Chabannes, les cinq cents lances du comte de Saint-Geslin, la suite du connétable et les gendarmes et archers de Saintrailles. A mesure qu'elles entraient, les compagnies se rangeaient en bataille sur la place Saint-André. Lorsque les princes y arrivèrent, ils mirent pied à terre ; et l'archevêque, ayant encensé Dunois, lui fit jurer, au nom du roi, sur un missel, à la porte de la basilique, de maintenir et guider toujours Bordeaux en ses franchises, priviléges et libertés anciennes. »

(1) « ... Un corcelet d'acier fort riche, pour monstrer, comme aucuns ont escrit, que la dignité de chancelier n'est point du tout vouée à la robe longue, et que les anciens y estoient appellez après avoir seruy les roys à la guerre. » (Gabriel de Lurbe : *Chronique bovrdeloise.*)

Le traité pour « la reddition de la ville de Bordeaux et pays de Guyenne, sous la domination du roi de France, » comprenait vingt-cinq articles, et il était rédigé dans un grand esprit de prudence et de modération. Entre autres *item*, il y a celui-ci : « Et si le roi laisse aucuns gens de « guerre en ladite ville de Bourdeaux et audit pays de « Guyenne, pour la garde et seureté d'iceux, il les payera « de leurs gages, et les fera gouverner *bien et doucement*, « et payer ce qu'ils prendront, etc. » C'était beau pour l'époque. Au reste, par ce même traité, le Parlement était établi à Bordeaux pour toute la Guyenne. Ce ne fut toutefois qu'en 1462 que la nouvelle Cour, instituée selon les conventions faites avec le roi Charles VII, tint sa première séance, et reçut le serment des avocats et procureurs, à l'instar de Paris. Louis XI était alors à Bordeaux, où il venait de donner sa sœur Madeleine en mariage à Gaston de Foix « avec grande solemnité de nopces. » Le malin sire, qui savait toujours faire marcher de front la dévotion avec la politique, venait d'imaginer un moyen de s'attacher les Bordelais en instituant la confrérie de Montuzet, sous l'invocation de la Vierge Marie. C'était la confrérie des mariniers, devenue depuis si fameuse ; et nul ne pouvait naviguer s'il n'y était enrôlé.

Toujours, depuis ce temps, Bordeaux fut lié intimement à l'histoire nationale, et souvent il se trouva sur le passage des souverains. Tour à tour la dame de Beaujeu, François Ier, Charles IX, Henri IV, Louis XIV, Napoléon foulèrent ce sol des Chartrons, où passèrent également tant de séditions ; car Bordeaux eut aussi sa sainte-union que le maréchal de Matignon, gouverneur de la Guyenne, dompta avec peine ; Bordeaux aussi fut de la Fronde contre Mazarin et gagna sur le maréchal de La Meilleraye la bataille de la Bastide ; Bordeaux fit contre son Parlement l'insurrection de l'*Ormée* ; puis, en 1659, il protesta, les armes à la main, contre les impôts sur le papier timbré et sur les pots d'étain, chassa les commis de la gabelle et sonna le tocsin à Saint-Michel. Toujours prêts à prendre part aux événements, les Bordelais s'associaient à la Révolution et se faisaient brillamment représenter dans les assemblées par l'éloquence des Vergniaud, des Guadet, des Ducos, des Grangeneuve, des Fonfrède. Ramenés à des principes opposés par cette ardeur inquiète et mobile qui est le fond de leur caractère, ils se retournaient en 1814 vers le royalisme ; et ces rues aujourd'hui pacifiques que nous parcourons retentissaient de l'appel bruyant des *Balochards*, accompagnés d'espèces de sicaires nommés les *Brassards*.

Mais tout ce passé est loin, et dans le passé je ne veux m'arrêter qu'au souvenir impérissable de l'homme qui a fait Bordeaux ce qu'il est, d'Aubert de Tourny, intendant de la généralité en 1743. Pour avoir une idée de ce qu'était alors Bordeaux, enfoncez-vous dans ces extrêmes

quartiers à rues étroites et privées de jour, qui vous mènent à la gare du chemin de fer du Midi. Aubert de Tourny était peut-être trop épris de la ligne droite, et il sacrifiait trop les grâces au cordeau ; mais il voyait en grand et possédait le sentiment de la décoration architecturale. Par ses soins, sous son inspiration, se dessinèrent les allées d'Albret, les places Dauphine, d'Aquitaine, Royale, de Bourgogne. Il voulut, en outre, qu'une ligne majestueuse répondît au cours du fleuve, et il créa ce quai régulier qui saisit le regard et où se répondent, chacune à l'angle de la même place, la Douane et la Bourse. Avouons que la Bourse avait tardé à être bien logée, depuis l'édit du mois de février 1571, qui l'avait instituée à Bordeaux « pour cognoistre et juger des causes entre les marchants. » La reconnaissance publique a consacré le nom de l'illustre administrateur, et l'œuvre d'Aubert de Tourny nous a conduits devant sa statue qui en est la récompense.

Je crois fermement les Bordelais attachés par-dessus tout aux préoccupations commerciales qui ont constitué, principalement autrefois, la prospérité de leur ville : mais, à côté de ce goût de lucre assez naturel chez une population de négociants, il y a des instincts généreux qui se sont produits souvent. Au seizième siècle, un arrêt de la Cour de Bordeaux affranchissait des nègres et des Mores qu'un marchand normand avait amenés pour les vendre, et déclarait la France « terre de liberté. » Au siècle dernier, le Parlement de Bordeaux ne cessa de combattre le favoritisme. Dès 1712, l'Académie des sciences et belles-lettres de cette ville fondait, par un véritable esprit progressif, le prix annuel de physique, tandis que Toulouse en était toujours à l'éloge de Clémence Isaure.



Griset et grisette de Bordeaux. Dessin de Foulquier.

Pendant cette longue digression, qui n'a son excuse que dans le goût favori des voyageurs pour les rapprochements historiques, si intéressants en face des monuments qui les inspirent, le fiacre avait continué à rouler modérément. Dans ce pays-là, on ne va bon train que sur la Garonne : témoin, ce bateau qui arrive majestueusement d'Agen. Nous plantons là notre véhicule endormi, et nous nous élançons vers le port pour voir descendre les nombreux passagers, tous plus pressés les uns que les autres de mettre pied à terre. Le bateau n'est pas des plus élégants, et il offre un certain air de famille avec les bâtiments de même espèce auxquels l'été fait faire le voyage de long cours de Paris à Saint-Cloud. Le pont de première classe (4 fr. 50 c. la place) est seul garni de bancs de bois adossés à la balustrade ; le salon, très-bas de plafond, manque d'air et de lumière ; il y a pour les dames un petit réduit où il peut en tenir six à l'étroit. D'Agen à Bordeaux, l'on compte trente-deux lieues de navigation et plus de vingt escales où il faut s'arrêter et où quantité de vieilles femmes vous tendent des fruits sur des palettes emmanchées de longues gaules. C'est la véritable grande route du pays, bien plus encore que les chemins de fer ; c'est par là qu'arrivent le maïs, les eaux-de-vie, les olives, les métaux et mille autres denrées encombrantes ; c'est par là que les Landais se font transporter à Bordeaux, où il est si facile de les reconnaître à leur maigreur pâle et maladive et à leur costume de peau de mouton. La plupart des villes que côtoie le fleuve ont positivement le pied dans l'eau ; les églises sont bâties sur la berge même, et

plus d'un habitant de la Réole, par exemple, peut, de sa fenêtre, se livrer au plaisir de la pêche. Les bords de la Garonne, trop vantés et fort au-dessous de ceux de la Seine, sont verts, mais uniformes dans leurs méandres : derrière ces peupliers en rideaux et ces saules clair-semés, on sent la lande qui se prolonge à perte de vue.

Encore une digression ! me direz-vous. Non pas : cette fois, nous sommes sur notre élément ; car nous n'avons pas quitté l'eau ; et, après avoir inspecté dans toutes ses parties le *steam-boat*, nous montons dans une barque conduite par un vieux loup de mer et son fils, jeune garçon de douze ans, dont les yeux noirs brillent du feu de l'intelligence. Nous voguons sur la Garonne, qui dans l'intervalle de la marée roule paisible et majestueuse, et nous commençons par faire le tour des bâtiments amarrés dans une étendue considérable. Notre nacelle dansait aux abords de ces vastes navires, les uns anglais, les autres américains. Le plus grand de tous appartient à la Russie, « et, nous dit avec orgueil notre batelier, il a été construit à Bordeaux dans ce chantier que vous voyez là-bas ! » Ce brave homme était le symbole vivant de l'amour du pays. Plusieurs fois il avait été à Terre-Neuve pêcher la morue.

— J'en ai vu des *dures*, disait-il ; j'ai passé par des *grains* à briser les vaisseaux ni plus ni moins que des coquilles de noix... Mais à présent me voilà chez moi... C'est ici que j'ai commencé la navigation quand j'avais l'âge du petit, et je la finirai ici.

— Et votre fils ? lui demandai-je.

— Ah ! monsieur, il n'a qu'une idée, celle de partir.

— Où ça ?

— Sur mer.

— Comme mousse ?

— Tout juste, monsieur. Il doit s'embarquer le mois prochain.

— Et vous n'êtes pas effrayé pour lui des dangers de cette profession ?

— Dame ! dans notre pays on ne s'effraye pas comme ça. Nous autres *portaniers*, nous naissons pour aller sur mer. C'est si près ! le vent vous y pousse...

Nous échangeâmes un regard. Ce pauvre homme avait sa poésie. Quant au jeune garçon, il souriait en montrant ses dents blanches qui contrastaient avec sa peau brune ; et son coup d'œil assuré indiquait bien qu'il n'avait pas peur. Son père lui cria brusquement d'abaisser le pavillon pour nous abriter du soleil. Le rude marin reparaissait.

Une embarcation chargée de femmes effleura la nôtre. C'étaient cinq ou six grisettes de Bordeaux qui passaient le fleuve en chantant et en mangeant des dattes. Chacune d'elles portait des bandeaux bien lisses, et avait le chignon et le peigne enveloppés d'un léger madras retombant sur le cou. Leur robe courte était froncée aux hanches, leur petit pied mignon emprisonné dans un escarpin découvert. Leur tablier en soie ou *fripon* rappelait celui des soubrettes de comédie. Tous ces yeux noirs se fixèrent sur nous avec curiosité et peut-être même avec une certaine malice, mais sans effronterie. La grisette de Bordeaux a de la tenue dans sa liberté ; elle est coquette et ne s'en cache pas ; ce serait d'ailleurs difficile, car le désir de produire de l'effet semble sa passion principale ; mais elle conserve une dignité naturelle qui ne lui messied pas. Ne lui demandez point cette naïve confiance qu'on trouve chez les Allemandes, ni cette rêverie du nord qui respire sur le front des blondes Anglaises : elle ne se nourrit pas d'illusions, et les grands sentiments glissent sur son cœur. Elle est vive, généreuse, pétulante avec une dose de gravité ; et, en outre, elle n'ignore pas son importance et la réputation qu'on lui a faite dans le monde entier.

— Où vont ces fillettes ? demandai-je au batelier. Se promènent-elles ?

— Oh ! non pas, monsieur. Leurs promenades sont plutôt sur terre, à Vincennes, par exemple, là où l'on danse et s'amuse et où l'on mange les royants mouillés de vin blanc. Ici, elles traversent tout simplement le fleuve pour éviter le circuit du pont. Comme vous le voyez, elles vont travailler à la Bastide. Ce soir, elles s'en reviendront en chantant encore, et il y aura peut-être, ajouta-t-il en baissant la voix, plus d'un *balochard* qui les escortera. Avec leur *drapeau* (coiffure) flottant il n'y a pas de garçons qu'elles n'enjôlent.

Le bateau des grisettes était déjà loin ; il coupait le fleuve en ligne droite.

Notre vieux marin, hochant la tête, reprit d'un ton dédaigneux :

— Après ça, faut pas qu'elles fassent tant d'embarras. Nous avons nos *portanières* qui les valent bien et qui besognent ferme, celles-là !

Je compris qu'il voulait parler des femmes du peuple proprement dites, et je le laissai continuer ainsi :

— La portanière ne manque pas de peine et de fatigue, ce qui ne l'empêche pas d'être belle comme une journée sans vent d'autan. C'est le dimanche qu'elle est bonne à voir avec son jupon court et bien froncé, ses manches collantes, son grand fichu gentiment croisé, sa ganse de soie noire qui retient une croix d'or, — elles en ont toutes, une croix ! — et puis sur la tête un mouchoir bleu plié en carré et posé à plat. C'est ça une toilette !... Et sachez-le, monsieur, il n'y a pas une portanière qui ne s'estime plus que la grisette. Je ne leur connais qu'un défaut

— Ah ! ah ! elles ont un défaut, ces créatures si parfaites ?

— Elles aiment trop le jeu. Pour les cartes, elles donneraient tout ce qu'elles possèdent. J'ai vu ça aux colonies, moi. C'est dans le sang, à Bordeaux.

J'admis cette explication, et, après une assez longue course, je priai notre homme de nous ramener le plus près possible de Saint-Michel. En le quittant, je regardai une dernière fois le jeune garçon. A la façon résolue dont il amarrait la barque, je me dis que ce serait un bon marin de plus pour la France. Dieu le préserve des bourrasques du golfe de Gascogne !

De ce tableau vivant, de cette agitation continuelle qui règne sur le fleuve, de cette population de bateliers, de marins, de douaniers, de portefaix pour qui la Garonne est l'aliment de l'activité, nous voici transportés au deuil d'une crypte, à l'immobilité silencieuse et sépulcrale des catacombes. Tout à l'heure, l'air s'emplissait pour nous de cris, de rires, de chants, d'appels qui se croisaient dans tous les dialectes du midi : à présent, ce n'est plus que le bruit étouffé de quelques pas sur les marches de pierre qui conduisent au caveau de Saint Michel. Le soleil peut rayonner avec une ardeur tropicale sur les toits rouges de Bordeaux et tracer le long du quai comme un cordon de feu : ici la nuit éternelle épaissit d'autant plus son ombre, que les visiteurs viennent de sortir de la splendeur du jour pour pénétrer soudain dans les ténèbres.

La tour de Saint-Michel, indépendante de l'imposante église de ce nom, comme le Baptistère l'est du Duomo à Milan, pourrait être appelée le Saint-Jacques-la-Boucherie de Bordeaux. Crevassée, mordue par le temps, découron-

née de son faîte par la foudre, noire, sinistre, toute chargée de guivres qui semblent vouloir happer le vent au passage, elle étonne, elle saisit. Mais ce n'est pas assez qu'elle soit une des plus insignes reliques du vieux catholicisme, il faut encore qu'elle soit un tombeau où les corps conservent, en vertu de certaines propriétés inconnues, une sorte de survivance menteuse, d'immortalité dans la mort. Là, le squelette n'existe pas; la chair durcie et racornie, les cheveux, les dents, la peau noircie ou jaunâtre présentent une contrefaçon de la vie : ce n'est pas la vie sans doute, mais ce n'est pas non plus tout à fait la mort. Ces momies ont pour la plupart des poses convulsives; leur bouche grimace, leurs mains sont contractées : car presque tous ceux qui sont ici ont péri violemment, et ils semblent par leur geste désespéré vous prendre à témoin de leur supplice. Le caveau-nécropole les a mieux conservés que ne l'avait fait la société. C'est curieux sans doute, et pas un étranger qui ne paye à ce lieu sinistre le tribut de sa visite : mais il faut regarder vite ; car si l'œil s'attache sur ces cadavres, au bout de peu de temps il les anime de son propre mouvement, il fait jouer ces muscles, il creuse plus avant ces rides, il exagère ces contractions.

Comme le grand air nous parut bon après cette exploration lugubre! Une brise tempérait en ce moment la chaleur du jour. La lumière glissait sur les ogives et les piliers de l'église de Saint-Michel, et en faisait bien distinguer les fines découpures et les vives arêtes. Il y a là un portail auquel le temps n'a pas touché, et dont le semblable n'existe peut-être qu'à Saint-Maclou, de Rouen.

Le grandiose nous attendait encore dans la rue de l'Intendance. Avouons-le, nous Parisiens, qui sommes si entichés de nos boulevards, et avec raison, c'est une belle et splendide chose que la rue de l'Intendance ; suite de palazzi à balustrades qui permettent d'apercevoir librement l'azur du ciel; demeures seigneuriales où il ne manque que des princes. Nos maisons sont plus gracieuses, celles-ci sont plus solides, plus monumentales; et, quand on pénètre à l'intérieur, on admire involontairement ces hauts plafonds, ces larges escaliers qui, chez nous, n'existent plus guère qu'à l'état de souvenir. Je demanderai aussi par parenthèse si, sur nos douze mairies, il s'en trouve une seule que notre amour-propre puisse égaler à celle de Bordeaux. Voilà de l'espace, voilà une cour! Chez nous, rien de plus ramassé que ces édifices municipaux qui semblent vouloir racheter par l'épaisseur ce qui leur manque en dimensions.

Maintenant, ce goût du vaste n'est-il pas poussé à l'extrême par les Bordelais, et ne serait-on pas en droit de se demander quelle population est attendue pour remplir un peu ces allées de Tourny, d'Albret, ces places si nombreuses, ces rues si larges qu'elles ont l'air elles-mêmes de places sans fin? La Solitude semble seule s'y promener en bâillant. Tout au plus ce que vous apercevez, c'est votre ombre qui vous escorte. Où est le mouvement, le bruit, la vie enfin? Nulle part, sauf dans la rue Sainte-Catherine et la rue Saint-Remy, le quartier Saint-Denis de cette ville. Que manque-t-il donc à Bordeaux? Peu de chose, le million d'hommes qui, à Paris, courent, flânent, rient, causent, fument, regardent aux vitres des magasins, et sont l'âme vivante, ambulante, agissante et palpable de toutes ces pierres qui s'appellent une capitale. Franchement, est-ce une population qu'une centaine de mille habitants? Vos quinconces, vos allées de Tourny, votre rue de l'Intendance, votre Chapeau-Rouge en exigeraient trois cent mille, et ce ne serait pas trop. Où pourrait-on, d'ailleurs, rencontrer des Bordelais, excepté quand il nous en vient à Paris? Presque tous, adonnés au commerce, renfermés dans leurs magasins, courbés sur leurs livres de compte, disparaissent tout le jour. C'est pour le travail une ruche où il ne manque que des abeilles. Est-ce là une critique? non pas, c'est un hommage rendu à l'esprit de l'industrie. Courageux, persévérants, les Bordelais ont supporté tour à tour les conséquences de la perte du Canada et surtout de celle de Saint-Domingue dont leur ville était l'entrepôt. Leurs manufactures ont pris un accroissement considérable ; à l'heure qu'il est, il n'est pas extraordinaire, à Bordeaux, de frôler des millionnaires qui vont l'été se délasser à Arcachon, ce délicieux séjour qu'on a fait à leurs loisirs, ou poussent même jusqu'à Biarritz, devenu leur faubourg par le trait d'union de la ligne du Midi.

Quand ils en ont le temps, les Bordelais s'occupent volontiers d'art et de lettres. Ils nous ont vanté avec raison leur Musée, où il se trouve de tout, excepté des œuvres des artistes célèbres du pays ; leur bibliothèque, les salons somptueux de leur Société philotechnique ; quelques-uns d'entre eux sont fiers d'avoir eu pour compatriotes Charles de Secondat, baron de Montesquieu, et pour maire Michel Montaigne (1); Montaigne et Montesquieu surtout flattent leur vanité, et ils ont même baptisé une rue du nom d'*Esprit des Lois*, digne pendant de notre rue philosophique du *Contrat social* : mais leur orgueil s'exalte en vantant le Grand-Théâtre. Ni les églises dont leur ville est si riche, Saint-André, Saint-Seurin, Saint-Pierre, Saint-Remy, Saint-Eloi, Saint-Dominique, avec leurs marbres et leurs grilles magnifiques, ni les flèches élégantes de la cathédrale, ni les dernières arcades de l'amphithéâtre de Gallien, Colysée en miniature, ni les ruines du fort de Sainte-Croix, ni le Pé-Berland, ce clocher massif qui fut érigé aux frais et par les soins du saint archevêque Pierre Berland (2), rien ne les amène à ce degré d'enthousiasme et d'éloquence que produit chez eux le chapitre du Grand-Théâtre, l'œuvre éclatante de l'architecte Louis. Posséder un monument que peut leur envier Paris et qui n'a pas son égal en France, c'est pour eux un sujet de comparaison perpétuelle, tout à leur avantage. Ils en oublient leur Garonne, leur pont, leur quai : mais le Grand-Théâtre! C'est là qu'ils vous attendent! bien que pour leur part ils ne s'y montrent pas assidûment. Si vous voulez les rencontrer, il est un lieu où ils dépensent volontiers beaucoup de temps, et qui fait partie intégrante de leur existence ; là vous êtes sûrs de trouver les gens que vous cherchez. Je veux parler des cercles. Le cercle est aussi nécessaire au Bordelais que le soleil et la bonne récolte. A toute heure il y retourne, quand il peut se décider à en sortir. Il y joue au billard, il y déguste son rhum favori, il y relit dix fois les journaux qu'il a déjà lus, et sous ce rapport la ville est riche : elle a nombre d'organes à elle, *la Gironde*, *le Mémorial bordelais*, *la Guyenne*, etc. Du matin au soir, le cercle reçoit ses habitués : c'est la

(1) Sans compter le mathématicien Guillaume de Bordes, le démonologue de l'Ancre, l'helléniste Dominique Reulin, le savant jésuite Fronton du Duc, l'historien du Haillan le P. Lecomte, fameux par ses missions en Chine, le P. Lafiteau, le chimiste Villaris qui découvrit les kaolins de Saint-Yrieix, Marzois et Deschamps, les constructeurs du pont, Desèze, le courageux défenseur de Louis XVI, Lainé, Martignac, M. Troplong, l'illustre interprète du Code civil.

(2) Fils d'un simple laboureur du Médoc; chanoine de Saint-André, il fut promu à la prélature « pour sa bonne vie et doctrine. »

succursale de la Bourse et des salons. Aussi, sauf de trop rares exceptions, Bordeaux manque-t-il de ces maisons où la causerie a tant de charmes, où la musique et la poésie font entendre leurs accents. On peut y donner parfois un bal d'ostentation, mais on ne s'y réunit pas pour le plaisir même d'une réunion intime. Les hommes vivent à part des femmes. Celles-ci, réduites à se faire des visites, n'ont guère d'autre ressource que d'exploiter le domaine de la médisance et de l'ironie. A cet égard, il faut reconnaître qu'elles sont redoutables.

Nous observâmes cet esprit frondeur dans un salon du Chapeau-Rouge, chez un des principaux négociants de la ville. Il y avait là quatre dames des plus charmantes et des plus moqueuses. Comme elles traitaient nos Parisiennes! comme, en balançant la tête et jetant les éclairs de leurs yeux noirs, elles imitaient les manières de notre société ! Tout cela entremêlé de patois que ces belles Bordelaises se plaisent tant à parler et qui a, dans leur bouche, autant de grâce que d'énergie. Les gens qu'elles attaquent sont, ma foi, très-malades. Mais comme la plupart du temps nous ne comprenions rien à la satire locale, nous n'en pûmes juger l'effet que par un à-peu-près. Je risquai seulement une petite objection, dans l'intérêt de mes compatriotes, et demandai pourquoi, si les Parisiennes étaient

Marin et portanières de Bordeaux. Dessin de Foulquier.

si ridicules, les Bordelaises leur empruntaient si scrupuleusement leurs modes. « Nous ne les empruntons pas, monsieur! s'écria Mme R..., avec une petite moue dédaigneuse ; nous les devançons ! » Il est certain, en effet, que, par l'ampleur démesurée de ses jupes, la belle Mme R... devance les tentatives les plus hardies qu'aient faites nos *lionnes* pour ressusciter les paniers. Au reste, la toilette de ces dames était exquise de fraîcheur, et bien certainement le chemin de fer de Paris à Bordeaux l'avait apportée jusque dans les moindres détails.

Notre inspection de la société bordelaise eût été incomplète si nous n'avions demandé quelques traits de mœurs à la société étrangère. J'appelle ainsi ce mélange de créoles, d'Anglaises, d'Espagnoles, qui habite les Chartrons. C'est là qu'on entre dans la tour de Babel et qu'on assiste à la confusion des langues. Une lettre d'introduction nous fit admettre chez une ravissante dame de Barcelone, qui tient à Bordeaux ses grandes assises de grâce et de coquétterie. Dans son salon ne règne que l'élément exotique. On n'y connaît pas la médisance, comme dans les réunions du Chapeau-Rouge, et le patois gascon a disparu complétement. Rien d'amusant comme les efforts de ces charmantes dames pour se mettre à l'unisson du français de leurs visiteurs. Elles y emploient toute la bonne grâce du monde, et soudain elles s'interrompent en riant les premières des lapsus qu'elles ne sauraient corriger. Il

nous fut aisé de comprendre que le séjour de Bordeaux leur plaisait infiniment : la maîtresse de la maison à cause du climat, une dame anglaise à cause de son yacht, une Américaine à cause du comfort et de la richesse industrielle de la ville. Tout cela était dit avec une certaine nonchalance qui sentait les colonies, et je rêvai en ce moment ce que devait être un salon de Calcutta ou un *patio* de Valence.

Mais je vous entends d'ici, avec votre vivacité brusque et franche, me dire :

— Conduisez-nous donc enfin au Grand-Théâtre.

Je m'y rends, et j'ai près de moi plus d'un indigène qui guette mon admiration et insiste sur cette attique surmontée de statues comme au palais de Versailles, et s'écrie, tandis que je monte :

— Hein! quel escalier magnifique!

Muni du programme et du journal *le Gascon*, qui répond à notre *Entr'acte*, j'entre. La salle, où il y avait très-peu de monde, quoiqu'on en soit si fier, est le trait final, le signal d'explosion :



Quai et quinconce à Bordeaux. Dessin de Fellmann.

— Quelle salle! comme c est commode! comme c'est élégant!

A coup sûr : mais cette disposition a diminué excessivement le nombre des places, de sorte qu'il n'y a guère d'espace que pour les cariatides, les colonnes, les balustrades et les rideaux. Comme aspect intérieur, je n'hésiterai pas à mettre notre Académie impériale de musique au-dessus de la salle bordelaise; mais je dois convenir d'un fait : c'est que, vu à l'extérieur, le Grand-Théâtre de Bordeaux éclipse tout ce que contient la capitale. Hélas! nous en sommes réduits aux galeries surbaissées de l'Odéon, cette autre place Royale; notre Grand-Opéra est niché dans une rue étroite, au bout d'un passage; notre Théâtre-Français tient au Palais-Marchand, qui fut le Palais-Cardinal avant de devenir Palais-Royal; et Bordeaux a raison de nous jeter au visage son Grand-Théâtre.

On jouait *le Maître de Chapelle, les Noces de Jeannette*, et l'on finissait par le ballet de *l'Ondine*. En entrant, nous rencontrâmes dans un couloir cette figure brune et poétique, ce Gaëtano qui m'avait laissé un si profond souve-

nir. Il sourit avec mélancolie, et nous tendit cette main qui savait si bien faire vibrer un archet.

— Eh! quoi, lui demandai-je, donnerez-vous ici quelques auditions?

Il secoua la tête et répondit :

— Ici, il y a le soleil qui rappelle celui de mon pays; il y a une langue populaire sonore et expressive, mais le sentiment musical ne me semble pas puissant. Je vais en juger cependant par cette représentation; et si je ne suis pas satisfait, je partirai pour Toulouse, la ville dilettante par excellence.

Nous nous séparâmes; il nous fallait aller rejoindre dans sa loge un des hommes les plus éminents de Bordeaux, M. G*** D*** qui, après avoir débuté, à vingt ans, avec un éclat extraordinaire par un volume de poésies, s'est consacré depuis à l'administration et au barreau. Mais G*** D*** est comme tous ceux que la Muse a bercés : malgré eux, à leur insu, ils continueront d'aimer la poésie, et il y aura toujours des heures où ils accorderont audience à ces aimables solliciteuses, les Strophes, qui arrivent processionnellement, conduites par le Rhythme. Il a fondé une Académie à Bordeaux; une Académie littéraire, qui ne s'est pas appelée avec prétention d'un des noms pompeux qu'on donna d'abord à l'Académie française(1), ou qui n'a pas cherché une qualification bizarre, comme les *Humoristi* de Rome, les *Innominati* de Parme ou les *Nascosti* de Milan, mais qui se nomme tout simplement l'*Académie des Sept*. Voyez ce nombre! comme il est cabalistique! Trois et sept sont toute l'histoire des religions et de l'humanité. Serait-ce aussi, par hasard, une critique de Bordeaux, qu'aurait faite ce Bordelais de tant de mérite? Quoi! lui compris, il ne se serait trouvé que sept personnes dans *Burdigala* pour composer ce corps académique!... Non, j'ai meilleure opinion de Bordeaux. Mais une cause puissante, une cause fatale, a déterminé le nombre des académiciens : la semaine n'a eu jusqu'à présent que sept jours, que je sache; or, l'Académie en question est constituée spécialement au point de vue du dîner poétique. Chaque jour, un des confrères reçoit les six autres à la table de famille; le lendemain, un autre a le même plaisir; le surlendemain, un autre a le même honneur, et ainsi de suite. Chaque dîner a lieu sur invitation formulée expressément en vers; le même langage doit servir aux réponses. Outre les vers, il faut s'ingénier à trouver des recettes culinaires nouvelles; un vote a lieu au bout du mois, et le meilleur plat, ainsi que la meilleure pièce de vers, doivent figurer au dîner de récapitulation. Combinaison ingénieuse qui satisfait à la fois l'esprit et le palais, et qui mène Horace chez Apicius sans que ces supériorités de la lyre et du triclinium s'étonnent de se rencontrer!

Du spectacle, je n'aurai pas grand'chose à dire. Sauf Mme Pillet-Will, qui chantait Jeannette et qui chante fort agréablement, le reste de la troupe lyrique était parfaitement médiocre. Et, quant au ballet de *l'Ondine*, il nous a paru grotesque. Cela a pourtant la prétention d'égaler, sinon de surpasser notre ballet de Paris! En cette occasion, les négociants, qui formaient la majorité de l'assistance, me parurent heureux de pouvoir causer de leurs affaires, tout en surveillant les évolutions des danseuses. Serait-ce donc que le climat est défavorable à la chorégraphie? Les grâces étaient gauches et les entrechats rasaient le plancher. En résumé, *l'Ondine* n'eut pas de chance et se dépêcha de rentrer sous l'eau, tandis qu'avec notre poëte G*** D*** nous reparlions de l'Académie des Sept, sans oublier cette toute charmante femme du monde que Bordeaux s'enorgueillit avec raison de posséder, Mme Mars**, femme d'un des premiers armateurs de la ville, muse par le cœur et peintre distingué, qui, à notre dernier Salon, avait si noblement retracé les *Vertus théologales*.

Le lendemain, nous faisions visite à un homme bien étrange. Celui-ci est un de ces vieux savants qui s'enferment entre quatre murailles de livres et défendent à la vie pratique de venir les déranger. Notre savant a cela de particulier qu'il a amassé pour lui tout seul ses bouquins, ses notes, ses trésors d'érudition, et que, depuis quarante ans, il se garde bien de mettre le nez à la fenêtre pour voir passer les événements. Nous lui étions trop bien recommandés pour qu'il ne nous fît pas un excellent accueil. Cependant, une sorte de défiance perçait derrière ses lunettes bleues; et quand je lui eus exprimé la sympathie qu'avaient produite en moi quelques-uns des monuments de Bordeaux, il rit amèrement.

— Cela vous a séduits, messieurs! dit-il. Vous avez pu admirer une ville qui n'est plus que l'ombre d'elle-même! Que serait-ce donc si vous aviez vu Bordeaux tel qu'il était avant d'être défiguré par les beaux plans de M. de Tourny et par la Révolution qui a démoli le château Trompette! C'était une ville alors, une ville qui avait sa physionomie et ses institutions! Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une cité sans caractère, une préfecture avec des rues larges où l'on se promène à l'aise... C'est pitoyable!

Je fis signe à mon jeune et bouillant compagnon de ne point interrompre l'orateur du passé. Le vieillard huma une pincée de tabac et reprit d'un accent de regret :

— Oh! ne reverra-t-on jamais la *Burdigala* des Bituriges, ou tout au moins celle des Romains?... C'était bien beau La cité était entourée de murs de quatorze pieds d'épaisseur; Bordeaux formait un carré de trois cent soixante-dix toises de long et de deux cent quarante de largeur; il avait quatorze portes flanquées de tours si élevées qu'Ausone les désigne sous l'épithète d'*aériennes*, quatre au midi, quatre au nord, trois au levant, trois au couchant. Un port fermé, bien plus commode que notre berge actuelle, s'étendait là où est la rue Sainte-Catherine, et l'on y pénétrait par la porte Navigère. Sur nos hauteurs, peuplées maintenant de vignes, s'étendait le *Cypressat*, majestueuse forêt. Au bord de la *Garw* (rapide) ou Garonne, se dressaient des temples de marbre, l'amphithéâtre de Gallien et cet édifice de Tutèle qui était soutenu par vingt-quatre colonnes; sans compter qu'il y avait, — on ne sait plus où, — cette fontaine Divona, l'une des plus belles fontaines en marbre que la main de l'homme ait façonnées, et dont l'eau s'écoulait par vingt-quatre canaux!... Au troisième siècle, notre ville, vraiment importante, devenue la métropole de la province Aquitanique seconde, comprenait dans son ressort les Agéniens (Agen), les Écolimiens (Angoulême), les Santons (Saintes), les Pictaves (Poitiers), et les Pétrocoriens (Périgueux). Le président d'Aquitaine, délégué du vicaire de Vienne, qui, dans les sept provinces méridionales, représentait le préfet du prétoire des Gaules, faisait son séjour à Bordeaux...

— Permettez, dis-je à notre antiquaire; si l'on en était encore à établir les comptes du monde romain, personne ne voudrait plus aller à Rome. Autres temps, autres monuments.

— Quoi! Monsieur, pouvez-vous mettre en balance...

— Non; je suis comme vous, je donne tout l'avantage au passé, mais ce passé est si loin!

(1) L'Académie des Beaux Esprits et l'Académie Éminente.



— C'est possible ; en tout cas, le moyen âge nous reste ; et puisque votre impatience ne me permet pas de vous parler des vrais grands hommes de Bordeaux, à savoir Minervius, l'orateur si estimé de saint Jérôme, Léontius et Dynamius les grammairiens, Marcellus le médecin..., eh bien ! soit, je passerai les époques néfastes de l'occupation de Bordeaux par Ataulf, chef des Goths; de sa prise, par les Sarrasins d'Abd-er-Rhaman ; puis, de l'arrivée des Normands qui ne laissaient plus trace de vie après eux !

Notre interlocuteur leva les bras au ciel. On eût dit que les féroces Hastings, Asker et Regnauld étaient encore devant les quatorze portes.

— Ils s'y maintinrent cinquante ans, ces barbares scandinaves ! Cinquante ans durant, ils s'élancèrent de notre ville dont ils avaient fait leur aire de vautours sur le Quercy, le Périgord et la Gascogne !

— Mais enfin, dis-je, ils en furent expulsés.

— Dieu merci ! Savez-vous où je place la véritable splendeur de Bordeaux ? C'est à l'époque où il appartenait aux Plantagenets.

— Comment ! s'écria mon jeune patriote, lorsqu'il était anglais !...

— Eh ! mon cher monsieur, il n'était pas plus anglais que vous et moi. Seulement, il appartenait à son maître légitime, en vertu du mariage d'Éléonore de Guyenne.

Je me tus, craignant d'en dire trop, et laissai la partie libre à mon homme, qui continua ainsi :

— Ah ! c'était grand et beau quand Richard Cœur de Lion tenait assemblée au palais de l'Ombrière ; quand Jean sans Terre vint y épouser Isabelle d'Adhémar, héritière de l'Angoumois ; quand Henri II concéda aux Bordelais le droit d'élire un maire ; quand, sous Henri III, la Constitution fut fixée avec cinquante jurats ! La jurade était une admirable institution, messieurs. Elle se faisait librement, en vertu de l'*empastat* : le clerc de la ville la publiait, du haut d'une galerie, en présence du peuple. Il y avait les jurats *dedins* et *deforas*, c'est-à-dire du dedans et du dehors. M. le *mage* (maire) leur délivrait les clefs de la cité ; et les jurats se partageaient alors le double service, *estingueyle de iour*, *estingueyle de nuict*. Le maire était le véritable chef du corps de ville et des bourgeois ; et il connaissait bien autrement nos besoins que tous vos préfets. Le clerc de ville rendait et exerçait la justice ; c'était expéditif. Venaient ensuite le trésorier, les assesseurs, le notaire, le portier chargé de la garde des portes de l'hôtel de ville ; le chevaucheur qui avait une casaque de velours rouge cramoisi, toute couverte de fleurs de lis d'or avec les armes urbaines ; les deux trompettes, le peseur de pain, les raffineurs des poids, les marqueurs du vin, les jaugeurs, les visiteurs de la rivière, les auneurs, le fourrier de la ville, les poissonniers, les intendants des œuvres publiques...

Cette fois, je crus devoir l'interrompre en défendant notre organisation moderne : mais c'était peine perdue ; je ne pouvais faire aller notre rétrospectif au delà du seizième siècle. Et, avouons-le, la plupart des hommes ressemblent à ce vieux rêveur : ils se partagent toujours entre le passé et l'avenir ; trouvez-en un seul qui consente à vivre dans le présent !

Et moi-même qui tiens ce langage, je me détache aussi du présent pour m'élancer par la pensée aujourd'hui et demain en réalité dans la région des Landes.

Mais qu'en terminant je donne un souvenir à l'église de Saint-Seurin où se trouve le tombeau de saint Fort. Il y avait près de la relique vénérée une jeune mère qui tenait dans ses bras un petit enfant estropié. Cette femme l'approcha du tombeau, et je l'entendis qui disait dans sa plainte touchante : « Grand saint Fort, ce pauvret est bien languissant ; mais j'ai confiance en vous, et, si vous le voulez, vous en ferez un bon marinier comme son père qui a péri à la côte ! »

ALFRED DES ESSARTS.

(*La suite au prochain numéro.*)

POÉSIE.

TOMBEAUX PERDUS.

Quand n'ayant même pas d'ami qui m'accompagne,
Je m'enfonce, pensif, au sein de la campagne,
Pour faire de mon cœur chanter l'intime voix ;

J'aime, sous des pommiers, voir, seul, dans un champ [d'herbe,
Ainsi qu'un moissonneur couché dans une gerbe,
Un vieux tombeau, dormant avec sa vieille croix.

Autant le cimetière et tous ses mausolées
Me laissent froid devant leurs splendeurs désolées,
Autant je rends un culte à ces tombeaux perdus,

Où, frères du repos de la nature austère,
Ces silences puissants qu'un mort a sous la terre
Avec les bruits humains ne sont pas confondus.

Je ne regarde pas si la fine sculpture
A fait de chaque pierre un deuil en miniature,
Et si l'art y grava quelque nom en latin ;

Si c'est un chevalier, un laboureur, un moine
A qui la mort donna pour dernier patrimoine,
Dans le parfum des champs, cet abri clandestin.

Je pense simplement que, meurtri de la route,
Ayant atteint ce but que tout cherche et redoute,
Un voyageur lassé vint se loger ici.

Et, comme un pèlerin, muet, je m'agenouille
Devant la croix de fer qui s'incline et se rouille ;
Et tout un jour je rêve et je demeure ainsi.

En visitant hier une tombe égarée,
Qui de rien jusque-là n'avait été parée,
J'y trouvai déposé, comme offrande, un lis blanc.

Rien qu'un lis ! pas de nom ! Quelle âme solitaire
Laissait au trépassé ce présent de mystère,
Et mêlait un parfum à ce débris tremblant ?



Une vierge avait-elle ôté de son corsage
Le virginal emblème? ou quelque ange au passage
Venait-il doucement d'en verser les trésors?

Je ne sais. Mais la tombe avait l'air de sourire,
Et, prenant des douceurs qu'on ne pourrait décrire,
La nature chantait : « Béni qui pense aux morts! »

Toi qui de ta douleur t'es construit une tombe,
Où, loin de tout regard, chacun de tes pleurs tombe,
O mon âme! ô débris couvert d'isolement!

Dans ton ombre où jamais la foule n'est venue,
Quand recevras-tu donc d'une sœur inconnue
La sympathique fleur, le lis du sentiment?

ARMAND RENAUD.

LES NOMS DE BAPTÊME.

Lorsqu'ils baptisent leurs enfants,
De bons parents ont pour système
De choisir des noms triomphants
Tout imprégnés d'un doux emblème.

Ces noms couronnent leur matin
D'une ravissante euphonie,
Mais bien rarement le destin
Avec elle est en harmonie

C'est *Chéri* de tous abhorré,
Blanche que couvre une peau bistre,
C'est un malheureux *Honoré*
Que chacun traite comme un cuistre.

Achille est ami de la paix,
Pacifique, un foudre de guerre,
Esprit, un garçon fort épais,
Agnès, hélas! ne l'est plus guère!

Dans le plus misérable sort,
C'est une pauvre *Fortunée;*
C'est un *Juste* qui nous fait tort,
Une *Flore* ratatinée.

C'est une *Bonne* au cœur méchant,
Un fluet qui se nomme *Hercule*,
Puis une *Aurore* en plein couchant,
Qui n'avance pas, mais recule;

Une *Lucrèce* au cœur mutin,
Toujours tendre, jamais tigresse,
Et qui traite son Collatin
Autrement que ne fit *Lucrèce*.

Ange est un démon incarné,
Rien de plus maussade qu'*Amable*,
Et je sais plus d'un *Dieudonné*
Que de bon cœur on donne au diable!

J. PETITSENN, de l'Institut de Genève.

CHRONIQUE DU MOIS.

A PROPOS DE LA COMÈTE DE DONATI.



Vanité des prédictions humaines! La science propose, et les comètes disposent. On avait annoncé à grand bruit, pour 1857, la comète la plus fameuse, celle de Charles-Quint,— laquelle devait tout au moins brûler la terre, — et laquelle n'a pas même daigné paraître, et paraîtra on ne sait quand, si elle se montre jamais. Pour 1858, au contraire, on nous laissait dormir en paix à l'égard des astres chevelus, — et voilà que nous avons eu, en 1858, cinq comètes, sept et huit même, selon quelques savants, — et entre autres, la plus étonnante et la plus belle qu'on ait jamais vue, celle qui restera dans l'histoire sous le nom de DONATI, son inventeur.

Disons donc au revoir à cet éblouissant météore, qui est encore pour quatre mois sur notre horizon, — et résumons ce que la science et la conjecture ont énoncé de plus positif et de plus curieux à son sujet.

Et d'abord, consultons M. Babinet, le rédacteur émérite de la *Gazette du ciel :*

— Lorsque le 2 juin dernier, dit-il, un astronome de Florence, M. Donati, apercevait dans le ciel une petite lueur télescopique à peine perceptible, il ne pouvait supposer le grand éclat et la grande renommée qui attendait sa modeste nébulosité. Cette comète a pris rang parmi les plus brillants de ces astres que l'histoire européenne et l'histoire chinoise ont enregistrés dans leurs annales. C'est un astre tout à fait nouveau pour notre système solaire, et, s'il y revient, ce ne sera pas, suivant M. Brunhs, de Berlin, avant deux mille cent un an et demi d'ici; c'est-à-dire en l'an 3960 de notre ère. La comète de Charles-Quint, qui a obtenu pour sa future apparition un délai qui expire en 1860, n'aurait pas sans doute été aussi brillante, et n'égalera pas probablement la comète actuelle.

C'est le 5 octobre que la comète de Donati a présenté le plus admirable des spectacles, quand elle a passé (depuis six heures et demie du soir jusqu'à sept heures et demie) devant la splendide étoile du Bouvier, qui porte le nom d'Arcturus. Cette étoile, la plus belle de notre ciel boréal, entre le pôle et l'équateur, n'a de rivales que la Chèvre dans le Cocher, et la Terre dans la constellation du même nom. Un grand nombre de curieux, sur tous les points de la France, ont joui du beau spectacle du 5 octobre, et l'ont apprécié à sa juste valeur. Il est probable

que d'ici à plusieurs mille ans le même fait ne se reproduira pas. Inutile de dire que la comète ne diminuait en rien l'éclat de l'étoile, dont les rayons la traversaient. La comète, depuis cette époque, a passé l'équateur et se trouve dans l'hémisphère austral, où elle sera encore visible pendant quatre mois.

La comète de Donati est la cinquième de 1858, et avec elle les astronomes en voient trois autres, ce qui porte à huit le nombre des comètes de cette année. Les deux comètes périodiques de MM. Encke et Faye se voient au télescope, ainsi qu'une huitième comète dont la découverte nous arrive d'Amérique. Il y a trois ou quatre jours, un *lunetier* de carrefour offrait aux curieux, à huit heures du soir, la comète chevelue de M. Faye, qui ne se lève qu'à dix heures. M. Babinet reconnut facilement que sous ce titre il débitait aux passants la belle nébuleuse d'Andromède. Au reste, le public n'y perdait pas pour la qualité de la marchandise.

La comète de Donati a surpassé certainement en éclat la fameuse comète de 1811, qui fut visible pendant cinq cent dix jours. Celle-ci était comparativement rougeâtre. L'une et l'autre ont eu l'avantage de briller dans le ciel, loin de la partie occupée par les lueurs crépusculaires qui nuisaient tant à la comète de 1853.

Quant à la marche, aux distances et aux dimensions de l'astre errant, voici les calculs prodigieux des astronomes:

C'est le 30 septembre que la comète a passé à son périhélie, c'est-à-dire au point de son orbite le plus rapproché du soleil, point qui en est éloigné d'une distance d'environ 23 millions de lieues; au même moment elle était située à une distance de 28 millions de lieues de la terre. Le point périhélie de la comète n'était pas en même temps le point de son orbite le plus rapproché de la terre: marchant avec une vitesse de 1,200,000 lieues par jour, elle n'est arrivée à ce dernier point, qui était son périgée, que le 10 octobre. Sa distance de la terre était alors d'environ 20 millions de lieues; son éclat, favorisé par un ciel serein et par l'absence du clair de lune, était le plus grand qu'elle eût encore atteint; la longueur apparente de sa queue, en forme d'aigrette recourbée, s'étendait sur plus de 40 degrés du ciel, et sa longueur réelle pouvait être évaluée à plus de 10 millions de lieues.

On n'a pas manqué, à propos de la comète de Donati, de discuter de nouveau l'influence bonne ou mauvaise des comètes.

M. Babinet leur refuse tout pouvoir, « même celui de donner du vin. »

M. Grimaud de Caux est moins rassurant. Enumérant les contradictions de la science à l'égard des comètes :

— En voilà plus qu'il n'en faut, dit-il, pour conclure, sans offenser la logique la plus sévère, qu'il est bien permis de n'avoir pas, dans le chemin que les astronomes tracent aux comètes, la même foi que l'on doit avoir en leurs calculs quand il s'agit de la marche de Jupiter et de Vénus. Il est certain que les comètes marchent dans toutes les directions; ce qui fait que, pendant longtemps, on a admis la possibilité d'une rencontre avec les autres astres, avec les planètes et par conséquent avec la terre; et, en vue d'une semblable hypothèse, chaque fois qu'une comète s'est montrée, tout le monde a été dans l'effroi. Je ne trouve rien de plus curieux que le raisonnement de Laplace pour calmer les craintes de ses contemporains : « Ce choc, quoique possible, disait-il, est si peu vraisemblable dans le cours d'un siècle; il faudrait un hasard si extraordinaire pour la rencontre de deux corps aussi petits relativement à l'immensité de l'espace dans lequel ils se meuvent, que l'on ne peut concevoir à cet égard aucune crainte raisonnable. *Cependant la petite probabilité d'une pareille rencontre peut*, en s'accumulant pendant une longue suite de siècles, *devenir très-grande.* »

Mais, en admettant même la rencontre, serait-elle fatale à notre planète ? — M. Babinet dit non, et compare ce choc à celui « d'un moucheron contre une locomotive! » Il cite pour preuve un fait constaté par MM. de Humboldt et Herschell. On a vu, en effet, une comète, celle de Lexell, l'une des plus remarquables, qui parut en 1770, se jeter à travers les satellites de Jupiter. « *A la suite de cette rencontre extraordinaire*, dit Herschell, *les mouvements des satellites n'ont pas offert la moindre apparence de dérangement...* »

La science avait révélé ce fait bien avant l'apparition de la comète de 1811, ce qui n'empêcha pas les esprits forts de faire mille commentaires plus ou moins effrayants sur cette comète en particulier, et sur l'influence des comètes en général.

M. de Jouy nous en a laissé un témoignage dans un de ses chapitres de *l'Ermite de la Chaussée d'Antin*, un peu beaucoup oublié aujourd'hui, et que M. Béliard rappelle fort à propos. Un bourgeois du Marais écrit, le 21 septembre 1811, à M. de Jouy :

« Monsieur l'ermite,

« Vous n'avez rien dit encore de la comète; cependant, si j'en crois quelques-uns de mes voisins, elle exerce une grande influence sur les choses d'ici-bas. C'est la comète qui dessèche les fontaines et qui nous occasionne la sécheresse; lorsque les bonnes femmes sont malades, c'est la comète qui leur a donné la fièvre; lorsqu'on bâille aux dernières œuvres de Mme de ...., c'est encore la comète qui en est la cause. J'avoue que j'ai besoin de voir de pareilles opinions consignées dans un journal pour y ajouter foi. Il court encore d'autres bruits sur la comète. Je ne serai tranquille que lorsque vous m'aurez dit qu'elle passera sans nous faire de mal... »

Et plus loin, en parlant de la vie de château, l'ermite ajoute :

« Le dernier jour que j'ai passé au château de P..., il ne fut question que de la comète. Le précepteur des enfants, qui est presque aussi habile en astronomie que M. Trissotin, commençait à effrayer ces dames, en leur démontrant à sa manière qu'un jour ou l'autre notre terre ne pouvait manquer d'être mise en poudre par le choc d'un de ces astres vagabonds, lorsque M. Saint-C... vint nous lire le *post-scriptum* d'une lettre que venait de recevoir sa femme de chambre; la mère de cette jeune fille lui écrivait mot pour mot :

« Ta maîtresse et toi vous avez bien mal pris votre temps
« pour aller à la campagne: on montre à Paris une comète
« superbe. J'ai déjà été la voir trois fois sur le pont des
« Arts; et comme cela ne vient que tous les mille ans, à ce
« qu'ils disent, je suis bien fâchée que tu aies manqué une
« si belle occasion. »

M. de Jouy, après ce racontage, a soin d'ajouter en note que « le fait est de toute vérité. »

Quoi qu'il en soit de la comète de 1811 et de celle de 1858, comme le disent fort bien M. de Caux et M. Béliard, on n'a pas donné jusqu'ici une raison suffisante ni même plausible de ces immenses appendices qu'elles traînent après elles, de leurs *queues*, non plus que de bien d'autres singularités qu'elles présentent. Rien ne prouve mieux le peu de consistance des connaissances astronomiques à leur égard, que cette réflexion pleine de découragement par laquelle J. Herschell termine le chapitre

qu'il leur a consacré dans son traité d'astronomie. « Mais il est temps, dit-il, de quitter un sujet enveloppé de tant de mystères, et qui ouvre carrière à des spéculations sans fin. »

La science aura beau faire, il lui faudra toujours arriver à ce dénoûment.

Lisez plutôt les effrayantes révélations notées par M. Jourdan, d'après *les Lois de Dieu et l'Esprit moderne*, ouvrage récent de M. Charles Richard.

Vous y verrez ceci : — Les planètes, les soleils, les astres innombrables qui s'agitent au-dessus de nos têtes, dans l'immensité des cieux, immensité dont nos yeux découvrent à peine un fragment, tous ces corps lumineux ou opaques sont soumis à la même loi. Les astres se refroidissent et meurent, après avoir vécu leur vie, comme nous nous refroidissons et mourons après avoir vécu la nôtre. Chaque jour le monde finit et recommence pour des millions d'êtres dont nous ne soupçonnons pas l'existence, etc.

Vous y verrez encore cela : — Les astronomes nous donnent une très-pauvre idée du soleil qui nous éclaire ; à les entendre, ce soleil n'est qu'un imperceptible atome enflammé, si on le compare aux soleils centraux, aux grands chefs des tourbillons cosmiques et des systèmes planétaires qui se meuvent par myriades infinies dans les champs de l'espace.

Or, ce petit disque enflammé du soleil, d'après Newton, est un foyer de chaleur évalué à un million de degrés centigrades, en prenant pour zéro la température du fer rouge, c'est-à-dire cinq cents degrés. La fameuse comète de 1680, qui passa à cinquante mille lieues seulement de notre soleil, ce qui est pour les astres une distance peu respectueuse, faillit s'embraser et périr à ce rapprochement. Ce soleil microscopique qui nous éclaire n'est donc pas à dédaigner, d'autant plus que les calculs d'un célèbre physicien allemand ont démontré que ce foyer de chaleur brûlera encore pendant deux cent cinquante millions de siècles, à moins d'un accident sidéral, par exemple, la rencontre d'une comète qui, au lieu de nous laisser mourir de notre belle mort, nous tuerait de mort violente. (Voilà un astronome moins confiant que M. Babinet !)

Ces comètes que nous admirons, ajoute-t-il, épanouissant dans le ciel leur queue lumineuse, sont des êtres indisciplinés, de véritables enfants faisant l'école buissonnière dans l'espace. Keppler prétendait que le dénombrement des comètes pouvait lutter d'arithmétique avec celui des poissons de la mer. Notre grand Arago, prenant pour base les hypothèses de ses devanciers, était arrivé au chiffre de dix-sept millions ; plus tard il réduisit ses calculs à ce sujet aux humbles limites de trois à quatre cent mille. Vous figurez-vous, s'écrie M. Jourdan, un pareil nombre de bambins de cette taille courant dans toutes les directions du ciel avec tout l'emportement de leur âge, menaçant le repos et l'existence de tous les astres honnêtes et rangés !

Voilà pourquoi on ne verra jamais les comètes avec indifférence, — et l'on trouvera toujours des statisticiens prêts à noter les événements heureux ou malheureux qui ont coïncidé avec leurs apparitions.

Témoin le tableau suivant, que nous vous donnons à titre de curiosité :

COÏNCIDENCE DES COMÈTES AVEC DE GRANDS ÉVÉNEMENTS.

Avant Jésus-Christ.

Comète de 596. La mère de l'empereur chinois Yu, sur le point de devenir mère, considère la comète comme un augure favorable.

480. Bataille de Salamine.

431. Guerre du Péloponèse.

331. Bataille d'Arbelles.

43. Mort de César.

Ère chrétienne.

Comète de l'an 1er. Naissance de Jésus-Christ.

62. Tremblement de terre dans l'Achaïe et la Macédoine.

70. Destruction de Jérusalem.

79. Eruption du Vésuve, qui engloutit Herculanum.

337. Mort de Constantin.

389. Malheurs de Constantinople.

400. Invasion d'Alaric en Italie.

676. Avénement du pape Dieudonné II.

813. Précède la mort de Charlemagne.

877. Mort de Charles le Chauve.

999. Comète et météores effrayants qui précèdent l'an 1000, l'année de désastre et de terreur.

1066. Conquête de l'Angleterre par les Normands.

1223. Mort de Philippe-Auguste.

1264. Disparaît le 3 octobre, jour de la mort d'Urbain IV.

1265. Elle terrifie Mainfroi, roi de Naples, qui perd, le 26 février 1266, la couronne et la vie.

1273. Avénement de Rodolphe de Hapsbourg.

1293. Elle modifie le caractère et la conduite de Koublai-Khan, fondateur de la domination tartare en Chine.

1402. Galéas Visconti, duc de Milan, la considère comme un signe de sa mort prochaine.

1454. Prise de Constantinople.

1500. Irruption des Tartares en Pologne. Famine en Souabe. Expédition de Charles VIII en Italie.

1516. Annonça, disent les chroniqueurs, les malheurs de Munster, la tyrannie de Jean de Leyde, l'invasion des Turcs en Hongrie, la guerre civile en Suisse, la peste en Angleterre, l'inondation en Hollande, un tremblement de terre en Portugal.

1556. Abdication de Charles-Quint.

1560. L'historien de Thou la regarda comme un signe de la mort de François II, arrivée le 15 décembre.

1572. Visible depuis la Saint-Barthélemy, cette comète disparut à la mort de Charles IX.

1577. Malheureuse expédition du roi Sébastien en Afrique.

1580. Epidémie en Italie et en France.

1793. Mort sanglante de Louis XVI.

1804. Empire.

1811. Naissance du roi de Rome.

1820. Napoléon y voit un présage de sa mort prochaine.

1843. Tremblement de terre à Richdales, Manchester et Liverpool.

1858. .....?

Le tableau se termine ainsi :

2255. Fin du monde.

« Les calculs de Newton, ajoute le statisticien, appuyés des recherches du savant Corneills de Pow, établissent d'une manière positive qu'en cette année une grande comète heurtera si violemment le soleil, qu'il n'y a aucune espérance qu'après ce triste accident il soit encore en état d'éclairer notre globe. »



LA MURAILLE DE LA CHINE.

Il est enfin pénétré ce mystère impénétrable! Cette muraille de la Chine, d'autant plus célèbre que personne ne l'avait vue, notre ambassadeur et sa suite l'ont examinée, toisée et probablement photographiée. Nous allons en donner l'idée à nos lecteurs en résumant et en abrégeant la curieuse description faite d'après nature par un des secrétaires du baron Gros.

Ce diplomate, après avoir signé le traité de Tien-Sin, a tenu à visiter la grande muraille de la Chine, et à juger par lui-même de la véracité de l'opinion qui la fait commencer dans la mer, à l'entrée du golfe de Leo-Toung. Le 11 juillet, à sept heures du matin, l'ambassadeur, suivi de ses secrétaires et attachés, s'est embarqué sur *le Prégent*, élégant aviso à vapeur; et, dès le lendemain, au point du jour, la grande muraille est apparue à nos compatriotes : elle présentait l'aspect d'une suite d'édifices de même hauteur, crénelés et barrant la plaine depuis la mer jusqu'au pied de la chaîne de montagnes qui court parallèlement au rivage, mais à plus d'une lieue de distance. Une heure après, la grande muraille avec ses créneaux, ses contre-forts, ses jetées arrivant dans la mer, et la pagode qui la termine vers le rivage, était parfaitement visible, presque dans ses moindres détails, et nous avions devant nous, dit le rapporteur de cette expédition, le point de vue le plus pittoresque, le plus beau que l'on puisse rencontrer en Chine : le long de la mer, cette vaste plaine, couverte d'une végétation luxuriante et de pâturages, avec de nombreux villages au milieu des arbres; et au second plan, un horizon de hautes montagnes, les unes abruptes et escarpées, les autres boisées et verdoyantes jusqu'à leur sommet, produisaient une scène que les Alpes seules peuvent rappeler, mais à laquelle la grande muraille, sortant de la mer pour se couvrir de pagodes et de bastions et grimper à pic sur les arêtes les plus hautes de la montagne, donnait un caractère bien fait pour impressionner les imaginations même les plus lentes.

Au pied de la muraille, du côté de la Chine, se dessinaient les blanches tentes de deux camps tartares, laissant leurs chevaux paître en liberté les herbes d'alentour. Le paysage, doré par le soleil levant, était plein de charme, et faisait comprendre la vie pastorale des hordes mongoles; il nous donnait une idée exacte de cette terre des herbes si bien décrite par l'abbé Huc.

Vue du côté chinois, la grande muraille ressemble à un immense ouvrage en terre, couronné de créneaux en brique, mais en fort mauvais état, et manquant en plusieurs endroits. Du côté de la Mandchourie, au contraire, la grande muraille est construite en briques posant sur un soubassement de pierre. Elle est flanquée de tours carrées dans toute sa longueur, à la distance d'environ deux traits de flèche, afin que l'ennemi puisse être partout atteint. Elle descend dans la mer par deux jetées parallèles qui suivent une pente assez douce pour permettre d'y monter en sortant du canot. Les plus gros navires peuvent en approcher à moins de deux milles, et c'est là le véritable endroit où de nouveaux touristes devront débarquer.

Nous débarquâmes donc, et ce ne fut pas le côté le moins piquant de notre expédition. Les canots ne pouvaient approcher, sous peine d'être roulés par les vagues. Le baron Gros descendit à terre, porté sur les épaules de trois matelots entièrement nus. M. le vicomte de Contades, ainsi que les attachés de l'ambassade, plusieurs officiers de *l'Audacieuse* et du *Prégent*, le suivaient, les uns sur deux, les autres sur un seul homme. Plusieurs, poussés par les lames, chavirèrent avec leur porteur et burent l'onde amère. Enfin, au bout d'un quart d'heure, la réunion eut lieu sur le rivage, et l'on partit avec une escorte de douze baïonnettes, qu'on avait eu le soin de ne pas laisser mouiller. Nous nous dirigeâmes droit sur la muraille. Plus nous approchions de cette nouvelle terre promise que nous ne devions pas toucher, plus on voyait les Tartares s'agiter, monter à cheval et dénoter, par tous leurs gestes et par leurs manœuvres, une émotion visible. Ils se séparèrent bientôt en trois corps : l'un resta à cheval devant le camp, nous coupant la route de la grande muraille; l'autre se porta à notre gauche et mit pied à terre dans les hautes herbes; le troisième, composé de globules blancs et dorés, vint au petit galop à notre rencontre. Ils nous demandèrent d'où nous venions, où nous allions, et nous dirent qu'il leur était impossible de nous laisser aller plus loin; que leur chef était absent, et qu'ils ne pouvaient prendre sur eux de nous permettre d'approcher, ajoutant du reste une foule de tchin-tchin à toutes ces mauvaises raisons. Mais que l'on juge de notre étonnement, lorsque nous sûmes que ces gens-là, campés en quelque sorte à la porte de la capitale, ne se doutaient point que leur pays eût été en guerre avec la France et l'Angleterre! La prise de Canton, le bombardement de Takou, la paix conclue à Tien-Tsin, ils ignoraient tout! Une seconde négociation semblait avoir réussi; ils nous permettaient d'avancer encore; mais à trois ou quatre cents mètres de là, de nouveaux cavaliers, s'étant approchés, nous prièrent instamment de ne pas aller plus loin.

Avec nos douze baïonnettes d'escorte et nos revolvers, nous aurions pu facilement tenir en respect ces trois cents cavaliers tartares, et monter malgré eux sur la muraille; mais l'ambassadeur devait éviter toute rixe, toute affaire de ce genre, et ne voulait point compromettre sa position pour une simple partie de plaisir et de curiosité. Il avait vu d'ailleurs très-distinctement ce qu'il s'agissait de voir, et la fameuse muraille n'avait plus de secrets pour aucun membre de l'expédition. Après avoir pris quelques croquis, avoir acheté quelques éventails aux cavaliers tartares et émerveillé la foule de Chinois qui nous environnait, en leur faisant boire de l'eau-de-vie, en leur montrant nos montres, ou les faisant regarder dans nos binocles, le baron Gros reprit la route des canots, que plusieurs d'entre nous rejoignirent à la nage.

Ces cavaliers tartares n'avaient ni arcs, ni flèches, mais tous portaient le fusil à mèche en bandoulière. Leur poudre nous a semblé très-grossière, et, outre des balles, ils avaient dans leurs cartouchières de petits lingots de plomb. Leurs chevaux sont petits, généralement blancs ou pies, d'une race essentiellement primitive. Ces cavaliers portent dans leurs grandes bottes leur pipe et leur éventail. Tous avaient l'anneau de jade pour bander l'arc.

Avant de quitter ces parages, ajoute le secrétaire de l'ambassade, nous sommes allés, avec *le Prégent*, faire une pointe de l'autre côté de la grande muraille, vis-à-vis les plaines de la Mandchourie, qui se présentait à nous avec cette verdure éclatante que l'on ne trouve que dans les pays longtemps couverts de neige et lorsque le soleil est venu les vivifier. La grande muraille, avec ses noires assises, se détachait sur cette admirable végétation : on la voyait sortir de la mer et, appuyée sur ses contre-forts, gravir l'arête même de la montagne pour suivre, pendant plus de six cents lieues, les contrées à demi sauvages qui

s'étendent jusqu'aux confins de la Mongolie et du Kou-Kou-Noor. —

Quand le baron Gros sera rentré en France, nous espérons obtenir de lui et donner à nos lecteurs une vue de la grande muraille de la Chine.

POÉSIES, PAR C.-F. LERAMBERT.

Comment analyser les premières poésies d'un jeune homme? Autant vaudrait suivre et indiquer la route décrite dans les airs par le vol de l'oiseau du printemps ; noter la cantate chantée sans fin par l'Océan et la forêt; fixer les couleurs qui émaillent en juin les champs et les prés; peindre les plus insaisissables mouvements du cœur ou retracer les rêves les plus fugitifs de l'esprit.

Aussi nous bornerons-nous à dire que le livre de M. Lerambert est un de ces rares recueils qu'on aime à placer dans sa bibliothèque. Notre jeune poëte ne prêche pas, mais on se sent meilleur après l'avoir lu, car on comprend mieux la nature, on se tourne avec plus d'amour vers le Créateur, on devient plus compatissant envers la créature. Pour achever cet éloge, ne manquons pas d'ajouter que, dans un volume de quatre cents pages, pas une scène, pas une image, pas un mot ne peut choquer l'oreille la plus chaste. N'est-ce pas une merveille, par le temps de *réalisme* qui court? M. Lerambert a beaucoup étudié les maîtres, mais n'a nulle prétention à être d'aucune école : il admire, il aime, il chante, il pleure et fait des vers,

> Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
> Comme l'eau murmure en courant.

Nous voudrions citer beaucoup, mais l'espace nous manque, et si nous donnons ici quelques vers du volume, nous ne les choisirons pas comme les meilleurs, mais comme les plus courts.

LE ROSSIGNOL ET LA VIOLETTE.

> Je voudrais en français pouvoir ici traduire
> Un poëme charmant
> Qu'un jour sur ce sujet il m'arriva de lire,
> De lire en allemand.
> Mais j'ai tout oublié, jusqu'au nom du poëte,
> Tout, excepté les yeux
> Qui lisaient avec moi, des yeux, ô violette,
> Comme toi doux et bleus.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE.

Je lègue à tous les rois vivants l'opprobre de ma mort. Paroles de Napoléon Ier, à Sainte-Hélène.

(*Je* légat — toue — L' — air — oie vive en *l'opprobre* — 2 mats — maure).

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.



ANECDOTES HISTORIQUES.

LE DUC D'ANJOU OU LE BONHEUR D'ÊTRE ROI (1).

Portrait du duc d'Anjou (Philippe V, roi d'Espagne), peint par de Troy, gravé par Edelinck. Dessin de P. Chenay.

Le duc Philippe d'Anjou était destiné à une vie calme et douce ; il eût joui de tous les bonheurs intimes, s'il n'eût été petit-fils de Louis XIV, frère cadet du dauphin, — et, pour comble de malheur, roi d'Espagne à dix-sept ans.

Il tenait alors toutes les promesses du pinceau de Troy

(1) Voir l'histoire du duc de Berry, son frère, tome XXIV, page 315.

et du burin d'Edelinck. « Il était bien fait, dit Saint-Simon, dans la fleur de la première jeunesse, blond comme le feu roi Charles et la reine sa grand'mère, grave, silencieux, mesuré, retenu, tout à fait pour être parmi des Espagnols. Avec cela, fort attentif à chacun, et connaissant déjà les distinctions des personnes. Il ôtait le chapeau ou le soulevait presque à tout le monde, jusque-là que les Castillans s'en formalisèrent et en parlèrent au duc d'Harcourt, qui leur répondit : — Pour toutes les choses essentielles, le roi se conformera à vos usages, mais dans les autres il faut lui laisser la civilité française.»

Réponse charmante qui peint toute cette aimable nature.

Dès l'enfance, le duc d'Anjou, cadet d'un dauphin violent et impétueux, avait été élevé dans une soumission « nécessaire à bien établir pour la tranquillité de la famille royale. » La raison d'Etat, loi suprême, l'avait « raccourci et rabattu » (vous reconnaissez le style de Saint-Simon); son éducation l'accoutuma « à ne rien penser ni produire et à se laisser mener à tel point, qu'avec du sens, de l'esprit et une expression lente, mais juste et en bons termes, ce fut un prince fait exprès pour être enfermé et gouverné. »

Les choses en étaient là, lorsque la mort de Charles II vint changer toutes les vues de Louis XIV sur son petit-fils. Comprimé dix-sept ans « pour rester sujet, » le duc d'Anjou devenait tout à coup roi d'Espagne, — et il fallut donner les griffes du lion à l'agneau de la cour de Versailles!

Le mardi 16 novembre 1700, par une belle matinée de l'été de la Saint-Martin, deux adolescents jouaient et causaient au soleil dans une galerie du palais de Versailles.

C'étaient le duc de Berry, qui semblait alors appelé au trône de France, — et le duc d'Anjou, « rabattu » avec tant de soin vers la vie privée.

Les deux enfants parlaient de leurs rêves d'avenir.

— Quand je serai roi, disait le fils aîné du dauphin, j'agrandirai encore Versailles, j'aurai une cour nombreuse et brillante, comme mon grand-père; je traverserai l'Europe à la tête de mes armées, etc.

— Et moi, disait Philippe d'Anjou, dès que je serai maître de mes actions, je choisirai la maisonnette la plus petite des domaines royaux; je m'y installerai avec quelques amis, sans cour et sans embarras; je m'y ferai jardinier et chasseur; j'y aurai des livres pour les jours de pluie, ma partie de pharaon le soir, une femme éloignée comme moi du faste et du bruit, des enfants sur mes genoux, à qui j'apprendrai à lire dans les fables de La Fontaine; et quand tu voudras, mon frère, contempler l'image du vrai bonheur, tu viendras sans suite et sans façon dîner avec moi en famille.

Comme il achevait ces mots, un chambellan de Louis XIV, en grande tenue, vint le chercher solennellement « de la part du roi. » On lui mit un habit de drap d'or et on le conduisit dans la chambre de Sa Majesté, — celle qu'on admire encore au musée de Versailles.

Là se passa la scène suivante, décrite par Saint-Simon et peinte par Gérard.

La cour étant « fort grosse, » le roi, « au sortir de son lever, fit entrer l'ambassadeur d'Espagne dans son cabinet, où M. le duc d'Anjou s'était rendu, tout étonné, par les derrières. Louis XIV, montrant son petit-fils à l'ambassadeur, lui dit qu'il le pouvait saluer comme son roi. Aussitôt l'ambassadeur se jeta à genoux à la manière espagnole et fit au duc d'Anjou un assez long compliment en cette langue. Le roi lui dit qu'il ne l'entendait pas encore, et que c'était à lui à répondre pour son petit-fils. » Aussitôt après, Louis XIV fit, contre toute coutume, ouvrir les deux battants de la porte de son cabinet et commanda à la foule qui était là d'entrer librement. Puis, passant majestueusement les yeux sur la nombreuse compagnie :

— Messieurs, dit-il en montrant le duc d'Anjou, voilà le roi d'Espagne! La naissance l'appelait à cette couronne, le feu roi Charles II aussi par son testament; toute la nation l'a souhaité et me l'a demandé avec instance; c'était l'ordre du ciel; je l'ai accordé avec plaisir.

Et se tournant vers son petit-fils :

— Soyez désormais bon Espagnol, ajouta-t-il, c'est présentement votre premier devoir; mais souvenez-vous que vous êtes né Français, pour entretenir la concorde entre les deux peuples; c'est le moyen de les rendre heureux et de conserver la paix de l'Europe.

Enfin, montrant du doigt le duc d'Anjou à l'ambassadeur :

— S'il suit mes conseils, lui dit-il, vous serez bientôt grand d'Espagne; il ne saurait mieux faire que de se conformer à vos avis.

Ce premier « brouhaha » de courtisans passé, continue Saint-Simon, les deux autres fils de France arrivèrent, et tous trois s'embrassèrent tendrement, et les larmes aux yeux, à plusieurs reprises.

Le duc d'Anjou pleurait surtout, hélas! en s'éveillant d'un rêve si étrange et si loin de ses dispositions!

Une heure après, encore étourdi du coup, « sans rien voir ni rien entendre, » il se laissa conduire à la messe du roi; Louis XIV le plaça à sa droite à la tribune, où d'ordinaire Sa Majesté seule avait un carreau par-dessus la banquette. « Ne trouvant donc que ce carreau, le roi le prit et le présenta au roi d'Espagne, lequel n'ayant pas voulu l'accepter, il fut mis à l'écart, et tous deux entendirent la messe sans carreau. Mais dorénavant il y en eut toujours deux à la tribune... »

En revenant de la messe, Louis XIV s'arrêta « dans la pièce du lit du grand appartement, et dit au roi d'Espagne que désormais ce serait le sien... Il y coucha, en effet, dès le même soir, et il y reçut à son lever toute la cour qui en foule alla lui rendre ses respects. »

Resté seul enfin, il regarda autour de lui, songea à la maisonnette de ses rêves, — et se remit de plus belle à pleurer...

Quinze jours après, l'agneau prit le chemin de la boucherie; Philippe V se rendit à Madrid avec une cour et une escorte dignes de Sa Majesté.

Puis on le maria, sans le consulter, dans l'intérêt des deux nations, à la seconde fille du duc de Savoie, sœur de la duchesse de Bourgogne, — après la mort de laquelle on lui fit épouser, — toujours sans son agrément et pour la même raison,— Elisabeth Farnèse, princesse de Parme.

En revanche, on lui donna successivement deux maîtres chargés de gouverner à sa place, d'abord la princesse des Ursins, amie de Mme de Maintenon, puis le fameux cardinal Albéroni, qui le réduisit à l'état d'esclave couronné.

Un simple détail fera juger du bonheur de Philippe V dans son premier ménage, et de sa liberté au milieu de l'étiquette espagnole.

En arrivant à Figuières, dit Saint-Simon, l'évêque diocésain maria le roi et la reine « avec peu de cérémonie, et bientôt après, ils se mirent à table pour souper, servis par la princesse des Ursins et par les dames du palais, moitié de mets à la française, et moitié à l'espagnole, » dont les deux époux avaient une égale horreur. Ce mé-

lange déplut aux dames de Castille et à plusieurs seigneurs, avec qui elles complotèrent « de le marquer par un éclat.» Sous un prétexte ou un autre, « de la pesanteur ou de la chaleur des plats, ou du peu d'adresse avec laquelle ils étaient présentés, aucun mets français ne put arriver sur la table, et tous furent renversés en chemin, — tandis que les plats espagnols furent tous servis sans malencontre. » Les dames d'honneur rirent et mangèrent beaucoup; Mme des Ursins ne dit mot, — et le roi et la reine restèrent à jeun.

Après ce fâcheux repas, Philippe V se trouva mal, — et sa femme se mit à pleurer à chaudes larmes, « voulant à toute force repartir pour la Savoie, » si bien qu'ils passèrent sans se voir les trois premiers jours de leur mariage.

La fin fut digne du commencement. La reine étant morte des écrouelles à la fleur de l'âge, Philippe V la regretta « un peu à la royale; on l'obligea à chasser et à aller tirer pour prendre l'air. Il se trouva, en l'une de ces promenades, lors du transport du corps à l'Escurial et à portée du convoi. Il le regarda, le suivit des yeux et continua sa chasse. »

Il y eut, à ce sujet, une comédie chez le duc de Saint-Simon. « Louis XIV, dit-il, prit en violet le deuil de sa belle-petite-fille. Le duc de Berry drapa... Mme de Saint-Simon ne voulait point draper, disant que ses équipages étaient à moi qui ne drapais point. Cela fut contesté quelques jours, mais la duchesse de Berry le prenant à honneur, Mme de Saint-Simon céda à la complaisance, tellement que nous fûmes mi-partis dans notre maison, avec des carrosses et une livrée moitié noirs et moitié ordinaires. »

La seconde femme du roi d'Espagne lui amena un second tyran, Albéroni, « alors petit compagnon de sa suite, » et qui allait devenir le Richelieu de la Castille.

Ecoutons encore Saint-Simon, lorsque, ambassadeur du régent, il représenta la France auprès de Philippe V.

« Le premier coup d'œil, quand je fis ma révérence au roi d'Espagne en arrivant, m'étonna si fort, que j'eus besoin de rappeler tous mes sens pour m'en remettre. Je n'aperçus nul vestige du beau duc d'Anjou, qu'il me fallut chercher dans son visage amaigri et méconnaissable. Il était courbé, rapetissé, le menton en avant, les pieds tout droits qui se coupaient en marchant, et les genoux à plus de quinze pouces l'un de l'autre; les paroles si traînées, l'air si niais, que j'en fus confondu; un justaucorps, sans aucune sorte de dorure, d'une bure brune, ne relevait pas sa mine ni son maintien. Il portait une perruque nouée, jetée par derrière, et le cordon bleu pardessus son justaucorps, etc. »

Quant à sa santé, à ses plaisirs et à son pouvoir, voici ce qu'ils étaient devenus pour le plus vigoureux fils de France, pour celui qui aspirait à la vie libre des champs et aux joies de la famille, — dans une maisonnette de Compiègne ou de Marly.

Enfermé par la reine et par Albéroni dans son vaste et triste palais, séparé de tous les officiers et de tous les serviteurs qu'il aimait, « gardé à vue par trois Espagnols, toujours les mêmes, » et par quatre ou cinq valets, dont deux seulement étaient de son pays, « réduit nuit et jour à une prison effective et très-étroite, — avec sa femme en même temps captive et geôlière, — prison dont Albéroni avait la clef dans sa poche, il était tombé d'ennuis en ennuis plus malade encore d'esprit que de corps; il se croyait près de mourir à chaque instant et mangeait avec excès pour retrouver des forces; il se confessait tous les soirs après son souper, et retenait le prêtre avec effroi jusqu'à ce qu'il fût endormi; à son réveil, Albéroni présentait une liasse de papiers à sa signature, et il passait la journée avec ses médecins et ses apothicaires, s'amusant à les voir jouer ou à jouer avec eux; » sa seule distraction extérieure était d'aller parfois, toujours flanqué de la reine et de ses gardiens, s'embusquer avec un fusil dans les bois et de faire une boucherie de cerfs et de daims que les battues amenaient sous ses yeux.

En arrivant à Madrid, avec la seconde femme de Philippe V, Albéroni, dit Saint-Simon, « trouve un roi solitaire, livré aux caprices d'une épouse, dévot et dévoré de scrupules, peu mémoratif des grands principes de la religion et abandonné à son écorce, timide et opiniâtre, quoique doux et facile à conduire, sans imagination, paresseux d'esprit, commode au dernier point pour la certitude de ne parler à personne ni de se laisser approcher, glorieux pourtant, haut et touché de conquérir et d'être compté en Europe, et, ce qui est incompréhensible, sans penser, avec de la valeur, à sortir de Madrid, et content de la vie du monde la plus triste, la plus unie, la même tous les jours, sans penser jamais à la varier ni à donner le moindre amusement à son humeur mélancolique que des battues, et tête à tête avec la reine en chemin, et dans la feuillée destiné à tirer sur les bêtes » qu'on y faisait passer à grands cris...

L'ambassadeur de France, invité à ces chasses étranges, en trace un curieux tableau. On dressait deux grandes feuillées, adossées l'une à l'autre, presque fermées, avec des espèces de fenêtres larges à hauteur d'appui. Le roi, la reine, le capitaine des gardes, le grand écuyer et quatre chargeurs de fusils étaient seuls dans la première feuillée, avec une vingtaine de fusils et des munitions de poudre et de balles. On amenait la cour en carrosses et on l'installait dans les réduits de feuillages. Deux, trois, quatre cents paysans commandés avaient fait dans la nuit des enceintes, et des huées dès le matin, pour effrayer les animaux, les faire lever et les pousser du côté des affûts. Il n'y fallait ni remuer ni parler le moins du monde, et qu'il n'y eût aucun habit voyant, — et chacun demeurait des heures entières debout et en silence. Enfin, dit Saint-Simon, nous entendîmes de loin de grandes huées, et bientôt nous vîmes des troupes d'animaux passer à demi-portée de fusil, et tout aussitôt le roi et la reine de faire beau feu, — et les autres tireurs après Leurs Majestés. Cette sorte de boucherie dura une demi-heure, à voir tuer ou estropier cerfs, biches, chevreuils, sangliers, loups, blaireaux, renards, lièvres et fouines sans nombre... Alors, les équipages reviennent; on apporte les bêtes tuées devant le roi; on les charge derrière les carrosses et on emporte le tout au palais. Voilà le plaisir de Leurs Majestés, — plaisir le plus ennuyeux que j'aie jamais vu, — conclut l'ancien compagnon des belles chasses de Fontainebleau...

Ainsi vécut Philippe V, roi d'Espagne, au milieu des désastres de la guerre de succession, tour à tour détrôné et remis en place, abdiquant et reprenant la couronne, jusqu'à la paix d'Utrecht qui démembra son empire et les conquêtes de Louis XIV, laissant à l'Angleterre Gibraltar et Minorque, et à l'Autriche la moitié de l'Italie.

Aussi, quand il décéda, en 1746, — épuisé avant l'âge par tant de gloire et tant de bonheur, on l'entendit murmurer dans son dernier soupir :

— Oh! qu'il eût fait bon vivre et mourir, loin du trône et des palais, dans la petite maison rêvée par mon enfance!

PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE NATURELLE. LES SERPENTS DE L'INDE.

AVENTURES D'UNE CHARMEUSE.

Le docteur Williams, arrivé depuis peu de temps de l'Inde, m'a dernièrement fait l'honneur de m'inviter à aller le voir.

C'est un incomparable voyageur que ce docteur Williams; il n'est pas un point du monde où il n'ait marqué ses pas.

En fait d'histoire naturelle, les cinq parties de notre globule ont été deux fois l'objet de ses observations scientifiques. Mais, comprenant que l'homme, même quand il est docteur, ne peut tout connaître parfaitement, et que la courte durée de la vie suffit à peine à se bien pénétrer d'une chose, le docteur s'est spécialisé dans sa dernière exploration : il s'est adonné à l'étude des serpents; c'est un goût bizarre, sans doute, mais, dit M. de La Palisse, je crois, tous les goûts sont dans la nature, et, comme preuve, un mien ami a étudié, dix ans durant et avec le plus grand sérieux, les mœurs intimes des cloportes.

Je fis un examen attentif des diverses curiosités rapportées par le docteur, non-seulement de son dernier voyage aux Indes, mais encore de ses voyages antérieurs. Tour à tour je fus à même de considérer le naïa de Ceylan, le boa de l'Afrique, la vipère noire du Brésil, le serpent à sonnettes du Sénégal; la couleuvre inoffensive de notre Camargue (Bouches-du-Rhône) figurait même dans sa collection.

Mon examen terminé, je m'arrêtai longtemps devant un serpent empaillé avec grand soin et dont la tête reposait sur un petit mouchoir rouge; ma station devant le reptile n'avait point pour seul objet ses énormes dimensions et sa robe éclatante, une autre idée me préoccupait: la coquetterie avec laquelle ses contours étaient dessinés, quelques feuilles, originaires de l'Inde, éparpillées sous le vitrage, le luxe enfin tout particulier de la boîte, me faisaient attribuer à ce serpent, ou une haute valeur comme curiosité scientifique, ou bien quelque intérêt comme épisode de voyage.

Le docteur remarqua mon attention, et sa physionomie devint rêveuse.

— Ce serpent vous intrigue? me dit-il.

— Je l'avoue, répondis-je.

— Eh bien! je vais satisfaire votre curiosité; aussi bien, aujourd'hui, ai-je la nostalgie des Indes, et si vous voulez me rendre service, ce sera de vous y transporter avec moi en imagination; tirons les rideaux, fermons les portes, et asseyons-nous au coin du feu. Si vous ne m'aviez fait la grâce de venir me voir, je me serais entretenu en moi-même de ce serpent; il m'est bien plus agréable d'en causer à deux.

— Je vous écoute, docteur.

Alors, après s'être convenablement installé dans son fauteuil, le docteur s'exprima en ces termes:

— Le serpent qui a attiré votre attention est un *cobra* de la classe supérieure; il a près de cinq pieds, ou, pour mieux dire, il a juste un mètre soixante-quinze centimètres; vous avez dû remarquer que sur son capuchon se dessine comme une paire de lunettes officielles, c'est-à-dire de lunettes rondes; aussi est-ce ce signe qui lui a valu son surnom.

C'est un terrible animal que le cobra à lunettes; quand il lui plaît de se mettre en colère, il est effrayant d'aspect; son corps se dresse, comme sous un contact électrique, à une hauteur de plus de trois pieds, et, afin de donner à l'élan qui doit le porter sur sa victime une plus forte impulsion, il replie en rouleaux pressés et frémissants le reste de son corps. Si jamais vous vous trouvez en présence d'un cobra dans sa position verticale, pensez à Dieu! vous êtes mort!

Il me sembla voir ce hideux reptile et j'éprouvai un frisson glacial.

— Oui, mort! reprit le docteur, à moins, mon cher monsieur, que vous n'ayez juste en ce moment une flûte aux lèvres ou un violon dans les mains, car alors, non-seulement vous êtes sauvé, mais, j'en suis convaincu, le monstre deviendra à l'instant votre ami; vous le verrez s'arrêter tout à coup, et, docile à vos sons, en suivre avec son corps la mesure, ou lente ou précipitée.

Le cobra a plus que la passion de la musique, il en a l'aptitude; le monstre a l'oreille juste! Demandez-le plutôt au premier Indien venu, et il témoignera du goût artistique de ces serpents; dans les villes de l'Inde, en effet, il est fréquent de les voir se cadencer, et en parfaite mesure, avec les airs que jouent les jongleurs sur leurs flageolets naïfs.

Mais il est fort rare qu'un touriste, et surtout un docteur, ait sous la main un violon, une flûte ou un flageolet; or, si, par aventure, il se trouve face à face avec un cobra, c'est véritablement fâcheux: j'ai failli en faire la terrible expérience.

Ecoutez plutôt. Un jour, sur les bords du Gange, j'étais en contemplation en présence d'un magnifique soleil couchant; tout était grandiose et solennel sous mes yeux; les flots étincelants du fleuve cheminaient avec majesté entre deux rives couvertes d'une luxuriante végétation, et à l'horizon j'entrevoyais une chaîne de collines bariolées à leur cime par les tons capricieux d'une lumière féerique. Ce spectacle m'avait fait passer de la contemplation à la rêverie.

Tout à coup un frémissement se fait entendre non loin de moi, j'écoute..., je regarde... et je vois les herbes de la plaine onduler en une ligne qui s'allonge juste dans ma direction. Mon sang se glace!... En ce moment, un cobra, ce terrible serpent des Indes, se dresse devant moi, — là, à quelques pieds seulement; — sa membrane se gonfle, son horrible gueule s'ouvre, je vois ses crochets de mort... Il s'élance..., ses anneaux m'enveloppent déjà..., sa hideuse tête est à deux doigts de la mienne...

— Mon Dieu! m'écriai-je en regardant le ciel.

A l'instant où je criais cette prière, un mouchoir rouge s'agite entre le monstre et moi, et un chant se fait entendre... Je reviens un peu de ma terreur, et j'aperçois, à mon côté, une petite fille que je voyais souvent rôder dans le voisinage de ma demeure.

La petite Indienne agite toujours son mouchoir et son chant continue. Quelques secondes s'écoulent. Tout épouvanté que je suis, je remarque cependant que le mouvement du mouchoir rouge semble marquer la mesure du



chant...; bientôt ce chant se module plus tendre, la main de l'Indienne touche presque le monstre, que dis-je? sa main en caresse la peau en mouvements cadencés.

Bientôt je sens le cobra se dérouler d'autour de moi, son étreinte s'adoucit, il tombe enfin à mes pieds et va se pelotonner aux pieds de l'enfant... L'Indienne se met à son tour à deux genoux, et une effrayante scène de fascination se passe alors.

Le *charme* a gagné le monstre, il ne menace plus, il supplie..., il est heureux! En vainqueur qui veut plus qu'une victoire, et auquel il faut une déroute, l'Indienne va employer un dernier et suprême moyen : à la caresse des gestes, aux intonations amoureuses du chant, elle va ajouter la séduction de ses grands yeux veloutés, frangés de longs cils noirs; son regard ne va plus quitter les yeux du cobra, et bientôt celui-ci va détourner la tête comme ne pouvant en soutenir l'éclat..., l'ennemi demande grâce!

Tout danger disparu, ma présence d'esprit revint, je saisis l'excellent revolver que j'avais en poche, et auquel je n'avais pu songer à mon premier moment de terreur.

Je l'arme..., j'assure ma main : je vise... et j'étends roide mort le *cobra*. Ainsi que vous pouvez vous en convaincre, c'est juste au-dessus de ses lunettes que la balle a porté.



Le docteur Williams, le cobra tué, la charmeuse. Dessin de J. Worms.

— Votre coup de pistolet vient de me rendre la respiration, dis-je alors au docteur, car je vous avoue que je n'étais pas encore tranquille. Vous allez maintenant me permettre une réflexion : comment expliquez-vous ce pouvoir magnétique d'une petite fille sur un monstre hideux? Il m'est bien arrivé d'entendre parler des *charmeurs*, mais j'ai toujours cru à une supercherie, c'est-à-dire que les crochets du serpent, sa force, son énergie, tout lui avait été enlevé par un moyen quelconque, et qu'il ne restait plus en présence des *charmeurs* ou des *charmeuses* qu'un animal inerte et convaincu de son impuissance

— Vous parlez comme un esprit fort, mais non comme un naturaliste qui a dix ans habité les Indes. Vous donner une explication scientifique du pouvoir des *charmeurs*, la chose m'est en effet impossible. J'ai seulement été à même de constater ce pouvoir, et cela me suffit. Que de faits dont on ne peut se rendre compte, et qui ne sont pas moins réels! Les *charmeurs*, du reste, sont impénétrables quand on les interroge sur ce point.

A en croire cependant les croyances populaires, il paraîtrait que le pouvoir des *charmeurs* remonte à la plus haute antiquité et qu'il est essentiellement héréditaire.

On ne cite aucun exemple d'un initié en dehors des

familles qui possèdent le monopole exclusif de ce pouvoir.

Que je vous raconte un fait dont un de mes confrères a été le témoin :

Un officier anglais aperçoit, un matin, caché sous des joncs, un *cobra de capello*, lequel, replié sur lui-même, attestait, par ses contours indolents, une digestion épicurienne; l'officier savait parfaitement que, lorsque les serpents digèrent, ils sont ainsi que l'honnête homme qui dîne, c'est-à-dire qu'ils se doivent à eux-mêmes de ne point se déranger; — le serpent se laissa donc contempler et ne se départit point de son immobilité magistrale. Ce que voyant, et comme cet officier avait au nombre de ses connaissances un *charmeur de haut titre*, il l'envoya quérir.

Le charmeur ne tarda point à arriver. Il s'approcha du cobra sans hésitation, et tout aussitôt il entonna un chant monotone, dont je ne puis vous donner l'idée, car les peuples de l'Orient ont dans leurs mélodies une monotonie *sui generis*, et qui vous paraîtrait plus qu'insipide, gâté que vous êtes par l'habileté de vos *maestros* de l'Occident, alors même que, par caprice, ils se permettent d'être monotones.

Aux premières intonations du *charmeur*, le cobra s'éveilla, et peu à peu, allongeant paresseusement ses anneaux, fit miroiter au soleil les splendides contours de son corps.

Le serpent sortit enfin de sa léthargie; il se dressa superbe et menaçant, et se mit à siffler avec les signes de la plus grande fureur. Le *charmeur* resta impassible. Il chantait toujours et son regard se concentrait dans le regard du reptile. Il y avait de quoi être inquiet, car le *cobra*, à l'endroit des *charmeurs*, paraissait être du parti de la *réaction;* aussi le confrère dont je viens de vous parler craignait-il au plus haut point le dénoûment de cette lutte saisissante, entre l'homme, ce roi de la création, qui n'a que l'intelligence, et la brute qui avait la force.

Le roi de la création triompha. Le serpent subit l'influence du *charme;* de furieux, il devint doux ; offensif d'abord, il se résigna à la soumission, et bientôt tous ses mouvements se réglèrent sur les mouvements de l'Indien : instinctivement le cobra avait compris la discipline.

Cette scène se prolongea encore vingt minutes, à la grande confusion du serpent, car sa soumission devint de la servilité, le *charmeur* ne se faisant point faute de l'insulter, en dépit de toutes les règles du bon goût, en d'autres termes, de lui cracher dans le rouge des yeux. Et il n'y avait point là de sortilége, car l'Indien n'avait rien dans les mains, et il ne pouvait rien avoir dans les poches, puisqu'il avait pour tout vêtement une ceinture de coton rouge.

Que vous dirai-je, enfin, pour vous convaincre de l'omnipotence des *charmeurs* sur les serpents? J'ai lu quelque part, ou bien il m'a été raconté par quelqu'un, je ne puis me le rappeler, qu'un brave Hindou ne se gênait point pour dormir avec un *céraste* dans son bonnet de nuit.

A ce nom de *céraste*, je me permis d'interrompre le docteur.

— Et d'abord, lui dis-je, qu'est-ce qu'un *céraste?*

— Mon cher monsieur, me répondit le docteur, c'est un petit serpent long de douze à quinze pouces au plus, et sur les yeux duquel on remarque une sorte de corne. Sa peau est multicolore, on y voit une série de tons et de nuances, et tellement bien mariées, que l'auteur de la *Théorie des couleurs*, le savant M. Chevreul (des Gobelins), ne saurait y trouver à redire. Le céraste est l'arlequin des serpents, — arlequin par la robe et non par l'humeur, car c'est le plus irascible et le plus tenace de tous les reptiles de son espèce.

— Très bien, docteur, je vous prie de continuer; nous en étions au bonnet de nuit.

— Je continue. Ce bonnet de nuit n'était point, ainsi que vous pourriez le supposer, un de ces vulgaires bonnets dont s'affublent, au couvre-feu, et de temps immémorial, les bourgeois de nos climats. On comprend, à la rigueur, qu'un petit serpent, un céraste, puisse dormir à l'aise, et sans se fâcher, dans le sommet de ladite coiffure.

Mais le bonnet de l'Hindou n'était pas ainsi fait : d'abord, il n'était point blanc, il était écarlate, et, au lieu d'être un long cône, ainsi que celui des bourgeois précités, sa forme était sphérique, c'est-à-dire que le frontal, l'occipital et les pariétaux étaient enserrés dans son contour. Vous figurez-vous donc un céraste formant turban au-dessous de votre bonnet de nuit. Il n'y a que les *charmeurs* capables de supporter une pareille juxtaposition.

Vous venez d'entendre ce que m'a raconté un confrère. Voici ce dont j'ai été témoin.

Un certain soir, près de Calcutta, un *charmeur*, à seule fin de me montrer sa puissance, fait mordre un coq par un céraste. Deux minutes après, le coq était mort.

— Quel venin! m'écriai-je avec stupeur.

Le *charmeur* me regarda avec un sourire de pitié, et, prenant le serpent par le cou, il le mangea incontinent : la queue disparut d'abord, la tête ensuite, le corps devint le dessert, et, croyez-moi, mon ami, ce *céraste*, avalé ainsi tout cru, donnait à mon *charmeur* les joies successives que peut éprouver le gastronome le plus distingué. La *queue* fut peu appréciée, la tête n'obtint pas non plus un grand succès; mais, quant au corps, il fut mangé avec recueillement : il paraît que c'est le *sot-l'y-laisse* du céraste.

Le docteur s'interrompit un instant pour allumer sa chibouque et m'offrir un cigare.

— Je crois avoir prouvé, dit-il, le pouvoir des *charmeurs*, je dois maintenant vous avouer, mais sans ma garantie, que certaines castes, dans l'Inde, prétendent que les *charmeurs* acquièrent leur don, non par droit d'hérédité, mais uniquement parce que, dès l'enfance, ils se lavent avec une infusion de plantes à eux connues.

J'ai suffisamment traité, je crois, la question *de fait*, et vous comprendrez qu'à l'endroit des *charmeurs*, je ne saurais, *sans hérésie*, parler en leur faveur de la question *de droit*. Toutefois, permettez-moi de vous dire quelques mots de ce que pensaient les anciens à leur égard. Jérémie a écrit positivement, et il parlait au nom du Seigneur, notez ceci :

« Je vous enverrai des serpents *qui ne seront point charmés*, et qui vous mordront ! »

Or, du temps du grand prophète, *les serpents non charmés* avaient l'honneur d'être traités en agents de la colère céleste; quel sujet d'orgueil pour les charmeurs! Conséquemment, cette science occulte de *charmer* remonte à la plus vénérable antiquité et ce poëte élégiaque sans égal, qui a nom Jérémie, n'a point jugé indigne de la constater dans ses immortelles *lamentations*.

Et puisque nous voici en pleine Bible, permettez-moi de vous ouvrir la mienne au chapitre VII de l'*Exode*. Voici ce que j'y trouve :

« Le Seigneur dit à Moïse et à Aaron : « Quand Pharaon vous dira : Montrez-moi des prodiges, tu diras à Aaron : Prends ta baguette et jette-la devant Pharaon, et cette baguette se changera en serpent. »

« Alors Moïse et Aaron se présentèrent devant Pharaon, et firent comme le Seigneur avait ordonné. Et Aaron jeta sa baguette devant Pharaon et ses serviteurs, et la baguette fut changée en serpent.

« Alors Pharaon fit venir des sages et des devins, et ils firent la même chose au moyen de maléfices et de sortiléges du pays d'Égypte.

« Ils jetèrent chacun leurs baguettes, lesquelles se changèrent aussi en serpents : mais la baguette d'Aaron dévora leurs baguettes. »

Or, ce passage des saintes Écritures n'est-il pas un nouveau témoignage rendu à l'importance des *charmeurs?* Et, en effet, nul n'ignore (nul savant, veux-je dire), que le cobra d'Égypte devient, sous le charme des *charmeurs*, immobile d'abord, et roide ensuite. Il leur suffit, pour donner à ce serpent l'apparence d'un bâton, de lui presser fortement la nuque, et tout aussitôt cette pression le jette dans une sorte de catalepsie qui le métamorphose temporairement en bâton.

De ceci, il résulte incontestablement que le sage Aaron et les devins d'Égypte étaient des *charmeurs*, sauf le miracle final des baguettes dévorées.

Si j'étais moins charitable, je pourrais vous citer, en outre, Virgile, Hérodote, Ovide, et maints autres doctes, qui parlent des *charmeurs*, sinon avec respect, du moins avec déférence.

Vous savez ce que Pline dit des *psylles* d'Afrique?

A cette interpellation directe du docteur, je répondis par un signe négatif.

— Puisque vous l'ignorez, je vais vous l'apprendre. Pline prétend, mais je ne suis pas de son avis, que les *charmeurs*, ou, pour me servir de son expression, les *psylles* ou *enchanteurs*, exhalent, naturellement, par tous les pores, des émanations qui rendent le serpent cataleptique.

Aristote, à son tour, affirme que la salive de l'homme est nuisible aux serpents. Enfin, on raconte que Babylonius, le Chaldéen, *charmait*, et *illico*, par quelques paroles sacrées.

Selon moi, et je viens de vous le dire, Pline a tort : j'ai flairé à plusieurs reprises des *charmeurs* et je vous affirme qu'ils sont complétement *inodores*. Aristote, à son tour, n'a pas raison : il n'y a nul moyen, que je sache, d'inoculer de la salive dans la gueule d'un serpent. Quant à Babylonius, il est superflu de réfuter sa méthode : les paroles sacrées, très-respectées et par vous et par moi, sont comme non avenues par les *cobras* et autres variétés de l'espèce. Il est certain que les cobras ont tort; mais, que voulez-vous? il faut renoncer à les convertir.

— Quelle est donc votre opinion personnelle, cher docteur, sur la puissance des *charmeurs?*

— Je n'en ai aucune, mon ami; voici seulement l'exposition d'une opinion que je crois, sinon vraie, du moins acceptable. Je suppose aux regards des *charmeurs par droit de naissance* un don de fascination, une puissance de magnétisme immédiat. Ce premier effet produit, le *magnétiseur* double, triple, quintuple le fluide *charmeur*, et il arrive enfin, que le pauvre serpent, sous ce fluide fatal, devient véritablement chloroformisé.

Et, après un silence de quelques secondes :

— *Dixi*, ajouta le docteur en forme de conclusion.

— Grand merci de vos explications, lui répondis-je; mais vous ne m'avez pas dit ce que devint la *charmeuse*, après votre coup de revolver.

Le docteur redevint triste.

— Elle eut une fin des plus tragiques, et, malheureusement, j'en ai été la cause. Voici par quel enchaînement.

Sachez d'abord, mon ami, que certains serpents, les *cobras* entre autres, sont regardés par les Hindous comme des êtres presque divins. Ils les considèrent comme d'une nature supérieure à la nôtre. Leur patrie, disent-ils, est dans un monde voisin du trône du Très-Haut, et ils ne viennent dans le bas monde des mortels qu'en touristes contempteurs de nos faiblesses et de nos misères.

La patrie des *cobras*, m'a raconté la charmeuse, se nomme *Naga-Rhawené*, et elle n'a pas moins de dix mille lieues de circonférence. Là, ni montagnes, ni rivières, ni lacs, ni végétation. Mais aussi là se trouve le *parasatto*; et le *parasatto*, cet arbre sans pareil, un cobra seul pourrait vous en donner l'idée. Toujours couvert des plus splendides fleurs et chargé des plus beaux fruits, il produit, en outre, et instantanément, tout ce que les serpents du *Naga-Rhawené* lui demandent.

A l'ombre des *parasattos*, glissent, s'enroulent ou se livrent au *farniente*, les innombrables habitants de ce monde enchanté. C'est le paradis des serpents, et c'est un paradis bien mérité, car, à en croire la théogonie des *charmeurs*, les cobras et autres variétés de l'espèce, qui le peuplent pour l'éternité, furent primitivement de simples mortels comme nous, mais des mortels infiniment plus vertueux; toutefois, comme leur vertu laissait encore à désirer, Bouddha crut devoir leur infliger la forme rampante des serpents, tout en leur assignant, comme compensation, le splendide séjour du *Naga-Rhawené*.

Aussi, dans leur crainte et dans leur respect pour Bouddha, les serpents de ce séjour se comportent-ils à qui mieux mieux. Ils vivent en bon accord, ne se dévorent jamais mutuellement; ils ont un gouvernement qu'ils respectent et un culte qu'ils ne profanent jamais. C'est à confusionner notre infirme genre humain.

Tel est à peu, près mon ami, le récit que me fit la petite *charmeuse*, alors que je cherchais à la consoler de la mort du serpent divin. Mais, pour parler comme Chateaubriand, elle mit dans ses paroles ce que je n'ai pu mettre dans les miennes, et *la fleur du désert et la grâce de la cabane*.

Vous comprendrez qu'avec une pareille croyance, les Hindous ne sauraient pardonner à celui qui tue un de ses monstres divins.

Aussi, voyant le cobra étendu à ses pieds et ne donnant plus signe de vie, la *charmeuse* se mit-elle à pousser de grands cris de désespoir; son désespoir, bientôt, devint de la terreur, quand elle entendit, à quelques pas de nous, un cipaye qui l'apostrophait en termes menaçants.

Le cipaye s'avança rapidement vers elle, et, prompt comme l'éclair, lui enfonça un couteau cingalais dans la poitrine.

— Tu l'as charmé pour que le *Feringhis*, — nom que les Hindous donnent aux Anglais, — le tue, meurs à ton tour, dit d'un air sombre le cipaye, et, sans jeter un second regard sur sa victime, il s'agenouilla devant le cobra en prononçant une prière, et en me regardant avec des yeux terribles.

Je reçus la *charmeuse* dans mes bras.

— Je savais bien, dit-elle, qu'il m'arriverait malheur. Seigneur Feringhis, me dit-elle, donnez-moi la sépulture sacrée du Gange, et priez Bouddha qu'il pardonne à la *charmeuse*. Quant à lui, — et d'une main tremblante elle me désigna le cobra, — il est déjà au séjour des bienheureux, sous un *parasatto* du *Naga-Rhawené!!!* En souvenir de moi, respectez sa dépouille mortelle,



Je n'avais plus en ce moment qu'un cadavre dans les bras. Je le déposai avec recueillement sur une touffe d'herbes.

Le cipaye cessa de prier en cet instant, et, tout d'un coup, son couteau cingalais en main, il bondit sur moi. . Je m'y attendais..., j'avais armé mon revolver...; à brûle-pourpoint, je lui ouvris le crâne : la mort fut instantanée.

Comprenez-vous alors ma position, et dans quelle torpeur d'esprit je dus être après une pareille scène : trois cadavres étaient sous mes yeux, j'avais vu commettre un meurtre et j'étais à mon tour un meurtrier !...

La nuit s'avançait, il me fallait prendre un parti. Fidèle exécuteur testamentaire de l'infortunée *charmeuse*, je glissai en tremblant son corps dans le Gange, après avoir répandu une larme de douleur sur son front, et je ramassai à terre son petit mouchoir rouge pour le conserver à jamais.

Quant *au cobra*, je me dépouillai de ma redingote et

Le Naga-Rhawené, paradis des serpents. Dessin de A. de Bar.

je l'y enroulai tant bien que mal. L'obscurité était alors complète. Je repris le chemin de ma demeure avec ce singulier fardeau.

— Et le cipaye, demandai-je au docteur, qu'en fîtes-vous ?

— J'ai recommandé son âme à Dieu, mais je n'ai plus songé à son corps.

— Vous devez conserver un souvenir bien profond de cette histoire, cher docteur ?

— Ce n'est pas seulement un souvenir..., c'est un sentiment qui m'y rattache, mon cœur n'a plus de repos depuis l'instant où les grands yeux veloutés de la *charmeuse* se sont fermés sous mes doigts.

— De sorte que ce terrible cobra..., dis-je, en désignant le reptile endormi sur son mouchoir rouge.

— Est une relique pour moi, répondit mélancoliquement le docteur. *La charmeuse m'a charmé* par son dernier regard.

Louis BERGER.



CORIOLAN II

OU

COMMENT JOSEPH RENAULDON DEVINT UN GRAND JURISCONSULTE [1].



L'abbé, son équipage et son guide. Dessin de H. Grenier.

I. — UN GUIDE... ITALIEN.

Aujourd'hui, grâce à la puissance magique de la locomotion, l'habitant de Paris peut expédier le matin une invitation télégraphique à ses amis de Lyon, de Strasbourg ou de Nantes, et les recevoir à dîner chez lui le soir de la même journée. Franchir un espace de deux mille lieues est moins long, moins périlleux surtout, qu'il ne l'était d'aller de Paris à Marseille sous le règne de Louis XI. Sans remonter jusqu'à ce sombre monarque, qui eut toutefois le mérite de fonder les postes en France, voyons à combien de tribulations étaient exposés les gens

(1) Cette histoire pourrait avoir pour épigraphe le vers de Boileau : *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable*. Mais, avant de traiter le héros de chimérique et ses aventures d'extravagantes, le lecteur est instamment prié d'aller jusqu'au bout. (*Note de la Rédaction*)

qui, il y a environ cent ans, osaient entreprendre un voyage un peu lointain.

Je choisis pour exemple un personnage destiné à jouer un rôle important dans l'histoire qui va suivre.

Nous sommes au commencement d'octobre de l'année 1732, sur la route de Florence à Rome, non loin de Radicofani, route semée de précipices et de cavernes.

La réverbération affaiblie du jour qui tire à sa fin projette un aspect triste et sauvage sur les montagnes.

Au milieu du silence troublé par un bruit de sonnettes, on voit s'avancer au pas deux mules pesamment chargées. L'une porte une espèce de bât à crochets sur lesquels sont fixées, à droite et à gauche, deux malles d'assez fort volume, avec un énorme parapluie, enveloppé d'une toile rouge à carreaux.

Sur la seconde mule, dont le harnachement offre un peu plus d'élégance, se tient enfourché, entre portemanteau et sacoche, un ecclésiastique à la mine affable, souriante et pleine de dignité, tel qu'on se représente un ministre de religion et de paix. A voir l'ensemble de sa personne, on ne lui donnerait pas plus de cinquante ans. Néanmoins, quoique les apparences chez lui dénotent une santé parfaite, il s'y mêle un air de fatigue et un certain désordre dans sa toilette; la frisure de ses cheveux aurait besoin d'être rajustée et ses habits sont couverts de poussière : on devine que c'est un voyageur qui vient de loin.

Côte à côte avec ce cavalier, c'est-à-dire avec sa monture, chemine pédestrement un individu dont la barbe noire, tournant au gris prononcé, est en harmonie de nuance avec la chevelure. Son costume, de même que son langage, est celui d'un muletier italien au service du voyageur. Il ne parle à l'ecclésiastique qu'avec respect et lorsque celui-ci l'interroge.

— Mon ami, dit le cavalier, vous m'aviez assuré que, par cette traverse, nous arriverions beaucoup plus tôt à Acquapendente.

— Oh ! monsignor, j'avais dit vrai, répondit le muletier en ôtant son chapeau; seulement, ces maudits chemins...

— Sont un peu escarpés, j'en conviens, mais secs; d'ailleurs vous deviez prévoir tout cela.

— Patience, signor prelato, patience, nous approchons.

L'homme d'église se tut; mais bientôt il reprit:

— Ces sentiers sont bien étroits; évidemment vous ne les choisissez qu'afin d'abréger, et je ne comprends pas...

— Si, signor, si, si, c'est à la fois plus court et plus sûr.

— Que voulez-vous dire ? demanda le prêtre.

— Je veux dire que sur la grande route on est exposé à faire de mauvaises rencontres.

— Ah ! oui, répliqua le voyageur, sans trop s'effrayer; on m'a raconté que des bandes de couards ou couètres désolent l'Italie en ce moment; est-ce qu'il y en a dans ce pays ?

— Certainement, répondit tout tremblant le guide, nous avons le fameux Coriolano et sa bande.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu? j'aurais pris une escorte: on me l'avait conseillé.

Le muletier se découvrit derechef:

— Monsignor, dit-il, en voyant votre habit, les couards seront retenus par une sainte frayeur; d'ailleurs, Dieu nous envoie la nuit afin de nous protéger : ne craignez rien.

Ces mots ne furent pas plutôt lâchés qu'une détonation d'arme à feu se fit entendre.

— Jésus Maria ! je suis mort ! hurla le muletier. Par grâce, monsignor, donnez-moi votre bénédiction.

— Volontiers, mon ami, répondit avec assez de sang-froid l'ecclésiastique; cependant, puisque le péril est commun, peut-être ferions-nous mieux d'élever notre âme à Dieu chacun de notre côté.

— Miséricorde ! mon père, donnez-moi votre bénédiction ! répéta l'Italien en s'égosillant de plus belle.

Le cavalier en soutane ne savait trop quel parti prendre, quand sa mule s'arrêta tout à coup devant un obstacle composé de quatre hommes qui avaient à la main escopette et poignard.

— Mes braves, que me voulez-vous ? demanda le voyageur; respectez un pauvre prêtre qui se rend à Rome auprès de notre saint-père le pape Clément XII pour affaires de religion.

— Dieu conserve le saint-père ! répliqua un des bandits; nous le révérons comme vous; mais il faut nous suivre.

— Par pitié, signor prelato, donnez-moi votre bénédiction ! continuait de crier le muletier d'une voix lamentable, et le visage prosterné contre terre.

L'abbé se tenait à quatre pour ne pas l'envoyer à tous les diables; néanmoins il se contint, et, en bon chrétien, il opposa une résignation muette au danger qui le menaçait. C'était, après tout, ce qu'il y avait de mieux à faire.

Déjà la petite caravane s'était mise en marche, ayant deux des brigands pour éclaireurs, tandis que les deux autres formaient l'arrière-garde.

Quittant les sentiers battus, les nouveaux guides s'engagèrent dans des voies à peine tracées. Le voyageur s'aperçut non sans effroi que l'on gravissait une montagne complétement déserte; toutefois il s'abstint de risquer des observations qui seraient demeurées sans effet.

II. — LA CAVERNE DES BRIGANDS.

Après une demi-heure d'ascension, on fit halte à l'entrée d'une espèce d'enclos circonscrit par des rochers à pic qu'ombrageaient des bouquets d'arbustes, d'herbes rampantes ou de ronces.

La nuit avait étendu son voile; mais la lune, malgré les beaux sentiments qu'on lui prête, ne dédaignait point de jeter un peu de sa blanche clarté dans ce repaire.

Cinq ou six individus de tournure fort suspecte semblaient composer le corps de garde de cette forteresse; les uns assis sur le sol, les autres debout, ils employaient leurs loisirs à causer ou à fumer.

L'un d'eux se détacha de ses camarades et vint prendre la main du muletier, qu'il salua du nom de Lappola. Celui-ci, un peu embarrassé de cette marque de politesse, se dégagea doucement, et, se rapprochant de son compagnon de captivité, comme pour lui parler à l'oreille, il implora de nouveau sa bénédiction. L'abbé, cette fois, ne put résister à un mouvement d'impatience.

— Misérable ! lui dit-il assez haut, c'est vous qui m'avez livré à ces hommes.

— Par la mère de notre Sauveur, monsignor, ne me maudissez pas ! répondit avec componction le perfide; j'ai une femme et des enfants à nourrir.

Il fallait donc me le dire, je vous aurais payé en conséquence.

— Hélas ! vous avez raison, monsignor, mais je ne pouvais deviner votre générosité ; tous les voyageurs ne vous ressemblent pas.

—C'est pourquoi vous avez un marché passé avec les voleurs de grand chemin, que dis-je ! vous appartenez à une de leurs bandes.

En s'exprimant de la sorte, l'ecclésiastique commen-

çait à se laisser emporter à une explosion de colère, fort excusable dans la circonstance. Heureusement pour lui, on vint le prier respectueusement de mettre pied à terre : on avait eu la courtoisie de le laisser sur sa mule. Pendant ce temps-là, deux des bandits détachaient ses malles et les déposaient près de lui avec le reste de son bagage.

— Voici le moment suprême ! dit tacitement le prisonnier ; et tout aussitôt il ajouta à haute voix et d'un ton ferme : — Messieurs, si vous avez l'intention de m'ôter la vie, j'espère que vous consentirez à m'accorder quelques minutes afin de me recueillir et de recommander mon âme à Dieu.

— Rassurez-vous, Excellence, notre magnanime capitaine, le signor Coriolano, défend que nous fassions du mal à notre prochain, à moins d'une absolue nécessité, pour le cas de légitime défense seulement ; lui-même vous le confirmera de sa propre bouche, car vous ne tarderez pas à le voir.

Encouragé par ces louables paroles, qu'il ne s'attendait guère à entendre en pareil lieu, le voyageur prit le parti de s'asseoir sur une de ses malles ; ce que voyant le muletier, il s'empressa d'aller chercher et de lui présenter un siége plus commode.

— *Vade retro, Satanas !* lui cria l'abbé, à bout de patience.

Le perfide n'osa insister ; il se contenta de courber la tête en marmottant ces mots :

— Monsignor, ayez pitié d'un pauvre père de famille , ne lui refusez pas votre bénédiction !

Est-il besoin de dire que celui à qui il s'adressait ne fit pas semblant de l'écouter.

— Coriolano ! s'écria tout à coup un des brigands.

— Notre capitaine ! ajouta un deuxième ; je reconnais son pas.

Au même moment, on vit se mouvoir par secousses une touffe de figuiers ayant leurs racines au pied du rocher, vers l'endroit le mieux exposé de l'enclos ; presque aussitôt il en sortit un personnage dont l'attitude, le costume, les armes, dont l'ensemble, en un mot, réalisait le beau idéal des chefs de bandits que l'on dépeint quelquefois dans les romans, un vrai Fra Diavolo.

L'effet du prestige fut tel que le prisonnier oublia un instant sa fâcheuse position pour admirer celui qui allait disposer de son sort. La lumière suffisante de la lune lui permit de remarquer que le redoutable Coriolano était un très-jeune homme, qui certainement ne devait pas avoir vingt-quatre ans. La finesse soyeuse de sa barbe qu'agitait doucement la brise, le timbre encore enfantin de sa voix concouraient à augmenter cette conviction.

— D'où venez-vous et où allez-vous ? demanda-t-il d'un ton bref.

— Je viens de France et je me rendais à Rome ; mais maintenant vous seul pouvez me dire où j'irai, répondit avec fermeté le voyageur.

— Ah ! vous êtes Français ! reprit le capitaine avec plus d'aménité et en se servant lui-même de cette langue ; eh bien ! monsieur l'abbé, je vous donne ma parole de capitaine que vous n'avez rien à craindre pour vos jours ni pour votre liberté. Malheureusement je n'en puis dire autant de ce que vous portez avec vous ; il faut que mes gens vivent de leur métier. Quoi qu'il en soit, ayez confiance ; j'aime les Français, par conséquent je ferai en sorte d'arranger les choses à votre satisfaction.

— Cela me paraît difficile, seigneur Coriolan, objecta le prisonnier en hochant la tête.

— Allons, allons, monsieur l'abbé, dit gracieusement le chef de bandits, je tiens à ce que vous ne gardiez pas trop mauvaise opinion de nous. Avant qu'on touche à rien de ce que vous avez là, vous serez assez bon pour m'en exposer tout à l'heure l'énumération détaillée ; et au lieu de vous retenir à la belle étoile, comme un voyageur ordinaire, je veux vous faire les honneurs de mon cabinet. Seulement, vous aurez l'obligeance de vous prêter à une petite formalité, celle de vous laisser bander les yeux. Mais soyez sans inquiétude, je vous le répète.

— Je suis en votre pouvoir, ordonnez, seigneur Coriolan, répondit l'ecclésiastique avec une apparente tranquillité que démentait une légère altération dans la voix.

Sur un signe du capitaine, un homme s'approcha, tenant une fort belle écharpe de soie.

— Un moment ! s'écria le prisonnier, j'ai là, dans ce sac, un carnet où se trouvent plusieurs papiers importants que l'on m'a confiés lors de mon départ pour Rome ; je désire, si c'est possible, ne point m'en séparer.

— Rien ne s'y oppose, dit le capitaine, pourvu que, lorsque nous serons dans mon appartement, vous me permettiez de m'assurer si, parmi ces papiers, il ne se trouverait pas des effets publics ou autres valeurs.

Ceci convenu, le prisonnier se livra tranquillement à l'homme qui tenait le bandeau, et déjà une main conductrice s'emparait de la sienne, quand le capitaine réclama le silence.

— Mes amis, dit-il, vous savez que la troupe de l'intrépide Falcone a eu à soutenir une rude affaire contre les soldats florentins, secondés par les cavaliers pontificaux. Son digne chef a péri courageusement, ainsi que plusieurs de ses compagnons. Celui qui l'a remplacé me fait proposer de se joindre à nous et de se ranger sous mon commandement avec quinze braves qui lui restent. Demain matin j'aurai à causer avec vous de cette affaire ; ainsi donc, que personne ne s'éloigne sans permission. Transmettez cet ordre à ceux d'entre vous qui ne sont pas encore rentrés de leur tournée. Vous allez placer en lieu de sûreté les malles de M. l'abbé, ainsi que les autres objets qui composent son bagage, et défense à qui que ce soit d'y toucher jusqu'à ce que j'en aie ordonné autrement.

Un bruit de feuillage et de branches qu'on remue, un frôlement sur ses habits et autour de son visage fit deviner au prisonnier qu'on l'introduisait par la même porte d'où il avait vu sortir le chef des bandits. A la fraîcheur de l'atmosphère, il comprit qu'il venait de pénétrer dans une caverne. Autant qu'il en put juger, sans pouvoir se servir de ses yeux, il marchait droit devant lui, et avança ainsi une cinquantaine de pas. Après, il lui sembla qu'on lui faisait faire plusieurs détours. Enfin il s'arrêta : on était arrivé. Son conducteur, après lui avoir retiré le bandeau, sortit en disant :

— Ne vous impatientez point, Excellence, il signor Coriolano va bientôt venir.

III. — LE SALON DE CORIOLAN.

Demeuré seul, le prisonnier eut la curiosité d'examiner l'endroit où il se trouvait. C'était une grotte assez spacieuse, formant salon, meublée et décorée avec une certaine élégance.

Sur une table, munie de tout ce que peut exiger un travail de bureau, est posé un flambeau armé de quatre bougies, dont la flamme se dérobe sous un abat-jour de fer-blanc peint en vert extérieurement. Sans ce lumi-

naire, dont les rayons se concentrent presque exclusivement au milieu de la table, l'obscurité, tout autour, eût été complète.

L'ecclésiastique en était là de son examen, quand le capitaine parut, le sourire aux lèvres.

— Monsieur l'abbé, dit-il, voici le moment de vous prouver que je suis bon prince. Veuillez prendre place à cette table et commencer l'inventaire de votre carnet; je ne toucherai à rien, si ce n'est aux pièces qui devront rester dans mes mains; le reste demeurera intégralement votre propriété. Vous voyez que je m'en rapporte à vous; agissons avec franchise de part et d'autre.

Cette allocution polie, émanant de la bouche d'un chef de brigands, fit comprendre au malheureux voyageur qu'il vaut encore mieux être dépouillé avec certaines formes que brutalement; et il en éprouva une satisfaction voisine de la reconnaissance; sa bonne humeur lui revint tout à fait.

— Seigneur Coriolan, dit-il, savez-vous bien que, pour un bravo italien, vous parlez le français sans aucun accent? On serait tenté de vous prendre pour un Tourangeau ou bien pour un habitant du bas Berry.

Le capitaine fit un mouvement involontaire qui n'échappa point à l'abbé, malgré la demi-obscurité qui l'empêchait d'observer sa physionomie.

— Eh bien ! je vous écoute, dit-il assez sèchement.

L'ecclésiastique ouvrit son carnet sans se presser, le posa sur la table, et se tournant vers le capitaine qui allait et venait dans la pénombre, l'œil et les oreilles aux aguets :

— Je dois vous prévenir, seigneur Coriolan, dit-il, que, parmi les pièces que voici, il se trouve plusieurs demandes de dispense, ainsi que d'autres du même genre, et que je suis porteur d'assez fortes sommes destinées à acquitter ces actes. Cet argent, encore une fois, m'a été confié, il ne m'appartient point, il est destiné au trésor du saint-père, ce qui le rend inviolable. Quant à ma bourse, c'est différent ; rien ne s'oppose...

— Permettez-moi de vous faire observer, monsieur l'abbé, interrompit le capitaine, que le pape est plus riche que de pauvres diables tels que nous, et, par conséquent, plus à même de supporter quelques sacrifices. Mais commençons, s'il vous plaît.

L'abbé soupira, il prit un papier d'assez grande dimension, composé de plusieurs feuillets, et lut :

— « Au très-saint-père le pape, chef visible de l'Eglise catholique, apostolique et romaine..., les chanoines du chapitre de Saint-Cyr, à Issoudun... »

— Vous venez d'Issoudun? demanda le capitaine avec un empressement qu'il ne semblait pas maître de réprimer.

— Oui, seigneur Coriolan, répondit l'abbé un peu surpris, j'ai l'honneur de faire partie du chapitre de Saint-Cyr, en qualité de doyen, et, ainsi que vous l'avez dit, j'arrive d'Issoudun en bas Berry; c'est ce qui m'a fait remarquer votre manière de prononcer le français

Voyant que le capitaine gardait le silence et qu'au lieu d'écouter il se promenait à grands pas comme un homme distrait ou préoccupé, une idée étrange lui vint à l'esprit, et mentalement il pria Dieu de l'aider à la tirer au clair.

Sa prière achevée, il reprit l'examen de son carnet. A mesure qu'un papier lui venait dans les mains, il lisait à haute voix le titre ou bien le sommaire, demandait au capitaine sa décision, et n'en obtenait que des monosyllabes insignifiants.

Enfin, il tira du carnet une enveloppe soigneusement cachetée et d'un mince volume.

— Ceci, dit-il, ne renferme ni lettre de change ni valeur d'aucune espèce; c'est tout simplement une lettre particulière, une petite affaire de famille ; et, afin que vous n'en doutiez point, je puis sans indiscrétion vous dire en quelques mots de quoi il s'agit.

— Un procureur d'Issoudun...

Le capitaine s'arrêta et dressa la tête, semblable au jeune lion qui vient d'apercevoir un danger.

Le narrateur continua :

IV. — L'HISTOIRE D'ISABELLE.

— Un procureur d'Issoudun avait une fille douée des avantages physiques et de toutes les aimables qualités qui constituent une charmante enfant.

Elle était sur le point d'atteindre seize ans, quand un jeune homme, qui en avait vingt à peine, s'avisa de la demander en mariage. Ce jeune homme, né à Issoudun, élevé, pour ainsi dire, dans l'étude du procureur, ne manquait ni d'instruction ni de mérite; il s'était distingué par d'éclatants succès au collége de la ville. Tout cela lui avait valu, depuis quelques mois, dans l'étude du procureur, l'emploi de maître clerc, dont, par parenthèse, il s'acquittait dignement. Ce fut sans doute ce qui l'enhardit à demander la main de la jeune fille.

Son patron refusa néanmoins. D'abord il donna pour motif raisonnable l'âge des jeunes gens; puis il ajouta qu'ayant passé une partie de sa vie à amasser une petite fortune, il ne lui convenait point d'accepter pour gendre un homme qui n'avait rien. Or, c'était justement le cas du maître clerc. En présence du refus qu'on lui opposait, il fit valoir ses capacités, sa bonne conduite, sa ferme volonté de travailler, l'espérance de s'enrichir ainsi qu'avaient fait beaucoup d'autres et le procureur lui-même.

Croyant avoir ébranlé le cœur de celui à qui il parlait, le maître clerc laissa entrevoir que celle dont il aspirait à devenir l'époux, habituée dès l'enfance à le voir journellement, désirait de son côté ce mariage; qu'elle en avait fait confidence à son oncle maternel, vicaire à la cathédrale de Bourges, et que cet oncle s'était engagé à la seconder de son influence.

Au lieu de céder à ces considérations, le procureur congédia son clerc et ne lui laissa point ignorer qu'il l'obligerait de s'en aller chercher fortune partout ailleurs qu'à Issoudun, sauf à revenir plus tard lui redemander sa fille, si alors elle n'était pas mariée.

— Et vous croyez que ce père avait raison d'agir ainsi! demanda brusquement le capitaine.

— Il usait de son droit, poursuivit imperturbablement le chanoine. Mais permettez-moi de continuer, seigneur Coriolan, puisque cette histoire paraît vous intéresser.

Le jeune homme, en effet, disparut tout à coup du pays, sans avoir communiqué ses projets à personne. Seulement il commit l'imprudence de faire parvenir une lettre d'adieu à celle qu'on l'obligeait de fuir. Par bonheur, la jeune fille, qui comprenait ses devoirs, remit aussitôt la lettre à son père, en lui promettant de toujours demeurer soumise à ses volontés. Cette marque de piété filiale ne l'empêcha point cependant de se sentir en proie à un fond de chagrin dont son père s'aperçut bientôt.

Deux années après cet événement, le procureur vint à décéder.

Se voyant près de sa fin, il fit approcher de son lit sa fille et son oncle le vicaire de Bourges, devenu, à cette



époque, chanoine de Saint-Cyr et doyen du chapitre.

— Beau-frère, dit-il à ce dernier, des considérations d'intérêt purement terrestre m'ont fait repousser un mariage qui, vraisemblablement, aurait assuré le bonheur de cette chère enfant. Ce fut un tort; j'aurais dû écouter vos sages avis, céder à vos instances. Dieu veuille que le mal ne soit pas irréparable, car j'ignore entièrement ce que ce jeune homme est devenu. Aujourd'hui, s'il était là, je m'estimerais heureux de l'avoir pour successeur et pour gendre. Voici sa lettre d'adieu, que j'avais conservée; j'ai écrit au bas mon consentement. Puis-je emporter l'espérance que vous persisterez dans le vôtre, et joindrez votre signature à la mienne, si tant est que l'auteur de la lettre revienne à Issoudun et qu'il soit digne de ma fille, dont vous allez devenir le tuteur. Puis, tournant ses regards à demi éteints vers la pauvre enfant qui pleurait de tout son cœur : — Promets-moi, dit-il, de ne jamais te marier sans le consentement de ton oncle, qui désormais te tiendra lieu de père.

A ces mots, la jeune fille réunit une main de son père avec une main de son oncle, les pressa dans les siennes et, en signe d'assentiment, elle les arrosa de larmes.

L'oncle, c'était moi; votre haute sagacité n'aura pas manqué de le deviner, seigneur Coriolan.

Le capitaine ne répondit point, ne fit pas le moindre geste d'approbation ou d'improbation; les pensées qui semblaient l'assaillir le rendaient immobile.

Le narrateur en profita pour continuer.

— J'arrive à la fin de cette histoire, seigneur Coriolan. Depuis trois ans que le jeune clerc s'est éloigné de notre ville, nul n'a pu me procurer de ses nouvelles; pourtant j'en ai demandé bien souvent, et il ne s'est point passé un seul jour sans que ma nièce ait adressé au ciel de ferventes prières.

Enfin, vous le dirai-je? lorsque je fus à la veille d'entreprendre le voyage que vos gens viennent d'interrompre si malencontreusement, Isabelle, ainsi se nomme ma nièce, seigneur Coriolan, Isabelle vint me trouver. — Mon oncle, me dit-elle, avec une candeur infinie, vous allez à Rome : on assure que ceux qui ont fait ce voyage rapportent une foule d'objets bénits par le pape; moi-même, j'en possède plusieurs qui m'ont été donnés. Si vous présentiez à la bénédiction du saint-père la lettre que vous savez, peut-être que cela le ferait revenir.

Profondément touché d'une pareille demande, je consentis à emporter la lettre, non que je voulusse me prêter à ce que l'innocente attendait de moi, mais afin de laisser un peu de calme dans son cœur durant mon absence.

Vous concevez que la seule mission que je dusse accepter vis-à-vis de ma nièce, c'était d'apporter tous mes soins à découvrir les traces du fugitif. J'y ai employé mes amis et le peu d'influence que je puis avoir; jusqu'ici tout a été inutile. Il s'en faut néanmoins que j'aie perdu tout espoir; je me figure sans cesse que le ciel m'aidera dans mes recherches. Malheureusement, je n'ai vu ce jeune homme que cinq ou six fois, et à son âge on change vite; mais son image ne s'est point effacée de ma mémoire, lui-même, à plus forte raison, pourrait me reconnaître. Tenez, seigneur Coriolan, il avait votre taille, votre air, moins la longue barbe, moins le costume, moins les armes. C'est singulier, plus je poursuis la comparaison, plus la ressemblance... Il est fâcheux que le défaut de lumière s'oppose... Mais qui empêcherait?... Oh! permettez, je vous prie, seigneur Coriolan...

Et, sans plus attendre, il enleva l'abat-jour qui masquait le feu des bougies

V. — UN COURS DE DROIT ROMAIN.

Surpris par cette clarté inattendue, le capitaine essaya de détourner la tête, éprouvant l'embarras d'un oiseau nocturne qui se trouve exposé tout à coup au grand soleil. Ce fut en vain : le chanoine pouvait contempler à son aise sa figure pâle et crispée, son front ruisselant de sueur.

— Dieu! traits pour traits! criait-il, c'est à s'y méprendre! Mais voyez donc, seigneur Coriolan, si par hasard je ne produirais pas sur vous le même effet; alors



Le capitaine Coriolano. Dessin de H. Grenier.

cela tiendrait du miracle. Eh bien, qu'avez-vous, seigneur Coriolan? Votre visage est tout bouleversé, seriez-vous malade? ou bien serait-il vrai?... Juste ciel!

Après cette exclamation, l'abbé leva les yeux et se tut pendant quelques secondes; ensuite, ayant l'air de se parler à lui-même, il se mit à répéter ces paroles :

— « Mon frère, puis-je emporter l'espérance..... si tant « est qu'il revienne à Issoudun, et qu'il soit digne de ma « fille, dont vous allez devenir le tuteur? »

Le chanoine s'arrêta encore, puis il reprit :

— Pauvre enfant ! désormais il me faudra effacer de son esprit... Comment y parvenir ?... Hélas ! en lui révélant...

Ce dernier mot tire le capitaine de son insensibilité apparente ; il bondit tout à coup et, avec une rapidité toute féline, il arrache l'enveloppe des mains de l'ecclésiastique, rompt le cachet et ouvre la lettre. Il y porte ses regards étincelants et la lit à plusieurs reprises. Cela fait, il la rend à l'abbé d'une main, tandis que sa main droite s'est armée d'un poignard.

— Vous allez, lui dit-il, écrire à l'instant même votre consentement à mon mariage, ou sinon c'est fait de vous.

Le chanoine pâlit à son tour et cacha son visage dans ses deux mains. Enfin il poussa un soupir, et voyant la lame du poignard briller au-dessus de sa tête, il prit sur la table une plume, écrivit, puis, avec l'attitude d'un condamné, il tendit la lettre au capitaine.

Celui-ci la reçut sans se presser, presque avec indifférence ; au lieu de la regarder, il la tint les bras pendants, et fit plusieurs pas en long et en large : il semblait qu'il eût honte de sa violence, ou qu'il méditât quelque chose.

A la fin il s'approcha des bougies et lut ce qui suit :

« Chère nièce, vertueuse Isabelle, ce papier te sera pré-
« senté par Joseph Renauldon, dit Coriolano, chef de ban-
« dits et mon assassin. Prie Dieu pour ton oncle.

« Fait, le 8 octobre 1732, sur la route de Florence à
« Rome, dans une caverne de brigands. »

— Malheureux ! hurla le capitaine, écumant de fureur et en levant son arme...

— Frappez, dit le prêtre, il n'y aura pas la moindre calomnie dans ce que je viens d'écrire.

Ces mots si simples désarmèrent le furieux ; il laissa tomber la lettre, jeta au loin son poignard et se tint là, debout, comme si on l'eût pétrifié.

Après quelques instants, il commença à respirer bruyamment, fit un violent effort sur lui-même, et put enfin s'écrier :

— Ah ! monsieur l'abbé, prenez pitié d'un infortuné qui n'a cessé de souffrir depuis qu'il s'est vu bannir de sa ville natale.

— Bannir ! répéta le chanoine : voilà qui m'explique le nom de Coriolano que vous avez emprunté.

— C'est vrai, répondit le capitaine. Quelque prévenu que vous soyez contre moi, peut-être compatiriez-vous à mes maux, si je vous racontais les circonstances qui m'ont amené ici. Mais auparavant daignez me pardonner l'odieux attentat qu'une exaspération, bien naturelle à mon âge, a failli me faire commettre sur votre personne ; ne refusez pas de m'entendre, autrement je n'aurai jamais le courage de m'expliquer.

Tout en disant, il se précipita aux genoux du chanoine demeuré assis, un bras appuyé sur la table, et pleura abondamment. Celui-ci le laissa faire ; mais bientôt, d'une voix douce et paternelle :

— Mon ami, lui dit-il, consolez-vous, j'ai mis de côté la part de la folie, maintenant il me reste à écouter ce que va me dire l'homme de cœur. Oui, il y a en vous un homme de cœur ; je vois que les bons principes que vous avez puisés à Issoudun vivent enore. Ouvrez-moi votre âme, expliquez-vous sans détour, je prononcerai ensuite.

Le jeune homme conservant la position agenouillée d'un pénitent, s'empressa d'obtempérer à l'injonction rassurante du ministre de Dieu.

— Condamné, dit-il, à amasser une rapide fortune, sous peine de me voir enlever pour toujours la femme de mon choix, celle dont j'avais vu grandir l'enfance, les aimables qualités, la douce affection ; fermement résolu de réussir, je songeai aux moyens. La profession d'avocat me parut devoir remplir plus sûrement mon but. Je possédais d'une manière assez complète la connaissance des lois ; j'avais l'habitude du palais où mon patron m'envoyait souvent ; une fois fixé sur ce point, j'eus bientôt arrêté mon plan.

Voyager en Italie, m'y livrer sérieusement à l'étude du droit romain, me mettre à la recherche de documents précieux dans les plus fameuses bibliothèques de cette contrée mémorable ; revenir ensuite à Paris débuter par quelque ouvrage important, par un plaidoyer capable d'attirer sur moi l'attention, telle fut la tâche que je crus la plus propre à combler mes espérances.

Prompt à exécuter mon projet que personne ne soupçonnait, je me mis en route, porteur d'une mince valise et de soixante pistoles composant tout mon avoir.

Afin de prolonger mes ressources, j'avais pris le parti d'effectuer mon voyage à pied, à petites journées, et de séjourner lorsque je le jugerais à propos.

J'avais dépassé Florence sans le moindre accident ; tout allait au gré de mes désirs, déjà j'entrevoyais de plus heureux destins, lorsque, parvenu aux environs de Radicofani, je tombai entre les mains d'une troupe d'aventuriers.

— Halte là, mon ami, interrompit avec bonté le chanoine ; l'expression me semble bien modérée, mettons de côté, s'il vous plaît, l'esprit de corps.

— Ils voulurent me dévaliser, continua le capitaine.

— A la bonne heure, voilà que nous nous entendons ; ces aventuriers étaient des voleurs de grand chemin comme ceux.....

— C'étaient les mêmes, répondit humblement Coriolan.

— Fort bien, continuez, mon enfant, dit le chanoine.

— L'irritation d'esprit qui me poursuivait depuis mon départ d'Issoudun, la crainte de me voir enlever l'argent sur lequel reposait tout mon avenir, enfin ma vivacité naturelle, tout cela m'exaspéra au suprême degré. Quoique je n'eusse pour arme qu'un bâton, je me défendis à outrance, de façon à contenir les plus hardis. Cependant le nombre l'emporta et je succombai.

Ma jeunesse, mon air déterminé produisirent une impression favorable sur mes adversaires. Après m'avoir terrassé et garrotté, ils m'amenèrent ici, ou plutôt ils m'y apportèrent, car je refusais de marcher. Je remarquai que durant le chemin ils chuchotaient entre eux. Leurs chuchotements redoublèrent lorsque nous fûmes arrivés dans cette caverne.

Croyant qu'ils projetaiant d'exercer contre moi leur vengeance, je prévoyais une mort affreuse. A ma grande surprise, je fus traité avec toute sorte d'attentions et d'égards. Je faisais bonne chère. Quoique prisonnier, je n'avais qu'à désirer, ou plutôt à commander.

Mon étonnement redoubla lorsque, après huit jours de cette vie de Cocagne, mes détenteurs vinrent en grande pompe me proposer de devenir leur chef, m'assurer que chacun d'eux était prêt à me jurer une obéissance passive, et que je mènerais une existence de prince. A l'appui de leurs assertions, ils me rendirent ma bourse intacte, plus ma valise, dont le contenu consistait principalement en livres et en manuscrits.

Le doyen du chapitre de Saint-Cyr ouvrait de grands yeux et se pinçait les lèvres, comme quelqu'un qui ne sait s'il doit croire.

— Ceci pourrait vous sembler étrange, invraisemblable, peut-être, reprit le capitaine, si je ne me hâtais de vous donner le mot de l'énigme. Ces hommes sont des êtres grossiers, ignorants, superstitieux ; mais ils ont un



instinct de conservation, une finesse de discernement qui les guident assez bien. Ils ont l'intime conviction que leur perte serait certaine s'ils n'avaient à leur tête un chef non-seulement brave, mais encore instruit et habile, capable de les protéger avec sa plume comme avec l'épée, par son esprit comme par son courage. Celui qu'ils s'étaient donné venait de mourir, l'anarchie commençait à se mettre parmi eux. Ma jeunesse, ma défense énergique, mes livres, mes papiers notamment, qu'aucun d'eux n'était en état de lire, tout cela réuni leur fit croire que j'étais l'homme qu'il leur fallait, un protecteur envoyé par quelque grand saint...

A leur point de vue, je devais être nécessairement ou un complice et un chef, ou bien un ennemi dangereux, un dénonciateur dont la mort seule pouvait assurer le silence.

Placé dans cette alternative, je résistai d'abord et enfin je cédai à une fatale pensée, à une tentation coupable; j'entrevis la possibilité d'acquérir de l'or en peu de temps et de courir ensuite le déposer aux pieds de.....

— Ah! c'est une indignité, s'écria le chanoine, en faisant un geste significatif.

— Hélas! j'en conviens, répondit humblement le capitaine; mais, que voulez-vous, j'espérais que ma conduite resterait ignorée.

— Et votre conscience! répliqua le prêtre.

— Ma conscience me blâmait, je l'avoue encore; cependant, votre expérience a dû vous l'apprendre, par le temps qui court, quiconque s'est procuré l'opulence, n'importe par quel moyen, peut compter sur un brevet d'impunité et sur la considération publique, pourvu, toutefois, qu'il parvienne sans naufrage: la seule condition indispensable, c'est de réussir.

Dieu me garde de vouloir ériger en morale de tels principes; pourtant, quelque coupable que je vous paraisse, je vous prie de considérer que la contagion générale a bien pu gagner un jeune homme à l'imagination ardente et au cœur vivement épris, un jeune homme qui se croyait injustement banni, repoussé de la ville où il avait reçu le jour.

— Je comprends, je comprends, interrompit l'abbé sans trop d'impatience, c'est bien là l'histoire de Coriolan; je ne puis cependant m'empêcher de vous faire remarquer que je trouve une énorme différence entre les Volsques et une bande de voleurs. Finalement, il eût beaucoup mieux valu persister dans votre projet d'étudier le droit romain.

— Oh! je n'y ai jamais renoncé, répondit le jeune homme avec beaucoup de chaleur! Tenez, voici ma bibliothèque, mes cahiers d'étude; j'y consacre toutes mes heures de loisir, une partie de mes veilles. Et ce coffre, dont moi seul ai la clef, il renferme des livres rares, de précieux manuscrits sur la législation de l'empire romain.

— Et comment êtes-vous parvenu à vous procurer tout cela? demanda naïvement le chanoine.

A cette question inattendue, le capitaine baissa la tête; mais, se remettant aussitôt:

— A quoi me servirait de dissimuler, dit-il, après ce que vous avez vu? Ces livres, ces manuscrits ont été trouvés successivement dans les malles des voyageurs. Mes gens, qui n'ignoraient pas le prix que j'y attachais, n'avaient garde de les laisser perdre. Ceux que renferme ce coffre proviennent d'un célèbre avocat de Bologne, arrêté sur la route, qui a consenti gracieusement à me les abandonner, à condition que je lui permettrais de s'en aller sain et sauf avec le reste de son riche bagage et une somme considérable qu'il avait avec lui. Mes hommes s'étonnaient bien un peu de me voir préférer ce qu'ils appellent des bouquins à une brillante capture, mais ils y sont habitués et vous en connaissez la cause. D'ailleurs, j'ai sur eux une autorité absolue, droit de vie et de mort; je n'en use jamais, mais ils le savent, puisque je tiens ce droit d'eux-mêmes, et cela me suffit.

Maintenant vous savez tout, poursuivit le capitaine; dois-je m'abandonner sans retour à la pente funeste où je suis engagé, ou bien puis-je rentrer dans la bonne voie, avec l'espérance d'y retrouver un jour celle.....?

— Voilà justement le point délicat, interrompit gravement le chanoine; nous devons là-dessus procéder méthodiquement et avec réflexion. D'abord, je ne puis m'empêcher de vous faire observer que vous avez choisi une singulière façon d'étudier le droit.

— Je croyais vous avoir démontré que je n'ai pas été le maître de choisir. Quant au résultat, je me suis efforcé de le rendre aussi complet qu'il eût pu l'être dans les meilleures écoles.

— D'accord, mais quel usage en avez-vous fait?

— Loin de moi la pensée de me justifier; je désire seulement que, par supposition, vous vous mettiez à ma place.

L'abbé ne put retenir un éclat de rire.

— Par supposition, dit-il, il me semble, mon ami, que j'y suis réellement, puisque, vous et moi, nous avons été arrêtés par les mêmes hommes et conduits dans la même caverne. Il n'y a entre vous et moi qu'une différence, c'est que ma défense n'a point, comme la vôtre, excité l'admiration des voleurs, et ne leur a point suggéré l'idée de me prendre pour capitaine, la place, d'ailleurs, étant occupée.

Mais trêve d'épigrammes, continua le chanoine, du ton le plus paternel; je veux bien tenir compte de votre extrême jeunesse et des autres circonstances. De votre côté vous m'avez paru ne point ignorer que l'abbé Heurtault, le vicaire à la cathédrale de Bourges, vous portait intérêt; croyez-vous que l'abbé Heurtault, devenu doyen du chapitre de Saint-Cyr, soit à votre égard animé de dispositions différentes.

— Oh! non, certes; je ne le pense pas.

— En ce cas, arrivons aux conclusions et répondez-moi avec franchise. Voyons, consentiriez-vous à renoncer au triste métier que vous exercez depuis trois ans?

— A l'instant même.

— Consentiriez-vous à subir trois années d'épreuves, juste le même nombre?

— De grand cœur.

— Sous ma direction absolue?

— Disposez de mon sort.

— Sans réclamer, ni vous plaindre?

— Je m'y engage par serment.

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, écoutez-moi. La miséricorde de Dieu est grande; elle doit nous servir d'exemple à nous qui sommes pécheurs et mortels. La sévérité ne saurait me faire oublier que j'aime ma nièce, et que je voudrais la voir heureuse.

Le capitaine porta la main à son cœur, en levant les yeux au ciel.

— Voilà qui est d'un bon augure, reprit le chanoine. Je crois entrevoir que la grâce va rentrer en vous; hâtons-nous d'aller au-devant d'elle; mais comment sortir d'ici?

— Je m'en charge, dit aussitôt le capitaine. Toutefois, pour plus de sûreté, il serait préférable d'attendre le point du jour. En attendant, comme vous devez être accablé de fatigue et épuisé de besoin, consentez, je vous prie, à



prendre quelques heures de repos sous ma garde spéciale. Préalablement, je vais avoir l'honneur de vous servir ce que j'ai ici à ma disposition.

Sans attendre la réponse, il tira d'un buffet quelques viandes froides, d'autres provisions, du pain, du vin, un gobelet d'argent.

Le chanoine le regardait sans souffler mot, tant il était émerveillé de tout ce qui lui arrivait.

Au moment de faire honneur à ce repas improvisé :

— Mon ami, dit-il, j'ai bien peur que toutes ces choses soient du bien volé ; à parler sincèrement, j'aimerais mieux jeûner que d'exposer mon estomac à devenir recéleur.

— Calmez vos scrupules, répondit, avec un peu d'embarras, le maître du logis ; songez que nous aurons une longue route à faire, et qu'il est indispensable de réparer

Isabelle. Dessin de H. Grenier.

vos forces. D'ailleurs, si ce repas vous pèse sur la conscience, demain nous en remettrons l'équivalent à des malheureux, en prenant sur les soixante pistoles que j'ai rapportées d'Issoudun, et que j'ai toujours conservées.

Cette raison, bonne ou mauvaise, décida le chanoine, et son estomac applaudit à la décision.

La collation terminée, le jeune homme entassa, dans un coin de la grotte, des tapis, des coussins et des couvertures. L'abbé, cette fois, se résigna d'autant plus volontiers à y prendre place, quelle qu'en fût l'origine illicite, qu'il pouvait y dormir librement, sans être obligé de les emporter.

Maurice DECHASTELUS

(La fin au prochain numéro.)



GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES [1].

LE SOUS-TRAITANT DES FERMES ET GABELLES [2].



Le serrurier et sa fille. La plaque de fer. Dessin de V. Foulquier.

I. — LA RICHESSE DANS LA MISÈRE.

Sous les frais peupliers des Charpennes, ce nouveau faubourg de Lyon, il n'existait encore, en 1780, qu'une douzaine de maisons très-espacées et cachées pour ainsi dire dans le feuillage. Toutes ces maisons, bâties en pierre et couvertes en tuiles rouges, étaient habitées par des ou-

(1) Voyez la table du tome XXIV et les précédentes livraisons.

(2) On appelait la *ferme* et les *fermes* les revenus publics mis en régie et donnés à bail à une compagnie de quarante d'abord et puis de soixante capitalistes, nommés fermiers généraux. Ceux-ci abandonnaient, moyennant une avance d'argent, une partie de leur bail à d'autres spéculateurs, qualifiés sous-traitants. Le mot de *gabelle*, qui signifiait dans l'origine toute sorte d'imposition publique, finit par s'appliquer exclusivement à l'impôt du sel.

vriers; aussi, aux premiers sons de l'*Angelus* du soir, le bruit du travail cessait partout, et l'on n'entendait plus que ce joyeux bourdonnement qui précède l'heure du repos dans la ruche du pauvre. Bientôt, chaque famille sortait pêle-mêle et, selon la coutume antique du Midi, qui remonte à coup sûr aux Romains, jeunes et vieux, assis ou accroupis devant leur porte et l'assiette sur les genoux, soupaient gaiement en plein air.

Le seul habitant des Charpennes qui fit exception à la règle était un serrurier établi depuis quelques années dans la dernière maisonnette du hameau. Son bras semblait infatigable. Allumée avant l'aube, sa forge ne s'éteignait que longtemps après le soleil, et l'on peut dire que ses voisins s'endormaient et se réveillaient au grincement mesuré de sa lime. Il travaillait avec tant d'ardeur, qu'il fallait user de violence pour l'arracher à son étau, sur lequel il aurait passé la nuit, sans l'intervention de sa fille. Mais, enfant gâté s'il en fut par un vieillard dont elle était l'unique joie, sa fille, un peu après la nuit, entrait en sautant dans l'atelier et l'entraînait, pendue à son bras, moitié de gré, moitié de force.

Le soir où commence cette histoire, qui était la veille de la Fête-Dieu, la fille du serrurier des Charpennes, courant remplir sa tâche, trouva la porte de l'atelier close. Surprise de cette nouveauté, elle appela son père avec inquiétude et frappa violemment à plusieurs reprises sans que rien bougeât à l'intérieur. Après une assez longue attente et lorsque déjà l'émotion faisait trembler sa voix, la porte s'ouvrit enfin, et le vieillard, prenant sa fille dans ses bras, ne répondit à ses doux reproches qu'en la serrant contre son cœur et riant de joie à travers ses larmes. Celle-ci, habituée, depuis trois mois surtout, à le voir triste et soucieux, fut si frappée d'un changement si prompt et si heureuse du bonheur qu'exprimait sa physionomie, qu'elle oublia tout pour lui en demander la cause.

— Ah! répondit l'ouvrier en essuyant ses pleurs du revers de sa main tremblante, je me doutais bien que Louison serait étonnée de ma joie!...

— Elle en est ravie, mon père, s'écria la jeune fille en sautant au cou du vieillard.

— Mais tu ne t'y attendais point, n'est-ce pas? Dis la vérité!...

— Non certes! vous étiez si morne depuis quelque temps!...

— C'était à cause de toi et pour toi seule, mon enfant!...

— Pour moi, mon père?...

— Oui, l'on croit le vieillard aveugle! Parce que l'âge et les chagrins ont blanchi mes cheveux, on croit que mon cœur est mort comme ma jeunesse; parce que mes yeux éteints à moitié clignotent devant le soleil, on pense qu'ils ne voient plus bien qu'à la lueur des flammes de ma forge. Mon cœur bat toujours, mon enfant, mais pour toi seule dans ce monde, et mes yeux deviennent si perçants quand il s'agit de ton bonheur, qu'ils pourraient compter les cailloux qui sont au fond du Rhône.

— Dans quel dessein me dites-vous cela? murmura Louison en baissant son front, aussi rouge qu'une cerise.

— Afin de te prouver que je comprends à merveille le plaisir qu'on trouve à ton âge à se promener au bois de la Tête-d'Or.

— Je vous jure, mon père, que le hasard seul...

— Y mène tous les dimanches ce jeune homme de la Cité qui vient avec sa bonne mère goûter auprès de nous sur l'herbe!...

— Il ne m'a parlé que trois fois et en votre présence!...

— Je le sais jarni bien! s'il en eût été autrement, nous n'en parlerions pas, ma fille! Mais rassure-toi, chère enfant. Ce garçon me revient, il paraît doux, modeste, sage, et si, comme je le présume, il est d'une famille honnête, s'il a, ainsi que je l'espère, l'amour de l'ordre et du travail, eh bien!...

— Eh bien! mon père? articula Louison à peine.

— Eh bien! ma fille, Mlle Legendre changera de nom... voilà tout!...

Louison embrassa son père en pleurant, puis, d'une voix bien basse:

— Ne sommes-nous pas trop pauvres? dit-elle.

— Hier! c'était vrai, ma fille, mais aujourd'hui tu es riche, Louison! Regarde cette plaque de fer, la vois-tu bien?... C'est là ta dot!...

— Cette plaque de fer?

— Elle renferme un secret qui me sera payé demain trois cents pistoles!

— Et c'est pour cela que vous avez tant travaillé?...

— Et que j'étais soucieux et sombre, car je tremblais toujours de ne pas réussir!...

— Oh! mon bon père, quelle reconnaissance!...

— Je n'en doute point, mais jarni! nous avons le temps d'en parler : mon souper, ma Louisette! Je l'ai bien gagné, n'est-ce pas?...

Louison, trop émue pour répondre, prit le bras de son père, et, non sans chanceler à chaque pas, mena le brave ouvrier dans un petit jardin où était dressée la table sous des sureaux en fleurs. Un clair de lune magnifique argentait la campagne. Cette belle lumière de nos nuits d'été semblait couvrir le jardin d'un voile bleuâtre et diaphane : une brise embaumée frémissait par moments dans le feuillage; partout s'était fait le silence, et l'on n'entendait plus que le cri mélancolique de la taupe-grillon accompagné de temps en temps par l'éclatante mélodie des rossignols cachés dans les peupliers des Charpennes.

Le serrurier soupa gaiement sous la voûte étoilée; puis, après avoir remercié, dans une courte prière, celui que le pauvre n'oublie jamais, quoiqu'il semble lui devoir moins de reconnaissance que le riche, il mit ses coudes sur la table et parla ainsi à sa fille :

— Tu étais bien jeune, Louison, quand ta mère mourut. Rarement il en a été question entre nous; car, malgré les dix-sept ans qui se sont écoulés depuis, la douleur que me causa sa perte est là cuisante dans mon cœur comme le premier jour; et s'il n'avait pas fallu vivre pour toi, il est probable, mon enfant, qu'au lieu d'une pierre, il y en aurait deux maintenant sous l'if du cimetière de Saint-Andéol.

Louison, quittant sa place à ces mots, courut embrasser son père, qui reprit en la repoussant doucement :

— Voyons, Louisette, ne pleure pas, ma chère enfant : c'est parce que tu es maintenant une grande personne bien sage et raisonnable que je vais t'apprendre des choses dont je ne ferais confidence qu'à Dieu et à ma fille. D'abord, il est bon que tu le saches, je n'étais pas né pour battre le fer sur l'enclume. Non que je méprise le travail auquel je dois tout et même l'espoir à peu près certain de te voir heureuse. Mais, pour te dire toute la vérité, mon père était un des propriétaires les plus aisés du bourg de Saint-Andéol. Malheureusement, il voulut trop avoir et fit des dettes qui grossirent avec le temps, et seraient devenues un lourd fardeau pour moi sans la dot de ta mère. Tout ce qu'elle m'apporta fut consacré à les payer, et pendant quelque temps rien ne manqua de ce qu'on peut souhaiter sur terre à mon bonheur. Pourquoi faut-il que le mal vienne toujours, comme le plus gros poids de



la balance, emporter le plateau du bien? L'année même de ta naissance, et lorsque j'étais fou de joie, un hiver terrible désola nos contrées. Les mûriers gelèrent : c'était notre principale richesse. Au lieu de récolter, il fallut emprunter pour payer les impôts. Les deux années suivantes, la grêle et les inondations achevèrent ma ruine. Alors je fus dans l'impuissance d'acquitter les tailles, et les vautours de la gabelle s'abattirent sur moi.

— Vous dûtes bien souffrir, mon père, dit Louison tout émue, s'ils étaient aussi cruels que ceux qui tourmentent quelquefois nos pauvres voisins (1).

— Les partisans, fermiers et receveurs des gabelles sont des tigres, murmura Legendre d'une voix sourde. Je ne sais pas s'ils naissent avec un cœur, mais ce que je sais bien, c'est qu'ils l'arrachent quand ils entrent dans les affaires pour mettre à la place une pierre ou un morceau de fer. Le nouveau receveur de ce pays avait commencé par les emplois les plus bas et s'était élevé à force d'avarice, d'exactions et de rigueurs. Notre mauvais sort l'amena précisément quand j'étais le plus malheureux, et il m'écrasa. Un peu de temps m'aurait sauvé, il s'acharna, lui, à ma ruine. La ferme me fit frais sur frais, exécution sur exécution, et, ne trouvant plus rien chez moi, s'en prit à ma personne. Le jour, le propre jour de la mort de ta mère, déjà malade, et que cette dernière catastrophe mit au tombeau, les gardes du grenier à sel vinrent me capturer et me traînèrent en prison la chaîne au cou!

— Les scélérats! s'écria Louison l'œil en feu.

— Celui qui les envoyait et qui fut sans pitié s'appelait Pécoil! — C'est l'homme qui me ruina, qui tua ta mère et me jeta dans un cachot où je faillis devenir fou en songeant à vous deux : retiens ce nom, ma fille, retiens-le bien!

— Ne craignez pas que je l'oublie! et cependant nous le devrions, mon père ; Dieu n'a-t-il pas pardonné à ses bourreaux?...

— Oui, mais ce que Dieu pouvait est au-dessus des forces de l'homme. Lui pardonner, moi! jamais! Je me souviendrai toujours qu'en sortant de prison, je trouvai ta mère enterrée et toi à l'hospice.

— Et c'est alors que vous eûtes le courage de vous faire ouvrier?...

— Oui, ma fille, pour toi.

Louison, fondant en larmes, se jeta dans les bras de son père, qui, l'y pressant avec tendresse, lui dit tout bas :

— Je t'ai raconté tout cela pour rassurer ton petit cœur. Je ne veux pas qu'il s'alarme au sujet de notre jeune homme. Je le crois de bonne famille, et tant mieux, mais, le moment venu, nous lui prouverons que, sous le rapport de l'origine et de l'honnêteté, tes parents valent les siens, quels qu'ils soient, mon enfant!

II. — LA MISÈRE DANS LA RICHESSE.

Par une coïncidence assez naturelle, du reste, celui dont ils venaient de s'occuper traitait le même sujet à ce moment avec sa mère. Au troisième étage d'une grande et belle maison, des fenêtres de laquelle la vue plongeait sur la place Bellecour, à travers les arbres du Mail, un jeune homme de la physionomie la plus heureuse, et remarquable surtout par une vive expression de loyauté, était assis auprès d'une femme de moyen âge, mais vieillie et pâlie d'avance par les privations ou les chagrins. L'appartement, quoique vaste et beau, semblait révéler, du parquet au plafond, la gêne et les tristesses étouffées des personnes qui l'habitaient. Sa nudité frappait au premier coup d'œil, car le petit lit à rideaux de serge verte perdu dans un coin, l'armoire qui lui faisait face et les trois ou quatre chaises de paille adossées aux murs, n'auraient pas rempli la vingtième partie de sa surface.

Vêtue de noir, la mère du jeune homme avait ce costume mixte des bourgeoises qui voulaient se distinguer des femmes du peuple sans imiter la dame de qualité. Assise devant une table boiteuse, sur un vieux fauteuil de velours vert usé jusqu'à la corde, elle raccommodait une veste de son fils aux lueurs d'une de ces grosses bougies en cire jaune qu'on nommait chandelles de roux. Pendant ce travail, qu'elle pressait avec ardeur, le jeune homme la regardait en silence d'un air si ému et si sombre à la fois, qu'ayant levé les yeux sur lui, elle s'en alarma, et d'une voix timide et pleine de douceur :

— A quoi penses-tu, mon cher Louis? dit-elle en lui prenant la main.

— Vous voulez le savoir, ma mère?...

— Et ne dois-je pas tout savoir? continua-t-elle en souriant avec mélancolie.

— Oh! oui, ma mère, mon cœur est toujours ouvert, et tant qu'il battra dans ce monde, il le sera pour vous.

— A quoi rêvais-tu donc?...

— A la dureté de celui qui nous fait cette vie cruelle et misérable.

— Hélas! mon pauvre enfant, j'y suis accoutumée et lui pardonne en ce qui me concerne. Seulement, je l'avoue, et que Dieu m'excuse, si j'ai tort, je voudrais que pour toi, du moins, il fût moins rigoureux.

— C'est justement ce que j'éprouve à tout moment, ma mère : s'il devenait meilleur pour vous, je m'inquiéterais peu de moi!...

— Un tel espoir, mon pauvre Louis, serait chimère! Dieu m'a imposé ce fardeau, et je le porterai jusqu'à la tombe avec résignation.

— Quelle fatalité, pourtant! dit le jeune homme en se promenant à grands pas dans cette chambre nue! Passer sa vie dans la douleur et la misère à côté de trésors qui ne servent à rien qu'à satisfaire une odieuse et mauvaise passion!...

— Oui, c'est un grand malheur; il y a des millions sous nos pieds et tu es forcé de travailler pour me faire vivre, et il faut que je veille en cachette pour raccommoder tes habits!

— Maudites richesses qui me rendent si malheureux! Savez-vous quel est le dessein que j'ai formé, ma mère?...

— Parle, mon cher enfant!

— Je veux lui demander une pacotille, partir pour les îles et aller gagner de la fortune pour vous donner enfin le bonheur qu'il vous a refusé toute sa vie.

— Y songes-tu? me quitter, mon enfant! Et que deviendrais-je sans toi? Je serais couchée à ton retour sous l'herbe de Fourvières. Tu aurais de l'or aussi, mais tu ne retrouverais plus ta mère ni peut-être une autre personne...

— Encore un de mes grands tourments! Vous savez si je l'aime, cette jeune fille des Charpennes! mais, à l'idée des obstacles qui nous séparent, ma tête se trouble par-

(1) Les traitants et sous-traitants entreprenaient à forfait le recouvrement des droits attachés aux offices de nouvelle création et la perception des impôts ordinaires. Ils recevaient quinze pour cent de leurs avances et gagnaient en outre trente et même quarante pour cent à l'exécution de leurs traités, aussi la dureté de leur cœur et la barbarie de leurs procédés étaient proverbiales.



fois et je sens comme un froid mortel qui me glace le cœur!...

— Ton père! s'écria-t-elle avec effroi. Éteins et cache la chandelle! Pourvu qu'il ne nous ait pas vus du Mail!...

Un pas sec et précipité retentissait sur l'escalier; la mère et le fils se rapprochèrent de la fenêtre et commencèrent à la hâte une causerie indifférente. Mais qui peut tromper un avare? Ouvrant brusquement la porte, celui qu'il venaient d'entendre dilata ses narines comme un limier et dit avec humeur :

— Je ne me trompais pas! c'est la chandelle que j'ai aperçue de Bellecour qui a été éteinte tout à l'heure. Quelle rage de dépense, de folie, de prodigalité! Avec un clair de lune semblable on ramasserait une aiguille dans le Mail, et il vous faut des flambeaux! N'est-ce pas de la déraison?...

L'homme qui parlait ainsi pouvait avoir une soixantaine d'années, mais on lui en aurait donné quinze ou vingt de plus, haut la main, tant il était vieilli, pâli, criblé de rides. Sa taille, déjà courbée, mettait en saillie ses épaules, carrées et osseuses. A n'en juger que par ses larges mains, aux phalanges tordues comme les nœuds du chêne, et par les rotules de ses genoux, il devait être d'une constitution de fer et aurait dépassé cent ans sans les privations qu'il s'imposait probablement et le régime frugal que trahissaient ses joues creuses et blêmes. Le costume répondait rigoureusement à l'extérieur de l'homme.

Il portait, avec un tricorne luisant de crasse, un habit jadis marron, mais dont les années et l'usage avaient à peu près effacé la couleur primitive. Sa veste de drap noir, boutonnée jusqu'au menton, retombait de toute l'ampleur de deux poches énormes sur sa culotte de velours olive à côtes : de gros bas gris, attachés sur le genou par des jarretières de paysan, et des souliers ferrés à défier toutes les glaces du mont Blanc complétaient son costume.

Appuyé sur sa canne ou plutôt sur son bâton de cornouiller, il tourna quelque temps dans la chambre afin de trouver la chandelle et de la confisquer en punition de la désobéissance de sa femme. Cette recherche ayant été infructueuse, il se remit à gronder si fort que le fils ne put s'empêcher d'intervenir.

— Mon père, dit-il tout à coup, c'est moi qui vous ai menti; une chandelle était allumée en effet à votre arrivée, et la voilà!...

— Et tu oses me l'avouer? cria l'avare hors de lui.

— Il le faut pour vous calmer et pour un autre motif plus important peut-être.

— Ah! fit l'avare reculant d'un pas et pesant fortement sur sa canne, position qu'il prenait toujours quand il était mal disposé, je ne suis pas fâché de le connaître, ce motif important...

— Le voici, mon père, veuillez m'écouter avec patience, car, ni en pensée ni en paroles, votre fils n'oubliera jamais le respect qui vous est dû.

— Je le crois bien et ne souffrirais point qu'il en fût autrement pour... une grosse somme assurément. Mais tu me dois autre chose que le respect, ne t'en déplaise!

— Oui, je vous dois obéissance!

— Autre chose encore!

— L'amour!

— Non, quelque chose de moins creux et de plus palpable, fermes et gabelles!

— Expliquez-vous alors, mon père!

— Très-volontiers : j'avais le dessein d'aborder ce chapitre un de ces jours, et autant vaut tout de suite. Ce sera du temps de gagné, et quoique le gain soit léger, moi je ne le dédaigne pas comme vous, monsieur le prodigue. Venons donc au fait tout de suite. Depuis combien de temps es-tu dans ma maison?

— Depuis que je suis né, mon père.

— Et savez-vous combien d'années se sont passées depuis ce grand événement?

— Près de vingt-cinq, je suppose.

— Vous supposez très-bien, monsieur; qui vous a nourri, logé, vêtu et choyé comme un fils de prince pendant ces vingt-cinq années?...

— Ma mère! répondit le jeune homme, en jetant un regard d'amour et de profonde reconnaissance à la vieille femme tremblante dans son coin.

— C'est une façon de parler, reprit tranquillement l'avare. Aux termes de notre contrat, votre mère n'a rien à elle; c'est donc moi qui ai tout fait.

— Puis-je vous demander, mon père, à quel dessein vous me le rappelez?

— Sans aucun doute, mon cher fils; c'est pour établir votre dette envers moi.

— Je ne vous comprends plus, mon père!

— C'est clair comme le jour, pourtant. A deux mille livres par an, et vous m'avez coûté le double, c'est cinquante mille livres dont vous m'êtes redevable pour votre nourriture, logement et entretien. Mettons la moitié de cette somme pour votre éducation, maladies et menus frais, douze mille cinq cents livres au moins de revenu perdu au denier vingt et tout autant que je n'aurais pas manqué de gagner dans les fermes si les quatre-vingt-sept mille cinquante livres perdues pour vous y eussent été placées, et vous verrez, monsieur, que vous êtes mon débiteur de la somme ronde et totale de cent mille livres!

— En admettant la justesse de ce calcul, auquel, j'en conviens, je n'aurais jamais songé, il faudra que vous me fassiez probablement un long crédit, mon père!

— Voilà qui vous trompe, monsieur. Je ne suis point prêteur et vous payerez plus tôt que vous ne croyez et avant que le mois expire.

— Et l'argent?...

— Il est tout trouvé!...

— Prenez en pitié mon intelligence, mais j'ai besoin plus que jamais d'explications.

— Une seule suffit et vous contentera, j'espère. Je vous marie à la fille d'un des gros bonnets de la compagnie. En faveur du parti, le sous-traitant, mon confrère, donne une dot de cent mille livres que je fournirai comme acquit de la dette susdite et vous en donnerai quittance. Mais comme un père est toujours père, bien que je ne sois obligé à rien, il a été convenu que je continuerais à vous garder dans ma maison.

— Aux mêmes conditions, sans doute? dit le jeune homme avec une imperceptible nuance d'ironie.

— Indubitablement, et à valoir sur la succession de votre futur beau-père!

— Le marché était bon pour vous, reprit le fils d'un ton calme, et j'éprouve un très-vif regret de ne pouvoir le ratifier.

— Plaît-il! s'écria l'avare, marchant sur lui les dents serrées et l'œil étincelant. Je n'ai pas bien entendu! Voulez-vous répéter?

— Je disais, mon père, que ce mariage est impossible?

— Ah! et la raison, s'il vous plaît?

— La raison, c'est que je n'épouserai jamais la fille d'un sous-traitant, ne voulant pas moi-même entrer dans les fermes. Si je me mariais, au reste, ce serait ou à votre gré, et alors, désireux de ne pas rougir devant ma femme,

j'exigerais une légitime en rapport avec votre fortune, quatre ou cinq cent mille livres pour le moins...

— Quatre ou cinq cent mille vipères qui te mordent, brigand!...

— Ou je choisirais selon mon cœur, et peut-être alors épouserais-je une femme qui n'aurait rien que ses vertus.

Cette dernière déclaration mit le comble à la fureur du vieillard. Levant son bâton avec rage, il courut sur le jeune homme et l'eût roué de coups sans l'intervention de la mère, qui le prit à bras le corps en criant :

— Pécoil! Pécoil! je t'en conjure! ne frappe pas ton fils!

— Un scélérat! vocifèra le sous-traitant, qui voudrait me voler cent mille livres!...

— Il réfléchira! disait la mère en s'efforçant de retenir l'avare.

Mais celui-ci, de plus en plus exaspéré, la repoussa brutalement, et une scène des plus tristes allait briser le cœur de cette pauvre femme, lorsqu'un bruit se fit dans la maison silencieuse à toute heure comme une tombe. L'avare s'arrêta, se mit à écouter avec anxiété et sortit brusquement en tirant la porte sur lui.

— Dieu soit loué! murmura Mme Pécoil, nous en voilà quittes! Il ne reviendra plus!

— Non! dit amèrement le jeune homme, il a eu peur pour son argent et ne le perdra pas de vue de cette nuit!

La chandelle de roux fut rallumée, et la mère et le fils veillèrent jusqu'à minuit, délicieusement occupés, l'une à travailler pour son enfant, l'autre à parler de la famille des Charpennes qu'ils devaient rejoindre le lendemain après la messe, dans le bois de la Tête-d'Or.



Pécoil à la porte de son trésor. Dessin de V. Foulquier.

III. — LA CACHETTE DE PÉCOIL.

Pendant ce temps, Pécoil était descendu sur la pointe du pied, faisant une station pour écouter à chaque marche. Arrivé au rez-de-chaussée, il battit le briquet, alluma un bout de chandelle de résine qu'il avait dans sa poche, et se dirigea le plus doucement possible vers une porte basse, tapissée de gros clous. Il s'assura d'abord que le verrou massif qui la fermait extérieurement était dans sa gaîne, puis, collant l'oreille au trou de la serrure, écouta de nouveau.

Un ronflement bruyant et prolongé, s'élevant par intermittences derrière cette porte, parut le rassurer; il grommela quelques mots inintelligibles et remonta au premier étage. Là, après avoir exploré deux fois le corridor, prêté l'oreille devant toutes les chambres et visité pour ainsi dire tous les trous de souris, il tira lentement de sa veste un trousseau de clefs, ouvrit une porte avec le mystère et la précipitation d'un voleur, et la referma sur lui à double tour.

Certes il se croyait bien seul et eût très-volontiers juré que personne au monde, à cette heure, n'avait pu suivre ses pas. Il se trompait pourtant : malgré sa vigilance et la finesse de ses sens qui égalait presque celle des sauvages, un homme l'avait observé, suivi dans l'ombre, et, l'œil appliqué sur la serrure de la chambre où il venait de s'enfermer, cet homme ne perdait pas un de ses mouvements.

Avait-il l'intention de le voler au prix même du crime? On l'aurait supposé sans peine aux éclairs que dardait sa



prunelle grisâtre toutes les fois qu'un bruit argentin annonçait à quelle douce occupation d'avare se livrait alors Pécoil. La seule chose qui semblât le contrarier était la clarté que par la fenêtre du fond, grillée de fer, répandait alors la lune dans le corridor. Redoutant évidemment sa lumière, il se tournait souvent pour voir si quelque nuage ne voilerait pas ses rayons importuns. Dans une de ces évolutions ses yeux rencontrèrent ceux de Mme Pécoil, qui, silencieuse et calme, l'examinait d'un air sévère. Reculant aussitôt comme s'il eût vu la justice elle-même, il allait fuir, mais elle lui fit signe de la suivre, et quand ils furent au bout du corridor, le forçant à baisser les yeux sous la fixité de son regard :

— Jacquin, dit-elle à voix basse, que faisiez-vous à cette porte?...

Pris sur le fait et se sentant deviné, l'homme essaya de balbutier une réponse, mais la parole expira sur ses lèvres.

— Voulez-vous que je vous le dise? continua sévèrement Mme Pécoil, vous étiez-là pour tendre un piége à mon mari et commettre un crime peut-être.

Celui qu'elle appelait Jacquin tenta de protester : elle ne l'écouta pas.

— L'or donne des pensées mauvaises, dit-elle; regagnez votre chambre et demandez pardon à Dieu. Voici la seconde fois que je vous surprends à cette place, si je vous y trouve encore j'avertirai votre maître.

L'homme à qui s'adressaient ces paroles, et qui obéit en donnant les marques de la plus basse servilité, était un malheureux dont l'avare, depuis vingt ans, avait fait son esclave et son souffre-douleur. Orphelin, pauvre et cruellement disgracié de la nature, car il était bossu et d'une laideur repoussante, Jacquin avait bu depuis sa naissance la coupe du mépris, des douleurs et de l'injustice humaine jusqu'à la lie. Pécoil le couvrait à peine, le laissait mourir de faim et l'accablait de travail et de mauvais traitements. A force de souffrir, une haine ardente, implacable, était née comme une vipère dans le cœur de cet homme, et peu à peu cette haine engendra la cupidité, et la cupidité l'idée du crime.

Le hasard lui ayant montré une partie de l'or que Pécoil entassait dans ses coffres, il n'eut plus qu'une pensée : mettre la main sur ces richesses pour être heureux dans ce monde malgré la destinée, pour que sa laideur disparût au reflet magique de l'argent et que l'horreur qu'il inspirait se changeât en adulation.

Grâce à la faculté intuitive qui distinguait éminemment Pécoil, il devina les projets sanglants de son commis; mais l'avarice étouffant la prudence, plutôt que de se priver de ses services, il aima mieux vivre en le surveillant, côte à côte de cet ennemi mortel. Par mesure de sûreté, pourtant, il l'enfermait tous les soirs dans sa chambre; et pressentant qu'à force de patience il pourrait finir par trouver le moyen de faire glisser les verroux, ce qui était effectivement arrivé, le sous-traitant venait de prendre un parti héroïque en sacrifiant mille écus pour sauver ses millions.

Debout avec l'aube, vous l'auriez vu le lendemain traversant Bellecour et gagnant d'un pied leste encore le pont Rouge. Là, après avoir passé le Rhône, que dérobaient du côté de Perrache les vapeurs bleuâtres du brouillard, il s'engagea, en doublant le pas, sous les peupliers des Charpennes et alla droit à la maisonnette de Legendre.

Assis sur un banc de bois au bord du chemin, le serrurier l'attendait sans doute, et pourtant, à mesure que le sous-traitant approchait, une émotion violente contractait ses traits, et, quand Pécoil lui demanda s'il était le mécanicien des Charpennes, il ne put répondre que par un signe affirmatif.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit l'avare, trop préoccupé de ses plans pour remarquer le trouble de l'ouvrier, vous allez me montrer la porte de fer, si elle est finie toutefois.

— Il n'y manque rien, murmura Legendre d'une voix sourde.

— Hum! fit Pécoil, nous verrons bien! Où est-elle?

Legendre le mena sans répondre dans sa forge, et, lui indiquant la pièce de la main, il s'assit sur son enclume et se mit à réfléchir. Celui qui avait commandé le travail n'ayant pas, selon ses instructions, nommé Pécoil, il était à cent lieues de se douter qu'il s'agissait de son ancien persécuteur. Un rude combat se livrait donc à ce moment dans son âme entre la vengeance, réveillant tous ses anciens griefs, et la raison qui lui commandait de les oublier en cette circonstance dans l'intérêt de sa fille. Les sentiments mauvais étant toujours les plus forts en nous, peut-être aurait-il écouté sa colère, si la voix pure et fraîche de Louison ne s'était fait entendre par hasard. Le chant qu'elle fredonnait, joyeuse comme l'oiseau quand il s'éveille à l'aube, chassa tout cet essaim de pensées funestes, et lui rendit son calme et sa force d'esprit.

Il était temps. Déjà le sous-traitant s'impatientait de son silence et demandait, pour la troisième fois, où était la serrure de cette porte.

— Elle n'a ni clef ni serrure, répondit tout à coup Legendre.

— Et comment se ferme-t-elle donc?

— Par un secret, que voici!

Legendre posa son doigt sur un bouton caché par une pièce à charnière, et la porte se ferma au moyen de trois larges leviers de fer qui s'enfoncèrent à la fois dans le cadre où elle était suspendue. La simplicité et la solidité de ce mécanisme, qu'une autre pression faisait jouer en sens contraire, ravit Pécoil. Il fut si content qu'il ne marchanda que pour la forme et n'insista guère, contre son habitude, pour obtenir un rabais. Le marché conclu, il alla chercher lui-même le charretier qui devait enlever la porte, la vit partir, et, tirant les écus un à un du sac de cuir qu'il tenait sous son bras, en compta mille en soupirant, les recompta pour s'assurer qu'il ne se trompait pas à son préjudice et les abandonna enfin au serrurier, en lui disant :

— Vous savez quelle condition il reste à remplir.

— Oui, dit Legendre, j'ai promis de placer la porte moi-même, et je tiendrai parole.

— A ce soir donc!...

— Un honnête homme se repose les jours de fête.

— Mais à minuit on pourra travailler, je pense? répliqua aigrement Pécoil.

— Soit! Où faut-il se rendre à minuit?

— Sur le pont de bois de Bellecour, où j'irai vous attendre.

— J'y serai, répondit le mécanicien, avant que le marteau de Saint-Jean ait frappé la douzième heure.

Louison entra quelques minutes après; elle ne vit pas l'avare, qui était parti sans dire adieu, mais elle jeta un cri de surprise en trouvant son père en contemplation devant ce tas d'argent qui l'éblouit. Legendre la prit dans ses bras, la serra fortement contre son cœur, et, riant à travers ses larmes :

— C'est ton bonheur, dit-il, chère enfant, que je regardais là! Tu vois ta dot; elle m'a coûté quelque chose, mais je ne regrette rien maintenant, car tu seras heu-

reuse. Fais-toi bien belle aujourd'hui : nous irons d'abord à la messe, et puis...

— Et puis, mon père?...

— Tu ne devines pas?...

— Au bois de la Tête-d'Or, peut-être...

— Précisément! où je parie que nous n'arriverons pas les premiers.

IV. — UN SOUVENIR.

Il aurait gagné, en effet, le bon père Legendre; quand, la messe ouïe et le repas du matin fait à la hâte, ils se dirigèrent vers les fours à chaux, lieu ordinaire du rendez-vous, Louison aperçut de loin Mme Pécoil et la montra à son père qui, à son tour, lui montra Louis.

Le fils du riche sous-traitant était parvenu, à force d'économie sur le modique salaire que lui donnait, pour tenir ses comptes, un négociant du quartier, à faire l'acquisition d'un bateau. Cette dépense folle, dont son père aurait frémi d'indignation des pieds à la tête, si le hasard l'en eût instruit, avait été suscitée par un vœu de Louison. Il lui était échappé de dire, le dimanche précédent, qu'elle aimerait bien à se promener sur le Rhône, et aussitôt la cache-maille avait été vidée et le bateau acheté à Perrache, et amarré devant les fours à chaux qui ouvraient alors leurs bouches noires à l'entrée du bois de la Tête-d'Or.

En voyant l'embarcation lavée avec soin et peinte en vert, Louison rougit, détourna les yeux et embrassa Mme Pécoil avec tant d'ardeur, que Louis comprit bien qu'on le remerciait sur les joues de sa mère. Legendre, lui, y mit moins de façon, et, pouvant exprimer toute sa pensée, il remercia cordialement Louis, et fut le premier à proposer d'essayer le bateau. Il n'eut pas de contradicteur; les deux femmes s'assirent sur un banc à la proue, et chacun des hommes s'emparant d'une rame, la barque effilée et légère glissa comme un oiseau sur le courant. Un ciel couvert et un air frais et doux, qui inclinait à peine les oseraies et les saules de la rive, rendaient plus agréable encore cette excursion nautique. D'un commun accord, on avait remonté le Rhône, malgré la rapidité de ses flots, pour jouir plus librement du bonheur d'être ensemble, et admirer sans distraction la fraîcheur et la beauté des rives de ce roi des fleuves. Rien ne troubla donc la joie de Louison, qui eût été complète sans l'ombre de tristesse dont se voilait par moments le front de la mère de Louis.

Cette préoccupation n'avait pas échappé au serrurier. Il ne dit rien tant qu'on fut sur le Rhône, mais, après le goûter qu'ils firent tous sur l'herbe à leur retour sous les frênes de la Tête-d'Or, prenant Mme Pécoil à part, il lui dit avec sa rude et bonne franchise :

— Madame, permettez-moi de vous parler à cœur ouvert; vous savez que nous sommes pauvres, vous n'êtes peut-être pas vous-mêmes très-riches, et l'avenir de ces enfants vous inquiète, n'est-il pas vrai?...

— J'en conviens, répondit Mme Pécoil, et, pour imiter votre franchise, je ne cacherai pas que nous avons eu tort peut-être de laisser arriver les choses au point où je les vois.

— On n'a jamais tort de permettre à deux cœurs loyaux de s'aimer. C'est du moins mon avis, madame.

— Et s'il survenait de tels obstacles que ce lien formé sous nos yeux, et un peu par notre imprudence, dût être brisé malgré nous?...

— Quels obstacles pourraient les séparer?... Je n'en prévois aucun pour moi : il n'y aurait que le manque d'argent, mais de ce côté, Dieu merci! nos enfants n'auront rien à craindre!

— Que voulez-vous dire? demanda Mme Pécoil tout émue.

— Je veux dire, madame, que si vous avez eu des malheurs, Louison pourra les réparer. Elle n'a pas une dot de princesse, mais, grâce aux économies et au travail de son père, elle portera chez son mari une dot de deux mille écus!...

Legendre s'attendait à produire un très-grand effet par cette déclaration sur l'esprit de la mère de Louis : qu'on juge de son étonnement en voyant un sourire imperceptible effleurer les lèvres de Mme Pécoil...

— Trouvez-vous, reprit-il, avec quelque vivacité, cette dot méprisable?...

— Non, dit doucement la femme de l'avare, mais l'argent me touche peu et je le hais plus que je ne le désire.

— Craignez-vous que la bassesse de ma condition ne soit un empêchement? Je suis né d'une famille honnête : sans un voleur public qui me ruina, j'aurais suivi, comme tous les miens, la carrière de la magistrature, ou serais occupé à la culture de mes terres, mais le misérable Pécoil...

— Pécoil! reprit la femme, d'une voix altérée, c'est lui...

— Qui me réduisit au désespoir! Oui, madame, et je ne prononce jamais ce nom abhorré que le sang n'afflue à mon cœur, pendant que la colère brûle mon front!...

— Plus bas, monsieur Legendre, dit la mère de Louis, en se levant précipitamment, plus bas, à cause de mon fils! Mon trouble et mes paroles vous surprendront peut-être; ne formez aucune conjecture avant la lettre que Louis vous écrira ce soir, et maintenant séparons-nous. Pauvre enfant! quel malheur!...

Mme Pécoil embrassa Louison, les larmes aux yeux, et, emmenant brusquement son fils avant l'heure; elle laissa Legendre pétrifié d'étonnement.

— Hem! se disait-il à lui-même, que signifie cela?...

— Je n'en sais rien, mon père, répondit Louison, non moins alarmée. Tandis que vous causiez avec sa mère, j'ai appris à Louis ce que vous m'aviez annoncé ce matin, et, au lieu de sauter de joie, il m'a paru tout triste et a pleuré.

— Nous mépriseraient-ils? murmura Legendre avec effort : si pareille idée leur était venue... Jour de Dieu! on ne me connaît pas! Puis, se reprenant, il ajoutait : C'est pour toi, vois-tu, ma Louison, pour toi que je prendrai patience, car autrement je veux mourir sur l'heure, si je ne courais après eux pour leur dire de ne plus revenir!

C'est avec ces discours qu'ils regagnèrent la maisonnette des Charpennes; ils en étaient sortis bien heureux le matin, et y rentraient le soir bien tristes. Louison surtout était navrée; elle prétexta aussitôt une grande fatigue, et se retira dans sa chambre pour s'y affliger à son aise et déplorer la catastrophe qu'elle entrevoyait confusément.

Affectant plus de stoïcisme, son père se coucha, mais il ne trouva sous le ciel de son lit de serge ni le calme, ni le sommeil, et ses yeux ne s'étaient pas fermés une minute quand, fidèle à sa promesse, il se leva sans bruit vers les onze heures pour aller à son rendez-vous.

V. — LA PORTE DU TRÉSOR.

Plus sages que leurs descendants, nos pères ménageaient avec soin cette vie que nous prodiguons, et l'ordre tranquille et régulier de la société se reflétait fidèlement



dans leurs habitudes. Sans y être contraints d'une manière absolue, ils observaient en général l'ancienne loi du couvre-feu. Minuit sonné, le guet seul s'aventurait de temps à autre dans les rues désertes et silencieuses. La paix la plus profonde régnait donc dans la ville, et Lyon était endormi comme un chanoine de Saint-Jean au moment où Legendre arriva sur le pont de bois de Bellecour.

Pécoil l'y attendait déjà avec une voiture. Se hâtant de mettre pied à terre, il lui rappela qu'en vertu de leurs conventions, il devait se laisser bander les yeux, garantie exigée par les alarmes de son avarice, et que Legendre lui donna sans peine. Aveuglé par un épais bandeau, le serrurier monta sur le siége à côté du traitant, qui conduisait lui-même, et qui le mena en faisant une foule de détours, autant qu'il pouvait en juger, dans un des quartiers les plus reculés de la ville.

Lorsque la voiture s'arrêta et que Pécoil détacha son bandeau, ils étaient au milieu d'un terrain vague, à demi couvert d'arbres et de broussailles. Se frayant un passage dans le fourré, le vieillard le conduisit à une sorte de voûte bâtie depuis des siècles. Il alluma ensuite une lampe, ouvrit successivement deux portes en chêne qui fermaient l'entrée d'un souterrain vaste et profond, et lui montrant la porte de fer couchée devant une troisième voûte préparée pour la recevoir :

— Voilà des rouleaux, un cric et des leviers, place toi-même ton chef-d'œuvre! dit-il.

Legendre se mit à l'œuvre et, secondé par le vieillard, très-robuste encore malgré l'âge, il dressa cette masse de fer et la fixa sur ses gonds. Pécoil alors voulut la fermer lui-même et poussa des cris de joie en voyant avec quelle précision elle s'emboîtait dans le cadre de pierre taillé



Jacquin, aux aguets. Dessin de V. Foulquier.

d'avance et quelle formidable barrière elle pouvait opposer aux entreprises des voleurs.

— Il n'est ni hache, ni levier assez fort pour l'ébranler, dit-il en se frottant joyeusement les mains : c'est un ouvrage achevé, accompli, fermes et gabelles!...

— Non! répondit Legendre d'un ton ferme, mon ouvrage n'est point parfait; il a un défaut que j'y ai laissé, parce que l'homme qui la commanda en votre nom prétendit que vous n'y vouliez pas mettre le prix!...

— Un défaut! balbutia l'avare en pâlissant, et lequel?...

— Vous ne pouvez l'ignorer, puisque je demandais pour le corriger le double du prix convenu.

— Oui, oui, je sais ce que c'est, à présent; mais l'argent est trop cher, pour le jeter par les fenêtres.

— D'autant, reprit Legendre, que depuis que je vous ai vu, mes prétentions ont bien grandi, et, à cette heure, je ne ferais pas ce qui manque à mon chef-d'œuvre pour moins de trente mille livres.

— Parce que tu me crois riche, gronda Pécoil en haussant les épaules.

— Parce que je t'ai reconnu!

L'avare recula et, le regardant fixement, demanda ce que signifiaient ces paroles.

— Elles signifient que ton infâme soif d'argent m'a ruiné, a fait mourir ma femme de désespoir et m'a condamné, pendant quinze ans, moi riche et honoré jadis, au travail forcé, aux dédains, aux douleurs et à la misère!...



— Bah! bah! quelque débiteur insolvable! je me lave les mains de tout cela et ne te connais point!

— Tu ne me reconnais pas! je suis Legendre de Saint-Andéol, que tes gardes et tes sergents ont traîné en prison la chaîne au cou, pendant que sa femme malade et son enfant étaient mis à la rue!...

— Il faut que celui qui doit paye! Je n'en sais rien, d'ailleurs, et peu m'importe! S'il fallait se souvenir de tous les mauvais débiteurs...

— Pécoil, dit le serrurier gravement, tes cheveux sont blancs, ton corps se voûte, et tu ne vivras pas toujours. Au lieu de bâtir des souterrains avec des portes de fer, afin d'y cacher le fruit de tes malversations et de tes rapines, mieux vaudrait, pour le repos de ta vieillesse et pour ton âme, racheter par de bonnes actions et le repentir, les crimes dont tu es couvert.

— On prêche ces choses tous les dimanches à ma paroisse; mais, si tu savais le latin, je te dirais, mon cher, *ne sutor ultrà crepidam*, que le serrurier ne se mêle que de sa lime!

Mme Pécoil et son fils. Pécoil au fond. Dessin de V. Foulquier.

— Il t'arrivera quelque malheur, Pécoil; quand tout l'or que tu as volé sera entassé sous ces voûtes, comme chaque pièce représente une iniquité, il s'élèvera de ce monceau si mal acquis un tel murmure d'accusations et de plaintes, que le Dieu vengeur les entendra de son trône et te punira.

— Ainsi soit-il! Voici l'aube qui va paraître, il faut partir.

— Un dernier mot, Pécoil, ou plutôt un dernier avis que je te donne, quoique tu ne le mérites pas, dans la franchise et la loyauté de mon âme. Souviens-toi bien du danger dont je te fis avertir sans te connaître, toutes les fois que tu ouvriras cette porte!...

— C'est mon affaire, et puisqu'il ne s'agit que de précautions à prendre et de prudence, je ne crains rien.

Legendre ne répliqua pas, il se laissa bander les yeux de nouveau, et l'avare le reconduisit et le quitta sur le pont de Bellecour, où il l'avait pris.

VI. — LE JUGEMENT DE DIEU.

Un mois s'écoula sur ces événements. La paix et le bonheur qui la rendaient si riante naguère avaient fui la

maisonnette des Charpennes. Louis venait de laisser passer deux dimanches sans paraître au bois de la Tête-d'Or ; et, la dernière fois, il semblait si préoccupé, que le pauvre cœur de Louison s'était rempli de larmes. La voyant souffrir et dépérir de plus en plus, un jour le brave Legendre mit son habit gris des dimanches et résolut d'aller à la recherche du jeune homme pour s'expliquer catégoriquement avec lui et quitter Lyon s'il n'y avait plus d'espoir. Comme il traversait Bellecour dans le dessein de se rendre d'abord chez le négociant où travaillait Louis, il aperçut un groupe où plusieurs personnes parlaient et gesticulaient avec animation.

Il s'en approche et s'informe de la cause de ce rassemblement.

— Mon Dieu ! lui dit un bourgeois, on s'entretient là de ce qui fait aujourd'hui le sujet de toutes les conversations de la ville.

— Et de quoi s'agit-il?

— Vous n'êtes donc pas de Lyon, brave homme?

— Non, monsieur, je suis des Charpennes.

— Eh bien! mon ami, figurez-vous que l'un des richards de la ville a disparu depuis trois semaines sans qu'on puisse s'imaginer ce que diantre il est devenu. La justice y perd son latin, et un grand crime a été commis sûrement, car il avait des coffres remplis d'or, et l'on n'a pas trouvé chez lui une obole!... Du reste, on accuse son commis, qui a disparu en même temps, et qu'il est impossible de découvrir.

— Et comment s'appelait ce monsieur? demanda Legendre avec une émotion qui frappa le bourgeois.

— Il s'appelait Pécoil, mon brave !...

— Pécoil ! ah ! je le lui avais bien prédit !...

— Eh quoi ! sauriez-vous quelque chose? dit tout à coup un quidam à perruque noire qui avait paru fort attentif à l'entretien.

— Je n'en sais que trop là-dessus ; du moins je le crains bien ; mais le sous-traitant avait-il de la famille?

— Certainement, une femme et un fils.

— Voudriez-vous, messieurs, m'indiquer leur demeure?...

— La voilà, dit l'homme à perruque noire en montrant la maison du Mail.

Un grand mouvement se fit dans le groupe, qui accompagna Legendre en tumulte jusqu'à la porte. Ce bruit avait donné l'alarme dans la maison : la porte s'ouvrit au premier coup de marteau, et Louis, qui était descendu lui-même, recula de surprise à la vue du serrurier. Celui-ci, repoussant doucement la foule, ferma le portail et dit au jeune homme :

— Charmé de vous voir, monsieur Louis : j'ai à causer avec vous ; mais avant, il faut que je parle à Mme Pécoil.

Avec un trouble que Legendre ne s'expliquait pas, le jeune homme, marchant sans se retourner, le mena dans la chambre de sa mère. La bonne dame poussa une exclamation à sa vue et se cacha le visage dans ses mains. Legendre les examina un moment en silence et devinant tout à leur embarras :

— Est-ce à Mme Pécoil que j'ai l'honneur de parler? dit-il d'une voix tremblante.

— Oui, mon ami, répondit-elle en se levant et venant prendre sa main, malgré sa résistance. Nous vous avions trompé, non dans de mauvaises vues, Dieu m'en est témoin, et le Ciel nous en punit! J'ai perdu mon époux ; quelque catastrophe sanglante nous l'a ravi probablement, et s'il y avait une consolation dans un tel malheur, ce serait notre pauvreté actuelle, qui détruit l'insurmontable obstacle que du vivant de mon époux nous aurions vu s'élever entre nos deux enfants!...

— Ce n'est pas le moment, madame, d'insister sur ce sujet ; mais permettez-moi de vous le demander, pour alléger mon cœur et celui de ma fille, me parlez-vous franchement, et le refroidissement qui nous déchirait l'âme à tous deux venait-il de votre opulence?...

La mère et le fils le lui jurèrent à la fois.

— De telle sorte, continua Legendre, qu'à présent que vous êtes moins riches, un mariage serait possible?...

— Il est certain, dit fermement la mère, à l'expiration de mon deuil !...

— Est-ce votre volonté, monsieur Louis?

Le jeune homme lui prit la main et la lui serra avec une énergie aussi éloquente que les paroles de sa mère.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Legendre, je vais vous mettre à une grande épreuve.

— Que voulez-vous dire, mon ami?...

— Que vous n'avez perdu qu'un époux auquel je désire de tout mon cœur que Dieu pardonne comme moi.

Averti par l'homme à perruque noire, le lieutenant criminel de Lyon arrivait sur ces entrefaites. Devant Mme Pécoil et son fils, Legendre lui raconta tous les faits que nous connaissons. Hochant la tête dès qu'il eut fini :

— Hum! tout cela est bel et bon, dit-il, mais puisqu'il vous avait bandé les yeux, comment espérez-vous retrouver le chemin?

— J'ai quelque idée, reprit Legendre, que nous y parviendrons ; et, si monsieur le lieutenant criminel y consent, puisque me voici tout porté nous l'essayerons incontinent.

Le magistrat y consentit et se transporta avec Legendre, Louis et ses archers sur le pont de Bellecour. Là, Legendre prit, sans hésiter, la rue de l'Archevêché ; arrivé sur la place Saint-Jean :

— Ici, dit-il, j'ai entendu sonner l'horloge : le son frappait surtout mon oreille gauche, donc la rue que nous prîmes ensuite est celle de la Brèche. La voiture tourna deux fois à gauche et à droite ; mais, ou je me trompe fort, ou nous remontâmes dans toute sa longueur le chemin Neuf. J'en suis sûr maintenant, reprit-il après avoir suivi cet itinéraire, car je sens, comme ce jour-là, l'odeur du marché aux bœufs. Maintenant la difficulté est ici. Pécoil fit une foule de tours et de détours pour brouiller ma mémoire ; nous allâmes deux ou trois fois jusqu'aux Minimes, mais il me semble bien qu'il revint sur la place et finit par prendre à droite.

Se dirigeant sur ces données, ils allèrent jusqu'à l'ancien théâtre romain. Legendre examina une à une pour ainsi dire les broussailles du chemin et revint sur ses pas. A plusieurs reprises, il recommença l'exploration, prenant toujours le marché aux bœufs pour point de départ et suivant des angles aboutissant tous au rempart. Tout à coup il s'arrêta et levant la tête poussa un cri de joie.

Le feuillage vert d'un sureau sortait à demi d'une touffe de plantes parasites.

— J'ai senti les fleurs de cet arbre, dit-il avec assurance, nous sommes sur la voie.

Des traces de roues effacées avec soin ne tardèrent pas à paraître et les conduisirent jusqu'au fourré de ronces et de broussailles. Legendre marchait le premier, le lieutenant criminel le second, puis venaient Louis et les archers.

On se glissa à travers les buissons jusqu'à la première voûte. Les deux portes en chêne étaient ouvertes, mais celle de fer, effrayante avec sa masse noire et son immobilité, bouchait si hermétiquement l'entrée du souterrain

que le magistrat désappointé s'écria qu'ils venaient de faire une course inutile. Legendre pesant sur le mécanisme secret, elle s'ouvrit toute grande à ces mots et leur offrit un affreux spectacle.

Sur des monceaux d'or épars, labourés par de longs sillons et portant des taches sanglantes, deux cadavres se putréfiaient côte à côte. A son habit marron et à son front chauve on reconnaissait le sous-traitant; le bossu Jacquin, son commis, ne se distinguait plus du maître que par sa difformité visible encore, malgré l'enflure du cadavre. Le lieutenant criminel interrogea Legendre, qui lui apprit que la porte une fois fermée ne pouvait plus se rouvrir du dedans. Accoutumé à épargner sur tout, Pécoil avait refusé le prix que demandait l'artiste pour compléter son mécanisme, et il périt victime de son incurable avarice. Des renseignements ultérieurs permirent d'établir des conjectures très-plausibles sur la catastrophe qui termina sa vie. On sut que, depuis quelque temps, il transportait la nuit dans ce souterrain, bâti sur des terrains vagues lui appartenant, l'or que renfermaient ses coffres. On présume que le bossu le suivit dans l'un de ces voyages et que, dans l'intention de le voler ou de l'assassiner peut-être, il ferma cette porte de fer qui ne devait plus se rouvrir que devant leurs cadavres.

Ce terrible événement, dans lequel Lyon ne manqua pas de voir le jugement de Dieu, éteignit la forge des Charpennes et tarit les pleurs de Louison, car le fils, bien différent du père, aimait mieux le bonheur que l'or et tint fidèlement parole. Ils quittèrent la ville pour vivre aux champs plus libres et plus heureux et n'eurent qu'une fille qui épousa le duc de Broglie, général de l'ancienne cour.

MARY-LAFON.

REVUE DE L'ANNÉE 1858. — NÉCROLOGIE.

L'année 1858 a été moins meurtrière que l'année 1857, du moins pour les illustrations de la France et de l'Europe.

Outre la reine et le prince d'Oude, dont nous avons parlé dans nos *Chroniques*, notre revue nécrologique n'a guère à enregistrer qu'une dizaine de noms :

Le général Havelock, le héros anglais de l'Inde;

Lablache, le célèbre chanteur;

M. Chomel, l'illustre médecin;

Achille Devéria, le peintre et le dessinateur habile;

M. Liadières, l'ancien député et le poëte de la dynastie de Juillet;

Mme Ida Pfeiffer, la voyageuse intrépide, etc.;

Enfin et surtout Ary Scheffer et Auguste Brizeux, deux gloires de notre pays qui méritent les honneurs de la notice et du portrait.

ARY SCHEFFER.

I. — NAISSANCE. DÉBUTS.

Depuis la mort de Paul Delaroche, l'art français n'avait point fait de perte aussi grave que celle d'Ary Scheffer.

Grand talent et grand caractère, voilà en deux mots l'auteur de *Marguerite* et de *Mignon*.

Ary Scheffer naquit à Dordrecht, en 1795. La Hollande peut donc le réclamer : elle a pour elle l'état civil, et elle va lui élever un monument glorieux. Mais c'est la France qui l'a créé intellectuellement, et lui-même s'est toujours regardé comme Français.

On a dit que son père était artiste : c'est une erreur. Il avait un talent d'amateur pour la peinture, et il la fit enseigner à deux de ses fils. Le troisième, Arnold, devint journaliste et fut, au *National*, le collaborateur de Carrel et de Cavaignac.

A douze ans, Ary composa un tableau d'histoire à figures, qui eut les honneurs de l'exposition à Amsterdam.

Cette précocité étrange ne devait pas mentir, selon l'usage des phénomènes.

Après la mort de son mari, Mme Scheffer s'établit à Paris avec ses trois fils. Henri se livra surtout au portrait, où il excelle encore; Ary s'éleva aux sujets d'histoire et de religion, et fréquenta l'atelier de Guérin avec Géricault et M. Eugène Delacroix. L'exposition de 1817, celle de 1819, sont les premières où le jeune peintre se fit remarquer par des productions réellement dignes de fixer l'attention des connaisseurs. Il mit au Salon de 1817 un tableau représentant *la Mort de saint Louis*, et, deux ans plus tard, il exposa *les Bourgeois de Calais s'offrant à la vengeance d'Édouard III*, peinture qui se recommandait déjà par de très-grandes qualités.

Ce n'était plus le temps du pédantisme académique. De hardis novateurs brisaient les règles sèches de David; de puissants coloristes ravivaient la lumière et le dessin. Ary Scheffer se déclara le champion du sentiment et de la pensée.

II. — CHEZ LAFAYETTE. PROGRÈS.

Mis par son talent et la position de son frère en rapport avec les hommes marquants de la Restauration, il fut surtout aimé et adopté par le général marquis de La Fayette. Scheffer lui doit peut-être la première popularité de ses œuvres, selon M. Ferdinand de Lasteyrie, qui vit naître et partagea cette intimité. L'artiste avait fait un grand portrait en pied du général, qu'il envoya à l'exposition de 1822. Ce portrait, d'une couleur un peu sombre, mais d'une vérité, d'une noblesse et d'une simplicité parfaites, obtint un grand et légitime succès. La gravure le propagea bientôt dans les deux hémisphères, et, depuis lors, il est resté en quelque sorte comme la figure officielle, comme le type historique du grand personnage dont il reproduit si fidèlement les traits. Scheffer lui-même en a fait plusieurs répétitions. L'une d'elles décore aujourd'hui le palais du sénat des Etats-Unis. Le peintre en avait conservé une autre dans son atelier. Jusqu'à ces derniers temps, il aimait à y retrouver toujours présente l'image de son vieil et vénérable ami. Pendant longtemps Scheffer fut l'un des hôtes les plus habituels du château de Lagrange, où l'hospitalité de l'ancien compagnon de Washington attirait alors l'élite de la génération nouvelle. Plusieurs de ses plus charmantes compositions y virent le jour. Cette vie de famille douce, paisible et patriarcale, à laquelle il se trouvait là comme associé, ne fut certainement pas sans influence sur lui. On eût dit qu'il lui empruntait la naïveté, le charme mélancolique et la distinction, peut-être un peu

efféminée, qui sont le cachet de la plupart de ses œuvres à cette époque. Sous cette influence, il semblait que la grâce du sentiment dût l'emporter chez lui sur la force ou la profondeur de la pensée. Contre un ou deux tableaux d'histoire, nous le voyons produire alors dix tableaux de chevalet, si bien que l'on pouvait se demander encore à qui il donnerait définitivement la préférence, de la grande peinture ou de la peinture de genre.

Ainsi, à la seule exposition de 1824, Scheffer se présente avec dix tableaux de petites dimensions : ce sont, entre autres : *les Enfants égarés, l'Incendie d'une ferme, une Scène de l'invasion en Alsace.* Déjà on avait vu de lui, en 1824, *la Veuve du soldat*, touchante composition dont tout le monde connaît la gravure. Plus tard, il expose encore *le Sommeil du grand-père, une Scène d'inondation ;* puis il emprunte à Béranger le sujet de sa fameuse *Ronde*. Heureusement les grands et nobles sujets se mêlaient à ces compositions exquises, mais un peu trop sentimentales, tels que le *saint Thomas d'Aquin*, remarquable par une si haute énergie de composition, et le *Gaston de Foix trouvé mort après la bataille de Ravenne*, que l'on voit aujourd'hui au musée de Versailles.

Ce dernier tableau fit une profonde impression sur le public. Ce n'était plus là, dit l'éminent critique, de la peinture de convention ; ce n'étaient plus des héros de théâtre bien brossés et bien peignés, expirant avec grâce et versant proprement quelques gouttes d'un sang frais et vermeil. Scheffer n'avait pas hésité à représenter les vainqueurs de Ravenne couverts de boue et de poussière, la belle figure de Gaston atteinte déjà des pâleurs livides de la mort, ses vêtements tout souillés d'un sang noir et coagulé, et le visage de ses vieux compagnons d'armes inondé de sueur et de larmes à la fois.

Au milieu de la querelle alors si animée des classiques et des romantiques, *Gaston de Foix* fut regardé comme un manifeste et une victoire de la jeune école.

C'était mieux que cela : c'était la révélation d'un talent libre et original, qui trouvait sa voie et allait grandir en se complétant.

III. — TABLEAUX D'HISTOIRE ET DE RELIGION.

La lutte mémorable des Grecs, de 1823 à 1827, fixa Ary Scheffer dans la peinture historique. Il composa alors *les Femmes souliotes*, qu'on admire au musée du Luxembourg. L'épisode représenté venait de remplir l'Europe d'admiration et d'horreur. Toute une population de femmes grecques, menacées de tomber vivantes aux mains des Turcs, avait cherché dans la mort un refuge contre l'infamie, en se précipitant volontairement du sommet d'une roche abrupte. C'était là sans doute un admirable sujet, et la beauté du type oriental, jointe à la variété pittoresque des costumes, offrait au peintre des ressources exceptionnelles. Il montra, à cette occasion, qu'il joignait la correction classique à la franchise du romantisme, et que sa véritable école était celle du vrai et du beau.

Lorsque la révolution de 1830 éclata, Scheffer avait pour élèves et pour amis les enfants du nouveau roi. Le jeune duc d'Orléans et sa sœur, la princesse Marie, puisèrent dans ses leçons ce vif sentiment de l'art, qui fit du premier le Mécène des talents de tous les genres, et de la seconde le digne sculpteur de la *Jeanne d'Arc* de Versailles. La faveur pouvait alors endormir le maître, comme elle en a endormi tant d'autres. Il n'en fut rien. Ami des princes, mais non courtisan, et ne voyant que des luttes mesquines dans l'histoire contemporaine, Ary Scheffer s'éleva au-dessus de son époque et demanda ses inspirations à la poésie de Gœthe, de Byron et de Dante, aux pages divines de la Bible et de l'Evangile. Il en tira des chefs-d'œuvre qui l'immortaliseront, et qui honoreront à jamais l'école française. Il suffit de les nommer, car tout le monde les connaît : *Faust tourmenté par le doute; Marguerite* au rouet, à l'église, au jardin, au sabbat, à la fontaine, etc.; — *le Roi de Thulé, le Larmoyeur*, gravé dans le *Musée des Familles ; Virgile et Dante aux enfers, Béatrice, Françoise de Rimini*, son ouvrage le plus complet ; — les deux *Mignon*, si justement populaires; *saint Augustin* et *sainte Monique* au bord de la mer, une merveille de simplicité et d'expression ; et enfin la série de ses *Christ*, galerie pieuse et sacrée, — dernier mot de son âme et de son talent.

Les plus célèbres sont *le Christ consolateur* et *le Christ rémunérateur*. Le second est représenté dans sa gloire, appelant à lui les justes et rejetant les méchants aux ténèbres éternelles. Autour du premier, l'artiste a réuni toutes les douleurs humaines : l'esclave chargé de chaînes, le guerrier mourant pour sa patrie, le poëte méconnu, la pécheresse repentante, la jeune mère pleurant son premier-né, la vieille mère survivant à ses affections.

Cette vieille mère, une des plus belles têtes de Scheffer, est le portrait de sa mère qu'il venait de perdre, et qu'il avait déjà évoquée sous les traits de sainte Monique.

Citons encore, avec M. de Lasteyrie, *les Bergers conduits par un ange vers le berceau de Notre-Seigneur, les Rois mages, Jésus pleurant sur Jérusalem, le Christ au jardin des Oliviers*, un *Ecce homo, le Christ portant sa croix, l'Ensevelissement du Christ*, et puis, sujet touchant, *Jésus montrant un enfant comme le premier du royaume des cieux* (sous les traits de l'enfant, c'était le fils d'un frère tendrement regretté que Scheffer avait voulu peindre) ; *Jésus sur la montagne, tenté par Satan*, — qui atteint la dernière limite de l'expression surhumaine ; — une *Mater dolorosa*, un *saint Jean écrivant l'Apocalypse*, une *Madeleine au tombeau*, — la même en extase, *Ruth et Noëmi, les Saintes femmes au Sépulcre*, les mêmes en revenant, *les Trois Marie*, une des pages les plus belles et les moins connues du maître ; — enfin *les Gémissements de la terre*, se transformant en Espérances et en Béatitudes, à mesure qu'ils s'élèvent vers le ciel ; — l'allégorie la plus audacieuse de notre siècle, — le poëme abstrait et saisissant de l'immortalité de l'âme et de la miséricorde divine. « Qu'on se figure un groupe aérien de belles et nobles figures, dont les premières, s'arrachant convulsivement aux ténèbres du monde inférieur, portent encore le stigmate de toutes les douleurs humaines, tandis que les autres, à mesure qu'elles s'élèvent dans une atmosphère plus rapprochée de Dieu, semblent déjà trouver la consolation dans des larmes plus douces, et finissent par rencontrer dans le plus pur éther l'éternelle espérance qui calme toutes les peines et guérit tous les maux. »

Quel autre peintre aurait osé tenter et pu rendre un semblable sujet ?

IV. — PORTRAITS.

Cet amant de l'idéal a fait peu de portraits ; il fallait qu'un lien de sympathie quelconque unît Scheffer à son modèle. De là cette circonstance remarquable que ses portraits les meilleurs furent toujours ceux de ses amis personnels. « Ceux-là, ils les improvisait sous l'inspiration du cœur ; en quelques coups de pinceau il leur donnait la



vie. Dans les autres, il mettait tout son savoir, toute sa conscience, et il leur consacrait généralement beaucoup plus de labeur; mais il ne réussissait pas toujours à faire parler ces nobles visages, qui ne lui disaient rien à lui-même. »

Parmi les portraits qu'il a marqués au coin de la perfection hollandaise, il faut noter en première ligne celui de sa mère, dont il fit un véritable chef-d'œuvre et comme peinture et comme sentiment, celui du général La Fayette, celui de M. de Tracy, celui du roi Louis-Philippe, celui de Béranger, celui de Daniele Manin, celui de la reine Marie-Amélie et celui de M. Villemain, — ce dernier récemment reproduit par la gravure, et où, « sous un masque que la nature fit passablement irrégulier, jaillit, avec une incroyable verve, tout l'esprit, toute la causticité et la belle humeur de l'illustre académicien. »

Portrait d'Ary Scheffer. Dessin de Mariani.

V. — MORT D'ARY SCHEFFER.

Deux épisodes touchants ont marqué les dernières années d'Ary Scheffer.

Il était déjà gravement malade, lorsque mourut l'ancien dictateur de Venise, Daniele Manin, son intime ami. Il se releva par un suprême effort, et accompagna l'illustre proscrit jusqu'à la tombe qu'il lui avait donnée, dans son propre caveau de famille.

Cette secousse l'aurait brisé, s'il n'eût trouvé un sau-

veur dans sa digne fille, Mme Marjolin, « en qui revivent son intelligence et son cœur. »

L'année suivante, c'est-à-dire cette année-ci même, Scheffer avait repris ses travaux d'une main débile, mais avec un courage invincible; et, grâce aux soins pieux qui le ranimaient de jour en jour, un long avenir, peuplé de grandes œuvres, s'ouvrait encore devant l'homme et devant l'artiste. Il achevait son dernier *Faust* et sa dernière *Marguerite;* il ébauchait deux toiles sur le mystère sublime de la résurrection : *Jésus apparaissant à Marie-Madeleine* et *les Saintes femmes arrivant au tombeau.*

Il venait de dessiner l'ange du Seigneur, qui dit aux pèlerines : « Celui que vous cherchez n'est plus ici, » lorsqu'il reçut lui-même une lettre cachetée de noir.

Cette lettre lui annonçait la mort subite de la duchesse d'Orléans, la veuve de son ancien élève et ami.

A l'instant même, lui qui se soutenait à peine, il se mit en devoir de partir pour Londres. En vain sa famille et ses amis le conjurèrent de rester.

— Ma place est à ces obsèques, — et j'y serai! répondit-il fermement.

Il se traîna de son atelier au chemin de fer, du chemin de fer au rivage, du rivage au paquebot, du paquebot à Claremont. Il assista aux funérailles de la duchesse, — et revint mourant dans sa maison. Sa maladie était une affection du cœur : jugez des progrès qu'elle avait faits dans une telle épreuve!

Quelques jours après, il rejoignait Manin dans sa tombe hospitalière, et l'on pouvait inscrire à la porte de son atelier la légende de son dernier tableau :

— Celui que vous cherchez n'est plus ici!

Ary Scheffer n'était pas de l'Institut, — parce qu'il n'avait jamais voulu s'y présenter.

Comme Paul Delaroche, il n'exposait plus depuis longtemps; — mais sa famille, — comme celle de Delaroche, — doit au pays une exposition générale de ses œuvres, — et cette exposition sera une fête pour la peinture et pour la France.

Elle est d'autant plus nécessaire que, sur vingt à trente chefs-d'œuvre du maître, les musées de Paris n'en offrent que deux : *le Larmoyeur* et *les Femmes souliotes.*

Il est d'ailleurs urgent de présenter aux faiseurs et aux matérialistes de notre époque les tableaux si consciencieux du peintre spiritualiste par excellence.

AUGUSTE BRIZEUX.

I. — L'ÉLITE ET LA FOULE.

Voici un nom que la foule ignorait, il y a quelques mois, — et pourtant ce nom est et restera une des gloires littéraires de la France. Admiré des esprits d'élite depuis vingt ans, l'auteur de *Marie,* des *Bretons,* de *la Fleur d'or,* etc., n'a été révélé que par sa mort au plus grand nombre. En voyant l'Etat payer ses obsèques, l'Académie regretter de ne l'avoir pas élu, — et une souscription publique lui élever un tombeau, chacun s'est dit qu'apparemment c'était un homme de mérite, — et tout le monde a lu enfin ou du moins acheté ses œuvres. Est-ce à dire que tout le monde les a comprises? Non certes! elles sont trop fines et trop délicates! Mais elles prendront place dans les bibliothèques, entre Horace et Virgile, et ces rares poëtes que tous font relier en chagrin sans les ouvrir, tandis que les vrais lettrés et les esprits d'élite les feuillettent jour et nuit et les apprennent par cœur...

II. — POURQUOI BRIZEUX N'ÉTAIT PAS DE L'ACADÉMIE.

M. Jules de Saint-Félix, dans un charmant article sur Brizeux, a expliqué l'obscurité de son nom et ses échecs aux portes de l'Institut.

Son indépendance et sa vie nomade, dit-il, ont été certainement un des grands obstacles qui l'ont empêché d'arriver à l'Académie française, dont il a été souvent le candidat. Oui, il tenait beaucoup à l'Académie, et son chagrin était de n'en pouvoir franchir le seuil, malgré les voix glorieuses, mais en trop petit nombre, qui l'y appelaient.

Je me rappellerai toujours certains emportements fort bizarres qui succédaient aux visites qu'il était obligé de faire pour sa candidature. Dans ces occasions-là, il venait me trouver, sachant bien qu'il ne racontait pas ses griefs à un compétiteur capable d'en profiter dans l'occasion.

Un jour qu'il revenait de chez un personnage très-connu et très-haut placé, je lui trouvai la physionomie très-singulière. Il y avait chez lui, ce jour-là, autant d'étonnement que de colère.

— Vous ne devineriez jamais, me dit-il, ce que m'a répondu M. ***, l'académicien, lui qui n'a pas écrit un seul mot de littérature et à qui j'ai eu la sottise d'aller demander sa voix pour l'élection prochaine?

— Il vous a répondu qu'il avait un engagement pris?

— Non; il m'a répondu qu'il entendait prononcer mon nom pour la première fois.

Dans le fait c'était désolant, après avoir publié *les Bretons* et cinq ou six éditions de *Marie.*

— Bah! lui dis-je, cela vous étonne et vous chagrine de la part d'un homme qui, toute sa vie, a exercé de hautes fonctions publiques et qui s'est mêlé aux luttes violentes de la politique? Voulez-vous parier une chose?

— Voyons.

— C'est que ce personnage, tout en connaissant parfaitement bien Lamartine, n'a jamais lu un vers de lui?

— C'est ce qu'il m'a dit, s'écria Brizeux.

— Vous voyez donc bien! Je parie même qu'il a ajouté que, depuis sa grande jeunesse, il n'avait pas trouvé un moment à lui pour relire dix vers de Virgile ou d'Horace?

— Mais corbleu! vous y étiez donc? vous nous écoutiez donc? reprit Brizeux.

— Non, lui répondis-je, mais si vous vous donniez la peine de réfléchir un peu, vous sauriez d'avance ce que va répondre un académicien, avocat célèbre et grand magistrat, à un poëte naïf qui vient solliciter son suffrage. Commencez par être quelque chose, mon cher ami; soyez ensuite poëte par-dessus le marché..., vous entrerez alors à l'Académie. —

III. — NAISSANCE ET ENFANCE DE BRIZEUX.

Jean-Auguste-Pélage Brizeux naquit à Lorient, le 10 septembre 1803. Sa famille était originaire de l'Irlande, et avait émigré après Jacques II en Bretagne, dont elle portait le nom (*Brizeuk,* breton, de *Breïz,* Bretagne). Son grand-père était notaire et son père chirurgien de marine. Il passa son enfance en Cornouailles, aux bords du Scorff et de l'Ellé, qu'il a chantés avec tant de grâce. Son premier maître fut le curé d'Arzanno, M. Lenir, un des hommes les plus distingués de ce temps-là.

C'est alors qu'encore tout enfant le poëte admira naïvement, et aima, sans s'en rendre compte, l'humble paysanne qui devait être la Béatrix de sa jeunesse, la « fleur de blé noir » dont il a donné le nom, *Marie,* à son chef-d'œuvre.

« A une certaine époque, dit un de ses condisciples, nous avions le catéchisme que le curé faisait lui-même en langue bretonne. Tous les enfants de la paroisse y assistaient, c'est-à-dire, avec les enfants d'Arzanno, ceux des hameaux voisins. On y venait des fermes et des métairies d'alentour, quelquefois même d'une assez grande distance. Nous remplissions l'église : d'un côté les garçons, les filles de l'autre. A la sortie, tant qu'on était dans le bourg, il fallait bien se contenir, et les filles en profitaient pour prendre les devants; mais, à un certain angle du chemin, dès que nous étions assurés de n'être pas vus, nous prenions notre volée et courions après elles. C'est ainsi que Brizeux a connu Marie. »

De l'école d'Arzanno l'étudiant passa au collége de Vannes, puis à celui d'Arras, puis à la Faculté de droit de Paris, puis au cénacle romantique, où il renonça à être avoué pour devenir poëte.

Il débuta par une comédie en un acte, en vers, intitulée : *Racine*, et jouée au Théâtre-Français en 1827. Mais, étant allé passer ses vacances au bourg d'Arzanno, il en revint avec son poëme de *Marie* dans la tête et dans le cœur.

IV. — MARIE.

« Un jeune homme, né en Bretagne, dit M. Saint-René Taillandier (*Revue des Deux-Mondes*), a été élevé dans un village du Finistère. Il a eu pour maître un vieux curé, pour condisciples de jeunes paysans. Il a grandi au sein d'une nature à la fois douce et sauvage, courant à travers les bois, connaissant tous les sentiers des landes, passant de longues heures au bord des fraîches rivières de la vallée natale. La piété de son éducation, sous la discipline du prêtre, s'associait librement à toutes les joies naïves d'une existence agreste. Une jeune paysanne, enfant comme lui, ornait d'une grâce plus douce encore cette nature tant aimée. Plus tard, le jeune homme a quitté son pays, il est entré dans une vie toute différente. Le voilà dans sa chambre solitaire, à Paris, triste, inquiet de l'avenir, occupé de philosophie et d'art, comparant les voix discordantes d'un siècle troublé à l'harmonie que sa première enfance recueillit sans la comprendre. Ce contraste, mieux senti de jour en jour, devient un poëme au fond de son cœur. Il fixe tous ses souvenirs dans une langue souple et harmonieuse, et il écrit ce livre, ce recueil d'élégies, d'idylles agrestes, décoré du nom de l'humble paysanne. Rien de plus frais ni de plus original : à la suave douceur des sentiments s'unit la franchise des peintures; des scènes pleines de réalité et de vie servent de cadre à ce qu'il y a de plus pur, le poëme de l'enfance et de la première jeunesse. Tantôt le poëte est enfantin, mais avec une grâce supérieure, comme dans l'idylle du pont Kerlo; tantôt il jette un cri de douleur qui retentit dans notre âme :

O ne quittez jamais le seuil de votre porte !
Mourez dans la maison où votre mère est morte !

Tantôt, enfin, ce passé qu'il chante en détail et dont chaque incident lui fournit un tableau, il le recompose tout entier, il en concentre, pour ainsi dire, tous les rayons. La religion, quand il portait l'aube blanche et balançait l'encensoir dans le chœur ; la nature, quand il courait par les prés et les bois; l'amour, quand il voyait passer Marie et qu'il causait avec elle au pont Kerlo : religion, nature, amour, voilà ce qui remplissait son cœur dans sa chère Bretagne; puis, réunissant tous ses souvenirs dans un même chant, il en fait une symphonie où tous les accords viennent se fondre. »

Personne n'a mieux défini le poëme charmant de Brizeux, mais, pour l'apprécier complétement, il faut le lire ; et, si vous ne l'avez pas sous la main, jugez-en par ce tableau accompli, choisi au hasard entre mille :

LA MAISON DU MOUSTOIR.

O maison du Moustoir! combien de fois la nuit,
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais ! — Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
Une grêle fumée au-dessus ; dans un champ,
Une femme de loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton, un air breton si doux,
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous.
Oh ! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît, comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir ;
Et dans ces souvenirs, où je me sens revivre,
Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre !
Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,
Et l'aire, et le lavoir, et la grange; en un coin,
Les pommes par monceaux et les meules de foin ;
Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
Et, devant la maison, un lit de paille fraîche.
Et j'entre; et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire ; aux poutres du plafond
Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit ; à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre, et, plus bas
(Vers la porte, en tournant), sur le bahut énorme,
Pêle-mêle bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer ;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie ;
Et, sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux,
Avec son doux parler elle me dit : « C'est vous ! »

Brizeux alla trois fois en Italie achever ses études d'art. Il en revint plus poëte encore, plus élevé, plus profond, et il le montra dans *les Ternaires* (depuis *la Fleur d'or*), dans le magnifique volume des *Bretons*, couronné par l'Académie française, dans *Primel et Nola*, et dans les *Histoires poétiques*.

V. — LE POETE ET L'HOMME.

Chez Brizeux, le poëte et l'homme ne faisaient qu'un ; aussi son existence n'eut pas d'autres événements que ses œuvres. Il vécut dans une pauvreté libre, allant de Paris à la Bretagne, et de la Bretagne à l'Italie ; chantant la religion, la patrie, la famille et l'art, n'offrant aux autres que des consolations au milieu de ses propres souffrances :

Tous entendront ma voix ; nul ne verra mes pleurs,

disait-il avec conviction et tendresse.

Personne en notre temps n'a plus honoré la carrière des lettres.



Il est mort avant l'âge, le 3 mai 1858, d'une cruelle maladie de poitrine, à Montpellier, sous le toit et dans les bras d'un ami digne de lui-même : M. Saint-René Taillandier.

Par les soins de son beau-frère, M. le sous-préfet de Corbeil, et avec la noble subvention de M. Rouland, ministre de l'instruction publique, son corps a été transporté d'abord à Paris, où un grand service funèbre organisé par son parent, M. Béliard, rédacteur du ***Journal des Villes et des Campagnes***, a réuni à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois les amis de l'homme et les admirateurs du poëte, — puis en Bretagne, où deux monuments publics vont consacrer sa mémoire : un tombeau à Lorient, sa ville natale, et une colonne de granit, sur les bords de l'Ellé, — l'un et l'autre sculptés par M. Etex, un de nos habiles statuaires.

Ainsi sera accompli son dernier vœu :

Vous mettrez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre,
Et le rossignol noir soupirera dans l'ombre :
« C'est un barde qu'ici la mort vient d'enfermer ;
« Il chantait son pays et le faisait aimer. »

Il n'existait qu'un portrait de Brizeux, dessiné dans sa jeunesse, en 1833, par Amaury Duval, aujourd'hui l'éminent peintre d'histoire. M. Béliard a bien voulu nous permettre de reproduire ici cette image aussi fine que ressemblante.

Le ***Musée des Familles*** devait cet hommage à Brizeux, — non-seulement parce qu'il est un de nos poëtes les plus vrais, une de nos gloires les plus durables, mais encore parce que ses livres, — ainsi que les tableaux de Scheffer, — sont des modèles de convenance, de réserve et de moralité. PITRE-CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)



Portrait d'Auguste Brizeux, d'après Amaury Duval. Dessin de Mariani.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE.

Je veux reposer sur les bords de la Seine, parmi les Français que j'ai tant aimés. Dernier vœu de Napoléon Ier.

(*Je veux re* posé sur les bords de la Seine par Millet — France — haie — queue — G tente — M E.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES
Boulevard extérieur de Paris.



REVUE DE L'ANNÉE 1858 [1].



Vue du boulevard de Sébastopol (rive gauche) prise de l'angle de la rue des Écoles. Dessin d'après nature de F. Thorigny.

NÉCROLOGIE (FIN).

ACHILLE DEVÉRIA.

C'était une des gloires du dessin. Il l'a prouvé dans le *Musée des Familles*, qu'a illustré son crayon gracieux. Né à Paris en 1800, Achille Devéria étudia sous Girodet, exposa, jusqu'en 1850, une foule de tableaux, d'aquarelles

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro de décembre.

et de lithographies, mit l'illustration à la mode, en l'appliquant à Racine, à Molière, à Rabelais, etc. Son œuvre gravée forme onze grands volumes à la Bibliothèque impériale, où il était devenu conservateur des estampes. Ses tableaux religieux sont à Saint-Louis de Versailles, à Dreux, à Auray et à Boulogne-sur-Mer. Ses types de femmes sont connus par leur beauté uniforme; on dit : *la femme Devéria*, comme on dit : *le colonel de M. Scribe*. Achille a peint avec son frère Eugène la copie de la *Naissance de Henri IV*, que possède la ville de Pau. Les plus célèbres aquarelles de Devéria sont: *Périclès chez Aspasie; la Confession; une Scène de travestissement; Le Tasse présenté à la reine de France par Ronsard et par Brantôme; Elisabeth d'Autriche; Le Tasse à l'hôpital des fous de Ferrare, visité par Montaigne; une Promenade; la Dernière scène du Malade imaginaire; Philippe le Bon, duc de Bourgogne*, etc.

LOUIS LABLACHE.

Ce grand chanteur est un des artistes qui ont le plus honoré le théâtre, par leur vie comme par leur talent. Chez lui, la personne était aussi considérée que le virtuose était applaudi. C'était un père de famille exemplaire, un homme du monde accompli, un esprit charmant, un caractère élevé, enfin un chrétien convaincu ; il l'a prouvé à sa dernière heure.

La France peut le classer parmi ses illustrations. En effet, Louis Lablache était né le 6 décembre 1794, à Naples, de parents français. Son père était un négociant de Marseille.

A douze ans, il fut admis au Conservatoire de la Pieta de Turchini, d'après l'ordre de Napoléon.

M. Chadeuil raconte une jolie anecdote sur ses débuts.

— Un camarade de Lablache devait jouer une partie de contre-basse dans un concert donné par le Conservatoire. Trois jours avant le concert, le petit virtuose fut pris d'une grave indisposition. Les billets étaient déjà distribués ; le programme était composé. Lablache alla trouver le directeur.

— Monsieur, lui dit-il avec assurance, je n'ai jamais touché de contre-basse, et j'avouerai même que je ne me sens aucun goût pour cet instrument; mais, afin de vous tirer d'embarras, je vous propose de remplacer Beppo Carini.

Le directeur rit de cette audace.

— Permettez-moi du moins d'essayer, reprit Lablache sans se laisser intimider.

Trois jours après, il était en mesure d'exécuter sa partie.

Comme on savait dans la salle quel était le tour de force accompli par lui, son coup d'archet provoqua des bravos unanimes.

Après cette séance, on voulut absolument le vouer à la contre-basse. Mais Lablache, qui visait à la scène, s'échappa la nuit du Conservatoire, pour prendre des engagements dans les petits théâtres de la banlieue.

En 1812, ses études étant terminées, Lablache entra au théâtre San-Carlino, de Naples, en qualité de *buffo napolitano*. Il était alors âgé de dix-huit ans.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, sa vie n'a été qu'un triomphe perpétuel, à Naples, à Milan, à Venise, à Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, dans toutes les capitales du monde. Nul chanteur, dit un critique avec justice, n'a obtenu plus de succès et n'a possédé à un égal degré les sympathies du public. Sa carrière a été la plus brillante que jamais artiste lyrique ait parcourue. On admirait sa voix magnifique, sa tête superbe; on s'étonnait de sa colossale corpulence, qui a fourni à la chronique parisienne de nombreuses anecdotes.

Un jour, par exemple, Lablache s'arrête à une des extrémités du passage de l'Opéra, et voilà le passage fermé comme par une porte.

— Cordon ! s'il vous plaît ! s'écrie un gamin de Paris après avoir vainement essayé de passer.

Il avait toujours fait la traversée de Calais à Douvres, sa seule campagne maritime, en plein jour, lorsqu'il fut, pour satisfaire à ses engagements, obligé de passer le détroit de nuit et par un temps affreux. Lablache voulut chercher un refuge dans sa cabine: impossible d'y entrer ; le logis eût été trop petit et la porte était absolument impraticable pour l'énorme chanteur, qui fut réduit à rester sur le pont par une pluie battante. De là vient la haine qu'il avait pour les voyages de mer : et c'est peut-être à cause de cette mésaventure qu'il a refusé le bel et riche engagement que lui proposaient les Etats-Unis ; — mais il aurait pu faire ce voyage, ajoute notre confrère avec malice, maintenant que le *Léviathan* est enfin mis à flot. Le *Léviathan* semblait construit exprès pour Lablache. C'était là un vaisseau digne de porter et capable de loger le colossal artiste.

La bienfaisance de Lablache était proverbiale ; si on l'eût laissé faire, il eût donné toute sa grande fortune, et il serait mort à l'hospice, avec ses treize enfants.

Un jour, aux Champs-Élysées, il rencontre un pauvre aveugle qui chante en raclant du violon, et qui fait fuir les passants au lieu d'attirer leurs aumônes. Lablache, indigné, prend le violon du mendiant et se met à chanter à sa place, de sa plus admirable voix. Tout Paris, qui se rendait au bois de Boulogne, défile devant le célèbre artiste. Il recueille une somme considérable, de quoi assurer la vie du pauvre; il la lui donne en lui rendant son violon, et il reprend tranquillement sa promenade.

Lablache était l'enfant gâté des souverains.

Ce serait une longue histoire à faire que celle des tabatières royales qu'il avait reçues en cadeau. Il les avait placées dans des tiroirs, — raconte M. Chadeuil, — sur des couches de coton, et elles portaient des étiquettes avec le nom du donataire et la date de la donation. C'étaient les reliques de sa carrière artistique.

Une anecdote assez curieuse, rapportée par le même biographe, se rattache à son premier voyage en Russie. Lablache s'effrayait fort de ce voyage, car il aimait le confortable ; ses appréhensions étaient venues à la connaissance de Nicolas, qui avait donné des ordres en conséquence. Or, dès les premiers pas de l'artiste en Russie, ayant fait halte dans une auberge de l'aspect le plus misérable, il se crut dans le pays des fées. Un couvert splendide était mis près d'une vaste cheminée, où brûlait du bois odorant. Tous les raffinements du luxe étaient réunis entre ces murailles lézardées. Les mets les plus recherchés furent servis au voyageur. Plus loin, la même surprise se renouvela. Bref, ce fut un voyage d'enchantements.

Quand Lablache se présenta sur le théâtre de Pétersbourg, il aperçut l'empereur Nicolas, qui vint à lui, dans la coulisse, et lui dit:

— Eh bien ! monsieur, comment trouvez-vous notre pays ?

— Magnifique, sire.

A son retour de Russie, et toujours grâce à Nicolas, le même accueil lui fut fait dans toutes les auberges.



Lablache resta bien convaincu que les touristes étaient d'odieux calomniateurs.

Alexandre II, selon M. d'Ortigue, ne fut pas moins gracieux que Nicolas. — Au printemps de 1857, la robuste santé de Lablache étant gravement compromise, il alla prendre les eaux de Kissingen, en Bavière, où l'empereur de Russie se trouvait. Celui-ci, se promenant un jour à pied, et rencontrant Lablache en voiture, fit d'un geste arrêter les chevaux, et, sans souffrir que l'artiste mît pied à terre, causa familièrement avec lui à travers la portière. Peu après cet entretien, une lettre autographe du grand chancelier annonçait à l'artiste que Sa Majesté Impériale lui conférait le titre de « chanteur de chambre, » en même temps qu'elle lui faisait remettre une médaille d'or enrichie de brillants, suspendue au cordon de l'ordre du Mérite, — avec le droit de porter le costume afférent à cet honneur.

— Ce sera pour orner mon cercueil, dit tristement Lablache en recevant ces insignes.

De la Bavière, Lablache revint en France, à Paris, d'où il partit bientôt pour Naples. Dès les premiers jours de son arrivée dans cette ville, poursuit le biographe, Lablache avait retrouvé avec joie un ancien camarade, le ténor Winter, avec lequel il avait joué pendant plusieurs saisons à Londres. Ce ténor Winter, au désespoir d'avoir perdu sa femme et ses enfants, avait demandé des consolations à la religion et s'était fait moine dominicain. Il avait échangé le nom de Winter contre celui de padre Calveri; c'est le nom sous lequel il est connu dans son ordre. Le père Calveri s'est attaché à Lablache, l'a assisté durant tout le cours de sa maladie, lui a prodigué les secours spirituels et lui a administré les derniers sacrements. L'artiste est mort en chrétien fervent; mais, jusqu'à son dernier soupir, il a caressé les souvenirs et les idées de son art. Sentant son organe s'éteindre, et ne pouvant plus émettre qu'avec effort de faibles sons, il appela sa fille et lui dit: *Cecchina, non ho più voce, moro*. Avant d'expirer, il récita les deux premières strophes de l'ode de Manzoni, *le Cinq mai*. Un sanglot lui coupa la voix. Il essaya d'entonner ensuite une chanson anglaise qu'il aimait de prédilection : *Home, swet home,* et ce furent ses derniers accents.

Ses funérailles ont été des plus émouvantes : aucune main autre qu'une main amie ne s'approcha du corps pour lui rendre les derniers soins; le cercueil fut porté à bras de la chambre au char funèbre par les artistes les plus distingués de Naples.

Le drap mortuaire ayant été soulevé, le cercueil fut ouvert au Campo-Santo, et les chants de l'Église commencèrent. La tête du défunt reposait inclinée en arrière, et, par un singulier hasard, à un mouvement qui fut imprimé à la bière, la bouche du grand artiste s'ouvrit comme pour répondre aux chants sacrés. Tout le monde pleurait. Mercadante, ayant pris une couronne d'immortelles, vint la déposer sur le cercueil.

HAVELOCK, LYONS, BOULAY (de la Meurthe), Mme MAGNAN.

Ces trois derniers noms ont disparu hier de la face du monde, mais non pas de la mémoire des hommes. La mémoire des pauvres surtout gardera le souvenir de Mme Magnan, la femme du maréchal commandant de Paris, — qui n'employait sa grandeur et sa fortune qu'à prodiguer le bien aux petits et aux malheureux.

M. Boulay (de la Meurthe), ancien vice-président de la République, avait été le second personnage en France après 1848, et avait occupé cette position avec une modestie et une bienveillance exemplaires.

L'amiral Lyons commandait la flotte anglaise en Crimée, — ce qui suffirait à sa gloire, s'il n'eût été, d'ailleurs, un des premiers marins de la Grande-Bretagne.

Le général Havelock était le héros de la guerre de l'Inde. C'est lui qui avait sauvé l'armée et la population anglaise des premières fureurs de l'insurrection, et conduit la campagne d'Oude avec une prudence et un courage dont ses successeurs n'ont eu qu'à suivre l'exemple.

Sir Henry Havelock, — bourgeois de naissance, — est mort la veille du jour où la reine inscrivait son nom sur les livres de la noblesse héréditaire de l'Angleterre, et quinze jours avant que le Parlement ne reconnût, au nom du pays, l'importance de ses services.

Mme IDA PFEIFFER.

Mme Ida Pfeiffer était une des plus curieuses physionomies de touristes qu'ait produites la race saxonne, si entreprenante et si aventureuse. Voici, en effet, ce que nous relevons dans une biographie sur le compte de cette femme extraordinaire.

C'est en 1848, après la mort de son mari et après avoir convenablement établi son fils, que Mme Pfeiffer, qui entrait dans sa cinquantième année, entreprit ses voyages autour du monde, dont le goût la tourmentait depuis son enfance.

La Palestine fut la première contrée que visita Mme Pfeiffer. Elle explora ensuite la péninsule scandinave et l'Islande. En 1849, elle s'embarquait à Hambourg, arrivait au Brésil, dans l'intérieur duquel elle pénétrait; puis elle abordait à Taïti, visitait successivement Canton, Ceylan, Madras, Calcutta, Bénarès, Delhi, Bombay, d'où elle se rendit à Bagdad. On la retrouve ensuite à Mossoul, à Ninive, dans le Kurdistan, en Perse, en Géorgie.

Peu de temps après son retour en Europe, elle repart de nouveau (1851) et arrive au cap de Bonne-Espérance. Là, la modicité de ses ressources ne lui permit pas de pénétrer jusqu'au lac N'gami, comme elle en avait d'abord l'intention. Elle tourne alors ses regards vers la Malaisie, visite Bornéo en tous sens, part pour Java, Sumatra, les Moluques, puis s'embarque pour la Californie, la visite, repart pour le Pérou et la Bolivie, poussant ses excursions jusqu'aux contrées où l'Amazone prend sa source; elle traverse les Andes et arrive sur le plateau de Guito, où elle admire le Chimboraço et le Cotopaxi; on la retrouve ensuite sur l'isthme de Panama, dans le golfe du Mexique, à la Nouvelle-Orléans, aux chutes de Saint-Antoine sur le Mississipi, sur les lacs Michigan, Supérieur, Huron, Érié, Ontario, aux chutes du Niagara, au Canada, à Boston, à New-York, d'où elle s'embarque enfin, mais non sans regrets, pour la vieille Europe.

En 1856, l'intrépide voyageuse, toujours avide d'aventures et d'émotions, quittait encore une fois l'Angleterre pour les îles de l'océan Indien, abordait à Maurice, puis à Madagascar. C'est là qu'elle a pris ces fièvres qui ont détruit son admirable santé, fatigué son courage et causé sa mort en 1858.

M. Malte-Brun estime à trente ou trente-deux mille lieues géographiques le chemin parcouru par cette femme intrépide dans ses deux grands voyages, savoir : de douze à quinze mille lieues pour le premier et de seize à dix-huit mille pour le second. Mme Pfeiffer a écrit ces deux pérégrinations; elles ont été traduites en français et ont paru récemment.

LE PÈRE DE RAVIGNAN.

Nous finissons par ce grand deuil de 1858, — en renvoyant nos lecteurs à la notice et au portrait que nous avons publiés sur M. de Ravignan (1). Il est mort comme il avait vécu, en saint d'un autre âge, réalisant jusqu'au bout la prédiction de M. de Frayssinous : « Ce sera le Bourdaloue du dix-neuvième siècle ; il y a en lui du saint Thomas d'Aquin et du saint Bernard. »

Épuisé de travail et de prédication, il était depuis longtemps condamné au silence, et la dernière fois que nous l'avons entendu, c'était à Marly-le-Roi, où il se reposait chez Mlle de Montmorency-Luxembourg.

Une véritable procession est allée le contempler, — déjà radieux de la gloire céleste, — dans la chapelle ardente où il est resté exposé deux jours.

Et cette foule recueillie, attristée, disait avec justice : — Ce n'est pas seulement la religion, c'est l'humanité qui fait une perte immense.

Mgr Dupanloup a prononcé son oraison funèbre avec une éloquence digne du sujet.

Depuis notre notice, M. de Ravignan avait publié deux ouvrages remarquables : l'*Histoire de Clément XIII et de Clément XIV*, et l'*Histoire de l'Institut de la Compagnie de Jésus*.

M. Poujoulat vient d'écrire sur sa vie et ses œuvres un livre plein de vérité et d'intérêt.

LES TRAVAUX DE PARIS.

LE BOULEVARD DE SÉBASTOPOL (RIVE GAUCHE) (2).

Le nouveau Paris a fait des pas de géant en 1858. Remaniement des Tuileries, pont de Bellechasse, pont Saint-Michel, pont au Change, continuation des Halles gigantesques, restauration de Notre-Dame et de la Bibliothèque impériale, fontaine et square du Châtelet, mairie gothique et clocher de Saint-Germain-l'Auxerrois, jardins anglais du bois de Vincennes, prolongement du boulevard de Sébastopol, etc., tout cela a marché de front et passera successivement sous nos yeux (3).

Nous reprenons aujourd'hui le boulevard de Sébastopol, dont M. Thorigny nous montre l'aspect sur la rive gauche, pris à l'embranchement de la rue des Ecoles.

Rendons-nous au point de vue de l'artiste, en sens inverse, en partant de la place du Châtelet. La fontaine du Palmier, transportée comme nous l'avons dit, est à son poste central. Le pont au Change démoli se relève sous la passerelle en bois qui le supplée. Il n'est peut-être pas dans Paris un rendez-vous de souvenirs plus intéressants et plus curieux. L'antiquité, le moyen âge et l'histoire moderne parlent ici dans chaque pierre et dans chaque débris. Ce quai de l'Horloge date de la fin du seizième siècle. Avant cette époque, les jardins du Palais descendaient jusqu'à la rivière, et souvent les eaux de la Seine, dit M. Béliard, à peine retenues par quelques palées de bois, venaient baigner les hautes murailles de l'ancienne résidence royale, maintenant la Conciergerie. En 1580, Henri III ordonna la construction du quai qui fut nommé *quai de l'Horloge*, à cause de l'horloge du Palais, ou *quai des Morfondus*, « pour rire, dit Sauval, à cause que le soleil y vient peu, et que toujours il y fait froid ou vent. »

En 1612, le président Jeannin obtint la permission de bâtir des maisons et des boutiques, « partie sur le quai, partie sur le pont et la rivière, et des échoppes le long du Palais. » Les maisons sur la rivière et les échoppes furent seules construites, et occupées par des juifs et autres, bijoutiers, changeurs de monnaies, etc. ; et il en résulta un tel rétrécissement pour la chaussée que souvent les voitures et les piétons, en tournant l'angle du pont au Change, étaient précipités dans la rivière. Malgré ces accidents, ce fâcheux état de choses subsista jusque sous Louis XV ; à cette époque seulement, on démolit les trois maisons qui venaient en retour sur le quai, en face de l'horloge, et la reconnaissance publique se traduisit par ces deux mauvais vers que l'on retrouve dans les écrits du temps :

> Passants, qui passez à gogo,
> Rendez grâce à monsieur Turgot.

(Il s'agit du prévôt des marchands Turgot, père du célèbre ministre de Louis XVI.)

Un bourgeois de Paris, chroniqueur du règne de Charles VII, raconte ainsi un trait du caractère parisien, remarqué par lui sur le pont au Change :

« La dernière semaine d'avril 1448, vint à Paris une damoiselle, laquelle on disoit être aimée du roy de France, et bien y apparoist qu'elle menoit aussi grand estat comme une comtesse ou duchesse, et alloit et venoit bien souvent avec la bonne royne, et le roy lui donnast le chastel de Beauté, le plus bel et le mieux assis qui fust en l'isle de France, et ce nommoit et faisoit nommer la belle Agnez... »

La belle Agnès traversa donc le pont au Change pour prendre gîte en un hôtel de la rue Gît-le-Cœur : elle était montée sur une haquenée magnifiquement harnachée, « avec moult dames et chevaliers à la suite. » Or, qu'arriva-t-il ? demande M. Béliard. Un fait de mœurs curieux à noter : c'est que ces bons Parisiens, nos ancêtres, qui, quelques jours auparavant, se ruaient sur les bords de la Seine pour voir pêcher un poisson de sept pieds, et lui avaient fait fête comme au Léviathan de la Bible, se dérangèrent à peine de leurs maisons pour voir passer la dame du chastel de Beauté. Le marsouin ou l'esturgeon leur avait paru infiniment plus curieux que la belle Agnès, ce qui fâcha fort ladite dame, nous apprend encore notre bourgeois de Paris : « Et pour ce que les Parisiens ne lui firent une telle révérence comme son grand orgueil demandoit que elle ne put celler, elle dist au despartir que ce n'estoient que villains, et que ce elle eust cuidé qu'on ne lui eust fait plus grant honneur, elle n'y eust ja entré ne mis le pié. » Ce qui eût été « dommaige ; » mais le dommaige « eust été petit, » ajoute le bourgeois malin.

Le *Musée des Familles* vous a déjà dit l'histoire de la Sainte-Chapelle, mais ce Palais qu'elle domine encore de sa flèche dorée, ce Palais de Justice avec son ancienne table de marbre, si fameuse dans les fastes de la basoche, et son antique salle des Pas-Perdus, anathématisée tant de fois par les plaideurs, nous rappelle aujourd'hui, auprès des souvenirs politiques, des scènes de mœurs judiciaires d'un piquant intérêt. M. Oscar de Vallée, dans sa remarquable *Histoire de Lemaistre et de ses contemporains*, nous donne à ce sujet de plaisantes aventures et de curieux renseignements. Au dix-septième siècle, lorsque Lemaistre parut au barreau, l'éloquence judiciaire était encore dans l'enfance et dans la barbarie. Un avocat, plaidant par exemple contre un homme qui avait coupé des

(1) Voyez le tome XII du *Musée des Familles*, p. 299.
(2) Voyez la livraison de mai dernier, t. XXV, p. 253.
(3) Nous préparons une série d'articles écrits sur place et de dessins faits d'après nature, qui formeront un tableau comparé des démolitions et des constructions de l'ancien et du nouveau Paris, notamment dans les rues historiques de la Cité et du quartier latin.

chênes, se croyait obligé d'aller chercher dans l'antiquité tout ce qu'il y a de favorable à ces arbres. Les chênes de Dodone, les chênes des druides n'étaient pas oubliés, comme de raison. On commençait un plaidoyer sur une question de mur mitoyen par un exorde sur le roi Pyrrhus. Un certain La Martellière, ayant à plaider pour l'Université contre les jésuites, débutait gravement par la bataille de Cannes. Un autre avocat se plaignait devant Patru de la rapidité avec laquelle il avait été obligé de composer son plaidoyer : « Si j'en eusse eu le temps, dit-il, j'eusse fait voir que les requêtes civiles étaient fondées dans saint Augustin. » A l'emphase venait se joindre la grossièreté. Lemaistre eut souvent pour adversaire ce fameux Gaultier *la Gueule*, dont il est question dans les satires de Boileau, et auquel faisaient suite Martin *Cochon* et Martin *Dindon*. Rien n'indique mieux que ces surnoms l'esprit du barreau d'alors. Un avocat du nom de Jameville plaidait pour la veuve d'un homme tué d'un coup d'arquebuse, et, dans sa narration, il fit le geste d'un homme qui en met un autre en joue. Le premier président de Harlay lui dit : « Avocat, haut le bois, vous blesserez la cour. » Un autre parlait d'Annibal, et mettait fort longtemps à lui faire passer les Alpes. « Eh ! avocat, lui dit le président, faites avancer vos troupes. » A un troisième qui s'étendait sur la multitude de chevaux de l'armée de Xerxès, il cria : « Dépêchez-vous, avocat, dépêchez-vous ; autrement cette cavalerie va fourrager le pays. » Nous voilà certes bien loin de la



Vue de Sakkarah (Égypte). Dessin d'après nature de M. A. de Bar. (Page suivante.)

majesté sévère que l'on prête à la magistrature du grand siècle.

Autre souvenir plein d'à-propos, et que nous signalons à nos lectrices. M. Béliard l'emprunte encore au bourgeois du temps de Charles VII. La scène se passe dans la Sainte-Chapelle du Palais. C'était le « quatrième d'avril 1429 : Et vint à Paris, dit notre chroniqueur, un cordelier nommé frère Richart, homme de très grant prudence, scavant a oraison, semeur de bonnes doctrines pour édifier son prochain. Et furent les gens de Paris tellement tournés en dévotion et esmeus de ses discours qu'en moins de trois heures eussiez vu plus de cent feux devant le Palais, en quoi les hommes ardoient (brûlaient) tables et tabliers des cartes, billes, billards, nurclis et touttes choses, à quoy on ce pouvoit courcer à maugreer à jeux convoitéux... Les femmes, cellui jour et lendemain, ardoient aussi devant tous les attours de leurs festes, comme bourreaux, truffeaux, pièces de cuir, de fer ou de baleines, qu'elles mettoient en leurs robes et chaperons pour estre plus roides ou rebras devant ; les demoiselles laisserent là leur cornes et leurs queues et grant foison de leurs pompes, etc. »

— O père Richart, éloquent cordelier, s'écrie notre confrère, et nous écrierons-nous avec lui, que n'êtes-vous venu quatre cents ans plus tard pour faire tomber les crinolines d'aujourd'hui, ou tout au moins pour les amoindrir !

A bientôt l'histoire du pont Saint-Michel et la suite du boulevard de Sébastopol, dont le passage dans la cité de Paris fournirait à lui seul un volume d'anecdotes.

UN BIJOU ORIENTAL.

L'Orient, qui faisait le mort depuis la guerre de Crimée, s'est réveillé en 1858, et s'est réveillé dans le sang. Les massacres de Djeddah et de Candie, les exploits de M. Emerat et de Mlle Eveillard sont connus de tout le monde, et il nous suffira de les rappeler ici, en faisant part du mariage des deux héros. Mais nous pouvons ajouter, pour l'honneur de la Turquie, que tous les musulmans ne sont pas des bourreaux comme ceux de Djeddah. Vous en trouverez la preuve dans ce trait charmant, qu'un de nos amis nous adresse avec le joli dessin de Sakkarah, où M. de Bar fait revivre toute l'Egypte dans un petit cadre :

— Je suis ici dans un paradis oriental, nous écrit notre correspondant : ruines couronnées de palmiers en éventail, arbres géants près des eaux vives, murailles blanches, étincelantes au soleil, et qui feraient la joie du pinceau de Decamps ; rien ne manque au tableau ; et les habitants de cet Eden sont aussi aimables que les Turcs de Candie et de la Mecque sont féroces. Ils sont même galants à en remontrer à vos grands seigneurs de Paris ; témoin notre gouverneur, le pacha***, et son bijou, dont voici l'histoire authentique.

La fille d'un consul français du Caire lui déclarait qu'elle ne croyait plus au cœur des mahométans depuis l'égorgement de Djeddah. Il entreprit de réhabiliter sa race, et il apporta à Mme R***, la veille de son mariage, ce qu'il appelait son cadeau de noces : la peau d'un admirable tigre qu'il avait tué de ses propres mains. Elle était si large et si belle qu'elle remplit la salle de bain de notre jeune compatriote.

— Ce tapis n'a qu'un mérite, dit le gracieux pacha, c'est que, ne voulant pas le gâter, j'ai eu le bonheur de frapper le tigre d'une balle à l'oreille, et c'est le seul trou qu'il y ait dans sa fourrure.

Mme R*** n'eut pas l'idée de vérifier le fait, et se borna à féliciter le chasseur sur son habileté.

Trois mois se passèrent. J'étais un soir chez notre consul, avec le pacha et une douzaine d'amis. Mme R*** nous montra la fameuse peau de tigre, et la conversation tomba sur les cruautés musulmanes. Je remarquai le dépit du gouverneur, et sa chaleur à répudier la honte de ses coreligionnaires.

— Quant à moi, dit-il, si je rencontre jamais Mlle Eveillard, je lui demanderai pardon, au nom du Prophète, et je tuerai pour elle, comme pour vous, un beau tigre d'une balle dans l'oreille.

Ces mots me frappèrent, et je demandai à Mme R*** de visiter la tête de sa fourrure.

— Il est probable que la balle y est encore, dit le pacha, en rougissant un peu.

Mme R*** regarda elle-même l'oreille du tigre, et y trouva dans le trou de la balle, — non pas la balle elle-même, — mais une bague ornée d'un diamant de calibre égal, et valant trente mille francs au moins.

Vous jugez de sa surprise et de l'ovation que nous fîmes au gouverneur pour une galanterie si discrète et si charmante.

— Nierez-vous encore le cœur des musulmans? se borna-t-il à demander avec grâce.

Mme R*** lui serra les deux mains, et me chargea de vous écrire l'anecdote, — comme contraste aux horreurs de Djeddah.

C'est ce que je fais en vous saluant avec cordialité.

Sakkarah, le 10 novembre 1858.

LE CANAL DE SUEZ.

Nous avons parlé, dans nos chroniques mensuelles, des fêtes de Cherbourg, de la Chine ouverte, de la comète de Donati, du câble atlantique, etc.; mais nous n'avons rien dit encore du canal de Suez, et nous devons citer un tel événement parmi les exploits de l'année.

De tout temps, la route de Péluse ou d'Alexandrie à Suez, à travers le désert Libyque, a été la communication naturelle entre l'Europe et l'Inde. Quand les Turcs occupèrent l'Egypte et la Syrie, leur hostilité contre les chrétiens força les Portugais et les Génois à chercher, dès le quinzième siècle, une route nouvelle par le Cap; mais cette route, plus longue, plus coûteuse et semée de périls, fut subie provisoirement, faute de mieux, et jamais acceptée comme définitive. La restauration de l'influence chrétienne en Orient devait donc rouvrir l'antique et naturel chemin que sa chute avait supprimé.

Un homme, un Français s'est rencontré, qui s'est chargé de cette œuvre admirable. Il y a quelques années, M. Ferdinand de Lesseps, invité par le vice-roi Mohammed-Saïd à venir en Egypte, conçut l'idée du percement de l'isthme de Suez, en traversant avec ce prince le désert Libyque pour se rendre au Caire, et depuis ce moment il n'a eu ni trêve ni repos, courant partout pour combattre les mille obstacles, tantôt à Vienne, tantôt à Constantinople, à Londres, à Alexandrie, en Espagne, si bien qu'après quatre années de luttes, de persévérance, de courses à fond de train et d'activité surhumaine, il est enfin parvenu à son but. En joignant les deux mers par un canal égyptien, il abrége de trois mille lieues sur six mille les communications de l'Europe et de l'Amérique avec l'Asie ; il met en contact les trois cents millions d'hommes civilisés et chrétiens de l'Occident avec les six cents millions d'hommes païens et barbares de l'Orient; il prépare pour Marseille, qui sera dans quelques années la métropole méditerranéenne, les plus magnifiques destinées ; il attache le nom de la France à la plus vaillante et à la plus fructueuse entreprise qui ait jamais été tentée.

Le canal de Suez est, en effet, dans des proportions gigantesques, le renouvellement des croisades, dans lesquelles les chrétiens de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie allaient dire à l'océan barbare, en Egypte et en Syrie : « Tu n'iras pas plus loin ! Dieu le veult ! »

C'est la civilisation même qui remonte à sa source, — et qui rentre à flots d'Europe en Asie, — comme elle était venue autrefois de l'Asie à l'Europe.

Aussi tout le monde applaudira ces beaux vers adressés par le poëte Barthélemy à M. de Lesseps, au banquet de Marseille :

Oh! si vous permettiez à la voix du poëte,
Accouru de Paris pour cette rare fête,
Si vous lui permettiez d'indiquer un tribut
Pour celui qui nous lance à cet insigne but,
Je vous dirais : Parmi l'universel hommage,
Qu'il en ait un, chez nous, qui soit à son image;
Qu'un vaisseau marseillais soit d'avance construit,
Et quand viendra le jour que le monde poursuit,
Le jour où tombera la séculaire écluse
Qui sépare deux mers de Suez à Péluse,
Quand le vieux Gibraltar, qui s'ouvre à l'Occident,
Du côté du soleil trouvera son pendant,
Il faut que ce vaisseau, pour consacrer cette heure,
Soit lancé sur les mers, que sa poulaine effleure,
Avec ses mâts ornés d'olives et de ceps,
Et notre croix d'azur, et le nom de Lesseps;

Qu'il entre le premier dans la route inconnue,
Et que l'ardente Égypte acclame sa venue
En faisant retentir mille fois le canon
Jusqu'au désert où dort la tête de Memnon.

Le percement des isthmes n'est pas, du reste, une idée nouvelle, ainsi que le rappelle un de nos savants confrères; le fait a eu lieu déjà, il y a de cela près de deux mille ans. A Corinthe, César Néron, qui ambitionnait toutes les gloires, se rappela un jour le projet plusieurs fois essayé de la coupure de l'isthme qui porte le nom de cette ville; entreprise gigantesque, dont la nature avait toujours refusé le succès à l'industrie humaine, et que semblait interdire une superstitieuse terreur. Devant les prétoriens rangés en bataille, Néron sort d'une tente dressée sur le rivage, harangue ses soldats, chante une hymne à Amphitrite et à Neptune, reçoit en dansant, des mains du proconsul, un pic d'or, en frappe trois fois le sol, et recueille quelques grains de poussière qu'il emporte dans une hotte, aux acclamations de tout le peuple.

Des milliers d'hommes travaillèrent après lui, soldats, esclaves condamnés, six mille prisonniers juifs envoyés par Vespasien, bannis ramenés du lieu de leur exil (et parmi eux le philosophe Amsonius), criminels sauvés de la mort pour venir concourir au grand œuvre de l'empereur.

En soixante-quinze jours, on avait ouvert un canal de quatre stades, la dixième partie du travail, lorsque tout à coup vint l'ordre de s'arrêter.

Les ingénieurs pourront bien danser comme César Néron, le jour où commenceront les travaux de l'ouverture du canal de Suez; mais ils iront plus loin que les Romains dans leur œuvre; ils l'achèveront envers et contre tous, et ils verront passer sur les eaux des deux mers le vaisseau *le Lesseps*, prédit par le poëte marseillais.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Un grand mouvement artistique a marqué l'année 1858, particulièrement en province. Il y a eu des expositions aux quatre coins de la France : à Toulouse, à Dijon, à Rouen, à Lyon, à Blois, à Limoges, etc. Tel département a eu sa séance académique aussi solennelle qu'à l'Institut parisien. — A Nantes, par exemple, le président de l'Académie bretonne de cette ville, M. l'abbé Fournier, l'ancien représentant, l'orateur admiré dans les chaires de la capitale, le pieux et vaillant fondateur de la belle église Saint-Nicolas (1), a prononcé un discours qui eût été applaudi sous la coupole du palais Mazarin. Il a passé en revue, à la façon de Bossuet, à grands coups d'aile et à grands-coups d'œil, l'histoire si dramatique de Nantes, qui est presque l'histoire de Bretagne. Nous regrettons de ne pouvoir que signaler en passant ce véritable morceau d'éloquence, où l'érudition profonde, la grandeur et la force de la pensée le disputent à la grâce de la forme, à l'esprit ingénieux, au tour charmant du style et à l'éclat des images.

Jamais la province n'a mieux prouvé quelles lumières elle puise et elle apporte au grand centre parisien.

Des statues se sont élevées sur plusieurs points de la France : celles de Montesquieu, de Montaigne et de Napoléon III à Bordeaux; celle du duc d'Albuféra à Lyon, et celle du roi Gradlon à Quimper. Cette dernière, placée sur la vieille cathédrale, offre un intérêt particulier, tiré de l'histoire et de la légende.

(1) Voyez sa notice et son portrait, et la vue de Saint-Nicolas, t. XV, p. 153

Nous vous raconterons un jour, en poursuivant nos voyages en Bretagne, la curieuse tradition de la cité d'Is, de saint Guénolé et du roi Gradlon. Une voix plus compétente et mieux inspirée que la nôtre, celle du vicomte Jules de Francheville, vous en dira aujourd'hui le sens mystérieux.

Is est la Sodome bretonne, garantie de la mer par des écluses, dont le roi Gradlon porte sur lui la clef d'or. Sa fille Dahut, dans une nuit de débauche, lui enlève cette clef de l'abîme, et la ville est engloutie par les flots, auxquels le roi n'échappe qu'en leur livrant Dahut. Et depuis ce temps, le forestier de la côte voit passer la nuit l'ombre de Gradlon, l'auréole en tête, sur les ondes qui couvrent son antique capitale.

Maintenant, écoutez M. le vicomte de Francheville, et vous applaudirez ses beaux vers, comme les a applaudis le Congrès breton :

Ce lugubre récit cache une parabole.
Ce vieux roi, c'est l'Honneur que rien ne peut ternir,
Ce forestier, qui voit, dans l'ombre, une auréole,
C'est le Barde inspiré qui lit dans l'avenir.

Nous avons bien souvent vu les eaux de l'abîme
Et l'espoir d'ici-bas par les flots emporté;
Mais l'âme d'un croyant est une arche sublime
Qui, sur les grandes eaux, flotte en sécurité.

Nous avons vu, sur nous, passer plus d'un déluge.
Couler des flots de sang sur le sol attristé,
Et la Foi rayonnait, et le ciel, qui la juge,
De sa pourpre divine admirait la beauté.

Fière de sa clef d'or, par des flammes guidée,
Et l'éclair à son char, l'Erreur brave la Foi;
Mais qui connaît le ciel n'a pas peur de l'Idée,
Et le cœur du martyr ne connaît pas l'effroi.

A la Foi des Bretons si l'on creuse des tombes,
Si l'on veut, dans la nuit, éteindre sa clarté,
On la croit au sépulcre : elle est aux catacombes,
Ou se voile un instant son immortalité.

Sous la garde du ciel, mettant l'Honneur fragile,
Nous plaçons le vieux roi sur le temple de Dieu,
Et le vieux roi, posé sur sa base immobile,
Comme il brava les eaux, saura braver le feu.

Après la grande épreuve on vient encor vous dire
Qu'un déluge de feu pourrait brûler la croix;
Les flammes de l'erreur que nous savons maudire
S'arrêtent dans nos cœurs devant un mot : Je crois!

— Aux champs de l'avenir, forestier qui chemine,
Vois-tu l'âme d'Arvor, l'âme au front consacré?
— J'ai vu l'âme d'Arvor, blanche comme l'hermine,
Rapide elle passait ainsi qu'un feu sacré.

N'avions-nous pas raison de vous dire qu'en 1858 les talents de la province ont su tenir tête à ceux de Paris?

On la croit au sépulcre; elle est aux catacombes!

est un vers qu'eussent signé Corneille, Lamartine et Alfred de Musset.

Paris, toutefois, a continué de publier livres sur livres et d'entasser drames sur comédies.

Un seul écrivain lançait hier douze volumes à la fois, sous ce titre formidable : *Questions de mon temps.* Toutes les idées, tous les problèmes du siècle sont remués et attaqués ici, par le plus vigoureux et le plus intrépide publiciste de l'époque : M. Émile de Girardin. Il ne nous appartient pas de juger cette encyclopédie politique, économique et industrielle. Mais les lecteurs du *Musée des Familles*, qui s'intéressent aux *Questions de leur temps*,

voudront étudier cette œuvre capitale du fondateur du *Musée des Familles.*

Dans la littérature proprement dite, deux tout petits livres, de quelques centaines de pages, ont été les enfants gâtés du public, qui les a lus, relus et dévorés : *la Maison de Penarvan,* un bijou de sentiment et de style qui a conduit M. Jules Sandeau tout droit à l'Académie, et l'attachant *Roman d'un jeune homme pauvre,* dont M. Octave Feuillet a fait une seconde mouture au Vaudeville.

Les succès dramatiques de l'année ont été : au Grand-Opéra, *la Magicienne;* aux Italiens, *l'ut dièze* de Tamberlick; aux Français, *Lyonel, les Doigts de fée, le Fruit défendu, OEdipe roi, le Luxe;* à l'Opéra-Comique, *les Trois Nicolas;* à l'Odéon, *la Jeunesse* et *Hélène Peyron;* au Gymnase, la pièce de M. Dumas fils; *les Trois Maupin, l'Héritage de M. Plumet;* au Vaudeville, *Dalila* et *le Jeune homme pauvre;* aux Variétés, *les Bibelots du diable*; au Palais-Royal, *le Calife de la rue Saint-Bon, le Punch Grassot* et autres punchs; à la Porte-Saint-Martin, *Faust;* à l'Ambigu, *Fanfan-la-Tulipe;* à la Gaîté, *les Crochets du père Martin;* aux Bouffes-Parisiens, *les Petits prodiges* et *Orphée aux Enfers*, etc., etc.



Le Médecin malgré lui, de Molière et de M. Gounod. M. Meillet dans la scène de la bouteille. Dessin de Stop.

Mais savez-vous quels sont les deux talents qui ont le mieux soutenu la gloire du siècle et le plus puissamment attiré et charmé la foule? Ce sont — n'en déplaise aux contemporains — M. Mozart, auteur des *Noces de Figaro*, et M. Molière, auteur du *Médecin malgré lui.* Nous ne plaisantons pas. Interrogez plutôt le caissier du Théâtre-Lyrique, où ces deux chefs-d'œuvre se sont succédés au bruit des écus et des bravos.

Et si vous n'avez pu faire comme les sept cents Angevins qu'un train de plaisir a amenés aux *Noces de Figaro*, si vous n'avez pu voir et entendre l'excellent M. Meillet, dans le rôle si amusant et si philosophique de Sganarelle, ouvrez d'une main votre Molière et de l'autre votre piano; lisez le premier acte du *Médecin-Fagotier* et chantez (ou faites chanter) la musique exquise de M. Gounod sur les fameux couplets de la bouteille :

Qu'ils sont doux
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glouglous!
Mais mon sort ferait bien des jaloux
Si vous étiez toujours remplie.
Ah! bouteille, ma mie,
Pourquoi vous videz-vous?

Et vous aurez ainsi, en mettant en action le joli dessin de M. Stop, *le Médecin malgré lui* en famille, — le second, si ce n'est le premier succès, dramatique et lyrique, de l'année de grâce 1858.

PITRE-CHEVALIER.

CORIOLAN II
OU
COMMENT JOSEPH RENAULDON DEVINT UN GRAND JURISCONSULTE [1].

La conversion et le départ de Coriolano. Dessin de H. Grenier.

VI. — PEAU NEUVE.

Après avoir fait une longue séance sur son lit de camp, l'abbé ronflait encore d'une façon qui n'annonçait point un prochain réveil, quand il se sentit secoué assez fortement.

— Il est temps de partir, lui glissa à l'oreille une voix qui le fit dresser sur son séant.

Il ouvrit brusquement les yeux et resta ébahi en se trouvant nez à nez avec un capucin.

— Ne vous étonnez point, lui dit le capitaine ; j'ai déposé pour toujours le costume que vous m'avez vu ; celui-ci me servait quelquefois dans mes excursions hors de ces montagnes ; tout le monde ici est accoutumé à le voir.

(1) Voyez, pour la première partie, le précédent numéro.



Venez, tout est prêt, nous n'avons qu'à nous mettre en route.

L'abbé Heurtault fut bientôt debout, n'ayant point à s'habiller. Au moment où il se disposait à emporter son fidèle carnet, il trouva posé dessus la lettre qui avait amené la terrible scène de la veille : elle était ouverte et portait l'empreinte de grosses larmes.

Après l'avoir regardée : — Cette pièce, dit-il, devient désormais inutile ; vous et moi en savons le contenu ; si jamais ma signature devient nécessaire, je choisirai un autre papier.

En même temps, il approcha la lettre de la flamme des bougies, puis la laissa tomber aux trois quarts et demi consumée.

Le capucin baisa avec transport la main généreuse qui venait d'accomplir cet auto-da-fé.

La sortie de la caverne s'effectua à peu près comme avait eu lieu l'entrée, sauf la formalité du bandeau. L'unique bougie qui servait de luminaire permettait tout au plus au chanoine de voir les endroits où il posait le pied.

En se retrouvant au milieu de l'enclos, l'ecclésiastique aperçut, non sans étonnement, les deux mules disposées, harnachées de la même façon qu'au moment de l'arrivée. L'une portait le bagage au grand complet, l'autre, sellée et bridée, attendait son cavalier. Le muletier Lappola, debout à côté, tenait l'étrier.

A la vue de ce traître, l'abbé Heurtault manifesta un sentiment de défiance, qu'un simple coup d'œil du capitaine suffit pour réprimer. Vingt hommes, habillés diversement et rangés sur une seule ligne, attendaient en silence. Aucun d'eux ne manifesta la moindre surprise en voyant apparaître son chef transformé en capucin.

— Mes amis, leur dit celui-ci, vous avez commis un gros péché en arrêtant ce saint homme ; guidé par la miséricorde divine, il se rendait à Rome avec l'intention de dire une neuvaine pour notre salut à tous. Il m'a démontré, l'Evangile à la main, que, si nous n'y prenons garde, avant peu nous serons tous pendus. Il avait prédit un sort funeste, pour lui et sa troupe, à notre brave ami Falcone ; le malheureux capitaine, qui comptait sur sa force, n'a pas voulu l'écouter ; vous savez qu'il a payé cher son obstination. Ce digne prêtre sait de bonne part que nous sommes menacés d'être attaqués à notre tour. C'est pourquoi, sous prétexte de l'accompagner, je vais tâcher de m'entendre avec les valeureux champions qui n'ont plus de chef et vous amener du renfort. Si, dans trois jours, vous ne m'avez pas vu revenir, je vous ordonne, sous peine de mort, de mûrer soigneusement l'entrée de la caverne, comme nous le faisons d'ordinaire en cas de danger, et de vous éparpiller dans les montagnes jusqu'à mon retour. C'est par reconnaissance pour ses bons avis et afin de nous préserver de tout malheur que je vous ai obligés de rendre à ce saint homme tout ce qui lui appartient. Avant qu'il s'éloigne d'ici, mettons-nous ensemble à genoux et supplions-le de nous donner à tous sa bénédiction.

Le chanoine, pour le coup, ne put s'empêcher de s'exécuter ; la circonstance l'exigeait impérieusement. Il le fit de bonne grâce, et le muletier, qui jusque-là avait sollicité en vain, ne fut pas le dernier à se prosterner.

La pieuse cérémonie terminée, les bandits promirent de se conformer en tout point aux ordres de leur capitaine ; ils firent des vœux pour le succès de son expédition, lui rendirent les honneurs militaires ainsi qu'à son compagnon, et le muletier reçut l'ordre de fouetter ses mules.

Lorsqu'on fut dans la campagne, Coriolano, qu'à partir de ce moment nous ne désignerons plus que par son vrai nom, Joseph Renauldon, intima à cet homme l'injonction de marcher en avant, de manière à ne pouvoir écouter la conversation. Alors se rapprochant du doyen de Saint-Cyr :

— Monsieur l'abbé, dit-il, je viens de déposer un pouvoir qui ne s'étend plus que sur ce misérable, encore cessera-t-il bientôt. Arrivé à Acquapendente, nous le congédierons ; une voiture nous conduira à San-Lorenzo-Nuovo, puis de là jusqu'à Rome la route est sûre et commode. Voyez, déjà le pays devient plus riant. Excepté à Acquapendente et à San-Lorenzo, où je me rendais quelquefois à la faveur d'un déguisement, je n'ai point dépassé la contrée où mon mauvais destin m'avait confiné. Tout le reste de l'Italie m'est inconnu, je ne pourrai y circuler que par votre protection et sous votre égide. Me voilà prêt à vous suivre partout où vous jugerez à propos de me conduire. Disposez de mon sort, de ma vie, je ne tiens qu'à obtenir le pardon de mes fautes et à reconquérir votre estime.

— Bien, mon cher Renauldon, fort bien, dit le chanoine, j'aime cette confiance, vous n'aurez point à la regretter. Ainsi que vous, je suis complétement étranger en Italie, j'en sais à peine la langue ; mais à Rome j'ai de puissantes recommandations près des grands dignitaires ecclésiastiques et d'autres personnages distingués : jusque-là servez-moi de guide et comptez sur ma protection.

A Acquapendente, les voyageurs s'arrêtèrent dans une assez bonne auberge où le jeune capucin était fort connu et se vit parfaitement accueilli, tandis qu'on ne parlait qu'avec effroi du terrible chef de brigands Coriolano.

Profitant de leurs bonnes dispositions, Renauldon demanda à ces braves gens de lui procurer une voiture pour une Eminence française qu'il avait mission d'accompagner jusqu'à Viterbe. Il obtint immédiatement ce qu'il désirait.

Avant de quitter l'auberge, il fit venir le muletier dans la chambre où il se trouvait avec son compagnon.

— Mon ami, lui dit-il, charge-toi de faire savoir à nos compagnons qu'ils courent le plus grand danger, que leur ruine est assurée. Ils n'ont d'autre moyen de salut que de fermer l'entrée de la grotte par une forte maçonnerie, ainsi que je le leur ai recommandé, puis de se disperser comme ils pourront, en attendant que j'aille les rejoindre. Pour ce qui te concerne, mon ami, je dois te prévenir que tu es dénoncé et que si tu continues à égarer les voyageurs, c'est fait de toi et de ta famille.

Le misérable fut terrifié au point de ne pouvoir répondre. Il se tourna humblement vers le chanoine comme pour lui demander encore une fois sa bénédiction, mais il n'en reçut qu'un regard de mépris et quelques pièces d'argent.

— J'approuve, dit l'abbé à Renauldon, le discours que vous avez tenu à cet homme ; il ne manquera pas de le rapporter à ses camarades, et peut-être qu'une frayeur salutaire en ramènera quelques-uns.

En approchant de Rome, il fut convenu que le jeune capucin reprendrait sa qualité de Français, en y joignant le titre de secrétaire de M. le doyen du chapitre de Saint-Cyr.

VII. — UNE RENCONTRE AU VATICAN.

L'abbé Heurtault était un homme d'un haut mérite, issu d'une des meilleures familles d'Issoudun. Ce double avantage, auquel s'ajoutait une certaine fortune, lui donnait beaucoup d'importance et de fort belles relations. C'était sans doute cette raison qui avait déterminé l'archevêque



de Bourges à le désigner pour se rendre à Rome à sa place, lui-même se trouvant retenu par une indisposition.

Son premier soin, à son arrivée dans la ville sainte, fut de se procurer un appartement, de préparer ses papiers et ses lettres de crédit. Dès le lendemain, il commença ses visites et demanda une audience au saint-père, qui la lui accorda aussitôt et lui exprima son désir de le voir le plus souvent possible durant son séjour dans sa capitale.

L'abbé Heurtault se faisait accompagner fréquemment par son secrétaire; c'était pour lui autant d'occasions d'observer et d'apprécier le jeune homme au commencement de la grande épreuve qu'il se proposait de lui faire subir. Il ne tarda point à se convaincre que Renauldon avait apporté la plus grande sincérité dans sa confession; que, malgré sa conduite coupable et son existence de bandit, il était devenu extrêmement fort sur la science du droit; il se passait peu de jours sans qu'il se trouvât avec quelques personnages des plus éminents sur cette matière, sans qu'il fût consulté par le pape lui-même. Aussi, sa réputation devint-elle considérable et gagna-t-elle toute l'Italie.

Sa Sainteté n'ignorait pas que le capucin, à cause de son âge, était encore novice, libre par conséquent de toute espèce de vœux. Loin de le pousser à se lier irrévocablement, le pape Clément XII, en homme sage et éclairé, lui fit entrevoir que peut-être il ferait mieux d'obéir à une vocation plus prononcée.

Il fut donc décidé qu'après le départ de l'abbé pour la France, l'ex-clerc de procureur poursuivrait le cours de ses études en Italie jusqu'à la fin de son épreuve, et ferait en sorte de s'y créer provisoirement une position capable de subvenir à ses besoins, bien que le chanoine promît de veiller sur lui.

Cependant, comme le secrétaire du doyen de Saint-Cyr n'avait pas de prétexte pour rester à Rome après le départ de son patron, il en était à se demander où il irait, quand un incident, tout à fait imprévu, vint aplanir la difficulté.

Le jeune capucin passait tout le temps dont il pouvait disposer à la fameuse bibliothèque du Vatican.

Un jour, après y avoir consacré bon nombre d'heures à prendre des notes, il venait de quitter son travail et, tenant sous son bras un volumineux dossier, il traversait pour s'en aller un vestibule à peu près désert, quand une voix lui cria doucement par derrière :

— Signor Coriolano!

Il demeura abasourdi, et ne sut d'abord s'il devait se retourner ou se sauver. La fuite cependant ne pouvait que le trahir et le perdre; en homme exercé à braver le péril, il le comprit et fit aussitôt volte-face. Alors il se trouva en présence d'un personnage à l'air respectable, parfaitement mis et du meilleur ton, dont le visage souriant n'avait rien d'hostile.

— Eh! per Dio! j'étais bien sûr de ne pas me tromper, lui dit l'inconnu. Vous êtes ce fameux capitaine Coriolano, dont j'ai eu l'honneur de faire la rencontre dans les montagnes entre Radicofani et San-Lorenzo. Par quel heureux hasard vous retrouvé-je ici?

Le malheureux apostrophé, accosté de la sorte, ne savait comment se soustraire à ces empressements. Etait-ce un piége qu'on lui tendait, avait-il affaire à un inspecteur de la police? Rien n'égalait sa perplexité.

Cependant, comme il n'y avait point à tergiverser, il fit appel à cette présence d'esprit qui lui avait valu une si déplorable réputation, et, prenant une attitude humble et ferme tout à la fois.

— Monsieur, dit-il, à coup sûr vous me prenez pour un autre; je me nomme Joseph Renauldon, je suis secrétaire de M. l'abbé Heurtault, doyen chanoine du chapitre de Saint-Cyr d'Issoudun en France, actuellement à Rome; je voyage avec lui.

A ces mots, l'inconnu faillit se prosterner.

— Est-il bien vrai? s'écria-t-il. Quoi! vous êtes ce jeune religieux, si profondément instruit dans la science du droit, celui dont mes confrères de Rome ne cessent de me faire l'éloge; et moi qui arrive de Bologne avec l'espérance de le voir, de converser avec lui! Oh! je ne m'étonne plus, signor Coriolano, si vous attachiez tant de prix à mes livres. D'honneur, vous vous êtes conduit avec tant de magnanimité à mon égard que je n'ai jamais regretté de vous en avoir fait l'abandon, et je suis heureux de vous répéter ici qu'ils sont à votre disposition et que vous m'obligerez d'emporter en France ce souvenir de votre serviteur.

Ce discours, qui pourtant n'exprimait que la bienveillance, tombait comme de l'huile bouillante sur le cœur du jeune homme. L'ex-capitaine de bandits avait perdu toute son audace. Plus de doute, il se trouvait en présence du célèbre avocat de Bologne, de celui qu'à la tête de sa troupe il avait arrêté sur la route.

En proie au dépit, à la colère, à la crainte, il ne put que balbutier ces mots :

— Monsieur, je n'ai point, je vous jure, les livres dont vous voulez parler.

— Per Dio! je le sais, puisqu'ils sont chez moi, répondit le terrible homme.

Renauldon éprouva un soubresaut.

— Mais pardon, signor Coriolano, signor Joseph Re..... n'importe, reprit l'avocat, vous-même ignorez peut-être; il faut que je vous raconte..., venez.

Tout en disant, il entraînait par le bras le pauvre capucin, qui tremblait de tous ses membres.

— Après votre disparition, reprit-il dès qu'ils furent à l'écart, le plus grand nombre des gens que vous commandiez alla se réunir à une autre bande de couards, dont le chef venait d'être tué récemment. Tous ces misérables, n'ayant plus un capitaine habile pour les guider, ont été exterminés jusqu'au dernier par les troupes envoyées contre eux. Ceux qui, d'après vos ordres, s'étaient dispersés ont quitté le pays ou bien sont tombés entre les mains de la justice. Deux de ces pauvres diables, ayant été amenés dans les prisons de Bologne, ont invoqué mon ministère pour les tirer de ce mauvais pas. N'ayant pu les soustraire à leur condamnation, je leur offris d'écrire au saint-père et d'intercéder pour eux s'ils voulaient consentir à des révélations, leur faisant comprendre que ce serait un moyen de réussir dans mes démarches. Ces deux hommes alors me racontèrent qu'un saint ecclésiastique ayant été amené dans la caverne où vous faisiez votre résidence, signor Coriolano, et forcé d'y passer la nuit, en avait profité pour opérer votre conversion; que le lendemain, au point du jour, vous étiez parti avec lui en costume de religieux et que depuis nul d'entre eux n'avait pu savoir ce que vous étiez devenu. D'après les indications de ces deux hommes, j'ai donné avis à l'autorité. La caverne, qu'il eût été sans cela presque impossible de découvrir, tant on avait apporté de soin à en dissimuler l'entrée, la caverne a été fouillée de fond en comble; on y a trouvé un butin considérable. Tout ce qui ne sera pas réclamé par les particuliers deviendra la propriété du gouvernement pontifical. Mes livres me sont revenus enfermés dans un coffre finement travaillé. Je voulais rendre ce meuble, mais mes deux clients m'ont

affirmé qu'il était l'ouvrage d'un habile menuisier enrôlé dans la troupe du capitaine et que cet homme l'avait fabriqué à son intention. J'ai donc gardé le tout, me promettant bien d'en faire hommage et restitution au signor Coriolano, si jamais je le rencontrais. Le ciel aujourd'hui comble doublement mes vœux, puisqu'il me fait voir, en une seule et même personne, le chef qui m'a traité si généreusement, alors que ma vie et mon bien étaient entre ses mains, et le savant jurisconsulte dont je désirais faire la connaissance. Rien ne manquera à ma satisfaction, si je parviens à obtenir la grâce des deux condamnés qui se sont confiés à ma sauvegarde et auxquels vous ne pouvez vous empêcher de porter intérêt, j'en suis certain. Tous ces événements sont encore bien nouveaux, mais ils ne tarderont pas d'arriver à la connaissance du public.

En écoutant ce récit empreint d'un air de vérité et d'un ton de bonhomie que rien ne devait faire suspecter, l'ex-capitaine reprit courage et écarta de son esprit l'idée qu'on se fait généralement de la perfidie italienne.

— Monsieur, dit-il, quelles que soient vos convictions relativement à l'identité de ma personne, je ne puis qu'être infiniment honoré d'entrer en rapport avec un jurisconsulte de votre mérite. Seulement, je me permettrai de vous rappeler que je me nomme Joseph Renauldon, et que le nom de Coriolano ne saurait me convenir. Veuillez donc cesser de me l'appliquer.

— C'est juste, répliqua aussitôt l'avocat, excusez mon inconvenance ; je ne l'aurais certes pas commise, si j'avais su tout d'abord votre véritable nom.

Le bourreau, sans le vouloir, enfonçait davantage le poignard dans le cœur du patient.

Celui-ci, néanmoins, commençait à reprendre sa sérénité.

— Monsieur, dit-il avec courtoisie, je dois vous prévenir aussi que, n'ayant pas de domicile personnel, si vous tenez à me procurer l'honneur de votre visite, ce sera chez M. l'abbé Heurtault que vous devrez vous présenter.

— Bravo ! je vous remercie de m'accorder une faveur de plus, répondit l'avocat enchanté.

Là-dessus on échangea encore quelques paroles; Renauldon écrivit au crayon l'adresse de l'abbé qui, d'ailleurs, était fort connu à Rome, et les deux personnages se séparèrent, l'un on ne peut plus satisfait, l'autre agité d'une vive émotion mêlée d'un peu d'inquiétude.

Renauldon ne pouvait se dispenser, et regarda comme un devoir de conter à son protecteur la rencontre qu'il venait de faire. Le chanoine l'écouta gravement et se mit à réfléchir durant quelques minutes.

— Dieu l'a voulu ainsi, dit-il à la fin ; en vous envoyant ce galant homme, il a eu sans doute l'intention de vous assurer, après mon départ, un conseiller, un ami et, au besoin, un défenseur. Commençons par remercier Dieu de sa bonté, et demain, avant de sortir, nous attendrons la visite que vous venez de m'annoncer.

VIII. — L'AVOCAT DE BOLOGNE.

Le jour suivant, l'avocat de Bologne ne se fit pas attendre, et il demeura longtemps. L'abbé Heurtault avait été d'avis qu'on ne lui cachât rien de ce que nous savons ; il se chargea de l'en instruire, après avoir, toutefois, constaté le degré de confiance qu'on devait lui accorder.

Renauldon, un peu confus, osait à peine placer quelques mots dans la conversation. L'avocat réussit à le mettre à son aise, en disant :

— Ne vous tourmentez pas outre mesure du passé. Outre votre jeunesse et les circonstances, il est quelque chose qui milite en votre faveur, l'équité m'oblige à le dire : des révélations des deux hommes dont je vous parlais hier, il résulte que, sous votre commandement, la troupe qui habitait la caverne n'a jamais commis d'atrocités d'aucun genre.

— Sauf le courant du métier, dit en riant le chanoine.

— Là, là, signor, de l'indulgence, répondit l'avocat sur le même ton. Dans ce pays-ci, ces sortes de méfaits ont bien moins de noirceur que dans le vôtre, cela tient sans doute à la différence des mœurs. Au surplus, monsieur, avec la science et les qualités qu'il possède, parviendra à effacer ce qu'il y a eu de blâmable dans sa conduite. Tant que vous jugerez convenable de le laisser en Italie, je me charge de veiller sur lui et de l'occuper honorablement ; puis, quand il vous plaira de le rappeler en France, je suis sûr qu'il méritera d'épouser celle qu'il aime et de devenir votre neveu.

Il était impossible de mieux parler au gré de celui que cette conversation intéressait : aussi s'empressa-t-il de serrer la main de son nouvel ami, qui l'embrassa cordialement.

On convint de profiter des sages avis du saint-père, en lui annonçant que le jeune capucin novice allait rentrer dans le monde et reprendre l'habit séculier. Cette décision reçut son effet avec l'approbation de Sa Sainteté.

A partir de ce moment, une amitié des plus sincères s'établit entre ces trois hommes bien différents, et que le hasard avait réunis d'une façon si singulière.

L'avocat obtint que l'abbé Heurtault s'en retournerait par Bologne et s'arrêterait quelques jours dans sa maison. Il fut décidé que chacun de son côté se hâterait de terminer ses affaires, et que l'on partirait ensemble.

Renauldon éprouva un plaisir extrême, qu'il n'osa toutefois manifester, en apprenant que le pape avait daigné commuer en un exil perpétuel la peine des deux prisonniers ses anciens compagnons, et que leur défenseur emportait l'ordre de les faire embarquer sur un vaisseau qui devait les transporter en Amérique. Enfin les trois amis allèrent en compagnie prendre congé du saint-père, qui les retint long-temps et les traita comme des gens dont on fait le plus grand cas.

— Tâchez de faire aimer l'Italie à M. Renauldon, dit Clément XII à Bartholdi, nous l'y garderons et je me chargerai de lui assurer une position digne de lui.

Le jeune homme s'inclina silencieusement, en signe de reconnaissance. A coup sûr il s'estimait heureux d'entendre de telles paroles; mais son cœur, en secret, lui faisait regarder la belle Italie comme une terre d'exil ; il l'aurait troquée à l'instant même contre une mince portion de la France, celle que recouvre l'ombre déchue d'une antique cité jadis florissante, Issoudun.

L'avocat Bartholdi menait à Bologne une existence conforme à sa haute réputation, et que comportait une fortune justement acquise. N'ayant pour toute famille que sa femme et un fils, bien jeune encore, qu'il destinait à lui succéder au barreau, généreux par caractère, jouissant de l'estime de tous, il fréquentait la meilleure société, et la recevait de la même façon qu'il en était reçu.

L'abbé Heurtault, comblé chez lui de petits soins, s'applaudissait d'avoir trouvé un homme à qui il pourrait accorder toute sa confiance pendant les épreuves qu'il se proposait de faire subir à son protégé avant de le rappeler en France.

Enfin, après deux semaines d'une vie de délices, il s'arracha de cette Capoue, non sans avoir déclaré à Renauldon

que, suivant le compte qu'on lui rendrait de sa conduite, il préparerait Isabelle à le revoir un jour.

Dès le lendemain du départ du chanoine, l'avocat Bartholdi fit appeler Renauldon dans son cabinet. A peine entré, le jeune homme tressaillit en apercevant le fameux coffre de la caverne : on venait de l'y apporter. L'avocat n'eut pas l'air de remarquer son trouble.

— Mon ami, dit-il avec son affabilité ordinaire, ce coffre et les livres qu'il renferme sont votre propriété, vous le savez ; j'espère bien y ajouter d'autres manuscrits que vous ne dédaignerez point. Jusqu'à votre retour en France, j'en serai le dépositaire, vous viendrez y puiser quand bon vous semblera, car dorénavant vous devrez considérer ma maison comme la vôtre.

Cependant, afin d'obéir aux intentions de notre respectable ami, M. le chanoine, il est bon que vous preniez connaissance du monde, que vous mesuriez l'arène sociale par plusieurs côtés avant de choisir définitivement la direction que vous devrez prendre. Votre profonde science en matière de droit atteste, j'en conviens, une vocation prononcée. Toutefois il ne faudrait pas vous dissimuler que l'état de jurisconsulte a aussi ses épines. Jeune comme vous êtes, vous devez essayer un peu de tout.

A ces derniers mots, l'ex-chef de bandits rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Ceci soit dit sans maligne intention, mon cher, poursuivit joyeusement l'avocat ; entre vous et moi il ne doit y avoir que de l'amitié et du dévouement : revenons donc au sujet qui nous occupe.

Un de mes clients, qui ne fait jamais rien sans me consulter, il signor Broccalio, a deux fils, l'un de dix-sept, l'autre de dix-huit ans, dont il achève en ce moment l'éducation. Il désire avoir un précepteur de premier ordre, et surtout un Français. Le signor Broccalio, à qui j'ai parlé de vous, veut à toute force que vous vous chargiez de ses fils. Puis-je espérer que vous ratifierez la promesse que j'ai faite en votre nom ? Vous serez là parfaitement traité et considéré comme vous méritez de l'être. En outre, il vous restera assez de temps pour vous livrer à vos études favorites, et je me suis réservé de pouvoir vous garder chez moi plusieurs heures par semaine.

Renauldon exprima sa reconnaissance à l'avocat, et promit de se mettre à sa disposition. Deux jours après, il se voyait installé somptueusement chez le signor Broccalio, qui s'estima aussi heureux de l'avoir donné à ses fils que Philippe, roi de Macédoine, le fut jadis de posséder Aristote pour son fils Alexandre.

Le jeune précepteur passa une année dans cette famille, faisant sa société habituelle des personnes du plus haut parage. Durant ce laps de temps, il eut occasion de faire avec ses élèves deux ou trois voyages sur la péninsule. Comme le père des jeunes gens le laissait entièrement maître de fixer l'itinéraire, Renauldon se garda bien d'approcher de Radicofani et d'Acquapendente, où il pouvait être reconnu. Il alla une fois à Rome, où le pape se montra charmé de le revoir et lui fit le meilleur accueil.

L'année révolue, il signor Broccalio, qui considérait les voyages comme le terme complémentaire de l'éducation des jeunes gens, proposa à Renauldon de l'accompagner avec ses enfants au delà de l'Océan, et s'efforça de le gagner par des offres magnifiques. Mais le jeune précepteur n'avait garde de céder : trois noms formaient dans son cœur un contre poids trop puissant ; ces trois noms étaient : France, Issoudun, Isabelle.

L'avocat ayant approuvé son refus, il se contenta d'exprimer ses regrets à une famille qui l'avait comblé d'attentions, d'égards et de marques de générosité. Il l'accompagna jusqu'au port de Livourne, puis revint chez son ami Bartholdi, mais il n'y resta pas longtemps.

IX. — LE FORÇAT DE NAPLES.

Une douairière fort riche, qui aimait le luxe et l'ostentation, la comtesse Romagnési, connaissait Renauldon pour l'avoir vu plusieurs fois chez le signor Broccalio et chez Bartholdi, qui était aussi son avocat et son conseil.



Renauldon s'en va-t-en guerre. Dessin de H. Grenier.

Il ne lui avait point échappé que le jeune homme était un charmant cavalier.

Le voyant libre, et se trouvant elle-même sur le point d'aller passer quelque temps à la cour de Naples, il lui prit fantaisie de se l'attacher en qualité de page ou de chevalier d'honneur. Elle en fit part à l'avocat, qui conseilla à Renauldon d'accepter.

— Allez, mon ami, lui dit-il, le temps d'épreuve vous semblera moins long ; allez, je me charge d'en donner avis à M. le chanoine.

Bientôt après, notre héros se trouva à Naples, au milieu des fêtes de la cour, remarqué par plus d'une dame titrée. Est-il nécessaire d'ajouter qu'aucune d'elles ne parvint à lui faire oublier Isabelle?

La comtesse Romagnési, assez souvent, prenait plaisir à se faire conduire le long des bords de la mer, au moment de la brise, et à marcher un peu, appuyée sur le bras de son cavalier, pendant que son équipage suivait à distance respectueuse.

Un jour qu'elle avait poussé sa promenade favorite plus avant que de coutume, elle s'arrêta à regarder plusieurs forçats qui étaient occupés à des travaux pénibles, sous la surveillance d'un garde-chiourme bien armé. Il y en avait d'accouplés deux par deux; quelques-uns marchaient seuls, traînant au pied une lourde chaîne.

A cette vue, la comtesse éprouva un sentiment de pitié qui dénotait la bonté de son cœur.

— Signor, dit-elle à Renauldon, ces hommes ont commis de grands crimes, je n'en doute pas; mais voyez, en ce moment ils sont bien à plaindre. Obligez-moi d'aller leur distribuer quelque argent, et ajoutez-y des paroles de consolation. Dieu nous en récompensera, vous et moi, dans l'autre monde.

Renauldon se prêta volontiers à un désir qui était en harmonie avec les instincts de son âme. Il courut aux plus proches et s'acquitta aussi libéralement que possible de sa commission. Il les avait tous passés en revue, hormis un qui, séparé des autres, seul et assis, paraissait souffrant, ou tout au moins harassé.

Renauldon l'aborda avec compassion, et se disposait à lui adresser la parole quand il se sentit terrifié par les regards flamboyants que lui lançait cet homme. Cependant il se remit aussitôt, sa position délicate ne permettait pas la moindre hésitation.

— Comment trouves-tu l'existence que tu mènes en ces lieux? dit-il au forçat.

— Moins heureuse que la vôtre, signor Coriolano, répondit celui-ci d'une voix sombre.

Renauldon fronça le sourcil, mais ne perdit pas contenance.

— As-tu jamais eu à te plaindre de moi? demanda-t-il.

— Non, si ce n'est que vous nous avez abandonnés, mais je ne vous en veux point; le bon Dieu a daigné opérer votre conversion, en vous envoyant un vénérable prêtre français; il ne m'a pas accordé la même grâce.

— Il ne faut pas désespérer de sa miséricorde.

— A présent?... regardez ces fers!

— Qui sait?... Voyons, te conviendrait-il d'être transporté en Amérique, où tu serais libre de travailler et de vivre honnêtement?

— Ce serait le plus grand bonheur qui pourrait m'arriver. Mais pourquoi m'abuser? Voyez donc mes chaînes.

— Es-tu homme à te taire?

— Je vous comprends.

— A soutenir, au besoin, que tu ne m'as jamais connu?

— Ce ne sera pas la première fois que vous aurez eu la preuve de mon dévouement.

— Eh bien! prends courage et compte sur moi. Si Dieu me prête assistance, je te jure, foi de Coriolano, et ce nom aura été prononcé entre nous pour la dernière fois; tu m'entends...

— Oui, signor; j'en fais le serment.

— Je te jure, foi de Coriolano, qu'avant peu tu seras embarqué, et qu'au moment de t'éloigner tu recevras de ma part une forte somme d'argent.

— Signor Coriolano, s'écria le forçat, les larmes aux yeux, que mon saint patron se charge de vous récompenser, et qu'il vous protége le reste de votre vie!

L'ex-capitaine tendit sa main à son ancien compagnon, qui la baisa à plusieurs reprises, et il le quitta en lui laissant un premier témoignage de sa libéralité.

— Que vous disait ce malheureux? demanda la comtesse, lorsque Renauldon vint la rejoindre; il semblait vous intéresser plus que les autres.

— Madame, lui répondit son cavalier, cet homme est malade, il succombe à la peine; je doute qu'il vive longtemps. Quels que soient ses torts vis-à-vis de la société, Dieu, j'en suis sûr, lui fera miséricorde, à cause de ce qu'il souffre aujourd'hui.

— Vous me fendez le cœur, dit la comtesse, en passant son mouchoir sur ses yeux.

— Madame, continua Renauldon, en s'animant par degrés, vous venez de commencer une bonne action; si vous m'en croyez, il faut l'accomplir jusqu'au bout. Obtenez que cet infortuné, dont j'ai pris le nom, soit embarqué et conduit en Amérique; cela vous sera facile; le souverain n'a jamais de refus à vous opposer. Excusez mes instances, et songez que vous m'avez associé à votre œuvre et à la récompense qui lui en reviendra là-haut.

La comtesse prit feu à cette proposition. Le soir même, elle présenta sa requête au roi, et une semaine ne s'était pas écoulée que le forçat gracié fendait l'onde écumante, en appelant toutes les bénédictions du ciel sur son généreux capitaine.

X. — RENAULDON S'EN VA-T-EN GUERRE.

Peu après, une cause de la plus haute importance obligea la comtesse Romagnési à quitter Naples. De tous côtés, dans la péninsule, on se préparait à la guerre. La France, ayant pour alliée la Sardaigne et l'Espagne, était sur le point de donner une dure leçon à la cour d'Autriche. Le maréchal de Villars, plus qu'octogénaire, marchait sur Milan, Tortone et Novare. Le maréchal de Coigny s'avançait plus au centre des possessions de l'empereur.

Revenu à Bologne, Renauldon trouva une lettre de l'abbé Heurtault, qui l'émut profondément.

« Mon ami, lui disait le chanoine, la guerre n'est « point de mon goût; elle trouble la douce harmonie « que le Christ a recommandée entre tous les hommes. « Je partage à cet égard l'opinion de notre premier mi« nistre, S. Em. le cardinal de Fleury. Cependant on as« sure qu'aujourd'hui elle est inévitable en Italie; votre « devoir vous ordonne d'aller vous offrir. Notre ami « commun, Bartholdi, vous remettra de ma part des let« tres de recommandation, au moyen desquelles vous se« rez admis comme volontaire au quartier général du « maréchal de Coigny, et employé convenablement. Je « vous invite à profiter de cette occasion. A mesure qu'on « acquiert des années, on aime à se rappeler que, pen« dant sa jeunesse, on a porté les armes avec honneur : « c'est une satisfaction qui chasse bien des mauvais sou« venirs. Allez, mon cher Renauldon; soyez brave sans « témérité. Si Dieu vous conserve la vie, ce sera une « preuve qu'il consent à ce que vous reveniez dans notre « ville d'Issoudun, et qu'il vous y réserve tout le bonheur « que vous pouvez désirer. Isabelle, à qui je montre ces « lignes, fait, ainsi que moi, des vœux sincères pour votre « prompt retour. »

Renauldon, après avoir achevé la lecture de cette lettre, ne fut pas longtemps à prendre son parti. Le courage du capitaine Coriolano revint bouillonner dans ses veines;



mais cette fois, du moins, Renauldon n'avait point à appréhender de sentir la rougeur lui monter au visage en regardant son épée.

Il fit part de sa résolution à Bartholdi, et courut prévenir la comtesse Romagnési, qui jeta les hauts cris et éprouva coup sur coup deux attaques de nerfs, en voyant son chevalier d'honneur lui échapper.

— Les Français ne rêvent que carnage, s'écriait-elle avec dépit; vraiment on les prendrait pour des barbares sanguinaires, s'ils n'étaient si aimables.

Renauldon parvint à la calmer, à force de lui exprimer sa reconnaissance pour toutes les marques de bonté dont elle l'avait honoré, et en lui laissant espérer qu'il reviendrait à Bologne, après la guerre finie.

Il arriva au camp, juste au moment où l'heure de la gloire allait sonner pour tout le monde. Deux victoires successives furent remportées à Parme et à Guastalla. Chacun y fit son devoir. Renauldon se comporta vaillamment, et fut d'autant plus remarqué qu'on l'avait pris pour un débutant. Il se garda bien d'avouer qu'il n'en était pas à son coup d'essai.

Le maréchal de Coigny, à qui on présenta les plus braves, proposa à Renauldon de lui faire obtenir un grade distingué. Mais le jeune volontaire aurait échangé toutes les dignités militaires contre une permission pure et simple de revenir à Issoudun.

Cependant le terme de l'épreuve approchait. Le brillant et rapide succès de la campagne eut pour résultat les préliminaires d'une paix certaine. Renauldon, de même que plusieurs autres volontaires, reçut l'autorisation de quitter l'armée.

Informé de sa belle conduite, le chanoine lui manda qu'il venait d'obtenir pour lui un emploi à Versailles, celui de greffier de l'hôtel et de garde-magasin des vivres.

Le bonheur de rentrer en France ne l'empêcha point de verser des larmes en faisant ses adieux à son généreux protecteur, l'avocat Bartholdi, celui qui l'avait tant aidé à se réhabiliter dans sa propre estime.

Il n'oublia pas non plus d'aller rendre visite à la comtesse Romagnési, et de lui communiquer les ordres qui l'appelaient à Versailles. La douairière se consola un peu de son départ, en l'entretenant du projet qu'elle nourrissait depuis longtemps de visiter la cour de Versailles, projet qu'elle comptait mettre prochainement à exécution, si son âge et sa santé le lui permettaient.

XI. — A ISSOUDUN.

Enfin, Renauldon s'embarqua, emportant avec lui un riche bagage, une magnifique collection de livres et de manuscrits, dont plusieurs lui venaient de l'avocat Bartholdi. Durant la traversée, qui fut courte et exempte d'accidents, les plus beaux souvenirs de son enfance et la perspective d'un hymen heureux ne cessèrent de l'accompagner.

Débarqué à Marseille, il se donna à peine le temps de visiter cette grande ville et partit pour Versailles.

L'emploi que lui avait fait obtenir le chanoine ne devait lui servir qu'à cause de la proximité de Paris, il lui facilitait les moyens d'obtenir ses grades et le titre d'avocat. Instruit et protégé comme il l'était, il eut bientôt ce qu'il désirait. Dès lors, il ne lui resta plus qu'à installer son successeur, qu'il avait eu la précaution de désigner d'avance, la place de greffier de l'hôtel étant réversible au profit du démissionnaire.

Ce fut un grand jour pour Joseph Renauldon que celui où il fit sa rentrée dans sa ville natale. L'abbé Heurtault l'attendait, ayant près de lui Isabelle, qu'il avait préparée doucement au retour de son fiancé. Après les premières émotions de la joie, l'aimable jeune fille s'écria ingénument :

— Je savais bien que la bénédiction du pape était infaillible!

On n'eut garde de lui apprendre le sort de la lettre qui avait manqué d'occasionner un drame lugubre dans la caverne.

Les trois années d'épreuve n'étaient pas complétement expirées. Mais le jeune banni devait son rappel anticipé à une cause impérieuse et exceptionnelle.

Le chanoine, en sa qualité de doyen du chapitre de Saint-Cyr, avait à soutenir un procès d'une haute importance contre l'abbé de Notre-Dame et le chapitre de Saint-Denis. Ayant pu mieux que personne apprécier le mérite du jeune avocat qui, prochainement, devait se produire au bailliage d'Issoudun, il tenait à lui confier la défense des intérêts du chapitre : c'est pourquoi il avait hâté son retour.

Renauldon, en effet, après avoir bien étudié la cause, débuta par un plaidoyer comme, depuis longtemps, on n'en avait entendu dans le bas Berry, même à Bourges. Le gain du procès s'ensuivit immédiatement et la main d'Isabelle fut le prix de ce beau succès. Il va sans dire que ce fut le bon chanoine qui leur donna la bénédiction nuptiale.

Dès lors, le jeune avocat vit affluer à son cabinet la noblesse et la bourgeoisie : toutes les affaires de quelque valeur lui furent confiées, et sa réputation grandit de jour en jour.

Quelques années plus tard l'abbé Heurtault mourut, laissant, par testament, une répartition équitable de sa petite fortune. L'avocat et sa femme n'eurent qu'à se féliciter de la part qui leur en revint.

Mais cette mort produisit dans l'âme de Renauldon une impression profonde et singulière; non-seulement elle lui enlevait un oncle, un ami sincère, un bienfaiteur, elle réveillait en outre dans sa mémoire certaines parties de sa vie qui étaient restées ignorées. Sa tristesse dégénéra en une sorte d'idée fixe. Il se rappelait, à tout propos, la rencontre au Vatican, celle du forçat devant la rade de Naples. Il n'osait plus ouvrir ni même regarder le fameux coffre, sans éprouver un frissonnement. Chaque fois qu'il se rendait au Palais, il lui semblait voir surgir un accusateur, un témoin. Il tremblait sans cesse que quelqu'un ne vînt tout à coup le rendre méprisable au yeux de sa femme, qui pourtant le chérissait comme elle en était aimée.

L'avocat Bartholdi, qui avait démêlé dans sa correspondance cette disposition d'esprit, l'avocat Bartholdi fit un voyage à Issoudun, et parvint, non sans peine, à remonter le moral de son ami. Mais lui-même, quelque temps après son retour à Bologne, paya le tribut de nature.

A cette nouvelle, Renauldon se crut abandonné sans retour aux fantômes qui le poursuivaient. Afin de leur échapper, il résolut de renoncer au barreau et de se consacrer exclusivement aux travaux de cabinet, c'est-à-dire de se dérober au monde. La tendre Isabelle se soumit avec empressement à cette décision, dont elle était loin de soupçonner les motifs. Une seule chose la préoccupait, le désir de vivre avec son mari et de le savoir heureux.

Une fois dans sa retraite, Joseph Renauldon s'attacha si bien à dépister ceux qui auraient pu le rechercher, qu'aujourd'hui il serait complétement ignoré, même dans son pays, sans les ouvrages remarquables qu'il a publiés.

De nos jours, un confrère de Renauldon, de l'avocat

Renauldon, veux-je dire, M. Armand Pérémé, dans un docte et intéressant volume, ayant pour titre : *Recherches historiques et archéologiques sur la ville d'Issoudun*, qui est aussi sa ville natale, M. Armand Pérémé, faute d'avoir pu se procurer assez de renseignements, ne raconte qu'en abrégé, mais constate positivement la vie étrange et les aventures prodigieuses de Renauldon.

Il m'a paru intéressant de développer avec plus de détail ces aventures, toutes exactes au fond, malgré leur apparence invraisemblable.

Par compensation, l'historien d'Issoudun nous donne l'énumération des œuvres de son comparatriote. La voici, comme dernière preuve de l'existence et du talent de Coriolan second : 1° un *Traité historique et pratique des droits seigneuriaux*, Paris, 1763 ; 2° un *Dictionnaire des fiefs*, le plus complet en ce genre ; 3° des *Observations*

Le retour de Renauldon près du chanoine et d'Isabelle. Dessin de H. Grenier.

sur le franc alleu de Berry ; 4° le *Tableau général du commerce de l'Europe avec l'Afrique, les Indes orientales et l'Amérique, fondé sur les traités de* 1763 *et* 1783.

Tous ces ouvrages se trouvent dans nos grandes bibliothèques publiques et aussi dans celles des anciens jurisconsultes. L'auteur de cette histoire possède le premier, magnifique volume in-4°, parfaitement imprimé et soigneusement relié ; de temps en temps il se complaît à le relire.

Terminons par une citation du livre de M. Pérémé, à propos de Renauldon :

« Son style est ferme et précis, et déjà il respire cet esprit de critique positive et d'examen rationaliste qui fut celui des écrivains de la fin du dix-huitième siècle. Renauldon mourut à Issoudun, nous ignorons en quelle année ; mais, d'après les dates ci-dessus, on voit que ce fut dans un âge fort avancé et vers l'époque où éclata la Révolution. »

MAURICE DECHASTELUS.

FIN.

VOYAGES SUR LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS. — MIDI [1].

DE PARIS AUX PYRÉNÉES. — LES LANDES.

LETTRE A PITRE-CHEVALIER.



Une famille de paysans landais dans une pinada. Dessin de J. Worms.

(1) Voyez, pour la série, les Tables et les livraisons précéd.

Première impression. — Villes enfouies. — L'ancien pays. — Le chemin de fer de Bordeaux à Bayonne. — A travers la lande. — Le *bros*. — Les *xcanques*. — Les facteurs de la poste. — Les bergers. — Chanson du *Gui*. — Dans la *pinada*. — Vieilles légendes. — La résiniere. — Notre instituteur primaire. — Un souper sous le chaume. — Excursion aux dunes. — La noce et l'enterrement.

La première pensée du voyageur contemporain, en quelque lieu que le mènent le caprice et la curiosité, c'est : « Je ne vois là rien de bien neuf; ceci ressemble à tout. » Et souvent c'est vrai ou à peu près. Les maisons, les monuments, les ponts, les hôtels de ville, etc., rappellent presque toujours ce qu'on connaît. La différence peut s'établir dans le style, dans les dimensions; mais ces œuvres de l'homme civilisé présentent un air de famille presque uniforme et facile à distinguer.

Ici, au contraire, dans les Landes, on ne peut pas se dire : « Je connais cela; ce sont mes environs de Paris, c'est ma banlieue verte et fleurie. » Non, c'est l'immensité sévère, aride, à peine riante çà et là, et assombrie par les vertes zones des *pinadas*. On sent qu'on met le pied dans un pays à part, dans une région âpre où l'indigène est obligé de disputer sa vie aux sables et aux marais, et où chaque pouce de culture est une conquête obtenue sur la stérilité du Sahara français.

Au sortir de Bordeaux, ce contraste est d'autant plus frappant qu'on vient de quitter une cité somptueuse, riche en édifices, même un peu vaine de sa décoration extérieure. On y avait retrouvé le luxe de la capitale, le mouvement d'un commerce hardi et florissant, et l'on ne se disait pas que cette cité splendide avait une ceinture morne et désolée.

Une juste émotion nous saisit en songeant que nous étions dans les Landes, dans cette portion du territoire national si longtemps abandonnée à elle-même, à sa sauvage mélancolie et au triste isolement de ses colons, mais qui paraît aujourd'hui devoir être entraînée à son tour dans le mouvement général.

Pour la plupart des gens qui jugent de loin et légèrement, les Landes ne sont et n'ont jamais été qu'une agglomération de sables. On feint d'ignorer quelle magnifique situation occupe ce pays jeté entre la Gironde, l'Océan, les Basses-Pyrénées et le Gers, dans d'excellentes conditions de climat, avec des ressources immenses en minéralogie, sources thermales, chasse, pêche, etc. On s'imagine donc que les Landes n'existent que d'hier et n'ont pas même d'histoire! Les faits se chargeraient aisément de démentir une pareille erreur : car la position de cette contrée, entre la France et l'Espagne, l'absence d'obstacles qui arrêtassent la marche des conquérants, l'impossibilité pour les habitants trop clair-semés et trop faibles de se défendre eux-mêmes, tout a contribué à livrer les Landes au premier occupant qui y promenait l'épée et la torche. Ce passé mystérieux, nous l'étudions en ce moment, à la pointe du Médoc.

Là s'élevait une ville florissante, Noviomagus; elle se croyait bien abritée par la grande île d'Antros : un jour, Antros fut englouti, et les flots de la mer se ruèrent sur Noviomagus quand ils ne trouvèrent plus d'entrave. Plus d'une ville, suivant la tradition, périt ainsi; sur toute la côte du golfe, le sable apporté par l'Océan a couvert bien des villages et des hameaux qui voyaient s'approcher peu à peu l'ennemi sans savoir ni pouvoir le combattre. Le sable marchait, fatal et irrésistible; il ensevelissait tout sur son passage, plus terrible que l'eau qui finit du moins par se retirer, et il enfouissait les églises, les maisons, les arbres, les cultures. Parfois même il est arrivé qu'une dune, enfin déplacée, laissait apercevoir, à peu près dans l'état où elle l'avait surpris, le village caché durant des siècles. L'Océan a donc ses Pompeï et ses Herculanum. — Sous le chaume, ce sont les histoires qu'on raconte volontiers; le Landais s'anime de son récit, il montre le sable se dressant en colonne, sous la pression du vent : les champs se revêtent d'une poussière impalpable; les blonds maïs disparaissent; l'herbe se sèche et s'efface aussi complétement que sous une couche de neige.

Mais j'aurai bien assez à vous parler de ce sable auquel on faisait jadis trop bénévolement une si large part. Laissez-moi vous retracer les impressions émouvantes qui tour à tour remplirent notre cœur dans cette excursion longue et pénible, où nous voulions tout voir et étions parfois affligés d'avoir vu. Nous avons passé à travers une sorte de peuple à part, issu d'éléments bien divers, originaire, par les Boïes, des Kimris de la Bohême; par les Ibères, de la Géorgie, sans compter la race autochthone des Aquitains de Jules César. Là où nous sommes, à l'embouchure de la Gironde, vivaient les Bituriges Viviques (gens du Bordelais); les Medulli (du Médoc), ayant pour capitale Espar, aujourd'hui Lesparre; les Boïes, peuplade du Buch; les Belandes, dont le chef-lieu Cassio est devenu Bazas. — Transportons-nous, en ce moment, par l'imagination, sur les bords de l'Adour : nous y trouverons les Tarbelles aux quatre bannières, avec leur ville d'Acqs (Dax); les Tarussates à Aire; les Bercorcates qui avaient fondé Biscarosse. Au nord, s'étendaient les tentes des Elosates qui nommèrent la ville d'Eauze; les Sociates étaient à Soz, et vers ce district campaient les Osquidates de la plaine.

Ici l'Océan a laissé partout, bien plus que ces anciennes tribus, le souvenir de son passage. S'il couvrit autrefois plus d'une contrée de l'Europe, ce n'est qu'en fouillant soigneusement le sol qu'on y retrouve ses traces. Dans les Landes, le pays tout entier redit cette redoutable visite de la mer qu'il a subie aux âges les plus reculés et qui n'a dû cesser (1) qu'au bout de huit mille ans environ. Les plateaux actuels étaient des îles; jusqu'à Gabarret et de Bazas à Dax, s'étendait la nappe liquide. La tradition, fidèle gardienne des faits historiques, a conservé le nom de *caps* (îles) aux villages bâtis sur les hauteurs. Ce sont donc ces plateaux qui, seuls, eurent d'abord quelques habitants : l'homme fut loin de tout conquérir sur l'Océan; car l'Océan laissa derrière lui les vastes étangs d'Orx, d'Hosseyros, de Moïsan, de Soustons, de Carcans, et surtout de Cazau que sépare de la Teste une immense forêt de pins; ces marais sans fond comme à Pindares et à Gabarret; ces immenses bancs de pierre coquillière qu'on trouve à Rimbes, Mont-de-Marsan, Tartas, Casteljaloux, Houeillès, Lerm et Captieux, et ces plantes marines qui abondent encore à Boussés, Lubbon, Losse et Estigarde. Les eaux en se retirant formèrent deux vallons bien distincts, les grandes et les petites Landes, sans compter les landes du Médoc, allant à la Teste et à Arcachon (2). Sur une longueur de soixante-dix lieues et une largeur moyenne de vingt-cinq, c'est-à-dire sur neuf cents lieues carrées, étendue énorme quand on la mesure au reste de la France, nous n'allions trouver que des sentiers à peine frayés parmi les bruyères. Tantôt à pied, tantôt à cheval, nous

(1) Selon M. Thore, auteur de *la Flore des Landes*, né à Dax, qui fut aussi la patrie de Roger Ducos, membre du Directoire et du Consulat.

(2) Arcachon, chaque jour plus animé et plus rempli de maisons coquettes, est devenu une oasis dans le désert.



devions parcourir cette étendue si intéressante à voir et qu'on peut soupçonner à peine quand on la traverse sur le chemin de fer.

Le chemin de fer a-t-il été un bienfait pour les Landes? Il est permis de se le demander.

Il est profitable à Bayonne et aux Pyrénées ; mais il sert avant tout à franchir le plus vite possible ces pauvres Landes que, dans son impatience, l'*excursionniste* accuse d'être trop longues. Et de fait, à peine le train s'est-il éloigné de Bordeaux, qu'il a l'air de s'être engagé dans le grand désert. De loin en loin une maisonnette de brique apparaît ; une femme, coiffée d'un chapeau rond en paille, fait les signaux en guise de cantonnier ; on passe, mais si le nom de la localité est inscrit sur la station, en revanche la localité ne se montre jamais, et l'on se croirait au temps où la grande Catherine, voyageant en Crimée, trouvait sur son chemin, grâce à l'attention délicate de ses courtisans, des noms de bourgs et villages fabuleux. Sur toute la route, il n'y a guère que Dax qui se révèle avec sa physionomie riante. Oui, Labouheyre, le rendez-vous du commerce des Landes; Sabres, jeté au milieu des marais; Morcenx, où l'on s'arrête pour déjeuner et où le buffet se ressent un peu trop de la nature du pays; Rion; Buglose, qui nous a donné saint Vincent de Paul, ne sont portés sur le *Guide* que pour mémoire, et il faut atteindre Dax pour apercevoir des maisons : ce sont celles du faubourg de Sablar; et une rivière : c'est l'Adour, au nom poétique, l'Adour que nous retrouverons à Bayonne. Que de difficultés n'a pas soulevées l'établissement de la ligne ferrée! Les ouvriers manquaient; ceux qu'on avait amenés eurent à lutter contre les rigueurs de la vie sous la tente, contre une nourriture insuffisante qu'il fallait tirer de Bordeaux, et surtout contre les fièvres d'autant plus dangereuses pour eux qu'ils n'étaient pas acclimatés. On dut s'adresser aux gens du pays : mais, outre que la population est clair-semée dans les Landes, elle était inhabile à ce genre de travail, et l'opération coûta bien plus de temps que pour les tracés ordinaires. Vinrent ensuite les obstacles résultant de la nature d'un sol peu solide. Parfois on s'aperçut qu'on avait opéré sur un terrain mou et détrempé par l'action souterraine des eaux marécageuses. Force fut alors de solidifier ce terrain soit avec une maçonnerie, soit avec des poutres énormes placées transversalement. En outre, pour que le sable ne vînt pas obstruer le railway, il fut nécessaire de palissader certaines parties et de planter des arbres très-rapprochés qui fussent une barrière éternelle contre l'ennemi de la contrée. Telle est l'œuvre que la patience humaine, ce magnifique instrument des volontés de Dieu, a réussi à accomplir. Le chemin fonctionne parfaitement, et les Pyrénées s'en aperçoivent à l'affluence de leurs visiteurs.

Mais n'oubliez pas que je vous parle de chemin de fer pour l'acquit de ma mémoire, et veuillez suivre l'itinéraire que j'ai parcouru, en compagnie de mon jeune poëte enthousiaste. C'est à Labouheyre même que commençait notre tournée d'exploration.

L'espace s'ouvrit devant nous, effrayant comme tout ce qui est simple et d'une beauté primitive. Appellerai-je beauté ce que nous vîmes? Oui, si ce qui confond l'esprit mérite ce nom.

C'était le matin : le soleil se levait avec majesté, à l'est de la savane landaise, tandis que derrière nous un voile de vapeur pesait encore sur la plaine, et, condensé à ras de terre, s'élevait doucement et se dilatait dans les airs. Ce voile diaphane prêtait un charme inexprimable aux pinadas si sombres d'ordinaire et donnait à leurs cimes une ténuité, une sveltesse qu'elles ne possèdent pas. Les hauts châtaigniers, isolés ou plantés en bouquets, arrêtaient l'œil avec leurs branches vigoureuses et leur feuillage épais. Les troupeaux de moutons, à la laine courte, à la taille chétive, sortaient de leurs pacages pour aller au hasard brouter l'herbe rase de la lande ; çà et là passaient lentement des *bros*, chariots chargés de marchandises et traînés chacun par deux bœufs qui vont d'un pas magistral, sans que le conducteur les presse de l'aiguillon. Ces animaux sont habitués à obéir à la voix ; leur pas, pour n'être point rapide, n'en est que plus sûr. Partout, dans ces contrées, ils remplacent le cheval ; et nous les reverrons à Biarritz, gravissant péniblement mais docilement la côte, avec toute espèce de fardeau. Pour les nourrir, le bouvier emporte des tiges sèches de panis dont il fait une sorte de torchis et qu'il saupoudre de sel ou de son. Quant à la nourriture de l'homme lui-même, elle est à peu près aussi élémentaire, car elle se réduit à un grossier pain noir de maïs ou de seigle, et c'est un grand régal quand il peut y ajouter quelques sardines de Galice.

Le premier échassier que nous aperçûmes, monté sur ses hautes *xcanques*, comme disent les gens du pays, courait avec une vélocité digne de celle du chemin de fer. Cet homme, mieux habillé que ses compatriotes les *Cousiots* ou *Mareisins* (1), avait une dalmatique d'étoffe brune et des guêtres boutonnées jusqu'au genou ; au lieu de béret, il portait pour coiffure un chapeau de jonc qui protégeait bien sa tête. C'était le facteur de la poste.

Les autres *landescots* que nous rencontrions par intervalles étaient presque uniformément couverts de peau de brebis, avec le poil en dehors : on eût dit une population de Robinsons Crusoë. Leurs cheveux plats et longs flottaient sur leur cou et faisaient ressortir la pâleur maladive de leur teint et l'éclat plein de fixité de leurs yeux, dont le regard décèle un tempérament nerveux et irritable. Les chiens, sauvages comme leurs maîtres, s'écartent à la vue de l'étranger. Cependant ne craignez pas d'aborder le Landais : il est bon, hospitalier, et vous êtes en parfaite sûreté sous son toit bien humble.

Tout contribue à entretenir chez le Landais cette espèce de tristesse morne qui semble peser continuellement sur lui et étendre un voile de deuil sur son existence. Ce n'est pas que le soleil lui refuse ses rayons, les fleurs leurs parfums, les abeilles leur miel (2), les oiseaux leurs chants. Non, mais il y a dans sa manière de vivre, dans la nature de ses industries, dans les dures conditions de son travail quelque chose qui le domine et le terrasse. D'autres peuvent se distraire d'une peine momentanée, d'un temps rude, d'un instant de pénurie : lui, il ne le peut pas. Il faut qu'il combatte toujours résolûment le sable : s'il l'attend, il doit se résoudre à être vaincu par cet adversaire redoutable ; s'il veut le surmonter par les plantations de pins, il aura constamment devant les yeux le spectacle le mieux fait pour nourrir la mélancolie.

Ah! qu'il y a loin de nos belles forêts où la lumière court, se joue, scintille et s'égare avec tant de caprices et de mystères charmants; qu'il y a loin de nos chênaies de Fontainebleau, de Saint-Germain, de Marly, à ces pinadas sombres, dont le feuillage, s'il est éternel, est éter-

(1) Noms donnés par les citadins à la population agricole.

(2) Les abeilles se multiplient aisément dans les Landes; mais la routine s'oppose à leur développement si précieux. On laisse les ruches à terre, dans l'humidité, au lieu de les élever sur des banquettes ; et, l'hiver, on n'a pas soin de les mettre sous un petit hangar pour les soustraire à l'action des vents d'ouest et du nord.



nellement noir! Nos forêts ont des détours imprévus, des méandres poétiques, des clairières, des taillis où s'abrite le gibier, des grottes et des rochers d'où l'on croit voir sortir les gracieuses divinités de l'Olympe grec; elles ont de larges carrefours qui appellent les rendez-vous de chasse, de belles allées tapissées d'herbe fine et de mousse. La pinada, au contraire, est symétrique, toujours géométriquement plantée: l'allée est droite, uniformément droite; les arbres se serrent les uns contre les autres, de façon à offrir plus de résistance au sable; sous leur feuillage pas de fleurettes ni de verdure, ni d'éclaircies où passe le rayon solaire. C'est grave, muet et d'une rigidité de lignes à porter le spleen dans le cœur. Il semble qu'on entre dans d'immenses cimetières, et que toute la France envoie là ses morts pour les ensevelir sous ces pins. Et encore, le jardin de l'éternel repos a-t-il des cultures variées, des fleurs en abondance, des rosiers qui s'épanouissent sous la brise de mai et que visitent les petits oiseaux sautant de branche en branche. La pinada invariable s'étend dans une perspective sans fin et une roideur sans trêve. Puis viennent des prés à l'herbe rare, des espaces à demi nus où des bruyères et des genêts cachent les moutons qui cherchent leur pâture dans ces steppes.

Quelques sentiers dirigent les pas du voyageur; mais ils sont rares, et, la plupart du temps, nous dûmes aller droit devant nous, sous la conduite de gens du pays, notamment du guide Baptiste, un homme infatigable, que nous avions pris à Labouheyre. La plaine semble devoir durer éternellement. Voici cependant un champ de maïs. Ici le sol a été amendé avec courage et persévérance; peu à peu il a répondu à des efforts intelligents; l'épi aux larges feuilles s'élève et jaunit. Mais plus loin le steppe recommence, la végétation se raréfie, à peine une teinte verte égaye-t-elle cette étendue morne et stérile. — Prenez garde! nous crie Baptiste; il y a là de l'eau!... Il se détourne et nous entraîne dans un long circuit. Nous allions droit à un marais considérable, danger permanent dans ce pays. Les abords des étangs et marais se cachent sous le sable quelquefois assez solide pour tromper le pied. Une végétation favorisée par l'humidité contribue à l'illusion. On s'imagine marcher sur le sol uni et tout à coup l'on enfonce dans une vase stagnante d'où il est difficile et souvent impossible de sortir. Semblables à la mer Morte, de mémoire maudite, ces étangs manquent de la bordure riante des arbres: là ne s'incline pas le saule, là ne se dresse point le peuplier. L'eau est nue comme la terre: solitude et silence partout. Et puis, quand on a contourné cette masse liquide produite fréquemment par les eaux pluviales qui ne peuvent se dégager, faute de canaux, ou parce que le sable les arrête, on se retrouve soit en face du steppe, soit devant d'autres pinadas. Encore les rangées d'arbres lugubres, encore ces files qui rappellent les marches processionnelles des moines d'autrefois!... Le vertige prend devant une si implacable uniformité; on ne sait plus si l'on a reculé ou si l'on avance, si ce ne sont pas les objets déjà vus qui se sont animés et reviennent sur vous, et l'on sent seulement à sa fatigue que depuis le matin l'on a fait bien du chemin.

Vers l'après-midi, nous atteignions une vaste pinada qui s'étend aux environs d'Arjuzanx. La chaleur était lourde et insupportable. Pas d'eau potable. Les troupeaux languissaient derrière les bruyères. Adossés à des pins isolés, les pâtres sur leurs xcanques se tenaient appuyés, presque assis, sur une espèce de bâton qui les maintient en équilibre, et c'est dans cette pose de statues aériennes qu'ils se délassaient de leur immobilité forcée en se livrant à un travail utile. Nous en vîmes trois: l'un, le plus âgé, tricotait; l'autre, son fils aîné, se façonnait pour l'hiver un pardessus en peau de mouton; le troisième avait une quenouille et filait de la laine, comme s'il eût été sainte Geneviève elle-même au milieu des champs de Nanterre. A notre vue, ils ne bougèrent point. Leurs visages maigres et tristes ne prirent pas la moindre expression de curiosité; ils se bornèrent à toucher du bout de la main le bord de leurs bérets bleus. Notre guide se détourna vers eux, et ils échangèrent quelques mots, mais quelques mots à peine. Dans le cours ordinaire de la vie, ces gens-là ne sauraient être causeurs; ils ne s'épanchent volontiers qu'aux jours de fête, où nous les étudierons bientôt métamorphosés, emportés dans une exubérance joyeuse, d'autant plus folle qu'elle est plus rare et détend des ressorts d'ordinaire resserrés et inexercés.

— Voulez-vous traverser la pinada? nous dit Baptiste. Celle-ci n'est pas trop longue, et elle a par le milieu une allée assez large.

— Volontiers, dis-je. Eh bien! quels sont ces bergers à qui vous avez parlé?

— Des hommes d'Arengosse. Ça n'est pas riche. Ils sont cinq, le père, la mère, les deux fils que vous avez vus, et la fille que j'aperçois là-bas; tous les cinq vivent dans une cabane étroite où les gros messieurs de Bordeaux ne logeraient pas tant seulement un grison. Et encore, ils ne sont pas des plus malheureux. Le père et les fils gardent le troupeau pour le compte d'un colon. Quand l'année est bonne, ils sont payés de leur peine. Mais si la récolte est mauvaise, si le millet et le seigle poussent mal, le colon n'a rien à partager avec son propriétaire, et par conséquent avec les bergers.

— C'est un peu la faute des colons, lui dis-je. Ils ne varient pas les cultures; il n'y a que soixante ans que le pays connaît le maïs.

— Vrai? s'écria Baptiste, ouvrant de grands yeux.

Je trouvais un auditeur naïf, et je lui fis subir tous les discours qu'on a tenus sur la nécessité de dessécher les marais et de les convertir en pâturages, d'ajouter de nouveaux produits au seigle, à l'orge, à l'avoine, au millet et aux pommes de terre, produits bornés des soins des Landais. Mon homme approuvait tout, mais il secouait la tête; évidemment mes hautes spéculations agricoles dérangeaient l'économie et les habitudes de ses pensées.

— C'est égal, me dit-il, nous avons une bonne aubaine. S. M. l'Empereur vient d'acheter pour les faire ensemencer onze mille hectares de terrain, et c'est fameusement de bonheur pour la contrée.

— J'ai appris cette nouvelle, répliquai-je, et je m'en suis réjoui pour les Landes. En France, quand l'exemple vient d'en haut, il ne manque pas d'être suivi.

Le front de cet homme simple s'illumina d'un éclair patriotique. Baptiste fit claquer ses doigts en signe d'allégresse.

Revenant au premier sujet de la conversation, je lui demandai quelle était la nature des travaux de la fille du vieux berger.

— Attendez, dit-il, je vais vous répondre... Mais d'abord, si vous voulez prêter l'oreille, les voilà qui chantent tous trois un air fièrement ancien.

Nous écoutâmes cette mélodie un peu sauvage. C'était la chanson du *Gui*, la chanson du sixième jour de la lune, telle qu'elle s'est conservée à travers les générations en passant de bouche en bouche avec cette fidélité scrupuleuse que la tradition met à transmettre des usages et des

mots qui ne sont plus compris, mais qui restent vénérés par les descendants des vieilles races. Voici la chanson :

Nous sommes arrivés
A la porte des *rics* (1).
Dame, donnez-nous l'étrenne du gui !
Si votre fille est grande,
Nous demandons l'étrenne du gui !
Si elle est prête à choisir l'époux,
Dame, donnez-nous l'étrenne du gui !

Notre étonnement ne saurait se décrire, à l'audition de cette mélopée contemporaine des druides. Baptiste sourit et, fier de sa science, dit en secouant la tête :

— C'est une chanson qui vaut bien des gros sous aux petits enfants du pays. La veille du premier jour de l'an, ils s'en vont tous devant les maisons des colons les plus aisés, et ils chantent leurs couplets ; seulement, au lieu de *gui*, ils disent *guillonné*.

— Et, lui demanda mon compagnon, avez-vous beaucoup d'airs comme celui-là ?

— Ah ! dame, oui, pas mal. J'en sais un qui est fameux, mais je ne le comprends pas.



Le facteur de la poste dans les Landes. Dessin de J. Worms.

— Faites-nous-le entendre pour voir si nous le comprendrons.

— Si ça vous est agréable, murmura-t-il.

Et d'une voix mâle il entonna le *bardit* suivant :

Prends garde, fier Pétrocorien,
Réfléchis avant de prendre les armes ;
Car, si tu es battu,
César te fera couper les mains !

— Qu'est-ce que c'est que ça, César ? dit-il ensuite ; un Espagnol, peut-être, ou un Gascon qui sera venu des Pyrénées fondre sur nos pauvres Landes ?

— C'était, lui répondit mon jeune compagnon, le puissant chef d'un peuple appelé les Romains. César rencontra dans l'Aquitaine une grande résistance. Toutes les peuplades entrèrent dans la lutte contre lui, sauf les Bituriges, les Medulli et les Boïes. Il fallut recommencer la conquête pour l'achever. Au reste, les Romains civilisèrent le pays et établirent leur dépôt principal à Lapurdum, aujourd'hui Bayonne.

— Je comprends, dit Baptiste sans être très-sûr d'avoir compris. C'est égal, nos anciens avaient raison de chanter, puisqu'ils ne pouvaient plus se battre.

Et notre homme, ayant répété le bardit comme une protestation en faveur de son indépendance locale, ajouta :

— Diable !... ce César-là n'y allait pas par quatre chemins. On ne devait pas être bien sûr, dans ce temps-là, de garder son bœuf, son âne, son héritage. Nous avons

(1) Les *rics* ou guerriers étaient ce que furent les *leudes* sous les Mérovingiens.



de la fatigue, c'est vrai, mais nous avons aussi de l'agrément. Faut voir en septembre, quand les messieurs de Dax ou de Bazas ou de Mont-de-Marsan ou de Saint-Sever nous emmènent aux grandes chasses au loup et au renard; faut voir quand nous abattons la palombe à coups de fusil ou que nous la prenons au filet; faut voir quand nous poursuivons sur les étangs le héron, le canard, le courlis, le vanneau et un tas d'autres oiseaux aquatiques! C'est alors qu'on se régale dans les chaumières. La ménagère ne manque pas d'aller chercher des *ceps*.

— Des ceps?

— Oui, des champignons qui sont bien bons tout de même. Puis on va se promener dans la lande. Nos femmes mettent alors leur chapeau rond à grandes ailes orné d'un ruban noir et d'une immortelle de mer (l'athanasie maritime). Les plus riches s'en vont aux fêtes de village sur leurs chevaux légers: ils ne sont pas hauts nos chevaux, mais ils ont le pied rapide; ça file comme le vent; c'est né dans la lande, et ça la connaît mieux que moi. Il faut voir aussi la danse. Comme on s'y amuse! et comme tous les garçons suivent bien leur chef qui a sa cravate attachée au bout d'un bâton pour leur donner le signal des passes! Et puis encore, il faut voir nos courses landaises! C'est le plus beau de tout.

— Contez-nous cela, Baptiste.

— Ah! ma foi, monsieur, voilà. Il y a des malins qui n'ont pas plus peur des vaches mauvaises que si c'étaient des biquets ou des agneaux. Les hommes agacent les vaches qui baissent la tête et apprêtent leurs cornes. La vache s'élance, l'homme s'écarte, saisit la corne et saute par-dessus la bête qui reste tout étourdie. Après bien des assauts, l'homme qui a fait tourner la vache comme un tonton la ressaisit par la corne, la secoue et la fait tomber sur le flanc. Alors la victoire est gagnée, et il n'y a pas de blessé, et l'on s'est joliment diverti.

La course landaise est à la course des taureaux ce que le vaudeville est au drame. L'émotion et le plaisir peuvent y régner: la terreur en est absente.

— Pendant le mois de mai... Ah! quel bon mois! reprit Baptiste qui se trouvait en humeur de causer; nos hameaux prennent un air de fête. Nous jonchons de feuillage et de fleurs toutes nos portes. Et puis, on plante un mât tout neuf sous les fenêtres de M. le maire ou de M. le curé. Souvent, le soir, on se réunit en veillée autour d'un grand feu de bois résineux qui éclate et crie comme s'il voulait causer avec la compagnie. Si le vent souffle dehors, on se resserre autour du foyer, surtout si l'on entend sous le toit le cri de la chevêche. Il faut boire un petit coup d'eau-de-vie pour se remettre le cœur. Alors le père de famille raconte des histoires effrayantes. C'est qu'il en a vu celui qui, depuis son enfance, a parcouru la lande à toute heure de jour et de nuit!... Par exemple, Il sait qu'au pied des chênes il y a des vases enfouis qui sont pleins de trésors et autour desquels vont danser les Blanquettes.

— Les Blanquettes?...

— Les fées, quoi!... Il connaît les bons endroits. Le malheur est qu'on ne peut pas y aller, parce que les Blanquettes sont jalouses et qu'elles font garde vigilante. Pas moyen d'approcher. Elles ont à la main des baguettes dont un seul coup vous donnerait la mort. Quelquefois on entend un hurlement: c'est le garou qui passe. Et on se donne bien de garde de sortir.

— Auriez-vous des loups-garous dans le pays?

— S'il y en a, monsieur! On sait les familles qui en ont, et allez voir qu'on y prenne un mari ou une femme! Ces gens-là sont obligés de se marier toujours entre eux. Ça fait de beaux ménages tout de même!... Un ancien conducteur de *bros* qui couchait les trois quarts des nuits en plein air a souvent aussi entendu la chasse du roi Arthus. C'est ça qui est terrible!

— Vraiment!... Ce pauvre roi Arthus ne se repose donc jamais?

— Jamais, messieurs. C'est sa punition, et il ne l'a pas volée. Figurez-vous qu'il était à la grand'messe et que l'élévation allait avoir lieu, quand on vint lui dire tout bas qu'on avait débusqué, au coin d'un bois, un vieux sanglier redouté dans le pays. Voilà le roi Arthus qui sort de son banc, s'élance de l'église, prend son épieu, enfourche son cheval et court après la bête. Vous pensez bien que cette impiété ne pouvait avoir qu'une mauvaise fin: le bon Dieu, pour punir le roi Arthus, l'a condamné à chasser toujours, toujours, tant qu'il y aura le soleil, la lune et les étoiles; et, ce qu'il y a de plus ennuyeux pour lui, c'est qu'il n'attrape jamais son gibier!

— Vous l'avez vu?

— Pour ça non, j'en conviens. Mais demandez aux sorciers qui habitent dans le creux des arbres avec l'effraie et le chat-huant.

Tandis qu'il s'animait de plus en plus à parler, nous avions atteint la pinada et nous entrions par une allée droite et interminable sous une ombre épaisse et froide qui ne rappelait nullement les idylles de l'Arcadie et les rivages syracusains.

Une jeune fille était accroupie au pied d'un pin; et notre guide, l'ayant saluée du nom de *parente*, se retourna vers nous en disant:

— C'est la fille du berger de là-bas. Elle est résinière de son état. Regardez ce qu'elle fait... Travaille, Jeanne, et ne te gêne pas; les messieurs de Paris ne seront pas fâchés de te voir à la besogne.

La jeune fille avait tourné lentement de notre côté ses grands yeux noirs mélancoliques. Elle était agenouillée. Un moment auparavant, elle avait enlevé d'un pin la grosse écorce en ayant soin de ne point entamer le bois. Puis elle pratiquait, au pied de l'arbre, dans le corps même du tronc, une fossette où devait tomber la résine. De là, elle passa à un autre pin qui précédemment avait subi cette opération, afin de rafraîchir la plaie; mais elle augmenta l'entaille par le haut au lieu de l'élargir. Ensuite elle tailla un arbre sur quatre faces, ce qu'on appelle dans le pays *tailler à pin perdu*: cet arbre devait être abattu et servir à faire du goudron (1). Pour ces opérations diverses, Jeanne était armée d'une hachette à tranchant acéré qu'elle maniait avec une dextérité parfaite. Ce n'était pas tout: comme il y a deux sortes de résine, le *barras* et la résine molle, Jeanne, que nous ne nous lassions pas de contempler et qui ne se lassait pas non plus de travailler, avait à en faire double récolte. Le *barras*, figé le long des entailles, a la blancheur de la cire; on s'en sert pour fabriquer la bougie filée. La jeune fille en rassembla une certaine quantité dans un grand panier plat tissé en feuilles de maïs; puis elle passa à la résine

(1) Le pin maritime, espèce unique, s'élève de vingt-cinq à trente mètres, et passe successivement au rouge, au gris cendré et au noir brunâtre. S'il croît dans les dunes, il brave les efforts de la tempête. Dès l'âge de vingt-cinq à trente ans, un pin produit suffisamment. Le résinier doit pouvoir l'embrasser d'un de ses bras sans apercevoir le bout de ses doigts. Le pin vit de cent cinquante à deux cents ans; ses feuilles sont larges de trois millimètres, pointues, striées, et restent attachées à l'arbre durant trois ans.



molle où il entre une bonne partie de térébenthine, et, se munissant d'une pelle recourbée et à long manche, elle alla en verser dans un vaste réservoir creusé en terre et qui pouvait contenir une centaine de barriques. Cette seconde qualité, d'après ce que nous expliqua notre guide, devait être distillée pour fournir de l'huile essentielle, ou bien être transformée en résine jaune. Enfin, comme rien ne se perd, le résidu qui reste après la distillation est encore utilisé sous le nom de *brai sec* et mis en pains qui sont d'un rouge brun très-foncé.

— Y a-t-il encore autre chose? dis-je à Baptiste.

— Sans doute, monsieur. On réunit tous les corps combustibles qu'on ramasse dans la pinada, on y met le feu, et il en résulte la poix grasse qui se vend comme le reste.

— Mais qui est-ce qui brûle ça?

— Nos charbonniers. Vous en verrez, j'y compte bien.

Cependant la jeune fille paraissait nous avoir oubliés, tant elle travaillait de bon cœur; et comme d'ailleurs elle ne parlait que le patois local, auquel notre science et notre littérature ne nous permettaient de rien comprendre, nous la quittâmes avec un bonjour cordial. Elle savait le mot : *Adieu*, qu'elle nous dit très-gracieusement.

— Pauvre fille! pensions-nous. Quelle existence!

Le guide avait deviné notre pensée.

— Faites excuse, elle n'est pas tant à plaindre. Une habile résinière, qui ne boude pas à la besogne, a de l'occupation toute l'année. Il y a toujours quelque chose à faire dans la pinada. Ah! si l'on parvenait à cultiver tout notre pays, il vaudrait son prix et un bon prix encore! Je ne le donnerais pas pour la Normandie.

— Vous êtes un peu Gascon, mon brave.

— Je sais ce que je dis. J'ai été soldat, moi qui vous parle, j'ai fait de la garnison à droite et à gauche, et je vous déclare que mes Landes sont ce que j'aime le mieux.

— Oui, le sentiment patriotique.

— C'est pure vérité. Nous avons fièrement de gibier et de poisson; nous touchons à Bordeaux et aux Pyrénées; qu'on dessèche les étangs et qu'on plante partout, et nous serons riches.

Je secouai la tête et évitai de répondre :

— Ce sera long. Vous ne verrez pas cela.

Nous étions de l'autre côté de la pinada; il nous tardait d'en sortir. L'uniformité nous donnait le vertige; l'ennui nous serrait le cœur; il nous semblait que ces éternels pins, si rapprochés, se resserraient encore pour nous broyer entre leurs troncs épais. Une fumée âcre et fétide vint rompre nos pensées pénibles. Nous saluâmes cette diversion qui n'avait par elle-même rien de fort attrayant.

Au bout de quelques minutes, nous étions dans un fourré des plus épais, en face d'une dizaine d'hommes, noirs comme l'enfer et accroupis autour d'un brasier immense, qu'ils alimentaient activement. Le feu se reflétait sur leurs faces brunies, et cette réverbération, qui l'emportait sur la lumière du jour, ajoutait à l'air sinistre de leur physionomie. Sauvages et n'échangeant pas une parole entre eux, ils semblaient n'avoir qu'un ami, qu'un confident, — le feu. Le feu, c'était leur famille, leur pays, leur pain, leur vie enfin. Tout pour eux était dans ce commerce intime avec l'élément actif qui se nourrit de la destruction. Ils ne se parlaient pas, mais le feu leur parlait avec ses petillements; ils ne bougeaient pas, mais les étincelles qui dansaient, sveltes étoiles filantes, s'agitaient à leur place. C'étaient les charbonniers landais, les gnomes de la pinada; ceux qui passent leur existence entre les pins, mesurant du regard les arbres qu'on leur livrera. Nos souvenirs classiques, — on en a toujours en voyage, — nous reportèrent à Polyphème et à ses compagnons; mais nous nous demandâmes si les cyclopes, ces forgerons qui prenaient le fer pour le travailler dans les entrailles mêmes de la terre, pouvaient être plus noirs et d'un extérieur plus terrible. Les nôtres cependant étaient inoffensifs, et une petite *étrenne* leur fit grand plaisir.

Au sortir de la sombre pinada, la lande nous parut un monde féerique : elle était rase, c'est vrai, mais le soleil y répandait ses rayons; le sable fin craquait sous les pieds avec une mollesse exquise; une foule d'oiseaux se croisaient, cherchant leur séjour préféré : la hulotte retournait à la forêt, le merle-draine aux fourrés; la mésange huppée volait vers la mer; le guêpier, l'engoulevent prenaient le chemin des dunes. Çà et là, le sol était semé de plantes qui donnaient des fleurs agréables et variées : la tulipe sauvage, l'anémone des prés, le trichode, la bruyère, l'avoine à longues feuilles. Nous respirions maintenant sous une brise d'ouest soufflant du cap Feret; et, pensant au spectacle que nous venions de quitter, nous nous récitâmes ces belles stances de Théophile Gautier :

On ne voit, en passant par les Landes désertes,
Vrai Saharah français poudré de sable blanc,
Surgir de l'herbe sèche et des flaques d'eaux vertes,
D'autre arbre que le pin, avec sa plaie au flanc.

Car, pour lui dérober ses larmes de résine,
L'homme, avare bourreau de la création,
Qui ne vit qu'aux dépens de ceux qu'il assassine,
Dans son tronc douloureux ouvre un large sillon!

Sans regretter son sang, qui coule goutte à goutte,
Le pin verse son baume et sa sève qui bout,
Et se tient toujours droit sur le bord de la route
Comme un soldat blessé qui veut mourir debout.

Le poëte est ainsi dans les landes du monde :
Lorsqu'il est sans blessure, il garde son trésor.
Il faut qu'il ait au cœur une entaille profonde
Pour épancher ses vers, divines larmes d'or!

Oh! oui, le poëte est aussi un arbre généreux; il donne goutte à goutte le sang de son cœur et, ajoutons, goutte à goutte les larmes de ses yeux. Il n'est pas un combat d'où il ne sorte blessé, et c'est peut-être sa blessure toujours rouverte qui vivifie son génie par l'éternelle souffrance. Mais n'est-ce pas que devant cet espace infini l'on se détache des petites et mesquines considérations de la vie telle que la société nous l'a faite; n'est-ce pas qu'on s'étonne de ce que tant d'hommes se pressent sur l'étroit terrain des capitales et s'y disputent avec tant d'acharnement une fortune-fumée et une gloire-chimère? Peut-être, avouons-le, ce renoncement au bruit et à la lutte serait-il de courte durée, tant la condition de l'existence est de combattre sans relâche... Mais on l'éprouve d'abord, et c'est bon de se laisser vivre un peu sans songer à ce qui est au bout de l'heure qu'on commence.

Je ne m'arrêterai pas à toutes les étapes de notre chemin : ce serait trop long; et si le propriétaire qui ne faisait pas grâce d'une laitue était fastidieux, le touriste qui vous promènerait partout où il a erré ne serait guère plus récréatif. Prenez-nous donc près de Mimizan, dans un village où nous tombâmes épuisés de fatigue et fort heureux de trouver l'hospitalité chez l'instituteur communal.

Bonne figure que je n'oublierai jamais : un vieillard

couronné de ses cheveux blancs ; un être inoffensif qui avait traversé la vie au même lieu, ne se plaignant pas, ne réclamant rien, satisfait de son sort médiocre. Il était heureux parce qu'il respirait l'air natal, parce qu'on ne l'avait pas enlevé à la patrie landaise pour le jeter à l'autre extrémité de la France. Plusieurs fois il avait vu se renouveler la population autour de lui ; tous lui étaient connus, tous l'aimaient. Et lui, il en aimait beaucoup qui avaient disparu et n'existaient plus que dans son souvenir. Un livre sous le bras, — et le livre c'était le compagnon du solitaire, — il s'en allait de grand matin sur la dune assister au lever du soleil. Le soleil lui parlait des contrées lointaines, et ce n'était que par l'astre-roi qu'il se plaisait à voyager. Après avoir lu dans le grand alphabet de la nature, il méditait quelques pages de son livre, puis revenait se livrer aux devoirs de sa profession. Son unique regret, disait-il, était de n'avoir jamais pu déterminer les paysans à lui confier tous leurs enfants, et aussi de ne garder jamais assez longtemps ses petits élèves que le travail des champs lui enlevait trop vite.



Résiniers et résinières à l'ouvrage. Dessin de J. Worms.

— Hors cela, ajoutait-il, je n'ai pas de peine, car je n'ai pas de désirs. Les peines sont toujours mesurées à l'ambition et aux besoins. Si je voulais avoir plus que je n'ai, je deviendrais tout de suite malheureux. Quand on n'a que deux fois deux, on ne saurait marquer six. C'est parce que tant de gens sautent par l'impatience à ce chiffre de six, au lieu de s'en tenir à leur quatre, qu'il y a dans ce monde un si grand nombre de désespérés.

— N'êtes-vous jamais allé à Paris ? lui demandai-je.

— Non ! jamais.

— C'est étonnant ; on dirait que non-seulement vous y avez été, mais que vous y avez séjourné. En quelques coups de crayon, vous venez d'esquisser la physionomie de la grande ville.

— J'aime mieux mes dunes, répondit-il.

Décidément, il y avait plus d'un Baptiste dans ce pays.

L'instituteur avait requis la femme d'un voisin pour l'aider dans les soins de sa réception extraordinaire. L'un et l'autre déployèrent une activité prodigieuse.

Notre hôte courut inviter le curé. Le curé, un excellent

homme aussi, voulut bien accepter le souper en l'honneur des deux étrangers. Ce repas fut splendide : une soupe aux choux l'inaugura; puis, nous eûmes des petites raves délicatement épluchées ; puis, sur un large plat de faïence jaune et bleue apparut du jambon frit, flanqué d'une ceinture de morceaux de lard; comme entremets, nous n'avions qu'à détacher des sardines sèches suspendues par un fil au-dessus de la table; et enfin un escanton ou bouillie faite avec de la farine de maïs fut le triomphe de la cuisinière. Le vin blanc d'Armagnac, assez nécessaire pour conjurer l'effet des salaisons, fut cordialement fêté. Il sortait d'un petit caveau où il séjournait habituellement,



La course des vaches landaises. Dessin de J. Worms.

notre amphitryon ne se permettant d'ordinaire que de l'eau légèrement acidulée avec du vinaigre. Comme il paraissait heureux, ce brave homme, du bon accueil fait à son repas tout local! Et encore craignait-il qu'on ne fût pas satisfait, et s'excusait-il sans cesse de n'avoir pu faire mieux.

Nous lui prouvâmes par notre appétit que son jambon, ses sardines et son escanton avaient du succès. Mais en vérité il eût voulu avoir à sa table des Gargantua, eût-il dû livrer à leur faim vorace ses provisions de toute l'année.

Quelle douce soirée nous passâmes avec ces deux hommes, la veille encore inconnus, et qu'il nous semblait aimer depuis des années! Il est des cœurs qui s'ouvrent

tout de suite; il est des âmes fraternelles qui s'appellent et se reconnaissent au premier abord. Il y avait, du reste, entre le curé et l'instituteur, une affinité remarquable : l'un eût pu suppléer l'autre; et, par leur mutuelle passion pour le bien, leur domaine se touchait tellement, que les limites en avaient disparu. Le curé cependant, un peu malin par nature, m'avait glissé tout bas à l'oreille :

— Attendez-vous à une histoire des Landes; notre ami est fort sur ce chapitre ; c'est son thème favori.

La prophétie ne tarda pas à s'accomplir. Quand le vieillard eut demandé la permission d'allumer sa pipe, tout en savourant à petits traits un verre d'une liqueur économique dont il avait trouvé la recette, il se renversa dans son fauteuil de jonc et dit, l'œil à demi fermé et fixé sur son coucou bariolé :

— Savez-vous bien que vous êtes arrivés fort à propos. Demain, il y aura des événements au village.

— Des événements? ce n'est pas possible.

— Cela dépend. Ici les choses appartiennent au domaine des faits ordinaires; seulement, ce sont des faits qu'on solennise assez pour qu'ils soient un peu remarqués.

Le curé souriait en homme qui se serait mépris, une fois par hasard, sur le caractère de son ami intime.

— Ah! par exemple, reprit l'instituteur après avoir magistralement lâché quelques bouffées de fumée, il va sans dire que ce pays a vu des événements véritables; mais ceux-ci étaient terribles, et ici je me placerai sur le terrain de l'histoire.

Le curé changea de sourire; tout son visage disait : — Nous-y voici!

— Je vais peut-être vous ennuyer si je remonte à une époque bien reculée. On s'intéresse si médiocrement aujourd'hui aux choses d'autrefois! Pour la plupart de nos modernes, l'histoire de France ne commence plus qu'en 1789. Quatorze siècles restent en arrière, tronçon immense qu'on sépare violemment du corps, et qui est cependant plus grand et plus important. Nos origines, nos vieilles annales, nos luttes, nos malheurs, on n'en tient plus compte. C'est passé, c'est gothique. Je sais bien que ceux à qui je parle en ce moment n'ont point cette étroitesse de vues. Aussi je me sens tout encouragé pour leur dire avec quel amour je fouille dans la poussière des temps lorsqu'il s'agit de la contrée où je suis né, où j'ai vécu, où j'espère mourir. J'évoque les siècles et les fais défiler devant moi : c'est le privilége de l'imagination. Je ne saurais faire avancer d'un pouce l'avenir ni me le garantir à moi-même : mais le passé m'appartient, et, si je l'aime avec assez de force pour le ranimer, je le ranime. Tenez, à cette heure où nous veillons entre nous, — et, ma foi, c'est bien bon, — ajouta le digne homme par une parenthèse toute cordiale ; à cette heure, je me figure voir défiler processionnellement les druides aux longs manteaux blancs, à la barbe épaisse, à la couronne de chêne. Puis, ce sont les rics, dont la saye élégante est retenue par une ceinture rouge, dont le collier, les anneaux, les bracelets sont d'or ou d'argent, et qui enroulent à leurs jambes un *brack* (1) brodé d'or. Puis viennent les vierges au front ceint de lauriers, et le peuple les salue avec vénération. Les voix s'unissent, tantôt gémissantes, tantôt hautes et bruyantes comme notre Océan. Elles chantent Teut, le dieu père ; Ogmion, l'Hercule conducteur des guerriers ; Belenus, le soleil; Belisama, la Diane gauloise; et tous consultent d'un regard craintif le nuage grisâtre qui se découpe à l'horizon et où ils pensent apercevoir la déesse Nehalénia vêtue de sa robe blanche et de ses brodequins d'or et escortée de deux chiens noirs. Chaque arbre aussi leur semble recéler une *Fada*, génie du mal. C'est la mythologie : mais si nous abordons l'histoire, quel champ!

A un certain mouvement que fit le bon curé, je crus démêler qu'il eût préféré avoir pris congé plus tôt.

Notre narrateur s'animait de son programme :

— Je ne remonterai pas, dit-il, au temps où l'oppression romaine, les désordres de la corruption et les exigences insatiables de la fiscalité pesaient sur ce pays. Une grande époque, c'est le troisième siècle : c'est l'ère du christianisme pour nous, aurore qui se lève dans une nuit profonde et sans étoiles. Alors arrivent saint Saturnin, saint Paterne, saint Honeste, saint Albi, saint Martial; ils prêchent, et l'obscurité se dissipe sous les rayons de la foi. Dioclétien charge le fer de renverser le christianisme : mais le fer peut trancher des têtes, il n'atteint pas les doctrines. Au siècle suivant, la foi est libre. Cependant, de l'est de l'Europe arrivent les Barbares. Les Franks ouvrent la marche sous la conduite de Chroch ; massacres et pillages dans le Bordelais et le Bazadais. Puis viennent les Gépides, les Alains, les Sarmates, les Hérules et les Vandales. Trois ans se passent : les Goths paraissent avec Alaric ; les Huns leur succèdent, conduits par Attila ; et enfin Clovis conquiert la Novempopulanie.

Je dois l'avouer, notre curé bâilla, le plus poliment possible. Peut-être devrais-je, d'après son avis muet bien que significatif, supprimer la fin de ce tableau ; mais il a son intérêt pour quiconque a vu ou se retrace les Landes.

— Sous la domination franke, continua le narrateur, les biens étaient partagés en six zones : biens du domaine ; bénéfices militaires; alleux ou propriétés civiles exemptes d'impôt; terres des églises, des abbayes ; vieilles possessions curiales, appartenant aux municipes. Pour le peuple, il était enchaîné à la glèbe.

— Ce n'est pas ce temps-là, j'espère, que vous regrettez? s'écria le curé.

— Non, certes, ni l'époque de l'invasion normande. Les Landes furent traversées par ces hommes sans merci, Bazas détruit, Dax, Oleron, Bayonne rasés complétement. Le pays devint un désert; on y marchait des journées entières sans trouver un chaume, sans rencontrer une figure humaine. Sous la féodalité, ce fut la tyrannie qui repeupla les Landes, tant il y avait de malheureux qui se réfugiaient dans les endroits les plus inaccessibles.

— Ce n'est pas non plus ce temps-là qui vous tient au cœur? dit malignement le curé.

— Nullement; pas plus que la sanglante lutte des Vaudois, les exécutions des Templiers, les guerres des Plantagenets, tous événements qui pesèrent cruellement sur les Landes, dont les habitants durent finir par construire des *bastides*, enceintes munies d'une palissade avec un fossé extérieur. Mais qu'est-ce que ces faibles retranchements devant le Prince Noir qui saccagea les Landes, depuis les Pyrénées jusqu'à la Garonne, mit le feu à cinq cents métairies et dévasta toute la rive gauche du fleuve? Il est vrai que le glorieux Duguesclin reprit en deux ans aux Anglais presque toute la Guienne, et qu'enfin, grâce à Dieu, nous fûmes, en 1453, réunis définitivement à la France.

— A la bonne heure! m'écriai-je, vous êtes national; et en cela vous ne ressemblez pas à certain savant que j'ai vu à Bordeaux, et qui en est encore à pleurer les Plantagenets.

— Le ciel m'en garde! Ce pays n'a respiré que depuis son annexion au royaume. Oh! que de maux il a souf-

(1) Espèce de pantalon qui était serré par des courroies.



ferts ! Plusieurs de nos villes ne se sont jamais relevées de tant de secousses. Et ici, en outre, nous avons été victimes de deux fléaux plus grands peut-être, parce qu'ils sont plus durables : l'abandon du dehors et la routine au dedans. Durant des siècles, les Landes ont été oubliées : on n'essayait même pas de faire passer par notre pays les corps d'armée qui se rendaient en Espagne ; nous étions considérés comme un désert impraticable.

— Et c'était un peu vrai, dis-je.

— Sans doute, sans doute ; mais la routine des habitants y a été pour beaucoup. En face d'une terre désolée, ils n'ont su que gémir, et, sans l'initiative de Brementier, inspecteur général des ponts et chaussées, qui le premier tenta de fixer les dunes en les couvrant de forêts, nous serions aujourd'hui entièrement sous le sable.

— Courage ! dit le curé, l'avenir est à vous. Grâce aux pinadas, le sable est combattu, et le chemin de fer a ouvert le pays.

L'instituteur secoua mélancoliquement la tête, et nous invita à aller prendre du repos.

Le lendemain, à peine faisait-il jour lorsqu'il nous éveilla. Nous ne fûmes pas longs à répondre à son appel : la curiosité est un vif aiguillon.

Notre nouvel ami nous faisait marcher rapidement.

— Hâtez-vous, disait-il, hâtez-vous ; il faut surprendre le soleil.

Nous avions à peine traversé la lande, quand une ligne de nuages, colorée en rose sur fond gris par les premiers feux du jour, se dessina à nos yeux. Tantôt ces nuages étaient dentelés, tantôt ils s'arrondissaient en croupes avec des formes onduleuses pleines de grâce et d'harmonie.

— Le ciel est bien chargé, remarquai-je.

— Oui, dit-il en souriant, si vous prenez pour des vapeurs ce que vous voyez. Ce sont les dunes.

— Les dunes !

— Bientôt vous allez les gravir. Ce que vous apercevez en partie règne le long des côtes, de la pointe de Graves jusqu'à l'embouchure de l'Adour. C'est une chaîne de près de deux cent quarante kilomètres de long ou soixante lieues ; la largeur en est de huit kilomètres ou deux lieues. Vers le centre, les crêtes atteignent soixante mètres ou cent quatre-vingts pieds ; elles se suivent par plans réguliers ou plateaux, soit étendus et se touchant, soit isolés les uns des autres. Entre ces plateaux s'ouvrent des vallons, que nous appelons *lètes*, et dont la culture est toujours menacée. La mobilité des sables apportés par l'Océan est vraiment incroyable : les dunes non plantées ne demeurent jamais dans l'état où elles se sont formées ; tantôt leur sommet s'abaisse, tantôt il s'élève ; les vallons qu'on a vus l'année précédente se trouvent comblés, et il s'en creuse d'autres. Vous concevez bien qu'ensuite les eaux qui rencontrent cet obstacle insurmontable ne peuvent s'écouler et se jeter dans la mer. Voilà l'origine des étangs si nombreux d'où s'exhalent les fièvres. L'eau et le sable nous font la guerre. Heureusement, plus de huit mille hectares de dunes sont fixés par les plantations ; celles-là ne bougeront plus. Sans cette précaution, le vieux Boucan, Messange, Azur, Soustous et Tosse seraient depuis longtemps engloutis. Songez donc ! le sable vomi par l'Océan sur la côte est estimé à un milliard deux cent quarante-cinq millions quatre cents mètres cubes pour toute la longueur, qui est de deux cent trente-trois millions cinq cent trois mètres ! Ce sable très-fin est un détritus de roches quartzeuses, entraîné vers l'Océan par les fleuves qui couvraient jadis ces vastes plaines. Il a certaines qualités : par exemple, à Saint-Paul-lès-Dax, il contient du minerai de fer oxydé hydraté, qui alimente les forges de Castets, d'Ardy et d'Adesse. Mais je reviens à l'effet mauvais. Le vent règne presque toujours sur la côte ; il prend ce sable, le soulève et le fait courir devant lui ; la masse voyageuse parcourt régulièrement vingt-quatre mètres par an. Et il ne faut pas croire qu'il n'y ait de dunes que dans les environs du rivage : nous en avons à l'intérieur, nous en avons à Baylongues, à Arrengosse, à Pissos. Ah ! c'est bien triste !...

Au point de vue pittoresque, nous ne pouvions partager ces regrets. Nous avions gravi la dune, et un spectacle magique s'offrait à nos regards. Sur les monticules de sable s'étendaient au loin des rampes roides et sans verdure ; la lumière, que rien n'arrêtait, s'y répandait mate et large, se nuançant légèrement là où une herbe fine et rare avait jeté ses faibles racines. Des formes indécises soulevaient çà et là cette couche artificielle, apportée peu à peu par le vent ; on eût cru distinguer les villages et les forêts que l'invasion sablonneuse avait couverts sans pitié. Qui sait, en effet, si sous nos pieds il n'y avait pas quelques murs à demi écroulés, quelque arbre étouffé et gardé intact, quoique mort, par le tombeau mouvant qui s'était formé autour de lui ! Les dunes liées les unes aux autres avaient une mollesse charmante dans leurs contours. C'étaient comme les vagues de la terre, des vagues immobilisées, après avoir accompli leur œuvre de dévastation. Devant nous, autour de nous, était l'infini sous trois aspects divers : la dune, la lande et l'Océan. Et tout cela se tient par une affinité mystérieuse, qui parle des âges de cataclysme où ce pays n'était qu'une nappe d'eau. Il a conservé son air de lit atlantique : sous nos pas abondent les grands dépôts coquilliers.

Nous étions muets ; longtemps nos pensées s'échappèrent par nos regards. Notre ami en suivait les impressions sur notre physionomie.

— Ah ! dit il enfin, que ne ferions-nous pas de ce pays, si le projet du canal des grandes Landes venait à s'accomplir ! L'eau ne serait plus alors qu'un bienfait, et, toutes les dunes une fois fixées par le chêne-liége, l'aune, le saule, l'arbousier, le châtaignier, l'alisier, le prunier et la vigne, mais surtout par le pin, dont le feuillage pressé atténue l'action des vents, notre agriculture, nos bestiaux, nos forges, nos forêts, nous donneraient une prospérité à ne plus jamais connaître la peine. En attendant, nous ferons bien de partir. D'abord, vous avez à voir du nouveau dans le village ; puis voici le vent qui s'élève et va souffler d'une assez belle force

Il disait vrai : le temps fraîchit tout à coup ; une brise violente détermina ce que je pourrais appeler une tempête de sable. Tantôt les micas, emportés dans une seule et même direction, venaient nous frapper aux jambes, qu'ils eussent pu flageller au point de les ensanglanter, si, comme certaines gens du pays, nous avions été pieds nus ; tantôt un tourbillon ardent se formait, vaste spirale dont nous étions le centre. Alors il fallait baisser le front et fermer les yeux, sous peine d'être presque aveuglés par une poussière pénétrante.

Avant de nous ramener au village, l'instituteur nous fit entrer à Mimizan. Il nous montra la place où avait été le port, le port qui a disparu sous les sables. Quelques maisons se groupent autour d'une église trop vaste pour la population actuelle. L'ancienne église paroissiale n'existe plus. La dune d'Udos, couverte de pins, cache le lieu d'où partait la barque du pêcheur. L'antique abbaye possédait un clocher qu'on transforma en phare, et où se

trouvaient des pièces d'artillerie qui dataient du quatorzième siècle et servaient à répondre aux signaux de mer. Ainsi, à cette époque, la rade était encore praticable. Il y a cinquante-six ans, la voûte de l'église s'écroula, brisant dans sa chute deux grilles en fer qu'on admirait, à l'entrée du chœur, comme une œuvre d'un fini précieux. A quelques pas de la ville, on nous montra la voie romaine conduisant à Bayonne. Les siècles doivent avoir terriblement piétiné sur le *camin roumain*, comme l'appellent les gens de l'endroit, car ils en ont effacé jusqu'au moindre vestige.

— Il a fallu moins de temps au sable, nous dit notre ami, pour faire disparaître à demi la localité de Bias, qui est là-bas, là-bas, tenez, dans la direction de mon doigt. Presque tout ce bourg et son port furent couverts, il n'y a pas plus de cent ans. Ah! sans Brementier, où en serions-nous?...

Nous avions repris le chemin du village, où nous ne tardâmes pas à arriver. A mesure que nous en approchions, le sentiment de vague tristesse qui pesait sur nous se dissipait aux sons d'une musique champêtre. La cornemuse alternait avec le tambourin, et ces deux instruments rivalisaient de tapage et d'entrain. Des cris joyeux perçaient l'air. Les chaumières, ramassées et écrasées, avaient ouvert leurs portes basses, où les ménagères se tenaient en tricotant, et regardant autre chose que leur tricot. Les petits enfants, les mêmes partout, couraient en vociférant, comme ils vocifèrent dans le monde entier. Sous la conduite du bon instituteur, nous nous rendîmes à la maison principale, la plus riche — ou la moins pauvre — de l'endroit. Un petit colon mariait sa fille à un jeune homme des environs de Dax, et c'était une fameuse fête. Quinze jours auparavant, on avait fait les accords. Perrine étant assise sur ses talons à la porte de l'église, à côté de ses amies, Thomas Irribaguy s'était approché et avait parlé tout bas à Perrine; puis Perrine et Thomas avaient été déclarer au père Labastou qu'ils s'agréaient. L'heureux Thomas n'avait pas eu à craindre que la belle n'apportât et ne posât sur la table une assiette de noix, signe infaillible d'un refus. La veille, le *nobi* ou futur, ayant rassemblé ses amis, s'était rendu à leur tête à la maison nupfiale. On lui présenta, selon l'usage, une vieille femme, qu'il repoussa en réclamant sa promise. Voyez-vous le beau texte à plaisanteries! Que de quolibets et sur le *nobi* désappointé et sur l'*aimable* objet qui vient le recevoir au seuil de la porte! Vous demandiez le printemps, mon garçon? voici l'hiver, et un hiver qui gèlera un peu votre feu. Mais il insiste, et enfin sa promise paraît, toute timide. Elle tient à la main une fleur qu'elle donne à son fiancé. Le fiancé a aussi son cadeau en poche : c'est une jolie ceinture qu'il lui attache de son mieux. Aujourd'hui, Thomas, en ramenant sa femme après la bénédiction, a trouvé dans la maison paternelle un présent symbolique, à savoir un coutre de charrue. Quand Perrine entrera chez son mari, elle trouvera un balai à la porte. Bon cultivateur, ce coutre te dit le devoir que tu poursuivras dans les sillons de ton champ; bonne ménagère, ce balai t'enseignera le soin et la propreté. Mais les emblèmes ne s'arrêtent pas là : de la maison à l'église et de l'église à la maison, la vieille femme de la veille n'a cessé, selon la coutume, de marcher entre les deux époux en tenant une quenouille. Encore un enseignement pour vous, jeune ménagère.

En attendant, arrière le travail, et vive la joie! Un cousin de Thomas guidait le cortége; Thomas lui avait donné un mouchoir et l'avait nommé son *porte-enseigne*. L'enseigne, c'est le mouchoir attaché avec des rubans au bout d'un bâton. Un autre personnage, à face jaune et d'une expression joviale, marchait à côté du premier et était armé d'un balai de houx. C'était le pasquin du pays; aux fêtes du carnaval, il n'avait pas son pareil pour représenter le mari battu par sa femme et promené à reculons sur un âne, la queue de l'animal entre les dents, ni pour organiser des charivaris contre les veufs qui se remariaient. Dieu sait combien d'obstacles on s'amusait à multiplier devant les pas du porte-enseigne, vrai martyr du plaisir! C'étaient des pierres, des brouettes, un tas de paille, un gros fagot, des épines. Mais, avec une dextérité digne d'un Landais, notre homme côtoyait les obstacles ou les franchissait. Nous fûmes tout de suite de la noce, et traités si bien que c'en était presque incommode. Les divertissements étaient peu variés mais francs. Les vieux buvaient, les jeunes dansaient. Il y eut de malins échassiers qui, avec leurs xcanques, exécutèrent un pas qui n'eût point déparé un de nos ballets. La cornemuse allait toujours son train, et le tambourin fortifié d'un fifre alternait, sans compter des bourrées qu'on se mit à danser aux chansons. Comme ils sautaient les Parents, les Bougès, les Nédrosins, les Cousiots, les Lanusquets (1)! Qu'il est bon de s'amuser rarement pour se bien amuser! Les lourdes dalmatiques brunes avaient été remplacées par des vestes rondes, le béret par le chapeau noir; quelques femmes avaient une sorte de bonnet grec fort gracieux.

Le repas reproduisit, sur des proportions plus larges, celui que nous avions fait la veille chez l'instituteur, en y ajoutant du *chivichou*, ce fromage piquant si cher à Henri de Béarn. Et la danse reprit de plus belle après le dîner, et, le lendemain matin, le porte-enseigne mit le feu au balai de son compère; puis, armé d'un tison enflammé, il chassa tout le monde. Excellent moyen pour en finir avec des infatigables.

Quant à nous, spectateurs passifs de cette gaieté bruyante, il nous fallait partir; il nous fallait quitter à jamais, sans doute, les deux cœurs simples qui s'étaient ouverts à nous. Qu'il y avait de douceur et de franchise dans les regrets qu'ils nous témoignaient, et combien on se sent fier d'être ainsi regretté!

Comme nous sortions de chez l'instituteur, précédés de Baptiste, qui était venu nous reprendre pour nous conduire à Dax où devait se terminer notre exploration, nous rencontrâmes, en vertu de la loi des contrastes, un convoi funèbre, antithèse de la noce de la veille. Les femmes y étaient nombreuses et avaient un morceau d'étoffe noire sur la tête; les hommes étaient tous couverts de manteaux bruns. Ils s'arrêtèrent, laissant le mort s'en aller tout seul au champ du repos suprême, se mirent à pousser de grands cris, puis allèrent se coucher tranquillement.

Tel est l'usage. Au fond, il y a indifférence sous un étalage de douleur. C'est que le Landais connaît trop la valeur réelle de la vie pour l'apprécier, soit chez autrui, soit chez lui-même. C'est sous ces traits que nous le revîmes à Mont-de-Marsan, à Bazas, à Dax, partout. Modifiez le pays, purifiez l'air, ouvrez des routes, creusez le canal, achevez de fixer les dunes, et vous aurez relevé le caractère et retrempé l'énergie du pauvre *Landescot*.

ALFRED DES ESSARTS.

(*La suite prochainement.*)

(1) Noms divers qu'on donne aux Landais et qui se rattachent à des tribus errantes.



LA FOI DE MARGUERITE.

Vous qui n'avez connu l'aimable Marguerite
Que grande, belle, et reine au milieu d'un salon,
Je vous la vais montrer, lorsque, toute petite,
D'une pieuse mère écoutant la leçon,
Sa vive foi l'aidait à mettre en sa mémoire
Du Christ la merveilleuse et lamentable histoire.

Or, certain jour, — moi, j'étais là,
Et je tiens à bon droit d'en témoigner moi-même, —
Certain jour où l'enfant, avec un trouble extrême,
Avait suivi Jésus jusques au Golgotha,
Le voyant, lui, son Christ, expirant dans l'espace,
Sur la croix des larrons : « Ah ! maman, s'écria

La foi de Marguerite. Dessin de Henri Grenier

La gente sainte, un Dieu traité comme cela !...
Que j'aurais du Seigneur voulu prendre la place ! »
Puis, ces mots à peine achevés :
« Mais qu'ai-je dit là ? reprend-elle ;
Sans la croix du Seigneur, sans sa mort paternelle,
Les hommes n'auraient pas, hélas ! été sauvés ! »

Rien ne saurait mieux, ce me semble,
Nous rappeler la foi, cette naïve foi
Des petits Judéens accourant tous ensemble
Saluer dans Jésus leur Messie et leur Roi,
Et dont le Christ disait : « Laissez venir à moi
Ces enfants ; car le Ciel est pour qui leur ressemble ! »

Marguerite a tenu ce qu'elle avait promis :
N'acceptant ici-bas que des plaisirs permis,
Vécût-elle cent ans, sa foi vivrait encore ;
Aussi, quand viendra l'heure où doit, au paradis,
Commencer pour les saints une éternelle aurore,
Ah ! combien Marguerite y comptera d'amis !

ETIENNE CATALAN.

CHRONIQUE DU MOIS.

JUNG-BAHADOUR.

Jung-Bahadour a été un des lions, sinon un des héros de 1858. Il avait déjà brillé à Paris et à Londres, comme ambassadeur de l'Inde, — et vous trouverez son éblouissant portrait dans notre tome XVIII, à la page 64. Ce prince n'a fait que grandir depuis cette époque, et il est, dans la guerre actuelle, un des plus puissants auxiliaires des Anglais. Sa vie ressemblant assez à un chapitre des *Mille et une Nuits*, nous en avons recueilli les épisodes les plus intéressants.

Jung-Bahadour, que la reine d'Angleterre vient de nommer grand'croix de l'ordre du Bain, en récompense des secours efficaces qu'il n'a cessé de prêter aux Anglais, appartenait à une des premières familles du Népaul. Il se distingua de bonne heure par son courage et sa froide intrépidité.

On rapporte que, détesté de l'un des princes du Népaul, celui-ci chercha plusieurs fois à le perdre. Un jour, il lui ordonna de traverser à cheval un torrent grossi par des pluies récentes, et attendit qu'il fût arrivé au milieu pour le rappeler près de lui, espérant qu'en se retournant le cheval et le cavalier seraient emportés par la violence du courant. Mais Jung fut assez heureux et assez brave pour échapper à ce danger.

Une autre fois, le même prince, lui ayant entendu dire que les patients condamnés à être précipités dans un puits étaient bien maladroits de n'en pas sortir toujours sains et saufs, lui ordonna de tenter l'épreuve en personne. Jung n'en fut nullement troublé, raconte son biographe, M. Oliphant; mais il demanda que, par exception, il lui fût permis de se jeter lui-même dans le puits, au lieu d'y être jeté par les exécuteurs.

Alors, au milieu d'une foule immense, en présence du prince, qui était venu assister à cet agréable spectacle, Jung s'approcha du puits, et, après avoir quitté ses vêtements, se précipita sans sourciller, et disparut aux yeux du prince et des assistants.

Heureusement pour Jung, qui sans doute avait reconnu les lieux, l'eau était profonde, et il existait, en outre, des fentes et des crevasses dans les murs du puits. Il se tint adroitement collé à l'un des côtés jusqu'à minuit, heure à laquelle ses amis, prévenus, vinrent le tirer de sa dangereuse situation.

Le lendemain, il reparut souriant devant son ennemi qui le croyait mort, et qui renonça à faire périr un tel enchanteur.

D'autres actions de même nature ont rendu Jung-Bahadour populaire au Népaul; mais il est regrettable que, pour plaire à une favorite du rajah, il se soit souillé du meurtre de son oncle, Mohabor Singh, alors ministre. Nommé, en récompense de ce crime, commandant en chef du nouveau ministère, il n'hésita pas à frapper de sa propre main ceux qui se placèrent devant le but qu'il voulait atteindre.

Devenu premier ministre, prince à trente ans, Jung-Bahadour se trouva ainsi maître d'un pouvoir qu'il a su garder depuis, grâce à sa remarquable intelligence, à son énergie et à son courage.

Partisan déclaré de la civilisation européenne, Jung-Bahadour vint en Angleterre, il y a quelques années. Précédé sur le sol anglais par le bruit de sa romanesque existence, il y fut l'objet d'une véritable ovation. Il s'est marié à Bénarès, où il a épousé la seconde fille du prince Bir-Rajundah, ex-rajah de Curg, la princesse Gouramma, qui a embrassé récemment la religion chrétienne sous le patronage de la reine d'Angleterre.

LE PRIX DU BONHEUR.

Les ventes de tableaux et d'objets d'art, très-nombreuses en ce moment, sont un des plus curieux spectacles de Paris. La concurrence des acheteurs y a ses épisodes dramatiques ou piquants. Témoin ce qui s'est passé dernièrement aux enchères de la collection de curiosités du célèbre docteur ***. M. Guinot en a rendu compte d'une manière qu'on pourrait croire exagérée, et qui n'est cependant que l'exacte reproduction des faits.

Après ses tableaux, M. *** a vendu sa magnifique réunion de bronzes, de porcelaines, de tabatières, de coffrets, de chinoiseries, de sculptures, d'ivoires, d'émaux. Tous ces objets, vivement disputés aux enchères, se sont élevés à des prix considérables, et l'on pourrait trouver qu'ils ont été payés trop cher, si l'on ne songeait qu'à leur valeur matérielle et artistique; il faut ajouter la valeur particulière et toute personnelle que leur donnait le nom du vendeur. La plupart des articles de cette vente ont été achetés par des amateurs superstitieux, qui tenaient à posséder comme talisman un objet ayant appartenu à M. ***. On sait, en effet, que M. *** a toujours été heureux en toutes choses et dans chacune de ses entreprises. C'est un de ces hommes prédestinés, à qui tout réussit. S'il laissait tomber son anneau dans la mer, il le retrouverait le lendemain à son déjeuner dans le ventre d'un turbot délicieusement accommodé. S'il se jetait par la fenêtre, il tomberait sur un lit de billets de banque.

— Prêtez-moi cinq cents francs; vous êtes si heureux qu'il n'est pas impossible que je vous les rende, — lui écrivait un emprunteur plus spirituel que scrupuleux.

— Donnez-moi le crayon de votre agenda, pour que je m'en serve à inscrire mes opérations, cela suffira pour qu'elles réussissent, — lui disait un lion qui, après s'être ruiné dans les exercices du sport, se lançait dans les affaires de bourse.

Il y a nombre de gens qui pensent que le bonheur est contagieux, — et peut-être n'ont-ils pas tort.

Cette opinion, d'une confiante philosophie, était profondément enracinée dans la conviction des acheteurs qui se pressaient à la vente de M. ***. En se disputant chacun des objets qui avaient appartenu à l'homme heureux, ils se disaient:

— Les chenets de M. *** ne peuvent manquer d'amener d'aimables relations autour de notre foyer domestique; ils rendront plus doux les entretiens du coin du feu.

— Ses fauteuils donneront de l'esprit à ceux qui s'y asseoiront.

— Son argenterie rendra nos mets plus exquis et nous préservera des indigestions.

— Ses flambeaux éclaireront de charmantes scènes d'intérieur.

— Ses pendules ne sonneront que des heures prospères.



— Ce coffret qui était à lui s'emplira pour moi de gracieux billets.

— L'or affluera dans cette cassette qui fut la sienne.

Et les enchères s'élevaient, poussées par ce calcul d'une riante superstition.

Voilà pourquoi tout est monté si haut à cette vente, et cela se comprend aisément. Il est une limite au prix d'un meuble ou d'un objet d'art, — mais le bonheur ne saurait se payer trop cher, conclut le spirituel chroniqueur.

NOUVELLES CHANSONS DE NADAUD.

— La chanson est morte ! disaient les gens du Caveau, à l'enterrement de Béranger.

— Vive la chanson ! répond chaque mois M. Nadaud.

Et le monde entier lui fait écho en répétant ses refrains.

Mais les chansons de Nadaud ne sont-elles pas des poëmes charmants, qui resteront dans la langue, après avoir passé dans l'air?

Nous le croyons fermement, et nous sommes fier de l'avoir déclaré avant tous.

Béranger a dû sa gloire aux circonstances, — et c'est Laffitte qui a dit le premier, sans y rien comprendre, — à la façon du *Bourgeois gentilhomme* : « Les chansons de Béranger sont des odes. »

Nadaud doit sa renommée à son talent seul, — et c'est Méry qui a dit le premier : « Nadaud est le poëte qui rend le plus grand service à l'art contemporain. »

Personne, en effet, n'a contribué, autant que l'auteur du *Voyage aérien*, à tuer dans le monde le goût des choses vulgaires, bêtes et laides, — et à y substituer les choses vraies et belles, fines et profondes.

Effacez de ses recueils et de ses albums quelques couplets trop vifs, — et vous les placerez dans vos bibliothèques entre Horace et André Chénier, au-dessous de Molière et de La Fontaine.

Nous en trouvons la preuve dans les nouvelles chansons que cette muse française par excellence laisse échapper, chaque mois, depuis deux ans (1).

Voulez-vous un tableau de Jordaens, avec un commentaire de Lamartine? Lisez *la Vigne vendangée.*

Trois jours le raisin a bouilli
Au sein de la cuve profonde.
Le vigneron lâche la bonde,
Et le vin brûlant a jailli.
Enfants, votre épaule est chargée
Du plus précieux des fardeaux ;
Allez, remplissez les tonneaux ;
La vigne est vendangée !

O vin, un jour tu partiras,
A travers les mers azurées,
Pour porter aux froides contrées
Un rayon de nos doux climats.
Ainsi, l'œil vif et le pied leste,
S'en vont les voyageurs joyeux.
Ils font en chantant leurs adieux...
C'est la douleur qui reste.

Et quand l'auteur revoit, à la fin de l'automne, la vigne dépouillée, noyée dans la brume, qui l'enveloppe comme un crêpe, écoutez sa plainte amère et son retour sur lui-même.

(1) *Une chanson par mois,* 6 francs par an, chez Heugel, *Au Ménestrel,* rue Vivienne, 2 *bis* : chaque chanson à part, 2 fr. 50 c.

C'était une mère privée
Des bruns enfants qu'elle allaitait.
L'oiseau, qui dans les bois chantait,
A perdu sa couvée.

Pourquoi faut-il entretenir
La blessure qu'on sait mortelle ?
Toujours une douleur nouvelle
Ramène un ancien souvenir.
C'est elle encor, mais bien changée...
Nos saisons n'ont pas de retour...
Envolez-vous, mes chants d'amour...
La vigne est vendangée !

Aimez-vous les hautes fantaisies de l'observation et de la gaieté, suivez au bois *l'Aimable voleur*, qui dévalise les passants avec tant de grâce :

— Pardon, monsieur le voyageur;
Je ne tiens pas à la fortune ;
J'ai là quelques propriétés :
La route où vous vous arrêtez
Et des forêts au clair de lune.
J'ai lu dans plus d'un bon auteur
Que l'or ne fait pas le bonheur,
Et Bias trouvait qu'en voyage
On a toujours trop de bagage.
D'aucuns en sont embarrassés,
D'autres n'en ont jamais assez.
Quand j'ai soif, je vais à la source...
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
— Oui, je les vois ! retirez-les !...
Voulez-vous accepter ma bourse?...
— Ah ! vous me faites trop d'honneur,
Merci, monsieur le voyageur !

Les Projets de jeunesse sont un cours de philosophie en cinq couplets:

J'avais lu l'amour dans un livre,
Et je m'étais dit : — J'aimerai !...
Celle pour qui je voulais vivre
Je la façonnais à mon gré...
Mais, en retour de ma tendresse,
Je voulais un cœur tout entier...
Où sont mes projets de jeunesse,
Et les roses de l'an dernier ?

On a écrit mille volumes et un million d'articles sur la question d'Orient : Nadaud la résume par un éclat de rire de la malice la plus exquise.

LE SULTAN.

Le sultan qui règne à Byzance
Est enfermé dans son sérail ;
On s'agenouille en sa présence ;
On se tait devant le portail.
Depuis le lever de l'aurore,
Jusqu'à ce que le jour ait fui,
Il regarde l'eau du Bosphore...
Et le sultan se meurt d'ennui.

De la Perse à l'Adriatique,
Et du Danube on ne sait où,
L'Europe, l'Asie et l'Afrique
Sont le collier qu'il porte au cou.
Il a des pachas qui s'exercent
A s'emparer du bien d'autrui,
D'autres pachas qui les renversent...
Et le sultan se meurt d'ennui.

Il a des courtisans sans nombre;
Il a des gardes panachés,



Des ulémas en robe sombre
Et des vizirs endimanchés.
Il a des flatteurs qu'il décore
Pour mettre sa pipe à l'étui
Et pour lui dire qu'on l'adore...
Et le sultan se meurt d'ennui.

Il a des actrices chrétiennes
Pour le distraire par leur jeu,
Et des troupes européennes
Pour faire l'exercice à feu.
Il a des sultanes instruites
A se pavaner devant lui,
Et des banquiers israélites...
Et le sultan se meurt d'ennui.

Il a, chaque jour, les harangues
Des ambassadeurs de tout rang,
Qui lui parlent toutes les langues,
Excepté celle qu'il comprend.
Chacun, de Pilate à Caïphe,
S'efforce à lui servir d'appui;
Il a lord Strattford de Redcliffe...
Et le sultan se meurt d'ennui.

Écoute, jeune enchanteresse,
Tu ne sais pas, toi, simple cœur,
Tous les soucis de la richesse,
Tous les tourments de la grandeur.
Mais c'est pour nous que la fleur pousse,
Que le soleil luit aujourd'hui;
Viens, l'air est pur, la vie est douce...
Et le sultan se meurt d'ennui.

Figurez-vous, si vous le pouvez, toute la finesse, toute la gaieté, et ce bâillement du refrain, que l'inimitable exécution de Nadaud ajoute à cette œuvre délicieuse ; — et vous concevrez qu'on s'arrache l'auteur dans les salons comme on s'arrache ses couplets chez son éditeur.

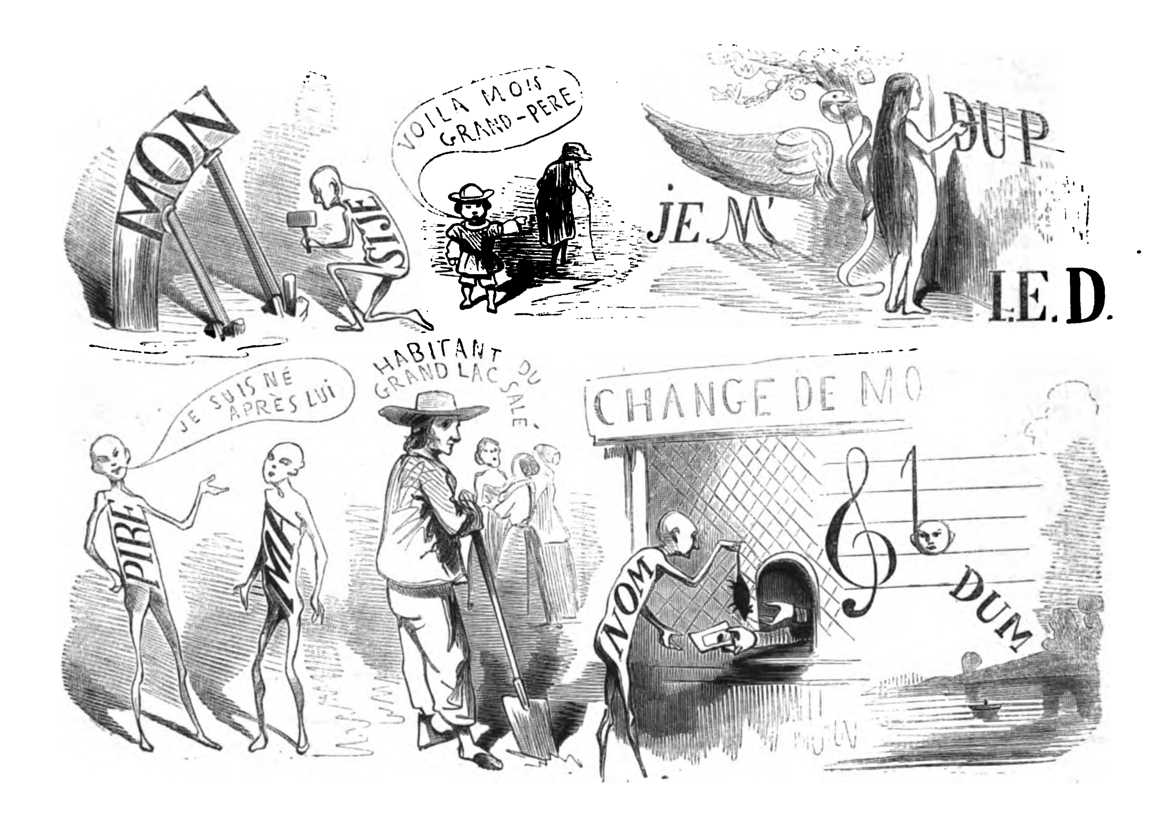
ALBUM DE Mlle PAULINE THYS.

Mlle Thys grandit toujours ; c'est de son âge. Son album de 1859 (même éditeur que pour Nadaud) est un nouveau collier, digne de la triple grâce de l'auteur, — et dont nous engageons nos lectrices à se parer au plus vite. ***Les Moissons, le Charmant Oracle, le Vieux Portrait, les Larmes sont sœurs, le Nid sur la fenêtre, ma Pendule,*** sont d'une variété de forme et de sentiment qui étonne chez une muse adolescente, — d'autant plus qu'à côté de la fraîcheur, de la verve et de l'éclat de la jeunesse, on remarque la force et l'expérience d'une saison plus mûre, parfois même une énergie toute virile, et cette entente dramatique déjà révélée par Mlle Thys à la scène, et qu'elle va montrer, dit-on, dans un opéra en deux actes, au Théâtre-Lyrique. On peut tout attendre de la jeune fille qui sait frapper des vers comme ceux-ci :

Bientôt le moissonneur viendra redemander
A ce grain qu'il sema des ondoyantes gerbes;
Et le char gémira sous le poids des brins d'herbes
Qu'un regard du soleil aura su féconder.

PITRE-CHEVALIER.

DERNIER RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.



TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LES SAISONS MODERNES.



Les saisons modernes. Composition et dessin de Fellmann.

On sait comment les anciens personnifiaient les saisons ; ils couronnaient le Printemps de fleurs, l'Été d'épis mûrs, l'Automne de raisins et l'Hiver de frimas. Nous préférons l'allégorie de notre dessinateur, qui figure

chaque saison par ses travaux et ses plaisirs, — sauf le printemps qui n'a rien à faire qu'à semer les amours et les roses.

Les trois civilisations antiques, l'Egypte, la Grèce et l'Italie, n'ont guère représenté l'hiver, par l'agréable raison qu'elles l'ont peu connu.

Un groupe d'amis à table, — une jeune femme portant du gibier, — voilà les douces images de l'hiver à Athènes et à Rome.

Pour le dessiner chez nous, tel que nous en jouissons en ce moment, d'après les prédictions de M. Babinet, M. Fellmann n'avait que l'embarras du choix. Les patineurs sur la glace, les arbres morts et les champs couverts de neige, les loups flairant la porte de la chaumière, où la souris tombe dans la poêle au milieu des éclats de rire, c'est encore là un des moins rudes portraits de notre rude saison.

Joignons à ce tableau, par le cœur et surtout par les œuvres, la pieuse figure de la Charité chrétienne, distribuant au pauvre affamé et grelottant le superflu de la table et du foyer du riche, le denier de la veuve et le manteau de saint Martin.

C'est ce qu'on n'oublie jamais dans les pays glacés du Nord. En Norwége et en Islande, chaque maison a *la chambre du pauvre*. Il est toujours hébergé, couché et écouté; car il s'acquitte en récits touchants, en leçons utiles, en commissions difficiles. Il est l'amuseur, le prophète, le messager de la famille.

Les Suédois étendent la pitié de l'hiver jusqu'aux animaux. Témoin cette jolie parabole de Krummacher:

Au temps des neiges, un rouge-gorge frappe à la vitre d'un paysan. On lui ouvre la fenêtre, et l'oiseau se nourrit des miettes du repas.

Au printemps, on lui rend la liberté ; il fait son nid dans le jardin et chante sa joyeuse chanson.

L'hiver venu, il rentre au logis avec sa compagne, et les enfants demandent au père :

Ces oiseaux veulent nous dire quelque chose ?

— Oui, mes amis, ils vous disent en leur langage : La confiance éveille la confiance, et l'amour produit l'amour.

C. DE CHATOUVILLE.

LES NEVEUX DE JEAN BART.

NOUVELLE HISTORIQUE.

I. — LA CROIX DE CHÊNE. — L'ÉPÉE DU RENARD. — LE NOEUD DE RUBANS.

Le 26 mars 1759, — cinquante-sept ans après la mort de Jean Bart, — deux frégates du roi, *l'Harmonie* et *la Danaé*, achevaient dans le port de Dunkerque leur armement ou plutôt leur chargement, car on les équipait en flûtes.

Leur force défensive étant ainsi en grande partie sacrifiée au transport des marchandises, vivres, armes et munitions de guerre qu'il s'agissait d'expédier au Canada, l'on se demandait comment elles feraient pour échapper aux croisières anglaises. Les plus hardis s'étonnaient qu'un vaisseau, ou au moins une troisième frégate bien armée en guerre, n'eût pas mission d'escorter les deux conserves.

Et telle était assurément la cause de l'exécrable humeur de maître Simon Vanburg qui, son sifflet de manœuvre d'une main, sa canne de l'autre, accélérait les travaux à bord de *la Danaé*, non sans jurer en flamand avec une verve qui eût honoré Cicéron en personne.

L'éloquence du valeureux maître d'équipage était célèbre dans le forum maritime.

Heureux les anciens à qui maître Simon Vanburg permettait de lui adresser quelques questions respectueuses sur les faits et gestes des braves Dunkerquois les Jacobsen, les Janssen, les Keyser et les Bart, innombrable lignée de véritables hommes de mer ! Alors, s'il daignait répondre, pourquoi la muse des passavants ne s'empressait-elle point de sténographier ses récits? Mais, hélas! autant en emportait la brise du large !

Que de belles pages de notre histoire navale ont été perdues ainsi ! — Et peu s'en faut, comme on le verra, que ne soient du nombre celles que nous transcrivons à la gloire des neveux de Jean Bart, l'un Pierre-Jean Bart, capitaine, l'autre Benjamin Bart, son fils, lieutenant de la frégate *la Danaé*.

Pour éloquent qu'il fût, maître Simon Vanburg n'était point bavard, à beaucoup près. Mais qui pouvait le faire jaser à discrétion, c'était la jeune Thomine, — Thomine, sa fille chérie, — une enfant de quinze ans à cette heure, une modeste et angélique créature, foi de marin ! douce et mignonne comme une colombe, plus fraîche qu'un bouton de rose, svelte et légère autant qu'un papillon, toujours prête à rougir pour peu qu'un étranger se permît de la regarder en face.

Thomine n'avait qu'à lever vers son père ses grands yeux bleus brillants comme les étoiles d'hiver, et le brave maître, allumant sa pipe au foyer de la case, entamait les longues et merveilleuses histoires de la dynastie des Jacobsen et des Bart.

— Tous marins ou prêtres, — des héros ou des saints, et souventes fois tous les deux, — ma fille ! disait Simon Vanburg avec un pieux enthousiasme, car si notre vieux grand Jean Bart n'est pas un saint dans le ciel, qui donc le sera ?... A-t-on jamais vu sur la mer jolie homme plus croyant, ni plus charitable, ni qui ait tant fait de miracles sa vie durant, et dont le nom seul en fait encore et en fera d'autres, s'il plaît à Dieu?... Après avoir donné du pain à toute la France, par sa bataille du 29 juin (1694) et la reprise du grand convoi de blé, a-t-il jamais été riche, lui? Est-ce que ses enfants, ses petits-enfants et ses neveux sont seulement à leur aise, suivant leur rang?... Non! et à preuve qu'avant-hier, au marché, Mme Pierre Bart marchandait un beau poisson que la marchande lui faisait trop cher, et elle s'en allait en soupirant. — C'était, disait-elle, pour donner à souper aux amis de son fils Benjamin, le jour de la fête à ce cher enfant.

— Oh ! si j'avais été la marchande ! s'écria Thomine.

— Bon ! tu m'aurais ôté un fameux plaisir ! car j'étais là par chance, derrière madame qui ne me voyait pas, mais la marchande me voyait bien. Je cligne de l'œil en levant trois doigts : « Trois poissons pour le tien, la vieille ! » Elle comprend ; et la nuit d'après, j'allais à la pêche rapport au poisson qu'avaient déjà mangé M. Benjamin et ses amis.

Ici Thomine embrassa son père avec effusion.

— Je dis, moi, que Jean Bart est un saint, reprit maître Vanburg charmé de la joie de sa fille, et même que saint Pierre, qui était un brave marinier dans son temps, a dû avoir un fameux plaisir à lui ouvrir la porte du paradis. Matelot pareil n'est de trop nulle part... Oui, encore une fois, c'est un saint, car je sais comment il est mort, là, dans son lit, à terre, résigné, calme, prêchant ses frères, ses enfants et ses serviteurs, de sorte qu'on ne pouvait pas l'entendre sans avoir une rigole le long des deux joues !... Je n'étais pas encore de ce monde, moi, et j'y ai regret, mais mon père, étant patron du canot de Jean Bart, a tout vu et tout entendu. Il se trouvait dans la chambre, à genoux derrière les maîtres du logis. Malgré ça, Jean Bart l'aperçoit, lui dit d'avancer et lui tend la main : — Mon vieux Vanburg...

Quand maître Simon Vanburg en était à ce point de son histoire de Jean Bart, Thomine presque toujours était obligée de continuer, et de dire comment son aïeul, le patron Thomas, avait reçu de Jean Bart mourant le don d'une petite croix de bois de chêne, précieuse relique de la famille.

Cette croix, devant laquelle maître Simon, ses frères et sœurs, et plus tard sa fille Thomine, avaient appris à balbutier leurs prières, — suspendue au lieu le plus apparent de la demeure, occupait le centre d'un trophée d'instruments maritimes et d'images de dévotion. Elle avait été taillée dans un éclat de bordage qui, — à la glorieuse bataille du cap Bévéziers, — renversa de son banc de quart Jean Bart, commandant alors *l'Alcyon*, frégate-éclaireur de l'escadre de Tourville. Longtemps, à bord de plusieurs navires, elle avait été placée en évidence dans la chambre du capitaine Jean Bart.

Thomine et son père la contemplèrent un instant avec une religieuse émotion.

La jeune fille, bercée avec ces splendides récits de mer et nourrie en quelque sorte de l'amour des Bart, aurait pu raconter encore, aussi bien que Pierre-Jean Bart lui-même, comment se trouvait entre ses mains la glorieuse épée de Michel Jacobsen, le Renard de la mer.

C'était une belle lame de Tolède que cette épée d'amiral, solennellement donnée par le roi d'Espagne au bisaïeul de Jean Bart. Michel la destinait à son fils ; mais le noble capitaine du *Saint-Vincent* périt près de onze ans avant lui. Le vieux Renard de la mer reporta toutes ses affections paternelles sur sa fille Agnès, mariée au capitaine corsaire Michel Bart.

De cette union naquit un fils, Cornil Bart, le premier que nous connaissions de ce nom de *Cornil,* plusieurs fois illustré par ses descendants.

L'amiral, plaçant son épée dans le berceau du nouveau-né, s'écria d'une voix frémissante :

— A celui qui a les plus longs jours devant lui, de venger sur les Hollandais la mort de Jean Jacobsen !...

Et tout jeune encore, Cornil Bart allait en course l'épée du Renard à la main. — Il fut la terreur des Hollandais, tandis qu'il battait la mer de concert avec son frère Herman, le plus tendre, le plus dévoué, le plus ardent des compagnons d'armes, à qui le père de Jean Bart rendait une tendresse, un dévouement, une amitié fraternelle, à jamais célèbre parmi les gens de mer comme le modèle de l'amatelotage.

La glorieuse épée échut en partage à Jean Bart, comme au plus digne des fils de Cornil.

Jean Bart mourant la donna comme un gage de sa haute estime fraternelle à Gaspard Bart, après qui elle passa naturellement à Pierre-Jean son fils, le commandant de *la Danaé*, simple capitaine de brûlot, mais marin du premier mérite, comme l'avait bien prouvé son admirable combat de *l'Elisabeth*, l'un des beaux sujets de maître Simon Vanburg qui pouvait le traiter en témoin oculaire et en acteur fort intéressé.

Cette épée, Thomine l'avait vue dans la chambre de Mme Pierre Bart, et elle l'y admirait encore à l'heure même où maître Vanburg tempêtait en gourmandant l'équipage étonné de ses fureurs insolites.

A l'arrière de *la Danaé*, laissant au brave maître tous les soins matériels du service, rêvait et souriait avec mélancolie un officier à peine âgé de dix-neuf ans et qui paraissait beaucoup plus jeune. D'une taille élancée, mais qui manquait de carrure, il avait les traits délicats, le teint rose et velouté, le regard plein d'une douceur féminine, le front pur, les cheveux soyeux et blonds, les gestes arrondis et trop gracieux, — s'il est possible de pécher par excès de grâce.

Tel on nous représente le chevalier de Tourville, lors de son premier embarquement, quand chacun le prit à bord pour une passagère déguisée, — tel était Benjamin Bart, lieutenant de la frégate *la Danaé.*

Suivant une des vieilles traditions de la famille Bart, les pères et les fils, plusieurs frères souvent, s'embarquaient ensemble, au risque de plonger dans un double ou triple deuil les femmes, les mères et les sœurs alarmées. Ainsi Jean Bart emmena en mer avec lui son fils Cornil, âgé de dix à onze ans, lui donna dès le premier combat la plus sévère leçon de bravoure en l'amarrant au pied du grand mât, tant que dura l'action, et le conserva longuement sous ses ordres directs, en le chargeant sans cesse des missions les plus périlleuses. De même, Pierre Bart avait fait l'éducation maritime de son fils Benjamin, son digne lieutenant et un vrai Bart, en dépit de la beauté juvénile qui lui donnait quelque peu l'air efféminé. Mais, dans l'équipage, personne ne s'y trompait, à commencer par maître Simon Vanburg, qui, relevant un jour on ne sait quel propos railleur, dit aux mauvais plaisants :

— C'est un agneau... à cœur de lion, une petite femme... à bras de fer, un chérubin... comme l'archange saint Michel, race de loups cornus du diable !...

Mais un cœur de lion, — les preuves en fourmillent, — peut être fort sentimental. Aussi ne devra-t-on pas attribuer la mélancolie rêveuse du lieutenant Benjamin aux mêmes causes que la méchante humeur de maître Simon Vanburg ou que la profonde tristesse de Mme Pierre Bart.

Thomine était venue, comme tous les jours, rendre visite à la bonne dame et bercer le petit frère du lieutenant Benjamin, Pierre-Robert-Marie ou plus simplement Marie Bart, dernier rejeton de la famille dont le culte remplissait son cœur. Thomine, par excès de zèle, adressa sans doute quelques questions indiscrètes à Mme Bart qui lui répondit avec bonté :

— Chère enfant, j'attends mon mari dont le retard me chagrine, mais j'ai tort... A Paris, les affaires s'expédient si lentement !... Je voudrais bien aussi que Vincent fût à la maison.

Vincent, — humble personnage dont l'histoire nous a transmis le nom, — était un bon nègre attaché depuis l'enfance au service du capitaine Pierre Bart.

— Madame, dit Thomine, ne pourrais-je pas remplacer Vincent... ou bien l'aller chercher, si vous savez où il est?...

— Il doit être à bord de la frégate. Vas-y donc, mon enfant. En tous cas, tu prierais mon fils de me l'envoyer le plus tôt possible.

Thomine se hâta d'obéir.

Mme Bart alors ne fut plus obligée de se contraindre et, pressant entre ses bras le petit Marie Bart :

— O mon Dieu! s'écria-t-elle, prenez pitié de nous!... secourez-nous!... protégez-nous!...

Le lieutenant Benjamin, insoucieux des dangers qui faisaient frémir sa mère, songeait, — on l'a deviné sans doute, — aux grâces charmantes de Thomine, la fille du maître d'équipage. Certes, il ne manquait pas à Dunkerque de rieuses jeunes filles, roses et blondes Flamandes, brunes et sveltes Espagnoles aux grands yeux noirs. Cet hiver, chaque soir, Benjamin les avait toutes rencontrées au bal ou aux veillées; l'autre été, c'était aux kermesses qu'il dansait avec elles. Mais, parmi ces folâtres jeunes filles, en était-il une seule qui eût l'enthousiasme de Thomine? en était-il une autre dont les beaux yeux devinssent humides à contempler l'épée de Michel Jacobsen ou le portrait de Jean Bart?

Et puis, Thomine était l'enfant du logis, la fille de la



Vanburg et Thomine. Dessin de Foulquier.

nourrice de Benjamin et du fidèle contre-maître Simon Vanburg. Thomine enfant avait longtemps partagé les jeux enfantins du jeune officier. Peu à peu les convenances les séparèrent. Au retour de sa première campagne au large, Thomine, affectant une prudente réserve, avait cessé de tutoyer M. Benjamin, qui faillit en pleurer, mais imita son exemple.

— Eh! qu'importe qu'elle ne soit pas la fille d'un officier? pensait Benjamin. En est-elle moins digne de mon affection? Mon père et ma mère estiment trop maître Vanburg pour mettre un éternel obstacle entre nous... Elle n'a que quinze ans, je n'en ai pas dix-neuf!... Quand je serai capitaine, je dirai tout à ma bonne mère... Mais cependant, si Thomine, trompée par ma froideur apparente, disposait de son cœur!... Oh! je veux lui dire tout avant de prendre la mer! je veux qu'elle me promette d'attendre comme j'attends, qu'elle espère comme j'espère.

On pesait sur les palans, on embarquait des barils de salaison, on arrimait dans la cale des quarts de farine. Le lieutenant Benjamin n'avait que faire de stimuler l'ardeur des matelots harcelés par le maître d'équipage. Se livrant tout entier aux douces pensées qui l'agitaient, il se demandait où, quand, comment il pourrait se déclarer à Thomine. Cent fois, il s'était trouvé en tête-à-tête avec elle; cent fois, il avait négligé de précieuses occasions; c'est qu'alors sa résolution n'était pas encore bien prise. L'occasion reviendrait-elle à temps? Benjamin s'était borné jusqu'ici à n'adresser à Thomine que des paroles amicales et fraternelles; au seul dessein de faire à sa jeune sœur de lait une déclaration en règle, le brave neveu de Jean Bart se sentait intimidé.

Thomine parut sur le quai du port. Il l'aperçut, son trouble redoubla. Elle sauta légèrement sur la planche qui mettait le navire et la terre en communication ; elle accourait vers son père en souriant.

Tous les matelots la saluèrent à l'envi, non sans faire son éloge à demi voix. — Quant à Benjamin, dont le premier mouvement avait été de se précipiter à sa rencontre, il fut mieux inspiré en montant sur le rouf d'arrière, désert en ce moment. Benjamin eut cent fois raison, car le maître lui envoya sa fille, puisqu'elle avait, disait-elle, à lui parler de la part de Mme Bart.

En la voyant se diriger de son côté, le lieutenant sentit son cœur battre avec violence :

— Du calme, du courage ! mon Dieu ! inspirez-moi ! ne permettez pas que je prononce un mot qui ne soit digne d'elle !

Thomine regardait avec bonheur le jeune représentant de la race de héros qu'elle vénérait, Benjamin Bart, qu'elle aimait plus qu'un frère et dont elle aurait voulu être l'humble servante. Que de fois, maudissant son sexe, elle s'était prise à regretter de ne pouvoir servir comme mousse à bord du navire de MM. Bart !

Pour gravir l'étroit escalier du château de poupe, elle s'appuya sur la main que Benjamin lui offrait. Thomine rougit, baissa les yeux et balbutia, intimidée à son tour. — Ce fut à grand'peine qu'elle remplit son message.



Le départ de Pierre. L'épée des Bart, etc. Dessin de Foulquier.

— Thomine, je pensais à vous, comme j'y pense sans cesse ! disait Benjamin d'une voix mal assurée. Avant de prendre la mer, je voulais vous déclarer que vous remplissez tout mon cœur. Comme vous avez été ma sœur d'enfance, consentez à être la compagne de ma vie.

— Monsieur Benjamin, murmura Thomine bouleversée, oubliez-vous donc qui je suis et qui vous êtes ?...

— Je n'oublie rien, Thomine ; et c'est parce que je n'oublie rien que je n'épouserai jamais que vous !... Je le jure par ce noble pavillon qui se déroule sur nos têtes, je le jure par la mémoire de Jean Bart et devant Dieu qui m'entend !... Nous sommes trop jeunes encore pour que j'aie osé confier mon secret, même à ma bonne mère !... Mais, avant le départ de *la Danaé*, ne fallait-il pas vous en instruire, vous, de qui dépend tout mon bonheur en ce monde ?

— Monsieur Benjamin..., pourquoi, ici..., quand tout l'équipage nous observe ?...

— J'ai trop longtemps attendu !... Demain, au point du jour, cette nuit, ce soir peut-être, nous serons sous voiles. Si je pouvais me jeter à vos genoux, j'y serais, et je vous supplierais à mains jointes de me répondre...

La jeune fille demeura muette un instant ; puis, levant sur Benjamin ses regards limpides

— Je suis trop heureuse!... heureuse comme au ciel, monsieur Benjamin, car vous êtes un Bart, et Bart n'a jamais menti.

Alors elle détacha de son corsage un nœud de rubans, et quand Benjamin lui tendit de nouveau la main pour l'aider à redescendre du rouf, elle y plaça ce gage d'un serment pieux que les anges ne purent recueillir sans verser des pleurs.

Les anges savaient, hélas! quel serait le lendemain de ces deux jeunes cœurs si dignes de s'appartenir devant Dieu.

Ame tendre et craintive, épouse et mère par-dessus tout, Mme Pierre Bart, née Isabelle Vaneckoutte, admirait, sans parvenir à les partager, les sentiments héroïques de ses aïeules. Bien différente des compagnes de ces corsaires hardis, dont se glorifie Dunkerque, elle maudissait la guerre, elle redoutait la course, elle déplorait que son mari et son fils aîné fussent exposés aux dangers de la mer.

— Non! non! s'écriait-elle en embrassant son enfant nouveau-né, non! tu ne seras pas marin!...

Vouloir qu'un Bart échappât aux destinées de la famille, c'était une sorte de blasphème.

Les yeux fixés sur la glorieuse épée avec laquelle Michel Jacobsen, le Renard de la mer, Cornil Bart, Jean Bart et Gaspard Bart, père de son mari, avaient tant de fois vaincu des ennemis supérieurs en force, — Isabelle oubliait les victoires pour ne se rappeler que les désastres.

Le nègre Vincent vit sa bonne maîtresse agenouillée, les yeux pleins de larmes; il fut bien obligé de lui apprendre que monsieur, arrivant de Paris, venait de paraître à bord où ses premiers ordres avaient été de tout disposer pour l'appareillage.

Mme Bart s'était relevée, elle interrogeait du regard l'honnête Vincent qui aurait bien voulu lui donner quelque bonne nouvelle; mais que dire? — Ah! s'il avait su que dire!

— Ensuite, chère madame, monsieur est allé à bord de *l'Harmonie*...

— Et puis?... et puis?... Est-ce tout?... A-t-il parlé d'un troisième navire?

Vincent se creusait la tête, sans comprendre.

— Oh! je le sens!... je le vois!... Les démarches de Pierre ont échoué!... Tout est perdu! s'écria Mme Bart avec douleur.

— Pourquoi ce désespoir, ma chère Isabelle? dit le capitaine Pierre Bart qui entrait.

— Le ministre t'a refusé une escorte?

— Je l'avoue; mais...

Mme Bart frémissante se jeta dans les bras de son mari, qui s'efforçait de la calmer.

— *La Danaé* est montée par un équipage d'élite. Officiers, maîtres, matelots, me sont dévoués jusqu'à la mort!...

— Oh! ça même! fit Vincent.

— Le capitaine de *l'Harmonie* est un brave sur qui je puis compter comme sur un autre moi-même. Tu sais que, pendant la dernière guerre, il a remporté de grands succès avec *la Sainte-Anne* et plus tard à bord du *Comte de Lowenthal*.

— C'est possible! mais je n'aime pas ce M. Pierre Lefèvre dit Juin.

— Ma chère amie, voici pour le coup une prévention sans fondement, le capitaine Juin est un brave.

— M. Juin n'a pas le regard franc et loyal d'un vrai marin dunkerquois; il me déplaît, il m'a toujours déplu. Oh! je crains tout maintenant! On te refuse un convoyeur. Les Anglais couvrent la mer... Le ministre ne peut vouloir la perte de deux frégates du roi... Tu ne partiras pas! Pierre, tu ne partiras pas!...

Un douloureux sourire glissa sur les lèvres du capitaine de *la Danaé*.

— Ah, bon!... ça même!... pas partir!... dit Vincent.

— Isabelle, répondait Pierre Bart, je connais nos côtes, je suis prudent, aie confiance et courage...

— Confiance et courage, quand tes matelots eux-mêmes sont remplis de craintes.

— Qui dit cela? interrompit d'un ton sévère Pierre Bart dont les regards firent trembler le malheureux Vincent. Serait-ce toi?...

— Oh! murmura le nègre, tous braves, commandant!... Tous parés à mourir, là même, pour Bart!...

— Pauvre garçon! reprit Pierre avec indulgence, il est de l'avis de tout le monde. Tu as eu tort, Vincent, d'augmenter, par tes bavardages, les inquiétudes de ta maîtresse.

— Moi! commandant, avoir toujours dit à bonne maîtresse: Les Anglais pas venir... les Anglais avoir peur du brave commandant à moi!

— Très-bien! achève mes malles et celles de mon fils; qu'on les porte immédiatement à bord.

Isabelle s'assit découragée. Elle savait trop bien que Pierre obéirait militairement; elle songea un instant à solliciter le débarquement de Benjamin; — mais à quoi bon? ni le père, ni le fils ne consentiraient à se séparer.

— Isabelle, dit encore le capitaine de *la Danaé*, tu t'exagères le péril. Notre mission est pacifique; je vais porter des munitions au Canada, et j'ai l'ordre d'éviter tout engagement...

Pierre Bart se faisait violence, pour tenir ce langage.

De tous les enfants, petits-enfants ou neveux de Jean Bart, c'était, au dire des vieux marins du port, celui qui lui ressemblait le plus. D'une stature un peu au-dessus de la moyenne, de formes carrées, mais sans roideur, Pierre était nerveux, souple, robuste, dans toute la vigueur de sa quarante-sixième année. On avait maintes fois remarqué qu'il était né le 22 octobre, jour anniversaire du baptême de Jean Bart, né le 21 du même mois. Comme Jean Bart, il avait les yeux bruns, le teint clair, les cheveux noirs, le front haut, la face pleine, un air à la fois débonnaire, intelligent et martial. Comme Jean Bart aussi, Pierre savait, pour donner des consolations à une femme affligée, adoucir sa voix, accoutumée à dominer celle des tempêtes et des canons. Il n'eut garde d'entrer dans les détails de sa fâcheuse entrevue avec le ministre, que ses observations avaient ébranlé d'abord, mais qui subit, tout à coup, l'influence d'on ne sait quel officier de salon, survenu par malheur.

— Si M. Bart trouve tant de difficultés dans cette opération, avait dit ce dernier, mon neveu s'en chargera.

— Vous n'osez pas sans doute vous en charger vous-même! riposta Pierre indigné.

Le ministre mit fin à cette scène en tranchant la question :

— Partez, monsieur Bart, dit-il; le roi, plein de confiance en vos talents, espère que vous réussirez!...

Courtoises, mais imprudentes paroles, qui ne remédiaient à rien.

Le lieutenant Benjamin parut, et saluant son père :

— Commandant, dit-il, tout est paré pour l'appareillage.

— C'est bien, lieutenant!... Mon fils, embrasse ta mère!...

Sur ces mots, Pierre Bart se dirigea vers l'épée de Michel Jacobsen, de Cornil, son aïeul, de Jean, son oncle, et de Gaspard, son père. Il la décrocha silencieusement et la mit à sa ceinture.

Mme Pierre Bart poussa un cri d'effroi.

Pierre bénissait le berceau de son dernier enfant qu'il pressa un instant contre son cœur. Marie Bart, cependant, jouait avec la dragonne d'or qui pendait à la poignée de la vieille épée.

Les adieux furent courts.

Mme Bart consternée était sans forces.

Pendant que, pour la dernière fois, elle embrassait son fils Benjamin, le nègre Vincent, qui pleurait à chaudes larmes, baisa humblement le pan de sa robe.

Thomine entra; — elle entra pour soutenir Mme Bart défaillante et recueillir avec bonheur l'adieu fraternel du lieutenant Benjamin, son fiancé devant Dieu.

Puis, comme la plus tendre des filles, elle prodigua ses soins à Mme Bart dont les sombres pressentiments ne cessaient de s'accroître.

La pauvre femme offrait au ciel ses angoisses; elle priait encore en tremblant, lorsqu'à nuit tombante *la Danaé* et *l'Harmonie* sortirent du port de Dunkerque.

Le ciel était couvert d'épais nuages, un léger brouillard s'élevait, circonstances favorables pour tromper la vigilance des ennemis qui croisaient aux alentours des passes. — Pierre et Benjamin Bart causaient gravement ensemble sur le gaillard d'arrière de *la Danaé*. — Sur le gaillard d'avant, maître Simon Vanburg contait une de ses splendides histoires à la louange des Bart, et le nègre Vincent, accroupi parmi les matelots, l'écoutait bouche béante, avec un indicible plaisir.

— Ça bon!... ça même!... Oh ça, vrai comme Jésus, bon Dieu à moi!... murmurait-il de temps en temps.

II. — LA CANTATE.

Après avoir donné à son fils et lieutenant ses instructions de capitaine, Pierre Bart lui parlait non sans dessein des actions héroïques de leurs ancêtres. Il trouvait en lui un auditeur avide de l'entendre et capable de lui répondre; car ce n'était pas un récit, pas même une leçon, que leur conversation de cœur à cœur à la veille du danger. Benjamin, pas plus que Thomine, n'ignorait des hauts faits dont un trop grand nombre ont été dérobés à l'histoire par les admirateurs exclusifs de Léonidas et de Curtius.

— Partout où il y a des ennemis à braver, des services à rendre et de la gloire à recueillir, disait le capitaine, partout un Bart se distingue.

— A bord de *la Danaé*, mon père, dit Benjamin à demi voix, c'est deux Bart qui se distingueront, s'il plaît à Dieu!...

Maître Simon Vanburg, en son style, traitait des sujets analogues. Ainsi, de l'arrière à l'avant, on ne s'entretenait que des vaillantes actions des Bart.

Tout à coup, un refrain cher au peuple maritime de Dunkerque retentit sous la ralingue de misaine :

A bord, tant qu'on fera le quart,
On chantera Jean Bart!

Pierre et Benjamin s'approchèrent en souriant. La chanson déroulait toute la biographie de Jean Bart; nous ne l'interromprons pas ici, comme elle le fut dix fois à bord de *la Danaé* par les bravos et les hourras de l'équipage. Déclarons donc, avant de la reproduire, que le capitaine fit un signe; le nègre Vincent accourut à ses ordres :

— Trente bouteilles de mon meilleur vin!

— Ça même! fit le serviteur enchanté.

Bien avant la fin de la cantate, l'équipage avait trinqué avec enthousiasme aux dignes neveux du vieux Jean Bart.

Or, voici quelle était la chanson dont les matelots répétaient le refrain à pleine voix (1) :

JEAN BART.

A bord, tant qu'on fera le quart
A la belle étoile,
En chargeant de toile,
A bord, tant qu'on fera le quart,
On chantera Jean Bart!

Toujours calme dans le danger,
Il n'avait pas l'air d'y songer;
Hardi croiseur, pilote sage,
Fin matelot, bon canonnier,
Comme pas un manœuvrier,
Il venait à l'abordage,
Maître Jean Bart!

Ne craignant que d'offenser Dieu,
Il ne savait pas de milieu
Entre le devoir et sa route.
Rien à l'envers, tout à l'endroit,
Sans embarder naviguant droit,
D'un cœur franc, coûte que coûte!
Voilà Jean Bart!

Simple corsaire il commença,
Et par ses exploits surpassa
Tous les plus fameux en vaillance.
Des ennemis c'était l'effroi.....
Tant on en parla, que le roi
Au service de la France
Voulut Jean Bart!

Un jour que monsieur de Forbin
Le taquinait d'un air malin,
Disant un tas de fariboles;
La pipe aux dents, sans se fâcher:
« — Je n'ai pas le temps de chercher
Les puces à vos paroles! »
Répond Jean Bart.

Le petit Cornil Bart, son fils,
Au premier feu des ennemis
Paraît se troubler, il tressaille :
« — Que jusqu'à la fin du combat
On l'amarre au pied du grand mât,
Le front devers la mitraille! »
A dit Jean Bart.

Tant il gagna de grands combats,
Que le vrai nombre on n'en sait pas,
Faudrait avoir trop de mémoire!
Mais on sait comment il fut pris,

(1) Cette chanson, ainsi que la *Complainte des neveux de Jean Bart* (2e partie de cette nouvelle), est du plus grand effet, dite par une voix simple et mâle, avec un chœur répétant le refrain. Nos lecteurs n'ont qu'à en faire l'essai, qui est des plus faciles, grâce à la musique gravée ci-contre. Déjà toutes les sommités de la presse et du monde parisien ont applaudi, cet hiver, *Jean Bart et ses neveux* chez M. de La Landelle lui-même, qui en donne aujourd'hui les prémices au *Musée des Familles*, en attendant la publication de ses *Chants populaires de la marine*, dont le succès peut se prédire sur ces remarquables spécimens.

(*Note de la Rédaction*)



Se risquant seul pour ses brebis;
Ça ne gâte pas l'histoire
Du vieux Jean Bart.

Tout le convoi qu'il escortait
Fut sauvé pendant qu'il prêtait
Les flancs à deux vaisseaux de guerre
Ah! s'il n'avait été blessé,
Autrement ça se fût passé.
Les Anglais perdaient l'affaire
Contre Jean Bart.

Droit en prison il est conduit;
Il s'évade une belle nuit.
En prison s'il ne resta guère,
Toujours il se le rappela,
Et bravement s'en consola
Aux dépens de l'Angleterre,
Notre Jean Bart.

L'Anglais a beau faire son fier,
Jean Bart était maître sur mer.
Il n'avait qu'à suiver ses bottes!
Nuit et jour, sans être arrêté,
Comme l'éclair, sabre au côté,
Passait à travers leurs flottes,
Le grand Jean Bart.

La France, n'ayant plus de pain,
Etait quasi morte de faim;
Pour elle c'est le cas de moudre!
Les Hollandais avaient râflé
Le grand convoi chargé de blé.
Sur eux va tomber la foudre,
Avec Jean Bart.

Gare dessous! le vingt-neuf juin (1),
Sur les six heures du matin,
Attrape à commencer la danse!
Bord contre bord et main sur main,
A toute la France, demain
Nous donnerons l'abondance!
A dit Jean Bart.

Tenant tout ce qu'il promettait,
Comme un vieux brave qu'il était,
Il met la famine en déroute;
De façon que les bons Français,

(1) 1694.

Qui ne manquaient plus de pain frais,
Disaient, en cassant la croûte:
Vive Jean Bart!

A la cour, chacun le fêtait;
Durant qu'on le complimentait,
Le roi s'approche pour lui dire:
« — Jean Bart, vous m'avez satisfait,
Chef d'escadre je vous ai fait!.....
— Et vous avez bien fait, sire! »
Répond Jean Bart.

De Dunkerque il était sorti,
Portant le prince de Conti;
On courut grands risques en route:
« — Vous pouviez être, monseigneur,
Sans craintes; en cas de malheur,
J'aurais fait sauter la soute, »
Lui dit Jean Bart.

Devant que de rendre l'esprit
Dans sa maison et dans son lit,
Comme un bon bourgeois de la ville:
« — Le bon Dieu m'appelle là-haut,
Cornil, je t'ai fait matelot,
Je puis m'en aller tranquille, »
Disait Jean Bart.
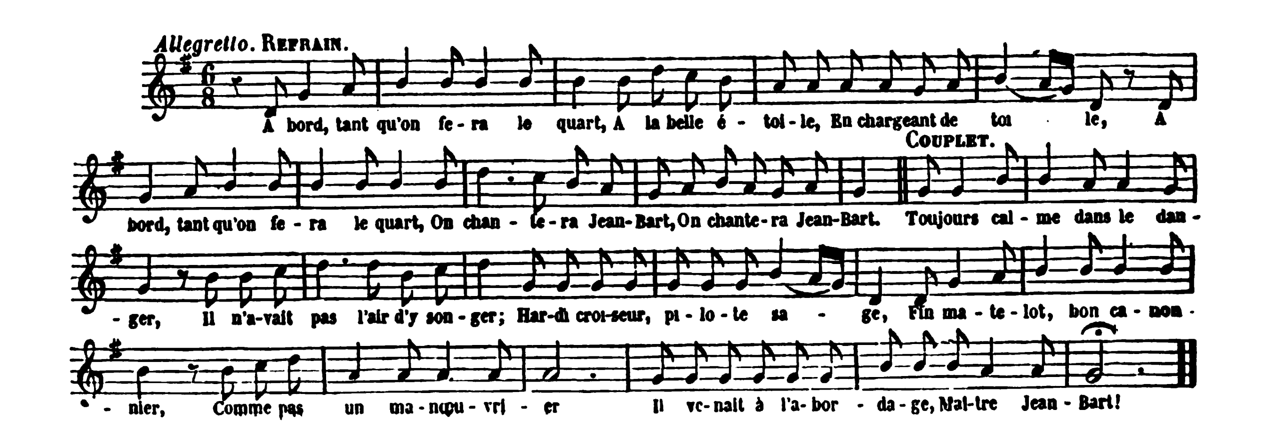
Dans sa maison et dans son lit
Il mourut donc... Quand on le dit,
Dunkerque n'y voulut pas croire.
Les pauvres gens et les marins
Pleuraient comme des orphelins;
Depuis, la France et la Gloire
Pleurent Jean Bart.

A bord, tant qu'on fera le quart
A la belle étoile,
En chargeant de toile,
A bord, tant qu'on fera le quart,
On chantera Jean Bart!

Ceux qui avaient chanté la cantate de Jean Bart et ceux qui l'avaient écoutée devaient, avant vingt-quatre heures, fournir eux-mêmes le sujet d'un autre chant non moins héroïque.

G. DE LA LANDELLE.

(La fin au prochain numéro.)



ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE.



Portrait de l'abbé de L'Épée. Dessin de Fellmann.

Dans l'histoire politique comme dans l'histoire morale des peuples, il est des jalons auxquels se peut reprendre l'historien; pour la première, ce sont les héros; pour la seconde, ce sont ces hommes de bien dont l'esprit de charité est devenu une source de bienfaits : ainsi, les Vincent de Paul; ainsi, Charles-Michel, abbé de L'Épée!

Le 24 novembre 1712, à Versailles, Mme de L'Epée donnait à son mari, expert ordinaire des bâtiments du roi, le fils béni qui devait attirer d'éternelles bénédictions sur les siens et sur sa mémoire.

Tout jeune, ce besoin de dévouement, propre aux véritables apôtres, se montra dans Charles-Michel, et, natu-

rellement, la carrière qui l'attira fut celle où son incommensurable charité devait trouver le plus à s'exercer : il souhaita les ordres avec passion.

Son père, cependant, avait d'autres vues; il avait rêvé pour lui la gloire du barreau et dirigé ses études en conséquence. Charles-Michel se soumit, passa d'honorables examens et fut reçu avocat, sans que sa soumission, il est vrai, eût rien ôté à la vivacité de sa vocation. Il était appelé! Aussi, les considérations humaines durent finir par céder devant la voix d'en haut; ses parents n'y résistèrent plus, et il se vit, enfin, revêtu du caractère sacré.

Ce n'était point que l'abbé de L'Epée eût encore de projet arrêté; les souffrances de l'humanité l'attiraient sans qu'il eût de plan préconçu; aussi le voit-on, à cette époque, partager son temps entre l'étude et le soulagement des misères humaines, s'attachant à toutes, et non point à celles-ci plutôt qu'à celles-là.

Mais un jour d'hiver de 1753, visitant une maison de la rue des Fossés-Saint-Victor, où il savait devoir trouver plus d'une sorte de douleur à apaiser, il s'égare au milieu de longs corridors, et pénètre dans une chambre où il n'avait point été mandé, et où l'on pourrait dire que Dieu le conduisait. Là, deux jeunes filles proprement vêtues, comme était proprement meublée la chambre où elles se trouvaient, étaient assises, l'une tout proche de l'autre, à côté d'une fenêtre unique, leurs yeux suivant les nuages, dans l'étroit espace qu'il leur était donné d'apercevoir, et leurs mains inactives croisées sur leurs genoux.

Découvrant son erreur, l'abbé de L'Epée s'excusa, et n'attendait, pour se retirer, qu'un mouvement qui lui apprît que ses excuses avaient été entendues et qu'elles étaient agréées. Les jeunes filles ne firent aucune sorte de mouvement. Etonné, l'abbé de L'Epée s'avance de quelques pas et répète les paroles déjà dites : même immobilité de la part des deux sœurs! Ce ne sont point des mortes, cependant, pensa le saint prêtre; si la tristesse est sur leurs fronts, les couleurs de la santé brillent sur leurs joues.

Et, cette fois, sa main se pose légèrement sur l'épaule de l'une des deux jeunes filles, qui tressaille et se lève, faisant entendre un cri rauque et guttural, marque de sa surprise et de son effroi.

Debout devant l'abbé de L'Epée, les deux sœurs l'interrogeaient du regard, et cette muette interrogation lui faisait comprendre qu'il se trouvait en face de deux sourdes-muettes, de deux de ces pauvres créatures dépossédées de la vie commune, que la plupart reléguaient dans la classe des idiots, que toute famille croyait de son devoir de garder en tutelle, et que certains penseurs généreux avaient rêvé de rendre à la société sans en avoir pu encore trouver le moyen.

L'abbé de L'Epée sortit de chez ces jeunes filles, l'âme triste et l'esprit tourmenté.

« Non, se répétait-il sans cesse, non, tout n'est point dit à l'égard des sourds-muets! Dieu agit par des raisons que l'homme ne saurait pénétrer; mais devant la vive intelligence qui rayonne chez ces êtres, déshérités par ailleurs, il ne serait peut-être point audacieux d'admettre que, parfois, il a voulu associer l'homme à son œuvre et lui laisser la gloire de la compléter! »

Dès lors, l'abbé de L'Epée cherche, compulse et rêve; l'alphabet à une main, découvert en Espagne au commencement du dix-septième siècle, ne le satisfait pas; c'est quelque chose, il est vrai, mais ce n'est point assez encore. Son activité redouble, ses recherches se multiplient, la sainte charité féconde son intelligence, et l'alphabet à deux mains est trouvé!

Quelle joie divine pour cette âme d'élite, quel jour pour cet homme généreux, que celui où il put échanger une pensée avec ses deux premières élèves, Lise et Marie, les sourdes-muettes de la rue des Fossés Saint-Victor, et où il les vit communiquer entre elles! La conquête du monde, la possession de tous les biens et de tous les honneurs n'aurait pas mis dans ses yeux l'innocent triomphe qui, ce jour-là, y vint resplendir.

Ce n'était pas que les obstacles eussent fait défaut à ce premier essai. Outre les tâtonnements inhérents à toute novation, l'abbé de L'Epée avait encore trouvé de grandes difficultés à surmonter là, certes, où il n'eût point dû en attendre : la mère des deux sourdes-muettes, femme d'un brave cœur mais d'un esprit borné, qui avait constamment traité ses deux filles, arrivées à douze et quatorze ans, comme si elles n'eussent eu que trois ans, et qui, selon les idées reçues, ne croyait nullement possible de pénétrer jusqu'à leur âme, ni de les amener à rendre aucun service, avait consenti, à grand'peine, à ce que l'abbé de L'Epée leur enseignât son alphabet, et s'était même longtemps refusée à voir le miracle qui s'opérait dans ses filles. Pour la convaincre, il avait fallu qu'une circonstance particulière surgît, et que l'évidence lui devînt en quelque sorte palpable. Voici le fait. Cette femme, laborieuse et courageuse à l'excès, et elle ne pouvait l'être moins, puisqu'à elle seule elle portait la lourde charge de trois existences, ayant depuis longtemps travaillé au delà de ses forces, rentra un jour chez elle dans un état de grand épuisement. Vaincue et désespérée, elle dut se laisser tomber sur son lit, où une violente fièvre s'empara d'elle, et où bientôt elle perdit le sentiment de sa situation.

Une semaine entière s'étant écoulée dans des alternatives de délire et de profond accablement, la fièvre enfin se calma, la malade ressaisit peu à peu ses idées, et fut près de se croire folle devant le spectacle qui s'offrit à elle.

D'abord, la chambre était riante et rangée comme lorsqu'elle-même prenait ce soin; ensuite, Lise et Marie, assises devant son propre métier, tiraient l'aiguille avec une grande dextérité, ne s'interrompant, de fois à autre, que pour se faire un signe, lequel était immédiatement suivi de quelque objet demandé ainsi par l'une des deux sœurs à l'autre. Il arriva même que Marie se trompa, sans doute dans le dessin qu'elle exécutait, car un signe rapide de Lise le lui ayant fait comprendre, elle regarda son travail très attentivement, le défit sans hésiter, et, après de nouveaux signes échangés avec son aînée, se remit à l'œuvre, et, cette fois, réussit complétement, il faut croire, car un sourire de satisfaction chez Lise et de naïf plaisir chez Marie épanouit leurs douces et intelligentes figures.

Les aiguilles continuèrent ainsi leur marche rapide, jusqu'à ce que, tout d'un coup, Marie montra le soleil à sa sœur. Sur ce signe, Lise se lève, et la malade, ne voulant rien perdre de ce qui allait se passer, sans pourtant laisser apercevoir qu'elle en était le témoin, ferme les yeux à demi, et, chose non moins surprenante que le reste, elle voit Lise lui composer un breuvage de différents ingrédients y entrant par parties inégales, et se diriger vers son lit, une cuillerée de ce breuvage à la main.

La vérité brillait à l'esprit de la pauvre mère; avec cette langue des doigts, si habilement et si gracieusement parlée, ses filles n'étaient plus ces pauvres êtres sur lesquels elle avait tant de fois pleuré, mais des femmes possédant les qualités des meilleures parmi celles de leur sexe; aussi, le cœur gros de bonheur et de reconnaissance,

pendant que Marie lui soulevait doucement la tête, comme elle l'avait fait déjà bien des fois depuis ces huit jours, sans que sa mère en eût eu le soupçon, et que Lise, avec une précaution de garde-malade consommée, lui glissait entre les lèvres la potion bienfaisante, deux larmes, roulant de ses joues sur les mains de ses filles, leur révélèrent à la fois, et que leur mère leur était rendue, et qu'elles en étaient enfin comprises. Ce fut alors une explosion de sanglots et de cris, ce furent des étreintes passionnées; cette mère ne se sentait mère que de ce jour, et, pour la première fois de leur vie, ces enfants se devinaient aimées comme elles aimaient.

La pauvre malade aurait succombé sous ces délicieuses émotions, si la prière ne fût venue au secours de toutes trois; Marie et Lise, d'un commun élan, se précipitèrent à genoux et les mains jointes devant le crucifix placé à la tête du lit de leur mère, et si de leurs lèvres ne s'échappait aucune formule pieuse, leurs regards exprimaient la plus fervente action de grâces que les anges eussent jamais portée aux pieds du Seigneur.

A cet instant-là même entra L'abbé de l'Epée. Les visages rayonnants des filles et le sourire ineffable et attendri de la mère étaient trop éloquents pour qu'il ne comprît pas aussitôt ce qui s'était passé. Quels travaux et quels soucis ne point oublier devant de tels résultats! L'abbé de L'Epée unit sa prière à celle de ces trois personnes, misérables jadis, heureuses maintenant, et par lui, et Dieu permit qu'une minute le voile de l'avenir se soulevât pour son serviteur et lui laissât voir dans le lointain la foule de ceux qu'il était appelé à régénérer.

Vivifié par ce regard jeté dans le temps et par son premier succès, sûr désormais de moyens bien proches de la perfection, s'ils n'étaient entièrement parfaits, l'abbé de L'Epée, sans ressources personnelles, sans aucune de ces protections qui ne lui vinrent que par la suite, sa plume infatigable luttant, sous le voile de l'anonyme, pour les idées qu'il appliquait si victorieusement, l'abbé de L'Epée fonda, dans son petit appartement de la rue des Moulins, n° 14, où il mourut, cet établissement qui depuis lors a pris des proportions telles, que plusieurs fois on l'a dû transporter d'un quartier à un autre, et que d'anciens et vastes couvents lui ont dû être consacrés.

Rue des Moulins n° 14, les mardi et vendredi de chaque semaine, de sept heures à midi, les portes de la classe de l'abbé de L'Epée s'ouvraient et les intéressants exercices commençaient. Qu'importaient les détracteurs! car ils ne manquèrent pas plus au système de l'abbé de L'Epée qu'ils ne manquent à tout ce qui est beau et à tout ce qui est bon; l'abbé finit par ne leur plus répondre qu'en leur permettant l'entrée de ses cours.

C'est qu'il était merveilleux vraiment de voir toutes ces jeunes têtes se tourner simultanément vers celui qui leur était un foyer de lumières; toutes ces petites mains se lever pour répéter les signes qui leur étaient enseignés ou pour répondre aux questions qui leur étaient posées; tous ces regards vifs et petillants d'esprit, qui certifiaient d'avoir compris avant que l'explication fût achevée! On venait de loin assister à cet enseignement; il faisait grand bruit au dehors; le bon abbé, qui déjà trouvait dans ses élèves la seule récompense que son cœur eût souhaitée, en vit d'autres néanmoins venir à lui des endroits les plus augustes. Louis XVI lui fit accepter une pension; des souverains étrangers lui firent offrir ou de riches abbayes ou de l'or, qu'il refusa, ne leur demandant, comme marque de leur estime, que des sourds-muets à élever et à mettre à même de faire partager à leurs frères les fruits de sa méthode. Les académies applaudirent à cette langue de création nouvelle, non comme mimique, le langage mimé datant d'aussi loin que le monde, mais par rapport aux signes qui la constituent; enfin, et ceci était bien sensible au bon abbé, l'Europe entière s'émut et se préoccupa des sourds-muets!

Non-seulement l'abbé de L'Epée consacrait les mardi et vendredi de chaque semaine à ses enfants, comme il les appelait, il avait encore loué pour eux, près de la barrière des Martyrs, dans le voisinage du vénérable M. de Malesherbes, un pied-à-terre où il les menait s'ébattre les jours de fête, et où plus d'une fois M. de Malesherbes entendit avec le plus grand intérêt de judicieuses observations inspirées au maître par ses élèves. Quelquefois l'abbé de L'Epée couchait en cet endroit et y gardait auprès de lui quelques-uns de ses sourds-muets.

Une nuit que l'abbé de L'Epée dormait d'un sommeil profond, deux bandits, de ceux qui tuent un homme pour trente sous, pénètrent dans sa maison, et, comme elle était loin d'être vaste, arrivent promptement à l'espèce de dortoir où se trouvaient les sourds-muets restés ce soir-là chez le bon abbé. Ils vont, ils furettent, ils fouillent; ils avaient déjà fait un ballot des vêtements des pauvres dormeurs, lorsque le faible rayon de leur lanterne sourde ouvre les paupières de l'un de ces derniers.

Deviner rapidement les raisons qui amenaient là ces deux hommes était aisé, mais s'esquiver pour en aller avertir l'abbé de L'Epée, voilà où la difficulté commençait. L'enfant hésitait, lorsque l'idée soudaine que ces hommes en pourraient vouloir à la vie du bon abbé lui étreignit le cœur, et il n'hésita plus.

En chemise et pieds nus, il se glisse de son lit, il retient son haleine, et, pendant qu'il rampe et gagne la porte extérieure, laissée par eux entr'ouverte, il ne quitte pas des yeux les malfaiteurs. Arrivé près de cette porte, il se demande si en sortant quelque bruit ne le va pas déceler; mais il voit les bandits se diriger vers une autre porte, conduisant à la chambre de l'abbé de L'Epée, et, au risque de sa vie, il sort, s'élance, gagne une cour, arrive au bas de la fenêtre de l'abbé, y grimpe, casse un carreau, pénètre jusqu'à lui, cherche sa main et la secoue jusqu'à ce qu'il le sente complétement réveillé.

L'abbé, réveillé en effet, s'interrogeait sur la cause de ce brusque réveil, lorsque de nouveau sa main est saisie et que des doigts agiles lui font toucher (toucher est le terme propre) les lettres du mot *voleur!* Une inspiration soudaine de son petit sauveur lui révélait une face de son système à laquelle il n'avait point songé encore, c'est-à-dire que l'obscurité n'était pas un obstacle aux communications des sourds-muets.

Cependant l'enfant inquiet avait répété les signes, et l'abbé de L'Epée s'étant procuré du feu, ce fut lui qui ouvrit sa porte aux bandits, lesquels, trouvant debout celui qu'ils supposaient plongé dans le premier sommeil, firent volte-face et se sauvèrent, laissant l'abbé bien moins touché du danger que très-probablement il avait couru que de la découverte que ce danger avait amenée; aussi, le lendemain, à sa messe, qu'il disait tous les jours à Saint-Roch, son âme s'épancha-t-elle en actions de grâces pour ce nouveau bienfait.

Ce fut précisément à cette messe que, son desservant se faisant attendre, un des fidèles qui se disposaient à y assister le remplaça; puis, ce chrétien fervent, dont la mine à la fois grande et simple imprimait le respect, ayant reconduit l'abbé jusqu'à la sacristie, disparut soudain, lui laissant une riche tabatière d'or ornée d'un portrait.

Ce desservant était l'empereur d'Autriche, Joseph II, et le portrait était le sien.

Du reste, un tel présent n'était pas le premier de cette nature que l'on fit à l'abbé de L'Epée, en s'arrangeat de façon qu'il ne le pût refuser. Mais, s'il gardait avec vénération d'augustes et chères images, où allait l'or et où allaient les pierreries dont les médaillons étaient entourés? L'or et les pierreries se fondaient en vêtements pour ses chers élèves, et en bois pour chauffer leur classe, où les réunions devenaient plus fréquentes et plus suivies que jamais; et alors, devant le bon feu qui rayonnait dans la cheminée et répandait partout sa douce chaleur, l'excellent abbé appelait les bénédictions du ciel sur ceux qui le mettaient à même de procurer ce bien-être à ses enfants.

Pourtant, un matin d'hiver, l'âtre ne résonna point de ses joyeux petillements habituels. Au moment de mettre la flamme au bois qui s'y trouvait entassé, l'élève dont c'était la charge en fut empêché par un autre, qui accourait le visage inondé de larmes, et dont les signes impétueux eurent bientôt fait comprendre à ses camarades la raison d'une conduite qui tout d'abord leur avait paru étrange pour le moins. Leur maître, leur père adoré, disait des doigts et du regard cet enfant, a couché tout l'hiver sans feu, afin que leur provision de bois s'en trouvât augmentée! Il n'y a point de cendres dans son foyer; jamais la flamme ne s'y balance; la bise, qui y cherche en vain quelque aliment à dévorer, remonte en sifflant dans les airs, après s'être glissée jusqu'entre les draps du lit qu'elle a roidis et glacés!

— Plus de feu! plus de feu! firent de toutes parts des mains qui se croisaient et se heurtaient.

Et lorsque vint l'abbé de L'Epée, et que, leur ayant reproché doucement que le feu ne se trouvât point encore allumé, la résolution prise de n'en plus faire qu'il n'en eût lui-même lui fut exprimée d'une façon aussi touchante que nette et ferme, le bon abbé pleura à son tour, et trouva que l'amour de ces infortunés le payait au centuple de ce qu'il avait fait pour eux.

Quant au feu, il dut promettre solennellement de ne plus s'en priver, pour que de nouveau il brillât dans l'âtre des enfants; encore, depuis ce temps, n'est-il pas bien certain qu'on ne se mesura point les bûches.

L'abbé de L'Epée poursuivait donc sa charitable mission, gagnant des intelligences à l'humanité et des âmes à la piété, car il va sans dire que notre sainte religion était l'une des bases de ses instructions. Cependant il n'était point satisfait encore. En même temps qu'il avait amené ses élèves au point de remplir certains emplois et d'exercer toutes sortes de métiers, il leur avait aussi rendu le dogme familier, et quelques-uns d'entre eux étaient devenus de véritables docteurs; seulement, aucun d'eux n'avait encore été admis à participer aux divins mystères. En vain il en avait sollicité la grâce; par un reste de préjugé contre les sourds-muets, cette grâce, il ne la pouvait obtenir. Il est vrai qu'on ne la lui refusait pas non plus; on s'abstenait.

Cette rigueur imméritée affligeait profondément l'abbé de L'Epée.

— Je suis prêtre, après tout, se dit-il un jour; mes droits à exercer le sacré ministère sont entiers; les âmes de ces enfants sont toutes préparées pour la rosée céleste; pourquoi les tenir encore éloignés du divin banquet?

Et, sans faire d'ultérieures démarches, l'abbé de L'Epée entendit ses élèves en confession, et jour fut pris pour leur première communion.

Ah! ce jour-là fut un des bien beaux jours de l'ingénieux et pieux instituteur! Lise et Marie, qu'il n'avait cessé de visiter et qui, le plus fréquemment qu'elles l'avaient pu, avaient assisté à ses leçons, brillaient entre tous les néophytes par la foi enthousiaste que leurs regards exprimaient. Et lorsque les prières eurent succédé aux prières; lorsque l'abbé de L'Epée eut, dans une courte allocution mimée, fait entendre à son cher troupeau que l'instant suprême était venu, l'ardeur mêlée de respect avec laquelle tous s'avancèrent vers la sainte table fut comme une protestation contre ceux qui avaient cru les en devoir éloigner si longtemps.

Peu après cet événement mémorable, un obstacle auquel l'abbé de L'Epée avait songé souvent se présenta, et lui suscita un surcroît de travail, à lui dont la vie était si remplie déjà : un jeune Allemand, ne sachant pas un mot de français, lui fut amené. Pour entrer en communication avec cet enfant, il fallait connaître sa langue; l'infatigable abbé de L'Epée s'y mit courageusement, et ainsi de plusieurs autres qu'il ne tarda point à posséder de manière à ne se plus trouver au dépourvu, et qu'il enseigna à ceux de ses élèves qu'il jugeait propres à le seconder dans le présent, et à le remplacer plus ou moins dans l'avenir. Celui qui devait avoir cet honneur, l'abbé Sicard, ne lui était point connu encore.

Ce fut vers cette époque qu'il recueillit le jeune Solar, ou de Solar, sourd-muet de douze à treize ans, abandonné sur une grande route, et dont la destinée romanesque remua la curiosité publique, à ce point que M. de Bouilly en fit plus tard un drame médiocre qui, néanmoins, obtint un grand succès de larmes.

S'il arrive que l'on ait presque le droit de regretter le peu de durée de l'existence humaine, c'est lorsqu'il est question d'hommes semblables à l'abbé de L'Epée. Quelque tard qu'ils retournent vers Dieu, c'est toujours trop tôt qu'ils nous quittent; on les voudrait garder éternellement ici-bas. Après soixante-dix-sept années dont tous les jours avaient été admirablement employés, le 23 décembre 1789, le vénérable abbé fut pris subitement, dans son petit appartement de la rue des Moulins, n° 14, du mal qui devait l'enlever, en quelques heures, à ceux dont il était à juste titre adoré. A peine même quelques-uns d'entre eux eurent-ils le temps de venir s'agenouiller auprès de son lit pour recevoir sa bénédiction dernière.

Ceux auxquels cette consolation fut donnée étaient là, dévorant leurs larmes et suivant les rapides progrès du mal, lorsque Lise et Marie, non plus jeunes, mais toujours intéressantes, averties inopinément, accoururent et se précipitèrent sur les mains de leur bienfaiteur. En vain lui voulaient-elles dissimuler leurs sanglots, ils éclatèrent. Le bon abbé, alors, rouvrit sa paupière alourdie, les regarda, regarda le ciel, pour leur faire entendre qu'ils se retrouveraient tous là-haut, et expira.

Sa dépouille mortelle fut déposée dans cette petite chapelle de Saint-Roch, où l'empereur d'Autriche lui avait desservi la messe, et son buste y fut placé.

Mais pour éterniser une mémoire il y a mieux que le marbre et le ciseau des plus habiles sculpteurs, mieux que la toile et les pinceaux, il y a les bienfaits qui survivent; il y a, pour l'abbé de L'Epée, non-seulement la grande institution des sourds-muets, établie aujourd'hui rue Saint-Jacques, dans l'ancien et immense couvent de Saint-Magloire, mais toutes les institutions de ce genre, disséminées sur la surface du globe; il y a, enfin, les milliers de cœurs que son nom fait battre de reconnaissance et d'attendrissement!

Mme Adam-Boisgontier.



ÉTUDES SUR L'ÉGYPTE.

LES PYRAMIDES ET LE GRAND SPHINX.

I. — LA SCIENCE ET LE VAUDEVILLE.

Que ce titre ne vous effraye pas, chers lecteurs assis à votre veillée de famille; je ne vous parlerai pas sur un ton sérieux d'Hérodote, de Warburton et de l'abbé Terrasson, l'auteur de *Séthos;* je suis résolu à manquer cette occasion de vous entretenir des mages, des hiérophantes, des initiations et des mystères d'Isis; je négligerai même Sésostris ou Osimandias, dans leur rapport civilisateur avec les institutions égyptiennes; je me garderai bien de me casser la tête sur l'ex-nez du sphinx pour découvrir, dans les limbes noirs d'un passé de quarante siècles, le

Les pyramides et le grand sphinx. Dessin d'après nature, par M. A. de Bar.

véritable motif qui a fait construire Chéops et Chéphrem, ces deux montagnes artificielles, ces deux reliquaires du néant. On a écrit sur les pyramides assez d'ouvrages sérieux, et en si grand nombre même, qu'ils s'élèveraient à la hauteur de ces monuments, si on pouvait les entasser par assises et par éditions. Les théories accumulées autour de ces deux illustres doyennes du monde ont servi à nous apprendre que nous n'avions rien appris. La philosophie de la chanson a été peut-être beaucoup plus sage, dans sa folie; elle s'est permis de secouer ses grelots dans les cavernes des pyramides, et de traiter, avec un ton leste et badin, ces vénérables asiles de chauves-souris. La chanson française ne respecte rien; le Français, *né malin*, entre en riant dans les mystères d'Isis, et badine avec les hiérophantes, comme il fait avec des pierrots et des cassandres, au bal de l'Opéra. On avait envisagé, jusqu'en 1799, les pyramides sur leurs quatre côtés; la chanson arriva et en découvrit un cinquième, malgré les mathématiciens de l'expédition républicaine, lesquels soutenaient que les angles n'ont que trois côtés, et que deux et deux font quatre : deux énormes paradoxes au point de vue moral.

Denon et ses confrères de l'Institut égyptien s'assirent un jour à l'ombre du grand sphinx, faute d'arbres, et s'entretinrent de la nature des choses, et de l'origine des pyramides; on aurait cru voir et entendre des gymnosophistes de Méroë. Une seule chose fut à peu près démontrée à nos savants, la hauteur des pyramides avant les dévastations de Cambyse; une hauteur de quatre cent trente pieds environ.

Deux jeunes Français, qui n'étaient pas savants, mais



qui étaient malins, crurent devoir envisager la question de plus haut encore, et firent un vaudeville, à côté du grave Denon. Cette œuvre folle eut pour titre : *le Vaudeville au Caire !* et elle fut jouée à Boulacq-sur-Nil, et au théâtre des Variétés sur Seine. On croyait encore aux *mânes*, à cette époque, et trois académiciens affirmèrent, en plein Institut, que les mânes de Sésostris et d'Osimandias avaient été indignés de ce vaudeville sacrilége, et le Directoire, qui croyait aux mânes aussi, en ordonna la suppression, par respect pour la liberté.

Dans ce vaudeville, Oscar et Arthur se rencontrent en Egypte, devant les pyramides, et Arthur propose à Oscar de faire en collaboration un couplet sur ces graves monuments :

OSCAR.
Le sujet est fort bien trouvé,
Un couplet sur la pyramide !
ARTHUR.
C'est un sujet bien élevé !
OSCAR.
Il n'est pas neuf !
ARTHUR.
Il est solide !
OSCAR.
A la pyramide, en effet,
D'un trait piquant l'idée est jointe ;
Ce monument prête au couplet,
Car il finit par une pointe.

Si nous ne connaissions pas les Français, il nous paraîtrait impossible que le même peuple produise des savants qui mesurent et expliquent les pyramides, des héros qui, devant elles, détruisent la cavalerie des Mamelucks, et des farceurs qui saupoudrent tout cela de calembours.

II. — THÉORIES ET CONJECTURES.

Depuis Hérodote, on a bâti une foule de théories sur le sable des pyramides ; voici les plus connues et les plus probables. On a dit d'abord que les rois de Memphis, ignorant les secrets de la mort, avaient voulu se construire des palais immenses, solides, pour donner une large respiration à leurs âmes, et défendre éternellement leur sommeil de tombe contre les conquérants et les ravageurs de tombeaux. Cette pensée ne manquerait pas d'une certaine profondeur, chez un peuple qui a passé toute sa vie à s'occuper exclusivement des choses de la mort.

Quelques archéologues matérialistes affirment que les pyramides ont été bâties comme des digues de granit, pour arrêter l'invasion des sables, soulevés par le simoun, le terrible vent du midi.

Enfin, une théorie assez accréditée veut que ces monuments aient été destinés aux grandes épreuves subies par les adeptes, les chercheurs de la vérité, les Œdipes de l'énigme du monde, tous les vieux sages, prosternés comme des points d'interrogation devant un sphinx obstinément muet.

Une théorie peu connue est celle-ci : les Egyptiens, ces puissants ouvriers, ont voulu donner au monde une impérissable leçon sur le travail. Les pyramides sont deux chapitres d'économie politique pétrifiés... *Il faut travailler*, c'est la loi du monde. Oisifs, paresseux, hommes indolents, venez prendre de salutaires exemples autour de ces colosses, et rougissez de votre coupable inaction. Des ouvriers se sont trouvés, qui ont haché à morceaux la chaîne Libyque, le granit de Mokatan ; il ont charrié sur le sable un nombre infini d'assises gigantesques, taillées au chantier de la montagne ; ils les ont élevées vers le ciel, à une hauteur impossible à l'architecture, et ils ont revêtu de quatre tuniques de marbre poli ces prodigieux amoncellements de pierres, depuis les largeurs de la base jusqu'à la pointe du sommet. Ce travail s'est accompli, sous un ciel de tropique, un ciel privé de pluie, sur un sable brûlant, arrosé de sueurs, et on payait les ouvriers avec des oignons, monnaie courante du pays. Après cela, quel est le lâche qui osera se plaindre de son petit labeur, et de son gain de trois francs par jour, dans des pays froids, et garnis de restaurants à la portion et de marchands de vins d'Argenteuil ?

Quant à moi, je serais assez disposé à l'adoption de cette théorie sociale. Les pyramides ne sont ni les tombeaux des Pharaons, ni les écluses du désert sablonneux, ni les conservatoires des adeptes, mais regardez en elles les professeurs du travail.

Envisagées sous ce point de vue, les pyramides serviront à quelque chose, et un futur vice-roi, ou une bande noire anglaise ne les démolira pas pour bâtir vingt raffineries de sucre le long du Nil ; calamité dont nous avons été menacés sous le ministère de Londonderry.

Il y a, par malheur, une objection contre cette théorie. Qui nous délivrera des objections ?

Les historiens nous disent que les pyramides ont été bâties par les Hébreux esclaves en Egypte, et condamnés par les rois aux travaux forcés. Or, les esclaves n'étant pas des ouvriers volontaires, il ne peut résulter de cette théorie aucune leçon pour le travail. On n'aurait pas, dit-on, trouvé un seul ouvrier libre sur le chantier de Ghizeh ; on l'aurait convoqué en vain ; le salaire de sept oignons par semaine n'aurait tenté aucun pauvre Egyptien.

Cette objection m'a toujours paru superficielle. Il y a eu certainement des esclaves hébreux au chantier des pyramides, et ce travail, si mal payé, leur a paru si intolérable, qu'à la première occasion offerte par Moïse, ils ont fait l'école buissonnière du côté de la mer Rouge, et n'ont plus reparu. Avec des esclaves, on peut faire des manœuvres, des remueurs de pierres, des broyeurs de ciment, des aiguiseurs d'outils, mais on ne fait pas des masses d'artistes, des ciseleurs exquis et d'habiles tailleurs de granit. La vieille Egypte est semée de monuments, où l'art a laissé une empreinte ineffaçable, et qui est devenu l'art grec, par une filiation directe. A Rome, douze mille Hébreux ont travaillé au Colysée de Titus, mais, à coup sûr, ce ne sont pas des esclaves qui ont ciselé ces quatre portiques superposés, couronne extérieure de l'amphithéâtre. Ainsi, en Egypte, l'esclave charriait la pierre fruste, l'artiste la sculptait. Les sueurs de l'un et de l'autre coulaient à dose égale sur le chantier, et la leçon est encore très-profitable, venant de tous deux.

III. — UN DÉTAIL OUBLIÉ PAR L'HISTOIRE.

Du haut de ces monuments, quarante siècles nous contemplent ! disait Bonaparte à ses soldats, et le lendemain de la bataille, les pyramides rendaient pour ainsi dire, au jeune général un service signalé. Ceci est un simple détail oublié par l'histoire grave. L'histoire néglige les détails. C'est un tort.

Un jour, dans les longs entretiens que j'avais, à Rome, au palais Rinuccini, avec l'auguste mère de Napoléon, honneur qui est le plus beau de mes souvenirs de voyage, la conversation tomba sur les pyramides. Un sourire rayonna sur le visage pâle de cette femme forte, cette autre mère de douleurs, et elle daigna me dire :



— Connaissez-vous le lendemain de la bataille des Pyramides?

J'avouai humblement mon ignorance sur ce lendemain, et même sur l'histoire vraie, en général.

Alors cette auguste octogénaire me donna un petit chapitre inédit qu'elle voulut bien m'autoriser à publier; j'use aujourd'hui de cette permission.

Le jeune et glorieux vainqueur des Pyramides invita le lendemain ses généraux à une promenade du côté de Ghizeh. Ces compagnons se nommaient Murat, Lannes, Eugène Beauharnais, Desaix, Bon, Rampon et Duhalga. L'excursion se fit à cheval, par une chaleur très-forte. On mit pied à terre devant la première pyramide, et Bonaparte manifesta le désir de monter, d'assises en assises, jusqu'au sommet.

Cette proposition fut acceptée avec enthousiasme, comme on le pense bien.

Le jeune et alerte vainqueur des Pyramides donna l'exemple, et monta le premier à l'assaut des quarante siècles.

Les généraux le suivirent, mais d'un pas inégal, quoique tous ces républicains ne brillassent pas par l'embonpoint, en 1799.

Arrivés à mi-côte de la montagne artificielle, les généraux étaient humides de sueur, et cela se conçoit aisément; les uniformes républicains étaient fort lourds; le fin drap de Sedan et d'Elbeuf n'entrait pas dans le budget du Directoire, et de plus, les larges ceintures, les cravates massives, les chevelures poudrées, et tout l'attirail du journal des modes militaires de l'époque, étaient doués d'une pesanteur qui n'avait pas prévu une campagne sur le Nil.

D'assise en assise, les généraux laissaient tomber une pièce de leur costume accablant, et, parvenus au sommet, ils n'avaient conservé que la dernière pièce de rigueur. Bonaparte seul se montra sur la cime, dans tout l'éclat de son uniforme complet de bataille ou de fête; il ne lui manquait rien, pas même le ceinturon tricolore, pesant douze livres, malgré l'absence spartiate de l'or massif. Il fallut voir la stupéfaction des généraux. Quelques-uns d'entre eux n'avaient pas pour lui, au fond de l'âme, cette admiration méritée par la première campagne d'Italie et la victoire des Pyramides; mais ils le reconnurent supérieur à tous les généraux, quand ils le virent sous son uniforme de gros drap bleu, aussi calme, aussi maître de la transpiration qu'il l'eût été, sous un marronnier de Saint-Cloud, au mois de novembre. Le sceptre de l'Orient ne pouvait appartenir qu'à Bonaparte; il avait vaincu le drap d'Auvergne et le soleil de Sésostris!

A ce propos, on vint à parler d'Alexandre de Macédoine. Ce roi conquérant commit une grande faute qui eut une certaine influence sur ses soldats: arrivé sur les rives fraîches du Cydnus, il quitta la lourde cuirasse et le casque écrasant, et tout couvert de sueur, il se plongea dans les eaux du fleuve. Une pleurésie des plus graves faillit tuer le héros. Un remède, composé par le docteur Philippe, le sauva; mais la maladie fut longue, et les soldats eurent le temps de raisonner sur ce roi, qui se disait fils de Jupiter, et gagnait des fluxions de poitrine, en prenant un bain. Ajoutons que ces mêmes soldats raisonneurs, qui n'étaient pas fils de Jupiter, s'étaient presque tous baignés dans le Cydnus, et se portaient fort bien. Donc, après cet incident, le roi macédonien, malgré sa bravoure, et l'héroïsme surhumain déployé au siége d'Oxydraka, descendit de plusieurs degrés dans l'estime de ses guerriers superstitieux, et il fut lâchement abandonné devant Lahore, au moment où il s'apprêtait à marcher sur Delhi. Les soldats murmurèrent, et ne le suivirent pas. Il fallut donc renoncer au plus beau des rêves, à la conquête de l'Inde, et le malheureux Alexandre vint mourir à Babylone, dans une orgie de désespoir. Sur la même route, deux mille cent trente ans après, soldats, généraux, et savants même auraient suivi Bonaparte partout. Le jeune héros avait escaladé les pyramides et s'était baigné ensuite, à Boulacq, sans prendre la moindre courbature: il était de la race bronzée des héros et des demi-dieux, et ne payait jamais son tribut à la faiblesse physique de l'humanité.

IV. — LE GRAND SPHINX.

Maintenant, passons au grand sphinx que l'habile crayon de M. de Bar nous peint dans un relief si émouvant. Ce sphinx n'a pas été l'œuvre des esclaves; c'est un admirable travail d'artistes; c'est encore la plus antique et la plus belle glorification du travail.

Prendre un bloc de marbre dans une carrière de Paros, et dire: *Sera-t-il Dieu, table ou cuvette?* est une chose facile, un simple jeu de ciseleur; mais rencontrer dans la plaine une colline de granit, et en faire un sphinx, voilà le merveilleux.

Elle était là, comme une île sur un océan de sable, cette colline oisive et ne servant à rien, ou, pour mieux dire, servant à masquer la pyramide. Oisiveté coupable; elle ne sera ni Dieu, ni table, ni cuvette, dit l'ingénieur en chef d'un Pharaon, elle sera sphinx.

Les Égyptiens avaient la manie des sphinx, et ils étaient bien excusables; car, avant la révélation de l'Évangile, le monde et la création gardaient le mot de leur énigme, et les sages perdaient la raison, en demandant la vérité à cette grande nature inexorable qui ne répondait pas. Les Égyptiens se consolaient donc du silence universel, en multipliant les images taciturnes des sphinx. On entrait au grand temple de Thèbes, en traversant une longue avenue symbolique de sphinx mélancoliques. Cette double haie de monstres semblait dire aux fidèles sectateurs d'Isis: Allez prier dans le temple, mais vous ne saurez rien.

Si l'Egypte eût été respectée par les conquérants stupides, dans son œuvre, toute la chaîne libyque passait en détail à l'état de sphinx.

V. — L'ŒIL DROIT ET L'ŒIL GAUCHE.

Pour donner une idée du prodigieux travail que la ciselure du grand sphinx a coûté aux Egyptiens, il suffira de raconter en peu de mots la vie des deux artistes chargés de sculpter l'œil droit et l'œil gauche de ce monument symbolique. L'ouvrier de l'œil droit tenait un rang honorable dans la famille des sculpteurs égyptiens; on l'avait choisi pour son habileté d'exécution; personne ne faisait un œil comme lui; et pourtant il était pauvre et ne mangeait pas toujours à l'heure de ses repas. Toutefois, après vingt semaines de travaux à l'œil, il vit augmenter ses honoraires, et il osa demander en mariage la jeune Saphira, un peu noire, mais belle, *nigra, sed formosa*, comme dit le psalmiste. Les parents prirent des informations, et elles furent favorables au sculpteur. On disait que l'artiste oculaire gagnait quinze grands oignons par semaine et un boisseau de légumes-dieux, et qu'il serait décoré du scarabée d'azur à la première promotion. C'était donc un excellent parti.

Expliquons, entre deux parenthèses, ce mot double, *légumes-dieux*. La religion d'Isis et d'Osiris, dans son

panthéisme exagéré, avait divinisé même les légumes; ce qui a fait dire à un poëte railleur ce mot: *O saintes gens! les dieux naissent dans leurs jardins!*

> O sanctas gentes! quorum nascuntur in hortis
> Numina!

La famille de Saphira, étant fixée sur la haute position du prétendant, accorda la jeune fille, chose qui fut approuvée par les voisins causeurs. Il y a toujours eu des voisins dans le monde. On disait, aux veillées des oasis:

— La petite Saphira fait un excellent mariage; elle épouse Sesthos de Mœris, un jeune artiste d'avenir, qui est chargé par l'intendant du roi de faire l'œil droit du grand sphinx; il en a pour toute sa vie, et tous les ans son salaire sera augmenté de quinze oignons par lune et d'un boisseau de petits dieux d'épinards. Les mariés seront heureux; ils méritent leur fortune, et personne ne sera jaloux, excepté peut-être l'artiste qui travaille à l'œil gauche, et qui doit sa place à l'intrigue et à la protection. L'œil gauche ne réussira pas, dit-on; le sphinx court la chance d'être borgne; ce serait un grand malheur.

Tels étaient les commérages des voisins sur le mariage de Saphira et du fondateur de l'œil droit.

L'atelier du jeune Sesthos de Mœris était élevé de cent coudées au-dessus du niveau du sol. Quarante piliers de bois de sycomore le soutenaient dans l'air, à la hauteur de l'œil droit, et l'on montait cent cinquante marches d'un escalier de santal, pour atteindre la première pièce, qui était un simple vestibule destiné aux aiguiseurs. Une galerie en bois de cèdre se déroulait ensuite; elle était parfumée au camphre, et servait de promenade à Sesthos pendant son heure de repos. Trois petites salles étaient réservées au ménage. Les fenêtres de la chambre à coucher s'ouvraient aux brises du Nil, au-dessus d'un joli balcon, fait de tiges de palmiers. La porte était contiguë à l'atelier de l'œil.

Sesthos installa sa femme dans ce palais aérien, et se consacra tout entier à son œuvre. Le Pharaon, qui était assez bonhomme, quoique tyran, venait tous les *isidis* faire une visite à Sesthos, et examinait ses travaux dans les plus petits détails; puis, à son départ, il laissait à Saphira quelques marques de sa munificence: un boisseau de sel natroun, trois pastèques, un chapelet de gousses d'ail, une amphore de jus de citron, et d'autres friandises chères aux femmes de ce temps.

Il n'y a jamais eu de bonheur parfait en ce monde. Que manquait-il à Sesthos? Rien. Il avait tout ce qu'un artiste égyptien pouvait désirer; un travail d'œil qui lui promettait l'aisance d'une vie entière; une femme charmante; un appartement de six pièces, affranchi de loyer; une rente d'oignons sur l'État et l'estime du Pharaon. Hélas! Typhon, le dieu du mal, le diable de ce temps-là, veillait sur l'œil droit, et suscitait à Sesthos la jalousie de l'artiste voisin, chargé de l'œil gauche, et célibataire accablé d'ennui. Ce farouche envieux, malgré l'éloignement, trouvait une foule d'expédients ingénieux pour troubler la sérénité du ménage de l'œil droit, surtout à l'époque de l'inondation du Nil. Toutes les nuits, il s'embarquait sur une djerme, à la porte de son œil gauche, et conduisant à la rame sa barque jusqu'aux palissades de l'œil droit, il jouait des gammes atroces sur un psaltérion faux devant les fenêtres de la chambre à coucher, concert intolérable pour des oreilles d'artiste. Sesthos, d'une nature faible et délicate, supporta longtemps ces odieuses tracasseries; mais ayant eu le bonheur d'avoir un fils d'un tempérament belliqueux, le jaloux artiste de l'œil gauche trouva sa punition après vingt années d'obsessions impunies. Le fils Sesthos se jeta bravement à la nage dans le Nil, aux premières gammes de la sérénade, et assomma d'un coup de fléau le joueur de psaltérion. La nuit couvrit cette mort de son mystère. Il y eut grève le lendemain sur le chantier de l'œil gauche; mais le Pharaon, qui brûlait d'en finir avec l'un et l'autre œil, nomma Sesthos fils successeur du perfide mort, avec des appointements magnifiques. Le bonheur revint sur la zone des deux yeux, et rien n'agita plus la vieillesse du père Sesthos et de sa femme.

Généreux artistes! ils croyaient avoir travaillé pour l'éternité; ils étaient morts avec la consolante idée que leur œuvre arriverait intacte à l'admiration des âges futurs. Fiez-vous au granit! Un de ces fous ennuyés, qu'on nomme des conquérants, un Cambyse, arriva en Égypte, et, après avoir tout saccagé, il assembla son armée devant les pyramides et lui ordonna de crever les yeux du sphinx. Il fut obéi. Cela ne lui porta pas bonheur. Cambyse et ses casseurs de pierres s'en retournant chez eux après leur expédition, Dieu ordonna au vent du midi de crever les yeux à cette horde de brigands perses, et Dieu fut obéi.

MÉRY

BOUTADES.

Les revers des grands se projettent au loin; ceux des petits sont obscurs comme eux. Hélas! il faut recevoir du soleil pour faire de l'ombre.

Dans les tempêtes politiques, la légèreté d'esprit qui flotte à tout vent devient boue, comme la poussière aux jours d'orage.

On ne jouit jamais des biens terrestres aussi longtemps qu'on les a désirés.

Que de gens n'iraient pas à l'église si Dieu seul les y voyait!

Les gens très-capables de mauvaises actions sont les plus irrités qu'on les en soupçonne.

On flatte les gens haineux par le mal qu'on leur dit des autres, plus que par le bien qu'on leur dit d'eux-mêmes.

Il est des êtres dont on peut tout faire avec de l'argent..., sauf des hommes honorables.

A certains emprunteurs, heureux qui ne prête... que l'oreille.

Les pensées banales sont de vieux couteaux rouillés que l'expression peut polir et la concision aiguiser.

Les cadeaux intéressent l'amitié plus qu'ils ne l'entretiennent, et les mains vides sont celles qui se serrent le mieux.

Il est de si douces erreurs dans la jeunesse, qu'il semble qu'un vieillard s'en repent pour avoir l'occasion de s'en souvenir.

L'action qui n'eut qu'un bon motif pour qui la fit peut en avoir mille mauvais pour qui la juge.

PETITSENN, de l'Institut de Genève.



ÉTUDES RELIGIEUSES.

LES ANGES DE LA BIBLE (1).



L'échelle de Jacob. Composition de G. Fath, d'après *les Anges de la Bible.*

(1) Ou *les Anges auprès de l'homme*, par Alex. Guillemin. 2 vol. in-8°, chez Douniol et Pélagaud.

Il y a quelques mois, nous avions pour hôte, à la campagne, le père L. G. de L***, missionnaire de France en Cochinchine, un de ces héros de la foi et du dévouement, qui courent au martyre comme les bienheureux Chapedelaine et Melchior, — vengés en ce moment par l'amiral Rigaud de Genouilly et nos intrépides soldats.

Nous demandâmes à l'homme de Dieu quel était son système le plus efficace pour convertir les infidèles au christianisme.

— C'est, nous répondit-il, de leur présenter notre sainte religion par son côté poétique et consolant. J'arrive à l'esprit des Annamites par leur cœur, et à leur jugement par leur imagination

Et le père L. G*** nous raconta cette touchante histoire :

Il y avait une famille de Touranne qui me semblait bien disposée en faveur de nos missions. Ces braves gens m'avaient sauvé deux fois de la colère des mandarins, — et me tenaient caché dans leur maison, faisant le guet nuit et jour pour ma sûreté, me régalant de leur thé et de leur riz le plus pur, et préparant mon évasion par tous les moyens en leur pouvoir. Je crus que j'aurais bon marché de leur idolâtrie, et je leur en démontrai l'absurdité révoltante. J'y opposai les sublimes dogmes du catholicisme et sa morale si douce et si pure, fondée sur la charité divine et humaine. Je fus étonné de ne faire aucun progrès dans leurs convictions, et je priai Dieu de m'envoyer l'inspiration qui enlève les âmes d'assaut.

Dieu m'exauça par l'entremise d'un enfant, et de la manière la plus admirable.

Cet enfant était un petit voisin de douze à treize ans, qui n'avait aucune notion de la foi chrétienne, mais à qui on avait lu par hasard quelques chapitres de la Bible, traduits en Annamite.

Il conta un jour à la fille de nos hôtes l'histoire de Tobie et de son ange conducteur.

— Je sais une religion plus belle que la vôtre, me dit le lendemain cette fille, idole de ses parents et pleine de grâce et d'intelligence : *c'est la religion qui a des anges*, continua-t-elle avec enthousiasme. Si vous la possédez assez pour nous l'apprendre, je me charge de la faire embrasser à toute ma famille.

Je reconnus le doigt de Dieu que j'avais imploré, — et je me hâtai de suivre son indication miraculeuse.

— Oui, certes, repris-je sans autre explication, je puis vous enseigner la doctrine et l'histoire des anges.

On fit cercle autour de moi, et j'exposai à mon auditoire captivé tous les épisodes angéliques de la Bible et de l'Evangile, depuis le serpent de l'Eden et l'ange sauveur d'Isaac jusqu'à la vision de Judas Machabée, depuis l'ange de l'Annonciation de Marie jusqu'à ceux du tombeau de Notre-Seigneur.

Jamais encore, dans ma vie de missionnaire, je n'avais obtenu de succès pareil. Cette épopée de merveilles tenait la famille entière suspendue à mes lèvres, — et chacun s'écria avec transport, quand j'eus terminé :

— Nous abjurons Annam et ses mauvais génies pour le Dieu dont les anges sont les ministres, et qui en donne un comme gardien à chacune de ses créatures.

— Alors vous êtes chrétiens, mes amis, m'écriai-je en leur ouvrant les bras, car tout ce que je viens de vous raconter n'est qu'un chapitre de la religion de Jésus-Christ.

Je le leur prouvai les jours suivants, en leur démontrant la vérité dont je leur avais indiqué les symboles, et je les baptisai tous à la fin du mois, non sans confier chacun d'eux à son ange gardien.

Depuis cette époque, le même moyen m'a réussi deux cents fois, — et je n'ai pas de collaborateurs plus puissants que les anges dans mes travaux et mes conquêtes en Cochinchine.

Cette simple anecdote réjouira l'auteur de l'excellent ouvrage que nous signalons aujourd'hui, et lui prouvera qu'il a comblé une lacune importante, rendu un service exemplaire et choisi un sujet digne de son talent, — en écrivant l'histoire des *Anges de la Bible et de l'Evangile.*

Quoi de plus doux, en effet, que le nom des anges ! quoi de plus merveilleux que la vie des anges ! quoi de plus consolant que le dogme des anges !

Ils apparaissent à la création ; ils combattent le père du mensonge ; ils le précipitent dans l'abîme, — et dès lors, confirmés dans la grâce, ils deviennent les ministres du Tout-Puissant. Assez innombrables pour peupler les cieux, ils forment une chaîne mystérieuse entre Dieu et les hommes.

Leur hiérarchie nous est révélée par saint Paul revenu du ciel, et par saint Grégoire et saint Augustin : anges, archanges, vertus, puissances, principautés, dominations, trônes, chérubins et séraphins, voilà les noms sublimes de la milice et des chœurs célestes.

Ambassadeurs du Très-Haut près de ses créatures, les anges sont les précurseurs et les auxiliaires de la Rédemption du monde, « l'espoir des âmes repentantes, le soutien des âmes converties, la joie des âmes fidèles, et, par un mystère que la dernière manifestation nous expliquera seule, ils assistent, sans quitter le ciel, à nos assemblées et à notre solitude, à nos épreuves et à nos bonheurs ; — car, l'Évangile même l'enseigne, chacun de nous a un ange pour gardien, avec mission de nous inspirer et de nous conduire, sans jamais enchaîner notre libre arbitre. »

Bref, depuis la création de notre globe jusqu'à sa dissolution, — à laquelle ils présideront encore, — l'histoire des anges est le tableau animé et comme la fleur exquise de toute l'Ecriture sainte.

Il fallait, pour remplir un tel cadre, la foi solide qui a traduit les *Psaumes* et le *Cantique des cantiques;* la science profonde qui a rédigé le *Memorandum des libertés de l'Eglise gallicane;* l'inspiration poétique qui a dicté l'épopée de *Jeanne d'Arc* et la tragédie de *Jonathas.*

C'est assez dire que M. Guillemin a fait, des *Anges de la Bible,* un de ses meilleurs ouvrages, — et, à coup sûr, le plus intéressant pour tout le monde.

Nous le recommandons aux familles qui veulent joindre l'édification de l'âme aux jouissances de l'esprit et du cœur, dans les lectures communes ou particulières.

Il n'existe pas de cours d'histoire sainte préférable à celui-là.

Nous ne l'analyserons point ici, malgré tout le charme qu'offrirait un pareil travail. Nous nous bornerons à dire que l'œuvre est aussi achevée dans ses détails que complète dans son ensemble, — à commencer par la Genèse, — en traversant tous les livres de la Bible : Abraham, Jacob, Joseph, Moïse, Ruth, David, Saül, Salomon, Tobie, Judith, Esther, Job, les Machabées (quels poëmes sans rivaux !), pour finir à l'Evangile et aux anges de la crèche de Bethléem, du jardin des Oliviers, du Saint-Sépulcre et de l'Ascension.

L'auteur annonce et prépare la suite naturelle de son livre : *les Anges de l'Eglise* ou *les Anges de l'ère chrétienne,* — beaucoup moins connus que ceux de la Bible



et qui nous promettent des révélations importantes et curieuses.

Nous en trouvons comme un avant-goût aux dernières pages des *Anges de l'Evangile*, dans cette naïve et sublime délivrance de saint Pierre-ès-Liens :

« Or, en ce temps-là, le roi Hérode commença à persécuter quelques-uns d'entre les fidèles de l'Eglise. Il fit périr par le glaive Jacques, frère de Jean. Et voyant qu'il plaisoit ainsi aux juifs, il fit encore arrêter Pierre. C'étoit pendant les jours des pains azymes. Et quand il l'eut arrêté, il le jeta en prison, le mettant sous la garde de quatre escouades de quatre soldats chacune, pour le faire mourir ensuite publiquement après la pâque. Ainsi Pierre étoit emprisonné ; et l'Eglise ne cessoit de prier Dieu pour lui. Et comme Hérode étoit à la veille de l'envoyer au supplice, Pierre, dans cette même nuit, étoit couché entre deux soldats et chargé d'une double chaîne. Il y avoit aussi des gardes à la porte de la prison.

« Et voilà que l'Ange du Seigneur apparut tout à coup ; et un éclat de lumière brilla dans la prison ; et l'Ange, touchant le flanc de Pierre, le réveilla et lui dit : Lève-toi promptement. Et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'Ange lui dit : Attache ta ceinture, mets ta chaussure à tes pieds, prends ton manteau et suis-moi. Et Pierre, sortant, le suivoit ; et il ne savoit pas si ce qui se faisoit ainsi par un Ange étoit réel, car il croyoit avoir une vision. Or, après qu'ils eurent passé la première et la seconde garde, ils arrivèrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et elle s'ouvrit d'elle-même devant eux. De là ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité de la rue ; et l'Ange le quitta. Alors Pierre dit en revenant à soi : A présent, je vois que le Seigneur a envoyé son Ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de la cruelle espérance du peuple juif. Et, après avoir réfléchi, il se dirigea vers la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où plusieurs d'entre les fidèles étoient rassemblés dans la prière. Et comme il frappoit, une jeune fille, nommée Rhodé, vint écouter à la porte. Et reconnaissant la voix de Pierre, elle en fut si joyeuse, qu'au lieu d'ouvrir elle courut annoncer dans l'intérieur que Pierre étoit à la porte ; et ils lui dirent : Vous perdez l'esprit. Mais elle assuroit que c'étoit lui ; et ils répondoient : C'est son Ange. Et Pierre continuoit à frapper : et, lorsqu'ils eurent ouvert, ils le virent et furent dans la stupeur. Et lui, avec la main, leur faisant signe de se taire, raconta comment le Seigneur l'avoit tiré de la prison, et il leur dit : Donnez cette nouvelle à Jacques et à nos frères. Puis il sortit et se retira dans un autre lieu. »

Nos lecteurs remarqueront la belle gravure inspirée au crayon de M. G. Fath et au burin de M. Gérard par une des plus éloquentes pages du livre de M. Guillemin : *l'Echelle de Jacob*.

Elle offre en quelque sorte le résumé de l'ouvrage, — et comme le défilé des Anges de l'ancienne Ecriture :

« Jacob étant donc parti de Bersabée, dit le texte divin, prit le chemin de Haran, et, étant arrivé en un lieu solitaire où il vouloit se reposer, après le coucher du soleil, il prit une des pierres qui se trouvoient là : puis, la mettant sous sa tête, il s'endormit en ce même lieu.

« Et il vit, en songe, une échelle dont le pied étoit posé sur la terre et dont le haut touchoit le ciel ; et des Anges montoient d'un côté et descendoient de l'autre.

« Et Dieu étoit comme assis sur l'échelle et disoit : « Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac. Je te donnerai et à ta race la contrée où tu dors ; et ta postérité sera nombreuse comme la poussière de la terre. Tu seras dilaté à l'Occident et à l'Orient, au Septentrion et au Midi ; et toutes les nations de l'univers seront bénies en toi, et en Celui qui sortira de ton sang ; et je serai ton protecteur partout où tu porteras tes pas, et je te ramènerai dans cette contrée, et je ne te quitterai point que je n'aie exécuté tout ce que j'ai dit. »

« Jacob, s'éveillant, s'écria : « Dieu est vraiment en ce lieu, et je ne le savois pas ! » Et il ajouta, dans son épouvante : « Que ce lieu est terrible ! c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du Ciel ! »

« Jacob se levant donc, dès le matin, prit la pierre sur laquelle il avoit posé sa tête, et il l'érigea comme un monument, en y versant de l'huile. Puis, il donna le nom de *Béthel* à la ville voisine, qui auparavant s'appeloit *Luza*, et il fit en même temps ce vœu : « Si Dieu demeure avec moi ; s'il daigne me protéger dans la voie où je marche ; s'il me donne du pain pour me nourrir, et des vêtements pour me couvrir ; et si enfin il me ramène heureusement dans la maison de mon père, il sera plus que jamais mon Dieu ; et cette pierre, que je viens de dresser comme un monument, s'appellera *la maison de Dieu ;* et je vous offrirai, Seigneur, la dîme de tout ce que vous m'aurez donné. »

LADY JANE ***.

REVUE LITTÉRAIRE.

GALERIE DE FEMMES CÉLÈBRES (1),

Par M. Sainte-Beuve.

Tout le monde connaît M. Sainte-Beuve pour un poëte de premier ordre, pour un critique ingénieux et sagace, pour un des écrivains les plus versés dans la science du style.

Après l'avoir prouvé, depuis vingt-cinq ans, par des ouvrages qui sont dans toutes les bibliothèques, il le prouve encore, chaque semaine, au *Moniteur universel*, par ces études si profondes et si délicates qui ont formé déjà treize volumes, sous le titre de : *Causeries du lundi*.

Causeries charmantes, en effet, telles qu'un homme supérieur les tiendrait dans un salon, — toutes pleines d'érudition sans pédanterie, instructives comme des révélations, piquantes comme des confidences, amusantes comme des romans et des mémoires, — où les mystères et les curiosités de la biographie et de la littérature ancienne et moderne sont fouillés et mis à nu avec tous les raffinements de l'esprit et du cœur.

Mais ces treize volumes ne sont pas à la portée de la

(1) Un magnifique volume, grand in-8°, illustré de gravures sur acier. Paris, Garnier frères, rue des Saints-Pères.



foule ; souvent la recherche y va jusqu'à des profondeurs, l'analyse jusqu'à des subtilités qui échappent à l'intelligence du plus grand nombre.

Nous nous étions souvent dit que l'auteur joindrait la popularité à la gloire s'il daignait choisir entre ses études, et publier à part certaines biographies et certains portraits, compréhensibles et intéressants pour tous les lecteurs.

C'est justement ce qu'il vient de faire en composant le beau volume : *Galerie de Femmes célèbres*, que publient les frères Garnier, ses habiles éditeurs.

Dix-huit notices des femmes les plus renommées et les plus attachantes des trois derniers siècles de notre histoire forment ce musée splendide et gracieux : Marguerite de Valois, Marie Stuart, Mmes de Motteville, de Sévigné, de Maintenon, la duchesse d'Orléans, Mme Geoffrin, Marie-Antoinette, la duchesse d'Angoulême, Mmes Récamier, de Girardin, etc., c'est-à-dire toutes les royautés et toutes les grandeurs : la puissance, la beauté, le malheur, l'esprit, le dévouement, le courage, la résignation, personnifiées sur le trône et dans le monde, racontées par la plume la plus compétente et dessinées par le crayon le plus minutieux ; telle est l'admirable compagnie au milieu de laquelle nous transporte la *Galerie de Femmes célèbres*.

Cet ouvrage est la « vraie fleur du panier » de M. Sainte-Beuve. Non-seulement toutes ses qualités s'y trouvent au degré le plus éminent, mais il y accomplit le tour de force de scruter les replis du cœur féminin, sans effaroucher la lectrice la plus scrupuleuse.

Un tel livre arrive à propos pour relever le respect de la femme dans le monde littéraire.

Qu'il entre donc dans les familles en triomphe, — et qu'il en chasse les volumes honteux de ces derniers temps, — comme le pur soleil et la brise fraîche dissipent les miasmes de nos foyers domestiques.

L'illustration de la *Galerie de Femmes célèbres* est digne du texte. Elle se compose de douze portraits dessinés par M. G. Staal, et gravés en taille douce avec une rare perfection.

LE LIVRE DES JEUNES MÈRES (1),

Par M. A. de Beauchesne, auteur de *Louis XVII*.

Nous parlions tout à l'heure des anges gardiens : voici un écrivain qui les chante en poëte et en père :

A tout ce qu'il créa de faible et de fragile
Le Seigneur a toujours prêté quelque soutien .
Les vignes ont l'ormeau, le pauvre a l'Evangile,
L'enfant a son ange gardien.

C'est lui qui le premier de ses doigts de lumière
Touche l'œil ébloui qui s'entr'ouvre et se fend ;
C'est lui qui purifie et qui change en prière
Les vagissements de l'enfant.

Des couteaux sous ses doigts il émousse les pointes,
Il ferme la citerne, il écarte le feu.
Il lui parle tout bas, et lui tient les mains jointes
En lui disant le nom de Dieu.

Il lui ferait sur l'eau la crèche de Moïse,
Il lui ferait dans l'air le char d'Ezéchiel ;
Il ouvre sa poitrine aux parfums de la brise,
Et son âme aux rayons du ciel...

La nuit, d'un pied furtif, aux lueurs de la lampe,
Je descends de ma couche, et je vais, palpitant,
Soulever les rideaux appuyés sur la rampe
Du petit lit que j'aime tant.

(1) Un beau volume in-8°, vélin, chez Henri Plon.

Et dans les saints transports où mon amour se plonge,
Je m'attends à trouver les deux jeunes amis
Respirant même haleine et rêvant même songe
Aux bras l'un de l'autre endormis.

Mais toujours le bel ange à mes regards échappe.
Rien n'indique son vol ; tout est calme et riant :
Ni meubles, ni vitraux, ni courtine qu'il frappe
Du bout des ailes en fuyant.

J'ai pourtant une fois deviné son passage
Au léger frôlement qui se fit près de moi ·
Je sentis un air pur rafraîchir mon visage ;
Alors je m'écriai : « Pourquoi,

Pourquoi donc t'envoler du lit qui vous rassemble ?
— Nous sommes si pareils, répond-il triomphant,
Que tu ne saurais plus, en nous voyant ensemble,
Lequel des deux est ton enfant. »

Ces vers sont d'un maître, n'est-ce pas ? Ouvrons donc et parcourons *le Livre des jeunes Mères*, puisque ce privilége nous est accordé.

Privilége est bien le mot, car (sachez-le pour nous remercier) ce bel in-octavo, à l'âme si pure, à la robe si blanche, est à peine aux ordres du public. On ne l'a tiré qu'à trois cent cinq exemplaires, le titre le déclare formellement : un sur papier de Chine, un sur papier vert, un sur papier hortensia, un sur papier bleu, un sur papier citron, et trois cents sur vélin, — tous numérotés.

L'exemplaire qui nous est échu est sur vélin, n° 22.

— Fantaisie de grand seigneur ! direz-vous.

Non, mais juste orgueil de poëte, qui sent comme Horace : *Odi profanum vulgus !...*

M. de Beauchesne n'a rien à ajouter à son renom littéraire. Il l'a fondé sur un des ouvrages les plus sérieux et les plus touchants, sur un des succès les plus éclatants et les plus mérités de ce temps-ci : sur cette *Histoire de Louis XVII* que l'Académie française a couronnée, que tous les hommes ont méditée et applaudie, que toutes les femmes ont arrosée de leurs larmes (1).

En déposant, dans le *Livre des jeunes Mères*, les confidences intimes et sacrées de son cœur, il n'a pas voulu les jeter à la multitude ; il les offre seulement au petit comité des gens de goût et au pieux cénacle des familles lettrées.

Mais, nous le lui prédisons, il sera trahi par son talent même et entraîné plus loin qu'il ne pense. Quelques poëtes et quelques mères se disputeront d'abord les rares exemplaires de son volume ; puis il passera de mains en mains ; on en apprendra des fragments par cœur, on les fera réciter ici et là aux enfants... ; bref, tout le monde voudra l'avoir, — et il faudra le réimprimer à très-grand nombre, car la foule, Dieu merci, suit toujours l'élite, — et *le Livre des jeunes Mères* sera le *vade-mecum* de toutes celles qui méritent ce nom.

L'auteur prend l'enfant au berceau et l'y contemple, comme vous venez de le voir. Il dirige ensuite ses premiers pas ; il le suit dans ses jeux et dans ses travaux ; il l'éclaire de ses conseils jusqu'à sa première communion ; — et là-dessus il ferme le livre, — abandonnant son *héros* à Dieu et au monde.

C'est le tableau naïf de la vie de famille, des grâces de

(1) Deux éditions de *Louis XVII* (Sa vie, son agonie, sa mort ; Captivité de la famille royale au Temple, avec de nombreux portraits et autographes) sont en vente à la fois chez Henri Plon, rue Garancière, 8 : l'une en deux beaux volumes in-8°, 15 fr. ; l'autre en deux beaux volumes in-18 jésus, 8 fr.



l'enfance et des affections qui l'entourent; c'est la démonstration poétique et animée de ces grandes vérités, trop méconnues de nos jours, et qui sont la thèse même et le but de notre recueil : que la vie privée a son intérêt et sa grandeur; que le bonheur est sous notre main à tous, et non pas à la Bourse, dans les salons et sur la place publique.

Honneur donc à M. de Beauchesne qui n'a point déserté le parti de la famille menacée, ni la cause des mères emportant leurs enfants à travers l'incendie, et qui a ramené le cœur et la pensée aux autels domestiques, en ravivant le culte du foyer paternel, étouffé sous le bruit des écus et les cris du forum.

« Que d'autres, dit-il, prenant la barre et les rames, luttent contre le courant qui entraîne le navire social; le poëte, cet oisif chercheur de mélodies, qui chante au milieu de ceux qui travaillent, n'a qu'une ambition, c'est que son chant arrive comme un encouragement et comme une espérance aux oreilles des lutteurs. »

Citons maintenant, c'est le cas de le faire, 1° pour la justification de nos éloges; 2° pour la satisfaction de nos lecteurs, puisque ce livre n'ira qu'à quelques favoris.

— Ne grandis pas trop vite! dit le poëte à son enfant.

Aime donc et longtemps tes premières amours,
L'humble chambre où tu dors, la prairie où tu cours.
Dans l'esprit confiant trop tôt germe le doute.
Hélas! derrière soi, sur le bord de la route,
On laisse ses jouets en se disant tout bas
Qu'on reviendra les prendre...... et l'on ne revient pas.

Les pièces intitulées : ***Lettres de ma sœur***, ***Emploi de la journée***, sont pleines de détails exquis. Jugez-en par ce tableau du bain matinal :

C'est alors, mon ami, qu'on lance la flottille,
Dont la coque est de verre et le mât une aiguille,
Et que les canards bleus, sur le clair élément,
Suivent, respectueux, la baguette d'aimant.
Envers mes remueurs c'est ainsi que j'en use :
Pour les bien nettoyer, il faut qu'on les amuse;
C'est peu de supplier, de gronder dans ce cas :
Vous ne passeriez pas sur ces corps délicats
Le plus fin des tissus et la plus fine éponge,
Sans l'aide d'un récit merveilleux comme un songe.
Pour leur faire accepter des soins, il faut, de plus,
Inventer des plaisirs à ces rois absolus.
Comme un homme d'Etat souvent je négocie :
Tu serais effrayé de la diplomatie
Et des profonds calculs qu'exige à tout moment
Le grand métier de mère accompli dignement.

Mais combien sont douces et infinies les récompenses de ce ***grand métier de mère***!

Le Dieu qui dédommage inventa des délices
A défrayer le cœur de tous les sacrifices.
Quand nos deux séraphins aux riantes couleurs,
Rafraîchis et coquets, sortent comme des fleurs
Du milieu des savons, du lin et des flanelles,
La santé sur la joue et Dieu dans les prunelles,
J'ai mille fois touché le prix de mes efforts...
De l'oubli d'elle-même une mère est heureuse.
Si de ses soins ardents la semence est nombreuse,
Son regard s'en détourne, afin de se porter
Sur la moisson d'amour qu'elle doit récolter.
Elle se dit : Marie a tracé cette voie;
Je sème le devoir; je moissonne la joie.
Quand j'ai près d'un berceau veillé, souffert, prié,
Un enfant me sourit, et tout est oublié!

Pour remplir ces devoirs et jouir de ce bonheur, conclut la mère, c'est avec toute notre âme que nous devons soigner « ces chers innocents. »

Il faut ne nous fier qu'à nous en toute chose,
Pour voir comment on joue et comment on repose,
Si la toilette est blanche et les cheveux lissés,
Si l'on dîne à son heure et si l'on dort assez,
Si l'on a les pieds chauds et la tête légère,
Si le trousseau, qu'on soigne en bonne ménagère,
Bien propre, et dans l'armoire artistement rangé,
N'attend pas de l'aiguille un secours obligé.
Depuis que trois enfants ont envahi mon âme,
Ils en ont pris la séve, et la vie et la flamme;
Tout ce qui n'est point eux, ils ont su le bannir,
Et toi, que j'aime tant, tu n'es... qu'un souvenir!

Voici les *conseils religieux* que le poëte donne à son fils, en voyant poindre en lui des velléités d'indépendance et d'incrédulité :

Il faut avoir souffert, il faut avoir pleuré;
Il faut avoir vécu pour un être adoré;
Il faut avoir suivi de saintes funérailles,
Pour savoir ce que Dieu nous mit dans les entrailles!..

Jeune homme, tu te ris de l'honneur d'une femme;
C'est que tu ne sais pas comment avec son âme
 On aime celle de son choix...

Contre la royauté tu diriges tes armes;
C'est que tu ne vois pas de quel torrent de larmes
 Les yeux des reines sont baignés.
Tu n'entends pas sortir du plus sanglant orage
Ce long cri maternel, qui s'en va d'âge en âge
 Soulever les cœurs indignés.

Te te railles du prêtre et du saint ministère
Qui console, et bénit, et relève la terre;
 C'est que dans l'avenir des jours
Tu n'as point aperçu le chagrin qui se dresse,
L'infaillible chagrin, qui tarde ou qui se presse,
 Mais le chagrin qui vient toujours.

Apprenti philosophe et rêveur d'utopies,
Tu veux, grand parieur de systèmes impies,
 Risquer toute une âme à ce jeu;
Arrachant l'espérance à cette vie amère,
Tu dis, dans ton orgueil : « Je ne crois pas à Dieu. »
 Tu n'as pas vu mourir ta mère!

Tous les pères frémiront en regardant leur fille, après avoir lu la page suivante, intitulée *l'Inconnu* :

« Je me plais, ô ma fille!
A te rendre coquette, et tu restes gentille!
Dans ce siècle menteur et tout matériel,
Je te fais de ce monde et tu restes du ciel! »
Pauvre enfant, je la veux heureuse et bien-aimée.
Nous ne la donnerons qu'à bonne renommée;
A de douteuses mains nous n'exposerons pas
Sa blanche destinée, et nos bonheurs!... Hélas!
Quand je chausse au foyer, en face de la braise,
Ses petits pieds mignons, que je prends et je baise,
Quand devant le miroir je tresse ses cheveux,
Où je mêle espérance, amour, orgueil et vœux,
Quand sur sa tête lisse et derrière l'oreille
Je passe un velours noir ou des rubans groseille,
Il me saute à la tête, il me jaillit au cœur
Une idée indicible et pleine de terreur.
Du sort de son enfant, hélas! est-on le maître?
Celui qu'elle aimera n'aimera point peut-être!
Peut-être voudra-t-elle (hélas! cela se voit)
Préférer le cœur vil au cœur loyal et droit!
Souvent je la contemple, et malgré moi je pleure.
Avoir veillé, soigné, nuit et jour, à toute heure,

Cette petite enfant, cette fleur de nos jours,
Douce incarnation de toutes nos amours,
Ce souffle de nos cœurs, cette âme de notre âme,
Qui se métamorphose et devient une femme!
Rose qu'en notre sein Dieu fit épanouir,
Délicieuse voix qu'on ne cessa d'ouïr,
Trésor le plus aimé de toute la nature,
Sœur des anges du ciel, suave créature,
Pour qui d'âme et de corps toujours on s'immola!
Un homme va venir qui nous prend tout cela!...

Tel est *le Livre des jeunes Mères;* pure essence des sentiments de famille, enfermée dans un cristal de roche taillé avec un art accompli. Toutes les femmes voudront la respirer à leur tour; et après avoir enlevé les trois cents exemplaires, elles forceront l'éditeur de le tirer à vingt mille.

C'est ce que nous souhaitons au public, en dépit de la discrétion de l'auteur.

Il fera disparaître alors quelques longueurs et quelques incorrections, seules taches de ce miroir des jeunes mères.

COMÉDIES EN VERS (1),
Par M. Camille Doucet.

Nous signalons rarement, — et c'est notre regret en même temps que notre devoir, — les recueils de pièces de théâtre. Mais en voici un qui est dans la plus honorable exception et que nous pouvons recommander en toute confiance. Les comédies de M. Camille Doucet, jouées, depuis seize ans, sur nos deux premières scènes, sont du petit nombre de celles où le talent, la verve, l'observation, la gaieté, le succès, n'excluent ni la moralité, ni la décence, ni le bon goût et le bon ton, ni l'enseignement habile et discret. Nous l'avons déjà dit en rendant compte de leur représentation; nous le répétons en annonçant les deux beaux volumes qui les offrent aux bibliothèques. L'auteur a compris en galant homme ce que peut et doit être le théâtre moderne pour les honnêtes gens, pour les esprits distingués et les cœurs délicats. Il a su les émouvoir sans les scandaliser, et les divertir en leur donnant l'exemple. Il a suivi, selon ses forces, la belle et grande tradition du *Misanthrope;* avec son originalité propre, il a continué Andrieux en le surpassant, Casimir Delavigne en l'égalant quelquefois, et il a vaincu à côté de Jules Sandeau, de Ponsard et d'Augier. C'est ainsi qu'on passe de la comédie à l'Académie française, où le fauteuil du poëte nous semble marqué par ses ouvrages.

Le théâtre de M. Camille Doucet se compose de six comédies, toutes en vers, dont cinq en trois actes et une en un acte. En voici les titres et les dates de première représentation:

Un jeune homme, trois actes, 1841;
L'Avocat de sa cause, un acte, 1842;
Le baron de Lafleur, trois actes, 1842;
La Chasse aux fripons, trois actes, 1846;
Les Ennemis de la maison, trois actes, 1850;
Le Fruit défendu, trois actes, 1857.

L'auteur a renversé cet ordre dans son livre, qu'il ouvre par *le Fruit défendu,* afin d'engager le public à y mordre, a dit un plaisant; — afin plutôt, croyons-nous, de donner d'abord sa mesure par son meilleur travail.

Le fait est que la progression est sensible en prenant les deux volumes à rebours. Le *Jeune homme,* — c'est de son âge, — est encore inexpérimenté, invraisemblable, embarrassé dans son action, tout en révélant déjà les fines qualités du poëte: le comique naturel et gracieux, le trait vif et spontané, le style net et précis, la malice sans fiel, la mesure jusque dans l'audace, — et surtout le vers coulant et familier, limpide et sonore, voisin de la prose sans prosaïsme, ailé dans sa marche comme l'oiseau. Tout cela se retrouve et se développe dans les pièces suivantes, et se complète, dans *le Fruit défendu*, par le mouvement logique de l'intrigue, le choc plaisant des caractères et des situations, le bonheur du dénoûment et de la moralité.

On ferme ce beau et bon livre, — non-seulement amusé et ravi, mais instruit et meilleur.

M. Doucet n'a pas dit son dernier mot. Après avoir effleuré nos mœurs, il les creusera plus à fond. Nous appelons sa main ferme et délicate sur les plaies de notre époque. D'autres y ont cherché le scandale, il saura y trouver la leçon.

(1) Deux magnifiques volumes grand in-8°, chez Michel Lévy.

LA DOUBLE VIE,
Par M. Ch. Asselineau (1).

LES PAIENS INNOCENTS,
Par M. H. Babou (1).

Si vous ne demandez pas trop instamment à Terburg et à Gérard Dow le sens moral et philosophique de leurs peintures, lisez les nouvelles simples et délicates, littéraires et châtiées, humoristiques et piquantes, de M. Ch. Asselineau. Elles vous dédommageront de tous les romans bâclés ou prétentieux, vulgaires ou impudents, qui sont à la mode. *La Double Vie*, c'est la lutte de la réalité et du rêve, traduite en onze récits pleins de jeunesse et de fraîcheur, de naturel et de grâce, de vérité et d'illusion. Comme dans les tableaux hollandais, que ce livre nous rappelle, les intérieurs sont charmants, les figures parlantes, les détails achevés, la lumière pure et harmonieuse. Point de contorsions de dessin, de couleurs tapageuses, d'oppositions criardes; mais la reproduction exacte et savante des deux faces, — matérielle et morale, positive et fantastique, — de l'existence. L'auteur enseigne toutefois, quoi qu'il en dise; et sa préface-manifeste, son *Roman d'une dévote*, son *Cousin Don Quixote*, son *Mensonge*, etc., ne sont point des caprices de l'art pour l'art, mais des études solides et concluantes, — semées d'excellentes leçons, sous forme de paradoxes. Le grand mérite de M. Asselineau, — outre sa tournure d'esprit originale, — c'est de voir juste, d'observer avec finesse, de rendre avec sincérité et surtout d'écrire en français. — A ces titres, son livre est de la meilleure école, et pèsera, dans la main des gens de goût, plus que bien des gros volumes. Médaille petite, mais sans alliage, et frappée au bon coin.

Les mêmes éloges s'appliquent aux *Païens innocents*, de M. H. Babou. S'il a moins de précision et de simplicité, il a plus de verve et de couleur. Il pousse la franchise du mot propre jusqu'à traiter de *modistes* les littérateurs de pacotille. Il a raison, d'ailleurs, et le nom mérite de rester; ce n'est pas nous, certes, qui l'effacerons. *Les Païens innocents* sont des idolâtres de bonne foi, des barbares sans le savoir, types étranges de la vallée de Diane et du pays de Minerve, qui ont conservé les traditions romaines, gothiques, bohémiennes, israélites, à travers le frottement de la civilisation chrétienne. Ils sont fort amusants, du reste, et très-innocents, en effet, tels que

(1) Chaque ouvrage, un volume in-18, chez Poulet-Malassis et de Broise, rue des Beaux-Arts, 9.



M. Babou les met en scène. D'avance, comme il le dit, ils ont reçu l'absolution. A l'auteur lui-même on pardonne ses défauts, qui sont des excès de qualités. Il a les deux premières de toutes, il est aristocrate et original. C'est un composé savoureux d'athénien et de marseillais. Son livre est une bouille-à-baisse au sel attique.

Nous parlerons de quelques autres publications de MM. Poulet-Malassis et de Broise, qui portent un vif cachet de saine littérature et d'élégance typographique.

— Notre collaborateur, M. Siméon Pécontal, vient de faire paraître, à la Librairie Nouvelle (boulevard Italien), une seconde édition de ses belles *Légendes*, avec des additions importantes sur lesquelles nous reviendrons.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES CONTEMPORAINS,

Par M. Vapereau (1).

EXPLORATIONS DANS L'AFRIQUE AUSTRALE,

Par le Dr Livingstone. Traduction de Mme Loreau (2).

Ces deux grandes publications de la maison Hachette ont excité, la première une sérieuse émotion, la seconde un vif intérêt. Avec ses douze mille notices et ses trois cent mille renseignements sur tous les vivants qui jouent un rôle quelconque en ce monde, le *Dictionnaire des contemporains* répond à l'un des besoins les plus urgents de notre époque, mais soulève nécessairement une tempête de réclamations de toute nature. L'auteur et les éditeurs y ont paré d'avance par une mesure loyale et courageuse, en tenant leur livre à jour en caractères mobiles, de façon à pouvoir accueillir les rectifications légitimes. Avis donc au public. Chacun peut ainsi travailler à l'histoire du dix-neuvième siècle. Le *Dictionnaire des contemporains*, dont nous reparlerons avec détail, est le complément des deux *Dictionnaires historique* et *encyclopédique* de M. Bouillet.

Les *Explorations* du docteur Livingstone sont un des voyages les plus audacieux, les plus étonnants, les plus instructifs et les plus curieux qui aient paru depuis Cook et Bougainville. C'est la révélation de tout un monde inconnu et prodigieux. On en jugera par le compte rendu développé et illustré que nous en ferons au premier jour, en parcourant avec l'auteur les profondeurs de l'Afrique australe et du continent jusqu'au fleuve Zambèse.

HISTOIRE DES PEINTRES,

Par M. Charles Blanc, etc. Édition Renouard (3).

Cette magnifique publication, que nous avons examinée à diverses reprises (notamment dans notre tome XXI, p. 65), se continue avec la supériorité et le succès croissant, garantis par le nom des auteurs, des artistes et de l'éditeur. Elle est arrivée à sa deux-cent-cinquantième livraison; les écoles française et hollandaise sont presque achevées, et le seront dans le cours de 1859. Les écoles flamande et italienne sont très-avancées aussi, et les maîtres allemands, espagnols et anglais forment déjà une galerie notable.

En parcourant ces vies intéressantes et ces gravures splendides, nous avons été frappé de l'intérêt, non-seulement artistique, mais historique et moral, qu'offre la monographie de la peinture, telle que la font M. Charles Blanc et ses collaborateurs.

Elle pourrait avoir pour épigraphe les vers de La Fontaine :

Une ample comédie, à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

C'est, en effet, la reproduction de « tout ce qui se voit sous le soleil, » comme disait Niaolas Poussin : l'histoire avec ses événements, l'humanité avec ses passions, la nature avec ses aspects infinis; le monde entier, avec ses types, ses costumes, ses villes, ses paysages, ses mœurs, etc.; le ciel même, avec la divinité, les anges, les saints et les mystères de la vie future; — tout cela défile dans la publication de M. Renouard, comme dans un panorama universel, réduit aux dimensions d'un in-quarto.

Voulez-vous faire un voyage au paradis? suivez Raphaël; en enfer et au jugement dernier? suivez Michel-Ange. La religion et ses dogmes, sa morale, ses martyrs, ses héros, vivent et parlent dans l'œuvre d'Orcagna, du Dominiquin, du Guide, de Véronèse, de Murillo, de Ribera, de Jouvenet, de Lesueur, etc. Quels historiens et quels biographes que Rubens, Van Dick, Lebrun, Velasquez, Philippe de Champaigne, Gérard, Gros, etc.? Louis David ressuscite l'antiquité grecque et romaine; Lairesse et Prudhon la mythologie et ses dieux. Où est le dix-huitième siècle, si ce n'est chez Watteau et Lancret, Pater et Boucher? Aimez-vous la nature sauvage et triste? voici Salvator Rosa; grandiose et monumentale? Nicolas Poussin; éclatante et lumineuse? Claude Lorrain et le Guaspre; mystérieuse et charmante? Ruysdaël et Paul Bril; champêtre et animée de travaux rustiques? Van de Velde, Paul Potter, Albert Kuip, etc. Préférez-vous les animaux et les fleurs? étudiez Laporte, Oudry, Baptiste, Van Huysum, etc.; la mer et ses vicissitudes? Vernet, Backuysen et Géricault; la guerre et ses batailles? Wouwermans, Loutherbourg, Wan der Meulen, Gros encore et Gérard; — mais le triomphe de la peinture, c'est la comédie humaine et ses caractères, ses passions, ses ridicules, ses variétés innombrables. Quels moralistes, quels romanciers et quel dramaturges que Hogarth, Callot, Metzu, Jordaens, Teniers, Chardin! etc. — Qui a mieux rendu les replis du cœur sur les plis du visage, que Rembrandt, Metzis, Terburg, Gérard Dow, Greuze, etc. Leurs pinceaux ne semblent-ils pas emmanchés dans les plumes de Molière, de Lesage et de La Rochefoucauld?

Nous donnons aujourd'hui, — comme spécimen de l'*Histoire des peintres*, — deux maîtres fort différents: Nicolas Lancret, le peintre des fêtes galantes (école française), et Henri Goltzius, le Holbein de la gravure (école hollandaise).

La figure de Lancret rend tout son talent et tout son caractère.

Voilà bien l'élève de Watteau, qui représentait l'*Air* sous la forme d'une « marquise livrant, dans une balançoire, sa robe de satin aux caprices du Zéphyr. »

Voilà bien le galant homme qui refusait de retoucher, à prix d'or, les tableaux des anciens, répondant avec dignité : — J'aime mieux risquer de faire de mauvaises toiles que d'en gâter de bonnes.

Mais voilà aussi l'homme galant qui assistait au lever de Mme la comtesse, au souper de M. le duc, et ne manquait pas une représentation à la Comédie-Française.

(1) Un beau volume de 1,800 pages à deux colonnes, grand in-8°. 25 fr.

(2) Un vol. grand in-8°, avec gravures, chez Hachette.

(3) Rue de Tournon, 6. Livraisons à 1 fr., grand in-4°, vélin, avec portraits et gravures des chefs-d'œuvre de tous les maîtres.

Lancret peignait d'après nature ces bergers et ces nymphes de la Régence, qui semblent si peu naturels. Sa manière est donc la faute de son époque et non de son talent. « Oui, dit M. Charles Blanc, les dames qu'il rencontrait aux Tuileries étaient pour lui des modèles. L'allée où il les avait aperçues traînant leur robe de soie à grands ramages n'était, à ses yeux, que le fond du tableau dans lequel il les placerait. Quelquefois le frôlement d'une de ces robes, le passage d'une marquise élégante, accompagnée, comme d'un prétexte, de petits enfants adorables, le frappait si vivement, qu'à l'instant même il quittait ses amis pour dessiner à l'écart ce qui lui avait plu. Quelque temps avant sa mort, il avait conçu le projet d'un tableau représentant un Savoyard qui montre la *curiosité*, pour me servir de l'expression de d'Argenville. Pour mieux s'inspirer de la nature et la bien prendre



Portrait de Lancret (*Histoire des Peintres*. Edition Renouard.)

sur le fait, Lancret fit venir chez lui des petites filles et des petits garçons qu'il avait rencontrés sur une place, montrant la *marmotte en vie*. Il les disposa dans son atelier, ou plutôt il les laissa se disposer d'eux-mêmes en groupes curieux et pittoresques, voulant observer à l'aise leur contenance et les expressions variées de leur physionomies. Comme il était en train de les dessiner ainsi, un ami entra brusquement et le surprit au milieu de ces marmots, mettant en pratique ce qu'il recommandait constamment : peindre d'après le naturel. Car c'était là, — qui le croirait ? — sa préoccupation habituelle en fait d'art (1). »

Henri Goltzius, le célèbre graveur hollandais, est un des artistes les plus originaux, les plus bizarres et les plus amusants qui aient existé. Sa vie, pleine d'aventures, forme deux livraisons charmantes de l'*Histoire des Peintres*, — et nous la raconterons nous-même un jour, avec la mise en scène qu'elle comporte.

Nous n'avons qu'à signaler aujourd'hui le chef-d'œuvre

(1) Voyez sur Lancret nos tomes XXI, p. 305, et XXII, p. 369.

si justement fameux sous le nom du *Chien de Goltzius*. La copie qu'en donne M. Renouard ne mérite pas moins que l'original ces éloges de M. Charles Blanc : « Le pelage de l'animal, ses belles soies, longues et lisses sur les oreilles, frisées au poitrail et sur le train de derrière, sont exprimés à merveille, ainsi que la transparence de l'œil et la fermeté des tendons. Le tout a la souplesse de la vie, le brillant et la moiteur halitueuse de la nature. »

PITRE-CHEVALIER.



Le chien de Goltzius. (*Histoire des Peintres*. Edition Renouard.)

CHRONIQUE DU MOIS.

LE MARTYRE DE Mgr MELCHIOR.

Pendant que nos soldats marchent en vainqueurs contre la capitale du Tonquin, on lira avec intérêt le récit du martyre de Mgr Melchior, sur les lieux mêmes où nos armes vengent le sang de ce héros de la foi.

Dès le 8 juillet dernier, Mgr Hilario Alcazar, vicaire apostolique, écrivait au directeur des missions :

« Mgr Melchior est dans une étroite prison de cette province, chargé d'une énorme chaîne, exposé aux plus durs traitements. Comme il connaissait parfaitement sa position critique, il sacra pour son coadjuteur, avec mille

peines et au milieu de mille dangers, Mgr Berrio Ochoa. La cérémonie fut des plus simples; une partie des ornements prescrits par les rubriques manquaient. Les PP. Riagno et Carrera y assistèrent seuls, les autres n'ayant pu s'y rendre. L'auguste cérémonie fut achevée au lever du soleil, deux jours avant la Saint-Pierre.

« Les deux évêques se séparèrent aussitôt et marchèrent sans trouver d'asile. Mgr Melchior se réfugia à Kien-Lao, où fut pris Mgr Delgado, il y a vingt ans. Il savait bien que ce lieu n'était pas sûr; il essaya deux ou trois fois d'en partir et de chercher une autre retraite, mais il trouva tous les chemins interceptés et fut obligé d'y revenir. Le 27 de la cinquième lune, c'est-à-dire le 7 juillet, il se vit cerné. Dans cette nuit du 7 au 8, il essaya de fuir et sortit en effet du cercle des assiégeants; mais tous les chemins étaient gardés; il fut pris et conduit, le 8, chargé d'une grosse chaîne, à la prison de la capitale du Tonquin. »

On croit lire un chapitre des actes des premiers martyrs, — lorsque les évêques sacraient leurs successeurs dans les catacombes, avant d'aller eux-mêmes au gibet, au bûcher ou au cirque.

Dans la nuit du 26 juillet, sans autre forme de procès, on a conduit Mgr Melchior devant un mandarin, qui lui a fait savoir qu'il allait être mis à mort.

Le 28, à sept heures du matin, il a été mené à la place d'exécution, un peu hors la ville, par la porte de l'Est. Il avait une lourde chaîne autour du cou. Il était entouré par vingt soldats à pied, qui eux-mêmes avaient pour escorte cinq cents autres soldats avec deux mandarins montés sur des éléphants, quatre hommes à cheval, un tambour, un trompette et deux hommes portant un instrument appelé *le chien*.

Le martyr avait dans sa main son bréviaire, et il a donné sa bénédiction au peuple, qui, en réponse, lui a jeté de la boue. Arrivé à la place de l'exécution, Mgr Melchior a trouvé deux jeunes hommes, ses serviteurs, attachés à des poteaux. Il les a priés de montrer du courage, en leur assurant qu'ils iraient au ciel. Alors, sur l'ordre d'un mandarin, on a tranché la tête à l'un de ces jeunes hommes, et on l'a jetée en l'air pour la faire voir au peuple; on a ensuite tranché la tête à l'autre de la même façon. Les noms de ces deux martyrs sont Hieu et Tiess.

Le tour de l'évêque étant arrivé, on a mis d'abord un petit tapis sur ses épaules, et on l'a lié par les mains et les pieds à des poteaux. Alors on a pris une espèce de banc, et on l'a placé sur lui de façon à comprimer la poitrine. Cinq bourreaux, armés d'une hachette, ont d'abord coupé ses jambes aux genoux, puis ses bras; après quoi ils lui ont tranché la tête et l'ont éventré.

Les souffrances du martyr étaient atroces : pour séparer chaque membre, il fallait au moins douze coups. Mgr Melchior, pendant ce long supplice, n'a pas discontinué de prier avec ferveur, jusqu'à ce qu'on lui eût détaché les bras. A ce moment, il s'est évanoui, et par conséquent il est devenu insensible aux dernières tortures.

Son corps a été enfoui dans un trou qui a été recouvert de terre. On a essayé de faire passer les éléphants sur la fosse, comme un dernier outrage au martyr; mais, plus humains que les Annamites, et, par une sorte de miracle, ces animaux ont obstinément refusé.

La tête de l'évêque a été exposée pendant quelques jours sur la porte sud de la ville; après quoi elle a été brisée en morceaux et jetée dans la mer.

Voilà une faible partie des horreurs auxquelles l'épée de la France va mettre un terme.

POURQUOI NOUS N'AVONS PLUS D'HIVER.

M. Babinet, — le savant populaire que nous citons volontiers, — M. Babinet est l'oracle scientifique du jour. Il a remplacé l'illustre Arago dans le haut emploi de faire la pluie et le beau temps. Mais l'oracle est un peu en défaut pour 1859 : il nous avait annoncé un long et rigoureux hiver. Or, ces jours-ci, dans un salon très-curieux de connaître toute sa pensée sur les phénomènes qui semblent troubler le cours des saisons, M. Babinet a émis une opinion nouvelle, en prétendant que la faute en est toute aux chemins de fer et aux télégraphes électriques.

Oui, ce seraient ces longs rails et ces courants métalliques qui, conducteurs de l'électricité, porteraient de l'extrême nord à l'extrême sud, et de l'Océan aux montagnes, ces perturbations physiques, atmosphériques et climatériques qui bouleversent ce que jadis réglaient si bien les almanachs. L'été, une ou deux semaines de chaleurs équatoriales; — l'hiver, quelques jours de froid sibérien; — le reste du temps, toutes sortes d'humides et malsaines alternatives, de contrastes effrontés, de langueurs énervantes. Voilà le beau résultat de la locomotion moderne. On dit que la mortalité augmente dans cet état de choses sans lois, sans règle. « Et voilà pourquoi votre fille est muette. »

LE DINER DES ROIS. ANECDOTES.

On remarque avec peine, d'année en année, que l'usage du dîner des Rois s'en va comme une foule de bonnes habitudes.

Les Mages ont été fêtés pourtant, le mois dernier, dans quelques maisons, et très-joyeusement, selon M. Paul d'Ivoi, qui démontre, par l'anecdote suivante, dans le *Messager de Paris*, les avantages de cette gaieté française qu'entretenaient nos vieilles coutumes.

C'était aussi le jour des Rois, — au bon temps de Rabelais. Le cardinal Du Bellay, son protecteur, était hypocondriaque et en danger de mort. Les plus savants médecins s'assemblèrent en consultation. Ils parlèrent, firent *chut*, firent *pst*, se turent, protestèrent, rirent, bâillèrent, disputèrent, crachèrent, s'entendirent peu, débattirent, se trémoussèrent, doutèrent, nièrent, s'accordèrent, et enfin ces doctes des doctes décidèrent qu'il fallait au cardinal une médecine apéritive, une décoction réduite en sirop.

Rabelais, ayant ouï cette belle décision, les laisse achever leurs bavardages et descend dans la cour. Au milieu de la cour il fait allumer un grand feu; sur ce feu il place un trépied, sur le trépied il place un chaudron plein d'eau, et il jette dans cette eau toutes les clefs du château qu'il se fait apporter. Puis, gravement armé d'un bâton, il tourne les clefs dans cette eau bouillante, comme un confiseur qui tourne son sirop de peur qu'il ne s'attache.

Les docteurs descendent, et, voyant ce singulier appareil, s'informent avec curiosité de ce que fait maître Alcofribas.

— Messieurs, répond le goguenard, j'accomplis votre ordonnance. Je ne connais rien de plus apéritif que des clefs. Cependant, si vous n'êtes pas contents, je pourrai faire quérir un canon à l'arsenal; ce sera plus apéritif encore.

Les médecins eurent la mine allongée; mais le cardi-



ual, ayant ouï cette facétie, se mit à rire si gaillardement qu'il se sentit beaucoup mieux.

Il manda Rabelais, qui le fit rire encore avec d'autres joyeusetés, — et lui rappela que c'était précisément le jour de l'Epiphanie. Le cardinal alors commanda un excellent dîner, y invita les médecins et l'auteur de *Pantagruel*, prit en guise d'apéritif deux ou trois bons contes de son ami, — tira le fève royale au dessert, et se porta désormais... comme un roi.

Suivant le même chroniqueur, le dernier repas des Mages, — vrai dîner de roi, celui-là, — aurait coûté quatre cents francs à un riche banquier de Paris, seulement pour une assiette de pêches.

C'est que la rareté fait le prix des choses. Il le savait bien, cet élégant marchand de fruits du boulevard qui, le 6 janvier 1859, vit entrer chez lui le financier en question.

Ce financier voulait donner la fève, le soir même, à quelques belles dames, et il tenait à organiser un dessert précieux. Il chercha partout, et chez le marchand du boulevard, chez lui seul, il trouva des pêches.

Il n'y en avait pas beaucoup, trois seulement, magnifiques, il est vrai.

— Combien ces trois pêches? demanda le Crésus.

— Cent écus, monsieur.

— C'est beaucoup trop cher.

— Je vous défie d'en trouver d'autres. Quant au prix, vous en donneriez mille écus, si vous croyiez que M. de Rothschild en a envie.

— Quelle folie ! M. de Rotschild a d'assez belles serres pour ne rien envier à personne. Cent écus ! c'est énorme. Si, au moins, j'étais sûr qu'elles sont bonnes.

— N'est-ce que cela ? Nous allons partager la première venue.

Et prenant une des trois pêches, avant que le banquier eût pu l'arrêter, l'horticulteur l'ouvrit prestement et en donna la moitié au personnage, qui la dégusta en connaisseur. Lui-même mangea l'autre moitié avec délices.

— Hein ! qu'en dites-vous ?

— Exquise, ma foi !

— J'en étais bien sûr.

— Voyons, combien vous donnerai-je des deux qui restent?

— Quatre cents francs.

— Comment ! quatre cents francs ! vous n'en demandiez que trois cents francs quand il y en avait trois.

— Justement. Les deux qui restent sont plus rares que tout à l'heure ; leur prix a doublé. S'il y en avait dix, je vous les donnerais pour cinquante francs. Si nous en mangeons encore une, la dernière vaudra mille francs.

Le banquier se hâta de donner quatre cents francs, et emporta ses pêches en triomphe.

Au reste, conclut notre auteur, aussi malin que le marchand, soyez sûr que c'est une dépense qui lui a profité. Il n'est pas homme à débourser quatre cents francs pour des pêches, — j'allais dire pour des prunes, — sans intérêt. Ce banquier a du sang suisse dans les veines, et les Suisses sont les banquiers les plus forts du monde.

M. de Rothschild a dit un jour un mot très-caractéristique :

— Si un banquier suisse se f...iche par la fenêtre, f...ichez-vous-y après lui. C'est qu'il y a cinquante pour cent à gagner.

Voyez, après cela, cher lecteur, si vous croyez faire une bonne affaire en imitant le financier aux trois pêches.

Et, à propos de pêches sachez que les abricots sont plus rares encore, et plus chers hors saison, et qu'aux Rois prochains, ils pourront bien coûter deux cents francs la pièce, attendu les étranges événements qui se passent chaque été à Montreuil, et dont rend compte une spirituelle lettre de M. J. Baïssas.

— Au commencement de la saison dernière, dit-il, un horticulteur de Montreuil était désolé de voir tous ses abricots ravagés par ces vilains pillards dont les gamins de Paris ont fait un sobriquet insultant, les pierrots ! Passe encore pour ces charmants petits oiseaux, les roitelets, les becfigues, dont la queue toujours alerte vous réjouit par ses mouvements précipités ; il y a plaisir à les voir plonger leur bec acéré dans les fruits qui font leurs délices. Plus le voleur est joli, plus le pardon est facile ; mais ces horribles pierrots ! fi des pierrots !

Notre horticulteur volé pose donc un mannequin devant ses chers espaliers, et, pour en obtenir plus d'effet, il achète la défroque d'un garde champêtre qui venait de mourir, espérant que l'uniforme du représentant de la loi serait un épouvantail plus efficace pour ces terribles pierrots. Cela fait, il se croyait à l'abri de leur caprice. Mais le pillage continuait ; il s'arme d'un fusil et se met à l'affût. Rien ne paraît : il pense que les voleurs sont allés exercer plus loin leur coupable industrie. Sa joie n'est pas de longue durée : ses abricots disparaissent encore ou tombent à terre, à moitié dévorés. Que faire? Il pratique une cachette dans le coin d'un mur, avec de la paille et des ronces, et se blottit dedans.

Quelle n'est pas sa surprise de voir bientôt les oiseaux sortir du mannequin même, où ils avaient placé leur domicile ! Perquisition faite, il y trouve trois nids, l'un dans la poche du garde champêtre, l'autre dans sa poitrine de paille, le troisième dans son tricorne, que les ans avaient défoncé. Cruel désappointement ! voilà les mannequins qui, de temps immémorial, avaient effrayé les voleurs et les oiseaux, et qui, aujourd'hui, ne sont plus bons à rien. O siècle corrompu ! les oiseaux eux-mêmes deviennent factieux, et ne craignent plus l'attirail de la répression !

L'horticulteur fait part de sa découverte à ses notables confrères de Montreuil, qui se rassemblent sous le poids d'une émotion que chacun comprendra, et qui, après maintes libations, décident qu'à l'avenir il faudra placer sur les mannequins un petit moulin à vent, pourvu d'un claquet, dont le mouvement et le bruit pourront éloigner les voleurs ailés.

— Mais, dirent quelques-uns, si un jour, qui n'est peut-être pas loin, les oiseaux se perchent sur les ailes du moulin et s'amusent à se faire tourner, comme les enfants sur les chevaux de bois des Champs-Elysées ?...

— Eh bien ! répliqua le plus sage de la troupe, ce sera tant pis : le progrès aura marché. Mais avant que les oiseaux acquièrent ce nouveau degré de malice, il s'écoulera peut-être un siècle, et ce sera autant de gagné. — Mais le banquet des Rois nous a entraînés à trop d'anecdotes. Revenons à des choses plus... ou moins sérieuses.

LA CHARITÉ A PARIS.

La charité à Paris, en janvier, c'est le plus souvent la charité au bal, au concert, à la loterie, au bazar des Polonais, des orphelins, des sœurs des pauvres, etc.

Ces bazars, organisés et tenus par les belles dames, attirent nécessairement beaucoup de monde et donnent lieu aux plus charmantes aventures.

D'abord chacune des marchandes a un cercle de connaissances qui regardent comme un devoir de se montrer à ces ventes, et surtout d'y vider leur bourse. Ensuite les pas-

sants, les premiers venus sont curieux de voir comment s'y prennent, pour vendre leurs marchandises, ces femmes du monde qui n'ont jamais su que les acheter. Il y a là quelque chose qui rappelle de loin, et décemment, les anciennes saturnales, où les esclaves étaient servis par leurs maîtres.

Et elles s'en tirent ma foi très-bien, ces nobles dames. Elles y mettent un charme et une grâce irrésistibles. Quelle âpreté au gain, s'écrie une de leurs victimes, quelle audace à surfaire les prix, quelle ténacité pour les maintenir. Et quelle concurrence d'une boutique à l'autre ! Aucune marchande ne veut avoir une recette moindre que ses rivales; on emploie donc tous les moyens pour séduire, arrêter, dévaliser les passants; c'est un assaut de coquetteries, d'agaceries, de prévenances adorables ! Ici les défauts mêmes, les petites passions jalouses, tout devient vertu; car tout devient charité.

Exemple, ce qui s'est passé, la semaine dernière... au profit des pauvres du deuxième arrondissement.

Une marchande de modes de la rue Richelieu avait promis à l'une de ses plus jolies clientes d'aller lui acheter quelque chose à sa boutique de la rue Saint-Lazare. Elle arrive en effet, choisit une petite boîte à thé, demande le prix, pousse les hauts cris en l'apprenant, déclare qu'elle n'achètera rien... et finit par dépenser cinquante francs... qu'elle n'avait pas sur elle...

— C'est bon, c'est bon, ma chère madame V***, je vous ferai bien crédit... et tenez, non ce n'est pas un crédit, je vais payer pour vous, et vous m'enverrez la quittance de mon dernier chapeau.

— Mais, madame la baronne, votre dernier chapeau est de soixante-dix francs et non de cinquante.

— N'est-ce que cela ?... Vous allez emporter encore cette charmante boîte à gants en marqueterie; vingt francs, c'est pour rien (la boîte valait trente sous), et je payerai soixante dix francs pour votre compte.

— Ah ! madame la baronne, s'écria la marchande avec un soupir et un sourire, que ne donnerais-je pas pour avoir une demoiselle de magasin aussi habile que vous !

Paul d'Ivoi va plus loin et affirme l'aventure ci-dessous, arrivée à un Anglais, au bazar du *** arrondissement.

Quelques-unes de ces dames des comptoirs avaient eu soif; on avait apporté une limonade gazeuse, un bouchon lancé par le gaz était retombé sur un des étalages et y était resté.

Un Anglais très-connu à Paris, lord Sp***, aperçoit ce bouchon, le prend délicatement, et le montrant à la marchande, Mme la comtesse de L***:

— *Médème*, dit-il, combien *cette?*

— Quarante francs, milord.

— Oh ! oh ! oouh ! C'est parce que j'étais Anglais que vous vouliez voler moi, dit en souriant lord Sp***.

— Du tout, milord, reprend la belle dame sans sourciller, ce bouchon n'est pas le premier bouchon venu..., c'est un bouchon... historique..., précieux surtout pour un Anglais.

— Vraiment ! et comment cela?

— Milord, vous souvenez-vous qu'un jour Cromwell, étant à table avec quelques amis, sablait le champagne absolument comme un vaudevilliste, lorsqu'on vint lui annoncer je ne sais quelle députation de saints du Strasfordshire. — Qu'ils attendent, s'écria le protecteur. — Mais ils sont pressés et demandent à être introduits sans retard. — Qu'ils attendent. — Quelle réponse au moins Votre Grâce veut-elle qu'on leur fasse ? — Dites-leur, répondit Cromwell, qui en ce moment se baissait pour chercher à terre le bouchon de sa bouteille, dites-leur qu'on ne dérange pas Olivier Cromwell... lorsqu'il cherche le Saint-Esprit.

— Eh bien, madame la comtesse, quel rapport avait cette histoire ?...

— Comment ! vous ne devinez pas, milord ? Ce bouchon que vous tenez est précisément celui que ramassait Cromwell en faisant cette réponse ! ! !

Lors Sp***, enchanté, pria la comtesse d'envelopper le bouchon dans du papier de soie et paya en gentleman les quarante francs. On ne dit pas cependant qu'il ait cru l'histoire de la comtesse; mais, bien sûr, ne fût-ce qu'à titre de monument de la charité parisienne, le bouchon figurera dans sa collection de curiosités.

A une vente semblable qui avait lieu il y a quelques années chez la princesse Czartoryska, au profit des Polonais, George Sand, la célèbre romancier, tenait une boutique de chiffons de lingerie. De cette fière main qui a écrit tant de terribles pages, elle débitait du linon ou de la batiste, entre parenthèses. Tout à coup passe M. de Rothschild, qui venait justement pour voir la femme illustre.

— Achetez-moi quelque chose, lui dit l'auteur de *la Mare au Diable.*

— Que voulez-vous que je vous achète ? Il n'y a rien là qui me convienne. Ah ! une idée... je n'ai pas d'autographe de vous, madame, je ne connais pas même votre écriture... écrivez-moi quelque chose sur une feuille de papier et vendez-la-moi.

George Sand prit une feuille de papier, et de son écriture la plus mâle elle traça ces lignes :

« Je reconnais avoir reçu de M. le baron James Rothschild la somme de MILLE francs pour l'œuvre des pauvres Polonais exilés.

« Paris, ce... « GEORGE SAND. »

M. de Rothschild la remercia avec vivacité, mit l'autographe dans sa poche, tira de son portefeuille un billet de mille francs, le donna à George Sand, et se retira enchanté.

Cela rappelle la lettre de Jules Janin au prince de Metternich qui lui avait demandé aussi de son écriture :

« Je reconnais avoir reçu de M. de Metternich cent bouteilles de son vin de Johannisberg.

« *Signé* J. JANIN. »

LES VOIES DE LA PROVIDENCE.

24 janvier 1859.

Nous venons d'assister à l'un des plus brillants mariages de l'hiver, dans l'église de Saint-Louis-d'Antin, beaucoup trop étroite pour la foule qui s'y pressait. Les plus glorieux noms de la noblesse de France y étaient représentés, — et les équipages armoriés s'alignaient par centaines dans les rues voisines. M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, était venu bénir les époux, — et faisait ressortir, avec son éloquence ordinaire, tout ce qu'il y avait d'admirable et de touchant dans cette cérémonie. C'étaient véritablement deux illustres races qui s'unissaient devant Dieu; c'était M. le comte Charles de Biencourt, — aîné de sa famille et Montmorency par sa mère, — qui mettait son beau nom, sa jeunesse chevaleresque et sa royale fortune aux pieds de Mlle Elisabeth de Fitz-James, cet ange accompli du faubourg Saint-Germain.

Maintenant relisez notre article : *Les Reines s'en vont* (tome XXIV du *Musée des Familles*, page 58), article reproduit alors par tous les journaux, au milieu d'un deuil universel, et vous comprendrez le titre religieux



que nous donnons à ces lignes, — conclusion providentielle, en effet, de notre récit de 1856.

Oui, le doigt de Dieu était là, comme l'a dit l'éminent orateur, — car Mlle Fitz-James est la digne héritière, — par le cœur comme par la beauté, — de cette héroïque et charmante comtesse de Fitz-James, morte dans les flammes pour sauver sa fille, qui voulait mourir pour sauver sa mère. Elle était là aussi, à l'autel nuptial, l'ombre victorieuse de cette lutte sublime; elle suivait des yeux la douce fiancée épousant un gentilhomme digne d'elle-même, souriant encore avec mélancolie sous l'auréole de la grâce et du bonheur, et allant, le soir même, prendre possession du château princier d'Azé-le-Rideau, cette merveille de la Touraine et ce chef-d'œuvre de la Renaissance, — où nous conduiront bientôt nos *Voyages sur les chemins de fer français.*

LE PÈRE DE FAMILLE, DE DIDEROT.

Cette exhumation dramatique a un succès d'étrangeté à l'Odéon. « L'œuvre de Diderot m'a fort intéressé, nous écrit un confrère qui nous a remplacé à la première représentation. J'y ai retrouvé toute la fausse sentimentalité du dix-huitième siècle. C'est le drame larmoyant avec ses hommes et ses femmes sensibles, ayant *des charmes et de la vertu*. La morale y est dans les grands mots, sans principes bien solides; et, pour conclure, le père de famille s'écrie : « Qu'il est cruel, qu'il est doux d'être père ! » — La pièce est un curieux modèle de ce genre dont Greuze a été le peintre, et c'est pour notre époque une véritable leçon d'histoire littéraire. »

UN MARSEILLAIS AU VAUDEVILLE.



Il n'y a plus, vous le savez, de province pour les théâtres de Paris, et des trains express amènent désormais, tantôt cinq cents Angevins aux *Noces de Figaro*, tantôt deux cents Rouennais à *Hélène Peyron*, tantôt quatre cents Picards au *Bourgeois gentilhomme*, ou six cents Bretons aux *Trois Nicolas*.

Le Jeune homme pauvre, ce grand succès du Vaudeville, a puisé des fanatiques jusqu'à Marseille, mais, — ceci est le revers de la médaille et l'avis au public, — voici comment un Marseillais de notre connaissance *a joui* de la fameuse pièce de M. Feuillet.

Notre habitant de la Cannebière s'était dit : — Tron de l'air ! je verrai aussi ce *Jeune homme pauvre;* je suis assez riche pour me passer cette fantaisie !

Il se lève donc au milieu de la nuit, part sans bagage et sans déjeuner et prend le chemin de fer de la Méditerranée à Paris.

A neuf ou dix heures, il meurt de faim et grelotte de froid. On lui donne cinq minutes, à une station, pour avaler un potage, et pour se réchauffer... du côté des hommes.

Il remonte en waggon, et bientôt la fatigue se joint à l'inanition et au froid.

A trois heures, autre station de dix minutes... pour ne pas dîner.

Bref, notre homme arrive à six heures à Paris, affamé, rompu, exténué.

Il se console et se refait en allant se régaler aux *Frères Provençaux;* et, à l'ouverture des bureaux, il entre triomphant au Vaudeville.

Ayant une demi-heure devant lui, il s'installe et se carre dans un bon fauteuil d'orchestre.

L'épuisement de la journée, les fumées du repas le plongent dans le plus doux sommeil, au bruit des petits bancs et aux cris des marchands d'*Entr'actes*. Il ronfle lui-même au point d'incommoder ses voisins, et il se dit dans un rêve doré :

— Enfin, je vais voir ce fameux *Jeune homme pauvre,* et après-demain matin j'en rendrai compte au *café des Arts,* comme un Parisien du boulevard de Gand ; je peindrai le jeu de Félix, de Lafontaine, de Mme Guillemin, de Mlle Essler, etc.

Il rêvait encore, lorsqu'un tonnerre d'applaudissements l'éveille en sursaut.

— Ah ! s'écrie-t-il en ouvrant les yeux, voilà le moment, ça va commencer !

Justement, tous les acteurs sont en scène et saluent le public avec les grâces que donne une ovation.

— Tron de l'air ! se dit le Marseillais en se frottant les mains, quel mérite et quel succès doit avoir une pièce qui débute ainsi ! La salle va crouler au dénoûment, c'est sûr et certain ; ce voyage m'a éreinté et coûté fort cher, mais je serai payé de mes frais et de ma peine.

Or, jugez de son étonnement, quand il voit les acteurs se retirer en silence et la toile tomber sur leurs salutations.

— Eh bien ! eh bien ! on ne commence pas?

— Non, monsieur, lui dit un voisin, on vient de finir !

La pièce était achevée en effet, et l'amateur de la Cannebière n'avait vu que le rappel des comédiens.

Vous imaginez s'il s'en alla l'oreille basse, et s'il jura qu'on ne l'y reprendrait plus.

Avoir fait deux cents lieues, dépensé trois cents francs, et failli mourir de faim et de froid... pour ronfler trois heures dans une stalle d'orchestre ! Tron de l'air ! la belle équipée !

Notez que tout dédommagement était impossible, *le Jeune homme pauvre* étant suspendu pour huit jours, et le voyageur ayant des affaires indispensables à Marseille, le surlendemain.

Il en a été quitte pour perdre encore deux repas, et pour tomber malade en rentrant chez lui.

Nous soumettons son aventure aux provinciaux qui sont tentés par les spectacles de Paris.

LE WAGGON DE PIE IX.

L'événement, la curiosité du mois, a été le waggon offert à Sa Sainteté Pie IX par la compagnie PIO-LATINA du chemin de fer de Rome à la frontière napolitaine.

Ce chef-d'œuvre de la galvanoplastie, de la sculpture, de la peinture et de tous les arts industriels, a été exposé huit jours au palais des Champs-Élysées.

Tout Paris ayant couru le voir, et tout le monde désirant le connaître, nous en donnons le dessin exact et la description complète.

C'est, d'ailleurs, un monument à tous les titres, et qui

gardera sa page dans les fastes du siècle; — monument de la science et de l'art combinés, de la civilisation et de la piété contemporaine.

Au premier aspect, le waggon de Pie IX efface et dépasse tout ce qui a été fait dans ce genre. Il est d'une grandeur, d'une solidité, d'une richesse, et surtout d'une originalité saisissantes. Il rappelle ces nobles œuvres du génie chrétien, que la foi construisait pour l'éternité. On ne comprend pas que la vapeur, dans ses chocs et ses explosions les plus furieuses, puisse jamais détruire cette masse inébranlable.

Figurez-vous un palais de fer et de cuivre, d'or et d'argent, décoré de tous les trésors du luxe et de tous les ornements de l'art.

On y entre par une plate-forme entourée d'une grille en fer poli.

On lit au-dessus de la porte ces paroles du Christ : ***Ite per mundum universum*** (Allez par le monde entier) ; et sur les trois panneaux, en lettres rouges sur fond d'or, ces mots du livre des Rois : ***Currus igneus*** (Char de feu), ***Equi ignei*** (Chevaux de feu), ***Igneæ habenæ*** (Rênes de feu). A droite et à gauche de l'entrée, sont les armes de Rome, tête de la ligne Pio-Latina, et celles du royaume de Naples, auquel aboutit le chemin.

La partie centrale accuse la salle du Trône. Trois figures d'anges la font saillir en trois lignes imposantes, rehaussées par l'or et l'argent qui les couvrent. Elles symbolisent la Religion chrétienne par la ***Croix***, le ***Calice*** et le ***Livre***, emblèmes de la ***Foi***, des ***Épreuves*** ou du ***Sacrifice***, de la ***Science*** ou de la ***Vérité*** (figures de M. Godin).

Le panneau qui enferme la place occupée par le trône, à l'intérieur de la salle, représente les armes du saint-père. C'est la partie centrale autour de laquelle rayonne toute la composition. On y a, en conséquence, employé les moyens les plus expressifs et les plus saisissants des arts, la couleur et le relief (sculpture de M. Réveillon, peinture de M. Cambon).

Sous les armes saintes, et comme soubassement central, on lit une double formule d'une même pensée prophétique du Nouveau Testament, partagée entre les deux façades latérales : ***Omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur..., erunt prava in directa et aspera in vias planas*** (Toute vallée sera remplie, toute montagne ou toute colline sera abaissée..., les chemins tortueux seront redressés, et les aspérités seront aplanies).

La justesse éloquente de ces légendes a frappé tout le monde. Peut-être sont-elles de Pie IX lui-même, à qui les dessins du waggon ont été soumis en détail.

A côté des armes s'ouvre la grande baie qui éclaire la salle du Trône. Elle est disposée pour les bénédictions pontificales. Les motifs qui l'entourent ont tous pour but de faire ressortir cette destination.

A la partie inférieure, sur l'appui, se trouve un ***jeté*** de bronze, où la sculpture a reproduit l'***étendard de la croix*** entouré des symboles du ***pain*** et du ***vin***. Les mêmes sujets constituent l'ornementation de l'archivolte supérieure, et sur cet ensemble une attique de couronnement encadre les figures des apôtres, qui accompagnent les voyages et les bénédictions du saint-père. Ces figures ont été peintes sur cuivre par M. Gérôme.

La salle du Trône est recouverte en voussures, de manière à faire dominer, aussi bien en élévation qu'en importance de lignes et de couleurs sur les façades, cette partie centrale qui abrite le souverain pontife. Elle se limite à la partie antérieure par un motif qui surmonte le pilastre de la figure extrême : c'est l'***Évangile***, tenu sur une face par le ***bœuf***, sur l'autre par le ***lion***. Εὐαγγέλιον, ***la bonne nouvelle***, ouvre la marche du véhicule. Une ***tiare*** en bronze argenté et doré, rehaussée de pierreries, surmonte et accuse l'entrée au-dessus du comble.

Les deux extrémités du waggon ont été traitées de façon à faire valoir la partie centrale : elles lui ont été complétement sacrifiées ; leur destination est plus simple, leur forme moins recherchée ; elles sont plus basses. Sur les façades viennent s'ouvrir des jours dont l'usage est plus consacré dans nos habitudes de voyage. Ils éclairent, d'une part, l'antichambre, d'autre part, l'habitation de repos préparée au saint-père, etc.

Tel est l'extérieur du waggon.

L'intérieur se compose d'une antichambre, d'une salle du Trône, de l'appartement privé de Sa Sainteté.

L'antichambre est ornée de tentures en toile peinte, rehaussées de motifs religieux en or. Ces peintures sont exécutées par M. Cambon.

La salle du Trône comprend une partie réservée au siége pontifical. C'est là que s'abrite le trône sous une voûte d'arête, où les quatre ***évangélistes*** se détachent dans un semé d'étoiles d'or, entre les figures du ***Christ, bon Pasteur***, et de la ***Vierge à l'Enfant***. Le siége pontifical est limité par un arc doubleau très-ample et où sont peintes, sur fond d'ébène incrustée d'ivoire, les armes des villes de l'Etat pontifical desservies par la ligne Pio-Latina. En face du trône, le saint-père voit un ***Christ en croix***, bois sculpté, de M. Toussaint; au-dessus, ***l'Église***, assise entre ***saint Pierre*** et ***saint Paul***, est entourée des noms de ses Pères, inscrits sur le dos d'un exhèdre, au bas duquel sont éparses les ruines des idoles païennes et des productions hérétiques. Plus haut, le ***Père Éternel***, avec deux figures d'anges, traverse le ciel, qui s'élargit sur la partie culminante et centrale des voussures.

A gauche et à droite, dans les places moins saillantes des côtés, on a traité deux sujets plus terrestres, qui marquent la haute protection donnée par l'Eglise aux efforts industriels de ce temps. C'est une ***Bénédiction de chemin de fer*** et une ***Bénédiction de port***. Sa Sainteté paraît en personne dans ces actes de consécration d'administration religieuse et souveraine. On a voulu inscrire ainsi dans une image frappante l'importance du patronage que Sa Sainteté a elle-même donnée à l'industrie qui facilite et étend les communications des hommes, et qui, selon le mot récent et touchant d'un prélat français : « doit permettre aux fidèles d'aller visiter leur saint-père aussi facilement qu'on allait autrefois à sa maison de campagne. »

Les peintures de cette salle sont de M. Gérôme. Celles des voussures reposent sur une frise importante due au pinceau de M. Cambon, et représentant, dans l'ordre suivant, les armes des puissances catholiques d'Europe :

En face du trône : Portugal, Espagne, France, Autriche.

A droite du trône : Naples, Modène, Saxe, Belgique.

A gauche du trône : Toscane, Bavière, Suisse, Piémont.

L'ensemble de ces sujets caractéristiques, traités avec pompe par la peinture et la sculpture, se détache sur un fond d'étoffes dont les tons calmes reposent l'œil, et sur lesquels on ne rencontre que les motifs de bronze émaillé qui supportent l'éclairage, un triple symbole : ***la Foi, l'Espérance*** et ***la Charité*** rayonnant au milieu des lumières. Le tapis riche, mais uni, ne retient pas l'œil, qui se reporte plus haut, sur les plis colorés des velours et sur le chiffre du saint-père, qui se répète en semé léger sur toute la tenture.

Le mobilier de la salle du Trône se compose du trône,

d'un divan, de deux tabourets, d'une table sur laquelle il y a un exemplaire de la bulle de l'*Immaculée Conception*.

La porte qui s'ouvre à gauche du trône, sous la tenture, donne accès à l'appartement privé de Sa Sainteté. C'est une pièce divisée par des tentures basses en trois espaces : l'oratoire, la chambre proprement dite et un cabinet privé.

L'oratoire contient un prie-Dieu en bois noir, surmonté d'une *Immaculée Conception* (peinture de M. F. Millet).

Dans la chambre, un lit en bois noir incrusté d'ivoire avec les armes pontificales, sculptées en tête sur le dossier; une toilette en même matière; au-dessus s'attache une glace.

Le tout est tapissé de drap blanc, relevé de galons violets et or.

Le cabinet privé est tendu de peau d'agneau blanche.

La composition générale du waggon fait le plus grand honneur à M. Trélat, l'habile professeur du Conservatoire des arts et métiers. Tout y est religieux et grave, sobre et pur, ingénieux et pittoresque.

Les peintures de M. Gérôme, un peu froides, mais correctes et savantes, s'approprient noblement à leur destination. La Vierge de M. Millet forme un contraste heureux par sa couleur ardente. Le crucifix de M. Toussaint, les décorations de M. Cambon, les sculptures de MM. Réveillon et Godin, les bronzes de MM. Lerolle, les meubles et les boiseries de MM. Godin et Pecquereau, la serrurerie de MM. Roussel, les tentures de MM. Penon, la reliure de la bulle de l'*Immaculée Conception* par M. Gruel, sont autant de modèles de goût sévère et délicat, de richesse élégante et majestueuse.

Mais, il faut le dire, la merveille de ces merveilles, l'invention précieuse, le tour de force de ces travaux, l'originalité de ce palais mobile, c'est l'application en grand des procédés galvanoplastiques, faite pour la première fois par M. Charles Christofle et par M. Henri Bouilhet, son digne lieutenant.

Depuis l'excellente et féconde découverte de MM. de Ruolz et Elkington, l'art qui porte et glorifie si justement leur nom n'avait été mis en œuvre que pour les objets restreints de l'orfévrerie et du mobilier. En l'employant comme il l'a fait au waggon pontifical, M. Christofle ouvre à cet art un horizon nouveau et sans bornes, car il démontre que l'on peut dorer, argenter, bronzer, revêtir enfin de tous les métaux inaltérables des morceaux d'une étendue illimitée, sans rien enlever à leur perfection artistique.

Voici en effet, non plus une coupe, un candélabre, une statuette, mais un waggon énorme, un édifice complet, une maison habitable, et décorée par tous les arts réunis, qui est sortie en triomphe du bain galvanique, entièrement couverte d'or, de bronze et d'argent! N'est-ce pas magique et incroyable? Les rêves des anciens alchimistes ne sont-ils pas accomplis et dépassés? Et, pour comble d'étonnement et de succès, les sorciers auteurs de ce prodige, au lieu d'être brûlés comme autrefois par l'Inquisition, offrent leur prodige même au saint-père, qui le consacre et le bénit au nom du ciel!

Ainsi, désormais, seront multipliés comme les pains de l'Evangile, ainsi seront propagés et vulgarisés à l'infini les chefs-d'œuvre de tout genre et de toute dimension, les statues des Michel-Ange et les décorations des Mansard, aussi bien que les vases et les bijoux des Benvenuto Cellini Les métaux les plus riches, les plus variés et les plus impérissables ruisselleront à volonté sur les produits de la sculpture et de l'architecture, de tous les arts et de tous les métiers; sur les façades, les frises et les bas-reliefs de nos palais, de nos églises, de nos théâtres, de nos monuments, de nos tombeaux; sur les moulures de nos portes, sur les rampes de nos escaliers, sur les cadres de nos tableaux et de nos glaces, sur les arabesques de nos plafonds, de nos meubles et de nos curiosités de toute sorte. Plus de bois rongé des vers, plus de carton ni de pâte fragile, plus de ces modèles ignobles qui pervertissent le goût public; mais partout les merveilles du génie humain, de l'antiquité, de la Renaissance et des temps modernes, reproduits et popularisés à bas prix dans leur perfection et leur éternité.

Cette conquête est d'autant plus admirable et d'autant plus précieuse que les procédés galvaniques sont aussi simples dans leur emploi qu'infaillibles dans leur résultat.

Un morceau de gutta-percha, amolli dans l'eau chaude et par la chaleur des mains qui le pétrissent, s'étend aisément sur les reliefs que l'on veut reproduire. L'extrême ténuité des molécules qui le composent lui permet de remplir complétement les moindres vides, et sous l'énergique pression d'une presse hydraulique nulle autre matière ne pourrait prendre une empreinte aussi parfaite. Durci bientôt sur le modèle dont il épouse tous les reliefs et toutes les saillies, ce moule s'enlève facilement, à cause de son élasticité. Après l'avoir revêtu d'une poudre métallique impalpable, on le plonge dans un bain qui contient du sulfate de cuivre en dissolution; et, soumis à l'influence d'un courant galvanique, il se recouvre insensiblement d'une couche de métal que le courant y dépose atome par atome. C'est le secret de la nature surpris et mis en œuvre par l'homme; c'est ce qu'on appelle la *galvanoplastie*. Suivant l'épaisseur que l'on veut obtenir, on laisse ce moule dans son bain plus ou moins longtemps. Quinze jours donnent une épaisseur d'environ deux millimètres et demi; le métal offre une grande solidité et demeure malléable; retiré de son moule, il donne la plus exacte reproduction du modèle; il n'a plus besoin de ces retouches, de ces ciselures si longues, si coûteuses, et qui sont indispensables aux bronzes fondus les mieux réussis. De plus, il est d'une légèreté incomparable, puisque l'on peut se contenter d'une épaisseur de deux millimètres là où la fonte oblige à des épaisseurs variables de trois à dix millimètres. Enfin, les retouches n'altèrent pas l'œuvre du maître, qui sort du moule comme elle sortirait de ses propres mains. Le revêtement de cuivre du waggon pontifical a des feuilles qui mesurent jusqu'à deux mètres cinquante centimètres de long sur un mètre de large. Les figures argentées et dorées de M. Godin n'ont pas moins d'un mètre soixante centimètres de hauteur. Toutes ces pièces métalliques, recouvertes seulement par le galvanisme d'une épaisseur de deux millimètres et demi, ont gardé, dans les moindres détails, la finesse des travaux de l'artiste, tout en conservant à l'ensemble l'aspect grandiose et sévère qui est le cachet de ce monument.

Si l'on avait exécuté une pareille œuvre avec les procédés ordinaires de l'art et de l'industrie, elle aurait coûté des millions, elle aurait pesé dix mille livres de plus, elle aurait été manquée ou altérée gravement; elle aurait pris des années de travail et de tâtonnements, ou plutôt, — disons-le, — elle serait devenue impossible.

Terminons en citant l'opinion remarquable de la *Revue contemporaine :*

« Qui peut dire où les applications en grand de cette espèce d'orfévrerie peuvent conduire l'art du décorateur et de l'architecte? Qui se fût imaginé naguère que de cette mystérieuse opération de la nature qui conduit les molé-

cules métalliques à se rapprocher sous l'action d'un courant galvanique, il fût sorti tant de merveilleuses applications à la reproduction des gravures (1), des végétaux, des caractères d'impression, au moulage à froid et sans retrait des œuvres d'art, à la fabrication à bon marché des chefs-d'œuvre de l'orfévrerie, à l'ornementation des meubles, des voitures, des waggons de chemins de fer, et enfin à la décoration monumentale des palais, des temples, des habitations particulières? Et ce n'est pourtant là qu'une branche de cette savante industrie, la plus aimable et la plus brillante, à la vérité. A côté de cet épanouissement, de cette floraison, pour ainsi dire, combien d'applications modestes et utiles partout où il faut obtenir des pièces de cuivre de grande dimension et d'un seul morceau? On a dit qu'à l'aide de la galvanoplastie on pouvait doubler les vaisseaux en cuivre. Rien n'est plus vrai. Que l'on suppose une de ces belles cales de Cherbourg transformée en un bain immense de sulfate de cuivre, et la coque de nos plus grands vaisseaux de haut bord y prendra en un mois une enveloppe métallique d'une seule pièce, sans clous ni rivets, d'une solidité à toute épreuve et avec une économie facile à calculer. C'est là le rêve, sans doute, mais ce rêve est-il si loin de la réalité? »

L'exécution du waggon du pape est un nouvel honneur pour l'industrie parisienne, une preuve de plus de sa supériorité dans les œuvres d'art et de luxe. C'est toujours à la France que l'étranger s'adresse, quand il s'agit d'un produit industriel qu'il n'est pas en mesure d'exécuter

Le waggon de Pie IX. Dessin d'après nature par Fellmann.

lui-même, et où la délicatesse du goût doit commander la perfection du travail.

Maintenant le palais roulant de Pie IX est en route pour sa destination. *Ite per mundum universum!*

— Portera-t-il en Italie la paix ou la guerre? nous demandait un personnage qui l'examinait avec nous.

Nous lui répondîmes par cette anecdote :

Un hérétique, croyant embarrasser saint Augustin, lui dit un jour : — Que faisait Dieu avant la création du monde?

— Il préparait l'enfer pour les curieux, répliqua le Père de l'Eglise.

C. DE CHATOUVILLE.

(1) Les clichés de cuivre sur lesquels nous tirons les illustrations du *Musée des Familles* sont une des nombreuses et des plus ingénieuses applications de la galvanoplastie.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER.

« *Si j'étais mon petit-fils, je m'élèverais du pied des Pyrénées; après ma mort, mon nom changera la face du monde.* » Paroles de Napoléon Ier. — *Mémorial de Sainte-Hélène.* (*Si je* étaye *mon*—petit-fils,—*je*—*m'*—aile—Ève raye *dup*—*i e d*—*pire* est né après *ma*—Mormon—*nom* change rat – la face—*dum*—onde.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LES DIVERTISSEMENTS DE L'HOTEL DE RAMBOUILLET (1).

CARACTÈRES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.



Le château de la Barre. Partie de campagne des Précieuses. Composition de Fellmann.

Catherine de Vivonne, née à la fin de 1588, épousa, bien jeune encore, en janvier 1600, le marquis de Rambouillet. Elevée en Italie et par une mère italienne, elle avait rapporté de cette terre classique de la politesse et de

(1) M. Ch. Livet, qui a pris un rang si distingué parmi nos

la galanterie une délicatesse extrême. Quelque temps elle fréquenta la cour; mais ni les mœurs qu'elle y rencontrait, ni le langage qu'on y parlait n'étaient de nature à l'y retenir. Son hôtel, situé dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre, entre les Quinze-Vingts et l'hôtel de Chevreuse, devint bientôt le rendez-vous d'une société nombreuse qui se dédommageait de ne la plus recevoir, en accourant auprès d'elle. Malherbe, Racan furent ses premiers visiteurs lettrés : une femme ne pouvait être à meilleure école pour se former l'esprit à une poésie sévère, châtiée, correcte et décente; le *sel* de Régnier, les hardiesses de Théophile n'auraient pu que l'effaroucher.

Le succès de ses réunions fut grand, parce qu'elle y présidait avec un charme exquis. Il faut le dire aussi, à la même époque aucune autre maison n'était ouverte à ce monde distingué, mélange heureux de grands seigneurs et de littérateurs en crédit.

Dès le début des réunions de la marquise, un caractère nouveau tendit à se manifester dans les relations du monde; les femmes y prirent bientôt une sorte de supériorité qui contribua puissamment à polir et les gens de plume et les gens d'épée; l'esprit de conversation y naquit, s'y développa et s'y maintint; les grands seigneurs apprirent à respecter les écrivains et à les fréquenter sur un pied d'égalité.

La fameuse *chambre bleue* était le lieu de réception de la marquise; on n'avait pas encore inventé les salons, et la chambre à coucher, où l'on trouvait souvent la maîtresse de la maison assise sur son lit, était le lieu d'honneur où elle « recevait compagnie. » Dans cette pièce, les fenêtres, sans appui, régnaient depuis le plafond jusqu'au plancher, et laissaient, dit Sauval, jouir sans obstacle de l'air, de la vue et du plaisir du jardin. Mlle de Scudéry décrivant le palais de Cléomire dans la septième partie du *Cyrus*, livre Ier, ajoute quelques traits nouveaux : « Tout est magnifique chez elle, et même particulier; les lampes y sont différentes des autres lieux; ses cabinets sont pleins de mille raretés qui font voir le jugement de celle qui les a choisies. L'air est toujours parfumé dans son palais; diverses corbeilles magnifiques, pleines de fleurs, font un printemps continuel de sa chambre, et le lieu où on la voit d'ordinaire est si agréable et si bien imaginé qu'on croit être dans un enchantement lorsqu'on y est près d'elle. »

Voiture, le vrai chroniqueur de l'hôtel, celui qui était « l'âme du rond, » dit Tallemant, nous a initiés par sa correspondance aux plaisirs et aux occupations de la société d'*Arthénice* (nom poétique de Mme de Rambouillet).

Une lettre qu'il adressait, probablement vers 1631, au cardinal de La Valette, peint vivement la physionomie de ces réunions d'amis, moins occupés qu'on ne croit de discussions sur les mots ou sur les syllabes. C'est le récit d'une partie de campagne faite à la Barre, propriété charmante de Mme du Vigean. Nous laissons parler l'auteur :

«... Vous saurez donc, monseigneur, que Mme la Princesse, Mlle de Bourbon, Mme du Vigean, Mme Aubry, Mlle de Rambouillet, Mlle Paulet, M. de Chaudebonne et moy partîmes de Paris, sur les six heures du soir, pour aller à la Barre, où Mme du Vigean devoit donner la collation à Mme la Princesse... Nous entrâmes dans une salle où l'on ne marchoit que sur des roses et de la fleur d'orange. Mme la Princesse, après avoir admiré cette magnificence, voulut aller voir les promenoirs en attendant l'heure du souper... Au bout d'une grande allée à perte de vue, nous trouvâmes une fontaine qui jetoit toute seule plus d'eau que toutes celles de Tivoli. A l'entour étoient rangez vingt-quatre violons... Quand nous en fûmes approchez, nous descouvrîmes, dans une niche qui estoit dans une palissade, une Diane à l'âge de onze ou douze ans, et plus belle que les forêts de Grèce et de Thessalie ne l'avoient jamais vue. Dans une autre niche, auprès, étoit une de ses nymphes, assez belle et assez gentille pour estre une de sa suite. Ceux qui ne croyent pas les fables crurent que c'estoit Mlle de Bourbon et la jeune Priande... Tout le monde estoit sans proférer une parole, en admiration de tant d'objets qui estonnoient en mesme temps les yeux et les oreilles, quand tout à coup la déesse sauta de sa niche, et, avec une grâce qui ne se peut représenter, commença un bal qui dura quelque temps autour de la fontaine... Quelque chose manquoit à ces contentemens, monseigneur, puisque vous et Mme de Rambouillet n'y étiez pas. »

Dès le début, n'est-elle pas vraiment d'une charmante poésie, cette petite fête mythologique, avec cette jeune divinité qui paraît, le soir, parmi les grands arbres, à l'heure où la nuit qui vient apporte ses mystères, où les fleurs jettent leur plus suave parfum, où la musique produit le plus d'effet sur l'âme facilement émue, et s'accorde si bien avec la rêverie?

« Au sortir de table, continue Voiture, le bruit des violons fit monter tout le monde en haut, où l'on trouva une chambre si bien éclairée qu'il sembloit que le jour qui n'estoit plus dessus la terre s'y fust retiré tout entier. Là, le bal recommença, en meilleur ordre et plus beau qu'il n'avoit été autour de la fontaine; et la plus magnifique chose qui y fut, c'est, monseigneur, que j'y dansay. Mlle de Bourbon jugea qu'à la vérité je dansois mal, mais que je tirois bien des armes, pour ce qu'à la fin de toutes les cadences il sembloit que je me misse en garde.

« Le bal continuoit avec beaucoup de plaisir quand tout à coup un grand bruit que l'on entendit du dehors obligea toutes les dames à mettre la teste à la fenestre; et l'on vit sortir d'un grand bois, qui étoit à trois cents pas de la maison, un tel nombre de feux d'artifice, qu'il sembloit que toutes les branches et les troncs d'arbre se convertissent en fusées... »

On le voit, rien n'était épargné pour rendre agréables ces parties champêtres; une franche gaieté, un aimable laisser-aller y tenaient la place d'une pruderie farouche qu'on regarde trop volontiers comme le caractère de ces réunions des familiers de la marquise. — A deux heures du matin, pour finir le récit de cette fête, toute la troupe, précédée de vingt flambeaux, revint en carrosse à Paris, non sans égayer la route en chantant les refrains en vogue, *le Petit Doigt, le Savant, les Ponts-Bretons*, et mille autres.

Pendant l'absence du marquis, Mme de Rambouillet quitta Paris, et séjourna quelque temps dans la terre dont elle portait le nom. Là, sa cour ne fut ni moins empressée ni moins nombreuse. Un jour qu'il y avait foule de jeunes filles au château, elle y fit venir Cospeau, l'éloquent pré-

chroniqueurs littéraires, prépare une savante et curieuse étude sur *les Précieux et les Précieuses* (*Caractères du dix-septième siècle*). Le fragment qu'il veut bien nous communiquer montrera à nos lecteurs, sous leur vrai jour, la maîtresse et les habitués du fameux hôtel de Rambouillet, confondus à tort depuis deux cents ans avec les héros des *Précieuses ridicules* et des *Femmes savantes*. On sera frappé des rapports qui existent entre les divertissements d'*Arthénice* et de ses amis et ceux que la mode ramène aujourd'hui dans nos salons et sur nos théâtres de société. Dès que l'ouvrage de M. Ch. Livet sera livré au public, nous y relèverons d'autres révélations piquantes sur les mœurs du grand siècle. P.-Ch.

dicateur, alors évêque de Nantes. C'était un des plus anciens amis de la maison.

Elle aimait cet homme aux mœurs austères, au caractère indulgent, à l'esprit facile, aux reparties fines et promptes. Après l'avoir promené quelque temps dans son parc immense, elle arriva avec lui dans un lieu nommé alors et encore aujourd'hui *la Marmite de Rabelais*. C'est un cercle de grosses roches entre lesquelles s'élevaient de grands arbres touffus.

« Quand ils furent assez près de ces roches, dit Tallemant, pour entrevoir à travers les feuilles des arbres, il aperçut en divers endroits je ne sais quoi de brillant. Etant plus proche, il lui sembla qu'il discernoit des femmes et qu'elles étoient vêtues en nymphes. La marquise, au commencement, faisoit semblant de ne rien voir de ce qu'il voyoit. Enfin, étant parvenus jusqu'aux roches, ils trouvèrent Mlle de Rambouillet et toutes les demoiselles de la maison, vêtues effectivement en nymphes, qui, assises sur les roches, faisoient le plus agréable spectacle du monde. Le bonhomme en fut si charmé que depuis il ne voyoit jamais la marquise sans lui parler des roches de Rambouillet. »

Si la fête était dans les mœurs du temps, la surprise ménagée au prélat était dans les habitudes d'Arthénice, et formait un des plus grands plaisirs de sa générosité.

Un jour, c'était le comte de Guiche, depuis maréchal de Grammont, que M. de Chaudebonne invitait de son chef à souper chez elle. On connaissait les goûts du comte; on lui servit tout ce qu'il n'aimait pas. Il n'osait se plaindre et ne savait que penser de voir faire si maigre chère. Quand on se fut bien diverti de son embarras, Mme de Rambouillet fit apporter un souper magnifique; mais ce ne fut pas sans rire, dit Tallemant.

Une autre fois, le même comte de Guiche, dont on connaissait le caractère facile, avait dîné avec les amis d'usage, à Rambouillet. On avait servi des champignons qu'il aimait beaucoup. Dans la nuit, on fit main basse sur ses habits et on les rétrécit tous. Le matin venu, il eut grand'peine à s'en revêtir. « Comme vous êtes enflé! » lui dit M. de Chaudebonne. « Comme vous êtes enflé! » répétèrent à l'envi tous ceux qu'il rencontra. Il court à un miroir. « C'est fait de moi! s'écrie-t-il. Ces champignons d'hier m'ont empoisonné! » On s'agite, on cherche des remèdes. Enfin, M. de Chaudebonne apporte une formule qu'il se rappelle, dit-il, avoir vu employer avec succès, et la présente au comte de Guiche. Celui-ci y lit : RECIPE *de bons ciseaux et décous ton pourpoint*. Le comte rit de bon cœur : il était guéri.

Rien de littéraire, on le voit, dans des distractions de ce genre; rien de pédant surtout : c'est que la marquise ne recevait pas seulement chez elle des littérateurs, et les plaisirs de l'esprit n'étaient pas les seuls qu'on recherchât dans son entourage.

Cependant nulle part ailleurs plus qu'à l'hôtel de Rambouillet on n'avait le goût des choses élevées. Lorsqu'en 1629 la *Sophonisbe* de Mairet eut obtenu un succès que Corneille seul dépassa dans *le Cid*, Mme de Rambouillet fut des premières à applaudir au jeune poëte; elle lui fit accueil, et l'on représenta chez elle la célèbre tragédie : Julie d'Angennes avait pris le rôle de Sophonisbe, l'abbé Arnauld celui de Scipion; les autres personnages sont inconnus. « Mlle Paulet, dit l'abbé Arnauld, habillée en nymphe, chantoit avec son théorbe entre les actes, et cette voix admirable, dont on a assez ouï parler sous le nom d'Angélique, ne nous faisoit point regretter la meilleure bande de violons qu'on emploie d'ordinaire en ces intermèdes. »

Vers le même temps, l'on voit aussi chez Arthénice, à côté de la grave tragédie, marcher encore plus gravement la folie la plus folle de toutes, celle d'un poëte qui était fou. Je veux parler de Neufgermain.

Ce Neufgermain était un de ces pauvres hères comme Dulot, Maillet ou Rangouze, qui n'écrivaient guère que des dédicaces, qui vendaient leurs vers aux libraires — quand ils en trouvaient — à raison de trois francs le cent pour les grands, et quarante sous pour les petits. Un d'eux, privé de cette ressource, se fit, dit-on, arracher une dent pour manger; il alla trouver un charlatan du Pont-Neuf qui lui donna dix sous, à condition qu'il ne crierait point. Le malheureux cria! on lui refusa son salaire, et il serait mort de faim sans l'intervention d'un ami. Neufgermain, qui n'avait pas plus de talent, était moins à plaindre, puisqu'il avait accès à l'hôtel de Rambouillet (1).

En 1632, pendant la période suédoise de la guerre de trente ans, Julie d'Angennes s'intéressait fort au succès de Gustave-Adolphe. On la railla de ce sentiment; on lui dit et l'on répéta qu'elle était éprise du héros.

Un jour qu'elle était allée à l'hôtel de Condé, on y remarqua un nœud de diamants très-riche qu'elle portait : ce bijou venait du roi d'Espagne, qui l'avait donné à M. de Rambouillet pendant son ambassade. Mme de Châteauroux, préoccupée du bruit de ce sentiment, qu'elle croyait sérieux, s'imagina réellement que ce présent avait été fait à Julie par le roi de Suède. « On rit fort de cette bévue, dit Tallemant, et Voiture, qui le sut, fit travestir cinq ou six hommes en Suédois, qui vinrent en carrosse à l'hôtel de Rambouillet présenter le portrait du roi de Suède, et une lettre des ambassadeurs envoyés par ce prince. » — La lettre était agréable, et défraya quelque temps les conversations chez Arthénice.

Voiture ne faisait pas toujours des plaisanteries d'aussi bon goût. Un jour, par exemple, il rencontra un meneur d'ours dans la rue. Il l'introduisit avec ses ours jusque dans la chambre de la marquise, et, quand celle-ci se retourna au bruit, elle vit quatre grosses pattes posées sur son paravent, et deux énormes museaux qui la regardaient Il y avait de quoi mourir de frayeur. Toujours indulgente, toujours bonne, la marquise pardonna.

Qui n'aimerait mieux voir Mlle Paulet entrer, comme elle fit un soir, au milieu d'une réunion nombreuse, déguisée en marchande d'oublies! Sa bonne mine lui valut un gracieux accueil. Après avoir acheté tout son corbillon, on la pressa de dire la chanson d'usage. Elle chanta : sa voix la trahit. — Qui n'aimerait mieux encore l'embarras où Mme de Rambouillet mit Voiture! Celui-ci ne publiait rien, et ne publia même rien ou à peu près de son vivant; mais il débitait volontiers ses vers dans les cercles. Un indiscret ami, à qui il avait lu un sonnet de sa façon, le retint et en donna copie à la marquise, qui le fit imprimer et introduire dans un de ces recueils alors si nombreux. Quand Voiture le vint réciter à l'hôtel, on lui montra le livre. Les pages se suivaient; le caractère était le même; ce sonnet et le sien, c'était tout un. Il finit par croire que ces vers, qu'il s'imaginait avoir composés, il s'en souvenait seulement. On rit longtemps avant de le désabuser.

Montausier était, pendant ses séjours à Paris, assidu à

(1) Voyez sur Neufgermain le tome XX du *Musée des Familles*, p. 203 (série des *Originaux et grotesques*).



l'hôtel de Rambouillet. Il profita de ses relations avec tous les poëtes qu'il voyait pour exécuter le dessein le plus galant qu'on ait imaginé à cette époque : je veux parler de cette fameuse *Guirlande de Julie*, qu'il composa avec l'aide des familiers d'Arthénice, tous ravis d'avoir une occasion de faire leur cour à la princesse Julie.

Outre Montausier lui-même, qui composa seize madrigaux, nous lui trouvons associés pour cette galanterie : Arnauld d'Andilly le père, Arnauld d'Andilly le fils, Arnauld de Corbeville, mestre de camp général des carabiniers ; Arnauld de Briotte, Chapelain, Colletet, Corneille, Desmarets, Godeau, Gombauld, Habert de Montmort, Habert de Cérisy, Habert le capitaine d'artillerie, Malleville, Martin, plus connu sous le nom de Pinchesne, Scudéry, Tallemant des Réaux et le marquis de Rambouillet. Vingt-neuf fleurs formaient la guirlande, et pour chacune il y eut au moins un madrigal et souvent plusieurs, puisque ces petites pièces sont au nombre de soixante et une, outre la dédicace.

Nicolas Jarry, le célèbre calligraphe, écrivit le manuscrit, et il en fit trois copies la même année (1641). Sur l'original, destiné à Julie, les fleurs furent peintes par Robert ; la reliure, en maroquin rouge du Levant, était un chef-d'œuvre, que l'on préserva à l'aide d'un étui en peau de frangipane ; elle était ornée en dedans et pardessus du chiffre entrelacé de J.-L. (Julie-Lucine).

Le corps de l'ouvrage était précédé de huit feuillets dont les trois premiers et le sixième sont restés blancs ; le quatrième contient le titre ; sur le cinquième est peinte une guirlande qui entoure ces mots : *la Guirlande de Julie ;* une miniature, finement exécutée sur le septième feuillet, représente Zéphyre entouré d'un nuage, tenant dans sa main droite une rose et dans sa main gauche une guirlande de fleurs, qu'il souffle légèrement sur la terre ; enfin, le huitième contient le madrigal suivant, du marquis de Montausier :

ZÉPHYRE A JULIE.

Madrigal.

Recevez, ô nymphe adorable,
Dont les cœurs reçoivent les loix,
Cette couronne plus durable
Que celle que l'on met sur la tête des roys, etc.

Puis vient l'ouvrage lui-même, qui s'ouvre par une pièce de Chapelain, intitulée : *La Couronne impériale.* — « *La Couronne impériale,* dit Huet, est, sans contredit, la plus belle fleur et le plus beau madrigal de la *Guirlande de Julie.* » Chapelain y fait allusion à la prétendue passion de Julie pour le roi de Suède, et feint que Gustave-Adolphe fut métamorphosé, après sa mort, en une fleur destinée à la couronner. Malleville et Scudéry s'essayèrent aussi sur le même sujet, sans obtenir le succès de Chapelain. Desmarets seul put se flatter de l'avoir surpassé par ce madrigal si connu :

LA VIOLETTE.

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour ;
Mais si sur votre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Ainsi, du reste, parlent toutes les fleurs ; ainsi s'expriment tous les poëtes ; mais si le fond de la pensée est le même, aucun autre n'a atteint cette gracieuse simplicité.

Julie trouva la célèbre guirlande à son réveil, le 1er janvier 1642.

Cette même année, Mme de Rambouillet, qui se plaisait tant aux surprises, en prépara une d'un tout autre genre à ses hôtes. Elle fit faire un grand pavillon à trois pans, dont les fenêtres donnaient sur les jardins de l'hôtel de Rambouillet, de l'hôtel de Chevreuse et des Quinze-Vingts. Mais on observa un tel secret dans la construction, que la marquise put le faire bâtir, peindre et meubler sans que personne, dit Tallemant, de cette grande foule de gens qui allaient chez elle, s'en fût aperçu. L'emplacement de ce pavillon avait été pris sur le terrain des Quinze-Vingts, et les ouvriers étaient cachés par le mur qui séparait les deux jardins. « Un soir donc, reprend Tallemant, qu'il y avoit grande compagnie à l'hôtel de Rambouillet, tout d'un coup la porte s'ouvre, et Mme de Rambouillet, vêtue superbement, paroît dans un grand cabinet tout à fait magnifique et merveilleusement bien éclairé. Je vous laisse à penser si le monde fut surpris. Ils sçavoient que derrière la tapisserie il n'y avoit que le jardin des Quinze-Vingts, et, sans avoir eu le moindre soupçon, ils voyoient un cabinet si beau, si bien peint, et presque aussi grand qu'une petite chambre, qui sembloit apportée là par enchantement. »

« Si la marquise eût été en état de faire de grandes dépenses, dit Tallemant, elle eût bien fait de plus chères galanteries. » Et il ajoute qu'il lui a entendu dire à elle-même qu'un de ses plus grands plaisirs aurait été de faire bâtir au bout de son parc une maison magnifique, à l'insu de ses amis, auxquels elle pensait encore avant elle-même. Elle les y eût attirés ensuite, et, après bien des détours, « je les aurois menés, disait-elle, dans ma nouvelle maison, que je leur aurois fait voir sans qu'il y parût un seul de mes gens, mais seulement des personnes qu'ils n'eussent jamais vues ; et enfin je les aurois priés de demeurer quelques jours en ce lieu, dont le maître étoit assez mon ami pour le trouver bon. Je vous laisse à penser, ajoutait-elle, quel auroit été leur étonnement lorsqu'ils auroient su que tout ce secret n'auroit été que pour les surprendre agréablement. »

Mme de Rambouillet passa ses dernières années en famille, loin du bruit, loin des fatigues de ces réceptions dont elle avait su faire si gracieusement les honneurs. Etrangère à ces coteries bourgeoises, à ces sociétés pédantes qui n'avaient recueilli de son héritage que des traditions altérées, elle vit avec peine les véritables précieuses glisser jusqu'au ridicule, et s'associa de grand cœur au châtiment infligé par le goût sévère, le style vigoureux de Molière à leurs minauderies affectées, à leurs grâces étudiées, à leur fade poétique, à leurs mesquines ambitions. Aussi, dit le *Ménagiana*, tout l'hôtel de Rambouillet assistait à la représentation des *Précieuses ridicules*, et s'associa aux applaudissements qui accueillirent cet appel à une réaction nécessaire.

Ainsi finissait Mme de Rambouillet. Son influence heureuse avait formé le goût ; mais la voie qu'elle avait suivie avait été abandonnée. Elle eut du moins le plaisir de voir redresser dans ses travers la littérature qui allait les exagérant, et qui eût elle-même hâté sa ruine, si un homme de génie n'avait senti le danger et donné un élan nouveau.

CH. LIVET.



M. JULES SANDEAU A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Il y a quelques années, par un de ces chauds dimanches d'août qui jettent tout Paris à la campagne, nous nous rendions, avec M. Jules Sandeau, à Marly-le-Roi, que nous habitions alors ensemble.

L'inconstant a déserté depuis cette oasis, à laquelle nous sommes resté fidèle.

Nous prîmes le chemin de fer de Saint-Germain jusqu'à Rueil et sa correspondance jusqu'à Bougival.

La gare de l'Ouest était encombrée, tumultueuse et bruyante. Le roulement des voitures, le remue-ménage des colis, les cris des facteurs, le va-et-vient des touristes, hommes et femmes, vieillards et enfants, pressés, inquiets,



Portrait de M. Jules Sandeau, dessin de Mariani, d'après la photographie de ***.

effarés, haletants; couverts de sueur et de poussière; le tonnerre, la fumée et les éclairs des locomotives, les rugissements de la vapeur et des sifflets de fer, l'aspect des chauffeurs demi-nus penchés tout noirs sur les fournaises toutes rouges, — ce concours de gens éperdus, courant à une fête comme on court à une bataille, escaladant les diligences et les impériales, se disputant, se hissant, s'appelant d'un waggon à l'autre, tout cela ressemblait fort au préau d'une maison de fous, au sac d'une ville prise d'assaut, à quelque cercle de l'enfer du Dante.

Nous partageâmes une caisse des premières avec un étudiant et cinq crinolines empestées de musc, qui allaient voir couronner une rosière dans la patrie de sainte Geneviève.

Le carabin leur demandant si le tabac les incommodait :

— Nullement, répondirent-elles, mais à une condition : c'est que vous nous donnerez des cigares !

Et ils se mirent à fumer de compagnie.

Nous débarquâmes à Rueil, écœurés, rôtis par le soleil; — et notre cuisson s'acheva sur l'omnibus américain, — ainsi nommé parce qu'il rappelle les chameaux d'Afrique.

Une plaine aride et nue, tapissée des loques de la blanchisserie moderne : draps fins du riche et gros draps du pauvre, gilets de bal et blouses de travail, mousselines de l'Inde des duchesses et jupons brodés des danseuses, — toute notre société à l'envers, pêle-mêle et déshabillée; à l'horizon, les châteaux des anciennes favorites des rois, remis à neuf par les favorites des nouveaux traitants; — autour de nous, la caserne avec ses roulements de tambour; des soldats promenant des bonnes et des grisettes; des paysans ivres de vin bleu dans les cabarets, des dévotes élégantes allant montrer leur toilette à vêpres; des parties soi-disant fines, à cheval, à âne, en char-à-bancs; puis la Malmaison morcelée, avec ses fantômes de ministres, de rois et d'empereurs; des villas de banquiers construites entre la fortune et la ruine, des chalets d'artiste en brique et en carton-pierre, des manoirs bourgeois plaqués d'affreux ornements en pâte; et toujours la chaleur accablante, la poussière en tourbillons, la foule insensée, la cohue tapageuse, le paysage gâté par ses habitants, la nature *dénaturée* par la prétention : telles furent nos impressions de Rueil à la Jonchère.

Pour achever le tableau, un orage soudain nous creva sur la tête à Bougival. Nous ne vîmes qu'à travers l'eau et le feu les îles vertes de la Seine, les ruines de la machine de Louis XIV; et nos compagnons endimanchés s'enfuirent, sous une pluie battue d'éclairs, avec leurs robes et leurs chapeaux maculés de boue.

Une demi-heure après, le soleil redorait l'air purifié, et au bout de la côte fatigante de Montbuisson, nous entrions dans les bois de Luciennes et de Marly-le-Roi.

C'était passer du purgatoire au paradis. Un air tiède et sain; une ombre fraîche percée de rayons d'or; des sentiers mystérieux embaumés de fleurs, tendus de mousse et couverts de feuilles; des ruisseaux cachés babillant sous le gazon; des oiseaux chantant et volant entre ciel et terre; une brise douce, promenant les émanations des plantes, caressant les arbres et y faisant jouer la nuit et la lumière; la solitude et la paix, la beauté et l'harmonie, Dieu et la vérité; tout ce qui retrempe le corps, élève l'esprit, charme l'imagination, repose l'âme; tout ce qui fait pleurer et sourire, méditer et rêver, oublier et se souvenir! Çà et là, quelque maisonnette noyée dans la verdure nous apparaissait, blanche et grise, mouchetée de soleil et d'ombrage. Une femme lisait sous un berceau de chèvrefeuille; un jeune homme cueillait des roses autour d'elle, des enfants bondissaient et criaient dans le jardin; une aïeule dormait sous une treille jaunissante; un pauvre recevait l'aumône à la grille; le docteur et le curé du village s'y croisaient avec un salut. La famille épanouie devant la nature; la société dans son éternelle expression; la vie intime, simple et réelle, avec sa poésie et sa prose, avec ses joies et ses misères, avec ses drames du cœur et du foyer,— sans contorsions, ni mensonges, ni violences; — loin des bruits et des tempêtes du monde qui expiraient au pied de ces bois tranquilles : voilà les tableaux que nous avions sous les yeux.

A ce moment-là, M. Jules Sandeau nous parlait des écrits à la mode au théâtre, dans les feuilletons et les cabinets de lecture.

— Parbleu, lui répondîmes-nous, notre voyage est plus éloquent que vos descriptions. Tout ce que nous avons vu et souffert de Paris à Rueil, de cette gare infernale à cet orage d'un quart d'heure, dont il n'est resté que de la fange, est l'image complète de la littérature fausse et maladive, creuse et sonore, capiteuse et frelatée. Et le spectacle dont nous jouissons maintenant me représente vos œuvres sincères et profondes, délicates et vivifiantes. Oui, je retrouve exactement dans ces bois l'impression que je ressens en passant de la lecture de *Jacques*, d'*Antony* ou du *Demi-Monde*, à celle de *Mlle de La Seiglière*, de *Madeleine* ou d'*Olivier*.

— Et voilà pourquoi, ajoutâmes-nous, malgré les protestations modestes de notre compagnon, — vous entrerez à l'Académie française avec vos petits volumes, lorsque tant d'autres resteront à la porte avec leurs bibliothèques.

Au moment où nous retraçons ce souvenir d'une simple promenade, notre prédiction se réalise par la réception solennelle de M. Jules Sandeau au temple des quarante immortels.

Est-il besoin d'énumérer ses titres à cet insigne honneur et d'analyser son talent et son œuvre plus explicitement que nous venons de le faire? Ne savez-vous pas tous par cœur ***Mme de Sommerville, Marianna, le Docteur Herbeau, Vaillance et Richard, Fernand, Catherine, Valcreuse, la Chasse au roman, Mlle de la Seiglière, Madeleine, Un héritage, Sacs et parchemins, le Gendre de M. Poirier, la Pierre de touche, la Maison de Penarvan***, — et enfin ces deux bijoux exquis : ***le Château de Montsabrey*** et ***Olivier***, que le ***Musée des Familles*** eut la gloire d'enchâsser dans ses colonnes (1).

Quant à la vie de l'auteur, c'est l'histoire même de ses ouvrages. Né à Niort, vers la fin du premier Empire, Jules Sandeau vint à Paris faire son droit... de travers, comme tout le monde. Il débuta au ***Figaro*** (2), sous les auspices de M. Delatouche. Mais le petit journal ne convenait ni à l'écrivain ni à l'homme. Il montra bientôt, par ***Mme de Sommerville***, sa supériorité dans l'analyse du cœur et dans l'art d'attacher en moralisant. Sauf quelques pages un peu vives peut-être, tous ses livres et toutes ses comédies sont une admirable protestation contre la littérature malsaine, en faveur des principes et des sentiments qui honorent et soutiennent l'individu, la famille et la société; et, heureusement pour la bonne cause, il l'emporte sur les champions de la mauvaise par l'excellence de la forme autant que par la solidité du fond. ***La Maison de Penarvan***, son dernier ouvrage, est un modèle de style en même temps que d'intérêt.

On connaît ses succès éclatants au théâtre. ***Mlle de La Seiglière***, à la Comédie-Française, fut plus qu'un événement; elle devint une prophétie le 2 décembre 1851.

M. Jules Sandeau a épousé la fille d'un ancien commissaire général de la marine de Nantes. Avec cette compagne, digne de son beau nom, sa vie et sa position dans le monde sont aussi nobles et aussi considérées que sa plume et son caractère. C'est la vie de famille qu'il peint si merveilleusement dans ses écrits. Personne n'honore plus que lui la carrière littéraire à laquelle il s'est voué exclusivement, avec l'indépendance des talents supérieurs. Aussi chacun a-t-il applaudi hautement à sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur en 1847, d'officier en 1858, — de conservateur à la bibliothèque Mazarine, — et à sa récente élection à l'Académie française, en remplacement de M. Brifaut.

PITRE-CHEVALIER.

(1) De telles œuvres ne s'improvisent pas, cela se conçoit. M. Jules Sandeau, qui n'a publié d'ailleurs, depuis *Olivier*, que *la Maison de Penarvan*, en dehors du théâtre, nous donnera incessamment les ouvrages qu'il a promis à nos lecteurs.

(2) Dans lequel (est-ce une expiation?) il a eu depuis l'honneur d'être maltraité, en compagnie de tous les hommes de mérite,— et au grand scandale du monde littéraire, où l'auteur de *Madeleine* ne compte pas un ennemi.



LES NEVEUX DE JEAN BART [1].

NOUVELLE HISTORIQUE.

III. — LE COMBAT DE LA DANAÉ.

Les deux frégates faisaient route sous petite voilure, car la nuit brumeuse, le temps menaçant et les variations fréquentes de la brise rendaient fort dangereuse la navigation au milieu des bancs. Le capitaine Bart attendait impatiemment les premières lueurs du crépuscule. Le service, du reste, fut réglé selon l'usage. Chaque moitié de l'équipage fit alternativement le quart.

Un peu avant le jour, — dans l'est l'horizon pâlissait, — Pierre envoya réveiller son fils, lui donna la route à suivre et lui remit la direction du navire. Benjamin fit larguer les ris des huniers, hisser les perroquets et border la grand'voile. *L'Harmonie* avait reçu, par signal, l'ordre d'en faire autant et de naviguer dans les eaux de *la Danaé*.

— A la bonne heure! voilà qui va bien! disait maître Simon Vanburg. Belle brise de travers! Et le cap en route!...

Ce qu'entendant, le débonnaire Vincent se frotta les mains avec joie :

— Ça bon!... ça gentil!... Belle brise travers... cap en route!... Ah! chère bonne petite maîtresse à moi, pourquoi *li* tant pleurer!...

Benjamin s'était endormi en rêvant de gloire, il s'était éveillé en rêvant de bonheur; — à vrai dire, ses deux rêves n'en faisaient qu'un puisqu'il s'agissait de Thomine. Tout en établissant voiles sur voiles, il songeait à l'enthousiaste enfant du maître d'équipage; il portait la main au nœud de rubans qu'elle lui avait donné la veille; et puis il la voyait, au moment des derniers adieux, remplissant déjà auprès de sa mère le rôle d'une fille attentive. Benjamin souriait à l'avenir, il ne doutait pas de son bonheur, il était heureux. A dix-neuf ou vingt ans, qui n'a caressé, comme lui, de charmantes illusions de jeunesse, tendres fleurs de printemps que n'épargnent guère les ardeurs de l'été?

Le capitaine Pierre Bart, rentré dans sa chambre, y pointait sa carte marine.

Tout à coup l'homme de vigie cria :

— Voiles!... deux voiles... à tribord devant!

Pierre Bart reparut sur le pont. Benjamin, sa longue-vue en bandoulière, s'élança dans la mâture.

Au milieu du plus profond silence, on l'entendit bientôt qui disait :

— Frégates... haut mâtées... de construction anglaise.

— Bien! fit le capitaine. Branle-bas général de combat! Signalez à *l'Harmonie* de se rapprocher à portée de voix...

A bord chacun courait aux armes. — Les mèches s'allumaient, les sabords s'ouvraient, les canons étaient détapés, les hommes se rangeaient à leurs postes de combat.

Maître Simon Vanburg ne jura plus : — c'était bon la veille. On vit, au contraire, ses regards s'illuminer d'un feu martial.

Quant à Vincent, il soupira en songeant aux inquiétudes de sa maîtresse.

Deux frégates armées en guerre, et chacune plus forte d'échantillon que *la Danaé* ou que *l'Harmonie*, contre deux frégates équipées en flûtes!... La partie était déjà très-inégale; mais la valeur suppléerait à la force. Bart commandait en chef et Juin était un brave...

Non! il ne l'était plus!...

Un cri d'indignation part de toutes les bouches: *l'Harmonie* contre-brassait et laissait porter vers Dunkerque.— Pierre Bart, pâle de colère, fait tirer un coup de canon en arborant le signal de ralliement. — Le boulet va mourir au ras de la poupe de *l'Harmonie*. Ce fut le seul qu'entendit siffler le capitaine Juin.

Maudit soit le lâche fuyard, le traître, le renégat qui déshonore le port de Dunkerque! Les malédictions et les huées ne l'arrêtent point. Il désobéit impudemment à son chef. Il abandonne le vieil ami qui lui avait fait l'honneur de le choisir pour servir sous ses ordres.

Quand il descendit à terre, le peuple lui jeta de la boue. Avant que les autorités maritimes eussent avisé sur le parti à prendre à son égard, il avait quitté la ville.

On ne sait trop quel fut son sort, mais l'exécration des marins le poursuivit.

Les conteurs de légendes assurent que, plus tard, à bord du *Saint-Marcan*, le capitaine Juin, qui avait perdu l'honneur par peur des Anglais, perdit son âme par peur de la tempête, car il la vendit au diable pour en obtenir une remorque. Le *Saint-Marcan*, fut en effet, remorqué à bon port jusqu'à Granville, mais à peine l'ancre mordait-elle le fond que Satan emporta son misérable capitaine.

Tandis que le soleil, empourprant l'horizon,
Rayonnait sur le Roc couronné de gazon,
La barque de l'enfer, la remorque du diable,
Tout avait disparu. Bientôt, par fond de sable
Le *Saint-Marcan* mouilla. Mais qu'était devenu
Pierre Juin, son patron? — Ce ne fut pas connu.
Seulement on a dit, — la chose est peu certaine, —
Qu'au service du diable il passa capitaine.

En voyant *l'Harmonie* s'engager de nouveau dans les bancs et gouverner sur les passes, maître Simon Vanburg frappa du pied, se croisa les bras et mordit avec colère son sifflet d'argent.

La Danaé, cependant, continuait son chemin; mais Pierre Bart avait feint d'hésiter :

— On nous trahit, dit-il à son fils. L'ennemi est quatre fois plus fort que nous... Il serait temps encore de regagner les passes.

Benjamin répondit à haute voix :

— Mon père et commandant, en route!

Et Pierre sourit d'un noble orgueil.

— Vivent les neveux de Jean Bart! cria maître Vanburg!

— Vivent les neveux de Jean Bart! répétèrent tous les gens de l'équipage.

Le nègre Vincent fut le seul qui regretta la valeureuse résolution de ses maîtres; il songeait, le pauvre garçon, à Mme Pierre Bart.

Le pavillon fut arboré, appuyé d'un coup de canon et salué par tous les marins. La prière fut récitée sur le pont; ensuite on ne s'occupa plus que de la manœuvre.

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.



Il était strictement ordonné au capitaine Bart d'éviter le combat. D'ailleurs, l'honneur du pavillon ne pouvait l'obliger à engager une lutte disproportionnée. C'était le cas de déployer ses talents de pilote, et d'échapper par une navigation audacieuse aux deux frégates *la Mélampe* et *la Southampton*.

Favorisé par son moindre tirant d'eau, chargé de toile à tout rompre, Pierre Bart fit preuve du sang-froid et de l'habileté les plus rares. Il longeait la côte avec une témérité que n'osaient imiter les Anglais. Ses canons de dessous le vent labouraient la mer. Sa frégate, qui filait plus de dix nœuds à l'heure, semblait deviner le péril; elle volait comme une hirondelle. Et certes, elle aurait fini par distancer les deux anglaises, si celles-ci, qui se tenaient au large, n'avaient eu l'immense avantage de parcourir la route la moins longue, car la disposition des terres forçait *la Danaé* à décrire le plus grand circuit.

Pierre Bart n'aspirait qu'à gagner quelques portées de canon pour s'élever en pleine mer.

Les Anglais, de leur côté, se couvraient de toile, et ne négligeaient rien pour mettre fin à une chasse que la hardiesse de Pierre Bart prolongea merveilleusement. — Une carte à grands points sous les yeux, il disait à son fils Benjamin :

— Quelques heures encore, et la configuration de la côte nous vient en aide. Les Anglais, à leur tour, seront obligés de faire quatre milles contre trois. Passé le cap la Hougue, nous arrondissons de près, nous gagnons une lieue; la nuit arrive; avant le jour, nous sommes débarrassés des croiseurs.

La chasse de *la Danaé* par *la Mélampe* et *la Southampton*. Dessin de V. Foulquier.

Ce calcul était rigoureusement juste, pourvu qu'il ne survînt aucun des nombreux incidents qui peuvent anéantir les prévisions du navigateur.

En vérité, l'équipage commençait à en prendre fort à son aise. On dîna du meilleur appétit. Maître Simon Vanburg décocha aux Anglais plus d'un trait peu attique dont les camarades rirent de bon cœur. Le bon Vincent se fit expliquer le pourquoi et le comment de la gaieté renaissante, — deux grandes frégates ennemies, sabords béants, boute-feux allumés et brûlant la mer, lui paraissant être en somme un spectacle peu récréatif.

— Moricaud, mon fiston, le pourquoi, c'est d'abord que ton maître est le plus fin pilote qu'on ait jamais vu sur la mer jolie et un manœuvrier premier calibre.

— Ça même, ça vrai, ça pas nouveau, ça bon, mais ça pas drôle...

— Si fait, mon petit, ça drôle, ça très-drôle!... Le Renard de la mer ni Jean Bart ne feraient mieux que lui, je t'en réponds! Et le comment, petit-fils à Coco, c'est que tantôt, venant en grand sur bâbord, nous envoyons un pan de nez à ces deux mylords habillés en frégates qui nous verront passer sans leur permission la pointe de Normandie.

— Ah! vrai? fit le nègre.

— De là sur Ouessant, un temps! et nous sommes parés!

Vincent fut tenté d'applaudir.



— Malgré ça ! disait par moments maître Vanburg, si j'étais chargé de serrer la cravate à ce traître de Juin, il n'en rirait pas, aujourd'hui 27 mars !

Quoique *la Southampton* et *la Mélampe*, qui naviguaient parallèlement sur la droite de *la Danaé*, fussent hors de portée de canon, elles tiraillaient souvent, faisant ainsi, en apparence, beaucoup plus de bruit que de mal.

Le front de Pierre Bart s'était rembruni.

— Mais, mon père, dit Benjamin, leurs boulets ne nous atteignent pas ; la brise est bien faite ; vos projets réussiront.

— Crois-tu donc, enfant, que les Anglais perdent leur poudre et leurs boulets pour s'amuser ?

— Dieu ! serait-ce un signal ? s'écria Benjamin.

La vigie se chargea de la réponse :

— Frégate !... Frégate !... Au plus près !... Devant nous !

Cette frégate avait le vent contraire, et ne pouvait de plus d'une heure être dans les eaux de *la Danaé*.

Pierre Bart, blessé, donnant son épée à Benjamin. Dessin de Foulquier.

— Si elle est française, dit le capitaine, rejoignons-la ! mais si elle est anglaise...

— Eh bien ? demanda Benjamin d'une voix frémissante.

— Nous ferons ce qu'eût fait Jean Bart à notre place.

La troisième frégate était anglaise. Attirée par la canonnade, elle accourait et devait fatalement barrer la route à *la Danaé*.

— Vive le roi ! cria Pierre Bart.

— Vive le roi et vive Bart ! cria l'équipage.

Cessant de côtoyer, *la Danaé* prit la bordée du large.

La Mélampe et *la Southampton* lui appuyèrent la chasse sous sa nouvelle allure. Pierre Bart ne refusait plus le combat, il ne visait qu'à séparer les chasseurs les uns des autres. — Et, en effet, *la Mélampe*, meilleure marcheuse, reçut seule la première bordée. Deux de ses mâts de hune furent brisés ; l'équipage français poussa un hourra de joie.

La Danaé n'attendit pas *la Southampton*, laissa porter sur elle, la prolongea et lui fit de graves avaries. Malheureusement la frégate anglaise tint bon. Elle riposta en essayant d'en venir à l'abordage.



— Bart aborde, mais ne se laisse pas aborder !... Feu !... matelots ! feu ! commanda Pierre qui eût été trop heureux de permettre le combat corps à corps.

Le pouvait-il lorsque *la Mélampe* qui se regréait à la hâte allait revenir, et qu'une troisième attaque paraissait inévitable ? — L'action avait lieu à portée de pistolet. Au bout d'une demi-heure, *la Southampton* pliait, quand *la Mélampe* rouvrit son feu.

Pierre Bart fit ici des prodiges d'adresse.

Habilement secondé par maître Vanburg qui le devine, il exécute coup sur coup deux mouvements inattendus. *La Southampton* et *la Mélampe* sont successivement prises en enfilade. La mitraille de *la Danaé* balaye leurs passavants. Cent cordages sont coupés, les poulies pleuvent sur les assaillants; les voiles, trouées, se déchirent et se collent sur les mâts. Les manœuvres des Anglais s'embarrassent. — Un tel succès est invraisemblable. — Ah ! si un troisième ennemi n'approchait bord sur bord, la retraite serait certaine, la victoire même ne serait point impossible.

Cependant *la Danaé* a gravement souffert aussi ; elle ne pourrait éviter d'être prise entre deux feux qu'en commettant la faute de laisser derrière elle deux adversaires encore trop redoutables, qu'elle est maîtresse d'entraîner dans un sens opposé à la marche du troisième.

Pierre se résigne donc à prêter à la fois les deux flancs à *la Southampton* et à *la Mélampe* qui veulent toujours essayer de l'abordage. Les braves de *la Danaé* se multiplient. Benjamin repousse quatre tentatives d'assaut. L'artillerie tonne et foudroie ; les grenades éclatent de toutes parts. La mousqueterie fait merveilles.

Maître Simon Vanburg s'occupe avec un sang-froid sans égal de la réparation des avaries, et, comme à miracle, cordages hachés, vergues brisées, voiles emportées sont remplacés par les gabiers qu'il dirige.

La Danaé, voiles hautes, sort d'un tourbillon de feu et de fumée. *La Southampton* et *la Mélampe*, restées de l'arrière, s'apprêtent à lui envoyer leurs bordées dans la poupe ; Pierre a prévu leur dessein, il leur présente rapidement le travers et les salue d'une volée qui les oblige à ralentir leur feu.

L'on respirerait, si la troisième frégate anglaise n'était déjà sur le point de prendre part au combat.

L'action, qui s'est déplacée, continue à demi portée de canon.

— Ces Français sont de vrais démons !... A couler bas ! à couler bas !... commande l'un des capitaines anglais, tandis que l'autre se retire de la mêlée pour mettre de l'ordre dans sa mâture.

Les boulets frappent la flottaison de *la Danaé* où plusieurs voies d'eau se déclarent ; mais, de même que les gabiers ont su réparer toutes les avaries du gréement, de même les charpentiers et calfats, suspendus à l'extérieur du navire, bouchent les trous de boulets avec des plaques de plomb.

Pierre Bart saisit tout à coup un moment favorable, lance sa frégate de manière à prendre par l'avant son second adversaire, le démantèle et va le forcer d'amener pavillon ; par malheur, la brise adonne, la troisième frégate anglaise se trouve en un instant bord à bord.

Ce troisième navire, — dont l'histoire ne nous a pas transmis le nom, — couvre tout d'abord *la Southampton* et *la Mélampe*. — Il vient ravir à Pierre Bart la plus belle des victoires. Ce ne sera pourtant pas sans l'acheter chèrement, et sans être obligé, lui aussi, de s'éloigner pour se réparer à la hâte.

— Misérable Juin de malheur ! murmure de temps en temps Simon Vanburg, car la moindre diversion, le moindre renfort auraient suffi.

Pierre Bart n'a jamais le temps d'abattre entièrement un ennemi ; le second, le troisième renouvellent la lutte. — Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?... Il tenta d'imiter le dernier des Horaces. Il fut plusieurs fois sur le point de réussir, mais ses forces s'épuisaient.

A bord de *la Danaé*, les ponts sont couverts de cadavres et de sang ; les mâts, criblés de boulets, ne tiennent que par les ingénieux artifices de maître Vanburg ; le dernier jeu de voiles est mis en lambeaux.

Le combat dure depuis plus de quatre heures.

Le beaupré, clef de la mâture, est coupé enfin : sa chute entraîne celle du mât de misaine et du grand mât de hune. Par bâbord, *la Mélampe* tire à couler bas ; par tribord, la troisième frégate fait feu presque à bout portant :

— Amenez ! amenez ! crient les Anglais.

— Seriez-vous cent de plus, Bart n'amène point. Vive le roi ! répond Pierre Bart. Feu des deux bords !

La double bordée part. Les efforts redoublent de part et d'autre ; la bataille redevient plus furieuse que jamais.

Le plus habile des manœuvriers, lorsqu'il prête côté à deux ennemis, ne saurait déjouer les mouvements d'un troisième. Et, du reste, *la Danaé* gouverne à peine. Les gabiers, à commencer par maître Simon Vanburg, abandonnent le service de la mâture pour remplacer les canonniers morts à leurs postes de combat. *La Southampton* s'est fait remorquer par ses chaloupes, et se met en travers sur l'avant de *la Danaé* qui essuie dès lors le feu des trois frégates.

Tout espoir de vaincre est perdu, toute possibilité de battre en retraite est interdite, il ne s'agit plus que de mourir.

Mais Pierre Bart a résolu d'entraîner dans sa ruine les trois navires qui l'entourent. Les munitions destinées aux Canadiens permettent de prolonger la défense ; les canons, chargés à doubles projectiles, font des ravages incroyables à bord des deux frégates qui battent les travers. — Pourquoi faut-il que *la Southampton*, la moins redoutable par elle-même, soit placée de manière à ne craindre que deux pièces d'avant auxquelles répond toute sa batterie ?

Elle vomit une bordée formidable.

Le capitaine Pierre Bart tombe baigné dans son sang ; il a les deux cuisses emportées.

Sa noble voix ne retentit plus à l'arrière. Benjamin y court et voit le pauvre Vincent qui tient son maître dans ses bras. Le jeune lieutenant frémit de douleur ; à l'aspect de son père mourant, ses yeux s'emplissent de larmes. Il voudrait que le commandant se laissât transporter dans sa chambre et s'y fît panser.

Pierre a déjà refusé. Il veut mourir sur son banc de quart, l'épée de Jean Bart à la main. A l'exemple de plusieurs autres héros de mer, il s'est fait mettre par Vincent dans un baril de son :

— Feu ! matelots !... Feu ! mes braves Dunkerquois !... s'écrie-t-il.

Et le combat un instant interrompu recommence.

Maître Vanburg, qui dirige les deux pièces de chasse, a l'idée d'y mettre, par-dessus les boulets et la mitraille, des lambeaux de voiles et de cordages goudronnés qui s'enflammeront peut-être à bord de l'ennemi.

Son stratagème a des résultats inespérés.

La Southampton est bientôt en proie aux flammes. Les deux autres frégates anglaises sont forcées de lui ex-



pédier des secours, il faut qu'on la remorque sous le vent pour éviter un embrasement général. *La Mélampe*, criblée de boulets à la flottaison, est obligée en même temps de mettre aux pompes la majeure partie de son monde, et la mâture de la troisième frégate s'écroule avec fracas. — Un désordre inexprimable s'ensuit. Le canon cesse de tonner.

L'incendie, la voie d'eau, les plus graves avaries et surtout la manœuvre des chaloupes, réduisent les Anglais au silence. — *La Danaé* profite de cet instant de répit. — Officiers, maîtres, matelots, blessés pour la plupart, avisent aux réparations les plus urgentes. On aveugle les principales voies d'eau; on remonte à la hâte quelques affûts; des haillons de toile sont ajustés sur les débris du grand mât et du mât d'artimon; les canons sont rechargés jusqu'à la gueule.

Les mourants, imitant leur capitaine, travaillent avec un sang-froid et une obstination sublimes.

On vit un simple voilier, dont le sang ne pouvait être étanché, coudre entre eux un amas de chiffons, pour en fabriquer une petite voile de fortune. Quand il eut fini, le digne homme sourit et mourut.

Plus de dix amputés, sortant de leurs cadres, vinrent prendre part à l'ouvrage. Personne ne voulait être moins opiniâtre que le capitaine Bart.

Celui-ci, pourtant, sentait la mort venir. Il tendit à Benjamin sa glorieuse épée :

— Elle fut au *Renard de la mer*, à Cornil, frère d'Herman, à Jean!... Elle fut à mon père Gaspard!... à moi!... Elle est à toi, maintenant. Je te lègue l'honneur de notre nom et de notre équipage... Point de larmes!... Du sang-froid!...

Pierre était soutenu par Vincent dont il serrait la main fidèle. — Ce serrement de main fut compris; c'était le suprême adieu à la famille.

Un pavillon français couvrit le corps du capitaine Pierre Bart; le capitaine Benjamin Bart prit son poste.

Le feu se rouvrit.

Les Anglais, de leur côté, avaient utilisé le temps. — L'incendie est éteint à bord de *la Southampton*, qui se regrée tant bien que mal. Les trois frégates, criblées d'avaries, reviennent à la charge.

Mais les dernières paroles de Pierre Bart circulent à bord de *la Danaé*, elles électrisent les marins, jaloux de venger sa mort.

Benjamin commande d'une voix entrecoupée. Des cris de fureur répondent aux ordres du jeune Bart. La victoire est encore indécise. — Les Anglais, repoussés par un feu terrible, se demandent où la petite frégate française a pu trouver des forces nouvelles. Par quel prodige grandit-elle soudain?

Ce prodige, c'est le nom de Bart qui le fait.

Un enfant, — l'héritier des grands marins, — commande à une poignée de braves, et l'on ne peut plus prévoir l'issue de la lutte.

Tour à tour chacune des trois frégates plie. *La Danaé*, sous son unique voile de fortune, s'éloigne du champ de bataille; elle gouverne droit sur la côte de France où elle ira échouer ses glorieux débris.

Le commandant en chef des Anglais fait le signal à ses conserves de serrer au feu et de tirer à couler bas, tandis qu'au contraire il pointe toute son artillerie sur le tronçon de mât et le gouvernail de *la Danaé*.

Mât et gouvernail volent en éclats.

Successivement plusieurs pièces sont démontées. Leurs servants remplacent les servants tués aux pièces voisines dont le feu devient plus vif. Les voies d'eau gagnent avec une horrible rapidité; les poudres risquent d'être noyées. Benjamin ordonne de les retirer de la soute. Cette mesure peut entraîner l'explosion du navire. Qu'importe! l'essentiel est de faire feu tant qu'on flottera. — Et le feu se prolonge au delà de toute attente.

L'extrême avant de la frégate n'existe plus. Une brèche en occupe la place; les deux canons que surveillait Simon Vanburg croulent sur leurs affûts brisés; l'un d'eux roule à la mer; tous les servants sont morts.

Seul, Simon Vanburg survit; il court à l'arrière et s'y retrouve avec Vincent qui fait stoïquement le service de pourvoyeur et qui, le voyant pointer un des derniers canons, lui dit avec mélancolie :

— Ah! *matt'*, ça pas drôle!...

— Eh! mon pauvre moricaud, je ne dis plus non! mais l'Anglais ne trouve pas çà drôle non plus!

Tous ceux des combattants qui tenaient encore dans l'entrepont ou la batterie montent en criant :

— Nous coulons!

— Eh bien! les poudres sur le pont! répond Benjamin, chargez toutes les pièces!... Feu!...

Les quelques pièces qui peuvent encore tirer vomissent triple charge. Les ennemis ripostent et les démontent, à l'exception d'une seule, celle que recharge Simon Vanburg.

Les Anglais suspendent leur feu.

— Cher monsieur Benjamin, disait Vincent, vous pas rendre le navire, mais *li* couler... Permettez-moi amener pavillon.

Les mourants, étendus autour du banc de quart, semblent approuver ces paroles.

Lorsque *la Danaé*, qui ne peut plus se défendre, va être engloutie, baisser son pavillon, ce n'est point la rendre à l'ennemi, c'est demander asile pour des blessés.

Benjamin hésite pourtant.

Et Simon Vanburg tire son dernier coup de canon.

Trois bordées y répondent. — Leur effet est horrible.

Benjamin Bart eut à son tour la jambe emportée, il tomba mourant sur le corps de son père.

Maître Simon Vanburg, broyé par la mitraille, n'est plus qu'un tronçon, il tourne vers son capitaine un regard, où brillent encore son dévouement et son courage.

Le bâton auquel pend le pavillon a été coupé; il roule dans le sang de Benjamin.

Déjà les chaloupes anglaises se dirigent vers *la Danaé* pour y recueillir les mourants. — Elles accostent. Vincent veut emporter son jeune maître. Benjamin résiste.

Il embrasse le corps de son père, il se drape dans le pavillon, il regarde le cadavre de Simon Vanburg et murmure le nom de Thomine.

Vincent insiste :

— Non! non! je veux mourir à bord!... Je vais rejoindre mon père!... je te charge de consoler ma mère et de lui transmettre nos adieux...

Puis, s'adressant aux débris de l'équipage :

— Matelots! mes braves amis, ajouta le jeune héros, que ce pavillon soit notre linceul!... vous prierez pour le repos de nos âmes!...

A ces mots, l'épée de Jean Bart tombe de la main du valeureux héritier de son nom.

Elle devait être à jamais perdue...

Car Vincent se hâte de faire déposer dans une embarcation Benjamin évanoui.

La Danaé coule peu d'instants après.

Elle coule, après avoir soutenu un combat inégal qui dura en tout plus de six heures, un combat dont toutes les circonstances sont héroïques, et qui, cependant, est demeuré peu connu.

A la vérité, le ministre avait commis la plus grave des imprudences, en résistant aux sages avis de Pierre Bart et en expédiant sur une mer couverte de croiseurs des frégates armés en flûtes, sans les faire escorter. Aucune relation officielle du combat n'existe dans les archives de la marine ; aussi, nos meilleurs historiens n'ont-ils rien dit de la journée de *la Danaé*; aucune publicité ne fut donnée à la sublime défense des neveux de Jean Bart. Pour déguiser une faute, on étouffa leur gloire. Si le nègre Vincent, qui vécut jusqu'en 1796, n'avait été un témoin d'une incontestable sincérité, si la famille Bart, le port de Dunkerque et les populations du littoral de la Manche n'avaient conservé la tradition des faits, on oserait peut-être les révoquer en doute.

Les ennemis se comportèrent noblement. Ils recueillirent à leurs bords non-seulement Benjamin et ses compagnons, mais aussi le corps du brave Pierre Bart. Du reste, les trois frégates, hors d'état de continuer la croisière, retournèrent dans les ports anglais.

IV. — LA COMPLAINTE POPULAIRE.

L'admiration que la belle défense de *la Danaé* inspirait aux vainqueurs l'emporta cette fois sur les haines et les préjugés nationaux. A leurs bords, criblés de boulets français, teints de sang anglais, avariés, délabrés, incapables de tenir la mer, ils surent rendre à l'équipage dunkerquois tous les honneurs dus au courage malheureux.

Lorsque Benjamin Bart, mourant, fut porté sur le pont de la frégate commandante, le capitaine et les officiers se découvrirent avec respect; les matelots, rangés sur les passavants, imitèrent l'état-major ; les soldats de marine, alignés sur le gaillard d'arrière, présentèrent les armes. Le nom de Bart circulait déjà dans tous les groupes.

Lorsque le corps de Pierre Bart, encore enveloppé dans le pavillon de *la Danaé*, parut à bord, un funèbre roulement de tambours fut ordonné.

Enfin, les prisonniers, — contrairement à un usage cruel et trop fréquent, — ne furent point dépouillés, ne subirent aucun mauvais traitement et eurent à se louer de l'accueil des ennemis.

Ils étaient tous blessés, on les pansa. — Ils étaient répartis sur les trois navires : aucun d'eux ne fut mis aux fers ; et ceux qui se trouvaient encore en état de prendre part à la manœuvre, laissés libres sur le pont, unirent leurs forces à celles des marins anglais.

Ainsi, vingt ans plus tard, à bord de *la Surveillante*, commandée par Du Couëdic, furent recueillis et traités les braves marins anglais de *la Québec*. Alors aussi vainqueurs et vaincus s'entr'aidèrent pour préserver de l'incendie et puis du naufrage la frégate victorieuse, qu'il s'agissait de ramener à Brest.

La Southampton, *la Mélampe* et leur conserve, s'étant séparées, atterrirent à grand'peine dans les ports de Bristol, Hull et Portsmouth.

Ce fut à Portsmouth que mourut Benjamin Bart.

Il mourut en murmurant la louange de son père, en chargeant une dernière fois Vincent de ses adieux pour sa mère et pour Thomine, — l'orpheline de maître Simon Vanburg. Il mourut en pressant sur son cœur un petit nœud de rubans, relique mystérieuse que son serviteur devait bientôt rapporter à Dunkerque.

Les prisonniers français suivirent le convoi de leur capitaine, de leur lieutenant et de plusieurs autres de leurs braves compagnons. Les uns, le bras en écharpe; les autres, le front bandé ; ceux-ci se traînant avec des béquilles ; ceux-là, pâles et défaits, appuyés sur des bras amis, s'avançaient lentement, le cœur fier, la tête haute, les yeux humides.

Le commandant et les officiers anglais menaient le deuil.

La population, instruite des détails du combat, témoigna par des cris d'enthousiasme les impressions qu'elle ressentait. Et qui eût pu voir d'un œil sec les débris du noble équipage accompagnant les dépouilles des héros à leur dernière demeure? Qui eût pu rester insensible à la vue de ce peloton de blessés dont le navire avait combattu jusqu'à ce que la mer l'engloutît, et dont les chefs, — un père et un fils, neveux de Jean Bart, — avaient payé de la vie leur sublime résistance à des forces six fois supérieures.

Entre tous, on remarquait le pauvre nègre Vincent, blessé comme les autres, mais moins gravement que la plupart. Seul, il ne portait pas le costume marin, que remplaçait pour lui la livrée modeste de la famille Bart.

Les gens de *la Danaé*, témoins de son dévouement, lui avaient fait prendre une place d'honneur : il ne les en remercia même point. Vincent ne levait pas le front ; une légitime fierté ne tempérait pas sa douleur. Depuis qu'il avait fermé les yeux de M. Benjamin, il pleurait et sanglotait.

Et c'était à lui qu'était réservée la pénible mission d'instruire Mme Bart de la perte de son époux et de son fils.

A Dunkerque, déjà la fatale nouvelle était connue; les gens du port s'entretenaient du combat du 27 mars et de la fin héroïque de MM. Bart ; car il était arrivé des lettres de Bristol, de Hull et de Portsmouth. Mais personne ne se sentit le courage d'apprendre à Mme Bart le glorieux désastre qui la plongeait dans un double deuil.

Par une généreuse mesure exceptionnelle, l'équipage de *la Danaé* fut renvoyé en France sur un navire parlementaire. — Ainsi, plus tard, le roi Louis XVI ne voulut pas que les combattants de *la Québec* fussent retenus prisonniers de guerre, et les fit reconduire en Angleterre avec tous les égards dus à leur courage.

De tels exemples font honneur à l'humanité; ils consolent des horreurs des combats.

A peine les braves de *la Danaé* eurent-ils mis pied à terre, que les gens de Dunkerque accoururent en foule à leur rencontre. — Ce fut à qui les traiterait et les fêterait. — Mais Vincent ne voulut pas rester un seul instant avec ses compagnons de gloire et d'infortune; il se dirigea en tremblant vers la maison de Mme Bart.

Dans le parloir du logis, madame travaillait de l'aiguille, à la lueur d'une lampe de cuivre ; Thomine, qui demeurait avec elle depuis l'appareillage de *la Danaé*, travaillait de même; elles n'échangeaient que peu de mots, mais regardaient alternativement le petit Marie Bart qui se roulait sur une natte des Antilles.

Bien diverses avaient été les impressions d'Isabelle et de Thomine, même depuis le funeste retour de *l'Harmonie*. Les pressentiments sinistres de l'une n'avaient cessé de grandir ; l'autre avait pris à tâche de se faire illusion ; elle conservait, la folle jeune fille, toutes ses espérances d'avenir et de bonheur.

Isabelle, depuis quelques jours, croyait lire dans tous



les yeux des présages néfastes; il lui semblait qu'on évitait de lui parler ou qu'une sorte de compassion se mêlait aux moindres paroles qu'on lui adressait.

Thomine se berçait des rêves gracieux de son âge; elle redisait à toute heure le nom de Benjamin.

— Il m'aime !... il me l'a dit !... Je suis sa fiancée !... j'ai sa promesse..., et Bart ne trompe jamais! — Chère dame, je ne suis que votre humble compagne; dans votre bonté, vous m'appelez souvent : Ma fille !... Un jour, je serai votre fille tout de bon; comme vous, je serai moi-même une Bart !...

— Pas de nouvelles !... et pourtant c'est devant deux frégates ennemies que ce lâche Juin a pris la fuite ! pensait Mme Bart. Pas de nouvelles !... O mon Dieu ! mon fils, mon mari ont péri peut-être...

Mais Thomine souriait.

— Ils ont échappé, ou plutôt ils sont vainqueurs, se disait-elle; mon Benjamin s'est couvert de gloire. A son retour, le roi le nommera capitaine. Moi, j'aurai mes seize ans accomplis... Ma mère n'avait que seize ans tout juste le jour de son mariage.

Le petit Marie Bart trébucha et faillit tomber; la jeune fille courut, le prit dans ses bras et le porta vivement à Mme Bart, qui ne put retenir ce cri de douleur :

— Pauvre enfant !... as-tu encore un père et un frère ?

— Oh ! madame !... interrompit Thomine d'une voix harmonieuse, quelles sinistres pensées !...

— Pardon, chère enfant, ton père aussi est à bord de la frégate...

— Mon bonheur tout entier est à son bord, madame ;



Le nègre Vincent. Dessin de Foulquier.

il y est avec mon père, avec votre mari, votre fils...

Thomine rougit un peu; mais son trouble devait échapper à la mère affligée de Benjamin.

— J'espère, madame, et je voudrais dissiper votre tristesse...

Mme Bart remercia d'un regard bienveillant, — puis elle reprit son ouvrage. Tout retomba dans le silence.

Le marteau de la porte extérieure ne tarda pas à retentir. La servante qui ouvrit à Vincent poussa un grand cri; Mme Bart se leva frémissante. Vincent parut.

Il tremblait et balbutiait; ses yeux étaient rouges, sa face portait l'empreinte de la consternation; il avait un crêpe noir au bras, un autre crêpe au chapeau.

— Lequel... lequel ai-je perdu ?... demanda impétueusement Mme Bart.

Au lieu de répondre, le nègre fondit en pleurs.

— Tous les deux ?... tous les deux ?... ajouta Mme Bart.

Vincent courba la tête; — ensuite, il la soutint.

Thomine s'était affaissée sans dire un seul mot : — si Vincent revenait seul, maître Simon Vanburg, son père, avait assurément péri comme son fiancé. Un voile épais couvrit ses yeux.

Le parloir s'était rempli des servantes et des voisines, qui venaient enfin au secours de Mme Pierre Bart et de l'infortunée Thomine.

Une heure mortelle s'écoula dans les gémissements et les sanglots. La veuve et l'orpheline, la mère et la fiancée, foudroyées par l'horrible nouvelle, étaient entourées de soins pieux; mais quelles consolations leur offrir? qui eût osé leur parler de la gloire impérissable des naufragés de *la Danaé?*

Si la honte est pire que la mort, si la mère spartiate ne

veut revoir son fils que sous ou sur le bouclier, — la gloire, hélas! pour celles qui aiment ne vaut pas la vie de ceux qu'elles aimaient.

Mme Pierre Bart rompit le silence ; elle voulut connaître les détails du combat où avaient péri son mari et son fils.

— Mon cœur est en deuil depuis l'instant de leur départ, dit-elle avec amertume, et quand j'ai su que *l'Harmonie* les avait abandonnés, j'ai perdu toute espérance... Mais parle donc, Vincent, parle !... j'écoute.

Thomine écoutait aussi.

Et Vincent allait entreprendre le récit de la journée du 27 mars, quand un chant héroïque et lugubre se fit entendre au dehors. Vincent étendit le bras:
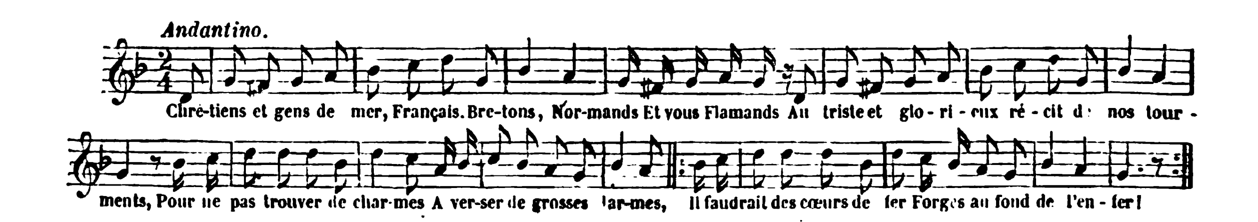
— Ça même !... murmura-t-il.

En effet, le chant, composé par un des combattants de *la Danaé*, n'était autre chose que la relation du combat. Au sortir du banquet qu'on leur avait offert, les marins le chantaient, et les deux derniers vers de chaque couplet, répétés en chœur, produisaient un effet profondément triste.

Mme Bart, qui tenait Marie pressée contre son cœur, permit d'ouvrir la fenêtre.

Thomine s'était agenouillée.

Sur un rhythme lent et grave comme un psaume sacré, le chant de deuil et de gloire retentissait distinctement. Les échos du port de Dunkerque se renvoyaient des paroles que le temps devait singulièrement altérer,— au point que le nom même de Bart ne fût pas respecté; — mais l'air, populaire sur le littoral de la Manche, y est connu de nos jours sous le nom de *Complainte du corsaire Barbe*. Nous lui restituerons son véritable titre.



COMPLAINTE DES NEVEUX DE JEAN BART.

Chrétiens et gens de mer, Français, Bretons, Normands
Et vous Flamands,
Au triste et glorieux récit de nos tourments,
Pour ne point trouver de charmes
A verser de grosses larmes,
Il faudrait des cœurs de fer
Forgés au fond de l'enfer. } *Bis.*

C'était le vingt-six mars, messieurs Bart père et fils,
Marins finis,
Nous commandaient à bord; — mais, malgré leur avis,
Notre frégate légère,
A peine équipée en guerre,
A tous risques déborda
Pour aller en Canada. } *Bis.*

La Danaé sortit de Dunkerque, le soir,
Par un temps noir,
Et, dès le point du jour, on cria du bossoir:
« Au vent, deux voiles de guerre,
Deux frégates.... d'Angleterre! »
Aussitôt Pierre Jean Bart
Monte sur son banc de quart. } *Bis.*

D'un lâche déserteur, non, non, mille fois non,
Jamais le nom
Ne salira mes vers par son vilain renom.
Il fuit avec la réserve,
Qui naviguait de conserve.
Notre capitaine à part
Prend son fils Benjamin Bart. } *Bis.*

« — Nous avons pour aïeux Jacobsen le Renard,
Le grand Jean Bart,
Michel, les trois Cornil... Je suis fils de Gaspard....
Mais on nous trahit... que faire?
— Doutez-vous de moi, mon père?
En route et tambour battant!
— Bien, mon fils, je suis content. } *Bis.*

« — Hissez le pavillon!... Délapons, démarrons,
Pointons, tirons!
Pour l'honneur de la France à l'ennemi courons! »
Une bordée à mitraille
A commencé la bataille;
Feu de tribord et bâbord!
Feu de bâbord et tribord! } *Bis.*

Chacun d'eux est plus fort que nous, — eh bien! amis,
Nous avons mis
Vingt fois en grand danger chacun des ennemis.
La frégate, armée en flûte,
Chaudement soutient la lutte.
L'espoir d'en sortir vainqueurs
Pénètre enfin dans nos cœurs. } *Bis.*

« — Courage, matelots, faisons notre devoir! »
Il fallait voir
Mitrailles et boulets autour de nous pleuvoir.
Quand un navire se montre
Venant à notre rencontre.
— Ah! si c'était un français!...
Non! c'est un troisième anglais! } *Bis.*

« — Seraient-ils cent de plus, Bart n'amène jamais.
Braves Français,
Du sang-froid! abattez leurs mâts et leurs agrès! »
Mais, hélas! la canonnade,
Qui nous prend en enfilade,
Blesse à mort le commandant:
« — Appelez mon lieutenant! } *Bis.*

« — Prends cette vieille épée, enfant, et souviens-toi,
Au nom du roi,
Qu'à Jacobsen, Cornil et Jean Bart, puis à moi,
A moi, Pierre Bart, ton père,
Elle appartint noble et fière.
Je meurs!... ne me pleure pas,
Mon fils, commande et combats! » } *Bis.*

Benjamin prend l'épée et le commandement
Du bâtiment.
Cette épée à la main, il combat vaillamment;
Mais, six heures écoulées,
Après plus de cent volées,
Elle tomba de la main } *Bis.*
Du cher monsieur Benjamin.

Tout nous manque à la fois, poudres, boulets et bras,
Voiles et mâts;
La Danaé n'est plus qu'un ponton coulant bas.
« — Je ne rends pas le navire,
Mais il sombre et moi j'expire;
Demandez, je le permets, } *Bis.*
Secours aux canots anglais. »

Il n'avait pas vingt ans, il était brave et beau,
Le lionceau,
Droit comme un mât tout neuf, souple comme un roseau.
A voir s'éteindre la flamme
De ses doux regards de femme,
A le voir qui se mourait, } *Bis.*
Tout l'équipage pleurait.

« — Voici ma volonté, vous mettrez sur nos corps,
Pour drap des morts,
Ce pavillon français qui flotte à nos sabords.
Je vais rejoindre mon père,
Tout le deuil reste à ma mère.
Vous lui direz notre adieu : } *Bis.*
Pour nos âmes priez Dieu! »

Voilà comment sont morts messieurs Bart père et fils;
De profundis!
Matelots, Dieu les ait en son saint paradis!
Voilà quelle est votre histoire,
De sang, de deuil et de gloire.
Dignes neveux de Jean Bart,
Morts sur votre banc de quart,
Morts sur votre banc de quart,
En vrais neveux de Jean Bart!

Pendant le dernier couplet, toutes les femmes et Vincent s'étaient agenouillés.

Comme le demandait le barde populaire, le *De profundis* fut récité en commun.

Ensuite Vincent dit à Mme Bart comment il avait été chargé pour elle des adieux du capitaine Pierre Bart et de ceux de M. Benjamin. Puis, en présence de Thomine, il lui remit le petit nœud de rubans dont le jeune officier ne s'était séparé qu'en rendant le dernier soupir.

Mme Bart pressa sur ses lèvres ce gage d'un sentiment qu'elle ignorait; Thomine frissonna de douleur.

— Mais quelle est celle qu'il aimait? s'écria la pauvre mère, où est-elle pour que je l'appelle ma fille?...

— Appelez-moi donc votre fille, madame ! dit Thomine palpitante.

Mme Bart lui ouvrit ses bras.

. . . .

Elles pleuraient ensemble, ensemble tous les jours.

Le nègre Vincent les servait.

A la place où l'on voyait autrefois l'épée du Renard de la mer, de Cornil premier, de Jean Bart, de Gaspard et de Pierre Bart, — l'épée de Benjamin, — Thomine avait appendu la petite croix de chêne donnée par Jean Bart à Thomas Vanburg, son aïeul.

Peu après, à cette petite croix fut attaché un nœud de rubans. — Thomine, avec un élan de reconnaissance et d'amour, baisa la main maternelle qui l'y mettait. Sur cette main coulèrent deux grosses larmes.

Puis elles parlèrent de M. Benjamin.

Lorsque le nègre Vincent les entendait causer ainsi, à chaque éloge nouveau, il murmurait en soupirant :

— Ça même!...

Mais déjà cette touchante approbation du bon serviteur faisait sourire *le jeune monsieur* Marie Bart, qui grandit au récit des grands exploits de ses ancêtres, en entendant raconter le combat de *la Danaé*, en entendant chanter la complainte des neveux de Jean Bart.

Sa mère s'alarmait de lui voir prendre un intérêt trop naturel à des histoires qui eussent charmé tout autre enfant de son âge. Pouvait-elle empêcher qu'un neveu de Jean Bart, qu'un fils du capitaine de *la Danaé* se montrât avide de connaître les belles actions qui faisaient l'honneur de son nom et de sa famille? Pouvait-elle empêcher Dunkerque entier de lui dire : — Tu es un Bart!...

Et Thomine était là, toujours prête à satisfaire l'ardente curiosité du petit garçon, Thomine dont la douleur s'était lentement convertie en une vénération enthousiaste pour la mémoire de son infortuné fiancé. Elle n'avait rien oublié des anciens récits de maître Simon Vanburg; elle savait de plus, aussi bien que le bon Vincent lui-même, tout ce qui s'était passé pendant la sublime journée du 27 mars.

Vincent, de son côté, en parlait trop souvent en son style naïf.

Marie Bart n'avait pas de plus grand plaisir que d'écouter Thomine. Plus que personne au monde, il trouvait du charme à verser de grosses larmes quand on peignait devant lui les derniers moments du brave Pierre Bart, son père, et la généreuse opiniâtreté de son frère Benjamin.

Thomine ne lui laissa rien ignorer de ce qu'elle avait appris, dès l'enfance, de la vie et de la mort des deux Jacobsen, des Janssen, de Michel Bart, des trois Cornil, l'un père, l'autre frère, le troisième, fils de Jean Bart. Tous les chants, tous les poëmes rimés en l'honneur du célèbre chef d'escadre, elle les récitait. Elle pouvait raconter aussi comment André Bart, autre neveu de Jean, s'illustra tour à tour sur *la Sirène, la Reconnaissance* et *le Blackoal*.

Un jour vint où Marie Bart déclara qu'il voulait être marin pour venger la mort de son père et de son frère, en marchant sur les traces de ses aïeux.

Mme Bart en frémit; elle essaya de s'opposer aux desseins de son fils. Thomine soutint Marie Bart; il fallut que la pauvre mère cédât.

Marie Bart, nommé garde-marine, partit pour le port de Rochefort.

Les adieux furent déchirants.

— La mer et la guerre me le prennent donc, lui aussi! s'écriait Mme Bart. O mon Dieu! par pitié, conservez-moi mon dernier fils!

Cette prière fut exaucée. — Pierre-Robert-Marie Bart survécut longuement à sa tendre mère, dont il ferma les yeux, assisté par Thomine et par le bon Vincent.

La carrière de ce dernier, consacrée tout entière au service des Bart, se prolongea jusqu'en 1796; mais Thomine, peu de jours après la perte de sa protectrice, mourut, jeune encore, en bénissant Dieu et en murmurant le doux nom de Benjamin.

V. — LES DERNIERS BART.

D'après M. Vanderest, qui a compulsé avec un soin scrupuleux les registres de l'état civil de Dunkerque,

quatre-vingt-quinze Bart du sexe masculin y sont nés, de 1623 à 1673 seulement ; et le même auteur en compte en tout cent six ; mais la plupart furent marins et prodigues de leur sang généreux. Si vivace que fût la tige, la guerre et les travaux de la mer devaient faucher tous ses rameaux.

Le dernier Bart, fils unique de Marie Bart, après avoir eu la douleur de perdre son noble fils et de voir ainsi s'éteindre le beau nom de Bart, est mort lui-même dans les environs de Dunkerque, le 16 février 1855.

Il s'appelait Henri-Ferdinand-Marie. Né à Dunkerque le 22 février 1781, et adopté, à l'âge de sept ans, par sa ville natale, il était appelé à parcourir brillamment la carrière de ses ancêtres. Il servit quelque temps sous les ordres du contre-amiral Vanstabel ; mais la Révolution brisa misérablement son avenir, qui fut ainsi perdu pour la marine française.

Jean-Pierre Bart, son fils, né à Bordeaux le 11 septembre 1807, se montra digne à tous égards de son grand nom maritime. Ses nombreux camarades proclament qu'il était l'un des officiers les plus distingués et les plus braves de notre marine contemporaine, où il figurerait sans doute aux premiers rangs s'il ne lui avait été prématurément enlevé.

N'étant encore qu'écolier, Jean Bart se signale par un acte de courage, en sauvant, après un naufrage, une femme et un enfant, qui eussent inévitablement péri sans son intrépidité. Cet acte de sauvetage attira sur



Mme Bart et Thomine. La croix et le nœud de rubans. Dessin de Foulquier.

lui l'attention du ministre. Entré à l'école de marine en 1823, il y remporte un second prix, et peu après est mis à l'ordre du jour pour avoir puissamment contribué à la reprise sur les Algériens d'un brig de Marseille. Sous une grêle de mitraille, il ose couper lui-même les amarres, et mérite ainsi d'être nommé d'emblée enseigne de vaisseau. Partout il se fait remarquer par son zèle et son courage : en 1838, à bord de *la Terpsichore*, pendant un coup de vent qui mit la frégate en perdition ; — en 1839, à l'île Maurice, en relevant énergiquement l'insulte faite par les Anglais à notre pavillon ; — en 1840, dans la division qui faisait le blocus de la Plata ; — et enfin, au retour de cette campagne de guerre, lorsqu'il fut appelé au commandement de la corvette *la Sarcelle* et envoyé aux îles Comores avec une mission difficile.

Il est mort à Mayotte, le 3 juin 1843, n'étant encore que lieutenant de vaisseau. Ses dépouilles mortelles reposent à Nossi-Bé (Madagascar).

L'arrière-petit-fils du capitaine de *la Danaé*, le dernier représentant de la famille Bart, avait toutes les belles et nobles qualités de ses pères, tous les généreux instincts d'un marin de race, toutes les vertus qui font aimer les gens de mer, et, par-dessus toutes, une infatigable piété filiale qui s'unissait en lui à la plus aimable simplicité, à la plus touchante modestie.

En lui finit, — au delà des mers, — cette glorieuse famille des Bart, dont on peut dire, — chose rare dans l'histoire des plus illustres : — Elle s'éteignit sans avoir dégénéré !

G. DE LA LANDELLE.

FIN.



SATIRES AUX TROIS CRAYONS.



Jeunesse et Vieillesse. Tableau de Jean Jouvenet. Dessin M. Aug. Pajou.

QUEL AGE AVEZ-VOUS, MADAME?

Avant de commencer, je voudrais bien, ô Muse,
Balbutier au moins le semblant d'une excuse !
Le sujet qui me tente, on en parle tout bas ;
Et je n'ose espérer que tu pardonneras!...
Si la femme toujours est Muse pour mon âme,
Muse, à ton tour aussi, n'es-tu pas une femme?
Oui, mais tu n'as pas d'âge, et ta seule beauté
Console, en souriant, la vieille Humanité,
Et de ta chevelure, immortellement blonde,
Une boucle suffit au poëte, en ce monde,
Talisman que partout il porte sur son cœur,
Comme un gage certain d'amour et de bonheur !..
O jeunesse, salut! jeunesse bien-aimée !
De la vie au matin rafale parfumée,
Avalanche de fleurs que jette le printemps!
Rêve de Jouvenet, n'aurais-tu donc qu'un temps?
Vin d'honneur, ne peux-tu remplir deux fois la coupe?
Et quand, loin des écueils, avec le vent en poupe,

Le passager debout gagne la haute mer,
Doit-il lancer le vase au fond du gouffre amer?
Où trouver le Renaud, le guerrier intrépide,
Qui peut entrer deux fois dans les jardins d'Armide?
Pour repasser le seuil du palais enchanté,
Il tendra vainement les bras à la beauté!
Le charme a disparu, la porte est refermée
Et la ronce envahit l'oasis embaumée!...
« Eh! mais où donc vous-même en voulez-vous venir,
Cher monsieur? Commencez, si vous devez finir!... »
Ah! c'est qu'ici le temps ne fait rien à l'affaire!
C'est scabreux, très-scabreux, et mieux vaudrait me taire.
Pour reculer pourtant, je suis trop avancé :
Allons! il faut tenir un propos..... déplacé!
Alea jacta est... La chose est décidée!...
Quel âge avez-vous donc, madame..., à votre idée?
Vous ne répondez pas, et, ma foi, c'est fort bien!
Car cette question est le fait d'un vaurien.
N'est-il pas avéré, surtout dans sa famille,
Même ailleurs, que madame est la sœur de sa fille?
Est-ce que les amis savent jamais donner
L'âge auquel, par prudence, on a dû s'abonner?
Ces importuns témoins ne vous laissent pas même
Rajeunir de quinze ans votre acte de baptême?
Le drapeau qui flotta sur votre état civil
Fut tricolore ou blanc; mais quel mal leur fait-il?
Coup de patte du temps, qu'on nomme patte d'oie,
En silence, toujours tu viens frapper ta proie!
On entendit, du moins, autrefois de grands cris :
Inutiles clameurs!... Le Capitole est pris!...
Ah! si jamais chimiste offrait cet avantage
De réparer des ans l'irréparable outrage:
Huile, pommade, onguent, eau, poudre ou mixtion;
D'hôtels il bâtirait une collection;
Il donnerait son nom à toute une avenue,
Et dans les carrefours on verrait sa statue!...
La peinture, mon Dieu, n'a pas plus de vertu;
Cet aveu de ma part peut sembler ingénu;
Mais le rouge et le blanc, le plomb avec le plâtre
Ne plaisent guère aux yeux du public idolâtre :
En hiver, les fruits mûrs, hélas! deviennent blets,
Et les cheveux qu'on teint sont bientôt violets.
— O science, tu peux multiplier tes veilles
Et de la terre au ciel enfanter des merveilles!
Tu peux tripler cent fois l'humaine activité,
Sans arrêter une heure en sa rapidité!...
Josué n'a légué sa recette à personne,
Et le soleil en paix dans sa course rayonne...
Oui, c'est dur de compter tous les ans douze mois,
De se sentir ployer chaque jour sous leur poids,
Jusqu'à ce qu'on trébuche à la fatale pierre
Qui recouvre à jamais notre triste poussière!...
« Diable, ce n'est pas gai! Qui vous dicte aujourd'hui
Ces vers de croque-mort et de funèbre ennui?
Mais vous effarouchez la belle Muse heureuse,
Que vous voulez en vain déguiser en pleureuse!... »
Moi! non, vous vous trompez! Laissez-moi seulement
A mon gré jusqu'au bout dire mon sentiment...
O vous qui vieillissez, femmes..., à peu près toutes,
La jeunesse a pour vous des fleurs sur bien des routes!...
Je sais, moi, le secret du parfum immortel!...
Oui, pour le rencontrer, ce printemps éternel,
Il faut aimer!... aimer quelqu'un ou quelque chose!
Aimer Dieu dans son temple ou dans la fleur éclose;
Prodiguer à son cœur ce pain délicieux
De poésie et d'art, double manne des cieux;
Laisser vibrer son âme avec tout ce qui chante,
Tout ce qui, pour pleurer, prend une voix touchante;
Du bon et du beau faire une religion
Dont l'infini partout soit la communion!...
Ah! voilà ce qui met au front une auréole,
Ce qui rajeunit mieux qu'une toilette folle,
Mieux qu'un corset étroit qui vous serre en bourreau,
Mieux que d'un busc d'acier le *carcere duro!...*
On ne médira plus, ô femmes, sur votre âge!
A la sérénité de votre doux visage
Chacun devinera le don surnaturel,
Et, même en y joignant le souci maternel,
Vous sentirez encor sur vos tempes fanées
Le souffle frais et pur des premières années!...

EUG. TOURNEUX.

LE FRIPON ET LE VOLEUR.

Vous les avez souvent heurtés sur votre route :
L'un faisait le mouchoir, l'autre la banqueroute,
Ou peut-être, à la Bourse, habile agioteur,
Semait quelque faux bruit dans la foule ignorante;
Sur sa nouvelle en l'air faisait danser la rente,
Puis monter sa fortune et baisser son honneur.

L'un vole votre argent avec des mains calleuses;
L'autre avec des gants blancs : vos caisses radieuses
S'ouvrent à ses discours, fleuris comme un printemps.
Pour étoiler sa bourse en dévastant la vôtre,
L'un vient furtivement forcer la porte, et l'autre
La fait ouvrir à deux battants;

Puis il jette sur vous les réseaux que déploie
La rhétorique : ainsi que le ver a sa soie,
Que l'adroite araignée a son léger filet,
Le fripon, qui saisit l'homme au lieu de la mouche,
A comme un fil doré qui tombe de sa bouche,
Pour enchaîner sa dupe et la prendre au lacet.

Phidias n'a pas mieux fait sa Minerve antique
Qu'il n'a modelé, lui, dans la forme classique,
Son masque d'honnête homme. Il se rit du voleur,
Ecolier qui dérobe une montre, une obole;
Lui, pendant qu'il tarit le coffre-fort, il vole
L'estime jusqu'au fond du cœur!

On dirait qu'à Paris, sur notre asphalte, il pousse
Comme ces champignons qui germent sur la mousse,
Et qui, tout vénéneux, entrent dans la maison,
Grâce à leurs airs naïfs, honnêtes, respectables;
Puis, dès qu'ils sont admis, les traîtres, à nos tables,
Comme les Borgia nous versent du poison!

Place!... le fripon vient en calèche. La roue
Lance à l'humble passant (qui semble moucheté
Comme le léopard) des cascades de boue.
Vous l'éclabousseriez bien plus, en vérité,
Ce peuple ébloui qui se range,
Mon beau seigneur!
Si vous faisiez jaillir la fange
De votre cœur!

Marquis de Fin-Courant, baron des Jongleries,
Duc de la Fourniture, au moderne blason,

Comme votre carrosse est beau! Pour armoiries
Sans doute vous devez mettre à votre écusson
Une action imaginaire,
En champ sablé,
Avec un pâle actionnaire
Ecartelé?

Si vous voyez un homme au cœur probe, au corps maigre,
Au vieil habit râpé qu'il brosse avec amour,
Vous dites en riant: « O conscience intègre!
Pauvre fou!... Quand je vais savourer chez Véfour
La truffe noire au doux arome
Et le vin fin,
Il dîne comme un honnête homme,
Il meurt de faim! »

Le fripon donne un bal: Frontin et Mascarille
Sont en grande livrée. A son salon vermeil
Vous accourez bien fiers: tout aime ce qui brille,
Jusqu'au petit oiseau, courtisan du soleil.
Dans ses bals nul faste ne manque;
Vous venez là
Saluer les billets de banque
Qu'il vous vola!

En attendant qu'il tombe au premier coup de foudre,
Il attire, en faisant rayonner son trésor,
Tout un troupeau frivole et musqué; car la poudre
Qu'on jette aux yeux des sots est une poudre d'or.
Il a de beaux écus qu'il sème
Sonnants, pimpants;
Et, grâce aux sonnettes, on aime
Jusqu'aux serpents!

Qu'il causa de misère et de pleurs!... En Belgique,
Que d'or il emporta sur le chemin de fer!
Il a formé son bien, comme une mosaïque,
De cent morceaux, ravis avec un art d'enfer.
Dans le bruit de son or qui tinte,
Qui tombe à flots,
N'entendez-vous pas une plainte
Et des sanglots?

Le voleur, qui n'est, lui, qu'un manant sans fortune,
Est timide; parfois il craint le jour vermeil:
Tandis qu'il va chercher ses biens au clair de lune,
Le fripon, plus heureux, a les siens au soleil.

Aussi l'un est à pied, quand l'autre est en carrosse;
L'un est un loup qui rôde, et l'autre un renard fin.
Le voleur quelquefois arme son bras féroce;
Son poignard est la clef du coffre du voisin:

Il devient assassin, rougit ses mains avides,
Afin de ramasser l'or superbe et puissant.
Dieu sema l'or au fond des rivières limpides,
L'homme le cherche au fond des rivières de sang!

Mais l'échafaud se dresse, et son couteau va luire
Pour lui donner enfin sa sanglante leçon!
Il mordait comme un loup, et se laisse conduire
A l'abattoir, comme un mouton.

Le fripon, ce jour-là, couronne une rosière.
Il prend les eaux, l'été, court aux bals en janvier,
Et vit joyeux, plus frais qu'une fleur printanière,
Riche comme... un banqueroutier.

ANAÏS SÉGALAS.

LE MARÉCHAL DE BIRON.

PARTICULARITÉS HISTORIQUES (XVII[e] SIÈCLE.)

I. — ARRESTATION.

Au commencement du mois de juillet 1602, la cour était réunie à Fontainebleau, lorsqu'un matin Souvray vint annoncer au roi, qui se promenait dans le grand parterre, que le duc de Biron venait d'arriver de la Bourgogne. Henri IV parut étonné que ce maréchal, accusé de haute trahison, se rendît sitôt à son appel, et il donna ordre qu'on le fît venir. Le maréchal était encore en habit de voyage lorsqu'il se présenta devant Sa Majesté, et il l'aborda avec quelques paroles d'excuses basées sur son empressement à accourir vers son prince. Le Béarnais, qui connaissait le caractère fier et hautain de Biron, fit un de ces sourires ironiques qui lui étaient ordinaires, et parut ne pas prendre à la lettre la courtisanerie trop suspecte du nouvel arrivé. Ils se promenèrent un instant vis-à-vis de la grande galerie où tous les seigneurs de la cour, avertis de cette importante entrevue, se trouvaient aux fenêtres pour mieux juger de loin de ce qui allait se passer.

Le roi, entrant de suite en matière, lui dit qu'il « était bien aise de le voir et l'avait fait quérir pour lui demander des explications sur sa conduite, » ajoutant qu'il « était prêt à lui pardonner, s'il voulait lui avouer tout. »

Le duc de Biron qui, tout coupable qu'il était, ignorait les dénonciations de Lafin, son complice, trop fier d'ailleurs de son nom et de ses exploits pour descendre aux excuses, repartit hautement qu'il « n'était pas venu pour se justifier, ni demander pardon; » et il accompagna ces étranges paroles de gestes si hardis, qu'un capitaine des gardes, le voyant porter la main à son épée qu'il prenait à témoin de son innocence, s'élança vers le roi, qu'il croyait menacé; mais le roi commanda au capitaine de se retirer, en disant:

— Mon bras suffit! si quelqu'un s'avisait de broncher, je saurais bien tout seul lui donner de mon épée par le ventre! Mais M. le maréchal n'est pas en ce cas!

Puis il le quitta, en ajoutant avec un sourire bienveillant:

— A ce soir, monsieur le duc, au jeu de la reine.

A quelques pas de là, on entendit le roi murmurer ces mots:

—Ventre-saint-gris! il faut qu'il ploie ou qu'il rompe!...

Le soir, lorsqu'après le « promenoir, » le roi se rendit

à la chambre de la reine, un grand nombre de seigneurs remplissaient déjà le vaste appartement, tendu de vieilles tapisseries de Lorraine et éclairé par une grande girandole chargée de flambeaux de cire. Parmi eux se distinguaient par leur brillante tenue militaire le comte d'Auvergne et surtout le maréchal de Biron, que les courtisans semblaient éviter, à cause des bruits sinistres qui s'étaient déjà répandus sur leurs coupables relations avec l'archiduc et le comte de Fuentès. Biron parcourait la salle, le front haut et la main gauche appuyée sur le pommeau de la fameuse épée qu'il avait reçue du roi d'Espagne, jetant de temps à autre un coup d'œil de mépris et de colère sur tous ces groupes qui s'ouvraient timidement à son passage.

Le roi entra, et, lorsque tout le monde se fut incliné, on put remarquer qu'une seule tête avait dominé toutes les autres et avait résisté à l'ascendant de la majesté royale.

Les parties s'ouvrirent, et la reine ayant désigné, pour tenir son jeu, le duc d'Epernon, le comte de Soissons et le maréchal de Biron, le roi vint s'asseoir à une table où il avait appelé le duc de Vendôme, pour jouer aux échecs. Biron, se trouvant sur son passage et face à face avec lui, se vit contraint de s'incliner, et il le fit cette fois avec assez d'apparence de respect pour que le roi, qui lui en sut bon gré, lui adressât une parole flatteuse ; aussi, faisant allusion au siége d'Amiens, où Biron s'était couvert de gloire et où il avait gagné son duché, il dit, en lui montrant, au-dessus de la grande cheminée de marbre, la statue équestre du roi de France :

— Eh bien ! monsieur le maréchal, que dirait le roi d'Espagne s'il me voyait ainsi à cheval, comme m'a vu Hernantello sous les murs d'Amiens ?

— Il ne vous craindrait guère, repartit brusquement Biron qui venait de se vendre à Philippe II.

Puis, voyant que le roi le regardait avec colère :

— Je veux dire, ajouta-t-il, s'il ne vous voyait qu'en effigie !...

C'était la première fois que ce farouche soldat cherchait à réparer l'insulte par la flatterie, et il le fit avec trop de mauvaise grâce pour que le roi se contentât de sa finale palliative ; aussi se mit-il à sa partie d'échecs en murmurant un de ces jurons familiers qui depuis devinrent historiques. Le roi, furieux de tant de hauteur, joua mal et perdit contre le duc de Vendôme qui était connu à la cour pour un joueur d'échecs fort aimable, mais extrêmement faible et qui, pouvant à peine contenir sa joie quand il vit que Henri allait être mat, s'écria en prenant sa reine avec son fou :

— Sire, la reine est prise, et, si n'y prenez garde, le roi est mort ; car voici deux cavaliers qui le serrent de près !...

Le roi, dont l'âme était toute bouleversée par les rapports qu'on venait de lui faire contre le maréchal et le comte d'Auvergne, avait l'esprit rempli d'attentats et de conspirations ; il redoutait surtout la fougue de Biron dont il connaissait la bravoure et la puissance et, encore tout ému de la réponse insolente qu'il venait de lui faire, il prit pour un avertissement du ciel ces paroles si simples de son partner. Il se leva subitement et donna quelques ordres à voix basse au capitaine des gardes et à Vitry, qui sortirent aussitôt. De Varennes, lieutenant de la compagnie de Biron, avait entendu l'ordre du roi : il se rapprocha de la table de la reine et, feignant de relever le manteau du maréchal, il lui dit tout bas à l'oreille :

— Vous êtes perdu !... Fuyez !...

Cet avertissement le troubla tellement que son jeu s'en ressentit et que la reine lui fit observer qu'il avait des distractions.

— Et tenez, ajouta Marie de Médicis en riant du coup qui finissait la partie, « vous êtes perdu !... »

Biron, comme Henri, frappé du rapport de ces paroles avec sa situation, se leva brusquement, et se préparait à prendre congé, lorsque le chambellan lui dit que le roi le demandait dans son cabinet. Le bon Henri, en dépit de toutes les révélations qu'on lui avait faites, balançait encore à perdre le premier guerrier de son royaume ; il se rappelait, malgré sa colère, toutes les victoires du maréchal, et il n'avait jamais oublié que, sans sa coopération, le précieux gouvernement de Picardie appartiendrait encore aux Espagnols ; aussi, comme Lycurgue qui se fit un ami de celui qui lui avait crevé l'œil, il résolut de se rattacher l'homme qui attentait à son pouvoir ; et, lorsque Biron entra, Henri l'accueillit comme Auguste avait reçu Cinna. Mais le hautain maréchal, qui pensait que c'est lâcheté que s'humilier, préféra risquer la vie que de la demander, et il répondit vaguement au roi « que c'était trop presser un homme de bien, qu'il n'avait eu d'autre dessein que celui qu'il avait dit. »

— Pleust à Dieu ! ajouta le roi. Vous ne le voulez dire ?... Adieu, bonsoir...

Le maréchal sortit du cabinet, se félicitant de n'avoir point fléchi, lorsque, à la porte de la seconde chambre, il fut arrêté par Vitry, qui lui mit la main sur son épée et la lui demanda au nom du roi, « avec toutes sortes de révérences et le chapeau bas. »

— A moy, s'écria le duc, à moy qui ai si bien servy le roi, qu'on m'oste mon espée !... Qui a fini la guerre et qui a donné la paix à la France ?... Qui a repris Amiens, Saint-Pol, Arras et Bapaume ? Que mon espée, que les ennemis ne m'ont pu oster, me soit ostée par mes amis !...

Furieux et intraitable dans son exaspération, il remplissait la galerie de ses exclamations et répétait toujours :

— Que mon espée qui a si bien servy le roy et fait trembler les ennemis me soit ostée par mes amis !!... Non, jamais !... Non ! mourrai plustost !!!...

Puis, voyant que ses efforts étaient inutiles et qu'il était entouré de gardes :

— Monsieur le duc, dit-il à Montbazon, allez dire au roy que je veux la remettre entre ses mains !...

— Exécutez l'ordre, répondit le duc en s'adressant à Vitry.

Et, comme ce dernier faisait un effort pour enlever la lame du fourreau, Biron saisit rapidement celle qui pendait au côté de Montbazon, et sans doute il eût chèrement vendu sa liberté si, arrêté par les gardes qui se précipitèrent sur lui, il n'eût pas été forcé de lâcher l'arme qu'on lui arracha. Il était couvert de sueur ; l'écume lui sortait de la bouche ; des larmes de rage jaillissaient de ses yeux ; il se frappait la poitrine et déchirait le grand cordon qui couvrait son habit ; le parquet tremblait sous son piétinement furieux ; il faisait peur à voir ! Les gardes mêmes, bien qu'il fût désarmé, l'osaient à peine approcher, et ne reprirent courage qu'après qu'il leur eut dit avec la froide résignation de la fatigue :

— Eh bien !... faites... Que me veut-on ?...

Le duc de Montabzon lui répondit qu'on ne voulait lui faire aucune offense, que seulement il avait ordre « de le mener coucher. »

— Ah ! j'entends, reprit Biron, c'est vous qui me servez de valet de chambre, monsieur le duc, et vous



êtes chargé de me déshabiller; vous avez commencé par l'épée. Fi! monsieur... Au reste, soit! Voilà comme on traite les bons catholiques chez les huguenots!...

Il fut conduit dans la plus haute chambre du pavillon de l'Horloge; mais il ne se coucha point et demeura toute la nuit près du feu, enveloppé dans un manteau.

D'un autre côté, on arrêtait le comte d'Auvergne; il répondit à de Praslin qui lui demandait aussi son épée :

— Tiens, prens-la; elle n'a jamais occis que des sangliers : si tu m'eusses adverty de cecy, il y a deux heures que je serais couché et dormirais...

Le lendemain, Biron et d'Auvergne, convaincus ou plutôt accusés de haute trahison, furent enfermés et « chartrés » à la Bastille.

Ces deux arrestations peignent la vie historique et le caractère de ces deux hommes.

II. — JUGEMENT.

Dès que le maréchal de Biron fut enfermé à la Bastille, le peuple et les courtisans le regardèrent comme perdu; car ils savaient qu'on ne s'avise jamais de donner la peur sans le mal à de tels hommes. Lui-même prévit bien le sort qui lui était réservé, et disait gaiement à ses geôliers « que l'on ne mettait point en cage les oiseaux de sa sorte



La partie d'échecs. Henri IV et Vendôme. Dessin de H. Pottin.

pour les en laisser sortir. » On craignit qu'il n'essayât de mettre fin lui-même à sa captivité en attentant à ses jours, aussi était-il gardé par des hommes sans armes, tant on redoutait la fougue et la violence de ce vigoureux soldat, qui, à lui seul, eût pu désarmer ses gardiens et se servir de leurs propres armes pour exécuter son projet. Il dit un jour, en voyant qu'on lui présentait à l'un de ses repas un couteau sans pointe :

— Bon! ceci sent la Grève; vous craignez que je n'y aille!...

Le roi, qui avait aimé Biron comme un fils, désirait peut-être qu'il fût absous; mais sa clémence, combattue par l'impérieuse nécessité de sévir avec fermeté dans un temps de conspirations et de ligues, où tout homme, avec un beau nom (Guise ou Biron), se croyait en droit de contre-balancer le pouvoir royal; la clémence de Henri, dis-je, dut céder à la raison d'Etat; il ordonna donc qu'un défenseur fût octroyé à l'accusé; et, en cela, il fit preuve d'une grande bienveillance en faveur de Biron, car (étrange législation de ces siècles!) il était de principe qu'un criminel de lèse-majesté devait se défendre en personne, « attendu que, s'il n'était pas coupable, son innocence devait se faire jour elle-même, avec l'aide de Dieu et de madame la Vierge (*juvante Deo et dominâ Virgine*)!... »

Le Parlement tint bon, et s'opposa tout d'abord à ce que

Biron, qui était duc et pair depuis le siége d'Amiens, en 1597, fût jugé par la Cour des pairs, « attendu, disait la remontrance, que nul ne doit estre jugé par les siens. » En vain la plaidoirie objecta-t-elle l'autorité du jugement du duc de Bretagne sous Charles V, et de celui du roi de Navarre sous Charles VI ; le Parlement était puissant, il l'emporta, et Biron parut devant son tribunal et sans défenseur, sous la présidence de messire Achille de Harlay, premier président ; et il fut forcé de venir « ester à droit soi-même, » suivant l'ordonnance de Philippe le Bel. Les pairs protestèrent que le jugement leur appartenait, et demandèrent acte de la protestation, qui fut ordonné et non expédié. Cette Cour articula que les actes du Parlement seraient nuls en cette circonstance, et prétendit que non-seulement Biron devait être jugé par ses pairs, mais encore par les « pairesses. » Quelque étrange que paraisse d'abord cette prétention inusitée, l'histoire nous révèle, en effet, de semblables anomalies : ainsi, cela s'est vu dans l'affaire de Robert, comte d'Artois, où Mathilde, comtesse d'Artois, vint siéger et donner son avis, bien que l'accusé fût son mari; je puis citer encore la duchesse d'Orléans, qui opina au jugement du duc de Montfort. Quoi qu'il en soit, le Parlement vainquit cette fois la Chambre haute, et l'accusé comparut à sa barre.

Biron, tout brave qu'il était, dut trembler à l'aspect de cet austère et incorruptible aréopage, assemblage imposant de magistrats, dont la rude sévérité regardait comme son plus noble apanage le droit de ne se laisser séduire par aucune gloire, par aucune illustration. Aussi, lorsque le maréchal vint prendre place sur le petit escabeau où s'étaient assis bien avant lui le connétable de Luxembourg, le duc de Nemours et le chambellan du Poyer, accusés comme lui, il sentit faiblir son courage à la vue de ces robes rouges, lui qui n'avait jamais tremblé devant les casaques rouges des Espagnols. Pourtant, peu à peu son assurance lui revint, et tous ces vieux soutiens du Parlement durent être singulièrement scandalisés de le voir « friser et retrousser insolemment sa moustache » en répondant à leur interrogatoire. Biron même fit ce qui ne s'était jamais vu jusque-là en la Cour du Parlement : il se leva brusquement et s'avança jusque dans le parquet, en disant rudement au chancelier :

— Monsieur, je ne puis vous entendre, parlez plus haut !

Ceci ne se dirait pas aujourd'hui impunément à un juge de paix tant soit peu chatouilleux sur l'article de sa dignité judiciaire.

Convaincu de haute trahison et de relations avec les ennemis du roi, le maréchal fut condamné à mort et déchu, lui et ses descendants, de son duché et de ses biens, confisqués au profit de la couronne. Biron n'entendit pas son arrêt au Parlement, mais il fut reconduit à la Bastille, ignorant encore la funeste conséquence de son jugement. Il s'était défendu lui-même avec un talent tellement remarquable, que chacun disait « qu'il maniait la parole non moins dextrement que l'épée. » Son discours, qui avait duré trois heures, est un des morceaux les plus curieux de l'époque ; nous regrettons que les bornes d'une simple notice nous empêchent de le citer ici ; mais, en le lisant, on demeure frappé d'étonnement et l'on se demande quel étrange ascendant ce fougueux soldat avait dû prendre sur tous ces membres orgueilleux du plus intraitable tribunal, pour leur jeter à la face une diatribe aussi sanglante ; il les nomme par leurs noms, les attaque au visage, s'en prend à eux, au roi lui-même, leur reproche à tous ce qu'il regarde comme une injustice, et finit en menaçant la France de la vengeance de ses amis, qui viendront lui demander compte de sa mort, « en appelant à Dieu et à leur épée. »

Le Parlement écouta patiemment jusqu'au bout, tant on redoutait Biron, même dans les fers ! Et lorsque le président lui demanda :

— Avez-vous autre chose à ajouter ?

— Parbleu ! répondit-il, n'est-ce pas assez, et en voulez-vous d'autres?...

Biron rentra à la Bastille, fort content de sa défense et s'applaudissant de la manière héroïque dont il s'en était acquitté. Il se figurait que, puisque le Parlement avait supporté sa verbeuse indignation, c'était sans doute parce qu'il partageait sa façon de voir ; et il en concluait son acquittement, sa réhabilitation, et se proposait déjà de bien rire aux dépens des courtisans qui l'avaient abandonné dans sa disgrâce.

— Les perruques du Parlement ont fléchi devant les moustaches du soldat ! s'écria-t-il en voyant le comte d'Auvergne qui l'attendait au guichet.

Et un splendide festin acheva de chasser de son imagination les nuages qui tentaient de l'assombrir... C'était par anticipation le souper des Girondins !... Après le repas, il se présenta, selon sa coutume, aux barreaux d'une fenêtre où il venait chaque soir respirer l'air frais de la nuit, lorsqu'il entendit une femme qui pleurait en prononçant son nom ; au même instant, il aperçut le vieux chancelier qui traversait tristement la sombre cour de la Bastille. A cet aspect, Biron pâlit et fut obligé de se retenir aux barreaux de fer, et, sans ce soutien, il fût tombé par terre, car ses forces l'abandonnaient et ses genoux refusaient de le porter ; c'est que d'un coup d'œil il venait de comprendre sa situation, et qu'il avait lu son fatal arrêt dans les gémissements prophétiques de la femme et sur le front consterné du chancelier.

Un instant après, on le fit passer « en chapelle, » et du plus loin qu'il aperçut le magistrat terrible, il lui cria :

— Ah ! monsieur le chancelier, n'y a-t-il point de miséricorde ? n'y a-t-il point de pardon ?...

Le chancelier le salue et *se couvre;* c'est alors que le caractère altier du maréchal, dont l'inflexible fierté s'était un instant démentie, remonte à toute sa hauteur primitive ; il se couvre lui-même de son chapeau, se croise les bras, et, lançant au messager de ses juges un coup d'œil de mépris et de rage, il ne lui donne pas même le temps de lui lire son arrêt qu'il refuse d'entendre ; puis, lui saisissant le bras, qu'il secoue avec violence :

— Vous m'avez jugé, s'écrie-t-il, et Dieu m'absoudra ; il fera connaître l'iniquité de ceux qui ont fermé les yeux pour ne voir mon innocence !... Vous, monsieur, répondrez de cette injustice, là-haut, devant lui, où je vous appelle dans l'an et jour !... Je pars en avant par le jugement des hommes, mais ceux qui sont cause de ma mort viendront après par le jugement de Dieu !...

Cette espèce d'assignation à comparaître au tribunal de Dieu dut jeter une étrange terreur dans l'âme du chancelier septuagénaire, qui put se rappeler celle de Ferdinand III, de Clément V et de Philippe le Bel.

Lorsque le chancelier, un peu remis de sa frayeur, lui dit que le roi ordonnait qu'on lui rendit ses ordres, Biron, tirant de sa poche son collier de la Toison d'or, le lui jeta plutôt qu'il ne lui donna, en disant :

— Que celui qui se sent assez fort pour le porter après moi le ramasse !...

Personne n'osa bouger.

Quelques minutes après, arrivèrent Garnier, prédica-

teur du roi, et Magnan, curé de Saint-Nicolas-des-Champs, suivis des *théologiens*, qui venaient pour le préparer à la mort... Devant eux le guerrier se découvrit, car c'étaient les messagers du ciel !...

III. — EXÉCUTION.

Le 31 juillet 1602, tout Paris, seigneurs, bourgeois et manants, s'étaient rendus, dès la pointe du jour, à la place de Grève ; les rues et les quais qui conduisaient à cette fatale enceinte que tant de sang avait arrosée déjà, tous les sombres carrefours de la vieille ville étaient encombrés par la masse populaire ; et si parfois un cavalier à la livrée royale venait à traverser, au pas de son destrier caparaçonné, les flots de cette bruyante multitude, on entendait surgir un grave et profond murmure, d'où sortait un nom souvent répété : ce nom, que ce peuple, dans toutes ses solennités nationales, n'avait jamais prononcé qu'avec enthousiasme et respect, était, ce jour-là, maudit et insulté par ces mille bouches inconstantes qui font ou défont à leur gré les célébrités et les illustrations ; ce nom, c'était celui de Biron !... ce peuple, c'étaient ses anciens admirateurs, qui avaient devancé l'aurore pour voir tomber sur un infâme échafaud la tête sanglante du sauveur de la patrie...

On avait prévu cette affluence, et, soit par respect pour la vieille gloire du condamné, soit par crainte de quelque tentative en sa faveur, la Cour avait secrètement ordonné que l'exécution fût consommée dans l'intérieur même de la Bastille. On avait dressé un échafaud au coin de la cour de cette prison, au-devant du portail par lequel on allait au jardin ; cette espèce d'estrade avait six pieds de haut et de large : on y montait par un degré de cinq marches ; il n'y avait ni parement ni tapis, rien qui indiquât la qualité du supplicié ; on voulait le faire mourir en simple plébéien, et on ne lui accorda même point « l'épée d'or d'Héliogabale ! »

En sortant de la chapelle, Biron, qu'on venait d'avertir que l'heure suprême était sonnée, marcha avec assurance, comme s'il se fût rendu à la bataille. Il était vêtu d'un habit de « taffetas gris, » un chapeau noir en tête. Le bourreau se présenta sur son passage, et le maréchal demanda à Voysin :

— Quel est cet homme ?...

— C'est, répondit-il, l'exécuteur de l'arrêt.

— Arrière ! s'écria Biron, ne me touche qu'il ne soit temps ! J'irai librement à la mort ; il ne sera jamais dit que j'aie été là comme voleur ou esclave ! Bourreau, si tu m'approches, je t'étrangle !...

Les théologiens lui adressèrent des paroles de paix, en lui faisant observer que, comme le Dieu devant lequel il allait paraître, il devait porter sa croix avec résignation.

— Oui, mes pères, s'écria-t-il, mais pas de cordes, pas d'entraves !...

On le laissa libre. Quoique l'ordre de l'exécution fût secret, les fenêtres de la cour étaient garnies de spectateurs ; on y distinguait le prévôt des marchands, les échevins, les maîtres des requêtes, les présidents de la Cour des comptes, les lieutenants civil et militaire, et le procureur du roi au Châtelet.

Arrivé au pied de l'échafaud, Biron se mit à genoux sur la première marche, pria Dieu en peu de paroles et leva les yeux au ciel ; il baisa le crucifix en souvenance de sa rédemption et monta d'un pas ferme, « le poing sur la hanche. » Lorsqu'il fut parvenu sur l'estrade, il lança un regard furieux au bourreau en lui disant :

— Tiens-toi à quartier ; tu avanceras quand je te le dirai ; je veux mourir en commandant.

Il jeta son chapeau à terre, se dépouilla de son pourpoint qu'il donna au valet du bourreau ; celui-ci lui présenta un bandeau que Biron rejeta en s'écriant :

— Si tu me touches autrement que pour me donner le coup, je t'étrangle !... Crois-tu que mes yeux aient besoin de bandeau ? En avaient-ils aux cent batailles où ils ont vu la mort d'aussi près qu'aujourd'hui ?...

Puis, se tournant vers les soldats qui gardaient la porte, il découvrit sa poitrine toute couverte de cicatrices et leur dit « qu'il serait bien obligé à celui qui lui baillerait une mousquetade. »

— Quelle pitié ! ajouta-t-il, de mourir si misérablement et d'un coup si honteux !...

Il y avait de l'égarement dans ses yeux, et tous ces soldats, en entendant la voix bien connue de leur général, se mirent à verser des larmes ; Biron lui-même s'attendrit et s'écria :

— N'y a-t-il donc point de pardon ?... J'ai mis mon âme en état de paraître devant Dieu, mais je plains l'âme du roi qui me fait mourir injustement...

Puis, comme Voysin lui disait que c'était la forme de lire l'arrêt, le condamné entra en fureur, en se plaignant qu'on voulait lui rendre la mort difficile et dure en prolongeant son attente, et, tandis que le greffier lisait la funeste sentence, Biron criait tellement haut, que les assistants ne purent entendre un mot de la lecture. L'arrêt lu, les théologiens l'admonestèrent de recommander son âme à Dieu et de se résigner. Il prit son mouchoir, se banda lui-même les yeux, par réflexion, et demanda au bourreau où il fallait se mettre.

— Là, monsieur, là, répondit-il.

— Et où est-ce là ?... Tu vois bien que je ne vois rien !... Tu me montres comme si je voyais clair !...

Et, en disant cela, il arracha son mouchoir de dessus ses yeux et cria à l'exécuteur « de se dépêcher ! » Le bourreau le pria de se mettre à genoux afin « qu'il ne le manquât pas et ne le fît pas souffrir ! »

— Non, non ! dit Biron, je veux mourir debout ; si tu ne peux en un coup, mets-en trente ; je ne bougerai non plus qu'un héron !

On insista pour qu'il se mît à genoux ; alors il obéit et s'écria encore :

— N'y a-t-il point de miséricorde ?

On voulut lui couper les cheveux et lui attacher les mains ; à cette proposition, le vieux guerrier entra dans un tel accès de fureur et de rage que le bourreau effrayé sauta en bas de l'échafaud.

— Je ne veux qu'on me touche que pour me donner la mort, cria Biron ; si on me met en fougue, j'étranglerai la moitié de ce qui est ici et je contraindrai l'autre à me tuer !... Je vais sauter en bas, si vous me mettez en rage !...

Tous ceux qui étaient sur l'échafaud étaient descendus à la hâte : il était là seul, dominant cette foule étonnée de soldats, de gardes et de bourreaux qui tremblaient à sa vue ; il se croisa les bras sur sa large poitrine et regarda victorieusement tous ces hommes fascinés qu'il était fier d'épouvanter ; il ressemblait alors à un chef qui, du haut d'une tribune, se prépare à la harangue ; son supplice était mêlé de triomphe ; il était superbe, impassible, intraitable devant l'épée du justicier, comme il l'avait toujours été en face des canons ennemis...

Cependant un des théologiens se hasarda à monter, et Biron lui tendit la main en disant :

— Oh ! vous, je le veux bien !



Le prêtre le calma et lui donna l'absolution. Dès lors ce fut un autre homme; il releva lui-même ses longs cheveux blanchis par la fatigue plus que par les ans, les attacha sur son front avec son mouchoir, invita le bourreau à s'approcher, baissa la tête et lui cria d'une voix forte, en présentant son cou à l'épée :

— Eh ! boute, boute ! ! !

C'était mourir en commandant.

Le coup passa si subitement que peu de personnes l'aperçurent; la tête tomba et d'un bond alla rouler sous les pieds des chevaux qui entouraient l'échafaud. Quand on releva le cadavre, que l'exécuteur osait encore à peine approcher, le cœur battait violemment dans la poitrine et se gonflait par de brusques soubresauts musculaires, comme si ce noble cœur eût voulu se soulever contre cette tête turbulente et ambitieuse qui seule avait entraîné Biron dans la voie malheureuse qui l'avait conduit au supplice.

A neuf heures du soir, le cadavre fut porté à l'église de Saint-Paul où il fut inhumé au milieu de la nef; sur une simple pierre qui recouvrit sa tombe on grava ce quatrain, plate allusion à la vie militaire de saint Paul, misérable



Biron en grand costume de maréchal de France. Dessin de H. Pottin.

épigramme jetée sur le cercueil d'un homme qu'on n'osa jamais plaisanter qu'après sa mort :

> Byron ayma tant les gens d'armes,
> Qu'aprèst qu'on eust coupé son col,
> Il donna son corps à sainct Pol
> Parce qu'il a porté les armes.

Ainsi finit l'homme dont la grande renommée remplit toute l'Europe au dix-septième siècle et dont la bouillante valeur seconda si bien la paternelle bravoure du roi béarnais; il eut le malheur de faillir une seule fois, mais il servit longtemps la patrie comme on la servait dans ces âges chevaleresques, pour le bonheur de lui être utile : il n'avait pas une seule veine qui n'eût versé du sang pour elle, et les annales d'Amiens, si souvent assiégé, pris et repris, garderont à jamais la glorieuse mémoire du héros qui l'a conservé à la France et de l'homme qui voulut réhabiliter cette ville conquise par surprise :

— Les Picards, disait-il, se sont laissé prendre par des sacs de noix!... Parbleu! je le crois bien, jamais l'ennemi ne serait entré autrement dans la brave ville d'Amiens que par ruse et félonie : les Picards ont toujours marché aux Espagnols la tête haute et le mousquet à l'épaule!... Bien en a pris à ceux-ci de les aborder déguisés en femmes et en muletiers; ils ont passé par la porte battante, parce qu'ils n'auraient pu passer par la brèche. Fi! l'Espagne s'est fait là une sale tache!

GALOPPE D'ONQUAIRE.



LES PORTRAITS DE FAMILLE



Les Portraits de famille. Tableau d'Alph. Roehn. Dernier Salon.

Quand vous trouverez mon chapeau, j'aurai cessé de vivre. Tel est le fond d'une des plus célèbres mystifications de Vivier, et le sujet de la comédie, trop spirituelle, qu'il a fait jouer naguère au Gymnase.

Nous disons trop spirituelle... pour les bourgeois, — et nous entendons ici par bourgeois les gens qui sont le contraire des artistes, ceux qu'on appelle les Béotiens dans les salons et dans les ateliers d'Athènes, — tous les produits de cette graine vulgaire que maudissait Horace, qui a donné les constitutionnels à la politique, les Polonais au ***patrouillotisme,*** les juste-milieu à la littérature et les hommes prétendus sérieux à la société; ces amateurs à courte vue, vieillards du cœur à trente ans et libertins de la parole à soixante, pour qui les beautés et les saillies sont des hardiesses, le mot propre une inconvenance, l'équivoque un bonheur et les à-peu-près des chefs-d'œuvre; qui connaissent à fond le cigare, le report, — et la soustraction légale; qui trouvent que Lamartine abuse de sa facilité, Victor Hugo de son imagination, Méry et Alph. Karr du paradoxe, et qui résument enfin la poésie et l'art, l'histoire et la morale en deux mots : « Notre Béranger. » A ce compte, Dieu merci, beaucoup de roturiers sont nobles, — et quelques nobles, hélas! sont bourgeois.

Donc ces honnêtes prud'hommes, experts assermentés du flon-flon, que Vivier mystifie si bien depuis dix ans,

et qui forment pour son répertoire les plus vrais comiques du monde, ont jugé son *Mariage dans un chapeau* trop *fantaisiste*, et l'ont sifflé magistralement dans leurs cravates. C'est le dernier chevron qui manquait à l'esprit du fameux corniste.

Mais nous ne voulons parler ici que de l'origine authentique de sa fiction du Gymnase, — et voici, selon la chronique des Eaux, comment le *drôle de cor* s'est donné le spectacle à Bade, avant de l'offrir au public parisien.

Vous êtes libres de préférer l'anecdote à la pièce. Quant à nous, nous préférons la pièce à l'anecdote.

C'était donc à Bade, à la saison dernière. Deux millionnaires anglais, lord et lady S*** y recevaient la meilleure compagnie, dans leur jolie villa de la route de Lichtenthal, achetée depuis par M. Emile de Girardin.

Un soir, Vivier leur présenta un de ses jeunes amis, Alfred de R***, fils d'un magistrat honorable, mais peintre d'histoire par vocation, et sans autre fortune que son talent.

Alfred ne vit, chez les grands seigneurs britanniques, ni l'éclat de leurs salons et de leur raout, ni leur galante et somptueuse hospitalité; il ne vit que les deux beaux yeux bleus, les cheveux blonds ondés, la taille et la figure exquise de leur fille aînée, miss Fanny : portrait vivant de Lawrence, détaché de son cadre.

Fanny remarqua l'artiste de son côté, — et, huit jours après, selon le vœu de la jeune fille, il fut chargé de peindre toute la famille S***.

Alfred trouvant que le costume Louis XV allait merveilleusement à Fanny, le père, la mère et les deux sœurs furent représentés en poudre, en habits français et en robes à paniers.

Le tableau s'était achevé — le plus lentement possible, — et l'artiste, désolé, allait partir pour l'Italie, — lorsqu'il assista à une dernière soirée chez ses modèles.

Vivier était là, comme de coutume, et lisait dans les yeux d'Alfred son cruel secret.

Au moment des adieux, le peintre sort des premiers pour abréger son supplice. La plupart des invités l'imitent, tandis que miss Fanny rentre dans sa chambre; et il ne reste au salon que Vivier, Méry, Paul d'Ivoi et une dizaine d'amis.

Comme ils prenaient leurs chapeaux pour s'en aller à leur tour, on découvre sur un fauteuil un panama sans maître. (Le panama est reçu, à Bade, dans les meilleures soirées.)

— Quel étourdi est parti sans chapeau? demande lord S***, en examinant le couvre-chef oublié.

Puis il tressaille, chancelle et pousse un cri. Il venait de lire, et il montrait ces mots, écrits sur un billet, au fond du panama :

Quand vous trouverez mon chapeau, j'aurai cessé de vivre. N'accusez personne de ma mort.

Vous vous figurez les terreurs et les conjectures!

Toute la colonie de Bade fut passée en revue, et Dieu sait avec quels commentaires! Joueurs effrénés ou sournois, riches vrais et faux riches, boursiers et diplomates, gens suspects et honnêtes gens, amis et inconnus, maris jaloux ou trompés, rivaux de la roulette, du turf ou du boudoir, etc., etc. Pour trouver le mort anonyme, on tua par leur nom tous les vivants; pour deviner le secret d'un seul, on jeta au vent les secrets de tout le monde!

Ce fut un vaudeville du Palais-Royal en pleine tragédie romantique. Bref, ces suppositions ne menèrent à rien qu'à entendre Vivier s'écrier en s'élançant dehors :

— C'est peut-être moi qui me suis brûlé la cervelle! Allons me sauver, s'il en est encore temps!!!

On renvoya forcément l'enquête au lendemain; — et Méry et Paul d'Ivoi retrouvèrent, à cent pas dans l'avenue, Vivier riant comme un fou...

Il leur expliqua tout, en avouant qu'il s'était donné cette comédie à lui-même.

On se permit de la juger barbare, mais il ajouta sérieusement :

— Attendez la fin pour applaudir ou siffler; — et rendez-vous demain chez lord S***, à son thé de midi.

Or, voici ce qui se passa le lendemain chez lord S***.

Il secoua de bonne heure son flegme britannique, abrégea sa longue toilette et son premier *lunch*, et manda sa femme et sa fille pour tenir conseil.

En apprenant alors l'histoire du chapeau, Fanny devint pâle comme une morte, et crut reconnaître, dans le billet fatal, l'écriture d'Alfred de R***.

On la compara à sa signature au bas du tableau de famille, — et le père et la mère remarquèrent, comme la jeune fille, une ressemblance effrayante.

Lady S*** devint pensive, milord regarda Fanny, et celle-ci s'évanouit dans ses bras...

Revenue à elle et pressée de questions, elle laissa parler son cœur à travers ses larmes.

Alfred de R*** l'aimait sans l'avouer — autrement que par ses tristes regards... Pauvre, fier et inconnu, au début d'une carrière d'artiste, il ne pouvait et n'osait demander sa main... Elle-même, malgré sa foi dans son caractère et son talent, ne lui avait permis aucune espérance...

— Et elle s'en repentirait toute sa vie, s'écriait-elle, et elle le suivrait au tombeau, — car elle l'aimait aussi au fond de l'âme, et elle avait causé son désespoir et sa mort.

Là-dessus lord S*** se fâcha tout rouge, mais, voyant sa fille pleurer plus fort et sa femme imiter sa fille, il se mit à pleurer comme elles..., et il allait courir à la recherche d'Alfred..., lorsqu'on annonça Alfred en personne.

Il était en costume de voyage; et, ignorant toute l'aventure, il venait, sur le conseil de Vivier, faire un dernier adieu à milord, — lisez : à Fanny.

Lord S*** l'embrassa, dans un premier élan, comme le sauveur de sa fille, — et tout s'expliqua bientôt par l'entrée de Vivier et de ses amis...

Le spirituel corniste avait imaginé le suicide pour forcer les aveux en comblant l'abîme social, — et sa charge héroïque avait réussi, puisque le mariage d'Alfred et de Fanny se trouvait au fond du chapeau.

Lord S*** se fâcha encore..., et pardonna au bonheur...

L'artiste n'eut qu'une couronne blanche à ajouter sur la tête de Fanny dans les portraits de famille.

Et n'ayant pas ces portraits sous les yeux, pour illustrer le présent article, nous avons fait graver le tableau charmant, exposé par M. Alphonse Roëhn au dernier Salon, sous le même titre et avec les mêmes costumes.

Que M. Alfred de R*** en fasse autant pour le salon prochain, et sa réputation d'artiste vaudra bientôt la fortune de sa femme.

PITRE-CHEVALIER.



PETITS CHASSEURS DE PROVINCE. — MARTIN PIVOT.

Chalabre est une petite ville perdue sous les contreforts des Pyrénées, entre l'Aude et l'Ariège; le château qui la domine est encore la résidence des seigneurs de Bruyères, originaires de l'Ile-de-France, et venus au treizième siècle, avec Simon de Montfort-l'Amaury, à la croisade, où ils gagnèrent ce fief de haubert, comme dirait l'ancienne coutume normande, et autres terres dans le Minervois et le Rasez (1).

Les environs du château étaient, à l'époque de ce récit, peuplés de lapins, qui, grâce à d'inextricables réseaux d'ajoncs épineux, et surtout à l'indifférence des habitants, plus occupés d'opérations mercantiles que de chasse, s'y étaient multipliés comme les sauterelles d'Egypte.

Un seul homme, Martin Pivot, n'envisageait pas du même œil cette exubérance prolifique. Chasseur par instinct, il était tailleur par nécessité ; aussi son fusil était-il plus souvent fourbi que ses aiguilles.

Depuis cinquante ans environ qu'il habitait Chalabre, on ne l'avait jamais vu franchir sa banlieue, à plus de trois milles à la ronde. Il est certaines créatures destinées à graviter ainsi autour d'un centre unique, comme l'âne aveugle autour de la meule. C'est encore une économie de la Providence, qui, vu l'irritabilité ombrageuse et cupide de notre espèce, a jugé à propos de varier ainsi les goûts, de peur de la voir s'entre-dévorer, dans une évolution commune, à la poursuite de la même proie.

Nul, parmi les contemporains de Pivot, même aux beaux jours de sa jeunesse, ne pouvait se flatter de l'avoir vu rire ; une sorte de gloussement comprimé, qui n'irradiait jamais sur sa face, était la plus haute expression de sa joie. Sobre et patient comme un dromadaire, il appliquait ses qualités tantôt à la pêche, tantôt à la chasse. C'était l'homme primitif dans sa rude écorce, un Wisigoth attardé, que le flot de l'invasion avait laissé en deçà des Pyrénées.

Le digne homme, en outre, n'avait ni femme ni enfants ; il était à lui seul toute sa postérité, y compris sa ligne, immense roseau, qu'il offrait dans ses heures de flânerie, en guise de pont, aux scarabées des bords du Lers, désireux de le traverser sans mouiller leurs élytres ; plus, un vieux fusil, à la crosse fendue, radoubée d'une ficelle, et son chien Flambeau, chasseur de rats et de grenouilles par goût, et de lapins par état.

Quel que fût le temps, pluie ou soleil, si vous rencontriez, soit en amont, soit en aval de la rivière, un quidam aux jambes héronnières, immobile sur un roc, le roseau tendu, et formant avec son corps un angle de quatre-vingt-dix degrés, vous pouviez affirmer, quelle que fût d'ailleurs la distance, que c'était maître Pivot. Sa passion pour cet incroyable passe-temps était telle que, même pendant les jours caniculaires, à l'heure où les lézards, si amoureux du soleil, cherchent l'ombre, où un œuf, en tombant sur son piédestal de granit, se serait subitement figé, il ne perdait pas un millionième de son attitude stoïque, au grand étonnement des passants et des chiens, qui, la langue pendante et la queue basse, cheminaient sur la route poudreuse du Lers.

(1) Cantons compris dans le département de l'Aude ; ils portent encore le même nom.

Quant à Flambeau, qui ne se piquait pas du même stoïcisme, il se glissait en tapinois entre les joncs et sous les aunes du rivage, guettant les rats d'eau et les grenouilles, sur lesquels il se ruait brusquement, pataugeant et troublant l'eau, puis en sortait pour se *ventriller* à l'aise sur quelques touffes de gazon.

Après le solstice d'été, il n'était pas rare de voir maître Pivot insidieusement penché sous les arbres du rivage, partageant son attention entre les oscillations du liége et le cri de quelque grive repue de genièvre ou de raisin, venant à l'heure de midi chercher l'ombre et le frais dans le voisinage des eaux. Vous eussiez admiré alors le plus magnifique coup double qui jamais ait éclaté sous le ciel ; tandis que la grive tombait mortellement frappée à ses pieds, Pivot, le fusil encore fumant d'une main, se hâtait de tirer de l'autre son roseau, au bout duquel frétillait une truite, passablement scandalisée de venir trépasser côte à côte d'un habitant des airs.

A contempler ainsi les scarabées franchissant sur son roseau les flots limpides du Lers, on se doute bien que les pratiques de notre tailleur couraient risque de confectionner elles-mêmes leurs hauts-de-chausses, ou de se résigner à la mode économique et primitive des naturels de la mer du Sud.

Mais si sa bourse ne s'emplissait pas à ce jeu, en revanche son garde-manger n'était jamais vide. Il pouvait donc, grâce à cette intarissable famille de lapins, dont les peaux cousues par lui et ajustées à sa taille couvraient, pendant l'hiver, sa longue et placide personne, braver la civilisation et ses exigences.

Un seul jour, c'était le dimanche, il entrait en contact avec elle à l'auberge du Héron, sur le cours, en face l'arbre de la liberté, dont le pompeux feuillage dépassait à cette époque (octobre 1810 les toits environnants, critique amère de la pensée qui l'avait plantée ; car si la terre, fidèle à sa mission providentielle, avait développé l'arbre, il n'en était pas de même de la vertu civique dont il était l'emblème. Là se réunissaient, au sortir de la messe, tous les viveurs du lieu, petits rentiers, marchands, ex-officiers de Sambre-et-Meuse, etc., etc., etc. La plupart anciens camarades d'école de Pivot, ils l'admettaient à leur pique-nique hebdomadaire, moins pour sa causerie, — il était silencieux comme une carpe, — que pour son écot en gibier, et surtout pour son incontestable talent à le cuire à point.

Aussi, ce jour-là, l'aubergiste lui déléguait-il la direction suprême de la broche que mettaient en branle à tour de rôle, dans une roue cylindrique adaptée au manteau de la cheminée, une demi-douzaine de roquets égrillards, tous pénétrés du plus profond respect pour sa personne, et surtout pour certaine badine de coudrier flexible et assez longuette pour atteindre les délinquants dans leur laboratoire aérien.

Pendant cette opération, Flambeau, assis devant l'âtre, contemplait tourner à la broche deux lapins, flanqués d'une bécasse et d'une douzaine de grives, dont le jus tombait sur des rôties appétissantes. De temps en temps, il poussait de petits grognements d'impatience, provoqués sans doute par le fumet qui s'en exhalait ; ce qui,

joint au mouvement ondulatoire de sa queue sur le parquet, causait de fréquentes distractions au roquet en fonction. Mais quand celui-ci, poussé par la curiosité, penchait la tête hors de son laboratoire, il était soudain rappelé à l'ordre par le sifflement de la baguette susdite.

Tant que la république des lapins fleurit et se multiplia, Pivot n'eut pas de peine à fournir son écot; mais, par malheur, quelques braconniers de Mirepoix éventèrent leur retraite. Après les bassets vinrent les furets et les pantières; chassés sous le ciel et dans leurs manoirs souterrains, les lapins diminuèrent à vue d'œil, et le jour arriva enfin où Flambeau, malgré tout son zèle, ne put en ramener un seul sous le fusil de son maître.

Tout autre se serait désolé à moins; mais Martin Pivot ne jetait jamais son bonnet par-dessus les moulins: il savait attendre.

On n'a pas oublié que ce canton était couvert d'une trame inextricable et compacte d'ajoncs et de broussailles; ce furent autant de forts inexpugnables pour les rares survivants de cette défaite de Cannes. Les bassets eux-mêmes, après avoir tenté d'y pénétrer, reculèrent, la queue et l'oreille basses: à plus forte raison Flambeau, plus haut de jambes, et non moins jaloux de l'intégrité de sa peau.

Comment les déloger, à moins de mettre le feu à leur repaire? Pivot en eut d'abord l'idée; mais ce mode de déboisement, fort usité dans les solitudes du nouveau monde, est sujet dans celui-ci aux ombrages du procureur impérial.

Si les convives de Pivot étaient friands de ses lapereaux et de ses truites, il ne l'était pas moins des pâtés de volaille, et surtout du vin guilleret de Limoux, dont on les arrosait. Mais il n'aurait voulu pour rien au monde accepter la tolérance généreuse de ses amis; car, s'il avait le palais délicat et la dent ferme, son cœur était à hauteur de son palais et de sa dent.

Heureusement, on était en pleine automne; et, grâce aux oiseaux émigrants qui commençaient à paraître, il put encore fournir son écot à l'auberge du Héron. C'est particulièrement dans cette saison qu'il déployait cette patience mirifique qui fera à jamais de lui un type à part dans les fastes du *sport*. (Je prie nos compatriotes des Pyrénées de me pardonner ce mot barbare, non moins rude à leurs oreilles qu'à celles de l'empereur de la Chine, lequel ne qualifie jamais autrement les Anglais.)

Il n'était pas rare alors de voir maître Pivot, couché tout de son long sur la croupe d'une des plus hautes collines environnantes, le fusil planté sur la poitrine, le doigt à la détente et la face tournée vers le ciel, attendant ainsi dans une immobilité absolue le passage des étourneaux.

Ces oiseaux traversent les airs par bandes si nombreuses, à cette époque de l'année, qu'ils voilent le soleil comme les flèches hyperboliques de l'armée de Xerxès. Leur avidité est telle, qu'en quelques minutes, vignes et oliviers sont dépouillés de leurs fruits: la grêle ne fait pas mieux.

Non content de saisir une olive avec son bec, chaque individu de la bande en emporte deux autres, une à chaque patte; c'est tirer trois moutures d'un sac.

Un jour, enfin, ils passèrent par millions, compactes et frémissants comme un vent d'orage, à quelques toises de son fusil. Le coup fut stupéfiant: plus de cent restèrent sur place, sans compter les mourants et les blessés, lesquels perdirent à jamais le goût du raisin et des olives, et ne revirent plus les gras pâturages normands, antique berceau de leur race, de la bonne foi, des procès et des pies (1). Cet exploit, dont on parle encore à Chalabre, ne put le divertir de son idée fixe à l'endroit des lapins. Comment les déloger de leurs toits épineux? Tel était le problème qu'il se posait le matin en se levant et le soir en soufflant sa chandelle.

Un jour, pendant qu'il dirigeait avec sa verge prévôtale la cuisson de quelques petits pieds, il fut frappé d'une idée; elle l'absorbait tellement, que deux fois le roquet en fonction put allonger son cou hors du cylindre et contempler les ondulations de la queue de Flambeau, sans que notre songeur le rappelât autrement à l'ordre que par un geste amical; bien mieux, quand le roquet eut achevé sa tâche, au lieu de le retirer brusquement par la peau du cou, et de le jeter ensuite, selon son habitude, sur le parquet comme un linge sale, Pivot le prit entre ses mains, et, après une paternelle accolade, le déposa doucement à terre; même politesse envers ses camarades, qu'il plaçait ainsi et retirait à tour de rôle jusqu'à l'entière cuisson des petits pieds. Il commençait à réaliser son idée.

Les tournebroches furent d'autant plus sensibles à ce procédé, qu'ils y étaient moins habitués; ils le témoignèrent tous à la fin de leur besogne, par des jappements joyeux et des bonds désordonnés autour de ses longs et arides mollets (les culottes courtes et les queues étaient encore en pleine floraison).

Leur joie surtout n'avait plus de bornes, quand Pivot, qui voulait se les acquérir à tout prix, les menait en promenade dans les champs; c'étaient alors des percées furieuses dans les hautes herbes, des bonds désespérés après les papillons et les oiseaux, indice irrécusable aux yeux du bonhomme d'une vocation qui s'ignore elle-même. Sans doute il devinait, lui aussi, par instinct, que la volonté, sous l'inspiration de l'amour, fait des prodiges. L'ascendant qu'il acquit de la sorte sur ses pétulants élèves était tel, qu'il lui suffisait d'un simple coup de sifflet pour les faire accourir simultanément de leurs jeux à ses pieds. Un jour, l'un d'eux, en l'attendant, sauta du haut de son laboratoire, au risque de se rompre le cou et de laisser bruler le rôt, sans préjudice de l'infaillible raclée qui l'attendait au bout.

En voyant notre homme passer sur le cours entouré de ses nouveaux compagnons, comme une dinde de ses poussins, en tête desquels Flambeau, qui en avait pris son parti, cheminait aussi gravement que son maître, les spectateurs y perdaient leur latin (perte insensible, à vrai dire). En effet, depuis trente ans environ qu'il passait ainsi sur le cours à la même heure, le fusil sur l'épaule et la ligne à la main, jamais un tel supplément d'entourage n'avait frappé le regard de ses concitoyens, de sorte qu'à sa première apparition il produisit sur eux le même effet qu'une éclipse de lune chez les grands Namaquois (2).

Un jour, l'un des convives de l'auberge du Héron le rencontra en cet équipage, et comme il s'enquérait d'un air narquois de ses lapereaux:

— Patience, fit-il, ils seront bientôt mûrs.

En effet, le lendemain même, notre homme débouchait au petit jour de son logis, en grand équipage de chasse; c'était par une de ces matinées d'automne, si splendides et si calmes sous les Pyrénées. Les premières lueurs du matin rougissaient à peine le sommet de l'arbre de la liberté, où gazouillaient tous les pierrots de la ville, que les

(1) Ces oiseaux font leur séjour habituel dans nos provinces du nord et de l'ouest. On ne les voit arriver qu'en automne dans le midi, où ils ne séjournent que quelques semaines.

(2) Peuple d'Afrique de la famille hottentote, évangélisé par le missionnaire Anderson.



tournebroches à son premier sifflet débouchaient à leur tour, avec la célérité fiévreuse des moutons de Panurge, de la chatière de l'auberge, et venaient se ranger à ses pieds en ordre de bataille. Sur un signe de sa main, Flambeau prit la tête de la colonne, et, comme s'il eût deviné sa pensée, se dirigea vers les *garrigues* (1) de Sonac.

Là, dans un vallon aux pentes abruptes et boisées, se dresse, au milieu d'une clairière, une masse confuse de rochers criblés à leur base d'innombrables trous; c'était, à n'en pas douter, l'antique métropole des lapins, vide, hélas! d'habitants, depuis la catastrophe si fatale à leur race.

En se retrouvant, après une si longue absence, sur le théâtre de ses exploits, Flambeau se mit en quête avec une verve qui étonna les pétulants roquets eux-mêmes. Mais, arrivé en face des broussailles qui jadis avaient entamé sa peau, il s'arrêta court : admirable effet de la mémoire! Pivot alors se tourne vers les tournebroches

Martin Pivot et ses chiens. Flambeau et les roquets. Dessin de Foulquier.

qu'il avait contenus jusque-là, et, sur un signe de sa main, tous se précipitèrent dans le fourré sous le nez de Flambeau, non moins stupéfait de leur audace.

Après un moment de silence, leurs glapissements retentissent; soudain un lapin débuche, le coup part, et il tombe mortellement blessé. L'explosion fut si terrible pour leurs oreilles, vierges encore d'une pareille musique, qu'ils sortirent tous simultanément du fourré, éperdus et fuyant de toutes parts; mais, à la voix du maître, et surtout à la vue de Flambeau rapportant le lapin avec la dignité d'un vieux serviteur, la bande se rallie, et, sur un nouveau signe du maître, pénètre derechef dans le fourré. Un second lapin ne tarda pas à tomber comme le premier, puis un troisième, un quatrième ; Pivot était en veine, il ne s'arrêta qu'au septième.

Ce fut là une belle victoire, qui dilata son cœur sans le rendre plus fier. Outre qu'elle allait clore le bec aux malins, elle était le prélude de bien d'autres encore ; car les

(1) On nomme ainsi dans le midi des terrains vagues couverts de chênes nains, de buis et de lavande.

roquets, enivrés de poudre et ravis de leur coup d'essai, s'étaient transformés soudain de conscrits en vétérans.

Grande fut la joie des habitués de l'auberge du Héron, quand, le dimanche suivant, parut le rôt inespéré des lapins, flanqués d'une douzaine de grives dodues et parfumées.

— Haut le verre! s'exclama l'un des convives : Au vainqueur des lapins!

— Au vainqueur! répétèrent tous nos viveurs.

— Doucement, mes amis, justice pour tous! fit Pivot. Ici l'orateur, chose inouïe dans les fastes parlementaires, coupa son exorde par un sifflement aigu.

Soudain, de tous les coins de l'auberge, accourent les tournebroches qui se groupent à ses pieds :

— Aux vrais vainqueurs! fit à son tour notre héros en étendant la main. A eux seuls l'honneur de ce plat dont notre table a été si longtemps sevrée! A vous donc intéressants quadrupèdes (les roquets étaient attentifs et respectueux), à vous! race méprisée jusqu'ici et qui, par votre courage, vous placez aujourd'hui au-dessus des plus braves, témoin Flambeau, ce lâche, qui a tourné la queue au danger que vous avez si résolûment affronté. (*Sourd grognement de Flambeau.*) Ne te fâche pas, mon vieux; la vérité est toujours vérité, bien qu'elle soit plus difficile à avaler qu'une arête de poisson.

Et Pivot vida, avec componction et presque la larme à l'œil, sa dixième rasade.

Après ce *speach*, le plus long qu'il eût fait de sa vie, notre héros se rassit et congédia les roquets.

Grâce à leur active coopération, il put désormais et pendant longues années continuer ses repas du dimanche à l'auberge du Héron, promener ses flâneries sur les bords du Lers, tendre charitablement son roseau aux coléoptères, et, plus heureux que ses convives, jouir des bienfaits de la civilisation sans en avoir les charges.

L. AMIEL.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES SALONS DE PARIS.

On avait dit que le carnaval de 1859 serait un carême : c'est plutôt le carême de 1859 qui devient un carnaval. Nous avons rarement vu le monde plus joyeux, plus chantant, plus dansant, plus déchaîné, d'un bout de Paris à l'autre. Il nous est impossible de suffire, depuis un mois, aux soirées et aux concerts, aux noces et aux banquets, aux opéras et aux comédies, aux bals et aux soupers qui se disputent ces cinq ou six heures de la nuit dont se compose le véritable jour parisien.

Les Tuileries, l'Hôtel-de-Ville, les ministères et les ambassades ont donné l'exemple, comme de coutume. On y a fait un cours amusant d'histoire de France, au milieu des travestissements de toutes les époques, — depuis la casaque des Francks jusqu'aux paniers de Louis XV et aux cadenettes du Directoire.

Puis M. le baron de Rothschild a fait danser sa nouvelle et charmante bru, Mlle Anspach, à travers des flots de diamants et de pierreries. Puis les Italiens et l'Opéra ont chanté et chantent encore chez le prince Poniatowski, —chez M. le président Troplong, chez Mme Persiani, devenue professeur, — et quel professeur! — chez Mme Eugénie Garcia, sa digne émule, — chez Rossini enfin, l'amphytrion de la musique par excellence.

On a exécuté là d'abord *la Laitière de Trianon*, jolie opérette de MM. Galoppe d'Onquaire et Wékerlin. Puis Mlle Mira et M. Biéval, renonçant au charme de la voix, ont joué en comédiens excellents : *Le tout est de s'entendre*, proverbe très-remarquable de M. Verconsin, qui marche d'un pas sûr vers le Théâtre-Français. Puis encore, Mme Alboni a chanté une *Jeanne d'Arc* inédite, chef-d'œuvre du maestro, oublié depuis vingt ans dans un tiroir!

Manche à manche, cet autre bijou de MM. G. d'Onquaire et Wékerlin, mis en vogue par MM. Bussine et Mme Charles Ponchard, a fait les délices des nobles et des riches faubourgs, — où il alternait avec *les Deux princesses* de MM. Pacini et le comte W. d'Indy, chantées avec tant de grâce et de verve par MM. Jules Lefort et N. Panel, Mmes Gaveaux-Sabatier et Banderali.

Quoi encore? La célèbre *Malibran noire* est rentrée en triomphe avec sa guitare enchantée (1). Nous avons entendu Mme Miolan-Carvalho chez M. Frédéric Lévy, dans son petit palais de la rue de la Roquette; — Mme Anaïs Ségalas et Mlle Stella Colas ont rivalisé de finesse et de succès chez l'illustre docteur S***. M. Jules Beer, le propre neveu du grand Meyerbeer, a fait représenter chez lui-même, par Mme Gaveaux, MM. Lefort et Cabel, un opéra de sa façon : *En Etat de siège*, — paroles de M. Galoppe d'Onquaire, le Scribe des salons de Paris.

LA SALON DE Mme ORFILA.

Quant au salon de Mme Orfila, qui est toujours l'unique et l'incomparable, il nous rappelle plus que jamais, cette année, les salons, si chers à nos souvenirs, de Mme Récamier et de Mme Emile de Girardin. Ce qu'étaient ceux-ci pour la politique, la science et la littérature, le salon de Mme Orfila l'est pour la musique et les musiciens. Ils sont là dans une atmosphère qui double leur talent et leur triomphe. La compétence souveraine des maîtresses de la maison (Mmes Orfila et M. de Saint-P***), les souvenirs glorieux du passé, le choix parfait des auditeurs, l'intelligence exquise et la variété piquante des programmes, le mélange ou l'opposition des artistes les plus sympathiques ou les plus divers, le magnétisme irrésistible qui va et vient du piano à l'assemblée; tout est réuni là pour baptiser les jeunes réputations, pour rajeunir et confirmer les anciennes, pour donner enfin la loi et le ton, non-seulement aux amateurs et aux dilettantes, mais encore aux directeurs des théâtres lyriques. Nous avons entendu, en une seule soirée, chez Mme Orfila, M. Levasseur, ce vieux maître toujours jeune, dans son grand air de Bertram, dans le duo de *Guillaume Tell*, avec M. Armand Prat, ténor d'une grande énergie, et dans le duo du *Philtre* (*le Sénateur et la Gondolière*) avec Mme Charles Ponchard; — M. Prat, dans le grand air d'*Otello*, Mme Ponchard dans les romances de Mme Persil, Mme Ugalde dans celle du *Bandit calabrais;* toutes les deux dans le duo du *Maçon*, bissé avec enthousiasme; —

(1) Voir le *Musée des Familles*, t. XIX, p. 159 et 214.

sans compter les variations brillantes du violon de M. Fournier, et le *Crociato* de Weber sous les doigts savants de Mme Mariquita Biarotte.

Quel autre salon pourrait organiser à l'improviste un concert aussi riche et aussi varié?

Les bals mêmes, — ce pont aux ânes, — ont, chez Mme Orfila, un caractère artistique et original, témoin son bal travesti du dimanche gras, composé de paysans et de paysannes de toutes les nations et de toutes les époques, et dont chaque groupe formait un tableau charmant, ou un contraste délicieux, à nous faire regretter de n'avoir pas le crayon de Stop ou le pinceau de Winterhalter.

DUPREZ ET VARESI.

Quand Duprez triomphait en Italie, il rencontra un chanteur qui fixa vivement son attention. C'était un jeune homme plein de talent, d'esprit et de feu, mais encore un peu inexpérimenté. Il s'appelait Félix Varesi. Il était le fils d'un colonel de la grande armée, qui avait gagné ses grades et ses croix sur le champ de bataille, et qui s'était marié, en 1812, avec Mlle Lafitte, de Calais, où l'artiste, son cinquième fils, était né au soleil de la France. Elevé d'abord pour l'épée, comme son père, par l'ingénieur militaire Vincenzi et le célèbre professeur Barla, Félix Varesi fut bientôt entraîné au théâtre par la Pasta et Rubini. Il venait d'enlever le succès d'assaut, lorsque Duprez s'intéressa à son compatriote et lui donna les premières leçons de cet art dont il était déjà le premier maître. Grâce à ses conseils précieux, Varesi s'élança bientôt au premier rang. Il devint le plus célèbre baryton de l'Italie. Mercadante, Savi, Ricci, Pacini, Donizetti et Verdi lui confièrent à l'envi leurs chefs-d'œuvre. Ces deux derniers écrivirent pour lui les grands rôles de *Linda*, de *Maria di Rohan*, de *Rigoletto*, etc. Il les créa et les interpréta sur toutes les scènes de la Péninsule, à Vienne, à Madrid, dans les différentes capitales de l'Europe, avec tous les triomphes que remportent une admirable voix, un jeu savant et passionné, une méthode qui joint la correction de Garcia au style entraînant de Duprez.

Or, jugez de l'intérêt de la dernière séance du théâtre de notre illustre ténor. Son ancien disciple, Félix Varesi, déjà applaudi dans les grands salons parisiens, chantait en français, sous l'habit du fou royal, ce même rôle de *Rigoletto*, composé pour lui et créé par lui, et cela devant tous les juges du corps musical, présidés par M. Verdi en personne. Nous étions là, et nous en sommes encore ému. L'artiste a été merveilleux, — et son succès a été une ovation. Nous l'attendons maintenant aux Italiens, où lui seul révèlera *Rigoletto* tout entier. C'était vraiment un spectacle magique, que ce double rappel de Duprez et de Varesi, du doyen de l'art du chant et de son plus glorieux élève.

Le séance s'était ouverte par des exercices où avaient brillé Mlle Marimon, l'étoile du Théâtre-Lyrique, Mlle Monrose, la charmante petite-fille du dernier valet de Molière, qui va débuter avec éclat à Favart, et Mlle Marie Battu, la sœur de l'écrivain, devenue une grande cantatrice en quelques mois, sous la direction de Duprez. Enfin Duprez lui-même et son fils, — qui chante de race, — ont parfaitement joué, avec MM. Devast et Quesnel, Mlles Battu et Singelée, un très-savant et très-joli ouvrage du maître, intitulé *Géliotte*, et qui nous semble du bois dont on fait les bons opéras-comiques.

Le piano était tenu par M. Maton, — qui vaut à lui seul un orchestre.

M. BRASSEUR DANS LE MONDE.

Celui ci, nous l'avons retrouvé partout, car il règne dans tous les salons par l'éclat de rire, depuis le salon de l'empereur, quand il fait trêve aux soucis politiques, jusqu'au salon du simple bourgeois qui oublie les tracas du ménage. M. Brasseur est, à lui seul, un spectacle en famille, une troupe complète et un répertoire sans limites.

Nous n'oublierons jamais l'étrange manière dont nous avons fait dans le monde la connaissance du fameux comique du Palais-Royal. Ce trait peint toute sa prodigieuse faculté d'imitation et de métamorphose.

C'était à un concert chez M. le président T***. Nous causions avec la comtesse de X***, dont les beaux yeux, un peu myopes, sont aussi connus que l'originalité de son amour-propre. Elle nous demandait indirectement des compliments sur sa toilette, et directement un service que nous étions disposé à lui rendre. Tout à coup, M. Brasseur, qui nous écoutait, nous fait un signe, prend notre place près de la jolie femme, tandis qu'elle tourne la tête, et continue avec aplomb notre conversation avec elle. Il imite si parfaitement nos gestes, notre attitude, notre son de voix, et jusqu'à notre physionomie, que Mme de X*** ne soupçonne pas un instant la substitution... Alors se déroule la plus étonnante comédie et la plus merveilleuse surprise. Saisissant le contre-pied de notre rôle, M. Brasseur se met à débiter à la coquette des critiques du meilleur ton, mais fort piquantes, sur sa personne et sa parure... Elle s'étonne et se défend avec énergie. L'artiste redouble de malice et d'épigrammes, et finit par décliner très-ironiquement le service attendu de nous. Mme X*** passe de la stupéfaction au dépit, du dépit à la colère, — et, se levant avec feu, nous rompt en visière, à haute voix, — déclarant qu'elle ne nous reconnaît plus à cette incroyable algarade.

— En effet, madame, vous ne pouvez reconnaître monsieur, car c'est moi qui vous parlais en son nom, conclut M. Brasseur, en reprenant sa voix naturelle, et en nous rendant notre place et notre rôle, avec les bonnes grâces de la comtesse; excusez cette petite expérience d'un artiste chargé d'amuser les honnêtes gens, la chose la plus difficile du monde, selon l'opinion de Molière.

Vous imaginez le succès et les éclats de rire, dont Mme de X*** eut l'esprit de donner l'exemple.

Ces transformations sont un jeu pour l'habile comédien des *Revues* du Palais-Royal, où il joue dix rôles dans la même pièce, — tour à tour paysan, soldat, gamin, dandy, femme, clown, Anglais, Russe, Allemand, etc., etc. Boswell et Mme Anguinet le prenaient pour eux-mêmes, quand il les imitait il y a deux ans, et se demandaient, en se tâtant, comme Sosie :

— Est-ce bien nous qui sommes nous?

Nous avons surtout admiré, cet hiver, M. Brasseur dans les cadres amusants que lui a tracés, pour les salons, son ancien directeur, M. Benou : *le Mieux est l'ennemi du Bien, une Nichée de domestiques, une Comédie d'amateurs*, etc. C'est dans cette dernière pièce à tiroirs qu'il se livre aux prodigieuses imitations de tous les acteurs de la capitale, et qu'il fait défiler, parler, gesticuler, à s'y méprendre, avec leurs figures, leurs voix et leurs tics, les types les plus célèbres, les plus opposés et les plus originaux des divers théâtres, depuis la Comédie-Française jusqu'aux Folies-Dramatiques.

Lui seul est inimitable, — parce qu'il est infini. Son nom social est Jules Dumont; son nom d'artiste est Brasseur; son nom réel est Protée.

Parisien pur sang, vif et spirituel, spontané, étourdis-

sant, fils d'un négociant de la rue Bergère, doué d'une éducation brillante, rhétoricien du collége Charlemagne avec M. Got, de la Comédie-Française, M. Edmont About et les fils de Victor Hugo, il fit d'abord le commerce de la nouveauté, et ganta les belles dames au magasin de *la Chaussée d'Antin;* puis, comme il chantait et jouait le vaudeville à merveille, — après avoir embrassé deux états, le directeur de Belleville le surnomma *Embrasseur*, d'où il garda le nom de Brasseur, à ce théâtre, puis aux Délassements, puis aux Folies, puis au Palais-Royal. On se souvient de l'éclat de ses débuts dans la charmante comédie *le Misanthrope et l'Auvergnat*. Si le Théâtre-Français l'eût enlevé à ce moment, Molière, Regnard, Destouches, Picard, Scribe, etc., n'auraient pas d'interprète plus intelligent, plus leste, plus joyeux, plus varié, plus maître du public.

M. Brasseur est d'autant mieux reçu dans les salons, — où l'on se l'arrache littéralement, — qu'il joint aux charmes de sa voix et de son jeu les manières d'un homme du monde et la considération d'un père de famille exemplaire.

Son répertoire de chansonnettes est innombrable, et tous les poëtes et compositeurs l'alimentent à l'envi. D'un rien, il fait une scène, un caractère, une comédie,— par exemple, dans *le Bureau des passe-ports,* dans *le Vieux*



Les salons de Paris. M. Brasseur dans *les Cocasseries de la danse.* Dessin d'après nature par M. Stop.

buveur, dans *Pierrot Poltron*, dans *le Cours d'histoire naturelle,* et dans *les Cocasseries de la danse* (1). C'est là que l'a surpris le crayon de M. Stop, — autant qu'on peut surprendre ce vif-argent, — car il faut le voir et l'entendre pour se figurer tout le parti qu'il tire de cette satire des danses anciennes et modernes. Il en fait une épopée burlesque de tous les ridicules des cavaliers et des danseuses, qu'il reproduit successivement, avec leurs contorsions, leurs attitudes, leurs embarras, leurs entretiens sur le chaud et le froid, dans une série de quadrilles, d'en-avant-deux, de polkas, de mazourkas, de valses, de cotillons, etc. Nous recommandons cette charge à tous les élèves de Terpsichore... Elle est digne de leurs méditations; — et c'est un éclat de rire qui a sa moralité.

M. Brasseur prépare aux salons une surprise dont la primeur a été réclamée, dit-on, pour le prince impérial; c'est un théâtre complet de marionnettes représentant toutes les créations du célèbre comique, et agissant et parlant par sa voix dans une pièce d'une gaieté à ressusciter un fakir... Nous rendrons compte de ce tour de force du spectacle en famille.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Publication de l'éditeur Petit aîné, au Palais-Royal.


TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ÉTUDES MORALES.

LES DEUX MISÈRES, POEME DE M. ERNEST LEGOUVÉ (1).

Les deux Misères, poëme de M. Ernest Legouvé. Composition de Gavarni.

(1) On se souvient quelle sensation fit ce poëme, si moral, si philosophique et si touchant, lu par son illustre auteur à l'une des dernières séances publiques annuelles de l'Institut. M. Ernest Legouvé a bien voulu en gratifier les lecteurs du *Musée des Familles*, et nous avons chargé M. Gavarni, — cet autre grand moraliste, — de traduire au crayon les beaux vers de l'académicien. Que tous ceux qui souffrent méditent cette admirable et consolante leçon, — adressée aux petits comme aux grands, aux riches comme aux pauvres.

(*Note de la Rédaction.*)

Pâles et frissonnant auprès d'un clair foyer,
Deux malades, un jour, se contaient leurs misères,
Que leur jeunesse, hélas! leur rendait plus amères:
L'un est oisif et riche, et l'autre est ouvrier;
Mais ils souffrent tous deux, les voilà presque frères.

AMAURY.
Quel est donc votre mal?

MARCEL.
Je m'éteins.

AMAURY.
Comme moi!
Depuis combien de temps?

MARCEL.
Depuis deux ans!

AMAURY.
Pourquoi?

MARCEL.
Pour avoir eu trop faim, monsieur.

AMAURY.
Moi! misérable!
Moi! pour avoir passé de longues nuits à table!

MARCEL.
Avec un médecin je guérirais, je crois.

AMAURY.
Un médecin? hélas! je meurs, et j'en ai trois!

MARCEL.
Deux ans de maux, et rien pour me venir en aide!

AMAURY.
En deux ans, pas un jour sans un nouveau remède!

MARCEL.
Si pour me plaindre, au moins, j'avais une heure à moi!

AMAURY.
Vingt-quatre heures par jour, pour s'occuper de soi!

MARCEL.
Oh! monsieur, la misère!

AMAURY.
Oh! Marcel, la richesse!

MARCEL.
Pouvez-vous comparer vos maux à ma détresse?
Vous respirez, du moins... moi, je ne le peux pas,
Car, jusques à l'air pur, tout s'achète ici-bas!
Vous avez, vous avez l'allégement suprême,
Ce qui jette un sourire au front du mourant même,
Ce qui guérit parfois et soulage toujours,
Le soleil!... O chaleur! clarté! beauté des jours!
Quand pourrai-je, aux rayons de ta flamme divine,
Puiser à pleins regards, boire à pleine poitrine?
Tu me guérirais, toi!... Mais, pauvre serf caché
Dans l'atelier obscur où je suis attaché,
Je cours m'ensevelir, dès que l'aube est parue,
Au fond de mon infecte et ténébreuse rue;
Et là, le jour entier, grelottant accroupi
Entre les murs suintants et le ruisseau croupi,
Les pieds sur un sol gras, je travaille dans l'ombre
Aux fumeuses lueurs d'une chandelle sombre;
Ou si, pour voir le jour, je sors de ma prison,
Que rencontrent mes yeux, hélas! pour horizon?
L'étroit ruban de ciel qui là-haut, sur nos têtes,
Tristement des toits noirs sépare les vieux faîtes!

AMAURY.
Le ciel! l'air! le printemps!... Ils ne raniment pas!
J'ai traîné ce corps froid de climats en climats,
Sans que votre nature, impuissante ou marâtre,
Ait rien fait pour mes maux qu'en changer le théâtre,
Et de ces vains essais je n'ai rien rapporté
Qu'une douleur de plus: mon incrédulité.

MARCEL.
Soit donc! Mais le repos! le repos! Si la fièvre
Vous fait claquer les dents et sèche votre lèvre,
Un lit moelleux reçoit votre corps défaillant;
Le chien, s'il souffre trop, se couche sur le flanc;
Moi, brisé de douleur et d'insomnie... à l'œuvre!
Je succombe? Debout, misérable manœuvre!
Et je mourrai, quand Dieu de moi prendra pitié,
Comme un galérien, avec ma chaîne au pié.

AMAURY.
Hélas! combien de fois, dans l'excès de ma peine,
J'ai crié vers le ciel: Oh! que n'ai-je une chaîne!
Sauvez-moi de moi-même, ô mon Dieu! donnez-moi
Un devoir à remplir, un métier, une loi!
Mais être libre, libre avec un mal sans trêve!
L'avoir pour seul penser, hélas! et pour seul rêve!
Être riche de plus, et, dans sa déraison,
S'élancer en cherchant partout la guérison;
S'élancer, et trouver devant soi, pour sa perte,
La terre tout entière à ses désirs ouverte!
Alors, tremblant, flottant, errant comme les fous,
Vouloir, ne pas vouloir...

MARCEL.
Eh bien donc, tuez-vous!
La mort vous appartient, la mort comme le reste!
Mais moi, cette existence odieuse et funeste,
J'y suis cloué, rivé... je ne peux pas mourir!
Car, hélas! j'ai deux fils et leur mère à nourrir!
Et lorsque je succombe au mal qui me déchire,
Je m'écrie: « En mourant, tout ce que j'aime expire! »

Le riche quelque temps resta silencieux;
Puis, d'une voix plus lente et sans lever les yeux:
« Marcel, j'ai, comme vous, un enfant, une femme,
Je vous plains; mais je sais de plus grands maux pour l'âme:
Vous m'avez fait pitié, je vais vous faire horreur!
Regardez de mes mains la hideuse maigreur;
Regardez mon visage: un fantôme est moins blême;
Eh bien! il est pourtant une part de moi-même
Encor plus desséchée et plus morte... mon cœur!
O Dieu! dit-il, poussant un long cri de douleur,
Voilà, voilà la plaie, et dix ans de torture
Ne comptent pas auprès d'une telle blessure!
Qu'est-ce que d'avoir faim? d'avoir froid? Le corps seul
Meurt de ces maux; le corps est né pour le linceul;
Mais l'immortel foyer de toute noble flamme,
L'âme! l'âme! sentir agoniser son âme!
Ah! ne vous plaignez pas! vous aimez, vous pleurez;
Si l'un de vos fils part, vous vous désespérez;
Lorsque le plus petit en bégayant vous nomme,
Vous tressaillez de joie, et vous vous sentez homme.
Moi, je ne sens plus rien! Je ne tiens plus à rien!
A force d'avoir fait de moi seul mon seul bien,
Je ne vois plus que moi dans la nature entière!
Le dévoûment?... éteint. La tendresse?... en poussière.
Les nœuds les plus sacrés?... dissous, usés, rompus!
Mon fils, mon fils! je crois que je ne l'aime plus! »

A ces mots, il s'arrête et sa parole expire;
Il semble épouvanté de ce qu'il vient de dire:
Certe, il avait déjà sondé ce noir chaos,
Mais sans le peindre encor par des mots..., et les mots
Aux spectres de son cœur prêtant corps et visage,
Il recule effrayé devant sa propre image!
L'ouvrier l'écoutait sans comprendre; soudain,
Amaury lui versant sa bourse dans la main:

« Tenez, voilà de l'or, — du soleil..., de l'ombrage...
Tout ce vous rêvez !...

MARCEL.

Quoi, comment?

AMAURY.

Un voyage
Vous sauvera peut-être... Au nom de vos enfants,
Prenez !

MARCEL.

Cet or... pour moi?

AMAURY.

Pour eux !

MARCEL.

Mais...

AMAURY.

En deux ans,
Vous le regagnerez.

MARCEL.

O mes fils! ô ma femme!
Vous vivrez ! »
Et ce mot fut dit avec tant d'âme
Qu'Amaury, relevant son front moins abattu,
Se dit tout bas: « Je crois que mon cœur a battu. »

Deux mois plus tard la porte, avec fracas ouverte,
Laissait entrer un homme impétueux, alerte,
Qui courut se jeter dans les bras d'Amaury;
En se reconnaissant tous deux poussent un cri.

AMAURY.

Vous ?

MARCEL.

Vous? Quel changement!

AMAURY.

Quelle métamorphose!
Que votre teint est clair!

MARCEL.

Le vôtre est presque rose.

AMAURY.

Qui vous a donc guéri ?

MARCEL.

Vous et la Liberté!
Mais vous, qui vous sauva ?

AMAURY.

Vous et la Charité.

MARCEL.

Je mourais d'être esclave...

AMAURY.

Et moi, d'être égoïste...

MARCEL.

J'ai respiré, je vis!

AMAURY.

J'ai consolé, j'existe !

MARCEL.

O sauveur de mes fils ! ô mon libérateur !
Laissez-moi, jour par jour, vous conter mon bonheur,
Car le pauvre ouvrier, que le ciel vous renvoie,
N'a rien à vous donner qu'un récit de sa joie.

AMAURY.

Oui, parlez !

MARCEL.

Je suis né sur les bords de la mer!
La revoir! c'était là mon rêve le plus cher;
Et quand, des mauvais jours secouant la tristesse,
Mes amis d'atelier parlaient gloire ou richesse,
Moi, cherchant l'Océan dans les flots bleus de l'air,
Je berçais mes douleurs de ce seul mot: la mer!
Aussi, quand m'apparut sa belle ligne bleue,
Quand son bon air salé, m'arrivant d'une lieue,
Pénétra, vif et pur, dans mon poumon glacé,
Du haut de la banquette où je m'étais hissé,
En dépit des rieurs et de la compagnie,
J'envoyai cent baisers à ma lointaine amie !

AMAURY.

Brave Marcel

MARCEL.

Voyez, voyez ces bras de fer,
Ces muscles vigoureux ! je les dois à la mer!
Le matin, dans ses flots me plongeant corps et tête,
Je savourais son calme, aspirais sa tempête;
Et, bercé, renversé, caressé, ballotté,
Je me roulais au sein de son immensité.
A midi, je montais sur la haute falaise
Pour pouvoir d'un regard l'embrasser tout à l'aise:
A l'heure du reflux, sur son beau sable d'or,
Sur ses bancs de rochers je la cherchais encor,
Cueillant à pleines mains ses herbes vernissées,
Ses mousses, ses varechs, ses coquilles rosées,
Qui conservaient pour moi, dans quelque obscur repli,
De son beau bruit plaintif le murmure affaibli !

AMAURY, *en souriant.*

Poëte!

MARCEL.

Enfin au ciel quand pointaient les étoiles,
Et que sortaient du port les blanchissantes voiles,
Je m'élançais en barque avec un vieux pêcheur,
Et, de la pleine mer aspirant la fraîcheur,
Couché sur les filets, au fond de la nacelle,
Je m'endormais au bruit de sa voix maternelle....
Et vous?

AMAURY.

Vous souvient-il de votre mot d'adieu?
Ce fut là mon sauveur! Comme la voix de Dieu,
Dans mon cœur amolli doucement il pénètre.
Ému de votre joie et tout surpris de l'être:
« Cherchons d'autres douleurs, tentons d'autres bienfaits, »
Me dis-je, et cependant, chaque pas que je fais
Dans l'abîme sans fond de la misère humaine
Me remplit contre moi de mépris et de haine!
Misérable! pleurer en face de tels pleurs!
Nommer tes lâchetés du grand nom de douleurs,
Auprès de tels martyrs! Allons, sors de toi-même !
Plains, au lieu de te plaindre! Aime le pauvre! aime! aime!
Tout change! De mon or je compris la valeur
En le faisant tomber de ma main dans la leur!
Je trouvai, pour calmer leurs longs cris d'anathème,
Des mots qui consolaient le consolateur même,
Et mon corps, que l'élan de mon âme emportait,
Vers la vie avec elle à grands pas remontait !
Oui, leurs taudis infects remplissaient ma poitrine
D'un air plus sain que l'air de la vague marine;
Oui, plus que le soleil, les astres et les cieux,
L'éclair reconnaissant qui partait de leurs yeux
M'inondait tout entier de lumière et de flamme...
Oui, près d'eux je voyais s'ouvrir devant mon âme
Un infini plus beau que l'infini du ciel,
L'infini de l'Amour! Et grâce à vous, Marcel,
Retrempé dans les flots d'une pure atmosphère,
J'aime, je suis aimé, je renais, je suis père !
Ami, courez chercher vos enfants! Qu'en mes bras
Je les unisse aux miens... courez!

MARCEL.

Ils sont en bas!

ERNEST LEGOUVÉ,
De l'Académie française.



CURIOSITÉS HISTORIQUES.

LES SIX HORACES ET LES TROIS GUILLAUME TELL.

Tout le monde connaît le fameux combat des trois Horaces et des trois Curiaces ou Curaces, raconté par Denys d'Halicarnasse ou Tite-Live; voici une histoire exactement pareille, dont on trouve le récit dans Plutarque, qui lui-même l'avait extrait du second livre des *Arcadiques* de Démarate :

« Les habitants des villes de Tégée et Phénée avaient eu une longue guerre les uns contre les autres, jusqu'à ce qu'ils s'accordèrent entre eux de vider leur différend par le combat de trois frères jumeaux.

Les Tégéates mirent en avant les enfants d'un de leurs citoyens, nommé Veximachus, et les Phénéates ceux de Démonstratus. Lesquels étant descendus en champ de bataille, il y eut deux des fils de Veximachus qui furent tués sur-le-champ, et le troisième, qui s'appelait Critolaüs, vint à bout des autres trois, par une telle ruse : il fit semblant de fuir, et tua l'un après l'autre ceux qui le poursuivaient. A son retour au pays, tous ses citoyens lui firent la plus grande chère dont ils se purent aviser, excepté une sienne sœur appelée Demodice, d'autant que l'un des frères qu'il avait défaits était son fiancé. Critolaüs, fâché de ce qu'elle lui faisait si mauvais recueil, la tua sur la place. Sa mère le poursuivit d'homicide; mais il en fut absous, à pur et à plein...» (PLUTARQUE d'Amiot.)

Une pareille similitude entre deux faits étant inadmissible, n'est-il pas permis de douter de la vérité de l'un ou de l'autre, et de penser que le second historien a tout simplement reproduit le premier? —

La même réflexion s'applique aux deux variantes ci-dessous de l'histoire de Guillaume Tell. Il faut au moins admettre que trois tyrans, sinon trois écrivains, se sont successivement imités.

DEUXIÈME HISTOIRE DE GUILLAUME TELL.

Un roi de Danemark, Harald Blaatand (aux dents bleues), qui régna de 936 à 985, avait à sa cour un officier du nom de Tokon qui, par son intelligence et ses services, s'était acquis toute sa confiance... Un jour de grande fête, où se trouvait le roi, Tokon, échauffé par la boisson, soutint devant tous les convives qu'il se faisait fort de frapper du premier coup de flèche une pomme, si petite qu'elle fût, placée à distance sur le bout d'un bâton.

Cette jactance et la faveur dont il jouissait lui firent de nombreux ennemis; le roi lui-même, on ne dit pas pourquoi, le prit en haine, à tel point qu'il lui dit un jour :

— Il me plaît de mettre ton adresse de tireur d'arc à l'épreuve. Mais cette fois-ci ce ne sera point sur le bout d'un bâton que la pomme sera placée, ce sera sur la tête de ton fils..., et souviens-toi bien que si tu ne touches pas la pomme du premier coup tu payeras ta maladresse de la vie.

Tokon, fort de son adresse, se décide résolûment à exécuter les ordres du roi. Il fait venir son fils et lui recommande de tenir la tête immobile et de détourner le visage... Il tire ensuite trois flèches de son carquois, en met une sur l'arbalète et la pomme est atteinte, au grand étonnement des assistants... Le roi, déconcerté, lui demanda pourquoi il avait tiré plusieurs flèches du carquois :

— Afin, lui dit-il, que si la première avait manqué le coup, les deux autres me servissent pour venger sur toi son erreur. (*Saxonis grammat. histor. danicæ*, lib. X.)

TROISIÈME HISTOIRE DE GUILLAUME TELL.

On lit dans un très-ancien opuscule, qui a pour titre : *Malleus maleficarum* (le Marteau des sorcières), qu'un certain Punker, archer très-adroit, élève de Satan (*Satana magistro edoctus*), se trouva dans la nécessité, pour obéir aux ordres de l'un de ses supérieurs, d'abattre d'un coup de flèche une pièce de monnaie placée sur le bonnet de son fils... Il prend deux flèches, en passe une dans son collier; l'autre part, et abat la pièce de monnaie sans toucher à l'enfant.

— Pourquoi cette flèche que tu as mise dans ton collier? lui demanda le prince.

— Elle était destinée pour toi, si j'avais eu le malheur de blesser mon fils (1).

TEYSSÈDRE.

ÉTUDES RELIGIEUSES ET MORALES.

LE LIVRE D'OR.

A Mme LA BARONNE DE DELMAR

I.

Tout le monde ne sait pas qu'on travaille au ciel comme sur la terre. L'oisiveté y est inconnue et les anges eux-mêmes y ont chacun leur attribution. Il en est un, entre autres, l'ange de la Charité, dont la mission consiste à rechercher les bonnes actions qu'inspire ici-bas l'amour du prochain et à les inscrire, avec le nom de leurs auteurs, sur un livre d'or pour les présenter à Dieu, lorsqu'après la mort chaque homme paraît devant lui.

(1) Voir Manilius, liv. V, Sidoine Apollinaire et les notes de Lampert-Alard sur le livre Ier de Valérius Flaccus.



II.

Or, à Paris, en 1857, dans la chambre à coucher d'un brillant hôtel, une belle dame, aux traits nobles, mais voilés par une profonde tristesse, était assise devant un grand lit à baldaquin, recouvert par d'épais rideaux de velours. Dans ce lit reposait un jeune enfant. Un cercle bleu et profond entourait ses grands yeux, et de ses lèvres entr'ouvertes s'échappait le souffle pénible d'une respiration haletante.

Le bras appuyé sur une table en bois de rose, la belle dame songeait avec angoisse que toutes les richesses dont la fortune lui avait accordé les faveurs ne pourraient lui rendre son enfant bien-aimé si le trépas venait à lui, malgré les soins qu'elle lui prodiguait, malgré ses prières et malgré ses larmes.

— Et à quoi cela sert-il donc alors? dit-elle avec un geste d'amertume, en jetant un regard sur les élégances qui l'entouraient.

Puis, laissant tomber sa tête dans ses mains, elle s'enfonça dans sa rêverie et se mit à penser aux maux sans nombre qui assiégent la vie de l'homme.

Le matin même de ce jour, on lui avait fait le tableau navrant d'une pauvre famille qu'étreignait une misère affreuse.

Le cours de ses idées ramenant à son esprit l'image de cette infortune, elle sentit la pitié inonder son cœur.

Elle jeta un coup d'œil à l'enfant assoupi et accablé par la fièvre, puis elle se leva sans bruit et, ouvrant un petit meuble en bois d'ébène incrusté de nacre, elle en tira une bourse en soie à travers les mailles de laquelle on voyait l'or reluire.



Les deux anges et le livre d'or (page suivante). Dessin de Henri Grenier.

Elle appela ensuite à voix basse son intendant et le chargea de porter immédiatement cet or à la famille en détresse.

— Hâtez-vous! dit-elle. On est coupable lorsqu'on dérobe un seul instant de bonheur à l'affligé!

Elle revint ensuite au chevet du lit de l'enfant.

Tout lui semblait transformé.

Une impression douce et ineffable avait passé sur son front; la respiration du petit malade était moins oppressée, l'air de la chambre moins lourd, le rayon de soleil, perçant la vitre, plus vif et plus pur.

D'où venait ce changement? La belle dame l'ignorait.

Elle ne pouvait pas savoir que l'ange de la Charité était entré dans la chambre, agitant l'air de ses blanches ailes, répandant la lumière autour de lui et ranimant tout jusqu'au petit malade.

L'ange invisible était debout devant elle, son livre d'or à la main; il l'ouvrit, et, sur une page azurée, il écrivit le nom de la grande dame du bout de son ongle rose.

III.

Dans le même quartier, à l'angle d'une ruelle étroite et



sombre, se tenait un marchand de marrons. Il était jeune et sa figure franche égayait le coin obscur où s'exerçait son petit commerce. Il alimentait le feu sous son fourneau et remuait les marrons tout en fredonnant un refrain du pays. Parfois, cependant, il interrompait brusquement travail et chanson et demeurait tout pensif.

C'est que le pauvre garçon avait de grandes préoccupations en tête.

Jean était né en Auvergne, il avait quitté Clermont depuis un an, parce que Rose, sa cousine, était venue s'établir bouquetière à Paris. Il n'avait pas cru d'abord que l'absence de la jeune fille lui causerait tant de peine, mais les jours qui suivirent le départ de Rose lui avaient paru si longs et si tristes qu'il s'était décidé à partir aussi. Rose s'était montrée heureuse de le revoir, et il avait écrit au pays pour la demander en mariage. Il attendait la réponse, et l'incertitude du résultat amenait de temps à autre un nuage sur son front ordinairement joyeux.

La veille, il était tombé beaucoup de neige; elle s'était durcie pendant la nuit et avait accru le froid qui était fort vif. Les allants et venants, chaudement vêtus, circulaient rapidement, non sans jeter, en passant devant le fourneau du marchand, un coup d'œil sur le feu petillant et clair qui s'en échappait et qui contrastait fort agréablement avec la neige amoncelée au bord des ruisseaux et sur les toits.

Un petit savoyard était passé dans la rue comme les autres: il avait regardé aussi le fourneau de Jean; mais, au lieu de continuer sa route, il s'était arrêté court et s'était mis à le considérer d'un air d'envie.

L'enfant était d'apparence chétive, à peine couvert par ses vêtements délabrés: il portait une vielle sur son épaule. Le froid avait gonflé ses mains et tirait de ses yeux de grosses larmes.

Le marchand de marrons se sentit ému de cette mine souffreteuse.

— Pauvre petit! dit-il.

Et l'appelant :

— Approche et viens ici te réchauffer, cela te donnera du courage pour tout le jour.

Le joueur de vielle ne se le fit pas dire deux fois. Il réchauffa ses membres engourdis tout en dirigeant des regards furtifs sur les beaux marrons qui rôtissaient.

Jean surprit l'un de ces regards, il en comprit l'expression, et quand le petit savoyard fit un mouvement pour se retirer :

— Tends ta veste! lui dit-il.

Et il y jeta ses marrons.

Derrière lui, dans la ruelle sombre, l'ange de la Charité effleurait à peine le sol. Il ouvrit le livre d'or, écarta les feuillets, et, sur la page azurée, écrivit du bout de son ongle rose le nom du marchand de marrons à côté de celui de la grande dame.

IV.

Le joueur de vielle s'en allait heureux, en croquant ses marrons brûlants.

Il songeait avec moins de tristesse à son exil, à sa mère et à ses montagnes.

— Tous les hommes, pensait-il, ne sont pas sans pitié, et peut-être, en amassant sou par sou, sans jamais rien dépenser,. parviendrai-je à réunir la somme dont ma mère a besoin et qui me permettra de rester toujours auprès d'elle.

Cette idée amena un paisible sourire à ses lèvres rouges, et il portait à sa bouche le dernier des marrons que Jean lui avait donnés, lorsqu'en levant les yeux il vit, perché sur une branche d'arbre, toute chargée de neige, un petit moineau transi et morne.

— Lui aussi a faim, sans doute! se dit le petit savoyard.

Il regarda le marron, le tourna plusieurs fois dans sa main d'un air d'hésitation, puis il le déposa doucement au pied de l'arbre.

L'oiseau le regardait faire. Il attendit quelques secondes, puis il s'abattit près du marron, le becqueta vivement et ce fils de l'air s'envola en poussant un cri de joie.

Bientôt il revint avec un autre oiseau, — sa femelle sans doute, — et, après plusieurs voyages, ils réussirent à emporter jusqu'à la dernière miette de l'heureux butin.

Le joueur de vielle suivait, immobile, ce petit manége.

Il ne sentait plus le froid et avait le cœur plus joyeux que lorsqu'il avait reçu les marrons de Jean.

Au-dessus de sa tête planait l'ange de la Charité, soutenu par ses blanches ailes. L'ange ouvrit le livre d'or, et, de son ongle rose, écrivit sur la page azurée le nom de l'enfant à côté de ceux de la grande dame et du marchand de marrons.

Puis il remonta au ciel.

V.

Un chérubin à tête blonde était occupé, dans un rayon de soleil, à compter les larmes des mères; il s'approcha de l'ange et, se penchant sur le livre, y lut à la même ligne les trois noms.

— Qu'ont-ils fait? demanda-t-il.

L'ange lui dit les trois actes de charité.

— Mais pourquoi, reprit le chérubin, avoir mis au même rang le riche présent, la modique aumône et la pâture offerte à un passereau?

L'ange, en souriant, répondit :

— C'est que l'intention a été la même pour les trois dons. L'intention est tout auprès du Seigneur. La grande dame avait de l'or, le marchand des marrons; ils ont donné tous deux une partie de ce qu'ils possédaient. Il ne restait au joueur de vielle qu'un marron et il l'a donné aussi. Chacun a fait ainsi autant que l'autre.

— Et quelle sera leur récompense? demanda encore le chérubin.

— Ils la recevront au jour du jugement, quand, pour balancer leurs péchés, je lirai ces faits devant Dieu; car la charité est le meilleur des contre-poids, elle efface presque toutes les fautes.

— La charité n'a-t-elle pas aussi sa rémunération sur la terre?

— Elle l'a mystérieusement, répondit l'ange. Vois les mots écrits au-dessous de ces trois noms. Ils expriment le désir que la grande dame, le marchand de marrons et le joueur de vielle avaient chacun au fond du cœur, au moment où ils firent la bonne action notée sur cette page; rien ne saurait empêcher que ces trois désirs ne s'accomplissent.

En parlant ainsi, l'ange s'envola plus haut et le chérubin retourna compter ses larmes.

VI.

Quelque temps après, l'enfant de la grande dame entrait en convalescence, Jean épousait Rose la bouquetière et le petit savoyard regagnait ses montagnes, où il retrouva sa mère qu'il ne quitta plus.

Heureux, madame, ceux dont le nom est écrit sur la page azurée du livre d'or avec l'ongle rose de l'ange de la Charité!

M[lle] MARIE GALLET DE KULTURE.



CONTES EN FAMILLE.

LE JEUNE DICK ET LE CHIEN TOM.

Certes, dans la Grande-Bretagne entière, il n'y avait pas de garçon plus heureux que le jeune Dick, le fils du brasseur Jackson, de Portsmouth. Chaque dimanche, Dick, tenant par la main sa sœur Molly, allait saluer sa vieille tante, Mrs. Harrisson, et, chaque dimanche, la bonne dame, après avoir baisé les blonds cheveux des enfants de son frère, fouillait gravement dans une vieille escarcelle brodée qui datait du règne d'Elisabeth, et en tirait deux pièces de quatre pence, que les *blue devils* échangeaient bien vite chez le mercier de la grande place contre des jouets et des rubans. Quelquefois ces pièces de monnaie étaient accompagnées de quelques *minces pies*, d'un morceau de *plumpudding* au raisin de Corinthe, et d'un pot de *real scotch marmalade*, préparée par Mrs. Harrisson elle-même, laquelle n'avait pas de rivale dans l'art de cuisiner les confitures, sans en excepter la famille du bon vicaire de Wakefield et Smith Alcoork, le célèbre chimiste culinaire de Regent-Street, 208. Quand la vieille tante avait été généreuse, Dick et Molly invitaient leurs jeunes voisins à une joyeuse dînette dont ils faisaient généreusement les honneurs; aussi les enfants du brasseur étaient-ils choyés à un mille à la ronde.

Je crois voir encore mon jeune ami Dick passer d'un air brave sur la place du Marché : qu'il était beau avec son joli fourreau écossais, son pantalon brodé et sa toque de velours vert, que surmontait une plume d'aigle au reflet bleuâtre; lorsque sa main mignonne brandissait le grand sabre, cadeau du bonhomme Noël, et qu'il chantait à gorge déployée le *God save the queen*, qu'il était fier ! Aussi tout le monde l'aimait, et je faisais comme tout le monde.

Dick était presque toujours le premier de sa classe; ses cahiers n'étaient jamais souillés de ces vilains pâtés noirs qui déshonorent les pages d'écriture de nos écoliers; il était soumis, studieux, honnête, et pourtant... (pourquoi faut-il que le biographe soit astreint à dire la vérité... toute la vérité ?) Dick avait un défaut, un grand défaut qui ternissait ces brillantes qualités; le diamant avait une tache ! Le petit garçon était cruel envers les animaux; il se plaisait à pourchasser à coups de pierres les poules et les canards de la basse-cour; il arrachait sans pitié les ailes des pauvres mouches que les premiers rayons du soleil de mai nous ramènent. Attrapait-il un papillon léger, une demoiselle au corps fluet, vite il enfonçait dans le corps de l'insecte une longue et vilaine épingle et le clouait sur le mur... Puis, lorsque la neige couvrait la terre de son blanc linceul, il plaçait aux pieds des vieux tilleuls qui décoraient la grande cour des piéges perfides auxquels venaient se prendre de faibles oisillons, attirés par l'appât trompeur. Les prisonniers, dépouillés impitoyablement de leur robe soyeuse, mouraient bientôt de froid et de faim, loin du nid qui les avait vus naître, loin de leur mère que cette cruelle séparation plongeait dans le deuil, sans que leur trépas arrachât une larme, un soupir de remords à leur bourreau.

Si le petit Dick était barbare, miss Molly, sa sœur, était humaine pour les créatures du bon Dieu; elle se plaisait à réparer, autant que cela était en son pouvoir, les fautes commises par son frère. La salle basse de la brasserie était, à l'instar de la maison de Lamartine, transformée en un lieu de refuge pour les animaux déshérités. Là, chiens boiteux, chats borgnes, moineaux mutilés, vivaient dans une douce et fraternelle camaraderie que la discorde ne troublait jamais.

Parmi les commensaux du brasseur, l'hôte le plus choyé de cet asile, que master Jackson appelait plaisamment son *Greenwich*, était un superbe chien de Terre-Neuve, oublié à Portsmouth par un matelot américain et adopté par la charitable Molly. Bien souvent le noble animal, qu'on avait doté du nom de Tom, était en butte aux mauvais traitements de son jeune maître; il eût pu facilement se venger, mais, oubliant sa force, il baissait la tête et se courbait avec résignation sous les coups, ou courait se ranger auprès de sa bonne protectrice.

Par une belle matinée du mois de mars, le petit Dick, en ses habits les plus beaux, sortit furtivement de la brasserie, traversa la Cité et prit sans hésitation un chemin qui conduisait hors de la ville. Il portait sous son manteau une paire de jolis patins d'acier, qu'il avait achetés en cachette la veille.

Le soleil, après une absence de quelques semaines, faisait sa réapparition; les arbres, couverts de givre cristallisé, étincelaient de mille feux chatoyants; les premières violettes répandaient dans l'air leur suave et doux parfum. Malgré le froid, de nombreux oiseaux, fauvettes, loriots, rossignols, mésanges, voletaient, sautillaient, couraient çà et là, saluant de leurs chants joyeux le retour du printemps. C'était fête dans le ciel, fête sur la terre !

Bientôt l'enfant, qui marchait d'un pas léger et rapide, arriva, non sans avoir tourné plusieurs fois la tête derrière lui, au bord de l'étang des Oseraies. La nappe d'eau, que le souffle du zéphir ridait d'ordinaire, n'offrait à l'œil qu'une glace opaque... Dick jeta une dernière fois les yeux du côté de la ville. Certain alors de ne pas avoir été suivi, il attacha solidement à ses pieds les patins neufs et s'avança sur la glace.

Pourquoi notre héros s'était-il assuré qu'il était bien seul, avant de se lancer sur la surface unie de l'étang ? C'est que son père lui avait recommandé de ne pas s'aventurer sur le cristal fragile; c'est que la désobéissance est une grande faute dont il se sentait coupable; c'est qu'enfin... Mais je ne me sens plus le courage de le blâmer : il devait être si cruellement puni !

L'écolier commença d'abord par côtoyer timidement la rive, mais peu à peu il s'enhardit jusqu'à s'aventurer au loin, tout en dessinant avec ses patins, au fer effilé et tranchant, des courbes gracieuses, des losanges, des ronds, des arabesques. C'était merveille de le voir, lui, si svelte, si léger, emporté dans sa course rapide; ses pieds effleuraient à peine le sol qu'ils sillonnaient dans tous les sens... Tout à coup le patineur croit s'apercevoir que le plancher brillant tremblait sous ses pas; il voulut s'arrêter, retourner en arrière... Hélas ! il était trop tard ! Il ne put se retenir ! un sourd craquement se fit entendre !

Dick vit passer devant ses yeux une vision éblouissante; il entrevit la vieille salle enfumée de la brasserie, avec sa haute cheminée, éclairée par la lueur incandescente du charbon de terre. Son père, sa sœur, sa tante, saisis d'ef-

froi, s'élançaient vers lui ; il entendit ce bon père lui dire de sa voix si tendre :

— Dick, garde-toi de jamais aller sur la glace de l'étang !...

Son sang reflua ardemment vers son cœur, ses lèvres murmurèrent le nom de Dieu... Puis il disparut dans le gouffre qui se referma sur sa proie.

C'en était fait de l'étourdi, si le bon Dieu, du haut de son trône d'azur et d'or, n'eût pris pitié de lui en envoyant à son aide un ami dévoué. Le fidèle Tom avait suivi de loin l'enfant, s'arrêtant lorsqu'il s'arrêtait. Arrivé au bord de l'étang, il se cacha parmi les joncs et les broussailles qui en défendaient l'entrée.

De cette forteresse, Tom veille sur son jeune maître. Dès qu'il le voit disparaître, il s'élance sans hésiter vers l'endroit où l'eau tourbillonne encore; en un instant il est au bord du trou, dans lequel il plonge avec la rapidité de l'éclair. Le petit Dick ne se débat plus que faiblement ; mais le terre-neuve, doué de l'intelligence et de la force que la nature a départies à cette race précieuse, le saisit à belles dents par son joli fourreau (non sans le déchirer un peu), le ramène à la surface de l'eau, et s'élance vers un glaçon, sur lequel, après maints efforts, il parvient à le hisser.

Pauvre petit Dick, ses joues si rosées, il y a une heure, sont bleuies par le froid ; ses cheveux laissent échapper une eau fangeuse qui inonde son cou ; son cœur ne bat plus !... Nul ne vient à son secours; il va mourir !... Non, le chien dévoué ramène quelques bons paysans qui se rendaient à la ville; l'un verse quelques gouttes de



Dick sauvé par le chien Tom. Dessin de Henri Grenier.

gin dans la bouche du noyé, l'autre retire la veste que portait l'enfant et lui donne la sienne en échange. On le transporte dans un lit bien chaud... Il ouvre les yeux ! Merci, mon Dieu ! Dick est sauvé ; soyez béni !

Douze années se sont écoulées depuis le drame que nous avons essayé de mettre sous les yeux du lecteur. Sur l'enseigne vermoulue de la brasserie, les passants lisent en superbes majuscules :

JACKSON AND SON (Jackson et fils).

SCOTCH ALE — PORTER — PALE ALE.

Chaque soir, après le repas de huit heures, master Dick, le brasseur, serre la main de son bon père, baise les cheveux blancs de Mrs. Harrisson et les joues fraîches de miss Molly (une belle personne, sur mon honneur !); puis il va caresser amicalement un vieux, vieux chien, qui repose sur un grand lit de paille fraîche, abondamment renouvelée chaque jour. Le molosse se soulève avec effort, ses yeux brillent, sa queue bat joyeusement la couche blonde et dorée ; il remercie du regard le maître qui vient solder la dette de la reconnaissance.

Ce vétéran des quadrupèdes est notre ancienne connaissance Tom ; oui vraiment, le terre-neuve est devenu le favori de son persécuteur ; aujourd'hui celui-ci est bon pour ce qui l'entoure, bêtes et gens ; tout ce qui l'approche est heureux.

Dick Jackson se souvient de l'étang des Oseraies !

ADOLPHE JOLY.



UN PREMIER PAS VERS L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

LES DÉBUTS DU POETE DESTOUCHES (1).



Le marquis de Puysieulx recevant Destouches et sa troupe de comédiens ambulants. Dessin de Célestin Nanteuil.

De toutes les fêtes patronales qui se célèbrent durant le cours de l'année, une des mieux choisies est certainement la Saint-Claude, qui tombe juste au milieu de la plus belle saison, c'est-à-dire le 6 juin, alors qu'une variété infinie de fleurs couvrent les jardins, les champs, et embaument l'air de leurs parfums. Mon père s'appelait Claude, et je me souviens... Bon ! qu'a de commun la Saint-Claude avec ce que j'ai à raconter ? MM. les écrivains n'en font jamais d'autres !

Or donc, le 6 juin 171..., je ne me rappelle pas exactement le dernier chiffre, mais c'était, à coup sûr, fort peu de temps avant la mort du grand roi Louis XIV, un soleil radieux, aux trois quarts détaché de l'horizon, répan-

(1) Voyez la notice littéraire et détaillée de M. Philarète Chasles sur Néricault-Destouches, *Histoire du fauteuil de M. de Ségur*, tome XXIII du *Musée*, page 66.

dait à flots la lumière sur la ville de Soleure, en Suisse. Le printemps, orné de toute sa richesse, transformait la vallée en une corbeille de verdure et de fleurs. Plus loin, aux alentours, le spectre solaire, se jouant avec les ombres mouvantes des nuages, produisait sur les cimes neigeuses des ondulations comparables aux reflets de l'opale.

Dès le matin, une agitation extrême se manifestait parmi les habitants de l'antique et pieuse cité, d'ordinaire si paisible ; artisans, campagnards et bourgeois allaient, venaient, se coudoyaient, ou bien s'abordaient et semblaient fort pressés d'échanger des questions.

L'affluence se portait principalement en face d'une vaste maison où les magistrats de la ville s'étaient réunis aux premières lueurs de l'aube, et tenaient conseil. Là, ils délibéraient chaudement, sans pouvoir s'accorder, sur un point qui cependant exigeait une prompte solution. A vrai dire, l'affaire dont il s'agissait était aussi délicate que singulière; elle aboutissait à une double question.

Fallait-il s'occuper sur-le-champ d'élever un arc de triomphe avec guirlandes, drapeaux, emblèmes, ou bien de dresser une potence? Fallait-il se mettre en devoir de préparer une brillante réception à un personnage ou commencer la journée par en pendre un autre? Les deux exécutions ne pouvaient avoir lieu en même temps; c'eût été manquer aux convenances et risquer, en outre, d'offenser un puissant monarque. Voilà sur quoi l'assemblée des magistrats ne parvenait point à s'entendre.

Un des membres ayant fait observer très-judicieusement que la première exécution ne souffrait aucun retard, tandis que rien ne s'opposait à ce qu'on remît au lendemain celle qui réclamait l'appareil patibulaire, le Conseil s'arrêta à ce dernier parti, après un redoublement de discussions, bien entendu, et force discours.

La séance ne fut pas plus tôt levée qu'un homme ayant une jambe de bois, plus un tambour suspendu à sa bandoulière, s'avança gravement sur la place. D'abord, il faillit être étouffé par la foule qui, avide de nouvelles, se ruait contre lui. Mais c'était un vieux soldat ayant l'habitude de résister au nombre ; il l'avait prouvé en maintes batailles, tant et tant qu'il était revenu au pays, le corps quelque peu dépareillé, et notamment avec une jambe de moins.

Il ne se démentit point en cette circonstance : saisissant ses baguettes, d'une seule main il se mit à faire le moulinet à la façon des apprentis tambours qui veulent s'assouplir le poignet, et, joignant à cet exercice plusieurs pirouettes sur lui-même, il fit face à toutes les agressions.

Son habile manœuvre ayant enfin réussi à former autour de sa personne un cercle passablement large, l'invalide exécuta sur sa caisse deux ou trois roulements, avec une supériorité incontestable, puis il se décida à prendre la parole :

— Habitants de Soleure, cria-t-il d'une voix légèrement enrouée, j'allais dire avinée, les autorités de la ville vous font savoir que M. l'ambassadeur de France doit arriver aujourd'hui même, et que vous devez vous préparer à le recevoir ainsi qu'il convient à son rang et à la glorieuse nation qu'il représente. Vos magistrats ont déjà ordonné les dispositions nécessaires à cet effet; ils invitent tous les citoyens, en général, à les assister de leur concours. Le temps presse, car l'ambassadeur est attendu d'un moment à l'autre.

Son allocution terminée, l'orateur fit lentement sa retraite, ayant l'air d'emporter sur ses épaules les plus curieux qui s'acharnaient à le suivre.

Immédiatement la multitude commença à circuler et à courir dans tous les sens. Des groupes s'organisent, présidés chacun par un chef, et disparaissent à droite et à gauche. Peu après, on voit arriver des masses de feuillage, des branches d'arbres et même des arbres entiers. On frappe la terre à coups de pioche, on nivelle le sol, on plante des mais sur le chemin que doit suivre le cortége. Tout le monde, jusqu'aux femmes et aux enfants, prend part à la besogne, si bien qu'en moins de deux heures la ville de Soleure se trouva décorée comme pour un jour de fête.

Enfin, le canon annonça l'approche de Son Excellence; la population, accourue de tous côtés, se porta à sa rencontre et lui forma une double haie jusqu'à son hôtel.

Alors se succédèrent à tour de rôle les harangues officielles, selon l'éternelle coutume. L'un des magistrats, désirant mêler à son improvisation quelque peu de flatterie, fit entendre à l'ambassadeur qu'afin de ne troubler en aucune façon la joie qu'occasionnait sa présence, on avait décidé de surseoir jusqu'au lendemain à une exécution capitale.

L'ambassadeur remercia gracieusement de cette attention délicate ; puis, avec une sorte d'indifférence, demanda quel grand crime avait commis le coupable.

— C'est un sorcier, lui fut-il répondu.

A ce mot de sorcier, Son Excellence détourna légèrement la tête, de peur de pouffer de rire à la barbe de l'autorité.

M. le marquis de Puysieulx, ainsi se nommait l'envoyé de France, était un homme éclairé, et, par conséquent, au-dessus des préjugés vulgaires ; en outre, il possédait une belle âme, des sentiments généreux, et se faisait remarquer par une amabilité parfaite.

Dès qu'il fut délivré du cérémonial obligé, il n'eut rien de plus pressé que de se faire renseigner sur le compte du condamné. Ayant acquis la conviction qu'on n'avait à lui reprocher d'autres méfaits que la sorcellerie, il jura de sauver un innocent.

A l'instant même il écrivit aux magistrats, les supplia de lui accorder la grâce du patient, s'engageant d'honneur à le prendre sous sa responsabilité.

Au reçu de la requête, les magistrats s'assemblèrent derechef, mais la délibération, cette fois, ne dura pas longtemps.

Opposer un refus à l'ambassadeur de France, le jour même de son arrivée, c'eût été de mauvaise politique à l'égard d'un voisin tel que le puissant Louis XIV. A l'unanimité, il fut convenu d'envoyer répondre à Son Excellence que, selon son désir, le prisonnier allait être mis en liberté ; ce qui eut lieu aussitôt.

Le lendemain, on vint prévenir l'ambassadeur qu'une troupe de comédiens ambulants, établis momentanément à Soleure, sollicitait l'honneur de lui être présentée, en manifestant un vif désir de lui adresser des actions de grâce. Le marquis de Puysieulx fit dire qu'il était prêt à la recevoir.

Presque aussitôt on introduisit près de lui une douzaine de personnages des deux sexes, sous leurs divers costumes de théâtre, précédés par un homme de trente ans environ, ayant une belle tournure et des manières distinguées.

Celui-ci s'avança d'un air aisé, comme quelqu'un qui a l'habitude du monde et de la bonne compagnie.

— Monseigneur, dit-il en souriant, souffrez qu'un humble directeur de comédiens ambulants, entouré de ses camarades, vienne vous remercier de lui avoir sauvé

la vie. Si la Providence ne vous eût envoyé miraculeusement à mon secours, j'allais être, ce matin, pendu haut et court, sans miséricorde ni rémission.

— Ah! répondit avec bonté Son Excellence, vous êtes celui qui...

— Lui-même, monseigneur ; c'est à votre générosité et surtout à votre haute sagacité qu'il est redevable de n'avoir point péri victime d'une déplorable ignorance.

— Je n'ai fait que remplir un devoir, reprit modestement l'ambassadeur ; seulement je m'applaudis d'être venu à temps pour empêcher un malheur.

Le marquis alors eut envie de connaître les détails de cette affaire. Il voulut les apprendre de la bouche même de celui qui avait failli en payer bien cher le dénoûment. Le nouveau gracié s'empressa d'obtempérer à cet ordre.

Directeur, comédien et poëte tout à la fois, il s'était hasardé à produire sur le théâtre de Soleure une comédie de sa façon, son premier ouvrage. La pièce avait réussi. Néanmoins, l'auteur, qui modestement n'osait faire reposer sur son seul mérite les intérêts de la troupe qu'il dirigeait, s'était imaginé de corroborer la soirée en ajoutant à la représentation de son œuvre un genre de spectacle bien différent, et peu connu à Soleure.

Le hasard venait d'amener dans la ville un faiseur de tours d'escamotage et de physique amusante ; le directeur l'engagea pour un certain nombre de soirées.

La première séance obtint une réussite complète, à tel point que la comédie, qui devait y gagner, en fut éclipsée. A la seconde épreuve, la recette dépassa toutes les espérances ; les spectateurs furent émerveillés. Encouragé de la sorte, celui qui venait de conquérir la faveur du public, voulant se montrer jaloux de la conserver, fit annoncer que le lendemain il procéderait à des expériences de fantasmagorie. Ce jour-là, on se disputa toutes les places et la salle fut comble.

Il est peu de nos lecteurs qui n'aient assisté à des scènes de fantasmagorie; par conséquent, il me suffira d'esquisser celle-ci.

Après la comédie, toutes les lumières ayant été éteintes, l'obscurité la plus complète enveloppant les spectateurs, on vit tout à coup poindre dans le lointain, puis grandir démesurément et s'approcher, comme s'ils allaient toucher les assistants, des personnages fantastiques, des animaux inconnus. Une émotion extraordinaire s'empara subitement de la foule ; le plus grand silence régnait partout.

Bientôt apparurent, en suivant les mêmes phases de progression, la mort avec sa faux, Lucifer et ses cornes, escorté des plus hideux personnages de sa cour.

A ces terribles apparitions, quelques enfants se mirent à pousser des cris d'effroi ; des femmes firent bientôt chorus, puis après les hommes s'en mêlèrent.

— C'est la mort ! c'est le diable ! criait-on à qui mieux mieux ; c'est un sorcier !... Maudit sorcier ! Allumez les chandelles !... apportez des lumières !... Sauvons-nous !... Brûlons le sorcier!... tuons-le !... Au gibet ! à la potence !...

Finalement, c'était un bacchanal, une panique, un sauve-qui-peut à effrayer les plus braves.

Les magistrats, qui se trouvaient en nombre au spectacle, ne savaient trop qu'en penser et n'osaient intervenir. Cependant les clameurs de la multitude, qui demandait impérieusement le supplice du sorcier, leur rappelèrent qu'ils avaient des devoirs à remplir, et ils ordonnèrent à la garde d'agir immédiatement.

Le véritable auteur de tout ce tapage, l'habile physicien, n'était sans doute pas à son coup d'essai en fait de pareille algarade ; celle-ci toutefois, prenant une tournure plus grave que de coutume, il avait prudemment esquivé l'orage ; et, lorsque les soldats se présentèrent pour l'arrêter, il se trouva qu'il avait décampé, lui et son infernal bagage.

La nouvelle s'en étant répandue aussitôt, la foule se porta tumultueusement chez le directeur, et lui intima l'injonction de livrer le sorcier. N'en pouvant rien obtenir, par une excellente raison, elle l'accusa de l'avoir escamoté, de concert avec le malin esprit, et voulut le mettre en pièces.

La fureur publique grandissait de moment en moment ; ceux qui avaient assisté au sabbat, c'est-à-dire au spectacle, racontaient des détails affreux ; ceux qui n'attestaient que par ouï-dire faisaient des peintures plus horribles encore.

Les magistrats, secondés par la force armée, essayèrent de procéder avec plus de calme ; néanmoins, cédant en secret à l'indignation générale, ils n'arrachèrent le malheureux directeur à ces forcenés que pour le traîner en prison.

Cependant la populace ne se contentait pas de si peu ; ne pouvant se faire justice de ses propres mains, elle insista hautement pour que, sans désemparer, on prononçât la sentence de condamnation ; quant au jugement, l'évidence des preuves le rendait inutile.

Vox populi, vox Dei, dit le proverbe : le canton de Soleure étant une république, il n'y avait point à balancer. Ainsi donc, le sorcier, coupable de s'être entendu avec de méchants esprits pour sauver un de leurs suppôts, fut condamné à être pendu : c'était la moindre peine qu'on pût lui infliger.

Déjà on réclamait l'exécution à l'instant même, quand un des juges fit la remarque qu'il était nuit close et que les lutins ayant l'habitude de choisir la nuit pour faire leurs coups à la sourdine, le condamné pourrait bien profiter de celle-ci et emporter sa proie ; qu'eu égard à cette considération, il devenait préférable d'agir en plein soleil. Cet avis lumineux obtint l'assentiment général, et chacun rentra se coucher. On connaît l'incident qui changea si à propos l'issue de ce drame.

L'ambassadeur avait pris un vif intérêt à l'histoire qu'il venait d'entendre ; il parut charmé surtout de la manière de raconter du narrateur ; il le proclama en termes élogieux et à plusieurs reprises ; nous allons voir que ce n'était point de sa part une vaine formule de politesse.

— Monsieur le directeur, dit-il, je rends grâce à ma qualité de ministre du roi de France, puisqu'elle m'a donné le pouvoir de vous arracher à la sottise de ces gens-là. Maintenant il importe d'effacer les fâcheuses impressions qui pourraient rester encore dans leur esprit. Veuillez donc, je vous prie, annoncer que, ce soir même, je me rendrai, avec les personnes de mon ambassade, à la représentation de votre comédie ; et, afin de lever complétement l'anathème, je désire que demain matin vous déjeuniez avec moi tête à tête, et que toute la ville le sache.

Là-dessus, il congédia ses visiteurs enchantés, et le cœur rempli de reconnaissance.

Le soir venu, la foule se pressait, de même que la veille, devant la salle de spectacle. C'étaient les mêmes individus en grande partie, mais avec des dispositions bien différentes. Le vent avait tourné sous l'influence d'une haute intervention. On ne rencontrait que des esprits forts,



prêts à se moquer des imbéciles du jour précédent, pour mieux dire, d'eux-mêmes, ce dont ils se gardaient néanmoins de convenir

Le lendemain matin, le directeur ne manqua pas de se rendre à l'invitation dont on l'avait honoré. Son Excellence commença par le complimenter de sa comédie, exprimant son opinion en vrai connaisseur; le marquis, homme de lettres, mêla quelques critiques aux éloges, et conclut en déclarant qu'un ouvrage de ce mérite était digne de la scène française, et qu'il se chargeait de l'y faire recevoir.

Le déjeuner ayant amené une sorte de familiarité, dont le comédien-poëte sut parfaitement respecter les limites, le diplomate se laissa aller insensiblement au langage de l'amitié.

— Mon cher directeur, dit-il avec effusion, vous m'intéressez de plus en plus : j'ai l'habitude des hommes; depuis hier je vous étudie, et rien ne m'ôterait la conviction que vous êtes infiniment au-dessus de la position précaire que vous occupez en ce moment. Je m'estimerais heureux de vous être utile.... Voyons, ayez confiance, racontez-moi votre vie.

Une vive émotion anima tout à coup le visage de celui à qui s'adressaient ces bienveillantes paroles; une larme s'échappa de ses yeux. Dès qu'il fut parvenu à maîtriser ce qui se passait en lui, il parla en ces simples termes :

— Je me nomme Philippe-Néricault Destouches, né à Tours, en 1680, d'une famille honnête et considérée. Mon père, qui me destinait au barreau, s'indigna en voyant que je préférais la carrière des lettres, dont il ne se faisait pas, je suppose, une idée assez élevée. Sans doute, j'aurais dû respecter les volontés de mon père; mais, que voulez-vous, monseigneur! ma vocation l'emporta sur le devoir filial, et, l'âme profondément attristée, je me décidai à fuir le toit paternel, emportant toutefois la ferme résolution de me comporter de manière à pouvoir y rentrer un jour honorablement.

Forcé bientôt de subordonner ma liberté à la dure nécessité de vivre, je m'attachai à une troupe de comédiens qui courait la province. Après une suite de vicissitudes dépourvues d'intérêt, et dont j'épargnerai le tableau à Votre Excellence, de peur de la fatiguer, je devins directeur de troupe.

Nous étions venus depuis quelque temps nous installer à Soleure : le public nous y faisait bon accueil. Je crus le moment favorable pour essayer mes forces. Secondé par le zèle de mes camarades, nous jouâmes *le Curieux impertinent*, comédie qu'hier, monseigneur, vous voulûtes bien honorer de votre présence. Je me préparais à mettre en scène un second ouvrage, quand ce malencontreux incident...

— Ne vous en plaignez point, interrompit l'ambassadeur du ton le plus amical. Tenez, monsieur Destouches, voulez-vous que je vous parle avec franchise? j'applaudis à votre vocation pour les lettres et je vous engage à y persévérer; mais je regrette de vous voir exercer une profession qui ne peut s'allier avec votre talent et qui l'empêchera nécessairement de se développer. Molière, m'objecterez-vous, fut à la fois comédien et auteur; mais Molière était un génie exceptionnel, et d'ailleurs la protection de Louis le Grand ne cessa de l'accompagner sur la scène française. La mienne est bien loin de lui être comparable; mais je vous l'offre avec plaisir. Le mérite, vous le savez, a besoin d'un peu d'appui pour se mettre en évidence; si celui dont il m'est permis de disposer suffit à votre ambition, il dépend de vous d'en user. Par conséquent, je vous autorise à déclarer qu'à compter de ce jour vous faites partie de mon ambassade en qualité de secrétaire.

Destouches, entraîné par un mouvement de reconnaissance, se leva de son siége; l'ambassadeur lui tendit une main qu'il saisit avec transport :

— Allez donc sur-le-champ régler vos comptes avec votre théâtre, reprit Son Excellence, et revenez aussitôt. S'il vous faut de l'argent pour aider à la liquidation, disposez de ma bourse.

Le marquis de Puysieulx ne tarda point à acquérir la certitude qu'il ne s'était pas trompé à l'égard de son protégé; il en fit son ami et son confident, l'initia aux affaires de la diplomatie et lui aplanit toutes les difficultés qu'on rencontre communément aux abords de la scène française.

Grâce à l'influence active de son protecteur, le poëte eut la facilité de soumettre au jugement du public parisien ses premiers travaux littéraires; mais, une fois connu, cette influence cessa de lui être nécessaire, ses œuvres lui suffirent.

La comédie du *Curieux impertinent*, qui avait obtenu les suffrages des treize cantons, soutint brillamment son succès à Paris. Destouches y fit ensuite jouer successivement *l'Ingrat, l'Irrésolu, le Médisant, le Philosophe marié, le Glorieux.*

De plus habiles que moi, et dans le *Musée des Familles* même, ont jugé depuis longtemps ces divers ouvrages, aussi m'abstiendrai-je d'en parler, si ce n'est pour dire que, sauf la critique qui ne manque jamais de s'attaquer aux écrivains supérieurs, ils valurent à leur auteur une suite de triomphes et une réputation qui ne s'est point effacée. Il arrive encore assez souvent que les affiches de la Comédie-Française portent l'annonce d'une comédie de Destouches.

Le poëte, devenu en même temps diplomate, se trouvant à Paris avec son protecteur, il fut présenté au Régent qui, l'ayant apprécié à sa valeur, lui accorda son estime — et son amitié, ce qui est plus rare de la part d'un prince.

Destouches ne fut point ébloui, comme tant d'autres, par les avantages de la fortune. Malgré les vices qui déjà gagnaient la cour et la ville, l'ex-comédien de province demeura toujours homme honnête et homme de cœur.

Se voyant en pleine prospérité, il n'eut rien de plus pressé que de saisir cette occasion de rentrer en grâce avec son père. Il lui écrivit, obtint de se présenter dans sa maison, et enfin, du produit de son travail et de ses économies, il lui envoya quarante mille francs. La famille était nombreuse et l'aisance y manquait.

M. Destouches père se montra digne d'avoir donné le jour à un tel fils.

— Il a été plus sage que moi! s'écriait-il naïvement; je n'étais pas capable de le juger et de démêler ses véritables capacités.

Destouches avait connu en Suisse un Anglais qui venait fréquemment avec sa famille l'applaudir au théâtre; il n'était pas demeuré insensible aux charmes de l'une de ses filles. Mais que pouvait espérer un pauvre comédien ambulant vis-à-vis de la dédaigneuse fierté anglaise? En homme prudent et délicat, il sut aimer et se taire.

Se voyant désormais dans une position qui ne devait pas manquer de lever bien des obstacles, et ayant appris que la jeune Anglaise était restée libre, peut-être à cause de lui, il confia sa peine secrète au marquis de Puysieulx,



qui, saisissant cette nouvelle occasion de servir son ami, consentit à s'en séparer pendant quelque temps.

Destouches fut envoyé à Londres avec un abbé chargé d'y représenter la France. Cet abbé, qui fut ensuite le cardinal Dubois, d'étrange mémoire, ayant été rappelé à Paris par le Régent, auteur de sa fortune, Destouches demeura six ans en Angleterre, chargé seul des affaires de sa nation. Ce fut là qu'il devint l'époux de celle dont il avait gardé un si tendre souvenir.

Il s'était acquitté avec tant d'habileté de ses fonctions diplomatiques, qu'à son retour Philippe d'Orléans l'accueillit avec les plus éclatantes marques d'approbation.

— Je veux vous donner, lui dit-il, des preuves de satisfaction qui vous étonneront vous-même, ainsi que le royaume.

En attendant l'effet de ces brillantes promesses, peu pressé d'en jouir, Destouches se retira dans une petite terre qu'il venait d'acheter près de Melun, et il échappa ainsi à la jalousie que lui attiraient par avance les faveurs de la cour. Ces faveurs, du reste, ne se réalisèrent point, le Régent étant mort bientôt après.

Plus tard, le jeune roi Louis XV voulut envoyer Destouches, en qualité de ministre de France, auprès du czar Pierre le Grand. Mais le poëte-philosophe avait pris goût



L'ambassadeur prenant Destouches pour secrétaire. Dessin de C. Nanteuil.

à sa retraite, au bonheur dont il jouissait dans son intérieur ; rien ne put le décider à accepter une mission qu'une foule de courtisans se disputaient.

Il avait été reçu à l'Académie Française, le 25 août 1723, à la place de Campistron ; ce fut le seul honneur qu'il ambitionna.

Destouches termina sa carrière le 4 juillet 1754, à l'âge de soixante-quatorze ans. Durant ses dernières années, il avait composé des poésies consacrées à la religion ; dès son séjour en Suisse, il s'exerçait et prenait plaisir à ce genre de composition.

Il composa aussi d'autres comédies, *la Fausse Agnès*, *le Tambour nocturne*, etc. ; mais ces ouvrages ayant obtenu moins de succès que les précédents, Destouches eut le bon esprit de ne pas insister.

On a vu que le premier pas de Destouches vers l'Académie française eût pu le conduire à sa perte, sans l'heureuse intervention du marquis de Puysieulx, à qui il fut redevable ensuite de ses succès et de sa fortune. Maintenant que j'ai raconté cette histoire, le lecteur verra lequel il doit le plus admirer, ou du comédien-poëte qui sut allier au talent une conduite honorable et sans reproche, ou du grand seigneur à l'âme vraiment noble, qui ajouta un nom de plus à cette nombreuse pléiade d'hommes célèbres dont notre pays tire en grande partie sa gloire.

MAURICE DECHASTELUS.

LES PRÉDICATEURS CONTEMPORAINS (1).

LES PÈRES PÉTÉTOT, SOUAILLARD ET HERMANN.

Le carême, qui a mis la cendre au front du carnaval parisien, nous ramène à nos études sur les orateurs de la chaire contemporaine.

Sans nous limiter à ceux qui viennent de prêcher la station de 1859, et qui auront leur tour dans cette Revue de l'éloquence sacrée (2), nous choisissons aujourd'hui sur notre liste trois religieux égaux par la renommée et très-différents par le caractère : le Père Pététot, de l'Oratoire, le Père Souaillard, dominicain, et le Père Hermann, carme déchaussé.

LE PÈRE PÉTÉTOT.

Il faut d'abord nous justifier de parler de celui-ci, car nous savons que nos éloges vont l'offenser. Comment notre dessinateur a-t-il surpris son image ? A la dérobée, sans doute, au pied de la chaire de Saint-Sulpice, où l'abbé Pététot monte assez souvent. Mais l'humilité de ce véritable homme de Dieu est pour nous une raison de plus de l'honorer. L'ange n'a-t-il pas dit à Tobie et à son fils : « Bénissez le maître du ciel et glorifiez-le devant les hommes, parce qu'il a fait éclater sur vous sa miséricorde. S'il est indispensable de garder le secret des rois, il est juste et utile de publier les œuvres du Seigneur. »

Nous dissimulerons, d'ailleurs, ce que la main droite du Père Pététot cache à sa main gauche, et nous nous bornerons aux faits essentiels qui caractérisent son talent et sa foi.

Il y a quelques années, un des prêtres qui avaient le plus d'autorité dans le monde était l'abbé Pététot, vicaire de la Madeleine, puis curé de Saint-Louis-d'Antin, enfin curé de Saint-Roch. Il savait unir aux austérités du sacerdoce les grâces de la vie sociale. Dans le salon comme dans la chaire, il séduisait et ramenait la brebis égarée. Mais un jour il disparut des réunions mondaines, et un des amis qu'il s'y était faits, étant venu s'enquérir des causes de sa retraite, trouva dans sa personne, dans ses manières et jusque dans son intérieur, la plus complète et la plus sévère transformation. L'ascétisme avait remplacé l'élégance, et le confortable mobilier du pasteur était métamorphosé en un lit, une table et des chaises de bois blanc, de la plus pauvre simplicité. En se réduisant au strict nécessaire, il avait donné tout le superflu à l'Eglise et aux pauvres.

Ce n'était là que le prélude d'un autre sacrifice. Le curé tout-puissant et bien-aimé de Saint-Roch quittait bientôt la plus importante et la plus riche paroisse de Paris, pour se consacrer à la vie religieuse et restaurer l'ancien Oratoire sur de nouvelles bases, — purement ecclésiastiques.

Chacun connaît l'histoire de cette illustre congrégation, fondée à Rome en 1550, par saint Philippe de Néri, sous le nom de *Confrérie de la Trinité*, et imitée en France, en 1611, par le cardinal de Bérulle, sous le titre de l'*Oratoire de Jésus*. Voués au culte de l'enfance, de la vie et de la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ, à l'instruction de la jeunesse ecclésiastique et laïque, et à l'enseignement du peuple par la prédication et les missions, les Oratoriens ont produit depuis deux siècles une série de grands hommes, tels que Malebranche et Massillon, et ont formé pour l'Eglise et le monde une foule d'élèves devenus rois, ministres, ambassadeurs, savants, historiens et orateurs de premier ordre. Nous connaissons un de leurs derniers maîtres, le seul survivant peut-être, le Père laïque H. Lefebvre, de Juilly, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, et qui est encore, à ces années suprêmes, un critique sagace et profond, un érudit encyclopédique, un écrivain de la langue du grand siècle, et un poëte d'une verve entraînante (1).

Le nouvel Oratoire ne sera pas trop indigne de l'ancien, à en juger par ses débuts et ses représentants. Il nous suffit de citer, à sa gloire, — outre le Père Pététot, le Père Gratry, dont les deux livres sur *Dieu* et sur *l'Ame* sont des modèles de philosophie, d'éloquence et de style, — qui ont ébranlé la porte de l'Académie française, et qui rivalisent avec les chefs-d'œuvre de l'abbé Gabriel : la *Théodicée pratique* et *la Vie et la mort des nations*.

Plus étranger au monde que son ancêtre, qui occupait le centre de Paris, rue Saint-Honoré, près du Louvre, l'Oratoire actuel s'est mis à l'écart de la grande ville, dans la paisible rue de Vaugirard, pour se livrer exclusivement à la formation des docteurs ecclésiastiques.

C'est là, dans les retraites familières, ouvertes à tous, qu'il faut entendre et juger le modeste et excellent abbé Pététot. Le discours théologique et dogmatique, le ser-

(1) Voyez, pour la série, la *Table générale des vingt premiers volumes*, et les tables des tomes XXI à XXV.

(2) Plusieurs y ont figuré déjà, entre autres les abbés Le Courtier, Gabriel, Bautain et Coquereau, qu'on entendait hier à Notre-Dame, à Saint-Merry, à Bonne-Nouvelle et à Saint-Philippe-du-Roule. Nous parlerons bientôt des Pères Félix et Lavigne, des abbés Freppel et Dauphin, etc.

(1) Voyez ses beaux vers sur La Pérouse, dans le *Musée des Familles*, t. XVI, p. 40. Il n'y a pas plus de cinq à six ans, le Père Lefebvre publiait un poëme sur *l'Eucharistie*, où nous remarquons des strophes de cette vigueur, de cet éclat et de cette précision (le poëte s'adresse à l'enfant qui communie pour la première fois) :

> Est-ce une fête à la nature entière ?
> Le firmament s'est dévoilé si pur !
> L'air parfumé s'investit de lumière ;
> Et nulle tache à sa robe d'azur...
>
> . . . .
>
> Mais, chaque jour, sous le regard suprême,
> Quel saint devoir, et quelle juste loi,
> Pour vivre à Dieu, de t'immoler toi-même,
> Au Dieu vivant qui s'immola pour toi !
>
> Sur toi bientôt s'avancera peut-être
> L'orage sombre, attristant tes foyers.
> Ressouviens-toi que pour le divin Maître,
> La Cène touche au mont des Oliviers.

Quelle séve et quelle trempe intellectuelle avaient donc ces athlètes de l'Oratoire, pour conserver une telle force et une telle grâce après quatre-vingts ans de travail — et de souffrance, devons-nous ajouter pour M. Lefebvre, qui a passé la moitié de sa vie sur un lit de douleur.



mon de circonstance et d'apparat, ne sont point son affaire. Il y est convenable, sans doute, mais ordinaire et emprunté. Son véritable domaine est le prône et l'instruction, l'homélie pratique et courante. Il est original dans le lieu commun, à force de vérité, de simplicité, de logique et de raison. Il n'a rien du soleil ardent, de l'éclair ni de la foudre, du torrent ni de la tempête, auxquels on a comparé tant d'orateurs depuis Bossuet. Il éclaire progressivement comme l'aurore, il pénètre comme l'huile, il fait son trou comme la goutte d'eau, il coule à son but comme le ruisseau limpide. Sans terrifier les pécheurs, ni les agenouiller aux pieds de la chaire, il émeut les incrédules, rapproche les ennemis, réconcilie les ménages et renvoie ses auditeurs plus chrétiens. Il rappelle avec moins de finesse, mais avec plus de naïveté, l'abbé Le Courtier, de Notre-Dame, ce Massillon des Tuileries, que nous avons étudié naguère.

N'oublions pas deux titres éminents du Père Pététot : il a contribué et il contribue encore activement à deux œuvres admirables et touchantes : celle des Faubourgs, qui unit si efficacement le riche au pauvre par l'action de la charité, et celle de Sainte-Geneviève, qui écarte de la France, par la prière, les nouveaux Attilas.

Les simples allocutions de leur président aux conseillères de Sainte-Geneviève sont des modèles de grâce intime et de morale journalière.

LE PÈRE SOUAILLARD.

Une espèce de révolution s'accomplissait il y a quelques semaines, à Saint-Pétersbourg. Dans l'église catholique de Sainte-Catherine, fermée aux prêtres étrangers depuis l'expulsion des jésuites, c'est-à-dire depuis un demi-siècle environ, le froc blanc d'un dominicain de Paris surgissait en chaire, et une foule immense, grecque et romaine, se pressait autour d'un moine à la tête rase, à la figure mâle et expressive, à la taille imposante, à la voix large et sonore, au geste énergique et inspiré.

C'était le Père Souaillard, un des lieutenants du Père Lacordaire, qui réalisait ainsi le dernier vœu de Joseph de Maistre, avec l'autorisation de l'empereur de Russie.

On sait que la cour et les hautes classes moscovites sont assez portées au catholicisme, que beaucoup de grands seigneurs l'embrassent en secret, — et que le czar Alexandre I[er] lui-même serait mort converti *in petto*, selon des traditions fort croyables. On ajoute que l'impératrice mère aurait des tendances analogues, — et l'on se rappelle tout ce qu'elle a fait pour les latins de ses Etats, — et sa récente entrevue, si fraternelle et si prolongée, avec Sa Sainteté Pie IX.

Le Père Souaillard avait donc un rôle immense à jouer à Saint-Pétersbourg. Il raffermissait les catholiques, il ébranlait les orthodoxes, — et il piquait d'émulation les popes et les moines russes.

C'était ce dernier résultat qu'espérait Alexandre II, le prince libéral et tolérant par excellence, le destructeur des plaies de l'esclavage en Russie.

Tant que le dominicain n'exposa que la morale chrétienne, on le laissa parler et triompher ; — mais dès qu'il aborda le dogme et les points de séparation, — la *Gazette du saint synode* le dénonça publiquement : « Prenons garde ! s'écria-t-elle avec terreur, M. Souaillard parle aux nobles cette langue française qu'ils préfèrent à l'idiome national, — et il n'est ici que la sentinelle avancée d'une armée catholique, contre laquelle nous aurons à lutter avec ardeur et acharnement. »

Le lendemain, la chaire de Sainte-Catherine était fermée au prédicateur, et il reprenait avec résignation le chemin de la France, où nous le retrouverons bientôt dans nos églises.

Mais l'effet de sa parole a survécu à sa présence, et la société russe est restée dans une émotion qui aura ses fruits.

Peut-être, — avouons-le, — le Père Souaillard a-t-il été plus violent qu'habile, et plus bruyant que solide ;

C'est là son moindre défaut.

Il est, de sa nature, un soldat d'avant-garde. Il monte à l'assaut, sans calculer ses forces et ses munitions. Le zèle l'emporte chez lui sur la prudence, et la forme sur le fond, — qui manque de science et de méthode. Plus rhéteur qu'orateur, plus missionnaire que théologien, il rappelle les dominicains des guerres religieuses, et il oublie souvent de frapper juste en croyant frapper fort.

Nous avons suivi, à Saint-Thomas-d'Aquin, cet « homme d'armes » de la chaire, et nous l'eussions trouvé mieux placé au faubourg Saint-Antoine qu'au faubourg Saint-Germain.

La vocation du Père Souaillard nous semble être, en résumé, la mission dans les campagnes ou chez les ouvriers, ou mieux encore chez les sauvages.

Il a l'éloquence fougueuse et désordonnée, la grande voix et le geste dramatique, la foi brûlante et passionnée qui étonnent, saisissent et entraînent la multitude. C'est encore un assez beau et un assez noble rôle, et cela justifie la renommée du dominicain, laquelle a, d'ailleurs, le caractère de son talent.

LE PÈRE HERMANN.

Le Père Hermann est l'artiste de la chaire, et son instrument est sa conversion. S'il en joue parfois hors de propos, il en use souvent avec fruit, car cette conversion est un grand exemple.

Ouvrez les *Lettres d'un voyageur*, de Georges Sand, et vous y lirez ces lignes sur son séjour en Suisse avec les célèbres musiciens Listz et Hermann :

« Le premier objet qui s'embarrasse dans mes jambes, c'est Puzzi à califourchon sur le sac de nuit, et si changé, si grandi, la tête chargée de si longs cheveux bruns, la taille prise dans une blouse si féminine, que cette fois je m'y perds, et ne reconnaissant plus le petit Hermann, je lui ôte mon chapeau en lui disant : Beau page, enseigne-moi où est Lara ? »

Ce beau page était alors l'enfant gâté des cours de l'Italie et de l'Allemagne, des théâtres de Londres et des salons de Paris. Gâté est le mot, dans son double sens, car en même temps qu'il ravissait le monde par sa musique, le pianiste Hermann Cohen, fils de riches banquiers juifs de Hambourg, enseignait en parole et en action tous les déportements du cœur et de l'esprit : athéisme, communisme, débauches effrénées, etc.

Il en était là, lorsqu'un soir de mai 1847 le prince de la Moskowa le pria de diriger à sa place les chœurs du mois de Marie à l'église de Sainte-Valère, rue de Bourgogne. Il y entra blasphémateur et il en sortit catholique. « Au moment de la bénédiction, dit-il, une force irrésistible me jette à genoux ; je me relève bouleversé et résolu au baptême. Peu de jours après, la cloche sonnant l'office m'attire au même lieu. J'entends trois messes ; je reviens

le soir, je trouve le saint Sacrement exposé, je tombe devant la table de communion, je sors avec un bien-être infini...; cela se renouvelle plusieurs jours, et je le confie à la duchesse de Rauzan, puis à l'abbé Legrand, promoteur de l'archevêché (aujourd'hui curé à Saint-Germain l'Auxerrois)... »

Bref, le 28 août suivant, l'israélite Hermann recevait le baptême à Notre-Dame de Sion, devant la duchesse de Rauzan, sa marraine ; — le 16 juillet 1849, il entrait au Mont-Carmel d'Agen, puis au noviciat du Broussey, près de Bordeaux. Un mois après, il allait à Rome, se jeter aux pieds du pape, et enfin, le 7 octobre 1850, renonçant à la richesse et au monde, à l'art et à la gloire, il prenait l'habit de carme déchaussé, sous le nom de *frère Augustin-Marie du Saint-Sacrement*. L'année suivante, il était prêtre, et il racontait dans les chaires de Paris et de la France ce que vous venez de lire (1).

L'éloquence du Père Hermann, nous l'avons dit, est

Portraits des Pères Souaillard, dominicain, Hermann, carme déchaussé, Pétélot, de l'Oratoire. Dessin de Mariani.

celle du cœur et de l'imagination. L'artiste survit dans la robe du moine ; mais si son défaut est la pompe de la phrase, sa puissance est la conviction irrésistible.

Il l'a prouvée en convertissant une foule de juifs et d'impies d'un bout de la France à l'autre, et en élevant avec sa seule parole, — nouvel Orphée catholique, — deux églises et deux monuments : les Carmes de Bagnères-de-Bigorre et les Carmes de Bordeaux.

Ce dernier édifice est une merveille de l'art gothique, où nous ferons un jour notre pèlerinage, en revenant avec plus de détails sur le Père Hermann.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Voyez l'excellent et très-intéressant petit livre : *la Conversion du pianiste Hermann*, par M. J.-B. Gergerès, publié par l'éditeur Ambroise Bray, et qui est à sa quatrième édition.

LE SALON DE 1859.



Salon de 1859 *Jeune fille dessinant*, par Mme Mathilde Herbelin. Dessin de Mariani.

HISTOIRE DE LA MINIATURE. Mme HERBELIN.

L'art de la famille. Le sort des grands portraits. Les priviléges de la miniature. Son origine. Les enluminures du moyen âge et de la Renaissance. Le dix-huitième siècle. Mme de Pompadour. Clinchetet. Arlaud. Rosalba Carriera. Un art de femme. Mme Subleyras. Massé. Voltaire. Drouais. Vénevault. Charlier. Hénault. Garand, etc. Gros. Lainé. Mme Herbelin.

Les lecteurs du *Musée des Familles* ne s'étonneront pas que nous ouvrions notre compte rendu du Salon de 1859 par l'examen de la miniature, et même par son histoire, que nous voulions écrire depuis longtemps.

La miniature n'est-elle pas, en effet, l'art de la famille par excellence? Quand les portraits à l'huile ne sont pas des chefs-d'œuvre, ils sont des croûtes détestables. Dans le premier cas (et Dieu sait combien il est rare!), ils sont vendus le plus cher possible par les héritiers des modèles : témoin les figures des petits ou grands personnages qui défilent dans les ventes de tableaux et remplissent les galeries publiques ou particulières. Dans le second cas, les enfants mettent d'ordinaire leurs parents défunts au grenier, les petits-enfants y mettent toujours leurs ancêtres, et la troisième génération les voue infailliblement au brocantage ou au feu. Ceux qui ont, par impossible, le courage de les garder, sont obligés de les défendre contre les plaisanteries des connaisseurs. L'exception à ces règles n'a guère lieu que dans les familles nobles ou historiques. Le portrait en miniature, au contraire, excellent ou médiocre, bon ou mauvais, se conserve sans difficulté dans la maison : il n'y occupe qu'un petit coin dans l'ombre. C'est le trésor du cœur et le gage du souvenir, le confident de l'amour et de l'amitié, la consolation de l'absence ou de la mort, le satellite intime de l'alcôve et de la cheminée, la parure de la jeunesse et de la grâce, le bracelet de la coquette, la broche de la grand'mère, la tabatière de l'aïeul; en un mot, le sentiment concentré dans un petit cadre, dans un meuble ou dans un bijou.

Aussi la miniature a été de tous les temps. On a trouvé de petits portraits sur pierre, en couleur ou en mosaïque, dans les ruines des palais égyptiens, grecs, mexicains, et dans les villes d'Herculanum et de Pompéi.

Les miniaturistes du moyen âge et de la Renaissance étaient les moines, qui enluminaient sur vélin les splendides livres d'heures, tels que le missel d'Anne de Bretagne, qu'on admire encore au Musée du Louvre.

C'est au dix-huitième siècle, qui regardait volontiers les choses par le petit bout de la lorgnette, que le portrait en miniature et la peinture à la gouache sont devenus en France un art sérieux en même temps qu'une mode charmante. Mme de Pompadour, qui était un peu artiste, y contribua puissamment; mais, avant elle, la Régence avait donné l'élan à sa manière, c'est-à-dire fort indécemment. Klingstedt (que les bouches en cœur de ce temps-là appelaient *Clinchetet*), né à Riga en 1657 et mort à Paris en 1734, d'abord soldat obscur, puis miniaturiste en vogue, homme sans mœurs ni vergogne, surnommé impertinemment le Raphaël des tabatières, gagna beaucoup d'argent à faire des ivoires obscènes et des portraits de grandes dames. La duchesse de Bouillon posa devant lui, comme l'atteste un quatrain de Voltaire.

Klingstedt n'avait pas plus d'idées que de pudeur; mais sa main patiente et habile excellait dans les détails, les costumes et les accessoires. Mariette lui accorde « une grande propreté de pinceau. »

Moins célèbre, mais plus capable, et surtout plus honnête, Arlaud, de Genève, formé par Jean Forest et Largillière, et professeur du Régent, amassa plus de quarante mille écus, dit Mariette, et jouit à Londres d'une réputation sérieuse. Il faisait très-ressemblant : il peignit le fameux duc de Marlborough, la princesse d'Angleterre et une foule de hauts personnages. Philippe-d'Orléans lui trouvait toute la vigueur de la peinture à l'huile, et le duc de La Force lui donna douze mille livres de sa *Léda*, que l'artiste recouvra plus tard et détruisit par un louable scrupule. On voit encore au Musée de Genève de grandes miniatures d'Arlaud un peu effacées, et chez M. Dablin, à Paris, un joli portrait de femme d'une conscience tout allemande, d'une précision exquise, d'une réalité frappante, mais d'une grâce froide et compassée.

« On ne sait de Lambert que son nom, » dit M. Paul Mantz, de *l'Artiste*, qui nous fournit de précieux documents pour cette étude. Notre confrère a vu un portrait de lui, qui rappelle les *Vestales* de Raoux.

Il était réservé à une femme d'agrandir la miniature et de l'affranchir. En 1720, arriva à Paris la célèbre Vénitienne Rosalba Carriera, la reine du pastel, dont Latour était le roi. Elle fit des études plutôt que des portraits, mais des études d'une finesse achevée, d'un goût adorable, d'un sentiment merveilleux. Son *Louis XV* à dix ans, accompagné d'une Victoire, est un chef-d'œuvre du genre. Elle se peignit elle-même jouant du clavecin. Un de ses modèles est couvert de lauriers; d'autres ont des attributs mythologiques. Elle ne subissait le caprice de personne, elle imposait le sien à chacun. Quand on lui livrait sa tête, il fallait accepter son idéal, au risque de la ressemblance et quelquefois du dessin. Son petit tableau de *Vénus et l'Amour* (cabinet de M. Dablin) est un vrai Pellegrini, plus accentué dans les ombres. Invention originale et composition savante; carnations lumineuses et pointillées longuement; aisance et souplesse dans les draperies, les cheveux et les accessoires, qui forment une sorte de décoration large et noble; contours noyés d'une vapeur légère; gamme de couleurs d'un blanc rosé très-séduisant; touche délicate, spirituelle, tendre et *floue*, comme on dit à l'atelier : telles sont les hautes qualités de la Rosalba Carriera — que rappelle de nos jours, avec la même indépendance et avec plus de franchise encore et d'énergie, Mme Mathilde Herbelin, l'éminente artiste qui va nous occuper tout à l'heure.

La miniature, en effet, dit M. Mantz, ne semble-t-elle pas être un art de femme? Beaucoup s'y sont distinguées au dernier siècle : Mlle de Briancourt, Maria Tibaldi (Mme Subleyras), etc.

On admirait autrefois à Rome, au Musée du Capitole, une copie faite par cette dernière du tableau de son mari : la *Madeleine essuyant les pieds de Jésus*, grand ivoire d'une touche ferme, d'une couleur fraîche et vigoureuse.

Malheureusement, une partie des petites merveilles de cet art et de ce temps ne sont pas signées; et beaucoup de celles qui étaient signées se sont dispersées ou perdues. Le vandalisme de 93 en a brisé un grand nombre, et des plus belles : notamment les figures des rois, des reines et des gens de la cour.

Vers 1755, J.-B. Massé fut le miniaturiste à la mode. Il peignit Louis XV et Richelieu, à qui Voltaire écrivait :

> Les traits du Richelieu coquet
> Se trouveront en miniature
> Dans mille boîtes à portrait
> Où Massé mit votre figure.

Graveur et dessinateur habile, Massé est sage et correct, mais sans inspiration.



Hubert Drouais est plus hardi, et n'eut pas moins de vogue.

Nicolas Vénevault, de Dijon, critiqué par Diderot et vanté par Grimm, fut de l'Académie de peinture et a laissé des compositions remarquables.

Nous avons de Jacques Charlier, dit M. Mantz, un œuvre abondant et varié, que se disputaient le prince de Conti, Caylus et le joaillier Jacquin. La belle galerie Debruge-Duménil en possédait quelques échantillons. M. Dablin en a une collection aussi charmante que précieuse. Charlier dérive de François Lemoine, dont il a copié la *Baigneuse*, et de Boucher, qu'il reproduisait avec succès. Il travaillait énormément. A deux reprises, le *Mercure* annonce la vente de quatre-vingt-dix et de cent miniatures de sa façon. Dans les *Deux nymphes couchées*, du cabinet Dablin, Charlier est supérieur à Boucher, son modèle, par la grâce des lignes, par la morbidesse et la vie des chairs. Sauf la petite rouerie de ses touches juxtaposées, ses miniatures palpitantes, moites, légères, transparentes, d'un vert tendre et d'un rose pâle, rivalisent avec celles de la Rosalba et du fameux Hall, qui nous attend sous Louis XVI.

Citons encore Hénault, Garand et Darmancourt, tous trois de l'Académie. (Le premier excellait dans le costume. Le second peignit Sophie Arnould, Mme Favart et Diderot. « Qui voit, disait celui-ci, mon portrait par Garand, me voit en personne. » Ses femmes sont d'une finesse et d'une coquetterie charmantes.) Puis Jean Gros, le père du restaurateur de l'Ecole française; Musson, choisi pour le portrait de Marie-Antoinette, dauphine; et François Lainé, ingénieur au Canada, avant d'être maître de Saint-Luc, « *inventeur de la miniature peinte en cheveux* » (le titre est de lui-même), et auteur du célèbre et si admiré portrait de Mlle Duthé, que Lebeau a gravé avec tant de soin, et dont les amateurs se disputent encore les copies.

Nous reprendrons et achèverons cette histoire de la miniature.

Une seule observation aujourd'hui, mais une observation capitale, pour arriver à Mme Herbelin.

On a vu que la plupart des miniaturistes dont les œuvres sont restés étaient graveurs ou dessinateurs habiles, même peintres renommés et académiciens de Saint-Luc. Ils ne faisaient pas seulement du métier lucratif, mais encore de l'art indépendant.

Or, c'est justement là le premier rapport de Mme Herbelin avec ses illustres prédécesseurs. On reconnaît dans ses miniatures (et surtout dans celles du Salon de 1859, dont nous allons rendre compte, et dont un si brillant spécimen ouvre cet article), on reconnaît une éducation première et laborieuse, de longues études de dessin, et même de peinture à l'huile; la méditation et la comparaison de l'œuvre des maîtres, de leur génie divers, de leurs procédés de composition, de couleur et de style.

Et voilà pourquoi, en disant que la *Jeune fille dessinant* ressemble à un Reynolds, nous ferons le plus grand éloge de Mme Herbelin; car cela signifie qu'elle a été à Manchester étudier le grand maître anglais, et qu'elle a su en comprendre et en acquérir les qualités, sans rien perdre des siennes propres, ni de son originalité personnelle.

PITRE-CHEVALIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE. — HISTOIRE DE L'ÉLECTRICITÉ[1].

L'ÉLECTRICITÉ ATMOSPHÉRIQUE.

Ir — L'ORAGE.

La matinée au château. Les illusions du beau temps. Un mari et une femme. Le docteur ***. Les signes de l'orage. *La touffe*. L'explosion. Une leçon d'électricité.

On était à la fin du mois d'août. Le temps, puisqu'il faut en parler, était, depuis plusieurs jours, non-seulement pluvieux, mais encore très-froid pour la saison. Dans la soirée, il s'adoucit d'une manière très-sensible, et, le lendemain matin, le soleil se leva couronné de ses rayons les plus brillants. Il y avait bien encore des nuages au ciel; mais c'étaient de beaux nuages aux contours arrondis, aux bords argentés, qui voguaient doucement sur les plus hautes couches de l'atmosphère.

Cependant la matinée n'avait pas cette fraîcheur qui, dans la belle saison, caractérise d'ordinaire le réveil de la nature. Le vent était devenu chaud comme l'haleine d'un fiévreux; une brume blanchâtre, résultat de l'évaporation des eaux dont le sol était imprégné, s'élevait du sein des vallées et couvrait comme d'une nappe blanche les pâturages et les champs. Cette brume se condensait d'abord en de véritables nuages, blancs et floconneux comme ceux du ciel, mais qui, semblables à de lourds papillons de nuit, demeuraient à terre immobiles et comme paralysés, sans pouvoir prendre leur essor. Peu à peu, cependant, ils disparurent absorbés par la dévorante chaleur du soleil, et l'atmosphère devint d'une limpidité de cristal qui permettait de distinguer la moindre touffe de verdure, la plus chétive cabane au sommet des collines, et jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Pour qui ne considérait que l'apparence des choses, c'était une révolution atmosphérique complète, la fin des temps mauvais et l'inauguration d'une longue série de beaux jours.

Aussi, grande joie parmi les habitants du château de X***. Vous les eussiez vus tous, bien avant que la cloche les eût appelés au repas du matin, descendre le sourire aux lèvres, joyeux et ragaillardis, et célébrer en chœur leur commune délivrance. Les hommes avaient remis leurs pantalons blancs et leurs vestes de coutil; les dames et les jeunes filles s'étaient parées de leurs robes les plus fraîches et les plus légères.

On voulait aller courir le pays à dix kilomètres à la ronde, à cheval, en char à bancs, à pied, n'importe; dîner sur l'herbe au bord de quelque source, et ne rentrer qu'à la nuit close.

Une dame osa bien dire qu'il faisait *lourd*, que la chaleur était étouffante, que le beau temps avait pris trop subitement pour être de durée. Son mari lui répliqua qu'elle n'était jamais contente, qu'elle se plaignait toujours; que d'ailleurs elle n'entendait rien à ces choses.

Le docteur *** entrait en ce moment. C'était un homme de grand savoir et d'un esprit distingué, aimable et bienveillant d'ailleurs. La dame le pria de décider la question.

(1) Voyez la Table générale et celles des cinq derniers volumes.

--Eh bien, madame, dit-il, j'inclinerais plutôt vers votre opinion que vers celle de votre mari, et croyez, ajouta-t-il en se tournant vers ce dernier, que je n'y mets point de galanterie. La vérité est que la journée ne se passera probablement pas sans orage.

— Ah ! je le disais bien, s'écria la dame triomphante.

— Et à quels signes précurseurs, demanda le mari, reconnaissez-vous l'approche de l'orage ?

— Oh ! les signes ne manquent pas, répondit le docteur : Virgile, « un confident de la nature, » selon la belle expression de M. Michelet, Virgile l'a dit avec raison:

...... Nunquam imprudentibus imber
Obfuit.....

« L'orage ne fond jamais sur nous sans s'être annoncé. »

Il a énuméré tous les signes qui, de son temps, passaient pour des pronostics de l'orage, et dont plusieurs sont exacts.

L'orage qui va éclater est toujours précédé d'un travail sourd d'incubation; comme les crises violentes qui atteignent notre organisme, il s'annonce par des *prodromes* qui affectent à la fois les éléments et les êtres animés. Les personnes nerveuses sont alors en proie à une agitation, à une inquiétude vague, quelquefois à des spasmes douloureux. Les malades, les blessés, les valétudinaires ressentent une impression plus ou moins pénible. Les animaux donnent, pour la plupart, des signes évidents de malaise. Les plantes elles-mêmes semblent prises de langueur, et l'on dirait qu'elles attendent avec terreur le feu qui doit les consumer ou la pluie bienfaisante qui va les ranimer.

Ces effets sont dus à cet état de l'atmosphère que, dans le midi, on appelle *la touffe*, espèce de calme plat, où nul souffle ne vient corriger l'élévation de la température, et qui est lui-même, sans aucun doute, un symptôme de ce sourd travail dont je parlais tout à l'heure. En quoi consiste ce travail ? on ne peut le dire; c'est une de ces grandes manifestations de la vie élémentaire, un de ces phénomènes par lesquels se rétablit de temps à autre l'équilibre peu à peu dérangé des forces et des fluides, mais dont jamais peut-être la science humaine ne pourra pénétrer le mystère. Toutefois, il est certain que ce travail a pour cause et pour agent principal, sinon unique, l'ÉLECTRICITÉ. Mais encore, qu'est-ce que l'électricité ? On en a fait un fluide, pour avoir l'air d'en faire quelque chose ; et encore faudrait-il savoir au juste ce que c'est qu'un fluide et quelle espèce de fluide est l'électricité. Mais nous examinerons une autre fois, si vous le voulez, cette question. Pour le moment, revenons à l'orage.

Plusieurs d'entre vous, sans doute, mesdames et messieurs, sont trompés par l'extrême limpidité de l'air. Méfiez-vous de cela, et rappelez-vous que l'air n'est jamais plus diaphane que lorsqu'il est chargé de vapeur d'eau. Cette vapeur d'eau ne tardera pas à se condenser, et à se condenser en nuages orageux...

Et tenez, ajouta le docteur en s'approchant de la fenêtre, où tous s'empressèrent de le suivre; examinez le ciel. Voyez vous çà et là ces petits nuages gris de plomb au centre, et d'un blanc éclatant sur les bords ? Ils nagent à des hauteurs inégales et suivent des directions différentes, les uns venant du sud, les autres du sud-ouest et même de l'ouest. Cela indique, dans les régions supérieures de l'atmosphère, des courants et des contre-courants. Nous n'en sentons rien ici ; toute l'agitation, tout le désordre est là-haut. Dans un moment, ce sera le contraire. Vous verrez les nuages immobiles, le ciel comme frappé de paralysie, tandis que de brusques rafales, avant-courrières de l'orage, soulèveront ici la poussière en tourbillons, tordront les cimes des arbres et feront onduler les hautes herbes comme une mer houleuse... Mais tenez, ne l'entendez-vous pas déjà ? Et maintenant, regardez au *pied du vent*, c'est-à-dire au sud. Voyez ces nuages compactes, dont la large base repose sur l'horizon, et dont les sommets se détachent en courbes nettement dessinées sur le fond bleu du ciel. Les autres petits nuages que je vous montrais tout à l'heure semblent obéir à l'attraction de ces masses qui restent immobiles, s'enflent et s'étendent lentement, et tout à l'heure envahiront le ciel...

Il en était là de sa démonstration, lorsque la cloche sonna pour le déjeuner.

Comme on était à table, le temps s'obscurcit rapidement. Des éclairs et des grondements, d'abord lointains, vinrent confirmer les prévisions du savant. Bientôt après l'orage éclata.

Chacun alors d'admirer la science divinatoire du docteur, et de l'interroger sur la nature, les causes et les effets du terrible phénomène.

— Oh ! s'écria-t-il, voilà bien des questions, dont beaucoup sont plus faciles à poser qu'à résoudre. Qu'est-ce que la foudre ? demandez-vous, monsieur... Et vous, madame : pourquoi est-elle accompagnée d'un si grand bruit et d'une si vive lumière ?... Et vous, madame : que se passe-t-il quand le tonnerre tombe ?... Et vous, mademoiselle : peut-on s'en garantir sûrement, et en sommes-nous à l'abri dans cette maison surmontée d'un paratonnerre ?... C'est, en résumé, toute l'histoire de l'électricité atmosphérique que vous me demandez là. Eh bien, de mon mieux je vais essayer de vous satisfaire.

Le déjeuner était fini. On retourna au salon, et lorsque chacun s'y fut établi selon son gré, le docteur prit la parole.

II. — LA FOUDRE. — LA BOUTEILLE DE LEYDE.

Un grand spectacle. Ignorance des anciens. Jupiter et Vulcain. L'ambre jaune. Systèmes de Descartes, de Boerhaave, etc. La science nouvelle. William Gilbert. Otto de Guéricke. Première machine électrique. Muschenbroeck. L'expérience de Leyde. Les succès de l'abbé Nollet. L'électricité à la mode. Anecdotes. Franklin. Ses découvertes, sa théorie. Les fluides positif, négatif et neutre.

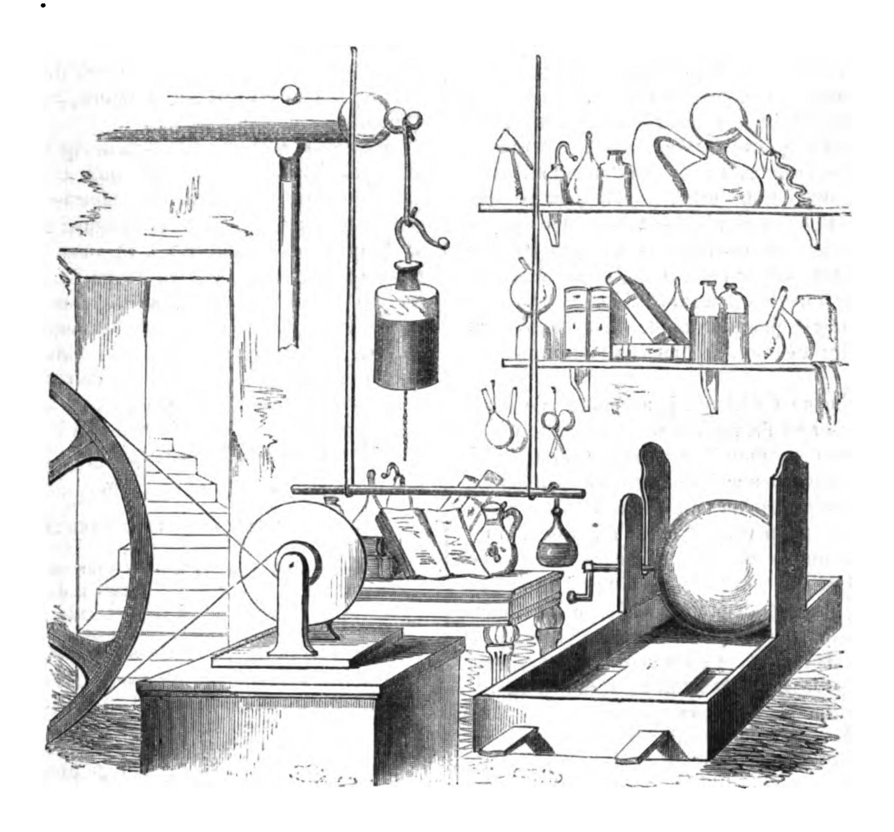
— De tous les phénomènes dont l'atmosphère est le théâtre, aucun n'est plus que l'orage propre à impressionner vivement l'imagination de l'homme, à éveiller dans son esprit l'étonnement, la crainte et l'admiration. Ce ciel obscurci par des monceaux de nuages noirs qui semblent prêts à s'abattre sur le sol et à l'ensevelir sous leur masse ténébreuse ; ces tourbillons de vent, ces nappes de pluie ou de grêle qui dévastent les plantations, inondent les vallées et transforment en torrents impétueux les moindres ruisseaux ; plus que tout cela, ces jets immenses et rapides d'une lumière livide, bleuâtre, éblouissante, qui déchirent en tous sens le voile funèbre du firmament, et ces grondements, ces éclats, ces roulements qui retentissent au loin répercutés d'écho en écho ; ces explosions soudaines d'une matière invisible, impalpable, ardente, qui frappe, détruit, brûle, bouleverse et tue... Il y a, dans cet ensemble, quelque chose de splendide et d'horrible, de grandiose et d'effrayant, d'incompréhensible surtout ; car les orages semblent engendrer les éléments les plus opposés : ils n'éclatent presque jamais que pendant les fortes chaleurs de l'été; c'est toujours alors qu'ils sont les plus violents, et l'un de leurs effets les plus ordinaires est de faire tomber sur la terre une pluie de véritables glaçons, quelquefois très-

volumineux. Les nuages ne sont généralement, chacun le sait, autre chose que des amas de vapeur d'eau. — Je dis *généralement*, parce qu'il y a des nuages formés entièrement de petites aiguilles de glace. — On conçoit donc que cette eau, revenant à l'état liquide, retombe en grandes masses sur le sol... Mais que des flancs de ces mêmes nuages s'élancent avec fracas des traits enflammés, capables de réduire des arbres en poussière, de fondre des masses métalliques, de vitrifier le sable et la pierre... quelle étrange anomalie! quel abîme insondable! que de mystères pour la curiosité humaine! On a cherché autrefois leur solution; on la cherche aujourd'hui, on la cherchera demain, toujours, peut-être!

En présence des grands problèmes, l'homme débute par un acte d'assurance naïve : c'est le propre de l'ignorance. Dans les temps et chez les peuples primitifs, on voit une chose violente, malfaisante, destructive; cela ne peut être qu'un acte de colère, de vengeance, — colère et vengeance de qui? — d'un être invisible, plus puissant que l'homme, plus puissant que la nature, car l'homme est son sujet et la nature est son instrument. Donc, l'orage est par excellence le signe de la colère divine, et la foudre est l'arme de Dieu, le trait de Jupiter, forgé par Vulcain, et qui atteint sa victime à travers tous les obstacles.

Cette explication, qui n'en était pas une, a suffi à l'antiquité — et, sauf Jupiter, au moyen âge.

Les Grecs et les Romains ne savaient rien de l'électricité, sinon que l'ambre jaune ou succin (ἤλεκτρον) et quelques autres substances jouissent de la propriété, lorsqu'elles sont échauffées par le frottement, d'attirer les corps légers.



Appareils électriques : machine électrique moderne, la bouteille de Leyde, machine électrique primitive. Dessin de Fellmann.

Au moyen âge, la science officielle étant la théologie et toutes les autres sciences restant occultes, personne n'osa expliquer publiquement le feu du ciel.

Toutefois, lorsque parut la poudre à canon, on ne laissa point d'établir une comparaison assez spécieuse entre l'explosion produite par ce mélange et les éclats de la foudre. Mais, de cette comparaison à une explication tant soit peu raisonnée du phénomène, il y avait loin, et il faut arriver de plein saut au dix-septième siècle pour trouver le premier essai d'une théorie digne de ce nom sur les causes génératrices de la foudre. Descartes, le grand Descartes, en est l'auteur. Vous devinez d'avance que sur cette question son génie ne le sauva point de l'erreur. La théorie de Descartes n'est autre chose qu'une variante de l'idée autrefois émise par Sénèque (1).

L'illustre philosophe de la Haye attribuait le dégagement de chaleur et de lumière et la détonation qui constituent la foudre, à la compression violente de l'air entre les nuages *tombant* les uns sur les autres. Pourquoi les nuages d'un étage supérieur du ciel se précipitaient ainsi subitement sur ceux de l'étage inférieur, il ne le disait point, et pour cause.

Après lui, Boerhaave, médecin hollandais justement célèbre, imagina une théorie plus ingénieuse, mais non

(1) « Le feu, disait Sénèque dans ses *Questions naturelles*, s'engendre, dans l'atmosphère comme sur terre, par percussion ou par frottement : témoin la force des tempêtes et l'impétuosité des tourbillons. »

moins fausse, basée sur l'inflammation, par le soleil, de toutes les exhalaisons ***sulfureuses, grasses et huileuses*** dont l'air était toujours, selon lui, abondamment chargé pendant les grandes chaleurs.

La doctrine des explosions de gaz au sein des nuages, exposée avec toute la lucidité et toute la logique qu'elle comportait, dans la ***Météorologie*** du Père Cotte, fut acceptée, sinon comme une vérité mathématique, au moins comme une probabilité à laquelle on ne pouvait rien opposer de plus vraisemblable.

Cependant des faits d'une immense portée s'étaient produits. Une science nouvelle était née et lentement grandissait. William Gilbert, médecin anglais, né à Glocester, attaché au service de la reine Elisabeth, fut le Jupiter qui laissa échapper de son cerveau cette Minerve moderne. Gilbert publia, je ne sais au juste en quelle année, un livre sur les aimants (***De magnete*** ou ***De arte magnetica***). Dans ce livre, très-remarquable pour l'époque, il établit un rapprochement naturel entre les corps ***idioélectriques*** (électriques par eux-mêmes) et la pierre d'aimant, et rapporte un certain nombre d'observations fort exactes, relatives aux substances qui, comme le succin, acquièrent par le frottement, suivant leur nature, une vertu d'attraction ou de répulsion sur les corps légers. L'ensemble de ces observations composa le premier noyau de la science, et cette force, ce fluide, ce je ne sais quoi qui se développait ainsi à la surface des corps par une simple action mécanique, l'ÉLECTRICITÉ, en un mot, commença dès lors à fixer l'attention des investigateurs.

Vers 1670, Otto de Guéricke, bourgmestre de Magdebourg, à qui l'on doit l'invention de la machine pneumatique, construisit la première machine électrique, consistant simplement en une boule de soufre, traversée par un axe horizontal, et qu'on faisait tourner d'une main sur cet axe, tandis qu'en y appuyant de l'autre main un morceau de drap, on la chargeait d'une assez grande quantité d'électricité pour en tirer ensuite des étincelles.

Le docteur Wall, contemporain d'Otto de Guéricke, remarqua le premier la ressemblance qui existe entre l'étincelle électrique qu'on tire d'un gros morceau d'ambre ou de soufre, et les décharges fulminantes des nuages orageux. « Cette lumière et ce craquement, dit-il, paraissent en quelque façon représenter l'éclair et le tonnerre. » L'analogie, en effet, était trop sensible pour qu'on n'en fût pas frappé; des doutes s'élevèrent dès lors dans plusieurs esprits, et l'on osa penser que le Père Cotte et ses prédécesseurs pouvaient s'être trompés sur la véritable nature de la foudre.

Ce fut bien autre chose lorsque le récit de la célèbre expérience de Leyde circula dans le monde savant.

Cette expérience, bien que toute fortuite, a suffi pour immortaliser son auteur, le physicien Muschenbroeck. Voici comment Muschenbroeck lui-même la raconta, dans une lettre en date du 20 avril 1746, à notre illustre compatriote Réaumur.

« Je faisais, dit-il, quelques recherches sur la force de l'électricité. Pour cet effet, j'avais suspendu à deux fils de soie *bleue* un canon de fer, qui recevait par communication l'électricité d'un globe de verre que l'on faisait tourner rapidement sur son axe pendant qu'on le frottait en y appliquant les mains. A l'autre extrémité pendait librement un fil de laiton dont le bout était plongé dans un vase de verre rond, en partie plein d'eau, que je tenais dans ma main droite, et avec l'autre main j'essayais de tirer des étincelles du canon de fer électrisé. Tout d'un coup, ma main droite fut frappée avec tant de violence, que ***j'eus tout le corps ébranlé comme d'un coup de foudre.*** Le vaisseau, quoique fait de verre mince, ne se casse point ordinairement, et la main n'est point déplacée par cette commotion; mais le bras et tout le corps sont affectés d'une manière terrible. En un mot, ***je croyais que c'était fait de moi.*** »

Si Muschenbroeck n'était pas un grand poltron, c'était assurément un hâbleur, et, pour rendre son récit plus intéressant et plus dramatique, il exagérait singulièrement les effets de la décharge que pouvait produire une bouteille d'eau électrisée. Son confrère et son compatriote Allaman en faisait autant lorsque, ayant répété la même expérience, il écrivait à l'abbé Nollet :

« Vous sentirez un coup ***prodigieux*** qui frappera votre bras, et même tout votre corps : ***c'est un coup de foudre***, etc. »

Un troisième physicien, Winckler, ayant voulu éprouver aussi la sensation d'une décharge électrique, fut pris, à ce qu'il prétendit, « de convulsions dans tout le corps; le sang se porta à sa tête ***au point de lui faire craindre une fièvre cérébrale,*** » et il crut devoir, pour se remettre, s'administrer des calmants et des dérivatifs. Ces accidents terribles ne l'empêchèrent cependant pas de renouveler deux fois l'expérience, et, à chaque fois, il eut une abondante hémorrhagie nasale. Malgré cela encore, sa femme, — femme héroïque! — voulut braver les mêmes périls que lui. A la première épreuve, elle fut, dit toujours Winckler, comme paralysée pendant une semaine; mais, à la seconde, elle en fut quitte aussi pour un saignement de nez.

L'abbé Nollet, dès qu'il reçut la communication d'Allaman, se mit, malgré le récit effrayant du Hollandais, en devoir de répéter son expérience, et en rendit compte en ces termes à l'Académie des sciences :

« Je ressentis dans la poitrine et jusque dans les entrailles une commotion qui me fit involontairement plier le corps et ouvrir la bouche, comme il arrive dans les accidents où la respiration est coupée; le doigt index de ma main droite, qui tirait l'étincelle, reçut un choc ou une piqûre très-violente. Mon bras gauche fut secoué et repoussé de haut en bas, au point de me faire lâcher le vase à demi plein d'eau que je tenais. »

L'abbé Nollet était le premier qui eût reproduit, en France, le singulier phénomène observé à Leyde. Vous voyez qu'il ne cherchait pas à faire croire, comme Muschenbroeck, Allaman et Winckler, qu'il avait osé une chose inouïe et couru risque de la vie.

Ce fut sans doute ce qui encouragea beaucoup de gens à tâter du choc électrique. Le public et les savants furent pris d'un même enthousiasme, poussé chez quelques-uns jusqu'à l'exaltation :

« Je ne regretterais point de mourir d'une commotion électrique, disait le professeur Boze, puisque le récit de ma mort fournirait le sujet d'un article à l'Académie royale des sciences de Paris ! ! ! »

On ne s'abordait plus, à Paris, à Londres, à Berlin, qu'en se parlant de l'***expérience de Leyde***. L'abbé Nollet, qui l'avait introduite en France, dut accepter avec résignation les suites de cette imprudence, et consentir, non-seulement à électriser, dans son cabinet, les personnes de tout rang, de tout âge et de tout sexe (car les dames n'étaient pas les moins empressées) qui assiégeaient sa porte et sollicitaient de lui la faveur d'une commotion,



mais encore à colporter à la cour, à la ville et à la campagne, sa machine et sa fiole électriques.

Un jour il expérimenta, à Versailles, en présence du roi, sur une compagnie de gardes françaises, c'est-à-dire sur cent quarante soldats rangés en ligne dans la grande galerie du château et se tenant par la main. Il se transporta, un autre jour, au couvent des chartreux, où il électrisa d'un coup toute la communauté, depuis le prieur jusqu'au dernier frère servant.

Il voulut ensuite constater l'effet que produirait la décharge de la bouteille de Leyde sur de petits animaux. Des poissons, un moineau, objets de ses expériences, périrent foudroyés par ce diminutif du tonnerre. L'autopsie du moineau fut faite avec un soin curieux, et quelques-uns des opérateurs crurent voir que les veines de cette pauvre victime étaient rompues. D'autres nièrent le fait. Il s'ensuivit une discussion qui divisa huit jours le monde savant. Les veines du moineau étaient-elles intactes ou crevées? Y avait-il eu congestion, paralysie, apoplexie, catalepsie?... Graves questions, sur lesquelles on ne put s'entendre.

Cependant la popularité de l'expérience de Leyde croissant chaque jour, beaucoup de gens se plaignaient de ne pouvoir, sans le ministère d'un physicien, se donner le plaisir d'une commotion électrique. — N'avait pas qui voulait un physicien à ses ordres. — Donc, *le besoin se faisait généralement sentir* d'un appareil portatif et commode, que chacun pût se procurer à juste prix et faire jouer à ses heures. Ce besoin fut satisfait. L'appareil fut inventé. On le désigna sous le nom de ***bouteille d'Ingenhouz.***

A la bouteille elle-même, qui était de petites dimensions, on avait joint un générateur d'électricité fort simple, consistant en une peau de lièvre ou de chat et un ruban de soie enduit d'une couche de vernis résineux. On développait de l'électricité sur ce vernis en le frottant avec la peau du côté du poil, puis on y promenait la boule qui terminait la tige métallique adaptée à la bouteille. Celle-ci se trouvait alors chargée d'une quantité suffisante de fluide pour donner une légère secousse. La bouteille, la peau et le ruban étaient renfermés dans une boîte plus ou moins élégante. Les statistiques de l'époque ne nous apprennent pas combien il se vendit de ces appareils; mais il est permis de croire que le nombre en fut considérable.

On fit aussi des *cannes électriques*, qui n'étaient autre chose que de véritables bouteilles de Leyde, dissimulées sous l'apparence fallacieuse de cannes ordinaires, à pomme d'or, d'argent ou de chrysocale : il y en avait pour toutes les bourses. La canne électrique consistait en un tube de verre enveloppé d'une feuille de métal peinte en couleur de bois, et rempli d'une substance conductrice de l'électricité (par exemple de feuilles d'étain chiffonnées), au milieu de laquelle plongeait une tige métallique, terminée extérieurement par une boule qui servait de pomme à la canne. Celle-ci étant électrisée, comme la bouteille d'Ingenhouz, au moyen du ruban verni et de la peau de chat ou de lièvre, on la présentait traîtreusement, sous un prétexte quelconque, à une personne sans défiance, qui, en la touchant, recevait le choc électrique.

On conviendra que les esprits mal faits et animés d'un zèle bien tiède pour le progrès des sciences pouvaient seuls se fâcher de cette plaisanterie, qui pourtant faillit un jour avoir des suites funestes.

Un gentilhomme électromane, le chevalier de Versac, se promenait aux environs de la place Royale, armé d'une canne électrique qu'il venait d'acheter avec l'intention bien arrêtée d'en faire l'essai sur la première personne de sa connaissance qui s'offrirait à lui. Mais le malheur voulut qu'aucun de ses amis ne se trouvât sur son passage. Le chevalier, décidé à ne point rentrer chez lui sans avoir fait usage de son appareil, avise un particulier qui marchait paisiblement à quelques pas devant lui : c'était un capitaine aux gardes, nommé La Chenardière. Versac le connaissait à peine de vue.

— N'importe! se dit-il; voici mon homme. Tant pis s'il prend mal la chose!

Il s'arrête, tire de sa poche la peau de chat et le morceau de soie vernie, charge son arme, court après l'officier, et, sans préambule, touche de la pomme de sa canne la main que celui-ci tenait justement derrière son dos, à l'instar du grand Frédéric.

— Aïe! s'écrie La Chenardière, peste soit du manant!

Et, tout en proférant cette apostrophe, il se retourne et, d'un coup de sa vraie canne de jonc, il fait voler en éclats l'arme fragile de son agresseur.

Il n'en fallait pas davantage pour qu'une querelle sérieuse s'engageât. Quelques instants après, les deux gentilshommes ferraillaient sur le quai, derrière l'Arsenal, en présence de témoins recrutés au hasard chemin faisant. Heureusement ils en furent quittes, La Chenardière pour une égratignure à la joue, et Versac pour un coup de pointe qui l'obligea de porter huit jours le bras droit en écharpe.

C'est à l'abbé Nollet que revient l'honneur d'avoir le premier exposé, avec réserve encore et sous une forme dubitative, mais en l'appuyant des raisons les plus justes et des faits les plus concluants, l'idée qu'entre la foudre et les phénomènes électriques il y avait, non pas seulement une analogie surprenante, mais bien une identité complète.

La même thèse fut soutenue ensuite avec plus ou moins de bonheur par le docteur Bergeret, médecin à Dijon, dans un mémoire couronné par l'Académie de Bordeaux, et par de Romas, lieutenant assesseur au tribunal civil de Nérac, et grand amateur d'expériences physiques, dans un travail adressé à la même Académie.

Cependant on s'occupait aussi de physique, et en particulier de l'électricité, dans le nouveau monde. Un mois avant l'apparition des mémoires de Bergeret et de Romas, un savant Américain faisait ressortir, dans une lettre adressée à un de ses amis en Angleterre, les nombreuses et saisissantes ressemblances qu'on ne pouvait méconnaître entre les effets bien constatés de la foudre et ceux des décharges électriques. Il ne s'en tint pas là : il reconnut et démontra expérimentalement une des propriétés les plus curieuses et les plus importantes du fluide électrique, celle de s'écouler avec une extrême facilité par les corps effilés en pointe. C'est ce qu'on a nommé le *pouvoir des pointes.* Il fit plus encore : il proposa de mettre à profit ce pouvoir des pointes, pour s'assurer si les nuages orageux étaient ou non chargés d'électricité. Enfin, il fit voir dans cette même propriété des verges aiguës, dressées contre le ciel, un moyen de *soutirer l'électricité* des nuages, et de préserver ainsi les édifices de l'atteinte du tonnerre.

D'après la théorie de ce savant Américain, le fluide électrique, tendant à se répandre uniformément sur tous les corps, passait de ceux qui en avaient plus à ceux qui en avaient moins, surtout quand ces derniers se terminaient en pointe, etc.

Cette théorie était réellement satisfaisante pour l'épo-

que, et fut trouvée telle par les plus difficiles, dont il faut excepter pourtant l'abbé Nollet, lequel avait, de son côté, imaginé une autre théorie, qu'il eut le tort de soutenir jusqu'à sa dernière heure. Cette théorie était celle des *affluences et effluences simultanées*, aujourd'hui complétement oubliée, et que je crois inutile de vous exposer. Depuis, de nouveaux faits ayant été découverts, dont la théorie du physicien d'outre-Manche ne suffisait plus à rendre compte, on se mit en quête d'une meilleure. Celle qui a prévalu suppose l'existence de deux fluides électriques : l'un qu'on nomme *négatif*, l'autre *positif*, s'attirant réciproquement pour se combiner en un troisième, appelé *neutre* ou *indifférent*. Deux corps électrisés de même se repoussent, tandis qu'ils s'attirent s'ils sont électrisés l'un positivement, l'autre négativement. C'est donc en se combinant d'un corps à l'autre que ces deux fluides produisent l'étincelle, les courants et, en général, tous les phénomènes électriques qu'on observe dans la nature ou qu'on provoque à l'aide des appareils employés par les physiciens.

C'est un fait d'expérience, que le sol est toujours électrisé négativement, et l'atmosphère positivement. L'électricité des nuages, comme celle de l'atmosphère, est généralement positive ; cependant il en est aussi dont l'électricité est négative. Quoi qu'il en soit, les deux électricités tendent toujours à se combiner, soit des nuages au sol, soit d'un nuage à l'autre ; de là, dans les temps orageux, c'est-à-dire lorsque la tension électrique est très-grande de part et d'autre, ces étincelles ou plutôt ces explosions immenses dont la lumière et le bruit constituent ce que nous nommons l'*éclair* et le *tonnerre :* c'est lorsque la décharge a lieu entre un nuage et le sol ou un objet placé à la surface du sol, qu'on dit vulgairement que *le tonnerre tombe*...



Portrait de l'abbé Nollet. Dessin de Fellmann.

Mais, dit le docteur en regardant la pendule, voici l'heure du dîner ; je me sens fatigué de parler, et peut-être l'êtes-vous bien un peu aussi de m'entendre.

Tous les auditeurs protestèrent qu'ils ne l'étaient point et firent promettre à l'obligeant physicien une prochaine séance.

Comme on se levait pour passer dans la salle à manger :

— Mais, docteur, lui dit une dame, ce savant Américain dont les remarquables découvertes et les idées hardies firent faire un si grand pas à la science de l'électricité, qui découvrit le *pouvoir des pointes* (voyez comme je suis savante !) et fut, si je vous ai bien compris, l'inventeur du paratonnerre, — ce savant illustre, vous ne nous avez point dit son nom.

— En vérité ! s'écria le docteur, ai-je commis un tel oubli ?... Eh bien ! madame, ce savant, très-illustre en effet, car il fut à la fois grand physicien, grand philosophe, grand politique, et, mieux que tout cela, grand citoyen, ce savant était un ancien ouvrier typographe de Philadelphie. Il se nommait Benjamin Franklin.

Vous trouverez son histoire et celle du paratonnerre dans le *Musée des Familles*, t. XVII, p. 275, et XIX, p. 200. Je n'aurai donc plus à y revenir, et je vous parlerai demain des autres applications de l'électricité.

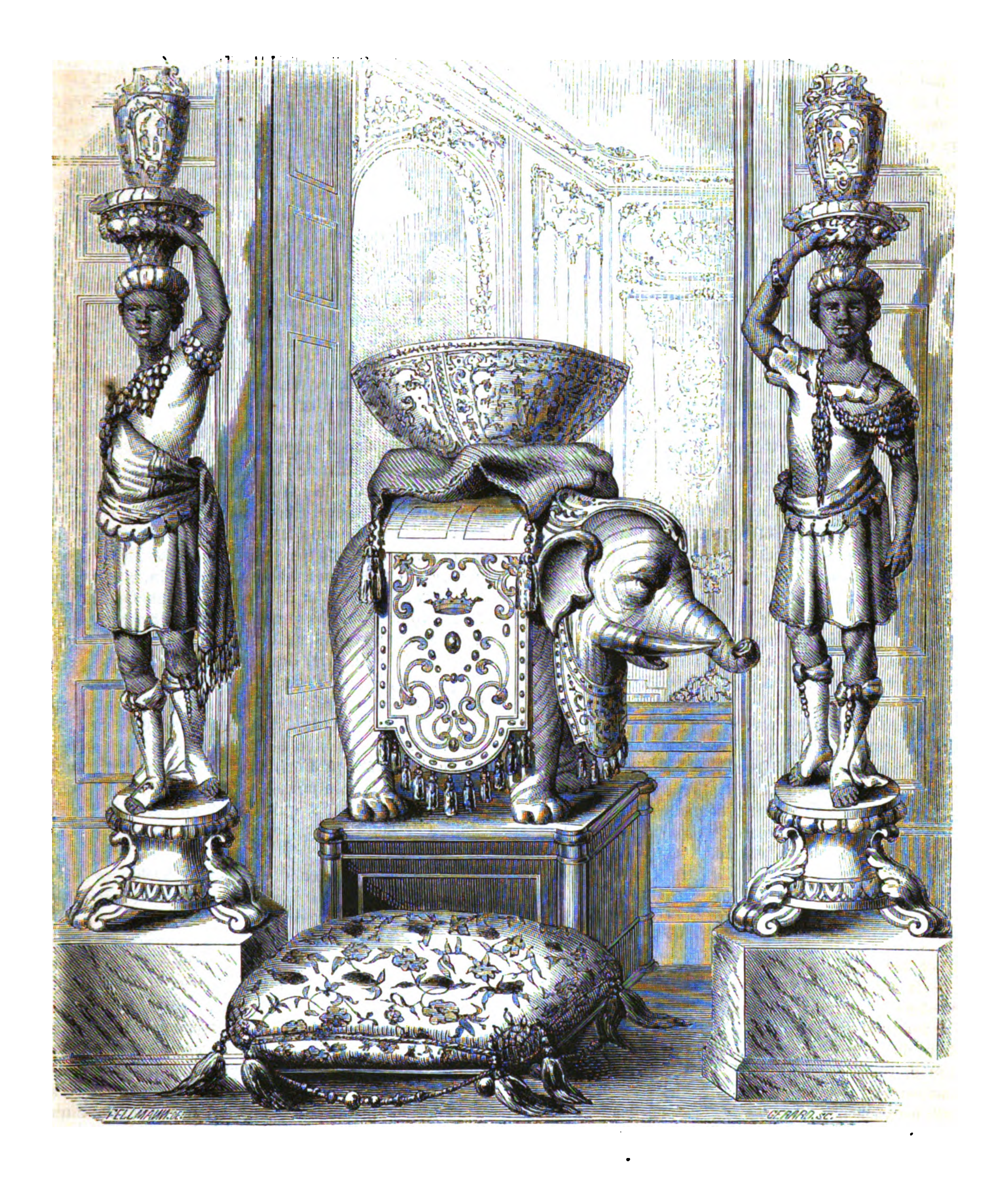
Arthur MANGIN.

(La suite à un prochain numéro.)



LA MUSIQUE ET SES INTERPRÈTES AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE [1].

M. ROGER, DU GRAND-OPÉRA. *HERCULANUM.*



Éléphant et chinoiseries des salons de l'hôtel Roger. Dessin d'après nature, par Fellmann.

M. Roger est déjà connu de nos lecteurs, — même de ceux qui ne peuvent l'entendre à l'Académie impériale, — par ses vers charmants publiés dans notre tome XIX, p. 98, par sa belle traduction des *Saisons* d'Haydn, que

(1) Voyez, pour la série, la *Table générale des vingt premiers volumes,* et les tables des tomes XXI à XXV.

nous avons signalée en son temps; par ses triomphes européens, enregistrés ici comme partout (1); enfin, par les merveilles de sa galerie d'objets d'art, gravés dans le *Musée* de mai 1858, et que nous complétons aujourd'hui par deux dessins nouveaux.

L'opéra d'*Herculanum*, qui vient de mettre le comble à la gloire de l'artiste, nous fournit l'occasion d'ajouter son portrait et sa notice à notre galerie contemporaine.

M. Roger est d'ailleurs du petit nombre de ceux qu'il faut étudier de près pour les bien connaître, et sa personne offre un type aussi rare, aussi distingué que son talent.

Observez, dans un salon, cet homme de moyenne et forte taille, à la tenue irréprochable, aux manières exquises, aristocratiques et cordiales, à la tête vigoureuse et fine en même temps, aux yeux pleins d'intelligence, de sentiment et de feu, à la physionomie avenante, mobile et gracieuse, à la conversation nourrie de science, petillante d'esprit, semée d'aperçus ingénieux et vrais sur toute chose. Est-ce un gentleman? Oui, car il en a l'aisance et les allures. Est-ce un poëte? Oui, car il a fait ses preuves devant le public. Est-ce un érudit, un voyageur émérite, ce qu'on appelle un connaisseur en fait d'observation, de littérature et d'art? Oui, car il vous parlera de tout, *et quibusdam aliis*, avec autant de goût que d'expérience. Est-ce un artiste? Oh! oui, dans toutes les acceptions du mot; c'est un véritable et grand artiste, un artiste complet et accompli : c'est M. Roger, de l'Académie impériale de musique.

Personne, assurément, n'a relevé plus haut que lui sa profession, depuis ses débuts jusqu'à son dernier succès.

Sa naissance et ses facultés l'appelaient à un tout autre théâtre que celui de l'Opéra.

Gustave-Hippolyte Roger, né à Paris, en 1815, d'une famille originaire d'Irlande, est le fils d'un notaire et le petit-fils, du côté maternel, d'un ancien directeur de l'Ambigu-Comique. Petit-neveu du comte Ready de La Grange, colonel de la gendarmerie de Paris en 1812 et gouverneur d'Arras, puis de Beauvais; neveu du général baron Roger, ancien gouverneur du Sénégal et député du Loiret, le jeune stagiaire de l'étude paternelle n'avait qu'à choisir entre la robe et l'épée. Il choisit le cothurne, et s'élança du barreau au Conservatoire. Il commença, en dépit de son oncle, par jouer la comédie sur un petit théâtre de sa façon, avec des clercs et des camarades. Admis bientôt au Conservatoire, le premier sur quarante concurrents, il y remporta, au bout d'un an, les deux premiers prix de chant et de déclamation. Chacun de ses pas fut dès lors un triomphe. La musique avait trouvé son interprète le plus brillant, le plus suave et le plus sympathique. On se souvient de l'éclat de son entrée à l'Opéra-Comique, en 1837, dans le rôle de Georges, de *l'Éclair*, ce bijou de M. Halévy. « Beauté, dit un critique, jeunesse, distinction, élégance, charme de la voix, méthode exquise, pureté de diction, sentiment profond du style lyrique, intuition déjà de cet art si difficile du comédien, qui a fait immortels les Fleury, les Talma, les Mars, les Nourrit, les Rachel, tout concourait à présager chez le jeune lauréat le plus glorieux avenir. »

Non-seulement il justifia, mais il dépassa ce présage. L'Opéra-Comique reprit alors, grâce à lui, une vogue qu'il lui a continuée onze ans (2), — et qui dure encore par son élan et son souvenir, — car il n'y a point été remplacé, hélas!

1848 approchait avec ses révolutions. L'Opéra eut la sienne par la retraite de M. Duprez, abdiquant en pleine gloire, comme Charles-Quint. Cet illustre et lourd héritage tenta M. Roger. Beaucoup l'en détournèrent, et ses amis eux-mêmes prirent l'alarme. Ce charmant organe dominerait-il la tempête de l'instrumentation moderne, qui avait étouffé Nourrit et qui faisait reculer Duprez? Le problème fut bientôt résolu. Après quelques mois employés à se retremper dans le grand répertoire italien avec la fameuse Jenny Lind, M. Roger gagna sa bataille d'Austerlitz et enleva le sceptre lyrique, en chantant, avec quelle perfection! — tout le monde le sait, — le magnifique rôle de Jean de Leyde dans *le Prophète*, de Meyerbeer. C'était déjà la royauté que le suffrage d'un tel maître, qui ne confie jamais ses œuvres qu'à des talents infaillibles.

Au *Prophète*, succédèrent *l'Enfant prodigue, le Juif errant, la Fronde*, etc.; les reprises des *Huguenots*, de *la Reine de Chypre*, de *Lucie*, de *la Favorite*, et hier la création d'*Herculanum*, où l'artiste s'est surpassé lui-même, après dix ans de travaux et de succès constants.

C'est la plus merveilleuse carrière dont l'histoire du théâtre offre l'exemple.

Et pourtant M. Roger est encore plus célèbre peut-être à l'étranger qu'en France. Il est surtout l'idole de l'Allemagne, grave patrie de l'art (*alma parens*). Cosmopolite infatigable, dit un de ses biographes, après avoir chanté tout l'hiver à l'Opéra, dans les concerts, à la cour, dans les grands salons, dans les églises, pour les confrères et les pauvres, auxquels il ne sait rien refuser, il va chanter encore « tout l'été » à Londres, à Berlin, à Munich, à Stuttgard, à Leipsik, à Hambourg, à Francfort, etc., disant à volonté ses rôles en français, en allemand, en anglais, partout recueillant des couronnes, des bouquets, des vers à sa louange, des hommages princiers, partout choyé, fêté, honoré des rois, du public, des artistes, reconduit en triomphe à son hôtel, salué par les fanfares des orchestres, voyageant, dînant et dormant au bruit des sérénades. C'est le duc de Saxe-Cobourg qui écrit pour lui l'opéra de *Sainte-Claire*. C'est le roi de Prusse qui le décore de sa grande médaille pour les arts et les armes. Ce sont les Berlinois qui lui offrent un diadème de feuilles de laurier d'or, portant chacune un titre de ses créations.

Écoutons-le raconter lui-même à M. Berlioz un épisode de ses aventures, avec l'esprit et le cœur, la franchise et la grâce dont il a le secret :

« Hé parbleu! mon cher Hector, pourquoi ne commencerais-je pas par vous le dire? On vient de me donner une sérénade, après *les Huguenots*, que j'ai chantés en allemand. J'étouffe de bonheur, il pleut à verse, et ils étaient là dans la rue, avec des parapluies et des lanternes, à onze heures du soir, heure à laquelle Francfort entière dort habituellement. Comprenez-vous? Mais oui, au fait; vous avez eu aussi cet orgueil de tenir éveillés des gens dont les habitudes sont de fer. Je soupais donc tranquillement avec trois ou quatre amis de voyage, qui étaient dans le secret et qui l'avaient gardé. On m'a chanté trois morceaux, l'un de Chérubini, qui finissait par ces mots: *Tes amis te remercient;* l'autre de Mendelssohn, d'un

(1) Notamment dans *le Prophète*, de Meyerbeer, auquel nous avons consacré une gravure, t. XVI, p. 249.

(2) Dans *le Perruquier de la Régence, le Guitarero, la Part du Diable, le Duc d'Olonne, la Sirène, les Mousquetaires, Gibby le Schérif, Haydée*, etc., enfin dans tous les chefs-d'œuvre d'Auber, d'Adam, d'Halévy et de leurs émules.



caractère religieux; le troisième, inconnu. Voyez-vous cela, au milieu de la nuit! J'étais fou de joie; je descendis dans la rue, je les embrassais, je pleurais; je crois qu'à défaut de la pluie, j'aurais pu m'enrhumer avec mes larmes. Je suis rentré, je leur ai fait un *speech* en français, je leur ai dit tout ce que j'ai pu trouver d'aimable... « Allez vous coucher, sacr..., c'est ridicule de chanter comme cela les pieds dans l'eau... Vous êtes de vrais cœurs d'artistes, je ne vous oublierai de ma vie; mais, pour Dieu! allez vous coucher. » Un de mes amis a traduit cette brillante improvisation en allemand; trois gros hurrah sont partis, puis tout est rentré dans le silence.....

« Je pense avec étonnement à cet accueil chaleureux qu'on me fait là aux portes de l'Allemagne, à cette cordialité artistique, dont il reste, hélas! si peu de trace dans notre beau pays. Ici, ils vous sont reconnaissants de vouloir bien vous laisser adorer. En somme, cette représentation a été superbe, la salle comble, et j'étais admirablement secondé par Mme Anschutz Capitain, qui a conservé votre souvenir comme vous avez gardé le sien. Ce qui m'a le plus étonné, c'est de m'entendre chanter en allemand et de me voir compris mieux que ne le sont les artistes du pays..... »

L'Allemagne admire particulièrement la manière exquise dont M. Roger fait valoir le chant dans l'opéra-comique. « C'est quelque chose d'entièrement nouveau, dit à ce sujet un savant critique; les chanteurs allemands étudient leurs rôles certainement, et quelques-uns ont réussi à leur donner une physionomie spéciale; mais jamais ils ne saisissent complétement le côté intérieur, le côté sensible du rôle. Roger excelle dans le coloris essentiel du ton; il expérimente sur quelques points lyriques, concentre son effet et le produit avec une vivacité entraînante. Il y a des chanteurs plus éblouissants par l'extérieur, par l'émission; mais il n'en existe aucun qui fasse oublier, autant que lui, le côté matériel de l'art, le métier du chanteur. »

La Russie et l'Amérique guettent et appellent le roi de notre opéra; l'une lui offre un pont d'or, l'autre un pont de diamants. Il y fera sans doute un voyage; il en a le temps, à son âge; mais jamais cet artiste si admirablement français ne quittera la France.

S'il perdait sa voix, ce que rien ne fait craindre, s'il n'était plus le Roger de l'Académie impériale, il serait le Talma ou le Fleury de la Comédie-Française. Il jouerait au choix les grands rôles de Corneille et de Racine, de Victor Hugo et d'Émile Augier, de Molière et de Jules Sandeau. Il écrirait ses mémoires comme Chesterfield ou Grammont (témoin ses lettres improvisées). Il ferait des vers comme ceux que vous avez lus, et comme sa traduction des *Saisons*, d'Haydn, si justement applaudie au Conservatoire.

Eh! comment renoncerait-il aux deux nids charmants qu'ils s'est faits à Paris et à Villiers-sur-Marne, à son délicieux hôtel de la rue Turgot, à son noble château de Plessis-Lalande (1), à ces jardins et à ces galeries où il a donné des fêtes si brillantes et si originales, entre autres la fête des *Turcs* et la fête des *Porcherons*, où l'on soupait sous des tentes illuminées, où l'on trouvait à chaque pas une surprise et un enchantement, etc.? La maison, c'est l'homme, disent les Anglais. A ce titre, encore, M. Roger est un gentleman et un artiste incomparable. Il y a des demeures plus somptueuses et des galeries d'art plus riches que les siennes; il n'y en a pas d'un goût plus exquis, d'un choix plus sévère, d'une diversité plus piquante. Nous composerions cent jolies gravures, en reproduisant les intérieurs, les tableaux, les meubles, les porcelaines, les chinoiseries, les bois sculptés, les curiosités précieuses et délicates dont abondent les salons et les cabinets de notre chanteur. Deux détails vous en donneront l'idée : l'arcade à glace où figurent les cariatides et l'éléphant dessinés ci-dessus, et le petit salon, impossible à rendre, exclusivement orné des plus fines porcelaines de Saxe.

Mais quittons M. Roger (on ne le quitte qu'à regret) pour le retrouver dans l'opéra d'*Herculanum*, sa dernière création.

On sait les destins de ce livret, — d'abord intitulé *la Fin du monde*, disputé entre la Porte-Saint-Martin, le Théâtre-Lyrique et le Grand-Opéra, — et fixé enfin rue Lepelletier, par ses trois auteurs: MM. Méry et Hadot pour le poëme, M. Félicien David pour la musique.

L'action d'*Herculanum* se passe en l'an de Jésus-Christ 79, sous le règne de Titus, une année après la prise de Jérusalem. La Judée conquise, Rome songea bientôt à secourir ses dieux menacés par le christianisme naissant. Selon les traditions de l'Orient, une reine, dévouée à la religion de l'Olympe, vint recevoir l'investiture et la pourpre à Naples; elle devait ensuite repartir pour l'Euphrate, avec la mission d'arrêter les progrès du christianisme. C'est l'Olympia de cet ouvrage légendaire.

Son frère Nicanor, prince d'Orient, transfuge rallié aux Romains, avait trouvé le prix de sa défection dans le proconsulat de la grande Grèce. Il secondait toutes les vengeances exercées par Olympia contre les novateurs. Si un néophyte chrétien de haute naissance tombait des mains d'un délateur aux mains du proconsul ou d'un préfet du prétoire, on employait tous les moyens possibles pour le ramener à la religion païenne, c'est-à-dire à la religion des plaisirs sensuels.

Or, c'est à ces persécutions et à ces impiétés que les légendes chrétiennes attribuent l'éruption du Vésuve et les destructions d'Herculanum, de Pompéi et de Stabia.

C'est sur ces légendes, c'est sur ces faits historiques que les auteurs ont bâti leur libretto.

Le sujet est la lutte du paganisme, figuré par Olympia et Nicanor, et du christianisme, représenté par Hélios, Lilia et le prophète Magnus.

Au premier acte, Olympia vient d'être nommée reine d'Orient, dans son merveilleux palais situé entre Herculanum et Naples. On lui amène deux chétiens, Hélios et sa fiancée. Au lieu d'ordonner leur mort, elle entreprend de séduire Hélios et charge le proconsul de faire abjurer Lilia. Elle réussit près du jeune homme, mais son frère échoue près de la jeune fille. Dieu frappe Nicanor et l'engloutit aux pieds de la chrétienne. Satan jaillit du gouffre à sa place et revêt ses insignes de gouverneur. Pour vaincre Lilia par la jalousie, il lui fait voir, dans un mirage, à travers des rochers qui s'entr'ouvrent, Hélios aux pieds d'Olympia, dans une salle éblouissante de richesse et de lumière. La néophyte pleure, mais reste fidèle à Jésus-Christ. Une épreuve plus cruelle encore l'attend au palais de la reine. Hélios y assiste avec Olympia à toutes les

(1) Cette belle propriété est historique. Elle fut donnée par Napoléon au maréchal Mortier, et nous en citerons un jour les souvenirs intéressants. M. Roger, qui l'a achetée il y a deux ans, la restaure avec son goût caractéristique, et en fait une merveille digne de l'hôtel de la rue Turgot. Une colonie d'artistes s'est déjà formée près de lui dans les jolis bois d'alentour: M. Samson, Mlle Wertheimber, Mme Naptal-Arnault, etc. Villiers-sur-Marne sera bientôt, à une heure de Paris, une des résidences les plus recherchées et les plus à la mode.

splendeurs d'une fête païenne et d'une saturnale immense. Arraché à ces enivrements par Lilia et le prophète Magnus, le jeune chrétien reviendrait à sa fiancée, s'il ne redoutait de l'exposer aux fureurs d'Olympia. Son repentir le sauvera pour l'autre monde, mais il va périr dans celui-ci, avec Herculanum, et ses palais, et tout ce qu'ils contiennent. Satan lui-même met le feu au Vésuve qui fait éruption et engloutit trois villes avec les personnages du drame. Hélios, pardonné et béni par Lilia, s'envole aux cieux avec elle, tandis que les païens tombent plongés dans l'enfer.

On devine tout ce que le talent de M. Méry a jeté de couleur, d'intérêt, de passion, de science et de magnifiques vers dans le cadre de cette légende.

Depuis la *Esmeralda*, de Victor Hugo et de M[lle] Bertin, on n'avait pas entendu un tel langage au Grand-Opéra.

M. Félicien David, de son côté, a tenu, dans cette œuvre magistrale, tout ce que nous promettions *les premiers*

Herculanum. M. Roger dans le rôle d'Hélios. Dessin d'après nature, par Pastelot.

en son nom, il y a quatorze ans, lorsque nous racontions son éclatant début : la symphonie du *Désert* (1).

Qu'on accuse la partition d'*Herculanum* d'être un oratorio plutôt qu'un opéra; peu nous importe le nom. C'est de la musique simple, grande, inspirée, chantante, passionnée. On y reconnaît le souffle de la muse et l'étincelle du génie. Depuis l'introduction jusqu'au finale, l'opposition de la nature et de l'esprit, du paganisme et du christianisme, de la volupté grossière et de l'amour pur, est

(1) Voyez la notice et le portrait de M. Félicien David, t. XII du *Musée*, p. 122. La gloire de ce compositeur n'est pas la seule, — nous le rappelons sans fausse modestie, — à qui le *Musée des Familles* ait donné le baptême *avant tout le monde*. Il nous suffit de citer MM. Nadaud, Pierre Dupont, Avisseau, Caroline Duprez, Louis Lacombe, Maxime David, Monteil, Violeau, les Pères Lacordaire et de Ravignan, les abbés Coquereau et Fournier, le docteur Maisonneuve et vingt autres, couronnés hardiment ici quand on les discutait ou qu'on les ignorait encore, — et qui ont justifié avec tant d'honneur nos prédictions, dans les carrières de la science, de la chaire, de l'histoire, des lettres et des arts, etc.



marquée, soutenue et développée avec une rare perfection.

Nous nous en rapportons, à cet égard, à M. Fiorentino, le juge compétent par excellence.

« L'introduction, dit-il, donne la note de tout le drame. Le premier chœur de soldats est grandiose. Celui du peuple est sauvage. Le chant des deux chrétiens respire une douceur évangélique. Dans le duo de séduction entre Hélios et Olympia, celle-ci passe des caresses de la flatterie aux menaces de la colère, puis à l'entraînement de la passion. De la chanson : ***Bois ce vin,*** Mme Borghi-Mamo fait un chef-d'œuvre, qui est bissé tous les soirs. A son tour, M. Roger enlève la salle entière avec son chant d'extase :

Mes astres sont tes yeux, mes rayons tes sourires,
Mon soleil sera ta beauté.

« Rien de plus ravissant, de plus doux, de plus vaporeux que ce morceau. M. Roger y est d'une suavité incomparable. »

Les terribles versets de l'Apocalypse jetés par le prophète

Vue de l'hôtel de M. Roger, rue Turgot, prise du jardin. Dessin d'après nature, par M. de Bar.

Magnus à travers cette orgie, et les éclats de rire d'Olympia sur une progression d'accords déchirants et convulsifs, terminent dignement le premier acte et le couronnent comme une tempête musicale.

Dans le chœur des chrétiens au second acte, au milieu de leur solitude pittoresque, la prière en *fa mineur* m'a paru de toute beauté, dit M. Fiorentino. Le duo du proconsul et de Lilia est un des plus vigoureux de la partition. M. Obin et Mme Gueymard-Lauters y mettent une ardeur et une verve irrésistibles. Le frisson gagne les spectateurs quand Lilia se réfugie au pied de la croix, argentée par la lumière électrique.

Au troisième acte, les morceaux les plus applaudis sont : « le premier chœur, les airs de danse, l'hymne à Vénus, une merveille d'exécution vocale, que Mme Borghi a dû *bisser,* la bacchanale à deux temps, que je n'aime pas

pour mon compte, et le *Credo* en *ré mineur* d'une simplicité grandiose et d'un très-beau caractère :

Je crois au Dieu que tout le ciel révère,
Au Dieu qui tient l'infini dans sa main !
Je crois au sang versé sur le Calvaire
Où l'Homme-Dieu sauva le genre humain !
A l'Esprit-Saint, l'inspirateur de l'âme,
Flambeau divin du passé ténébreux,
Qui fit planer douze langues de flamme
Sur le cénacle où priaient douze Hébreux.

« Un entr'acte qui fait pressentir une catastrophe imminente précède le quatrième et dernier acte. Le génie du mal est vainqueur. Il y a de fort belles choses dans le récit de Satan : *Secondez-moi, venez, venez, race proscrite!* et dans le chœur des révoltés ; mais ce chœur est évidemment un hors-d'œuvre. On voit que le décorateur a eu besoin d'un morceau de remplissage pour préparer son grand tableau final, un rêve de Piranesi, réalisé dans les plus vastes proportions. Le vrai chef-d'œuvre de cet acte est le duo entre Mme Lauters et Roger. Tout contribue à la beauté, à la grandeur, à l'effet de cette page admirable : le lieu, l'heure, le châtiment de Dieu, qui approche, le repentir et l'émotion poignante d'Hélios, l'attendrissement, la générosité, le pardon de Lilia, tous ces sentiments humains purifiés par la certitude d'une fin prochaine, planant sur la destruction du monde et tournés vers le ciel, composent l'une des plus belles, des plus tendres, des plus sublimes inspirations qu'on ait jamais applaudies sur un théâtre. »

Dans tout le rôle d'Hélios, conclut le juge éminent que nous citons, M. Roger déploie les plus exquises finesses d'un talent d'acteur et de chanteur accompli : l'expression, la grâce, la sensibilité, la tendresse ; il y a du cœur et des larmes dans sa voix. Dans le duo final, qu'on a fait bisser à grands cris, il a eu des élans de passion, des extases, des sourires d'une âme qui ne touche déjà plus à la terre.

La mise en scène d'*Herculanum* est le dernier mot des splendeurs de l'Opéra, et fait le plus grand honneur à M. Alph. Royer et aux décorateurs qui l'ont si bien compris. On ne peut décrire, ni se figurer, sans les voir, les prodiges de l'éruption du Vésuve et de la destruction des trois villes romaines.

On sent dans les moindres détails l'inspiration de M. Méry, — l'homme qui sait tout. Le costume du dernier choriste est aussi exact et aussi original que les admirables habits de M. Roger.

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES BLANCS *TRAITÉS* PAR UN NOIR,

OU LA REVANCHE *de la traite* DES NÈGRES.

Si un marchand de *guérit-tout* se présentait dans le plus ignorant village de la basse Bretagne, et tenait ce langage sur la place publique :

« Moi nègre, mulâtre ou indien, sorti de Cayenne ou de Java, docteur sans diplôme ; moi rien savoir, ni lire, ni écrire, ni parler ; mais moi envoyé de Dieu pour rebâtir le temple de Salomon, achever la civilisation du monde, et guérir toutes les maladies à vous ; moi vous demander presque rien : 500 francs par visite, ou 5,000, 10,000, 30,000 francs d'avance. Vous entrer et payer vos places... moi pas rembourser ceux que moi pas guérir ; parce que moi avoir six chevaux à l'écurie, un hôtel de prince et une table de roi. Moi porteur de l'ordre de Dieu... pour moi gagner quelques millions, etc. »

Croyez-vous que ce marchand ferait une concurrence bien dangereuse à Mangin, le débitant de crayons, à Duchesne, l'arracheur de dents, et même aux avaleurs de sabre ou à la femme sauvage ?

Assurément non ! Vous êtes convaincus que les badauds les plus niais de l'endroit le chasseraient au milieu des huées.

Eh bien ! voici ce qui se passe, non pas dans un village de basse Bretagne, mais au centre de Paris ; en pleine capitale de la civilisation, des sciences et des arts, à côté des docteurs de la Faculté et des hôpitaux, qui s'appellent Velpeau, Nélaton, Maisonneuve, Jobert de Lamballe, Gendrin, Hardy, Ricord, Tessier, etc.

Il y a trois ans un nègre arrive à Paris, fait rédiger et distribue deux brochures ainsi intitulées :

« ORDRE DE DIEU

« D'ériger le temple du royaume du Christ, prédit par Salomon (chap. VIII et IX du *Cantique des Cantiques*) décrit par Ézéchiel (chap. XL à XLVIII),

« MANIFESTÉ EN VISION A VRIES,

« Et devant être érigé à Paris comme gage de la réconciliation entre Dieu et l'homme, entre l'homme et son prochain.

« Réforme universelle par la civilisation et l'union des nations.

« Paris, chez l'auteur, rue... » (Nous supprimons l'adresse.)

« Erection à Paris d'un temple symbolique, en marbre, réunissant et confondant en un culte unique le protestantisme, le catholicisme et le judaïsme, auxquels viennent se joindre toutes les religions professées dans l'univers. Paris, centre du monde, devient le soleil dont les rayons répandent partout l'amour, l'union et la civilisation des peuples.

« Si l'ordre qui m'a été donné émane de Dieu, il n'est pas nécessaire que je fasse impression sur les hommes et que mon œuvre soit approuvée par eux : leur approbation et leur coopération me sont acquises, parce que telle est la volonté du Tout-Puissant.

« Saint, Saint est le Seigneur des Saints. — Hosanna, gloire à Dieu au haut des cieux !

« J.-H. VRIES. » (Et l'adresse.)

Suivent les textes d'Ézéchiel et autres, et des commentaires qui déclarent faux prophètes tous les messies antérieurs à Vries.

« Mais moi j'ai reçu ma mission de notre divin Créateur, qui m'a dit : Relève ceux que les faux prophètes ont fait tomber, et réunis ceux que les faux prophètes ont désunis.

« L'Éternel permettra par ma voix au prêtre catholique ces unions légitimes dans le mariage que Dieu n'a jamais défendues ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament.

« Aux architectes de toutes les nations :

« Une somme de 2,500 francs et une médaille en or seront allouées par un comité spécial pour le plus beau



plan du temple de marbre qui sera élevé dans les Champs-Elysées, devant le palais de l'Exposition universelle. Les plans seront reçus jusqu'au 15 avril, chez M. le docteur Vries. » (Encore l'adresse.)

Puis appel aux souscripteurs du monde entier; car l'argent est la pierre angulaire de l'architecture.

« Chaque coopérateur recevra, comme haute récompense, un exemplaire de l'ouvrage in-8, avec gravures, intitulé : *Ordre de Dieu au docteur Vries.* » (Toujours l'adresse.)

Vous croyez rêver? Mais lisez le programme de la cérémonie, fixée à... (la date est en blanc, et pour cause) :

« La solennité commencera au coucher du soleil, le..., par la réunion des enfants d'Israël présents à Paris, dans la synagogue de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, réunion à laquelle assistera Vries.

« Pendant le service religieux, Vries lira le psaume..., et fera un discours sur la solennité du lendemain. En même temps le pape, convoqué, ainsi que les évêques des autres pays, par l'archevêque de Paris, réunira dans Notre-Dame les principaux membres du clergé catholique, et, après le Salut, prononcera un discours relatif à la cérémonie du lendemain, sur laquelle il appellera les bénédictions du ciel.

« Différentes estrades seront élevées pour des orchestres; pour le Nouveau Tabernacle, tel que Dieu l'a montré à Vries; pour les offrandes volontaires, souscriptions et collectes; pour les souverains de l'univers, leurs familles et leurs aides de camp, etc.

« *Cérémonie.* Discours prononcé par Vries sur sa mission et l'érection du temple, etc.

« Procession de tous les peuples, de toutes les religions, de tous les Etats, etc., etc.

« Arrivée à l'endroit désigné par Dieu pour l'établissement du temple de marbre, chaque section se placera en cercle à droite et à gauche de la croix noire élevée au septentrion.

« Prière à Dieu par Vries. Allocution par Vries aux représentants de toutes les nations.

« *Pose de la première pierre* par Vries, annoncée par un coup de canon; à ce signal tous les genoux fléchiront.

« L'Empereur des Français prend ensuite la truelle et la passe aux autres princes, d'après l'ordre des préséances.

« Ouverture d'une souscription générale pour l'érection du temple de marbre.

« Le soir, illumination générale de la ville et de toutes les églises. » Amen!

Ainsi que tous les journalistes, nous avions reçu ces factums, et nous les avions conservés comme des monuments de la folie humaine.

Eh bien, ce n'était là que la première réclame du docteur noir, et, bien que cela paraisse encore moins vraisemblable que le temple de marbre, cette réclame a eu un succès inouï dans les fastes de la crédulité.

Depuis quelques mois il n'est question à Paris que du docteur noir. Il balance la question d'Italie et la question d'Orient, la paix et la guerre. Dix journaux des plus sérieux, vingt feuilletonistes des plus accrédités ont lancé son nom aux quatre coins du monde, ont raconté les guérisons miraculeuses opérées par lui avec une plante de l'Inde, notamment sur l'éminent facteur Adolphe Sax, qu'il aurait sauvé d'un cancer incurable. L'envoyé de Dieu fatigue six chevaux par jour à faire ses visites. Il a des multitudes à sa consultation. Toutes les Revues médicales le discutent gravement. Il est le héros d'un déluge de brochures tirées à dix mille exemplaires. On lui a donné un banquet de cent couverts au grand hôtel du Louvre, au milieu de convives illustres et au bruit des fanfares de victoire. Enfin, le spirituel docteur Velpeau lui a ouvert sa clinique de la Charité, et lui a confié, comme épreuve, dix cancers à guérir, — ce qui a mis le comble à sa vogue... en attendant le dernier mot de l'énigme.

Aux nombreux lecteurs qui ont forcé notre silence en nous demandant l'explication de cette immense... plaisanterie, n'avions-nous pas raison de promettre un des plus curieux chapitres de l'histoire de la badauderie parisienne?

Or, la voici cette explication, telle que nous la donne un homme de l'art calme et impartial :

1° M. Sax avait reçu les soins des docteurs Calvo, Velpeau et Ricord, et il est arrivé de deux choses l'une : ou bien le prétendu remède du docteur noir est survenu à temps pour recueillir le fruit du traitement antérieur, ou bien la tumeur de M. Sax est tombée naturellement par la gangrène, — comme cela s'est vu plus de dix fois dans le même cas.

La nature a ses révolutions plus puissantes que toutes les habiletés, et en voici un exemple célèbre et récent :

Un des plus dignes héritiers de la science et du coup d'œil, de l'habileté et de la réputation des Dupuytren et des Récamier, le docteur Maisonneuve (1), chirurgien en chef de la Pitié, allait faire, il y a quelques années, pour un abcès, la terrible opération du trépan à Mme de..., au couvent du Sacré-Cœur. Il arrive avec ses instruments et trouve... les religieuses en extase devant la malade guérie.

L'abcès qui allait la tuer s'était dégagé de lui-même par les narines.

Supposez qu'un docteur, blanc ou noir, eût été appelé dix minutes avant ou après notre grand praticien, quelle belle occasion de crier au miracle, d'évoquer une plante de l'Inde, d'avoir un banquet d'honneur et d'élever un temple d'albâtre!

Le docteur Maisonneuve, qui fait assez de miracles vrais pour ne jamais poser en sorcier, et qui dit comme Hippocrate : « La nature est le premier médecin, et le second est celui qui aide la nature, » ou comme Ambroise Paré : « Je le pansay, Dieu l'a guéri, » le docteur Maisonneuve raconte lui-même à tout le monde cette heureuse surprise de sa science, et comment Mme de..., sauvée réellement sans médecine, évangélise aujourd'hui les infidèles du Canada.

A Dieu ne plaise que je pose une autre question : M. Sax est-il vraiment guéri?

La Faculté déclare publiquement qu'il ne l'est pas, qu'il lui reste le germe visible et palpable du mal; — mais puisse l'avenir démentir la Faculté, même au profit des pilules du docteur noir!

2° Quant aux autres prodiges tambourinés avec le même fracas, le bilan en est clair et net :

Les éléphantiasis guéris à Rio? Total, 90,000 francs empochés par le messie, — *tolle* général et fuite nocturne dudit messie, à la veille d'une arrestation et d'un jugement (extrait d'une lettre officielle écrite de Rio même à M. Tournié).

Les cancers traités à Londres par les pilules de l'Inde? Analyse de M. Weden-Cooke, chirurgien en chef : *feuilles d'aloès macérées dans du rhum!* Résultats : pas un malade soulagé, — seconde disparition du prophète.

Clinique de l'hôpital Saint-Louis, — à l'époque du prospectus du temple? Pas une amélioration au bout d'une année, — troisième fugue de l'envoyé de Dieu.

M. David Lévy, — ressuscité, dit la réclame de février?

(1) Voir l'étude *Chirurgie nouvelle*, t. XX, du *Musée* p. 284.

— Mort, répond l'état civil du 10 mars. — Mme Boulanger? *Idem.* — Mme Foucaud? *Idem.*

M. Gandin, du Havre? Mort au bout de deux mois: 7.000 francs payés au sauveur. — M. Mignaud? même dénoûment: 6,000 francs pour le Dieu.

L'enfant du passage Choiseul? 2,000 francs avancés; mort *deux jours après.*

Les douze malades de la Charité? Un mort dans la première semaine. Les autres... Attendons la fin. M. Velpeau, qui s'est fait juge et non compère, s'est réservé de la révéler au public. Mais on peut la prédire — sans avoir une mission divine (1).

Nous prophétisons que le docteur noir annoncera bientôt, peut-être avant la publication de ces pages, qu'il a épuisé ses plantes et qu'il va les renouveler dans l'Inde... ou ailleurs.

3° Enfin, ces fameuses plantes de l'Inde, cueillies à travers mille périls et qui guérissent toutes les maladies, aux prix que vous savez?

Servant à noircir les bottes
Et même à blanchir la peau?

Feuilles d'aloès à Londres, *nitrate de potasse et sucre* à la Charité (analyse de M. Regnaud, pharmacien en chef, et du pharmacien de la place Vendôme, qui en a fourni par dix mille pilules à l'architecte du temple de marbre).

Autre relevé textuel des livres du pharmacien de la rue des Beaux-Arts (même fourniture par milliers): *sel de nitre, sucre, opium, poudre de guimauve, quinquina, racines de gaïac et de pierrette, chlorure d'or et de sodium,* etc.; l'*a b c* de tous les Codex!

Les inventeurs de la célèbre *Révalescière* ont été moins heureux: ils annonçaient aussi une plante cueillie par les nègres; — les prospectus représentaient la chose à tous les coins de rue; — mais la justice s'en est mêlée un beau jour, a découvert simplement de la *fécule de lentilles,* vendue 100 francs le kilo, — et a condamné les docteurs de la *Révalescière* en police correctionnelle (2).

Conclusion: un nègre s'est rencontré qui s'est dit: « Depuis Cham, ma race est méprisée, asservie, achetée à l'encan par la race blanche. Les blancs nous regardent à peine comme des semblables; beaucoup nous comparent au singe et à l'orang-outang. Eh bien! j'irai dans la capitale des blancs, à Paris, et j'y prendrai, en *traitant* les blancs, la revanche la plus éclatante de la *traite* des noirs. Je m'y donnerai comme un envoyé de Dieu, un messie de la civilisation future; je me ferai ouvrir les salons, les palais, les journaux, les hospices, etc.; j'aurai une cour, des banquets, des fanfares, des arcs de triomphe; et quand j'aurai gagné ainsi un ou deux ou trois millions..., on jugera qui sont les plus... singes, des docteurs noirs et des malades blancs. »

Mais comment une telle chose peut-elle arriver à Paris? Demandez à Cagliostro, à Mesmer, à Bosco... et aux escamoteurs de la foire.

(1) Voir tous ces faits constatés avec détails, mais avec une violence inutile et regrettable, dans la brochure *la Vraie vérité sur le Docteur noir*; in-8°, chez Delahays et Dentu.

(2) En vertu de la simple loi sur la fraude à l'égard du nom et de la nature de la chose vendue, et de l'article 405 du Code pénal: « Quiconque, soit en faisant usage de faux noms et de fausses qualités, soit en employant des manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence d'un pouvoir imaginaire, ou pour faire naître l'espérance ou la crainte d'un succès, se sera fait remettre ou délivrer des fonds et aura par ces moyens escroqué ou tenté d'escroquer la totalité ou partie de la fortune d'autrui, sera puni de..., etc. »

Qu'il vienne un *docteur vert* dans la grande ville, — et nous gageons qu'il y trouvera encore plus de... serins à plumer.

ALFRED DE MUSSET

JUGÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

La réception de M. de Laprade à l'Académie française, à la place d'Alfred de Musset, a été d'une haute solennité et d'un vif intérêt littéraire. L'auteur de *Psyché,* des *Symphonies,* des *Poëmes héroïques et évangéliques,* a dit noblement de grandes vérités à propos de l'auteur de *Rolla* et de *l'Enfant du siècle.* M. Vitet lui a répondu avec infiniment d'esprit, de grâce et de sagacité, comme on le verra par les passages suivants, qui complètent notre notice sur l'admirable et charmant poëte enlevé à la France (*Musée des familles,* t. XXIV, p. 277). Son dernier sonnet, que nous avons publié, a été relu à l'Académie au milieu de l'attendrissement général:

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

« L'avenir seul, a dit M. Vitet, donnera son rang à Alfred de Musset dans l'élite de nos poëtes. Chez ses rivaux de gloire, on trouvera sans doute plus d'abondance et plus d'ampleur, plus de puissance, un souffle plus continu; mais personne, de nos jours, n'aura possédé comme lui l'inspiration soudaine, la verve inattendue, et les délicatesses de la forme, ces trésors vraiment helléniques qu'avait connus André Chénier, sans en pénétrer ainsi les plus intimes secrets.

« Maintenant, est-il donc vrai que ce charmant esprit, ce poëte enchanteur, si cher à notre jeunesse, soit cependant pour elle un ami dangereux? Le danger n'est pas dans son œuvre même, il est plutôt dans ce bonheur étrange, dans cette incroyable fortune d'avoir sauvé son talent, de l'avoir vu grandir en s'exposant à des tourmentes où tout le monde aurait sombré. Jadis, ceux qui se croyaient nés poëtes se croyaient tenus aussi d'aider à la nature; ils travaillaient, subordonnant à leurs rêves de gloire leurs plaisirs et leurs intérêts. Vieux moyen! méthode surannée! Aujourd'hui, on court le monde, on use de la vie, on se rassasie de plaisirs. C'est l'apprentissage obligé d'un poëte de génie.

« Chaque fois que j'entends ces blasphèmes, ma pensée, malgré moi, me transporte devant un monument qu'un pieux respect protége encore, j'espère! Ce n'est qu'une masure, à la porte de Rouen, à l'entrée du vallon de Bapaume: un modeste gazon, trois ou quatre pommiers séculaires en font tout l'ornement. C'est là que l'auteur de *Polyeucte* a mis au monde ses chefs-d'œuvre. Il ne se doutait guère, cet innocent génie, qu'il éteignait sa flamme, et qu'il compromettait sa gloire à végéter dans ce manoir obscur, content de son frugal repas, craignant Dieu, respectant le devoir et la règle, sans voyager autrement qu'en pensée, sans autres aventures que celles de ses héros, et ne se croyant pas le cœur vide, ne cherchant pas d'émotions loin de lui, lorsqu'il avait la joie de créer de beaux vers, et de sentir autour de soi sa femme et ses enfants. »

Nous rendrons compte, dans notre prochaine livraison, de la réception de M. Jules Sandeau.

PITRE-CHEVALIER.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.



HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. SAINT-MARC GIRARDIN.



Guillaume Colletet, sa femme et leurs convives. Dessin de Franck.

I. — GUILLAUME COLLETET.

(Élu en 1634)

Dans la salle la plus retirée d'une jolie maison, dont les revenus suffiraient aujourd'hui à faire la fortune d'un propriétaire, la table est dressée, couverte d'un repas frugal où le nombre des bouteilles l'emporte sur celui des plats, et entourée de cinq personnes, occupées, pour la plupart, à boire d'une main et à écrire de l'autre.

Ces cinq personnes sont, en commençant par la droite,

M. Urbain Chevreau, jeune homme de vingt-cinq ans, qui s'est déjà illustré au théâtre, où il vient de donner quatre tragédies, en cette même année 1638 ; M. de Boisrobert, bouffon du cardinal et membre de l'Académie française ; Mme Colletet, grosse petite femme à l'air réjoui, à la beauté solide et florissante, aux manières communes ; M. de L'Estoile, membre de l'Académie, comme M. de Boisrobert, et comme son voisin, M. Guillaume Colletet, le maître de céans.

Ces messieurs se sont réunis, suivant leur habitude, dans la maison de leur confrère, chacun apportant son plat et ses deux bouteilles, en échange de la vieille table de pierre et du couvert que leur fournit celui-ci. Sauf Chevreau, ils font partie des cinq auteurs employés par Richelieu pour travailler au théâtre d'après ses conseils et sous son inspiration. Le cardinal venait de distribuer à chacun d'eux un acte à faire d'une comédie superbe, dont il avait longuement médité le plan, entre une dépêche à l'empereur et un traité avec la Hollande, et qui devait s'appeler *les Thuilleries ou la Grande Pastorale*. On devait lui rapporter la pièce terminée dans un mois : ainsi, pas une minute à perdre, car le maître ne badinait pas plus pour une comédie que pour une négociation ou le siége d'une ville.

— Pourquoi donc, fit tout à coup Chevreau, qui ruminait en esprit les premières scènes de *l'Innocent exilé*, tandis que ses amis travaillaient avec concentration ; — pourquoi donc MM. Rotrou et Corneille ne sont-ils pas venus?

— Bah ! dit Colletet, ils n'en font pas d'autres. Ils se croient peut-être bien nécessaires.

Boisrobert sourit avec fatuité en s'effilant la moustache.

— Je voudrais bien savoir, dit-il, auquel de ces deux messieurs on doit *l'Heureuse tromperie*, et lequel, par hasard, aurait écrit l'*Histoire indienne d'Anaxandre et d'Orasie*? Voilà, je l'avoue, ce que je serais charmé d'apprendre.

— Pour *l'Heureuse tromperie* et l'*Histoire indienne*, fit froidement de L'Estoile, dont le moindre défaut était de louer autrui, il me semble qu'on eût pu aisément mieux choisir.

— C'est peut-être dans vos ouvrages, monsieur de L'Estoile, qu'il eût fallu faire mon choix, pour obtenir votre approbation?

— Je ne parle pas de moi. Je sais que nous nous valons à peu près tous tant que nous sommes ici : vous voyez que je ne me flatte pas, ni vous non plus, monsieur de Boisrobert. Au surplus, on pourra prononcer quand j'aurai donné au public la pièce que j'ai en tête. Mais je mûris mes idées et mes vers, moi : il me faut encore cinq ans d'ici là.

— Cinq ans, bon Dieu! s'écria Boisrobert, voilà de quoi faire *l'Iliade*, *l'Odyssée*, et toutes les tragédies de Sophocle par surcroît. Cinq ans! Mais votre servante sera morte d'ici-là, mon pauvre garçon.

Pour comprendre l'allusion de Boisrobert, il faut savoir que L'Estoile avait la renommée de lire ses vers à sa servante, pour avoir son avis, comme avait déjà fait Malherbe, et comme devait faire Molière. Cette phrase produisit une sorte de malaise général : Mme Colletet rougit jusqu'au blanc des yeux et toussa d'une voix mal assurée; maître Guillaume, son époux, répandit sur son rabat la moitié du vin qu'il portait à ses lèvres.

— Imprudent! fit Chevreau se penchant à l'oreille de Boisrobert, en lui désignant leur amphitryon du regard, ne parlez donc pas de corde devant un pendu.

Colletet, en effet, s'était marié depuis peu à la servante de son père, et la dame haute en couleurs, qui trônait au beau milieu de cette table lettrée, n'était autre que Marie Prunelle, dont les talents pour soigner un ragoût avaient pris par son faible le cœur du sensible poëte. Semblable à Boileau qui, plus tard, s'emportait contre *les misérables ouvrages de ce Scarron* devant Mme de Maintenon, sa veuve, Boisrobert avait commis une étourderie dont il ne put que se mordre les lèvres quand il s'en aperçut, tandis que L'Estoile, qui n'était pas facile à déconcerter, lui criait :

— Ma foi, monsieur de Boisrobert, j'aime mieux lire mes vers à ma servante qu'à certain poëte de ma connaissance : il y a plus à gagner.

— La paix! la paix! intervint Colletet. Que diable! vous êtes toujours à vous chamailler comme chien et chat.

— Voilà qui est fait, reprit le tenace L'Estoile : je voulais seulement dire à M. de Boisrobert qu'il avait tort de mépriser deux poëtes qui, franchement, valent plus à eux deux que nous tous, et qui nous ont apporté les meilleurs vers de *l'Aveugle de Smyrne*.

— Les plus mauvais.

— Je dis les meilleurs. En outre, ils ont bien fait quelque petite chose de comparable à *l'Heureuse tromperie*, peut-être.

— Oui-dà! Est-ce la *Diane* ou la *Célimène?*

— Précisément; et *les Ménechmes* et l'*Hercule mourant*.

— Et sans doute aussi la *Mélite* de M. Corneille?

— M. Corneille a fait *le Cid*, insinua timidement Chevreau.

— *Le Cid, le Cid!* Vous voulez dire qu'il l'a pris à l'Espagne. — *Le Cid!* Voilà bien la prévention. Affaire de mode: on en reviendra... *Le Cid!*... C'est donc pour nous rappeler que vous en avez fait la *suite*, flatteur que vous êtes!

— Oh! monsieur de Boisrobert!

— Non, vraiment, c'est que je suis excédé d'avoir toujours les oreilles rebattues de ce *Cid*. Une belle merveille, pour que l'auteur nous marchande son concours comme il fait! Voyez-vous, il faut toujours en revenir au mot de Son Eminence : Cet homme n'a pas l'esprit de suite.

Le nom redouté de Son Eminence mit fin à toute discussion. Chacun se replongea dans son travail sans répliquer. Colletet surtout, toujours *chopinant* par intervalles, faisait courir sa plume sur le papier avec une rapidité fiévreuse. Au bout d'une demi-heure de cette composition haletante et accélérée, il posa un point qui, à en juger par le soupir de satisfaction avec lequel il le marqua, large et ferme, devait être le point final; il ramassa les papiers épars sur la table, les relut, s'arrêtant de loin en loin pour faire d'un trait de plume quelque brève correction; puis il s'écria, en vidant la dernière bouteille dans son verre :

— Fini! mon prologue est fini!

— Comment, fini! dit L'Estoile se redressant de surprise. Moi, je n'ai encore fait que vingt vers de mon premier acte!

— Voilà ce que c'est que de croire à Malherbe. Si vous étiez un ronsardisant comme moi, vous vous sentiriez inspiré par cette bonne vieille table sur laquelle Ronsard et la pléiade, Jodelle, Belleau, Baïf ont écrit leurs chefs-d'œuvre, et que je ne donnerais pas pour tout l'or du monde, si pauvre que je sois.

— Oh! pour le coup, fit rudement L'Estoile, tout à fait hors de lui, c'est trop fort! Premièrement, les chefs-



d'œuvre de votre pléiade ne sont que du patois, et, quant à votre pauvreté, nous savons ce qu'il faut croire de cette fiction poétique.

— Depuis que j'ai trouvé la fontaine des vers,
Le bien s'enfuit de moi, le malheur me pourchasse;
Je n'ai pour aliments que les eaux du Parnasse
Et n'ai pour tout couvert que des feuillages verts,

soupira Boisrobert avec une mélancolie ironique.

— Est-ce là ce que vous appelez les eaux du Parnasse? demanda Chevreau à G. Colletet, en indiquant du doigt les bouteilles accumulées sur la table.

— Allons donc! vous devriez être honteux, reprit L'Estoile, de vos éternelles lamentations sur votre pauvreté. Cette pauvreté-là, mon cher, serait la richesse de dix poëtes.

— Oh! fit Colletet.

— Je le dis et je le prouve. Qu'est-ce donc que toutes vos charges grassement payées, et votre pension de Richelieu, et les cadeaux de vos protecteurs, et vos terres aux environs de Paris, et votre maison de ville, et votre maison des champs!

— Assez, assez, bégayait notre poëte, moitié riant, moitié rougissant.

— Qu'avez-vous à répondre?

— Mon Dieu, c'est un thème poétique qui fait toujours de l'effet. Il est bon de rappeler aux grands, de temps à autre, que les muses n'enrichissent pas leurs favoris. Et puis, tout cela est relatif, morbleu! Qu'un pied-plat de rimailleur ait la moitié de mes revenus, ce serait un faquin de se plaindre; mais moi!...

— Certainement, fit Boisrobert en ami intéressé à le soutenir, tout cela est relatif.

Et il ajouta, voulant rompre une conversation qui devenait dangereuse:

— Pardon! Son Eminence m'attend. Elle a besoin de moi pour faire sa digestion, à ce que prétend Citois, son médecin.

— Oui, oui, fit entre ses dents L'Estoile, toujours bourru, allez divertir Monseigneur, et lui glisser quelque bon conte entre deux pilules. Drogue pour drogue...

— Venez-vous avec moi, Colletet? Emportez votre prologue, puisqu'il est terminé: Son Eminence sera bien aise de vous voir.

La réunion se sépara, et les deux amis s'acheminèrent ensemble vers le palais Cardinal.

Les huissiers de garde s'écartèrent respectueusement en les voyant passer. Ils les connaissaient bien. C'étaient deux poëtes, c'est-à-dire plus et mieux encore que deux hommes d'Etat. Oh! le bon temps pour les poëtes!

Ils arrivèrent à une porte à deux battants recouverte d'une tapisserie, que l'huissier de service souleva avec une salutation profonde en les apercevant. La porte s'ouvrit, et ils se trouvèrent en face d'un homme à figure maigre et pâle, à moustaches effilées, aux cheveux gris recouverts d'une calotte rouge, assis dans un grand fauteuil à bras, et jouant, d'un air nonchalant et distrait, avec deux chats accroupis sur ses genoux.

— C'est toi, Le Bois, dit le cardinal, en entendant le pas familier de son bouffon glisser sur l'épais tapis qui recouvrait le parquet. Eh bien! que m'apportes-tu de nouveau?

— M. Colletet, monseigneur, dont j'ai pensé que la présence vous serait agréable.

— Ah! ah! dit le cardinal qui comprit à demi mot et se redressa vivement. Je ne vous avais pas vu, monsieur Colletet.

— Monseigneur, fit le poëte en s'inclinant jusqu'à terre, j'ai pris la liberté de venir trouver Votre Eminence...

— Voyons un peu cela, dit vivement Richelieu, tendant la main vers le papier que Colletet tirait délicatement de sa poche.

Et, le déroulant avec une rapidité presque fébrile, il y jeta un coup d'œil curieux:

— Le prologue! Comment diantre! déjà terminé! Savez-vous que c'est aller vite en besogne. Peste! je ne vous croyais pas encore si habile. J'ai mis six mois à faire le premier acte de *Mirame*: il est vrai que j'avais bien autre chose sur les bras...

— Et que c'est un chef-d'œuvre, Monseigneur.

— Oui, oui, il paraît que cela n'est pas mal, fit le ministre flatté jusqu'au fond de l'âme. Vous verrez surtout la pièce dans son ensemble. Mais n'importe! vous n'y allez pas de main morte.

— Monseigneur, pour vous satisfaire, je me sentirais capable de plus encore, dit humblement le poëte, qui voyait poindre à l'horizon l'espoir d'une gratification nouvelle.

Cependant le cardinal feuilletait le manuscrit, le parcourant du regard, et s'arrêtant à chaque page pour hocher la tête en signe d'approbation, en mêlant sa lecture de réflexions prononcées à mi-voix:

— Bien, bien. Voilà qui est parfait. Colletet, vous devriez faire un poëme épique. M. Mairet n'a qu'à se tenir ferme. — Bon cela. Cette description fera du bruit. Ah! ah! nous tenons *le Cid* maintenant, et si le public a un peu de goût... Il faudra seulement que je vous donne quelques conseils de détail. Mais tenez, lisez-moi le tout: cela vaut mieux.

Il se renfonça commodément dans son fauteuil, étendant vers le feu ses jambes grêles chaussées de bas de soie rouge, et passant doucement la main sur le dos de ses chats qui sommeillaient à demi, avec un *ron-ron* de contentement, et faisaient avec volupté le gros dos.

D'une voix ferme et nette, comme celle d'un poëte qu'on vient de porter aux nues, Colletet entama sa lecture, au milieu des signes de ravissement du cardinal. Plus d'une fois la porte s'entr'ouvrit, mais il fit signe de la main à l'huissier de se tenir tranquille et d'attendre. Enfin, lorsqu'il eut entendu ces vers, dans la description du bassin des *Thuilleries*:

A même temps, j'ai vu, sur le bord d'un ruisseau,
La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle;

son admiration ne put plus y tenir; il se leva et courut embrasser Colletet, qui était gonflé d'orgueil.

— Tout votre prologue est un chef-d'œuvre, lui dit-il, mais ces vers sont le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Cela vaut *Mirame*.

Il sonna. A un mot qu'il lui dit à l'oreille, un page se hâta d'apporter une bourse de cinquante pistoles, que Richelieu déposa aussitôt dans la main frémissante du poëte, en lui disant:

— C'est pour ces deux derniers vers, pour ces deux vers seulement, entendez-vous? Quant au reste, le roi ne serait pas assez riche pour le payer, et je ne m'en charge pas.

— Monseigneur, murmura Colletet à moitié suffoqué par son émotion, votre générosité égale votre bon goût. Octavie n'a pas plus royalement récompensé Virgile.



— Mais je vous ai promis des conseils, reprit le cardinal, et je vais vous en donner un. Au lieu de : *s'humecter de la bourbe de l'eau*, je mettrais, moi : *barboter dans la bourbe*, ce serait plus énergique et plus pittoresque.

— Monseigneur, répondit Colletet, en qui la fierté du poëte prit le dessus sur la prudence du courtisan, permettez-moi de ne point partager votre opinion. *S'humecter* est noble ; *barboter* serait dur et bas, il me semble.

Boisrobert, alarmé de tant d'audace, se mit à le tirer par la basque de son habit, mais il allait toujours, s'animant de plus en plus à chacune des ripostes du cardinal, qui lui-même s'opiniâtrait à l'attaque du verbe si vaillamment défendu. Richelieu épuisa toutes les ressources de la tragédie ; il en appela à Le Bois, qui lui donna hautement raison, mais il ne put convaincre le poëte.

Enfin, l'huissier entr'ouvrit encore la porte, et cette fois s'avança jusque près du cardinal, auquel il glissa respectueusement un mot à l'oreille.

— Vous êtes un entêté, Colletet, et je ne vous tiens pas quitte, dit Son Eminence, en faisant un signe amical d'adieu aux deux poëtes, qui partirent par une petite porte latérale, tandis que par la grande entrait un ambassadeur.

— Eh bien! lui dit Boisrobert, Mme Colletet va être contente, j'espère, et voilà de quoi ajouter une nouvelle strophe à votre complainte sur la pauvreté.

— Me soutenir une pareille chose! murmurait à part lui Colletet avec indignation.

— Savez-vous que vous avez été bien imprudent? J'ai vu le moment où il se mettait en colère.

— Eh bien! je m'y serais mis aussi, moi. Il faut n'avoir pas de goût! Vouloir me gâter mon vers! Qu'il se mêle de faire des traités.

Boisrobert partit d'un éclat de rire, et planta là, au milieu de l'escalier, son compagnon qui s'en retourna chez lui, toujours grommelant et ruminant.

Au milieu de la nuit, Mme Colletet fut bien étonnée de voir son mari se lever tout à coup et aller s'asseoir devant sa table de travail. Il écrivait au cardinal pour compléter son argumentation, au sujet du verbe *barboter*. La chose lui tenait à cœur et l'empêchait de dormir.

La lettre arriva le lendemain à Richelieu. Comme il achevait de la lire, survinrent quelques-uns de ses courtisans, qui se mirent à le féliciter sur un nouveau succès de Bernard de Saxe-Weimar, son lieutenant, dans la guerre contre l'empereur :

— Monseigneur est invincible, disait l'un.

— Il n'a qu'à vouloir pour triompher, ajoutait l'autre.

— Rien ne résiste aux armes de Son Eminence.

— Vous vous trompez, dit-il en riant, et jusque dans Paris même, je trouve un sujet rebelle pour me résister.

Il n'y eut qu'un cri parmi les courtisans, qu'on vit se dessiner en matamores, la main sur la garde de leur épée.

— Quel est l'audacieux?

— Colletet, dit le cardinal, faisant un signe du doigt pour calmer ces grands gestes, Colletet qui, après avoir combattu hier avec moi sur un mot, ne se rend pas encore, comme ce serait son devoir, et pousse la hardiesse jusqu'à m'écrire une longue lettre pour défendre son opinion.

On entendit un grand murmure d'exclamations, circulant de bouche en bouche :

— Le drôle!

— Le belître!

— Il faut le faire berner par les pages.

— Et ce qui met le comble à son insolence, interrompit Richelieu, au milieu du silence indigné qui se fit tout à coup, c'est qu'il a raison.

Les courtisans se regardèrent, puis regardèrent le cardinal, ne sachant s'ils devaient rire. Puis on entendit des chuchotements confus qui allaient toujours *crescendo*, et qui finirent par arriver distinctement à l'oreille du maître, sous cette forme cent fois répétée :

— Monseigneur est trop bon.

Mais l'histoire (car tout ceci est historique), rend à Richelieu la justice de dire qu'il n'en crut rien.

Il n'en fut pas autre chose de cette aventure, et Colletet, qui garda jusqu'au bout l'amitié de son généreux protecteur, s'écriait familièrement, quelque temps après, pour le remercier :

> Armand, qui pour deux vers m'as donné six cents livres,
> Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres!

Encore tout cet argent n'eût-il pas suffi à maître Guillaume, vrai panier percé, hôte assidu de la Croix-de-Fer, où il buvait mieux que pas un, digne père, en un mot, malgré des revenus fort jolis, de ce fils, triple gueux, que Boileau nous représente

> Crotté jusqu'à l'échine,
> Allant chercher son pain de cuisine en cuisine.

Il épousait toutes ses servantes les unes après les autres, le malheureux, peut-être pour leur payer leurs gages. C'est ainsi que le musicien Lambert prenait, vers la même époque, le seul moyen d'acquitter ses dettes au cabaret du Renard, en épousant la fille de l'aubergiste ; et que, plus tard, Dufresny se mariait avec sa blanchisseuse. Ainsi, après Marie Prunelle, Colletet épousa la servante de Marie Prunelle, et, quand il fut veuf de celle-ci, il convola en troisièmes noces avec Claudine Lenain, servante de son frère.

Claudine était jolie et ne manquait pas d'esprit. Il ne tint pas à Colletet qu'elle ne comptât au premier rang des dixièmes muses : non content de l'avoir célébrée dans un livre de sonnets, et d'avoir entonné en son honneur une foule de dithyrambes juvéniles, où le ridicule et même l'extravagance ne manquent pas, quand on songe à l'âge de celui qui les fait et à la condition de celle à qui ils s'adressent, il composa sous son nom ses plus beaux vers, qu'elle venait réciter elle-même, comme de son cru, entre la poire et le fromage. Cette femme vaillante tenait bravement tête, devant la bouteille, aux convives de son mari, et elle charmait les repas par ses chants. Aussi la maison de Colletet ne désemplissait-elle plus, sans parler de toute la famille de Claudine, que celle-ci n'avait pas manqué d'amener à sa suite dans ce logis hospitalier, où l'on trouvait bon souper, bon gîte et le reste.

La plupart se laissèrent prendre et ne songèrent nullement à mettre en doute les hautes facultés poétiques de la nouvelle Sapho. Tallemant des Réaux même prétend qu'elle fait mieux les vers que son mari : oh! la prévention, la prévention! Mais tout se découvrit à la mort de Colletet, quoiqu'il eût eu la précaution de faire pour Claudine une pièce où elle déclarait déposer à jamais sa plume dans le tombeau de son cher mari :

> Comme je vous aimai d'une ardeur sans seconde,
> Comme je vous louai d'un langage assez doux,
> Pour ne plus rien aimer ni rien louer au monde,
> J'ensevelis mon cœur et ma plume avec vous.

Le moyen était bien trouvé, trop bien pour ne pas inspirer de soupçon. Tout s'expliqua alors, et la réputation



de Claudine croula en un clin d'œil. La Fontaine, qui n'était pas toujours si bonhomme, se prit à chanter malignement :

Les oracles ont cessé ;
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close
Sa femme ne dit plus rien :
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre chrétien...

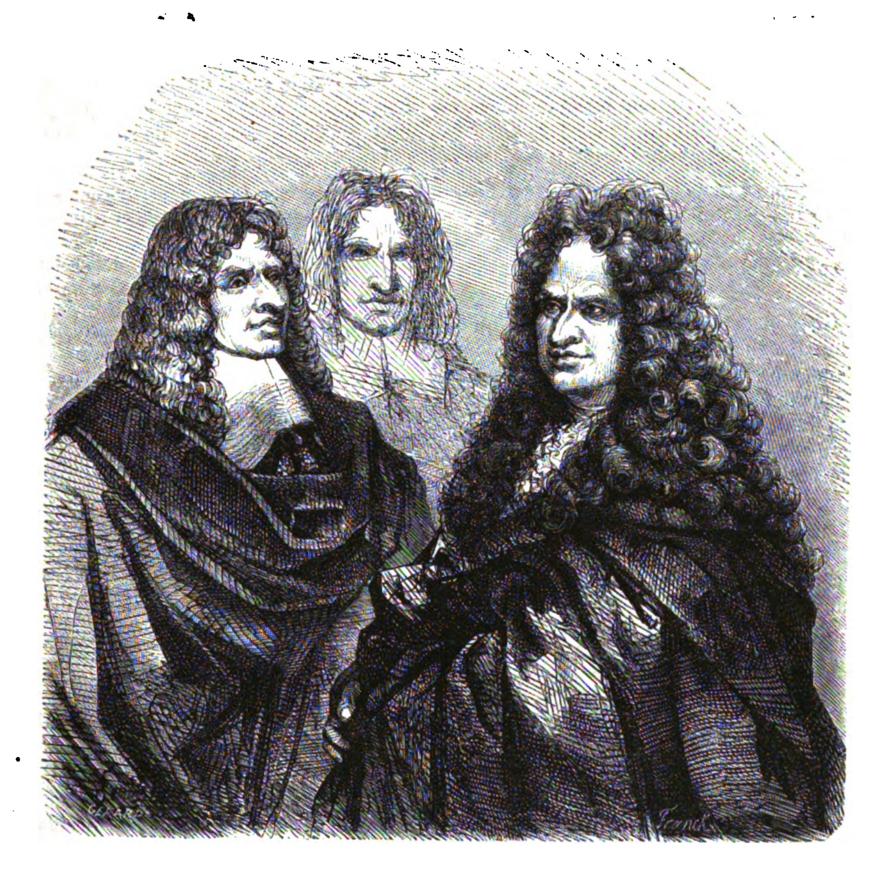
Sans gloser sur le mystère
Des madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons désormais
Qu'en la langue de sa mère.
Les oracles ont cessé
Colletet est trépassé

Plusieurs pièces de Colletet mériteraient d'échapper à l'oubli qui a englouti ses œuvres. Ce n'est pas un poëte sans valeur ; il a de la fermeté, de la verve, un sentiment pittoresque, quelquefois de la grâce, rarement du goût. Mais qu'on laisse de côté tous ses volumes de vers, ses traductions et ses traités, je le veux bien ; seulement, quand publiera-t-on son *Histoire des poëtes français*, vaste et précieux répertoire conservé en manuscrit à la Bibliothèque du Louvre, et où il y a tant à prendre encore, même après les emprunts de M. Sainte-Beuve?

II. — GILLES BOILEAU.

(Élu en 1659.)

Ils étaient trois Boileau : Gilles, Jacques et Nicolas, dit



Les trois Boileau. Dessin de Franck.

Despréaux. Le plus satirique des trois n'est pas celui qu'on pense. De ce côté, Gilles emporte la palme, quoique sa réputation ait été absorbée par celle de son frère, comme la lueur d'une étoile par celle du soleil : qu'on nous passe la comparaison classique du soleil en faveur du poëte classique par excellence.

Le caractère particulier de la vie de Gilles semble avoir été d'entraîner partout la discorde à sa suite. Dès sa jeunesse, il est en guerre avec son cadet Nicolas. S'il faut en croire certains récits, peu authentiques, du reste, ce serait lui qui l'aurait fait enfermer dans cette espèce de guérite au-dessus d'un grenier, où l'on sait que le futur auteur de *l'Art poétique* passa quelques années de son adolescence.

Plus tard, cette inimitié précoce ne se démentit pas Avec la même nature d'esprit, les deux frères n'avaient pas les mêmes procédés de travail, la même idée de la perfection. Gilles faisait vite et facilement, ne corrigeait jamais ses œuvres, et méprisait la prudente lenteur de son frère, qu'il traitait de stérilité. Imbu de ces idées, jointes à un excessif orgueil, on peut juger de l'étonnement jaloux qu'il éprouva aux premiers succès de celui-ci. Leur amitié fraternelle n'en fut pas resserrée, et Linière dit carrément dès lors le vrai mot de la situation :

Vous demandez pour quelle affaire
Boileau le rentier (1) aujourd'hui
En veut à Despréaux, son frère :
C'est qu'il fait les vers mieux que lui.

(1) Il était payeur des rentes de l'Hôtel-de-Ville.

— Bah! disait-il des *Satires*, la nouveauté les fera lire quelque temps, puis tout cela tombera dans l'oubli.

Cotin était ennemi de Nicolas : Gilles fut l'ami de Cotin. Nicolas avait attaqué Chapelain dans ses vers : Gilles se lia avec Chapelain, qui, prudent et timide comme il était, ne demandait pas mieux que d'avoir pour lui un si caustique personnage. L'avare Chapelain, nous apprend Tallemant des Réaux, ne donnait qu'un exemplaire de sa *Pucelle* pour deux ; mais à des *pestes* comme Scarron, Furetière et Gilles Boileau, il en donnait un tout entier. On avait raison de le redouter, car sa méchanceté égalait sa malice.

Lorsque Chapelain fut chargé par Colbert de dresser une liste des auteurs à qui il voulait accorder une gratification, Gilles, pour ne pas être oublié, alla lui faire sa cour et le flatter aux dépens de son frère. Despréaux, indigné, s'en vengea par huit vers d'une de ses satires, supprimés depuis, et par une épigramme :

De mon frère, il est vrai, les écrits sont vantés :
Il a cent belles qualités,
Mais il n'a point pour moi d'affection sincère.
En lui je trouve un excellent auteur,
Un poëte agréable, un très-bon orateur,
Mais je n'y trouve point de frère.

Gilles Boileau se réconcilia avec Nicolas un peu avant sa mort.

Il se joignit à Girac pour attaquer Costar, trop faible adversaire pour lui. Il s'en prit aussi à Scarron, qui l'en fit repentir par la manière dont il lui répondit. Mais celui qui lui garda le plus longtemps rancune, ce fut Ménage, ce *colosse* qu'il se vantait d'avoir réduit en poussière de son *premier coup de foudre*, parce qu'il avait débuté en écrivant contre son églogue, intitulée *Christine*, une mordante et fine satire.

Ménage n'était pas de l'Académie, mais il avait des accointances dans le docte corps. Quand Gilles Boileau se présenta pour succéder à Colletet, il jura de le faire échouer, et il faillit en venir à bout, par le moyen de Mlle de Scudéry, qui se chargea de styler Pellisson à la lutte.

Si vous étiez entré à une séance de l'Académie du mois de juin 1659, vous auriez été témoin d'un vrai schisme. La réunion était partagée en deux camps, ardents, animés, soufflant la discorde par les yeux, discutant à grands cris sans pouvoir parvenir à s'entendre. Enfin un orateur, petit, noir, d'une laideur épouvantable, s'avança entre les deux partis, fit signe qu'il voulait parler, et, tandis que le tumulte s'apaisait peu à peu comme les flots de la mer irritée, toussa, cracha, se moucha, comme quelqu'un qui se prépare à garder longtemps la parole.

Cet orateur était Pellisson. Aux applaudissements du camp droit, aux murmures du camp gauche, il passa en revue les œuvres et la vie du candidat ; il n'épargna pas plus ses mœurs que ses écrits. Il le signala comme un méchant homme, toujours prêt à tremper sa plume dans le fiel et à déchirer ses confrères ; il l'accusa de n'avoir ni honneur, ni probité ; il prétendit que l'Académie se déshonorerait par un pareil choix. Il parla tant et si bien qu'il finit par entraîner quelques voix du camp opposé. Gilles Boileau avait été agréé d'abord à l'unanimité des membres présents ; six semaines plus tard, le résultat de cette guerre civile fut de le faire exclure au jour du scrutin définitif. Il fallut, pour lui ouvrir les portes du sanctuaire, la haute intervention du chancelier Séguier, qui avait succédé au cardinal de Richelieu, dans le rôle de protecteur de l'Académie.

Cotin, Hubert de Montmor et Chapelain avaient voté pour Gilles ; Ménage poussa le ressentiment et la haine contre ce dernier jusqu'à rompre une amitié de vingt ans avec l'auteur de *la Pucelle*, à cause de ce vote. Ce fut véritablement une affaire d'Etat que cette élection, et je m'étonne qu'un poëte du temps n'en ait pas chanté les diverses phases dans une épopée badine.

Gilles Boileau était né le 22 octobre 1631 ; il avait donc à peine vingt-huit ans quand il entra à l'Académie. Il avait mérité cet honneur par des ouvrages empreints d'un esprit, d'une aisance et d'une verve, par lesquels il l'emporte sur son frère. Peut-être, avec plus de suite dans les idées, des études plus sérieuses, plus de travail et de soin, eût-il pu l'égaler pour tout le reste. Mais il eût aussi fallu pour cela vivre au delà de trente-neuf ans, et ne point être accablé d'infirmités précoces.

Ecoutez-le, sur la fin de sa vie, se plaindre de tous ses maux, dans ce style amer et misanthropique, qui reproduit assez bien la nature de son talent :

Avoir l'esprit chagrin et le visage blême,
Enrager dans le cœur, pester contre soi-même,
Se sentir consumé de mille et mille feux,
Voir un tas de parents s'opposer à ses vœux,
Être, toute la nuit, tourmenté de colique,
Avoir à son lever six diables en pratique,
Ne parler que de lois, d'affaires, de fatras,
C'est l'état où je suis ; et telle est ma posture,
Qu'avoir Ménage sur les bras
C'est le moins de mon aventure.

Dans ces vers, Gilles fait allusion à son titre d'avocat au Parlement dont il n'exerça pourtant jamais les fonctions. Il eut des charges plus lucratives qui le mirent à l'aise et qu'il n'est pas besoin de citer ici, non plus que les titres de tous ses ouvrages, feuillets épars, polémique, poésies, traductions, léger bagage suffisant pour une renommée d'un jour, mais qui n'a pas suffi à la postérité.

III. — JEAN DE MONTIGNY.

(Élu en 1669.)

Singulière et triste destinée que celle de cet homme qui meurt à la fleur de l'âge, alors qu'il arrive au sommet, l'année même où il vient d'être nommé évêque de Léon et membre de l'Académie : deux grandes dignités où il ne fait que passer ; deux siéges illustres d'où la mort le renverse brusquement, avant, pour ainsi dire, qu'il n'ait eu le temps de s'y asseoir !

C'était un très-bel esprit, studieux, homme de goût, sachant écrire en vers aussi bien qu'en prose. Mais c'est à peine si l'on peut citer de lui quelques ouvrages : son Oraison funèbre de la reine Anne d'Autriche ; sa Lettre sur *la Pucelle*, de Chapelain ; ses poésies dans les recueils du temps. Choisi pour remplacer Gilles Boileau, il vint prononcer un fort beau discours de réception, déparé par quelques jeux de mots, mais où l'on trouve des pensées judicieuses et fortes exprimées en un style où l'aisance et la clarté se marient à un certain éclat. Puis il s'en fut mourir aux états de sa province ecclésiastique, à Vitré.

« C'est un dommage extrême que la perte de ce petit évêque, écrivait, le 2 septembre 1671, Mme de Sévigné, alors en Bretagne : c'était, comme disent nos amis, un esprit lumineux dans la philosophie. Il est cartésien à

brûler, mais, dans le même feu, il soutient aussi que les bêtes pensent. Voilà mon homme. »

Et le 1er octobre : « Ce pauvre petit évêque avait trente-cinq ans ; il était établi ; il avait un des plus beaux esprits du monde pour les sciences. C'est ce qui l'a tué : il s'est épuisé. »

Ajoutons les paroles suivantes de l'abbé d'Olivet, l'historiographe de l'Académie, pour conclure cet éloge funèbre : « Quelques années de plus, où n'allait-il pas? Mais mourir à trente-cinq ans, c'est, pour un homme de lettres, mourir au berceau. »

IV. — CHARLES PERRAULT.

(Élu en 1671.)

Le 27 janvier 1687, il y avait séance solennelle à l'Académie. L'illustre Compagnie s'était assemblée pour célébrer la convalescence du roi. Vers le milieu de la séance, Charles Perrault se leva et annonça qu'il allait lire un petit poëme, intitulé *le Siècle de Louis le Grand.* Chacun fit silence, et Perrault commença :

La belle antiquité fut toujours vénérable.

Boileau, étonné, leva les yeux sur son collègue ; il les baissa bien vite, en entendant les vers suivants, puisque ce sont des vers :

Mais je ne crus jamais qu'elle fut adorable.
Je vois les anciens, sans plier les genoux :
Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous ;
Et l'on peut comparer, sans craindre d'être injuste,
Le siècle de Louis au beau siècle d'Auguste.

Ici Boileau se remua sur son siége, mais Huet, qui était à sa gauche, et Racine à sa droite, se réunirent pour l'exhorter à se taire. Perrault continua. Il passa en revue, avec une grande liberté d'appréciation et dans un style médiocrement académique, les principaux écrivains de la Grèce et de Rome, les immolant sans pitié à la gloire de ses contemporains. A Homère, à Hérodote, à Aristote, à Platon, à Virgile, il opposa

Les Regniers, les Maynards, les Gombaulds, les Malherbes,
Les Godeaux, les Racans....
Les galants Sarrazins et les tendres Voitures.
Les Molières naïfs, les Rotrous, les Tristans,
Et cent autres encor, délices de leur temps.

Un murmure de satisfaction courut dans les rangs de l'Académie, à ce singulier mélange d'admirations.

Lavau, Charpentier, Thomas Corneille, Benserade, Dangeau, Boyer, Leclerc, approuvaient du geste et applaudissaient du regard. Boileau s'agitait de plus en plus, semblable à Alceste qui écoute le sonnet d'Oronte, et, sans ses voisins, il eût certainement éclaté :

— C'est une indignité ! C'est une infamie ! grondait-il entre ses dents. Quel scandale !... Cet homme-là ne sait pas seulement le grec.

— Voyez donc le satirique, dit Lavau bas à l'oreille de Charpentier, comme il se remue !

— Savez-vous pourquoi cette indignation ? fit le gros Charpentier. C'est que Perrault a oublié de le nommer parmi les modernes.

— Voilà qui est d'un bon sujet ! pensait Dangeau, en écoutant le lecteur. On ne peut faire plus délicatement sa cour au grand roi. Sa Majesté sera contente.

— Cap de bious ! disait Boyer à son collaborateur Leclerc, je donnerais la meilleure de mes tragédies pour ce poëme. Mais Despréaux en fera une maladie.

— Ne dirait-on pas, riposta Leclerc, qu'il se croit personnellement intéressé dans la question, et qu'il prend la cause d'Homère pour sa propre cause?

Cependant Perrault poursuivait toujours, encouragé par le brouhaha flatteur qui bruissait à ses oreilles. Quand il eut fini, les applaudissements éclatèrent, et ses collègues s'approchèrent en foule autour de lui pour le féliciter :

— Monsieur, dit Rose, ce sont là de belles idées et de beaux vers.

— Vous avez dignement célébré la gloire de notre siècle, ajouta Crécy.

— Vous n'avez oublié qu'un nom parmi ceux que vous opposez aux anciens, reprit Villayer, c'est le vôtre.

— Sans contredit, appuya Coislin.

— Messieurs, disait Perrault, en vérité, vous me rendez confus, et les encouragements de si habiles personnages, la fleur de l'esprit français et de l'Académie, a bien de quoi m'enorgueillir.

Cependant il savait intérieurement à quoi s'en tenir sur cette élite de l'Académie, et il cherchait du regard les illustres pour avoir leur avis.

M. de Meaux restait immobile à sa place, choqué dans son admiration pour Homère, qu'il étudiait chaque jour avec la Bible, et semblant, d'ailleurs, indifférent à ces contestations mondaines. L'évêque de Lavaur, Fléchier, avait sur les lèvres un sourire équivoque, où l'on pouvait deviner une arrière-pensée d'ironie sous un compliment poli. Le bonhomme La Fontaine, les yeux vagues et le corps inerte, semblait plongé dans une rêverie profonde : il méditait, en réponse, cette charmante épître en faveur des anciens, qu'il allait, quelques jours plus tard, adresser à l'évêque d'Avranches. Mais, en se retournant, non sans quelque confusion, Perrault se trouva en face de Racine, que pourtant il n'avait pas nommé non plus parmi ceux qu'il opposait aux plus beaux noms de la Grèce, et dont il n'espérait pas les compliments.

— Je vous félicite, mon cher confrère, dit l'auteur d'*Andromaque*, de l'agréable paradoxe que vous venez de développer en beaux vers.

— Paradoxe ! fit Perrault, ce n'en est pas un, je vous jure, mais une belle et bonne vérité.

— A d'autres ! reprit Racine en souriant, je vous connais trop bien pour ne pas avoir deviné du premier coup que c'est un jeu d'esprit.

— Je vous assure, au contraire, que c'est très-sérieux.

— Non, non, vous ne m'attraperez pas. On ne peut badiner d'une façon plus légère et plus aimable.

— Encore une fois, monsieur, cela est très-sérieux, et je vous le prouverai.

Il venait de concevoir l'idée de ses *Parallèles*, où il allait développer longuement, mais non sans esprit, en quatre volumes de prose, la question qu'il n'avait fait qu'effleurer dans son poëme.

Racine se contenta de s'incliner, en souriant d'un air incrédule, et retourna à sa place, où il trouva le bouillant Despréaux en proie au plus violent accès d'indignation.

— Et vous aussi, Racine? fit-il avec colère.

— Chut ! dit celui-ci, soyez calme.

— Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau !

— Mais comprenez-moi bien.

— Vous serez toujours courtisan

— Quand je vous dis que c'est une ironie.

— Il n'y a pas d'ironie qui tienne en pareille matière. Cela est grave, et je n'admets pas qu'on plaisante là-dessus.

On essaya en vain de le contenir ; il ne se possédait plus.

— Non, non, fit-il avec explosion, je me suis assez tu pendant la lecture de ce poëme barbare. Il n'y a plus de goût. Comment! c'est à l'Académie, dans le sanctuaire des lettres, qu'on se permet de renverser nos dieux! Notre Compagnie est déshonorée!

— Monsieur Despréaux, dit rudement Huet, vous feriez mieux de vous taire. Votre sortie est inconvenante.

— Vous allez peut-être aussi plaider pour Godeau et Tristan contre Théocrite et Sophocle.

— Vous savez quels sont mes goûts, mais il n'est pas question de cela. Nous nous devons du respect entre confrères

— Oui, oui, du respect pour des blasphèmes ! Je répondrai, je ferai une satire.

— Eh bien ! faites-la, dit Racine, tout le monde y gagnera ; mais ce n'est pas ici le lieu ni le moment.

— C'est toujours le moment de défendre le goût menacé, et où le défendra-t-on, si ce n'est à l'Académie? Je ne puis entendre insulter Homère, sans que ma bile s'allume.

— Encore une fois, reprit Huet, il n'est pas question de cela ; s'il s'agissait de prendre le parti des anciens, cela me conviendrait mieux qu'à vous, puisque je les ai étudiés davantage et que je les connais mieux. Mais nous ne sommes là que pour écouter.

— Pour écouter, soit, mais non pour applaudir.

La querelle des anciens. Boileau-Despreaux, Racine et Huet à l'Académie. Dessin de Franck.

Il fallut laisser gronder jusqu'au bout le cratère en éruption. La discussion s'engagea de part et d'autre. Perrault défendit son opinion avec feu. Presque tous les membres de l'Académie, où il s'était fait beaucoup d'amis, et où Boileau comptait un grand nombre d'adversaires, et même quelques-unes de ses victimes, le soutenaient par complaisance et par conviction ; tandis que la plupart des partisans de l'antiquité se taisaient, par dédain ou par esprit de paix.

Boileau sortit furieux et alla se décharger dans une rude épigramme :

Clio vint, l'autre jour, se plaindre au dieu des vers
Qu'en certain lieu de l'univers
On traitait d'auteurs froids, de poëtes stériles,
Les Homères et les Virgiles
Cela ne saurait être ; on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux,
Où peut-on avoir dit une telle infamie ?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinambous?
— C'est à Paris. — C'est donc à l'hôpital des fous ?
— Non, c'est au Louvre, en pleine Académie.

Perrault ne fut pas exclu de l'illustre assemblée, en punition de son sacrilége, comme l'eût voulu Boileau, et il y conserva toute son influence. A dater de ce jour, il devint le chef de la croisade contre l'antiquité, que l'un de ses premiers promoteurs, Desmarets de Saint-Sorlin, lui avait léguée en mourant. Sans perdre de temps, il se mit à la composition de ses *Parallèles des anciens et des modernes*, et trois ans après, à la réception de Fontenelle, il en lut un fragment qui renouvela son triomphe et la colère du satirique.

Nous n'entrerons pas dans les détails de la guerre qui s'engagea régulièrement lors de la publication de ce livre, et qui partagea le public lettré, comme l'Académie elle-même, en deux camps. Malgré tout le bruit que fit alors Perrault, et ses prétentions de critique et de philosophe, c'est pour un ouvrage d'un tout autre genre et auquel il était loin sans doute d'attacher la même importance, que la renommée est restée fidèle à son nom. La postérité ne le connaît guère que comme l'auteur, ou plutôt comme l'arrangeur de ces délicieux *Contes de fées*, qu'il a empruntés aux récits des nourrices pour en bercer éternellement la candide imagination de l'enfance. *Le Petit Poucet*, avec ses bottes de sept lieues et son ogre farouche qui aime tant la chair fraîche ; *Barbe-Bleue*, avec sœur Anne, le cabinet mystérieux et la clef magique ; *Cendrillon* et sa pantoufle ; *Peau d'Ane* et la robe couleur du temps ; *le Chat botté* et le marquis de Carabas, voilà ce qu'on n'oubliera jamais, et ces noms seuls, éveillant en nous l'essaim endormi des plus frais souvenirs, nous reportent à ces belles et roses années, où, après avoir



Charles Perrault. Dessin de Franck.

vécu tout le jour dans la compagnie des bonnes fées de Perrault, nous faisions, en nous endormant, des rêves plus éblouissants que le poëme du Tasse

Charles Perrault fut un homme important à son époque. Il était contrôleur général des bâtiments du roi et ami de Colbert. Tous ses frères se distinguèrent comme lui par les qualités de l'esprit, par l'indépendance du goût, la haine de la routine, la passion de la nouveauté. Claude surtout se fit, à côté de Mansard, un grand renom comme architecte. Presque tous furent en guerre avec Boileau, qui ne les épargna pas, et qui n'en fut point épargné.

Charles nous a tracé l'esquisse de sa vie dans ses courts Mémoires. Il fit ses études au collége de Beauvais, où, dès sa jeunesse, on le prit pour un poëte : on avait tort. Il aimait à composer des vers, et son régent les trouvait si bons qu'il ne manquait pas de lui demander chaque fois qui les lui avait faits, ne pouvant croire qu'ils fussent de lui. Il aimait aussi les discussions, où son opiniâtreté et sa faconde ingénieuse lui fournissaient toujours le dernier mot. Un jour, son professeur, impatienté

d'une controverse qui durait depuis une demi-heure, lui imposa silence. Perrault, blessé dans sa dignité de philosophe, se leva fièrement et sortit de classe. Un autre élève, nommé Beaurain, son Pylade, le suivit, et tous deux furent se promener au jardin du Luxembourg, où ils jurèrent de ne plus retourner au collége et d'étudier ensemble. Ils tinrent parole; durant trois ou quatre ans, ils consacrèrent cinq heures par jour à la lecture et à l'étude, avec plus de curiosité et de bon vouloir que de choix et de méthode. Dès lors, Charles Perrault prélude, en compagnie de Beaurain et de ses deux frères Claude et Nicolas, à ses futures attaques contre l'antiquité, par la parodie burlesque du sixième livre de l'*Enéide*, où se trouvent, dans la description des Champs-Elysées, ces vers cités si souvent :

Tout près de l'ombre d'un rocher,
On voyait l'ombre d'un cocher,
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Les portes de l'Académie s'ouvrirent d'elles-mêmes pour le recevoir, et pourtant nul n'éprouva plus de contrariétés que lui, quand il s'agit d'y entrer. Un jour, Colbert causait familièrement avec lui, dans un intervalle de repos et de belle humeur :

— Eh bien! Perrault, fit-il, quelles nouvelles de l'Académie?

— Mais, monseigneur, Votre Excellence sait que je n'en suis pas.

— Vous m'étonnez! Je croyais que vous en étiez depuis longtemps. Il faut aviser à cela.

— Bien volontiers, monseigneur, dit Perrault.

Sur ces entrefaites, Gilles Boileau vint à mourir. Charles Perrault se présenta. Les désirs de Colbert étaient des ordres pour l'Académie, qui voulut l'élire aussitôt. Mais le chancelier Séguier, protecteur du docte corps, avait promis cette place à sa fille, la marquise de Guiche, pour l'abbé Montigny, l'évêque de Léon. La même année, le médecin Cureau de La Chambre meurt à son tour : l'Académie est prête, mais, cette fois, c'est Colbert qui a promis la place au fils puîné du défunt, Pierre de La Chambre, curé de Saint-Barthélemy, et Perrault est le premier à supplier l'Académie de ne pas le brouiller avec Monseigneur en le choisissant.

Quoiqu'il n'y eût nullement de la faute de la Société, cependant les frères de Perrault gardèrent rancune à celle-ci de ne l'avoir pas élu malgré lui, et le forcèrent, en quelque sorte, à s'abstenir, lors des deux ou trois élections suivantes. Mais enfin, il se présenta à la mort de Montigny, et fut admis sans opposition.

Une fois à l'Académie, il y porta son amour de la nouveauté. Nul peut-être n'a mieux contribué que lui à l'éclat extérieur et à la prospérité matérielle de ce corps, qui n'ont jamais été plus grandes qu'alors. Nul n'y a introduit plus d'innovations heureuses. D'abord, il profite du plaisir que cause sa harangue, pour engager l'Académie à rendre publiques ses séances de réception. Puis, il organise une réforme électorale, en faisant prévaloir, au nom de la liberté des suffrages, l'élection par écrit, au lieu de l'élection de vive voix; et, pour compléter son œuvre, il fait le dessin et la dépense de la première boîte de scrutin. Puis, sur ses conseils, Colbert régularise les heures d'assemblée, établit les jetons de présence, presse les travaux, règle tous les détails matériels jusqu'alors négligés. Après la mort du chancelier, Perrault détermine le roi, par l'influence de Colbert, à se déclarer protecteur de l'Académie. C'est à lui aussi que la Compagnie dut son établissement au Louvre. C'est encore lui qui, de concert avec son frère l'architecte, contribue à la création de l'Académie des sciences. L'Académie de peinture, sculpture et architecture fut fondée par le ministre, d'après ses mémoires. Nous n'en finirions pas, si nous voulions énumérer tout ce qu'il fit pour mettre la Compagnie en relief. L'affection de Colbert, son amabilité personnelle, ses relations et son activité, que ses ennemis nommaient esprit d'intrigue, lui donnaient une haute influence. Si ce ne fut pas un grand homme, ce fut un homme bienveillant et utile, aimé de tout le monde, même de Boileau, qui, malgré ses grandes colères, finit par se réconcilier franchement avec lui.

V. — ARMAND GASTON DE ROHAN.

(Élu en 1704.)

L'Académie ne s'est jamais exclusivement bornée aux grands talents littéraires : la *distinction* en tout genre, celle de l'éducation, de la naissance, des hauts emplois publics, avait droit de la séduire, autrefois surtout où tout cela avait plus d'influence et de portée qu'aujourd'hui. A côté des meilleurs écrivains, des poëtes d'élite, elle ouvrait volontiers ses portes aux noms illustres par eux-mêmes, aux grands dignitaires de l'Église et de l'État, dont l'accession pouvait lui prêter un nouvel éclat, accroître et affermir son autorité naissante. C'est à ce titre qu'elle choisit Armand-Gaston de Rohan, alors évêque de Strasbourg, et depuis cardinal, représentant de cette ancienne maison, l'une des plus nobles du monde entier, qui avait pris fièrement pour devise :

Roy ne puis,
Prince ne daigne :
Rohan suis.

Après la mort de Perrault, Lamoignon avait d'abord été élu; mais, fait bien rare, sinon unique, dans les fastes de l'Académie, il refusa cet honneur, à la prière de M. le duc, qui voulait faire tomber le choix sur l'abbé de Chaulieu. Ce fut alors que Louis XIV, craignant le mauvais effet produit par ce refus, engagea Gaston de Rohan à se présenter, afin, dit l'abbé d'Olivet, qu'un sujet si illustre fit oublier que cette place avait été dédaignée par un autre.

Si l'évêque de Strasbourg ne fut pas un grand écrivain, du moins il aima et honora les lettres; il fut un protecteur aussi généreux qu'éclairé des auteurs et des artistes, qu'il se plaisait à recevoir dans sa magnifique résidence de Saverne, où il tenait un état digne de son nom et de son rang. Il avait une admirable bibliothèque, achetée pour quarante mille livres au président de Menars, qui la tenait du président de Thou. Son goût pour l'instruction, son esprit aimable égalaient sa capacité pour les affaires. Une belle figure, des manières nobles et affables ajoutaient encore à la séduction qu'il exerçait sur tout le monde. Il a laissé d'ailleurs des instructions et des mandements, parfois sur des questions considérables, qui, s'ils n'ont pas suffi à établir pour la postérité sa renommée d'écrivain, suffirent du moins alors à justifier son élection à l'Académie.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer en détail le rôle important qu'il joua dans les affaires de l'Église. Proviseur de Sorbonne, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, il fit partie, en 1722, du conseil de régence, et y prit place immédiatement après les princes du sang. Il devint bien-

tôt ensuite le premier de l'ordre des prêtres. L'Académie des sciences et celle des inscriptions le mirent au nombre de leurs membres honoraires. On voit que les titres d'aucune sorte ne lui firent défaut.

VI. — LOUIS-GUY GUÉRAPIN DE VAURÉAL.

(Élu en 1749.)

Louis-Guy Guérapin de Vauréal,
Ancien évêque de Rennes,
Abbé de l'abbaye royale de Jouy, de celles de Molesme de Saint-Aubin et de Faron,
Maître de la chapelle-musique du roi,
Ancien ambassadeur extraordinaire près de Sa Majesté Catholique,
Grand d'Espagne,
L'un des quarante de l'Académie française,
Né l'an 1690, mort à Nevers, le 17 juin 1760.

C'est tout ce qu'on en sait. C'est du moins à peu près tout ce que j'ai pu en découvrir, non sans peine, et c'est tout ce que j'en puis dire.

Il y a là de quoi remplir une magnifique plaque funéraire.

— Qu'a-t-il écrit?

— Rien.

— Pourquoi était-il de l'Académie?

— Je l'ignore.

VII. — CHARLES-MARIE DE LA CONDAMINE.

(Élu en 1760.)

Je vous présente l'homme le plus curieux qui ait jamais existé.

Le plus curieux, c'est beaucoup dire, mais ici ce n'est pas trop; je vais vous en faire juge. La Condamine ne vécut que par la curiosité, et ne mourut que par elle. Après en avoir usé et abusé toute sa vie, il y trouva la mort sans se plaindre.

Prenons-le au sortir du collége, au moment où l'homme commence à se dégager des limbes de l'adolescence. Une armée partait pour faire le siége de Roses.

— Un siége! se dit le jeune La Condamine, je n'en ai pas encore vu. Cela doit être bien curieux.

Et vite, il court s'engager comme volontaire pour le siége de Roses.

Pendant les opérations, le jeune homme était toujours au premier rang, pour mieux voir. Un jour, au moment le plus chaud, le voilà qui monte, couvert d'un manteau écarlate, admirable pour servir de cible à l'ennemi, sur une hauteur voisine, et, déployant sa lunette d'approche, il se met à examiner tranquillement la place. Une batterie tire sur lui; il tourne sa lunette vers la batterie, sans s'apercevoir que les boulets pleuvent à ses pieds. On lui crie de descendre: il trouve cela fort ridicule, tant le spectacle l'intéresse. Il fallut le forcer à partir, et il s'en alla de très-mauvaise humeur, se plaignant qu'on ne pouvait rien voir.

Au retour du siége de Roses, il apprend que Duguay-Trouin va s'embarquer pour faire le tour du monde. Superbe occasion pour voir du nouveau. Vite! il s'embarque sur l'escadre, parcourt les côtes de l'Asie et de l'Afrique, séjourne cinq mois à Constantinople, examine tout, étudie tout, les mœurs, les sciences, les arts, le langage, la religion, l'industrie, les habitations des peuplades qu'il rencontre; puis, il revient à Paris.

On eût pu croire que sa curiosité commençait à s'assouvir; mais La Condamine ne se contentait pas de si peu. A peine de retour, il entend parler d'une expédition projetée à l'équateur pour déterminer l'étendue et la forme de la terre. Il s'agite, il pétitionne, il intrigue, et parvient à se faire nommer membre de la Commission, avec Bouguer et Godin, en 1735.

On sait les embarras, les fatigues, les malheurs innombrables qui attendaient cette expédition, — malheurs de toute sorte, obstacles de tout genre, physiques, scientifiques et autres. Godin fut celui qui eut le plus à en souffrir. Après avoir terminé ses observations astronomiques, il dut se résoudre à enseigner les mathématiques à Lima, pour satisfaire le vice-roi de cette ville, qui ne voulait pas le laisser partir. Il y était encore en 1746, lors du tremblement de terre qui la détruisit en grande partie. Revenu en France, en 1751, il apprend qu'on l'a remplacé comme académicien pensionnaire: on le croyait mort. Il fallut bien accepter, pour vivre, la place de directeur des gardes-marine à Cadix, qu'on lui offrait; il s'y rendit, et faillit y être victime d'un nouveau tremblement de terre, celui de 1755, qui détruisit Lisbonne. Enfin, l'année suivante, il fut rétabli dans son titre d'académicien pensionnaire, ce qui ne l'empêcha pas de retourner mourir d'apoplexie à Cadix.

La Condamine eut aussi sa large part des soucis et des embarras du voyage, dont il parvint, du reste, à surmonter une partie par sa bonne humeur naturelle, et l'ascendant que lui donnait sur les indigènes son caractère aimable et communicatif. Il avança plus de cent mille francs pour cette expédition, et n'épargna pas plus ses peines et sa santé que sa bourse. Tout ce qui lui en revint, ce fut la perte de ses oreilles et de ses jambes, sans compter celle de ses cent mille livres, dont pourtant on le dédommagea plus tard, tant bien que mal, par une pension de quatre mille livres, supprimée au premier changement de ministère, puis rétablie. Mais le plus grand malheur, ce fut l'inimitié qui en résulta entre les trois savants, surtout entre Bouguer et La Condamine, et qui se fit jour dans leurs rapports. Ils engagèrent des escarmouches l'un contre l'autre. Bouguer était plus savant, mais La Condamine plus clair et plus gai; aussi le public se déclara-t-il pour lui.

Notre héros était revenu sourd et presque paralytique: cela ne le découragea pas. En 1737, il part pour l'Italie. Cette fois, il voulait retrouver l'ancien pied romain: c'était pour le pied romain que sa curiosité inquiète et toujours en éveil se trouvait alors excitée; il ne rêvait plus guère que d'une vingtaine d'autres choses, mais pour le moment la préoccupation du pied romain dominait tout le reste. Il arrive à Gênes; il demande des nouvelles du pied romain: personne ne peut lui en donner, mais on lui parle du trésor de la cathédrale où on conserve de précieuses reliques. La Condamine y court, pour voir. On lui montre un grand vase, qu'on lui assure être d'émeraude pure: c'était merveilleux. Pendant ce temps, le voyageur s'agitait, fouillant dans ses poches, d'un air indifférent. Il se baisse; on l'arrête:

— Que voulez-vous faire?

— Rien. J'étais curieux de voir si c'était bien une émeraude.

Il tenait à la main un couteau, avec lequel il allait rayer la relique. On l'arrêta, heureusement pour lui, et peut-être, ajoutent malignement les biographes, heureusement pour le vase.

Quelques jours après, il se promenait dans un petit village sis au bord de la mer. Le guide chargé de lui faire

passer en revue les curiosités du lieu lui montre un cierge allumé devant une madone :

— Vous voyez bien ce cierge? dit-il au voyageur.

— Oui. Qu'a-t-il de particulier?

— Ce cierge, c'est notre préservatif, notre unique sauveur.

— Comment cela?

— Vous avez remarqué avec quelle fureur les flots de la mer battent notre rivage. Eh bien ! ce cierge est la seule digue qui les retienne. Si nous cessions un moment de le tenir allumé et de le renouveler sans interruption, les flots nous engloutiraient.

— Tiens! fit La Condamine, c'est comme le feu sacré des Vestales.

— Je ne sais pas si c'est comme vous dites, répliqua la bonne âme, piquée et scandalisée peut-être de ce rapprochement profane, qui n'était chez La Condamine qu'un écoulement involontaire de son érudition; mais je sais bien que s'il venait à s'éteindre, ce serait fait de nous.

— En êtes-vous sûr?

— Oh! parfaitement.

— Eh bien ! nous allons voir.

Et il souffle le cierge, avant qu'on ait eu le temps de prévenir son dessein.

On eut mille maux à le soustraire à la fureur du peuple, qui voulait l'assommer. Il fallut le faire échapper par une porte de derrière, et protéger sa fuite. En se sauvant, poursuivi par une grêle d'imprécations et de pierres, il répétait en triomphe :

— Vous voyez bien que le village n'a pas été englouti.

Il ne faut pas voir dans ce trait un acte d'irrévérence envers une de ces poétiques légendes comme en fait tant éclore la foi ardente et naïve des pays méridionaux : c'était encore simplement un acte de curiosité. La Condamine voulait voir ce qui allait arriver, comme il le disait.

Il rapporta d'Italie la permission d'épouser sa nièce. Mais son mariage, sa surdité, ses infirmités nombreuses ne mirent pas le moindre frein à sa passion de voyageur et d'observateur. Il semblait, au contraire, que sa curiosité fût devenue plus intense, en perdant de ses moyens d'exercice : réduite au seul sens de la vue, elle redoublait d'activité et de pénétration.

Il alla cette fois visiter l'Angleterre. Puis, quand il ne put plus rien visiter, quand il lui fut même impossible de se déranger pour aller à l'Académie, il se fit régulièrement apporter les registres des séances, et rendre compte de tous les mémoires. Ce vieillard malade, impotent, cloué sur son siége, avait conservé toute l'activité de son cerveau, toute la mobilité de son esprit fureteur; il était au courant de chaque problème, de chaque découverte, de chaque invention, mieux que le savant le plus ingambe de l'Europe.

Cette curiosité prodigieuse, il la portait au même point dans la vie privée et les relations sociales. Il était homme à ouvrir un tiroir et à forcer une serrure, pour voir ce qu'il y avait derrière. C'était un petit lutin frétillant et inquiet qui le tirait par la manche, et il ne songeait pas à résister, le bonhomme. En voici deux traits incroyables, mais vrais.

Un jour, il se trouvait chez Mme de Choiseul; celle-ci écrivait une lettre à son bureau. Voilà le petit diable qui tire La Condamine, et tire si bien que celui-ci se lève et va se placer commodément, sans peut-être en avoir conscience, derrière le fauteuil de la duchesse. Mme de Choiseul aperçoit l'ombre d'une tête penchée par-dessus son épaule. Elle connaissait son homme, et, sans se retourner, continue à écrire :

« Je vous en dirais davantage, ma toute chère, si M. de La Condamine n'était là, derrière moi, lisant en cachette ce que je vous écris. »

— Ah! madame, s'écria naïvement La Condamine, rien n'est plus injuste : je vous proteste que je ne lis pas.

Une autre fois, il était chez M. de Choiseul, alors ministre. Pendant leur conversation, un valet de chambre vient annoncer une visite à son maître, qui passe dans la pièce voisine, et laisse La Condamine seul un moment. Celui-ci s'installe devant le bureau du ministre, et se met à lire tranquillement les dépêches et papiers de tout genre dont il était chargé. Le ministre, en rentrant, le trouve plongé dans cet examen. Il reste d'abord stupéfait; enfin :

— Que faites-vous donc ici, monsieur de La Condamine? s'écrie-t-il.

— Moi! répond le philosophe; je voyais ce qu'il y a là-dedans.

M. de Choiseul ne put tenir à ce beau sang-froid; il partit d'un éclat de rire; puis, tâchant de prendre un ton sévère :

— C'est bon pour cette fois, dit-il, mais n'y revenez plus, je vous prie.

Enfin, comme je l'ai dit, sa mort même fut, aussi bien que l'avait été sa vie, consacrée, si l'on peut s'exprimer ainsi, à la satisfaction de sa curiosité. Ce fut pour la contenter jusqu'au bout, qu'il mourut, sans regretter ce dernier sacrifice fait à la passion de toute son existence. Sa paralysie avait atteint un développement inusité. Les *Mémoires de Bachaumont* nous donnent les plus étranges détails sur cette maladie, accompagnée chez lui de circonstances singulières et tout à fait anomales, qu'il n'oubliait pas d'étudier avidement au milieu de ses souffrances. « Il a une paralysie sur les sens, c'est-à-dire que ses organes conservent le même jeu, la même activité, mais sans énergie, sans que son âme ressente rien de ce qu'ils éprouvent. Il marche; il ne sait si c'est sur du pavé ou sur de la laine. Il mange et ne peut distinguer quelle sorte d'aliments. Le parfum des fleurs et les odeurs les plus désagréables sont la même chose pour lui. »

Tel était le déplorable état de La Condamine, quand il apprend qu'un jeune chirurgien vient de proposer à l'Académie une opération nouvelle, fort hardie et fort controversée, pour guérir radicalement une infirmité qu'il comptait parmi les siennes. Sans perdre une minute, il mande chez lui l'inventeur :

— Ecoutez, lui dit-il, voilà une occasion magnifique. Votre méthode est contestée. Vous allez l'expérimenter sur moi.

— Sur vous! fait le chirurgien effrayé.

— Mais oui. Qui vous arrête? J'ai tout ce qu'il faut pour cela, et je suis bien aise de voir par moi-même si vous avez raison.

— Et si j'allais ne pas réussir?

— Justement : *experimentum in animâ vili*, dit gaiement La Condamine.

— Oh! monsieur, *in animâ nobili*, au contraire, et c'est ce qui m'épouvante.

— Comment, diable! vous n'êtes donc guère sûr de votre moyen, monsieur l'inventeur?

— Je m'en crois sûr, monsieur, mais...

— Alors, morbleu, monsieur, pas d'enfantillage! Je vous offre un *sujet;* vous n'en trouveriez peut-être pas facilement un autre, ayant si bien toutes les qualités requises.



— Je n'oserai jamais.

— Voilà un beau chirurgien! Il faut oser, monsieur, si vous voulez réussir.

— Votre grand âge rend le succès fort douteux.

— C'est précisément pour cela. Si je meurs, eh bien! je suis vieux, usé, malade par tous les bouts, on dira que c'est la nature qui m'a tué, et que tout l'art du monde ne pouvait me guérir. Je ne risque que deux ou trois ans au plus. Si vous me sauvez, vous en aurez dix fois plus de gloire; c'est la confirmation sans réplique d'une découverte précieuse à l'humanité, et je me charge de faire moi-même un rapport à l'Académie. Ainsi, rien à perdre, tout à gagner. C'est convenu, n'est-ce pas? Venez demain, et apportez vos outils.

Le lendemain, en effet, l'opération eut lieu, à l'insu de sa femme et de ses gens. Elle fut longue et cruelle. La main du chirurgien tremblait sur le corps de ce vieillard impassible, qui suivait curieusement de l'œil chaque détail, penchant la tête pour mieux voir, comme si l'on eût expérimenté sur un mannequin près de lui. Ce stoïcisme incroyable donnait le vertige au chirurgien; il se hâtait, dans une espèce de fièvre et de délire :

— Mais, monsieur, disait le malade, doucement donc. N'allez pas si vite... Permettez que je voie... Comment avez-vous fait cela?... C'est trop haut... C'est trop bas... Pourquoi allez-vous par ici?... Morbleu, monsieur, si je ne vois pas. comment voulez-vous que je rende compte à l'Académie?... Enfoncez donc votre bistouri.

— Celà n'est pas nécessaire.

— Je le sais bien, mais on vous a fait des difficultés là-dessus; vous avez soutenu que vous pouviez faire la plaie plus profonde sans inconvénient, et l'on n'a pas été de votre avis : tentez l'expérience sur moi.

— Tenez-vous tranquille, monsieur, je vous en prie; je ne puis plus aller; vous m'interrompez sans cesse.

— Cependant...

— La paix, la paix! fit le chirurgien, qui se mit cette fois en colère. Je vous laisse à moitié opéré si vous ne vous taisez.

La Condamine se tut quelques minutes en grommelant, sans cesser de suivre le bistouri du regard. L'opération obtint un plein succès, mais le malade, impatient, se hâta trop de faire fermer la plaie, et deux jours après il était mort.

Cet homme était plus fort que les philosophes refrognés du Portique, qui disaient en grinçant des dents : « Douleur, tu n'es pas un mal! » Il ne le disait pas; il le prouvait en riant. Il accueillait la douleur comme une hôtesse accoutumée, et la trompait par des plaisanteries et des chansons.



Gaston de Rohan et La Condamine. Dessin de Franck.

Notre héros maniait joliment le petit vers, et tournait au besoin l'épigramme et le couplet comme un émérite. A un souper qu'il donna, le soir de sa réception à l'Académie, il rima l'impromptu suivant :

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle;
Il est bien sourd, tant mieux pour lui;
Mais non muet, tant pis pour elle.

Quatre jours avant sa mort, on parlait près de son lit d'un habile joueur de gobelets, nommé Jonas, qui venait d'arriver d'Angleterre, et qui faisait courir tout Paris. Il improvisa aussitôt ce quatrain :

Quand Jonas se précipita
Pour calmer la mer irritée,
La baleine l'escamota
Celui-ci l'eût escamotée.

Sa curiosité, qui le rendait souvent insupportable à ceux qui perdaient de vue ses motifs, s'exerçait également sur toutes choses, mais toujours dans un but utile et pratique, et elle était jointe en lui aux qualités les plus solides de l'intelligence.

Parmi les innovations dont il se fit le partisan et le propagateur le plus déterminé, il faut compter l'établissement d'une mesure uniforme et universelle, et surtout l'inoculation, alors naissante et combattue par d'innombrables ennemis. Il multiplia écrits sur écrits pour la faire triompher, il s'en établit le chevalier errant.

Tous ses ouvrages sont de petits traités scientifiques, des mémoires spéciaux écrits d'un style simple, clair, négligé, souvent vif et piquant. Son principal triomphe est d'avoir été confondu avec Voltaire, pour la *Réponse du Chinois*, qu'on attribua au philosophe de Ferney. S'il eût concentré ses forces, au lieu de les éparpiller, ainsi il eût pu se conquérir une renommée de savant, et peut-être d'écrivain de premier ordre; il se fût placé à côté d'Euler ou de Buffon. Mais il n'eût plus été La Condamine, c'est-à-dire le savant le plus original, le plus naïf, le plus aimable, le plus sans façon, le plus *curieux*, qui ait jamais existé. Il y a dans la vie aventureuse de cet homme, qui fut à la fois le héros et le martyr de la science, quelque chose de presque fabuleux, qui devait fournir un magnifique thème à l'imagination de Delille, son successeur à l'Académie.

VICTOR FOURNEL.

(La fin au prochain numéro.)



L'ARBRE DE LA VIERGE (SÉGAR EL MARIAM).

ÉPISODE DE LA BATAILLE D'HÉLIOPOLIS.

Héliopolis (ville du soleil, — en arabe ***Médinet ech Chams***) était une antique et admirable cité égyptienne, célèbre dans la Bible, dans Hérodote, Diodore et Strabon, bâtie au nord-est et à deux heures du grand Caire, sur la rive droite du Nil, à la place où s'élève aujourd'hui l'informe bicoque de Matarieh. Les plus savants géographes, ne sachant presque rien de son histoire, en font un de ces asiles mystérieux de la solitude et de la prière, où se donnaient de temps en temps d'immenses fêtes au Soleil, où l'on nourrissait le bœuf Mnévis, adoré comme le bœuf Apis, son co-dieu, et où le phénix, prenant son vol de l'orient, après une vie de quatorze cent soixante et une années, venait mourir sur un bûcher de myrrhe et d'encens, pour renaître de ses cendres, comme l'astre du jour qu'il représentait.

Il ne reste littéralement d'Héliopolis que des décombres, de la poussière et des fragments de briques, — dont Ibrahim-Pacha a clos le jardin qu'il a planté sur ces vestiges. Le seul monument entier est un monolithe de soixante pieds de haut, très-pittoresque entre les fleurs et les arbres, et couvert d'hiéroglyphes comme l'obélisque de Louqsor.

C'est à Héliopolis que Joseph, fils de Jacob, épousa Aseneth, fille de Potipherah (grand prêtre du Soleil). Pendant leur séjour en Egypte, les Hébreux travaillèrent à des constructions dans cette ville. Sésostris en fit un boulevard de son empire, en y élevant une muraille qui s'étendait jusqu'à Péluse. Le collége des prêtres d'Héliopolis partageait avec ceux de Memphis et de Thèbes le droit d'envoyer en cette dernière capitale des députés au Conseil suprême des Trente. L'astronomie, la philosophie, l'histoire, toute la civilisation orientale était étudiée en ce collége et poussée à une élévation et à une profondeur dont on n'a plus l'idée aujourd'hui. La décadence d'Héliopolis date de la fin de la république romaine. Strabon, qui s'y rendit sous Auguste, en trouva les places désertes, les édifices ruinés par Cambyse et les tombeaux mêmes outragés par ce barbare. Il y vit toutefois encore le fameux observatoire où Eudoxe avait surpris le mouvement des corps célestes, et les appartements que cet astronome et Platon, son maître, avaient occupés durant leurs travaux.

Matarieh — qui garde tant de souvenirs, comme un mendiant garde un trésor ravagé — n'est qu'un amas de huttes en terre de l'aspect le plus misérable, mais entouré d'une ceinture assez riante de vastes jardins.

C'est au milieu d'une de ces oasis que s'élève le vrai monument de ces lieux : l'Arbre de la Vierge (*Ségar el Mariam*) (1), vieux sycomore, sous lequel — dit la tradition — la Mère de Dieu se reposa lors de sa fuite en Egypte.

A Matarieh, se livra, le 20 mars 1800, la fameuse bataille qui devrait porter ce nom et qui s'appelle la bataille d'Héliopolis, véritable féerie de bravoure, où Kléber, à la tête de dix mille Français, mit en pièces soixante mille Turcs et Arabes.

Voici un curieux épisode de cette victoire, qui a été raconté par un Egyptien à M. de Bar, pendant qu'il dessinait, pour le ***Musée des Familles***, l'exacte gravure imprimée ci-dessous :

C'était quelques jours avant la rencontre des armées. Une avant-garde française campait dans les jardins de Matarieh. Un soir, après le coucher du soleil, une jeune vivandière et des sous-officiers, qui se promenaient sous les arbres, virent une femme arabe s'avancer dans l'ombre du crépuscule. Elle portait dans ses bras un petit garçon qu'elle couvrait de larmes et de caresses. Elle s'arrêta au pied d'un sycomore, s'y mit à genoux et pria avec ferveur. Puis, couchant son enfant par terre dans son burnous, elle arracha quelques feuilles de l'arbre protecteur, les trempa dans une fontaine voisine, en faisant plusieurs signes de croix, et les appliqua religieusement sur les tempes de son fils. Alors elle s'agenouilla de nouveau, récita en arabe neuf *Ave Maria*, reprit son enfant et le berça de l'est à l'ouest, en psalmodiant ces mots, — compris par un soldat indigène :

« Vierge Marie, mère de Dieu, qui avez sauvé votre Jésus des bourreaux d'Hérode, sauvez-moi de mes ennemis, — et guérissez mon enfant du mal. Ainsi soit-il ! »

Les invisibles témoins de cette scène se retirèrent avec une émotion respectueuse, — mais à une demi-heure de là ils furent rappelés par un cri d'angoisse de la pauvre femme.

Une bande d'Arabes, qui l'avait guettée près du sycomore, venait de l'assaillir dès qu'elle s'en était éloignée, — et allait lui faire un mauvais parti, en la traitant de chienne renégate et d'espionne des Français...

Les sous-officiers les dispersèrent à coups de sabre, — et la vivandière emmena la mère et l'enfant dans sa tente.

Là, quand le petit garçon eut été couché dans un bon lit, confié au médecin du régiment, et sa mère comblée des provisions et des soins de la cantinière, la jeune Arabe, écartant son voile et montrant la plus belle figure de vingt ans, raconta ce qui suit à la « chère Française, » assistée de l'interprète-soldat :

— Je suis chrétienne ; vous le savez déjà, mais je le cache à mes compatriotes, — et voici comment j'ai abjuré l'islamisme, et pourquoi vous m'avez vue sous l'Arbre de la Vierge. Un prêtre de vos contrées m'avait dit souvent que Mahomet est un faux prophète; il m'avait enseigné la religion de Jésus-Christ, et m'avait assuré que sa mère serait la mienne, si j'avais une grâce à lui demander. Or, l'an dernier, mon mari fut tué par la peste jaune, et mon enfant allait y succomber à son tour. Je me souvins de la promesse du prêtre, — et je me rendis — comme ce soir — au *Ségar el Mariam*. Ce vieux sycomore est vénéré en Orient des Turcs et des juifs autant que des chrétiens. Tous savent que la Vierge s'y reposa pendant sa fuite en Egypte, — et ils y font souvent des pèlerinages, — et ils n'y toucheraient pas pour leur part du paradis. Là, je jurai à la mère de Jésus-Christ de me faire baptiser, si elle sauvait mon fils. Elle le sauva, et je reçus le baptême dans l'eau du Nil. Depuis ce temps, je suis maudite, persécutée et misérable. Voyant ces jours-ci mon enfant près de mourir encore de fièvre et de privation, je suis revenue avec lui au *Ségar*, — et Marie l'a guéri de nouveau, puisqu'elle nous a jetés dans vos bras... »

Comme l'arabe achevait ce récit, un homme de six pieds

(1) ***Mariam*** ou ***Miriam*** est le nom hébreu de la vierge Marie. Il signifie ***exaltée***, ou ***amertume***, ou ***myrrhe***, ou ***maîtresse de la mer***.

se dressa devant elle. C'était le général Kléber en personne, avec sa tête mâle et superbe et cette allure de « Dieu des combats, » comme disait Napoléon. Informé de ce qui se passait, il était venu, en chef qui tire parti de tout ; — il avait écouté le récit de la jeune Arabe, et il fit signe de ne pas trahir son *incognito*.

Frappé surtout de l'histoire de l'Arbre de la Vierge, et y puisant une de ces inspirations soudaines qui sont des plans de victoire :

— Vous êtes sûre, demanda-t-il à la pauvre femme, que ce vieux sycomore est sacré pour les musulmans, — et qu'ils respecteraient tout ce qui serait abrité par lui ?

— C'est le lieu d'asile le plus inviolable de l'Orient, répondit l'Arabe. *Le Ségar nous voit !* est un proverbe qui arrêterait un assassin et sauverait un condamné à mort. On l'a bien reconnu ce soir même, ajouta-t-elle, puisque mes persécuteurs n'ont osé m'assaillir qu'à une certaine distance de là !

Kléber prit la main de la jeune femme, baisa la joue du petit garçon, et se retira en se chargeant de leur destinée et en leur disant : — Au revoir !

Le lendemain, il reçut la lettre de lord Keith, amiral de la flotte anglaise, qui le sommait de déposer les armes et de se rendre à discrétion. Il écrivit au bas : *Les Français ne répondent à de telles insolences que par la victoire.* Il fit circuler la dépêche dans son armée, et la renvoya au commandant anglais.

Puis, ayant tracé le plan de sa bataille contre les soixante mille Ottomans campés derrière Héliopolis, il montra au général de sa réserve le vieux *Ségar el Mariam*, qui dominait les jardins de Matarieh :

— Vous occuperez ce poste, lui dit-il, et vous y resterez jusqu'à mon signal d'attaque.

— Même si les Turcs y fondent sur nous ?

— Les Turcs vous y respecteront; et fussiez-vous un contre dix mille, vous n'aurez pas une écorchure !

Le général n'y comprit rien, — mais jura d'obéir passivement.

Maintenant, laissons parler l'historien arabe, témoin oculaire de cette immortelle journée, le Syrien Nakoula el Turk, traduit par M. Desgranges aîné, le savant interprète de France.

« Avant d'arriver jusqu'au grand vizir et d'assaillir son armée, dans les ténèbres de la nuit, Kléber fit tirer un coup de canon pour avertir ses troupes, puis un second. A ce signal, les mamelouks se réveillèrent; ils y étaient accoutumés et connaissaient la manière de combattre des Français. Mourad-Bey, la crainte dans le cœur, monta à cheval, et fit prévenir Naçif-Pacha, fils du grand vizir, de l'approche des Français ; il lui fit dire que probablement ils allaient attaquer, et lui conseilla de marcher avec ses troupes et de faire une sérieuse attention à l'avis qu'il lui donnait ; mais Naçifa-Pcha répondit avec insouciance que les impies de Français ne pourraient point attaquer ses troupes.

« Dans le même moment, le général Kléber pressant sa marche fit tirer un troisième coup de canon de gros calibre. Alors Naçif-Pacha ne douta plus de l'arrivée des infidèles et resta stupéfait de frayeur; il vit la honte et le mépris qui allaient rejaillir sur lui; car il commandait l'avant-garde de l'armée avec les janissaires et les mamelouks d'Egypte. Cependant l'armée musulmane se réveilla ; elle se prépara au combat, et se mit en marche tumultueusement et en poussant de grands cris, pour aller à la rencontre des Français.

« Ceux-ci avançaient avec un cœur inaccessible à la crainte en faisant un feu continuel. Lorsque les partis furent près l'un de l'autre, les musulmans se précipitèrent sur les Français avec des hurlements dont les montagnes d'alentour furent ébranlées ; leurs cœurs pourtant étaient effrayés des dangers qu'ils affrontaient. Les Français employant alors la ruse reculèrent en arrière, de manière que les hordes furieuses des Turcs s'avancèrent avides de carnage ; mais le général Kléber, ayant partagé son armée en deux corps, les attaqua subitement, et, après leur avoir lancé des volées de canon, il fit pleuvoir sur eux le feu de la mousqueterie. Oh ! quel moment ce fut alors ! La langue se fatigue à le décrire, le corps tremble en se le rappelant, et les hommes ou même les démons frémiraient d'en entendre le récit. Les deux armées combattaient au milieu des ténèbres de la nuit : dans celle des musulmans régnait un affreux tumulte, et la plupart des soldats voulaient prendre la fuite. Les Français les poussèrent avec vigueur et les firent hériter du néant; malgré l'obscurité de la nuit, ils combattaient à l'arme blanche, et les guerriers s'entre-choquaient comme les flots de la mer agitée. Les Français continuèrent à faire tomber sur les musulmans une grêle de bombes et de boulets, et à les assaillir à coups redoublés de leurs épées tranchantes ; on n'entendait que les cris et les soupirs des hommes expirant sous le fer de l'ennemi. Le général Kléber, ce lion indomptable et rugissant, poussait des cris pareils à ceux du chameau, et ne cessait d'exciter ses braves soldats. « Que ce combat, « leur disait-il, soit un combat à mort; ne faites de quartier « à aucun de ces misérables. » En effet, les Français firent un feu continuel, et les hommes tombaient comme les feuilles des arbres. »

Cependant, quand l'aurore se leva, la victoire faillit se retourner contre Kléber. Ses soldats étaient dispersés par l'ardeur de la lutte. Un seul groupe de deux mille hommes, — la réserve, — restait immobile et compacte auprès de Matarieh. Le grand vizir y lança tout ce qu'il lui restait de combattants, et cette masse allait écraser la poignée de Français et relever le courage des vaincus, encore mille contre un, lorsqu'arriva ce que les infidèles eux-mêmes appellent un miracle. Au premier coup de feu des musulmans répondit un boulet qui coupa en deux le général des mamelouks. Alors un cri de terreur partit de l'armée turque : « *Le Ségar el Mariam !* La Vierge est pour les chrétiens ! » On venait de s'apercevoir que la réserve était protégée par l'arbre de Marie... En vain les chefs ottomans cherchèrent à entraîner leurs soldats. Aux approches du vieux sycomore, ils tourbillonnaient sur eux-mêmes, et pas une balle n'osait partir, pas un sabre n'osait frapper... Kléber choisit ce moment pour donner le signal convenu, et l'arrière-garde, s'élançant comme une tempête, acheva la déroute de l'armée ennemie... Tous les musulmans prirent la fuite et se répandirent dans les vallons et les marais en s'écriant : « Fuyons, fuyons le malheureux destin qui nous poursuit. » Ils éprouvèrent une immense perte, eurent la honte d'être vaincus, et se dispersèrent dans les déserts en implorant le secours de Dieu tout-puissant contre la violence et la force des infidèles, qui ne redoutaient pas la mort.

« Le grand vizir chercha également son salut dans la fuite avec ceux qui l'entouraient, et fut poursuivi avec acharnement par les Français. Lorsque le jour parut et que le soleil fut levé, on vit le champ de bataille couvert d'innombrables morts étendus sur la terre en long et en large.

« Le général en chef, semblable au lion dévastateur et à l'aigle meurtrier, s'avançait à cheval à la tête de son armée et força les Turcs d'entrer à Belbéis où le grand vizir

se retira le cœur rempli de soucis. Les Français y arrivèrent aussi avec toutes leurs forces et toujours précédés de leur intrépide commandant; ils investirent aussitôt la place, et le général en chef envoya dire au vizir de l'évacuer, sinon qu'il la brûlerait avec ceux qui s'y trouveraient renfermés. Après plusieurs lettres écrites et reçues, le grand vizir sortit de Belbéis, se rendit à Salahié, de là à Katié, puis à El-Arick, et ne s'arrêta que dans la ville de Gaza. L'armée musulmane ainsi dispersée dans les déserts, la mort et la destruction fondirent sur elle et en firent périr la plus grande partie de fatigue, de faim et de soif. Les Français s'emparèrent des chevaux, des chameaux, des équipements précieux, des canons, des munitions de guerre et de grandes richesses...

« La nouvelle de ces désastres se répandit bientôt dans toutes les contrées d'alentour, et fit trembler d'effroi les pays soumis à l'islamisme. C'était, en effet, l'événement le plus extraordinaire dont les siècles puissent jamais offrir le spectacle, qu'une poignée de soldats eût vaincu, subjugué et mis en fuite plusieurs millions d'hommes. La pensée ne peut se le figurer, les yeux et les oreilles en sont frappés d'étonnement. Mais la gloire appartient à Dieu; c'est lui le fort et le véritable vainqueur. »

Le soir de cette journée fantastique, Kléber, assis dans la tente du grand vizir, au camp d'El-Nouka, au milieu de toutes les richesses orientales, fit venir la jeune femme arabe du Ségar et lui raconta comment il lui devait l'extermination des infidèles.

— Que veux-tu pour ta récompense? lui demanda-t-il, en lui montrant un million d'or, de pierreries et de diamants.

La jeune femme s'agenouilla devant Kléber, baisa la

Vue de Matarieh (l'ancien Héliopolis). Dessin d'après nature, par M. A de Bar.

garde en croix de son épée, et le pria de lui donner cette arme victorieuse.

— Pourquoi faire? dit le général étonné.

— Pour la remettre à mon fils, quand il sera en âge de servir la France.

Kléber donna son épée et se chargea de l'éducation de l'enfant.

L'Arabe chrétienne, âgée de soixante-dix-neuf ans, existe encore au Caire, et fait toujours ses pèlerinages à l'Arbre de la Vierge.

Son fils, élevé en France, est devenu un des premiers officiers du pacha d'Egypte. Il a gagné, à la prise de Sébastopol, le titre de capitaine général et la plaque de commandeur de la Légion d'honneur.

Les musulmans l'appellent le Kléber du *Ségar el Mariam*.

Quand l'armée française partit pour la Crimée, une femme octogénaire s'embarqua à Marseille avec ses quatre fils, soldats et officiers de l'expédition. Elle se fit conduire à Matarieh, dont elle n'avait pas oublié le chemin, et elle alla droit au vieux sycomore, toujours florissant au milieu des ruines. Elle y trouva une femme de son âge et une jeune fille qui portait la robe des sœurs de charité. Toutes les trois, assises au pied de l'arbre saint, se racontèrent la bataille d'Héliopolis... Au récit de l'épisode du *Ségar el Mariam*, elles se reconnurent, après un demi-siècle, et s'embrassèrent avec effusion. C'étaient: — la vivandière de 1800, — l'Arabe sauvée par elle, — et la petite fille de celle-ci, qui recevait les bénédictions de son aïeule avant d'aller soigner les nouveaux croisés sur le champ de bataille.

PITRE-CHEVALIER.

LA CROIX D'HONNEUR.



Le colonel Mareuil, Pauline, Julien et Victor d'Herbeval. Dessin de Foulquier.

I.

Dans un petit salon modestement meublé, qu'illuminait le clair soleil d'avril, filtrant à travers les gais rideaux de mousseline blanche, quatre personnes se trouvaient réunies. Au dehors, régnait le calme presque claustral de la province; à l'intérieur, le frisson des lilas, déjà fleuris dans le jardinet qui verdissait sous la croisée entr'ouverte, les modulations éclatantes du merle niché dans un platane du voisinage, les jeux dorés de la lumière parmi le feuillage naissant, apportaient les parfums et les harmonies du printemps: et quiconque eût contemplé cet intérieur paisible, quiconque eût interrogé l'un après l'autre les quatre visages qui l'animaient de leur présence, se fût immanquablement dit : Là est le bonheur.

Le principal personnage du groupe était un homme qui, dans la gravité sereine de ses traits, portait empreinte l'expérience sévère de la vie, tempérée par le sourire in-

time de la conscience. La teinte argentée de ses cheveux et de ses épaisses moustaches annonçait, en effet, qu'il avait traversé l'âge où chaque membre de la société humaine doit lui consacrer l'emploi de ses facultés actives; et le ruban rouge attaché à sa boutonnière témoignait en même temps que, cette dette, il l'avait noblement acquittée. Assis de côté près d'une table placée au milieu du salon, il tournait fréquemment la tête, pour couver d'un tendre regard, jeté par-dessus son épaule, un garçonnet d'une dizaine d'années, qui, le front penché sur sa main, et les doigts noyés sous les boucles de sa blonde chevelure, s'isolait dans la lecture d'un gros in-quarto ouvert devant lui, avec cet acharnement d'attention particulier à l'enfance studieuse. A l'autre bout de la table, une jeune fille, la tête et les yeux baissés comme ceux de son frère, travaillait assidûment à quelque ouvrage de fine lingerie. Enfin, debout, le coude appuyé sur le marbre de la cheminée, se tenait un jeune homme d'une figure pleine d'intelligence, de franchise et de gaieté. C'était lui qui parlait.

— Il faut convenir, colonel, que votre vieux cancre de cousin n'a eu de sa vie meilleure idée que de quitter ce monde en vous instituant son héritier.

— De quitter ce monde, c'est une idée dont je lui eusse fait grâce; mais de tester en ma faveur, c'en est une fort imprévue, et pour laquelle je lui dois assurément une vive reconnaissance.

— Et moi une bien plus vive encore, colonel.

— Oui, mon bon Victor, puisque les nouvelles conditions de fortune où je me trouve aujourd'hui ont levé les obstacles que la prudence de votre famille mettait à vos plus chers désirs. Sans cela...

— Sans cela, il eût fallu, je le crains, attendre longtemps encore. Pourtant, soyez-en sûr, ma famille aurait fini par céder à la persistance de mes sentiments.

— Votre mère, c'est possible. Mais il n'en eût pas été de même de M. le président d'Herbeval.

— Oh! quant à mon oncle le président...

— Votre oncle vous a servi de père, mon ami. Vous lui devez en retour la déférence comme la tendresse d'un fils. C'est sous ses auspices que vous venez d'entrer dans cette noble carrière de la magistrature, où sa protection, jointe à votre propre mérite, vous prépare un avancement rapide; c'est de lui que, sans fortune par vous-même, vous avez tout à espérer pour votre avenir. Vous êtes l'héritier de ses biens et de son nom. Jamais il n'eût souffert que la fille sans dot d'un pauvre officier retraité...

— Sans dot! et ses aimables qualités? et la vie glorieuse de son père? qu'est-ce donc?

— Pas grand'chose, mon ami, quand il s'agit de faire bouillir la marmite du ménage. Le petit avoir de sa feue mère a été, vous le savez, tout entier dévoré dans la faillite du banquier F***. Quant au mien, ce n'est pas la peine d'en parler. En un mot, si le cousin... Mais, bah! ce sont paroles oiseuses, puisque, grâce à Dieu, dans deux jours nous signons le contrat, et dans un mois...

— Dans un mois, interrompit le jeune homme en frappant ses deux mains l'une contre l'autre, Pauline Mareuil se nommera Pauline d'Herbeval!

— Mon cher Victor, ce jour-là, moi, je vous nommerai mon fils, non-seulement des lèvres, mais du cœur; et si Dieu, le lendemain, me rappelait à lui, je m'en irais tranquille, laissant ma Pauline sous la protection d'un digne mari, et mon petit Julien sous celle d'un frère aîné, qui saurait me remplacer au besoin pour lui frayer sa route dans la vie.

— N'allez vous pas me faire croire qu'à vous seul revient tout le profit du marché? dit Victor, dissimulant son émotion sous un air de badinage. Et moi, je n'y gagne rien, peut-être?

Il y eut une pause.

— Victor d'Herbeval, reprit le colonel Mareuil avec une certaine solennité, vous y gagnez toute la joie, tout le repos de votre existence; car, sachez-le bien, je vous donne dans ma Pauline, non une poupée comme il y en a tant, mais une femme, une vraie femme; un cœur fidèle et fort, sur lequel vous pourrez vous appuyer en toute circonstance; un jugement droit, auquel vous pourrez demander à toute heure la bonne inspiration, le conseil intime du foyer...

— Dans mon panégyrique, cher père, interrompit Pauline en souriant, n'allez pas oublier, je vous prie, l'une de mes plus importantes qualités, celle d'excellente ménagère. Vous savez que j'y ai de grandes prétentions.

— Prétentions très-bien fondées, mon enfant; car, depuis cinq ans que nous avons perdu ta pauvre mère, et que tu es sortie de la maison de Saint-Denis, dont, pour l'observer en passant, tu étais la meilleure élève, tu as conduit notre petit ménage avec un ordre, une économie qui, malgré l'extrême modicité de nos ressources, nous a permis de figurer avec honneur parmi les familles non pas les plus riches, mais les plus considérées de M***. Aussi, mes enfants, grâce à la simplicité de vos goûts, dix mille francs de rente, dût votre fortune se borner là, vous constitueront, en province surtout, une sorte d'opulence. Or, tout calcul fait, c'est à quoi se monte la part de Pauline, celle de Julien réservée, dans notre présent héritage. — Et j'entends bien que vous en jouissiez tout de suite, car, pour moi, ma pension de retraite suffit largement à mes besoins.

— Voilà une pensée dont s'étonnerait grandement, je crois, ce vieil..., que Dieu me pardonne! j'allais dire ce vieil usurier; mais soyons polis, disons seulement ce cousin économe, qui n'a fait toute sa vie qu'amasser du bien sou à sou, sans en faire part à personne, — si ce n'est toutefois à son cher factotum, maître Jacquet, mais fort à son insu. — Le drôle, sous prétexte de gérer ses affaires, le grugeait et le suçait jusqu'à la moelle des os, sans qu'il s'en doutât le moins du monde. Le beau choix d'homme de confiance que ce Jacquet! Un ancien clerc d'avoué, que son patron, jadis, a dû mettre à la porte, à cause de toutes les vilenies...

— Allons, allons, Victor! tenez-vous donc à justifier la mauvaise réputation de la province, sous le rapport des coups de langue?

— J'ai tort, colonel; mais si vous saviez tous ceux que cette vipère-là vous lance par la ville! Je ne me sens pas de colère quand j'y pense...

— Il a le droit de n'être pas content. Mettez-vous à sa place : un testament dûment notarié existe en sa faveur. C'est le résultat pour lui d'une patience, d'une diplomatie incessante de dix années. Le moment de le produire arrive, et voilà que tout à coup il se trouve en face d'un autre testament, de date postérieure; testament authentique, contre lequel il n'y a rien à dire; qui m'assure tout le bien du vieux parent, et ne dispose que d'un legs presque insignifiant à l'égard du sieur Jacquet. Ne voulez-vous pas qu'il me remercie?

— Il en aurait bien, après tout, quelques motifs, car vous avez largement outre-passé, en ce qui le concerne, les intentions du testateur. Vous ne vous êtes pas montré moins généreux à son égard qu'envers la vieille gou-



vernante Jeannette; mais celle-ci, du moins, le méritait par son attachement au défunt, tandis que maître Jacquet...

— Ce que j'ai pu faire, quant à lui, n'est qu'une bien faible compensation de ses espérances perdues. Je suppose qu'il m'accuse de captation?

— Oui, et avec je ne sais quelles réticences, et quels ricanements plus venimeux encore que ses paroles.

— Laissez-le dire. Tout le monde a vu comment les choses se sont passées. Lorsque, après trente ans d'absence, je revins, par mesure d'économie, me fixer dans cette ville où je suis né, je n'y retrouvai plus d'autre parent que ce cousin éloigné. Déjà circonvenu par maître Jacquet qui, par intérêt pour l'état valétudinaire de son patron, ne laissait approcher de lui qui que ce fût, et moi moins encore que tout autre, le vieillard végétait dans une retraite absolue. En dernier lieu pourtant, une affaire urgente oblige Jacquet à s'éloigner. Un beau jour, je rencontre le cousin, émancipé de tutelle, sans autre soutien que sa canne, et promenant seul, au soleil de l'esplanade, son asthme et ses rhumatismes. Une suffocation subite le prend; il chancelle, il va tomber. Je fais ce que j'aurais fait pour tout autre; j'accours, je le soutiens, je le ramène chez lui, je le remets aux mains de sa fidèle gouvernante. Le lendemain, je retourne savoir de ses nouvelles. Il se plaint à moi de ses maux, de sa triste existence, de son isolement; il m'invite à réitérer mes visites. Elles paraissent de plus en plus lui plaire. Bref, me voilà presque tous les jours installé auprès de son fauteuil de malade, lui lisant le journal, faisant sa partie de dominos, suppléant du mieux que je puis, en un mot, à l'absence du cher Jacquet. La gouvernante Jeannette, en guerre déclarée avec le factotum, me voit de fort bon œil. Je deviens un vrai favori dans la maison. Une nuit, le pauvre vieux, que j'avais laissé, quelques heures auparavant, aussi gaillard qu'un écolier en vacances, est pris d'un mal subit, d'une sorte de choléra. Il meurt en un clin d'œil, sans qu'il ait été une seule fois question de dispositions testamentaires entre nous, soit directement, soit par simple voie d'allusion. L'acte de ses dernières volontés m'a surpris plus que qui que ce soit.

— Oui, nous savons tout cela, colonel. Néanmoins, pas plus tard que tout à l'heure, ce vilain chafouin de Jacquet vient à moi dans la rue, et, avec son ricanement diabolique, me dit : « Ha, ha! monsieur d'Herbeval, vous voilà donc nommé juge; je vous fais bien mon compliment. Et, de plus, vous épousez Mlle Mareuil. Jolie personne, jolie fortune! Ha oui-da! c'est une bénédiction d'avoir de vieux cousins qui font des testaments; — et qui meurent trois jours après les avoir signés, — trois jours juste. Plus moyen de revenir sur la signature quand on est mort. Qu'en pensez-vous?... Ha, ha! la chère Jeannette, si elle n'avait pas troussé bagage si vite après avoir touché son argent, — ou si seulement on pouvait deviner dans quel trou elle est fourrée, — c'est elle qui nous en dirait son opinion. Elle avait grande raison de se vanter aux voisines qu'à mon retour je trouverais du changement au logis. Vous habiterez la maison du défunt sans doute? Les rats ne vous y incommoderont plus. Jeannette a tant fait, qu'elle l'en a débarrassée. S'il en restait, d'ailleurs, un peu d'arsenic, — ha oui! Je vous fais bien mon compliment. » Je ne sais ce qu'il entendait par tout ce bavardage, mais je mourais d'envie de lui appliquer un soufflet terrible sur son museau de fouine. Je m'en suis abstenu, de peur de salir ma main...

— Et vous avez bien fait, Victor. Que vous importent les vains propos de l'envie impuissante? Ne faut-il pas toujours que l'insulteur public complète le cortége du triomphateur montant au Capitole?

II.

La mobile physionomie du jeune d'Herbeval, un moment assombrie, rayonna de nouveau d'une expression enjouée. Il prit un siége, et vint s'asseoir près de sa fiancée.

— Et vous, chère Pauline, dit-il, — pardonnez-moi si déjà j'ose vous nommer ainsi; — n'avez-vous rien à nous dire? L'ouvrage qui vous occupe est-il tellement important qu'il doive absorber toute votre attention?

Pauline leva la tête.

— Vous rappelez-vous, dit-elle, ce tyran de l'antiquité qu'épouvantait l'excès de son bonheur, et qui cherchait, sans y parvenir, à le troubler par tous les moyens possibles?

— Oh! répondit Victor en riant, je suis maintenant trop loin de mes études classiques pour vous dire son nom; mais Julien doit savoir cela.

— Polycrate, tyran de Samos, dit l'enfant, sans détacher ses yeux de la page qu'il lisait.

— Hé bien! reprit Pauline, je suis comme Polycrate; mon bonheur m'effraye. Je crains d'avoir à le payer tôt ou tard par quelque terrible retour de fortune, qui me fera rentrer dans la condition ordinaire de l'humanité.

— Bon, quelle idée!... Comment donc finit Polycrate, Julien?

— Attiré sur la côte d'Asie par un satrape du roi de Perse, il y fut traîtreusement mis à mort.

— Bravo, Julien!... Vous avez là, colonel, un élève qui vous fait honneur.

Le colonel passa doucement la main sur la tête de son fils.

— Aussi, répondit-il, je compte bien ne pas lui donner d'autre maître que moi, jusqu'à son entrée à l'Ecole militaire.

Les yeux de Julien étincelèrent.

— Père, dit-il, j'aurai aussi la croix, moi!

— Oui, mon enfant. Gagne-la, et je te léguerai la mienne. Ce n'est point une croix ordinaire, entends-tu? Car la main même du grand empereur l'attacha sur ma poitrine à Lutzen. Que lis-tu là, mon ami?

— Rollin; l'article traduit de Polybe sur l'art de la guerre chez les Romains.

— Croirait-on, observa gaiement Victor, que ce petit sournois, avec son air d'agneau, ait de pareils instincts de lion?

Un coup de sonnette retentit à la porte d'entrée de la maison. Pauline tressaillit.

— Mon Dieu! dit-elle, qui peut sonner ainsi?

Madeleine, l'ancienne et fidèle servante de la famille, entr'ouvrit la porte.

— Monsieur, dit-elle, il y a là quelqu'un qui vous demande.

Le colonel se leva et sortit. Pauline essayait vainement d'enfiler son aiguille.

— Comme vous tremblez! lui dit Victor.

— Oui. Je ne sais pourquoi, ce coup de sonnette m'a fait mal.

— Un coup de sonnette comme un autre, pourtant.

Madeleine reparut à la porte. Elle avait l'air effaré.

— Monsieur d'Herbeval, dit-elle, monsieur vous prie de passer dans son cabinet.

Victor sortit à son tour. Madeleine restait près de la porte, roulant entre ses doigts le coin de son tablier



— Qu'est-ce qu'il y a donc, Madeleine? demanda Pauline d'une voix troublée.

— Je ne sais pas, mam'selle. Rien, je crois. L'homme qui est venu parler à monsieur a une drôle d'encolure. Je retourne à ma cuisine.

Pauline demeura l'oreille tendue. Des pas traversèrent le vestibule. La porte de la rue s'ouvrit et se referma. Immédiatement après, Victor rentra dans le salon. Il était d'une pâleur de mort.

— Mon Dieu! s'écria Pauline, en se levant précipitamment.

— Ne vous effrayez pas, dit Victor.

Puis, baissant la voix pour n'être pas entendu de Julien enfoncé de nouveau dans sa lecture...

— Le colonel Mareuil est mandé devant le juge d'instruction. Une dénonciation de l'infâme Jacquet...

— Oh! le méchant, le méchant! Comment peut-il y avoir de tels pervers dans le monde? Maudit testament!

— Rassurez-vous. Quelques mots du colonel suffiront pour expliquer les choses. D'ici à peu d'heures, vous le reverrez. En attendant son retour, permettez-moi de rester auprès de vous.

— Non, non; allez plutôt au palais.

— Oui, ma présence peut y être utile.

Il partit en courant.

Les heures s'écoulèrent.

— Sœur, demanda tout à coup Julien, où donc est papa?

— En affaires, mon ami.

Le jour baissait. Un nouveau coup de sonnette se fit enfin entendre. Pauline s'élança vers la porte du salon, et se trouva en face de Madeleine, qui lui remit quelques lignes écrites au crayon par Victor d'Herbeval. Il n'avait osé entrer, à cause de l'heure avancée. Pauline lut. Ses genoux fléchirent; elle dut, pour ne pas tomber, s'appuyer contre le dossier d'une chaise.

— Ma sœur, ma sœur! s'écria le petit Julien effrayé, est-ce que tu es malade?

Pauline se redressa par un effort énergique.

— Ce n'est rien, dit-elle. Le père ne rentrera pas ce soir. Tu dois avoir faim. Nous allons dîner.

Pauline ne put toucher à aucun mets du sobre repas. Julien lui-même, malgré les soins et les exhortations de sa sœur, ne mangea pas avec son appétit ordinaire. Le dîner fini, Pauline alla chercher, dans la bibliothèque du colonel, plusieurs grands cahiers de la galerie de Florence, et en montra les belles estampes à son jeune frère; puis, l'heure du coucher de Julien étant venue, elle l'embrassa tendrement.

— Va, cher petit, va dormir, toi, dit-elle d'une voix étouffée.

Julien regarda tout autour du salon, et dit :

— Comme c'est triste que papa ne soit pas ici!

Pauline le serra plus fortement encore dans ses bras, et, sans répondre, le remit aux mains de Madeleine.

Le pauvre enfant s'en alla le cœur gros.

Pauline, restée seule, plongea sa tête dans ses mains, et compta ainsi une à une toutes les heures de la nuit, dans la fièvre d'une brûlante insomnie.

III.

Les jours se succédèrent, pesants comme un mauvais rêve.

— Quand donc papa reviendra-t-il? demandait sans cesse Julien, qui croyait son père en voyage.

— Bientôt, mon ami; demain, peut-être.

Demain devenait aujourd'hui; aujourd'hui devenait hier. Julien renouvelait la même question, et recevait la même réponse.

Enfin, un matin, Pauline lui dit :

— Demande à Madeleine tes beaux habits. Nous irons voir papa.

Julien poussa un cri de joie, et se mit à danser.

Ils arrivèrent devant un grand mur gris et refrogné, percé d'une porte basse et de quelques lucarnes grillées.

L'enfant fit un pas en arrière.

— Est-ce que tu vas entrer là? dit-il d'un ton désappointé, et presque craintif.

— Sans doute, puisque c'est là que papa nous attend.

— Pourquoi donc est-il venu loger dans cette vilaine maison?

— Parce qu'on l'accuse d'avoir commis une mauvaise action.

— Lui!!! s'écria Julien indigné. Qui ose dire cela? Oh! si j'étais grand!

Pauline le baisa au front.

— Oui, dit-elle, si tu étais grand, tu le défendrais, tu le soutiendrais; tandis que moi!... moi, je ne suis qu'une pauvre fille, et je ne peux rien pour lui!

Une horrible imputation planait, en effet, sur la tête du colonel Mareuil : celle d'avoir donné la mort par un crime au vieux parent dont il héritait.

Mais, dans l'amertume de ses paroles, Pauline avait-elle dit vrai? Ne pouvait-elle rien pour son père? Les attentions ingénieuses, la tendresse dévouée, les consolations délicates, tous ces secours moraux qui relèvent, qui vivifient l'âme abattue par l'injustice des hommes ou du sort, et dont les femmes tiennent de Dieu le secret, auraient-ils moins de valeur que les services matériellement rendus?

Non; à chacun sa part d'action; et Pauline Mareuil n'avait pas besoin qu'on lui enseignât la sienne. Du premier moment qu'il lui fut permis de pénétrer auprès de son père, elle se mit à la remplir avec autant d'efficacité que de constance. Par ses soins, la cellule du prisonnier, propre et rangée, ne tarda pas à se changer en salon de famille. Julien y transportait ses études; elle-même, toutes les occupations de sa vie. Là seulement Victor d'Herbeval la voyait. Son respect pour Pauline lui interdisait d'approcher même de la demeure où la présence d'un père ne la protégeait plus; mais chaque jour l'eût ramené près de ses amis malheureux, sans la réserve que les douces remontrances du colonel Mareuil, les vives représentations de sa propre famille et son caractère personnel de magistrat imposaient, dans l'attente des arrêts de la justice, à ses paroles et à ses actions.

L'instruction suivait son cours. Le colonel en supportait les lenteurs avec un calme courageux. Parfois cependant, et surtout en l'absence de ses enfants, il se prenait à songer longuement. Alors de sombres nuages passaient sur son front, et sa tête se penchait sur sa poitrine.

La veille du jour fixé pour sa comparution en Cour d'assises, au terme d'un entretien durant lequel le père et la fille s'étaient efforcés à l'envi de contenir leurs émotions, Pauline se retirait.

— Attends, dit le colonel.

Il détacha de sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur, et le remettant à sa fille :

— Prends, continua-t-il. Mets-le avec ma croix, et garde soigneusement l'un et l'autre entre tes mains.

Pauline pâlit.

— O mon père!...

La voix lui manqua un moment.

— Mon père, vous êtes innocent!

— Je le suis. Mais ce noble ruban se ternirait sur le banc où se sont assis tant de criminels.

Il y eut un instant de silence.

— Tu me le rendras, reprit-il, après mon acquittement.

— Oh! oui; bientôt, bientôt, quand la vérité aura triomphé.

— La vérité!... Que Dieu éclaire ceux qui doivent la chercher et la proclamer! S'il ne le faisait pas...

— Mon père! dit Pauline, en joignant les mains avec angoisse.

— Courage, ma fille! soyons prêts à tout.

Pauline passa la nuit à genoux sur le plancher de sa chambre, absorbée dans une seule et ardente prière.

Le lendemain matin elle entendit du bruit dans l'appartement de son père. Elle accourut.

— C'est toi, Madeleine? que fais-tu là?

— Vous le voyez, mam'selle Pauline : je nettoie et range la chambre de monsieur, afin qu'il trouve tout en ordre à son retour

IV.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails minutieux d'un procès criminel. Les insinuations méchantes du vindicatif Jacquet, précédemment répétées avec indignation par le jeune d'Herbeval, suffisent pour indiquer les données premières qui avaient servi de base à sa dénonciation, et appelé les investigations de la justice.

La science, interrogée par elle, répondit, après une



Jacquet. Dessin de Foulquier

enquête affreuse dans ses opérations, que la mort subite du testateur devait être, en effet, attribuée au poison.

Il y avait crime; quel en était l'auteur?

Seuls, le colonel Mareuil et la gouvernante Jeannette avaient donné leurs soins au défunt dans les derniers temps de sa vie.

Seul, le colonel était demeuré auprès de lui, dans la soirée qui avait précédé sa mort.

La découverte, après coup, d'un paquet d'arsenic, mêlé, dans un vieux placard de la maison mortuaire, avec des provisions de ménage oubliées; la disparition de la gouvernante; la somme considérable reçue par elle du colonel Mareuil, en dehors du legs qui la concernait; les propos mystérieux tenus par cette femme à divers témoins; une foule d'autres circonstances accessoires, auxquelles on n'avait pas accordé d'importance au premier abord, empruntaient au fait principal un sombre caractère de criminalité.

Aux apparences si fatalement groupées contre lui, le colonel n'avait à opposer que le ferme accent de ses dénégations, et le témoignage de toute sa vie passée. Mais tel était ce témoignage qu'en sa présence l'opinion publique hésitait, — hormis dans la masse vulgaire, pour qui *accusation* et *condamnation* ne sont qu'un seul et même mot.

— Voilà ce que c'est que l'orgueil, y disait-on. Un soldat de fortune, parti, comme tant d'autres, le sac sur le dos, et qui, parce qu'il avait eu bonne chance à la guerre, ne daignait plus frayer avec ses pareils! Monsieur voulait monter plus haut, trancher du grand seigneur, marier son fils dans la noblesse. Mademoiselle était lasse

de porter sa petite robe de laine brune ; d'aller au marché le panier au bras, avec sa grosse maritorne de servante. Il lui fallait des jupons à grands falbalas, des voitures et des valets en livrée à ses ordres. Les voilà propres maintenant ! etc.

Un jeune avocat de Paris, plein de zèle et de talent, l'ami, le condisciple de Victor d'Herbeval, s'était chargé, à son instante prière, de la défense du colonel. Le jour des plaidoiries arrivé, il déploya dans la cause confiée à ses soins une touchante et magnifique éloquence. Il arracha des larmes à l'auditoire, des félicitations enthousiastes à ses confrères : mais là se borna son triomphe.

« Oui, l'accusé est coupable. »

Tel fut, après une longue délibération, le terrible verdict rendu par le jury.

A cette affirmation mortelle, une autre était jointe :

« Il y a des circonstances atténuantes. »

En conséquence, François-Frédéric Mareuil fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Il entendit son arrêt, les yeux baissés, dans une attitude muette, pleine à la fois de soumission et de dignité. Un instant seulement sa constance parut près de défaillir. Aux paroles sévères qui le dégradaient de la Légion d'honneur, un geste machinal de poignante douleur lui fit porter brusquement la main à sa boutonnière. Le ruban rouge n'y était plus. Il s'en souvint et sourit faiblement. Il attacha un long regard sur le crucifix suspendu au-dessus des siéges de la Cour ; puis, baissant de nouveau les yeux vers la terre, il s'inclina et suivit, sans résistance et sans plainte, les gendarmes qui l'emmenaient.

V.

Le lendemain, la porte de la cellule qui renfermait le condamné s'ouvrit.

Pauline, sans proférer une parole, sans verser une larme, s'avança d'un pas lent, et se prosterna aux pieds de son père.

Julien éclata en cris désespérés.

— Papa, papa, est-ce qu'on va vous emmener ? est-ce que vous ne reviendrez plus ? demandait-il, en joignant convulsivement les mains.

— Pauline, dit M. Mareuil, d'une voix grave, ma fille, lève-toi. Je connais ta tendresse ; c'est de ton courage que j'ai besoin.

Pauline obéit. Sur un signe de son père, elle s'assit auprès de lui. M. Mareuil prit Julien entre ses genoux, et l'apaisa par ses caresses. Puis, s'adressant de nouveau à sa fille :

— Ma Pauline, écoute-moi bien. Ton père va te parler comme s'il était sur son lit de mort. Es-tu assez calme, assez ferme pour m'entendre ?

Pauline fixa sur lui ses regards soumis et attentifs.

— Aux âmes fortes, Dieu réserve les fortes épreuves : c'est l'or, et non les métaux vils qu'on affine au creuset. Celle-ci est grande ! Tendons tous les ressorts de notre âme pour n'y pas succomber. Pauline, un lourd fardeau de devoirs va retomber sur toi. Regarde-les bien en face, et vois si tu peux, si tu veux les accepter.

— Je suis prête : dites.

— La première chose que je te demande, c'est d'être douce envers l'injustice involontaire des hommes à mon égard ; d'écarter de ton cœur toute amertume, toute haine contre...

— Ces hommes, mon père ! ces hommes qui vous ont frappé d'une condamnation inique, abominable !

— Ce ne sont pas eux, ce sont les apparences qui me condamnent. Plaignons la faiblesse et l'imperfection des jugements humains. Il n'y a qu'un juge qui soit infaillible, et celui-là, nous l'aurons pour nous, sinon dans cette vie passagère, du moins dans l'autre. Ne le sais-tu pas, Pauline ?

Pauline leva les yeux au ciel et pressa ses deux mains sur sa poitrine, dans un élan de pieuse ferveur.

— Je le sais !

Puis, après un silence :

— Mais, mon père, même ici-bas, tout espoir n'est pas encore perdu. Votre pourvoi...

— Oui ; je n'ai pas voulu abandonner ma cause, celle de l'innocence et de la vérité, sans avoir épuisé ce dernier moyen de la défendre. Victor, le bon Victor, d'ailleurs, m'en a tant supplié ! Lui-même part aujourd'hui pour Paris, afin d'appuyer, de surveiller cette tentative suprême de salut. Mais ne nous faisons pas illusion. L'arrêt rendu contre moi n'offre aucune irrégularité légale qui puisse en amener la cassation. Nous n'y gagnons que peu de jours de répit, pour nous préparer à l'instant qui doit m'arracher au monde et à mes enfants.

Pauline courba la tête sur son sein.

— Pauvres enfants ! continua le colonel, je vous laisse orphelins, plus orphelins que si la mort m'eût réellement frappé. Avant tout ceci, à défaut de fortune, je comptais du moins vous transmettre l'honneur en héritage. Aujourd'hui, ce que je vous transmets, avec l'abandon et la misère, c'est la honte, c'est le mépris !... Oh ! le mépris public, l'insulte à mes enfants !... Dis, Pauline, ne les aurais-tu pas déjà rencontrés sur ton passage ?

Pauline fit un signe affirmatif.

— Le mépris, la répulsion du monde, un nom déshonoré !... Mon fils, mon Julien, condamné à porter un nom déshonoré ; le nom d'un père flétri au poteau d'infamie, d'un soldat dégradé !... Oh ! ma croix, ma noble croix !...

M. Mareuil, penché sur l'enfant, le serrait convulsivement dans ses bras. Pauline s'agenouilla de nouveau auprès de son père ; mais, relevant la tête et rappelant à lui sa fermeté un moment ébranlée, il reprit doucement :

— Pauline, ma fille, ton bonheur, tout ton bonheur, à toi, est à jamais brisé. Tu le sais, n'est-ce pas ? Tu comprends ce que je veux dire ?

Pauline fit encore un signe muet.

— Oh ! il y aurait de quoi mourir sous tant de coups. Pourtant il faut que tu vives, ma fille ; il faut que tu vives, entends-tu bien ? car tu as une mission sainte à remplir sur terre : celle de réhabiliter ton père par ses enfants.

Pauline écoutait avec un recueillement profond.

— Tu es femme, poursuivit M. Mareuil. Tu ne peux, par l'exercice public de ton intelligence, par des actions d'éclat, par n'importe quelle voie directement utile à la société, arriver à cette réhabilitation. Mais ce que tu peux, sans sortir des attributions, si grandes dans leur obscurité, de ton sexe, c'est d'élever un homme, — un homme de bien, un homme d'honneur, peut-être un héros. — Pauline, tu vois cet enfant, mon orphelin, ton frère ; c'est à toi que je le lègue, à toi que je confie son intelligence, son cœur, son avenir en cette vie, et par delà cette vie. Déjà tu remplaçais près de lui la mère que vous avez perdue. Il faut maintenant que tu remplaces le père que vous perdez. Instruis-le, dirige-le ; sois son guide, son conseil ; montre-lui la route qu'il doit suivre. Qu'il soit ce que tu le feras, et qu'il force un jour le monde à dire en le voyant : « Non, le père d'un tel fils n'était



pas un criminel. » Pauline, consulte les forces de ton cœur ; ce legs, l'acceptes-tu ?

Pauline fixa ses yeux sur ceux de son père, et son âme était tout entière dans son regard.

M. Mareuil prit la main de sa fille et la serra fortement dans la sienne.

— Tu as vingt et un ans, reprit-il. Dans toute la grâce de ta jeunesse, tu es appelée à protéger un autre, alors que, malgré ta majorité légale, tu aurais encore besoin de tant de protection toi-même. Mais je connais la prudence et les instincts délicats que la nature a mis en toi. Ils suppléeront à l'expérience qui te manque dans la vie. La loi te refuse la tutelle de ton frère ; toutefois je ne doute pas qu'on ne consente à le laisser entre tes mains. Le pauvre petit n'a rien ; quel autre que toi voudrait se dévouer à lui ? Ma Pauline, tu es le premier enfant que Dieu m'ait donné, Julien est le dernier. Les autres ont précédé leur sainte mère dans le ciel. La distance d'âge entre toi et ton frère le soumettait déjà naturellement à ta direction ; maintenant, ajoutes-y tous les pouvoirs que je te donne sur lui. La tâche est difficile. Il faut que tu l'accomplisses en face de ces deux adversaires redoutables : l'indigence et le mépris... Que feras-tu pour les vaincre ? Dis, ô mon enfant ! qu'y opposeras-tu ?

— A l'une, le travail ; à l'autre, la patience.

— Bien. Mais si le travail te fait défaut, ou si, trop faible, tu fais défaut au travail ?

— O mon Dieu ! c'est affreux à penser. Mais, mon père, toutes les âmes ne sont pas de bronze. Quelque main charitable se tendra vers moi. J'irai, au besoin, de porte en porte la mendier.

— Hélas ! mon enfant, nous n'avons point de parents, nous n'avons plus d'amis. La recommandation d'un père ne peut désormais vous en donner ; mes anciens compagnons d'armes détourneraient la tête à mon nom. Cependant tu dis bien ; non, toutes les âmes ne sont pas de bronze; seulement prends garde, ma fille, prends bien garde à qui tu demanderas secours ! Oh ! oui, c'est une tâche difficile que je te confie. Mais ton courage et ton dévouement seront à son niveau.

Julien, attentif et silencieux, avait suivi des yeux l'entretien solennel dont il était témoin, regardant alternativement son père et sa sœur. M. Mareuil se retourna vers lui.

— Mon fils, mon Julien, à ton tour écoute-moi. Nous allons nous quitter.

— O père ! pas pour toujours, pas pour toujours, n'est-ce pas ?

M. Mareuil regarda le ciel.

— Non, Julien, pas pour toujours. Mais, durant notre séparation, écoute ce que tu dois faire. Tu sais bien mon ruban et ma croix ?

— Oh ! oui, votre croix, votre belle croix donnée par l'Empereur !

— Hé bien ! je l'ai perdue. Je ne puis plus la porter. Mon Julien, promets-moi que tu feras tous tes efforts pour la regagner.

— Père, je vous le promets ! Et dès que je l'aurai, je vous la rendrai.

— Non, Julien, c'est toi qui la porteras. Mon enfant chéri, je ne serai pas là pour t'aider à la mériter. Mais ta sœur me remplacera. Je ne te demande pas de l'aimer plus que déjà tu ne l'aimes ; ce serait impossible. Promets-moi seulement de l'écouter en tout, de lui obéir comme à moi-même.

Pour unique réponse, Julien jeta ses deux bras autour du cou de sa sœur, agenouillée, tout en larmes.

M. Mareuil se pencha sur eux, et les étreignit ainsi réunis dans les siens.

— Pauline, je te lègue Julien à élever. Julien, je te lègue notre honneur à recouvrer. Voilà votre mission à l'un et à l'autre dans cette vie. La mienne est de subir et d'attendre. La volonté de Dieu soit faite !

Le père et les enfants se séparèrent. Quelque temps après, conformément à ses prévisions, M. Mareuil apprit le rejet de son pourvoi. L'arrêt reçut toute son exécution. Le condamné fut transféré à Brest

VI.

Dans ce même salon, dans cette même demeure modeste et riante où nous avons vu la famille Mareuil si paisible et si heureuse, Pauline, debout contre la croisée ouverte, contemplait le ciel de ce regard fixe et profond qui semble n'avoir plus où se poser ici-bas. Le soleil brillait comme alors, inondant le parquet de ses flots de lumière ; mais ce n'était plus le soleil du printemps, se jouant entre les feuilles nouvelles, encensé par le parfum des fleurs naissantes, célébré par le chœur des oiseaux dans un hymne universel d'espérance et de joie ; c'était le soleil de novembre, réchauffant à peine d'un sourire mélancolique les frissons maladifs de la terre, à travers le branchage éclairci des arbres, que, de moment en moment, la feuille sèche abandonne avec un faible bruit, — comme les illusions de la jeunesse événouie, se détachant une à une de notre existence mortelle. — La pièce, dans la nudité absolue de ses quatre murailles, paraissait agrandie. A la fenêtre manquaient les blancs rideaux ; au centre du salon, la table couverte de son tapis vert ; sur la cheminée, la petite pendule, dont le cadran avait, durant tant d'années, marqué les heures de la vie de famille. — Tout avait disparu, emporté le matin même par les agents du fisc ; et la vente de ces pauvres meubles, associés à mille souvenirs d'intérieur, ne devait couvrir qu'en bien faible partie les frais du procès, dont le maître qui les avait naguère possédés était la déplorable victime.

Pauline s'accouda sur l'appui de la fenêtre, et rêva quelque temps, le visage plongé dans ses deux mains, qui tenaient un billet décacheté et trempé de larmes ; puis, s'arrachant tout à coup à sa douloureuse méditation, elle alla chercher encre et papier, posa le tout sur la tablette de la cheminée, et se mit à écrire, en s'interrompant de temps en temps pour s'essuyer les yeux :

« Madame,

« Malgré toutes mes prières, M. votre fils insiste de nouveau pour me voir, et, cette fois, il m'affirme que c'est avec l'assentiment de sa mère.

« Assentiment, — hélas ! je le devine sans peine, — assentiment forcé, longuement disputé ; assentiment arraché de haute lutte à la faiblesse maternelle, par la douleur d'un fils tendrement aimé.

« Sans cela, madame, ce n'est pas lui qui m'écrirait, lui qui viendrait : — ce serait vous.

« Non, je ne le verrai pas. Mais, avant de m'éloigner pour toujours de M***, il est un service, qu'au nom de vos anciennes bontés pour moi, madame, j'ose vous demander. C'est de vouloir bien me prêter ici votre intermédiaire, pour répondre à ses instances généreuses avec toute la reconnaissance dont mon cœur est touché.

« L'engagement sacré qui, avec l'approbation de nos parents, devait nous lier l'un à l'autre ne peut plus sub-



sister. Toutefois, que son bon et loyal cœur se rassure : ce n'est pas lui qui le rompt, c'est moi.

« Si les circonstances ne m'avaient faite que pauvre, ma pauvreté n'eût pas été, à mes yeux plus qu'aux siens, une raison suffisante pour nous en relever ni l'un ni l'autre ; mais la flétrissure !...

« La flétrissure est une lèpre qui se gagne. A Dieu ne plaise que j'en porte la contagion dans une maison que j'honore.

« Je rends à M. Victor d'Herbeval sa parole, et je retire la mienne.

« Dites-lui, madame, qu'en vain il essayerait d'ébranler ma résolution. Ce n'est pas dans un aveugle emportement de désespoir que je l'ai prise, c'est après avoir profondément interrogé ma conscience et confronté sa réponse avec la volonté de mon père.

« M. Victor d'Herbeval ne peut pas, ne doit pas être le gendre d'un *forçat*.

« Dites-lui encore, madame, que, s'il me conserve réellement quelque estime et tient à me la témoigner, il cesse de s'obstiner dans des sentiments qui ne servent plus qu'à porter le trouble et la discorde dans sa famille. Je n'ignore pas les scènes affligeantes qui ont fait couler vos larmes, qui lui ont fermé le cœur et la maison de son oncle, de son protecteur. Veut-il donc appeler sur moi les malédictions de tous ceux qui l'aiment ?... Oh ! la mesure de mes douleurs est pleine ; il est trop bon pour ne pas m'épargner cette dernière goutte d'amertume !

« Oui, madame, que votre digne fils vous reste tout entier ; qu'il soit votre gloire et votre consolation ; qu'un jour, — quand les angoisses de ce cruel moment ne seront plus qu'un souvenir éloigné, — il vous donne une



Le colonel Mareuil remet son ruban à sa fille. Dessin de Foulquier.

fille qui l'aide à entourer de respects et de soins votre vieillesse vénérée ; qu'il considère, qu'il remplisse, en un mot, les devoirs qui lui sont imposés ici-bas, avec toute sa fermeté d'homme, avec toutes ses lumières de magistrat. C'est ce que je lui demande à genoux.

« Pauline Mareuil. »

Pauline relut sa lettre, la cacheta et appela Madeleine.

— Tiens, dit-elle, fais-moi le plaisir de porter ceci à son adresse.

— *A madame d'Herbeval*, épela Madeleine, regardant la suscription. J'y cours tout de suite. Ce bon M. Victor, si vous l'aviez vu ce matin encore, quand il m'a remis son billet ! Vrai, mam'selle, on le prendrait pour un déterré... Il tombera malade, bien sûr, si ça continue.

Pauline fit un geste, comme pour lui demander grâce.

— Va ! dit-elle.

Pauline, le cœur meurtri, et pourtant allégé par le sentiment d'un grand sacrifice accompli, chercha des yeux son jeune frère, et, ne le voyant pas, se dirigea vers le vestibule. Elle y trouva Julien dans une attitude de tristesse, le front collé sur un carreau de la croisée.

— A quoi songes-tu là, cher petit ?

— Pauline, dit l'enfant d'un ton plaintif, ils nous ont pris tous nos livres ! Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?

Pauline soupira profondément. Elle embrassa Julien et l'envoya ratisser les allées du petit jardin.

Aphélie URBAIN.

(*La fin au prochain numéro.*)



LE CHATEAU DE STOLZENFELS.

Ce château est une merveille du Rhin par sa situation, une curiosité de l'Allemagne par son architecture.

C'est un des plus beaux points de vue de ce grand fleuve, « longue chevelure verte des Alpes qui traîne jusqu'à l'Océan, » qui naît à Reichenau de la rencontre de trois ruisseaux dans un ravin, qui traverse la Germanie de Varus, de Charlemagne et de Barberousse, coupant trois cents lieues de rochers, de laves et de terres, au milieu de la plus riche fourmilière humaine, qui reçoit douze mille cours d'eau, désaltère onze nations, porte cent quatorze villes à bras tendus, « et roule dans son écume, mêle à sa rumeur l'histoire de trente siècles et de trente peuples (1).

Le château de Stolzenfels, sur le Rhin. Dessin d'après nature, par M. Bligny.

Stolzenfels est un des vingt-neuf châteaux, debout ou en ruines, qui, du Taunus aux Sept-Monts, dominent, sur la rive droite et sur la rive gauche, les magnifiques escarpements du Rhin.

Son nom veut dire *le Rocher superbe*. Il s'élève, en effet, sur un roc à pic et boisé, à cent mètres au-dessus du fleuve. Il forme un paysage admirable, — et il embrasse des paysages plus admirables encore.

Son histoire remonte au treizième siècle; — mais on croit qu'il existait déjà, lorsqu'il fut fortifié par Arnold d'Isanburg, archevêque de Trèves; — un de ses successeurs, Werner, y logea, dit M. Adolphe Joanne (1), de 1380 à 1418, des alchimistes qui ne firent pas d'or, mais qui trouvèrent, en cherchant la pierre philosophale, plusieurs

(1) Victor Hugo, *Lettres sur le Rhin*, t. III.

(1) *Itinéraire de l'Allemagne*, guide excellent et indispensable à quiconque veut étudier, de près ou de loin, les pays germaniques. Deux gros volumes in-18, avec cartes, plans, vues, etc. — Collection des Guides-Joanne; librairie Hachette.



des grandes lois de la chimie. En 1235, Stolzenfels reçut, avec une suite pompeuse, la princesse Isabelle, sœur de Henri III d'Angleterre, et fiancée de l'empereur Frédéric II. En 1688, Louis XIV le détruisit, en combattant la ligue d'Augsbourg, et il était encore en ruines au bout d'un siècle et demi, lorsque la ville de Coblenz l'offrit, en 1823, au prince royal, aujourd'hui le roi de Prusse. En sa qualité d'archéologue, Frédéric-Guillaume s'éprit de Stolzenfels, et dépensa trois cent cinquante mille thalers pour le reconstruire et le meubler, d'après les plans de M. Schinkel. Il s'y installa, après dix ans de travaux, le 14 septembre 1842, et, en août 1845, il y reçut la reine Victoria et le prince Albert, le roi et la reine des Belges et le grand-duc Frédéric d'Autriche. Ce fut un très-grand spectacle, dans un très-petit théâtre (1).

On monte au Stolzenfels par une route tournante, pleine de surprises variées et d'échappées merveilleuses.

On remarque, dans l'intérieur, — qui forme une sorte de musée: — la chapelle gothique; les deux salles des chevaliers, ornées de fresques de Stielke, de poteries, de cristaux, de bronzes et d'armures anciennes; la salle d'armes, où l'on voit les épées de Napoléon, de Murat, de Kosciusko, de Blücher, le stylet du duc d'Albe, etc.; la cour-jardin avec la salle des arcades, et les appartements royaux pleins d'objets d'art, de vitraux, de statuettes, et de tableaux de la vieille école allemande.

Des trois tours de Stolzenfels, la *Tour de la vue* est la plus curieuse, et justifie amplement son nom. Dans le panorama de vallées et de montagnes, de villes et de châteaux, de ruines et de paysages, d'églises et de chapelles, de rochers et d'eaux vives, qu'on embrasse de ce curieux belvédère, on montre au sud, à côté de la cité de Rense, à travers un rideau d'arbres, le fameux Kœnigsstuhl, — ce sanctuaire de l'Empire.

Qui oserait décrire un tel lieu après Victor Hugo?

« Voici, dit-il, que quatre hommes, venus de quatre côtés différents, se réunissent de temps en temps près d'une pierre qui est au bord du Rhin, sur la rive gauche, à quelques pas d'une allée d'arbres, entre Rense et Capellen. Ces quatre hommes s'asseyent sur cette pierre, et là ils font et défont les empereurs d'Allemagne. Ces hommes sont les grands électeurs du Rhin; cette pierre, c'est le siége royal, Kœnigsstuhl. — Le lieu qu'ils ont choisi, à peu près au milieu de la vallée du Rhin, Rense, qui est à l'électeur de Cologne, regarde à la fois: à l'ouest, sur la rive gauche, Capellen, qui est à l'électeur de Trèves; et au nord, sur la rive droite, d'un côté, Oberlahnstein, qui est à l'électeur de Mayence, et de l'autre, Braubach, qui est à l'électeur palatin. En une heure, chaque électeur peut se rendre à Rense de chez lui.

« Le Kœnigsstuhl, pris dans son ensemble, avait dix pieds allemands d'élévation et vingt-quatre de diamètre. Voici quelle en était la figure : sept piliers de pierre portaient une large plate-forme octogone de pierre, soutenue à son centre par un huitième pilier, plus gros que les autres, figurant l'empereur au milieu des sept électeurs. Sept chaises de pierre, correspondant aux sept piliers au-dessus desquels chacune d'elles était placée, occupaient, disposées en cercle et se regardant, sept des pans de la plate-forme. Le huitième pan, qui regardait le midi, était rempli par l'escalier, massif degré de pierre, composé de quatorze marches, deux marches par électeur. Tout avait un sens dans ce grave et vénérable édifice. Derrière chaque chaise, sur la face de chaque pan de la plate-forme octogone, étaient sculptées et peintes les armoiries des sept électeurs, rouillées au soleil et à la pluie, seul ornement de ce vieux trône de granit... C'était là qu'en plein air les antiques électeurs d'Allemagne choisissaient entre eux l'empereur. Plus tard, ces grandes mœurs s'effacèrent; une civilisation moins épique convia autour de la table de cuir de Francfort les princes, portés, vers la fin du dix-septième siècle, au nombre de neuf, par l'accession de Bavière et de Brunswick à l'électorat.

« Les électeurs montaient processionnellement sur la plate-forme par les quatorze degrés, qui avaient chacun un pied de haut, et prenaient place dans leurs fauteuils de pierre. Le peuple de Rense, contenu par les arquebusiers, entourait le siége royal. L'archevêque de Mayence, debout, disait : *Très-généreux princes, le Saint-Empire est vacant*, puis il entonnait l'antiphone *Veni, sancte Spiritus*, et les archevêques de Cologne et de Trèves chantaient les autres collectes qui en dépendent. Le chant terminé, tous les sept prêtaient serment, les séculiers la main sur l'Évangile, les ecclésiastiques la main sur le cœur; distinction belle et touchante, qui veut dire que le cœur de tout prêtre doit être un exemplaire de l'Évangile. Après le serment, on les voyait, assis en cercle, se parler à voix basse; tout à coup, l'archevêque de Mayence, se levant, étendait ses mains vers le ciel, et jetait au peuple, dispersé au loin dans les haies, les broussailles et les prairies, le nom du nouveau chef temporel de la chrétienté; alors le maréchal de l'empire plantait la bannière impériale au bord du Rhin, et le peuple criait : *Vivat Rex !* »

Sous le gouvernement français, le Kœnigsstuhl était tombé en ruine. En 1807, on le détruisit pour construire la nouvelle route; mais, en 1843, on l'a rebâti tel qu'il était autrefois et en partie avec les mêmes matériaux.

Terminons par un dernier souvenir de Stolzenfels, que nous n'avons lu nulle part, mais qu'un pêcheur du Rhin a raconté à un de nos confrères. C'est le pendant tragique de l'histoire du meunier de Sans-Souci.

Une maisonnette et trois arbres masquaient un point de vue de la tour du château. Le roi Frédéric-Guillaume chargea son intendant de les acheter et de les abattre. Comment s'y prit l'intendant? nous l'ignorons et n'en rendons pas le roi responsable. Mais la maison et les arbres disparurent, — et avec eux le bonheur d'une famille dont ils étaient l'asile. Quand la pioche enleva la dernière pierre et la hache la dernière racine, un vieillard qui était né là et qui y avait élevé deux générations, se leva en essuyant ses larmes, poussa un grand cri qui ébranla les échos et monta au Stolzenfels demander des nouvelles du roi

Le pauvre aïeul était devenu fou, — et il ne retrouva plus la raison.

Chaque matin, depuis ce jour, il revenait au château, — et, se frappant le crâne, il s'informait de la santé de Frédéric-Guillaume.

Or, il y a quelques mois, il se croisa avec le roi lui-même, qu'on emmenait malade en Italie, après avoir confié la régence à son frère.

On laissa le fou parler au monarque, qui l'écouta sans le comprendre, et lui répondit une phrase inintelligible (1).

L'insensé comprit alors pour la dernière fois, — et ne demanda plus des nouvelles du roi de Prusse.

UN TOURISTE.

(1) Voyez le *Musée des Familles*, t. XIV, p. 72 : *Déceptions de voyage aux bords du Rhin*, par M. Francis Wey. Notre collaborateur ne dit qu'un mot, en passant, du castel de Frédéric-Guillaume, mais ce mot est caractéristique : « Si jamais la France regagnait la rive gauche du Rhin, elle se devrait à elle-même d'offrir Stolzenfels à M. le vicomte d'Arlincourt. »

(1) On sait quelle est la maladie de ce prince.

LE SALON DE 1859.

HISTOIRE DE LA MINIATURE : Mme HERBELIN (1).

La miniature sous Louis XVI. Marie-Antoinette et ses peintres. P.-A. Hall, le Van-Dick du genre. Siccardi. Fragonard. Mme Vigée-Lebrun. *Les Droits de l'homme*... sur ivoire ! Lié Périn. La Terreur, le Directoire et l'Empire. Saint. Isabey. Augustin. Duchesne (de Gisors). Sa vie et ses travaux. Mme de Mirbel. Le vrai maître de la miniature : Giulio Clovio. Ses chefs-d'œuvre. Mme Herbelin Ses ouvrages. Son exposition de 1859.

Sous Louis XV, la miniature avait trôné à la cour. Sous Louis XVI, elle régna à la cour et à la ville. Elle eut son avénement populaire, comme le tiers état. Marie-Antoinette surtout fut passionnée pour elle, et l'éleva au-dessus de la tabatière et du bijou. Après Vincent et La Chaussée, académiciens; après Musson, son premier peintre, la jeune reine donna sa belle tête à Mosnier, à Campana, à Villers, et enfin à P.-A. Hall, un maître du genre.

Hall était né en Suède (1738) et mourut à Liége (1793), mais il peignit ses chefs-d'œuvre en France, où il entra à l'Académie royale en 1769. Latour et Vernet prédirent son talent, et le *Mercure* l'appela hardiment « le Van-Dick de la miniature. » En 1771, Diderot confirma ce baptême; la postérité ne l'a point démenti. Rois et reines, familles princières, financiers, coquettes, artistes, se disputèrent l'honneur de poser devant Hall. Le Louvre n'a de lui qu'un portrait, qui n'est pas de ses meilleurs. Ils sont dispersés dans les cours et les cabinets de l'Europe. Celui de M. Dablin en possède d'admirables : la reine, la comtesse de Polignac, Mme de Tourzel, et plusieurs autres figures historiques. Carnations chaudes et lumineuses, moelleuses et vivantes, cheveux souples et pleins d'air, accessoires gouachés largement, « à la fois négligés et superbes, » dit M. Mantz; telles sont les hautes qualités de Hall. Il est bien Flamand, il rappelle bien Van-Dick par la vigueur du coloris, la pureté et la liberté de la touche.

Une réaction contre cette liberté amena les gracieux efforts et les finesses laborieuses de Violet, de Cousin Jacques et de Bourdier fils. Heureusement, la tradition de Hall fut reprise et continuée par Siccardi, avec moins de force mais beaucoup de vérité, et par Fragonard avec la fantaisie la plus spirituelle. M. Degesne, joaillier de Paris, a un beau portrait de femme du premier, qui annonce les Augustin. Tout le monde a vu au Louvre, chez MM. Walfredin et Dablin, les ravissantes impossibilités de *Frago*, ces têtes d'enfants et de jeunes filles, achevées à peine, aux grands yeux étonnés, qui viennent du pays des rêves et semblent en raconter les merveilles. Ce n'étaient que les délassements de Fragonard, mais ils valent ses dessus de porte les plus admirés. Vestier, de l'Académie, et Noël Hallé l'imitèrent de leur mieux dans le travail des étoffes et des accessoires.

Mme Vigée-Lebrun fut plus savante et plus heureuse; mais ses miniatures ne valent pas ses tableaux, qu'on a surfaits d'ailleurs en leur temps.

Voici Boquet, dont M. Mantz cite un portrait de femme « amoureusement fini, » et Judlin qui expose, en 1793, *les Droits de l'homme*, en miniature ! O dix-huitième siècle ! où vas-tu? Le sang vient rougir tes palettes...

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Les Grâces sont défendues encore par Lié Périn, qui figure au Louvre : pinceau délicat, sentimental et facile; par Dumont, maître de Saint-Luc, artiste froid et sage, qui sentait déjà l'école de David; par Degault, « peintre des mythologies et des bacchanales, » qui signait en lettres grecques, — et devançait les archaïsmes du Directoire.

De Louis XVI à Bonaparte il y eut beaucoup de « têtes coupées, » mais non pas sur ivoire. La miniature, étouffée par la Terreur, renaquit avec éclat sous le Directoire et sous l'Empire. Cinq noms y surgirent presque à la fois : Saint, Isabey (1), Augustin, Duchesne (de Gisors). Ce dernier résumant, à notre avis, et dépassant les quatre autres, nous en parlerons avec détail, pour deux raisons : 1° son caractère et sa vie ont été à la hauteur de son talent; 2° son digne biographe et notre excellent collaborateur, M. Victor Fournel, nous communique à cet égard les documents les plus précieux.

« Duchesne fut avant tout un artiste complet, qui ne connut rien au delà, rien, pour ainsi dire, en dehors de son art. Né le 8 décembre 1770, à Gisors, d'un *tailleur d'images*, il allait, dans sa jeunesse, escortant son père, peindre les yeux des statues de bois, et décorer de couleurs éclatantes, telles qu'on les aime aux villages, les autels des alentours. Il y mettait déjà cette passion, cette recherche précoce de l'effet et de l'harmonie, qui annonçaient en lui plus qu'un futur enlumineur de province. »

Sans autre maître que son instinct, devinant ce que les autres apprennent, il fit, tout jeune encore, une miniature de son père, laquelle contenait déjà son avenir.

Il vint bientôt se fixer à Paris, travailla avec ardeur, et marqua sa place au Salon de 1804 par une œuvre de grande dimension, *le Voleur de raisin*, qui fut pour lui un succès décisif « et presqu'un triomphe. » Correction et finesse du dessin, charme et vigueur du coloris, science de la composition et du détail, tout se réunissait dans ce portrait, qui était en même temps un tableau. Grand émoi chez Saint et Augustin, les miniaturistes en vogue. « Ce dernier, dit le comte Clément de Ris (*l'Artiste* du 24 août 1856), pressentant chez Duchesne un rival et un maître, alla le trouver, lui proposa des travaux, et, profitant de la droiture de son caractère, lui fit faire de nombreuses miniatures, qu'il signait ensuite et donnait comme siennes. Plus tard Duchesne se plaignait de ce procédé et citait un grand nombre d'ivoires où Augustin n'avait eu absolument qu'à apposer son nom. Nous-même avons entendu raconter le fait à M. Isabey, avec des indications assez précises pour lui donner toute espèce d'authenticité. C'est de cette époque que date un médaillon inachevé, et que je considère comme un des meilleurs morceaux de Duchesne. Il représente une mère entourée de ses deux enfants, dont l'un offre à l'autre une corbeille de fruits. La tête du premier est un petit chef-d'œuvre de grâce, de mouvement, d'expression, de finesse et de modelé. C'est délicat comme un Blaremberg et vigoureux comme un Chardin.

« A partir de 1804, il est peu d'Expositions où ait manqué Duchesne. En 1807, il expose le portrait d'un artiste; en 1814, le portrait de son fils, peinture sobre et ferme

(1) Voyez notre notice sur Isabey, t. XXII, p. 255, et t. XXIII, p. 81 et 83.

comme un Lenain ; en 1819, le portrait du comte d'Artois; en 1822, le portrait de Mme la duchesse de Berri, émail que l'on a pu revoir en 1855 et qui promettait un successeur à Petitot; en 1824, le portrait d'un vieillard; en 1827, un portrait de jeune fille. Le portrait de Mme la duchesse de Berri fut remarqué comme il le méritait; on avait été frappé de cette habileté à manier les couleurs vitrifiables; et l'on chargea M. Duchesne de continuer au Louvre la fameuse suite des émaux de Petitot. La révolution de Juillet suspendit mais n'interrompit pas cette tâche, pour laquelle il avait fait de sérieuses et longues études. Duchesne exécuta une certaine quantité de portraits des principales familles régnantes, qui figurent depuis sa mort au Musée du Louvre, et permettent de juger jusqu'à quel degré il s'est approché de son modèle. »

Dès 1812, Napoléon avait ouvert la route de la fortune à Duchesne (de Gisors) en lui commandant son portrait, et en posant pour lui, — faveur si rarement accordée ! « Cette image de l'Empereur, qui n'est pas grande comme la paume de la main, est peut-être, avec celle de la duchesse de Berri, le chef-d'œuvre de la miniature moderne. Jamais ce genre suave, délicat, charmant sans doute, mais d'ordinaire chétif, mignard, dénué de largeur et d'énergie, n'eût semblé capable d'arriver à un tel effet de puissance, d'éclat, de rayonnement intense et concentré. »

Après Napoléon, Duchesne resta le peintre en titre de la cour de France, des princes et des princesses du sang. Avec le caractère de ses rivaux, il eût gagné des millions. Avec ses nobles scrupules, il ne gagna pas même la gloire, — qui n'a couronné son nom qu'après sa mort (1). « Il était sévère jusqu'à la minutie dans le choix de tous ses instruments de peinture; il n'adoptait ses couleurs qu'après les avoir soumises à des expériences multipliées. » Lorsqu'à la moitié de sa carrière, il négligea ses lucratives miniatures pour la peinture sur émail, « il s'y livra résolûment, sans réserve et sans partage. Ce fut comme une passion ardente, égoïste, implacable; il y sacrifia sa vie, sa fortune, tout, en un mot, absolument tout, sans y regarder, sans y penser même. Il trouvait à cet art quelque chose de monumental par la durée des œuvres qu'il produit. Il lui fallait pour cela des études toutes spéciales et très-profondes qu'il n'avait pas faites : il les fit. Il se servit à lui-même de guide et d'initiateur : il fut chimiste afin d'être peintre. Il forma une précieuse collection de plaques et de couleurs qui eût suffi à la vie de vingt artistes. Rien ne fut donné au hasard; il n'entra pas un pinceau dans son atelier qu'il n'en eût examiné, et, pour ainsi dire, composé lui-même chaque brin. Il travaillait à loisir, dans ses heures d'inspiration, effaçant bien des fois un portrait qui l'occupait depuis plusieurs mois, lorsqu'à la dernière séance il trouvait une nouvelle attitude, plus naturelle et plus expressive. Un ordre souverain ne lui eût pas fait devancer d'une minute l'achèvement de son œuvre, avant la perfection définitive qu'il avait en vue. »

Aussi, que l'on compare, au Louvre, les émaux de Duchesne à ceux de Petitot, — les portraits de Louis-Philippe et de Marie-Amélie à celui de Louis XIV, — le continuateur égale le créateur aux yeux de tous; il le surpasse au jugement de plusieurs.

« A quatre-vingt-deux ans, sans que son œil ni sa main tremblassent, il fit le portrait du jeune duc de Galiera, une de ses œuvres les plus remarquables, et, après encore, celui de la marquise de Brignoles, un de ses chefs-d'œuvre, par la largeur et la *maëstria* du pinceau, au jugement de bien des connaisseurs. A quatre-vingt-quatre ans, il en commençait un autre, et il se berça longtemps de l'espoir de l'achever, même après avoir été arrêté par la maladie, ou plutôt par la dernière faiblesse qui le recloua sur le lit, d'où il ne se releva plus. »

On n'a fait qu'un reproche aux miniatures de Duchesne. La force y va parfois jusqu'à la dureté. Mais c'est là le défaut d'une qualité supérieure. Son portrait de Mme Robert-Lefebvre rappelle à M. Clément de Ris *la Napolitaine*, si admirée, de M. Ingres.

Combien d'ivoires gracieux et frais, renommés et disputés, seront effacés et oubliés un jour, — quand ceux de Duchesne (de Gisors) vivront encore avec l'inaltérable éclat de l'émail!

Le *Musée des Familles* n'a plus rien à dire de Mme de Mirbel, dont il a jugé les œuvres nombreuses, — trop nombreuses, — à mesure qu'elles ont figuré aux Expositions. Elles avaient les qualités brillantes qui séduisent la mode, mais les graves défauts que condamne la postérité.

Pour Isabey, nous renvoyons de nouveau nos lecteurs à sa notice spéciale. Elle a rendu justice à son grand mérite, tout en prouvant que ses dessins, ses décorations, ses aquarelles, ses peintures sur porcelaine et surtout son charmant esprit, ont plus fait pour sa gloire que ses miniatures proprement dites.

Nous ne saurions terminer cette revue des ancêtres de l'art gracieux qui nous occupe, sans rappeler un nom trop oublié, que nous aurions dû inscrire à leur tête : celui de leur véritable père et de leur incomparable maître à tous, de D. Giulio Clovio, de l'école italienne du seizième siècle.

Ce peintre, né en Croatie, en 1498, fut d'abord prêtre et chanoine régulier. Relevé de ses vœux par le pape, il se livra au dessin sous la direction de Giulio Romano, et prit des leçons de miniature de Girolamo del Libri, de Vérone. Il acquit promptement une vogue extraordinaire et méritée. Il joignait, dans ses petites et merveilleuses compositions, le coloris de la palette vénitienne et la délicatesse du pinceau flamand à la fierté de lignes de Michel-Ange et de l'école romaine. Il ne faisait pas seulement des portraits et des groupes; il entreprenait des tableaux à dix, à vingt, à cent personnages, — aussi finis dans un espace de quelques lignes, que s'il eût couvert une toile immense ou les fresques d'une muraille. Vasari cite un manuscrit de l'office de la Vierge, que Clovio peignit pour le duc de Toscane, et dont les figures, microscopiques à l'œil nu, étaient des chefs-d'œuvre, examinées à la loupe (*non eccedavano*, dit l'historien, *la misura di una picciola formica*). Il employa neuf ans à exécuter de la même façon, en vingt-six tableaux admirables, la *Procession du corps de Notre-Seigneur à Rome* et la *Fête du mont Testacio*. Il va sans dire que de telles œuvres ne s'adressaient qu'aux princes et aux souverains. Cependant Clovio a laissé un grand nombre de portraits d'hommes et de femmes de toute classe, que les critiques les plus sévères comparent à ceux du Titien pour le naturel et la vigueur. On a de lui aussi plusieurs tableaux d'histoire, qui montrent — chose étrange ! — autant de talent pour les grandes toiles que pour les miniatures. On voyait encore, il y a peu d'années, dans un couvent de l'ordre de Cîteaux, à Milan, une *Descente de croix* de ce maître, aussi belle et plus originale que certains fameux tableaux de l'époque.

Giulio Clovio travailla sans relâche jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Cette longévité active semble, du reste,

(1) Il ne reçut de médailles qu'en 1819 et 1821, la médaille d'honneur qu'en 1831, et la croix qu'en 1843 ou 1845 ! O planète des braves, — étoile fixe pour la médiocrité habile, comète insaisissable pour le talent modeste !



le privilége des miniaturistes, — témoin Klingstedt, Arlaud, Massé, Vénevault, Charlier, Lainé, Isabey, Duchesne (de Gisors), etc.

Quand un ivoire ou un vélin de Clovio paraît dans une vente, il est couvert d'or comme un Raphaël ou un Murillo.

Arrivons maintenant aux vivants et au salon de 1859, — et revenons à Mme Herbelin, puisqu'elle a été l'occasion de cette monographie.

Nous avons quatre raisons de distinguer et d'honorer hautement Mme Herbelin :

1° Nous sommes fort en arrière à son égard, ne lui ayant consacré que quelques lignes, aux Expositions précédentes, quand elle méritait depuis longtemps un article à part.

2° Elle se rattache, par la solidité de ses études et la valeur de ses produits, aux grandes traditions qui ont fait un art de la miniature. Si elle eût été un homme au dernier siècle, elle aurait fait partie de l'Académie de Saint-Luc. Les peintres à l'huile, si dédaigneux pour les miniaturistes ordinaires, l'admettent, par une insigne exception, dans le grave domaine de l'atelier. L'Etat et les jurys contemporains, ne pouvant lui donner la croix de la Légion d'honneur, lui ont décerné tout ce qui doit la compenser pour une femme : les médailles de troisième à pre-



Salon de 1859 : Étude de blonde, par Mme Herbelin. Dessin de Mariani.

mière classe, en 1843, 44, 47, 48, 53 et 55, un premier prix voté par les artistes en 1848, — l'exemption de l'examen, par décision spéciale, insérée au *Moniteur* du 27 juillet 1853, et la commande expresse et unique d'un ouvrage pour le Musée impérial du Luxembourg ; — délicate initiative de M. le comte de Nieuwerkerke, qui octroie ainsi des lettres de noblesse à la miniature.

3° Par un exemple rare et admirable, elle s'est retirée noblement du commerce et du métier, pour exercer son art avec plus d'indépendance et de loisir, — et choisir librement les modèles de ses études parmi les œuvres des anciens maîtres et les illustrations ou les grâces de son époque.

4° Enfin, au milieu de distinctions et de succès si bien faits pour légitimer quelque amour-propre, elle est restée l'artiste la plus indulgente, la plus simple et la plus modeste que nous sachions, — modeste à la Nadaud, comme disait une femme digne d'apprécier l'une et l'autre. Elle n'a d'éloges que pour ses émules et de sévérités que pour elle-même. Elle a si peu fait pour la réputation et la publicité, que nous n'avons pu trouver la moindre gravure d'après ses œuvres les plus célèbres, et que nous avons

cherché en vain des documents sur elle dans les journaux et les biographies; si ce n'est quelques lignes qui valent de longues pages, il est vrai, — car elles sont signées des experts par excellence : Eugène Delacroix, Delescluse, Théophile Gautier, Gustave Planche, le comte de La Borde, Arsène Houssaye, etc. Nous sommes trop bon chrétien pour ne pas appliquer à tant de modestie unie à tant de mérite, la belle parole de l'Evangile : « *Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé.* »

Fille du général baron Habert, — inscrit sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile, — et nièce de M. Belloc, directeur de l'Ecole gratuite de dessin, Mme Mathilde Herbelin, née en 1820, à Brunoy (Seine-et-Oise), près de la maison de Talma, étudia le dessin et la peinture à l'huile dès l'âge de quatorze ans, sous l'habile direction de son oncle. Plus elle comprit l'art, plus elle s'en effraya, — premier signe d'un vrai talent. Au bout de quatre années, elle renonça donc à la toile pour l'ivoire, en portant déjà dans la miniature la correction de lignes, la largeur de style et la science de couleur et de lumière, que, faute d'études préalables, les habiles du genre remplacent, tant bien que mal, par les trompe-l'œil de la gouache et du pointillé, et par les miévreries qu'on appelle le « léché du pinceau. »

Elle exposa d'abord, avec quelques portraits, des réductions de tableaux de maîtres : l'*Infante* de Vélasquez, la *Vierge* de Rembrandt, une figure de Van-Dick, etc.; puis, des compositions originales : une *Paysanne* et une *Bergère bourguignonne*, *la Prière*, un *Souvenir*, une *Enfant tenant une rose*, une *Petite fille jouant avec un éventail*, etc. Ces trois derniers ouvrages obtinrent la médaille de première classe à l'Exposition universelle.

Tout le monde a admiré les portraits de Mme Herbelin, entre autres : ceux de sa mère, Mme la baronne Habert, de M. Gel B***-C***, fils de M. le président du tribunal civil, qu'on croirait enlevé d'un musée espagnol; de M. le comte de Zuppel, de M. et de Mme de Thorigny, de Mme la comtesse du Manoir, de Mlle Maspéro, de MM. Dupont, Robert-Fleury, Souvestre, Isabey (1852), Guizot (1850), Martinet, Eugène Delacroix, Dumas fils, le jeune prince de Polignac, de Mlle Rosa Bonheur, de Mme la comtesse de Choiseul (1857), de Nadaud, rendu avec toute sa fine bonhomie et toute sa philosophie lumineuse. Mme Herbelin a trouvé l'art de joindre la douceur à l'austérité dans la tête de M. Guizot, la grâce à la noblesse dans celle de M. Delacroix, l'onction à la profondeur dans celle d'E. Souvestre, l'élégance actuelle à la distinction de tous les temps dans les images des comtesses du Manoir et de Choiseul, de MMmes Roman et Maspéro. Isabey lui-même n'aurait pu se faire revivre avec plus d'esprit et de bonheur.

Les sept ouvrages exposés, cette année, par Mme Herbelin (dont un dessin remarquable), mettront le comble à sa juste renommée, et la classeront sans contredit dans la famille des Rosalba, des Hall et des Duchesne. Nos deux gravures, bien qu'exécutées avec le plus grand soin, d'après le crayon de M. Mariani, élève de M. Ingres, ne donnent qu'une idée insuffisante des délicatesses exquises de la *Jeune fille dessinant* (1) et du style magistral de l'*Étude de blonde*, insérée dans le présent article. Chaque ouvrage de Mme Herbelin fait penser à un chef-d'œuvre; ces deux derniers rappellent les Reynolds, les Titien et les Van-Dick. On voit que l'auteur a étudié sur place et avec un culte religieux, avec une intelligence pénétrante, avec un travail obstiné; les illustres modèles des grandes écoles italienne, anglaise, espagnole, flamande et française. Carnations, cheveux, draperies, fonds et accessoires, tout porte ce cachet du style qui marque les œuvres et les fait durer, — qui remplacerait la signature sur la toile du peintre, comme sur la page de l'écrivain et du compositeur. Ce cachet n'est-il pas frappant dans ces deux têtes de jeunes filles, si opposées et si vivantes, dans cette pose naturelle et souple, dans ces cheveux noirs ombragés de la plume et du chapeau, dans ce mantelet drapé de lui-même par le mouvement du bras; — et dans ces yeux profonds et calmes, dans ces traits graves et réfléchis du petit portrait, dans ces boucles vénitiennes déroulées sur l'épaule et dorées de lumière, et jusque dans l'ajustement heureux de cette pèlerine que l'artiste n'a point demandée à la couturière du modèle?

Le portrait de Rossini excite et justifie l'attention universelle. Chacun veut contempler ce Dieu de l'art qui assiste vivant à son apothéose. Etre choisi pour le peindre, c'est déjà un grand honneur. Le peindre comme Mme Herbelin, c'est s'associer à sa gloire. Rossini, en effet, est là tout entier. Ce vague et profond regard écoute les mélodies de *Guillaume Tell* et du *Barbier*. Cette bouche fine et aristocratique va lancer des fusées d'esprit et de malice, mitigées par la grâce et l'indulgence. L'artiste a rendu jusqu'à cet air anglais que tout le monde reconnaît au maëstro, et qui lui donne certains rapports avec le lord duc de Wellington.

Rossini devrait offrir un nouvel opéra à l'Académie impériale, et léguer au Musée du Louvre le chef-d'œuvre de Mme Herbelin.

Devant *la Lecture*, qui est au salon dans le même cadre, et devant le *Portrait d'homme* et celui de Mme d'E*** de La V***, nous avons entendu un très-haut personnage s'écrier avec naïveté : « Quel bonheur d'être peint avant sa mort par un artiste qui vous rend immortel! »

Quelques critiques reprochent à Mme Herbelin de ne pas faire assez ressemblant. Au point de vue matériel et vulgaire, ce reproche semble mérité. L'artiste néglige, en effet, la ressemblance animale; mais elle n'en atteint que mieux la ressemblance intellectuelle. Comme la Rosalba, elle arrange et interprète ses modèles à sa façon, qu'elle impose selon son droit incontestable. Quant à nous, nous félicitons sincèrement ceux qui ont l'honneur de subir ce droit : — M. Dumas fils, par exemple, dont tout le monde reconnaît, dans *la Lecture*, la tête finement studieuse, et M. Nadaud, si vivement surpris, dans le *Portrait d'homme*, un jour qu'il fredonnait, au grand soleil, sa chanson de la *Pêche à la ligne*.

Nous adresserions plutôt une autre observation à Mme Herbelin. Elle se défie trop d'elle-même. Son talent est plus viril qu'elle ne le croit. Les figures de M. Nadaud, de M. Delacroix et l'*Étude de blonde*, en sont la preuve irrécusable. Qu'elle ajoute ces tons de vigueur à tous ses portraits d'homme, entre autres à ceux de MM. Guizot et Dumas, et elle n'aura qu'à s'applaudir de sa confiance en son pinceau.

PITRE-CHEVALIER.

Nous donnons, à la fin de cette livraison, un des plus élégants pastels de M. V. Vidal, dont nous analyserons l'œuvre entière dans notre livraison prochaine.

(1) Voyez la livraison précédente, p. 209.

MORT DE Mme PITRE-CHEVALIER.

N. B. Cette page, n ayant pu être tirée que sur la couverture de la livraison d'avril, est reproduite dans la livraison de mai, pour faire partie de la collection du *Musée des Familles*

On lisait, le 24 et le 25 mars 1859, dans *le Moniteur universel*, *les Débats*, *le Constitutionnel*, *le Siècle*, *la Patrie*, *le Pays*, *la Presse*, *l'Union*, la *Gazette de France*, *le Messager de Paris*, le *Journal des Villes et des Campagnes*, etc. :

« Une perte cruelle et imprévue, qui sera vivement ressentie de tout le monde, vient de frapper un de nos honorables confrères. Mme Pitre-Chevalier, née Decan de Chatouville, est morte hier, à l'âge de quarante-six ans.

« Ses obsèques auront lieu à Saint-Germain-des-Prés, d'où le corps sera transporté à Marly-le-Roi. »

Et dans le *Courrier du Dimanche* du 27 :

« La vie est si fragile qu'il est sage, peut-être, de n'attacher qu'une faible importance à sa décoration ; qu'elle soit belle, heureuse, elle n'en est que plus cruellement brisée. Ce matin, l'élite de la littérature et du journalisme a accompagné, dans la plus profonde douleur, à la tombe, une femme qui, tout l'hiver, la recevait dans ses salons. Mme Pitre-Chevalier était jeune encore, doucement gaie, bien portante, et arrivée à ce point du bonheur où l'on voudrait s'immobiliser, etc. ARISTE. »

Dans *le Messager de Paris* du 26 :

« *P. S.* Hélas ! quand tant de gens, inutiles et odieux, vivent longtemps et meurent pleins de jours, pourquoi faut-il que la bonté, la charité, la grâce, la vertu, le dévouement, le bonheur d'une famille, la joie de nombreux amis, ne touvent pas grâce devant la mort ! Aujourd'hui même, une foule en pleurs vient d'assister aux funérailles de Mme Pitre-Chevalier. Elle était la vie, la joie, le bonheur de son mari et de sa fille. Tous ceux qui l'ont connue s'associent à leur douleur. On ne peut pas laisser partir une telle femme sans un dernier mouvement de regret et de pitié. Un grand enseignement est caché au fond de cette vie si simple, si remplie d'esprit, de bonté, de bonheurs intimes, d'espérances et d'abnégation, etc. »

« PAUL D'IVOI. »

Dans *la Sentinelle du Jura* du 27 et dans les journaux de la province et de l'étranger, avertis par les correspondants parisiens :

« Je viens d'assister aux obsèques d'une femme de cœur, d'esprit et de talent, Mme Pitre-Chevalier, née de Chatouville, unanimement regrettée, car tout le monde l'aimait. Tout le Paris intelligent des lettres, des arts, des sciences, se trouvait là pour donner une dernière preuve de sympathie et d'affection à cette noble compagne d'un de nos littérateurs les plus appréciés, les plus honnêtes, les plus consciencieux. M. Pitre-Chevalier n'a jamais eu un ennemi : c'est faire tout son éloge en deux mots, par ce siècle de pamphlets et de calomnies, etc. »

« *Pour extrait :* ALBERT DARDENNE. »

Il n'est donc que trop vrai, et aucun de nos lecteurs ne peut l'ignorer maintenant, le *Musée des Familles* a perdu son bon génie sur la terre ; mais ce bon génie veille encore sur lui du haut du ciel, puisqu'il donne au cœur meurtri, à la main découragée de notre rédacteur en chef la force de poursuivre son œuvre.

Pendant qu'on imprimait — longtemps d'avance — cette livraison d'avril dernier, qui vous parlait des vanités et des folies d'ici-bas, un mal subit, imprévu, inexorable, combattu en vain par toutes les lumières de la science et toutes les tendresses du dévouement, enlevait en effet, le 23 mars, après une lutte de trois semaines, CELLE qui était, depuis quinze ans, l'âme invisible de ce recueil, son conseil intime et quotidien, son inspiration toujours présente et jamais en défaut, — toujours noble et pure, savante et ingénieuse, scrupuleuse et indulgente, — en un mot, l'ange gardien du *Musée des Familles*, et souvent son collaborateur actif, sous des pseudonymes qui seront révélés plus tard.

Bien que la mort l'ait atteinte en pleine force et en pleine santé, cette furtive envoyée de Dieu ne l'a pas surprise. Hélas! Elle est allée au-devant d'elle, par un mystère de charité qui est le secret d'en haut, et qui joint la palme du martyre à la couronne de ses vertus.

Une maladie contagieuse était chez Elle... Elle n'a pas voulu l'écarter de son intérieur, comme tout le monde l'eût fait, comme chacun lui en donnait l'ordre ;— et après avoir sauvé par ses soins celle qui était à son service ; fatiguée, d'ailleurs, à monter chaque jour l'escalier des pauvres, Elle a été frappée elle-même avec sa fille, — qui seule a survécu au mal commun.

Ainsi Dieu choisit, en les sacrant, ceux qui sont mûrs pour sa gloire. « Le bonheur se paye ici-bas comme une « faute, » écrivait-Elle sur le journal de tous ses actes et de toutes ses pensées, — chef-d'œuvre de son esprit et de son cœur. « Je vais expier par ma mort quarante-six ans « de félicité impardonnable : le Seigneur ne m'avait in- « fligé qu'une peine cruelle en ces derniers temps, et il « venait de la guérir avec sa justice et sa miséricorde. Je « n'ai qu'un bijou à lancer à la mer, je dois jeter ma vie « même à l'éternité. » Et, souriante à l'agonie, Elle a édifié jusqu'au prêtre qui lui ouvrait le ciel...

Merci, au nom de M. Pitre-Chevalier, et du fond de sa douleur et de son deuil :

A ces amis, connus et inconnus, anciens et nouveaux, qui ont partagé si vivement ses angoisses et son désespoir ;

A ces quatre éminents docteurs, si assidus et si dévoués, qui n'ont pu accomplir un miracle ;

A ces bons pasteurs et à ces pieuses populations, qui priaient si ardemment à Paris, à Marly-le-Roi, à Villers, en Bretagne, partout où « Elle avait passé en faisant le bien ; »

A ces ministres de Dieu, à ces Dames et à ces Sœurs de charité, témoins et complices de sa courte existence, si pleine d'œuvres angéliques ;

A cette foule désolée de représentants du clergé, de la magistrature, de l'armée, des académies, de la science, des lettres et des arts, de la presse et du monde, qui débordait de son appartement vide, sur son escalier, dans sa cour, dans la rue et sur le parvis de l'église, en faisant demander aux passants attendris : Quelle est donc cette morte si entourée et si regrettée ?

A ces pauvres qui écrivaient sur son cercueil, avec leurs larmes de reconnaissance, un titre de noblesse plus précieux que l'écusson de ses armes, supprimé par son humilité évangélique ;

A ces femmes, — parées la veille, dans son salon, de

diamants et de dentelles, — et qui, bravant les usages parisiens, remplissaient de leurs habits de deuil et de leurs sanglots la grande nef de Saint-Germain-des-Prés ;

A ces artistes, glorieux ou obscurs, dont Elle consacrait ou provoquait si gracieusement la renommée, — et qui sont accourus pleurer à son convoi comme ils accouraient chanter à ses fêtes;

A ces excellents habitants de Marly-le-Roi, à qui ses obsèques rappelaient celles de sa voisine et de son amie la comtesse de Fitz-James, et qui se disputaient le devoir suprême de la déposer au caveau, où elle dormira auprès de sa mère, Mme Decan de Chatouville, non loin de l'ancienne maison, du parc verdoyant et de la tombe de son père vénéré, le dernier substitut du procureur-général près le Parlement de Paris, à quelques pas de cette église de Port-Marly, rouverte à Dieu, après la Terreur, par les soins et les deniers du pieux magistat; devant ces doux et grands paysages de la Seine qu'Elle aimait tant depuis son enfance!

Merci à ce cri de sympathie générale, à ces admirables lettres, à ces paroles touchantes, arrivées, en secret ou en public, à son mari et à sa fille, des points les plus éloignés de la France, des hauteurs comme des recoins de la société, des Tuileries et des mansardes, des châteaux et des chaumières; — preuve éclatante du rayonnement que projettent encore, dans les orages de ce monde, la piété et la vertu modestes, le cœur et l'esprit d'une simple chrétienne!

Merci enfin à ce mot sublime et vrai d'Alphonse Karr, qui résume tout : « *J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, c'est que vous ne vous consolerez jamais!* »

LA RÉDACTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

P.-S. Un des derniers vœux, une des dernières pensées de Mme Pitre-Chevalier a été la fondation d'une œuvre de piété, d'instruction et de moralisation publique, qui sera prochainement annoncée à nos lecteurs, et à laquelle ils seront appelés à participer.

Les ouvrages de Mme Pitre-Chevalier seront réunis et publiés au profit de cette œuvre.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.



Salon de 1859 : Portrait du fils de M. N..., par M. V. Vidal. Dessin de Pastelot

LE PORTRAIT DE RUBENS.



Le portrait de P.-P. Rubens, d'après lui-même. Dessin de Paul Chenay.

Le *Musée des Familles* a raconté longuement la curieuse vie de Pierre-Paul Rubens (1); mais il devait à ses lecteurs un portrait plus digne de ce roi des coloristes. Le voici d'après lui-même, avec ses armoiries, telles qu'il les ajoutait à son image, — et avec quelques traits de caractère qui compléteront nos études.

Comment cet artiste-ambassadeur-ministre d'Etat-touriste, écrasé de travaux, de correspondances, de réceptions, etc., parvint-il à composer des milliers de tableaux, de dessins, de gravures, de cartons, qui remplissent les musées et les cabinets de l'Europe? Par un ordre absolu dans sa vie de chaque jour. Il se levait à quatre heures du matin, entendait la messe et s'installait dans son atelier, pendant que tout dormait autour de lui. Ce peintre des carnations rebondies é ait d'une frugalité d'anachorète. Il compensait le travail de la journée par une promenade au galop, chaque soir, sur un de ces fiers chevaux d'Andalousie qu'il prenait pour modèles.

Son humeur altière et son amour du faste sont connus. En voici des preuves caractéristiques. Invité par Jean de Bragance, depuis roi de Portugal, il se rend à Villaviciosa, avec une suite nombreuse. Le prince s'effraye d'une telle invasion, et se fait excuser sur une affaire qui l'appelle à Lisbonne, — offrant d'ailleurs au peintre une gratification de cinquante pistoles...

Rubens sourit dédaigneusement de cette avarice et répond avec hauteur :

— Je regrette que Son Altesse manque à notre rendez-vous; mais j'avais mis dans ma bourse mille pistoles pour cette promenade.

C'est alors, selon M. Van-Hasselt, que, surpris par la nuit, il coucha incognito dans un couvent, et remarqua, le lendemain, à la messe, un chef-d'œuvre qu'il eût signé.

— De qui est ce tableau merveilleux?

Silence du prieur et des frères.

Le voyageur insiste et finit par supplier.

— Le nom de ce peintre! C'est Rubens qui vous conjure de le dire.

— Rubens! Vous êtes Rubens? s'écrie le prieur, tremblant et blême ; — l'auteur de cette toile, ajoute-t-il, est mort au monde ; il est moine !

— Moine! s'écrie à son tour l'artiste. La lumière sous le boisseau! Mon père, où est le couvent qui le cache? Je veux l'en arracher et le rendre à l'art et à la gloire! Quand Dieu donne le génie, c'est pour qu'il rayonne à tous les yeux!

Le prieur rougit, hésite, balbutie, — et, vaincu par la lutte intérieure, il tombe mort aux pieds de Rubens.

Ce moine était Xavier Collantès, l'auteur du tableau.

Ministre plénipotentiaire d'Espagne à Londres en 1630, Rubens continuait de peindre tous les matins. Un lord lui dit un jour en visitant son atelier :

— L'ambassadeur de Sa Majesté Catholique s'amuse quelquefois à faire des tableaux?

— Votre Grâce se trompe, répondit l'artiste ; c'est le peintre Rubens qui s'amuse parfois à être ambassadeur.

Il mourut à soixante-deux ans, d'une goutte remontée.

On trouva dans son cabinet, en joyaux, présents des rois, curiosités de toute sorte, une valeur de plus d'un million.

Deux villes se disputent avec acharnement l'honneur d'avoir donné le jour à Rubens : Anvers, en Belgique, et Cologne, en Prusse. A l'époque de nos premières études sur l'illustre peintre, c'était Anvers qui l'emportait; aujourd'hui, c'est Cologne, et à bon droit, croyons-nous. On n'a pu trouver, à Anvers, dans aucune église, nulle trace du baptême de Rubens. Il est établi, d'ailleurs, que son père habitait, en 1574, Cologne, où naquit Philippe, l'aîné de Pierre-Paul, et que leur mère, Marie Pypelincx, ne rentra en Belgique qu'après la mort de son époux, en 1587. Le neveu du grand peintre, l'auteur de sa meilleure biographie, Philippe Rubens, le fait positivement naître à Cologne. Enfin, lui-même n'a-t-il pas écrit, en se chargeant de peindre un saint Pierre pour cette ville : « J'ai une grande affection pour Cologne, où j'ai été élevé jusqu'à l'âge de dix ans? » (*Lettres inédites de Rubens*, publiées par Emile Gachet, 1840.)

Aussi la cité prussienne n'a-t-elle pas hésité à faire graver sur la maison de la rue des Etoiles, où la tradition place la naissance de Rubens, cette inscription qui a excité les colères de la Belgique : « *Ici vint au monde notre Pierre-Paul Rubens, l'Apelles de l'Allemagne*, etc. » Une autre inscription complète l'illustration de cette demeure, en rappelant que Marie de Médicis, reine de France, vint finir ses jours dans la chambre même où le peintre avait reçu la vie. « Compensation ironique des grandeurs humaines! s'écrie M. Sylvestre (1); la veuve d'Henri IV, la fille, la mère des rois, que l'artiste se plaisait à représenter entourée des emblèmes d'une gloire et d'une félicité impérissables, devait un jour descendre de ces hauteurs idéales et mourir dans un exil dont la pauvreté envenima les douleurs! La maison de la rue des Etoiles abrite aujourd'hui la famille et les ballots d'un marchand : la vulgaire réalité s'est assise, derrière un comptoir, à la place de la poésie des souvenirs. »

Anvers a aussi, du reste, sa maison de Rubens, dont nous avons donné la gravure dans le *Musée des Familles*. On sait comment le peintre en acheta l'emplacement. Ses voisins, de la confrérie des arquebusiers, voulaient le lui vendre fort cher. Il leur proposa de les payer de son pinceau, et il fit, pour leur chapelle du Serment, à la cathédrale, sa fameuse *Descente de croix* triptyque, qui est son chef-d'œuvre, et qui vaut dix fois le terrain des arquebusiers d'Anvers.

PITRE-CHEVALIER.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LA CHARADE AU SALON.

N. B. Depuis les charades-proverbes : *l'Herbe qui guérit tout, ou Il ne faut désespérer de rien*, et *le Cousin de la Lune*, que nous avons données (t. XXIII, p. 362, et XXV, p. 193) et qui ont été exécutées dans un grand

(1) Voy. les tomes I[er], p. 45; VIII, p. 341, 353; XXI, p. 65, 80.

(1) *Vies des peintres*; édition Renouard, liv. LVIII.



nombre de salons, de châteaux, de maisons de campagne, d'établissements publics et particuliers, une foule de lecteurs nous demandent la continuation de cette série du *Spectacle en famille*. Nous les renvoyons à notre AVIS du même tome XXIII, p. 378, et nous leur rappellerons que rien n'est plus facile que d'improviser des charades historiques, littéraires, poétiques, musicales, etc., avec la plupart des mots du dictionnaire. Ils y peuvent faire entrer, sous forme de lectures ou de scènes dramatiques et même de tableaux muets et vivants, la plupart des chefs-d'œuvre de la langue, les costumes de tous les pays et de tous les temps, les merveilles des musées de peinture et de sculpture, etc. Nous leur en avons indiqué un exemple récent dans notre *Chronique* de mai 1857 (le *Renouvellement de la charade*, t. XXIV, p. 252-254). En voici un autre exemple dont nous avons été témoin l'hiver dernier dans plusieurs salons élégants de Paris, — et qui peut être répété et imité indéfiniment partout où l'on voudra, à la ville comme à la campagne, en petit comme en grand comité.

ACTE PREMIER (PREMIÈRE SYLLABE).

LES VIRTUOSES DES BOIS.

Le mot choisi par la troupe, et les trois coups frappés pour annoncer la charade, — une Muse, qui sait dire les vers comme elle sait les écrire, se leva près du piano et récita l'ode suivante :

Laissez ce nid fragile, ô petits ravageurs,
Attilas de dix ans, aux instincts destructeurs!
Ce frais palais d'oiseaux n'est point vaste, superbe,
N'a point de hautes tours se dressant vers le ciel;
Mais c'est un monument de l'amour maternel,
Fait de duvet, de mousse et d'herbe.

Plus tard, ces nouveau-nés, musiciens des prés,
Vous diront des chansons que vous applaudirez.
Ce nid peut renfermer des voix mélodieuses,
Quelque chanteur brillant, quelque ténor léger,
Peut-être une Sontag, qu'on verra voltiger
En robe de plumes soyeuses.

Oh! laissez-les grandir, ces artistes charmants,
Qui, pour filer des sons, n'ont pas d'appointements.
Ils vont, sans intérêt, perler leur doux ramage,
Et quand, près de leur bois, le pauvre passera,
Sans lui faire payer son billet d'Opéra,
Ils chanteront sous le feuillage.

Les oiseaux, voyez-vous, des humbles paysans
Sont la troupe lyrique. On dit que la fauvette
Est la prima donna: c'est la grande coquette;
Le petit rossignol, aux merveilleux accents,
Est l'illustre ténor, le roi des virtuoses:
A son théâtre, il n'a qu'un parterre de roses,
Qu'une rampe de vers luisants.

Le pinson, vif et gai, chante la chansonnette;
Le merle, en habit noir, dit, avec l'alouette,
Un ravissant duo, dans un frais buisson vert;
Le moineau discordant, criant dans la prairie,
Est le petit joueur d'orgue de Barbarie,
Au milieu de ce beau concert.

Souvent, pour louer Dieu, l'oiseau dit un cantique,
Un *Pater* cadencé. L'arbre est l'autel rustique;
Avec ses doux parfums la fleur sert d'encensoir.
L'alouette se lève et chante les matines;
Et c'est le rossignol, aux notes argentines,
Qui fait la prière du soir.

Enfants, si l'on détruit ces lyres du feuillage,
Que dira le Printemps, qui, chaque année, engage
Ces chanteurs emplumés? Hélas! on n'entendra
Sur l'arbre, vert théâtre, aucun petit artiste!
L'air, chemin des oiseaux, deviendra morne et triste
Comme un désert du Sahara.

Bien! vous laissez en paix ces petits oiseaux frêles.
Nous avons dans les bois, où s'ouvriront leurs ailes,
Tant de bœufs aux pas lourds, tant d'épais animaux;
Aux cités, tant d'esprits positifs et sans flammes,
Qu'il faut bien quelquefois, pour consoler nos âmes,
Des poëtes et des oiseaux.

ANAÏS SÉGALAS.

ACTE SECOND (DEUXIÈME SYLLABE).

UN RENDEZ-VOUS.

Un homme d'esprit et de cœur qui faisait partie de la troupe, et qui avait déjeuné le matin même avec M. Emile Deschamps, à Versailles, où il s'était imprégné de sa conversation charmante et substantielle, joignit «le sévère au plaisant» (*N. B.* c'était en carême) en racontant l'aventure ci-dessous, arrivée la veille à notre éminent collaborateur, et dont tous les salons de Paris retentissaient le lendemain :

M. Emile Deschamps se rendait, il y a quelques jours, à l'Hôtel-de-Ville, où il allait animer et féconder de sa poésie le concert annuel des Crèches, dont il est le barde infatigable et irrésistible.

Un homme, portant la robe des barnabites, passa près de lui sur le quai, et se retourna deux fois pour le regarder.

— Le beau moine! se dit le poëte; j'ai vu cette tête-là quelque part...

— Voilà une figure qui ne m'est pas inconnue, pensait en même temps le religieux.

Il se retourne une troisième fois, reconnaît M. Emile Deschamps au son argentin de sa parole, et l'aborde, les deux mains tendues, en lui répétant des vers que le poëte ne put méconnaître à son tour, car ces vers étaient de lui, c'est-à-dire excellents.

Il les avait composés vingt ans auparavant, dans une circonstance toute mondaine, pour un grand seigneur russe, le comte Schouvaloff, qui était alors un homme à la mode comme le beau d'Orsay et un poëte distingué comme Elim Metzscherski.

Depuis ce temps-là, les deux amis s'étaient perdus de vue, mais non pas de cœur M Emile Deschamps avait continué de traduire *Macbeth*, qu'on jouait hier, et *Roméo et Juliette*, qu'on jouera demain. Le comte Schouvaloff avait perdu sa femme, abandonné sa famille, renoncé à la poésie, au monde, aux succès, — s'était fait catholique d'abord, puis barnabite, et avait donné sa fortune à Dieu et au couvent de son choix (1).

Or, c'était lui-même qui abordait M. Emile Deschamps, qui le reconnaissait à la voix, et s'en faisait reconnaître à l'accent de la muse.

Vous jugez s'ils s'embrassèrent et s'ils jurèrent de se retrouver. Les voilà d'abord ensemble à l'Hôtel-de-Ville, où ils allaient tous deux, car c'était une bonne œuvre qui les avait rapprochés.

Ils entendirent des instruments et des voix inspirés, des discours éloquents, des vers encore, et des vers admirables, — toujours du poëte Emile. Et en quittant le palais municipal, ils se demandèrent : — Où nous reverrons-nous?

— Samedi prochain, à midi précis, répondit le Père Schouvaloff, à mon couvent, rue de Monsieur. J'y suis très-invisible et très-occupé, mais vous me joindrez sûrement avec cette lettre.

Et il écrivit sur une feuille de papier :

« Le samedi *** 1859, à midi précis, — *quoi que je fasse*,
« laissez entrer M. Emile Deschamps.
« P. Schouvaloff. »

Le samedi suivant, quelques minutes avant midi, le poëte sonnait rue de Monsieur, à la porte du couvent. Il se croise dans le parloir avec le docteur Cruveilhier, qui disait au frère concierge :

— L'état est désespéré ; il est inutile que je revienne.

(1) Les barnabites sont un ordre savant dans le genre des bénédictins.

— C'est quelque moine qui retourne au ciel, se dit M. Emile Deschamps.

Et il demande le Père Schouvaloff, il présente son autorisation : « *Quoi que je fasse, laissez entrer*, etc. »

Le frère pâlit, se trouble, et balbutie enfin avec larmes :

— Montez, monsieur, puisque le Père l'a voulu... Ce qu'il fait en ce moment, c'est de mourir....

Vous concevez le saisissement de l'ancien ami... Il se remet, toutefois, veut douter encore, et pénètre dans la chambre du moribond.

Il n'était que trop vrai ! Ce beau moine, dans la force de l'âge, plein de vie et d'ardeur, et de charmants souvenirs, trois jours plus tôt, allait rendre à Dieu son âme sainte et résignée.

Il était allé prêcher en province ; il avait eu chaud et froid, et avait pris une fluxion de poitrine.

Tous les barnabites, à genoux autour de son lit, des cierges à la main, achevaient les prières des agonisants, auxquelles il répondait de son dernier souffle.

Il aperçoit et reconnaît M. Emile Deschamps. Il l'appelle du geste, lui donne et lui prend la main, et lui dit, du regard plus que de la parole, — en lui montrant la pendule qui va sonner midi :

— Vous avez été exact au rendez-vous ; merci, et au revoir là-haut !...

Le timbre frappe les douze coups, — et l'âme du Père Schouvaloff s'exhale à la dernière vibration...

Le lendemain, tout Paris apprenait et admirait cette touchante histoire, — et se disputait le magnifique et curieux volume qui venait de paraître sous ce titre : *Ma conversion et ma vocation*, par le Père Schouvaloff, barnabite (1).

N. B. Ce second acte peut aussi s'exécuter avec du chant et de la musique.

(1) Un volume grand in-8, chez Charles Douniol, libraire-éditeur, rue de Tournon, 29. Ce livre, d'une éloquence pénétrante, d'un intérêt sublime et d'une piété exemplaire, est une sorte de testament adressé par le Père Schouvaloff à ses compatriotes, les schismatiques russes. Toute l'Europe chrétienne le lira avec charme et avec édification. Rien n'en saurait rendre la foi profonde, la charité parfaite et l'onction consolante. On y trouve des lettres inestimables du Père de Ravignan, conseil et directeur de la conversion et de la vocation du comte Schouvaloff. Nous reparlerons de ce remarquable ouvrage, appelé à faire une sensation générale et salutaire. P.-C.

ACTE TROISIÈME (LE MOT ENTIER).

INFANTERIE ET CAVALERIE.

SCÈNE COMIQUE.

PERSONNAGES.

Simon, invalide. (Grande taille, capote d'uniforme, casquette de demi-tenue, larges lunettes, nez d'argent, *ad libitum*.)

Mathias, invalide. (Petite taille, chapeau de grande tenue, capote *idem*, etc.)

Balafres, grimes, tics et accessoires, au gré des acteurs.

La scène se passe à Paris, chez Simon. Un pot de fleurs. Deux chaises. Tout ce qu'il faut pour boire et pour écrire.

Simon *seul, à la cantonade*. Adieu, Marie.

Une voix de jeune fille, *au dehors*. Au revoir, grand-père. (*La voix s'éloigne en chantant un air quelconque.*)

Simon *au public*. C'est ma petite-fille, messieurs, c'est toute ma famille, depuis que j'ai perdu mon pauvre fils... Chère petite Marie ! Elle n'a pas seize ans, et travaille déjà comme une femme... Elle dit qu'elle veut à son tour aider son grand-papa, qui a pu l'élever, grâce à la pension de sa croix et à sa retraite... Elle va se promener avec lui le dimanche ; elle le soigne et lui fait de la tisane quand



il est malade, le gâte en tout temps... (*Souriant.*) et lui donne des fleurs le jour de sa fête! (*Il va respirer le rosier posé sur sa table.*) Comme ça sent bon les fleurs données par nos enfants. Ça embaume le cœur, quoi! (*On frappe à la porte.*) Qui va là? (*Entre Mathias, tenant quelque chose de caché sous son mouchoir.*)

SIMON, MATHIAS.

MATHIAS. Bonjour, Simon.

SIMON. Mathias!... Bonjour, mon vieux Mathias... Comment vont les rhumatismes?...

MATHIAS. Heu! heu! Nous aurons de la pluie demain. (*Soulevant son bras gauche avec lenteur.*) Ce bras-là pèse cent livres.

SIMON. Tiens! j'aurais parié que nous aurions du beau temps; ma jambe droite est aussi gaillarde que sa sœur.

MATHIAS. Tu ne souffres jamais comme tout le monde, toi.

SIMON. Mauvaise langue!... Qu'est-ce que tu caches là?



Simon et Mathias. Dessin de M. Bertall.

MATHIAS. Eh bien! n'est-ce pas aujourd'hui la Saint-Simon?... C'est aujourd'hui la Saint-Simon, et je t'apporte mon cadeau..., une tabatière avec le portrait du grand homme... Vois, comme il est ressemblant!

SIMON. Tu l'as donc vu de près, toi? moi je n'ai jamais eu cette chance-là.

MATHIAS. Moi non plus... Quand je dis qu'il est ressemblant, je dis qu'il ressemble... à ses portraits.

SIMON. Oh! pour ça, il est frappant.

MATHIAS. J'avais d'abord pensé à t'apporter un nez d'argent, procédé Ruolz, mais tu m'as dit, l'autre jour, que le tien était encore en bon état.

SIMON, *secouant le bout de son nez avec son doigt.* Oh oui! il me fera bien encore la fin de l'année... Brave Mathias, va, de penser comme ça à son vieux camarade!

MATHIAS. C'te bêtise! Toi et ta petite Marie, n'êtes-vous pas mes seuls amis à présent?... A qui diable veux-tu que je pense, si ce n'est à vous?.. D'abord, quand je

ne le voudrais pas, je pense à toi tous les deux jours..., mes jours de barbe.

SIMON. Qu'est-ce qu'il chante?

MATHIAS. Dame! chaque fois que je me rase, je me regarde dans le miroir; chaque fois que je me regarde dans le miroir, je vois ma balafre; chaque fois que je revois ma balafre, je repense à la bataille d'Eylau; et chaque fois que je repense à la bataille d'Eylau, je repense à toi, puisque c'est là que nous fîmes connaissance.

SIMON. Et dans des circonstances majeures, comme on dit dans le grand monde : mon petit Mathias avait affaire, pour le quart d'heure, à deux géants de Cosaques qui ne voulaient pas lui livrer leur drapeau. Il ne leur demandait que ça, le gourmand.

MATHIAS. Le plus méchant m'avait déjà allongé l'estafilade en question, que je lui avais rendue avec les intérêts.

SIMON. Et l'autre grand mâtin allait venger son camarade...

MATHIAS. Quand un cuirassier de la garde tombe au milieu de nous et m'enlève dans le tas. — Je tenais toujours le drapeau russe, — mon adversaire ne lâchait pas de son côté.

SIMON. Si bien que j'emporte la grappe vivante au galop de mon cheval.

MATHIAS. Et le moment d'après, mon brave Simon présentait à Murat en personne un camarade sauvé, un prisonnier russe et un drapeau enlevé à l'ennemi. — Qui qu'a pris le drapeau? s'écrie Murat en secouant son panache de corbillard. — C'est Simon, que je réponds. — C'est Mathias, que tu répliques... Tu as toujours eu l'esprit contrariant, toi.

SIMON. Et Murat nous décore tous les deusse.

MATHIAS. Un rude temps, Simon, mais un bon temps!

SIMON. Nous allons boire à ce temps-là, camarade! (*Il va chercher une bouteille d'eau-de-vie et des petits verres.*)

MATHIAS, *apercevant le pot de fleurs sur la table.* Tiens! depuis quand que t'as des jardins dans ta maison, toi?

SIMON, *avec joie.* C'est le cadeau de ma petite-fille... Et elle n'a pas seulement songé à l'agréable, mais encore à l'utile..., *utile durci*, comme disait mon capitaine. Elle m'a donné cette douzaine de mouchoirs marqués à mon nom.

MATHIAS, *attendri.* Comme c't enfant-là comprend les besoins du cœur humain!... Et comme c'est ourlé!... Est-ce ourlé! Veux-tu que je te dise! eh bien! le jour de sa fête, moi je lui donnerai un châle, à la petite Marie. (*Tous deux s'asseoient à la table.*)

SIMON. Brave Mathias! Mais ne va pas faire de folies au moins.

MATHIAS. Des folies! eh bien! quand je ferais des folies pour notre petite-fille, je voudrais bien savoir qui m'en empêcherait... Je suis riche, d'ailleurs, puisque j'ai cinq cents francs de rente, outre ma pension... Ça me rappelle que pas plus tard qu'hier, j'ai été toucher mon revenu chez mon notaire... Oui, j'ai un notaire, moi!

SIMON. Eh bien! moi aussi, j'ai un notaire. Seulement toi, t'es le client du tien; moi, je suis petit clerc chez le mien, voilà toute la différence.

MATHIAS. Voilà!... Je te disais donc qu'hier je sortais de chez mon notaire, le gousset garni... Bah! que je me dis, je m'en vais me régaler. Et je m'en vais dîner au Palais-Royal..., à trente-deux sous.

SIMON. Sardanapale, va!

MATHIAS. Le fait est que c'était splendide..., de lumière surtout. On voit bien clair pour quinze sous; on mange pour le reste... Eh bien oui, mais en sortant de là, v'là qu'il me prend un remords.— Comment, vieil égoïste, que je me disais, tu fais comme cela des débauches tout seul! c'est vilain, ça!... Le fait est que c'est vilain... Et je me bougonnais en descendant la rue du Bouloy, quand j'aperçois, auprès d'un épicier, trois petits ramoneurs en contemplation devant un tonneau de figues sèches... — Paraît qu'on aime les figues? que je dis comme ça, sans avoir l'air d'y toucher. — Ah! oui, monchieur l'invalide, répond le plus petit de la bande. — Eh bien! emplissez vos poches, mes enfants..., et que ça déborde... Ils ne se le font pas dire deux fois... Je les aide moi-même au dégât, — je prenais de la main droite, pendant que je payais de la main gauche..., sans compter.

SIMON. C'est juste, puisqu'il est dit que la main gauche ne doit pas savoir ce que donne la main droite.

MATHIAS. Ah! l'épicier a compté, lui, c'était son affaire à c't homme!... Eh bien! tu me croiras si tu voudras; mais il fallait ces figues-là pour faire passer mon dîner... Et je m'en suis été fier comme un préfet en tournée. Seulement, en rentrant chez moi, — j'avais plus le sou.

SIMON. Tu te ruineras, prodigue!

MATHIAS. Allons donc!... Est-ce qu'on s'est jamais ruiné en faisant le bien... Moi, je n'ai jamais connu personne qui se soit ruiné en faisant le bien... Depuis soixante ans, j'ai eu cependant fièrement de connaissances... A ta santé, mon brave. (*Ils boivent.*)

SIMON. A la tienne!

MATHIAS. Gentille eau-de-vie que tu as là.

SIMON. C'est un cadeau de mon ex-capitaine... A sa mémoire! (*Ils trinquent et boivent.*) On ne boit ce nanan-là qu'avec des amis, des lapins qui ont vu le soleil d'Austerlitz... Voilà un beau jour!

MATHIAS, *un peu lancé.* Et une belle bataille!... Je m'y vois encore... Notre corps d'armée s'avançait sur la gauche de l'armée russe. (*Il fait le plan de la bataille avec sa canne.*)

SIMON. Non, sur la droite.

MATHIAS. Sur la gauche.

SIMON. Sur la droite, je le sais bien, puisque j'ai été blessé ce jour-là.

MATHIAS. Ostiné, va!

SIMON. Mauvaise tête!

MATHIAS. Tiens! veux-tu que je te dise pourquoi tu confonds les positions, c'est parce que t'es gaucher. Un gaucher se trompe toujours de côté, c'est son droit.

SIMON. Allons! bon! le voilà parti. Pour cinq ou six petits verres .. Mon Dieu! comme t'as la tête faible.

MATHIAS. V'là qu'il confond encore! Mais c'est toi, mon pauvre Simon, qu'un petit verre étourdit. C'est vrai! les femmes t'ont toujours reproché de ne pouvoir supporter le vin... Elles disaient : — Simon est un joli cavalier... Et de fait, tu étais un joli... Dame! maintenant tu n'es plus..., mais autrefois tu étais .. un joli cavalier... Seulement les femmes te reprochaient...

SIMON, *lancé à son tour.* Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il dit?... Les femmes m'ont toujours adoré, au contraire!... En ai-je fait des malheureuses, en 1810!

MATHIAS. Ah! tais-toi, à nos âges, faut oublier ces choses-là.

SIMON. Pourquoi? Notre jeunesse est cassée, mais les souvenirs en sont bons. Je me souviens encore de certaine garnison à Dresde en Saxe.

MATHIAS. Parbleu! je sais bien que ça n'est pas en Picardie... Pourquoi dis-tu Dresde en Saxe?

SIMON. Je dis Dresde en Saxe..., parce qu'on dit Dresde en Saxe... dans la société. Te rappelles-tu Charlotte, la fille de ces honnêtes menuisiers?

MATHIAS, *cherchant*. Si je me rappelle Char... Ah non! je ne me rappelle pas.

SIMON. La belle Charlotte de Dresde..., qui avait des yeux grands comme... (*Après avoir cherché autour de lui un terme de comparaison, il indique le large cercle de ses lunettes.*) comme ça.

MATHIAS, *se ravisant*. J'y suis... (*Avec suffisance.*) J'y suis! et des mains mignonnes... (*Il regarde tour à tour les mains de Simon et les siennes.*) Plus mignonnes que ça, par exemple... Si je m'en souviens! Ah! je l'ai bien aimée cette femme-là! Elle me le rendait, du reste.

SIMON. Qu'est-ce qu'il dit encore?

MATHIAS. Je dis: Ah! je l'ai bien aimée cette femme-là!

SIMON. Il bat la campagne!... Comme tu baisses, mon pauvre Mathias; il n'y a pourtant pas cinquante ans de ça... C'est moi qu'elle adorait, à preuve que je devais l'épouser sitôt l'Europe conquise.

MATHIAS. Toi!

SIMON. Parbleu!

MATHIAS, *piqué*. Toi!... Comme si je ne lui étais pas fiancé, comme si je n'allais pas tous les matins dans la rue aux Juifs, où elle habitait. Dis un peu que je n'allais pas tous les matins dans la rue aux Juifs où elle habitait.

SIMON, *de même*. Mon Dieu! je ne dis pas que tu n'allais pas tous les matins dans la rue aux Juifs où elle habitait..., mais c'était pour me faire la courte échelle pendant que je lui jetais des bouquets par sa fenêtre. (*Se levant et chancelant, avec un geste de triomphe.*) Car je lui jetais, du haut de tes épaules, des fenêtres par son bouquet.

MATHIAS. Bon! il embrouille maintenant la fenêtre et les bouquets... Voyons, Simon! du sang-froid, mon ami... Tu sais bien que c'est moi qui menais Charlotte, tous les lundis, au bal avec ses parents qui m'avaient promis sa main.

SIMON. Du tout! Puisque c'est moi qui la conduisais tous les dimanches, avec sa famille, à la comédie... Que diable! Raisonnons, Mathias!

MATHIAS. C'est ça, raisonnons. (*Ils boivent de plus en plus.*)

SIMON. Les femmes n'aiment que les beaux hommes, n'est-ce pas?

MATHIAS. Eh bien?

SIMON, *avec un dédain superbe*. Eh bien! tu n'as jamais été un bel homme, toi.

MATHIAS, *étourdi du coup*. Je n'ai jamais été bel homme, bel homme, c'est possible, mais j'avais mes agréments. D'abord les femmes m'ont toujours trouvé... de la conversation.

SIMON, *s'oubliant*. Des bêtises!... Les femmes n'ont jamais aimé les pousse-cailloux de fantassins.

MATHIAS, *furieux et bondissant*. Pousse-cailloux! Mais c'est avec ces pousse-cailloux-là que Napoléon a fait le tour de l'Europe, et sans passe-port, mon vieux; s'il n'avait eu, pour lui frayer son chemin, que des poulets d'Inde comme vos chevaux, il n'aurait seulement pas dépassé Vaugirard! Pousse-cailloux!

SIMON, *blessé au cœur*. Tu offenses mon arme, sargent.

MATHIAS. Je lui rends justice, maréchal des logis! et je dis que la cavalerie n'est bonne... qu'à monter à cheval. La vraie force de la France, c'est l'infanterie! (*Buvant et criant.*) Vive l'infanterie!

SIMON, *buvant et criant*. Vive la cavalerie!

MATHIAS. La cavalerie! mais a-t-elle seulement remporté une bataille, la cavalerie? a-t-elle pris une ville d'assaut, la cavalerie?

SIMON, *la main sur son sabre*. Ah mais! ah mais! tu me manques, Mathias.

MATHIAS, *de même*. Je te touche, au contraire, et juste..., puisque vous vous fâchez.

SIMON. Sache, mon petit tourlourou, qu'un cavalier vaut deux fantassins, c'est connu, ça; c'est dans tous les livres!

MATHIAS. A preuve que j'ai fait descendre la garde un jour à deux hussards autrichiens qui me barraient le passage.

SIMON. Je te parle de cavaliers français, imbécile!

MATHIAS. Ç'aurait été des cavaliers français imbéciles, que ç'aurait été absolument la même chose.

SIMON, *hors de lui*. J'en connais un qui rabattrait ta crânerie, sargent.

MATHIAS, *de même*. Je voudrais bien voir cela, maréchal des logis.

SIMON. Ça ne sera pas long... (*Il tire son sabre.*) En garde, mon petit voltigeur.

MATHIAS. En garde, mon grand cuirassier! (*Il essaye vainement de tirer son sabre.*) Cré!!! Aide-moi donc à tirer mon sabre... Il est rouillé dans le fourreau.

SIMON, *l'aidant à dégainer*. Prends garde de lui ressembler. (*Ils se mettent en garde.*)

MATHIAS. Nous verrons bien! (*Ils ferraillent. Tout à coup Mathias rompt la garde et se frappe le front.*) Dieu de Dieu! sommes-nous bêtes!

SIMON. Tu recules déjà?

MATHIAS. Non pas, morbleu! mais nous ne sommes pas des vagabonds pour nous battre ainsi sans faire nos testaments. Donne-moi de l'encre et du papier.

SIMON, *avec humeur*. En voilà.

MATHIAS, *de même*. Merci. (*Ils s'asseoient chacun de leur côté et se disposent à écrire.*)

MATHIAS, *à part*. Je n'ai plus de parents, moi, et, si je meurs, ma rente ferait joliment l'affaire de cet animal-là et de sa petite-fille... Bah! écrivons.

SIMON, *à part*. Si je succombe, je ne sais que ce butor-là capable de me remplacer auprès de ma petite Marie... Je le connais... Ecrivons.

MATHIAS. As-tu fini, tête de mule?

SIMON. Oui, tête de baudet. (*Ils posent leurs testaments sur la table.*)

MATHIAS. Eh bien! reprenons la conversation. (*Ils se remettent en garde, Simon fait de vains efforts pour plier le jarret.*) Oh! oh! tu n'as plus ton jarret de vingt ans, mon camarade. (*Mathias porte un coup dans le vide.*)

SIMON. Ta vue baisse, mon vieux! tu veux tuer les mou-

ches, comme si nous n'étions pas en hiver. (*Se frappant le front à son tour et rompant brusquement la garde.*) Allons, bon! j'ai oublié de signer mon testament.

MATHIAS. Tiens! moi aussi! (*Ils reprennent les testaments déposés sur la table.*)

SIMON, *lisant avec peine*. Qu'est-ce que j'ai griffonné là?

MATHIAS, *de même*. Ah! mais ça n'est pas mon écriture!

SIMON, *déchiffrant le testament de Mathias*. « Je donne « toute ma fortune... à mon vieil ami Simon et à sa « fille... »

MATHIAS, *lisant le testament de Simon*. « Je lègue ma « petite-fille à mon vieil ami Mathias... » (*Emu et dégrisé.*) Il me lègue sa petite-fille!

SIMON, *de même*. Comme ça, si je l'avais tué, il me laissait son bien... C'est un beau trait, ça.

MATHIAS, *pleurant*. Il me lègue sa petite Marie! Ah! c'est gentil, ça... Brave Simon, va, brave Simon!

SIMON, *de même*. Brave Mathias! (*Une pause et des sanglots.*) Dans mes bras, mon ami, dans mes bras! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et pleurent ensemble.*)

SIMON, *se mouchant*. Voyons! ne pleure donc pas comme ça, sargent!

MATHIAS. C'est plus fort que moi, maréchal des logis!... Quand je pense que nous allions peut-être... (*Se donnant des coups de poing.*) Faut avouer que je suis un fier animal.



Portrait de Bayard. Dessin de Fellmann.

SIMON, *de même*. C'est moi qui suis une bête brute... D'abord, je te taquine toujours..., et pour des bêtises encore...

MATHIAS, *vivement*. Mais non! puisque c'est moi qui!... Au fait, maintenant que je me rappelle, c'était bien toi que Charlotte aimait.

SIMON. Non! à présent je me souviens, c'est toi qu'elle préférait.

MATHIAS, *avec impatience*, Je te dis que non!

SIMON, *avec colère*. Je te dis que si!

MATHIAS. Je te dis...

SIMON. Eh bien! allons-nous recommencer? (*Ils se regardent et se mettent à rire.*)

MATHIAS, *confidentiellement*. Tiens! veux-tu que je te dise? Eh bien! Charlotte ne nous aimait ni l'un ni l'autre.

SIMON, *de même*. C'étaient ses parents qui voulaient nous épouser tous les deusse! (*On entend la voix de Marie qui chante sur l'escalier.*) Voici ma petite-fille. Nous allons fêter ensemble la Saint-Simon. Et je te donne, au dessert, le portrait de Bayard avec son coq.

E. VERCONSIN.

FIN.

(*Le mot de la charade au prochain numéro.*)



HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. SAINT-MARC GIRARDIN (1).

Delille et sa femme. Dessin de Franck.

VIII. — JACQUES DELILLE.

(Élu en 1774.)



Le comte de Schomberg. Dessin de Fellmann.

C'était le 4 mai 1813. Il y avait grand spectacle au Collége de France. Les équipages accouraient de toutes parts, la foule pénétrait silencieusement dans la cour, contenue par les hommes de la police qui maintenaient chacun à son rang. Le serpent humain qui se prolongeait à deux ou trois cents pas dans la rue Saint-Jacques éprouvait de temps à autre de vastes ondulations produites par des poussées et des élans clandestins, mais point de cris, point de rires bruyants, point de ces plaisanteries grossières comme il en circule dans les masses populaires; une attitude calme et décente qui, à défaut d'un grand deuil, prouvait au moins un grand sentiment de respect.

Cette foule, bariolée de redingotes, de blouses, d'uniformes, de robes d'indienne et de robes de soie, rampait pas à pas, sans pouvoir aller plus vite, vers la grande salle du Collége de France. Au milieu de cette salle, les portes ouvertes à deux battants, gisait sur un lit de parade, le visage fardé, le front ceint de lauriers comme un triomphateur, entouré de flambeaux et de cierges, un corps embaumé, qui depuis deux jours déjà était exposé à la contemplation de la foule.

Le lendemain, au milieu d'un rassemblement plus compacte encore que la veille, qui se pressait dans les rues, aux portes, aux fenêtres, un cercueil s'achemina, porté par des jeunes gens qui s'en disputaient le fardeau, vers l'église Saint-Etienne-du-Mont. Le char funèbre suivait, magnifiquement empanaché. Cinq cents personnes en

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

palmes vertes, en robes de professeur, chamarrées de décorations, suivaient à pied, et les cloches pleuraient à toutes volées.

Au sortir de l'église, le cortége se dirigea aux flambeaux vers le Père-Lachaise, envahi et débordant de spectateurs entassés les uns sur les autres. Quatre grands personnages tenaient les cordons du poêle; quatre discours furent prononcés sur la fosse, et pendant longtemps les journaux ne retentirent que du nom et de la gloire du défunt.

Cet homme ne se nommait ni le Tasse, ni Voltaire; il se nommait Jacques Delille.

Maintenant, remontons à soixante-quinze ans en arrière, au berceau de celui dont nous venons de montrer la tombe. Après avoir vu où il était arrivé, voyons d'où il était parti.

Le 22 juin 1738, naissait à Aigueperse, en Auvergne, un enfant que sa naissance irrégulière rendait orphelin dès son premier jour. Forcément abandonné par sa mère, jeune femme du sang de L'Hospital, il n'eut pour tout bien que cent écus de rente viagère, constitués sur sa tête par son père, qui se dit son parrain. C'était tout juste assez pour mourir de faim en détail. Cependant, lorsqu'il a chanté les souvenirs de son enfance, il n'a trouvé sous sa plume que des images riantes et de fraîches peintures. Heureusement, il avait l'intelligence éveillée, une mémoire heureuse, une imagination brillante et une rare ardeur de savoir. Admis comme boursier au collége de Lisieux, il y fit des progrès si rapides, qu'il put, très-jeune encore, concourir pour une chaire de professeur. Ses victoires dans les concours ont laissé de longs souvenirs, et lui valurent dès lors une véritable célébrité. Beaucoup de salons, parmi les plus illustres, recherchèrent le brillant lauréat. Mme Geoffrin se le fit présenter. « Vous faites bien du tapage, monsieur, lui dit-elle. On n'entend parler que de vous. » Et comme il se troublait, on apporta une corbeille de sucreries, qui remit l'enfant à son aise, et lui rendit tout son esprit naturel. On l'envoya comme maître de quartier au collége de Beauvais. C'était une position à peine au-dessus de celle des domestiques, qui ne se croyaient pas toujours obligés de le saluer au passage. Mais il y trouva, pour professeur de rhétorique, Thomas, dont la société le sauva du découragement.

De là, il passe à Amiens; puis, nous le retrouvons en troisième, au collége de la Marche, à Paris, toujours pauvre, mais vif, gai, sémillant, si bien que ses élèves, avec qui il ne se faisait pas faute de jouer, pendant les récréations, ne l'appelaient que *l'écureuil* ou *le sapajou*. Il avait la gentillesse et la grâce du premier, un peu de la malice du second, mais de la malice sans malignité.

Déjà son talent poétique s'était éveillé. Il concourt à l'Académie, il est vainqueur; il va pour recevoir la couronne, et il y va tête nue, parce qu'il n'a pas d'argent pour acheter un chapeau.

Cependant, il travaillait depuis longtemps à ses *Géorgiques*, cette traduction que Frédéric déclara, lorsqu'elle parut, l'ouvrage le plus original du siècle. Lui-même a raconté, dans la préface de *l'Homme des champs*, son entrevue avec Louis Racine à ce sujet. « Traduire *les Géorgiques*, lui dit sévèrement l'auteur de *la Religion*, c'est l'entreprise la plus difficile que je sache. Mon ami Lefranc, pour qui j'ai une très-haute estime, n'a pu en venir à bout, et je ne conseillerais à personne de le tenter après lui. » Delille rougit jusqu'aux yeux et insista timidement, en le priant de vouloir bien entendre ce qu'il avait déjà fait; Louis Racine lui donna rendez-vous dans une petite maison des faubourgs, où il allait s'enfermer deux fois par semaine, pour y pleurer la mort de son fils, victime du tremblement de terre de Lisbonne.

Au jour dit, le jeune Delille s'achemina vers son juge, qu'il trouva au fond du jardin, dans un cabinet, seul avec un chien qu'il aimait beaucoup. La conversation s'engage d'abord. Le fils du grand Racine, jouant vis-à-vis du nouveau poëte le rôle que le sévère Boileau avait jadis rempli à son égard, renouvelle ses observations et ses objections. Mais Delille déploie son manuscrit; il commence, et il n'avait pas encore lu trente vers que son juge se levait, et, allant à lui :

— Oh! monsieur, dit-il, je vous demande pardon. Non-seulement je ne vous détourne plus maintenant de votre projet, mais je vous exhorte de tout mon pouvoir à y persévérer jusqu'au bout.

Ce livre paraît, et dès lors la situation de Delille est complétement changée. Il reste, il est vrai, régent de troisième au collége de la Marche, mais la gloire vient à lui; son nom est sur toutes les bouches, on se le dispute, les admirateurs l'encensent, les critiques le déchirent. Voltaire se prend d'admiration pour ce poëte qu'il ne connaît pas, et, du fond de sa retraite, il écrit à l'Académie pour l'exhorter à donner à *Virgilius-Delille* le premier fauteuil vacant. C'était alors, comme on sait, la mode de la nature. On croyait l'aimer parce que des fenêtres du boudoir, orné de paysages de Boucher, on regardait son jardin enrichi de statues. C'était de la même façon que Delille l'aimait. Il admirait la campagne à travers les vitres d'un salon et en alexandrins. Elle lui apparaissait comme un jardin anglais coquettement taillé, et, après la publication de son poëme, on imprima malignement un *Dialogue du Chou et du Navet*, qui se plaignaient d'avoir été oubliés par lui.

L'Académie ouvrit unanimement ses portes à ce candidat de trente-deux ans. Mais Louis XV fut plus sévère que l'Académie : il ne voulut pas ratifier l'élection, sous le prétexte de l'extrême jeunesse du récipiendaire et de l'incompatibilité de ses fonctions avec son nouveau titre. Deux ans après, Delille était réélu, et Louis XVI, qui venait de monter sur le trône, n'y mit pas obstacle. Il avait alors trente-quatre ans, et il était toujours professeur de troisième. Combien y en a-t-il qui aient été choisis dans des conditions pareilles?

C'est là le second âge et le plus brillant de sa carrière. Il est arrivé du premier coup au point culminant de la faveur publique. La vie n'est pour lui qu'un enivrement perpétuel. Il court de fête en fête : à peine lui reste-t-il le temps d'aller à l'Académie, et de rimer chaque soir une cinquantaine de vers brillants que les plus grandes dames admirent le lendemain, surtout quand il les récite.

Tâchons de saisir *l'écureuil* au passage, et de le suivre un moment dans le tourbillonnement de sa vie quotidienne.

Voici un cabriolet qui passe comme le vent Gare! gare! le cheval est lancé à bride abattue, tous les piétons se rangent, toutes les boutiques sont éclaboussées. Le cabriolet débouche sur le quai par la rue Dauphine, avec la rapidité d'une trombe, et va se jeter en plein dans une procession.

— Gare! gare donc! crient les suisses.

— Gare! gare! crie plus fort le conducteur du véhicule.

Mais il est trop tard. Le cheval s'est jeté en aveugle dans les rangs débandés; il culbute la bannière, le porte-croix, les prêtres, les enfants de chœur. Les suisses, furieux, le tirent par la bride en l'accablant de coups de canne. Ils allongent leurs hallebardes jusqu'au phaéton qui essaye vainement de parer avec son fouet. Une minute encore et il va être écharpé. Un petit homme, fort bien fait de son

corps, la figure en zigzag, la bouche un peu grande, les yeux gris et légèrement enfoncés, la physionomie irrégulière, mais pleine d'expression et de feu, saute prestement à terre.

— Messieurs! messieurs! je suis l'abbé Delille, de l'Académie française.

— Vous êtes un maladroit; vous ne savez pas conduire.

— Je suis de l'Académie.

— Vous n'êtes pas capable de mener un cheval.

— Je vous demande pardon, je suis myope, presque aveugle.

— Eh! monsieur, dit un brigadier qui s'approchait, quand on est aveugle on prend un cocher.

Par bonheur vint à passer le comte de Choiseul-Gouffier. Delille avait des amis partout: il ne pouvait faire deux pas dans Paris sans en rencontrer un. Celui-ci dit quelques mots aux gens de la police qui aidèrent le laquais à dégager le carrosse et à relever le cheval. La procession reprit sa marche vers les Augustins où elle se rendait pour célébrer l'anniversaire de la réduction de Paris, et le petit homme, serrant la main du comte, remonta dans son carrosse qui partit aux huées de la populace.

Delille sortait de chez Mme Le Coulteux du Molé; il se rendait chez MM. de Vaudreuil, de Ségur, de Boufflers, de Narbonne, que sais-je encore? en passant par le salon de Mme Geoffrin, et il comptait pousser jusque chez Mgr le comte d'Artois, qui l'honorait d'une protection toute particulière.

Le cheval n'allait plus qu'au trot. A chaque instant le poëte entrevoyait vaguement, dans des équipages qui le croisaient, des figures de connaissance qui lui envoyaient un sourire ou un salut. Sur un pont, le comte d'Hérouville arrêta son cheval par la bride et voulut le faire monter dans sa voiture. Plus loin ce fut le duc de Bouillon qui vint s'asseoir familièrement près de lui. Cent pas après, ce fut le maréchal de Brissac qui tenta de l'enlever au passage pour le mener à son hôtel et le présenter à la maréchale en petit comité, car on n'était sûr de l'avoir qu'en l'enlevant.

En sortant de chez le comte d'Artois, Delille ne trouva plus son cabriolet. Il furetait de tous côtés avec angoisse, maudissant sa myopie, maudissant son laquais et coudoyant, sans les voir, cinquante passants à qui il s'empressait d'offrir ses excuses, lorsqu'il se heurta contre un observateur à mine narquoise, qui semblait s'amuser beaucoup de sa recherche et de la vivacité de ses exclamations.

— Monsieur l'abbé Delille? je crois, fit celui ci.

— Monsieur le comte de Schomberg! Par quel hasard?... Vous me voyez furieux.

— Bah! qu'y a-t-il donc? dit hypocritement le comte, qui était parfaitement au courant, par la simple raison que c'était lui qui venait de renvoyer le cabriolet du poëte.

— Mon cabriolet que je ne retrouve pas. Que peut-il être devenu?

M. de Schomberg compatit fraternellement à l'angoisse de Delille; il se mit avec lui à la recherche du véhicule et du laquais.

— Le drôle sera allé boire quelque part, murmurait Delille.

— J'en ai peur.

— Oh! comme je vais lui donner son compte, en rentrant!

— Vous ferez bien, mon ami. Mais une idée, dit-il tout à coup, comme illuminé par une inspiration subite.

— Quoi donc?

— J'ai là mon équipage. Voulez-vous que je vous ramène?

— Oh! monsieur le comte.

— Pas d'excuse, je vais justement de votre côté.

Bref, le poëte finit par se décider. Il monte dans la calèche. On cause. Delille s'absorbe dans la conversation; il rit, il étincelle, il éblouit son interlocuteur et oublie de regarder le chemin suivi par l'automédon.

Une heure après, il débarquait à la maison de campagne du comte. Un éclat de rire accueillit son cri de surprise.

— Ne vous fâchez pas, fit M. de Schomberg. Je vous ai attrapé au vol, puisque c'est le seul moyen. Il y a deux ans que vous me promettiez de venir visiter ma villa. La voici! Je ne vous lâche pas avant huit jours.

En même temps, la comtesse s'était avancée sur le perron pour recevoir le visiteur. Delille se résigna gaiement, et huit jours après il reprit le chemin de Paris.

Après *les Géorgiques* et *les Jardins*, Delille était devenu, en quelque sorte, un objet d'idolâtrie. Il faisait fureur dans les salons, par sa gentillesse, son enjouement, son esprit, sa naïveté et son abandon d'enfant. Il s'abandonnait à ses saillies avec une insouciance juvénile et un entrain frivole, sous lesquels on n'eût guère reconnu le poëte illustre et le membre de l'Académie. Caressé, choyé, gâté par tout le monde, surtout par les dames, il se laissait parfaitement être heureux. Jamais Vert-Vert ne croqua à plus belles dents les dragées des Visitandines, et son caquet ne valait pas les mines espiègles ni le gentil babil de ce charmant poëte. Il batifolait avec son esprit comme un chat avec un marron, dit M. Villemain. Mais l'abbé était un petit inconstant, n'allant qu'où il lui plaisait, n'obéissant qu'à sa fantaisie, à son caprice du moment, plein de boutades et de distractions, capable de courir les bois à cheval en manteau court, et d'aller en frac chez une duchesse, après l'avoir fait attendre deux heures. Voilà pourquoi le plus sûr était de l'arrêter au passage et de se l'approprier de force ou de ruse. Ce fut encore de la sorte que s'y prit le comte de Choiseul-Gouffier pour l'emmener avec lui dans son ambassade à Constantinople. Le poëte était alléché par la perspective d'un voyage en Orient; il avait promis, mais, le jour venu, il hésitait: l'ambassadeur l'enleva, le fit transporter à bord du navire et s'enfuit avec sa proie comme un corsaire.

Une fois qu'il n'y eut plus de ressource, Delille jeta son bonnet par-dessus les moulins. Il demeura un an entier sur les rives du Bosphore, éprouvant un bonheur indicible à aller déjeuner en Asie et à revenir dîner en Europe. De là, il écrivait de grandes lettres, les plus belles possible, que les salons de Paris et la France entière lisaient avec l'admiration séante. Il rapporta d'Orient de brillantes peintures pour son poëme de *l'Imagination*.

Revenu en France, le poëte vit sa réputation grandir. Il était comblé de gloire et de faveurs. Le comte d'Artois lui avait fait donner l'abbaye de Saint-Séverin, qui lui rapportait trente mille livres de rente (ce ne sont plus tout à fait les cent écus d'autrefois). Les dames raffolaient de ses récits orientaux. Un auditoire brillant et enthousiaste se pressait, au Collége de France, à son cours de poésie latine, où la magie de son débit séduisait, comme une musique harmonieuse, ceux même qu'eût laissés insensibles la poésie de Virgile et d'Horace. Ces écrivains, disait-on, étaient expliqués dès qu'ils étaient lus par ce *dupeur d'oreilles*, qui eût fait passer du Pradon pour du Racine, et qui fit souvent passer du Delille pour de l'Homère. Pourtant l'impression ne détruisait pas toujours le charme de la lecture. Quand parurent *les Jardins*, l'un de ses nobles

amis, qui les lui avait entendu réciter bien des fois, lui fit le plus ingénieux compliment qui se pût imaginer :

— Je vous avais toujours bien dit, mon cher Delille, que vous ne saviez pas lire vos vers.

Un fait curieux donnera une idée du degré de faveur où il était parvenu. En 1786, il fit un petit voyage dans l'Alsace et la Lorraine. A chaque ville qu'il traversa, à Metz, à Pont-à-Mousson, à Strasbourg, il fut reçu par les gouverneurs, les colonels à la tête de leurs régiments, les maréchaux au milieu de leurs états-majors, et ce fut à lui qu'on réserva l'honneur de commander les petites guerres.

La Terreur vint se jeter à la traverse de cette heureuse existence. Elle le ruina d'abord, puis elle le fit comparaître, comme accusé d'aristocratie, par-devant des comités qui ne lâchaient pas souvent leur proie. Mais, là encore, sa renommée le suivit pour le sauver. On prétend qu'un ouvrier maçon, membre du tribunal chargé de prononcer sur son sort, engagea ses collègues à ne pas tuer tous les poëtes, ajoutant qu'il était utile d'en conserver quelques-uns, ne fût-ce que pour célébrer les victoires de la République.

Mais la véritable raison qui le fit épargner, c'est qu'on aimait ce petit homme, ce joli faiseur de jolis vers, et qu'on ne le craignait pas. Il exerçait sur les révolutionnaires, comme sur les *ci-devant*, l'influence de son amabilité et de sa gentillesse. Aussi un jour le citoyen Chaumette lui-même l'arrêta-t-il, dans la rue Saint-Jacques, pour lui donner amicalement un avis utile, et quand Robespierre jugea opportun de reconnaître l'existence de Dieu, ce fut à lui qu'il demanda de célébrer en vers l'Etre suprême, comme on disait alors, et *l'Immortalité de l'âme*. Il en résulta le magnifique dithyrambe que l'on connaît et qui est certainement la meilleure inspiration de Delille.

A ce propos, on a fait de très-grandes phrases, très-déplacées, sur l'héroïsme et l'intrépidité du poëte. Delille n'était pas de la taille dont on fait les héros. On lui demanda une pièce : il se hâta de la composer, voilà tout. Qu'y a-t-il d'intrépide à cela? — Mais les allusions? — Je crains bien que celles qu'on y voit aujourd'hui, — parce qu'en fait d'allusions, on trouve toujours celles qu'on veut trouver, — Delille n'eût guère songé à les y mettre, et surtout que les vers soulignés par les admirateurs de son courage ne fussent nullement dirigés contre les puissances du moment. On a même affirmé, non sans vraisemblance, que les deux meilleures strophes de son dithyrambe étaient composées et avaient été lues publiquement bien avant la révolution.

Quoi qu'il en soit, le ton général du morceau était trop élevé, il éveillait trop d'idées nobles et grandes, il était trop empreint d'un véritable enthousiasme religieux, pour ne point sembler dangereux à ceux qui l'avaient demandé. Quelle qu'eût été son intention, l'ardeur de son obéissance devint suspecte.

— C'est bien, dit le président du comité chargé d'entendre la lecture, mais le moment n'est pas encore venu de publier ces vers. On vous avertira lorsqu'il en sera temps.

Delille resta à Paris tant que dura le Terreur, se bornant à porter des sabots pour ne pas avoir l'air d'un aristocrate, puis il se retira à Saint-Dié ; puis, sous le Directoire, il quitta la France et se réfugia à Bâle. Il s'y trouvait à l'époque du bombardement d'Huningue, et, pour trouver de nouveaux sujets de vers dans un spectacle auquel il n'était pas accoutumé, il allait, dit-on, suivre des yeux, chaque soir, sur les bords du Rhin, les sillons des bombes lancées contre la forteresse. Dans ces voyages tardifs où il faut plutôt voir une fantaisie, un calcul peut-être de l'écrivain, qu'un exil nécessité par les circonstances, il acheva sa traduction de *l'Enéide* (qui fut tirée à cinquante mille exemplaires), publia *l'Homme des champs*, et fit le poëme de *la Pitié*. Rappelé par les suffrages des quatre classes de l'Institut, lors de la reconstitution de ce corps, en 1795, il crut devoir récuser cet honneur et se fit ainsi gratuitement beaucoup d'ennemis; ce ne fut que sous le Consulat qu'il revint occuper son fauteuil. Mais, engagé par son exil, il dut se tenir à l'écart tout le temps de l'Empire.

Cette période d'ombre qui succède un moment à la brillante apogée de sa fortune, c'est ce qu'on pourrait appeler le troisième âge de la vie de Delille.

Rentré dans sa patrie, il n'y retrouva plus au même degré les enthousiasmes et les caresses de la faveur publique, bien que sa réputation eût encore grandi. Les mœurs et les hommes étaient changés; une société nouvelle était venue, et Delille avait vieilli. Malgré son titre d'abbé, il n'était jamais entré dans les ordres : une dispense spéciale lui accorda la permission de se marier avec la femme dévouée qui avait été son Antigone. Dès lors le sémillant abbé devint l'époux le plus débonnaire et le plus soumis : les talons rouges, les marquises à poudre et à mouches, les brillants convives des petits soupers fins qu'il égayait de sa verve, n'eussent pas voulu certainement reconnaître leur favori dans ce brave bourgeois rangé docilement à la loi du ménage et à toutes les exigences conjugales.

Un jour Daru et Parseval-Grandmaison, l'auteur de *Philippe-Auguste*, étaient allés faire visite à leur confrère, au Collége de France. Le concierge leur répond que Delille n'est pas sorti. Ils sonnent, on ne répond pas. Ils sonnent de nouveau, la porte reste close. Ils appellent. Enfin un pas approche, et une voix qu'ils reconnurent leur crie par le trou de la serrure

— Qui est là?

— C'est Parseval et Daru, répond le traducteur d'Horace.

— Oh! mes chers amis, que suis fâché! Ma femme a emporté la clef et elle a fait un tour à la serrure en sortant. Je ne puis vous ouvrir. Mais ayez la complaisance d'attendre un peu, elle va rentrer.

Les deux visiteurs se regardèrent d'abord étonnés et ne sachant que croire; un moment de réflexion les convainquit de l'impossibilité du doute, et ils ne purent s'empêcher de rire, en prenant leurs précautions pour que ce rire irrévérencieux n'arrivât pas aux oreilles du poëte qui continuait à se lamenter derrière la porte.

Ils étaient là depuis dix minutes, lorsque apparut Mme Delille, un énorme panier au bras. Elle revenait du marché. En voyant les visiteurs, un vif sentiment de contrariété se peignit sur son visage : elle s'empressa néanmoins d'ouvrir la porte, en s'excusant de son habitude sur la cécité de son mari.

Après avoir déposé ses provisions dans le garde-manger, la ménagère revint se mêler à la conversation, qui avait tourné tout de suite à la poésie. On s'étendait avec abondance sur cet intarissable sujet, et Mme Delille, silencieuse sur sa chaise, s'indignait qu'on fît perdre à son mari un temps si précieux en causeries futiles.

— La poésie! se disait-elle, à quoi bon en parler? Il vaut bien mieux en faire : au moins cela rapporte quelque chose.

Une demi-heure après, l'entrevue durait encore; elle n'y tenait plus et son humeur n'attendait qu'un prétexte pour éclater.

— Quand il est question de poésie, disait en ce moment

Delille, il faut toujours en revenir au même homme. Tenez, en voilà de la poésie.

Et il commença à débiter une tirade de *Phèdre*, avec son admirable mémoire et cette diction charmante qui enchantait toujours ceux même qui y étaient les plus habitués. Mais à peine avait-il dit quelques vers, que sa femme se lève précipitamment, et se penchant à son oreille :

— Prenez donc garde, fit-elle d'une voix à être entendue, et ne récitez pas vos vers comme cela. On peut les retenir et vous les prendre.

— On ne volerait donc que Racine, ma chère, répliqua Delille humilié et confus.

Lorsque les visiteurs furent enfin sortis, elle s'approcha de son mari, le fit asseoir à son bureau et lui mettant une plume entre les mains :

— Allons, monsieur Delille, il s'agit maintenant de rattraper le temps perdu.

— Mais j'ai travaillé pendant votre absence.

— Eh bien! mon ami, travaillez encore un peu. Avec votre verve, cela ne doit pas vous gêner. Rappelez-vous que chaque vers représente une pièce de cinq francs, et qu'il en faut beaucoup dans un ménage comme le nôtre. Voyons, vous allez battre monnaie pendant une petite heure.

— Ah! ma chère, répondit le poëte en hochant la tête, quand on frappe trop souvent cette monnaie-là, elle ne tarde pas à devenir fausse.

Mais il ne s'en remit pas moins à son poëme de *la Conversation*, pour contenter sa femme.

Une autre fois, c'était à un dîner au Collége de France : M. de Feletz et M. Villemain, jeune lauréat de l'Université, faisaient partie des convives. En raison des circonstances, Mme Delille, qui veillait comme un dragon sur le régime du poëte, lui avait concédé, par tolérance, quelques gouttes de vin d'Espagne au dessert. Delille, échauffé par la causerie, ragaillardi par cette petite débauche, profite d'un instant où sa femme avait la tête tournée pour se verser une seconde rasade ; mais, au moment où il l'approchait clandestinement de ses lèvres, une main rapide passe comme la foudre par-dessous le visage de M. de Feletz et s'abat avec vigueur sur le bras du coupable :

— Vous voilà convaincu, monsieur, dit Mme Delille.

— Et atteint, qui pis est, répliqua piteusement le poëte.

Mme Delille n'était pas, comme on pourrait le croire d'après cette scène, une Thérèse Levasseur, une mégère despotique et acariâtre. Non, c'était une simple femme, d'un noble cœur, mais d'un esprit un peu étroit et d'une instruction négligée, rapportant tout au *ménage*, et plutôt faite pour épouser un employé qu'un poëte.

Plus il approchait de son dernier jour, plus Delille se retirait de l'existence active, retranché, en quelque sorte, du monde extérieur par une cécité que Parseval comparait à celle d'Homère, et Baour à celle d'Ossian. « Je ne vis plus, disait-il, j'assiste à la vie. » Pourtant il reparaissait quelquefois au Collége de France, où l'auditoire l'accueillait avec un véritable délire. On le portait dans son fauteuil, au milieu des applaudissements les plus enthousiastes. Il commença un poëme de *la Vieillesse*, qu'il n'acheva pas : « Je ne suis que trop plein de mon sujet, » répondait-il à ceux qui lui en demandaient des nouvelles.

Nous ne nommerons, parmi ses autres ouvrages, que *les Trois règnes*, où Delille trouva moyen de décrire en détail, avec l'exactitude du savant le mieux renseigné, toutes les productions naturelles, tous les phénomènes physiques du monde entier, quoiqu'il ne les eût jamais étudiés qu'au moment de les mettre en œuvre, et sa traduction en vers du *Paradis perdu*, qui lui avait coûté la vie, disait-il, car ce fut en y travaillant qu'il ressentit les premières atteintes de cette paralysie dont les suites causèrent sa mort.

Exalté jadis outre mesure, rabaissé depuis avec injustice, Delille ne doit être placé ni si haut, ni si bas. La réaction contre lui a dépassé toutes les bornes. On ne peut lui refuser une prodigieuse habileté de versificateur. Il est le père de beaucoup de nos poëtes contemporains qui ne s'en doutent pas, et qui en font fi. Chez eux comme chez lui, c'est toujours le même abus de la description et de l'énumération, l'amour de la périphrase et de la paraphrase, la même monotonie éclatante, la même absence d'âme et de feu sacré : seulement l'épithète a changé de nature ; elle est devenue plus matérielle et plus pittoresque. Là où Delille eût mis de *superbes palais*, un *modeste ruisseau*, un *ciel brillant*, nous mettrons un *ruisseau babillard*, des *palais de marbre et d'or*, un *ciel bleu zébré de lames blanches* ; là aussi où il eût dit les *mortels*, le *trépas* et le *glaive*, nous disons tout simplement les *hommes*, la *mort* et l'*épée*. Voilà les principales différences.

Delille est un poëte de détails. Pas de souffle véritable, pas d'ensemble et de composition dans ses œuvres. Mosaïste ingénieux, il procédait par placages, faisant, comme dit Rivarol, un sort à chaque vers, et négligeant la fortune du poëme, mettant ici un morceau sur le coin du feu, là une digression sur le jeu de la raquette, plus loin l'épisode de l'araignée de Pellisson. Il émeut rarement, jamais il ne transporte ; il plaît presque toujours, si on le lit par fragments. Ce n'est pas un génie créateur, mais un talent habile et souple, qui se joua de toutes les difficultés, et que Voltaire n'eût pas oublié dans le *Temple du goût*.

IX. — VINCENT CAMPENON.

(Élu en 1813.)

Prenez le décalque de Delille, et vous aurez Campenon. Il était bien juste qu'il lui succédât, comme il est juste que l'ombre succède au corps, et le crépuscule au jour. Vincent Campenon est ce qu'on est convenu d'appeler un poëte aimable. Sans relief, sans éclat, sans originalité propre, s'il n'a jamais charmé, il n'a jamais non plus offusqué personne. J'admire le jeu du hasard qui, lors de la réception de son successeur à l'Académie, désigna M. Victor Hugo pour faire l'éloge de cet excellent homme et de ce pauvre poëte. Vous figurez-vous l'auteur de *Cromwell*, obligé d'exalter publiquement l'auteur de *la Maison des champs!* M. Victor Hugo s'en tira en homme d'esprit, comme Simonide chargé de chanter les maigres triomphes d'un athlète : trouvant la matière *infertile et petite*, il se jeta à côté, et loua l'homme, ne pouvant louer le poëte. « A ceux qui demanderont s'il fut grand et illustre, dit-il, nous répondrons : Il fut bon et heureux. »

Et pourtant qu'on ne se figure pas que Campenon ait été un écrivain tout à fait sans valeur. Nous sommes trop facilement dédaigneux pour ceux qui nous ont précédés. C'est un de ces auteurs honnêtes, du troisième ou du quatrième ordre, qui ont leur moment, et auxquels on accorde l'estime due au talent consciencieux et modeste. En lui, le poëte dérivait naturellement de l'homme ; ses œuvres étaient le reflet fidèle de sa vie et de son caractère ; elles avaient comme lui quelque chose de doux, de fin, d'élégant, d'affectueux, de recueilli.

Il entra dans la carrière sous les auspices de Léonard,

son oncle, qui a conservé une place parmi les poëtes galants du dix-huitième siècle ; de Florian, et surtout de Bernardin de Saint-Pierre. En sa qualité de créole, quoiqu'il n'eût rien gardé, ni dans l'esprit ni dans les mœurs, des ardeurs du climat natal, il était tombé dans un véritable enchantement à la lecture de *Paul et Virginie*. Dans son enthousiasme, il fit sur ce livre des vers qui eurent du succès, et qui lui valurent l'affection de l'auteur. De là naquit entre eux un commerce qui ne s'interrompit plus. Mais ce fut surtout pour Ducis qu'il professa une espèce de culte, dont il a laissé plus d'un témoignage.

Lorsque parurent *les Trois règnes de la nature*, Campenon travaillait à sa *Maison des champs*. Il s'était rencontré en beaucoup de points avec le poëme de Delille ; redoutant une concurrence dangereuse pour lui, il se détermina à retrancher une grande partie de son travail. *La Maison des champs*, ainsi mutilée, est néanmoins restée son principal titre, avec le poëme de *l'Enfant prodigue*. On a justement remarqué, comme un trait caractéristique de son esprit et de son cœur, le rôle que la femme joue toujours dans ses œuvres. Aussi, dans son poëme de *l'Enfant prodigue*, a-t-il modifié la légende par l'introduction d'une mère, dont le rôle, d'une justesse contestable dans son idée fondamentale aux yeux de la critique, ne lui en a pas moins fourni matière à des développements heureux.

Campenon n'était pas une nature militante et belliqueuse : ni son tempérament physique, ni son tempérament moral ne le prédisposaient à la lutte. Cependant sa placidité habituelle se démentit quelquefois, surtout en deux circonstances bien diverses.

La première fois, ce fut au début de sa carrière. Il eut le courage, en pleine révolution, d'insérer dans une feuille satirique et royaliste une romance en faveur de Marie-Antoinette, ce qui l'obligea à chercher un asile en Suisse. Du reste, ce beau trait ne l'empêcha pas, à l'encontre de ses maîtres Delille et surtout Ducis, d'accepter plus tard les faveurs impériales, qu'il troqua contre d'autres, sous la Restauration.

La seconde fois, ce fut en plein épanouissement de sa gloire, au moment où il se présentait à l'Académie. Il lança contre Michaud, son concurrent, l'épigramme suivante :

Au fauteuil de Delille on a porté Michaud.
Ma foi! pour l'y placer, il faut un ami chaud.

C'était une imprudence, et le doux poëte s'en aperçut, quand il se fut attiré, de la part de son rival, ce distique en réponse :

Au fauteuil de Delille aspire Campenon.
A-t-il assez d'esprit pour qu'on l'y campe... Non!

La rime venait d'elle-même (1).

X. — M. SAINT-MARC GIRARDIN.

(Élu en 1844.)

Voulez-vous me suivre dans la grande salle des concours de la Sorbonne? La cour intérieure du vieux bâtiment est remplie d'étudiants empressés. On gravit l'escalier au pas de course ; on assiége les portes, on escalade les bancs. Les statues grelottantes des grands hommes, qui se tiennent si piteusement debout dans leurs niches, servent de gardiennes à des piles de chapeaux, de casquettes et de cahiers de notes entassés sur leurs piédestaux.

Il est midi et demi. Il y a encore une demi-heure jusqu'à l'ouverture du cours, et déjà l'enceinte semi-circulaire des premiers bancs est entièrement occupée. Les plus pressés, les piliers du cours, ceux qui tiennent à voir commodément et de près, sont à leur poste. Les amis se reconnaissent et s'interpellent dans l'auditoire, qui grossit rapidement. Le public se disperse et s'étage sur les gradins, à mesure qu'il arrive.

Midi trois quarts. La salle est presque pleine : nous pouvons déjà reconnaître les divers éléments, toujours à peu près les mêmes, dont elle se compose. Les étudiants forment la majorité ; on les reconnaît tout de suite. Voici les étudiants en médecine, barbus, chevelus, tapageurs, le béret sur l'oreille, et le tuyau de pipe passant par le coin de la poche ; puis les étudiants en droit, plus calmes et plus civilisés, coiffés de chapeaux neufs, comme de futurs notaires, la raie au milieu de l'occiput, et le nœud de la cravate tiré à quatre épingles.

Par ici, timides et un peu dépaysés, sont quelques braves bourgeois, qui ont entendu parler de l'éloquence de M. Saint-Marc Girardin, et qui sont venus en juger par eux-mêmes. Ils ne sont pas moins aisés à reconnaître que les étudiants, à leur crâne mi-chauve, à leur abdomen satisfait, à la courbe bénigne de leur dos vers les épaules, au recueillement complet avec lequel ils demeurent assis, les yeux devant eux et le chapeau à la main.

Les auditeurs de passage restent debout dans les encoignures, prêts à s'envoler après quelques minutes, lorsque leur paresseuse curiosité sera satisfaite.

Un groupe d'habitués vient de se former près de la chaire, causant familièrement avec le garçon, et lui donnant des conseils sur la ventilation de la salle. Regardez ce petit vieillard à l'air doux, à la magnifique chevelure blanche, saluant tout le monde : il a dans son portefeuille une multitude de petits carrés de papier blanc, sur lesquels il va tout à l'heure prendre des notes au crayon, de façon à faire frémir un sténographe. Près de lui, voici un gros homme à physionomie de mouton, aux yeux de lapin effaré, fort gêné de sa contenance et surtout de ses bras : celui-là ne prend jamais de notes ; il se pénètre de la partie morale du cours ; il la digère et la rumine toute la semaine. Faites attention surtout à ce personnage tirant sur le grison, trapu, solide, l'air important, se posant en juge ; tout en lui, jusqu'à son chapeau aux larges bords, jusqu'à sa grande redingote marron, aux amples poches béantes, respire la gravité solennelle d'un homme qui a conscience de sa valeur. Il semble regarder la salle, le professeur, les élèves, comme sa propriété, et, par moments, il a de certains sourires ironiques, et surtout de certains haussements d'épaules qui en disent beaucoup pour qui sait les comprendre. Depuis trente ans, il est l'hôte assidu de la Sorbonne, de sa bibliothèque et de tous ses cours ; il en fait partie ; c'est un meuble des lieux. Il n'en sort que pour se promener à pas lents, taciturne et sérieux comme une ombre de tragédie, sous les galeries de l'Odéon, aux heures où les portes ne sont pas ouvertes. Dans les intervalles des cours, il monte à la bibliothèque, où il lit et relit Silius Italicus, Quintilien, Suétone et Macrobe. Dix minutes avant l'heure, il retourne son livre sur la table, y appuie le dossier de sa chaise et des-

(1) J'ai toujours vu cette anecdote rapportée à la mort de Ducis et non à celle de Delille, et les vers ainsi cités : « Au fauteuil de *Ducis*... » Mais c'est une erreur évidente. Ni Michaud, ni Campenon n'ont pu aspirer au fauteuil de Ducis, attendu qu'ils étaient de l'Académie dès 1813, et que Ducis ne mourut qu'en 1816. Ce fut après la mort de Delille, dont ils étaient tous deux les imitateurs, qu'ils se trouvèrent en présence.



cend dans la salle, où il pérore au milieu d'un petit cercle, en se chauffant au poêle. Il faut l'entendre donner son avis sur les professeurs.

« Je n'aime pas un tel : c'est de la crème fouettée, un cours à l'eau de rose. Il ne parle que pour les dames. Rien de solide à en retirer.

« X*** a été bien faible hier. Il a eu surtout, à propos de la Renaissance, un raisonnement puéril et de toute fausseté. J'avais envie de me lever pour le remettre à sa place.

« J'ai été assez content du cours d'Y***. Il a encore bien des choses à apprendre, mais il se forme.

« Et Z*** donc, est-ce qu'il nous prend pour des enfants? Le gouvernement se moque du monde de nous donner des professeurs pareils. Qu'est-ce que nous lui demandons? Des hommes qui sachent leur affaire, et non des blancs-becs qui devraient retourner à l'école. »

Le cours de M. Saint-Marc Girardin ne lui paraît pas toujours assez nourri, et je lui ai entendu déclarer bien des fois que, pour lui, il comprend autrement les époques de transition, et qu'il se serait placé à un autre point de vue pour juger la tragédie française. Mais, en somme, il se déclare satisfait : on ne peut pas tout avoir, et il faut se contenter ici-bas de l'à-peu-près.

Quant aux cours du Collége de France, il ne cache point qu'il les tient en profond mépris. Ce n'est plus de la littérature ; c'est du bavardage. Il n'y va jamais, parce que cela lui fait mal aux nerfs.

Le garçon de salle est effrayé de ces audaces; l'homme à tête de mouton essaye quelques objections timides, aussitôt terrassées, et le petit vieux s'incline et salue comme un automate, en signe d'adhésion.

Une heure moins cinq. L'École normale débouche par le fond, et vient s'asseoir sur le premier banc, qui lui est réservé. On entend des courses effrénées dans l'escalier. Ce sont les retardataires, les habitués de la bibliothèque et des autres cours, qui se hâtent. Les derniers recoins de la vaste salle sont envahis. On se presse, on se pousse aux portes qui gémissent, rudement secouées en sens contraire. Quelques vives conversations s'engagent; quelques apostrophes animées se croisent dans les rangs acculés debout contre le mur; des poussées se produisent et les coudes aigus font leur office, au milieu des réclamations universelles. Parfois la queue s'allonge au dehors, dans les couloirs et sur les marches.

Deux ou trois pieds s'avisent, pour tuer le temps, de frapper le plancher en cadence, malgré les regards farouches du surveillant qui, se sentant peu respecté, s'en tient aux réclamations muettes, et les *chut!* des personnes raisonnables qui vont jusqu'à traiter — tout bas — les perturbateurs de *gamins*. C'est d'abord un *piano* inquiet et langoureux, qui semble interroger l'horizon, puis qui s'étend et s'affermit peu à peu, et finit enfin par éclater en un chœur formidable de quatre cents pieds accentuant l'air des *lampions* sur le parquet, au milieu des tourbillons de poussière. Les plus plaisants imitent les cris de divers animaux, mais en se cachant à moitié, par un reste de honte. On rit, on bat des mains, on siffle. Le vacarme menace d'atteindre son apogée.

Heureusement une heure sonne.

Une petite porte, située à droite de la chaire, s'ouvre, livrant passage à un appariteur, suivi par un homme de moyen âge, au costume modeste et bourgeois, à la démarche familière, à la physionomie spirituelle et d'une mobilité extrême. Un tonnerre d'applaudissements couvre et anéantit aussitôt les bruits suspects, toutes les têtes se découvrent et le silence se fait respectueux et profond.

Est-il besoin d'ajouter, suivant l'usage, fort inutile ici, que cet homme est M. Saint-Marc Girardin.

Le célèbre professeur s'établit commodément dans sa chaire; on voit qu'il y est chez lui. Il croise les jambes, se renverse en arrière, choisit mûrement, et non sans changer plus d'une fois d'avis, un endroit propice pour y déposer son chapeau, donne à voix basse un ordre au garçon, trempe ses lèvres dans un verre d'eau sucrée, et d'une voix vibrante et aiguë, montée dès les premiers mots au plus haut diapason, il commence par gronder amicalement son public du bruit inconvenant auquel il vient de se livrer.

Le public rit et applaudit, pour confesser son tort, — ce qui ne l'empêchera probablement guère de recommencer la prochaine fois.

Ce début vous étonne. Attendez, vous en verrez bien d'autres! M. Saint-Marc Girardin — il suffit d'une minute pour s'en convaincre — est maître de son auditoire, et il le manie comme il veut. Voilà, entassé dans cette vaste salle, un public qui ne passe pas pour le plus facile du monde, et qui accourt toutes les semaines, avec plaisir, avec une sorte de passion, pour écouter un homme qui va contrarier ses goûts, qui va combattre ses opinions, qui s'est constitué son Mentor et son Aristarque, sans lui rien passer des préjugés courants auxquels il tient le plus. Et l'auditoire, ainsi morigéné, applaudit ces mercuriales qu'il sifflerait si elles venaient de tout autre que de M. Saint-Marc Girardin. Rien ici de ces dispositions rebelles ou tout au moins indifférentes que rencontrent si souvent les autres orateurs. On applaudit jusqu'à ses gestes, on rit même de ses intentions, il électrise la salle entière d'une phrase, d'un mot. Il y a là un beau privilége, qui fait à la fois l'éloge du professeur et celui de son auditoire.

C'est, en effet, une des grandes supériorités de M. Saint-Marc Girardin, de dominer ainsi *son public* sans jamais le flatter, sans se faire en aucune façon l'esclave de ses idées favorites. Je sais bien que ses reproches d'ordinaire ne sont pas très-graves, qu'ils portent le plus souvent sur d'aimables défauts dont on aime assez à être convaincu, et surtout qu'ils sont présentés sous une forme qui les sauve. Mais qu'un autre en essaye néanmoins, et il verra le résultat.

D'ailleurs, M. Saint-Marc Girardin sait faire sa propre part dans ses critiques; il a l'adresse et la bonne foi de se mettre en scène au besoin et de s'associer à ceux qu'il reprend. Il n'est pas nécessaire de le presser beaucoup pour qu'il confesse ses erreurs personnelles avec une bonne grâce parfaite, et nous l'avons entendu s'exécuter fort agréablement sur sa prononciation particulière du mot *aujourd'hui* (*aujord'hui*), à propos d'une lettre que lui avait écrite un de ses auditeurs, pour lui demander si c'était là la prononciation adoptée par l'Académie française.

La position prise par M. Saint-Marc Girardin, vis-à-vis de son auditoire, tient à la fois du professeur, du camarade, — ou plutôt de l'ami, — et du censeur. Il ne prononce point *ex cathedrâ* de pédantesques arrêts; il s'épanche, il ouvre son esprit et son cœur; il semble entamer un dialogue avec ses élèves; il les interroge et on entend les réponses. C'est l'homme de l'à-propos et de la circonstance : il sait tirer parti de tout, il mêle à ses études rétrospectives, pour les vivifier, le fait du jour, l'impression du moment. Tantôt c'est une méditation de Lamartine et M. de Lamartine lui-même dont quelques vers de Racine lui fournissent l'occasion de parler avec une émotion communicative; tantôt c'est *la Case de l'oncle Tom* dont une

tragi-comédie de l'an 1630 lui suggérera le souvenir. Et alors il n'a pas peur de jeter le livre pour s'abandonner au courant. Ses leçons n'ont rien de l'inflexible régularité scolastique : avec lui il faut toujours s'attendre à l'imprévu, mais toujours aussi au charme, à l'esprit, à l'honnêteté, à la verve entraînante.

Un auditeur qui suivrait ce cours dans l'intention de s'instruire à fond sur les détails de l'histoire littéraire pourrait n'y pas trouver son compte, ou du moins serait obligé de revenir bien des fois. M. Saint-Marc Girardin marche à son aise, sans se presser. Il ne faut pas lui demander les petits faits et les minuties de l'érudition. Pour lui, du reste, et c'est encore là une autre de ses originalités et la meilleure, la littérature ne se sépare pas de la morale ; je croirais même volontiers que celle-là n'est, dans son cours, qu'un prétexte à celle-ci. C'est ce qui fait le caractère tout particulier de ses leçons ; c'est par là qu'il a conquis son autorité et sa puissance. Il ne s'adresse pas à un public spécial de *scolars*, mais à une vaste réunion de jeunes gens à qui il importe plus de montrer le bien et le beau, que d'énumérer les mille et un détails qui doivent meubler, sur chaque matière, le cerveau d'un savant.

En lui, l'homme apparaît toujours sur la même ligne que le professeur de littérature, avant le professeur même ; ou plutôt l'homme et le professeur ne font qu'un. A chaque instant, le sujet de la leçon ouvre la porte à une digression nouvelle, appelle un commentaire moral, que M. Saint-Marc Girardin développe, tantôt avec grâce et légèreté, tantôt avec une émotion éloquente. Il sait renouveler les plus vieux sujets et donner au lieu commun, pour le faire passer, la piquante saveur du paradoxe. Les étudiants n'ont pas si grand tort de courir à ces leçons, les seules aujourd'hui qui rappellent cette grande époque de la Sorbonne, à jamais illustrée par le triumvirat Cousin-Guizot-Villemain. C'est de ces noms glorieux que M. Saint-Marc Girardin est le successeur et l'héritier, quoiqu'il ait pris une autre voie, moins exclusivement littéraire et philosophique, dans le sens étroit du mot, moins pédagogique et doctrinaire. On a pu recueillir par la sténographie les cours des premiers et les envoyer ainsi à l'impression : le livre se trouvait tout fait, avec sa méthode, ses plans, son ordonnance harmonieuse et sévère. Rien de pareil à tenter avec les libres causeries de M. Saint-Marc Girardin.

Le célèbre professeur a cinquante-sept ans aujourd'hui. Il est d'une excellente famille bourgeoise : aussi aime-t-il à défendre la bourgeoisie contre les attaques de ceux qu'on



Têtes d'étudiants du cours de la Sorbonne. Dessin de Stop.

nommait jadis les *romantiques*, et ne manque-t-il jamais de démontrer, au passage, que Molière, Corneille, Racine, étaient de bons bourgeois. Il fut un des plus brillants lauréats des concours généraux, en attendant qu'il remportât les mêmes succès aux concours académiques. On en voulut faire un avocat, et, en fils soumis, il plaida quelques causes dont l'intérêt ne rappelait nullement celui des *Verrines* de Cicéron, et qui n'ont pas laissé de grands souvenirs au barreau. Mais la toge n'avait pu lui faire oublier la littérature ; il y revint un beau jour, comme à son centre naturel ; débuta, un peu en enfant perdu de la plume, dans de petits journaux, et s'y forma à l'escrime du style, à la désinvolture et à la rapidité légère de la discussion.

En 1823, il obéit aux goûts de toute sa vie en entrant dans le professorat. Un peu avant 1830, son *Tableau de la littérature française au seizième siècle*, couronné par l'Académie française, avec le travail de M. Philarète Chasles sur le même sujet, lui ouvre la porte des *Débats*, dont il est, encore aujourd'hui, l'un des principaux rédacteurs. Nous ne le suivrons pas dans sa carrière politique, si brillante et si honorable, mais qui ne regarde point le *Musée des Familles*. Journaliste et professeur, voilà les deux titres qu'il aime et qu'il a tenu à proclamer publiquement dans son discours de réception à l'Académie, où l'ont fait entrer ses triomphes dans l'une et l'autre voie, dans la dernière surtout. Professeur, il l'est partout et toujours, dans ses articles et ses livres, aussi bien que dans sa chaire. C'est là le mot par lequel nous voulons résumer cette insuffisante étude, parce que c'est le mot qui lui convient le mieux et qui lui plaît le plus, nous en sommes certain. M. Saint-Marc Girardin a raison de n'être pas ingrat pour la carrière qui a fait sa gloire et qu'il a parcourue d'une manière si honorable pour lui et si utile pour nous ; il a raison surtout de croire résolûment qu'il n'est pas de plus beau titre pour qui en comprend la valeur et qui est digne de le porter.

VICTOR FOURNEL.

N. B. Voyez, au tome XIII du *Musée des Familles*, p. 116, le portrait de M. Saint-Marc Girardin, l'histoire de sa carrière, l'analyse de son cours jusqu'en 1846, et quelques anecdotes caractéristiques sur le professeur et son auditoire.

P.-C.



POÉSIE.

EN CAUSANT TOILETTE.



La toilette Composition de Pastelot.

Votre toilette avait les plus fraîches couleurs...
Nous causions toutes deux. Je vous parlais, madame,
De Dieu, de la nature, et du ciel, et de l'âme...
Et vous me répondiez : — Ces poëtes rêveurs
Ne savent raisonner que de ces grandes choses!
Causons donc, s'il vous plaît, de rubans bleus ou roses,
De voiles en dentelle et de chapeaux à fleurs.

— Eh bien, ce voile noir, que souvent, ô cruelle!
Vous baissez dans la rue, au regret du passant
Qui trouve sur l'étoile un nuage agaçant,
Ce voile nous ramène au fil du lin si frêle,
A la grande nature, au Dieu qui fit les champs :
On voit encor ce Dieu des fleurs et du printemps
A travers un voile en dentelle.

Un nouveau cachemire alors vous absorbait;
Un marchand l'apportait. Votre main, ô sirène!
Le drapait mieux sur vous qu'une toge romaine.
Il était né dans l'Inde..., à vos pieds il tombait.
— Ce fut pourtant, vous dis-je, un habit de voyage,
Que portait sans façon, par la pluie et l'orage,
Et comme un négligé, la chèvre du Thibet!

Vous ne m'écoutiez pas. — Ma robe damassée
Sort de chez Gagelin, disiez-vous. — Non, vraiment,
Répondis-je; elle sort de l'atelier charmant
Du ver à soie; il a sa fabrique placée
Sur les mûriers. Sans lui, vous envîriez toujours
La robe de satin, la robe de velours
De la rose et de la pensée.

— Ce soir je vais au bal: j'aurai du crêpe bleu...
Mettrai-je mes pendants d'oreille en perles fines?
Repreniez-vous encore. — Oui..., ces perles divines
De l'immense Océan parlent toujours un peu.
Ces pendants précieux, qui vous vont à merveille,
Vont, en se balançant, vous conter à l'oreille
Les secrets de la mer et la grandeur de Dieu!

Quand il ouvre sa main puissante et paternelle,
Dans la terre et les mers Dieu sème vos bijoux.
Car d'un bon père il a les faiblesses pour vous:
Au fond de votre cœur, qu'il garde sous son aile,
Il glisse la vertu qui vous rend bonne, et met
Aux rochers de la mine, où l'on prend ce hochet,
Le diamant qui vous rend belle.

— Il faudrait méditer sous les cieux azurés,
Dites-vous; Dieu se voile et ne peut se comprendre
Dans nos logis meublés en Boule, en palissandre...
— Mais ces meubles étaient arbres des bois, des prés.
Ils n'entendaient pas là tant de propos frivoles:
L'ouragan leur disait de sévères paroles,
Les oiseaux leur chantaient des cantiques sacrés.

Votre lit d'acajou, dans l'Inde, arbre plein d'ombre,
Avait un beau rideau de feuilles, vert et sombre.
Le bengali, sur l'arbre, au Dieu que tout bénit,
Le soir chantait un hymne, et, la tête sous l'aile,
S'endormait... Faites-vous toujours, aussi fidèle,
Votre prière au pied du lit?

Cette table de laque, incrustée et nacrée,
Où luit, dès qu'il fait nuit, votre lampe dorée,
Voyait, arbre des bois, la lune aux doux reflets.
Mais, dans ce frais boudoir, plus de céleste flamme:
Quand la foi veut briller, on lui ferme son âme;
Quand vient le clair de lune, on ferme ses volets.

Mais un ouvrier vint vous implorer, madame...
Et je vous dis encor: — Peut-être, ô jeune femme!
Il ourdit vos tissus ou tailla vos bijoux...
Soyez reconnaissante: il vous fit vaincre et plaire...
Il souffre... Mettez l'or dans la main qui naguère
Savait le ciseler pour vous.

L'ouvrier quelquefois finit l'œuvre divine:
Dieu met, pour qu'il travaille, un caillou dans la mine;
Il en fait un soleil!... Oh! point d'air méprisant;
Quand vous le rencontrez, point de dédain coupable!
Il est utile, et vous, vous êtes agréable:
Il est le ver à soie, et vous le ver luisant.
Et nous causions toilette, écrins... Nos causeries,
Comme un petit chemin, semé de pierreries,
Menaient au Créateur. Au coin de votre feu,
De son grand firmament nous soulevions les voiles;
Car le brillant au doigt, comme au ciel les étoiles,
Nous dit: Amour et gloire à Dieu!

ANAÏS SÉGALAS.

EXPOSITION DE L'ŒUVRE D'ARY SCHEFFER.

L'exposition de l'œuvre d'Ary Scheffer attire dans les salons du marquis d'Hertfort, boulevart des Italiens, une énorme et brillante affluence. Elle se compose de cent un morceaux d'art qui ont été disposés avec beaucoup de goût par l'habile ordonnateur, M. Francis Petit. Le plus grand nombre des ouvrages, et assurément les plus remarquables d'Ary Scheffer, ce grand artiste et cet homme de cœur, se trouvent réunis là, et confirment tout ce que nous avons dit dans notre notice (*Musée des familles* de décembre 1858). C'est bien là le peintre de l'âme et le poëte de la peinture, surtout dans ses dernières productions, dont quelques-unes sont à l'état d'ébauches. Ces ébauches ajoutent un charme attendrissant à l'exposition. On y surprend la belle pensée d'Ary Scheffer, au moment même où elle allait contempler face à face cet idéal divin qu'il recherchait avec tant d'ardeur. Nous reparlerons des tableaux que nous n'avions pas vus, à l'époque de notre premier travail.

ATLAS MILITAIRE DE LA FRANCE MODERNE,

Par M. Gustave Hubault, docteur ès lettres, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand (1).

Si la géographie est l'œil de l'histoire, cela est surtout vrai pour l'histoire militaire de la France moderne. Vous ne comprendrez les victoires de Turenne et de Napoléon que si vous en étudiez minutieusement le théâtre. Or, depuis l'invention de la poudre, la guerre ayant été à la fois la science et la gloire de notre pays, lire nos annales sans cartes militaires, c'est voir au hasard couler le sang, tomber les hommes, et défiler des événements confus; c'est juger une partie d'échecs sur le vain bruit des rois, des cavaliers et des tours. L'*Atlas* de M. Hubault, fait avec conscience et netteté, est donc le complément indispensable de toutes nos histoires modernes. Grâce à ces cartes, où tous les champs de bataille sont figurés et toutes les évolutions expliquées dans le plus grand détail, vous suivez et admirez nos expéditions d'Italie au quinzième et au seizième siècle, les campagnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI en Allemagne, en Hollande et en Amérique, celles du Consulat, de la Révolution et de l'Empire dans toute l'Europe. Fornoue et Charles VIII, Agnadel et Louis XII, Garigliano et Bayard; Marignan, Pavie et François Ier; Ivry, Fontaine-Française et Henri IV; Rocroy et Condé, le Rhin et Louis XIV, Turenne, Vauban, etc.; Denain et Villars, Philipsbourg et Berwick, Fontenoy et le maréchal de Saxe, Jemmapes et Dumouriez; Arcole, Marengo, Austerlitz et Napoléon; Waterloo et Wellington, etc., ne sont plus des noms en l'air, mais s'expliquent à l'œil et à l'esprit pour rester dans la mémoire. Le génie et la gloire ont leur commentaire et leur démonstration. Nous n'avons pas besoin de dire quelle valeur et quelle actualité la guerre d'Italie ajoute encore à l'*Atlas militaire* de M. Hubault. P. C.

(1) In-folio de 18 cartes. Chez E. Belin, rue de Vaugirard, 52.



LA CROIX D'HONNEUR (1)

VII.

Madeleine rentra tout essoufflée.

— Mam'selle, Mme d'Herbeval m'a chargée de vous dire qu'elle vous remerciait bien, qu'elle montrerait votre lettre à M. Victor, qu'elle espérait que ça le rendrait raisonnable. Elle est venue me parler elle-même. Elle avait les yeux tout gros, comme si elle sortait de pleurer. — « Mlle Mareuil va quitter la ville, a-t-elle ajouté comme ça ; elle a peut-être quelques petites dépenses à faire; si j'osais, si je pouvais... » En même temps, elle pliait et dépliait dans ses doigts un billet, — vous savez bien, — un de ces billets qu'on donne pour de l'argent ?»

— Un billet de banque ?

— Oui; on aurait dit qu'elle avait quasiment envie de me le tendre ; mais, comme vous ne m'aviez pas donné d'ordres là-dessus, j'ai répondu, en faisant la révérence : — « C'est bien, madame, je dirai ça à Mlle Pauline. » — Et je me suis bien vite sauvée.

Une ardente rougeur était montée aux joues pâles de Pauline, durant ce récit.

— De l'argent ! murmura-t-elle à demi-voix.

Puis, éclatant :

— Que tu as bien fait, Madeleine ! que tu as bien fait ! Non, non, non, il ne faut rien accepter de Mme d'Herbeval : rien, entends-tu ?

— C'est ce qu'il me semblait ; à moins qu'elle ne veuille encore être votre belle-mère, ce qui arrangerait bien des choses; car enfin...

— Assez, Madeleine, je t'en prie !

— Oui, je suis une bête ; je vous fais de la peine à tout moment, en jasant comme une pie. Il vaut mieux que j'aille acheter quelque chose pour votre dîner ; vous n'avez rien mangé d'aujourd'hui.

— C'est vrai, dit Pauline, se rappelant sa journée. Et Julien, mon Dieu ! ce pauvre Julien !

— Oh ! le petit, je l'ai fait déjeuner tant bien que mal. Son cœur n'y était guère non plus, au pauvre chat ; mais pourtant...

Pauline regarda la bonne servante d'un œil humide.

— Oui, dit-elle, tu as songé à lui, toi, tandis que moi, égoïste, je ne songeais qu'à nos chagrins.

— Je crois bien que j'ai encore quelques sous...

Madeleine fouillait dans sa poche.

— Attends ! dit Pauline, fouillant aussi dans la sienne.

Elle en tira plusieurs petites pièces de monnaie blanche, et les lui donna.

— Ma bonne Madeleine, reprit-elle d'une voix tremblante, je n'aurai plus longtemps à réclamer tes services. Encore un jour ou deux, et je m'en irai bien loin d'ici.

— Et où donc ça, mam'selle Pauline ?

Pauline baissa la tête.

— A Brest !

— Ah ! oui ! c'est bien pensé. Dans le fait, vous ne pouvez rester, puisque le propriétaire ne veut plus de nous. Une vilaine ville d'ailleurs, où l'on dit et où l'on fait un tas d'horreurs : pas plus loin qu'avant-hier, tenez, vous savez bien, j'avais pris le petit avec moi pour aller faire des courses dehors ; est-ce que de méchants polissons ne se sont pas mis à courir après nous, en le nuant et l'appelant *graine de galérien ?* Le pauvre cher cœur est revenu tout pleurant.

Pauline leva les yeux au ciel.

— Allons, voilà encore que je vous fais du chagrin ! Qu'est-ce que j'ai besoin de vous conter ça ? Julien a plus d'esprit que moi ; il sait tenir sa langue, lui ! Là-bas, au moins, nous serons près de votre pauvre papa.

— Oui, dit Pauline, avec un tendre et douloureux sourire.

— Eh bien ! voilà qui est décidé ; j' m'en vas faire les préparatifs, ça ne sera pas long !

— Julien et moi nous partons, reprit Pauline avec un nouvel effort ; mais toi, Madeleine, — il n'en est pas question.

Madeleine, qui avait le pied tourné pour sortir, s'arrêta comme suffoquée, et fixa sur sa jeune maîtresse des yeux effarés.

— Quoi donc que vous voulez dire, mam'selle Pauline ?

— Madeleine, je n'ai pas eu le courage de t'en parler jusqu'à présent ; mais, tu le vois bien, — il faut que tu cherches une condition.

— Mais c'est-il bien possible que vous me chassiez ?

— Oh ! Madeleine ! peux-tu employer un mot pareil ?

— Enfin, vous me congédiez ; c'est toujours la même chose. Qu'est-ce que j'ai donc fait pour vous mettre en colère ?

— Me mettre en colère ! toi, la meilleure, la plus fidèle des créatures ! la seule dont tant de malheur n'ait pas épouvanté l'affection et le zèle !

Les larmes étouffaient la voix de Pauline.

— Faut pas en dire tant. Je sais bien que je ne vaux pas grand'chose ; je ne suis pas toujours bien propre, ni bien attentive, ni bien respectueuse ; je bavarde à tort et à travers, et je laisse brûler mon *fricot*, en caquetant à la porte avec des voisines ; si bien que feu votre bonne mère, malgré sa douceur d'ange, se fâchait tout de bon quelquefois. Mais monsieur riait, lui. — « Allons, allons, disait-il, un rôti brûlé, ce n'est pas une affaire. Madeleine est une étourdie, mais elle a bon cœur ; elle fera mieux un autre jour. » Je ne fais pas beaucoup mieux peut-être ; mais enfin, mam'selle, convenez-en, là ; je ne fais pas pis. Jusqu'ici vous ne m'aviez jamais grondée.

— Madeleine, ma bonne, ma chère Madeleine, ne veux-tu donc pas me comprendre ? Il ne nous reste rien, — rien, absolument rien ! Ce n'est plus auprès de nous que tu peux gagner ta vie,

Madeleine se mit à pleurer.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! où irai-je donc, si je vous quitte ?

— Chez d'autres maîtres plus heureux...

— Et vous et le petit, que deviendrez-vous, n'ayant plus personne pour vous servir ?

— A mon tour, Madeleine, je travaillerai.

Madeleine haussa les épaules.

— C'est avec ces pauvres petites mains blanches que vous comptez travailler ! A quel métier donc ?

— Je couds, je brode passablement, un peu lentement, il est vrai ; mais je m'exercerai. Je puis même, tu le sais,

(1) Voyez, pour la première partie, le précédent numéro.

raccommoder de la dentelle; — on dit que cela se paye bien.

— Oui, — quand on a de l'ouvrage. Et à qui en demanderez-vous de l'ouvrage, dans un endroit où vous n'avez ni amis ni connaissances ?...

— J'irai trouver les sœurs de la Charité ; il doit y avoir là des sœurs de la Charité ; elles m'en procureront. Malheureux ou coupables même, tous ceux qui souffrent sont leurs amis.

— Ce n'est pas mal imaginé. Mais, pendant que vous travaillerez, qui est-ce qui prendra soin du petit ? Qui est-ce qui l'instruira ?

— Je tâcherai de faire l'un et l'autre. Je me lèverai avant le jour, je veillerai dans la nuit ; rien ne me coûtera.

— Et vous croyez que c'est possible, et que vous n'avez qu'à laisser là votre pauvre Madeleine, comme un vieil outil dont on peut se passer ?

VIII.

Il y eut une longue pause. Madeleine, la tête baissée, roulait entre ses doigts le coin de son tablier, selon son habitude, quand elle avait quelque grave motif d'embarras ou de réflexion, puis le portait de temps en temps à ses yeux pour les essuyer.

— Mam'selle Pauline, reprit-elle enfin, écoutez. Voilà dix-huit ans que je suis dans la maison. Je vous ai connue que vous n'étiez pas plus haute que ça ; j'ai vu naître notre Julien, de même que vos autres petits frères et sœurs, qui sont morts, les pauvres chéris. C'est moi qui l'ai toujours soigné depuis qu'il est au monde ; je l'aime, vous le savez bien, ni plus ni moins que la prunelle de mes yeux. Chez vos bons parents, je me sentais comme en paradis. Avant eux, je n'avais servi qu'une vieille dame, malingre et colère, avec qui je suis toujours restée pourtant jusqu'à sa mort. De moi-même, je n'aurais jamais quitté votre famille ; mais, dame ! je pouvais me casser bras ou jambe, tomber infirme, me trouver hors d'état de gagner mes gages : eh bien ! pour lors, est-ce que vous m'auriez mise à la porte ?

— Oh ! Madeleine, peux-tu le penser ?

— Ou bien, enfin, je serais devenue toute vieille, toute courbée, toute décrépite... Est-ce que vous m'auriez envoyée à l'hôpital ?

— Jamais, jamais ! c'est près de nous, c'est chez nous que tu aurais fini ta vie !

— C'est ça, vous m'auriez dorlotée à rien faire, vous ; et, parce que vous êtes dans la peine, vous me dites de m'en aller, comme une sans-cœur, après avoir mangé votre pain pendant dix-huit ans, — boire et manger ailleurs ; vous laissant là toute seule, avec le petit, devenir Dieu sait quoi. — Mais voyez donc, mam'selle Pauline, que ça n'a pas l'ombre de justice, que ça n'est vraiment pas possible... Oh ! je vous en prie, je vous en prie, continua Madeleine d'un ton suppliant, gardez-moi auprès de vous ! vous verrez que je ne vous serai pas inutile. Je suis habile à la besogne, quand je m'y mets ; le bon Dieu m'a bâtie pour cela, moi, à la bonne heure ! Je sais trente-six métiers, aux champs comme à la ville : sarcler ou moissonner, blanchir, ravauder, ça m'est égal. Je garde les malades mieux que personne, je fais le ménage en un tour de main. Quand le travail manque d'un côté, j'en trouve d'un autre. Laissez-moi faire, je vous gagnerai de bonnes journées, et, tant que Dieu me prêtera vie, vous ne manquerez de rien !... Mais vous, mam'selle Pauline, travailler ! y pensez-vous ? Hélas ! pauvre chère demoiselle, quand vous passeriez le jour et la nuit à tirer votre aiguille, vous ne sauriez seulement gagner, dans toutes vos vingt-quatre heures, de quoi nourrir un oiseau. D'ailleurs vos jolis yeux n'y résisteraient pas, ni votre santé. Et quand vous serez aveugle, ou malade, ou morte, la belle avance ! Et Julien ? faudra le mettre aux orphelins, alors ! — Et puis songez donc ! est-ce qu'une demoiselle bien née, comme vous, peut rester ainsi toute seule dans le monde, sans parents ni amis auprès d'elle ? Une vieille bonne, ce n'est pas grand'chose, je le sais ; mais enfin ça vaut mieux que rien ; c'est toujours un porte-respect. Soyez tranquille, tant que je serai là, personne ne s'avisera de vous manquer ni de médire de vous. M'en aller ! mais, encore une fois, est-ce possible ? Et à qui pourriez-vous parler de votre chère maman et de votre pauvre papa ?... Voyons, n'est-ce pas la vérité que je vous dis là ? — Mais, au lieu de pleurer à chaudes larmes comme ça, dites-moi donc une bonne fois : — Madeleine, ne t'en va pas !

— Madeleine, ma pauvre Madeleine, plût au ciel que cela me fût permis !

— Bon ! vous allez me répéter encore que vous n'avez rien. C'est clair que vous n'avez rien, puisqu'on vous a tout pris. Eh bien donc, dites un peu avec quoi vous comptez payer votre voyage tout d'abord ?

— Je voulais te prier, répondit Pauline d'une voix faible, pour dernier service, de tâcher de vendre quelques petits bijoux qui me viennent de ma mère...

— Il ne manquerait plus que ça ! Allez, mam'selle Pauline, gardez les pauvres reliques de la chère sainte. Tout ce que vous pourriez en retirer, ce serait le chagrin de ne les avoir plus. Rapportez-vous-en à moi. Voilà déjà un bout de temps que, voyant comment les choses tournaient, j'ai repris petit à petit mon magot de la Caisse d'épargne...

— O Madeleine ! tes économies, la ressource de tes vieux jours !

— Bah ! bah ! mes vieux jours ! Ils ne sont pas près d'arriver, mes vieux jours ! J'ai bon pied, bon œil, Dieu merci. D'ici là, le petit sera maréchal de France, et alors il ne me laissera manquer de rien. D'ailleurs, si j'ai des économies, c'est la faute à votre papa. Il me disait toujours : — « Madeleine, vous n'êtes plus une jeunesse, ma fille : faut pas dépenser tout votre argent comme ça, en bonnets à rubans. » — Et il prenait la peine de me placer lui-même mes gages, sans compter qu'il y mettait encore souvent du sien par-dessus le marché, le pauvre cher homme ! C'est donc bien juste qu'il lui en revienne quelque chose. Voulez-vous par hasard que je thésaurise ? Pour qui ? je n'ai pas de parents ; je suis un enfant trouvé. Si j'étais morte, j'aurais tout laissé à Julien ; ne vaut-il pas mieux que ça lui soit utile tout de suite ? Allons, mam'selle Pauline, soyez raisonnable ; dites-moi donc oui... Mais dites donc !

Pauline demeurait immobile, la tête cachée dans ses mains, tandis que des larmes filtraient goutte à goutte entre ses doigts. Madeleine, à bout d'éloquence, attendait dans un silence plein d'anxiété. Enfin Pauline, relevant brusquement son visage éploré, tendit avec élan ses deux mains vers la vieille servante.

— Eh bien, oui ! dit-elle, oui, Madeleine, j'accepte ! De toi, de ta fidèle affection, je puis tout accepter. Ce secours que, dans mon délaissement et ma faiblesse, j'implorais de Dieu pour m'aider à remplir ma tâche, je le vois, je le sens, Dieu l'avait placé près de moi, Dieu l'avait mis en toi ! Oui, tout ce que ton cœur me donne, je puis l'accepter, car il y a dans le mien assez de reconnaissance pour le payer.

— A la bonne heure donc ! C'était une mauvaise pensée qui vous passait là par l'esprit. Voyez un peu que de paroles inutiles ça nous a fait dire ! Tenez, voilà Julien qui vient voir, j'en suis sûre, si c'est qu'on ne dîne pas aujourd'hui. Pour devenir maréchal de France, faut d'abord ne pas crever de faim, n'est-ce pas, mon chou ?... Allons, je m'en retourne à ma cuisine.

— A ta cuisine ? dit Pauline, avec un rayon de faible gaieté.

— Ah ! c'est vrai, c'est vrai ! Pour aujourd'hui, faudra nous contenter de celle du charcutier.

Madeleine sortit, le cœur et le pied légers.

Le lendemain matin, Pauline s'occupait à rassembler et empaqueter le peu d'effets personnels qui constituaient désormais l'unique avoir du frère et de la sœur. Le petit Julien accourut, tout rouge et l'œil brillant.

— Sœur, sœur, figure-toi ce qu'on vient d'apporter pour moi ! une grande caisse !

— Pour toi ? De quelle part ?

— Je ne sais pas ; c'est un commissionnaire qui l'a déposée sans rien dire, là, dans le vestibule. Viens donc voir.

Il entraînait Pauline par la main. La caisse portait, en effet, pour adresse : *A Monsieur Julien Mareuil.* Madeleine, armée d'une pince et d'un marteau, en fit sauter le couvercle.

— Des livres ! s'écria Julien, en battant des mains.

Sur les livres se trouvait un papier plié. Pauline le prit, et lut tout haut avec une vive émotion :

« Mon bon petit Julien,

« On dit que tu vas quitter M***. Je désire que tu emportes de moi un souvenir d'amitié. Je t'envoie donc quelques livres, sachant que rien ne peut te faire plus de plaisir. La plupart ne sont pas neufs ; mais ils ont servi à mon instruction ; j'espère que, studieux comme tu l'es, ils



Madeleine. Dessin de Foulquier.

serviront à la tienne. Prends aussi le petit paquet que j'y ai joint ; il ne vaut pas un refus. Dis à ta sœur que c'est un ami fidèle qui te le donne..., un ami qui devait être ton frère, et qui, malgré les événements et les volontés contraires à la sienne, le sera toujours par le cœur. Ne l'oublie pas.

« V. d'Herbeval. »

Julien, à peine âgé de dix ans, écrivait déjà très-bien, et sans aucune faute déshonorante d'orthographe. Quelques moments après, assis sur le parquet, les jambes croisées à l'orientale, un livre sur ses genoux, une feuille de papier sur son livre, un encrier de corne par terre à côté de lui, il rédigeait d'inspiration sa réponse :

« Mon bon ami Victor,

« Je te remercie des livres que tu m'envoies. Ma sœur veut bien que je les accepte, et dit que tu ne pouvais me faire un plus beau cadeau. Je vais, avec leur aide, travailler à devenir bien savant... Quant à tes dix pièces d'or, je les réserve pour les grandes occasions. En attendant, Pauline se charge d'en avoir soin, et les a mises dans la boîte où elle tient enfermés la croix d'honneur de papa et l'anneau de maman. Je suis bien fâché que tu ne puisses plus être mon frère, et Pauline aussi, j'en suis sûr. Mais c'est égal, je ne t'oublierai pas, et je prierai tous les jours, soir et matin, le bon Dieu pour toi.

« J. Mareuil. »

La signature était ornée d'un paraphe compliqué et enjolivé de capricieux fleurages.

Madeleine alla porter, le soir, après son ouvrage fini, la lettre du *petit.*

— Ah, mam'selle ! dit-elle en rentrant ; je l'avais bien prévu que M. Victor tomberait malade. Il ne tenait plus



sur ses jambes. — Il s'est mis au lit avec la fièvre, — une fièvre d'enfer.

Pauline joignit les mains.

— Que Dieu le conserve à sa mère! murmura-t-elle d'une voix profonde.

IX.

Huit années se sont écoulées. Pauline Mareuil, assise près d'une petite table de noyer, travaille seule à la clarté d'une pauvre lampe de cuivre, dont la lumière douteuse, luttant avec le crépuscule expirant d'un soir d'automne, annonce que l'huile, versée d'une main parcimonieuse, n'y brûle que goutte à goutte, et presque à regret. La pièce où Pauline se trouve est une étroite mansarde, perchée au sixième étage d'une vieille maison de Paris. Trois chaises de paille, un lit de sangle drossé dans un coin; un coffre de bois blanc tenant lieu d'armoire et de commode; un de ces fourneaux portatifs, dits *économiques*, qui, pour beaucoup de pauvres ménages parisiens, font office de cuisine..., en complètent l'ameublement. Cependant, une certaine intention d'élégance, jointe à la propreté, ainsi qu'à l'ordre le plus rigoureux, ne laisse pas d'y paraître. Ici, un pot de réséda, posé sur une planche en encoignure; là, une autre planche chargée de livres régnant le long du mur, attestent les goûts délicats et intelligents des maîtres du logis.

De temps en temps, Pauline porte la main à ses yeux, par un geste de fatigue et de souffrance extrêmes, puis reprend son ouvrage. Enfin, sa vue brouillée réclamant de plus en plus le repos, elle quitte tout à fait son aiguille, ferme les paupières, et se perd peu à peu dans une rêverie prolongée.

Alors, comme une vision du sommeil, se déroule devant son esprit le tableau successif des années écoulées.

C'est d'abord le toit de famille à M*** avec ses derniers jours paisibles, ses espérances dorées, et les terribles émotions qui les ont suivis.

Puis, quelle affreuse image!... C'est Brest!

Là, dans le séjour sinistre, dont le nom est synonyme d'infamie, lui apparaît, au milieu d'une auréole de sainteté, la grave et pâle figure de son père, subissant, avec l'exactitude muette et l'obéissance héroïque du soldat, — non comme un châtiment, mais comme une consigne sévère, — l'erreur de sa condamnation. Et quiconque le voit se sent pris soudain d'un étonnement douloureux et d'un respect involontaire.

— Cet homme n'a rien fait pour être ici, disent en haussant les épaules ses horribles compagnons.

Ils s'y connaissent.

Mais la lutte victorieuse de l'âme contre les assauts sans cesse repoussés du désespoir a promptement usé le corps. Au bout de quelques mois, le colonel Mareuil est mort, et les deux orphelins, vêtus d'humbles habits de deuil, reprennent leur route à travers le monde, emportant avec eux les suprêmes bénédictions du délivré.

Et Brest s'éloigne dans les douleurs du souvenir, comme la coque informe d'un navire naufragé au milieu des brumes de l'Océan.

La scène change. Deux petites mansardes, dans l'une des rues reculées du faubourg Saint-Marceau, deviennent leur demeure. C'est à Paris, — cet asile de tant de misères, — ce vaste réservoir de tant de science, où l'intelligence du pauvre peut gratuitement puiser, que Pauline et Madeleine poursuivent à l'envi leur tâche respective de dévouement.

Madeleine se multiplie. Bientôt, de toutes parts, on la recherche, comme la plus intrépide travailleuse du quartier. Jamais elle ne s'est senti tant de cœur à l'ouvrage, l'esprit aussi alerte, ni les bras aussi forts.

Pauline ne vit que pour Julien. Elle passe les jours et souvent une partie des nuits à étendre ses propres connaissances; à se pénétrer, sans que rien puisse lasser ou rebuter son zèle, de toutes celles qui doivent entrer, au moins à l'état élémentaire, dans l'instruction d'un homme éclairé. Comme l'oiseau qui ne donne la pâture à ses petits qu'après l'avoir lui-même pétrie à leur usage, elle les transmet ensuite graduellement à son frère. Et cette nourriture de l'esprit, préparée par une tendresse de femme, n'entre par l'intelligence que pour descendre jusqu'au cœur, et y développer tous les instincts du beau et du bien. Aux heures studieuses, Julien trouve dans Pauline la directrice et la compagne de ses travaux; aux heures de délassement, son amie et la confidente de toutes ses pensées; en santé, il la voit sourire au développement vivace de ses facultés; malade, il la voit penchée sur son lit, dans une infatigable sollicitude. Séquestrés du monde, dont ils fuient les regards, le frère et la sœur marchent en se tenant par la main, les yeux fermement fixés sur le but désormais unique de leur vie.

Et cette vie, toute de devoir, a aussi ses plaisirs : plaisirs doux comme leur affection fraternelle, nobles comme leur intelligence.

Ce sont de belles matinées de printemps, passées dans les verts labyrinthes du Jardin des Plantes, à respirer la brise tout embaumée par le parfum des blancs magnolias, toute frissonnante dans les grands bouquets roses du rhododendron, et dans la longue chevelure des sapins et des cèdres, dont elle incline sur leur tête l'austère feuillage... Parfois un vieux jardinier les salue, et leur dit le nom des fleurs et des arbres; ou bien un grave savant, souriant à l'heureuse physionomie de Julien, l'attire chez lui, et l'initie aux premières notions des lois de la nature. Ce sont aussi de longues courses dans les bois voisins de Paris, des visites aux riches musées qui renferment les chefs-d'œuvre de l'art ou les collections curieuses de la science...

Mais l'âge de l'enfance a fui. Julien désormais peut, sans guide et sans secours, suivre seul ses études. Sa sœur ne s'y associe plus que par un reste d'habitude, pleine encore de douceur et de charme. Il les complète avec ardeur dans les bibliothèques publiques, et à ces cours d'enseignement élevé, dont Paris ouvre libéralement l'entrée à quiconque est avide d'écouter la parole puissante de ses plus fameux professeurs.

Et Pauline dit à Madeleine :

— Ma bonne Madeleine, me voici en grève. Si tu ne veux pas que je sois inutile au monde, il faut bien que tu me permettes de partager tes travaux.

Pauline en était là de sa rêverie, quand quelques légers coups, frappés à la porte d'une manière particulière, vinrent l'en arracher. Elle courut ouvrir.

X.

Julien, grand et beau jeune homme de dix-huit ans, entra vivement, jeta sa casquette sur une chaise, et s'approchant de la table :

— Ah! Pauline, Pauline! dit-il, voilà encore une fois que tu fatigues tes pauvres yeux. Si Madeleine t'y prenait, elle te gronderait d'une belle façon!

— Mon bon ami, je ne puis pourtant pas lui laisser tout à faire. Pour vous complaire à l'un et à l'autre, j'ai suspendu depuis quelque temps déjà mes travaux

de ravaudeuse et de coloriste. C'est bien le moins que je prenne soin de nos propres effets. Voudrais-tu partir avec une blouse déchirée ?

— Ah ! oui, c'est pour moi, comme toujours, que tu travailles. Mais attends, tu vas voir...

Il prit l'ouvrage de Pauline en main.

— Tu vas voir si je ne sais pas me tirer d'affaire tout seul.

— Il ne reste qu'un bouton à coudre, dit Pauline en souriant.

— Eh bien ! je le coudrai. Un soldat doit être propre à tout et manier l'aiguille comme la baïonnette. Cela entre dans son éducation. Ne le sais-tu pas ?

— Soit. Mais, au lieu de me gourmander, tu devrais bien me dire si enfin tu l'es tout à fait, soldat ; si demain...

— Demain, je pars. J'ai ma feuille de route en poche. Tout les papiers sont en règle, toutes les formalités remplies. Je rejoins mon régiment à Perpignan, et vogue la galère ! on nous embarque pour l'Afrique. Tiens, voilà ton bouton cousu.

— Tu es vaillant à la besogne.

Julien pencha la tête et demeura pensif un moment.

— Oui, reprit-il. Et ce n'est pas seulement à tirer l'aiguille que je pourrais employer cette vaillance. Mes bras sont jeunes, mes poignets sont forts. Au lieu d'endosser cet habit militaire dont je suis si fier, mais qui ne profitera qu'à mon égoïsme, ne serait-ce pas à moi, homme, de gagner désormais au prix de mes sueurs, — avec la pioche ou la truelle, la scie ou le rabot, n'importe, — le pain de ma sœur et de notre vieille Madeleine ? ne serait-ce pas mon tour...

— Tais-toi, Julien, tais-toi. Tu as autre chose à faire en ce monde. Songe à notre père.

Pauline ajouta aussitôt, surmontant courageusement son émotion :

— C'est pour le coup que Madeleine me gronderait, et à plus juste titre que tout à l'heure, si elle voyait comme j'ai négligé notre pot-au-feu.

Pauline courut vers le fourneau, sur lequel était posé un vase de terre à gros ventre.

— Le feu est presque éteint. Quel maigre bouillon nous allons avoir, mon pauvre garçon, pour le dernier repas que nous devons faire ensemble !

— Tu me régaleras à mon retour.

— Dieu sait quand !

— Oui, mais il sait aussi que ce jour-là tu n'auras plus affaire à un simple soldat qu'on traite sans façon. Ce sera, ma chère sœur, à un bel officier, s'il te plaît.

— Pourquoi pas à un maréchal de France, selon la prédiction de Madeleine ?

— Oh ! il y a temps pour tout. Mais est-ce que je ne la verrai pas, Madeleine ? Est-ce que je ne pourrai pas lui faire mes adieux ?

— Si, si. Tu sais qu'elle garde un malade. Mais elle m'a dit qu'elle ferait tout pour s'échapper. Et tiens, si je ne me trompe, j'entends son pas dans le corridor.

Un petit pas, à la fois lourd et pressé, s'approchait. Julien ouvrit la porte.

— Mais viens donc, viens donc me faire compliment, Madeleine ! Me voilà soldat, c'est chose terminée.

Madeleine fit de la main le salut militaire.

— Mon maréchal ! dit-elle.

Puis se tournant vers Pauline :

— Mais quoi que vous tripotez là, mam'selle Pauline ? Vous allez vous brûler. Laissez, ça me regarde.

Elle écarta Pauline, qui versait le bouillon dans une soupière de grossière faïence, et s'empara de la besogne.

— Fort bien. Il faut tu que retournes à ta cuisine, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, vous vous moquez, parce que autrefois je disais toujours ça, quand j'avais bien bavardé. Mais chacun doit se mêler de ses affaires, voyez-vous.

— Oh ! dès que tu es là, je sais bien qu'il ne m'est plus permis de remuer. Pourtant tu ne m'empêcheras pas de mettre le couvert. Car c'est grand couvert, aujourd'hui.

Pauline alla chercher dans la mansarde voisine, qu'elle partageait avec Madeleine, quand celle-ci n'était pas retenue au dehors, la pauvre vaisselle nécessaire au dîner, et la posa sur la table.

— Maintenant, dit-elle, mets-toi là et mange avec nous.

— Vous voulez rire, mam'selle Pauline. Allons donc !

Madeleine prit son assiette de soupe et alla s'asseoir au fond de la mansarde. Pauline insista, sous prétexte de la solennité du jour, et finit par la laisser faire, connaissant par expérience l'inutilité de ses sollicitations sur ce point.

A mesure que la soirée avançait, le frère et la sœur devenaient plus silencieux. Pauline affectait un sérieux paisible pour ne pas amollir Julien ; Julien une gaieté insouciante, pour ménager la sensibilité de Pauline. Le moment de se séparer vint enfin. Pauline prit la boîte qu'ils appelaient leur trésor et l'ouvrit.

— Julien, dit-elle, voici toute ta fortune. Il est temps de la remettre entre tes mains. Tu la dois à un ami. Puisse-t-elle te profiter selon ses désirs ?

Elle lui tendait les pièces d'or de Victor d'Herbeval. Julien les repoussa.

— Non, non, Pauline, je t'en supplie, garde cela. Je serai plus tranquille ainsi. L'État se charge désormais de moi. Je n'ai besoin de rien. Si Madeleine tombait malade, si toi-même...

— Jamais, Julien ! Cet or n'a pu être accepté que pour toi ; il ne doit être employé que pour toi. Tes habits de première communion, l'achat de quelques livres indispensables ; en dernier lieu, les frais de ton baccalauréat ès sciences, ont absorbé déjà, tu le sais, la plus grande partie de ton bien. Prends le reste ; prends-le ; je n'y toucherai en aucun cas.

Julien prit les pièces d'or et les glissa dans la main de Madeleine.

— Tiens, lui dit-il, je te fais mon intendant.

— Oui, oui, maréchal, ce sera pour votre première épaulette.

— Julien, reprit Pauline, nous allons nous quitter. Rappelle-toi...

Elle ne put en dire davantage. Elle tenait en main la croix d'honneur de son père. Ses lèvres s'y collèrent un instant, puis elle la tendit silencieusement à Julien, qui la pressa longtemps sur les siennes avec un religieux amour. Le stoïcisme de Pauline n'y résista pas. Elle tomba sur une chaise, et, couvrant ses yeux de sa main, laissa couler ses larmes en abondance. Julien vint à elle, l'entoura de ses bras, et appuyant la tête de Pauline sur son cœur :

— Ma Pauline, ma sœur, dit-il, je ne puis pas, je ne veux pas te dire tout ce qu'il y a là de tendresse et de gratitude pour toi ; mais compte sur ton frère, sur ton élève. Tu as fait de moi un honnête homme, capable de prendre place un jour dans les rangs éclairés de la société. La tâche que notre père t'avait imposée, tu l'as remplie tout entière ; la mienne commence. Compte sur moi ; je ne tromperai ni son attente, ni ton espoir...

Pauline lui serra la main. Ils furent quelque temps à se remettre. Madeleine s'essuyait aussi les yeux dans son coin. Pauline reprit :

— Tu pars de bon matin ?

— Oui, au point du jour. Faisons-nous nos adieux, Pauline, et, je t'en prie, va prendre du repos. Moi, j'ai à m'occuper de mes préparatifs.

— Non, Julien, je veux t'aider...

— Laissez, mam'selle Pauline, laissez. Je ferai le paquet du petit. Et puis, après cela, vous pouvez dormir, vous et lui, sur vos deux oreilles. Je me charge de l'éveiller à temps.

— Oh ! tu te charges de tout. Et ton malade ?

— Mon malade se passera de moi. Il ne va pas mourir pour ça ; c'est convenu. Faut bien, vu l'intérêt de ma santé, que je dorme au moins une nuit par-ci par-là.

Le lendemain matin, Pauline, levée avant Madeleine même, frappait à la porte de Julien. Elle avait dompté sa faiblesse de femme, et armé son visage d'une fermeté sereine.

— Adieu et bon courage ! se dirent mutuellement le frère et la sœur, en s'embrassant une dernière fois.

Pauline resta debout, l'oreille tendue, au seuil de sa porte, écoutant les pas de Julien se perdre dans le corridor et sur l'escalier, puis rentra dans sa mansarde. Quand Madeleine, qui avait voulu à toute force porter le paquet du *petit*, remonta, elle trouva Pauline prosternée au pied de son lit, la tête cachée dans les plis de la couverture. Madeleine s'agenouilla un peu en arrière, et récita dévotement le *Pater* à demi-voix ; puis, achevant tout haut :

Pauline attache la croix de son père sur la poitrine de son frère. M. d'Herbeval au fond. Dessin de Foulquier.

— Mon Dieu ! dit-elle, nous vous confions notre enfant. Protégez-le contre tous les périls de l'âme et du corps. *Amen.*

Pauline, sans lever la tête, lui tendit la main.

— *Amen !* répéta-t-elle avec un sanglot.

XI.

Le temps poursuivit sa marche. Restées seules dans l'uniformité de leur vie patiente, Pauline et Madeleine comptaient les jours qui enfonçaient de plus en plus le départ de Julien dans le passé. Madeleine travaillait, Pauline souffrait. L'énergique tension de toutes ses facultés durant tant d'années, le zèle dévorant apporté par elle à son œuvre de dévouement, joints à l'action cachée, mais rongeuse, de la douleur filiale incessamment couvée dans son âme, avaient profondément fatigué sa frêle organisation de femme. Tant qu'elle s'était vue nécessaire à Julien, tant que Julien présent donnait de l'intérêt à chacune de ses heures, soutenue par l'excitation de sa volonté, elle n'avait pas senti l'affaissement de ses forces. Maintenant, comme le travailleur harassé au terme de sa journée, elle laissait retomber ses bras détendus. Pourtant une tâche nouvelle s'offrait à ses yeux : c'était de rendre à son humble et insouciante bienfaitrice tout ce que celle-ci avait fait pour elle. Mais vainement, en cachette de Madeleine, voulut-elle l'essayer. A tout moment, les douleurs nerveuses qui la torturaient et la menaçaient d'une cécité prochaine la forçaient de quitter l'aiguille ou le pinceau.

Les seules joies de sa vie étaient les lettres tendres et

gaies de Julien. Au bout de six mois, il écrivait d'Afrique :

« Ma bonne sœur, réjouis-toi. Me voilà déjà plus qu'un homme : je suis caporal ! »

Puis, plus tard :

« Ma bonne sœur, j'ai les galons. La prédiction de Madeleine est en voie de s'accomplir. Patience ! »

Et tout aussi joyeuse que si le *petit* eût déjà pris possession du bâton ambitionné, Madeleine courut annoncer la grande nouvelle à tous ceux des locataires de la maison avec qui elle était en connaissance, et qui s'intéressaient à ses jeunes maîtres, comme elle disait, parce qu'on savait que, malgré leur pauvreté, ils étaient d'une bonne famille, laquelle avait *eu des malheurs.*

Julien tenait sa sœur au courant de ses expéditions militaires, mais plus encore de tous les petits incidents de sa vie, de toutes ses impressions et de toutes ses pensées.

« Je suis aimé au régiment, lui disait-il, de mes chefs comme de mes camarades. Les choses ont bien changé depuis mon arrivée. Alors on s'écartait de moi, on murmurait sur mon passage des paroles qu'il me fallait feindre de ne pas entendre ; car, tant que je n'aurai pas acquitté ma dette envers notre père, ma vie ne m'appartient pas assez pour oser la risquer ailleurs que sur le champ de bataille. Maintenant, on m'aborde franchement, on me tend la main, et si l'on me parle de nos malheurs, c'est de manière que je puisse répondre. L'autre jour, mon capitaine, me trouvant les *Commentaires de César* en main, me dit brusquement : « Vous savez le « latin ? A quel collége avez-vous fait vos études ? — Dans « une mansarde du faubourg Saint-Marceau, » répondis-je en souriant ; et, le voyant étonné, je lui contai notre histoire. « Votre sœur, reprit-il, après m'avoir attentivement écouté, est une femme comme il y en a peu. » Je n'aurais pas la niaiserie de te dire cela, ma Pauline, s'il n'eût ajouté en me frappant sur l'épaule : « Ce qu'elle « a fait, et votre propre conduite, me portent à croire « entièrement à l'innocence du père de pareils enfants. »

— O mon père ! murmura doucement Pauline.

Et de ses lèvres ardentes elle pressa les lignes qu'elle venait de lire.

Madeleine montre à Pauline la médaille d'or de l'Académie. Dessin de Foulquier.



Enfin Julien lui écrivit :

« Mon cœur bondit de joie dans ma poitrine. Nous partons pour la Crimée ! »

Alors un mélange de vives espérances et de dévorantes inquiétudes agita Pauline jour et nuit. Madeleine lui apportait les journaux qu'elle empruntait aux voisins, et sans cesse demandait s'il y avait là-dedans des nouvelles du petit. Ce n'est pas du reste que Madeleine ne fût bien tranquille.

— Faut pas vous tourmenter, mam'selle Pauline. Allez, il fera résolûment son devoir, et il reviendra sain et sauf, avec une belle épaulette, sans compter autre chose. Et ça vous guérira, car une bonne grosse joie au cœur, il n'y a que ça, voyez-vous, pour vous guérir.

Madeleine en savait plus que tous les médecins du monde.

Un jour, — qui n'en a gardé le souvenir? — le canon des Invalides fit retentir son tonnerre : c'était un canon de victoire !

Peu de temps après, les mains tremblantes de Pauline déchiraient avec transport l'enveloppe d'une lettre de Crimée, et ses yeux noyés de larmes lisaient cette ligne unique :

« Ma Pauline, Sébastopol est pris; j'ai la croix! »

. . . .

XII.

Le régiment de Julien rentrait en France. Lui-même, nommé officier, avait obtenu un congé, et se rendait à Paris. Pauline l'attendait de jour en jour. Madeleine négligeait ses pratiques pour ne pas manquer l'arrivée de son sous-lieutenant. Elle se tenait en faction à la porte de la rue, prête à le signaler dès qu'il paraîtrait.

— Le voilà ! c'est lui, mam'selle Pauline ! c'est lui, le voilà !

A ce cri de Madeleine essoufflée, Pauline fit un bond de gazelle.

— Où est-il? Madeleine, tu l'as vu? Tu l'as embrassé?

— Non, non, mam'selle Pauline. Je l'ai reconnu de loin, et je suis montée quatre à quatre vous le dire. Soyez tranquille, c'est vous qu'il embrassera la première.

— Bonne Madeleine !

Des pas rapides s'approchaient, — ces mêmes pas que, dans ce même corridor, Pauline, trois ans auparavant, avait entendus s'éloigner. Elle saisit la croix du colonel Mareuil, s'élança au-devant de Julien, l'arrêta au passage, et, sans dire un mot, attacha le ruban sur la poitrine du jeune officier.

Ce ne fut qu'après une longue et silencieuse étreinte que le frère et la sœur parvinrent à surmonter la violence de leur émotion.

— Pauline, dit Julien, le vœu de notre père est rempli. Mais seuls nous n'avons pas travaillé à réhabiliter son nom devant les hommes. Dieu soit loué! Un ami nous restait sur terre, et, grâce à lui, cette réhabilitation sera plus complète encore que nous n'osions l'espérer.

Pauline écoutait, la tête appuyée sur l'épaule de son frère.

— Regarde, poursuivit Julien. Cet ami est là ; il m'accompagne. Il vient te dire lui-même ce qu'il a fait pour notre père et pour nous.

Pauline leva la tête. Ses yeux étonnés cherchèrent autour d'elle, et s'arrêtèrent sur un homme vêtu de noir, dont les traits, pleins de dignité, portaient, eux aussi, avec la trace des années écoulées, celle des grandes épreuves de la vie noblement traversées et des grands devoirs noblement accomplis. Debout, près de la porte, il contemplait avec un grave attendrissement la scène touchante dont il était témoin, — attendant, comme la simple et discrète Madeleine, le moment d'y intervenir sans profanation.

— M. d'Herbeval ! s'écria-t-elle.

— Oui, dit Julien, M. Victor d'Herbeval, conseiller à la Cour impériale de Paris, qui, durant près de douze années, n'a cessé de consacrer tous ses soins au triomphe de la vérité.

— La vérité ! dit Pauline. Depuis longtemps mon père l'a trouvée avec la justice dans le sein de Dieu. Mais sera-t-elle jamais dégagée des nuages qui l'ont si cruellement obscurcie sur la terre ?

M. d'Herbeval s'avança; et, tandis que Julien embrassait sa vieille Madeleine presque folle de joie :

— Elle le sera, dit-il. L'innocence du colonel Mareuil n'a jamais fait pour moi l'objet d'un doute injurieux ; mais aujourd'hui j'en possède les preuves évidentes. Déjà, mademoiselle, je vous les eusse communiquées, sans l'ignorance où j'étais de votre demeure, et l'inutilité de mes démarches pour la découvrir. Enfin, les exploits de ce jeune héros...

Il montrait Julien en souriant.

— Ont fait retentir son nom dans le monde. Instruit par les journaux du retour de son régiment, je suis allé au-devant de lui...

— Oui, interrompit Julien. En mettant pied à terre à Toulon, j'ai tout d'abord retrouvé mon ancien ami Victor, aussi bon, aussi affectueux pour le pauvre petit Julien Mareuil que si douze années de séparation n'eussent point passé sur leur vieille intimité. C'est là que, pour ma bienvenue, j'ai appris les détails que, je l'espère, il voudra bien te répéter.

XIII.

M. d'Herbeval fit, en quelques mots simples et brefs, le récit qu'on lui demandait.

A partir de l'arrêt terrible prononcé contre l'homme qu'il aimait comme un père, son esprit s'était, pour ainsi dire, rivé à une seule idée, persévérante jusqu'à la fixité : celle de faire éclater publiquement l'innocence du colonel... Ni la maladie qui avait mis sa vie en péril, ni un long voyage où l'avaient entraîné ses amis, ni son changement de résidence, sollicité et obtenu presque à son insu par sa famille, dans l'espoir de l'arracher à de pénibles souvenirs, rien n'avait pu l'en distraire ; peines, déplacements, dépenses pour arriver à son but, il n'avait rien épargné. Bien des fois le fil qu'il croyait saisir s'était rompu, puis renoué, puis rompu encore; mais ce but si constamment poursuivi, il avait fini par l'atteindre. La gouvernante Jeannette, déterrée au fond d'un obscur village de la Suisse, existait encore. Frappée de consternation, en apprenant la condamnation du colonel Mareuil, elle répondit aux questions qui lui furent adressées, par l'explication simple et claire des circonstances dont le concours fatal paraissait établir leur commune culpabilité.

Dans la soirée indiquée comme date du crime, Jeannette, voyant son maître engagé dans une partie de dominos avec le colonel Mareuil, avait cru pouvoir passer quelques heures chez des voisines. A son retour, le colonel était parti. Le vieillard accueillit la gouvernante avec d'amers reproches sur sa longue absence, et sur son défaut de soins, qui l'avait réduit, laissé ainsi sans secours, à chercher lui-même par toute la maison, et à ne trouver,



pour édulcorer sa tisane, qu'un reste de sucre en poudre, oublié dans une soucoupe sur la table de l'office. Il se plaignit aussi de la saveur nauséabonde de ce breuvage, que, de plus en plus altéré, il avait bu cependant jusqu'à la dernière goutte. Elle accorda peu d'attention à cette réprimande, la considérant comme l'effet d'une mauvaise humeur habituelle. Mais une crise soudaine et mortelle ne tarda pas à se déclarer; et, avant que Jeannette eût pu quitter un instant le malade, en proie à d'horribles souffrances, pour courir, au milieu de la nuit, chercher un médecin, il rendait le dernier soupir entre ses bras. Alors elle se souvint, et frémit!... Cette poudre blanche, fondue dans la tisane, ce n'était pas du sucre, mais de l'arsenic, vulgairement appelé *mort aux rats*, substance employée par elle, à plusieurs reprises, et au su de tout le voisinage, pour débarrasser la maison des animaux rongeurs qui l'infestaient. L'idée que cet empoisonnement accidentel, survenu si peu de temps après le dernier testament que son influence avait dicté au défunt, pourrait lui être imputé à crime prémédité par la rancune perfide de Jacquet, jeta le désordre dans son esprit. Elle se hâta d'en faire disparaître les traces, hormis le paquet oublié dans une armoire qu'elle ouvrait rarement. Toujours possédée de la même terreur, elle n'en dit rien, ni au colonel Mareuil, ni à nul autre; mais, dès qu'elle eut touché la somme qui lui revenait, elle s'éloigna au plus vite, et se retira dans son village. Une famille anglaise, passant par le pays, la prit à son service et l'emmena hors de France. Depuis lors, elle avait erré à l'étranger, avec des maîtres successifs, jusqu'à ce qu'enfin, conduite en Suisse par les derniers, elle s'y était fixée, pour vivre en paix de sa petite fortune.

La déclaration de Jeannette, revêtue de toutes les formalités qui devaient en établir l'authenticité, était entre les mains de M. d'Herbeval.

— La justice humaine, dit-il en finissant, a dû, dans l'intérêt de la société, proclamer ses arrêts irrévocables; mais il est un tribunal suprême devant lequel on peut néanmoins en appeler, lorsqu'elle-même gémit de son insuffisance : celui de l'opinion. Là cette preuve de l'innocence de votre digne père, appuyée par les vertus de ses enfants, justifiera sa mémoire et réhabilitera son honneur.

— Oh! monsieur d'Herbeval! dit Pauline, que Dieu vous récompense! Mais nous, comment payer un tel service? Jamais, jamais nous ne le pourrons.

— Mademoiselle, vous pouvez le payer dès aujourd'hui, et bien au delà de ce qu'il vaut.

— Dites, monsieur.

Le conseiller se tut un moment, et reprit avec une émotion contenue :

— J'ai une mère âgée, à qui la mort vient de ravir la fille que je lui avais donnée. J'ai une enfant, que cette même mort a privée de l'amour et des soins d'une mère...

Il fit une nouvelle pause, puis ajouta d'une voix plus profonde encore :

— Pauline Mareuil, voulez-vous être la fille de ma mère? Voulez-vous être la mère de ma fille? Voulez-vous commencer ainsi, avec moi, la réhabilitation du colonel?

Pauline avait laissé retomber sa tête sur l'épaule de son frère.

— Sœur, dit Julien, si notre père était là, sais-tu le conseil qu'il te donnerait?

Pauline releva la tête, et, souriant à travers ses larmes, tendit la main à Victor d'Herbeval.

XIV.

Quelques mois après, dans la même mansarde où se sont passées les scènes précédentes, et que Pauline, avec l'assentiment de M. d'Herbeval, avait voulu continuer d'habiter jusqu'à son mariage, Madeleine, assise sous le rayon de soleil qui passait par la fenêtre en tabatière, tournait et retournait dans le creux de sa main quelque chose de brillant. C'était une médaille d'or. Pauline entra.

— Que rumines-tu dans ton esprit, Madeleine?

— Je regarde, mam'selle Pauline. Je ne peux pas me figurer pourquoi ces bons messieurs, qui ne me connaissaient ni d'Eve ni d'Adam, — vous savez, ces messieurs, qui sont si savants?

— Les membres de l'Académie?

— Oui...; pourquoi ils ont eu l'idée de me donner ce beau bijou d'or?

— Ils te l'ont donné en mémoire de ce que tu as fait pour nous, les enfants de l'infortuné colonel Mareuil.

Madeleine fixa sur Pauline des yeux ébahis.

— Quoi donc que j'ai fait de si extraordinaire?

— Tu n'en sais rien, Madeleine, dit Pauline avec émotion; ou tu l'as oublié. Mais d'autres le savent. Ne crois pas pourtant que l'Académie française, en te décernant le prix de vertu, prétende récompenser ton dévouement; elle a voulu seulement le faire connaître, et en perpétuer le souvenir, comme celui d'un exemple utile à la société. C'est ta croix d'honneur, à toi.

— Enfin, mam'selle Pauline, vous connaissez tant de choses, que vous pouvez bien encore comprendre celle-là; mais moi, je suis trop bête. C'est toujours un joli cadeau, quoique je ne devine pas bien à quoi ça pourra me servir. Si je le faisais monter en épingle, pour attacher mon tartan neuf que Julien m'a donné? Mais non, vaut mieux que je le garde, et quand je mourrai, je le laisserai au *petit*, puisque c'est encore une espèce de croix d'honneur, à ce que vous dites.

Madeleine remit la médaille dans sa poche et resta pensive, roulant le coin de son tablier entre ses doigts.

— Mam'selle Pauline, tandis que vous êtes là, dit-elle avec hésitation, je voudrais bien vous demander une chose.

— J'écoute, Madeleine.

— Voilà que dans huit jours vous vous mariez. Vous allez être une belle dame, avec une grande maison, et autant de domestiques que vous voudrez. Mais ça me ferait bien de la peine, voyez-vous, si vous preniez une autre que moi pour soigner votre cuisine.

— Ma bonne Madeleine, tu ne me quitteras jamais; jamais nous n'aurons qu'un même toit. Mais tu as assez travaillé dans ta vie. Il est temps que tu te reposes.

— Oh! je vous en prie, mam'selle Pauline, reprit Madeleine en joignant les mains, ne me parlez pas de me reposer. Autant vaudrait donc être morte tout de suite. Vous savez, je ne *fricote* pas mal, quand je m'y mets. Votre pauvre père défunt trouvait qu'il n'y avait que moi pour faire un bon pot-au-feu. Quand vous aurez du monde, je ne dis pas; mais quand vous ne serez qu'entre vous? je suis sûre que M. d'Herbeval n'est pas difficile. — Vous ne voulez pas?

Pauline attachait sur sa vieille bonne un œil attendri.

— Si, Madeleine; mais à une condition.

— Et laquelle?

— C'est que, le jour de mon mariage, tu mettras ton beau bonnet à rubans, pour m'accompagner à l'église et m'y servir de mère.

APHÉLIE URBAIN.

FIN

LE SALON DE 1859 (1).

L'abondance des matières et le remaniement du salon nous obligent d'ajourner la fin de notre compte rendu.

Nous nous bornerons aujourd'hui à expliquer deux œuvres charmantes : celle de M. Louis Hamon, dont nous reproduisons l'idylle la plus célèbre, et celle de M. V. Vidal, dont notre dernière livraison contenait un pastel exquis.

M. LOUIS HAMON.

La basse Bretagne produit rarement des talents aussi fins et aussi précieux que celui de M. Louis Hamon, né à Plouha (Côtes-du-Nord). Il a, d'ailleurs, la persévérance nationale, que quelques-uns appellent l'entêtement, — à en juger par le cercle exclusif de ses travaux. Soit qu'il illustre les chefs-d'œuvre de Sèvres, soit qu'il peigne l'idylle et l'allégorie antiques, M. Hamon est toujours le même et on lui reproche vivement de se répéter. Où est le mal, en résumé, s'il est toujours gracieux, spirituel et philosophique ? Ses débuts firent sensation. C'était du Théocrite assaisonné à l'italienne; de l'antiquité pour rire, traduite à la façon des bouffes. Les merveilleuses gravures éditées par M. Goupil ont popularisé : *Ma sœur n'y est pas*, *l'Amour et son troupeau*, *les Orphelins*, *une Gardeuse d'enfants*, *une Affiche de Rome*, *la Comédie humaine*, etc. Ce dernier tableau faisait espérer un élan plus élevé de l'artiste. Une pensée hardie se cachait sous la figure de ces grands hommes, Dante, Virgile, Pétrarque, etc., absorbés par le spectacle de Polichinelle. M. Hamon a cru devoir replier ses ailes pour revenir à l'idylle pure et simple. *L'Amour en visite*, exposé au salon actuel, malgré ses qualités harmonieuses et piquantes, n'ayant pas surpassé, au dire des experts, les premières œuvres de l'auteur, nous avons choisi dans celles-ci, pour la reproduire, une des mieux réussies et des plus fameuses : *Ce n'est pas moi !* Est-il nécessaire, est-il possible de commenter cette scène ravissante de naïveté malicieuse ? Trois enfants ont cassé la poupée de leur grande sœur, et ils s'excusent en fouettant leur pantin, — comme l'âne de la fable :

> Ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal.

Qu'il y ait là quelque chose de la froideur de la porcelaine et de la sécheresse du bas-relief, peu nous importe; nous n'y voyons pour les admirer que le style parfait du digne élève de Delaroche et de Gleyre, que l'observation ingénieuse et pénétrante d'un artiste dont le défaut est d'avoir trop d'esprit. Nous en souhaitons le superflu à ses critiques, et nous félicitons l'amateur qui recevra *l'Amour en visite* : il pourra se féliciter, comme disait une femme de goût, de posséder un amour de tableau.

M. V. VIDAL.

M. Vidal et M. Hamon se touchent par la pureté, la finesse et la grâce. Aussi ont-ils exécuté et exposé ensemble, avec la collaboration de MM. Baron, Eugène Lami, Français et Moreau, un de ces bijoux de l'art que les rois et les reines se disputent : l'éventail si admiré dans la salle des pastels et qui est destiné sans doute à l'Impératrice. Nous en connaissons un autre, plus modeste, que M. Vidal a peint tout seul, et que nous préférons encore dans sa simplicité. A ces coquetteries du crayon et du pinceau, cet artiste éminent joint une profondeur de conception, un sentiment de l'idéal et une perfection de lignes qui en font le maître incomparable de son genre. Des dessins au pastel comme *les Filles d'Eve*, *la Curieuse*, *l'Oracle des champs* et *le Péché mignon* (1846 et 1847), — *la Fileuse au rouet*, — *les Quatre saisons*, si justement popularisées par M. Goupil, — les *Groupes d'anges* d'après Thomas Moore (1855), *l'Ange déchu*, *une Larme de repentir* (1849) et *la Muse du souvenir* (tous trois placés dans les galeries du Luxembourg); de tels dessins, disons-nous, sont d'excellents tableaux qui ne redoutent aucun voisinage ni aucune comparaison. *Le Péché mignon* (jeune fille se baisant dans un miroir) est à lui seul un poëme charmant. Ces bras qui se tordent, ces mains qui craquent, ce front saillant comme celui du Faune, ces cheveux blonds et frisés sur la nuque et noirs dans leur masse opulente, ces yeux à demi clos et cette bouche épanouie comme la grenade sortant de la fleur, tout cela rend admirablement l'adoration de soi-même en attendant l'adoration d'autrui. C'est moins simple, mais plus savant que le Narcisse antique. Et *les Quatre saisons*, qui sont chez tous les amateurs, que la foule contemple à toutes les vitres de Paris ! Quelle jeunesse et quelle fraîcheur! Quel bonheur de détails et d'arrangement! Quelle nouveauté originale dans un sujet si vieux et si rebattu ! Quant à Thomas Moore, le dessinateur l'a attendri en le traduisant.

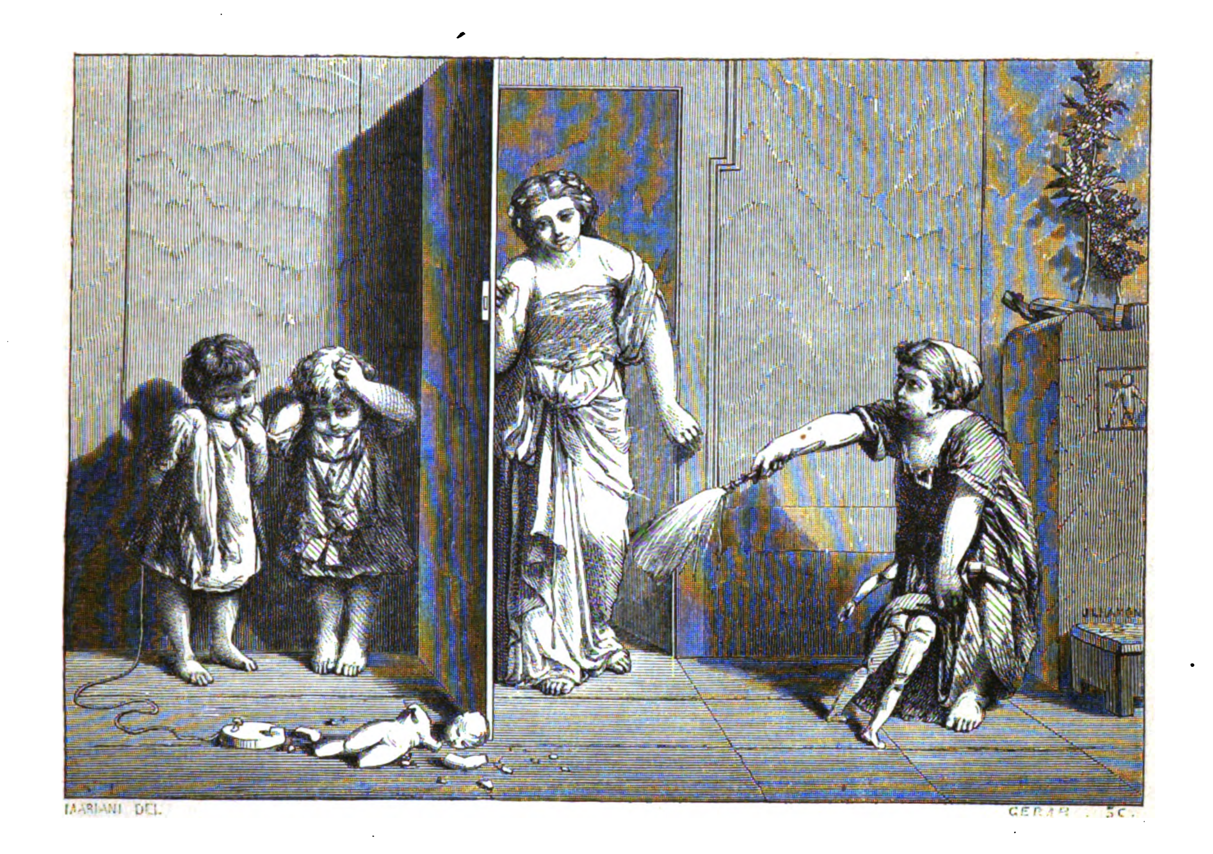
M. Vidal a exposé, cette année, huit compositions, dont le fameux éventail et un tableau à l'huile, *l'Angelus en Bretagne*. On nous croira, nous qui avons vu mille fois cette scène en action, quand nous dirons que sa vérité naïve et touchante nous a fait répandre une larme et une prière. Les portraits de la comtesse de N***, de Mme G. O***, des enfants de MM. Ch. V*** et J. N*** (ce dernier gravé dans le *Musée* de mai), sont dignes des meilleurs portraits de l'artiste ; c'est tout dire. Il est le peintre par excellence de la grâce et de la distinction, de la poésie et de la jeunesse, du charme et du je ne sais quoi. Aussi, depuis qu'il a rendu, avec tant de succès, Mme la baronne N. de Rothschild, Mme la comtesse de Woronzow, Mme la marquise de Chap...., M. Davillier, régent de la Banque, et tous ceux et toutes celles qu'il n'a pas pu exposer, mais qu'on admire dans les boudoirs des palais et des hôtels, — ne peut-il suffire aux demandes des jolies femmes, des personnages illustres, des hommes à la mode, des grandes dames et des mères idolâtres. Il sait si bien dégager, de la poudre rose du pastel, cet indéfinissable rayon qui éclaire l'esprit ou la beauté, et ce souvenir du ciel qui forme l'auréole de l'enfance ! Quand un portrait semble impossible à faire, on en charge M. Vidal. C'est ce qui est arrivé à l'Empereur. Trois jours avant son mariage avec l'Impératrice, il voulut autre chose que les images solennelles, où il ne retrouvait pas ce qui le charmait. M. Vidal fut appelé à la hâte; il commença à l'Elysée et il finit au Louvre ce dessin rapide et sûr qui fit sensation au salon de 1853, parce qu'il joignait toutes les grâces de la femme à toute la dignité de la souveraine. Nous engageons cependant l'artiste à se défier d'une telle vogue. Il a certes le droit de choisir ses modèles, — et son tableau de *l'Angelus en Bretagne*, ses *Muses modernes*, dont la première, *la Muse du souvenir*, est déjà au Luxembourg, dont la seconde, *la Muse de la candeur*, honore le salon de 1859, dont les sept autres sont attendues et réclamées du public, ne lui permettent pas de prodiguer ses crayons aux caprices de la mode et de la fortune.

(1) Voyez les deux précédentes livraisons.



LES FRANÇAIS EN ITALIE. ANECDOTES DE LA GUERRE.

Nous répéterons, sur la guerre d'Italie, ce que nous disions, en 1854, sur la guerre d'Orient : « Nous devons laisser cette grande page à l'histoire et à la politique; mais les anecdotes appartiennent à notre cadre, et nous glanerons avec soin les plus intéressantes (1). » Nous ajouterons ce que nous avons dit ailleurs, à propos des guerres de la Vendée : Tout en faisant des vœux ardents pour notre drapeau, tout en glorifiant notre vaillante armée et ses dignes chefs, — « quand nous relèverons les morts et les blessés sur le champ de bataille, nous ne regarderons pas s'ils sont blancs ou bleus, — mais s'ils sont frappés par devant (1). » Et nous prierons avec le souverain pontife et son Eglise, pour qu'un dénoûment prompt et décisif ramène une paix féconde entre les nations chrétiennes. Si, comme dit Joseph de Maistre, la paix trop longue est une stagnation fâcheuse et la guerre une purification périodique; — que la guerre, inhumaine en ses procédés, soit au moins divine en ses résultats! Que la gloire de Dieu et la gloire de la France sortent, comme deux rameaux bénis, du laurier de la victoire!



MARIANI DEL. GERARD SC.

Ce n'est pas moi! Idylle de M. Louis Hamon. Dessin de Mariani.

Rappelons d'abord un simple aperçu historique dont le *Musée des Familles* a quelque droit de s'enorgueillir. Nous y écrivions, en effet, en 1857, et nos paroles ont été citées dernièrement par un grand nombre de journaux, notamment par *la Sentinelle du Jura*, du 4 mai 1859 : « Etranges influences de l'Autriche sur notre pays! La guerre à l'Autriche fait la grandeur de Louis XI, de Charles VIII, de Louis XII, de François Ier, de Henri IV, de Richelieu et de Mazarin, du jeune Louis XIV et de son siècle, du jeune Louis XV, de la première République, du consul Bonaparte, de l'empereur Napoléon jusqu'à 1811. L'alliance avec l'Autriche fait la perte du vieux Louis XIV, du vieux Louis XV, du malheureux Louis XVI, de l'empereur Napoléon depuis 1812, du vieux Louis-Philippe (1847). L'Autriche a toujours illustré la France en la combattant; elle l'a toujours blessée en lui serrant la main. Elle est pour nous comme Néron pour Britannicus :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer. »

Celui qui traçait ces lignes, il y a deux ans, et ceux qui les ont lues et approuvées, ne s'étonneront point historiquement de la guerre de 1859.

(1) *Musée des Familles* de décembre 1854, t. XXII, p. 90.

(1) *Bretagne et Vendée*. Introduction, 1re édition

Là-dessus, nous remercions les écrivains qui nous ont cité et loué avec tant de bienveillance, — et nous passons modestement aux anecdotes de la campagne d'Italie.

Nos soldats ont volé à la bataille en riant et en chantant, suivant leur usage traditionnel. Les correspondances et les journaux fourmillent de traits charmants à cet égard. En voici un, des plus spirituels :

Plusieurs zouaves, à Saint-Etienne, se rendaient au chemin de fer, au pas plus qu'accéléré; ils furent accostés par des ouvriers des mines.

— Vous êtes donc bien pressés, camarades? dit l'un d'eux.

— Un peu, mon vieux, que nous le sommes.

— Mais où allez-vous si vite que ça?

— Où? fit un zouave en frappant sur son arme; au congrès, parbleu!

Un autre zouave, montant en waggon pour Marseille, s'écriait :

— En voiture pour l'Autriche!

Il y a derrière la Joliette, dit une lettre de Marseille, adressée au journal des *Débats*, des boutiques par douzaines, estaminets, guinguettes, cabarets, où les matelots prennent habituellement leur nourriture : l'armée de terre, dans son passage, en a pour un temps chassé l'armée de mer. Le propriétaire de l'un de ces établissements gastronomiques a eu l'idée d'orner son enseigne d'une peinture à la manière noire.

Le tableau représente un chasseur de Vincennes fumant sa pipe, philosophiquement assis par terre; devant lui, deux grenadiers autrichiens, dans le costume illustré par cent lithographies, croisent leur baïonnette d'un air farouche. Au-dessous de cette œuvre d'art, on lit ces mots écrits sur deux lignes :

— Eh bien! il ne nous attaquera donc pas ce petit Français!

— J'attends que vous soyez six.

L'immortel d'Artagnan n'aurait pas mieux dit. Ce restaurant belliqueux et gascon est le plus achalandé. Tous les soldats qui attendent l'heure de l'embarquement tiennent à honneur de s'y rafraîchir.

Au moment du rappel sous les drapeaux, les bureaux de l'intendance militaire de Lons-le-Saunier ne désemplissaient pas, et les bureaux de M. le payeur étaient pris d'assaut par douze cents soldats en congé renouvelable, en train de rejoindre leur régiment.

L'un d'eux, un vrai zouave à la figure basanée, était déjà *parti pour la gloire*; il avise notre payeur, fort affairé, comme on pense :

— Hé! bourgeois, c'est vous le payeur?

— Oui, mon ami.

— Ah! farceur! vous voudriez bien être payeur dans l'armée d'Autriche... pas vrai?

— Et pourquoi cela?

— Parbleu! c'te malice : *parce que vous n'auriez rien à faire.*

Aucun obstacle n'arrêtait nos officiers pour arriver au quartier général d'Italie.

Une laitière des environs de Lyon, montée dans sa voiture, dite jardinière, revenait du marché regagnant son village par la route centrale. Tout à coup elle s'entend appeler par deux officiers de ligne qui lui criaient :

— Ohé! la femme, attendez-nous donc!

— Que me voulez-vous, mes beaux messieurs? leur dit-elle en arrêtant un mulet à long poil.

— Combien la voiture et la bête?

— Douze cents francs, leur fut-il répondu.

— Descendez vite, voilà vos soixante napoléons, et donnez-nous le fouet par-dessus le marché.

La laitière, stupéfaite, n'était pas encore revenue de son étonnement, et avait à peine reconnu l'or jeté dans son tablier, que déjà les militaires avaient disparu et parcouraient la ville pour faire leurs emplettes de campagne.

L'empressement aurait gagné d'un sexe à l'autre, sans la surveillance rigoureuse des chefs. Au moment où un bataillon de zouaves défilait à Marseille pour se rendre à bord, le colonel s'est avancé vers un jeune héros, et, l'arrêtant par le bras, lui a intimé l'ordre de ne pas aller plus loin. L'officier venait de reconnaître dans ce brave une jeune femme qui, à la faveur de son déguisement, espérait accompagner son zouave jusqu'au milieu des combats.

Quant au passage et à l'installation en Sardaigne, tout n'y a pas été rose, malgré celles qui pleuvaient, à Gênes et à Turin, sur nos soldats; — témoin cette confidence d'un officier à M. Charles de La Varenne :

— Voyez-vous cet immense torrent de Ronco, près de Novi, dont les eaux bourbeuses se pressent sous les arches du pont du chemin de fer? Eh bien! il y a environ dix jours, nous arrivâmes ici, mon régiment, le 37[e] et le 73[e], nous rendant à Alexandrie. Ronco est une étape. Comme le bourg était déjà plein de troupes stationnées, on nous mit gracieusement camper dehors. Il avait plu dans la journée, et les champs étaient humides. — Nous avisons le lit de ce méchant ruisseau, qui fait maintenant tant d'embarras, et qui, pour lors, était si totalement dépourvu d'eau, qu'il semblait devoir rester à sec jusqu'au jugement dernier. C'était un beau gravier, bien doux, bien luisant. Nous nous y installons avec enthousiasme. On soupe, on dresse les tentes, on se couche. — Tout le monde dormait du sommeil du juste, quand, vers une heure du matin, le torrent arrive en masse, fait un bruit et un fracas du diable, enlève pêle-mêle hommes, tentes, mulets et bagages, les roule dans le gâchis le plus affreux et se met enfin à couler comme le voilà aujourd'hui. Je n'avais jamais vu une scène pareille. Heureusement que ça n'est pas creux, et nous n'avons rien perdu que quelques sacs. Mais je me souviendrai de ce réveil-là, et *j'en rirai toute ma vie.*

Autre inondation gratuite : à Gênes, la ville des palais, beaucoup de limonadiers ont abreuvé pour rien nos soldats de vins fins, de liqueurs, de glaces et de sorbets... On raconte que l'un d'eux, refusant absolument le prix d'un verre d'eau-de-vie qu'un chasseur de Vincennes venait de boire, répondit à ce dernier, qui insistait pour acquitter sa dette :

— Au lieu de me donner de l'argent, vous tuerez un ennemi pour moi.

— Dans ce cas, reprit le chasseur, versez-moi un autre verre; je m'engage à vous en tuer deux.

L'histoire se fait, à l'armée d'Italie, aussi gaiement que la marche et le combat. Un savant de bivouac montrait à sa chambrée un pamphlet avec gravures, publié en 1735 (sous le jeune Louis XV), lorsque la France était déjà l'alliée du Piémont et soutenait, comme aujourd'hui, une guerre contre l'Autriche. La brochure avait pour titre : *Le jeu de l'Europe*. Toutes les puissances étaient représentées par leurs souverains assis autour d'une table et faisant une partie de piquet. Voici textuellement le dialogue des intéressés :

« La France. Pardon, c'est à moi de jouer.

« Le Piémont. J'ai quinte et quatorze ; mais il me manque le point.

« L'Autriche. Mauvais jeu ! Je crains le repique.

« L'Angleterre. Ce n'est pas mon tour de jouer.

« L'Allemagne. Je voudrais savoir ce qu'il y a au talon.

« La Prusse. Je regarde jouer.

« La Russie. Moi aussi.

« L'Italie. Je demande une carte.

« L'Espagne. Ma dame est bien gardée ; je veux voir venir.

« Le Portugal. Je ne joue point.

« La Turquie. J'ai assez joué.

« La Suisse. Je joue à tous les jeux, pourvu que l'on paye les cartes. »

Jugez du succès d'un telle leçon d'histoire sur le champ de bataille, et quelle actualité le pamphlet du dernier siècle avait encore en 1859.

— Vous savez, concluait le professeur en retroussant sa moustache, comment se termina la campagne de 1735 : par les victoires éclatantes de Coigny à Parme, à Guastalla, à Bitondo, et par le traité de Vienne, qui donna les Deux-Siciles à Don Carlos, la Toscane à François de Lorraine, et la Lorraine à Stanislas, puis à la France.

Nous reprendrons ces anecdotes, — à la suite de notre armée. Passons à un fait tout pacifique et non moins intéressant : la mort et la glorification d'Alexandre de Humboldt.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Cet homme n'était pas un savant; c'était la science même incarnée. Ce n'était pas un Berlinois, bien qu'il fût né à Berlin, où il est mort à quatre-vingt-dix ans ; c'était un citoyen du monde, comme Molière, un personnage universel par excellence, un membre de toutes les Académies des pays civilisés. Nous expliquerons son rôle et son œuvre immense, en donnant bientôt sa notice et son portrait. Ses funérailles ont eu quelque chose d'antique et de sublime. Le cortége, qui réunissait tout ce que Berlin compte d'illustrations dans les sciences, les arts et les professions libérales, s'est rendu à la cathédrale à neuf heures, le 10 mai. Trois chambellans en costume de cérémonie se trouvaient en tête du char funèbre et portaient sur des coussins les décorations de l'illustre défunt. Le char était traîné par six chevaux des écuries de Sa Majesté. Le cercueil en bois de chêne était couvert de fleurs et de lauriers, sans aucun autre ornement. A côté de la voiture marchaient vingt étudiants, tenant à la main des branches de palmier. A la suite du cortége se trouvait une file de voitures très-considérable. Le prince régent, ainsi que les autres princes et princesses de la famille royale de Prusse, attendaient le cortége dans la cathédrale.

Et à la fin de la cérémonie, on recevait à Berlin le *Moniteur universel* de Paris, où se trouvait le rapport suivant de M. Fould, ministre d'Etat, à l'empereur des Français :

Paris, 9 mai 1859.

« La mort de M. de Humboldt est un deuil pour le monde savant; mais, après l'Allemagne, dont M. de Humboldt est l'une des gloires, c'est en France que sa perte aura le plus douloureux retentissement. Cet homme de génie a passé au milieu de nous de nombreuses années, il a eu pour collaborateurs nos savants les plus célèbres; il a publié en français ses plus importants ouvrages. Il professait pour notre pays une sympathie et un attachement qui l'ont presque fait notre compatriote.

« Je propose à Votre Majesté d'honorer la mémoire de M. de Humboldt par un hommage digne de lui et de décider que sa statue sera placée dans les galeries de Versailles. Ainsi la mort ne le séparera pas des personnages illustres qui furent ses admirateurs et ses amis. »

Le fondateur de Versailles, Louis XIV lui-même, n'aurait pas mieux dit, ni mieux fait, — et il tressaillera d'aise sur son cheval de marbre, dans la cour d'honneur de son palais, en y voyant entrer la statue d'Alexandre de Humboldt.

L'érection de cette statue au génie allemand de la science et de la paix, — au moment où la France et une partie de l'Allemagne sont en guerre, sera un des faits mémorables de l'histoire de notre siècle. Il caractérise admirablement l'esprit civilisateur de notre pays, — et il aura une influence incalculable, dans le présent et dans l'avenir, sur l'union morale de la France et de la Germanie, si parfaitement résumée dans la Prusse et son glorieux enfant.

PUBLICATIONS SUR L'ITALIE.

La guerre d'Italie a fait surgir les poëtes, en même temps que les héros.

M. Ernest Legouvé, de l'Académie française, qui publiait de si beaux vers dans notre livraison d'avril dernier, a écrit une lettre de la plus haute éloquence, où nous trouvons ce résumé solide et brillant de l'histoire intellectuelle de l'Italie :

« C'est ce peuple choisi de Dieu à qui, nous hommes modernes, nous devons tout ce que nous sommes ; c'est cette nation charmante et féconde qui a été notre initiatrice, notre mère. Je laisse de côté l'antiquité, qui elle aussi pourtant nous a nourris, et qui est Italienne, elle aussi. Mais, pour ne parler que de la société moderne, regardez ! n'est-ce pas un spectacle frappant que de voir toujours l'Italie donner le signal au monde, et toujours lui ouvrir la route des grandes choses ?

« Le premier poëte épique moderne est Italien : Dante.

« Le premier poëte lyrique est Italien : Pétrarque.

« Le premier poëte chevaleresque est Italien : le Tasse.

« Le premier poëte d'imagination légère est Italien : Arioste.

« Le premier conteur moderne est Italien ; Boccace.

« Le premier peintre du monde est Italien : Raphaël.

« Le premier statuaire du monde est Italien : Michel-Ange.

« Le premier vigoureux politique et le premier historien de la Renaissance est Italien ; Machiavel.

« Le premier philosophe historien est Italien : Vico.

« Le conquérant du nouveau monde est un Italien : Christophe Colomb.

« Le premier démonstrateur des lois du monde céleste est un Italien ; Galilée.

« Sur tous les degrés du temple du génie vous trouvez debout, depuis le douzième siècle, un fils de l'Italie. Puis, dans les âges voisins de nous, tandis que toutes les autres nations travaillent pour donner une suite à cette immortelle galerie, l'Italie de temps en temps rassemble ses forces et jette au monde un colosse qui dépasse tout. Aujourd'hui, aujourd'hui même, le plus grand artiste vivant, le seul peut-être qui mérite, à ce titre unique d'artiste, le nom de grand homme, n'est-il pas Italien, n'est-ce pas Rossini ? Et enfin, n'est-ce pas aussi un fils de l'Italie ce géant qui domine le siècle entier et couvre tout autour de

lui de sa lumière ou de son ombre, Napoléon ? En vérité, il semble que quand la Providence a besoin d'un guide ou d'un chef pour l'humanité, elle frappe cette terre privilégiée et en fasse jaillir un grand homme. »

Dans une ode chevaleresque et inspirée, de Mme Mélanie Waldor, nous remarquons les strophes suivantes sur Rome et le pape :

Rome ! on subit toujours ta grandeur, ton prestige,
En priant, en courbant les genoux malgré soi ;
Mais tu serais bientôt comme une fleur sans tige
Si la Religion se retirait de toi.

Ta force souveraine est dans tes catacombes,
L'univers presqu'entier en a su le chemin,
Et le sang des martys qui dorment dans leurs tombes
Sur toi répand encore un éclat surhumain.

Du pontife sacré la puissance est divine,
Il peut, il veut régner avec la Liberté !
Sans lui le Vatican serait l'immense ruine
D'un temple par Dieu même à jamais déserté !

Enfin notre éminent collaborateur, notre poëte Méry, publie, depuis quelques jours, par livraisons hebdomadaires, un poëme qui est le récit animé, le magnifique bulletin de la guerre actuelle. Ce poëme a pour titre *Napoléon en Italie* et sera le pendant de *Napoléon en Egypte* qui eut un si grand succès. Chaque livraison, au prix de cinquante centimes, est de seize pages grand in-8°. C'est la Librairie Nouvelle qui édite cette publication, dont nous rendrons compte prochainement.

CHRISTIAN, PAR FRANCIS WEY.

C'est aussi la Librairie Nouvelle qui publie ce livre profond et charmant de notre collaborateur Francis Wey. Un joli volume, sur vélin, à mettre dans sa poche pour le voyage ou la promenade, et à placer, au retour, dans sa bibliothèque, entre Balzac et Stendahl. Il y a là de l'intérêt et de la gaieté, de la comédie et du drame, de l'observation et de la peinture, de l'esprit par-dessus tout. Nous vous le prouverons par l'analyse et les citations. Mais ne les attendez pas, et prenez le livre de confiance. *Tolle, lege.*

LA RÉCEPTION DE M. JULES SANDEAU
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Nous vous parlerons aussi de cette solennité et du discours de notre collaborateur. Tout le monde s'écriait, après l'avoir écouté et applaudi, que jamais l'Académie n'avait rien entendu de plus modeste, de plus noble, de plus fin et de plus touchant.

PITRE-CHEVALIER.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.





Une bonne sortie (A chacun son paquet, dessin de Damourette) ; *Une mauvaise sortie.*

N. B. Le mot de la charade de mai dernier est BOISSON ; premier acte : BOIS ; deuxième acte : SON ; troisième acte : BOISSON.

LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS [1].

NICOLAS DE LARGILLIÈRE.



Nicolas de Largillière, peint par Geulain, gravé par Charles Dupuis. Dessin de Fellmann.

Voici un peintre qui nous fournira les plus délicieux modèles, dont son portrait n'est ici que la solennelle avant-garde. Nicolas de Largillière, né et mort à Paris (1656-1746), est le trait d'union entre les pompes de Louis XIV et les grâces de Louis XV. Il prit à la Flandre, où il fut élevé, la couleur, la lumière, « la manœuvre du

(1) Voyez, pour la série, la *Table générale* et celle des tomes XXI à XXV.

pinceau, » et il acheva de se former sous Charles Lebrun, dont il surpassa les qualités sans lui emprunter ses défauts.

Quoiqu'il fût le maître le plus universel, dit Mariette, il n'est resté célèbre que comme peintre de portraits. Mais quels tableaux charmants que les portraits de Largillière! Quelle savante expression du caractère et de la beauté! Quelle ressemblance dans la flatterie! Quel mélange heureux du naturel et de l'élégance, de la fraîcheur du coloris et de la vérité du ton, — avec la touche légère et transparente de Van der Helst! Surtout quelle prestigieuse combinaison d'accessoires, de soies, de velours, de fourrures, d'épagneuls, d'ornements et d'insignes, d'attributs et d'allégories! Largillière a peint toutes les hautes classes de son siècle : Mme de Motteville cueillant une rose moins éblouissante qu'elle-même; Van der Meulen, le fameux paysagiste militaire; Thierry et Oudry; le cardinal de Noailles, l'évêque d'Avranches, Hélène Lambert, l'archevêque de Toulouse, Jacques II et sa famille, Mlle Duclos, etc., etc.; *la Convalescence de Louis XIV; le Mariage du duc de Bourgogne*, etc. Allez à Saint-Etienne-du-Mont juger d'un coup d'œil le talent de ce maître, dans son admirable *Ex-voto des Echevins de Paris à sainte Geneviève, leur patronne*. C'est un chef-d'œuvre accompli. Nous le graverons bientôt, avec les meilleurs portraits de l'artiste.

Largillière joignait la rapidité à la perfection. Un magistrat, dont il avait orné le château, se plaignait d'un mur nu au bout de son orangerie :

— Je vais faire passer votre vue au travers de ce mur, dit l'artiste.

Et dès le lendemain, raconte d'Argenville, il peignit à l'huile, sur cette triste muraille, un grand ciel avec différents oiseaux, et, dans le bas, un paysage avec une balustrade portant des fleurs et des fruits, dans lesquels on voyait un perroquet et un chat si parfaitement imités, que le châtelain fit ajouter un toit au pignon pour abriter cette merveilleuse peinture, exécutée en huit jours.

P.-C.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

LES ABEILLES (1).

Problème effrayant. L'abeille et Virgile. Origine de la monarchie dans une ruche. Le travail organisé. La guerre. Un Éden sans pommes. Victoires et conquêtes. Supériorité de l'abeille-amazone sur l'homme-soldat. Le génie de l'invention. L'expérience de la ruche de verre. Le marquis di Negro. Anarchie. Gouvernement provisoire. Suffrage universel. Election. Le drame du colimaçon et des abeilles. Conseil de guerre. Charge. Bataille. Péripéties. Dénoûment. Récompense.

Nous allons maintenant aborder le plus effrayant des mystères zoologiques, et sans espoir de résoudre un problème dont voici le titre : *l'intelligence de l'éléphant dans le corps de l'insecte.*

Virgile, ce Salomon païen qui a tout étudié, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, épouvanté lui-même en observant les abeilles, ne sait plus où réfugier sa pensée, et, oubliant encore une fois qu'il est païen, déserte l'Olympe, abjure le culte des faux dieux, le dogme de la matière, les croyances du Tartare et de l'Elysée, et entonne le chant sublime du chrétien, avant l'aube de Nazareth, et, s'élançant vers l'azur céleste, il le peuple de mondes et proclame l'immortalité de l'âme dans le domaine divin de l'infini. Jamais rien de plus grand ne sortit de la méditation d'un païen ; il devance même de dix-huit siècles nos théories et nos découvertes modernes ; il se fait le plagiaire des savants nos contemporains ; il enlève à Saturne l'initiative des créations de notre globe ; il reconnaît dans l'eau le principe de ces choses : *Oceanumque patrem rerum*, et, sans redouter la colère de l'empereur, souverain pontife et protecteur de la religion, il met au néant la théogonie d'Hésiode, renverse le mont Olympe, trouve la vie dans le ciel et proclame l'unité de Dieu.

La chute d'une feuille révèle à Newton un secret de la nature; le vol d'une abeille révèle à Virgile toute une religion, celle qui va naître à Jérusalem ! Ainsi, à Tibur, lorsque Virgile, Horace, Varius, Mécène s'entretenaient de la nature des choses, avec des frissons de terreur nerveuse, un essaim d'abeilles était plus intolérable à leur pensée que l'essaim des étoiles de la Grande-Ourse, des Hyades et d'Orion. Pour donner un peu de calme à leurs imaginations inquiètes, en présence de ces énigmes désolantes, ces grands hommes se voyaient contraints à déchirer le livre de leurs premières croyances, et ils se réfugiaient sous les ailes infinies du Dieu inconnu.

Que de fois j'ai cru moi-même surprendre les causes de ces terreurs de Virgile, lorsque, pèlerin à Tibur, et courant du peuplier, ami des fleuves, au frêne, ami des bois, je découvrais un essaim d'abeilles dans le creux des roches ou des chênes; surtout en songeant que ces monarchies, faites d'un peuple qui vit sept ans, traversent les générations et les siècles, éternellement reproduites sur le sol de leur berceau, et qu'il m'était peut-être donné de voir les directes héritières des mêmes dynasties nées sous les yeux et par les soins du merveilleux poëte latin.

. . . . . Neque enim plus septima ducitur æstas
At genus immortale manet...

Elles méritaient bien, en effet, un hymne de Virgile, ces ouvrières mystérieuses qui composent sur terre cette *douce rosée céleste*, nommée le miel.

Toutefois, le plus humble des naturalistes a le droit d'ajouter son petit chapitre à l'interminable livre de la zoologie. *On écrira le dernier mot sur l'homme; sur l'éléphant, jamais*, a dit un sage Indien que nous avons déjà cité. On peut appliquer la même maxime à l'abeille. C'est mon excuse aujourd'hui.

La création de l'abeille étant antérieure à celle de l'homme, on peut croire que ce noble insecte a inspiré la

(1) Voyez, pour la série de l'Histoire naturelle, la Table générale des vingt premiers volumes, et les tables des tomes XXI à XXV.

L'abeille était peut-être le seul insecte qui n'eût pas encore été étudié dans notre recueil. Ce sujet, toujours nouveau et toujours merveilleux, revenait de droit à l'exacte et fine observation, à la poésie éclatante et au style inimitable de M. Méry. Lui seul, croyons nous, après M. Michelet, pouvait concentrer en quelques pages l'épopée complète de l'abeille. P. C.

première idée du gouvernement monarchique, et même de l'ancienne loi qui donnait le sceptre à la femme, ce qui rend le sceptre plus doux. Chose remarquable! il y a probablement aujourd'hui encore, dans quelque vallon désert de Sicile et dans le creux des pierres ponces, *pumicibus cavis*, ruches naturelles aimées des abeilles, il y a des mouches à miel qui vivent sous le régime monarchique héréditaire, depuis la première pierre ponce de l'Etna, et qui n'ont jamais fait une révolution pour essayer le gouvernement représentatif, ou la république, ou l'anarchie, ou le triumvirat, ou le directoire exécutif, ou le juste milieu. Ces abeilles siciliennes ont toujours eu une reine, non élue, mais reine par droit légitime de naissance; elles l'ont toujours entourée de la même affection, servie avec le même zèle et défendue avec le même courage aux heures de péril. Leur histoire de soixante siècles ne renfermerait pas une seule révolution.

Ce gouvernement institué par les abeilles pourrait servir de modèle aux hommes, si les hommes se décidaient un jour à copier un bon modèle. Rien de mieux administré que l'intérieur d'une ruche. Tout le monde travaille; chaque sujet fait sa tâche imposée et sert le pays selon sa capacité relative. Les unes, douées de l'instinct des prévisions atmosphériques, observent l'état du ciel, et s'opposent aux sorties si le vent menace l'horizon du nord ou si la pluie doit inonder le voisinage. Elles sont là, sur le seuil du royaume, ou sur le toit de leur observatoire, étudiant les phénomènes de l'air et de la lumière, et, dès que la conviction est acquise, elles annoncent, Dieu sait en quelle langue, qu'il y a péril au pâturage et qu'on doit attendre un jour meilleur. Les abeilles douées de l'instinct de la maçonnerie inspectent minutieusement les localités, pour fermer aux griffes du lézard ou au bec de la mésange toutes les avenues de la citadelle. Une fissure est-elle découverte, aussitôt l'inspecteur se sert de son aiguillon comme d'une truelle et de sa cire comme d'un ciment, et il oppose une barrière hermétiquement fermée aux invasions de l'ennemi. Les abeilles douées de l'instinct de l'observation géologique vont à la découverte des terrains propices aux douces picorées; si elles trouvent un ruisseau semé de larges cailloux à demi submergés, un étang bordé de mousse, un bouquet d'oliviers sauvages, des touffes de serpolet, de thym et de violettes, elles volent annoncer cette bonne nouvelle à tout le royaume, et, si le temps est favorable, la reine et ses sujets viennent moissonner les sucs et les parfums dans la délicieuse résidence, laboratoire de ce miel que Virgile appelle *la douce rosée des cieux*.

Hélas! il n'est point d'institution parfaite en ce monde! Les abeilles, ces ouvrières si bonnes, si intelligentes, si ferventes à l'œuvre, ont parfois des velléités guerrières: les abeilles sont des amazones. *A qui donc se fier, grand Dieu!* comme dit Florian.

Les hommes *se battent au Canada pour deux pouces de neige*, comme dit encore Voltaire, et les abeilles se battent pour une fleur. L'avantage est encore du côté de ces insectes, mais, malgré leur supériorité sur l'homme, elles n'en sont pas moins coupables du crime de lèse-fraternité. La fleur et le pouce de neige ne valent jamais une goutte de sang versée sur le champ de bataille de la terre ou de l'air.

A l'âge heureux où, ne connaissant pas les hommes et me souciant fort peu de les connaître, j'étudiais, à mon insu, les animaux, mes amis et compagnons du village où je vivais avec de jeunes paysans, mes camarades; à ce bel âge d'enfance vagabonde, où j'avais le bonheur de connaître la langue des oiseaux et d'ignorer la langue française, je m'étais épris d'une grande passion pour les abeilles, et je fréquentais un petit village de ruches, construites en osier flexible, d'après le procédé virgilien, et alignées sur le penchant d'une colline, dans un massif de pins résineux. Le pasteur Aristée et le montagnard de l'Hybla n'auraient pas choisi une plus charmante exposition pour leurs usines de miel. Il y avait tout auprès une source d'eau vive, cachée par des berceaux de lauriers romains, une roche couverte d'œillets sauvages, une muraille tapissée de cassies aux odeurs suaves, et un petit lac, alimenté par la belle source de Saint-Pons, et bordé de cyprès dont les grelots luisaient au soleil. On éprouvait un charme inexprimable à respirer l'air de ce vallon, où les pins mêlaient, sous la moindre brise, leurs parfums et leurs concerts. En cet heureux temps, si M. d'Albertas, le propriétaire de Gemenos, le Tempé de la Provence, m'eût donné la petite maison qui seule animait ce paysage, et le jardin où croissait le girasol aux rayons d'or, où rampait la pastèque, où la vigne grimpait sur la treille, j'aurais fait vœu de ne jamais quitter cet Eden sans pommes, et je serais resté fidèle à mon vœu. La pauvreté ou l'ambition pousse vers le nord laborieux les frileux ouvriers du midi. Ce ne fut pas l'ambition qui me décida.

Une colonie d'abeilles en émigration passa comme un nuage sur ce vallon thessalien: la reine, qui se connaissait en géologie probablement, fut frappée de la sérénité odorante du paysage, et, entraînant tout son peuple, elle prit possession d'un vieux pin crevassé par le temps, et isolé, comme un anachorète, sur un rocher nu, dans le voisinage du lac des cyprès.

Le nuage ailé fut signalé tout de suite par une sentinelle au village des abeilles, mes amies, locataires légitimes du vallon. La reine fut sans doute émue au fond du cœur en voyant cette invasion d'abeilles sarrasines; mais elle se conduisit comme une reine anglaise ou espagnole; elle dissimula noblement son émotion et joua le stoïcisme avec un art consommé. Donna-t-elle des ordres? C'est ce qu'aucune oreille humaine n'aurait pu entendre. Nos sens, hélas! sont si imparfaits! Mais presque au même instant de jeunes et agiles abeilles prirent leur vol, et, faisant une pointe brusque vers l'ouest, comme pour cacher leur véritable direction, elles reprirent la route de l'est par la voie de l'air, et planèrent sur le pin isolé, comme pour examiner la nouvelle colonie, compter ses forces et rendre un compte fidèle de sa position.

Cette expédition hasardeuse étant accomplie avec un plein succès, elles rentrèrent au palais de la reine, et bientôt après une agitation extraordinaire éclata dans le royaume. Le cri de guerre fut poussé dans un bourdonnement sonore, et chaque abeille abandonna la tâche commencée et aiguisa son dard. Il n'y eut pas d'autre proclamation.

Le lendemain, à l'aube, tous les ateliers de miel et de cire furent abandonnés; toutes les abeilles, moins les malades et les plus âgées, les pauvres vieilles de sept ans, se réunirent devant les ruches dans une tenue martiale. La reine voltigea sur les rangs, et son bourdonnement belliqueux ressemblait assez à un de ces discours que Tite-Live met dans la bouche des consuls avant une bataille. Personne ne comprend, mais tout le monde a l'air de comprendre, et jure de vaincre ou de mourir.

Au signal donné, la reine prit son vol et l'armée la suivit. On entendait un fracas si étrange qu'il eût été impossible de croire qu'un pareil concert pouvait sortir d'une

réunion d'insectes, si le vallon n'eût pas été désert et silencieux, comme le sommet d'une montagne à pic. Un peu plus tard, quand le curé de ce village m'eut appris le latin, je trouvai Virgile très-véridique, lorsqu'il parle, à propos des combats des abeilles, du ***son de l'airain rauque***, des ***cris belliqueux*** et des ***voix qui imitent le son des trompettes***. L'armée arriva sur le camp des usurpateurs et les attaqua vivement avec le courage que donne la bonne cause. Aussitôt deux nuages d'abeilles rebondirent de la terre dans le champ de bataille de l'air radieux, et la mêlée devint générale. Jamais le Thermodon ne vit éclater tant d'héroïsme au jour suprême des guerrières amazones. Les deux reines ennemies se cherchaient pour combattre corps à corps, comme Annibal et Scipion à Zama; mais les états-majors enveloppaient si bien les deux augustes personnes, que le duel royal fut impossible. Les officiers de la couronne, les ministres, les courtisans, les favoris, les favorites, se faisaient tuer pour défendre



Combat d'abeilles. Dessin de Stop.

la vie des souveraines, et les cadavres pleuvaient en flocons, au milieu d'un tumulte qui donnait un caractère épique à cette lutte de moucherons. La bataille dura une heure; c'est la proportion relative de la Moskowa.

Toutefois, notons une différence à l'avantage des abeilles. Quand les hommes se battent, il y a toujours une armée qui finit par prendre bravement la fuite, et les fuyards redeviennent des héros dans une meilleure occasion. Après une bataille d'abeilles, il n'y a que des vainqueurs; les vaincus se sont fait anéantir jusqu'au dernier. C'est bien plus logique. Les batailles des hommes sont non-seulement des choses abominables, mais elles n'ont pas l'ombre du sens commun. Si vous vous réunissez pour vous exterminer, exterminez-vous; mais qu'il soit à jamais déshonoré celui qui, voyant un terrain couvert du sang et des cadavres de ses amis tués pour lui, commet, sous prétexte qu'il est vaincu, l'infamie de la fuite ou du ***sauve-qui peut***. C'est une lâcheté sans excuse, inventée par les héros grecs et romains. Térentius Varron s'échappe de Cannes avec quarante mille déserteurs, après la mort de son collègue Paul-Émile et de quarante mille soldats, et le sénat le félicite!!! Nos amis sont morts, disaient les fuyards, nous les vengerons demain. — Mais vengez-les aujourd'hui, puisque vous y êtes! Demain la paix peut venir, et ils ne seront pas vengés. Puisque vous êtes sur le champ de bataille, vous aurez toujours un ennemi devant vous; tuez-le, ou faites-vous tuer. C'est votre métier; ne fuyez pas. Ne laissez pas écrire par un historien poltron cette éternelle phrase si déshonorante et si comique : ***Après la victoire, on a poursuivi les ennemis l'épée dans les reins; on en a sabré bon nombre. La nuit seule a mis fin au carnage. Plus de trois mille fuyards ont mordu la poussière et ont été taillés en pièces par un vainqueur acharné.*** Si l'on avait établi, en principe, comme point d'honneur impérieux, que la fuite déshonore un soldat, on aurait supprimé toutes les batailles. Au fond de tous les héroïsmes, il y a toujours un grain de lâcheté. Hector fuyait devant Achille. Ce malheureux exemple n'a pas été perdu. Homère dormait quand il inventa le combat de ces deux héros, et il rendait un mauvais service à l'humanité. Que d'Hectors depuis! et que d'excuses prises dans l'Iliade, poëme où les braves de la veille sont les poltrons du lendemain!

Un champ de bataille jonché de cadavres est sans doute un tableau bien triste à voir; mais le sentiment de commisération est bientôt modifié par une réflexion philosophique bien naturelle. Ces hommes ainsi tombés à la fleur de l'âge, pour un prétexte que souvent ils ignorent, avaient tous l'usage de leur raison, une idée religieuse dans l'esprit, un germe de tendresse dans le cœur, une étincelle du rayon divin dans l'âme; et voilà où les a conduits l'oubli des facultés reçues, ***en quo perduxit miseros!*** comme dit Virgile. C'est bien la peine de porter le nom d'homme et d'appartenir au genre qui se dit humain!

Une seule fois dans ma vie, et à cette phase de mon enfance de paysan, j'ai vu une pelouse couverte de cadavres d'abeilles, et le sentiment que j'éprouvai devant ce spectacle ne s'est jamais éteint. J'avais reconnu mes abeilles victorieuses à la fierté de leur vol et surtout à la direction qui les ramenait à leur antique domaine. Tout ce que je voyais gisant sur le champ de bataille appartenait à la colonie voyageuse et aux braves phalanges mortes pour leur reine et le bon droit. C'était lamentable des deux côtés; car ces pauvres abeilles, vagabondes à travers bois et vallons, ne songeaient point à faire une invasion conquérante sur les domaines d'autrui; elles avaient cru sans doute que les fleurs, les parfums, les eaux vives, l'azur du ciel appartenaient à tout le monde, et, chassées de leur première et chère patrie par les piéges du lézard, le bec de la mérope ou les exhalaisons d'un cadavre d'oiseau perdu par le chasseur, elles avaient abandonné avec tristesse les rives maternelles pour chercher une terre amie et recommencer leur noble travail de tous les jours. Hélas! les abeilles ont aussi leurs destins! Ces infortunées émigrantes avaient trouvé leur Latium, comme les Troyennes d'Énée; elles s'étaient livrées à une joie enfantine en voyant un avenir de bonheur domestique et de travail non interrompu, et la fatalité les poussait, le lendemain d'un rêve d'or, à une bataille d'extermination! Quand on songe à l'infini de la création, et même à cette parcelle d'air où se meut notre humble système solaire, avec ses cinquante-deux planètes, parcelle de soixante-six milliards de lieues cubiques, on doit donner la même grandeur ou la même exiguïté à

tous les êtres de notre petit globe. Ces calculs désolants bouleversent toutes les proportions connues, et, dans l'optique de l'effroi, prêtent au ciron la taille de l'éléphant. Ceci étant admis, il serait plus humain de donner des larmes à un champ de bataille d'abeilles qu'à des malheurs de carton exposés sur un théâtre du boulevard.

Très-peu d'animaux sont doués du génie de l'invention. En général, chaque espèce suit avec une fidélité monotone les traditions de son instinct, dans ses poses, ses allures, ses mouvements, ses appétits, ses passions, ses habitudes. L'invention suppose une pensée, et la pensée n'est pas le résultat d'un instinct. Le chien du monastère qui, voyant le tour apporter un plat de viande à chaque coup de sonnette, s'avisa de sonner aussi pour voler un plat, ne fit pas une chose d'instinct; il inventa. L'instinct ne conseille pas aux chiens de sonner pour attraper de cette façon un morceau de bœuf. Ces exemples, à la vérité, sont fort rares; mais ils étonnent beaucoup plus quand on les rencontre chez les abeilles que dans les races supérieures des chiens et des éléphants.

Le naturaliste Daubenton a fait, dans une ruche de verre, une expérience fort curieuse; mais il s'est contenté d'en indiquer le résultat, sans entrer dans le drame et les détails. J'ai vu faire la même expérience à la *villetta* du marquis di Negro, à Gênes, et je ne crois pas que la zoologie produise un fait plus curieux. Seulement, je dois dire que le drame de la *villetta* est plus compliqué dans



Les abeilles et le colimaçon dans la ruche de verre. Dessin de Stop.

son exécution que celui du Jardin des Plantes de Paris. Les abeilles italiennes, nourries des sucs puissants de la vallée de Lerbino et des parfums du golfe de Ligurie, devaient l'emporter en intelligence sur les abeilles de la rue Mouffetard. La loi solaire du climat qui s'applique à Virgile, à Raphaël, à Rossini, a son action aussi, en descendant l'échelle, sur tous les êtres de la création, dans la presqu'île des fleurs, des citronniers et du soleil. Ainsi, ceux qui feront la même épreuve voudront bien en apprécier la marche et le résultat selon le degré de latitude. Ils réussiront peut-être beaucoup plus que le marquis di Negro, ou beaucoup moins que Daubenton; mais il y aura réussite toujours.

Dans un kiosque isolé, dominant le golfe et la ville de Gênes, on plaça une ruche de verre sur une table. Le sommet convexe de la ruche était percé de trous presque imperceptibles. Au centre de la table, on avait ménagé une très-petite trappe, qui correspondait au centre de la ruche, et on disposa circulairement contre les parois intérieures quelques légères tiges de thym fleuri. Un jardinier, qui vivait dans l'intimité avec les abeilles de la *villetta*, en infusa adroitement un essaim dans la ruche de cristal. Ces locataires vinrent peupler l'hôtel garni. Le lendemain, au point du jour, nous prîmes tous position d'observateurs derrière de petites ouvertures ménagées sur le mur le moins éclairé du kiosque. Le poste était favorable ; on voyait sans être vu.

Au premier rayon du jour, les abeilles exprimèrent leur surprise par une immobilité qui ressemblait à la prolongation du sommeil ; tous les animaux intelligents se tiennent sur leurs gardes après un brusque changement de domicile. Les plus hardies de l'essaim se décidèrent

enfin à faire l'examen de ce nouveau logis, en prenant les plus minutieuses précautions dans cette recherche de l'inconnu. Le rapport qu'elles firent à leurs sœurs fut probablement assez favorable, et bientôt elles se promenèrent et voltigèrent toutes avec une joyeuse sécurité.

Vers le milieu du jour, une sorte d'anarchie régnait dans la ruche et menaçait de compromettre l'ordre public. Cet état de choses ressemblait à une de ces républiques éphémères où tout le monde octroie le commandement à tout le monde, à la condition que personne n'obéira. Nous n'avons jamais pu savoir si le suffrage universel fonctionna en cette occasion; mais il fut évident pour nous tous qu'une reine venait d'être élue et qu'elle recevait les hommages de ses sujettes. Dès ce moment, le travail, ce besoin des abeilles, commença dans le petit royaume de verre; il y eut bien quelques douairières expérimentées qui, déplorant l'absence des conditions les plus indispensables à la vie des abeilles, protestèrent contre l'étourderie des jeunes, et se mirent en grève; mais ce schisme ne dura pas. Un signe de la reine étouffa dans son germe cette opposition d'une minorité factieuse, et toutes ensemble parurent, d'un commun accord, obéir à cette pensée philosophique : « Vivons aujourd'hui; demain n'existe pas. »

Les éphémères, ces insectes du fleuve Hypanis, ne vivent qu'un jour, comme leur nom l'indique, et ils mènent joyeusement l'existence en folâtrant sur les fleurs. Et nous, mortels raisonnables, ne sommes-nous pas des éphémères pour les habitants de Saturne, de Jupiter et d'Uranus, et d'autres mondes inconnus ou invisibles, qui mettent trente ans à faire leur révolution autour du soleil?

A la fin de ce premier jour, les locataires de la ruche de cristal se trouvaient fort à leur aise; ils avaient déjà pris leurs habitudes : les bourdonnements annonçaient la joie et la quiétude, et la reine, radieuse d'orgueil maternel, passait à travers les ménages, et semblait leur promettre à tous un long avenir d'un jour tout rempli de bonheur.

L'homme veillait; l'homme, ce tyran des animaux, qui se plaint quand il est dévoré par un tigre, lui qui aurait déjà dévoré tous les tigres, si les restaurateurs en faisaient des rôtis!

Au milieu de la nuit, la petite trappe dont j'ai parlé s'ouvrit, et une main perfide et humaine introduisit un énorme colimaçon dans la ruche; puis la trappe se referma.

Quand le premier rayon du jour tombera sur la ruche, le drame va commencer, et prendre des proportions d'intérêt qu'aucun chef-d'œuvre de Shakspeare n'a jamais atteintes à Covent-Garden.

Un bourdonnement lamentable, comme le *Qual mesto gemito* de *Sémiramis*, courut sur le cristal de la ruche et attesta une surprise sans égale. Les abeilles, étagées circulairement, comme aux gradins d'un amphithéâtre, regardaient le monstre, *armé de cornes menaçantes*, et toutes les ailes frissonnaient sur les corsages, comme les tuniques sur le sein des tragédiennes, quand le cinquième acte entonne un récit de mort ou fait briller un poignard.

De son côté, le monstre avait une frayeur horrible, et n'osait ramper de peur de laisser croire qu'il était vivant, en présence de tant d'ennemis formidables. Tous les animaux ont, par tradition d'instinct, la connaissance de leurs ennemis naturels, depuis le jeune rhinocéros, qui tremble en rencontrant un éléphant pour la première fois, jusqu'au jeune chat, qui arrondit son dos et exécute une gamme stridente devant le premier chien qu'il aperçoit. Ainsi, un lézard ou une mésange, introduits dans cette ruche, auraient causé une épouvante qu'aucune réflexion ne pouvait diminuer ou calmer. En présence d'un colimaçon, ce devait être autre chose. L'instinct de l'abeille ne reconnaissait pas un ennemi naturel dans cet animal. La terreur fit donc bientôt place à l'étonnement et fit songer à la défense; car enfin que venait-il faire dans une ruche, ce hideux monstre? Comment y avait-il pénétré? Quelles étaient ses intentions? A coup sûr, il ne venait pas en ami; son invasion nocturne annonçait des projets coupables; un ami des abeilles se serait présenté au grand jour, la tête haute, sans cornes et sans cuirasse. Il fallait donc agir selon les traditions des races guerrières, réfléchir avec calme, et défendre avec courage le terrain envahi.

Telles furent sans doute les réflexions qui agitèrent ce peuple en ce moment solennel. On devine les pensées des animaux intelligents lorsqu'ils arrivent à l'action.

Chez les humains, il est admis qu'au moment des périls suprêmes un général monte sur une colline et pousse ses soldats à la plaine, en les suivant avec une lorgnette. Les abeilles ne connaissent pas ces usages, qui font d'ailleurs un si bon effet dans les tableaux de batailles. C'est précisément le contraire que les abeilles font. Nous le reconnûmes tous en cette circonstance. L'héroïque reine de ce royaume de verre se dévoua pour le salut de son peuple, comme Codrus, ce roi d'Athènes que Virgile a immortalisé, en songeant aux abeilles, *habes laudes Codri*. Elle s'envola de la tige de thym qui lui servait de trône; elle rasa la voûte de sa ruche et, après avoir plané sur le monstre, elle s'abattit tout à coup sur sa cuirasse, comme fait une colombe grise de l'Inde sur le dos d'un éléphant. L'armée applaudit par un bourdonnement harmonieux et resta sur la colline.

Le monstre ne remua pas et n'eut pas même l'air de se douter qu'une formidable reine se promenait sur son dos.

L'Antiope ailée avait très-bien conçu son plan d'attaque; elle ne hasardait rien, elle avait foi dans la réussite. Nous tenions tous nos yeux largement ouverts sur cette scène, comme s'il se fût agi d'un combat de taureaux dans un cirque espagnol. Un silence d'intérieur de pyramide régnait dans la ruche de cristal.

Elle aiguisa son dard avec sa trompe, ce qui me fit songer à Virgile : *spiculaque exacuunt rostris*, et, s'avançant avec précaution, elle piqua vivement entre les deux cornes la tête du colimaçon. La blessure ne pouvait pas être profonde, mais les cornes et la tête disparurent aussitôt, il ne resta que la coquille. On entendit un bourdonnement de victoire; mais la reine, douée d'une sagacité miraculeuse, ne crut pas son œuvre finie; elle avait piqué une peau dure, et elle comprenait qu'il fallait plus d'un coup de dard pour tuer un monstre si coriace. Aussi elle aiguisa de nouveau son arme émoussée pour se tenir prête à donner un second coup de pointe, quand le monstre éprouverait le besoin de respirer.

Le calcul était ingénieux et bon. Sous peine d'étouffer et de s'ensevelir lui-même dans sa tombe portative, le colimaçon hasarda une corne, puis deux, puis la tête, et retira tout, avec une nouvelle précipitation, sous le second coup de dard, plus vigoureusement décoché que le premier.

Personne, parmi les spectateurs, ne comprit alors l'échange de pensées ou de langage qui se fit entre la reine et son peuple; mais voici la conjecture probable qui obtint l'assentiment général. La reine avait dépensé tant

d'ardeur dans ce second coup d'estoc qu'elle avait mis son dard hors de service et qu'un troisième assaut devenait impossible. Une abeille se détacha aussitôt et vint remplacer, avec une arme neuve, la reine dans la tranchée du siége. Nous vîmes alors recommencer la même opération d'attaque, avec les mêmes incidents. C'était une leçon d'escrime qu'une maîtresse avait enseignée à d'habiles écolières, et les plus jeunes et les plus adroites vinrent successivement se livrer au même exercice, mais sans trouble, sans confusion, avec un ordre admirable, comme si elles eussent pris des numéros d'inscription ou qu'elles eussent répondu à un appel nominal. Dès qu'une abeille avait donné ses deux coups de dard, elle reprenait son vol et rentrait dans les rangs sur les tiges de thym. La reine seule restait au poste du péril, pour encourager les faibles par sa présence.

Dans cette longue lutte, le stupide colimaçon avait reçu des abeilles un si fort contingent d'effluves électriques, qu'il fit un progrès à peu près impossible dans son espèce : il connut la colère, le courage, le désespoir; il changea sa nature. Honteux de se faire tuer en détail et de souffrir le martyre des coups d'épingle, par besoin intermittent de respiration, il accepta franchement le combat, sortit de sa tente, comme Achille, et exposa les deux tiers de son corps aux coups des ennemis, en renonçant à ses mouvements de retraite.

A cette nouvelle tactique, la reine poussa un cri, se précipita sur le monstre, et toute l'armée exécuta une charge en tourbillon, comme une seule abeille. Il faudrait trente répétitions aux figurants du Cirque pour exécuter une manœuvre pareille avec autant de précision linéaire. Ces humbles mouches apprirent, du premier coup, cette évolution victorieuse. L'armée décrivait une ellipse parfaite, dont le colimaçon était le centre. Aucune faute de compas ne brisait sur un seul point la rectitude de cette figure géométrique. Chaque abeille dardait son aiguillon en passant, et reprenait son numéro d'ordre avec l'agile dextérité d'un *clown*. Un bourdonnement général et d'une tonalité stridente et acharnée, sur la même gamme, accompagnait la manœuvre, sans faire une faute de contre-point; on eût dit qu'un habile *maestro* de ruche avait composé, pour les périls suprêmes, cette *Marseillaise* des abeilles.

Le pauvre colimaçon, ahuri par ce fracas, aveuglé par le tourbillonnement, blessé par mille piqûres, ne songea même pas à s'envelopper de son manteau, comme César; il laissa tomber ses cornes, comme un pêcheur laisse tomber ses rames devant un naufrage inévitable, et succomba sous les derniers coups portés par la reine et son état-major.

Il nous semblait que tout finissait là, comme dans les tragédies, à la mort du héros. Les hommes sont des enfants auprès des abeilles. On nous préparait un dénoûment plus curieux que le drame, et qui devait donner tout à fait raison à l'infaillible poëte des abeilles: *esse apibus partem divinæ mentis*. Oui, Virgile dit vrai, une étincelle d'en haut illumine les nobles insectes du miel. Pourquoi ce divin poëte n'a-t-il pas consacré aux abeilles les anecdotes des détails, lui qui les connaissait si bien? Pourquoi son chant merveilleux n'est-il jamais descendu à la causerie villageoise, lui qui assistait aux veillées des paysans de Mantoue et de Tibur? Enfin, contentons-nous de ce qu'il nous a donné; jamais le stylet antique et la plume moderne n'ont rien écrit de plus beau.

Si l'on avait pu fabriquer des ruches de verre à Rome, me disait le marquis di Negro, Virgile aurait découvert ce que nous voyons. — Et nous n'aurions pas eu peut-être l'épisode d'Aristée, lui dis-je; j'aime encore mieux Orphée que le colimaçon.

Pendant que nous nous entretenions de ces choses à la *villetta*, les abeilles causaient entre elles plus sérieusement que nous. La joie du triomphe fut courte dans la ruche de verre; une morne consternation, un silence tumulaire succéda au bourdonnement de victoire. Elles étaient indécises, taciturnes, inquiètes, ne sachant quel parti prendre, et justifiant ainsi le vers de leur poëte : *clausis cunctantur in ædibus*.

— Il paraît que la pièce n'est pas finie, dit le marquis di Negro; rentrons dans notre loge.

Et chacun reprit son poste d'observation.

Après une heure passée à poursuivre des conjectures, nous comprîmes tout; mais notre intelligence ne nous fut d'aucun secours en cherchant le mot de cette énigme; il nous fallut voir un commencement d'exécution dans l'acte final.

Les abeilles, ces amies des fleurs et des parfums, ont une délicatesse d'odorat excessive; elles redoutent les exhalaisons fétides; elles s'éloignent des charniers fréquentés par les oiseaux de proie; elles ont soin d'emporter elles-mêmes bien loin des ruches les abeilles mortes, comme le remarque Virgile :

..... Corpora luce carentum
Exportant tectis.

Enfin, elles ont toutes les délicatesses raffinées, toutes les sensualités exquises, toutes les répugnances nerveuses des femmes de bonne maison. Vous comprenez maintenant de quel subit effroi nos abeilles victorieuses furent saisies, lorsqu'elles virent le cadavre du monstre étendu au milieu de la ruche, et faisant redouter l'invasion de la peste, après une putréfaction prochaine, au mois de juin. C'était à faire regretter le triomphe. Tous les efforts des abeilles réunies n'auraient pu soulever cette masse énorme, et, en supposant que, par un procédé d'attelage, il eût été possible de transporter ce cadavre attaché à sa coquille, où trouver l'issue dans une ruche sans portes? Tous les regards se tournaient vers la reine, et la reine méditait.

On loue beaucoup les illustres inventeurs des expédients spontanés, les hommes qui créent un procédé sauveur dans les crises invincibles : Annibal, qui embrase les cornes des taureaux; Caïus Duilius, qui met des rostres à ses trirèmes; Scipion, qui fait attaquer la phalange de Zama par la cavalerie de Lélius; Richelieu, qui pointe le canon sur la colonne de Fontenoy; Napoléon qui brise la glace d'un lac avec son artillerie, à Austerlitz; mais tous ces procédés sortant d'un cerveau de génie ne valent pas l'action de l'abeille qui, forcée de se mettre en voyage par une brise assez forte, prend un petit caillou dans ses pattes pour se donner du lest et lutter contre le vent. Et cette ingénieuse trouvaille même ne vaut pas la découverte faite dans une ruche souillée par le cadavre d'un colimaçon.

La reine, comme toujours, donna l'exemple; elle surmonta héroïquement sa répugnance, et, se plaçant sur le cadavre du monstre, elle distilla quelques gouttes de cette glu onctueuse dont parle Virgile, *collectum gluten*, et qui sert à fermer les fissures des ruches. Cette glu a fait inventer le ciment romain dans le siècle des *Géorgiques*. Tout le peuple fut mis à contribution pour fournir le même contingent. Il n'y eut pas une récalcitrante parmi

les contribuables. L'impôt du gluten fut payé avec un supplément de cire, voté d'enthousiasme, si bien qu'à la fin du jour la somme totale couvrait le cadavre et sa coquille.

Mais comme les abeilles sont artistes, elles ne voulurent pas laisser une masse informe de ciment au milieu de la ruche ; les yeux eussent été choqués de cette maçonnerie fruste, de ce sarcophage de hasard. La reine mit elle-même la main à l'œuvre, et, avec l'aide des meilleurs artistes, elle donna au tombeau du colimaçon une forme élégante et symétrique qui se rapprochait du type égyptien pyramidal.

L'œuvre terminée, tout le peuple se livra follement à la joie, car la victoire était complète et ne laissait au lendemain ni soucis ni remords. On se serait bien remis au travail tout de suite, mais la reine autorisa les divertissements jusqu'à la nuit close, et daigna se mêler à la publique allégresse comme un simple particulier. Quand la nuit tomba, les bourdonnements s'éteignirent et le silence du sommeil régna dans la ruche de cristal. Y eut-il des rêves d'or ? La réponse affirmative a de grandes chances d'être une vérité.

Une récompense était due à ce noble essaim, après ces deux merveilleuses journées, et le marquis di Negro, poëte comme tous les Italiens, se fit une joie d'enfant de donner à ces abeilles, en patrimoine héréditaire, le terrain qui, d'après Virgile, jouit de toutes les conditions favorables à ces amantes des fleurs, des parfums, de l'ombre et des eaux. On prépara des ruches faites d'osier flexible, *vimine lento ;* on les assit dans un coin du jardin, où la mauvaise odeur des marécages, *odor cœni gravis*, ne pénètre jamais ; où l'écho des vallons n'arrive pas. Les abeilles détestent les échos, et elles n'ont pas tort ; ce sont les perroquets des montagnes. On coupa tous les ifs du voisinage : les abeilles détestent les ifs, et elles ont raison ; l'if est l'arbre du froid, *frigora taxi*. On défendit aux paysans d'alentour de cuire des crabes ; les abeilles ont horreur des crabes cuits, *rubentes foco cancros*, et elles sont dans le vrai ; ce sont des objets hideux, avec tant de pattes. Virgile ne les aimait pas non plus. Enfin, tout ayant été ainsi disposé pour le plus grand bonheur de la nouvelle colonie, le jardinier transporta la ruche de verre sur le terrain désigné, la renversa doucement avant la première lueur de l'aube, et se retira sans faire de bruit.



Virgile et les abeilles. Dessin de Fellmann.

Quand le soleil éclaira ce splendide paysage de la ville, des jardins, des montagnes et du golfe de Gênes, les abeilles, voltigeant dans l'air libre, firent éclater un bourdonnement de joie et de reconnaissance, dont le thème musical rappelait le *celeste man placata* de *Moïse*, l'hymne le plus émouvant que la gratitude de la terre ait envoyé au ciel.

— Vivez heureuses ! leur dit le marquis di Negro.

Il fallait bien emprunter le *vivite felices*, comme dernier adieu, à l'immortel poëte qui a chanté les abeilles dans la langue des chérubins.

MÉRY.

VOYAGES SUR LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS. MIDI [1].

DE PARIS AUX PYRÉNÉES. — III. BAYONNE.

LETTRE A ÉMILE DESCHAMPS.



Le vieux quartier du Saint-Esprit. Dessin de Fellmann.

Bayonne ville espagnole. — La colonie juive. — Les lamaneurs. — Souvenirs maritimes. — La folle de la barre. — La cité de l'avenir.— La cathédrale et le cloître. — X. de Ravignan.— Les *Souletins*. — La coutume du 15 juin. — Proverbes basques. — *Biahore!* — La légende de saint Léon.— La baïonnette. — Ustaritz. — Cambo. — Les *Mascaradacs*. — Le pas de Roland. — Une course de taureaux

(1) Voyez, pour la série, les Tables et les livraisons précéd.

Nous touchons donc enfin à cette Espagne, le rêve éternel des poëtes; cette Espagne qui est à vous, mon cher

maître, à vous, glorieux interprète du *Romancero*. Nous y touchons.... et toutefois nous n'y entrerons pas, hélas! Ainsi le veulent la sévérité de l'itinéraire et la rigueur bien autrement inflexible du temps.

Bayonne est limitrophe de l'Espagne : il y mène en une poste par Saint-Jean-de-Luz. Mais pourquoi se déranger? Bayonne est espagnol et parle le plus pur castillan. Les hôtels eux-mêmes répugnent à être baptisés sous des noms français : ils s'intitulent : *Fonda de la Esperanza*, — *Fonda de la Providencia*, etc. Les barbiers sont des *peluqueros*, et ainsi de suite. Mais n'anticipons pas : à l'heure qu'il est, nous ne sommes qu'à Saint-Esprit.

Ici deux choses étranges : le nom de la ville et sa population. J'avoue n'être pas assez antiquaire pour avoir pu relever l'origine de cette appellation ; mais elle ne me semble guère à sa place, appliquée à une population d'Israélites, population qui est pour moi un autre sujet d'ébahissement. Que les persécutions exercées contre les juifs, en Espagne, aient contraint un grand nombre de ces malheureux à chercher un sol plus hospitalier ; que les Bayonnais leur aient assigné une place à part, de l'autre côté de l'Adour, soit ; que jusqu'à la fin du siècle dernier, des ordonnances sévères obligeassent les gens de Saint-Esprit à sortir de Bayonne au coucher du soleil, s'ils ne préféraient payer l'amende et dormir en prison : c'était dans les mœurs ; Rome a bien encore son *Ghetto!* mais qu'aujourd'hui, sous une ère de liberté et d'égalité civile, la masse des habitants de Saint-Esprit ait continué volontairement de se confiner dans ce sale faubourg, voilà qui est fait pour étonner.

Tant mieux, cependant ; le pittoresque y gagne.

Rappelez-vous ces vieilles images allemandes des rues étroites de l'honnête Francfort ; ou, si vous avez été à Rouen, évoquez le souvenir des ruelles à maisons de bois cuirassées d'ardoises ; que sais-je encore? pensez à notre ancienne Cité et à ses tapis-francs, ou bien au quartier misérable de White-Chapel et à ses *gin-palaces*. Saint-Esprit est tout cela, ou plutôt c'est encore autre chose. Le soleil chaud du sud-ouest transperce ces bicoques serrées, ces impasses malsaines, ces ruines délabrées où grouillent des tribus misérables, et le jeu de la lumière force ces débris, ces pierres disjointes, ces solives dénudées, ces haillons fétides à ne pas paraître aussi laids, aussi repoussants qu'ils le seraient sous le ciel plombé de Londres, sous la brume de Rouen ou de Francfort. Et puis, un patois coloré vient frapper votre oreille. Ces voix vibrantes vous arrivent par des portes basses et cintrées, par des volets entre-bâillés et qui cachent une fenêtre à petits carreaux. Sur ce seuil, à cette fenêtre, au fond de cette cour noire, de cette chambre aux murs sans papier, sont de belles jeunes filles aux grands yeux bruns, à la peau légèrement bistrée, aux lèvres colorées comme par de la poudre de corail, aux épais cheveux, dont la natte bien liée s'enroule sous un madras noué coquettement. Elles vous suivent d'un œil froid et indifférent ; il ne leur est pas difficile de reconnaître que vous n'appartenez pas à leur race. Ainsi cette population, parce qu'elle s'est concentrée en ce lieu, sans se mélanger ni se confondre avec le reste du pays, a gardé son caractère et en même temps ses préjugés. Nulle part, du reste, la misère ne déploie plus d'audace et de persistance. Tandis que vous vous efforcez de conserver votre équilibre sur un pavé inégal, raboteux, tranchant, vous êtes assailli par des nuées d'enfants qui s'accrochent à vous. Avez-vous donné, ils reviennent ; menacez-vous, ils rient. Ici la mendicité ne gémit pas. Et tout cela court pieds nus ; et aux bons moments, les fillettes vont faire le tour des cafés de Bayonne. Ce ne sont pas les pires aubaines : car les Bayonnais et surtout les officiers de la garnison tiennent leurs grandes assises au café.

Malgré son air de vétusté, Saint-Esprit, je dois le dire, compte des familles israélites d'une véritable distinction, adonnées à la banque, au haut commerce, et que Bayonne avoue pour siennes. Il en est encore qui ont dû leur vaste fortune à cette persévérance unique chez les enfants de Jacob. On me montra particulièrement un petit homme qui s'en allait coiffé d'un panama de rencontre, et vêtu d'un léger saute-en-barque d'étoffe écrue. Cet homme, aujourd'hui sexagénaire, poussa au hasard comme l'herbe qui croît entre les pavés ; quand je ne sais quelle circonstance lui eut envoyé une pièce de cent sous, il la convertit en rubans et lacets ; de là, il passa aux grandes épingles de tête, puis aux mouchoirs de soie ; ensuite il fit la commission en chocolat et eau-de-vie ; un jour, il avait un capital et il formait une banque de prêts à l'usage des marins ; un autre jour, cette modeste banque devenait une importante maison. Mais croyez-vous que notre Israélite se soit installé à Bayonne? nullement ; il est resté à Saint-Esprit pour forcer Bayonne à venir à lui. C'est là sa jouissance, c'est son triomphe. A le voir passer, vous seriez tenté de lui donner encore les cent sous de son début.

En attendant, nul ne peut arriver à Bayonne par le chemin de fer (et l'on n'y va plus autrement) sans payer à Saint-Esprit la dette de son passage ; puis, lorsque la course de taureaux fait appel à la curiosité, Bayonne tout entier se donne la peine de traverser le pont et inonde Saint-Esprit.

Attention ! des affiches de toute couleur sont placardées au coin des rues — ou ruelles : Demain dimanche, la *Quadrilla* de Salamanquino donnera des courses de taureaux. Suivent les noms des combattants ; je regrette de ne les avoir pas enregistrés.

Où êtes-vous, chantre de Rodrigue? Voilà bien l'Espagne toute vivante, si je ne me trompe. Avais-je tort de dire que Bayonne est une ville espagnole? On le met au régime de Séville, et il se laisse faire.

Lorsque nous pénétrâmes dans Bayonne, par le magnifique pont en pierre, car du vieux pont de bateaux il n'est plus question, nous y remarquâmes l'agitation produite par l'annonce de la prochaine course que S. M. l'Impératrice devait honorer de sa présence. Les jeunes gens aux allures dégagées s'abordaient, les plus ravissantes grisettes du monde se croisaient en se demandant : « Irez-vous à la course? » La réponse était affirmative sur toutes les lèvres. Seuls, les marins haussaient les épaules. Il devait y avoir aussi, le lendemain à deux heures, des régates en vue des Allées-Marines, et les loups de mer ne concevaient pas qu'on allât payer pour voir ces Espagnols, en habits à paillettes, courir autour d'une bête à cornes, tandis qu'eux ils donneraient un spectacle bien autrement *fameux*. Il y avait, entre autres, un vieux matelot bronzé, qui avait fait plus d'une fois le voyage de l'Amérique et de l'Inde, et qui, tout en mâchonnant sa pipe courte, disait :

— Nos pères ne connaissaient que les exercices maritimes, et ils avaient raison. C'est ça qui forme l'homme. Quand on voulait montrer sa force et son agilité, on faisait le *jeu de l'oie*, et je vous préviens que pour y réussir il fallait être bon nageur !

Nous ne pûmes en entendre davantage ; mais, sur notre chemin, nous prîmes un singulier plaisir à étudier la physionomie des marins bayonnais et basques. Nous en avisâmes cinq qui venaient d'amarrer un couralin au bord de

la Nive, et qui, en marchant du pas leste et dégagé qui leur est particulier, chantaient avec un ensemble parfait ce petit couplet :

Charmagarria,
La ziradia,
Eztitarzunez bethia
Lo bizarade
Iratzar zite !
Etziradia
Loz ase (1) ?

— Le capitaine L*** J****? demandai-je à ces braves gens. Nous avons une lettre pour lui. Se trouve-t-il en ville?

Sans hésiter, l'un d'eux nous invita à le suivre, et il nous mena droit au logis du capitaine.

Le bonheur nous fit rencontrer notre homme au moment où il se disposait à aller passer quarante-huit heures à Cambo, pour se soustraire à l'affluence extraordinaire que la course de taureaux devait amener dans la ville.

— Je ne voudrais pas déranger vos projets, lui dis-je.

— Ne vous inquiétez de rien ; je partirai ce soir, voilà tout. Et s'il vous plaît d'accepter, à Cambo, l'hospitalité de famille...

— Grand merci ; notre ami C*** nous attend.

— Ah ! ah ! M. C*** l'homme de lettres? Un esprit distingué, original ; Bayonne en est fier.

- Je le crois sans peine. Au reste, monsieur, Bayonne peut s'enorgueillir d'avoir donné le jour à des célébrités.

Le sentiment national éclaira le mâle visage du capitaine.

— Parbleu ! dit-il, c'est une forte population, monsieur.

— Vous avez eu, lui dis-je, le chimiste Bertrand Pelletier; le comte de Cabarrus, ministre des finances d'Espagne; le comte Garat, qui fut ministre de la justice et de l'intérieur ; Jacques Laffitte ; Bastiat, l'économiste ; le violoniste Allard ; sans compter Pierre Lesca de Hitze, l'Anacréon du Labourd, ce simple artisan qui chanta par une ode la naissance du fils de Louis XVI et que sa ville récompensa par le don d'un magnifique pâté à ses armes...

Pressé d'interrompre cette énumération, le capitaine s'écria :

— Nous avons eu surtout des marins illustres, le contre-amiral Bergeret, le contre-amiral Bruix ; les capitaines de vaisseau Dubourdieu et Roquebert, morts en combattant ; le capitaine Tournès qui, sous Louis XV, gagna une épée d'honneur : Larrue, le commandant de la frégate *la Galère*, le vainqueur du terrible corsaire anglais Bromelger, qui ravageait nos côtes. Ah ! messieurs, la population de Bayonne est avant tout maritime : deux fleuves navigables, la Nive et l'Adour, baignent nos murs ; l'Océan est là, et jadis c'est de notre port que s'élançaient les plus hardis pêcheurs de baleines. Nos matelots basques ont laissé dans les mers du Nord un renom impérissable. Il n'existe pas d'hommes plus résolus, plus dignes en même temps, ni plus intrépides. Pour eux la fatigue et le danger sont des mots vides de sens. Nul port non plus n'offre un plus sûr abri, un meilleur mouillage que le nôtre, placé au fond du golfe et hors d'atteinte des navires ennemis ; car, dans cette région, la mer océane ne permet pas à une escadre de blocus de stationner en vue des côtes. Témoin lord Cochrane qui, pour avoir voulu risquer la partie, y perdit la moitié de sa division navale. Sous les guerres de l'Empire, Bayonne partagea, avec la Teste, le privilége de recevoir régulièrement de tous les points les plus éloignés, de l'Inde même, des arrivages qui ne pouvaient aborder à aucun autre port. Avec quelques travaux on ferait de notre rade l'asile le plus sûr de la marine française. Il n'y a pas de risque que des croiseurs vinssent s'y frotter.

— Oui, fis-je observer à cet ardent Bayonnais, mais vous avez un grand obstacle à vaincre, la *barre*.

— Je ne le sais que trop bien ! dit-il d'un ton chagrin. Ce n'est pas d'aujourd'hui que date ce fléau qui a frappé notre navigation. Savez-vous cette histoire?... Je vous la raconterai. Mais je vous tiens là !... Sortons donc prendre le café et fumer quelques cigares, puis je vous montrerai le Bayonne maritime.

Nous descendîmes son escalier de bois à double rampe, large et éclairé d'en haut, comme il s'en trouve beaucoup à Bayonne, et nous suivîmes la belle rue du Gouvernement, au milieu de laquelle se voient tant de *fondas*, sans compter les bureaux de *diligencias, — del Norte, — postas peninsurales, — de los maestros de postas, — de la Nueva Union*, etc., etc Un splendide panorama nous entourait ; la place Grammont étalait au plein soleil sa mairie, son tribunal, sa salle de spectacle, copie en miniature de celle de Bordeaux ; à droite, sur la hauteur de la ville vieille, se dessinait l'imposante cathédrale, appuyée sur son cloître, le plus beau de France ; à gauche, l'Adour, ce fleuve majestueux, roulait ses eaux un peu troubles, balançant les rares, trop rares bâtiments, rangés le long des quais. Saint-Esprit, massé par plans irréguliers, nous rappelait la Cité de Paris. En nous retournant, nous apercevions la ligne où commence la mer, et nous ne nous étonnions pas qu'Arthur Young, voyageant dans notre pays, eût dit de Bayonne que c'était de beaucoup, — *by far*, — la plus jolie de nos villes.

Le capitaine cependant ne perdait pas le fil de son histoire.

— La décadence de notre commerce maritime date de loin, dit-il. En l'an 1500, à la suite d'un violent orage, une quantité prodigieuse de sable, amoncelée sur la digue naturelle de l'Adour, en fit une barrière infranchissable. Les eaux du fleuve, refluant avec force, se rejetèrent du côté de la plaine de Cap-Breton, et jusqu'à Messanges, à sept lieues de Bayonne, et se creusèrent un nouveau lit. L'ancien lit fut totalement obstrué par les sables. Quatre-vingts ans de travaux ne purent remédier à cet état de choses. En 1579, Louis de Foix, l'architecte habile qui bâtit l'Escurial et la tour de Cordouan, fut envoyé pour rouvrir l'ancien port. Il le fit d'abord creuser et nettoyer; puis il construisit sur pilotis un mur épais pour fermer l'entrée du canal de Cap-Breton, et forcer l'Adour à reprendre son cours naturel. Cependant le flot, ne pouvant percer les énormes bancs de sable qui barraient l'embouchure, déborda à droite et à gauche dans la ville, qui fut dévastée comme si l'ennemi l'avait prise d'assaut...

— Je ne vois pas, dis-je, que Louis de Foix...

— Attendez donc ! Soudain, à la suite d'une crue extraordinaire, le courant de l'Adour, redoublant de force, dégagea subitement le canal et rouvrit la véritable embouchure. Voilà la merveille. Ce fait se passa le 28 octobre 1579, jour de Saint-Simon et de Saint-Jude ; et je vous prie de croire que ces deux patrons sont honorés dans la mémoire des Bayonnais, qui firent longtemps une procession annuelle en l'honneur de l'événement.

— Très-bien ! dis-je ; il est même à regretter que ce pieux usage se soit perdu. Mais la *barre* vous est restée.

— Parbleu oui ! et c'est cela qui nous perd. L'entrée

(1) « Charmante fille, êtes-vous endormie, ô vous pleine de douceur? Si vous dormez, réveillez-vous ! N'êtes-vous donc pas lasse de dormir ? »

des bâtiments dans le port de Bayonne est devenue extrêmement difficile, outre que le golfe n'est pas très-commode. Les armateurs craignent d'aventurer par ici leurs cargaisons. Et cependant quelle ville peut offrir plus d'avantages que Bayonne! Un port bien abrité, une race de marins à toute épreuve, des bois excellents, le voisinage de l'Espagne, des constructeurs d'une habileté proverbiale!

Tout en parlant, il nous avait fait cheminer le long des quais, rendant le salut à cent personnes, jetant un mot à l'une, un mot à l'autre.

Nous montrant un vaste emplacement où quelques vaisseaux de commerce étaient en voie d'achèvement:

— Tenez, dit-il, c'est ici que, sous l'Empire, fut construit plus d'un bâtiment de guerre: ici, l'on préparait les quilles et les membrures, et nulle part, je vous jure, il n'y avait de plus intelligents ouvriers que les nôtres. Des idées d'économie ont transporté ou concentré la grande construction à Rochefort. Mais, au besoin, on nous retrouverait.

— En attendant, n'espérez-vous pas être délivrés jamais de la barre?

Notre interlocuteur sourit avec confiance.

— Ce n'est, dit-il, qu'une affaire de volonté et d'argent. Quand l'Empereur est venu à Bayonne, il s'est fort préoccupé de cette question vitale pour nous, et, après un long entretien avec l'ingénieur du port, il a donné l'ordre de procéder à des travaux qui fissent disparaître la barre. Ce n'est pas tout! ajouta le capitaine, qui nous menait aux Allées-Marines, voyez cette admirable promenade!

— Admirable, en effet!

— En 1727 encore, ce n'était qu'un marécage malsain, traversé par une grossière chaussée. On en forma le sol en y versant le lest inutile des vaisseaux qui arrivaient. La municipalité y fit élever une terrasse pour l'amarrage des navires. C'est là que l'Empereur a marqué lui-même la place du nouveau Bayonne; c'est là que vont se développer les magasins qui nous manquent, et au pied desquels les navires, aussitôt leur entrée en rivière, viendront s'amarrer et livrer leur cargaison. Là, s'élèveront de riches quartiers modernes; là, s'étendra la gare centrale des chemins de fer pyrénéens, qui toucheront bientôt à Madrid. Bayonne est, par sa position unique, destiné à devenir l'entrepôt du sud-ouest de la France, à correspondre directement avec Paris et Bordeaux, Marseille et Toulouse, et, du côté sud, avec l'Espagne et le Portugal. Cette ville nouvelle sortira de terre: le progrès des temps l'a rendue indispensable; il en est du Bayonne de l'avenir comme de vos larges boulevards.

Notre capitaine est, on le voit, un homme pratique: nous ne pûmes que l'écouter et l'approuver sur le chapitre de la marine et du commerce. Mais, à force de cheminer, nous étions à l'embouchure du fleuve, là où le sable jeté par l'Océan s'est amoncelé, et forme une barrière d'autant plus dangereuse qu'elle se déplace souvent, une barrière mouvante et grondante, dont le bruit terrible assourdit et terrifie.

Dieu sait quelles tirades éloquentes nous eussions faites tous trois sur la puissance formidable de l'Océan, n'était une pauvre vieille femme que nous vîmes assise le plus près possible de l'eau, sur une petite éminence de sable, et suivant d'un regard fixe le mouvement des vagues, tandis qu'elle tricotait machinalement un béret.

De temps en temps, elle marmottait des paroles inintelligibles pour nous; puis elle balançait sa tête chargée de mèches de cheveux gris; puis elle laissait échapper un rire court et rauque, et alors elle disait: « Jésus Maria! » et elle se signait.

Ce manége ne cessait de se reproduire dans le même ordre, comme s'il eût eu pour cause un ressort intérieur et invisible.

Notre regard cherchait une explication; car évidemment ce n'était pas une de ces vieilles comme on en rencontre partout, soit sur les places, soit au seuil de leurs portes, et qui se partagent tranquillement entre le tricot et la médisance. Celle-ci vivait d'une pensée unique, invariable, qui l'exaltait en l'épuisant; espèce de feu caché qui surexcite, mais consume...

Un lamaneur, assis non loin de là et occupé à savourer ses sardines sur un large morceau de pain, nous devina, et s'empressa de nous jeter le sens de l'hiéroglyphe.

— C'est la Juanilla, une Espagnole de Saint-Sébastien..., là-bas, de l'autre côté du golfe. Les anciens disent que Juanilla valait, pour la gentillesse, nos Basquaises; et ce n'est pas peu dire. Elle était venue en service à Bayonne, et voilà que l'amour se mit entre elle et un pilote qui n'avait pas plus de vingt-cinq ans, un vrai bel homme et un bon enfant, quoi! Ils étaient fiancés, et plus d'une fois ils allèrent passer leur dimanche à Biarritz. C'était honnête et sincère; il n'y avait pas d'offense. Un soir, comme la vague était forte et montait bien par-dessus la barre, un vaisseau espagnol qui faisait eau voulut absolument entrer; on lui fit des signaux pour l'empêcher de continuer sa manœuvre; lui, il fit des signaux de détresse. Il n'y avait plus à balancer. Voilà Michel qui se jette dans un bateau remorqueur; son exemple en entraîne six autres. Ils partent. Le flot les enlève et les rejette dans la tourmente de sable; ils remontent à la surface et disparaissent de nouveau; puis tout à coup un tourbillon les empoigne et, crac! le bateau est retourné!

— Et les sept malheureux?...

— Noyés comme des chiens. Les secourir, pas possible; ils eurent disparu plus vite que je n'avalerais cette sardine.

En effet, il engloutit une sardine et continua ainsi:

— Vous pensez quelle consternation se répandit à la nouvelle de l'événement. Tous les marins voulaient se jeter dans des barques, et on eut bien de la peine à les retenir. Mais voilà qu'on vit accourir une pauvre fille échevelée... C'était la Juanilla. Les anciens m'ont raconté qu'ils en avaient pleuré, tant elle avait de douleur. Mais impossible de la faire démarrer de cet endroit; elle s'y accrochait avec ses ongles; elle jetait des cris de corneille... Il fallut se résigner à la laisser là...; la tête était déménagée... Et depuis, la Juanilla n'a plus passé ses journées ailleurs. Savez-vous? elle attend toujours Michel; elle se flatte toujours qu'il reviendra, comme si on revenait jamais de si loin! Elle a vieilli ainsi, elle est courbée, et pourtant elle voit son fiancé beau et jeune comme il l'était; il a vingt-cinq ans, et celle qui le pleure en a soixante!... Pauvre Juanilla!...

Et notre homme soupira bruyamment et reprit la suite de son festin.

Juanilla, à l'appel de son nom, tourna lentement les yeux vers le lamaneur; ce regard vint aboutir à nous. C'était le regard de Niobé.

Après cet incident plein de mélancolie, le capitaine nous ramena à sa rue du Gouvernement, où il se sépara de nous, en s'étonnant de ce que nous, — Parisiens, — nous songions à aller le lendemain voir la course de taureaux, — un spectacle atroce, bon tout au plus pour des *aficionados* espagnols!

Nous ne le contredîmes pas trop; mais, avant de gagner la rue Pont-Mayou qu'habite l'ami dont je vous ai parlé précédemment, nous voulûmes aller faire une visite à la cathédrale, — ne fût-ce que pour nous reposer des vaisseaux, des quais, des ponts et des chemins de fer.

La cathédrale, avec sa couleur des siècles, avec sa massive et grave immobilité, c'était le passé dans son recueillement, c'était l'époque où la ville vivait de son existence propre, comme une communauté où chacun apporte son effort en vue de l'intérêt général; l'époque où Bayonne se couvrait de fortifications par les soins de Guillaume Raymond du Sault, son dernier vicomte, qui bâtissait le Château-Vieux; l'époque où un maire, simple bourgeois, et cent pairs gouvernaient la contrée et la rendaient si florissante, que les rois d'Angleterre eux-mêmes crurent parfois ne pouvoir prendre un plus beau titre que celui de « maire de Bayonne. »

Ce fut vers l'an 1140 que furent jetés les premiers fondements de cette cathédrale vers laquelle nous nous acheminions assez péniblement, car la place qui l'entoure est obstruée et pavée de la façon la plus inégale. Des maisons noires pressent à gauche le temple gothique et y augmentent les ténèbres. Ce voisinage n'est pourtant pas sans charme; il parle mieux du temps passé que les vastes squares lumineux et les plantations touffues dont on entoure coquettement les églises modernes. Il montre par une espèce de symbole toutes ces pauvres maisons se serrant, suppliantes, contre le haut monument de la prière, et demandant, pour ainsi dire, à l'ombre sainte un peu de son calme puissant et tutélaire. Ne croirait-on pas voir les moutons qui se rangent autour du berger quand le tourbillon du vent commence à chasser les feuilles des bois et à courber l'herbe des prés, annonçant l'orage qui s'approche? Au moyen âge, les cathédrales ne se construisaient pas vite; les générations s'en transmettaient le pieux avancement. Celle-ci était loin d'être achevée, lorsqu'en 1312 Guillaume Bodin, de Bayonne, dominicain promu à l'épiscopat, puis au cardinalat, fit avancer vigoureusement l'œuvre. Que sa mémoire soit bénie!



La Juanilla. Dessin de H. Pottin.

Il est une confidence que je ne crains pas de vous faire à vous, cher et illustre poëte; car vous la comprendrez. Partout où j'arrive, je me hâte d'aller voir ce que le présent offre de plus curieux à mon attention; mais je réserve pour la fin, en véritable gourmet, les souvenirs du passé. Ces monuments brunis, cicatrisés, ébréchés par l'ongle des siècles, ces ruines qui sont des vieillards de pierre, tout cela me transmet des traditions et me tient un langage mystérieux que le présent ne saurait avoir.

Le présent dit : — Admirez-moi, je suis utile.

Le passé dit : — Aimez-moi, je suis infirme.

Silence! nous voilà sous les hautes ogives de la cathédrale bâtie en croix latine; quelques femmes agenouillées sur la dalle prient avec recueillement. Les magnifiques boiseries du chœur frappent nos regards; puis, c'est le maître autel qui a la forme sévère d'un tombeau, et que cinq marches élèvent au-dessus du sol. Les vitraux, posés successivement du treizième au dix-septième siècle, jettent sur les piliers leurs facettes prismatiques, mais ils



n'empêchent pas de distinguer d'excellents tableaux de l'école de Rome (1). Réservons surtout notre admiration pour ce cloître silencieux, vaste quadrilatère aux galeries ogivales, d'autant plus beau qu'il est plus abandonné et a plus souffert. Il semble ici qu'on voie, à chaque angle, tourner lentement quelque vieux moine chargé d'ans et de souvenirs, ou quelque frère lai qui accepte résolûment le combat de la vie mortelle, au prix de tous les sacrifices et de toutes les mortifications. Oh! si ces ogives pouvaient prendre une voix et répéter les paroles dont tant de fois elles renvoyèrent l'écho, les gémissements, les victoires, les hymnes processionnelles! Solitaire et muet, rongé par la rouille du temps et envahi par les graminées pariétaires, ce cloître ne ressemble-t-il pas à un tombeau ancien et abandonné, parce que tous ceux qui aimaient l'hôte de ce tombeau sont allés ailleurs dormir aussi?

Il n'est plus, par exemple, ce pieux et ardent orateur évangélique, ce Xavier de Ravignan, dont l'enfance recueillie s'écoula à l'ombre de la cathédrale de Bayonne. Ah! si cette ville est fière des grands hommes qu'elle a produits, c'est de celui-là surtout qu'elle a le droit de s'enorgueillir. Oui, cette âme de feu fut animée par le soleil du Labourd; et celui qui reçut les premières impressions de la foi dans la cathédrale de Bayonne devait remplir des éclairs de son éloquence la grande métropole de Paris.

Cependant nous sortions du cloître comme d'un funèbre Campo-Santo.

Les vieux monuments sont aux villes d'autrefois ce que le tombeau est à une famille éteinte : ce sont des cénotaphes portant l'inscription des âges; et c'est à peine si quelque passant s'arrête et cherche à déchiffrer les caractères frustes et presque effacés.

Oui, le capitaine avait eu raison, lui l'homme du mouvement : le Bayonne de l'avenir n'est pas entre les portes d'Espagne, Marine, de Saint-Esprit et Mousserole; il n'est pas entre la citadelle et les remparts de Vauban. Il est aux Allées-Marines; il n'attend pour apparaître qu'un coup de la baguette d'or des banquiers.

— Ou bien, me direz-vous sans doute, un accord de la lyre d'Amphion.

Nos Amphions, mon cher maître, sont aux Bourses de Paris, de Bordeaux et de Marseille, et ils se moquent joliment de votre lyre.

..... Notre ami C*** nous attendait impatiemment.

— A quelle heure arrivez-vous donc! s'écria-t-il avec sa vivacité de Basque. A-t-on organisé pour vous deux un train *express?*

Je lui expliquai les causes de notre retard. Il sourit et approuva.

— Bravo! ce n'est pas si mal raisonné. Vous me connaissez et vous avez voulu pratiquer sans moi le côté positif de la tournée. J'admire votre capitaine avec ses plans mirobolants; mais méfiez-vous de ce gaillard-là : il est de Bayonne, c'est un Gascon pur sang.

— Et vous? lui dis-je.

Il redressa fièrement sa moustache et répondit :

— Moi? je suis Souletin, c'est-à-dire d'un pays où se parle l'euskarien pur et où les hommes vivent autant de liberté que de pain, d'un pays qui repoussa tour à tour les Francs de Dagobert et de Charlemagne, les Sarrazins d'Abd-er-Rhame, d'un pays où, jusqu'au dernier villageois, tout le monde est noble!

(1) Don du banquier de la cour Delaborde de Mérinville, père d'Alexandre Delaborde.

— C'est, fis-je observer, le moyen le plus parfait de maintenir l'égalité.

— Ne riez pas. Les Basques sont la race la plus ancienne de l'Europe et la seule qui ait su garder son indépendance.

— Cependant aujourd'hui ils forment tout simplement une partie du département des Basses-Pyrénées.

— Parce qu'ils l'ont bien voulu! Mais nous reprendrons ce chapitre, ajouta l'ami C***; dînons d'abord : j'ai à votre service ce qu'on estime le plus ici, des cuisses d'oie, du jambon de Lahontau et du vin de Cap-Breton.

Je songeai en ce moment à notre bon instituteur landais : sans doute, à cette même heure, il buvait de l'eau et se privait d'une sardine pour combler la brèche que nous avions faite à ses provisions. Et puis, peut-être nous suivait-il par la pensée, ce pont intellectuel jeté entre le temps et l'absence.

Après s'être égayé aux dépens du capitaine, C*** dit d'un ton plus sérieux :

— Je conviens qu'il a raison et que Bayonne ne saurait rester tel qu'il est, sous peine de manquer de respect aux colis de toute sorte que le commerce de la moitié de l'Europe va faire fondre sur lui. Mais ce ne sera plus Bayonne. Que voulez-vous? Ici nous ne sommes ni grands ni larges; nous avons des arcades dont nous étions fiers et où trois personnes passeraient difficilement de front. Tout cela se mettra au ton du cloître que vous avez vu; l'herbe poussera dans les rues, et le vieux Bayonne sera rangé parmi les musées d'antiquités. Prenons-en notre parti. J'ai déjà gémi quand j'ai vu arriver à Saint-Esprit le cordon de fer sur lequel glissent des myriades de voyageurs... D'ici à deux ans, j'en ai peur, on ne dansera plus que le quadrille et la polka-mazurke à Ustaritz, et le piano parisien aura envahi Cambo comme il a envahi déjà Biarritz!... A votre santé!

Il but joyeusement un verre de son vin de Cap-Breton. Nous répondîmes au toast en profitant de l'occasion pour rire à notre aise. Mais lui, secouant la tête et se ravisant :

— Je les défie bien de déraciner chez nos Souletins l'amour du pays natal et le culte de notre belle langue. Il n'y a pas quatre de nos paysans qui sachent parler français.

Cette dernière raison me sembla péremptoire.

— Et d'abord, en ce qui concerne l'indépendance absolue des Basques, vous devez savoir que non-seulement ils ont su se garantir de toutes les invasions, mais que c'est à leur concours persévérant que les Espagnols durent de reconquérir pied à pied leur pays sur les Maures. Jugez de l'étendue de nos libertés par le *For* ou Code souletin, rédigé du temps de François I[er]. Voici comment il débute : « Par une coutume gardée et observée de toute ancienneté (de toute ancienneté, remarquez bien!) tous les natifs et habitants de la terre de Soule sont francs, d'origine libre et franche, de franche condition, sans aucune tache de servitude. Nul n'a de droits sur leurs personnes ou sur leurs biens, et ne peut obliger, en paix ou en guerre, les habitants du pays à lui faire suite ou escorte. — Les Souletins portent les armes en tout temps pour la défense de leur pays... Ils peuvent, quand ils le veulent, s'assembler pour traiter de leurs affaires communes, établir tels statuts et règlements qu'ils jugeront utiles, et ces conventions auront force de loi. — Le droit de chasse et de pêche est commun à tous les habitants du pays de Soule. » Eh bien! reprit l'ami C*** triomphant, y avait-il alors beaucoup de peuples qu'on traitât de la sorte, de peuples qui s'appartinssent sans mélange de vasselage,



de peuples parmi lesquels chacun eût le droit noble et martial de chasser? Aujourd'hui encore, il y a des serfs en Russie et des vassaux en Hongrie! et sous Henri IV, un malheureux coup d'arquebuse tiré en cachette sur un daim menait un paysan à la potence. Répliquez: j'attends.

Nous ne répliquâmes rien pour abréger.

— Cette dignité, poursuivit-il, s'étend à toute chose. Vous qui êtes destinés à traverser les provinces euskariennes, vous pourrez observer comment les femmes y sont traitées et de quels priviléges jouit la maîtresse de maison basquaise. Chez nous, pas de ces misérables victimes chargées, pour le compte de leur maître et seigneur, de lourds fardeaux, ou brûlées par le soleil dans le travail des champs. Dans notre langue on ne connaît pas le tutoiement familier; on se respecte mutuellement.

— Je ne nie pas, lui dis-je en riant, votre indépendance complète: mais d'où vient que vous payez un tribut annuel aux Navarrais espagnols?

— Parce que nous y avons été condamnés par un tribunal, et que nous savons nous soumettre à la chose jugée. Mais êtes-vous curieux d'apprendre comment s'opère le payement du tribut? Vous verrez si notre dignité s'y trouve compromise.

— Il se paye encore!

— Tous les ans, le 13 juin.

— Que n'avons-nous pu jouir de ce spécimen de l'indépendance basque!

— Vous plaisantez, mon cher; mais c'est un spectacle intéressant. Chaque année, le 13 juin, un Béarnais, deux Souletins et trois Navarrais espagnols se rendent au rocher d'Arnace, limite extrême des deux pays. Ces six hommes, chargés de représenter la France et l'Espagne et armés de pied en cap, s'avancent avec précaution vers le rocher, comme s'il y avait quelque surprise à craindre. « Arrêtez! crie un des Navarrais, qu'apportez-vous? la paix ou la guerre? » Les Souletins laissent au Béarnais le soin de répondre: « *La paix! la paix!* » Alors un des Navarrais pose sur le gazon son arme principale, fusil ou pique, le canon ou le fer tourné vers la France; l'un des Souletins en fait autant en plaçant son arme en croix sur celle du Navarrais. Ensuite, les montagnards se découvrent, mettent un genou en terre, étendent la main droite sur cette espèce de croix et prononcent gravement la formule du serment de paix et amitié. Aussitôt, à un signal donné, trois jeunes Souletins sortent des bois voisins amenant trois génisses sans tache, qui sont livrées aux Navarrais. Ceux-ci vont les attacher avec des tresses d'osier à quelque arbre peu éloigné sur leur territoire, et l'on n'y pense plus. Mais il n'est pas rare que les génisses s'échappent; elles ont l'instinct patriotique, et ne se soucient pas d'ailleurs de servir au repas homérique de la fête. « Où sont les génisses? — Nous ne le savons pas. — Elles ont repassé la frontière! — C'est possible; il fallait les surveiller. » Rire général; on applaudit à l'esprit rusé des Souletins et des Béarnais leurs compères, et l'on ne s'occupe plus que de banquets où des villages entiers se traitent mutuellement.

— Fort joli tableau, dis-je très-sincèrement. Nous arrivons trop tard pour l'étudier, mais vous nous l'avez fait voir.

— Un compliment parisien. Je n'en veux, je n'en accepte que pour mes compatriotes de la Vallée, si grands dans leurs soixante-sept villages et leur petite ville de seize cents âmes.

— Au moins sont-ils grands dans votre estime.

— Et je n'exagère pas. Voulez-vous que je vous parle maintenant de notre langue euskarienne?

— Pardon; mais nous n'y entendrions rien, et ce serait tout simplement pour nous un chapitre de grammaire qui pourrait nous endormir; d'autant plus que nous avons grandement cheminé aujourd'hui, car ce matin nous étions dans les Landes.

— Et le capitaine ne vous a pas ménagés avec son Bayonne futur. Tenez, si je suis obligé, — et c'est à mon grand regret d'étymologiste, ajouta-t-il en soupirant, — de passer le chapitre de la langue euskarienne, si féconde en analogies avec le sanscrit et antérieure aux Scythes dans l'Hindoustan, aux Celtes en Europe; langue où tous les mots peuvent devenir des verbes... et former cent mille conjugaisons...

— C'est effrayant!

— Du moins vais-je vous en donner un échantillon... en français. Il ne s'agit que d'une petite traduction de ma façon. Vous verrez si nos Basques, pour la plupart complétement illettrés, n'ont pas semé de bonnes vérités et du pittoresque dans leurs proverbes. En voici quelques-uns qu'a recueillis Oichnart le Souletin, au dix-septième siècle.

Il alla prendre dans un tiroir de son bahut de chêne un petit cahier coquet, où il lut au hasard des maximes que j'ai eu soin de transcrire en partie:

« Fais-toi des amis, non pas lorsque tu en as besoin, mais pour le jour où il t'en faudra. — Tiens-toi avec Dieu, Dieu sera avec toi. — Marie ta fille lorsqu'elle le désirera, et ton fils quand il en sera temps. — La misère a pour écuyer le plaideur. — Quoique le renard change de poil, il ne dépouille pas son astuce. — Un homme peut en valoir cent, cent hommes peuvent n'en pas valoir un. — Garde-moi de l'eau dormante; je me garderai moi-même de l'eau rapide. — La nécessité fait aller le vieillard au marché. — Vis bien avec les bons et ne te brouille pas avec les méchants. — Celui qui coupe son bois de chauffage en lieu escarpé aura à le porter sur ses épaules. — Un même couteau sert à couper le pain et fait une blessure au doigt. — Quand un seigneur a recours à la prière avec son vassal, il fait des signes d'intelligence au bâton. — Ce n'est pas à coups de pierre que l'on apprivoise le chien. — L'épée du lâche n'a ni pointe ni tranchant. — Marteau d'argent brise les portes de fer. — Avant de dire du mal de ton voisin, mets tes propres fautes dans ton sein. — Celui qui n'est rien à vingt ans, qui ne sait rien à trente, qui n'a rien à quarante, est celui qui ne sera, ne saura, ni n'aura jamais rien. »

— Ces proverbes vous plaisent, n'est-ce pas? dit notre ami.

— Tellement que j'en copie quelques-uns.

— Et vous avez raison. J'en ai des trésors à votre disposition. Mais il fait beau; la lune éclaire; sortons. Les deux tiers du temps d'un voyageur appartiennent à la voie publique.

Il posa sur le coin de l'oreille son béret rouge à houppe de soie bleue. Nous n'avions l'un qu'un feutre gris, l'autre qu'une casquette prussienne à opposer à cette fière coiffure. Le Souletin devait triompher sous cape.

Toute la rue Pont-Mayou dormait; sous les arcades seules il y avait un peu de mouvement de promeneurs civils et militaires, de marins et de jeunes employés de commerce. De l'autre côté, le théâtre était éclairé, mais nous ne fûmes pas tentés d'y entrer. Les quais nous parlaient davantage.

Quel changement produit, dans une ville qu'on connaît

à peine, le passage du jour à la nuit! La nuit y est plus mystérieuse qu'ailleurs, l'air plus rempli de rumeurs vagues. Ce n'est pas sans une certaine hésitation que le pied se pose sur le pavé : il semble que ces maisons vont se resserrer et vous étreindre, ces rues se fermer à leur extrémité et vous interdire le passage ; on croit marcher plutôt à travers une prison que dans un espace fait pour que les vivants y circulent en liberté. Et puis vainement cherche-t-on les formes qu'on avait remarquées, les monuments dont on s'était fait des points de repère ; tout s'est fondu, combiné, mélangé dans un ensemble de vapeur qui égalise les tons, abaisse les hauteurs et répand un voile d'uniformité sur des objets qu'on n'a pas appris à distinguer à toute heure.

Notre promenade ne nous fournit aucun incident que je puisse vous raconter ; elle était nécessairement circonscrite dans les bornes de la ville, sur le rivage de l'Adour qui coulait avec majesté. Du haut du pont principal, la ligne du fleuve a une grâce charmante. Moins large que la Garonne, il a quelque chose qui séduit plus le regard ; il disparaît moins aussi sous les bâtiments qui, peu nombreux et légers d'ailleurs, se perdent dans la masse de l'eau.

Notre ami contempla ce spectacle, puis s'écria avec son enthousiasme méridional :

— *Jaongoicoa* est grand !

Chez les Euskariens, *Jaongoicoa* c'est le Seigneur suprême.

Ici, autrefois, retentit souvent un autre cri : *Biahore!* le cri d'alerte, après qu'au sein du Labourd, qui dans

Le tribut du 13 juin (page précédente. Dessin de H. Pottin.

l'euskarien est *Luphurdi* (lieu de voleurs) et dans le roman *Lapur-dun* (désert profond), se fut élevée cette ville dont le nom seul était un gage de prospérité : *Baia-ona* (bon port) ou *Ibai-ona* (fleuve bienfaisant). Il dut retentir bien haut ce cri de : *Biahore!* lorsqu'au sixième siècle les Cantabres et les Basques se présentèrent à Lapurdum venant d'Espagne, et les Normands s'y ruèrent venant de France ; il dut y retentir aussi, poussé par les idolâtres, lorsque saint Léon vint leur prêcher la parole de Dieu et renversa d'un souffle la statue d'Odin (1) ; ce cri dut retentir souvent quand les *baïonniers*, ces premiers arbalétriers de France, faisaient le guet sur les remparts ; quand, au treizième siècle, quatre cents Bayonnais intrépides partaient pour aller s'enfermer dans la Rochelle et y tenir tête à Louis VIII ; il y retentit surtout en 1451, quand la garnison anglaise fut faite prisonnière par Dunois. *Biahore!* alerte !

— C'était une ville morale que Bayonne ! dit tout à coup notre ami, en abaissant son regard sur l'Adour : notre fleuve en rendrait au besoin bon témoignage. Les mauvais sujets, soigneusement enfermés dans des corbeilles d'osier, étaient plongés par trois fois dans l'eau, avec toutes les précautions possibles, pour y prendre un bain salutaire et passer par une première purification.

— Vous aviez de bonnes ordonnances.

— N'est-ce pas ? Au quatorzième siècle, on avait inter-

(1) Saisi sur les bords de la Nive, dit la légende, saint Léon fut décapité et, comme notre glorieux saint Denis, il porta sa tête l'espace de quatre-vingts pas. Une fontaine jaillit au lieu où il acheva sa course miraculeuse.



dit l'excès des parures d'or, d'argent et de soie ; on avait réglé le costume, les noces et les festins.

— Quelle douce brise !... murmura mon jeune compagnon, revenant au présent.

— Oui, un peu fraîche ; une brise du nord qui nous arrive directement du Groënland.

— Du Groënland !

— Sans obstacle.

— Décidément votre ville est bien nommée : *Baia-ona*, bon port.

— Vous avez raison ; mais il y a une localité rivale qui grandit et menace de l'éclipser. C'est Biarritz.

— Biarritz ! nous écriâmes-nous.

— Ah ! ah ! je vois à votre air que tel est le principal but de votre voyage.

— Vous ne vous trompez pas : la mer à Biarritz, puis les montagnes ; voilà notre double aspiration.

— Eh quoi ! vous n'y êtes pas déjà, lorsque vingt minutes en omnibus vous suffisaient !

— Nous avons préféré votre compagnie.



Vue de la cathédrale de Bayonne, d'après une estampe du pays. Dessin de Félix Thorigny.

— Et le combat de taureaux. Mais ces aimables messieurs ne paraîtront en scène que demain à trois heures : d'ici là, vous aurez bien le temps, n'est-il pas vrai, de faire avec moi une excursion à Cambo ?

La proposition était trop agréable pour n'être pas acceptée avec empressement.

Notre hôte avait tout prévu, en véritable Basque qui agit aussi vivement qu'il parle. Le lendemain, les chevaux nous attendaient à sa porte, dès six heures du matin.

— Et marchons ferme ! dit-il.

— Tiens, dis-je, vous avez mis la veste navarraise à trente-six boutons ?

— Avec la ceinture rouge et le béret. C'est mon habitude quand je sors de cette cité gasconne pour aller en terre basque. La veste pour Ustaritz, la ceinture pour Cambo, le béret pour le pas de Roland. Bénissez-moi : je vous sacre voyageurs dès le premier jour ; je vous mène droit à l'air de la liberté.

— En attendant, vous faites trop bon marché de Bayonne. Quand l'on ne devrait à cette ville que ses jambons et la

baïonnette... s'il est vrai que la baïonnette lui appartienne réellement...

— C'est parfaitement vrai. Cette arme, inaugurée par les Français, en 1703, à la bataille de Spire, et qui leur valut la victoire ainsi qu'en mille autres rencontres; cette arme redoutable, qui sert de rempart aux fantassins contre les charges de cavalerie, appartient en propre à Bayonne. Et, de plus, elle sortit des mains de nos belles Bayonnaises.

— Comment! ce sont des femmes.....

— Oui, des femmes forgèrent ainsi l'acier dans la rue des Basques. C'était en 1523; le prince d'Orange, à la tête d'une armée espagnole, avait mis le siége devant la ville, où le maréchal de Lautrec s'était jeté avec une faible garnison. La résistance fut glorieuse et invincible; les femmes n'y prirent pas une médiocre part; et tandis que les unes combattaient virilement sur les murailles, d'autres confectionnaient ce gentil engin de mort qui, aujourd'hui, décide du sort des batailles, et que personne ne manie comme les Français.

Pendant ce récit, mon jeune compagnon regardait de tous ses yeux et semblait chercher sur la route quelque chose qui lui échappait visiblement. L'ami C*** s'informa.

— Est-ce que votre petit cheval veut vous jouer des tours?

— Non, il est fort paisible dans sa vivacité.

— Votre selle n'est-elle pas bien bouclée?

— Pardon. Dites-moi d'où vient que je n'aperçois pas de cacolets?

— Par une excellente raison : c'est qu'il n'y en a plus.

— Plus de cacolets!... Quelle indignité! Voilà comme on abuse le touriste!

— Ecoutez donc, cette institution, chère aux grisettes bayonnaises, est comme toutes les institutions du monde : elle a fait son temps. D'abord elle était aussi vieille que nos montagnes. Il y a fin à tout. Je vous demanderai, moi, si vous insistez : « Que sont devenus les coucous de Sceaux et de Versailles? »

Silence général dans les rangs des deux Parisiens. Le Souletin en profita pour reprendre :

— Le cacolet a eu l'esprit de mourir à temps. Mais tenez, voici qui est aussi à peu près mort : c'est Ustaritz, où nous entrons.

— Une grande bourgade, ma foi!

— Oui, une longue ruine d'une lieue et demie. Ustaritz ne s'est pas relevée de la perte des états du Labourd, qui s'y assemblaient chaque année sous la voûte des chênes (1). La réunion n'existe plus; Ustaritz a perdu aussi son tribunal; il ne sert plus d'entrepôt commercial entre la France et l'Espagne. Et maintenant il est trop grand pour sa population. Ne nous attristons pas : Cambo va nous rendre aux idées riantes, et c'est à Cambo que nous déjeunerons, chez un de mes meilleurs amis, un Souletin, gros cultivateur, bon vivant et poëte improvisateur par excellence, bien qu'il ne sache ni lire ni écrire.

L'impatience de voir cet étrange représentant de la poésie nous fit presser le pas de nos montures. Une tasse d'excellent lait pris à Ustaritz, et quelques-uns de ces cigares à cinq centimes, dont le Midi a l'heureux privilége, nous avaient rendu toutes nos forces. Nous entrâmes dans le canton d'Espelette; nous étions à Cambo, au centre même d'une admirable vallée dont les cultures offrent une richesse et une abondance que nous n'avions pas encore remarquées à un égal degré dans la Touraine, la Charente, l'Angoumois, le Bordelais. Pas un coin de cette plaine qui ne fût florissant et ne promît à ses possesseurs l'ample récompense de leurs efforts. Le village, après avoir dominé de très-haut la Nive, finit par épouser le bord de cette rivière limpide, qui, partie des montagnes de la Navarre, arrive au bas Cambo, en bondissant comme un gave. Une grande allée bien plantée nous conduisit vers la plate-forme sur laquelle la petite ville a jeté ses maisons aux larges balcons de bois, garnis de vigne, espèces de *patios* aériens, où l'on vient respirer. D'autres allées, en suivant la Nive, mènent à la bienfaisante source ferrugineuse, placée sous un pavillon que soutiennent quatre colonnes. On ne pouvait faire moins d'honneur à une eau apéritive et fortifiante, qui a la vertu de combattre efficacement les fièvres intermittentes, les névroses et autres maladies dont je ne vous ferai pas l'énumération; car, à entendre parler de maladies, il semble qu'on les éprouve. Qu'il me suffise de vous dire que les eaux de Cambo, sous la direction éclairée de M. Fagalde, font merveille, et que la foule des baigneurs est grande en cet endroit. Aussi ne vous étonnerez-vous pas si j'ajoute que Cambo, avec son air agreste, offre des boutiques de tailleurs, de modistes, des ateliers de couturières, des pâtisseries fort renommées, du reste, et jusqu'à un cabinet de lecture.

L'heure était peu avancée encore; mais déjà, au gré de l'agriculteur prévenu dès le point du jour, nous étions en retard. Il se montra sur le pas de sa porte, au bruit des fers de nos chevaux, et il nous salua en très-bon français.

Je n'oublierai jamais cette tête grave et vénérable. Sous son béret brun s'échappaient de longues mèches de cheveux blancs couvrant le collet de sa veste ronde, qui descendait aussi bas qu'un pourpoint et en avait un peu la forme ample et commode. Son nez aquilin était surmonté de deux yeux gris perçants comme ceux de l'aigle, et de sourcils très-noirs et très-épais. Il était complétement rasé, sauf de courts favoris qui n'allaient pas plus loin que le bout de l'oreille. Le col de sa chemise, bien blanche et en toile, était droit; le vieillard ne portait pas de cravate. Une ceinture de laine grise lui ceignait les reins. Son pantalon de velours à côtes laissait voir des guêtres de cuir.

— Un vrai Souletin! s'écria l'ami C***, lui pressant cordialement la main.

— Entrez, messieurs, dit le vieillard; je vais vous conduire à l'etchecandere (1).

C'était sa femme, digne matrone, qui, en raison de son âge, avait adopté le fichu noir en soie des vieilles Espagnoles. Un autre grand fichu en toile peinte lui couvrait la taille; ses manches étaient collantes, son tablier de même couleur que sa robe.

Trois grands fils, hauts en couleurs, robustes, à épaules carrées, étaient debout à causer entre eux. Ils parurent d'abord un peu intimidés, ces géants, mais ils ne tardèrent pas à se faire à notre physionomie.

Le repas reproduisit, avec un peu plus de variété et d'abondance, celui que nous avions pris chez notre brave instituteur communal. Nos Basques étaient sobres, et tout se passa avec gravité. Au dessert, les fils se levèrent et partirent pour les champs, en nous souhaitant une bonne route. Le vin de Jurançon parut sur la table : nous faisions, pour la première fois, connaissance avec ce cru fameux qui activa singulièrement la langue du vieux Sou-

(1) En euskarien, *ustai*, cercle, *haritz*, chêne. Le nom d'*Ustaritz* dérive du cercle de chênes auxquels s'adossaient les députés du Labourd, comme les Biscayens sous le chêne de Guernica.

(1) Dame ou maîtresse de maison.

letin. Jauréguy nous parla de sa localité. De quoi eût-il parlé autrement? C'était son univers. Les régions de sa pensée s'étendaient du bas Cambo au haut Cambo; à peine se risquaient-elles jusqu'au pas de Roland, qui n'en est pourtant pas très-éloigné. C'était avec une complaisance presque naïve que ce digne homme s'étendait sur des circonstances peu intéressantes en elles-mêmes. Il possédait, à un rare et étonnant degré, la connaissance de cette bizarre mythologie euskarienne, qui rappelle les plus anciennes religions de l'Inde, et il insista, d'un air convaincu, sur le mythe de *Leheren*, le grand serpent de feu qui a soulevé le sol, et, en lui imprimant d'effroyables secousses, a fait surgir les Pyrénées; sur le *Heren-Sugue*, autre grand dragon armé de sept gueules flamboyantes, lequel doit incendier la terre à la consommation des siècles. Nous le priâmes tout doucement de nous parler un peu des mœurs et usages du pays. Jauréguy ne se le fit pas demander deux fois; il absorba un troisième verre de jurançon, et répondit :

— Je n'aurai pas besoin de vous en parler longuement, car votre bonne étoile vous a amenés ici à point nommé. Figurez-vous qu'on n'avait point fait dans le pays les *mascaradacs* (mascarades) cet hiver-ci, à cause de la mort d'un maire qui était aimé et qui méritait bien de l'être, le digne homme!... De mois en mois, pour un motif ou pour un autre, on avait différé la fête..., et c'est aujourd'hui qu'elle a lieu ici!

Il recula pour juger de l'effet sur nos visages. Mais nous ne comprenions pas encore notre chance.

— C'est, dit l'ami C***, une farandole comme il ne s'en voit nulle part ailleurs. On se déguise et on court et saute en cortége. Nos garçons, qui ont des jarrets solides comme le fer et flexibles comme de l'osier, s'étaient engagés à faire une tournée dansante, de trois à quatre lieues, sans se reposer. Ah! dame, ils sont vigoureux, nos garçons, et ils danseraient sur des pointes de granit, ou sur le lit caillouteux d'un gave desséché, aussi bien que sur de la mousse ou du sable fin.

— C'est donc bien beau les *mascaraducs?* demandai-je, pour encourager le récit que le vieillard était sans doute impatient de faire.

— Si c'est beau! C'est, avec le *bota luzia* (1) et les *pastorales* (2), le plus joli divertissement de notre pays.

Jauréguy n'eut pas le loisir d'en dire davantage.

Dix heures sonnaient au clocher. Voilà que des tambours firent entendre, au bas de la vallée, leur roulement avec lequel alternaient des coups de pistolet. C'est la musique favorite des Basques : pas de bonne fête sans poudre.

Le cortége se montra presque aussitôt après ce signal bruyant.

En tête marchait, ou plutôt bondissait le principal *tchingare*, le *bouhame-jaounac* (roi des Bohémiens). Il précédait de vingt pas les danseurs, vêtus de blanc et de rouge, qui tenaient leur *laboraria* ou bannière. Les violons, et surtout le joyeux galoubet souletin, le *tchurula*, se joignirent aux tambours. Il s'agissait de forcer la barricade, que les garçons du village, déguisés en vieilles femmes et armés de fourches et de balais, avaient formée à l'entrée de la rue. Pan! pan! coups de fusils et de pistolets; la barricade est enlevée... Victoire! *Irrintzina!*.. On boit un coup chez Jauréguy, qui a encore du jurançon, croyez-le bien; puis, toujours en dansant, on va enlever la seconde barricade sur la place publique. *Irrintzina!*... Ce cri perçant se prolonge au loin dans les vallées.

Le défilé s'établit alors dans l'ordre suivant :

D'abord, le *tcherrero*, en toque incroyable, surmontée de plumes, en costume fait de pièces et de morceaux, un bas blanc, un bas rouge, un soulier rouge, un soulier blanc; à la main, un long balai de crin, pour nettoyer le terrain devant la mascarade. Puis le berger, *artzana*, en pannetière et houlette; celui-là ne dansait pas, mais il veillait sur ses agneaux, représentés par de jolis petits enfants que suivait pas à pas, et en grognant d'une façon sinistre, maître *Hartz*, le compère ours noir, un gaillard qui ne déteste point la chair fraîche.

Puis venait, en voltigeant, le *zamalzain*, le roi des écuyers. Coiffé d'un petit toquet, serré dans sa culotte blanche et sa veste écarlate, il faisait pirouetter sans relâche son palefroi d'osier, couvert d'une longue housse de soie à franges. — Des piétons ou fantassins l'escortaient : c'étaient les *kukuillero*, à la toque surmontée d'une crête de coq (*kukula*). Ils gambadaient deux par deux. — Venaient ensuite le *jaoun* avec sa dame, *anderia*. Il avait l'épée au côté, la canne à la main, la culotte, l'habit et les bas noirs; c'est le type du monsieur, du gentilhomme de premier ordre. A côté d'eux, par contraste, marchaient le paysan et la paysanne, *laboraria* et *laborarisà*, avec l'aiguillon et la bannière, signes du travail et de l'indépendance. Quels cris! quelles évolutions de sabre de bois! C'est le *tchingare*, le *bouhame-jaounac*, avec sa bohémienne, ou *bouhamesac*. L'homme portait un large béret, brodé en rouge et vert, un havre-sac sur le dos et un fusil en bandoulière; la femme avait dans les poches de son tablier une brosse, pour en frotter les assistants, et un pistolet qu'elle chargeait et déchargeait sans cesse. Suivaient le maréchal ferrant et ses aides; puis le chaudronnier auvergnat, avec son large chapeau et ses grandes lunettes, et son gros livre de comptes courants sous le bras. — Le cortége se terminait par les deux *eskele* (mendiants).

Arrivés à l'extrémité de la place, les masques invitèrent à danser les habitants du village. On fit ses choix, on s'organisa; et le *tcherrero*, avec son balai de crin, traça le cercle que devait suivre la farandole.

Comme nous songions à nous éloigner, malgré le charme de ce spectacle :

— Attendez la seconde partie!... nous dit Jauréguy. C'est le plus beau.

— Va pour la seconde partie!

C'était le combat vraiment pyrénéen du berger armé de sa hache contre l'ours qui veut lui prendre ses agneaux. *Artzana* fait joliment manœuvrer son arme; mais le *harts*, irrité, grogne et menace, et, quand il fuit, il emporte sur un toit un agneau qui avait eu l'imprudence de s'écarter. Le berger s'élance à sa poursuite, grimpe à son tour sur le toit : nouvelle bataille; l'agneau disputé tombe dans la rue... Par bonheur, c'était un agneau de carton. — Maintenant, le meilleur de tout, peut-être, c'est la scène du *zamalzain*. Ce *zamalzain* était si vif, il avait tant sauté de çà de là, qu'il avait usé les fers de son cheval d'osier. Le maréchal ferrant et ses deux aides arrivèrent avec tous leurs instruments. Mais allez voir qu'un pur sang d'osier se laisse maîtriser ainsi! Il aimait mieux ruer et sauter sur le dos du maréchal; sans le secours des bohémiens, l'opération n'eût jamais réussi. Effrayé par leurs coups de fusil, le cheval s'emporta et dansa avec frénésie, mais il

(1) Jeu de paume auquel les Basques excellent.

(2) Espèce de pièces plus ou moins tragiques que composent et jouent les Basques et qui, dit-on, contiennent souvent des beautés supérieures.

fallut bien qu'il finît par céder; il fut ferré. Ballet général. Pour récompenser le brave animal, on lui apporta à boire dans un petit verre qu'on posa au milieu de la scène. Mais le *zamalzain* ne boit pas comme un cheval vulgaire; il tourna autour du verre, le flaira, s'écarta, bondit, revint, pirouetta et finit par boire avec grâce, aux applaudissements de tous, y compris les nôtres. Puis le maréchal, le bohémien chef et quatre autres gaillards robustes lui tendirent la main et le firent sauter à une hauteur de vingt pieds.

Les festins allaient terminer la fête où, par sainte Engrace (sainte Basquaise)! on s'était fièrement amusé, quand nous jugeâmes prudent de nous dérober par une prompte fuite à l'épilogue bachique des *mascaradacs*.

..... Voulez-vous, mon cher poëte, sans autre transition, et en supposant, bien entendu, que nous nous sommes séparés de notre vieux Souletin dans les meilleurs termes possibles, nous suivre vers le pas de Roland, terme de notre excursion?

Jusqu'à Itsatsou, la promenade ne fut que champêtre et facile; mais là commença cette nature âpre et sévère, qui indique clairement l'approche des montagnes.

C'était la montagne, en effet, c'était Atharri qui se dressait devant nous. Ah! qu'elle est forte la première impression qu'on reçoit de cet aspect grandiose! et comme l'œil suit avec stupeur et admiration la ligne colossale de la muraille granitique qui se dresse jusqu'au ciel! Nous approchions de la Navarre espagnole, et le pays était devenu âpre et sauvage; la végétation avait pris une teinte foncée; la robe verte des mousses était déchirée par des angles aigus de roches; des traces d'éboulements se dessinaient en pente grise avec le caractère de la dévastation. Au-dessus des sapins tournaient, pour s'abattre plus haut encore, des oiseaux de proie qui montaient jusqu'aux nuages. De ce moment, nous prenions possession des Pyrénées, ou plutôt c'était un avant-goût des merveilles que nous étions destinés à contempler quand, ayant dépassé Pau, nous nous trouverions en face de l'amphithéâtre des montagnes, et nous engagerions dans la gorge de Pierrefitte.

Que celui qui se trouve, pour la première fois, en présence des montagnes ou de l'Océan n'essaye pas de dominer son émotion; car il est admis à un de ces grands spectacles qui disent Dieu par l'éternité et l'immensité.

Engagés dans un étroit sentier, nous avions à nos pieds la Nive; au-dessus de nos têtes, d'énormes blocs de roche; ce fut ainsi que nous arrivâmes au pas de Roland, espèce de crevasse pratiquée dans un rocher, et bien moins importante que la fameuse brèche qu'on aperçoit de Gavarnie.

Roland est resté la grande figure chevaleresque des Pyrénées: dans le souvenir des montagnards, il est de la taille de leurs montagnes; partout ils croient voir la trace des fers de son cheval, ou du tranchant de sa Durandal. Pour les guides, il est l'objet d'un culte: le guide croit à ce qu'il montre.

Il était temps de rentrer à Bayonne. Nous avions quitté une ville endormie; nous retrouvâmes un autre Paris, aux jours de réjouissances publiques. La rue du Gouvernement, la place du Théâtre, le quai, le grand pont de pierre, les abords de Saint-Esprit étaient inondés par la foule; des équipages élégants, des chaises de poste arrivant de Biarritz, de Saint-Jean-de-Luz et autres localités, passaient au grand trot de leurs attelages. Les Bayonnaises, dans leurs plus beaux atours, fin madras ou dentelle blanche aux cheveux, grandes boucles d'oreille en or, robes et tabliers de soie, escarpins légers, se dirigeaient vers la ville israélite. Les cafés étaient pleins d'étrangers venus, pour la plupart, de bien loin, sous l'attraction de la curiosité; des trains de plaisir avaient été organisés à Toulouse et à Bordeaux, et Dieu sait quelle affluence ils avaient amenée; d'autant plus que chaque voyageur avait reçu son billet pour le cirque, en même temps que sa carte d'aller et de retour. La colonie espagnole de Biarritz et les nombreux Parisiens qui alors y prenaient les bains; les élégants d'Irun, et même de Saint-Sébastien, étaient largement représentés à Saint-Esprit; mais nul ne faisait plus de tapage que les Toulousains du train de plaisir; d'un gradin à l'autre, ils s'appelaient, se répondaient, et, quand ils ne criaient pas, ils embouchaient leurs petites trompettes de deux sous, destinées à exciter le taureau.

Vu du dehors, le cirque est hideux, avec ses planches mal jointes, sa couverture qui ne couvre pas, ses portes étroites, ses escaliers en échelle de meunier. C'est une baraque indigne des spectateurs qui s'y pressent, et qui, par parenthèse, payent très-cher ce spectacle. Les mesures avaient été si mal prises qu'à deux heures on travaillait encore à tapisser et à décorer l'escalier conduisant à la loge que S. M. l'Impératrice devait occuper avec Mme la duchesse d'Albe, et quelques personnes de sa suite.

Trois heures. Le cirque est comble. Le cœur nous bat... Un cavalier, vêtu de noir, en grand costume castillan d'autrefois, paraît et se dirige vers la loge du sous-préfet. On lui jette la clef du *toril;* il la remet aux hommes de service et sort de l'enceinte.

La lutte va s'engager; les *picadores*, suivis des *chulos*, combattants à pied, sont entrés en cortége et se sont rangés à leurs places respectives, les premiers aux quatre angles, les seconds dans les intervalles, contre la barrière.

La porte du toril est ouverte: un taureau se précipite dans l'arène, en franchit la moitié et s'arrête, tout stupéfait, à la vue de la foule muette et palpitante. Puis il tourne sa tête puissante, aperçoit un picador et s'élance... Le picador, tenant sa lance en arrêt, frappe le taureau entre les deux épaules et le contient. L'animal dirige alors son attention vers les chulos qui, légers comme le vent et agitant de longues écharpes rouges, s'amusent à faire courir le taureau dans tous les sens, et le fatiguent par ces évolutions réitérées. Mais l'instinct féroce ramène le taureau vers les picadores, dont il réussit à atteindre les chevaux. C'est, il faut l'avouer, quelque chose d'horrible que de voir ces pauvres chevaux, aux yeux bandés, traversés de part en part et renversés par la corne tranchante qui laboure leurs chairs et s'y enfonce avec frénésie. Le sang coule à flots; la croupe du taureau en est inondée et prend une teinte de pourpre. Les chulos, toujours alertes, attirent encore à eux le taureau, tandis qu'on dégage le picador qui, avec son lourd costume de fer et de peau de buffle, ne pourrait jamais se relever tout seul. La lutte est plus ardente que jamais: c'est alors que les *banderillas*, javelots creux, longs de deux pieds et remplis de poudre, sont lancées entre les deux épaules du taureau, qui bondit, s'efforce en vain de se débarrasser de ces traits incommodes, et mugit de douleur et de rage. C'en est fait de lui: les chulos s'écartent; la place est à l'*espada*.

Salamanquino, vêtu à l'andalouse, en veste brodée d'or avec une résille noire, entre, tenant de la main droite son épée nue, de la gauche la *muleta*, petit bâton surmonté d'une soie cramoisie. Il va au-devant du taureau, qui regarde ce nouvel et redoutable ennemi, ferme les

yeux et fond sur l'*espada*. Celui-ci se jette de côté, le laisse passer à gauche, et lui plonge jusqu'à la garde son épée dans le poitrail. L'animal tourne sur lui-même, ploie les genoux, agite encore sa tête haletante, puis tombe comme foudroyé.

Et la foule applaudit avec enthousiasme ; la foule est satisfaite : trois chevaux ont péri.

En ce moment, quatre mules richement harnachées, et faisant tinter leurs grelots nombreux, sont amenées à grands coups de fouet. Malgré leur résistance, on attache leurs traits à l'une des cornes du taureau, qu'elles emportent à travers un nuage de poussière.

La place est nettoyée. La seconde course va avoir lieu.

Et six fois de suite la scène se répéta, et six taureaux tombèrent l'un après l'autre sous l'épée du *matador*. Le troisième fut le plus terrible ; il força Salamanquino à franchir la barrière, ce qui est contraire aux lois de la tauromachie. Le quatrième, tout craintif, mugissait et demandait à retourner à son écurie ; à peine répondait-il par un mouvement de tête aux attaques, aux provocations des chulos. C'est alors que nos Toulousains s'exaspérèrent ; on n'entendait que ces cris : *cobarde !* (lâche !) — *fuego !* (le feu !) — *otro toro !* (un autre taureau !). L'animal ne fut pas un combattant, mais bien une victime. Il en fut de même du cinquième ; et, si le sixième n'avait bien fait son devoir, je crois en vérité que les spectateurs, avec leur furie méridionale, eussent été gens à démolir le cirque.



Vue du Pas-de-Roland. Dessin de A. de Bar.

Tel est ce spectacle qui nous fit passer par les émotions les plus vives, et dont le moindre défaut peut-être est d'aller à côté du but et de trop intéresser au taureau qu'on voit assailli de tous côtés par des adversaires intrépides, exercés, et qu'on sait condamné à périr, quelque courage qu'il déploie. Je crois qu'il ne serait pas bon de transporter à Paris ce genre de plaisir ; mais ici, l'on est tellement sur terre espagnole, qu'on ne saurait s'étonner ni se choquer d'un combat de taureaux, et qu'on se sent entraîné à s'écrier, comme le faisaient les milliers de spectateurs, tantôt : *Bravo, toro !* tantôt : *Bravo, Salamanquino !*

A quatre heures et demie, la course était terminée. La foule se précipitait pour voir partir l'Impératrice, que ses bienfaits ont rendue si populaire dans ce pays.

Et nous, brisés de fatigue, mais ranimés par une bien douce espérance, nous courions autant qu'il était possible de courir dans Bayonne, ce jour-là, — pour aller prendre place dans une des voitures omnibus qui mènent en vingt minutes à Biarritz.

Biarritz !... c'est-à-dire la terre promise.

Biarritz !... c'est-à-dire les rochers, les côtes escarpées, l'Océan, l'infini !...

ALFRED DES ESSARTS.

(*La suite prochainement.*)



CHRONIQUE DU MOIS.

LE SALON DE 1859 (1).

M. MAXIME DAVID.

Nous ne pouvons quitter le pastel et la miniature sans reparler de M. Maxime David. Dix fois nous avons rendu ici justice à son talent et à sa renommée. Nous n'avons donc rien à ajouter à nos éloges, si ce n'est qu'il les mérite plus que jamais en 1859; peut-être même n'avait-il point encore exprimé la fleur de la jeunesse et la grâce féminine aussi bien que dans le portrait de jeune fille qui occupe le centre de son cadre. Nous avons entendu reprocher à cette jolie figure son attitude et son air triomphant. C'est là, selon nous, une qualité de plus, et une qualité originale. Loin d'en blâmer l'artiste, nous l'en félicitons. Quand le modèle a le droit de triompher, pourquoi le peintre le lui défendrait-il? Largillière, dont nous parlions le mois dernier, a-t-il donc eu tort de représenter la belle Hélène Lambert cueillant une rose vaincue par la fraîcheur de ses joues ? On connaît la vigueur et la solidité, la ressemblance et l'expression des têtes d'homme du peintre des trois Abd-el-Kader (2): celles de 1859 sont dignes de celles de 1853. Il y a, entre autres, un portrait de jeune homme d'une rare distinction.

M. H. FLANDRIN. — LES PORTRAITS A L'HUILE.

Allons droit au maître par excellence, à M. Hippolyte Flandrin. La foule court à lui, d'ailleurs, comme elle courrait à M. Ingres, s'il était là ! Quand nous disons *la foule*, lisez *l'élite*, — qui heureusement entraîne la foule. C'est que chacun reconnaît dans ces trois images de femmes l'auteur des fresques de Saint-Germain-des-Prés, — comme tout le monde retrouve Raphaël dans la tête de la Fornarina. Il est impossible de dessiner et de modeler une figure avec plus de correction, de délicatesse et de fermeté que M. Hippolyte Flandrin. Ses portraits de Mme S***, de Mlle M***, et surtout de la jeune fille à l'œillet rouge, sont des chefs-d'œuvre qui relèvent l'école française à la hauteur de ses plus beaux jours. Humanité et individualité, manière franche et savante, vérité profonde d'observations et de rendu, ampleur d'ensemble et finesse de détails, habileté sans charlatanisme, largeur et précision de style, aisance magistrale et sûreté de goût, harmonie calme et charme pénétrant de la couleur, tout est réuni dans ces trois tableaux pour élever l'âme et captiver les yeux. Dans la jeune fille en robe bleu clair, quelles difficultés vaincues et quelles victoires remportées! Quelles mains admirables que celles de Mme S*** ! Quel raccourci du bras ! quelle simplicité de pose ! quelle pureté de dessin ! quelle naïveté de carnation ! quelle douceur de contours et de lumières ! — Quant à cette enfant près de devenir femme, avec ses cheveux et son teint bruns, sa robe de soie verte et mordorée, ses mains négligemment pendantes et son double œillet rouge au bout des doigts, c'est de la philosophie, de la poésie et de l'art tout ensemble; c'est un type et un caractère général, en même temps qu'une individualité frappante. Les coloristes les plus fougueux, les réalistes les moins délicats, les fantaisistes les plus hardis restent stupéfaits devant cette perfection sans monotonie, ce coloris où rien ne détonne, ce naturel qui est le comble de la science. La multitude ignorante est saisie, comme le critique blasé, par cette tête paisible et réfléchie, ces mains d'une adolescence exquise, ces yeux au rayonnement doux et velouté, ce je ne sais quoi enfin qui est le secret du modèle et du peintre, — secret dérobé à Dieu par les maîtres, ces rares et habiles Pygmalions !

Après M. Flandrin, MM. H. Lehmann et Amaury-Duval gardent leur rang. Le premier a composé avec adresse le portrait de l'abbé Deguerry en chaire. Dans les dessins du second, on admire la tête fine et rude à la fois d'Alphonse Karr.

Nous classons dans les portraitistes Mme Browne, qui obtient trop de succès peut-être. Son *Portrait d'homme* et ses *Sœurs de charité*, sans qualités bien sérieuses, offrent un dessin facile, un ton limpide et une charmante apparence de vérité.

MM. Landelle et Dubuffe sont d'habiles interprètes de la distinction mondaine. La baronne de B*** est vraie et charmante, comme une rose des quatre saisons. M. Ricard déploie sa dextérité ordinaire, surtout dans les portraits de M. Troplong, de Mlle L. J***. Mme O'Connel a peint M. Charles Edmond avec une force lumineuse. M. Hœfer a une excellente figure de jeune fille.

M. Louis Boulanger a fait revivre sur la toile M. Granier de Cassagnac, dans toute son énergie, et M. Alex. Dumas en Circassien. Ce dernier, trop paterne cependant, jouit d'une vogue légitime. M. Boulanger, qui a tant d'esprit dans ses créations, en a plus encore pour copier la nature. C'est le privilége des vrais peintres.

Lorsque l'on entre dans la première salle, raconte M. Th. Gauthier, parmi le tumulte des grandes toiles, une peinture d'un aspect mélancolique attire les yeux les plus distraits. C'est un portrait de femme qui tient, comme les *Charités* d'André del Sarto, deux beaux enfants jouant sur ses genoux. La tête de la femme a déjà les teintes de la vie ; les têtes des enfants ont reçu du pinceau le fard délicatement rose de leur âge : le sang commence à circuler sous leur fraîche peau qu'imprègne la lumière, mais le reste du corps, décoloré graduellement, n'est plus qu'une savante ébauche à la grisaille. Entre une séance et l'autre la mort est venue, endormant pour toujours l'un des petits dans le giron maternel. Navré de désespoir, le père a suivi l'enfant ; le peintre a suivi le modèle.

Ces petits bras sont forts pour nous tirer en terre !

Voilà l'histoire très-simple et très-touchante de ce portrait inachevé dont la foule s'étonne, et qui l'attendrira quand elle saura pourquoi la brosse est tombée des mains de l'artiste. Ainsi est mort à trente-huit ans, dans toute la force du talent et de l'âge, en peignant sa femme et son enfant au bord de la tombe, ce pauvre Léon Benouville, qui avait rapporté d'Italie, où l'avait envoyé son prix de Rome, cet amour du beau et cette compréhension de l'art, plus rares de jour en jour. Benouville, entre beaucoup de choses délicates pleines de science et de goût, a

(1) Voyez les livraisons d'avril, mai et juin derniers.
(2) Gravés dans le *Musée des Familles*, t. XX, p. 281, 284.



fait un chef-d'œuvre dont les maîtres les plus chastes, les plus purs et les plus tendres s'honoreraient : le *Saint François d'Assise près d'expirer, bénissant sa ville chérie.*

Sa *Jeanne d'Arc* posthume est le succès le plus populaire du salon de 1859. Ce tableau, ajoute l'éminent critique, a une qualité bien rare dans un sujet traité tant de fois : il renferme une idée neuve et originale. Jeanne est seule au milieu de la campagne, posée sur un tertre comme sur une sorte de trépied sibyllin. Son visage est convulsé. Les *voix* lui parlent, et leur souffle froid lui fait passer dans le dos un frisson mortel. Les nuages noirs qui s'envolent derrière elle réalisent en images confuses ses visions intérieures. Un ange tient l'épée de Fierbois, l'autre le casque, un troisième l'oriflamme ; au fond, flambe un hameau incendié par les Anglais. La bouche muette, entendue seulement de la jeune fille, lui crie : « Jeanne la Pucelle, fille de Dieu, va en France, va en France ! Hâte-toi ! hâte-toi ! »

Dans une rapide hallucination prophétique, elle a entrevu la lutte, la victoire, le sacre de Reims et aussi le bûcher de Rouen. Le sacrifice de sa vie est fait, mais la chair résiste à l'âme, et la terreur se mêle à l'enthousiasme sur son beau visage d'archange.

Benouville n'a pas donné à sa Jeanne d'Arc cette douce et moutonne physionomie de rosière qu'on lui prête ordinairement. Jeanne est bien la virginité, mais la virginité armée, la virginité héroïque, et il faut que l'admiration puisse lui dire, lorsqu'elle brandira son épée : « O ma belle guerrière ! »

Le seul reproche que M. Th. Gautier adresse à cette figure si poétique, si bien comprise, si bien sentie, c'est que l'exécution ne répond pas tout à fait à l'énergie de l'idée.

M. Hébert, l'auteur déjà illustre de la *Malaria*, a exposé un portrait remarquable de la marquise de L*** ; mais ses vrais titres sont les *Cervarolles* (femmes de Cervara) et *Rosa Nera* à la fontaine, tableaux pleins de caractère, de morbidesse et de couleur.

Encore des portraits de M. Paul Baudry. Sa *Guillemette* est un Velasquez ébauché. M. le baron J. de P*** et Mme de M*** sont d'une vigueur ferme et d'une largeur spirituelle. La *Toilette de Vénus* et la *Madeleine* ne relèvent pas de notre compétence. Nous pouvons les admirer *in petto*, mais non les louer ici.

Que de talent M. Winterhalter a dépensé à peindre la robe de la princesse Woronzow ! Cette superbe robe rappelle l'anecdote racontée par M. Guinot :

« Un de nos peintres les plus distingués avait dernièrement à faire le portrait d'une des femmes les plus élégantes de Paris. Il prépare sa toile, il commence son ébauche : la merveilleuse l'interrompt.

— Mais, monsieur, lui dit-elle, vous n'avez pas de place pour faire mon portrait sur cette toile-là ! Vous ne pourrez pas y mettre ma robe, et j'entends qu'elle soit peinte dans toute son ampleur.

— Comment ! madame ; mais songez donc que si je reproduisais la mesure exacte de votre crinoline, votre portrait serait un des plus grands tableaux du salon ; il égalerait les tableaux d'histoire à vingt personnages, les batailles.

— Eh bien ! où est le mal ? on le remarquera davantage.

— Il me faudrait, pour vous représenter comme vous le désirez, une toile d'au moins quatre mètres de large.

— Qu'importe ? employez autant de toile qu'il en faudra. Je vous dirai comme à ma couturière : n'épargnez pas l'étoffe.

Ne pouvant faire entendre raison à la merveilleuse obstinée, le peintre, qui ne voulait pas exposer un tableau ridicule, dut renoncer à faire ce portrait. »

Pourquoi M. Winterhalter, qui en avait certes le droit, n'a-t-il pas renoncé de même à peindre la robe de madame Woronzow ?

RELIGION, HISTOIRE, GENRE, PAYSAGE.

Il y a peu de tableaux religieux au salon. Il faut aller les chercher à l'exposition d'Ary Scheffer et dans les églises peintes par M. H. Flandrin. Citons seulement les toiles si passionnantes de M. Eugène Delacroix ; *le Dernier soupir du Christ*, de M. Bénédict Masson ; *l'Église triomphante* et *les Funérailles d'un chrétien*, de M. Tombal ; *le Pressentiment de la Vierge*, de M. Landelle ; *la Vierge de douleur*, de M. Pina ; *le Souper libre*, de M. Lévy ; le *Saint Benoît*, de M. Bertrand ; et les toiles de MM. Dumas, Léon Job et Laville.

L'histoire, et surtout l'histoire militaire, est plus abondante, et M. Yvon y occupe légitimement la première et la grande place avec sa *Courtine* et sa *Gorge de Malakoff*, dignes compléments du populaire et vigoureux tableau que nous avons gravé il y a deux ans. Le *César* et les *Gladiateurs* de M. Gérôme sont de l'archéologie dramatique, saisissante de détails curieux et ignorés.

M. Charles Muller offre plus de talent, dans son petit sujet des *Irlandais proscrits*, que dans ses vastes toiles des années précédentes. La *Bataille de Trasimène*, de M. B. Masson, est une œuvre magistrale. Il faut signaler aussi la *Scène de guerre*, de M. Antigna ; l'*Arrestation en* 93, de M. Gigoux ; le *Guillaume Ier*, de M. Jacquand ; le *Combat de Koughil*, de M. Janet-Lange ; les batailles de MM. Rivoulon, Philippoteaux, Deneuville, Protais, Pilz, Dumaresq, J. Duvaux, Rigo, Tabar, Bellangé (son *Officier en permission* est une petite merveille), Ginain, Decaën, Devilly, Richer, Lansac, etc.

M. de Curzon aborde tous les sujets avec grâce, finesse et habileté ; mais il lui manque le naturel et la force. Cependant les *Femmes de Mola* sont charmantes.

M. Breton a du maître dans ses *Glaneuses*, son *Calvaire*, son *Lundi*, etc. Il promet un Léopold Robert de nos campagnes.

Il y a des intentions neuves, un goût délicat et une observation juste dans *le Jeu de quilles, les Bretons à l'église* et *l'Enterrement*, de M. Brion.

Le genre est encore dignement représenté par MM. Bouguereau, Le Poittevin, Pérignon, Bellangé, Schlesinger, Plattel, Legripp, Caraud, Masse, Sieurrac, Baron, Philippe Rousseau, Plasson, Chavet, Marqueria, Sain, Leleux, Luminais, Roux, Aubert, Guillaume, Brillouin, Lecomte, Cabanel, Lambron, Comte, Chevignard, Millet, Hédouin, Capelle, Fortin, Frère, Legros, etc.

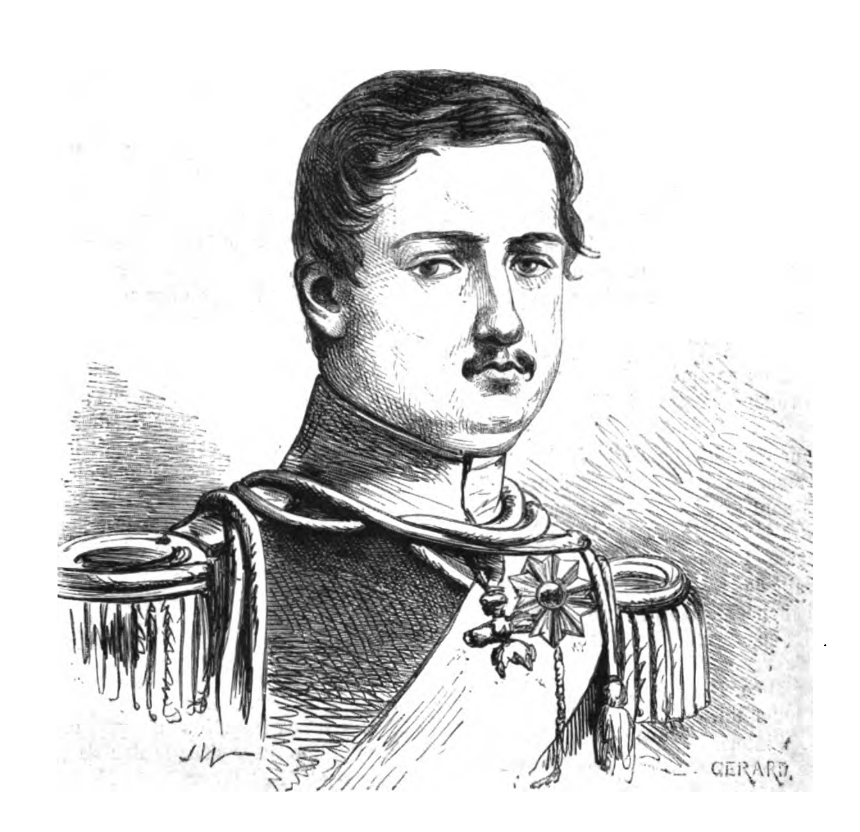
M. Fromentin est le roi de la peinture africaine dans son *Audience du Kalifat*, ses *Bateleurs nègres* et sa *Rue d'El-Aghouat*. Il a pour ministres MM. G. Boulanger, Béda, Belly, Pasini, Tournemine et Berchère.

Quant au paysage proprement dit, vive M. Troyon et ses larges toiles si vivantes ! *les Landes*, de M. Busson ; *l'Etang*, de M. Allongé ; *le Viatique en Bretagne*, de M. Baudit ; *la Traite des Veaux*, de M. Palizzi ; *la Vallée*, de M. Haussoulier ; les *Vues* si fraîches *de la Loire*, de M. Le Roux ; les *Vues* si vraies *de Florence, de Rome* et *de Naples*, de Mlle Sarrazin de Belmont ; les *Panneaux* vigoureux de M. Paul Huet ; *la Hollande*, de M. Anastasi ; les

Soirs, de M. Villevieille; *la Bièvre*, de M. Deshayes; les *Sites de Fontainebleau*, de M. Th. Rousseau; les belles curiosités de MM. Corot, Cabat, Desjobert, Lapierre, Jeanron, Chintreuil, Blin, etc., etc.

Un mot à part pour M. Daubigny, le grand et le vrai photographe de la nature; et pour M. Eugène Lavieille, son jeune émule, dont nous avons sincèrement admiré la bonne foi, la simplicité, le dessin excellent, la couleur harmonieuse dans *le Soir aux Etangs*, *le Hameau de Buchey*, *les Ruines de la Ferté*, et *la Ferme de Bourg*, achetée par la Commission de la loterie.

Un mot aussi pour les bijoux patients et finis de M. Alph. Roëhn : *Drame et Comédie; Si j'osais! Travail et Lecture; Intérieur; Portrait* de Roëhn père; — pour le splendide et large pastel d'Eugène Tourneux : *Gabrielli faisant chanter un de ses motets;* pour les dessins exquis et gracieux de M. Eugène Lamy; pour *l'Invitation à la Noce* (Bade), de M. G. Jundt; pour les admirables *Vues d'Egypte*, de M. de Bar; pour *les Forges* et *la Place Royale*, si colorées et si franches, de M. J. Worms; pour les magistrales gravures de M. Paul Chenay; tous quatre habiles dessinateurs du *Musée des familles;* — pour les *Animaux* et surtout les *Bœufs*, de M. J. Stévens; — pour les *Fleurs* et les *Fruits*, si veloutés, si appétissants, si vrais, de M. Lays, l'élève et l'émule de Saint-Jean; — pour les étrangers qui brillent à notre Salon : M. Leighton et sa *Mort de Juliette*; M. Knauss et sa fine *Cinquantaine;* M. Van-Muyden et son *Ecole d'Enfants*, si naïfs et si malins; M. Heilbath et ses ingénieux *Portraits historiques;* etc.; — pour les sculptures de MM. Cavelier, Oliva, Lequesne, Rochet, Clésinger, Becquet, Jaley, Moreau, Carrier, Maillet, Loyson, Gamery, Schroder, Chatrousse, Gruyère, Alasseur, Lepère, Vallette, Feugères des Forts.



Ferdinand II, roi de Naples. Dessin de J. Worms.

On a fait à ce dernier les honneurs du grand péristyle, et il mérite cette flatteuse distinction. Quoi de plus pur, de plus gracieux et de plus noble que sa *Marguerite* en marbre de demi-grandeur naturelle? C'est évidemment un portrait, et nous en avons reconnu le charmant original. L'arrangement n'a pas moins de valeur que la tête et le corps. La jeune fille est voilée des pieds aux hanches; elle porte une couronne de marguerites et elle en effeuille une autre avec ces vers de V. Hugo :

Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées;
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

C'est simple, naïf, sérieux, bien conçu et bien exécuté.

P.-C

FERDINAND II, ROI DE NAPLES.

En attendant notre notice sur ce prince, — qui figurera dans la *Revue de l'année* 1859, — voici son portrait et quelques mots sur son caractère :

Ferdinand II, né à Palerme en 1800, était un roi dans la plus haute acception du titre. C'est pour rester roi qu'il a bravé la calomnie et peut-être l'histoire. Nous n'avons pas d'ailleurs à le juger ici politiquement. Comme homme, c'était un administrateur habile et actif, un père, un mari et un chrétien sans peur et sans reproche. Il est mort comme il avait vécu, en roi. Son successeur, François II, est le fils de sa première femme, Christine de Savoie, et le proche parent, en conséquence, de Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne. P.-C.

LES FRANÇAIS EN ITALIE. — ANECDOTES DE LA GUERRE (1).

LES ROIS-GÉNÉRAUX.

La guerre d'Italie n'est pas seulement grande par la noblesse de sa cause et de son but ; elle l'est encore par les trois Majestés qui la dirigent en personne. A cet égard, elle rappelle la fameuse campagne des trois empereurs, qui finit à la bataille d'Austerlitz (1).

L'immense biographie de l'empereur des Français ne rentre pas dans notre modeste cadre. Nous en avons, d'ailleurs, esquissé les premières pages, en annonçant ses destinées providentielles, — dans notre notice sur Louis-

Les rois-généraux. Napoléon III, empereur des Français ; Victor-Emmanuel II, roi de Sardaigne ; François-Joseph Ier, empereur d'Autriche. Dessin de M. Ed. Morin.

Napoléon, président de la République, et dans notre monographie du palais de l'Elysée (2).

« Les étranges vicissitudes de la vie de Louis-Napoléon, écrivions-nous alors (au commencement de 1849), ont imprimé à son caractère la patience, à son esprit l'amour de l'étude, et à ses habitudes une discrétion qui frappe tout le monde. Il a le double talent d'écouter pour s'in-

(1) Voyez la livraison de juin dernier.

(2) *Musée des Familles*, t. XVI, p. 160 et 222.

(1) Voyez le *Musée des Familles*, t. XXV, p. 257.

struire, et d'attendre pour juger. S'il parle peu aux vivants dans son salon, on assure qu'il cause beaucoup avec les morts dans son cabinet. Au milieu de ce que nous voyons et de ce que nous entendons, cette méthode d'éducation n'est pas à dédaigner pour un homme d'Etat...

« Le prince Louis, ajoutions-nous, tient de sa mère des traditions d'élégance et un amour de la grandeur et des arts, que doivent cruellement gêner le système républicain et l'état où sont tombées nos finances. »

Et dans notre notice sur l'Elysée : « En 1814, Napoléon Ier quittait à la fois l'Elysée et la France. Un autre empereur, victorieux à son tour, entra dans son cabinet et s'écria, saisi de respect :

« Combien d'entreprises gigantesques ont été conçues « dans cet humble lieu! Et quel homme que celui qui sa- « vait à la fois diriger tant de choses! »

« L'empereur qui parlait de la sorte était Alexandre de Russie.

« ... En décembre 1848, l'Elysée se rouvrit au président de la République, au neveu de celui qui avait dit à Sainte-Hélène : « Ce n'est qu'avec mon nom que la France re- « prendra son rang en Europe, etc. »

« Telles ont été les destinées de l'Elysée National (on l'appelait ainsi en 1849). *Qui pourrait dire celles que Dieu lui réserve dans l'avenir?* »

C'est justement ce qu'a dit, depuis cette époque, l'empereur Napoléon III, en faisant de l'histoire en action pour la plume de nos successeurs, et en mettant en œuvre ces profondes connaissances acquises par lui *à l'université de Ham*, comme il le disait naguère à un ambassadeur illustre.

Nous ne citerons que quelques traits du général en chef de l'armée française en Italie. Il a déclaré qu'il faisait la guerre pour le droit et non pour la conquête, pour les Italiens et non pour lui-même. Il a couvert de son épée la tête de Pie IX, en disant à l'Europe et à la Révolution : « Ne touchez pas à la tiare! » Il a recueilli, visité et consolé, dans les mêmes ambulances, les blessés français et autrichiens. Il a fait interdire les caricatures sur le général Giulay et ses soldats, ne voulant pas humilier les hommes qui ont l'honneur d'être ses adversaires. Enfin, après avoir rejeté les Croates hors du Piémont, il a gagné en personne, et en risquant ses jours, les glorieuses victoires de Magenta et de Solferino, qui lui ont ouvert les portes de Milan, capitale de la Lombardie, et l'ont amené au pied de Vérone et de Mantoue.

Victor-Emmanuel II, général en chef et roi des Piémontais, roi titulaire de Chypre et de Jérusalem, etc., représente cette vieille et grande maison de Savoie qui fut presque toujours l'alliée de la France. Né le 14 mars 1820, fils du brave et malheureux Charles-Albert, et de la fille d'un grand-duc de Toscane, marié en 1842 à l'archiduchesse Adelaïde d'Autriche, Victor-Emmanuel s'est élevé à l'école de l'infortune et a grandi au milieu des épreuves. Doué d'une vaillance chevaleresque, armé d'une force et d'une tête énergiques, d'une éducation savante et guerrière à la fois, il combattit avec son père en 1848, reçut une balle à Goito, affronta mille morts à Novare, et succéda à son père vaincu par l'Autriche. Il a relevé peu à peu son gouvernement écrasé, a maintenu la Constitution donnée à son peuple, a choisi des ministres et des serviteurs capables, a pris pour drapeau les trois couleurs de France, ornées de la croix de Savoie, a envoyé en Orient La Marmora et dix-sept mille hommes qui se sont distingués à la Tchernaïa, a siégé au Congrès de Paris dans la personne du comte Cavour, a marié sa fille, la princesse Clotilde, au prince Napoléon, et s'est remis en campagne, il y a trois mois, pour la revanche de Novare et la délivrance de l'Italie.

Un trait suffit à peindre Victor-Emmanuel. Toujours à son poste, et toujours prêt à jouer sa vie à la tête de ses soldats, il a voulu charger avec les zouaves de France, au plus terrible choc d'une des dernières batailles. Après l'avoir admiré et acclamé, nos lions d'Afrique s'élancèrent pour le retenir, et s'accrochèrent à la bride de son cheval.

— Les rois ne doivent pas mourir comme les zouaves! lui disaient-ils avec raison.

— Allons donc! répondit Victor-Emmanuel en reprenant le galop, laissez-moi faire, mes braves; il y a de la gloire ici pour tout le monde!

Le mot est sublime et charmant. Henri IV lui-même n'aurait pas mieux dit.

On sait, d'ailleurs, ce qu'un tel exemple a fait faire aux zouaves. Ils ont gravi les pentes rapides des batteries autrichiennes, enlevé huit canons à la baïonnette et jeté quatre cents artilleurs dans un canal. Restait à entraîner leurs pesantes conquêtes. Comment y parvenir sans chevaux? Un caporal amène les Croates qu'il a faits prisonniers, les attelle aux canons avec ses hommes, et amène ainsi triomphant les pièces au bivouac.

Ne sachant pas déprécier un digne ennemi de la France, nous citerons la notice la plus courtoise et la plus favorable sur l'empereur et le général en chef des Autrichiens.

— L'empereur François-Joseph a aujourd'hui vingt-neuf ans. Né le 18 août 1830, et déclaré majeur le 1er décembre 1848, il succéda à son oncle, l'empereur Ferdinand Ier, en vertu de l'abdication du 2 décembre 1848. C'est avant tout une physionomie militaire. A la journée de Sainte-Lucie, le 6 mai 1848, François-Joseph, alors simple archiduc, fit ses premières armes, à côté du vieux maréchal Radetzki, dont il mérita les applaudissements par son sang-froid et sa bravoure, et quelques mois plus tard, sur la fin de la campagne de Hongrie, il entrait le premier à Raab, au milieu d'une grêle de balles.

Ce prince a en Autriche la réputation d'un tacticien consommé, et, parmi les vieilles moustaches de son état-major, il ne s'en trouverait pas une, si blanche qu'elle fût, qui osât discuter ses ordres. Même dans les premières années de son règne, les préoccupations stratégiques ne l'abandonnèrent jamais complétement. On le voyait chaque jour, à heure fixe, le corps pincé dans son *attila* de drap blanc, traverser le Prater à cheval, et s'en aller, en compagnie du comte de Grünne, son inséparable aide de camp, soit commander une manœuvre, soit visiter les casernes ou les arsenaux.

En 1854, l'empereur François-Joseph épousa la princesse Elisabeth, fille du duc Maximilien de Bavière, personne exemplaire et digne, par ses agréments, ses vertus et son éducation, de fixer le cœur de son mari.

Il serait difficile de ne pas reconnaître le vrai Hapsbourg-Lorrain au premier coup d'œil. Au physique comme au moral, François-Joseph réunit les traits caractéristiques de sa race. Au physique, pourtant, le type semblerait plutôt embelli, car, à tout prendre, et malgré l'ascétisme altier de sa figure, c'est un cavalier fort brillant et très-recherché dans sa mise, que les habitudes militaires de la cour de l'Autriche lui permettent de varier à l'infini. Il porte indistinctement l'uniforme de colonel d'un de ses régiments d'infanterie ou de cavalerie, et comme il y en a beaucoup dans son armée, et de costumes très-divers, on devine quel champ s'ouvre à sa fantaisie. Cependant,

le pittoresque est moins grand qu'on ne l'imaginerait d'abord. En Autriche, les régiments ne se distinguent que par la nuance des parements et du collet, et le fond de l'uniforme reste blanc pour l'infanterie et gris-perle pour les officiers de cavalerie.

L'empereur François-Joseph passe pour fort habile à tous les exercices du corps. Il est très-bien à cheval, fait admirablement des armes, et Vienne ne connaît pas de plus fringant valseur. Du côté de son éducation intellectuelle, on remarque les mêmes avantages, et, ce qui arrive assez souvent, il a travaillé d'autant plus dans ses premières années, qu'il s'attendait moins à régner un jour. Il parle toutes les langues de ses Etats, disons mieux, tous les dialectes : l'italien comme le hongrois, le polonais, le tchèque comme le croate et le slowaque. Et cette précoce culture de son esprit est, en somme, ce qu'il doit de meilleur à la vigilante sollicitude de sa mère, cette impérieuse et superbe archiduchesse Sophie, dont l'influence n'a depuis jamais abdiqué. Fils soumis, époux plein de tendresse pour sa femme et pour ses enfants, François-Joseph a toutes les qualités patriarcales de la maison d'Autriche.

Quant à ses qualités d'empereur et de général en chef, l'histoire en jugera d'après la conduite et le dénoûment de l'affaire d'Italie.

LA RÉCEPTION. — L'OVATION.

— Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ! disait le César romain.

L'armée française peut en dire autant, en Lombardie. Elle est venue, et elle a été acclamée ; elle a vu l'ennemi et elle l'a battu ; elle a marché sur Milan, et elle y est entrée en triomphe.

Réception, — victoires, — occupation. — Suivons nos soldats dans ces trois glorieuses étapes.

N'étant pas sur les lieux, comme Xénophon, nous empruntons, en les choisissant et en les commentant, les faits aux témoins oculaires : à MM. Amédée Achard, Dréolle, Edmond Texier, Ch. de La Varenne, d'Audigier, etc. Les exploits qu'ils racontent, d'ailleurs, ne sont pas de ceux qu'on invente. Ils seraient invraisemblables, s'ils n'étaient français ; on n'oserait les croire si les historiens ne disaient : — J'étais là, j'ai vu !

C'est surtout à Gênes que la réception de notre armée a été délirante. « — A Savone, où passait M. Texier, deux mille personnes se pressaient sur le port, suivant du regard une grande frégate française qui se balançait à l'horizon, le cap sur Gênes. « Ce sont les troupes françaises ! » cria un homme armé d'une longue vue, et le cri de *Viva la Francia !* s'échappa en même temps de toutes les poitrines.

Les quais de cette grande ville de Gênes, qui s'étend au fond du golfe en forme de fer à cheval, avec ses étages de maisons et de palais, présentaient un spectacle grandiose. Ces quais étaient encombrés. Sur toutes les terrasses des palais qui bordent la mer, des femmes, la tête couverte de ce grand voile blanc qu'on appelle le *pezzotto* et qui, attaché à la nuque, les enveloppe en tombant jusqu'aux pieds, agitaient leurs mouchoirs et jetaient des bouquets. Des centaines de barques s'élançaient du port pour aller au devant des frégates, et chaque barque, en passant près de nos vaisseaux, faisait pleuvoir sur nos soldats des tourbillons de fleurs. C'était de la joie, de l'enthousiasme, du délire. A chaque cri parti des barques ou des quais, les soldats répondaient par le cri : Vive l'Italie ! et femmes, enfants, hommes faits, vieillards, applaudissaient ou levaient les mains au ciel, comme des naufragés qui, se croyant perdus, voient venir l'embarcation qui va les sauver de la mort. Quand la première frégate entra dans le port, ce fut une explosion immense, un vivat universel : l'Italie se sentait revivre ! Si jamais enthousiasme fut vrai, palpitant, pathétique, c'est celui-là ; la population tout entière versait des larmes. « Ah ! sainte Vierge ! disait une vieille femme placée auprès de notre confrère, les voilà donc arrivés enfin ! » et elle pleurait abondamment, et tous les gens que je voyais autour de moi, hommes ou femmes, pleuraient aussi en poussant le cri : « Vive la France ! vivent les soldats français ! » Pendant tout le temps que dura le débarquement, les hurras continuèrent, et les premiers soldats qui touchèrent le rivage furent littéralement étouffés dans des embrassements. Quand le premier drapeau passa de *l'Algésiras* sur l'embarcation, tous les chapeaux se levèrent, et Gênes entière, par un mouvement spontané, s'inclina devant le drapeau français comme devant le *labarum* de l'Italie.

Arrivés les premiers, les turcos, pour fêter la venue de leurs camarades, s'étaient mis en frais ; ils avaient littéralement acheté toutes les oranges que vendent sur les quais les marchands ambulants, puis ils les avaient artistement placées en tas, comme on fait des boulets de canon dans les arsenaux. Quand le débarquement commença, la première barque qui toucha la terre fut aussitôt criblée de ces projectiles jaunes, qui tombaient de ci, de là, dans l'eau et sur les soldats arrivants. Ceux-ci, un peu étonnés au premier moment de ce bombardement, virent bientôt de quoi il s'agissait, et, pêchant les pommes d'or ballottées par les flots, ils ne tardèrent pas à dévorer ces obus rafraîchissants. »

Quant au défilé de nos troupes sur les quais, dans les rues, sur la route d'Alexandrie, un seul fait en donnera l'idée : les chevaux de la garde impériale marchaient dans la verdure et les fleurs jusqu'au poitrail.

Tous les palais de Gênes, ajoute M. Texier, et vous savez s'ils sont nombreux, se sont ouverts devant nos généraux, nos officiers et nos soldats. Le maréchal Baraguay-d'Hilliers était logé au palais royal, le général Bazaine au palais Doria, le général Forey au palais Durazzo, et c'était un curieux spectacle, ce spectacle des chasseurs, zouaves et turcos, assis dans ces vestibules de marbre, aux colonnes de marbre, ou accoudés sur des balcons de marbre. Ma propre chambre, dit le correspondant du *Siècle*, est pavée en marbre blanc, et j'y arrive par un escalier de marbre noir, après avoir traversé un vestibule soutenu par huit colonnes de marbre d'un seul bloc. Et n'allez pas croire que je sois privilégié : pour deux francs cinquante centimes, dans les temps ordinaires, et pour cinq francs par jour à cette heure où Gênes est encombrée d'étrangers, tout le monde peut se donner les élégances de ce luxe marmoréen. A la guerre comme à la guerre, *e viva la guerra !* En montant le superbe escalier du palais Durazzo, j'entendais un grenadier dire à son camarade : « Quel drôle de pays ! du marbre partout ! c'est beau ; mais on n'est jamais bien sûr de ne pas se casser le nez. » Et j'ajouterai que, sur ces grandes dalles noires et blanches, nos troupiers n'ont pas en effet le pied marin.

— Voici un fragment d'une lettre écrite de Gênes par un zouave, que nous copions litéralement :

« Ma chère sœur, la présente est pour te dire que je suis actuellement en bonne santé et à Gênes, sans en

avoir éprouvé aucune, sauf un peu de mal de mer, ce qui fait qu'en revenant je prendrai un billet de parterre. On est un peu mieux caserné ici qu'à Sébastopol, vu que toutes les maisons sont bâties en marbre, comme le dessus des cheminées à Paris, sauf qu'il est blanc. Quant à ce qui est de te parler de la réception, voilà du soigné! *Frichtic* général à volonté. Sans compter que le sexe. j'ose le dire, est un peu flatteur. Si par hasard, une fois les Autrichiens brossés, tu ne me vois pas revenir, c'est que je me serai marié ici pour m'y faire marchand de vin, vu que le liquide me plaît assez et que je serais bien aise de donner des défenseurs à l'Italie.

« Groucharb, dit *la Baïonnette invincible*. »

A Alexandrie, à Verceil, à Novare, partout nos régiments ont trouvé la même fête et les mêmes surprises. Notre témoin a vu à Verceil des femmes appartenant à la plus haute bourgeoisie se précipiter dans les bras de nos

Types et uniformes piémontais : bersagliere donnant la main à un zouave; artilleurs, chasseurs, fantassins, etc. Dessin d'après nature, par M. Stop.

soldats et les embrasser avec effusion, au bruit des applaudissements très-sérieux de la foule. C'était comme le baiser de l'Italie opprimée à la France libératrice. Les croisades seules ont dû voir autrefois de semblables transports. Nos soldats étaient graves et émus; ils comprenaient tout ce qu'attendaient d'eux ces mères et ces épouses! C'était un grand spectacle.

Les volontaires italiens, partant avec nos troupes, ajoutaient des scènes de larmes à ces explosions de joie.

Une multitude compacte de curieux, dit M. Amédée Achard, se pressait aux abords de la gare d'Alexandrie; une autre multitude en remplissait l'intérieur. Que de pères, que de parents, que d'amis dans ces foules! Combien qui s'essuyaient les yeux à l'écart! Une pauvre vieille femme accompagnait un bersagliere qui la soutenait par le bras. Le soldat n'avait pas encore de moustache. A chaque pas la mère s'arrêtait, le regardait et pleurait. Le fils la consolait de son mieux. Tout à coup le clairon sonne, le bataillon se range en file auprès des waggons. La vieille femme entoure l'enfant de ses bras avec un frémissement

qui la fait trembler tout entière ; il s'en arrache, et la pauvre vieille tombe dans un coin en sanglotant. J'ai détourné la tête.

Vous connaissez l'uniforme, j'allais dire le costume des bersaglieri. Leur chapeau empanaché se montre le premier où est le péril. Ils sont armés de carabines à tige, comme nos chasseurs de Vincennes, et jouissent ici de la réputation qu'ont nos zouaves en France. Leur sac d'équipement est noir; le bidon qu'ils portent en bandoulière est en bois et en forme de petit baril. Un homme par peloton a une lanterne au bout du fusil. Ils ont le pied leste et vif des montagnards. Leur gloire est de se rencontrer dans les charges à la baïonnette avec nos zouaves et nos chasseurs. Qui résisterait à cet élan excité par l'émulation ?

L'artillerie sarde, qu'on reconnaît aux canons croisés sur le shako et aux buffleteries jaunes, est formée de beaux hommes, d'un aspect tout à fait militaire. La ligne a la capote grise ample et longue, et le pantalon de la même

Types et uniformes autrichiens, croates, hongrois, etc. Dessin d'après nature, par M. Stop.

nuance. Les soldats piémontais ne mettent pas leurs pantalons dans les guêtres, comme les nôtres; ils les retroussent seulement. (Voyez la gravure ci-contre.)

Au milieu de ces concours et de ces mouvements, les chroniqueurs n'habitaient pas toujours des palais de marbre, comme à Gênes. M. Achard décrit ainsi sa chambre d'Alexandrie, à la *Grande auberge de l'Europe:* — Un lit orné d'une courte-pointe que le gant d'une Parisienne n'oserait pas toucher, une cuvette où l'araignée laborieuse filait sa toile ; un carreau ébréché comme par un bombardement ; un fauteuil inhospitalier et revêche, des rideaux que de longs services avaient transformés en guipure. Cet aimable séjour ouvre sur une galerie intérieure sur laquelle les poules et les coqs se promenaient par longues bandes ; un oiseau, un merle, je crois, chante avec entêtement un air qui ne varie jamais et que la nuit n'interrompt pas. Ah ! si l'on avait des nerfs ! Dans la cour, d'où s'exhale une odeur de cuisine infernale, crie, hurle, se démène et glapit sans relâche un groupe effroyable de facchini dépenaillés et noirs comme la suie. Il faut se taire



sur le dîner; il y a des désastres qu'on ne raconte pas. La nuit venue, deux poules et un coq cochinchinois, partisans de l'invasion, avaient élu domicile sur le baldaquin de mon lit; car il y avait un baldaquin ! Au demeurant, l'*albergo del Europa* est orné de fresques du haut en bas.

MONTEBELLO, PALESTRO, MAGENTA, MARIGNAN.

Après les fleurs et les oranges, après les embrassements et les ovations, — les misères du bivouac, les fatigues des étapes, les balles et les obus, le sabre et la baïonnette, la victoire ou la mort, *mors aut victoria læta !*

L'armée franco-sarde est allée à Milan en quatre bonds : Montebello, Palestro, Magenta, Marignan. Quatre trophées immortels pour les Invalides ; quatre pages glorieuses pour notre histoire!

Un simple fourrier, qui a eu les honneurs de *la Sentinelle du Jura* et du *Moniteur universel*, va nous raconter quelques épisodes de Montebello.

— C'est la première fois que je voyais le feu, et je n'étais pas le seul. Eh bien ! j'ai été content de moi Dame ! j'ai *salué* les premières balles, c'est vrai; mais Henri IV, dit-on, en faisait autant au commencement de chaque bataille.

Et une fois ce tribut payé, si vous saviez comme chaque détonation électrise ! C'est comme un coup de fouet dans les jambes pour un cheval de course.

Vous êtes gris, l'odeur de la poudre prend à la gorge et monte au cerveau. L'œil s'injecte de sang, le regard est fixe, tendu sur l'ennemi ; il y a de toutes les passions dans cette passion terrible.

Tout cela finit par où l'on aurait peut-être dû commencer. Le colonel Dumesnil tombe de cheval, blessé ; on l'entoure, on crie : *A la baïonnette !* et nous nous jetons à corps perdu sur les Croates.

Ils nous reçoivent avec fermeté, cela augmente la rage générale ; le lieutenant F*** nous crie : « Mes enfants, avec la crosse ! » Et voilà les crosses en l'air. Le désordre se met dans les rangs ennemis; nous employons alors la baïonnette et nous les reconduisons vivement à Montebello. Là, c'était bien une autre affaire : ils se retranchaient dans les maisons, ils tiraient par les fenêtres; il fallait faire la courte échelle pour arriver à eux.

J'ai vu le général Beuret, intrépide, se multipliant, bravant les balles, le sabre au poing. Il allait par les rues, donnant ses ordres, actif et calme cependant. Je l'ai encore devant les yeux ! Au coin d'une maison cernée par quatorze chasseurs, un capitaine venait d'être frappé : il roule, le général Beuret s'élance vers lui. On le relève, il retombe. « Il est mort, » dit-il. Le général Forey s'avançait, deux trompettes à ses côtés, derrière lui un officier d'état-major.

Notre pauvre général l'aborde, ils échangent quelques mots après s'être serré la main. « Tout va bien ! » disaient-ils; ils font dix pas, cinq Tyroliens pourchassés fuyaient devant eux ; soudain ils se retournent, on les serrait de près; ils tirent, le général Beuret lâche les rênes, chancelle, et, soutenu par quelques soldats, rend le dernier soupir.

On se jette sur les Tyroliens, on les met en pièces; le 84e s'exaspère, il ne fait plus de quartier, l'ennemi commence à battre en retraite. Il sacrifie trois cents hommes qui protègent sa fuite par un feu terrible derrière les retranchements improvisés qu'ils s'étaient faits dans le cimetière.

Je n'étais pas à cette attaque, qui a été la plus meurtrière de la journée; on nous avait envoyés à la poursuite des fuyards, que nous poussâmes jusqu'à Casteggio.

On dit que les Sardes se sont admirablement conduits; je le crois, car leurs morts jonchaient le sol, criblés de blessures, mutilés par les baïonnettes autrichiennes.

J'ai été assez heureux pour mettre la main sur un bambin de dix-sept ans, sous-lieutenant, qui se battait comme un petit tigre. Mon caporal allait lui larder les côtes ; j'ai relevé le fusil d'un coup de crosse, et j'ai pris le petit bonhomme au collet pour lui éviter d'autres désagréments.

« Rends-toi donc, moutard ! » lui criai-je.

Il me tendit son épée.

C'est un cadet de famille, blond, grêle, insolent; je lui ai sauvé la vie, et il ne m'a seulement pas remercié. Je n'ai pas une égratignure, merci Dieu ! Sauf ma montre d'argent perdue dans la bagarre, et que j'ai remplacée ce matin par le chronomètre en or d'un commandant autrichien, je n'ai pas un cheveu qui manque à l'appel.

Palestro a été le Montebello piémontais. Les bersaglieri ont emboîté là, très-dignement, le pas de nos zouaves.

Ceux-ci étaient placés à deux mille mètres du champ du combat, et ils prenaient le café, lorsque des éclats de boulets volèrent au milieu d'eux. Ils prirent aussitôt les armes et se portèrent en toute hâte en avant, traversant des rizières et sautant des fossés; après avoir parcouru une distance d'environ quinze cents mètres, ils rencontrèrent un des affluents de la Sesia et s'y précipitèrent, ayant de l'eau jusqu'aux épaules.

Arrivés sur le bord opposé, ils virent se démasquer à trois cents mètres deux batteries autrichiennes pointées sur eux. Leurs cartouches étant mouillées, par suite du passage à gué de la rivière, il ne leur restait d'autre alternative que de fuir ou d'avancer la baïonnette au bout du fusil; le clairon sonna la charge au moment même où les canons ennemis vomissaient des blocs de mitraille. Les zouaves se lancèrent sous le feu des pièces d'artillerie qui les fauchaient comme des épis. Trois cents mètres à traverser sous la mitraille ! Ils arrivèrent cependant sur les canons, tuèrent les artilleurs ennemis sur leurs pièces, culbutèrent tout ce qu'ils rencontrèrent et prirent huit pièces encore tout attelées.

En ce moment, l'Empereur, prévenu de ce qui se passait, accourait sur le champ de bataille. Le terrible choc des zouaves avait ébranlé l'ennemi ; Victor-Emmanuel, les Piémontais et surtout les bersaglieri firent le reste ; ils attaquèrent les colonnes de tous les côtés à la fois, les repoussèrent avec vigueur, et, à deux heures de l'après-midi, toutes leurs positions étant perdues, les Autrichiens battaient en retraite, après avoir noblement résisté et cédé chèrement la victoire.

Les bersaglieri, disent les bulletins, essuyèrent avec une fermeté héroïque la mitraille de l'artillerie croate, et comme les zouaves français se lancèrent sur les canons à la baïonnette. Repoussés une première fois, ils revinrent à la charge et entassèrent cadavres sur cadavres.

On a enlevé Palestro comme Montebello, à l'arme blanche, rue par rue, maison par maison, et on a chassé du bourg l'ennemi, qui se défendait encore en se retirant en bon ordre.

Deux bersaglieri, que j'ai vus tout à l'heure, ajoute M. Texier, m'ont affirmé qu'ils avaient fait au moins deux cents prisonniers et pris trois pièces d'artillerie.

Le roi de Sardaigne trouvant sur le champ de bataille de Palestro et consolant deux volontaires mortellement blessés, un d'eux lui adressa la parole : « Sire, je regrette de finir à la première bataille; » et l'autre lui dit : « Sire, délivrez cette pauvre Italie, et je mourrai content! »



Magenta est la victoire de l'empereur des Français (*Deus ex machina*), le chef-d'œuvre du maréchal Mac-Mahon, des généraux Mellinet, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Canrobert, Niel, etc., le tombeau glorieux d'Espinasse et de Clerc, frappés comme Turenne, — la conquête de Milan et de la Lombardie, abandonnée presque entière par l'Autriche après cette lutte de géants. Ici, plus que jamais, nous sommes réduits aux épisodes.

— Nous étions à quatre cents mètres des pièces ennemies, reprend notre fourrier de *la Sentinelle* et du *Moniteur*. Le commandant nous forma en pelotons ; nous tournâmes la hauteur au pas de course. Nous espérions surprendre les artilleurs, ils nous aperçurent à mi-chemin. Heureusement notre élan les effraya : ils tirèrent précipitamment les six coups chargés à mitraille, et voulurent partir au galop ; mais l'une des pièces roula sur les chevaux, en tua un et resta étendue à terre, l'affût en l'air ; une autre vint se briser sur la première : nous arrivâmes vingt-sept pour nous en emparer. Les quinze artilleurs nous reçurent à coups de carabines ; un demi-escadron de hussards noirs, qui se trouvait par derrière en soutien, arrivait au galop le sabre au poing ; le temps pressait. Nous nous jetâmes en désespérés sur les artilleurs : ce ne fut pas long ; un seul s'est rendu, les autres sont morts une baïonnette dans le corps. Les hussards fondirent sur nous et nous enveloppèrent ; un caporal alsacien nous sauva. Haut de sept pieds, large à l'avenant, ce colosse qui, dans les revues, dépassait le chef de bataillon à cheval, saisit l'écouvillon du canon renversé, le prit à deux mains, et frappant de toute sa force herculéenne à droite et à gauche, sur les chevaux et sur les hommes, il jeta un désordre épouvantable parmi eux ; mon capitaine arriva pendant ce temps avec trente voltigeurs ; nous poussâmes *à la fourchette*, et ils laissèrent vingt-trois des leurs sur le terrain, sans compter les deux pièces. Quant à nous, nous n'étions plus que douze. J'ai eu deux de mes caporaux et un sergent tués près de moi. La balle d'un des hussards m'a enlevé mon épaulette gauche, j'en ai été quitte à bon compte.

... De nouvelles forces ennemies parurent en colonnes serrées, nous nous repliâmes ; je me trouvai, je ne sais comment, avec le second bataillon : j'avais perdu ma ligne de bataille ; on me défendit de rejoindre. On nous massa en colonne. Douze bouches à feu vinrent s'établir à notre droite, elles ouvrirent un feu terrible, — une file entière que je touchais coude à coude disparut broyée sous les projectiles de fer. Le vent chassait la fumée des détonations, et dans les rapides éclaircies nous apercevions une ligne blanche, impassible sous le feu de nos batteries, serrant ses rangs pour fermer les vides creusés par nos boulets.

C'était cette masse géante que nous allions entamer à la baïonnette : trois décharges terribles nous accueillirent ; morts et blessés roulaient en rugissant sur le sol ; nous sautions le cadavre, nous enjambions le corps étendu, et nous courions toujours.

A notre approche, un long frémissement courut dans cette ligne, il y eut comme un roulis : la vague humaine recula, avança pour reculer ensuite ; nous arrivâmes la crosse haute, déjà le désordre était dans les rangs. Ils se reformèrent pourtant, ils revinrent à la charge, et nous repoussèrent dix pas en arrière. Un mot nous releva : « Eh ! soldats, le régiment recule ! » En deux bonds nous les avions refoulés. Ils revinrent encore sur nous en tirant. Mais inutile !

Nous ne ripostions plus. La baïonnette ! rien que la baïonnette ! Quelle terreur à ce mot ! Ils le comprenaient. Ces sabres recourbés au bout de nos carabines leur inspiraient une frayeur indicible ; et cependant ce sont de braves soldats, et il y a de la gloire à les culbuter. L'artillerie éclatait devant, par côté, derrière nous ; les ennemis et les nôtres étaient également atteints ; la mêlée était horrible, la confusion à son comble. Comment faire des prisonniers ? On ne demandait pas de grâce, on n'en faisait pas. Dire ce que tout ce combat a duré est impossible : dix minutes ou deux heures, je l'ignore.

— Vous savez, écrit un autre soldat, la part glorieuse que le régiment des zouaves de la garde impériale a prise à la bataille de Magenta ; pendant plus de quatre heures, la 1re brigade d'infanterie de la garde, composée des grenadiers et des zouaves, soutint seule, *cinq contre cent*, tout le choc de l'armée ennemie, qu'elle fit reculer six fois, et qu'elle finit par mettre en déroute.

Celui qui a obtenu le plus de succès dans ce tour de force héroïque est un zouave de ma compagnie, d'une agilité extrême, d'une adresse et d'une vigueur peu communes. Après une course folle à l'ennemi, il se plante fièrement sur ses jarrets, en s'effaçant comme dans une salle d'armes, avec la différence qu'il porte le pied gauche en avant. Sa main gauche, toujours libre, à la hauteur de la poitrine, pare les coups qu'on lui porte ; de sa main droite il tient son fusil comme on prend une lance, et à chaque instant part un éclair de l'extrémité de son fusil : c'est sa baïonnette qui disparaît dans la poitrine d'un ennemi. Il aurait pu trente fois essuyer sa baïonnette, mais le temps manquait, les coups succédaient aux coups avec une rapidité prodigieuse.

Par moments, quand les bataillons ennemis nous cernaient de toutes parts, mon brave compagnon, sans doute pour se reposer la main, faisait décrire à son fusil, qu'il prenait par la baïonnette sanglante, un moulinet terrible sous lequel tombaient des hommes. Comment voulez-vous qu'avec de tels soldats on ne soit pas toujours vainqueur ?

— Je me suis battu en Afrique et en Crimée, nous disait un clairon, mais nulle part ça n'a été plus chaud qu'à Magenta. Figurez-vous que, pendant que nous nous *chicanions* avec un régiment de Croates, voilà que je mets la main sur un officier. Je le tenais à deux pas, au bout du canon de mon fusil. « Rendez-vous, capitaine ? que je lui dis. — Non ! qu'il répond. — Vous avez tort ; rendez-vous ! — Non. — Une fois... deux fois... — Non ! non ! » Pour lors, je lâche la détente, et je l'abats. Eh bien ! messieurs, ça m'a fait de la peine : c'était un beau garçon de vingt-cinq ans, et il avait peut-être une famille.

« Et parmi vos officiers, lui demanda l'un de nous, y en a-t-il beaucoup qui aient succombé ? — Cinq tués, dit-il, puis le colonel blessé, le lieutenant-colonel blessé, et deux chefs de bataillon blessés. Ah ! reprit-il, et le drapeau que j'oubliais ; lui aussi a été *blessé*. — Le porte-drapeau ? — Non, le porte-drapeau n'a rien eu, mais le drapeau a été *blessé*, et crânement, de deux balles. Il avait déjà reçu trois blessures en Crimée, ça lui en fait cinq, mais il est encore solide. »

— Je ne sais, dit à son tour M. E. Texier, si les turcos avaient oublié leurs cartouches à Magenta ou si, comme ils l'avaient dit en partant de Gênes, ils les avaient jetées dans un torrent pour ne pas traîner un poids inutile, mais ils se précipitèrent vers les canons sans tirer un coup de fusil. Un officier, qui assistait à cette affaire, m'a raconté que jamais encore il n'avait été témoin d'un spectacle aussi extraordinaire. Au signal du clairon, les turcos, s'éparpillant dans toutes les directions, se couchant à plat ventre et s'avançant par bonds gigantesques, ressemblaient

plutôt à des tigres qu'à des hommes. Chaque fois qu'ils se relevaient pour bondir en avant, ils poussaient un cri aigu qui dominait la voix de l'artillerie. C'était effrayant. Ils étaient à peine à la moitié du trajet qu'ils avaient à parcourir qu'une batterie ennemie, voyant s'avancer sous la pluie de la mitraille ces grands diables noirs, détala au grand galop des chevaux, après avoir craché sa dernière bordée.

Les turcos, furieux de voir une partie de leur proie leur échapper, redoublèrent d'ardeur et tombèrent comme la foudre sur les canons restés en ligne. Ils clouèrent les canonniers sur leurs pièces, massacrèrent tous les hommes à la portée de leur baïonnettes, et revinrent avec sept canons qu'ils avaient pris au pas de course. L'Empereur assistait à ce fait d'armes, qui fait le pendant de celui de Palestro. Chose étrange! les turcos n'ont eu qu'un petit nombre de blessés et une dizaine de tués. Voilà les turcos tranquilles désormais. Les lauriers des zouaves ne les empêcheront plus de dormir.

Marignan (*Malegnano*) est le lendemain et le digne lendemain de Magenta, le pendant de la bataille où François Ier, il y a trois siècles et demi, brisa quatre épées contre les Allemands.

Pourquoi, hélas! faut-il lever le voile sur le sang et les



Mendiant italien; un indigent dans les ruines d'un palais. Tableau d'après nature, par M. Stop.

morts, sur les larmes et les deuils que cachent ces tableaux de victoire?

Tandis que l'Empereur et son armée triomphante entrent dans Milan, et que les ennemis vaincus se replient vers leurs citadelles, parcourons avec MM. Achard et Mahias le champ de bataille et ses alentours...

Les généraux Clerc et Espinasse sont tombés morts. Près de cinq mille Français sont tués, blessés ou disparus. Et les Autrichiens! Quelle hécatombe! C'est par dix ou quinze mille qu'il faut compter leurs morts et leurs prisonniers!

N. B. Les groupes de types et d'uniformes français, sardes et autrichiens, gravés dans le présent article, ont été dessinés ***sur les lieux et d'après nature***, par M. Stop, ainsi que les compositions plus importantes de cet habile artiste, dont nos prochaines livraisons seront enrichies. Son ***Mendiant italien*** est gravé d'après un remarquable tableau de lui, qui personnifie énergiquement la Péninsule avant sa délivrance : ***Un indigent dans les ruines d'un palais.*** PITRE-CHEVALIER.

(*A la prochaine livraison* Milan, Solferino *et la suite de* Anecdotes de la guerre.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LES ÉGLISES DE FRANCE.

LES CLOCHETONS DE L'ABSIDE DE SAINT-PIERRE DE CAEN.

Vue extérieure de l'abside de Saint-Pierre de Caen. Dessin d'après nature, par M. Félix Thorigny.

Qu'admirez-vous le plus dans ce beau travail du crayon de M. Thorigny et du burin de M Gérard? Je gage que c'est l'ensemble aérien des clochetons. Nous les admirions aussi de toute notre âme, le jour de la Saint-Pierre, fête patronale de la belle église de Caen (1). Un vieillard, qui était près de nous sur le quai, nous fit remarquer le dernier clocheton de gauche, le plus haut degré de cette échelle de sculptures.

Nous y remarquâmes un petit drapeau tricolore qu'une main, d'une audace folle, y avait attaché à la gloire de Solferino.

— Ceci est de tradition locale, nous dit l'obligeant cicerone.

Et il nous raconta l'histoire des clochetons de l'abside de Saint-Pierre :

— L'architecte qui exécutait, au seizième siècle, cette merveille sur pilotis se nommait Hector Sohier, de Caen. Il voulut résumer, dans son œuvre, toutes les richesses de la Renaissance. Quand il eut dessiné son armée de pointes, de culs-de-lampe et de colonnettes (trop nombreuse et trop chargée d'ailleurs pour un édifice gothique), il vit les plus hardis sculpteurs reculer devant l'entreprise énorme et dangereuse qu'il leur imposait.

Il les invita tous à dîner pour le lendemain, et les reçut à un festin royal, en grande toilette, avec sa fille Clotilde, parée de ses plus beaux atours.

Il faut dire que cette fille était la perle de la Normandie, et que chaque artiste eût donné son sang pour lui toucher le bout des doigts.

Le dîner fut long et joyeux, l'architecte aimable et familier, Clotilde ravissante et irrésistible, les sculpteurs enivrés de toute façon par l'esprit du maître, par le feu de ses vins et par les yeux de sa fille.

A la fin du dessert, Hector Sohier se leva, fit remplir les verres du plus fin bordeaux et dit solennellement, en trinquant à la ronde :

— A l'achèvement des clochetons de l'abside de Saint-Pierre et à celui d'entre vous qui exécutera le plus beau et le plus élevé ; je lui promets devant tous le cœur et la main de Clotilde!

La jeune fille accepta le toast en rougissant, ce qui la rendit plus admirable encore. Et dès le lendemain tous les sculpteurs étaient installés sur leurs échafaudages aériens.

Or, pendant deux ans, ce fut un travail acharné, prodigieux, infini.

Établie juge par les concurrents, Clotilde n'était jamais contente d'aucun d'eux :

— Cette base était trop lourde, cette flèche trop aiguë, cette cannelure irrégulière, ce bas-relief indigne du sujet, etc., etc.

Et les artistes de recommencer, de perfectionner, de recommencer encore, de tenter l'impossible et le surhumain.

Trois d'entre eux moururent à la peine. Deux se tuèrent en tombant sur le pavé. Quatre renoncèrent à gagner le prix. Et la lutte suprême eut lieu entre les cinq plus capables et vaillants.

Enfin, les clochetons étaient terminés. Tout le monde s'en extasiait. Sohier lui-même n'y trouvait rien à redire.

Il fallut bien que Clotilde se prononçât.

Elle était brave catholique, et les huguenots assiégeaient Caen.

— Mon cœur et ma main sont à vous, dit-elle au plus habile des sculpteurs — qui se trouvait être le plus jeune et le plus beau — si vous m'apportez avant dimanche le drapeau de Coligny et si vous l'attachez à la pointe de votre clocheton.

Une heure après, Jacques Lemaître (c'était le nom de l'artiste) entrait au château, cerné par les calvinistes. Il trouva la garnison catholique en désarroi, sans pain et sans solde, sans munitions et sans habits. Il persuada aux plus courageux de tenter avec lui un coup de désespoir. Il en reçut le commandement absolu. Il fit fondre les bijoux du château pour les payer, le plomb des châsses et des toits pour charger leurs mousquets. Il les habilla du drap d'or et d'argent, du lampas et du velours des tentures et des rideaux (1). Bref, il exécuta avec eux une sortie si vigoureuse et si triomphante, que les huguenots, croyant revoir les diables auxquels ils ne croyaient plus, s'enfuirent avec Coligny, entraîné dans leur déroute.

Le lendemain, devant toute la ville assemblée et poussant des acclamations de victoire, un jeune homme blessé à la tête s'élança, d'échafaudage en échafaudage, et arriva jusqu'au sommet du plus haut clocheton de Saint-Pierre.

Il y attacha un drapeau criblé de balles et descendit au milieu des vivat et des applaudissements.

Ce jeune homme était Jacques Lemaître, et ce drapeau était le guidon de Coligny.

Clotilde embrassa le vainqueur au pied de son chef-d'œuvre et de son trophée, et un mois après, tous deux se mariaient dans la belle église, en présence du gouverneur, de l'évêque et des habitants.

Lorsque Henri IV vint remercier les Caennais, en 1603, on lui présenta Jacques Lemaître et sa femme, et on lui raconta leur histoire.

— Ventre Saint-Gris! dit le Béarnais, je suis prêt à en faire autant pour la même récompense.

Il baisa la main de Mme Lemaître, et nomma son époux sculpteur du roi.

— Depuis ce temps-là, conclut mon cicerone, toutes les victoires de la France ont vu flotter un drapeau au clocheton de Jacques Lemaître ; et voilà pourquoi vous y remarquez aujourd'hui ce pavillon de Solferino.

UN BAIGNEUR DE VILLERS-SUR-MER.

P.-S. L'intérieur de l'abside de Saint-Pierre n'est pas moins beau que l'extérieur. Il est regardé par les experts comme un chef-d'œuvre d'élégance et de délicatesse, comme le morceau le plus curieux qu'ait laissé la Renaissance en Normandie. Cette partie de l'église, dit M. Louis Enault, de Caen, a été reproduite cent fois par la peinture, le dessin, la gravure et la photographie. Elle n'est pas indigne de cet excès d'honneur ; mais à côté de la patience infatigable, de l'habileté magistrale, du fini précieux de cette exécution, il faut blâmer la dénaturation du but sublime de l'art chrétien.

(1) Voyez, sur Caen, le *Musée des Familles*, t. XXI, p. 289. Notre *Voyage sur les Chemins de fer français* nous ramènera bientôt dans cette capitale de la basse Normandie, sur laquelle M. F. Thorigny nous prépare d'autres dessins d'après nature.

(1) Ces détails sont rigoureusement historiques.



LA CHACONNE D'AMADIS.

I.

Depuis bien des jours, le président Margonne évitait son fils; François ne parlait plus à son père, et la désunion de deux amis, inséparables jusque-là, préoccupait les habitants de Pontauron.

Dans ces petites villes, où les municipalités se sont fait gloire de jeter bas les vieux édifices, la fantaisie, pour se satisfaire, adopte certains personnages qui attirent les regards, défrayent les entretiens, et tiennent lieu des monuments supprimés. L'intimité de MM. Margonne ornait les rues et les discours; ce couple contribuait à l'animation de la ville, réduite au spectacle de trois demoiselles toujours à marier, du général, de M. le préfet et de deux femmes à effet, généralement incomprises.

Mais la cité de Pontauron s'honorait de posséder des monuments plus originaux, dans la société même de M. le premier président qui, démantelé de son fils, perdait un peu de son prestige. Ces messieurs avaient leur maison dans le quartier du palais. A l'autre bout de la ville, la curiosité signalait deux autres groupes, dans le voisinage de la cathédrale, basilique octroyée à l'auteur de la Nature, au temps de Voltaire et de Franklin.

Peut-être serait-il à propos de s'égarer jusqu'au faubourg, et d'esquisser, en deux traits, les aubergistes du *Grand saint Pierre*, souche de petites gens respectables, dont le chef administrait la commune. C'est sous le nom du bonhomme Jacquemin que les gros bonnets de l'endroit réduisaient à néant l'activité municipale. Depuis quelque temps, des bruits de mariage, en partageant l'attention publique entre cette famille et la brouille des Margonne, prêtaient à la maison du maire une prépondérance passagère. Nous retrouverons les Jacquemin plus tard, quand le flambeau d'hymen luira sur leur pignon. Il convient donc de visiter tout d'abord, ainsi qu'on se l'était proposé, les créations plus saillantes qui s'échelonnent dans l'alignement de la cathédrale.

Ce maigre conseiller de préfecture, d'un style peu fleuri, et d'une charpente si lourdement sèche, se recommande par des contrastes qui alimentent l'attention. Compassé, complaisant et doux, malgré sa brutale structure, il entr'ouvre de petits yeux sans vivacité; et sa voix serait caressante si elle parvenait à vibrer. Chacun le nomme M. de La Platière; mais chacun sait que feu son père, jadis intendant du duc de Limereuil, s'appelait le papa Maugars. L'héritier de ce nom fâcheux a bien choisi sa savonnette; car l'auteur de la dynastie des *la Platière* a, dit-on, soutiré beaucoup d'argent. Pourtant, son fils est resté garçon : son austérité est proverbiale. Aussi pur qu'un sonnet sans défauts, le conseiller vaut donc tout un poëme : il en a la longueur, il en a l'agrément.

Il va furtif, saluant à gauche, saluant à droite, comme s'il achevait un compliment qu'il n'a jamais commencé, car il ne fréquente à peu près personne. A l'époque où l'on commençait à parler de la désunion de MM. Margonne, il ne visitait guère que le président, et, parfois aussi, mais plus rarement, ses voisines, Mmes de Claëtte, qui occupaient un hôtel noir, dont la vaste porte, à cintre surbaissé, accostée de deux cariatides prolongées en gaînes, est couronnée, en guise d'écusson, d'un médaillon gratté sous la Terreur.

L'aspect impitoyablement rigide et glacial que présentait, en ce temps-là, Mme de Claëtte, est resté célèbre. Son organe était sec et fêlé comme son nom, son buste inflexible semblait maçonné; une santé pâle et robuste se lisait sur son visage de pierre, énergique et passif, comme le masque des statues, qui traduisent la volonté sans la suivre dans l'action. Sa fille Gervaise cheminait comme une apparition, dans l'ombre maternelle. Sur leur passage, on se dérangeait pour leur laisser place, on se détournait pour les contempler; mais on ne parlait pas d'elles. Nul ne les avait vues sans les remarquer. Aux questions on répondait : — Ce sont les dames de Claëtte.

Et il fallait savoir... ou se taire. On se taisait

Mme de Claëtte recherchait une seule personne : son voisin le conseiller Maugars de La Platière, qui se prêtait aux prévenances de la dame avec une civilité peu empressée; les uns et les autres se retrouvaient, soit chez elle, soit chez quelques magistrats. Ces dames allaient même, deux fois par an, chez le premier président de la Cour, leur parent, qui les accueillait par convenance ou par devoir; car M. Margonne était subrogé tuteur de la jeune fille, et il surveillait la gestion de la mère-tutrice, qu'il assistait de ses conseils.

Ces cinq personnes formaient le noyau d'une société qu'elles préoccupaient, sans chercher l'attention. Pour les uns, Mme de Claëtte était belle encore; d'autres la jugeaient effrayante; on lui donnait quarante ans, ou bien on lui en supposait soixante, et on l'écoutait, sans même qu'elle parlât. On avait pour sa fille une pitié froide; pour le président et son fils beaucoup d'estime; pour les formes discrètes et moelleuses de M de La Platière des concerts de louange. Voilà donc trois chefs de famille que les gens de Pontauron pensaient avoir toujours connus, qu'ils ne quittaient guère, que chacun remarquait et avec qui personne ne se sentait croître en intimité.

Les aimait-on? Comme les mystères; par curiosité. C'est surtout ensemble qu'ils paraissaient étranges, moins liés entre eux qu'avec leur entourage, et l'un à l'autre rivés, sans qu'on aperçût un seul anneau de leur chaîne. N'usant de la parole que pour masquer le silence constitué entre eux, ces gens, mutuellement illisibles, s'envisageaient sans cesse.

Existait-il entre eux un souvenir, une pensée, un espoir, un but communs? On ne savait. Toujours est-il que, depuis environ dix-huit ans, ils se comportaient entre eux comme des étrangers courtois qui, de compagnie, font antichambre au salon d'un embarcadère pour attendre le signal du départ.

Principal centre d'intérêt pour cette petite ville, cette société lui avait imprimé un caractère formel de rigidité et de réserve. L'ennui suivait l'alignement des rues et s'engouffrait dans les maisons. Aussitôt arrivés dans cette nécropole, les préfets sollicitaient leur changement. Depuis tantôt quinze ans, on n'avait pas enlevé, à la préfecture, une seule toile d'araignée (ce trait caractérise quatre-vingt-trois chefs-lieux), lorsqu'on fit circuler le bruit d'une brouille entre MM. Margonne, fait qui parut

prodigieux, tant le père et le fils avaient illustré leur mutuel attachement. Quant aux causes, on ne soupçonnait rien. Peut-être Mme de Claëtte en savait-elle davantage, ainsi que le conseiller; mais bien hardi qui se fût avisé de leur poser des questions.

Cette curiosité, d'ailleurs, était sans malveillance. Les mères de famille se plaisaient à citer l'exemple du président Margonne aux pères trop rigides, afin de leur prouver l'efficacité de la douceur comme moyen d'éducation; les badauds aimaient la figure jeune et les cheveux blancs de M. le premier. Son fils passait pour un franc luron, parce qu'il s'était mis dans les eaux et forêts, qu'il avait des moustaches blondes très-longues, qu'il portait de grandes guêtres de cuir pour aller au bois, et qu'il ne se faisait point scrupule, par les matinées brumeuses, de tremper, avant d'avaler le brouillard, une croûte de pain dans un doigt d'eau-de-vie. Témoins et complices de cette gaillardise, ses forestiers n'en avaient pas fait mystère, et, grâce à une goutte de cognac, le garde général était impunément le modèle des bons fils, sans passer pour un cagot.

Quand un garçon de vingt-six ans adore son père et l'accompagne sans cesse, ce dernier, de toute évidence, allie aux qualités du cœur les grâces de l'esprit. Conscience ferme, expérience consommée, intelligence pénétrante, obstruée çà et là de quelques préjugés fixes, le président avait la fraîche imagination d'un poëte ignoré du public. Magistrat littéraire, comme ceux du temps passé, il s'isolait pour donner son temps aux beaux livres au lieu de le gaspiller parmi les sots; il honorait les arts d'un culte discret, et on lui connaissait, comme à son fils, un péché mignon. C'était un chaste sentiment pour la Vénus de Milo, qu'il possédait voilée, des pieds à la tête, sous une enveloppe de taffetas bleu, par égard pour la gravité magistrale. De temps en temps, on enlevait l'étoffe, et le bon M. Margonne admettait à contempler le chef-d'œuvre, ses amis les conseillers et les jeunes nourrissons de la muse départementale.

Pour charmer ses loisirs, le digne magistrat cultivait en outre une manie, la plus innocente, mais la plus agréable de toutes : il collectionnait. Seulement, autant l'homme était grave, autant semblaient futiles les objets de ses convoitises de bibliomane. Elles étaient restreintes aux chansonniers, tant anciens que modernes, aux *noëls* en patois, aux *romanceros* populaires, à la muse rustique, et admettaient même les barcarolles et les nocturnes à la mode de l'avant-dernier règne. M. Margonne recherchait surtout ces recueils devenus si rares, où l'on groupait, en petit format, des airs notés sans accompagnement, à l'usage des chanteurs de table et des godelureaux qui, sous l'ancien régime, roucoulaient volontiers dans les parties champêtres ou sous les balcons. Ces petits livres, tirés annuellement à grand nombre, de la Régence à la fin du Consulat, contenaient des chansons de tous les âges, de toutes les écoles, des fragments d'opéras maintenant inconnus, et des couplets de circonstance, retraçant des faits bien oubliés. Ce sont des monuments devenus introuvables. Aussi, le président Margonne se faisait-il gloire d'avoir exhumé, en grand nombre, ces pieux soupirs des ***Disciples d'Apollon***, des ***Enfants de la Lyre***, des ***Courtisans des neuf sœurs***, ou des ***Ménestrels***, des ***Troubadours*** et des ***Bardes***. Car les étrennes lyriques ont changé d'étiquette au gré des révolutions du goût.

Depuis qu'il ne parlait plus à son cher fils, et que ce dernier, en partant chaque matin, prenait deux rations de cognac au lieu d'une, M. le premier oubliait de fredonner ses refrains et rendait à la Vénus Victrix des visites plus fréquentes; car il cherchait compagnie. Mais il la quittait, rêveur, pour s'enquérir si François n'était pas rentré.

François n'apparaissait qu'à l'heure du repas; on dînait en silence et, sous un prétexte quelconque, le jeune homme s'esquivait lestement, tandis que le vieillard s'éloignait avec lenteur. Le premier, qui avait le cœur gros, chantonnait sous le vestibule; le second restait morne : ils étaient obstinés tous deux. Ce sont les pères qui aiment le plus : un soir, le président tendit une main que son enfant ne vit pas.

— François, dit-il, pendant que ce dernier ouvrit la porte; tu ne m'as pas donné la main?

Son fils revint avec empressement. Le vieillard tremblait, et comme, en le regardant avec tendresse, il ajouta :

— François, n'as-tu rien à me dire?...

L'honnête garçon s'enfuit, parce qu'il ne voulait pas pleurer.

Quel dissentiment était-il donc survenu entre les messieurs Margonne?

II.

Il est rare que la campagne soit plaisante aux alentours des villes : les chemins y sont défoncés à force d'être battus; les arbres sont malingres, les pelouses flétries par les marmots des faubourgs, les haies appauvries, les perspectives attristées de bicoques en plâtre, qui ne sont ni maisons ni chaumières; l'atmosphère empestée par de vilaines industries; le terrain même y est tout maculé; car l'édilité laisse verser partout des décombres. C'est là, pourtant, que les pauvres citadins de nos peuplades barbares s'en vont, en se bouchant les narines, et en piétinant avec précaution dans la crainte de souiller leur chaussure, respirer le bon air, et s'adonner, de loin en loin, à une récréation champêtre.

Mais ce sont de médiocres inconvénients; car les promeneurs sont rares en provinces, où l'on ne fait guère plus de deux cents pas chaque jour. Seulement, les hommes s'y alourdissent de bonne heure, et, passé la trentaine, bon nombre de femmes se voient dans la nécessité de venir exhiber, aux médecins spéciaux de Paris, les maladies contractées dans la pratique invétérée de l'ennui et l'absence d'exercice.

A Pontauron, la promenade publique, située derrière le palais, consiste en un carré peuplé de neuf tilleuls disposés en jeu de quille. Comme on se proposait, depuis environ huit années, de la niveler prochainement, on s'abstenait des frais d'entretien, et, au fond de la perspective, les habitués de cet Éden municipal reposaient leurs yeux sur un gros tas d'immondices. C'était là le préau du président Margonne; il y trouvait des solliciteurs, il y causait avec le bibliothécaire, et ne se risquait jamais à s'égarer plus loin. M. de La Platière ne flânait jamais. Mmes de Claëtte se promenaient chaque jour, mais à des heures propices qui paraissaient indues : jamais elles n'allaient aux Tilleuls; c'est hors de la ville qu'elles cherchaient les distractions de la solitude, marchant vite et d'un pas délibéré. Mlle Gervaise, à la piste de sa mère, la suivait comme une âme qui s'efforce d'atteindre, pour l'animer, un automate, qu'un tour de clef vient de projeter dans une rainure. On comprenait que la jeune fille aurait voulu s'arrêter, regarder en arrière; mais que sa mère marchait droit à un but invisible, avec ce regard fixe qui caractérise la Fatalité et les poupées de carton. Toute excursion était justifiée; ces dames portaient, elles-

mêmes, aux indigents du pays, les bienfaits dont elles les comblaient, impassibles, et qu'ils recevaient interdits sans oser remercier. Tout élan s'effaçait devant la crainte, en présence de ces deux personnes, les plus ternes, quant au costume, et les plus vénérées parmi les grandes dames du diocèse.

Deux êtres seuls les traitaient avec une bonhomie familière, sans s'intimider : c'était d'abord le forestier François Margonne; puis son chien, un quêteur de race, nommé Panouille, qui avait, dans les toiles d'Oudry, les portraits de ses ancêtres. Bien que les faveurs de Panouille ne laissassent pas que d'être onéreuses, Mme de Claëtte les accueillait avec une indulgence privilégiée. Elle admettait même, sur sa robe de laine et son vieux cachemire à larges rayures, les pattes de ce quadrupède sans façon, fussent-elles crottées, comme elles l'étaient un certain jour que, sous un joli soleil de mai succédant à de longues pluies, François rencontra, de fort bon matin, ses cousines embourbées dans un chemin creux.

Il descendait, à la course, un talus pour abréger sa route, quand il vit, en bas, Mme de Claëtte dans les bras de Panouille, et assez loin derrière, sa fille, qui ne parvenait pas à se dépêtrer d'un épais mélange de cailloux et de boue noire, où elle venait d'enfoncer son soulier. La situation de cette dernière était perplexe : au premier appel, le chien d'arrêt aurait couru se jeter sur elle et lui ôter l'équilibre, sous prétexte de lui sauver la vie, comme il sied à tout animal classique, élevé dans la lecture des chiens célèbres. Quant à Mme de Claëtte, on l'a dit, elle confinait à la race des sangliers qui ne se retournent jamais.



François Margonne et Panouille. Dessin de Pastelot.

Au moment où le fils Margonne équilibra la pâle enfant, en la soutenant par la taille, il vit briller son petit pied, tout blanc, dépouillé de sa chaussure.

Elle ne s'étonna point, ne dit pas un mot, se laissa emporter au bord du chemin, remit son soulier repêché par François, et, cherchant des yeux une cime d'arbre qui probablement venait de la préoccuper, elle dit tranquillement :

— Voyez donc comme le ciel envoie des reflets bleus sur les feuilles!

— Vous finirez, observa le jeune homme, par être victime d'un charançon que vous suivrez dans un casse-cou.

— Rien n'est plus probable; mais la morale n'y peut rien.

Pendant que Mme de Claëtte cheminait devant, tout occupée de choisir, pour y appuyer son pied, les îlots inscrits au milieu des flaques, le garde général avait fait passer sa jeune parente derrière la haie, où serpentait, au bas du coteau, un joli sentier parallèle à la route, et connu des seuls habitués de l'endroit. Panouille y vint s'enquérir d'eux, et retourna annoncer par sa présence à Mme de Claëtte qu'on la suivait.

Comme le chien accompagnait la mère, ainsi Margonne escortait la fille, avec une machinale bonhomie et pour ne pas s'en aller tout seul. Elle trottinait devant lui, pressant la terre de son petit pied, qui laissait une empreinte élégante; ce qui induisit François à penser qu'il était inutile à une fille si peu agréable d'avoir les extrémités fines. A la suite de cette réflexion, il inventoria les attraits de la pauvre enfant, et se demanda, non sans

un peu de surprise, comment une série de détails plus que supportables formaient, dans leur ensemble, une personne dépourvue de tout agrément? Cette discordance l'impatientait comme la maladresse irrite, tandis qu'il regardait la tête immobile et mal coiffée de sa cousine; sa taille correcte, mais peu flexible; son châle, qui lui boitait sur la hanche; et sa robe mal froncée, qui l'entourait de plis mesquins.

— Passez devant moi, dit-elle, en s'arrêtant tout à coup.

— Pourquoi donc?

— Vous me regardez marcher; vos réflexions me gênent et cela m'empêche de penser à autre chose.

— Voi'à des idées qui sont à vous!

— Comment aurais-je celles des autres? Je ne parle à personne.

Confus de se voir deviné, François la dépassa; puis, contrarié à son tour de se sentir toisé, il se mit à bavarder à tort et à travers, afin de ne pas laisser à sa compagne le temps de fomenter, à son sujet, des observations critiques. Mais pour cent phrases qu'il lançait, Gervaise lui rendait deux mots. Délivrée de l'obsession qui l'avait talonnée naguère, elle oubliait, sans façon, le cousin Margonne; son esprit courait dans les airs parmi les oiseaux, ou chantait sur les branches avec les rossignols.

On était dans la saison où ils commencent à prolonger leurs matinées, quand, à la longueur des jours, se joint la tiédeur du vent. Le soleil éclairait un de ces théâtres mal définis, où le printemps n'a pas entièrement ravivé les sombres décors de l'hiver, et où l'âme, à l'unisson de la nature, subit les impressions opposées de la mélancolie et de l'espérance, du découragement et de la sérénité; où le cœur, indécis sur ce qu'il éprouve, ne sait s'il se dilate ou s'il est serré. C'est le ciel bleu, envahi par des nuages lourds; ici, des fleurs, et là, des prairies inondées; près d'un lilas en fleurs, un chêne morne et sans feuillage étend, comme en janvier, ses bras amaigris; un marronnier touffu nous parle de l'été, quand le cornouiller, le frêne et le hêtre s'encadrent à peine d'un feston de pâle verdure. La bise noire et les chaudes haleines se disputent l'atmosphère, et les sensations varient incessamment avec la température, les aspects et les idées qu'elle fait naître.

La gaieté de François était bienveillante toujours; ses tristesses passagères se coulaient, en ce moment, dans le moule de la compassion. Il se disait qu'il fait bon vivre, courir les champs, saluer la fleur des arbres fruitiers, n'obéir qu'à son chien, n'être attendu de personne, et trouver, au logis, l'amitié d'un excellent père. Puis, s'il survenait une aigre bourrasque, un hallier lugubre, un terrain raviné par le dégel, ou la terne projection d'un nuage, il plaignait la pauvre Gervaise d'être sans attraits, sans plaisirs, condamnée à la société perpétuelle d'une mère, sinistre comme la statue d'Alice Manfredi Sa conversation qui, de plus en plus, tournait au monologue, trahissait ces préoccupations contraires.

— Bah! s'écria Gervaise, en lui coupant enfin la parole; je ne suis pas si seule que vous! car vous dissertez sans personne pour vous interrompre ou vous répondre; moi, je ne trouverais pas à placer un mot, tant j'ai à faire pour écouter!

— Pour écouter quoi? qui? demanda le forestier en se plaçant ébahi devant elle qui, après avoir embrassé dans un regard la moitié de l'horizon, se contenta de répondre :

— Oh! je vous paraîtrais bien plus singulière, si je laissais voir combien votre question m'étonne.

Elle lui expliqua ensuite que la Providence envoie des occupations aux désœuvrés, et aux solitaires des pensées en compagnie desquelles on oublie même le futile entretien des livres, qui disent des choses prévues.

— Ces amis intérieurs, ajouta-t-elle, peignent pour les yeux de l'esprit, chantent à l'oreille et peuplent l'imagination.

— Et... votre mère, Gervaise, votre mère, qui, par sa réclusion, vous a placée entre l'abrutissement et ces compagnons fantastiques, votre mère pense-t-elle comme vous?

— Maman ne pense pas; elle veut...

— Que peut-elle donc vouloir?

— C'est ce que je n'ai pas deviné. Mais ne me plaignez point, François, ainsi que font les gens. La ration du bonheur est la même pour tous : juste ce qu'il faut pour ne pas mourir; si faible que soit la dose, on finit par y proportionner ses ambitions, et dès lors elle suffit.

François, tout ému, l'enleva de terre, sans plus de façon qu'il n'en prenait pour soulever par la peau du cou son chien Panouille, et il l'embrassa en disant :

— Pauvre petite!

D'un coup d'œil il l'analysa, comme un veneur ferait d'un limier galeux qui trahit sa belle race, et il lui dit :

— Si je n'étais pas une vraie brute, j'irais, de quinte en quatorze, tirer ma révérence à Mme de Claëtte, pour vous distraire un peu; mais...

— Maman vous fait peur; on connaît cette histoire-là.

— Vrai! mais là, bien vrai! je vous aime beaucoup, et je suis tout à fait soucieux quand je songe à votre vie, à votre avenir. Il faudrait cependant, car vous n'êtes plus une enfant, Gervaise, il faudrait songer..., et si les secours ou les consolations vous manquent, vous savez que mon amitié...

Témoin de ce combat naïf, entre les sympathies naturelles d'un brave garçon et la prudence d'un égoïsme qui craignait de s'engager à d'ennuyeux devoirs, Mlle de Claëtte ne put s'empêcher de rire. Qu'il eût compris ou non pourquoi, le jeune Margonne se mit à la dorloter comme un baby qu'on voudrait endormir : car c'était un de ces êtres épanouis qui passeraient une demi-journée à divertir des marmots, à écouter patiemment des agronomes, ou à dresser des chiens, et vers qui tournent leur affection, avec une instinctive sagacité, les enfants, les maniaques et les bêtes.

— Merci! dit-elle, au moment où ils rejoignaient Mme de Claëtte; mais à présent, tous mes loisirs sont absorbés par la peinture.

— Elle n'a jamais touché à un crayon, objecta sa mère.

Gervaise tourna tour à tour, sur la campagne et sur François, de grands yeux ébahis, puis elle s'écria :

— Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

Deux routes se croisaient; le garde général siffla son chien, la jeune fille retint par son châle sa mère, afin qu'elle prît congé de leur parent, qu'elle n'avait pas songé à accueillir. Et, comme elle ne s'avisait de rien :

— Maman, dit Gervaise, François m'a promis de nous amener Panouille...

Mme de Claëtte se recueillit une seconde, comprit qu'il s'agissait d'enfanter quelques mots et articula :

— Panouille!... Eh bien, François pourra l'accompagner.

En regagnant les bois, le cousin Margonne pensait qu'une mère est bien coupable d'avoir ainsi élevé dans la laideur une fille à qui peut-être le ciel avait donné de quoi plaire.

Panouille devait donc une visite à l'hôtel de Claëtte : il s'exécuta. Il y revint, de loin en loin, et, comme l'ha-

bitude a grand empire sur les animaux domestiques, ces relations, engagées avant les cerises, étaient presque quotidiennes à la maturité des prunes. Consoler les affligés, distraire ceux qui s'ennuient, c'est un attrait pour les bons cœurs: mettre en valeur un sol en friche, c'est une ambition naturelle aux esprits entreprenants. Tant fit Panouille, à force d'amener là son maître, que celui-ci vint soumettre un beau jour à son père, à son meilleur ami, des projets d'aillance faits pour lui sourire; car la famille était honorable, la fortune très-belle, et Gervaise en odeur de sainteté.

Mais le président opposa des refus formels, âpres, presque violents; lui, la douceur même! Il dédaigna même d'expliquer ses motifs, et l'ami s'éclipsa devant le despote. Ainsi, l'un s'obstina, l'autre ne voulut céder qu'à des raisons sérieuses, et ce dernier les attendit, pendant que M. Margonne les éludait. Cette situation amena donc, entre le père et le fils, un refroidissement dont on parlait dans la ville, tout autant que du mariage prochain de M. le juge d'instruction avec la fille du maire, un des originaux de la cité de Pontauron. Mais M. le maire est tellement occupé par les apprêts de cette noce, qu'il n'a pas le temps de poser devant un peintre; attendons avec toute la ville le moment où il nous ouvrira sa salle à manger. Les courriers de Paris, l'écho des marchés et des halles pronostiquaient des merveilles, à l'occasion de cet événement; mais ce qui amorçait les curieux, c'était l'espoir d'observer la contenance de MM. Margonne, et de deviner la cause de leur quasi-rupture. A cet égard, on était à cent lieues de la vérité: car, lors même qu'elle aurait aperçu le moineau de Paphos voltigeant sous les tuiles de l'hôtel de Claëtte, la médisance en défaut l'aurait pris pour une hirondelle. Lorsqu'enfin le garde général perdit l'espoir d'amener son père à un parti moins rigoureux, et de voir renaître l'intime affection qui, jusque-là, les avait unis, il s'arma de courage, et annonça son dessein de solliciter du ministre son changement de résidence. Menacé de cet abandon, le président Margonne ne put comprimer l'émotion d'une pénible surprise.

— Jusqu'ici, murmura François, votre tendresse avait été si parfaite et votre confiance en moi si entière, que je ne saurais vivre auprès de vous dans d'autres conditions. Je n'ai point démérité; ma tristesse vous importune, mon chagrin n'a pu vous toucher; cette contrainte où je suis ne me laisse plus vivre.

Le président était si navré, que ses traits s'altérèrent subitement. Il répondit avec tranquillité:

— Mon ami, tu es libre; mais je crains que tu n'aies pas assez réfléchi. Mon affection n'a pas diminué; je donnerais ma vie pour assurer ton bonheur; j'ai les meilleurs sentiments pour ta cousine Gervaise, et pour sa mère tous les égards... possibles. Si donc je m'oppose à cette union, tu dois penser que mes motifs sont graves, et, si je m'abstiens de te les livrer, c'est sans doute que la conscience ou l'honneur me font un devoir de me taire. Résignons-nous tous deux, et viens m'embrasser.

Atteint, mais non convaincu, François embrassa son père, car il le désirait autant que lui; mais il ne renonça point à pénétrer son secret.

— Vous ne me le confierez pas? s'écria-t-il; eh bien, je le devinerai!

III.

Instruit par l'expérience à penser que l'administration départementale doit fonctionner toute seule et sans conseils, avis partagé par M. le préfet, le conseiller Maugars de La Platière consacrait son temps à la mécanique et à la chimie appliquée. Certain de le rencontrer en ne le cherchant pas à la préfecture, François Margonne, pour colorer d'un prétexte une visite inusitée, s'arma d'un vieux tourne-broche; il apprit par cœur un procédé d'engrais minéral, une recette pour remplacer, dans la statuaire, Phidias par un engrenage, et le marbre par le caoutchouc: après quoi, il alla tirer, à la porte d'une maison étroite et profonde, un pied de biche derrière lequel on lisait sur une plaque en fer blanc: «Cloche de M. de La Platière.»

Un vieux domestique très-déplaisant, parce qu'il était inamovible, introduisit à regret le jeune Margonne qui, se conformant aux indications d'Homère, s'empressa, pour flatter ce Cerbérus, de l'appeler par son nom. Or, il répondait au nom de Mantoche, quand il daignait répondre. Les gens du quartier, voire les gros débitants, disaient: Monsieur Mantoche. Il passait pour s'enrichir, et il avait mis au collége son neveu qui, l'heritage recueilli, changera de nom, de résidence, et s'ira faire noble ailleurs, comme plus d'un bourgeois sans aveu.

Déjà Mantoche parlait à son maître avec autant de rudesse qu'un sous-chef à ses inférieurs; l'endurant conseiller ne se révoltait jamais. François le trouva dans sa chambre, entouré de fioles et de cornues, affublé comme un matassin, et ne sachant où prendre, pour l'offrir, une chaise que, d'ailleurs, on n'aurait pu placer nulle part. La maison, du pied de l'escalier jusqu'aux mansardes, y compris le salon où jamais on n'avait reçu, et la salle à manger où l'on ne mangeait pas, était encombrée des objets les plus diversement hétéroclites; le tout couvert d'araignées, et visité par des chats qui possédaient là leur écuelle, et qui entraînaient, en se vautrant, des flocons de poussière feutrée, emmêlée d'ailes de papillons et de mouches mortes du dernier automne. Tout indiquait le refuge d'une âme en désordre qui s'ingénie, dans une activité vaine, à se distraire au jour le jour.

Sans qu'il se rendît compte des bouleversements qui avaient pu enfanter ce chaos, le fils Margonne subissait l'effrayante impression d'un tel spectacle. Les anciens du pays disaient, il se le rappela, que cette existence avait été jetée en ruine par une passion... Combien lui parut sinistre, en ce moment, la passion du grand œuvre et des alambics!

Ceux-là sont des êtres bizarres, qui s'acharnent à des sciences qu'ils ignorent, sans s'être jamais avisés d'en étudier les éléments. Ainsi procédait M. de La Platière; il vérifiait ou dénaturait les inventions des autres, soumettant toute récente découverte aux chances d'un empirisme de hasard. Il disait du collodion, du chloroforme et de l'héliographie:

— Je ferai de cela quelque chose...

Ce niais laborieux passait pour un savant: les médecins l'appréciaient, les horlogers aussi, et les apothicaires ne dédaignaient point ses conseils.

Après avoir, pour arriver à ses fins, traversé l'éther et la vapeur, la statique, la mécanique, la dynamique et l'alchimie, François, désespérant d'improviser une transition adroite entre les intérêts de la science et ceux de son cœur, se résolut à entrer dans son sujet à pleines voiles par le port de l'amitié. Et cette méthode lui coûta beaucoup; car il aimait médiocrement le conseiller, que Panouille détestait. Une série de lieux communs affectueux avait déjà amené force compliments, lorsque Margonne laissa entrevoir un secret, dont il devait les prémices au vieil ami de la famille. A ces mots, le conseiller, sur les

traits fuyants duquel reluisait encore un mielleux sourire, allongea le nez, cligna ses petits yeux, et ses oreilles qui formaient une corniche en saillie au-dessous des tempes, très-préominentes, s'écarquillèrent comme des ailes de chauve-souris. La pâle inquiétude glissa, plus rapide qu'un éclair, du coin de sa lèvre mince, à la cime de son front conique et déprimé.

— Voilà ce que c'est, poursuivit le jeune homme, j'ai envie de me marier.

— Tant mieux! cher enfant, tant mieux... pour celle que vous choisirez. Le mariage est en vogue : on prépare déjà chez les Jacquemin des pâtés et des couplets pour la fille de M. le maire. Vous feriez comme eux : c'est fort bien! Mais ce qui m'intéresse au delà de toutes choses, ô mon jeune ami! c'est votre avenir, c'est votre bonheur...

— Il ne court pas plus de risques que celui de M. Jacquemin..., qui s'allie à sa cousine : car un sort à peu près pareil...

— Vous avez, interrompit M. de La Platière, une sagesse au-dessus de votre âge, et les conseils de l'ami le plus éclairé, du père le plus respectable, le plus éminent! Il sait, je l'espère, combien je lui suis attaché; sa modestie l'empêchera toujours de comprendre toute ma vénération. M. le président s'est marié jeune, vous ferez comme lui, c'est bien; le ciel, qui l'a si vite isolé de sa compagne, lui donnera la vôtre pour consolation. Mon cher François, quel plaisir vous me causez!

— Il sera bien plus vif, alors, quand j'aurai nommé celle que j'aime, car vous la chérissez encore plus que moi.

M. de La Platière dans son cabinet. Dessin de Pastelot.

M. de La Platière, sans attendre que l'on prononçât ce nom, prit la parole avec un redoublement d'onction et baissa les yeux, car il avait deviné.

— La vraie morale est celle que l'exemple prêche, murmura-t-il avec un rire caressant; avant de surmonter les risques du mariage, mon enfant, j'ai trop longtemps balancé pour vous induire à vous engager tout à coup...

— Cependant, lorsque l'habitude de vivre ensemble, l'étude réciproque des caractères...

— J'ignore vos intentions; je ne dois pas les connaître prématurément : dévoiler ces sortes de projets quand ils sont vagues encore, c'est se lier les mains ou se préparer des difficultés, et il est bon, vous le savez, n'est-ce pas? qu'un jeune homme de votre mérite reste maître de ses impressions. Ce pauvre François! je crois le voir encore jouer sur mes genoux, et il faudrait songer déjà!... Eh! doucement donc! N'est-il pas toujours assez tôt pour renoncer à sa liberté?

A travers ces contradictions et ces faux-fuyants, le jeune homme entrevit le désir d'échapper à une confidence et de rester à l'abri de tout soupçon de participer à des projets aisément devinés. Pourtant, il ne se tint pas pour battu : la franchise rustique désarçonne la dissimulation; mais encore faut-il qu'on lui laisse le champ libre, et le doucereux Maugars sut éviter cet écueil, en engluant son visiteur de ses tendresses obséquieuses.

— Ma sincérité va tout rondement, modulait-il de sa voix sourde et flûtée; elle n'a point reculé devant un avis indiscret, peut-être, mais loyal et dévoué. Je l'ai dit : votre père sait ce qu'il vous faut; ouvrez-lui votre cœur,

laissez-vous guider par ce pilote habile, et vous ne sombrerez jamais.

En voyant les sentiments paternels si subtilement pénétrés, le garde général s'étonna néanmoins de la circonspection du conseiller Maugars, et il se dit qu'une prévision si formelle du peu de sympathie de son père pour ce mariage était, après tout, peu flatteuse pour Mmes de Claëtte. Il modifia donc son plan d'attaque en les mettant sur la brèche.

Ce fut bien pis encore! Il provoqua des protestations de respect, des nuages d'encens, des hommages sans fin, et les marques de l'admiration la plus extatique. La bonne dame était une sainte, sa fille une ange; l'une et l'autre paraissaient dignes d'être servies à genoux. Il n'était point malaisé de démêler au fond de ces panégyriques, faits pour être répétés, la crainte d'être compromis, fût-ce par des confidences, dans des affaires susceptibles d'être diversement interprétées.



La mort du baron de Claëtte. Dessin de Pastelot.

— Je vis tranquillement plongé dans la mécanique et les réactifs, semblait dire l'ombrageux conseiller; je m'abstiens de toute intimité afin de n'être accusé de rien, de n'être responsable de rien. Pourquoi me troubler au fond de ma retraite?

A force d'habileté, cet égoïste fit ramper la conversation vers les arcanes où il se sentait plus à l'aise, et, cantonné dans les intérêts de la matière, il disserta des effets et des causes, à l'aide de la chimie. Il avait passé du galvanisme au clarifiage des vins, lorsque François, qui ne l'écoutait guère, l'interrompit brusquement par ces mots:

— Ainsi, vous me dissuadez de ce mariage?

Les traits de M. de La Platière firent la grimace des chats molestés qui chuchotent; mais cette âpre impression fut rapide.

— Aimable jeunesse! modula-t-il du ton le plus suave; quand ton cœur est engagé, tu verrais sans souci s'écrouler le monde! Eh bien, mon ami, ces heures d'espoir, d'indécision, de crainte, sont les plus belles, sont les seules que l'on n'oublie jamais, tant le bonheur est un rêve!

Ah ! si la gracieuse demoiselle Gervaise est faite pour vous charmer, autant sa mère est digne de notre affection, de nos respects !

— Etes-vous, ou n'êtes-vous pas mon ami ? Me croyez-vous discret ? Voulez-vous m'obliger ? Eh bien ! s'empressa d'ajouter le jeune homme, en clouant d'un geste l'interruption aux lèvres du bonhomme ; eh bien ! j'entrevois un obstacle, un mystère enfoui dans la famille de Claëtte : entre nous, qu'est-ce que c'est ?

Du jaune au blanc, de la lividité au vert, et du citron au bleu de cuivre, telles sont les nuances par où passa tour à tour la face de M. Maugars, pendant ces quelques mots. Un coloriste en aurait perdu le fil de ses idées. Irrité, la voix éteinte et la langue sèche, le conseiller repoussa avec horreur des suppositions aussi absurdes que malveillantes ; il protesta de sa candeur, de l'innocence de ces dames, de l'innocence du président, de l'innocence de toute la ville, de l'innocence du monde entier, et de sa passion exclusive, entraînante, invincible, infatigable pour la chimie industrielle, appelée à un immense avenir.

Pendant qu'il pérorait, François, le meilleur des êtres, se disait :

— Je suis fou ! voilà un brave homme qui craint les cancans, comme un agent comptable craint les vérifications. Il était là paisible, hors d'atteinte, sans souci, le nez sur ses éprouvettes, et je viens, avec un impitoyable égoïsme, l'assommer de cent visions !

Pour réparer ses torts, le jeune Margonne se décida à effleurer les sulfates et quelques hydrochlorures ; mais le conseiller ne se livra point ; sa confiance était ébranlée, son attention distraite et son inquiétude en éveil. A son tour, il cherchait à lire dans les idées du jeune homme ; mais, moins osé ou plus malhabile, il se sentit nul à ce jeu, laissa tomber l'entretien dans le silence, et ses regards sur un tube de platine où, dans un bain de glace et de sel marin, étaient censées se condenser des vapeurs d'acide fluo-borique.

Quand, chargé d'un amas de compliments pour tout le monde, maître François opéra sa retraite, il trouva, en haut de l'escalier, Mantoche décontenancé comme l'attente, et niaisement expressif comme un sphinx : pendant que le vieux domestique fermait sur lui la porte de la rue, le garde général s'avisa de lui trouver une expression sardonique.

Rien de pis qu'une démarche inutile ; elle décourage, intimide, et met devant nous la chimère de l'impossible à la place de la présomption. Le lendemain, avant le jour, le fils Margonne allait cacher au fond des bois sa déconvenue.

IV.

Le retour du soleil, qui dissipe les vapeurs de l'âme comme celles de la nuit, est salué joyeusement par les oiseaux et les pensées : tout s'épanouit et chante pour le pèlerin matinal.

C'est à la lisière d'un bois que le forestier Margonne atteignit cette heure charmante. Il côtoyait des arbres, qui étendaient de vastes manteaux d'ombre sur une prairie toute grise de rosée, qu'encadraient des saules bleuâtres, un orme tortueux, et, plus loin, des arbres fruitiers, annonçant le voisinage d'une ferme, dont on voyait fumer le toit, au-dessus d'un massif de sureaux. Le bleu violacé du ciel descendait colorer de zones à demi opaques les têtes des érables ; les plans éloignés des cultures se dentelaient presque noirs, sur les fonds roses et satinés du matin. Silencieuse et enveloppée d'un duvet de brume, la nature sommeillait encore. Une bergère habillée de jaune, quelques bœufs roux et blancs qui, sur l'herbe, étanchaient la rosée et en déchiraient la gaze, glissaient, dans ce paysage familier, l'animation du réveil ; un froid piquant disposait notre voyageur à bondir comme les béliers du psalmiste.

Il allait, longeant la lisière, et faisant piaffer dans le gazon, où il écrasait les perles liquides, ses souliers trempés et luisants, lorsqu'il rencontra un de ses vieux gardes qui, le fusil sur l'épaule et le havre-sac au flanc, se rendait lentement à l'ouvrage.

— Le soleil n'a pas sitôt fait ses deux lieues que vous, mon général ! dit le père Grindorge, en touchant la visière de sa casquette ; Panouille se porte bien ? mais le voilà pour le dire. Et M. le président ?

— Il se porte comme Panouille, et tous deux vous remercient. C'est pour une reconnaissance que je vous ai mandé ; nous allons, ce matin, préparer le martelage des feuillus au bois de Claëtte.

— Quelques arbres d'assiette à marquer ! Nous en trouvons un à deux cents pas d'ici. Autrefois, ce lot était comme annexé aux dépendances de la maison ; il n'y avait pas même un saut de loup ; mais depuis, madame a laissé morceler la terre, et c'est pourquoi ces sujets-là sont presque tous couronnés. On n'y avait jamais mis la hache avant l'événement...

— Quel événément ? interrompit Margonne, frappé cette fois d'une allusion, fréquemment faite en sa présence, à des souvenirs oubliés.

— Mon général sait ces choses-là mieux que nous ! Et, baissant la voix, il ajouta d'un ton plus grave : — Je voulais dire, après la mort de défunt M. de Claëtte...

François se souvint que jadis il avait ouï conter quelque chose, et il s'avisa que jamais on ne parlait, ni dans la ville, ni chez son père, ni chez Gervaise, du feu mari de Mme de Claëtte. Se montrer curieux, c'était fermer la bouche au vieux garde ; il fallait louvoyer.

— Il s'est passé bien des années depuis lors, reprit-il d'un air soucieux ; car, moi qui vous parle, je n'ai pas souvenir de M. de Claëtte.

— C'était en... je ne me rappelle pas au juste ; mais M. Mantoche pourrait le dire ; car il avait quitté depuis six mois le service de madame, pour entrer chez le conseiller La Platière ; et même, son neveu, le neveu à Mantoche, celui qui va tirer au sort, eh bien ! on le portait sur les bras.

— Environ dix-huit ans ?...

— Ah ! Mantoche n'était pas si *aisé* qu'aujourd'hui ! le compère a trouvé un bon maître : à moins... qu'il n'ait trouvé un bon magot.

— Savez-vous, père Grindorge, que j'ai eu souvent envie de le faire jaser sur plus d'une histoire ? Il ne craint pas de lever le coude, et si nous étions curieux...

— Mantoche ? Ah, mon général ! quand il boit, c'est lui qui fait parler tout chacun ; quand il a bu, il devient muet comme une taupe.

Nos forestiers, en ce moment, arrivaient à un carrefour du bois, où le sentier rejoignait à angle aigu un chemin plus large. Les rayons du soleil, qui plongeaient dans la clairière, avaient tiré du sol quelques taillis et ravivé sous branches un peu d'herbe et de fleurs. A l'intersection des routes s'élevait un hêtre magnifique ; Grindorge s'arrêta court, et regardant d'un air significatif son chef, puis le pied de cet arbre :

— Vous a-t-on jamais montré l'endroit ? demanda-t-il.

Ne rien ignorer pour tout apprendre est une finesse rustique, à laquelle n'était pas étranger notre jeune homme,



qui retrouvait en plein air, comme les vrais hommes des champs, la fertilité de son esprit.

— Si l'on m'a montré l'endroit? répéta-t-il avec insouciance; oui, dans les temps; mais je ne le retrouverais pas.

Le vieux garde étendit son bras nerveux, décoré d'une plaque en fer-blanc devenue grise, et, désignant de l'index un petit tapis de mousse aride soulevée par les racines du hêtre, il dit :

— Eh bien! c'était là...

— Ah! repartit Margonne, cherchant une réplique qui tombât juste; et... vous l'avez vu?

— M. de Claëtte? comme je vous vois.

— Là? là où Panouille vient de s'asseoir?

Ils restèrent dix secondes ainsi : François avec un air méditatif, Grindorge appuyé sur son fusil; tous deux les yeux fixés sur Panouille, qui les examinait ébahi, avec cette physionomie alerte des chiens qui prévoient un ordre ou un incident.

— C'était un homme superbe! s'écria le vieillard; quand on l'a relevé, savez-vous qu'il respirait encore! Nous disons, mon général, que la deuxième coupe commence à ce foyard, qui sera notre pied-cornier.

D'un air distrait, François Margonne retira de son fourreau de cuir le marteau qui pendait comme un glaive à son côté, et il le passa au forestier qui, de deux coups du taillant, enleva une tranche d'écorce et, retournant l'outil, frappa de la marque du garde général l'aubier fraîchement mis à jour. Le pied-cornier étant martelé à la racine, en regard des deux lignes qui y aboutissaient, on prit mesure de sa circonférence à un mètre dix centimètres du sol, et le forestier dit à son chef en lui remettant le marteau :

— Maintenant l'inspecteur peut venir. Sans vous commander, mon général, si nous allions marquer en délivrance du côté de Saint-Urloux?

— Non : laissons les sapins pour un autre jour. J'avais oublié mes arbres d'assiette; il faut, dans chacune de ces lignes, démarquer un paroi.

— Alors, répondit en s'acheminant le forestier; alors, c'est par ici.

M. le garde général suivit son forestier; mais il ne songeait guère aux baliveaux; le bonhomme s'aperçut de cette préoccupation et, flatté d'avoir intéressé son compagnon, il rentra dans le sujet par ces mots :

— Il est dangereux d'aller comme ça tout seul à la chasse...

— Très-dangereux! Nous avons même idée là-dessus.

— Il ne craint pas de jaser..., pensait le campagnard.

— Je suis sur la trace du secret..., pensait le fils Margonne, qui changea la conversation, assuré que le lièvre débusqué reviendrait au gîte.

Vers onze heures, on cassa une croûte; on but quelques coups d'eau-de-vie et, comme on repassait devant le hêtre fatal, le garde général s'assit, car il faisait chaud; et désignant à Grindorge une place à son côté :

— Ce n'est pas ce que nous savons, dit-il, qui m'empêchera de m'asseoir sur les racines du pied-cornier.

— On va bien à l'église, et même on y chante... pourtant il s'y est vu plus de trépassés qu'au pied de ce foyard.

— Mais comme ils sont morts dans leur lit, on n'en parle plus; tandis qu'ici chacun a bâti son histoire.

— Dame! l'affaire était si louche!

— Hum!... trouvez-vous cela, père Grindorge?

— Nullement! mon général. Seulement, je vous répète ce que l'on disait : Voilà un beau garçon marié depuis deux ans, adroit à toutes les armes; un fin chasseur, connu pour tel. On le ramasse au pied d'un hêtre, la tête percée de chevrotines et son fusil entre les bras. Chacun l'aimait; il n'avait pas d'ennemis : est-ce un suicide? est-ce un accident? Ce qui est certain, c'est que l'homme est mort.

— Pourtant, je m'en souviens, l'aventure a éveillé des suppositions.

— Pour un seul motif : M. de Claëtte n'avait tiré qu'un de ses deux coups, puisque l'autre était resté chargé; cependant les gens attirés par le bruit ont entendu deux détonations.

— Voilà ce que j'oubliais! s'écria naïvement François; mais a-t-il été bien prouvé?...

Grindorge montra, d'un doigt de chaque main, l'une et l'autre de ses oreilles et ajouta :

— On a interrogé six témoins : en voici deux.

— Ah! vous étiez là!

— J'y suis arrivé le premier..., le second, veux-je dire; car Mme...

— Mme de Claëtte?

— Était déjà là, pâmée, plus morte que l'autre; il fallait voir! Mais elle se porte bien, Dieu merci!

Un tressaillement, que le jeune Margonne ne sut pas maîtriser, avertit Grindorge qu'il avait trop parlé.

— Vous me faites jaser, murmura-t-il en se levant tout penaud, et jaser à mes dépens, car vous n'y avez nul profit: M. le président vous en a conté plus long que je n'en sais, puisque c'est lui qui a instruit l'affaire, et, bien qu'il aimât plus qu'un frère son cousin M. de Claëtte, il n'a pas réussi à le venger. M. le premier n'était pas encore ce qu'il est; cependant c'était lui qui faisait coffrer, et tout lui passait par les mains. Enfin, mon général, si j'ai causé avec vous de cette vieille histoire, c'est pour répondre à vos questions, et je ne prétends pas...

— Ne fallait-il pas tuer le temps pendant la route?

— Et, du reste, je n'avance rien contre Mme de Claëtte; c'est une sainte femme, chacun le dit et je la respecte, et M. le président pareillement, votre papa, qui est bien le plus digne homme de la terre! D'ailleurs, quand on n'a pas étudié, qu'on ne sait pas les raisons... C'est égal; ne dites à personne que vous m'avez fait jaser!

Il n'y avait plus rien à tirer du forestier, qui pestait contre sa langue et semblait confus. De son côté, François se sentait envahi par de profondes méditations et il lui tardait d'être seul. Il congédiait son forestier, lorsque, se ravisant soudain, il s'écria du ton le plus naturel :

— A propos : le conseiller de La Platière était mêlé à tout cela?

Grindorge haussa les épaules d'un air mécontent.

— Mon général veut se moquer de moi! M. le conseiller était alors, et depuis plus d'un an, sous-préfet au fond de la Vendée, à cent lieues d'ici!

— Mais n'est-il pas venu? Je croyais avoir ouï conter à Mantoche...

— Rien, rien! répondit Grindorge avec la plus tranquille conviction; à l'heure où nous relevions ici M. de Claëtte, qui eut encore le temps de recommander à votre père sa femme et son enfant, M. Mantoche servait le dîner de son maître, du côté de Niort. Vous plaidez le faux, et vous ne saviez rien; mon général est une fine mouche, et Grindorge une vieille bête.

Là-dessus il tourna le dos et s'éloigna sans saluer.

En allumant, à la fin de la soirée, son bougeoir à celui de son père, François Margonne lui dit :

— Je commence à flairer votre secret, ou plutôt celui de Mme de Claëtte, et je saurai tout éclaircir!

— Mon ami, répondit le président avec tristesse et du ton le plus solennel, si tu as le moindre respect pour mon caractère, pour mon autorité et mon repos, tu t'abstiendras de toute démarche et tu ne donneras aucune suite à ce projet.

— Alors, m'expliquerez-vous enfin?...

— Je n'ai rien à expliquer, mon garçon ; tu t'escrimes dans le vide, tu t'acharnes sur des chimères. En l'absence des faits, les suppositions téméraires deviendraient des crimes, si on ne les enchaînait au fond de la conscience.

M. le premier s'aperçut que le flambeau de son fils vacillait et que le jeune homme était devenu pâle. Il embrassa son père en murmurant :

— J'ai tout deviné!

— Si, comme nous devons le penser, tes idées sont fausses, repartit le magistrat, l'involontaire indiscrétion que tu m'as arrachée est la plus coupable action de ma vie!

V.

Gervaise, longtemps étiolée, se relevait et prenait de l'éclat, depuis que François Margonne la faisait vivre. Il n'était survenu entre eux aucune de ces banalités sentimentales, qui claquemurent les cœurs dans l'ornière des prologues romanesques; point de langueurs, point de soupirs, ni d'invocations à la lune. On comptait les heures de l'absence, mais chacun pour soi ; on était ravi de se retrouver; on babillait sans art comme sans fin, et l'on n'avait pas même ouvert cette grammaire, où les temps du verbe *aimer* servent de modèles d'exercice à toutes les conjugaisons.

Mlle de Claëtte ne se sentait plus solitaire, et tout lui plaisait autour d'elle. Depuis quelques mois, le jardin était mieux cultivé, l'appartement se décorait de fleurs. Vêtue avec un goût plus harmonieux, la jeune fille offrait, sur sa personne, des nuances finement assorties; la coiffure semblait mieux entendue, les négligences mêmes étaient volontaires; la voix moins égale, plus pénétrante, accentuait des discours plus suivis; l'attitude révélait une pensée; le geste assoupli traduisait une âme. Notre ami Margonne avait créé des grâces, prodiguées pour lui seul, et, reconnaissant envers elle du succès de son œuvre, il se délectait à l'admirer.

Pour faire de l'enfant de ses espérances l'héroïne de ses rêves, que d'efforts n'avait-il pas dépensés! Il s'était instruit pour la former; et, après avoir défriché et semé ce terrain vierge, il s'étonnait, ravi de voir éclore des merveilles inattendues. Gervaise avait perdu de sa sauvagerie; loin d'être incohérent comme autrefois, son esprit, dans son originalité, devenait charmant et fertile, parce qu'elle aimait. Chaque jour décelait un attrait nouveau; les charmes s'allumaient un à un, comme on voit le soir poindre les étoiles dans le cristal d'un lac. François n'osait, il n'aurait pu la complimenter, sans trahir une pensée malséante, et de récentes impressions moins flatteuses. Grâce à sa laideur d'autrefois, Gervaise était donc préservée d'entendre des niaiseries à propos de sa beauté naissante. Ses joues étaient roses, son œil vif, sa lèvre modelée par la vie. A l'église, on la voyait prier avec ardeur; dans la chaumière du pauvre, où elle donnait d'une voix émue, les cœurs et les regards s'habituaient à la suivre; dans le monde, où elle prenait intérêt à chacun, elle répandait à son approche la bienveillance sur les visages. François savourait la plus noble félicité que puisse connaître un galant homme.

Quant à Mme de Claëtte, elle ne se mêlait de rien, ne voyait rien, ne disait rien, et ne dérangeait personne. Elle ne parlait qu'à Panouille qui, glorieux de cette exception, la suivait partout à travers la maison. On sait qu'elle ne pouvait tenir en place.

Lorsque le président commença à mettre obstacle aux projets de son fils, ce dernier, qui tenait à pénétrer la cause d'une opposition dont il s'alarma d'abord médiocrement, se mit à observer de plus près la mère de son amie et la trouva de plus en plus inexplicable.

— Savez-vous, disait-il à Gervaise, que la chère maman me fait quelquefois peur?

— Autrefois j'étais comme vous, répondit-elle; son œil dur et direct, sa voix rude, son geste saccadé, ce silence qui dure des semaines, cette pensée qui jamais ne fléchit...; mais c'est la meilleure des mères..., cachée sous un masque terrible.

— On dit pourtant qu'elle a été très-belle?

— Comme les princesses des féeries, ma mère n'est point ce qu'elle paraît être : un malfaisant enchanteur l'a métamorphosée.

— Et vous attendez qu'un coup de baguette...?

— J'espère! Vous savez, d'ailleurs, qu'elle n'est pas exigeante.

— Elle s'occupe si peu du prochain!

— Ne vous y fiez pas : jamais elle ne laisse passer une faute sans avertissement. Tout ce que je fais, tout ce que je pense, elle le sait. Ses yeux nous suivent; elle observe, et ne livre pas ses impressions. Moi, je lis dans son silence comme un sorcier dans son grimoire. Il faut l'aimer, François; elle souffre beaucoup!

— Bah! quand on est sans reproche et sans peur, conclut étourdiment François, on n'est pas farouche à ce point!

Cette réflexion lui valut une bouderie; mais elle résumait les idées du jeune homme à ce sujet, même avant les révélations du bois de Claëtte et les derniers mots échappés au président.

A partir de ce jour, les préoccupations du garde général se rembrunirent et devinrent difficiles à dissimuler. Il escortait d'un regard défiant cet automate inquiet, qu'un ressort caché faisait errer çà et là; il croyait voir les Soucis et les Remords attachés à cette femme, et la poussant devant eux comme le mystérieux cavalier d'Albrecht Dürer; il sentait croître, avec ses répulsions, une pitié douloureuse pour l'innocente victime rivée à cette expiation. Ce n'était encore qu'une impression vague, car il ne savait rien; mais, ravivée sans relâche, elle dominait l'esprit et détruisait le charme d'une liaison, si douce jusque-là. Aux yeux de François, cette vaste et silencieuse maison, abandonnée comme après décès, et dépeuplée comme un hôtel garni, prenait des aspects lugubres : ce n'était plus le retrait paisible où s'abritaient deux cœurs; c'était un repaire où les ombres enveloppaient de sinistres tableaux, où les échos n'osaient plus parler.

Malgré ces répugnances, il ne songeait même pas à abandonner sa cousine dont il se sentait aimé, et qui croyait à ce cœur où elle avait su lire, comme d'autres croient à des serments. C'est à son insu, et par les échappées de ses rêveries, qu'on entrevoyait le fond de cette âme, habituée par l'isolement à se doubler en quelque sorte, pour s'entretenir avec elle-même. Un jour, qu'à la fin d'une excursion, ces jeunes gens s'étaient arrêtés au sommet d'une colline d'où la vue s'étendait au loin, Gervaise, qui faisait naviguer son regard et ses pensées, à travers l'espace, jusqu'aux terres bleues de l'horizon, dit en s'appuyant sur le bras de son ami :

— Là-bas sont d'autres contrées, puis des empires,



puis la mer, et au delà, d'autres mœurs, des climats inconnus, et toujours...

— Où donc? interrompit brusquement Mme de Claëtte; le chemin de la ville? il n'est point par là : venez, c'est par ici!

Et sans attendre, elle s'achemina vite, comme un rat dans un sillon.

— Oh! les oiseaux qui fendent les airs! poursuivait Gervaise; voir des contrées lointaines... Vous m'emmènerez en Allemagne? Et nous irons, avec le Danube, de la patrie des légendes au pays où contaient les sultanes...

François serra contre sa poitrine la main que sa cousine avait appuyée sur son bras et ne répondit rien. Mais cette pression tira de ses songes la naïve enfant qui, soudain troublée, jeta un coup d'œil furtif sur son ami que l'émotion fit pâlir. Puis elle se détourna, rougissante et confuse, tandis que François murmurait :

— Vous m'aviez deviné! Merci pour nos deux cœurs; car c'est un double aveu qui est tombé de vos lèvres.

Au bord de la route il y avait une petite sauge bleue qu'elle cueillit.

— Vous la conserverez, dit-elle.

C'est avec recueillement que le garde général la glissa dans son portefeuille : il est si naturel de consacrer par un monument les faits mémorables de la vie! Comme ils descendaient le coteau, le jeune Margonne, se retournant vers le tertre qu'ils avaient quitté, s'écria, comme s'il achevait une série de réflexions :

— Et devant les châteaux du Rhin, au pied des glaciers des Alpes, ou sur les rives du Bosphore, il se trouvera que nous serons allés bien loin pour nous dire : — Te rappelles-tu ce monticule et le tournant du petit chemin?

Ce qui venait de se passer les avait tellement émus, que, jusqu'aux faubourgs, ils s'abstinrent de parler, après avoir, peut-être pour atténuer la portée d'un pareil silence, rejoint Mme de Claëtte, à qui, dans son trouble, le garde général s'avisa d'offrir le bras pour entrer en ville. Elle y posa machinalement sa main tremblante, à la surprise des passants qui oncques n'avaient vu Mme de Claëtte au bras de quelqu'un. Il en fut parlé dans Pontauron, où le bruit courut que la bonne dame perdait ses forces et courait vers le déclin.

Quand il eut remis ces dames à leur porte, qui s'était ouverte au premier coup de marteau, François se prépara à prendre congé, impatient d'être seul et de se retracer les circonstances de cette promenade; mais Panouille s'était déjà glissé dans la maison, et Mme de Claëtte dit au jeune homme d'un ton bourru :

— Votre chien sait ce qu'il faut faire; allons, entrez...

Les deux enfants se regardèrent. C'était la première fois que la mère de Gervaise témoignait un désir et formulait une invitation.

Le chien allait devant : flairant à gauche, flairant à droite, il agitait sa grande queue. La maîtresse du logis le suivait d'un pas saccadé; Gervaise et François venaient incertains derrière elle. On monta les degrés, on traversa l'antichambre, et, d'un air délibéré, Mme de Claëtte se dirigea vers le salon, où l'on ne pénétrait presque jamais. Il y faisait fort sombre, car les volets clos ne laissaient filtrer le jour que par deux trous percés en forme de cœurs. Deux colonnes de lumière poudreuse naissaient de cette ouverture et descendaient, parallèlement obliques, sur le parquet luisant. Ces maigres foyers projetaient sur Mme de Claëtte une lueur blafarde : l'attente de ce qui allait se passer ajoutait ses appréhensions, et le silence sa froideur, à l'impression des ténèbres.

— Vous direz à votre père, articula l'étrange femme d'une voix traînante et cuivrée, vous lui direz que je me souviens..., et que jamais, moi vivante, l'enfant du baron de Claëtte n'entrera dans la famille de Clément Margonne!

— Chère maman! s'écria Gervaise, d'une voix suppliante.

— Il t'aime? tant mieux; son père en souffrira. Moi, je vis d'un supplice; je ne tiens plus à l'humanité que par la haine. Que m'importent les sentiments et vos amours!

Une servante, qui tout à coup ouvrit la porte, fit jaillir un flot de lumière sur les traits sinistres de la baronne; ses yeux injectés, ses tempes nuancées d'ocre trahissaient le désordre de ses idées. On venait lui annoncer la visite de M. le conseiller de La Platière.



Mme de Claëtte. Dessin de Pastelot.

Ce nom la sangla comme un coup de fouet; elle jeta un cri rauque et s'élança hors du salon, comprenant sans doute qu'elle ne pouvait se montrer, dans l'état où elle s'était mise. Gervaise s'étonna moins que son cousin d'une si violente secousse; elle savait que le conseiller avait jadis aimé sa mère, et qu'il l'aurait épousée, sans la persistante opposition du président Margonne.

Comme elle s'échappait de la chambre, tandis que la servante ouvrait les volets du salon, Mme de Claëtte saisit Gervaise par le bras, et, désignant de sa main crispée François immobile de stupeur, elle répéta :

— Non! Clément Margonne ne t'appellera jamais sa fille!

FRANCIS WEY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VOYAGES SUR LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS (1).

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS. — MIDI.

PROJET D'UNE STATUE DU GÉNÉRAL DAUMÉNIL, A PÉRIGUEUX.

Tandis que l'art triomphait à Paris, au Salon des Champs-Elysées, il ne s'endormait pas en province, et il va ajouter un grave monument à Périgueux. Cette ville, pleine d'antiquités inestimables, justement fière de ses gloires passées, déjà honorée des statues de Fénelon, de Montaigne et du maréchal Bugeaud, se prépare à en élever une au général Dauménil, autre héros du Périgord. Le moment où la France triomphe, l'épée à la main, contre l'étranger, est bien choisi pour couler en bronze *la Jambe de bois* de Wagram et le défenseur de Vincennes.

Ce projet date de 1847; mais il était ajourné depuis douze ans et menacé d'un abandon fâcheux. Il vient d'être repris et sera promptement exécuté, sous l'impulsion du docteur Bardy-Delisle, l'honorable maire de Périgueux, — un de ces hommes intelligents et actifs, qu'on trouve à la tête de toutes les nobles entreprises. Il a réuni une Commission où figurent le receveur général, M. de Monbrun, M. Eugène Massoubre, l'éloquent rédacteur en chef de *l'Écho de Vésone*, M. Cruveilhier, l'habile architecte de la ville, M. Galy, le savant directeur du musée départemental, etc. La circulaire adressée aux Périgourdins est une des plus brillantes pages de notre histoire militaire. Le soldat d'Egypte, d'Italie, d'Espagne et du Rhin y est caractérisé comme il le mérite. On sait que le général Dauménil a versé son sang sur tous les champs de bataille de l'Europe, et laissé à Wagram, après vingt-trois blessures, cette jambe gauche, remplacée par la jambe de bois qui le conduisit encore à la victoire. En 1814, lorsque la France, écrasée par l'invasion, n'avait d'autre refuge que Vincennes, la capitulation du 30 mars déclara le matériel immense de cette place livrable à l'étranger, le lendemain matin. Que fit dans la nuit le commandant Dauménil? Il sortit avec une poignée de braves, enleva deux cents canons de gros calibre, cinq mille fusils, tous les caissons garnis de leurs affûts, etc., et introduisit ce trésor dans la citadelle, qu'il menaça de faire sauter plutôt que d'en ouvrir les portes! Sa fameuse réponse aux sommations sera gravée sans doute sur le piédestal de sa statue : *Je vous rendrai Vincennes quand vous m'aurez rendu ma jambe!* Ce mot est plus beau que celui de Cambronne, et il est rigoureusement authentique. L'esprit et le cœur du soldat français sont là tout entiers.

En 1815, après Waterloo, Dauménil fit mieux encore, toujours à Vincennes, où il gardait un dépôt d'artillerie estimé quatre-vingt-dix millions; Blücher voulut le lui acheter au poids de l'or. La *Jambe de bois* l'envoya promener et sauva une seconde fois l'honneur et la richesse militaire du pays.

De tels exploits méritent bien une statue, et nous n'attendrons pas longtemps celle de Dauménil (2).

Nous espérons la faire graver, avec les autres monuments de Périgueux, lorsque nous publierons notre voyage de Coutras à Brives, nouvelle ramification du grand chemin de fer d'Orléans, jonction de la ligne de Bordeaux aux lignes du Midi et de la Méditerranée, récemment inaugurée jusqu'à Périgueux, et qui le sera dans deux ou trois mois jusqu'à Brives; voyage dont aucun itinéraire n'a parlé encore, et qui nous offrira une des étapes les plus intéressantes et les plus curieuses de nos promenades sur les chemins de fer français.

LE VIADUC DE SAINT-PANTALÉON,

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS, SECTION DE PÉRIGUEUX A BRIVES.

Jugez-en dès aujourd'hui par un ouvrage d'art que nous venons d'examiner, et dont voici la description sommaire, en attendant les détails et la gravure.

Il s'agit du viaduc de Saint-Pantaléon, sur la Vézère, entre Terrasson et Brives, près de l'ancienne route de Bordeaux à Lyon. Par la hardiesse du travail, par les difficultés de l'établissement et par le pittoresque de la situation, ce viaduc est à la fois un tour de force et une merveille de l'industrie des chemins de fer. Pour achever une telle entreprise, dans un pays sans ressource, aux limites presque sauvages de la Corrèze et du Périgord, il a fallu toute la puissance de la grande Compagnie d'Orléans, et toute l'habileté proverbiale de sa direction et de ses ingénieurs.

Figurez-vous une vallée large d'un kilomètre environ. La Vézère y coule, rapide et claire, longée par le vieux chemin, bordée de rives verdoyantes, dominée par de petites montagnes. Le viaduc s'élance d'une montagne et d'une rive à l'autre, par-dessus le village de Saint-Pantaléon : par-dessus est le mot, et le mot est si vrai, que la bourgade est enfouie sous le remblai colossal, avec ses maisons, ses arbres et son clocher. Vous entendez d'ici les réclamations des habitants, Périgourdins renforcés de Limousins. Après avoir acheté les terrains et roulé le coteau dans le vallon, la Compagnie sera obligée, nous dit-on, de payer le village même, et de donner aux paysans de quoi démolir et rebâtir plus haut leurs logis. Voilà un phénomène imprévu dans l'établissement des chemins de fer, et c'est le cas de dire, sans hyperbole, qu'ils déplacent les populations! — Nous n'avons pu voir sans pitié, nous l'avouons, ce pauvre village né sur sa jolie rivière et qui croyait y mourir tranquille, avec ses humbles cabanes, ses quinconces verts, ses petits jardins potagers, son église ombragée de platanes, et son porche où l'on prend l'eau bénite et le vin les jours de fête. M. Didion et M. Herman, M. Solacroup et M. Lauras ont passé là, un beau matin, se frayant un railway de Bordeaux à Lyon, — et Saint-Pantaléon a disparu de la carte de France... O civilisation! voilà de tes coups! L'œil du touriste n'y perdra

(1) Voyez, pour la série, la *Table Générale*, celles des tomes XXI à XXV, et les livraisons précédentes.

(2) Nous apprenons que le modèle en plâtre en est déjà érigé provisoirement à Vincennes, et qu'une réduction en bronze en été offerte à l'Empereur quelques jours avant son départ pour l'Italie. L'œuvre est de M. Émile Thomas, l'habile statuaire des bustes de *Grégoire XVI* et de *Pie IX*, du *Christ aux plaies*, du tombeau monumental du cardinal de *La Tour d'Auvergne*, des figures colossales de *saint Pierre* et de *saint Paul* à l'église de Saint-Sulpice, et de cet étonnant portrait de *la Prière*, qui joint l'ampleur artistique à la ressemblance dans la pose ingrate d'une vieille dame, en costume actuel, agenouillée sur une simple chaise.

rien, d'ailleurs : si la bourgade était charmante, le viaduc est superbe. Il faut surtout le regarder de l'ancien pont, qu'il commande comme tout le reste. Il part du coteau à gauche, qu'un bataillon d'ouvriers fouille encore dans une tranchée profonde ; il passe sur l'ex-route royale et sur le café du Grand-Central, — autre ruine et autre ironie ; il traverse élégamment la Vézère, sur cinq arches aériennes, dont chacune est le cadre d'un tableau ravissant : bois verdoyants étagés à plaisir, terrains d'ocre et de feu dorés par le soleil, flots limpides et cieux d'azur se mirant les uns dans les autres, au fond les montagnes sombres du Périgord à perte de vue... Il se prolonge enfin sur le vaste et gigantesque remblai qui écrase le village, — jusqu'à la colline de Lavarde, à droite, où il respecte, en le tournant avec une courtoisie poétique, le manoir habité par M. Léopold Hugo, neveu de l'auteur des *Orientales*. Tout cela, n'en déplaise aux Saint-Pantaléonais, forme un ensemble magnifique et gracieux, imposant et léger, — dont le crayon de nos dessinateurs composera une gravure éblouissante, — quand ils y passeront avec nous après l'inauguration de la ligne.

PITRE-CHEVALIER.

LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS ALLEMANDS [1].

M. HENRI LITOLFF.

Ce compositeur-pianiste, qui a surgi avec tant d'éclat à Paris, il y a deux ans, et qui remplit en ce moment les villes d'eaux de sa renommée, n'est point Allemand d'origine. Il est né, à Londres, d'un Français et d'une Anglaise. Mais il s'est formé et développé en Allemagne. Il y a pris ses lettres de gloire... et de naturalisation, sans doute, car il est maître de chapelle du duc de Saxe-Cobourg-Gotha. Nous ne le disputerons donc point, bien que nous en ayons le droit, à la Germanie qui en a fait la conquête. C'est elle qui a su l'apprécier, — nous lui rendons hautement cette justice ; — c'est elle qui l'a relevé et *baptisé*, quand la France le méconnaissait et l'oubliait, — et qui nous l'a renvoyé, en 1857, avec orgueil, pour le *confirmer* sous les bravos parisiens.

La jeunesse de M. Henri Litolff a été une suite d'épreuves et de douleurs. Arrivé à Paris presque enfant, il s'y maria dans sa dix-huitième année ; il se fit maître de piano dans une petite ville de province, à Melun, croyons-nous. Il perdit sa femme et ses enfants, dévorés par la misère et le chagrin, — et tenta vainement, en 1839, cette fantaisie parisienne qui couronne les talents de son enthousiasme ou les écrase de son indifférence. M. Litolff, dédaigné chez nous, parcourut l'Allemagne, la Pologne, la Hollande et la Belgique, — où il rencontra M. Fétis, qui compléta son talent et ranima son courage.

Et, après dix-huit ans d'absence, lorsqu'il revint à Paris en 1857, il se vit enfin reconnu, acclamé et porté en triomphe.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de Cour vous feront blanc ou noir.

Les jugements de Paris sont des jugements de Cour.

Tout le monde se souvient de ce grand concert donné par MM. Litolff et Berlioz au Conservatoire, à la fin de l'avant-dernière saison. Par une exception unique, par un privilége glorieux, M. Litolff avait forcé les portes de notre école officielle de musique. Il y reçut, avec l'auteur de *Faust*, une ovation sans exemple dans ce sanctuaire classique ; applaudissements, clameurs, rappels, bouquets, rien n'y manqua. Et Paris, la France, le monde, apprirent, le lendemain, par tous les journaux, comme par le nôtre, que le piano et la symphonie comptaient un nouveau Listz, un autre Lacombe, un héritier de plus des Haydn, des Mozart et des Beethoven.

Nous assistions à cette fête de l'art, et nous ne l'oublierons jamais ; — et, dès le lendemain, nous commandions le portrait du maître à l'un de nos plus habiles dessinateurs.

Ce portrait est fait d'après nature, et rend parfaitement la tête si expressive, si fine et si originale de M. Henri Litolff.

Il est jeune encore, et il semble vieux déjà, usé, affaibli et tremblant. Sa tête est belle et singulière, et sa physionomie empreinte d'une étrangeté qui vous arrête. Hoffmann, dit avec raison un de ses biographes, eût dépeint une telle figure, et Dieu sait quels rêves fantastiques elle lui eût inspirés. Il y a dans le langage bizarre de Litolff, dans ses traits, dans les saillies qui jaillissent de sa parole incorrecte et pittoresque, quelque chose de nerveux et de strident qui vous pénètre et qui vous remue. Il ne vous laisse jamais indifférent, et nous croyons qu'il a surtout horreur de l'indifférence. De la vie, du mouvement, des sensations, de l'amour ou de la haine, de l'enthousiasme ou des malédictions, voilà ce qu'il désire ; mais il faut que la bouche parle, que les mains agissent, que les oreilles soient tendues, que le cœur batte, que le sang coule enfin rapide en nos veines et qu'il nous anime et nous échauffe. Cette existence est fiévreuse et dévorante ; on ne sait quelle sera sa durée, mais aucune émotion ne lui aura manqué, aucune excitation, et les passions qui l'ont sillonnée auront été poussées jusqu'au paroxysme. Nature merveilleuse pourtant que celle-là, qui unit aux violences les plus extrêmes les délicatesses les plus fines et les fantaisies les plus exquises ! Nature de rêveur et de poëte ! nature qui voudrait tout saisir, et dont la soif inquiète a puisé à toutes les sources ! Il s'est adressé, ce frêle Litolff, ce corps débile et qui n'a qu'un souffle, il s'est adressé à toutes les sensations, il les a toutes épuisées et pressées entre ses lèvres ardentes ; il en a fait sa substance, sa vie, ses pensées, et c'est tout ce qu'il a ressenti, éprouvé et souffert qu'il répand en ondes sonores et mélodieuses.

M. Litolff, dit le grand juge Berlioz, est un compositeur de l'ordre le plus élevé. Il possède à la fois la science, l'inspiration et le bon sens. Une ardeur dévorante fait le fond de son caractère et l'entraînerait nécessairement à des violences et à des exagérations dont la beauté des productions musicales a toujours à souffrir, si une connaissance approfondie des véritables nécessités de l'art et un jugement sain ne maintenaient dans son lit ce fleuve bouillonnant de la passion et ne l'empêchaient de ravager ses rives. Il appartient en outre à la race des grands pianistes,

(1) Voir, pour la série, la *Table Générale* et celles des tomes XXI à XXV.

et le jeu nerveux, puissant, mais toujours clairement rhythmé du virtuose, participe des qualités que je viens d'indiquer chez le compositeur.

Pendant que la France enlève l'Italie à l'Allemagne, M. Litolff la lui rend sous la forme exquise de la musique. Il parcourt Bade, Spa, Ems, Wiesbade, Hambourg, Vienne, Berlin, et partout il arrive, il joue, il est vainqueur, aussi sûrement que nos soldats à Magenta et à Solferino. C'est une noble revanche, à laquelle nous applaudissons de loin, et à laquelle nous applaudirons bientôt de près, puisque la paix signée va ramener le grand artiste à Paris.

Nous n'en finirions pas de citer les journaux qui enregistrent les bulletins de victoire de M. Litolff.

Le *concerto symphonique* n° 4, dit l'un, dont M. Litolff ne nous avait fait entendre qu'un fragment mercredi dernier, est, à notre sens, une des créations les plus originales et les plus grandioses qu'ait produites le génie du compositeur.

Après avoir entendu l'ouverture intitulée : *Maximilien Robespierre*, dit l'autre, nous avons trouvé cette musique dramatique au plus haut degré. Il y a là un vaste plan, une action soutenue et terrible. Le musicien peint des situations dont quelques-unes ne sont pas sans rapport avec celles du *Struensée* de Meyerbeer.



Portrait d'après nature de M. Henri Litolff. Dessin de G. Fath.

Le *Chant des Belges*, dit un troisième, n'est pas seulement, à notre point de vue, une œuvre patriotique, c'est encore une œuvre supérieure par sa facture large et grandiose, son orchestration savante et ses magnifiques effets harmoniques.

M. Litolff a joué quatre fois, et quatre fois il a été applaudi, rappelé, acclamé avec une persistance inouïe. Notre monde musical a peu vu d'ovations aussi éclatantes.

Quant à la virtuosité de M. Litolff, dit un quatrième, elle est merveilleuse. Elle vous saisit, elle vous emporte, elle vous éblouit. Un critique a dit heureusement : M. Litolff n'est d'aucune école, pas même de la sienne. Et c'est vrai ; il n'a point de système, c'est l'inspiration qui le pousse, c'est la fièvre qui l'agite, et il arrive à des résultats prestigieux. P.-C.

VUES DIVERSES.



Vues diverses. Composition et dessin de Damourette.

Vues très-diverses, en effet, et qu'il est inutile d'expliquer longuement, le spirituel crayon de M. Damourette suppléant à la légende et au commentaire. Ce gros monsieur, qui lit son journal à bout de bras, n'est-il pas un presbyte-modèle? Quel myope plus complet que ce jeune homme, qui a laissé sa pipe et son verre pour essuyer la Gazette avec ses cheveux et tout à l'heure avec son nez? Quant à la double vue de cet ouvrier, n'en cherchez pas cause hors de ce verre d'eau-de-vie qui va échapper à sa main tremblante. Le plus intéressant de ces voyants est celui qui n'y voit plus rien, si ce n'est par les yeux de son enfant et de son guide. C'est celui-là que nous recommandons à la charité du lecteur.

P. C.

LES FRANÇAIS EN ITALIE [1].

LE CHAMP DE BATAILLE DE MAGENTA.

Nous avons laissé l'armée française à la veille de Solferino, sur les champs de victoire de Magenta et de Marignan. Gagner une nouvelle et dernière bataille, plus décisive que toutes les autres, et couronner ce grand spectacle et cette terrible guerre par un coup de théâtre incroyable et une paix aussi sage que surprenante, tout cela a pris moins de temps à Napoléon III qu'il ne nous en a fallu pour mettre sous presse une livraison du *Musée des Familles*.

Que dirait Boileau s'il vivait aujourd'hui?

Au lieu de cesser comme lui d'écrire, nous continuons et achevons notre tâche, heureux de joindre le fruit de l'olive à la fleur du laurier, les anecdotes de la paix aux anecdotes de la guerre.

Quelle douceur, en effet, de décrire la tempête après avoir gagné le rivage! Il y a longtemps qu'un grand poëte l'a exprimé :

> Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
> . . . . alterius spectare laborem.

Beaucoup de Français, après tout, sont encore en Italie, et leur œuvre, comme leur gloire, n'est pas chose d'un jour ni d'un mois.

Nous retournons donc aux champs de bataille de Magenta et de Marignan le lendemain de cette double victoire — lendemain cruel et sanglant, hélas! — qui explique la paix avec tant d'éloquence et la fait aimer avec tant de gratitude!

— On voyait sur le sol, dit M. Achard, les sillons tracés par les boulets, les arbres cassés en deux, les blés couchés par terre, les clôtures en pièces; aucun bruit ne sortait des fermes. Au milieu des champs, sur les routes, dans les prés, des sacs et des shakos, des képis et des gibernes par centaines, des capotes déchirées, des vestes en lambeaux, mille débris informes, et puis çà et là des monticules dont la surface bombée appelle le regard; le pied les rencontre à toute minute; la terre est encore humide; elle a par places une couleur que l'on n'oublie pas aussitôt qu'on l'a vue; les jambes d'un cheval sortent d'un fossé mal comblé; des lambeaux d'étoffes épaissies et roides pendent aux vignes. Puis, au milieu de cette solitude, des paysans errent à pas lents, cherchant quelques dépouilles qu'ils enfoncent dans des sacs.

On n'avait pas eu le temps d'enterrer les morts. Il y en avait par douzaines encore sur un plateau derrière une haie. Tous avaient l'habit blanc et le pantalon bleu; tous, excepté ceux qui n'avaient plus rien. Quelles attitudes et quels visages! Congestionnés par la mort, tous ces cadavres avaient des faces de nègres. Quelques-uns, les lèvres retirées par une dernière crispation, semblaient rire et montraient leurs dents blanches.

Le croirait-on? deux femmes cueillaient des feuilles de mûrier dans ce champ.

Auprès de la douane de Buffalora, il y avait un entassement énorme de sacs, de gibernes et de vêtements, où l'on reconnaissait le turban et le tarbouche des zouaves, la veste à collet vert des Tyroliens, le bonnet à poil des grenadiers, les capotes bleues, les casaques blanches, les pantalons rouges, les petits shakos des Croates, leurs casquettes à crevés, leurs chapeaux droits à plumes, leurs pantalons collants, leurs larges baudriers, leurs épaulettes plates, leurs longues pipes d'écume, etc. (Voyez la gravure ci-après, *Chronique du mois.*)

On vendait ces dépouilles aux enchères! Une tunique de drap blanc à collet orange ou bleu, seize sous; il est vrai qu'il y avait un trou dans l'étoffe, avec une large tache brune sur le côté. Le pantalon rouge à larges plis, douze sous... C'est peu; mais que faire? un biscaïen l'a déchiré! Les paysans emportaient tout. Ceux qui n'avaient pas de monnaie puisaient dans le tas.

Tous les sacs étaient ouverts, et la modeste fortune du soldat jetée au vent! Que de lettres éparpillées sur le sol!...

Un convoi traîné par deux locomotives arrive de Milan pour ramener des blessés. C'est le troisième depuis le matin. Un spectacle pitoyable commence alors. On vide une première salle, et nous détournons les yeux...

Mais que vous dirai-je de nos soldats? Ces lions sont devenus des sœurs de charité. Ils vidaient leurs bidons entre les lèvres des vaincus, ils les soulageaient de leur mieux; ils partageaient leur pain avec ceux qui semblaient le moins malades; ils portaient les autres entre leurs bras, et que d'honnêtes paroles, que d'encouragements prodigués dans une langue que ces victimes de la guerre ne comprenaient pas, mais dont ils devinaient le sens par le sourire et le regard qui les accompagnaient! Combien n'ai-je pas vu de voltigeurs qui vidaient leur blague à tabac dans la main d'un blessé... leur blague à tabac, tout leur trésor!

Non, on ne sait pas ce qu'il y a de bonté dans le cœur de ces hommes!..

Les officiers français ont prié les officiers autrichiens de partager leur déjeuner. Quel menu! un morceau de viande froide et du pain.

Les chirurgiens allaient et venaient, le tablier blanc à la ceinture. Les brancards passaient sans relâche des waggons aux ambulances. Ah! que de cris arrachés par la douleur! que de gémissements étouffés quand il fallait soulever ces membres brisés, ces corps meurtris! Tout le sang se fige dans les veines à ce souvenir. On laissait là ceux qui n'avaient plus qu'à mourir; on emportait dans une couverture tenue par les quatre bouts ceux qui ne respiraient plus.

On venait de placer un capitaine sur un brancard. Tout à coup, on s'arrêta : l'agonie venait de le saisir. Je verrai longtemps ces moustaches blondes et ces yeux à demi-clos d'où l'étincelle se retirait! Un prêtre s'avança et lui donna l'absolution. Toutes les têtes se découvrirent à la fois; un silence profond se fit; l'homme de Dieu approcha l'hostie des lèvres du moribond, qui remuèrent faiblement. Son ordonnance se mit à genoux, enleva une bague des doigts de son maître, les joignit ensemble sur sa poitrine, et le capitaine rendit l'âme dans l'attitude de la prière.

(1) Voyez les livraisons de juin et de juillet derniers.

Sur la route de Novare, dit M. Mahias, des blessés en état de marcher s'avançaient lentement et par petits groupes; les uns le front ceint d'un bandage rouge, les autres le bras en écharpe. Penché sur le bord d'un ruisseau, un grenadier plongeait son bras tuméfié, brûlant et démesurément enflé, dans le courant.

Quelques prisonniers en pantalons bleus collants, en vestes de drap blanc, l'air impassible, étaient conduits par un fantassin sans armes et tirant la jambe. Puis notre voiture croisa l'interminable file des chariots d'ambulance. Je ne pourrai plus jamais oublier cette longue procession d'êtres ensanglantés et souffrants. Elle s'avançait lentement dans une atmosphère embrasée, soulevant autour d'elle une longue traînée de poussière. Chaque cahot de ces charrettes devait répondre douloureusement dans les membres brisés des malheureux qui y étaient entassés. Cependant toutes les figures étaient calmes, les regards avaient une douceur navrante. On ramenait, en forme de suaire, un pan de leur capote sur ceux qui étaient morts en route.

De temps en temps on voyait saillir, au-dessus de de l'herbe courte, le corps efflanqué d'un cheval mort, ayant au-dessus de lui un tourbillon d'oiseaux. De çà, de là, une maison sans toit, saccagée, ruinée, n'ayant le plus souvent qu'un mur debout sur quatre, dressait sa silhouette désolée dans le ciel. Bientôt nous débouchons sur une lande immense; elle est sillonnée par des régiments, des convois qui arrivent de tous les côtés rayonnant vers un même centre, San-Martino, dont on voit les toits rougis au-dessus d'un bouquet d'arbres : c'est là qu'est le quartier général.

Nous y arrivons en escaladant un parapet garni de fascines, construit par les Autrichiens, qui ne l'ont pas défendu.

L'Empereur demeure dans un petit cabaret. Une maison à côté de la sienne est remplie de prisonniers, qui regardent curieusement par les fenêtres.

Il y a de la paille partout. — Des blessés français et autrichiens sont étendus là par milliers, sous de grands hangars.

L'Empereur va partir. Son cheval, sellé, couvert d'une housse amarante, est devant la porte. C'est un va-et-vient étourdissant d'officiers d'ordonnance, de généraux, de blessés qu'on transporte et de chirurgiens qui accourent. Dans un coin, un colonel d'état-major prend des notes sur un carnet en interrogeant des prisonniers que l'on vient d'amener. Du quartier général, nous avons été jusqu'au centre du champ de bataille. Je ne saurais vous le décrire : je n'ai eu le courage de rien voir. Le sol fumait de sang et d'âmes, comme dit le chroniqueur de la Saint-Barthélemy.

Terminons par deux épisodes touchants et curieux.

Un jeune sergent français avait reçu, à Magenta, une balle dans le cou, et était resté évanoui parmi les cadavres. Au bout d'une heure, il revient à lui, reconnaît que sa blessure est sans gravité, — et se voit entouré d'Autrichiens en armes. — Il retombe vite et fait le mort jusqu'au soir... En se relevant alors, il avise un énorme Croate, blessé légèrement comme lui et qui se redressait de son côté... Que fait notre petit sergent? Je vous le donne en mille! Le pygmée s'élance sur le géant, le fait prisonnier, et l'amène à son bivouac!... C'est là ce qui s'appelle vaincre... jusqu'au bout.

Si nous avions, du reste, sous les yeux, les récits allemands de ces batailles, nous y trouverions des traits de courage et d'héroïsme pareils chez les officiers et les soldats autrichiens. Car ils se sont défendus admirablement, — et ils ont doublé ainsi la gloire des Français.

La dernière anecdote de Magenta s'est passée à Saint-Cloud, selon le courrier de *l'Illustration*.

Lorsque la nouvelle de la grande victoire arriva au palais, Mme de Mac-Mahon était auprès de S. M. l'Impératrice. La dépêche, écrite en chiffres, exigeait un assez long travail, dont Sa Majesté chargea son secrétaire des commandements. Et, quelque promptitude qu'on y mît, l'impatience allait plus vite. Au nom du général Mac-Mahon, le lecteur hésite, un chiffre l'arrête, — et, avant qu'il eût pu l'expliquer, Mme de Mac-Mahon était évanouie. — Elle avait cru son mari tué ou blessé mortellement... Dès qu'elle reprit connaissance, on lui acheva la phrase : « Le général de Mac-Mahon s'est couvert de gloire. Il a été nommé, sur le champ de bataille, maréchal de France et duc de Magenta. »

Avis aux nouvellistes qui tueraient nos généraux... dans leurs chroniques. Ils n'auraient pas à donner à leurs femmes, après l'évanouissement, des brevets de duchesses et de maréchales de France.

Le grand nombre des officiers tués en Italie a montré une fois de plus l'admirable solidarité qui unit les chefs aux soldats dans l'armée française. Cette vertu féconde ne date pas d'hier, et le correspondant d'un journal en cite une preuve saisissante :

A Montmirail, le général R***, dont le fils est colonel d'un de nos plus beaux régiments d'infanterie, donne l'ordre à un sergent de pontonniers de faire sauter un pont, opération toujours dangereuse, quand même le feu de l'ennemi ne la contrarierait pas; le sergent hésite.

— Tu as peur? dit le général.

— Oh! oh! peur, réplique le soldat, ouvrant les revers de sa capote, et, par un geste plein d'une noblesse simple, montrant la croix de la Légion d'honneur, on n'a pas peur quand on a gagné ça; seulement je pensais à ma femme.

— Imbécile, tu es marié, reprend le général R***, et tu ne me le disais pas; je suis garçon, c'est à moi d'y aller.

Il alla au pont, alluma la mèche fatale, et, par un de ces bonheurs qui récompensent quelquefois les héros, l'ouragan de feu et de pierres l'épargna. Le lendemain, tous les soldats se seraient fait tuer pour le général R***, et c'est par de pareils traits qu'on est digne de commander à des braves.

Après comme pendant ces batailles, les zouaves ont été les *lions* de l'armée franco-sarde. L'Empereur a fait présent du 3e régiment au roi, qui l'a adopté pour le sien, et, de leur côté, ils ont nommé Victor-Emmanuel *caporal des zouaves*. Celui qui s'est chargé de lui faire connaître cette promotion a ajouté : « Sire, vous devez être content, on vous a nommé à l'unanimité! » Assurément, le roi de Sardaigne, qui se connaît en bravoure, tiendra à ce titre autant que l'empereur Napoléon Ier tenait à celui de *petit caporal*, décerné de la même façon à la bataille d'Arcole.

Ce qui achève la popularité des zouaves, c'est leur conduite après la victoire, leur zèle et leur charité à secourir les blessés autrichiens, à soutenir ceux qui faiblissaient, à leur distribuer du pain, du vin, des cerises. Par un contraste touchant, auquel ils étaient bien loin de penser, ils se faisaient les frères de ces mêmes hommes qu'ils avaient exterminés, la veille, avec tant d'ardeur invincible.

P.-C.

(*Voyez, à la Chronique du mois, la suite des Anecdotes.*)

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'OPÉRA EN FRANCE [1].

FRAGMENTS.

Origine de l'opéra en France. Ballets du seizième siècle. Baltazarini et son œuvre. Circé et le gentilhomme chevalier. Baverini. Les Florentins. Baïf et l'*Académie de poésie et de musique*. Mazarin. Corneille librettiste. Le vrai fondateur de l'opéra français. L'abbé Perrin, qui n'était pas abbé. Établissement de l'*Académie royale de musique*. La bande des *petits violons*. Lulli. Ses succès. Anecdote. Rameau et Gluck.

Tout le monde sait que Louis XIV donna à Lulli le privilége de l'Académie royale de musique ; les circonstances qui précédèrent l'établissement de ce grand théâtre national sont généralement moins connues. Nous allons présenter une esquisse rapide des diverses tentatives qui furent faites avant Lully, ce véritable fondateur de l'opéra français.

Ce n'est qu'au sixième siècle qu'on voit apparaître en France les premiers essais de représentations théâtrales entremêlées de récits, de chants, de danses, ayant quelque analogie avec les ouvrages qu'aujourd'hui nous nommons *opéras*.

Ces essais ne constituaient pas un fait isolé. Ils se liaient au grand mouvement de la Renaissance. Les auteurs de ces ouvrages informes, poussés par cet esprit qui entraînait alors les arts et les lettres vers un retour aux choses antiques, avaient en vue la restauration du théâtre grec, avec ses chœurs et tout l'appareil scénique qu'il comportait. Il ne manqua à cette bonne volonté que le génie d'un Eschyle. L'on ne put faire revivre le théâtre antique, mais de ces tentatives répétées et successivement modifiées naquit le drame lyrique, et cela devait être, puisqu'en effet la tragédie grecque, par ses formes, ressemblait plus à nos opéras qu'à nos tragédies. L'origine du drame lyrique est donc toute littéraire, et l'on peut avancer que l'opéra, tel que les grands maîtres l'ont réalisé, et autant que le permet la différence des temps et des mœurs, est le fils légitime, l'héritier direct de la tragédie grecque.

C'est à cette époque qu'on abandonna les *mystères*, les *jeux*, les *farces*, les *sotties*, le bagage théâtral du moyen âge, dont ils étaient la naïve expression. On entra dans une voie nouvelle. L'étude de l'antiquité avait ramené les dieux de la mythologie. Ils vinrent prendre la place des personnages sacrés que la vénération publique ne protégeait pas contre les témérités des auteurs, et ne sauvait pas toujours des dangers d'une représentation populaire.

Ces ouvrages qui détrônaient les *mystères* reçurent le nom de *ballets*, parce qu'en effet, au milieu des chants, des vers déclamés, des surprises de toutes sortes qu'on y ménageait, la danse y occupait une grande place. Les mystères, faits pour le peuple ou pour les écoles par quelques clercs de la basoche, étaient représentés au milieu des carrefours par de pauvres histrions. Les ballets furent faits pour les cours. Les poëtes les plus brillants et les plus à la mode en écrivaient les vers ; les maîtres de chapelle des rois y plaçaient des airs nouveaux ; des peintres renommés en exécutaient les décorations, et les courtisans eux-mêmes en remplissaient les rôles.

(1) Lu à une séance publique annuelle des cinq Académies.
Voyez, pour la série des Études musicales, la Table générale et les tables des Tomes XXI à XXV.

Pour donner une idée de ce qu'était ce genre d'ouvrages, nous analyserons rapidement un ballet resté longtemps fameux. C'est « le *Ballet comique de la Royne* fait aux nopces de M. le duc de Joyeuse et de M[lle] de Vaudémont, » et que l'auteur « a inscrit comique, » dit-il dans un avis à son lecteur, « plus pour la belle, tranquille et heureuse conclusion où il se termine, que pour la qualité des personnages qui sont presque tous des dieux et déesses ou autres personnes héroïques. »

Ce ballet, dédié au roi Henri III, est l'ouvrage d'un musicien italien nommé Baltazarini, qui avait pris en France le nom de Baltazar de Beaujoyeux. Il avait été amené de Piémont par le maréchal de Brissac, et présenté à Catherine de Médicis, qui l'avait mis à la tête de sa musique. Toutefois Baltazarini n'avait pas composé la musique de ce divertissement ; il avait chargé de ce soin le sieur de Beaulieu et maître Salmon, tous deux musiciens de la chambre du roi : c'est lui-même qui nous l'apprend dans sa préface. Le sieur de La Chesnaye, aumônier de la cour, avait fait les vers ; Baïf et Ronsard, dit-on, l'avaient aidé dans ce travail. Les peintures étaient de maître Jacques Patin, peintre du roi. Baltazarini s'était contenté de concevoir le plan de ce fameux ballet et d'en diriger l'exécution qui fut splendide, puisqu'on dépensa à cette occasion, dit L'Estoile, douze cent mille écus.

Le *Ballet comique de la Royne* fut représenté le 15 octobre 1581, dans la grande salle de l'hôtel de Bourbon. On y avait élevé, dit le programme de la fête, « deux galleries l'une sur l'autre, avec des accoudoers et balustres dorez, et à un bout de ladite salle, qui regarde au levant, vous voyez un demi-théâtre. » Le sujet de la pièce est le désespoir de l'enchanteresse Circé, ne pouvant se consoler, dit toujours le programme, du départ d'un « gentilhomme. » Ce gentilhomme fugitif, « bien et proprement habillé de toile d'argent, ayant ses habits couverts de pierreries et perles de grande valeur, » vient chercher un asile à la cour du roi Henri III. Tous les dieux et toutes les déesses de l'Olympe, les tritons, les naïades, les sirènes, le dieu Pan et les satyres prennent parti pour le gentilhomme et cherchent à le soustraire à la colère de Circé. Enfin, Jupiter lui-même vient à la fin foudroyer l'enchanteresse. Il la conduit enchaînée devant le roi, le roi pardonne, et Jupiter, pour le remercier, lui présente ses deux enfants, Mercure et Minerve, « qui vont se jeter aux pieds de Sa Majesté, » dit encore le programme. Le spectacle finit par des chants, des danses et une distribution de médailles d'or contenant des emblèmes et des devises, que la reine, les princesses, les dames et les demoiselles offrirent aux princes et seigneurs.

La représentation dura depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures après minuit, « sans qu'une telle longueur ennuyast ni dépleust aux assistans, tel étoit et si grand le contentement de chacun, » dit encore la narration que nous avons citée.

Voilà ce qu'avait inventé Beaujoyeux ; il y avait, dans ce produit de l'art théâtral au seizième siècle, des scènes déclamées, des chœurs de tritons, des quatre Vertus, une chanson de Mercure, un duo entre Glaucus et Thétis, des airs de ballet, des concerts de voix et d'instruments invi-

sibles ; tout cela était entremêlé de fontaines jaillissantes, de nuages, de rochers, de bocages qui marchaient sur le théâtre, et de toutes sortes de merveilles d'or et de clinquant. Ces belles imaginations valurent à Beaujoyeux force récompenses, et des sonnets des beaux esprits du temps, dans lesquels on le loue d'avoir ressuscité les arts de la Grèce. Lui-même en convient modestement dans sa préface.

Il ne faut pas croire cependant que tous les ouvrages de ce genre fussent aussi magnifiques. Il y en avait de véritablement comiques, à en juger par les titres de ceux pour lesquels un musicien, nommé Chevalier, attaché comme joueur de violon à la musique d'Henri IV, et ensuite à celle de Louis XIII, composa des airs. Voici quelques-uns de ces titres : le *Ballet des Enfants fourrés de malice*, le *Ballet des Morfondus*, le *Ballet des Souffleurs d'alchimie et des vieilles Sorcières*, le *Ballet des Maîtres des comptes et des Marguilliers*, le *Ballet des Chambrières à louer*.

La Renaissance en France n'était qu'un écho du mouvement qui s'accomplissait en Italie, où déjà, depuis près d'un siècle, on cherchait à restaurer le théâtre antique. Dès 1440, un compositeur, nommé Francesco Baverini, avait fait représenter un drame mêlé de musique, intitulé : *la Conversion de saint Paul*. Au seizième siècle, ces recherches étaient continuées à Florence par des hommes éminents. Là, des poëtes, des antiquaires, des musiciens, stimulés par quelques seigneurs qu'un véritable amour pour les beaux-arts animait, consacraient tous leurs efforts à cette résurrection. Ces hommes étaient : le poëte Ottavio Rinuccini, le savant Vincenzo Galilei, père du fameux Galilée, tout à la fois mathématicien, antiquaire, compositeur et exécutant, les musiciens Emilio del Cavaliere, Giacomo Peri, Giulo Caccini, et enfin les seigneurs Giacomo Corci, Giovanni Bardi et Pietro Strozzi, qui mettaient leurs palais et leurs richesses à la disposition de ces artistes dévoués. La musique occupait une place importante dans leurs travaux. Ils cherchaient le secret de la mélopée antique ; et c'est à leurs études qu'on doit le premier usage du *récitatif*, dont l'invention est revendiquée à la fois par Galilei, Emilio del Cavaliere et Caccini. C'était un pas immense vers la véritable expression musicale. C'est alors, c'est là que, vers la fin du seizième siècle, est né véritablement le drame lyrique. Peri, Caccini et Rinuccini composèrent une *Eurydice*, une *Daphné*, ouvrages sérieux, dans lesquels se révèle le génie de l'Italie, et qui marquèrent, pour le théâtre, l'époque d'une ère nouvelle.

Une scène du *Ballet comique de la Royne*. Dessin de Pastelot.

Pendant que dans cette belle ville de Florence, gouvernée par des princes amis des arts, de nobles intelligences, animées de l'esprit des Médicis, se livraient ainsi à l'étude de l'antiquité, d'autres hommes, remplis du même zèle, poursuivaient à Paris, au milieu des troubles de la France, les mêmes recherches sur le théâtre grec. A la tête de ces hommes il faut placer Baïf.

Baïf, musicien aussi bien que poëte, mérite d'occuper ici une place spéciale. Le premier en France, Baïf demanda et obtint des lettres patentes pour la formation d'un établissement auquel, dès cette époque, il donna le nom d'*Académie de poésie et de musique*.

Ces lettres patentes lui furent délivrées en 1570 par Charles IX. C'est donc au poëte Baïf que l'on doit l'idée, comme le nom, du monument que, cent ans plus tard, l'abbé Perrin, Cambert, et après eux Lulli, mirent sous la protection et l'autorité du grand nom de Louis XIV.

Baïf fit de l'*Antigone* de Sophocle une traduction exacte, calquée autant que possible sur l'original ; il est probable

que Baïf destinait cet ouvrage à son Académie de poésie et de musique. Si cet établissement avait pu se soutenir, le public de ce temps aurait donc été témoin d'une tentative qui, de nos jours, a été accueillie avec une grande faveur, et reçue comme une nouveauté. Le domaine du poëte, qui est aussi celui de l'artiste, quelque vaste qu'il soit, a des limites que l'esprit le plus ingénieux ne peut franchir. C'est un cercle qui s'étend et se rétrécit, suivant que le goût du moment se circonscrit dans l'adoption de certaines formes, ou consent à expérimenter à la fois des formes diverses, et quelquefois opposées.

Les malheurs de ces tristes règnes n'offraient pas aux académies des conditions suffisantes de vitalité, et l'Académie de Baïf périt.

Ce n'est que lorsque la France retrouve la tranquillité, que l'on voit apparaître de nouveau quelques essais de drame. Toutefois on ne fit rien pour le drame musical pendant le règne de Louis XIII. Ce prince, cependant, aimait et favorisait les chanteurs et les joueurs d'instruments; mais son ministre n'aima pas la musique. Richelieu écrivit des tragédies, les fit représenter dans son palais, fonda l'Académie française, et ne chercha pas à naturaliser à Paris l'opéra, dont on continuait à s'occuper beaucoup en Italie.

Ce fut le cardinal Mazarin qui l'introduisit en France. C'est la destinée de ce genre de spectacle d'avoir toujours été l'ouvrage du goût ou du génie italien.

En 1645, Mazarin, pour plaire à la reine Anne d'Autriche, qui aimait passionnément les fêtes, fit venir de Venise des acteurs; ils apportèrent une pièce célèbre dans toute l'Italie : c'était *la finta Pazza*, de Giulio Strozzi. Nous nous servons à dessein du mot *pièce*, faute d'en trouver un plus caractéristique; car ce n'était pas un opéra. C'était ce qu'on appelait alors une *pièce à machines*. Il faut bien avouer que c'est sous le patronage de ces machines que le drame musical s'introduisit parmi nous.

Le sujet de *la finta Pazza*, « la Folle supposée, » était Achille à Scyros.

Le succès de cette nouveauté fut immense. Torelli, mécanicien célèbre, que Mazarin avait aussi attiré en France, dirigeait le jeu des machines. On trouva ce spectacle merveilleux; le public fut saisi d'étonnement, et Torelli reçut le nom de « grand sorcier ».

Les danses eurent aussi leur part dans la réussite. Ces danses étaient d'un goût un peu hasardé. Le premier acte finissait par un ballet de singes et d'ours; le second, par une danse d'autruches; le troisième, par une entrée de perroquets.

Heureusement pour l'honneur de nos pères, pendant que, sur ce même théâtre de l'hôtel Bourbon, où nous avons vu le *Ballet comique de la Royne*, Mazarin faisait représenter *la finta Pazza* devant Louis XIV enfant, la reine Anne et toute la noblesse, Corneille donnait à la France *Rodogune*.

Mais, par un rapprochement bizarre, cinq ans après, sur ce même théâtre encore, nous trouvons le grand Corneille lui-même abaissant son génie jusqu'à la pièce à machines. En 1650, il y donnait *Andromède*. Nous croyons devoir ici laisser parler Corneille lui-même, et rapporter ses propres paroles. Il va, dans l'argument de ce drame héroïque, comme il l'appelle, nous dire ce qu'était ce genre d'ouvrage, comment il le comprenait, et nous en donner, pour ainsi dire, une poétique.

« Vous trouverez cet ordre gardé dans les changements de théâtre, que chaque acte, aussi bien que le prologue, a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique, que je n'ai employé qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui leur empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre. Mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parce que, communément, les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auraient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avaient eu à instruire l'auditeur de quelque chose de peu important. Il n'en est pas de même des machines, qui ne sont pas, dans cette tragédie, comme les agréments détachés. Elles en font le nœud et le dénoûment, et y sont si nécessaires, que vous n'en sauriez retrancher aucune que vous ne fassiez tomber tout l'édifice. J'ai été assez heureux à les inventer et à leur donner place dans les tissus de ce poëme; mais aussi faut-il que j'avoue que le sieur Torelli s'est surmonté lui-même à en exécuter les dessins, et qu'il a eu des inventions admirables pour les faire agir à propos, de sorte que, s'il m'est dû quelque gloire pour avoir introduit cette Vénus dans le premier acte, qui fait le nœud de cette tragédie, par l'oracle ingénieux qu'elle prononce, il lui en est dû bien davantage, pour l'avoir fait venir de si loin, et descendre au milieu de l'air, dans cette magnifique étoile, avec tant d'art et de pompe, qu'elle remplit tout le monde d'étonnement et d'admiration.

« Recevez cet ouvrage comme le plus achevé qui ait encore paru sur nos théâtres, et souffrez que la beauté de la représentation supplée au manque des beaux vers, que vous n'y trouverez pas en si grande quantité que dans *Cinna* ou dans *Rodogune*. »

Corneille ne daigne pas même faire mention du musicien qui a composé les chœurs de son *Andromède*. Le machiniste a absorbé toute son admiration. On sait pourtant le nom de ce malheureux compositeur; il se nommait Boësset.

L'opéra n'était pas encore né; la *pièce à machines* régnait toujours, et se transformait lentement.

C'est l'abbé Perrin, que Boileau a accablé de ses railleries, et qui n'est célèbre que par ces railleries, qui pensa alors à réaliser l'idée que Baïf avait conçue cent ans auparavant. Perrin eut la gloire de la conduire à exécution; disons la gloire, et non le bonheur, car le pauvre abbé Perrin ne retira de son innovation et de son entreprise que des ennuis et des chagrins.

La naissance de ce premier fondateur de l'opéra français est entourée de nuages; on croit qu'il est né à Lyon, mais on ne sait en quelle année. On ne connaît pas même son véritable nom, les uns l'appelant François, d'autres Paul, et le plus grand nombre Pierre. Tout ce qu'on sait de plus positif sur l'état de l'abbé Perrin, c'est qu'il n'était pas abbé. Il avait pris de lui-même, et comme un vêtement facile et commode à porter, cette qualité d'abbé, qui ouvrait les portes des salons. En 1659, il avait acquis de Voiture la charge d'introducteur des ambassadeurs auprès de Gaston, duc d'Orléans.

C'est en cette même année 1659 qu'il offrit pour la première fois aux Parisiens un opéra composé, sur des paroles françaises, par un musicien français; il fit paraître cet ouvrage sous ce titre : *Première Comédie françoise, en musique, représentée en France; pastorale.*

Le compositeur choisi par Perrin était Cambert, bon musicien, organiste d'une église qui n'existe plus aujourd'hui, l'église Saint-Honoré. Cambert composa la musique de la *Première Comédie françoise,* et cette nouveauté fut représentée pour la première fois à Issy, près Paris, dans la belle maison de M. de Lahaye, disent les écrivains contemporains.

Ce M. de Lahaye était un riche financier qui donna ainsi généreusement l'hospitalité au drame lyrique, et qui fit de sa maison le berceau de l'opéra français.

Jusqu'alors les pièces en musique avaient été chantées par des Italiens; l'ouvrage nouveau fut exécuté par des Français, tous, symphonistes aussi bien que chanteurs, formés par les soins de Cambert : il faut croire que l'exécution ne fut pas inférieure à ce qu'on avait entendu en ce genre, puisque la pièce fut jouée dix fois à Issy, avec un succès tel, que Louis XIV voulut l'entendre, et la fit jouer à Vincennes. Mazarin encouragea ce début; il engagea les auteurs à faire un nouvel ouvrage. Perrin écrivit les paroles et Cambert écrivit la musique d'*Ariane* ou *le Mariage de Bacchus,* seconde comédie française en musique. On commença les répétitions en 1661, dans la même maison d'Issy, et on allait la représenter, lorsque la mort de Mazarin, protecteur du poëte et du musicien, et promoteur de l'entreprise, vint tout arrêter : *le Mariage de Bacchus* ne put s'accomplir, et Ariane fut abandonnée à Issy comme elle l'avait été à Naxos.

Ce ne fut que longtemps après, en 1669, que l'abbé Perrin obtint du roi des lettres patentes pour l'établissement d'une Académie de musique, où l'on chanterait en public des pièces de théâtre. Ces lettres furent signées le 28 juin. Perrin associa à cette exploitation son collaborateur Cambert, pour la composition de la musique, le marquis de Sourdéac, pour la construction des machines, et le sieur de Champeron, financier, qui soutint de son argent l'entreprise naissante.

On peut remarquer en passant que, de tout temps, les financiers ont eu du goût pour l'opéra, et l'ont volontiers protégé.

Les associés se mirent à l'œuvre. Ce n'était pas une médiocre entreprise. Il fallait de nouveau réunir, exercer, discipliner une troupe de chanteurs, de symphonistes, de danseurs. Les répétitions se faisaient dans la grande salle de l'hôtel de Nevers, situé sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'hôtel des Monnaies. Il paraît qu'elles durèrent longtemps, puisque ce fut seulement deux ans après que la nouvelle troupe débuta et inaugura solennellement le théâtre de l'Académie royale de musique par la première représentation de *Pomone*, opéra ou représentation en musique, paroles de l'abbé Perrin, musique de Cambert, ballet de Beauchamp. Cette inauguration eut lieu au mois de mars 1671, il y a maintenant cent soixante-quinze ans, sur un théâtre élevé dans un jeu de paume de la rue Mazarine, en face de la rue Guénégaud, tout près de l'enceinte où je lis aujourd'hui ces notes.

Le succès fut très-grand, et dura huit mois; mais cette entreprise, qui débutait si brillamment, ne devait pas prospérer longtemps. La discorde se mit parmi les associés. Le marquis de Sourdéac avait fait des avances; il ne trouva d'autre moyen de se rembourser que de congédier Cambert et Perrin. Cette circonstance prouve que le sieur de Champeron, peu satisfait des résultats de sa protection, avait prudemment, et en bon financier, déserté l'entreprise. Le marquis de Sourdéac resta seul propriétaire du théâtre, et demanda au poëte Gilbert une pastorale, que Lulli mit en musique.

Nous voyons apparaître pour la première fois dans les affaires de l'Opéra ce compositeur qui devait, plus tard, devenir si célèbre, et régner despotiquement sur les musiciens de son temps. Il était déjà, à cette époque, en possession de la faveur publique, et, ce qui était encore plus important alors, de celle du roi.

Lulli, amené fort jeune en France par le chevalier de Guise, placé chez Mlle de Montpensier, s'était bientôt fait remarquer par son talent sur le violon. Admis au nombre des musiciens de la princesse, il passa, peu de temps après, au service du roi, qui, en 1652 (Lulli avait alors dix-neuf ans), lui donna l'inspection générale de ses violons, et l'autorisa à former une nouvelle bande qu'on appela *les petits violons*. Ceux-ci, sous la direction de Lulli, éclipsèrent bientôt la grande bande des vingt-quatre violons de la chambre du roi, jusque-là réputés fort habiles, et obligés, par leur brevet, d'être les meilleurs violons de France. Cette vieille troupe fut battue. Lulli composa pour ses jeunes élèves des airs de danse, des gigues, des sarabandes qui charmèrent le roi, et par conséquent toute la cour. Bientôt après, il avait composé la musique de plusieurs ballets représentés à Versailles et celle de tous les divertissements des comédies de Molière.

Une fois ce terrible auxiliaire introduit dans le théâtre du marquis de Sourdéac, tout changea encore de face. Lulli sentit qu'il devait devenir le maître; il traita son associé comme celui-ci avait traité les siens; et, profitant de sa position à la cour, de l'ascendant que lui donnait son talent, usant de l'esprit d'intrigue dont il n'était pas dépourvu, il se fit bientôt substituer à Sourdéac dans le privilége de l'Académie royale de musique.

C'est au mois de mars 1772 que furent signées par Louis XIV les nouvelles lettres patentes délivrées à Lulli.

Ainsi se termina l'association des trois fondateurs de l'Opéra, et telle fut leur fortune : Sourdéac, que les magnificences de *la Toison d'or* (1) n'avaient pas enrichi, tant s'en faut, acheva de se ruiner dans son théâtre de la rue Guénégaud. Cambert se retira en Angleterre, où il fit représenter quelques opéras qui réussirent. Quant à l'abbé Perrin, véritable fondateur, il mourut oublié, et son nom même aurait péri sans les sarcasmes de Boileau.

Lulli, en possession du privilége, s'installa dans la belle salle du Palais-Royal, que le roi lui avait donnée. Sous son habile et active direction, l'Académie royale de musique prospéra. Tout à la fois compositeur, chef d'orchestre, chorégraphe, administrateur, il écrivit vingt opéras, et fit sa fortune; il devina l'aptitude de Quinault pour la poésie destinée à être mise en musique, et se l'attacha par un traité qui garantissait au poëte quatre mille livres par opéra. Quinault présentait à Louis XIV plusieurs plans d'opéra, et le roi choisissait le sujet qui lui plaisait le mieux. Cette manœuvre était savante. Qui aurait osé blâmer un opéra dont le roi avait, pour ainsi dire, dicté le programme?

Lulli donna d'abord, sur le théâtre du Palais-Royal, *Cadmus,* premier ouvrage où son esprit prit son essor, puis environ vingt opéras ou ballets en cinq actes.

Il est vrai de dire que, malgré cette division en cinq actes, ces ouvrages étaient courts; ils ne comportaient qu'un petit nombre de scènes; les morceaux étaient d'une brièveté enviable; c'était de la musique sommaire; deux

(1) Le marquis de Sourdéac avait fait représenter, à ses frais, *la Toison d'or*, de Corneille, dans son château de Neubourg.

phrases faisaient un air. Puis l'orchestre était peu chargé. Les violons et les hautbois garnissaient seuls alors l'arsenal du compositeur. Lulli n'écrivait d'ailleurs ordinairement que le chant et la basse de ses compositions. Ses élèves Lalouette et Colasse, qui furent successivement chefs d'orchestre sous ses ordres, ou, comme on disait alors, ***batteurs de mesures,*** remplissaient les parties d'orchestre d'après ses indications. Tout cela explique comment il a pu, au milieu de tous les détails dont il était obligé de se charger, écrire autant d'ouvrages; mais cela n'enlève rien à sa facilité, à son intelligence, à son génie. Car ces ouvrages, composés rapidement, durèrent longtemps et occupèrent le théâtre pendant un siècle. Lulli, dans l'histoire de l'Opéra, remplit une place importante. Ce fut un homme considérable.

Lulli mourut à Paris, le 22 mars 1687, à l'âge de cinquante-quatre ans, des suites d'une blessure qu'il s'était faite au pied en battant la mesure avec sa canne, pendant qu'il dirigeait l'exécution d'un ***Te Deum*** composé par lui pour célébrer la convalescence de Louis XIV. Il avait quarante ans lorsqu'il composa son premier opéra, ***Cadmus,*** dans lequel, comme nous l'avons dit, il s'éleva très-haut, et parfois même jusqu'au génie.

Lulli était actif, entreprenant, homme de plaisir, exigeant et absolu sur son théâtre, spirituel et courtisan dans le monde. Les grands seigneurs, les princes du sang même l'aimaient beaucoup.

Pendant une maladie grave qu'il fit, en 1686, le prince de Conti l'allait voir souvent. Lulli venait de terminer son opéra d'***Armide*** et l'on attendait la représentation avec impatience.

— Tu es donc bien malade, mon pauvre Baptiste, lui dit le prince de Conti, puisque ton confesseur t'a fait brûler ton opéra d'***Armide?***



Portrait de Perrin, l'un des fondateurs du Grand-Opéra. Dessin de Pastelot.

— Hélas! oui, monseigneur!

— Et tu as pu te décider à jeter au feu un si grand ouvrage?

— Paix, paix, monseigneur, parlez plus bas, j'en ai gardé une copie.

Lulli se rétablit et eut encore la satisfaction de voir le grand succès d'***Armide.*** Il mourut l'année suivante, laissant une grande fortune et trois fils qu'il avait eus de Madeleine Lambert, sa femme, fille de Michel Lambert, le célèbre chanteur de salon, que nous connaissons surtout par les vers de Boileau et de La Fontaine.

Ce fut Lulli qui établit en France l'opéra sur des bases solides et durables; mais ses ouvrages ne devaient pas lui survivre.

Rameau, qui vint après lui, fit une révolution dans l'art, sans toutefois atteindre encore le but.

Chose étrange! c'était un musicien allemand qui devait achever à Paris l'œuvre commencée à Florence, il y avait deux cents ans, par les hommes les plus distingués de la cour de Médicis; et, par un rapprochement non moins remarquable, le sujet d'***Orphée*** devait ouvrir et fermer le cercle où s'étaient agités tant d'esprits supérieurs. Ce que les autres avaient voulu trouver avec leur curiosité, avec leur amour pour les choses antiques, ce grand artiste le devinait avec son âme, avec ce sentiment exquis qui le guidait vers tout ce qui était grand, simple et vrai. Cet homme de génie, ce créateur de la tragédie lyrique en France, ce fut Gluck, l'immortel auteur d'***Armide,*** d'***Alceste*** et d'***Orphée*** (1).

F. HALÉVY,

Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

(1) Voyez les études sur Rameau, Gluck et Piccini, *Musée des Familles*, t. XXI, p. 105, et XXIII, p. 265, 297.



CHRONIQUE DU MOIS.

ANECDOTES DE LA GUERRE ET DE LA PAIX (1).

LE DRAPEAU DÉCORÉ.

Avant de suivre notre armée triomphante à Milan, n'oublions pas un touchant épisode, la remise de la croix de la Légion d'honneur au drapeau du 2e régiment de zouaves : c'est encore un soldat qui va nous faire ce récit.

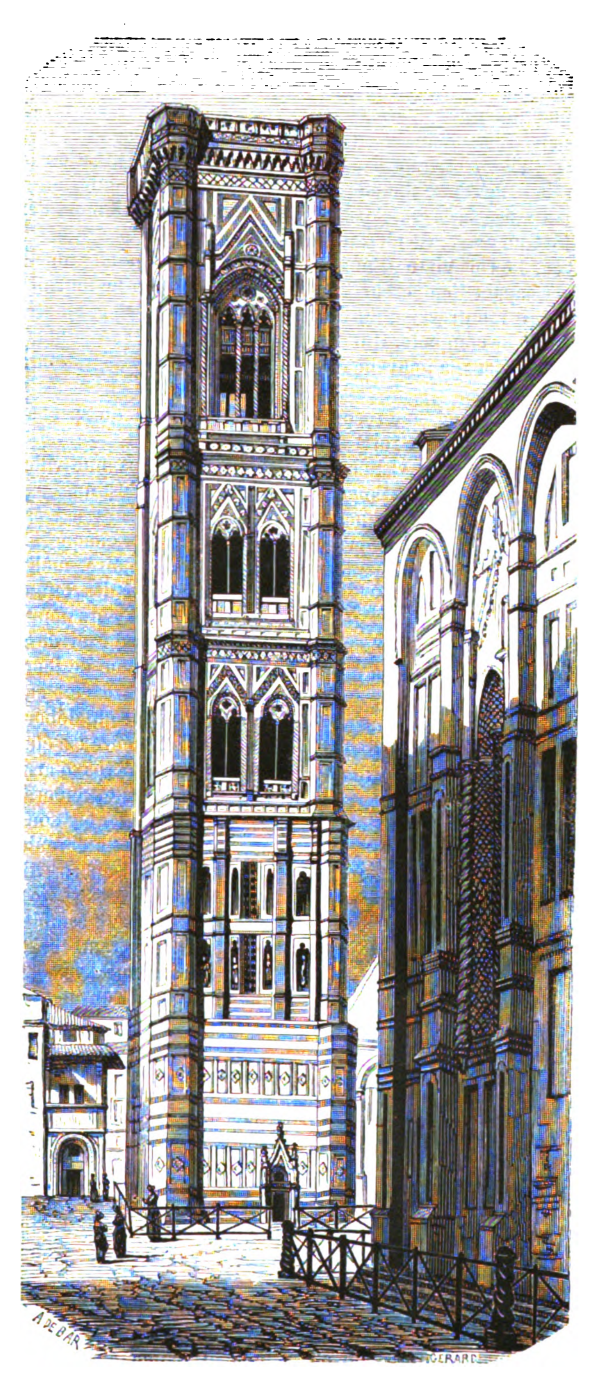
Brescia, 19 juin 1859.

« Ma bonne mère,

« Quel beau jour pour mon régiment que le 19 juin ! Notre drapeau a été décoré de la croix de la Légion d'honneur. A midi, le régiment était en grande tenue, sous les armes ; les officiers généraux s'y trouvaient ; le maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, vint avec son escorte, nous fit former le carré, face en dedans, fit avancer le drapeau au milieu et nous dit :

« Soldats du 2e régiment « de zouaves, l'empereur, « voulant conserver les habitudes de l'ancien Empire, a décrété que les « drapeaux des régiments « qui feraient une action « d'éclat seraient décorés « de l'ordre de la Légion « d'honneur. Zouaves, vous « méritez tous une récompense, car tous vous vous « êtes montrés dignes du « nom de Français ; vous « vous êtes avancés sur l'en« nemi sans hésiter ; vos « pères, qui vous contemplent, sont fiers de vous. « L'honneur de la bataille « de Magenta vous revient.

« Le drapeau du 2e de « zouaves est le premier de « l'armée d'Italie qui sera « décoré. Je suis heureux « que ce soit dans le « deuxième corps d'armée « que je commande qu'un « tel honneur soit rendu, et « je suis fier que ce soit vous, « soldats, qui ayez mérité « cet honneur. Mais ce n'est « point encore assez, zoua« ves, il faut que votre dra« peau porte bientôt la croix « d'officier de la Légion « d'honneur. »



Le Campanile de Florence. Dessin de A. de Bar. (Photographie communiquée par M. Stop.)

« Alors, s'avançant vers le drapeau, il dit : « Aigle « du 2e régiment de zoua« ves, sois fier de tes sol« dats ; au nom de l'empe« reur, et d'après les pou« voirs qui me sont dévo« lus, je te donne la croix « de chevalier de la Légion « d'honneur. »

« S'avançant de nouveau, il décora notre drapeau aux cris de *Vive l'empereur !* il voulut parler de nouveau, mais l'émotion l'en empêchait. Puis, faisant approcher les soldats qui méritaient des récompenses, il donna cinq croix et vingt et une médailles militaires ; mon capitaine est du nombre des décorés. »

MILAN.

L'entrée de l'armée franco-sarde à Milan, c'était l'affranchissement de la Lombardie. On ne savait pas encore jusqu'où iraient nos soldats, mais on savait déjà qu'ils ne reculeraient pas d'une semelle. Aussi jamais on ne vit triomphe plus éclatant que celui de Napoléon III, de Victor-Emmanuel et de leurs troupes victorieuses dans la belle cité du Dôme.

— Il est sept heures du matin, écrivait le 8 juin M. Edm. Texier : tout le Corso est inondé d'une foule immense ; les femmes aux balcons et aux fenêtres tiennent à la main d'énormes bouquets et des lauriers. Vers sept heures un quart l'empereur et le roi de Piémont, qui arrivent de Quarto-Cagnino, font leur entrée dans Milan. Quand les cent-gardes qui marchent en tête du cortége commencent à défiler dans le Corso, les vivat éclatent pour ne plus cesser à la vue de

(1) Voyez ci-dessus p. 338, et les livraisons de juin et de juillet derniers (articles spéciaux et *Chroniques*).

l'empereur et de Victor-Emmanuel; les bouquets et les couronnes, lancés de toutes les fenêtres, forment une litière de roses et de lauriers; les femmes agitent leurs mouchoirs, et, le corps penché sur la rampe des balcons, elles semblent vouloir se précipiter. C'est la frénésie de l'enthousiasme.

Ce Corso a un aspect merveilleux. Tous les balcons sont recouverts d'étoffes en soie ou en velours bordées de franges d'or. Toutes les femmes, coiffées en cheveux, et beaucoup en toilettes de bal, dépouillent les orangers plantés dans des caisses de chaque côté des balcons et en jettent les feuilles sur les soldats. Chaque maison a au moins vingt drapeaux tricolores italiens et français. Les officiers agitent leurs sabres en signe de remercîment; les femmes envoient des fleurs et des baisers; la foule distribue des couronnes à chaque soldat qui passe. Ce n'est plus de l'enthousiasme, c'est du délire. Le roi Victor-Emmanuel marche au milieu de la rue, ayant l'empereur à sa droite : l'empereur, victorieux, veut montrer à l'Europe qu'il n'a point entrepris une guerre de conquête. Il n'entre, en quelque sorte, que le second dans la nouvelle capitale de Victor-Emmanuel.

L'armée sarde défile ensuite, et l'enthousiasme recommence. Puis l'empereur, qui a été conduire le roi à son palais, repasse par le Corso, après avoir été visiter les blessés français, et alors ce sont des cris, des trépignements, des pluies de fleurs et de couronnes, des démonstrations dont il est impossible de se faire une idée quand on ne connaît pas la nature expansive des populations méridionales. Des hommes du peuple se jettent littéralement sous les pieds du cheval de l'empereur, obligé de l'arrêter court pour ne pas les écraser. Du Corso, l'empereur se rend à la villa Bonaparte, où il a établi son quartier général.

La foule est tellement grande dans le Corso, ajoute notre confrère, que je n'ai pu aller au Dôme, qui n'est qu'à deux cents pas de l'hôtel de la Ville, où je suis logé. L'uniforme a seul le droit d'aller et de venir. Devant l'uniforme, les groupes les plus compactes s'ouvrent par le milieu pour lui laisser un passage libre. On ne peut se figurer le prestige qu'exerce aujourd'hui à Milan le galon de laine d'un simple caporal de l'armée française.

Un général de brigade traversait le Corso tout à l'heure, et le public, croyant reconnaître dans ce général le maréchal Mac-Mahon, criait de toutes ses forces : *Viva il duca di Magenta! viva il vincitore!* et les cris continuaient malgré les dénégations du général qui s'épuisait à dire : *Io non sono il maresciallo;* et les bouquets pleuvaient et les couronnes, et les cris retentissaient de plus belle : *Viva il vincitore duca di Magenta!*

A onze heures, le lendemain, jour du *Te Deum*, toutes les cloches de Milan se mettent en branle, les tambours battent au champ sur toute la ligne, les clairons déchirent l'air de leurs notes perçantes, et l'empereur et le roi, à cheval suivis d'un nombreux état-major, apparaissent à l'extrémité du Corso. Je m'étais figuré que toutes les fleurs et toutes les couronnes entassées sur les balcons et sur les fenêtres avaient été jetées aux voltigeurs et aux chasseurs à pied; mais Milan avait décidément dépouillé tous ses parterres, dévasté tous ses jardins en prévision de l'entrée triomphale des Piémontais et des Français. La pluie de roses a recommencé de plus belle; les couronnes voltigent et les bouquets se croisent, et, à un certain moment, le cheval de l'empereur et le cheval du roi, devenus le point de mire de tous les projectiles, se cabrent sous leurs cavaliers.

L'empereur, qui monte un cheval anglais de pur sang, fait signe aux dames de mettre plus de modération dans le lancement des bouquets, qui frappent et effrayent son cheval. Inutile recommandation. L'élan est donné, et parmi toutes les belles Milanaises en robe blanche et aux cheveux noirs tordus comme des serpents, c'est à qui lancera les bouquets les plus gros et les fleurs les plus brillantes. Le cortége impérial et royal arrive cependant sans encombre sur la place de la cathédrale. L'évêque coadjuteur, Mgr Caccia, à la tête des chanoines coiffés de la mitre blanche, vient recevoir les deux souverains, et la cérémonie commence, cérémonie imposante, magnifique et sublime. Cri de joie vers Dieu d'une nation tout entière et de deux armées triomphantes réunies en une seule!

A la sortie du Dôme, l'enthousiasme a redoublé encore.

— Figurez-vous, dit M. Amédée Achard, quelque chose qui n'a de nom dans aucune langue, un délire pour lequel le dictionnaire ne fournit pas de mot; multipliez l'ivresse par l'enthousiasme, ajoutez la frénésie à l'exaltation, cherchez ce que la joie la plus folle peut produire d'épanouissement et d'exubération dans la manifestation des sentiments les plus vifs et les plus chauds, et vous aurez à peu près une idée du spectacle que présente Milan aujourd'hui.

Ce n'est plus une ville, c'est un volcan; ce n'est plus du bonheur, c'est une explosion.

Toutes les rues pavoisées de drapeaux flottant à chaque fenêtre, à chaque balcon des tentures; le satin, le drap d'or, la moire, mêlant leurs reflets et leurs chatoiements; partout des femmes parées à ravir battant des mains, agitant leurs mouchoirs, lançant des fleurs et qui, lasses d'applaudir et de sourire, jetaient les baisers par centaines du bout de leurs doigts dans la foule inondant les rues et se pressant autour des bataillons, et, sur tout cet enivrement qui déborde, un soleil de feu qui remplit la ville de lumière : c'était à donner le vertige.

Quand le corps d'armée du général Mac-Mahon a défilé par la ville, encore tout couvert de la poudre héroïque de Magenta, son général marchant en tête, un tonnerre de cris a ébranlé la cité lombarde.

On aurait dit que la ville étouffée retrouvait la respiration. Jamais, certes, je n'avais vu, jamais je ne reverrai peut-être une fête semblable. »

Le soir, au grand théâtre de la Scala, nouvelle explosion et nouveaux transports Cette immense salle de spectacle, la plus vaste de l'Europe, était pleine de rayonnements, reprend M. Texier. Tous les diamants ne sont pas seulement à Londres, à Vienne et à Paris : des rivières, je devrais dire des fleuves, serpentaient sur le sein des dames milanaises, et roulaient sur le col, autour des bras, dans les cheveux de ces belles patriciennes leurs ondes étincelantes. Presque toutes les femmes portaient le ruban tricolore en sautoir. Quelques-unes avaient des toilettes vertes, rouges et blanches. Les six étages de loges étaient resplendissants. La loge impériale et royale placée au centre est un superbe appartement ouvert qui s'élève jusqu'aux deux tiers de la salle. L'intérieur des autres loges est également décoré de tapisseries de soie, de candélabres, et la plupart ont une chambre élégante où l'on joue et où l'on soupe.

L'empereur et le roi, à leur entrée dans la salle, ont été accueillis par des tonnerres de vivat. Hommes et femmes, tout le monde se tenait debout, et pendant les deux heures qu'a duré le spectacle, on se levait de cinq minutes en cinq minutes pour agiter les mouchoirs et crier : Vive l'empereur et vive le roi! C'était l'enthousiasme du Corso

transporté à la Scala, un de ces accès de délire dont nous autres peuples du Nord nous ne pouvons nous faire une idée si nous n'en avons été témoins. Le spectacle avait été donné au profit des familles de ceux qui sont morts en combattant.

Ceci nous amène à la véritable manifestation du cœur, à celle qui vraiment a eu un caractère touchant et noble, à celle par laquelle la population a fait voir de quel esprit elle est animée, et qui a eu lieu au moment de la promenade quotidienne (*passagiata*) dans le Corso.

La *passagiata* a été remplacée par un pèlerinage à Melegnano. Toute l'aristocratie a envoyé ses voitures sur le champ de bataille pour recueillir les blessés, en même temps que la municipalité faisait des réquisitions de charrettes et de voitures.

Une longue file de calèches et de landaus armoriés sortaient de la *porta Romana*, conduits par des cochers en livrée. J'ai vu des dames de Milan sauter sur la route, prendre des blessés par les bras, les aider à s'asseoir sur les coussins et monter bravement sur le siége, à côté du cocher, s'il n'y avait plus de place pour elles dans l'intérieur.

L'action était touchante; elles y apportaient un élan et une simplicité qui en augmentaient le prix.

Il est peu de palais et de grandes maisons à Milan qui n'aient donné la plus aimable et la plus empressée hospitalité à nos blessés. On a tenu à honneur de les soigner en frères, et ceux qui revenaient du champ de bataille ont pu croire que leurs familles étaient accourues au-devant d'eux.

Et cependant, — pour terminer par un trait de comédie qui n'a pas échappé à la finesse de M. Achard, — l'aspect des murailles, où s'étalent vingt affiches, rappelle vaguement les fameuses murailles de Paris en 1848. Que d'avis! et par-ci par-là quelques proclamations et autant de décrets. La foule s'arrête tout à l'entour et fait encombrement au coin des rues. On lit parfois l'affiche à haute voix pour l'instruction des curieux trop éloignés. La chose faite, on applaudit, d'autres curieux accourent, et on passe.

Çà et là on a installé des corps de garde pour la garde civique. Des citoyens, armés de fusils, se promènent devant la porte, fumant des cigares avec frénésie. Le cigare témoigne qu'on est libre. Vous savez que pendant la domination autrichienne il était établi que personne n'allumerait une feuille de tabac, ce qui contrariait vivement la régie de l'empire, et, partant, le ministère des finances. Aujourd'hui, le patriotisme exige le contraire.

SOLFERINO.

Solferino est la revanche manquée des Autrichiens; ils ont fait là leur première attaque et subi leur dernière défaite avec leur armée entière, commandée par l'empereur François-Joseph, contre l'armée franco-sarde, commandée par l'empereur Napoléon III et le roi Victor-Emmanuel.

Trois à quatre cent mille hommes des deux côtés.

Tous les enjeux étaient sur le tapis; la partie a été héroïque de part et d'autre, et gagnée chèrement par la France et le Piémont. C'est une des plus grandes, des plus sanglantes et des plus glorieuses journées des annales militaires. Tous les princes, tous les généraux, tous les soldats de l'empereur d'Autriche étaient autour de lui. Tous les maréchaux, tous les officiers de l'empereur Napoléon et de son royal allié: Baraguey d'Hilliers, Mac-Mahon, Niel, Canrobert, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, La Marmora, etc., ont partagé les périls et la gloire de leurs souverains. Nous croyons donc devoir emprunter au *Moniteur* lui-même le résumé de cette page d'histoire :

« La journée du 24 juin 1859 a été marquée par une de ces batailles qui, si elles ne terminent pas la guerre, permettent du moins d'en pressentir la solution. L'empereur d'Autriche commandait en personne : il a pu voir de quelle nation il s'était fait l'ennemi.

« Les Autrichiens, en se retirant précédemment devant nous, se ménageaient un retour offensif. Leur retraite si décidée derrière le Mincio avait eu pour but de nous inspirer une confiance aventureuse, de laisser un vaste champ à la rapidité de nos mouvements, et d'exposer ainsi nos colonnes, éloignées les unes des autres par l'ordre de marche, à une attaque soudaine qui eût pu les affaiblir en les isolant. Mais heureusement l'empereur ne s'est pas départi de cette haute prudence qui domine jusqu'à son courage; plus l'armée alliée avançait, plus nos colonnes se fortifiaient les unes les autres en se resserrant.

« Dans la nuit du 23 au 24, on apprit que les Autrichiens repassaient le Mincio et marchaient à notre rencontre. Une bataille était imminente. Toute l'armée ennemie, revenue sur ses pas, se préparait à nous disputer le passage; Solferino, San-Cassiano, Gavriana, positions formidables, étaient occupés par les Autrichiens, qui, soutenus par une nombreuse artillerie, couronnaient toutes les hauteurs jusqu'à Volta. Sur leur gauche, dans la plaine, entre Volta, Gurdizzolo et Medole, s'avançaient de nombreuses colonnes avec de l'artillerie et de la cavalerie pour déborder notre droite et la tourner. L'ennemi avait en outre, entre Solferino et Peschiera, des forces considérables qui devaient s'opposer à l'armée du roi de Piémont, marchant de Desenzano à Pozzolengo. Les armées occupaient ces positions quand, à cinq heures du matin, le 1er corps (maréchal Baraguey d'Hilliers) commença à s'engager devant Solferino. Les hauteurs et le village furent enlevés et occupés de haute lutte après un combat acharné. Pendant ce temps, le 2e corps (maréchal de Mac-Mahon), qui était à droite du 1er dans la plaine, s'étendait vers sa propre droite pour se relier avec le général Niel, qui marchait sur Medole.

« L'empereur avait pris le commandement de toute l'armée; Sa Majesté fit avancer l'infanterie et l'artillerie de la garde pour s'établir entre le 1er et le 2e corps, et pour enlever San-Cassiano. Puis, pour renforcer la droite du maréchal Mac-Mahon (2e corps), un peu vulnérable à cause de l'éloignement du général Niel, Sa Majesté envoya toute la cavalerie de la garde, et les deux divisions de cavalerie du 1er et du 3e corps pour remplir le vide entre le 2e et le 4e corps.

« Le maréchal Canrobert avait été chargé de surveiller le mouvement des Autrichiens attendus du côté de Mantoue.

« Pendant toute la journée, on s'est battu en avançant lentement, mais en avançant toujours en bon ordre, les corps se reliant entre eux. Le 1er corps, après s'être emparé de Solferino, a enlevé toutes les positions les unes après les autres, dans la direction de Pozzolengo. La nuit seule a pu l'arrêter. La garde s'est portée sur San-Cassiano et sur Gavriana en couronnant les crêtes. Ce dernier village a été enlevé avec un grand entrain sous les yeux de l'empereur, qui dirigeait lui-même le feu de l'artillerie.

« Quant au 4e corps (général Niel), il avançait pas à pas, gagnant toujours du terrain. Il y eut un moment, vers quatre heures de l'après-midi, où, pour soutenir leur re-



traite, les Autrichiens firent un suprême effort pour s'établir entre le 4e et le 2e corps. Une lutte acharnée s'engagea; l'infanterie et l'artillerie y prirent part, et la cavalerie, par plusieurs charges, acheva de décider le succès de cette grande journée. Ce fut là le dernier acte de la bataille. Les Autrichiens se mirent en retraite sur toute la ligne. Cette retraite fut favorisée par un orage épouvantable qui dura plus d'une heure : le tonnerre, la grêle, le vent, enfin une trombe affreuse, produisirent un tel effet, qu'on ne distinguait plus rien sur le champ de bataille.

« Quand le temps fut devenu calme, l'ennemi avait disparu, et l'on voyait au loin la direction que prenaient ses colonnes de retraite. L'empereur d'Autriche, qui logeait à Gavriana, dans l'endroit même où plus tard l'empereur

Types et uniformes franco-sardes : cavalerie de Gênes; état-major, chevau-légers, garde civique sardes; grenadier de la garde impériale de France; carabinier sarde. Dessin d'après nature, par M. Stop.

a établi son quartier général, a quitté vers quatre heures le lieu de la bataille, en se retirant du côté de Goïto. Des hauteurs de Gavriana on a pu voir la forte colonne de poussière qui s'élevait sous les pas de son escorte.

« L'empereur Napoléon a été en quelque sorte supérieur à lui-même : on l'a vu partout, toujours, dirigeant la bataille; tout le monde autour de lui frémissait du danger qui le menaçait sans cesse ; lui seul semblait l'ignorer. La protection dont Dieu l'a couvert s'est étendue à son état-major; un cent-garde seul a été blessé près de Sa Majesté; plusieurs chevaux de l'état-major et de l'escorte ont été tués ou blessés. » (*Moniteur*.)

Quand le sort de la bataille a été décidé, l'empereur d'Autriche, suivi de son escorte, s'est éloigné par le village de Volta, au milieu du désordre et de l'encombrement produit par le mouvement de retraite d'une grande armée. Il paraît même que son état-major a eu beaucoup de peine à lui frayer un passage au milieu des fuyards.

Un officier autrichien mourant ayant remis à l'une des personnes de la suite de l'empereur une très-belle montre et des bagues, sur le champ de bataille de Sol-



Types et uniformes autrichiens: officier croate (petite tenue), hussard hongrois, officier de chasseurs tyroliens, uhlan, officiers croates (grande et petite tenue). Dessin d'après nature, par M. Stop.

ferino, l'empereur a ordonné que ces objets précieux seraient portés aux avant-postes autrichiens à la première occasion.

Un soldat du 2me bataillon des chasseurs à pied annonçait ainsi la mort de son frère aîné tué à Solferino :

Au camp de Pozzolengo, 25 juin.

« Mes chers parents,

« Puisque tôt ou tard il faut que vous le sachiez, j'aime mieux, quoique ce soit une triste nouvelle, vous l'apprendre moi-même. Hier, 24 juin, à six heures du

matin, nous avons attaqué les Autrichiens, qui s'étaient retranchés sur les montagnes de Sanfrino ; c'était une rude tâche que celle qui nous était échue, car nous étions obligés de les débusquer de ces hauteurs où ils étaient bien plus nombreux que nous. Ils étaient fortifiés derrière les arbres et les broussailles dont ces montagnes sont garnies. Nous recevions des coups de fusil à dix ou douze pas de distance; mais contre les Français ils ne pouvaient pas tenir; nous les avons fait battre en retraite jusqu'au village de Sanfrino. Sur le sommet de cette montagne se trouve le cimetière; il était rempli d'Autrichiens; c'est là que nous avons perdu le plus de monde, car il fallait aller à découvert contre un ennemi caché derrière les murs ; ils nous fusillaient à bout portant.

« Bientôt l'artillerie, placée sur le mamelon que nous venions de leur faire quitter, a commencé de faire feu dans le cimetière ; mais, comme pour le moment il n'y avait que deux pièces, et qu'elles étaient obligées de faire taire une de leurs batteries placée sur un mamelon dans la plaine, elles ne pouvaient suffire. Enfin, après un combat de sept ou huit heures, on est parvenu à entrer dans le cimetière, à la baïonnette, par-dessus les murs; alors ils ont rendu les armes.

« Je vous prie de croire que j'ai reçu un baptême complet; je me suis trouvé en avant avec des zouaves et des chasseurs, entre le cimetière et le village, près d'une heure et demie entre trois feux, en avant, à droite et à gauche ; j'ai eu une épaulette enlevée ; mon gobelet, que je présentais à un blessé qui me demandait à boire, a été enlevé par une balle. Enfin, le pauvre Alphonse, qui combattait plus haut que moi, n'a pas été aussi heureux ; il a reçu une balle dans le flanc droit, et une autre dans le ventre en même temps. Je ne l'ai pas vu tomber, mais on m'a dit qu'il était mort instantanément et qu'il n'avait pas souffert ; il a été tué sous les murs du cimetière, en brave ; ce n'est qu'en recherchant le régiment que j'ai vu où il était tombé, sur le bord de la route ; dans le moment, j'aurais bien voulu avoir le même sort que lui, car c'est une belle mort que celle du champ d'honneur.

« Je l'ai bien embrassé et lui ai dit un dernier adieu pour vous tous ; puis je l'ai fait enterrer par des hommes de ma compagnie, et j'ai fait une croix que j'ai placée sur sa tombe. J'ai fait une prière pour lui. Ne vous chagrinez pas; son heure était sonnée ; Dieu l'a voulu... »

Autre lettre, — charmante et admirable, — que nous trouvons dans *l'Univers*, le journal le mieux renseigné sur l'Italie.

Castiglione, 25 juin.

« Chère mère,

« Je suis encore vivant, très-vivant et bon vivant. Seulement je ne suis plus complet comme un omnibus les jours de pluie.

« Le chirurgien du régiment vient de me couper la jambe. Je m'étais habitué à l'avoir, et la séparation a été cruelle Mon sergent-major me dit, pour me consoler, que j'aurai maintenant une jambe faite au tour...

« Allons, bonne mère, ne pleure pas; songe que j'aurais pu être tué, comme une foule de mes braves camarades. C'est ceux-là ou plutôt la famille de ces pauvres amis qu'il faut plaindre.

« Réjouis-toi donc au contraire, bonne mère ; tout est profit pour toi ; je vais bientôt aller te rejoindre pour ne plus te quitter, ma jambe de bois me forçant à rester près de toi. Je ferai tout ce qu'il te plaira, ta chère partie de piquet.

« Tiens, voilà une larme qui tombe sur ce papier ; ce n'est point une larme de regret, mais de bonheur, car je vais bientôt t'embrasser.

« Ton fils. »

LA PAIX DE VILLAFRANCA.

Après Solferino, on s'attendait à la longue guerre des siéges. Déjà les canons piémontais étaient braqués sur Peschiera. Tout à coup, un armistice est annoncé ; puis les deux empereurs se donnent rendez-vous à Villafranca. Voici les détails de cette mémorable entrevue, empruntés à un témoin oculaire:

— Peu de minutes avant neuf heures, quelqu'un placé en vedette au haut du clocher signale sur la grande route qui traverse la ville deux tourbillons de poussière ; l'un s'élève du côté de Valeggio, quartier général français; l'autre, du côté de Vérone, quartier général autrichien. Les cloches se mettent en branle.

A neuf heures précises, le cortége de l'empereur Napoléon entre dans Villafranca. L'empereur est seul en avant, monté sur le cheval bai qui lui sert habituellement depuis le commencement de la campagne. Sa Majesté porte la petite tenue de général de division. Elle est suivie du maréchal Vaillant, chef d'état-major général de l'armée, du général de Martimprey et de toute sa maison militaire. Puis viennent les cent-gardes, dont les armures étincellent au soleil, et un escadron de guides. Tous ces cavaliers arrivent au grand trot sur la grande place de Villafranca.

Un officier d'ordonnance arrive au galop du côté de la porte de Vérone, et prévient l'empereur Napoléon que l'empereur François-Joseph n'est plus qu'à une petite distance de la ville. Le cortége repart au trot et dépasse Villafranca jusqu'à la distance d'un kilomètre.

C'est là que les deux empereurs se sont rencontrés, sur une route poudreuse, en plein soleil, au milieu de cette même plaine où ils devaient quelques jours auparavant se livrer bataille.

Les cortéges se sont arrêtés, et j'ai vu les deux empereurs à cheval se détacher de leur suite et s'avancer l'un vers l'autre. D'abord ils se sont salués, et, quand les chevaux ont été assez près, Napoléon III a tendu la main à François-Joseph, qui l'a saisie et l'a serrée cordialement.

Puis ils ont tourné bride et sont revenus à Villafranca, l'empereur des Français tenant la droite, et l'empereur d'Autriche la gauche.

François-Joseph était accompagné de M. le feld-maréchal baron de Hess et de ses officiers d'ordonnance. Il portait un uniforme de général de cavalerie en petite tenue, composé d'une petite jaquette bleu de ciel, d'un pantalon de casimir de la même couleur. Il n'avait ni cordons, ni croix. L'héritier des Hapsbourg a tous les traits qui caractérisent sa race. Il est grand, blond, et ressemble beaucoup à son frère Maximilien que nous avons vu à Paris; il a, comme lui, la lèvre épaisse, la moustache frisée et réunie à des favoris touffus. Le vieux général de Hess, très-vert encore pour son âge, portait l'uniforme et tous les insignes de son grade.

L'état-major autrichien était assez nombreux, mais beaucoup moins brillant que l'état-major français. Les



corps des gardes nobles et celui des uhlans, qui forment l'escorte de l'empereur, se trouvaient entièrement éclipsés par nos cent-gardes et même par les guides.

Les gardes nobles portent le casque en cuir bouilli, une tunique bleue avec des parements rouges. Les uhlans ressemblent assez à notre garde nationale à cheval, à cette différence près que les parements et les lisérés rouges de nos gardes nationaux sont orange dans l'uniforme des cavaliers autrichiens.

Pendant le trajet qu'il y avait à faire pour retourner à Villafranca, les cent-gardes français ont cédé le pas aux gardes nobles, mais les guides sont passés devant les uhlans.

A Villafranca, une maison avait été préparée pour recevoir les deux souverains, celle de M. Carlo Gaudini Morelli, située dans la rue principale de la ville, et dans laquelle l'empereur d'Autriche avait déjà passé une nuit avant la bataille de Solferino. Cette maison est simple; elle a une façade très-ordinaire, et, dans l'intérieur, un ameublement confortable, mais sans luxe. Je l'avais visitée dans la matinée, et j'avais vu, outre la chambre à coucher de François-Joseph, le petit salon peint à fresque, préparé pour la conférence de ce jour.

Je l'ai bien étudié dans tous ses détails, ce petit salon désormais historique. Les peintures des murailles ne sont pas de premier ordre; elles représentent des paysages invraisemblables, sous des draperies impossibles. Il y a deux canapés, des fauteuils en petit nombre et des chaises en abondance. L'étoffe des meubles est verte.

Au milieu se trouve une table carrée recouverte d'un tapis vert. Sur cette table, pendant que je visitais l'appartement, on est venu porter un vase de fleurs toutes fraîches, qui ont répandu dans le petit salon une odeur suave.

C'est là, autour de cette table, devant ce bouquet de fleurs, que Napoléon III et François-Joseph se sont enfermés seuls pendant une heure environ. Personne n'a assisté à cette conversation, et je puis ajouter hardiment que tout le monde ignore ce qui s'est passé entre les deux souverains. Mais il y avait, pendant qu'ils conféraient ensemble, comme une attente solennelle.

Je me trouvais alors sur la place de Villafranca, d'où je voyais le seuil de la maison Gaudini occupée par les escortes. On n'entendait, pour ainsi dire, aucun bruit. Toutes les conversations s'étaient suspendues. C'est une émotion dont je garderai toute ma vie le souvenir, et qu'il m'est impossible de vous traduire telle que je l'ai ressentie.

Vous ne vous attendez pas, je pense, à des détails sur l'entretien des deux empereurs. Jamais indiscrétion n'aurait été plus difficile à commettre. Tout ce que je peux vous dire, c'est que, lorsqu'ils sont sortis de leur petit salon, Napoléon III et François-Joseph paraissaient rayonnants. Ce dernier a adressé à l'état-major de l'empereur quelques paroles qui exprimaient toute son admiration pour notre brave armée.

Sa Majesté a présenté la main au maréchal Vaillant, au général de Martimprey et au général Fleury; elle a échangé de nouvelles marques d'amitié avec Napoléon III, et est remontée à cheval pour retourner à Vérone.

L'empereur Napoléon est reparti à onze heures pour le quartier général de Valeggio.

Et le lendemain, le monde étonné apprenait que, sans congrès ni protocoles, les deux empereurs avaient fait et signé la paix dont vous savez les conditions heureuses.

Avaient-ils lu tous deux cette admirable page du *Télémaque* de Fénelon?

« O roi Idoménée, nous tenons, comme tu vois, l'épée dans une main, et dans l'autre une branche d'olivier. Voilà la paix, ou voilà la guerre : choisis.

« Nous aimerions mieux la paix : c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le rivage de la mer, où le soleil rend la terre fertile et produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits : c'est pour elle que nous nous sommes retirés sur ces hautes montagnes toujours couvertes de neige.

« Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, et si la politesse dont ils se piquent ne leur inspirent que l'amour de la guerre, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous nous ferons gloire d'être toujours ignorants et barbares, mais justes, fidèles, désintéressés, accoutumés à nous contenter de peu et à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup.

« Ce que nous estimons, c'est le travail, la santé, la frugalité, la liberté; c'est l'amour de la vertu, la crainte des dieux, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la bonne fortune, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité aux forts comme aux faibles, aux petits comme aux grands.

« Nous avons horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins et pour alliés.

« Si les dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment la modération, la paix, et qui font tout pour l'obtenir, sont justement les plus redoutables dans la guerre...

« Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la source de tant de biens qui découlent de la liberté sage et de la paix; ne serez-vous pas glorieux de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans une bienfaisante tranquillité et un aimable repos? »

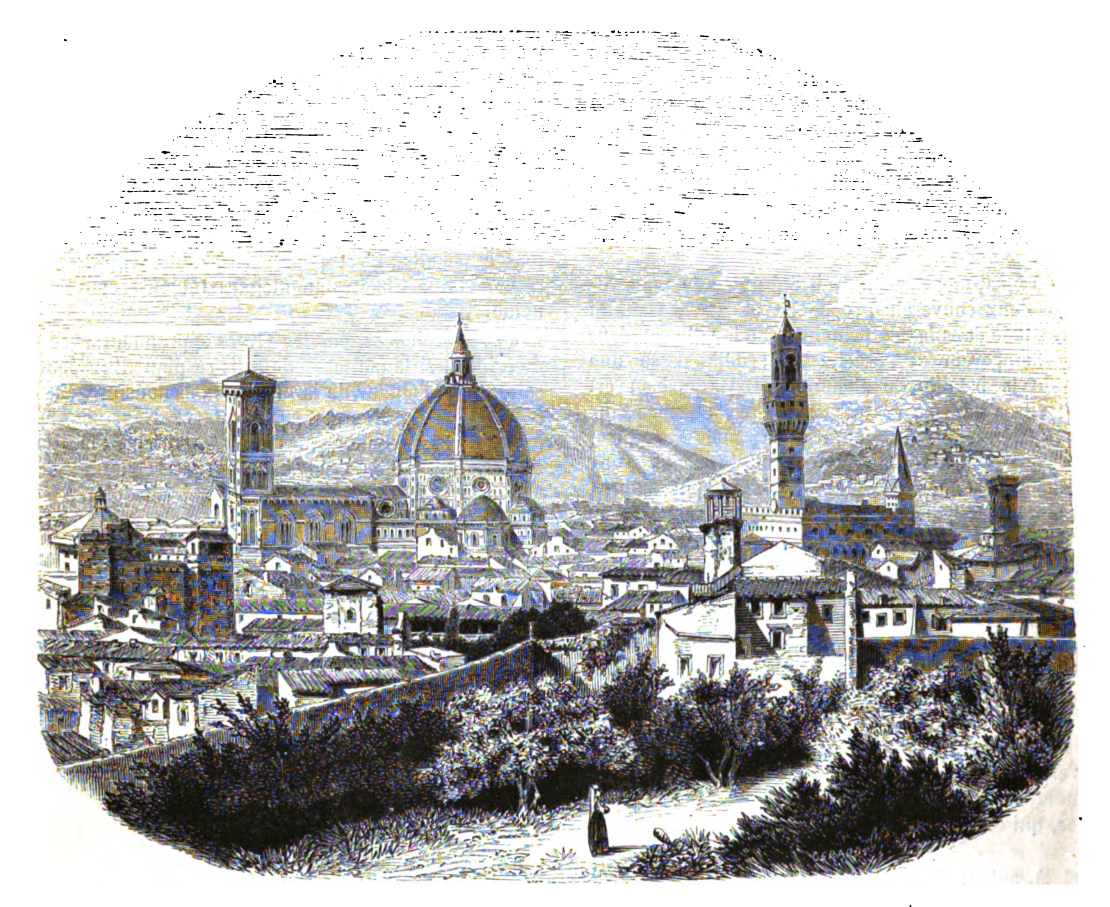
Nous demandons, avec M. Béliard, que ce chapitre soit déposé sur la table du Congrès qui achèvera de régler les affaires de l'Italie, et que la lecture en soit faite, à l'ouverture de chaque conférence, par le plénipotentiaire francais, — qui sera, dit-on, M. le baron de Bourqueney, l'homme le plus capable de comprendre Fénelon et de le faire comprendre aux autres.

PITRE-CHEVALIER.

P. S. Nos étapes en Italie nous conduiront bientôt à Venise, à Rome et à Florence, ce paradis terrestre, dont nous donnons aujourd'hui, comme avant-goût, la vue générale et le fameux Campanile. Un simple soldat du train (corps du prince Napoléon) nous écrit qu'il n'a rien vu de pareil à ce clocher merveilleux et à cette ville de palais. Ils seront décrits dans le *Musée des Familles*, par la seule plume digne de lutter avec le crayon de M. de Bar, la plume de M. Méry, qui nous le promet en ces termes :

« Mon cher ami, la guerre m'ayant fermé les ponts du « Rhin, je me suis fait une Allemagne à Auteuil, où j'ai « pour voisin Rossini, dont je traduis la *Sémiramide*, et « que Boileau aurait nommé Apollon. Mais Apollon n'au-

« rait point fait *Moïse*, ni *le Barbier de Séville*. Ces tra-
« vaux ne m'empêcheront pas d'écrire mes promenades, « italiennes et autres, pour notre cher *Musée des Fa-*
« *milles*, etc. MÉRY. »



Vue générale de Florence. Dessin de A. de Bar. (Photographie communiquée par M. Stop.)

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) que leur abonnement pour 1859-1860 expirera avec la livraison de septembre prochain, qui complètera notre vingt-sixième volume. Nous leur expédierons au plus tôt cette livraison de septembre, pour faciliter à nos bureaux le travail du renouvellement.

La livraison d'octobre 1859, première du vingt-septième volume (1859-1860), ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1859-1860, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée ;* mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables par l'accroissement des souscripteurs.

Modes préférables d'abonnement pour les départements

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée*, le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue St-Roch, 29, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 c. (2), *le* 25-26 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1859 *au* 25 *septembre* 1860 *inclus.*

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection, de la Table générale et des volumes détachés, etc.

(1) *N.-B.* Ajouter : *et aux* MODES VRAIES, si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire et envoyer, en ce cas, 13 fr. 70 c.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LES MÉDECINS CÉLÈBRES [1].

LE DOCTEUR GUERSANT PÈRE, MÉDECIN DES ENFANTS.

Portrait de L.-B. Guersant, médecin en chef de l'Hospice des enfants. Composition et dessin de G. Fath.

Nous avons eu les médecins demi-dieux, ceux de l'antiquité; les médecins astrologues, ceux du seizième siècle; les médecins ignorants et bouffons, ceux de Molière;

(1) Voyez la Table générale et celles des tomes XXI à XXV.



puis, comme si les choses devaient inévitablement tourner dans le même cercle, nous sommes revenus aux médecins qui mériteraient des autels, aux médecins à la fois savants et dévoués, parmi lesquels il est juste de classer le docteur Louis Guersant, — cette Providence scientifique des enfants et des mères, si heureusement personnifiée par le crayon de M. Fath, dans la galerie du *Musée des Familles.*

Nous ne parlons pas des docteurs indignes de ce nom, pour lesquels la médecine n'est rien de plus qu'un métier, rendu fort productif au moyen du charlatanisme. Gras et roses, douillettement assis au fond de leur coupé, on rencontre ceux-ci dans les beaux quartiers plus volontiers que dans les populeux faubourgs. Ils connaissent les secrets des maladies qui n'en sont pas et ne manquent point de les guérir; à moins que, d'un accord tacite avec l'intéressante malade pour qui les visites du docteur comptent au nombre des distractions journalières, la guérison ne soit reculée à des temps indéfinis.

Ces jolis messieurs-là, si au trot de leur alezan ils ne peuvent attraper la considération, du moins, en général, arrivent à la fortune; et les larmes que leur ignorance a fait verser, les belles jeunesses qu'ils ont brisées dans leur fleur, tous les homicides qu'ils ont accomplis, le pied levé et la bouche en cœur, ne troublent, plus tard, ni leur sommeil ni leurs digestions!

Chez les médecins qui regardent la médecine comme un apostolat, il est loin d'en être ainsi. La préoccupation de leurs malades les poursuit jusque devant le foyer de la famille. La mort est un si terrible lutteur, et lui arracher sa proie un problème si difficile à résoudre! Aussi, quand ce problème est résolu, quand les joues creusées par le mal refleurissent, quand celui que, déjà, l'on voyait couché dans le tombeau se redresse, quelle inexprimable joie pour l'homme qui a la conscience d'avoir rendu la vie à un autre homme! quel triomphe pour le savant qui sait avoir fait faire un pas de plus à la science!

Ces pures jouissances n'ont point manqué au docteur Guersant.

Mais si chez certaines natures d'élite le dévouement semble inné, ce n'est ni par tempérament ni par intuition que la science s'acquiert. Il y faut un travail ardu, qui commence tôt et ne finit jamais!

Le docteur Guersant en a été un vivant exemple!

Fils d'un médecin, devant lui-même se voir un jour père et beau-père de médecins justement renommés, Louis-Benoît Guersant naquit à Dreux, en 1777.

En 1786, il eut le malheur de perdre son père.

En 1793, il avait terminé ses premières études et se rendait à Rouen pour y suivre les cours de Laumonier, habile chirurgien et excellent anatomiste.

Certes, avoir terminé ses premières études à seize ans était quelque chose. Pour Guersant, ce ne fut qu'un prélude à des travaux aussi nombreux que divers.

En novembre 1794, Guersant et Duméril, un de ses collègues qui fut l'ami de toute sa vie, eurent l'honneur d'être désignés par leurs départements respectifs pour faire partie de la fameuse école dite *de la Santé,* que l'on venait de créer à Paris.

Réunis à deux autres jeunes gens non moins qu'eux-mêmes ardents à l'étude (Bretonneau et Savigny), Guersant et Duméril formèrent une petite société d'infatigables travailleurs.

En 1798, le célèbre Cuvier, appréciant comme ils le méritaient les travaux du jeune Guersant, le fit nommer à la chaire d'histoire naturelle de Rouen.

Son retour sur ce théâtre de ses premiers exploits fut une source de découvertes et de bienfaits; ainsi, au Jardin des Plantes, il fit succéder la méthode de Jussieu à celle de Tournefort, et ses herborisations annuelles enrichirent considérablement la flore rouennaise.

En 1802, il était venu à Paris se faire recevoir médecin. Sa thèse, fort remarquable, portait le titre suivant: *Quels sont les caractères des propriétés vitales dans les végétaux?* sujet d'un intérêt toujours palpitant.

Après quoi Guersant avait regagné la Normandie, et il y avait épousé sa cousine, charmante femme née presque le même jour que lui, sœur de Picard, le spirituel auteur de *la Petite ville.*

Cependant la famille ne tarda point à s'accroître et les besoins avec elle. Le docteur Guersant dut songer à chercher dans la pratique de la médecine une aisance que lui donnait à peine le poste scientifique qu'il remplissait avec tant de distinction. Ses regards se tournèrent alors vers Paris, et, encouragé par son ami Duméril, il y revint et s'y fixa.

Une fois à Paris, le jeune docteur se livra tout entier à sa nouvelle carrière. L'observation qui l'avait si bien guidé dans la recherche et l'analyse des secrets de la nature le servit pareillement dans la médecine pratique, où il ne tarda point à se rendre digne de la haute estime dont il a joui jusqu'à ses derniers jours.

Ses débuts, il est vrai, furent des plus humbles, mais non des moins honorables. Pendant longtemps il remplit seul les pénibles fonctions de médecin du bureau de charité du 7me arrondissement. De là, il passa au petit hôpital Saint-Merry, puis à la maison de santé du faubourg Saint-Denis, et enfin à l'hôpital des Enfants malades, où il devait surtout s'illustrer.

Nous ne devons point passer sous silence l'occasion qui, l'ayant mis en relief, n'avait pas peu contribué à l'amélioration de sa fortune.

En 1813, dans les départements de l'Yonne et de la Côte-d'Or, une terrible épidémie avait soudain éclaté, glaçant d'effroi tous les cœurs.

De la terreur à l'injustice, il n'y a pas loin. C'était depuis que ces deux départements avaient été assignés comme résidence à des prisonniers espagnols que le fléau, inconnu jusqu'alors, y sévissait; ce fut donc aux prisonniers espagnols qu'on s'en prit de la calamité publique.

En vain, parmi les malheureux étrangers eux-mêmes, la mort moissonnait de droite et de gauche; les gens les moins éclairés des villes et des campagnes ne tenaient aucun compte de ces trépas nombreux, et ne voyaient que leurs proches tombant foudroyés à leurs pieds.

A toutes les époques et dans tous les pays, là où s'abat une épidémie, de sourdes inculpations d'empoisonnements circulent. Jadis les juifs en furent accusés et le payèrent de l'exil et de la perte de leurs biens, sinon de leur vie. A Paris, au choléra de 1832, comme à Saint-Pétersbourg en 1849, le vertige de la peur immola bien des victimes, aussi innocentes du fait qui leur était imputé, qu'en 1813 l'étaient les Espagnols d'avoir empoisonné le vin dans les fûts et l'eau dans les citernes. Néanmoins, on ne saurait dire si ces malheureux, hués et poursuivis dans les rues, souvent assaillis et souvent accablés, n'auraient point fini par périr tous sous les coups de furieux aveuglés, si Guersant, envoyé par la Faculté de médecine de Paris, et assisté des docteurs Nysten et Savary et de trois élèves, n'était venu reconnaître le mal et en déterminer le remède.

Le mal était l'épouvantable typhus!

La première famille au milieu de laquelle tomba le docteur Guersant était une famille de paysans. Ni le père ni la mère n'avaient été atteints; mais, chose horrible! de sept enfants qui s'élevaient autour d'eux, florissants, pleins de vie, beaux à voir, un seul restait debout, une petite fille de quatre ans!

Comme les parents désolés la couvaient des yeux! Le jour, la mère ne souffrait point que sa petite Julienne la quittât d'une minute, et, la nuit, elle interrompait vingt fois son sommeil inquiet pour écouter la respiration de Julienne et observer la coloration de ses joues.

Julienne fut atteinte. La mère crut en devenir folle.

Cependant la nouvelle de l'arrivée des médecins de Paris se répandait. Elle courut leur demander la vie de son enfant.

— A quoi bon? disait le père, accroupi au pied du petit lit de Julienne. Celle-là suivra les autres. Du poison des Espagnols on ne guérit pas.

Tout à coup, bondissant comme un tigre altéré de vengeance, on vit cet homme s'élancer de dessus son escabeau dans la rue, et bientôt l'air retentit de cris déchirants.

Mercédès, jeune Espagnole de quinze ans, qui avait obtenu de suivre son père dans l'exil, passait devant la cabane de désolation; des imprécations avaient déjà frappé ses oreilles, et, le visage couvert de sa mantille, elle se hâtait de regagner le domicile paternel lorsque le père de Julienne l'aperçut.

— L'empoisonneuse de mes enfants, la voilà! s'écria le malheureux, que le désespoir égarait, déchirant le voile de la jeune fille, la secouant comme le vent du nord fait d'un brin d'herbe, lui meurtrissant les bras et le visage, et sourd aux protestations d'innocence que balbutiait Mercédès à demi morte de terreur.

— Nous l'avons vue hier embrasser Julienne, dit quelqu'un dans la foule qui s'était promptement amassée devant la cabane.

— Elle lui insufflait le poison! fit un autre.

— Elle lui a donné un fruit! reprit un troisième.

— Le fruit était empoisonné!

— A mort l'empoisonneuse! à mort!

C'était le père de Julienne qui prononçait l'inique sentence. Et d'un coup violent ayant étendu Mercédès sur le sol, il allait lui broyer la tête avec les talons ferrés de ses chaussures, lorsqu'un bras vigoureux le repoussa énergiquement, tandis que d'autres bras soulevaient la pauvre Mercédès et l'emportaient loin de là.

Celui qui avait empêché le meurtre de s'accomplir n'était autre que le docteur Guersant, et c'étaient ses élèves qui avaient ravi la victime à ses persécuteurs.

Cependant la mère, affolée de douleur, entraînait Guersant auprès du lit de sa pauvre petite fille.

— Six en sont morts! lui dit-elle en la lui désignant.

Le temps que le docteur resta penché sur la malade, la palpant et l'examinant, la mère dans son angoisse ne l'aurait pu mesurer! Il lui sembla qu'elle comprenait l'éternité! Elle ne se sentit revivre qu'alors que le docteur se redressa et lui dit: « Espérez! » Elle lui aurait baisé les pieds!

Maintes fois, dans sa longue et laborieuse carrière, le docteur Guersant s'est entendu bénir par des mères auxquelles il rendait leurs enfants; le ravissement éloquent d'aucune n'a pu lui faire oublier le délire de la mère de Julienne.

— Si je m'étais trompé, a souvent dit depuis le docteur, j'en aurais gardé un remords éternel!

Mais il ne s'était pas trompé! Julienne fut sauvée et d'autres avec elle. Le terrible typhus fut analysé, les remèdes les plus efficaces indiqués, les injustes et funestes préventions contre les Espagnols firent place à une reconnaissance exaltée pour le docteur Guersant, et les honorables approbations qui l'accueillirent à son retour à Paris, ainsi que les nouveaux titres qui lui furent conférés, semblèrent aux populations de l'Yonne et de la Côte-d'Or au-dessous de ce dont il était digne.

Titulaire de l'Académie royale de médecine, agrégé à une chaire de thérapeutique, médecin consultant des demoiselles de la Légion d'honneur (il était chevalier et ne tarda point à être officier de cet ordre), s'étant fait une clientèle nombreuse parmi les adultes, bien que les maladies de l'enfance fussent plutôt sa spécialité, Guersant n'en remplit pas moins consciencieusement, pendant trente années, les devoirs de sa charge à l'hôpital des Enfants. Jamais son dévouement ne se ralentit; jamais il ne songea à se plaindre de la rude tâche qu'il avait acceptée! Rempli d'un tendre intérêt pour les enfants, tout enfant malade devenait le sien, ceux de son hôpital aussi bien que ceux de ses riches clients! Il n'y avait point d'affaire qui pût le retenir lorsqu'il était appelé auprès des uns ou des autres. Que de fois ne l'a-t-on pas vu accourir au premier signal de mères faussement alarmées, et, leur ayant démontré le peu de fondement de leurs craintes, ne répondre aux excuses qu'elles balbutiaient, pour un dérangement inopportun, que par un sourire de bonté! Aussi, là où il avait été appelé comme médecin, ne manquait-il pas d'être promptement tenu pour ami.

Oui, c'était là le secret du docteur Guersant: se faire aimer tout en se faisant obéir! Et qui sait si l'attrait magnétique qu'il exerçait ne contribua point fréquemment aux admirables résultats obtenus?

Et qu'on ne croie pas que pour un homme tel que le docteur Guersant l'heure du repos sonnât jamais! Les rares vacances qu'il a prises pendant une vie si occupée ont toujours valu quelques découvertes à la science; entre autres choses, c'est lui qui, le premier, a signalé l'efficacité des bains de mer dans les maladies des enfants.

D'autre part, ses travaux de cabinet succédaient sans relâche à l'hôpital et aux visites. Lorsque l'on compte les articles savants qui sortaient journellement de sa plume, on a peine à comprendre qu'il y ait pu suffire.

Ceux qui ont trait aux épizooties ont rendu et rendent encore aujourd'hui de signalés services.

Que n'eût point fait de plus ce travailleur infatigable, chez lequel, à soixante et onze ans, malgré tant de choses accomplies, les organes avaient conservé toute leur jeunesse!

Une pneumonie du sommet du poumon droit l'enleva au monde et à l'étude, le 23 mai 1848, malgré les soins assidus de son digne fils et de son digne gendre, les éminents docteurs Guersant et Blache, assistés des vieux maîtres Louis et Chomel, ses amis intimes.

C'est dans sa maison des Ternes que le docteur Guersant mourut. Sa science et son expérience s'y étaient rendues accessibles à tous, et le grand médecin de la rue de Villiers, comme on l'appelait, s'y était fait littéralement adorer.

Bénie mille fois soit sa mémoire, dans les familles, pour tous les enfants qu'il a rendus à leurs mères!

Mme ADAM-BOISGONTIER.



LA CHACONNE D'AMADIS (1).

VI.

Peu de jours avant cette visite inopportune de M. le conseiller à l'hôtel de Claëtte, on s'était beaucoup occupé par la ville du repas nuptial si longtemps annoncé, qui avait réuni quantité de personnages notables chez l'aubergiste du *Grand-saint-Pierre*. Cette maison, située à l'extrémité d'un faubourg très-commerçant, traditionnellement achalandée par le gros commerce et le roulage, était desservie, de père en fils, par des gens de la vieille roche, si probes, si pieux, si charitables, si modestes en leur opulence, si dignement cantonnés dans les us et coutumes de la petite bourgeoisie d'autrefois, qu'ils avaient conquis non-seulement la publique estime, mais cette vénération qui consacre les institutions ou les monuments échappés au ravage des siècles. Depuis un temps immémorial, durant les hivers les plus rigoureux, le *Grand-saint-Pierre* distribuait des soupes aux pauvres; le père de l'hôte avait sauvé des fortunes et caché des suspects pendant la Terreur; son frère était mort, sous la Restauration, colonel de l'Empire. Administrateur de l'hôpital, où figurait, dans la galerie des bienfaiteurs, le portrait de son trisaïeul, M. Jacquemin, dernier rejeton de cette dynastie, était, bien malgré lui, maire de sa ville natale; ce qui n'empêchait pas sa femme de porter, comme leur feue grand'mère, des bonnets doubles plissés à tuyaux.

Dieu qui les aimait, et qui savait que l'argent ne les exposerait point à se perdre, leur avait envoyé une fortune considérable, et ils la dépensaient en vrais économes de la Providence.

Ils n'avaient qu'une fille. Mais leur frère avait laissé un fils, que le président Margonne avait poussé dans la magistrature et qui, tout naturellement, devait épouser sa cousine. C'est ce mariage qui venait de donner lieu à un gala splendide.

Tout la ville y assistait : près de quarante personnes! Et chaque convive était un fleuron de la couronne décernée par l'opinion à de si honnêtes gens. L'humble bonnet de Mme Jacquemin se prélassait entre les cheveux d'argent de M. le premier et la perruque dorée de M. le préfet; le général de brigade, commandant la subdivision, venait ensuite : *cedant arma togæ*. Le parquet était représenté par son chef : c'était le moins que pût faire le procureur général pour le jeune Jacquemin, son juge d'instruction. La préfette, à la droite du maire, amphitryon de ce palais..., *à pied et à cheval*, se donnait des allures de reine qui n'étaient pas du meilleur goût.

Ce repas fut gai, parce qu'un sentiment sympathique y remplaça la prétentieuse étiquette, si ridicule chez les bourgeois dénués de traditions, et parce que le service eut lieu à l'ancienne mode. Chacun se faisait un plaisir de revoir à découvert de bons gros plats de résistance, historiés de fleurs potagères et plantés de feuillages. Les poissons, dans leur cadre de reines-marguerites et de persil, étaient joyeux d'être à la noce; les écrevisses écarlates se dressaient en pyramides; une grande tête de veau, dont la physionomie rappelle quelqu'un à tout le monde, laissait choir de son mufle, avec un air béat, son bouquet de capucines, comme pour chanter un couplet; enfin, sur les chaises et sur les plats longs, tout était fleuri, tout souriait, tout semblait heureux. Au bout de la table, les yeux parcouraient des gâteaux trop spacieux pour nos tables modernes, des marécages de crèmes historiés de chiffres en nonpareilles de couleur, des nougats crénelés et d'autres curiosités culinaires de l'ancien régime, qui retraçaient aux estomacs romanesques les souvenirs enfantins du premier amour pour les friandises. Les sentiments y trouvaient donc à se contenter aussi bien que le goût; car le mérite des mets en justifiait la profusion, bien que l'orange amère et la muscade répandissent çà et là les parfums du passé. De grands gibiers à poil, rôtis tout entiers, de l'oreille à la queue, rappelaient les époques homériques; les salaisons, les confitures, les drageoirs, les bouteilles biscornues relevaient des joyeuses traditions de Gargantua; l'aspect des volatiles, des cailles, des perdreaux embrochés à la file, enchaînés en guirlandes, ou rangés en bataille sur des échiquiers de truffes, jetait dans l'imagination comme un reflet des noces de Gamache, et des hautes aventures des tables chevaleresques.

Document substantiel pour le chroniqueur, spectacle pour le fantaisiste, un pareil dîner prête à la rêverie comme un paysage. Celui-ci était arrosé d'une ardente lumière par le soleil des banquets : des vins sans nuages, venus jadis en droite ligne des vignobles du Seigneur, réchauffaient le cerveau des vieillards qu'ils avaient vu naître, et instruisaient la jeunesse à révérer l'âge d'or où l'homme ignorait les trahisons de l'alambic et les impiétés de la chimie.

Comment ne pas se divertir à ce repas colossal, qui rappelait aux lycéens du premier Empire les festins de la Saint-Charlemagne, aux collégiens de la Restauration les dîners de Saint-Nicolas, et où l'esprit, replié dans les souvenirs du vieux temps, se reposait dans la paisible évocation des tableaux de Greuze! Virginale et timide, ainsi que *l'Accordée* du vieux maître, et, comme elle, abaissant ses longs cils sur des joues vermeilles, la mariée s'inclinait, semblable à une fleur qu'alourdit la rosée, sur le gros bouquet d'orangers, de roses blanches et de myrte, attaché à son blanc corsage de satin.

Aussi les conversations s'allumaient de proche en proche, comme les mèches d'une pièce d'artifice, et parfois s'élançaient en fusées volantes, d'une extrémité à l'autre de la table; la magistrature muguetait avec force œillades et sourires, sans perdre un coup de dents; l'armée bâfrait taciturne; François Margonne, sémillant avec ses deux voisines, et sur leurs fronts penché tour à tour, semblait essayer de les pêcher à la ligne avec les crocs de ses moustaches pour hameçons; le conseiller de La Platière portait, à lèvres tendues, un sourire qui ne fléchissait jamais. Ses petits yeux inébriés était chiffonnés comme deux grains de raisin sec; il écoutait avec tant de béatitude, que ses deux voisins et son vis-à-vis lui parlaient tous ensemble avec un infatigable plaisir. Enfin, M. le préfet avait tout l'air de s'amuser, et la sérénité de M. le premier président agréait à tous les convives.

Au dessert, dont la stratégie fut longue à établir, une petite toux sèche et volontaire commença à se faire entendre au bas bout de la table, et les regards se dirigèrent

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

guillerets vers le secrétaire de la mairie, qui était le chansonnier-poëte de la localité. Il faisait l'ornement des noces et des baptêmes, où son improvisation, dès longtemps élaborée, était indispensable et prévue, comme les nailles ou le paraphe du notaire. A l'aide d'une toux discrète, il dérouillait son instrument vocal et appelait modestement l'attention.

Comme il advient d'ordinaire, le rapsode éteignit la conversation, et le silence parut si glacial à des commensaux montés au ton de la grosse gaieté d'autrefois, que, pour l'empêcher de tarir, on se jeta dans les chansons à boire, comme au bon temps de feu Désaugiers. Les écoliers s'en scandalisèrent; mais les jeunes gens un peu vieux se bornèrent à se faire prier. Un tout petit substitut, dépourvu de répertoire, mais qui prétendait à la vigueur des bras et au timbre viril, roula des yeux formidables pour annoncer la *princesse de Navarre... en ces lieux*, à l'occasion de quoi les gens de goût, menacés d'être envahis par des écorchures d'opéras, se hâtèrent de célébrer la grâce et l'à-propos des chansons de nos pères; recueils admirables qui seraient perdus, si de rares amateurs, tels que M. le premier, n'avaient patiemment formé des collections qui deviendront un jour précieuses.

Si modeste que soit un homme, on réussit à le flatter s'il est possédé d'une manie. Ce discours plut au président Margonne, et, toujours alerte à se rendre agréable au chef de la Cour, le conseiller de La Platière daigna, bien que depuis longues années uniquement acquis aux spéculations de la science, se rappeler quelques chansons anciennes et rares. Une surtout! celle-là devait être inconnue de M. le



M. de La Platière chantant *la Chaconne d'Amadis*, au banquet de noces. Dessin de Pastelot.

premier lui-même... Un sourire d'une modestie équivoque fut la réponse du magistrat.

— Et..., demanda-t-il, en arborant une expression de curiosité par pure bienséance, et cette perle ignorée, comment la nommez-vous?

— C'est, dit le conseiller, qui mit, à l'aide d'une pause, son effet en perspective, c'est... *la chaconne d'Amadis*.

La sensation dépassa tout espoir, car M. le premier tressaillit, et, les yeux fixés tout ronds sur La Platière, il répéta lentement :

— *La chaconne d'Amadis!...* Quelques couplets, sans doute, rhythmés sur le ballet final de l'opéra de Lulli? car la *ciacona* dont vous parlez fut dansée en 1684, à Versailles, avec simple accompagnement d'orchestre.

— Mais, riposta le conseiller, jouissant de son triomphe, mais après la prise de Luxembourg, Quinault avait doublé le ballet d'une chanson guerrière à l'adresse du roi et des dames. Puis, la trêve survint, la trêve de Ratisbonne, et il fallut supprimer les couplets, qui sont charmants!

La mine du président était devenue si grave, M. de La Platière mettait tant d'importance à des détails où il voyait prendre un vif intérêt, que les conversations s'arrêtèrent; chacun écoutait, attentif, une dissertation dont nul n'avait souci.

—Vous savez donc, reprit le président, que ces strophes ont été publiées à part?...

— Une seule fois! dans le recueil dont je les ai tirées; car je les sais par cœur.

Pour mettre fin au débat, la bonne dame Jacquemin

observa qu'on ne doit point éveiller la curiosité sans la satisfaire : tout le monde voulait entendre *la chaconne d'Amadis*. D'un air lugubre, le président opina du bonnet, et le préfet, pris à témoin, conseilla à son conseiller de s'exécuter avec grace. Ce dernier ferma les yeux, toussa comme un matou qui s'étrangle, et, dès qu'on le vit renoncer à se pourvoir, on le salua d'un *hurrah*.

Si l'on retrouvait, dans le grenier du château d'Urgèle, le rouet où filaient les fées du temps de Perrault, et que la manivelle tournât dans sa rouille séculaire, elle enverrait une note aigrelette, éventée, comme la voix de M. de La Platière. Recueillie au bout de l'archet d'un aveugle (*ccconc*) qui lui légua son nom, si l'on en croit Ménage dont il faut se défier, la *chaconne* a les grâces d'une valse lente : celle d'*Amadis* tirait des paroles une certaine solennité, qui est l'allure du grand siècle. La chanson fut goûtée, mais la ventriloquie du trouvère n'avait rien d'humain.

Au fond de la salle, les rires miaulaient étouffés à demi; les jeunes mariés et les patrons de la case étaient au supplice : le bon président écoutait seul, tant les passions se contentent à bas prix ; il aspirait ce filet de vinaigre avec une dévotion qui tenait ses lèvres entre-bâillées et ses prunelles attachées aux traits du conseiller Maugars avec une étrange stupeur. Quand le chanteur eut achevé, au milieu des applaudissements, le magistrat secoua la tête comme pour détourner des guêpes ou des frelons bourdonnant à ses oreilles, et il se passa près d'une minute avant qu'il laissât tomber ces mots :

— Je savais cette chaconne ; mais... j'avais espéré qu'ici j'étais seul à la connaître.

Comme il avait eu jusque-là la prétention de posséder l'exemplaire unique de *la chaconne d'Amadis de Gaule*, M. le premier finit par demander d'un ton froid à l'ami La Platière où il l'avait apprise et s'il la possédait encore?

— Autant qu'il m'en souvienne, répondit le conseiller, c'est au château de Limereuil, il y a bien vingt ans, que je l'ai remarquée par hasard dans un recueil en lambeaux. Comme je la déchiffrais, on m'appelle ; il faut courir, et je n'ai que le temps de l'arracher du livre. C'était la mode alors de dire des chansons. Ainsi, rassurez-vous, votre édition reste sans rivale ; car il y a beau temps que ma feuille volante s'est envolée.

Malgré l'équivoque impression qui attrista les débuts du conseiller dans *les Amadis*, le repas finit bruyamment, quand les doyens de l'assemblée eurent cessé d'occuper la jeunesse, que le vin émancipa. C'est l'heure où les uns ne cessent de babiller pour montrer qu'ils ont conservé leur tête, où ceux qui ont l'estomac trop sensible deviennent taciturnes, et où parfois les dames sont forcées de se réfugier dans le gros rire pour éviter de se fâcher. La bonne Mme Jacquemin sut se lever à propos, et, après la retraite des acteurs principaux, le bal ne tarda guère à s'organiser.

Telle fut la sensation produite par cette fête, dans une ville si bien endormie d'ordinaire que, les jours suivants, on ne parla pas d'autre chose. L'air affairé de M. le premier, ses allées et venues par la ville, les visites qu'il échangea avec son notaire, avec le maire de Pontauron, Mgr l'évêque et le procureur général ; les assiduités plus continues de François à l'hôtel de Claëtte, rien ne fut commenté, parce qu'on attribuait ce mouvement aux suites de la noce Jacquemin. Pendant le reste de la semaine, les ilotes de ce morne chef-lieu, rivés à l'imitation des meneurs d'une société revêche et mal unie, s'enhardirent à espérer des exemples moins sévères, et que le festin du *Grand-saint-Pierre* donnerait aux cœurs un prétexte à s'ouvrir, aux amitiés l'occasion de se montrer confiantes sans déroger.

Les flâneurs du quartier du chapitre virent même un jour, sans s'étonner, à trois heures après midi, M. le conseiller Maugars de La Platière frapper au marteau de l'hôtel de Claëtte, où déjà François Margonne avait, on s'en souvient, pénétré à la suite de ces dames, non sans son chien Panouille. Un instant après, la porte s'ouvrit devant M. le premier président, que suivit bientôt l'aubergiste du *Grand-saint-Pierre*, le bon M. Jacquemin, maire de Pontauron, accompagné de son gendre et neveu, le juge d'instruction.

Et cette fois, les curieux furent intrigués, le long de la rue comme dans l'hôtel même ; car ni Gervaise, ni sa mère n'avaient été préparées à ces visites. Un notaire survint, une heure après, et les boutiquiers de se dire :

— Voici le reste de nos écus !

Des gens à mine équivoque, boutonnés jusqu'au menton, erraient, dans des redingotes trop étroites, usées par la brosse et d'une indéfinissable couleur, sous les murs de l'hôtel de Claëtte.

VII.

En attendant que Mme de Claëtte vînt les recevoir, ces visiteurs échangeaient des compliments avec Mlle Gervaise, et tournaient, désœuvrés, autour des fauteuils du salon, où les avait précédés M. de La Platière. Cette pièce ne donnait aux yeux aucune distraction. Installés, depuis vingt ans, entre quatre murs revêtus d'une tenture bleue, fanée par le temps, le meuble et les rideaux, de couleur orange, s'étaient flétris, sans s'user. Le guéridon et le piano étaient en acajou ; le bois des siéges était en acajou ; les portes avaient été peintes en acajou ; le bronze et l'or s'accouplaient tristement dans l'ornementation de la pendule et des candélabres. Ainsi que la plupart des anciennes familles, les barons de Claëtte avaient, de génération en génération, rejeté, pour se mettre à la mode, toutes ces *vieilleries* du temps passé ; adorables débris de l'élégance de nos pères, que, grâce à l'impiété filiale des hobereaux, la bourgeoisie de notre époque a pu recueillir à bas prix, et revendre fort cher à ceux-là même qui s'en étaient sottement dépouillés. Le respect des traditions, le zèle à conserver ne distinguèrent jamais ni la noblesse ni le clergé de France : nos églises mutilées, la nudité des châteaux, des hôtels et des appartements, jusqu'à la fin de la Restauration, témoignent de cette vérité.

Chez Mme de Claëtte, rien ne décorait les murailles : car on ne saurait considérer comme un ornement la serge verte qui, de temps immémorial, voilait un cadre unique, au-dessus d'un canapé. Ce cadre, que contenait-il? Ceux qui le savaient n'en disaient rien ; les autres ne s'en étaient pas informés. Dans cette société, où l'on ne parlait guère, on ne questionnait jamais.

Mme de Claëtte entra, traversa toute la salle sans répondre aux saluts qu'on lui adressait, et alla tomber assise à côté de la chaise où le juge d'instruction se disposait à s'établir. Sous le poids d'une idée fixe, à laquelle probablement elle rapportait tous les objets extérieurs, elle ne s'avisait point de s'étonner. Tandis que le premier président prenait place au-dessous de la peinture voilée, le conseiller de La Platière s'empressait de se caser à côté de lui ; le beau-père du juge d'instruction, le digne M. Jacquemin, s'installa à son tour, non sans saluer ses voisins, et, tandis que François et Gervaise

s'interrogeaient du regard, M. Margonne engagea cette dernière à se retirer, en même temps qu'il empêcha son fils de la suivre, en lui prescrivant de s'asseoir.

Ces préludes ne laissaient pas que d'être solennels; aussi les visages étaient graves. L'aubergiste du *Grand-saint-Pierre* avait cette allure rogue et tendue que prennent les gens pacifiques dans les circonstances qui les émeuvent; le fils Jacquemin était en proie à l'agitation qui escorte les gens fourvoyés. Persuadé qu'on allait parler mariage, le conseiller se donnait l'air gracieusement effaré d'un innocent qui ne se doute de rien; la baronne attendait, roide comme un mannequin; le garde général, sous l'impression de ses préoccupations récentes, s'attendait à des scènes terribles. Un instinct généreux le fixa à côté de la mère de sa Gervaise, comme s'il eût voulu la protéger.

Quant à M. le premier président, sa tenue était celle des gens qui sont nés pour dominer sans effort. Une affable sérénité reposait ses traits réguliers et fins, et, malgré l'anxiété du moment, on les contemplait, pour se préparer, sans trop d'émoi, aux suites de la réunion qu'il avait provoquée de son chef. Comme il convenait d'en exposer les motifs à la maîtresse du logis, il se tourna vers elle et prit la parole en ces termes :

— Vous n'avez pas oublié que la mort de mon cousin de Claëtte, votre mari, a été accompagnée de circonstances assez graves pour donner lieu à une instruction, conclue par une ordonnance de non-lieu? Bien que la prudence des magistrats ait dû accréditer dans l'opinion la probabilité d'un accident, cependant quelques personnes, en secret, persistèrent à attribuer au crime ce malheureux événement. Ces suppositions, je les ai partagées, et, s'il vous en souvient, j'étais alors procureur du roi.

Mme de Claëtte répondit par un geste d'assentiment; puis elle haussa les épaules et braqua sur le président Margonne un regard dédaigneux.

— Loin de se modifier, reprit le magistrat, mes idées à ce sujet se sont fixées davantage; des circonstances particulières sont venues les fortifier et mettre ma conscience en demeure de provoquer la lumière. Mais, avant de réveiller les passions publiques, je me suis entouré d'hommes sages, discrets, qui nous sont dévoués. Notre entretien leur indiquera ce qu'il convient de faire pour concilier les devoirs de la justice avec le repos d'une famille, quand vos impressions personnelles, qui ne se sont pas ouvertement livrées autrefois, nous auront apporté les clartés que nous cherchons.

Après avoir jeté sur l'assistance un coup d'œil défiant, la baronne articula :

— Je n'ai rien à dire.

Comme le juge d'instruction allait prendre la parole, pour expliquer l'irrégularité de son intervention par sa déférence envers M. le premier, le conseiller de La Platière murmura doucement :

— Permettez! c'est tout un interrogatoire. Les faits sont anciens, notre respectable amie n'est point préparée à de telles émotions; j'ignorais moi-même, en venant ici... Et je conçois tout ce qu'une situation semblable peut causer de trouble, de chagrin, d'embarras à Mme de Claëtte.

— Vous n'habitiez point la ville à l'époque de l'événement, répliqua le juge d'instruction; votre témoignage ne peut donc être invoqué. Moi-même, récemment investi de fonctions... que je ne prétends pas exercer ici, je ne connais l'affaire que par le procès-verbal de M. Margonne. Mon père représente une bienveillance éprouvée, et si vous êtes parmi nous, monsieur, c'est à raison de votre dévouement bien connu pour Mme la baronne. Il ne peut donc exister, dans ce salon, aucun trouble qui ne soit promptement dissipé.

— Il n'est pas hors de propos, reprit M. le premier, de faire savoir à Mme de Claëtte que l'on a sur quelqu'un des soupçons qui, par suite d'un silence obstiné, risqueraient d'envelopper deux personnes...

— Oh! fit, d'une voix étouffée, le garde général, scandalisé de la rudesse du coup.

— Des soupçons! répéta Mme de Claëtte, des soupçons, vous? Alors on m'expliquera pourquoi, depuis dix-huit ans, ils attendent l'heure d'éclater; pourquoi ces yeux fermés s'avisent de s'ouvrir; pourquoi c'est quand les faits sont lointains, sujets à causer des méprises...

— Parce qu'un incident s'est présenté, interrompit le président.

— Est-ce possible! murmura M. de La Platière, ébahi.

— C'est même certain; et si la veuve de mon pauvre cousin sait comprendre son devoir, eh bien, elle parlera!

— Mais, objecta le conseiller, si, dans l'incertitude où vous la mettez, et où vous êtes vous-même, elle se hasarde, en livrant des impressions vagues, à faire peser...

— Tenez! monsieur le conseiller, s'écria brusquement le maire, avec l'autorité de son rang et sa rudesse d'aubergiste, je m'en vais vous dire ma manière de voir : car nous causons, n'est-ce pas, et les avis sont libres? Eh bien! ce qu'il y a de plus sûr pour chacun, c'est la vérité. Je conçois l'affaire : madame ne veut compromettre personne; il en résulte que, si on ne la connaissait pas pour une brave et sainte femme...

— Grand Dieu! interrompit M. Maugars de La Platière, est-ce que Mme de Claëtte peut jamais être atteinte par de telles imputations?

— Laissez! observa-t-elle avec un coup d'œil de basilic, vous les verrez aller plus loin, et s'étendre même à ceux qui m'ont entourée de leur sollicitude...

Le conseiller jeta à droite et à gauche un double coup d'œil, comme un voyageur qui se réveille entre une panthère et un caïman.

— Elle a raison, mon cher conseiller, ajouta le président avec un sourire: vous étiez à cent lieues d'ici; mais on peut de fort loin se rendre complice d'un crime, et l'on prétend que vous avez songé à épouser la veuve de M. de Claëtte. Voyez à quelles absurdes inductions le silence peut conduire, et s'il est opportun que la baronne renonce à un tel système!

— Mais enfin, reprit cette dernière, pourquoi cette surprise et ces questions, après tant d'années, quand je ne me rappelle plus rien, quand j'ai, de tous mes efforts, effacé de mon âme le tableau de cette affreuse journée?

— Parce que..., s'écria François Margonne, parce que...

Mais, sans le laisser continuer, la baronne lui dit brièvement :

— Taisez-vous!

Rien ne modifiait la situation étrange où coexistaient ces gens depuis tant d'années; ils continuaient à s'examiner, sans se deviner ni se comprendre.

Entraîné peu à peu par cette curiosité à éventer une piste, qui assimile l'ardeur du juge à la passion du chasseur, le jeune Jacquemin, rentrant dans les faits de l'instruction, se mit alors à harceler la dame, qui, tantôt restait abattue, tantôt distraite, et qui, refusant de s'expliquer, ou jetant çà et là quelques maladresses, avec force contradictions, prêtait le flanc aux soupçons avec si peu de discernement, que le conseiller de La Platière,

engagé, peu sérieusement, il est vrai, par d'anciens souvenirs récemment évoqués, crut devoir glisser quelques mots en faveur d'une pauvre créature dont la tête n'était pas entièrement saine. Il était, au reste, évident pour tous, que les idées de la malheureuse baronne étaient interrompues par de singulières lacunes. C'est ainsi qu'après avoir, à plusieurs reprises, exposé de quatre manières différentes sa conduite et ses démarches durant les instants qui avaient immédiatement précédé et suivi la mort tragique de M. de Claëtte, elle en vint, quand on voulut la contraindre à préciser les faits, à compliquer encore ces dépositions contradictoires d'une autre version plus incohérente.

Dans ce dédale d'allées et de venues, de témoins rencontrés, de déductions subtiles, il devenait d'autant plus malaisé de suivre un fil quelconque, que le président et le juge d'instruction n'avaient rien négligé pour tout embrouiller. Au milieu de ce conflit, le conciliant Maugars s'entremettait de plus en plus; objectant par-ci, excusant par-là, complimentant tout le monde, et appelant avec un zèle, malhabile parfois, l'indulgence, la compassion même, sur la veuve infortunée.

— Oui, messieurs; oui, murmurait cette dernière, haletante; le conseiller vous expliquera mieux...; je lui ai tout raconté tant de fois! D'ailleurs, n'avez-vous pas ma déposition écrite?

Là-dessus, le juge revenait à la charge, et le conseiller de reprendre, dans sa mémoire ahurie, les faits les plus graves, pour les atténuer une fois de plus.

— On savait, n'est-ce pas, redisait-il au milieu des in-



Mlle de Claëtte. Dessin de Pastelot.

terruptions, on savait que le baron était à la chasse? Sa femme va l'attendre au bout du parc : elle s'avance jusque dans le bois, où elle guette, une ou deux heures, plus ou moins, le retour désiré de son mari; rien n'est plus naturel! Maintenant, si je ne me trompe, elle a rencontré un garde, elle lui a même parlé; puis, le garde aurait rebroussé chemin pour exécuter un ordre ou réparer un oubli, que sais-je? Comment voulez-vous qu'un fait si insignifiant ait laissé des souvenirs précis?

— Mais, s'écria le juge d'instruction, ce sont là des points sur lesquels on n'est pas d'accord, et votre résumé présente les bases de l'instruction sous un nouveau jour

— J'errais dans le bois? répéta Mme de Claëtte, j'attendais? j'ai parlé à mon garde?... Non, non! je quittais la maison, et j'arrivais à peine, lorsque... Revoyez ma déposition!

Comprenant qu'il s'était trop avancé, Maugars de La Platière cacha, désolé, son front dans ses mains, et François Margonne, à son tour, ne craignit pas de dire qu'il lui était pénible de voir torturer de la sorte une malheureuse femme écrasée par le malheur, par le remords peut-être, et, depuis près de vingt ans, condamnée à l'isolement le plus cruel.

— A quoi bon, d'ailleurs, ajouta-t-il, entasser des inculpations sans preuves possibles, et déshonorer, de parti pris, ceux que la loi ne peut plus atteindre? Cette affaire est, depuis huit ans, prescrite, et le coupable, s'il était découvert, serait à l'abri.

— Il n'en est rien! objecta le président, les yeux fixés



sur Mme de Claëtte, qui l'écoutait, haletante ; et j'ai reconnu avec surprise, en compulsant ce dossier, il y a peu de jours, qu'avant l'expiration de la dixième année quelqu'un, qui, sans doute, n'était pas intéressé à étouffer la vérité, a provoqué un nouvel acte d'instruction.

— Ah ! vous savez, monsieur... ?

— Madame, répondit avec gravité le président, je crois connaître l'auteur mystérieux de cette prorogation, et c'est pourquoi vous nous voyez réunis autour de vous. J'ai promis à votre époux expirant de vous garder, de protéger sa fille : le nom qu'elle porte, et qu'il fallait préserver, m'a inspiré, je le crains, une trop grande retenue ; j'avais imposé silence au magistrat, et l'ami seul, l'ami du baron de Claëtte, a veillé sur vous. Mais toute méprise doit cesser ; je veux que la vérité luise, et la vérité luira.

— Allons, elle est perdue ! pensa le garde général. Pauvre Gervaise, nous voilà séparés !

— Madame, ajouta sévèrement le juge, nous attendons.

L'instruction (pages suivantes). Dessin de Pastelot.

Mme de Claëtte n'avait pas cessé d'examiner le placide visage du président. Quand il eut fini de parler, elle resta les yeux égarés dans l'espace et l'oreille au guet, comme si elle écoutait encore. Une profonde méditation concentrait ses facultés.

— De tels débats, dit M. de La Platière en se levant, sont bien solennels pour le lieu où nous sommes. Je me retire ; car, dans ma pensée, et je le confesse à regret, c'est sur un autre théâtre qu'ils doivent être suivis.

— Gardez-vous de sortir ! dit M. le premier, car si vous mettiez en ce moment le pied hors de l'hôtel, vous risqueriez d'être mis en arrestation.

A ces derniers mots, la baronne de Claëtte jeta un grand cri et tomba à genoux, les yeux au ciel et la tête renversée en arrière.

— Seigneur ! s'écria-t-elle avec exaltation, est-il donc vrai que vos arrêts sont inévitables !

Puis, se relevant, elle respira à pleine poitrine, et elle dit d'une voix ferme :

— Messieurs, je consens à parler.

VIII.

— Je serais ingrate, prononça Mme de Claëtte, d'une voix mordante et d'un ton amer, si je ne m'empressais de remercier M. de La Platière, qui tout à l'heure, seul, a pris ma défense. Son zèle pour moi date de loin. Cinq mois avant mon mariage, il fut présenté à ma mère, et, peu de temps après, je crus comprendre que j'occupais sa pensée. Mais M. de Claëtte s'était déclaré déjà, je l'aimais; son rival le comprit, garda le silence et quitta la contrée, où il n'est revenu qu'après la catastrophe qui m'a sitôt rendue veuve. Les consolations qu'il m'a prodiguées paraissaient généreuses; il eut assez de patience pour se montrer désintéressé, jusqu'au jour où il s'offrit, en m'épousant, à remplacer ce que j'avais perdu. La lutte fut longue et mes refus obstinés. Cependant, comme un peu d'amour-propre intervient, même dans les passions sérieuses, M. le conseiller persuadait à mon cousin Margonne qu'il hésitait à demander ma main, et se laissait détourner de ce parti par les vives objections de ce confident. Les motifs de cette opposition m'échappaient alors; mais je comprends aujourd'hui qu'un ami devait l'empêcher d'épouser une femme... soupçonnée de s'être rendue veuve.

— Rien, interrompit le président, rien n'a trahi devant le conseiller des soupçons dénués de preuves, que je m'efforçais de bannir.

— Ne les atténuez point; ils justifient votre conduite. Mes intérêts, ceux de ma fille, ont été l'objet de vos soins; vous nous avez protégées, selon votre promesse à un ami mourant; malgré vos répugnances, où je ne concevais rien, vous m'avez même gardée, surveillée, observée surtout. Quant à moi, l'unique intérêt de ma vie mettait en vous son espoir; je ne me suis donc point éloignée de vous: tous deux nous sommes à l'abri du reproche.

Elle se recueillit un instant, parcourut d'un regard inquiet les assistants, stupéfaits d'entendre parler d'une manière raisonnable une femme jusque-là bizarre et muette, et, avant de continuer, elle réclama la présence de sa fille. François, pour la chercher, se précipita hors du salon.

— Pauvre enfant! s'écria la baronne en la voyant entrer, ce crime a rudement pesé sur ta vie; car il m'a rendue mauvaise mère...

Gervaise courut à Mme de Claëtte, qui prit dans ses deux mains sèches et pâles la tête de sa fille, et ajouta:

— Il y a bien dix ans que je ne l'avais embrassée!

La jeune fille se détourna pour cacher une larme.

— Hélas! repartit la baronne, une pensée unique absorbait mon esprit.

Triste, languissante, attendrie, Mme de Claëtte semblait s'être animée.

— Je la retrouve! dit tout bas Gervaise à François Margonne; que vous avais-je dit? l'enchantement se dissipe, et voici ma mère que j'attendais.

Qu'allait devenir cette enfant, quand le voile serait déchiré? Les illusions qui la charmaient mirent François au désespoir.

— Il est temps, reprit la baronne, de dénouer la situation qui vous oppresse et dont je porte le fardeau, moi, depuis dix-huit années. Je veux confier à vos mains le soin du châtiment, à cette enfant le secret de ma vie, et proclamer la vérité, entre ma fille et Dieu.

Chacun pâlissait devant la rigueur de cette expiation, lorsque Mme de Claëtte prononça d'une voix forte:

— Tout à l'heure, ici, comme dans mes dépositions d'autrefois, je mentais. Si je n'avais foi dans la justice du ciel, eh bien, je mentirais encore! Vous m'avez vue, dans le récit des circonstances qui ont accompagné le meurtre; car, ma chère fille, ce n'est point par suite d'un accident que ton pauvre père est mort à la chasse!...

— Je l'avais compris..., murmura Gervaise.

— Vous m'avez vue, dis-je, accumuler dans ce récit plusieurs versions, qui sont également fausses ou se contredisent. Seul, M. de La Platière a logiquement groupé ces souvenirs, aidé sans doute par la mémoire, au milieu de ce dédale où j'avais brouillé toutes mes idées... Les charges les plus graves pour moi, c'est lui qui les a mises au jour. Oui, je me suis promenée dans le parc, puis dans le bois, pendant deux heures, et j'ai écarté un garde qui, d'après mon ordre, a rebroussé chemin. Ces faits n'ont pas eu de témoins, je ne les ai jamais racontés; ils sont pourtant de la plus complète exactitude. Monsieur Maugars de La Platière, comment les saviez-vous?

La sensation fut profonde. Avant que, revenu de sa stupeur, le conseiller n'eût recouvré la voix, Mme de Claëtte s'écria:

— N'expliquez rien! je parlerai pour vous. Tandis que j'errais dans le bois, un homme armé d'un fusil surgit du fourré et disparut à mon aspect. Cet homme, vêtu comme un pâtre ou un braconnier, j'avais, sans qu'il pût le supposer, eu le temps de l'entrevoir, et, bien que d'abord je ne l'eusse pas reconnu, ses traits me préoccupèrent. Un moment après, je rencontre un de nos gardes; je lui signale un rôdeur et je le jette sur sa trace. Ce garde est demeuré convaincu que j'ai voulu l'éloigner; néanmoins il n'a rien dit, parce que sa femme devait la vie à mes soins; mais il a quitté mon service.

— Rien n'est plus exact, interrompit François; c'est le forestier Grindorge; on peut l'interroger.

— D'ordinaire, mon mari déchargeait son arme à l'issue de la forêt, et j'accourais au-devant de lui, soit du parc, soit de la maison. Tout à coup, une détonation retentit, suivie d'une seconde, provenant d'une autre direction: je me précipite au hasard, j'enjambe deux ou trois allées, et, au carrefour d'un chemin, je me heurte sur le corps de... de celui que je vous accuse, ici, Maugars, d'avoir assassiné!

Une franche expression de dégoût, de pitié se peignit sur les traits de M. de La Platière, qui parcourut d'un regard étonné, mais placide et un peu interrogatif, les témoins de cette accusation, à laquelle il dédaigna de répondre.

— Madame, dit le juge d'instruction, votre déposition serait plus qu'odieuse, elle serait dérisoire, si elle aboutissait là!

— Je m'étais évanouie; la fièvre et le délire qui succédèrent à un état presque léthargique retardèrent, vous le savez, Margonne, le moment où je fus interrogée. Des paroles empreintes de confuses terreurs m'avaient fait supposer plus instruite que je ne l'étais; car mon impression était vague. C'est au retour du meurtrier seulement que mes soupçons se sont changés en certitude. Mais j'avais réfléchi: les preuves matérielles faisaient défaut; le procureur du roi avait été, à l'aide d'une enquête discrète et, par suite, insignifiante, édifié sur l'absence de Maugars, vaguement désigné par mes rêves: je résolus de me taire, de dépister des juges impuissants et de tout réserver. Si j'avais procédé autrement, les tribunaux, à coup sûr, auraient absous le coupable. Oh! je suis sûre de mon fait! Mes cheveux ont blanchi sous le

poids de ces pensées; depuis dix-huit ans, je cherche une issue ; je pâlis sur l'étude du Code ; j'ai vécu d'un seul sentiment : la vengeance ! et pour un seul projet : le châtiment !

— Cependant, objecta le maire, votre liaison restée si intime... Quand on a sur les gens de pareilles idées...

— On ne les quitte pas ! s'écria la baronne avec feu ; on s'acharne à les suivre ; on les garde, on les épie comme un sbire ; on cherche le défaut de leur armure pour y plonger le fer; on les exècre et on leur sourit; on tremble de les empêcher de se trahir ; la nuit, on rêve, éveillée, des piéges à tendre ; le jour, on se désespère de leur inanité! Oh ! ce que j'ai souffert à côtoyer ce misérable, à l'accueillir, à porter le poids de son regard, à l'écouter parler !... Mais n'avez-vous pas vu que je l'abhorrais? Il le craignait, lui! Vous l'avez vu, Margonne? et toi, toi, mon sang, toi, ma fille, tu le savais, n'est-ce pas ? tu l'as deviné, tu l'as senti ! Croyez-moi ! croyez-moi, messieurs ! Venez à mon aide ! Oh ! qu'il ne nous échappe plus !

François comprit le premier qu'il fallait précipiter les chefs d'accusation.

— Si le conseiller est coupable, dit-il, son domestique sait tout.

Le président répondit avec sang-froid :

— Mantoche est gardé à vue.

Ce fut le sillon de la foudre. La Platière, ébloui, se souleva et retomba sur son siége.

— Dans notre entretien avec Mme de Claëtte, reprit le magistrat, nous n'avons rien négligé. Me permettrez-vous, Maugars, une observation qui vous intéresse? Loin d'être prodigue, vous vivez comme un reclus : autrefois vos revenus se montaient à trente mille francs; aujourd'hui vous n'en avez pas vingt, et, je l'ai vérifié moi-même, le sieur Mantoche a douze mille livres de rentes... Vous lui laissez prendre un bien gros gage? Vous est-il dévoué? Non, car il vous malmène et vous l'endurez. Le voilà riche, il tient à conserver, à jouir; il parlera! Résumons : vous avez défendu la baronne, en mettant en relief tout ce qui pouvait l'inculper; vous l'aimiez : vous avez sollicité sa main; vous avez retracé des faits dont un témoin oculaire peut seul avoir connaissance; vous évitiez constamment Mme de Claëtte qui vous cherchait sans paix ni trêve, et vous acquériez auprès de moi un ascendant... dont, s'il y a lieu, j'interpréterai le mobile. Vous restez donc retranché dans un *alibi*, et soustrait, par une démarche expresse et significative de la baronne, au bénéfice de la prescription. Deux mots encore, vous répondrez ensuite. J'arrive à votre *alibi*. La déposition involontaire, qui devait vous échapper, car, dès qu'il se laisse engluer à la parole, un accusé se livre, cette déposition, qui trahit votre présence et qu'a confirmée hier le forestier Grindorge, cette déposition, dis-je, corroborée des déclarations de la baronne et des aveux présumables de Mantoche, suffiraient à prouver sans doute que vous n'étiez point alors en Vendée. Mais, après tout, votre arrivée, même secrète, dans cette commune, ne fournirait qu'une très-forte présomption. Nous avons mieux que cela!

Un incarnat plus vif colora les joues de Mme de Claëtte, vivement intéressée; celles de l'accusé, pâles auparavant, se rembrunirent; son sourire était resté pétrifié comme un *rictus* après la mort; ses doigts crispés étreignaient le bras du canapé au bout duquel il était assis.

Ce fut le juge d'instruction qui continua :

— Trop souvent, en ce monde, les pleurs succèdent au plaisir; l'autre jour, à la fête de mon mariage, M. de La Platière nous chantait un ancien air, si peu connu, que M. le premier ne le possède pas dans son musée. Cette chanson...

— *La chaconne d'Amadis?* interrompit machinalement le conseiller.

— Oui, *la chaconne d'Amadis*, qu'autrefois vous avez arrachée d'un volume pour l'apprendre par cœur...

— Eh bien?

— Eh bien ! répéta le président sur un ton solennel, c'est sur ces mêmes feuillets, déchirés dans un livre si rare, que j'ai appris à mon tour l'existence de la chaconne. Tenez, les reconnaissez-vous? ils servaient de bourre au coup de fusil qui a frappé le baron de Claëtte...

La stupeur de l'assistance fut troublée par la mère de Gervaise, qui se jeta dans les bras de son enfant, en s'écriant avec une exaltation sauvage :

— Enfin ! Seigneur, enfin! vous me l'avez livré !

Chacun s'était levé de son siége; on se groupait sans desserrer les lèvres, lorsque le conseiller essaya de se faire entendre.

— Ainsi, dit-il, en retrouvant l'onction de sa douceur insinuante ; ainsi, vingt ans d'une étroite liaison n'inspirent pas à des cœurs qui me sont si chers, à moi, l'ombre d'un doute, le soupçon d'une erreur, quand il s'agit de flétrir toute une vie sans reproche ! Eh quoi ! j'aurais démenti toute une carrière modeste, studieuse, absorbée par la science, et commis un crime affreux, prémédité, un crime unique !

Gervaise, à ces mots, s'arracha aux regards enivrés de son cousin qui, tout à la joie de retrouver ses amours sans tache, ne songeait plus à haïr, et se rapprochant, pour s'enhardir, du père de son fiancé, elle dit au conseiller :

— Vous manquez de mémoire. J'étais encore enfant, lorsque, pour augmenter l'héritage de ma mère et faire disparaître un obstacle à vos projets sur elle, vous avez essayé de me faire périr !

— C'est une imposture !

— Qui te l'a dit? s'écria Mme de Claëtte avec un œil flamboyant.

— Personne.

— Et... qui t'a sauvée?

— Mantoche.

— Que vous disais-je? observa le président avec bonhomie; le mieux pour vous c'est de ne plus parler.

En ce moment, on annonça un notaire.

— Priez-le d'attendre, répondit M. le premier.

— Après tout ce que j'ai souffert, reprit Maugars accablé, les restes d'une pareille existence ne valent pas qu'on les défende. Qu'il soit fait selon vos désirs! Madame, tous ces maux sont les fruits de l'unique et fatale passion que vous m'avez inspirée.

Mais, loin d'éveiller la compassion qu'il espérait, cet horrible aveu exalta jusqu'à la cruauté la haine de la baronne, qui conclut une formidable imprécation, en appelant sur son ennemi l'heure du supplice, l'heure où elle le verrait passer sur la charrette.

— Mes adversaires seront moins impitoyables, répondit l'autre humblement; je le crois, pour l'honneur de l'humanité. D'ailleurs, si tel était leur dessein, ce n'est pas ici qu'ils auraient entamé l'instruction.

Mme de Claëtte prit l'air effaré d'une lionne à qui l'on veut arracher sa proie. Son cousin, la tirant à part, lui exposa en peu de mots qu'assurément Maugars, après dix-huit ans d'impunité, ne serait pas condamné à mort, et que, dès lors, peu importait le lieu de sa réclusion. Le président représenta les périls d'un scandale qui rejaillit à tort sur la classe enviée, et les imputations que, dans un

procès de ce genre, feraient pleuvoir les avocats sur la victime des passions du coupable.

— Ses défenseurs vous calomnieront; il en restera quelque chose, et l'honneur de votre fille sera atteint: car la veuve et l'orphelin ont beau payer pour qu'on les défende, il est avéré que l'orateur de leurs adversaires gagne tout aussi honnêtement sa provende en égorgeant l'orphelin et la veuve. Puis, ce monstre, l'enverrez-vous à Dieu sans qu'il se soit repenti? Voulez-vous tuer l'âme avec le corps? Non, non! Par celui que vous avez tant aimé, par ce digne ami qui nous voit, qui pardonne, qui nous juge, et qui là-haut vous attend, je vous adjure d'écouter la voix de la prudence et de la religion. Cet homme est entre nos mains; je suis maître de son secret, j'ai tout prévu; il m'obéira, faites de même!

Comme s'achevait ce rapide conciliabule, M. le notaire entra, précédé de Panouille, qui fit irruption et qui, après avoir sourdement grondé, comme à l'ordinaire, en passant devant le conseiller Maugars, alla s'étendre près de Mme de Claëtte.

— Le nez des chiens, dit Gervaise à son ami, perçoit les malfaisantes émanations des âmes. Panouille l'a deviné bien avant nous!

Pendant que le notaire, installé devant le guéridon, tirait certains papiers de son portefeuille, le président, qui attisait sur son visage le petit feu d'un sourire plein de circonspection, disait à demi-voix au conseiller de la Platière :

— Voici votre démission minutée, qui n'attend que le paraphe. Elle est fondée sur les exigences d'une vocation religieuse qui vous invite à la retraite. Pour tout ce qui suivra, vous n'aurez qu'à signer sans observation. Ce notaire ne sait rien, et votre secret est en sûreté. Mais je ne puis répondre que de ceux à qui je l'ai confié : si, par suite d'une seule hésitation, d'un seul mot, vous laissez supposer que l'on exerce une pression sur vous, vous êtes jeté en prison, et de la Cour d'assises... à l'échafaud.

Sur l'invitation de M. de La Platière, le tabellion donna lecture de plusieurs actes de donation, en vertu desquels, près de quitter le monde, l'ex-conseiller disposait de ses biens en faveur de diverses sociétés charitables, littéraires et savantes. Le notaire s'était empressé, pour complaire à son client, de rédiger les minutes, ainsi que l'ordre lui en avait été transmis par M. le premier, qui se chargeait d'apporter le consentement des parties prenantes, et provisoirement de les représenter. Quelques-uns de ces legs étaient de nature à mettre en relief le nom du donateur; ils portaient l'empreinte de l'esprit original du président Margonne. Après l'hôpital du pays, où des lits étaient fondés, intervenait l'admirable institution des Petites-Sœurs des pauvres; puis une pension était établie pour l'éducation d'un enfant du pays annonçant grande aptitude aux sciences. Une somme était versée à la caisse de secours des pauvres gens de lettres, pour assister dans leurs vieux jours les écrivains non politiques réduits à l'indigence par l'attribution des jetons académiques aux nababs de la noblesse et de la politique. Enfin, pour donner à ces œuvres de charité une portée plus humaine que patriotique, M. Maugars de La Platière, afin de rendre à Rome et à Athènes les traditions perdues des beaux-arts, défrayait quatre jeunes élèves, natifs de la Grèce ou des Etats-Romains, dans les écoles d'architecture ou de peinture florissant à Paris.

Au notaire succéda le secrétaire de Mgr l'évêque de Pontauron. Informée, par M. le premier, des pieuses résolutions de M. le conseiller et de son désir de partir immédiatement, Sa Grandeur, qu'une tournée pastorale avait forcée de s'absenter, s'empressait de lui envoyer, avec ses bénédictions et ses compliments, une lettre pour le général des trappistes.

Ici, Maugars, terrifié, se leva, parcourut des yeux l'assemblée et déjà, prêt à parler, il élevait une main, lorsque le président la saisit avec douceur et lui glissa ces mots à l'oreille :

— Si vous préférez la guillotine ou les galères à perpétuité?...

Et l'empêchant de se rasseoir, Margonne ajouta tout haut :

— La voiture est en bas et les chevaux sont attelés.

— Mon père, dit alors le jeune Jacquemin, est appelé par une affaire dans le pays où vous allez, et je tiens à l'accompagner; ainsi nous ferons route ensemble

— Oui, oui, grommela le vigoureux aubergiste, empourpré d'une sainte pudeur; nous aurons le plaisir de vous escorter jusque-là...

Arrivé sur le seuil, Maugars de La Platière jeta un long regard sur Mme de Claëtte, qui tremblait, appuyée sur le bras de sa fille, et sans faire un geste, sans articuler un mot, il quitta le salon. Bientôt le fardeau qui oppressait les cœurs alla diminuant avec le bruit de la chaise de poste qui fuyait sur le pavé. Gervaise et son ami pleuraient; Mme de Claëtte était dans les bras du président Margonne, qui obtenait son pardon.

Etonnée et comme étourdie, Mme de Claëtte éprouvait la sensation d'un vide étrange : délivrée de la pensée qui la torturait et la faisait vivre, elle ne sentait plus en elle aucune raison d'être; sous ses pas surgissaient les ténèbres; dans son avenir se creusait le néant. Elle cherchait autour d'elle un appui, une pensée, un intérêt: ses yeux, qui erraient incertains, tombèrent sur la serge qui voilait le cadre unique du salon.

— Il faut enlever cela! dit-elle, avec sa sécheresse accoutumée.

Et se tournant vers M. Margonne, tandis que François arrachait le rideau d'étoffe, elle ajouta :

— Depuis que je l'ai perdu, je n'ai pas revu ses traits. Comment aurais-je supporté ses regards, avant de l'avoir vengé?

Pour les deux jeunes gens, qui ne savaient rien du passé, ce tableau fut une révélation. Il était l'œuvre d'un Allemand, un peu poëte quoiqu'il fût peintre, qui peignait avec la chaleur des Vénitiens et l'expression des Espagnols, parce qu'au lieu d'aller à Madrid ou sur les lagunes, il avait appris son art à Paris.

Au milieu d'un champ de blés mûrs, tout étoilé de bluets, de marguerites blanches, de nielles et de coquelicots, un couple d'amants cheminaient l'un sur l'autre appuyés. Leur buste surmontait seul les vagues blondes de la moisson qui jaillissaient contre eux en écume éclatante et fleurie; leurs fronts doux et pensifs se dessinaient sur un ciel d'un azur cendré; une félicité, mélancolique comme tout ce qui atteint à l'immensité, les accablait de sa béatitude. Vêtu d'un pourpoint de velours, comme Faust transformé par la jeunesse, le baron de Claëtte avait cet œil enfoncé, ces longs sourcils, ce teint diaphane, des êtres prédestinés à mourir jeunes. Sa Marguerite le contemplait enivrée; fleur plus robuste, brillante et moite d'une goutte de rosée, qui filtrait entre les paupières.

— Que mon père était beau! s'écria Gervaise.

— Et cet ange, à son côté; c'était elle!... C'est votre mère? ajouta le garde avec l'indécision du doute, tant la



transformation de cette physionomie retraçait impitoyablement les tortures du passé.

Quant à la baronne, elle sentait son âpreté se détendre, son cœur se dissoudre, et se réveiller sa jeunesse. L'orage, si longtemps amoncelé, soudain éclata dans un déluge de pleurs. Rien ne traduirait les accents et les cris de cette explosion, qui fut rapide, car on ne réveille pas comme de fraîches blessures des cicatrices que tant d'années ont recouvertes.

— Il revit pour vous dans sa fille..., murmura le président, en montrant Gervaise à Mme de Claëtte, qui s'illumina tout à coup d'un rayon maternel.

— Chère maman! dit Gervaise en recevant ses caresses; ma tendresse, qui vous avait devinée, lisait dans vos rêves et attendait votre réveil. Oh! vous serez heureuse et chérie!

— D'autant plus, observa François, qui déjà faisait répéter fort tranquillement divers exercices d'adresse à Panouille, d'autant plus que, si mon idée vous convient, nous serons deux pour vous faire la vie douce et vous offrir, au moins, l'image du bonheur qui vous a manqué. Ici, Panouille! Pauvre chère maman!

François riait, s'essuyait les yeux et tirait sa longue moustache.

— Il a songé à cela bien avant nous, dit le président.

— Et ma fille?

— Moi? répondit Gervaise; j'y ai pensé... toute ma vie; car auparavant je n'existais pas.

— Eh bien, conclut M. le premier; il faut renouveler un peu l'air dans cette maison; allons dîner à l'hôtel Margonne.

ÉPILOGUE.

Depuis la prise de Pontauron par les Anglais, sous Charles VI, aucun événement n'y a produit une sensation comparable à l'étonnement qui émut les boutiquiers en voyant que Mme de Claëtte, entrée avant dîner chez M. le premier, n'en était sortie qu'après le repas. La baronne avait dîné en ville! Après un tel prodige, on pouvait s'attendre à tout.



Le tableau voilé. Le portrait du baron et de la baronne de Claëtte. Dessin de Pastelot.

La retraite du conseiller de La Platière produisit un peu moins d'effet; elle était si étonnante, que chacun prétendit l'avoir prévue.

Deux ou trois ans après, comme François visitait, dans le Jura, la Trappe de la Grâce-Dieu, on lui montra le chef-d'œuvre d'un religieux très-savant qui venait de mourir; c'était une horloge en bois, dont le mécanisme était si prodigieux qu'elle ne devait jamais s'arrêter. Seulement, on n'avait pu constater cette invention du mouvement perpétuel, parce que personne n'avait réussi à faire marcher l'horloge.

De printemps en printemps, Mme de Claëtte se prit à rajeunir. Le soir de sa vie se dorait, comme les tardives heures de ces jours de pluie, où les nuages soulevés permettent au soleil d'éclairer les campagnes d'un dernier sourire. C'est au pied de l'autel, le jour des noces de sa fille, qu'elle dépouilla l'âpreté de ses ressentiments; ils s'éteignirent dans un remords, tandis que, pour contenter son désir, les orgues modulaient le thème de *la chaconne d'Amadis*.

François prit goût à la poésie, et sa femme aux soins du ménage; M. le premier, toujours propret, toujours en verve, se montre moins avec son fils; mais il conduit à la promenade la baronne qui mène promener Panouille, devenu taciturne et gras.

Rendus à la vie ordinaire, le président, sa bru et Mme de Claëtte ont cessé d'attirer l'attention, et c'est ainsi que se sont écroulés les derniers monuments de l'obscure cité. La sombre impression qu'y avait jetée sur toute la société le mystère qui pesait sur trois familles s'est dissipée peu à peu sans laisser de souvenir. Mais, pour avoir perdu son cachet de rigidité, la ville n'est pas devenue plus gaie. Pontauron avait un caractère lugubre; Pontauron n'a plus aucun caractère.

FIN.

FRANCIS WEY.

LA SONNETTE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

On a remarqué, il y a quelque temps, à la Comédie-Française, que le carillon d'une sonnette remplaçait les trois coups de bâton sacramentels, pour annoncer au public le lever du rideau. — Ce bâton historique, détrôné par une innovation, a dit quelqu'un à ce sujet, était le même qui avait frappé les trois coups pour Corneille, pour Molière et pour Racine. Il est allé rejoindre, dans le musée des vieux accessoires, la hallebarde du suisse qui se tenait sur le devant de la scène, et les ciseaux de l'antique moucheur de chandelles. Ainsi tout s'en va, tout se renouvelle : le gaz remplace la chandelle, qu'avait remplacée l'huile, qu'avait remplacée la bougie ; la sonnette remplace le bâton ; il n'y a que Molière qu'on n'ait pas encore remplacé.

On ne saurait se tromper avec plus d'esprit que celui qui a parlé de la sorte. La sonnette de la Comédie-Française n'est point une *innovation,* mais la *reprise* d'une tradition de cour, plus ancienne que le bâton de Molière.

De mémoire de théâtre, en effet, et probablement depuis Louis XI, comme vous le verrez tout à l'heure, quand on joue la comédie à la cour, on sonne, au lieu de frapper, pour le lever du rideau. Ce signal est plus élégant, plus poli et plus conforme à l'étiquette.

Le fait est si vrai que, l'automne dernier, au palais de Compiègne, il a donné lieu à une scène imprévue dans la coulisse. L'anecdote est racontée par M. Béliard, à qui nous en laissons le mérite et la responsabilité.

C'était un spectacle défrayé par la troupe du Gymnase. L'Empereur et l'Impératrice avaient pris place dans leur loge, et tous les invités au parterre et à la galerie. Il fallait lever la toile et commencer *les Trois Maupin.* Mais le régisseur était dans un grand embarras, car il ne pouvait mettre la main sur la sonnette qui remplace les *trois coups* classiques, *la sonnette de rigueur à la cour.* Que faire ? s'écriait l'homme responsable dans la plus terrible anxiété, se rappelant le mot sévère de Louis XIV : « J'ai failli attendre ! »

Heureusement, on ne manque pas d'imagination au théâtre, et l'un des comédiens courut en toute hâte acheter une vieille et très-belle sonnette chez le brocanteur voisin. Puis, le signal donné, on commença, sans qu'aucun des illustres hôtes eût su les perplexités du régisseur.

Or, — suivons l'enchaînement des faits, — cinquante ans plus tôt, on jouait aussi la comédie à la Malmaison, devant Napoléon Ier et Joséphine ; lisez : la tragédie, car Talma était chef de troupe. Malgré les soins de l'Empereur en fait d'étiquette, l'ex-sonnette de la cour des rois n'était pas encore rentrée à la sienne ; et, le bâton du théâtre agaçant les nerfs de Joséphine, Napoléon, qui était aux petits soins pour elle, dit à Talma avant la représentation :

— Vous ne ferez pas jouer, ce soir, votre bûche aux trois coups. Ce prologue brutal déplaît à l'Impératrice.

— Sire, répondit Talma, comment prévenir alors les comédiens de Votre Majesté, les musiciens, le souffleur, le machiniste et les spectateurs ?

— Vous sonnerez, comme Molière sonnait à Versailles.

— Mais je n'ai pas de sonnette, Sire.

— Je vous en enverrai une, reprit l'Empereur ; mais c'est à vous, Talma, que je la confie ; vous me la remettrez, ajouta-t-il gravement, car j'y tiens beaucoup.

Et voilà comment la sonnette rentra aux spectacles de la cour.

A quelques années de là, poursuit M. Béliard, l'orage ayant passé sur la Malmaison, on y faisait une vente aux enchères des meubles et objets ayant appartenu aux hôtes illustres du château. M. le colonel Marmier assistait à cette vente. Après y avoir fait l'acquisition de plusieurs meubles riches ou curieux, il avisa sur un bureau une vieille sonnette.

Cette sonnette, ainsi que le casque d'Achille, était surmontée d'un cimier formidable ; elle portait fièrement un superbe manche garni de velours rouge et de cordonnet vert ; elle ressemblait assez, par sa taille imposante, à la sonnette historique et constitutionnelle de nos Chambres législatives.

Aucun amateur ne poussa la sonnette, malgré ses airs aristocratiques, en sorte qu'elle fut adjugée presque pour rien à M. le colonel Marmier. Un valet de chambre lui remit pour l'emporter un étui fleurdelisé qui trahissait une noble origine, mais laquelle ? C'est ce que le colonel va nous raconter lui-même. Nous ne changerons rien à son récit.

« Un jour, dit-il, une femme célèbre par un beau talent, Mme de M***, visitait ce qu'elle appelait mon *bric à brac ;* tout à coup, se tournant vers moi :

« — D'où vous vient cette sonnette ? fit-elle en me la prenant des mains et l'examinant avec intérêt. Savez-vous bien l'histoire de cette sonnette ?

« — Non, vraiment, madame.

« — Eh bien, moi je la sais et je vais vous la dire, car je tiens le récit de Louis XVIII.

« Ces paroles excitèrent vivement ma curiosité et celle de quelques amis qui se trouvaient là.

« — Parlez, madame, repris-je aussitôt, nous vous écoutons.

« — J'étais, dit Mme de M***, un matin dans le cabinet du roi. Je m'étonnais de voir sur son bureau un petit meuble aussi simple dans son air de majesté. — Ma chère enfant, me dit-il, cette sonnette à elle seule est toute une légende. Je la vis pour la première fois au garde-meuble de la couronne, un jour que Louis XVI en montrait les antiquités à sa jeune épouse. A l'instant je formai le projet de m'approprier la sonnette... Je fus voleur, je m'en confesse ; mais je ne jouis pas longtemps de mon larcin : huit jours après j'étais volé à mon tour. Désolé, furieux, je grondai, je menaçai. J'allais sévir, quand, entrant un matin chez le roi mon frère, je reconnais *l'objet* sur sa toilette. Il s'attendait à mon étonnement, et fut pris ainsi que moi d'un fou rire ; mais je ne revis plus la sonnette...

« Vous savez ce qui se passa : révolution, pillage des châteaux, République, Terreur... affreuses catastrophes !... Puis directoire, consulat, empire... Jugez donc de ma surprise quand, à mon second retour aux Tuileries, en 1815, je retrouvai sur mon bureau ma sonnette, laissée là par Napoléon ! Je la regardais, je la caressais, je l'embrassais avec toute la passion, tout l'amour d'un antiquaire... Oh ! mon enfant, continua Louis XVIII, c'est que cette sonnette nous



vient d'un de nos ancêtres à la fois grand politique et prince religieux; elle nous vient de Louis XI !... Le prince qui saluait toutes les images de la Vierge qu'il rencontrait sur son chemin, le prince qui portait à son bonnet Notre-Dame de Cléry sur une médaille de plomb, a dû s'agenouiller souvent devant sa sonnette; car voyez les médailles pieuses incrustées dans le bronze, voyez les quatre Christs dans un ciel étoilé, et de plus essayez de lire cette légende :

CELVI QVI FAIRA PENITENCE
DE DIEV AVRA LA RECOMPENCE.

« Des mains de Louis XI, la sonnette arriva successivement à celles de Charles IX. Ce prince était curieux. Il avait rassemblé dans son cabinet tout ce que les châteaux royaux conservaient de plus rare. Ces objets étaient représentés en peinture dans un tableau que j'ai vu comme je vous vois, dans le cabinet de Louis XVI, à Versailles, et la sonnette de Louis XI y figurait... Je vous laisse à penser, dit ici Louis XVIII, combien l'origine de cette sonnette ennoblit le métal et la forme... »

Le colonel Marmier et ses amis avaient écouté Mme de M***, l'aimable chroniqueuse, avec un très-vif intérêt, cela s'explique de reste. Mais qu'était devenue la sonnette royale pendant la Terreur, le consulat et l'empire? Qui l'avait soigneusement mise à l'écart, et comment s'était-elle retrouvée aux Tuileries sur le bureau de Louis XVIII ?

Eh bien ! un de nos savants amis, antiquaire et amateur de premier ordre, nous affirme qu'il a résolu ces problèmes et expliqué ces mystères, en s'assurant, par une enquête minutieuse, que la sonnette de Louis XI, celle de Louis XVI, celle de Napoléon Ier, celle de Louis XVIII, celle du brocanteur de Compiègne et celle de la Comédie-Française, sont précisément et exactement la seule et même sonnette!

Il se propose d'écrire les mémoires de ce meuble historique, et vous jugez s'ils seront curieux et intéressants !

LE GANT DE LA DAMOISELLE.

(BALLADE DE SCHILLER.)

Le roi François premier est assis sur son trône,
Devant le cirque, où vont, l'un par l'autre broyés,
Lutter les animaux de Maroc envoyés.
Ses grands sont près de lui, sous le dais rouge et jaune;
Et, sur les hauts balcons qui règnent alentour,
Brillent, comme des fleurs, les dames de sa cour.

De son doigt le roi fait un signe. — A l'instant même
S'ouvre une large porte. Un lion lentement
S'avance avec un long et muet bâillement.
Il regarde partout d'un air calme et suprême,
Hérisse sa crinière, et roidissant soudain
Ses membres, il se couche à terre avec dédain.

Mais le roi fait un signe encor. — D'une autre porte
S'élance un tigre, aux bonds insensés de fureur;
A peine s'il a vu le lion, que d'horreur
Il rugit; il bat l'air de sa queue ample et forte,
Renifle, puis, la langue et le mufle pendant,
Tourne autour du lion et s'étale en grondant.

Alors le roi se lève et fait un dernier signe.
— Deux portes ont, d'un coup, vomi deux léopards,
Qui, sautant sur le tigre, en font déjà deux parts.
Lui leur enfonce aux flancs sa griffe qui s'indigne...
Mais le lion se dresse, et les trois ennemis
Vont se coucher en rond, consternés et soumis.

Voilà que, du balcon, la charmante Ildegonde,
Damoiselle aux yeux doux, mais au cœur inhumain,
Laisse échapper un gant de sa gentille main.
Et par un jeu du sort, que peut être seconde
Sa malice, le gant s'en va précisément
Tomber entre le tigre et le lion fumant.

Aussitôt, s'adressant au chevalier de Lorge :
« Beau sire, lui dit-elle avec un ton moqueur,
S'il est vrai que pour moi vous ayez dans le cœur
Un amour plus brûlant que le fer dans la forge,
— Comme vous le jurez en un style élégant, —
Eh bien! allez, beau sire, et ramassez mon gant. »

Le chevalier d'un saut rapide est dans l'arène.
Il marche d'un pied ferme, et sa main, sans trembler,
A ramassé le gant... On n'osait pas souffler!
Et dames et seigneurs, le roi même et la reine
L'admiraient, haletant d'espérance et d'effroi...
Il rapporte le gant!... — Vivat! a dit le roi.

— Vivat! reprend la cour. La belle, radoucie,
L'accueille d'un regard qui lui promet son prix;
Mais le bon chevalier lui jette avec mépris
Le gant qu'elle attendait: « Tenez; je me soucie
De vos remercîments comme de vos amours! »
Il dit, et sur-le-champ la quitta pour toujours.

La damoiselle, après cet affront légitime,
Avec tous ses moyens et désirs de charmer,
Ne trouva plus un cœur au monde pour l'aimer.
Mais il nous faut gémir sur une autre victime,
Car le bon chevalier, qui se montra si bien,
N'aimant plus Ildegonde, hélas! n'aima plus rien!

ÉMILE DESCHAMPS.

LE NOUVEAU PONT SAINT-MICHEL.

« A bientôt la vue du nouveau pont Saint-Michel, » disions-nous dans notre dernière chronique des travaux de Paris (1). Le voici, dessiné d'après nature par M. Fé-

(1) Livraison de janvier 1859, t. XXVI, p. 100 et 101.



lix Thorigny, avec la conscience et l'habileté familières à son crayon. Vous reconnaissez le large et populeux trait d'union des deux parties (rive droite et rive gauche) du grand boulevard de Sébastopol. Ce trait d'union sera bientôt complété par le nouveau Pont-au-Change, que nous ferons graver à son tour. Et nous reprendrons alors la série des graves et curieux souvenirs que rappellent tous les monuments étagés dans le dessin de M. Thorigny, et dominés par les deux tours et bientôt par la flèche de Notre-Dame de Paris, — le monument par excellence.

P.-C.

Vue du nouveau pont Saint-Michel. Dessin d'après nature, par M. Félix Thorigny.

BOUTADES.

Les fortunes les plus hautes, ainsi que les cerfs-volants, veulent un bon vent et ne tiennent qu'à un fil.

L'absence et la distraction servent plutôt de prétextes à l'inconstance que de remèdes à l'amour.

A qui nous trouve beaucoup de mérite, il est presque impossible de ne pas reconnaître un peu de goût.

Combien d'employés ressemblent aux torrents desséchés, qui occupent une place sans la remplir!

La pudeur et la rosée aiment l'ombre : toutes deux ne brillent au grand jour que pour remonter au ciel.

Ceux pour qui l'hymen est un fardeau le portent au bout d'un bâton qui s'allonge tous les jours.

Pour revenir guéri des bains, rien de tel que d'y aller bien portant.

Pour le mondain, vieillir, c'est s'éloigner de la terre : pour le chrétien, c'est se rapprocher du ciel.

Une seule mauvaise habitude déteint sur toute une brillante éducation, comme la goutte d'encre dans un verre d'eau limpide.

Quand nous mettons le bonheur dans les choses qui nous manquent, d'autres le voient dans une seule de celles que nous avons.

Les vertus qui nous coûtent prouvent que nous aimons Dieu ; celles qui nous sont faciles prouvent qu'il nous aime.

La connaissance d'une erreur est un pas vers la vérité ; c'est l'ombre indiquant le point où se trouve la lumière.

Sur la poitrine d'un sot orgueilleux, les croix amoindrissent leur valeur sans accroître la sienne.

Le plus lucratif de tous les commerces serait d'acheter les gens ce qu'ils valent, et de pouvoir les revendre ce qu'ils s'estiment.

J. PETIT-SENN, de l'Institut de Genève.

SOUVENIRS DU JARDIN DES TUILERIES.

UNE SOIRÉE CHEZ L'AUTEUR DE *MA TANTE AURORE.*



Vue de l'ancien jardin des Tuileries. La maison de Renard, d'après une estampe de 1658. Dessin de Bligny.

I. — LA FILIATION DES IDÉES.

La filiation des idées chez l'homme est un curieux phénomène. L'hirondelle, avec son vol rapide, fait moins de crochets imprévus dans l'air que la pensée humaine dans ses enchaînements mystérieux. Ce phénomène, j'eus occasion de l'expérimenter récemment. Voici dans quelles circonstances.

C'était au mois de juillet dernier, pendant qu'on remaniait le jardin des Tuileries, pour y former le parterre et les massifs réservés et la nouvelle entrée près de la Seine, dessinés dans le présent article. Je traversais la ruelle pro-

visoire bordée de planches, qui longeait alors le château, sur l'emplacement où naguère encore se développaient aux regards la magistrale perspective de l'avenue des Champs-Elysées, les élégants parterres de Le Nôtre et la belle terrasse du palais, décorée des œuvres charmantes de la statuaire du dix-huitième siècle ; quand ma pensée, en moins de quelques secondes, enjambant les distances de temps et de lieux, me reporta au règne de Louis XIII, alors qu'une rue dite *des Tuileries*, tracée exactement sur le même terrain, longeait, comme le faisaient les planches, la façade du château de Philibert Delorme. D'un nouveau bond ma pensée s'en alla droit à Versailles, sous le règne du grand roi, puis, comme l'éclair, elle revint à Paris en compagnie de Le Nôtre, assez mécontent de ce qu'il voyait faire et ne pouvant s'expliquer le bouleversement de son œuvre. Au même instant, ma pensée, brûlant la politesse à Le Nôtre, passa de l'art des jardins à l'art de la cuisine; de la cuisine à la politique; de la politique à un dîner de comédiens; — le dîner le plus amusant et le moins connu de tous, celui que nous racontait un soir, chez lui, à la campagne, il y a de longues années, l'un des plus aimables et des plus spirituels conteurs du temps, M. de Longchamps, l'auteur de *Ma Tante Aurore*.

II. — L'ANCIEN JARDIN DES TUILERIES. LE NÔTRE, ETC.

Avant Louis XIV, le palais des Tuileries, construit par ordre de Catherine de Médicis, n'avait pas de jardin proprement dit. Sauval nous apprend qu'aux lieux où nous voyons aujourd'hui les beaux massifs de marronniers, séparés des parterres par de larges allées aux bassins jaillissants, était un vaste enclos où s'élevaient des maisons, des pavillons de plaisance, pêle-mêle avec un petit bois, une ménagerie et même un chenil que Louis XIII donna, le 20 avril 1630, au valet de chambre Renard, à la condition de défricher le terrain qui l'entourait et d'y planter des fleurs précieuses par leur rareté.

Le jardin de Renard, situé au bout des Tuileries, du côté de la place de la Concorde, était au dix-septième siècle très-fréquenté des seigneurs de la cour, qui payaient un certain droit pour en avoir l'entrée. On y faisait des festins, on y jouait, on y buvait, et il arriva plus d'une fois que la Fronde y tint ses états, entre la bouteille, les duels et les chansons.

Renard n'en conserva pas moins son privilége jusqu'au temps où Louis XIV chargea Le Nôtre de faire du jardin des Tuileries « le plus beau jardin de l'univers, » — ainsi parle un écrivain du dix-huitième siècle ; — jardin resté intact dans son ensemble jusqu'en 1858.

Quelques changements de détail seulement avaient été apportés depuis Le Nôtre dans certaines parties de sa création; mais avant les travaux du dernier remaniement, on retrouvait encore, dans la noble simplicité et la sévère élégance du jardin, comme un reflet de cet ordre, de cette harmonie, de cette grandeur, qui sont le caractère de l'époque et de la société de Louis XIV; tout y est classé, réglé, tiré au cordeau; c'est encore de l'étiquette, si vous voulez, mais de l'étiquette en fleurs et en verdure.

Il ne faudrait pas croire cependant que l'étiquette, ce code suprême de la cour de Versailles, ne fléchît quelquefois; en voici un exemple, tiré de notre sujet même.

Le roi Louis XIV, enchanté du plan et du dessin du jardin des Tuileries, que l'on avait mis sous ses yeux, fit venir Le Nôtre avec lui à Paris. Là, il lui renouvela ses témoignages de satisfaction avec bonté et une sorte de laisser-aller qui gagna insensiblement l'artiste; si bien que, dans sa joie, il finit par sauter au cou de Louis XIV pour l'embrasser. Les courtisans qui se trouvaient à cette scène furent très-scandalisés. Quant au roi, il s'était prêté volontiers à cette fantaisie d'artiste heureux, et il en rit beaucoup et longtemps.

Le Nôtre était d'ailleurs un bonhomme, assez coutumier du fait d'accolades avec les majestés et les puissances de la terre. On raconte que le pape Innocent XI, informé qu'il était à Rome, et connaissant le mérite du célèbre architecte, voulut le voir et lui donna une assez longue audience, sur la fin de laquelle Le Nôtre s'écria, en s'adressant au pape :

— J'ai vu les deux plus grands hommes du monde, Votre Sainteté et le roi Louis XIV, mon maître.

— Il y a une grande différence, répondit le pape : Louis XIV est un grand homme victorieux, moi je suis un pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu...; il est jeune, et je suis vieux.

Le Nôtre, charmé de cette réponse, oublia qui la lui faisait, et frappant sur l'épaule du pape :

— Mon révérend père, dit-il, vous vous portez bien, et vous enterrerez tout le sacré collége.

Le pape, qui entendait le français, ne put s'empêcher de rire; alors Le Nôtre, n'étant plus maître de ses transports, n'y mit pas plus de façons qu'avec un roi de France; il se jeta au cou du saint-père et l'embrassa.

Le jardin des Tuileries, qui tient à la politique par plus d'un côté, tient également à la littérature et surtout à l'art culinaire.

On a lu, dans le *Musée des Familles*, t. XXIII, p. 35, la description en vers qu'en fit Guillaume Colletet, en 1633, dans la *Comédie des Tuileries*, et qui lui valut une si haute gratification de Richelieu.

En 1635, Rayssignier, un autre poëte, on pourrait dire un autre Colletet, donna aussi une comédie, sous le titre : *les Tuileries*.

Loret, dans sa gazette en vers (encore des vers à la Colletet), parle fréquemment de faits et d'aventures arrivés au jardin de Renard, entre autres de la fameuse querelle entre le duc de Beaufort et le marquis de Jarzay. C'est encore aux Tuileries que l'auteur des *Caractères*, La Bruyère, allait observer les nouvellistes, dont Mercier nous a laissé plus tard de piquants portraits.

Le côté culinaire du jardin des Tuileries est plus curieux et plus amusant que le côté littéraire; j'en demande pardon aux Muses. Dès le règne de Louis XIV, le cabaret de Renard, ses vins sincères, d'un cru et d'un âge authentiques, ses fins soupers, ses festins plantureux jouissaient de l'estime générale des Parisiens gourmets. La terrasse des Capucins ou des Feuillants, qui régnait depuis le château jusqu'à l'orangerie, devait aussi avoir ses cabarets famés ou ses cafés-restaurants, tenus par les suisses ou les portiers du jardin. Ce fut un bel âge dans les fastes culinaires des Tuileries et de la gastronomie française.

Mais vinrent la Révolution et la Terreur.

On ne chanta plus, on ne rit plus, on ne dîna plus aux Tuileries et presque plus en France.

III. — LA TERRASSE DES FEUILLANTS. THÉROIGNE. LEGACQUES.

Les grands maîtres avaient emporté leur science à l'étranger; les princes allemands, les boyards russes, les lords d'Angleterre, le roi Georges lui-même, étaient heureux et fiers de posséder des cuisiniers français. Les éga-

litaires de 93 avaient passé leur niveau sur la table comme sur les têtes. Peu s'en fallut que l'on ne condamnât l'appétit des honnêtes gens aux pommes de terre du citoyen Chaumette, aux navets et aux carottes de l'almanach républicain. Que les temps sont changés ! et que de terribles métamorphoses vont bientôt s'accomplir !

Sur ces lieux mêmes où l'on buvait, où l'on chantait, où l'on rima tour à tour les folles chansons de la Fronde et les bouquets à Chloris ; là, près de ces charmilles où l'abbé Delille rêvait à son poëme des *Jardins*, se plaisant à répéter ces vers de maître Adam :

> Je n'aime à voir le sang qu'en la couleur des roses,
> Et le chant d'un vieux coq à la pointe du jour
> Me plaît mille fois mieux que le bruit du tambour ;

nous allons entendre battre la charge, nous allons voir briller au soleil les sinistres lueurs des fusils et des baïonnettes, entendre encore les chants forcenés des sans-culottes, et voir le sang, le vrai sang, rougir le terrain où Renard cultivait avec amour ses fleurs précieuses par leur rareté.

Un jour, jour à jamais néfaste, le 10 août 1790, à cinq heures du matin, la fameuse Théroigne de Méricourt, le sabre au côté, aida un détachement de fusiliers des compagnies du centre à traîner dans le corps de garde, situé non loin de la terrasse où s'établit plus tard le restaurant de Legacques, une patrouille de cinq à six royalistes qu'on venait d'arrêter dans les Champs-Elysées. Presque au même instant, on y amena également le journaliste Suleau, qui, une année durant, avait stigmatisé la trop fameuse héroïne dans sa feuille : *les Actes des apôtres*. Elle ne le connaissait pas de vue, mais, aussitôt qu'elle l'entendit nommer, elle jura qu'il n'échapperait pas à sa vengeance. Aussi entra-t-elle comme une furieuse dans le corps de garde, où elle demanda impérieusement qu'on le lui livrât. Au moment où elle se présenta, un autre misérable nommé Daubigny, secrétaire de la section, digne ami de Danton et de Robespierre, après avoir accablé Suleau d'outrages, venait de le faire dépouiller de son uniforme, de son bonnet de grenadier, de sa giberne et de son sabre. Suleau était donc ainsi privé de tout moyen de défense, lorsque la mégère lui sauta au collet et l'entraîna dans la cour. Comme elle s'apprête à lui porter un premier coup de sabre, Suleau, qui avait autant de vigueur que d'adresse, s'en empare et se débat comme un lion ; il frappe, il se fait jour ; et peut-être allait-il se sauver, quand il se voit saisi et désarmé par Daubigny et par Bonjour, président de la section. Alors Théroigne, à qui l'on vient de rendre son sabre, le lui plonge à plusieurs reprises dans la poitrine. Le malheureux Suleau tombe sur l'affût du canon, à moitié expirant, et la furie l'achève en lui sciant la gorge, puis elle lui coupe la tête et la place au bout d'une pique, en criant : *Victoire !*

Cela fait, elle foule aux pieds le tronc de sa victime, essuie froidement la lame de son sabre et « vole à de nouveaux exploits, » comme osa l'écrire un des folliculaires du temps.

Cependant la science culinaire, opprimée, humiliée sous le règne des sans-culottes, s'était relevée avec le Directoire, pour briller du plus vif éclat sous le Consulat et l'Empire. C'est à cette époque qu'il faut placer la renaissance de la cuisine française et la création du restaurant Legacques, sur la terrasse des Feuillants. C'est là, sur les fourneaux du fameux traiteur, que se conserva le feu sacré, une sorte d'École normale, d'où devaient sortir un jour ses grands élèves : les Lointier, les Robert, les Véry, les Carême et d'autres encore que leur génie éleva au rang de maîtres d'hôtel de Cambacérès et de Talleyrand, si digne de porter le nom de *Périgord*, comme a dit Carême, le Tacite de la cuisine en France.

La maison de Legacques, adossée au mur des Feuillants, fut abattue lorsque Napoléon fit commencer la rue de Rivoli, et que l'on remplaça le mur de Le Nôtre par la grille moderne. Longtemps après la démolition du restaurant Legacques, M. le marquis de Cussy, préfet du palais impérial et gourmand illustre, évitait encore de passer sur la terrasse, veuve d'une aussi belle institution ; et, comme on lui en demandait la cause, il répondit tristement : « C'est plus fort que moi, je ne puis oublier le parfum délicieux qui s'échappait des casseroles de ce maître et qui embaumait le jardin. » Quel éloge pour Legacques, et dans quelle bouche !

C'est le traiteur Legacques qui eut l'honneur insigne de préparer le fameux *dîner grec*, qui fit tant de bruit à Paris, sur la fin du Directoire. La salle du festin était jonchée de fleurs. Quant aux Grecs, ils venaient de la Chaussée-d'Antin et de la rue Vivienne. Le service était fait par de jeunes ilotes, en costume rigoureusement classique, c'est-à-dire vêtus comme les Spartiates du tableau de Léonidas, ou comme les amours de M. Diaz. Les femmes étaient habillées à peu près comme les ilotes. La célèbre Mme Tallien était une des reines du banquet, et une citoyenne Pipelet, vésuvienne de ce temps-là, fort à la mode, y fit entendre des chants dignes de Sapho.

C'était de la morale à l'usage du Directoire et de la grécomanie à l'ordre du jour. Tout alors était à l'unisson : peintures à la grecque, tragédies à la grecque, costumes à la grecque, discours et chansons à la grecque. David chérissait tout cela, il adorait tous ces pastiches, et c'est à lui que doit revenir l'honneur des plus belles mascarades grecques et romaines qui ont illustré les fêtes publiques de cette époque.

Assurément, si la Philaminte de Molière eût vécu du temps de David, elle n'aurait pas manqué de lui dire, comme à Vadius :

> Ah ! permettez, de grâce,
> Que pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse.

IV. — DAVID. CUSSY. TALLEYRAND. Mme RÉCAMIER, ETC.

Nous n'exagérons rien au sujet de cette épidémie de la forme grecque qui, sous le Directoire, s'était emparée de la société tout entière. Le sentiment du galbe, l'amour de l'art plastique, la passion du *nu* allaient si loin chez le peintre David qu'il en ressentait une horreur invincible pour toute espèce de vêtements. Un jour qu'il se trouvait en face de son tableau du *Jeu de paume*, l'une de ses plus belles toiles, il s'écria avec amertume ! « Quelle honte d'avoir été condamné à faire toutes ces culottes, comme un tailleur ! »

Dans son grand tableau du *Couronnement*, David avait représenté le cardinal Caprara, l'un des assistants du pape, sans sa perruque et avec sa tête chauve. Le portrait était d'une ressemblance parfaite ; mais le cardinal, peu sensible à cet avantage, ne s'aperçut que de ce qui lui manquait, et il pria le peintre de vouloir bien lui rendre sa perruque. Celui-ci protesta qu'il n'avilirait jamais ses pinceaux jusqu'à peindre une perruque. Son Éminence insistait pour la restitution de sa coiffure officielle. La discussion prit des proportions telles qu'elle dut être

portée devant le prince de Talleyrand, alors ministre des affaires étrangères, et la question fut traitée diplomatiquement. Le cardinal mettait d'autant plus de chaleur dans ses réclamations que jamais pape n'avait porté perruque ; en renonçant à la sienne, il aurait paru annoncer quelques prétentions au trône pontifical, dans le cas où le saint-siége serait devenu vacant. David ne céda point, disant que Son Eminence devait se trouver heureuse de ce qu'il ne lui avait ôté que sa perruque. Le cardinal Caprara resta donc tel qu'il avait été représenté dans le tableau, et tel qu'on peut le voir encore dans les galeries de Versailles.

Pour en revenir au restaurant de Legacques, il arriva plus d'une fois que ses cabinets particuliers se transformèrent en huis clos diplomatique. M. de Beausset, préfet du palais impérial, comme M. le marquis de Cussy, et gourmand comme son collègue, ne nous a pas laissé ignorer, dans ses *Mémoires*, que bon nombre de négociations politiques avaient été entamées chez Legacques, entre la poire et le fromage. « La paix d'Amiens, dit-il, fut signée après un dîner diplomatique, chez ce traiteur. » Cela ne doit pas nous surprendre, car le ministre qui signa le traité d'Amiens, M. de Talleyrand, avait coutume de dire : « Mauvais dîners, mauvaises affaires. » C'est pourquoi les dîners de la rue de Varennes et, plus tard, ceux de la rue Saint-Florentin, dans le magnifique hôtel de l'Infantado, tous deux occupés par le prince, ont joui d'une si belle renommée dans le monde politique et gastronomique. Ce n'est pas sans raison non plus que des hommes comme le savant Henrion de Pansey ont consacré cet axiome : « Les dîners constituent la partie essentielle et sérieuse des conférences diplomatiques. »

C'est chez Legacques, dans une réunion de beaux esprits, parmi lesquels se trouvaient deux femmes célèbres, Mme de Staël et Mme Récamier, que Lucien Bonaparte, le frère puîné de l'Empereur, ressentit, comme il l'a écrit lui-même, les atteintes plus vives du sentiment que lui avait déjà inspiré la belle Mme Récamier dans une première entrevue. On sait que Lucien cultivait les lettres ; il composa deux poëmes épiques : *Charlemagne* et *la Cyrénéide ou la Corse sauvée*. Mais ces deux poëmes le feront moins connaître dans l'histoire que la journée du 18 brumaire, qu'il prépara avec son frère Napoléon, et dont il assura le succès. Le lendemain de cette journée, à peine échappé du danger, il écrivit à Mme Récamier : « Votre image m'est apparue !... Vous auriez eu ma dernière pensée. »

Il est piquant, comme le remarque M. de Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, à l'occasion de cette affection romanesque, « de voir, au milieu des révolutions réelles, un Bonaparte s'enfoncer dans le monde des fictions. » De son côté, M. de Chateaubriand n'avait point été insensible aux charmes de la belle et riche banquière. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait trouvé les billets de Lucien Bonaparte un peu *moquables*. Rivalité d'état.

La beauté est un don périlleux chez les femmes. La femme est une fleur :

Plus elle est jeune et belle,
Et plus les papillons voltigent autour d'elle.

Notez bien qu'ici c'étaient tous papillons à graines d'épinards. La passion de Lucien pour Mme Récamier, qui rappelle l'attachement de M. de Chateaubriand, rappelle encore le sentiment non moins vif de Bernadotte, depuis roi de Suède, du prince Auguste de Prusse, fait prisonnier à la bataille d'Eylau, de Moreau et de Masséna. Celui-ci, partant pour l'armée d'Italie, avait demandé à Mme Récamier un ruban blanc de sa parure. Quelque temps après, elle reçut ce billet de la main de Masséna : « Le charmant ruban donné par Mme Récamier a été porté par le général Masséna aux batailles et blocus de Gênes ; il n'a jamais quitté le général et lui a constamment favorisé la victoire. » (*Mémoires d'outre-tombe.*)

N'est-ce point une chose fort étrange que toutes ces bergeries de l'*Astrée* et ces héros du royaume de Tendre à peine au sortir de la Terreur ?

La maison Legacques ne réunissait pas seulement dans ses salons des maréchaux, des généraux, des fournisseurs et des femmes à la mode ; les hommes de lettres, les artistes rendaient un égal hommage à la science culinaire du maître, sans trop s'occuper de la carte à payer, qui était naturellement très-épicée chez le grand traiteur.

La *Société des mercredis*, composée de l'élite des beaux esprits gourmands de l'époque, tenait ses séances ordinaires et extraordinaires chez Legacques. Là se traitaient les questions les plus succulentes ; là des dîneurs émérites élaboraient à table un Code immortel, qui devait marcher de pair avec le Code Napoléon, je veux dire le Code gourmand. C'était un véritable Conseil d'Etat de la cuisine. Ce Conseil avait pour président le docteur Gastaldi, celui-là même qui, après avoir largement dîné, se faisait habituellement servir une forte portion de macaroni ; et, comme un jour une dame lui en fit la remarque :

— Madame, répondit-il, le macaroni est lourd ; mais il est comme le doge de Venise : quand il arrive, il faut lui faire place ; tout le monde se range.

Ses collègues, pour ne pas être médecins comme Gastaldi, ni tout à fait aussi gourmands que lui, n'en étaient pas moins illustres : c'étaient Brillat-Savarin, le *primus inter pares*, Grimod de La Reynière, de Cussy, le sage Henrion de Pansey, qui a laissé aux cuisiniers tant de beaux aphorismes. Ce grand magistrat avait coutume de dire : « Je ne croirai à la civilisation que quand je verrai un cuisinier à l'Institut. »

La *Société des mercredis*, chez Legacques, est l'œuf d'où devaient sortir plus tard le fameux Caveau moderne du rocher de Cancale et sa pléiade de chansonniers ; car la gastronomie, comme la littérature, peut compter aussi ses historiens, ses poëtes : Berchoux, l'auteur de *la Gastronomie ;* Colnet, l'auteur de *l'Art de dîner en ville ;* les Désaugiers, les Laujon, les Armand Gouffé.

Et voilà comment de bond en bond, de souvenir en souvenir, par la filiation de la pensée, je suis arrivé de la ruelle aux planches longeant, cet été, le château des Tuileries, à la soirée chez l'auteur de *Ma Tante Aurore*, qui tient encore aux fastes culinaires du jardin, et que je vais vous raconter.

Les conteurs sont comme les avocats et les diplomates ; ils ne prennent jamais le plus court.

V. — M. DE LONGCHAMPS. L'ACTEUR CHAPELLE ET L'EMPEREUR NAPOLÉON.

M. de Longchamps, l'auteur de *Ma Tante Aurore* et de plusieurs autres ouvrages, habitait, sous la Restauration, une jolie maison de campagne, près de Louviers. J'étais jeune alors, et l'aimable hôte de cette maison avait pour moi mille bontés. Une fois, il m'écrivait : « Voici le printemps, non pas le printemps des almanachs, le prin-



temps aux engelures, mais le vrai printemps, le printemps aux douces haleines, semant les marguerites et les bluets dans les prés. Venez donc, mon bon ami, prendre ici vos vacances. Nous irons sous la feuillée écouter le rossignol. Ce ténor-là chante mieux que vos ténors de Paris, et il ne se fait pas payer si cher; il chante pour le bonheur de chanter. Venez nous voir; nous sommes ici tous moroses et souffrants. Vous nous égayerez, vous nous guérirez. La jeunesse, comme le printemps, porte ses dictames, ses parfums et ses fleurs... »

M. de Longchamps était sujet à des douleurs qu'il avait contractées sous le ciel brûlant des Indes et dans une vie d'ailleurs passablement agitée et dramatisée. « Je me fais vieux, m'écrivait-il une autre fois; j'ai un peu abusé du Télémaque dans mon île de Calypso; » faisant allusion à l'île de France dans laquelle il était né, et que le baron de Suffren avait surnommée l'île de Calypso, à cause de son beau ciel et de son séjour délicieux.

La liste des œuvres diverses de M. de Longchamps ne laisse pas que d'être nombreuse. Les comédies de *la Fausse honte* et du *Séducteur amoureux* ont suffisamment indiqué le rang où cet auteur se serait placé parmi les poëtes comiques du premier ordre, s'il n'eût pas apporté dans la poursuite des succès littéraires cette même insouciance dont il a fait preuve dans la carrière de la politique et des armes. M. de Longchamps avait été chambellan de l'empereur, et naturellement il fut mis en non-activité de service sous la Restauration. Il a laissé, à ce sujet, un couplet d'une de ses chansons où il se peint tout entier :



Portrait de Le Nôtre, créateur du jardin des Tuileries sous Louis XIV. Dessin de Pastelot.

Adieu donc, stérile étiquette!
Adieu, petite vanité!
Graves riens, noble ennui, toilette
Et grandes fêtes sans gaîté!
Adieu, clefs d'or qu'ont au derrière
Mes collègues, les chambellans;
Pour vivre enfin à ma manière,
Ma foi! j'ai pris la clef des champs.

M. de Longchamps apportait le même esprit et la même gaieté dans ses mésaventures littéraires. Quand on imprima son opéra de *Ma Tante Aurore*, il exigea de son éditeur Barba qu'il fit placer à la suite du titre du libretto : *Sifflé en trois actes, le 23 nivôse : applaudi en deux actes, le 25 du même mois, au théâtre Feydeau.*

Homme du monde, libéral amphitryon, spirituel causeur, M. de Longchamps réunissait souvent chez lui, à la campagne, une société élégante et choisie. Un soir que la conversation s'était éparpillée sur toutes les gloires contemporaines du théâtre et de la science, le nom de Legacques vint naturellement se mêler à tout ce qu'il y avait alors de plus haut placé dans les lettres et les arts académiques. Chacun avait apporté sa dîme d'anecdotes curieuses et de piquantes saillies.

— Vous oubliez une des plus étranges aventures qui aient illustré la maison Legacques, s'écria M. de Longchamps. Il s'agit d'un dîner incroyable, d'un dîner fabuleux.

— Dites, dites, racontez-nous cela, mon cher, fit Nicolo, qui était du cénacle.

Et chacun de faire silence, comme au livre de Virgile : *conticuere omnes*...

— C'était en 1805 ou 1806, dit M. de Longchamps : le théâtre du Vaudeville, caché sous une espèce de remise située rue de Chartres, dans un pâté de maisons, était alors à l'apogée de sa gloire. Parmi les acteurs d'un talent vraiment original qui composaient la troupe, était Chapelle, le Cassandre inimitable.

Chapelle n'était pas seulement réputé pour son talent comique, mais encore pour sa crédulité, devenue proverbiale au théâtre. Comme le chansonnier Gallet, qui était tout à la fois épicier et poëte, Chapelle était épicier et comédien. Comme l'épicier-comédien, l'épicier-poëte fit de mauvaises affaires. Mais Chapelle était plus honnête homme que Gallet. C'est lui qui disait à un de ses amis qui lui serrait la main avec tristesse, en apprenant qu'il venait de manquer dans son commerce d'épicerie. — Oui, mon ami, c'est la vérité, je viens de faire banqueroute, foi d'honnête homme !

Chapelle était un partisan enthousiaste de Bonaparte. Il disait souvent de Talma : — Est-il heureux, celui là, de pouvoir approcher le grand homme et de causer avec lui comme avec un camarade. Voilà ce que c'est que de jouer des César et des Othello au lieu des Cassandre Cela avait trait à un fait récent raconté par Talma lui-même dans ses *Mémoires* : Bonaparte, alors consul, étant venu aux Français avec sa femme Joséphine, Talma, ce soir-là, s'était surpassé. Le lendemain, à son lever, il reçut des Tuileries un billet ainsi conçu : « Vous avez fort ému ma femme, Talma : elle a frémi et pleuré. En souvenir de cette soirée, veuillez accepter le cachemire qu'elle portait sur ses épaules ; elle espère le retrouver bientôt drapé en turban sur le front africain d'Othello. »

Donc, un jour, plusieurs de ses camarades, acteurs en renom, Duchaume à la face joyeuse, Vertpré, Potier, Henri et deux ou trois vaudevillistes du temps, Rougemont, Dumersan et autres, s'en allèrent trouver Chapelle et lui dirent :

— Mon bon Chapelle, tu aimes l'empereur, et tu nous as souvent répété que tu désirais beaucoup le voir. Voici une excellente occasion qui se présente ; nous avons pensé à toi. Viens demain dîner avec nous chez Legacques, à la terrasse des Feuillants.

A ce nom de Legacques, la grosse face rubiconde de Chapelle s'était épanouie.

Le vaudevilliste Dumersan reprit :

— Napoléon dîne *incognito* chez Legacques tous les jeudis. C'est une habitude qu'il a contractée quand il n'était que capitaine d'artillerie, et il a dit qu'il ne voulait pas la perdre parce qu'il était empereur.

— Le grand homme ! s'écria Chapelle.

— Entre nous, ajouta Duchaume d'un air mystérieux, l'empereur aime mieux la cuisine de Legacques que celle des Tuileries.

— Cela ne me surprend pas, continua Chapelle ; puis, réfléchissant un peu : — On m'avait pourtant assuré que l'empereur était très-sobre.

— Très-sobre !... très-sobre !... relativement à l'Angleterre, dit Potier, qui préludait à son rôle du *Bourgmestre de Saardam*.

— Allons ! mon cher Chapelle, c'est convenu, firent-ils tous à la fois, nous te prendrons demain, avant la représentation, à l'heure où Napoléon arrive chez Legacques pour dîner. Tu le verras à sa sortie de table comme nous te voyons. Ce qui ne nous empêchera pas de bien dîner, pour notre compte personnel.

Le lendemain, on se rend chez Legacques à l'heure convenue. Le gros Chapelle, dont les jambes ne ressemblaient pas mal à celles de l'éléphant du roi de Siam, était en culotte de satin noir et en bas de soie chinés. Son cou, très-court, disparaissait avec sa tête sous la hauteur pyramidale d'un collet d'habit vert pomme, selon la mode du temps ; sa tenue, enfin, était irréprochable.

Les joyeux convives venaient de se mettre à table ; ils n'en étaient encore qu'au potage, lorsqu'un jeune officier de la maison militaire de l'empereur, M. de C***, se fit annoncer.

— Messieurs, dit-il en ouvrant timidement la porte, est-ce bien ici que se trouvent réunis plusieurs de messieurs les comédiens du Théâtre-Français et du Vaudeville ?

Et comme la réponse avait été affirmative :

— Je viens, messieurs, poursuivit-il, de la part de l'empereur, m'informer si M. Talma et M. Chapelle ne seraient pas parmi vous ? Sa Majesté a le plus grand désir de causer familièrement avec ces deux comédiens, d'un genre différent, mais d'un égal génie.

— Le grand homme ! fit Chapelle, dont la bonhomie n'était pas à l'abri d'un grain de vanité, naturelle aux artistes petits et gros.

— Napoléon, reprit l'officier, disait tout à l'heure que si Talma est le Roscius français, Chapelle est l'Æsopus, le Bathylle, le Pylade des temps modernes.

— Le grand homme ! s'exclamait toujours Chapelle qui, pourtant, ne se rendait pas bien compte de ce qu'étaient Bathylle, Æsopus et Pylade.

— Capitaine, dit Duchaume, en s'adressant au porteur du message impérial, Talma n'est point ici, mais voici notre camarade Chapelle qui, attendri jusqu'aux larmes, va se rendre avec empressement aux ordres de l'empereur. Cet honneur insigne fera la gloire de sa vie, et rejaillira sur le théâtre du Vaudeville qui, par l'organe de ses acteurs, vous supplie, capitaine, de déposer les hommages de son respect et de son admiration aux pieds de Sa Majesté l'empereur.

Duchaume, comme vous le voyez, aurait fait un assez bel orateur en ce temps-ci.

Quant à Chapelle, il écarquillait les yeux sous ses gros sourcils noirs, il tendait l'oreille, il ouvrait la bouche comme pour parler ; mais il ne lui arrivait rien, tant il était surpris, ému, attendri, syncopé.

L'officier d'ordonnance se retira, prévenant Chapelle qu'il allait annoncer son arrivée à l'empereur.

Tout aussitôt et de tous côtés on se lève de table. Les poignées de main, les félicitations, les embrassades fondent sur le gros Chapelle.

— Quel honneur ! mon camarade, dit celui-ci.

— Quelle chance! dit celui-là.

— Mais mon dîner! disait Chapelle, qui n'était pas homme à vivre simplement d'hippocrène et d'encens.

— Mais ta gloire! répondait Rougemont.

— Et ta fortune! disait Duchaume. Songe donc, mon cher, qu'Æsopus laissa, en mourant, une succession de deux millions cinq cent mille livres.

— Æsopus fut honoré de l'amitié de César: *Tu Æsopus eris!* disait Dumersan.

Mais l'honnête Cassandre du Vaudeville se souciait peu d'être embaumé tout vif dans des hémistiches virgiliens; il se montrait moins sensible à ces chants du cygne de Mantoue qu'au parfum des perdreaux truffés qu'il voyait sur la table et qui sollicitaient perfidement son appétit; Chapelle, enfin, commençait à regretter beaucoup la faveur insigne qui lui arrivait.

— Que faire? disait-il avec anxiété.

— Chapelle, mon ami! mon très-cher ami! lui répondit Rougemont sur le ton solennel d'un homme qu'un éclair de génie vient tout à coup illuminer... Quel adorable sujet de comédie pour ton théâtre : *Cassandre à la cour!*... Voilà ce qu'il faut faire, et je m'en charge. Voilà une mine d'or pour le Vaudeville, pour les acteurs, pour les auteurs; voilà le plus beau fleuron de la couronne de Cassandre:

Le destin rarement favorise à demi;

mais

Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.

Prends ton courage... et ta canne à deux mains:

Un brave aime les braves,

a dit Chénier. L'empereur te demande, il faut lui obéir, il faut lui parler.

— Lui parler! lui parler! ça vous est bien facile à dire; et de quoi lui parlerai-je? Si seulement Talma était avec moi, il lui flanquerait des tirades de Corneille, et de belles! mais moi, que diable voulez-vous que je lui chante? des *flon, flon, la riradondaine, gai, gai, la riradondé?*... La belle conversation pour un grand homme!

Sur ces entrefaites et pendant ces débats, l'officier se présente de nouveau dans la salle d'un air effaré.

— Monsieur Chapelle! monsieur Chapelle! s'écrie-t-il, l'empereur vous attend. Il s'étonne que vous n'ayez pas mis plus d'empressement à vous rendre à son invitation, et il m'a donné l'ordre de vous amener près de lui.

Il n'y avait plus à hésiter. Le bonhomme se résigna, et jetant un dernier et douloureux regard de convoitise sur les perdreaux truffés:

— Vous m'attendrez, vous autres, n'est-ce pas? dit-il à ses heureux convives.

Laissons ceux-ci à table et suivons Chapelle. Précédé de l'officier d'ordonnance, le comédien était entré dans un petit salon du restaurant élégamment décoré. Un personnage accourt au-devant de lui.

— Monsieur, lui dit-il, l'empereur, impatient, vient de quitter le restaurant; il est parti pour la Malmaison en donnant l'ordre formel de vous y envoyer. L'empereur, comme vous savez, n'aime point attendre, et je ne vous cacherai pas, monsieur Chapelle, qu'il est très-mécontent.

— Ah! mon Dieu! voilà que le grand homme est très-mécontent, grommelait tout bas le pauvre comédien, transi de frayeur.

— Tout n'est pas perdu, reprit l'officier, calmez-vous, mon cher: j'ai ma voiture près d'ici, et avec de bons chevaux nous serons bien vite à la Malmaison.

Les voilà partis. Les chevaux détalaient bon train, mais on n'en arrivait pas plus vite à la Malmaison. Deux heures s'étaient écoulées.

— C'est singulier, dit Chapelle, il me semblait que la Malmaison était plus près de Paris.

— En effet, où sommes-nous? dit l'officier en mettant la tête à la portière. Et s'adressant à son cocher : — Pierre, où nous conduis-tu donc?

— Je conduis monsieur où il m'a donné ordre de le conduire, à Maisons.

— Je t'ai dit Malmaison, maraud! Voyez pourtant à quoi nous exposent ces gens-là!

— Oui, voyez à quoi ce gredin-là m'expose, répétait Chapelle dont les angoises et la peur allaient crescendo

Le cocher rebrousse chemin et se dirige sur la Malmaison. La voiture, après deux nouvelles heures de marche, s'arrête enfin devant la grille du château. L'officier descend, priant Chapelle d'attendre dans son coupé quelques instants. Il voulait, disait-il, lui éviter les dangers de *l'abordage*. Puis il revint bientôt, la consternation peinte sur la figure.

— Et l'empereur? fit Chapelle.

— L'empereur! il est parti pour les Tuileries, courroucé! Il m'a laissé l'ordre de vous conduire au château, ce soir même, n'importe à quelle heure!

— Ah! mon Dieu, je suis perdu! s'écria Chapelle d'une voix défaillante.

— Nous verrons bien, a dit Napoléon en partant, si un Cassandre de comédie osera ainsi se jouer d'un empereur des Français!... Je ne vous dissimulerai point, mon cher Chapelle, que je commence à être fort inquiet de l'issue de cette affaire, avec d'autant plus de raison que l'empereur a ajouté : Je veux qu'il vienne, je veux qu'on me l'amène, mort ou vif!

Chapelle faillit s'évanouir.

L'ordre est donné de repartir au galop pour les Tuileries. Voilà nos gens arrivés. L'officier descend seul, à l'entrée de la cour du Carrousel, comme il avait fait à l'entrée de la Malmaison; il monte l'escalier du château et disparaît.

Chapelle était sur des charbons ardents...— Que va-t-il se passer? que vais-je devenir? s'écriait le pauvre homme.

Après quelques minutes d'une attente cruelle, l'officier reparut, et, le visage plus calme, s'avançant vers la voiture où il avait laissé Chapelle:

— Mon cher, lui dit-il à voix basse, rassurez-vous. J'ai d'excellentes nouvelles: l'empereur est vif, emporté, mais il est bon; il s'est calmé, et, pensant bien qu'il n'y avait pas de votre part intention de le molester...

— Moi, molester le grand homme... Jamais! au grand jamais!

— L'empereur en est persuadé; seulement il a remis à un autre jour le plaisir de vous voir... En ce moment, il est très-occupé.

— Je crois bien! interrompit Chapelle, il a tant d'affaires!

— Oui, l'empereur, à l'heure qu'il est, fait une partie de dominos avec le grand maréchal du palais, Duroc.

— Une partie de dominos!... Rien n'est impossible à un pareil génie!... Le grand homme! le grand homme! répétait Chapelle, dans l'effusion de sa joie.

Cependant, en rentrant chez lui, abîmé par les émotions de la journée, exténué de faim, Chapelle se demandait si ce n'était pas par pitié pour sa position que l'officier lui avait parlé ainsi. On lui avait raconté que Gros-Guil-

laume, acteur de l'hôtel de Bourgogne, pour avoir manqué à un magistrat puissant, fut décrété de prise de corps, enfermé dans les cachots de la Conciergerie, où il tomba malade de saisissement et mourut. « Quiconque est à jeun est bien près de divaguer, » a dit Brillat-Savarin. C'était le cas du pauvre Chapelle. Aussi la nuit ne fut-elle pour lui qu'un affreux et long cauchemar. Toutes les clefs et les verroux de Vincennes pesaient sur sa poitrine. Il voyait en songe des maçons qui reconstruisaient la Bastille, en disant avec un ricanement satanique : — Nous bâtissons la maison de Chapelle !

Ce fut avec une peine infinie que le lendemain matin Duchaume et Vertpré parvinrent à le tranquilliser complétement, en lui apprenant que tout ce qui s'était passé la veille, et ce que je viens de vous raconter, n'était que la mise en scène d'un petite pièce ayant pour titre : *Un Poisson d'avril*, dont lui, Chapelle, avait rempli le principal personnage sans le savoir. M. de C***, l'officier de la maison militaire de l'empereur, était dans le complot, de même que son cocher ; et ainsi de tous les convives qui avaient arrosé de vin de Madère et de vin de Champagne la mystification de ce pauvre Chapelle.

Vue du nouveau jardin des Tuileries, remanié en 1858. Dessin de Bligny.

Dans combien d'autres piéges la crédulité du bonhomme ne tomba-t-elle pas, durant sa longue carrière de Cassandre, pour laquelle la nature semblait l'avoir prédestiné, dans le monde comme sur le théâtre ! On avait fait croire tant de choses à Chapelle, que sur ses derniers moments il était devenu le plus grand sceptique de la terre, particulièrement avec les vaudevillistes. Quand Désaugiers lui demandait comment il se portait, il lui tournait les talons en disant : — Farceur, je ne donne plus là-dedans !

On s'amusa beaucoup du récit de l'aventure arrivée au pauvre Chapelle, et racontée avec cette verve d'esprit et de gaieté que M. de Longchamps mettait dans tout ce qu'il disait. Je n'ai oublié aucune circonstance de la réception éphémère, aucune péripétie du dîner fabuleux, dont le bonhomme n'aspira que la fumée ; l'histoire est complète, il n'y manque rien, hormis l'esprit du conteur de qui je la tiens.

J. BÉLIARD.

LES SAINTS ANGES. SAINT MICHEL.

Les saints Anges; saint Michel, etc. Dessin et composition de G. Fath.

L'Église fête, jeudi prochain, 29 septembre, l'archange aint Michel et les légions célestes dont il est le chef. Un de nos plus habiles dessinateurs, M. Fath, a voulu les fêter aussi, et il a exprimé de son mieux le rôle des saints Anges sur la terre et dans le ciel. (Voyez l'article de LADY JANE *** sur les Anges, *Musée* de février dernier, p. 145)

P.-C.

CHRISTIAN (1).

Nous avons signalé, il y a deux mois, ce livre solide et charmant de notre éminent collaborateur. Nous allons l'analyser aujourd'hui, autant qu'on peut analyser l'esprit et la grâce, l'intérêt et l'observation.

Il y avait une fois un voyageur suspect qui dînait à l'auberge de *l'Ours*, dans la vallée de Grindelwald, en Suisse. Les hôteliers et les guides le prenaient pour un vieil Anglais. Il avait à sa droite, à la table d'hôte, un jeune homme de bonne mine, doué d'une de ces figures qui se gravent dans la mémoire. M. Nicolas Chambornay (c'était le nom du prétendu milord) s'avisa d'offrir du vin de Champagne à ses commensaux. Tous le refusèrent sans pitié, excepté Christian Daubigny, le jeune voisin, qui sourit, salua l'Anglais et tendit son verre, en disant tout haut :

— Avec plaisir, monsieur.

L'Anglais étonné s'avança pour trinquer, et, au moment où la mousse de Sillery effleura les lèvres du vieillard, le jeune homme crut voir une larme tomber dans le verre.

Bientôt les hôtes de *l'Ours* s'esquivèrent; nos deux buveurs demeurèrent en tête-à-tête, et Christian adressa à l'Anglais quelques mots dans son idiome naturel.

— Par pitié, monsieur! s'écria l'autre, avec un accent plus anglo-saxon que jamais, parlez-moi dans notre langue : je ne sais pas vingt mots d'anglais!

— Avec un accent pareil?

— Convenez aussi qu'un Anglais né dans la rue Bourg-l'Abbé, au quartier Saint-Martin, n'est pas un Anglais comme un autre.

— Quel homme êtes-vous donc?

— Un ancien trafiquant endimanché par la fortune. A force de vivre dans les colonies anglaises, j'ai contracté l'accent d'une race dont je ne suis jamais parvenu à apprendre langue. Voilà pourquoi je suis partout traité d'Anglais.

— Mais par quelle aventure êtes-vous au fond de l'Oberland?

— Mon domestique m'a conseillé de visiter la Suisse, son pays, où il désirait tout simplement revenir à mes frais. Il m'a quitté à Unterseen. Depuis, je promène dans ces montagnes un ennui qu'elles ont triplé. Point de villes, plus d'industrie : rien que des sapins et du gazon comme au cimetière. Ah! pour un cœur chagrin... Mais laissons cela. Vous m'avez sauvé d'un affront en buvant avec moi. Je ne suis pas aimé; et vous êtes le seul, oui, le seul...

Il tendit sa grosse main à son commensal, et ajouta d'une voix émue :

— Du moins, sachez que je ne suis pas ingrat!

Une heure après, Chambornay apprend que Christian médite un suicide. Il lui écrit qu'il va se tuer lui-même, qu'il lui laisse toute sa fortune, et il le conjure de vivre heureux. « Quand vous lirez ce papier, j'aurai « fait mon lit au pied du Faulhorn. »

Vous devinez que le jeune homme renonce à mourir pour sauver le vieillard. Risquant noblement sa vie afin de perdre une fortune, il s'élance comme un chamois dans la montagne, et rejoint M. Chambornay sur le bord de l'abîme. « Au bruit d'une voix, le malheureux s'était retourné, et, se découvrant la tête, il courut au précipice : Daubigny n'était qu'à dix pas.... — Arrêtez! cria-t-il d'une voix terrible, arrêtez! ou je saute après vous! Tremblant, à son tour, pour l'existence d'autrui, le suicide s'arrête, et Daubigny le rejoint. Une lutte s'ensuivit, silencieuse d'abord, puis mêlée de prières confuses, d'imprécations étouffées à demi, enfin de cris déchirants. Soudain la scène changea d'aspect; le plus âgé des deux tomba sur ses genoux. Quelques mots avaient dissipé son vertige. — Laissez-moi faire! répétait-il en rassemblant ses forces; je ne sers à rien, je n'ai point d'amis! — Que suis-je donc, moi? interrompit Christian, avec une ardente charité. C'est alors que, désarmé soudain, M. Chambornay s'affaissa sans prononcer un mot. Tout à coup il s'aperçut que le précipice était là béant, et qu'un faux pas les eût lancés dans l'éternité. Saisi d'épouvante, M. Chambornay enleva Daubigny comme une plume et l'éloigna du péril. — Enfant, lui dit-il avec douceur, vous êtes donc bien malheureux aussi? — Je n'ai plus, répondit l'autre avec un peu d'hésitation, ni une espérance, ni un devoir. — Un devoir! s'il ne fallait rien de plus! J'ai passé la cinquantaine, et je suis seul : vous deviendriez mon fils. Je suis un vieil enfant qui ne sait rien : vous seriez mon guide. Surtout n'oubliez point que, pour moi, vous venez de vous ruiner et que c'est moi qui hérite de vous! Ils étaient assis sur le rocher, et là, en face des Alpes qui les entouraient, sous un ciel radieux, au sommet de ce pic d'où l'on plane sur deux ou trois empires, en présence de Dieu qui les avait sauvés, ces deux hommes se donnèrent la main, et scellèrent ainsi leur pacte de famille. »

Voilà, certes, un prologue original et saisissant : eh bien! le drame entier est digne du prologue. Il expose comment Daubigny était arrivé au suicide, et comment une affection pure et noble le fait rentrer dans la vie. L'histoire de son éducation dans deux colléges est merveilleuse d'observation, de surprise et de vérité. Ses relations avec Eliane de Talavère sont un poëme mystique et touchant, que nous nous garderons de déflorer ici. Nous nous bornerons à répéter ce que nous avons déjà dit : Prenez et lisez *Christian;* vous trouverez rarement de pareilles lectures.

P.-C.

(1) 1 vol. in-18, par Francis Wey. Librairie Nouvelle.

LA RENTRÉE DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Ce grand événement et ce tableau triomphal, pour lesquels l'espace nous manque ici, formeront le dernier chapitre de nos *Anecdotes de la guerre et de la paix.* Nous les consacrons seulement aujourd'hui par le portrait (ci-dessous) du maréchal Vaillant, major général et digne lieutenant de l'Empereur à cette victorieuse armée d'Italie, qui fournira une page si brillante à notre histoire militaire.

P.-C.



TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU VINGT-SIXIÈME VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

Portrait de M. le maréchal Vaillant, major général de l'armée d'Italie. Dessin de M. Henri Fusino. (Voyez p 378.)

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) que leur abonnement pour 1858-1859 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingt-sixième volume.

La livraison d'octobre 1859, première du vingt-septième volume (1859-1860), ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1859-1860, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables par l'accroissement des souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée*, le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue St-Roch, 29, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 c. (2), *le* 25 26 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1859 *au* 25 *septembre* 1860 *inclus*.

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection, de la Table générale et des volumes détachés, etc.

(1) *N.-B.* Ajouter : *et aux* MODES VRAIES, si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire, en ce cas « 13 fr. 70 c. » Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix d'abonnement.

3




Digitized by Google

